Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN « HISTOIRE ANCIENNE »

Les modèles grecs de la guerre

Violences et pratiques combattantes dans l'espace égéen entre le début du IVe et la fin du Ier siècle a.C.

Présentée et soutenue publiquement le 03 décembre 2021 par

Rémi SAOU

Sous la direction de Pierre Fröhlich

Membres du jury

Laurent CAPDETREY, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Andrzej CHANKOWSKI, Professeur, Université de Poitiers.

Christel MÜLLER, Professeure, Université Paris Nanterre.

John MA, Professeur, Columbia University.

Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS, Professeure, Université de Nantes.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à adresser mes remerciements les plus chaleureux à mon directeur, Pierre Fröhlich qui, dès mon Master 2, a tenté de m'apprendre la patience, la rigueur et la prudence que demande la recherche scientifique. Je le remercie sincèrement pour toutes ses relectures attentives et critiques, souvent sur des sujets fort peu joyeux, ses conseils, sa confiance, sa grande disponibilité et son soutien indéfectible. J'aimerais aussi remercier les membres du jury qui ont accepté de donner de leur temps pour améliorer ce travail.

Je remercie les enseignants de l'Université Grenoble Alpes, en particulier Olivier Mariaud qui a suivi mes premiers (et fébriles) pas dans la recherche et m'a encouragé à poursuivre ma formation à l'Université de Bordeaux Montaigne, où j'ai pu m'initier à l'épigraphie grecque ; si Olivier Mariaud ne m'avait guidé, à la fin de ma première année de Master, cette thèse n'aurait certainement jamais vu le jour. J'ai aussi une pensée particulière pour Marie-Claire Ferriès, qui avait très amicalement proposé de relire un bien piètre travail de Master 1 ; ses conseils et ses encouragements ont été d'un grand secours.

Toute ma gratitude va également à John Ma, qui a chaleureusement accepté de relire un chapitre de ce travail et apporté de précieux commentaires pour son amélioration, comme à l'ensemble de l'équipe de l'Université Bordeaux Montaigne. Laurent Capdetrey m'a toujours prodigué aides et conseils dans ma vie d'enseignant au sein de cette Université et je l'en remercie sincèrement.

Ce travail n'aurait pas été possible sans les soutiens financiers procurés par l'allocation de l'École doctorale Montaigne Humanités, par un poster d'ATER à l'Université Bordeaux Montaigne, par la bourse de la fondation Jacobi et la bourse doctorale de l'École française d'Athènes. Je témoigne ma reconnaissance à l'équipe de la *Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik* pour son aide précieuse lors de la dernière année de thèse et à Amélie Perrier pour mon séjour athénien.

Je remercie aussi tous ceux, collègues et amis, qui ont montré de l'intérêt pour mes travaux et ont enduré de longues conversations sur des sujets peu reluisants : Julien Marchesi, pour nos innombrables discussions et son hospitalité qui a rendu possible tous mes séjours bordelais, Thierry Lucas pour les longs échanges que nous avons eu ces deux dernières années, ainsi que pour ses relectures, ses remarques avisées et ses conseils, Adèle Delaporte et

Alexandre Vlamos. Je tiens particulièrement à remercier Julie Bernini qui, tout au long de ce travail de thèse, m'a encouragé, guidé et a surtout pris le temps d'effectuer de nombreuses et fastidieuses relectures qui ont effacé bien des maladresses.

Sans le soutien de mes parents, de mon frère et de ma sœur, ce travail ne serait sans doute pas arrivé à son terme. Leurs encouragements, leur aide et leur compréhension dans les moments difficiles ont été d'un inestimable secours ; je les en remercie, et leur prie de pardonner mes absences. J'ai une pensée toute particulière pour mes amis de longue date, William et Clément, qui ont toujours eu la patience de m'écouter, de m'aider et de s'accommoder de mes nombreuses défaillances. À tous mes amis, qui m'ont soutenu et ont parfois accepté d'héberger un jeune chercheur nomade, merci.

Il me fallait garder le plus important pour la fin : je remercie ma compagne, Rebecca, pour son écoute attentive, son soutien quotidien et sans failles durant ces quatre années, son courage, et sa patience lors des longues chevauchées (mécanisées) dans le Péloponnèse. Enfin, pour son expertise dans les outils cartographiques et géographiques, qui ont énormément apporté à ce travail, car je ne me confierais pas même une boussole.

Table des matières

Introduction générale 9

Le combat comme objet d'histoire 10

Étudier les pratiques combattantes sur le temps long 13

Des pratiques aux violences combattantes 17

Partie 1. Vaincre sans péril ? Des doctrines aux acteurs 25

I. Opérations militaires et contextes des combats 26

I.1. Lever les armées 26

I.2. Les grandes campagnes 48

I.3. Courses et coups de main 65

I.4. La guerre « ordinaire » 86

I.5. La « grande » guerre : la bataille et le siège 105

II. « La ruse et la force » 118

II.1. La ruse avec la force 118

II.2. Les champions de la force 128

II.3. Les champions de la ruse 144

Conclusion de la première partie 164

Partie 2. Les dynamiques combattantes : conjurer le face à face 167

III. La « ruse » : effets de surprise et dynamiques des combats 170

III.1. Accrochages et attaques à l'improviste 171

III.2. Embuscades 192

III.3. Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés 208

III.4. Ruses et raids maritimes 230

IV. La « force » : les dynamiques du choc et du corps à corps 247

IV.1. Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque classique 248

IV.2. Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique 263

IV.3. Les cavaliers et les dynamiques du choc 281

IV.4. Les peurs du choc et du corps à corps 299

Conclusion de la deuxième partie 324

Partie 3. « Au ras du sol » : configurations et violences combattantes 328

V. Face à face : configurations et violences des combats frontaux 329

V.1. Face à face, mais à bonne distance 329

V.2. Combats de remparts, de brèches et de rues 355

V.3. L'*ôthismos* des Modernes 374

V.4. Escrimes et combats frontaux hoplitiques 385

VI. Chasse à l'homme 402

VI.1. La « chasse » 403

VI.2. Les chasseurs 419

VI.3. Chasses individuelles 426

VI.4. Chasses collectives 445

VI.5. *Compter les morts* 465

VI.6. Chasseurs et citoyens 474

Conclusion de la partie 3 479

Conclusion générale 483

Bibliographie 492

Abréviations

Les abréviations des noms de périodiques sont celles de l'*Année Philologique*. Les traductions pour lesquelles aucune référence n'est indiquée sont personnelles. En outre, les références des ouvrages et articles régulièrement utilisés dans cette étude ont été abrégés. On trouvera ici la liste de ces abréviations :

- Th. Boulay, *Arès dans la cité* = Th. Boulay, *Arès dans la cité*. *Les* poleis *et la guerre dans l'Asie mineure hellénistique*, Pise, 2014.
- A. Chaniotis, *War* = A. Chaniotis, *War in the Hellenistic World. A Social and Cultural History*, Oxford, 2005.
- Ch. Ardant du Picq, *Études* = Ch. Ardant du Picq, *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne*, Paris, 1999 [1880].
- V. Cuche, *Les dieux au combat* = V. Cuche, *Les dieux au combat : Guerre et interventions divines en Grèce à l'époque classique*, Thèse de doctorat, Université Paris Nanterre, 2010.
- Ph. Gauthier, *Études* = Ph. Gauthier, *Études d'histoire et d'institutions grecques*. *Choix d'écrits*, Genève, 2011.
- V. D. Hanson, *The Western Way* = V. D. Hanson, *The Western Way of War. Infantry Battle in Classical Greece*, Berkeley, 2009 [1989].
- M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne* = M. B. Hatzopoulos, *L'organisation de l'armée macédonienne sous les Antigonides. Problèmes anciens et documents nouveaux*, Paris, 2001.
- P. Juhel, *Infanterie macédonienne* = P. Juhel*, Autour de l'infanterie d'élite macédonienne à l'époque du royaume antigonide. Cinq études militaires entre histoire, philologie et archéologie*, Oxford, 2017.
- R. Konijnendijk, *Tactics* = R. Konijnendijk, *Classical Greek Tactics. A Cultural History*, Leyde, 2018.
- J. E. Lendon, *Ghosts* = J. E. Lendon, *Soldiers and Ghosts. A History of Battle in Classical Antiquity*, New Haven, 2005.
- J. Ma, « Fighting *poleis* » = J. Ma, « Fighting Poleis of the Hellenistic World », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 337–376.
- A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite* = A. Schwartz*, Reinstating the Hoplite. Arms, Armour and Phalanx Fighting in Archaic and Classical Greece*, Stuttgart, 2009.

- E. L. Wheeler, « Land Battle » = E. L. Wheeler, P. Sabin, H. van Wees et M. Whitby (éd.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare* 1, Cambridge, 2007, p. 186-223.

Sources médiévales :

J. Froissart, *Œuvres* = *Œuvres de Froissart, publiées avec les variantes des divers manuscrits*, édition K. de Lettenhove, Bruxelles, 1867-1877.
Usāma Ibn Munqiḏ, *Kitāb al-Iʻtibār* = A. Miquel, *Des enseignements de la vie : Kitāb al-Iʻtibār. Souvenirs d'un gentilhomme syrien du temps des Croisades*, Paris, 1983.

Sources de l'époque moderne :

- B. Diaz del Castillo, *Histoire véridique* = B. Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, édition et traduction D. Jourdanet, Paris, 1877.
- Fleuranges, *Mémoires*, I = R. de la Marck, *Mémoires du Jeune Adventureux*, édition J.-A. C. Buchon, *Choix de chroniques et de mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1875.
- Fleuranges, *Mémoires*, II = R. de la Marck, *Mémoires du maréchal de Florange*, *dit le Jeune Adventureux*, deuxième tome, édition R. Goubeaux et P.-A. Lemoisne, Paris, 1924.
- Loyal Serviteur, *Bayart* = Loyal Serviteur, *Chronique de Bayart*, édition J.-A. C. Buchon, *Choix de chroniques et de mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1875.
- Rabutin, *Commentaires*, I = Fr. de Rabutin, *Commentaires des guerres en la Gaule belgique (1551-1555)*, édition Ch. Gailly de Taurines, Paris, 1932.
- Rabutin, *Commentaires*, II = Fr. de Rabutin, *Commentaires des guerres en la Gaule belgique (1555-1559)*, édition Ch. Gailly de Taurines, Paris, 1942.

Introduction générale

« Finalement, ce ne sont plus que des bêtes féroces auxquelles il ne reste plus rien d'humain », τέλος δ' ἀποθηριωθέντες ἐξέστησαν τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως.[1]. Ainsi Polybe décrivait la métamorphose des mercenaires rebelles qui affrontèrent les Puniques entre 241 et 238, quand ils choisirent de combattre, de rompre toutes négociations avec les Carthaginois et prirent des mesures contre leurs prisonniers de guerre : les Puniques seraient exécutés, leurs alliés auraient les mains tranchées[2]. Les mercenaires avaient auparavant mis à mort près de 700 prisonniers, en les mutilant avant de les jeter dans une fosse[3]. Pour Polybe, ces hommes avaient dépassé le stade de la sauvagerie animale[4]. De prime abord, le récit offre une critique attendue des actes cruels d'hommes sans foi ni loi, de mercenaires brutaux qui ont outrepassé les limites. Pourtant, Polybe rappelait que bien souvent (πολλάκις) l'homme en vient à ce genre de comportement, en particulier dans le cadre guerrier : si son ennemi rend les coups, il redouble de violence[5]. De fait, en réponse, les Carthaginois tuèrent leurs prisonniers et condamnèrent tous ceux qu'ils capturèrent par la suite à être écrasés par les éléphants[6]. Polybe le savait : ces gestes et cette fureur n'étaient pas propres au conflit entre les Carthaginois et leurs mercenaires. La remarque pousse à porter le regard du côté des Grecs, du monde de Polybe. La guerre et l'expérience de ses violences changeait-elle les hommes ? Ces cruautés étaient-elles réellement extraordinaires ? On sent déjà une contradiction entre, d'une part, la sortie de Polybe contre les actes des mercenaires qu'il juge d'une violence inouïe et, d'autre part, une réflexion qui banalise cette brutalité. L'auteur ne pousse d'ailleurs guère loin son analyse : il se contente de dénoncer la « mauvaise éducation » (ἐκ παίδων κακήν) des brutes[7] et l'*hybris* des puissants, car il faisait des chefs les principaux responsables des sévices[8], alors même que ces derniers avaient été décidés par l'ensemble des soldats, réunis en assemblée[9]. En vérité, il se joue bien davantage dans cette histoire et dans celle des violences combattantes de l'époque hellénistique. Pour les expliquer, il faut entreprendre une enquête sur les ressorts des brutalités guerrières dans le monde des combattants, afin de comprendre les formes que prenaient leurs affrontements et les différentes manifestations des violences. Quels étaient les visages et les modèles des guerres

[1] Polybe, I, 81, 9, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.
[2] Polybe, I, 81, 4.
[3] Polybe, I, 80, 11-13.
[4] Polybe, I, 81,7.
[5] Polybe, I, 81, 9.
[6] Polybe, I, 82, 2.
[7] Polybe, I, 81, 10.
[8] Polybe, I, 81, 10-11.
[9] Polybe, I, 80, 1-8, malgré l'opposition de quelques-uns.

des Grecs, du IVe au Ier siècle *a.C.* ? Comment les hommes vivaient-ils et ressentaient-ils leurs combats ? Comment l'agressivité et la brutalité se déployaient-elles dans ces engagements ? Quel sort attendait les vaincus ? C'est à ces problèmes que se consacre cette étude.

Le combat comme objet d'histoire

Acteur pourtant essentiel de tout événement guerrier, le combattant est devenu tardivement un objet d'histoire, avec le mouvement historiographique de la « Nouvelle histoire-bataille »[10]. En France, il était pourtant devenu un important sujet de discussion hors des cadres militaires, au moins dès la fin de la Grande Guerre, dans le sillage du flot de publications de témoignages[11]. L'expérience combattante, ses formes et ses conséquences ont été au centre de nombreux débats, bien avant que les historiens ne s'emparent de l'objet. Nul besoin de s'étonner que la grande majorité des études sur le fait combattant se sont concentrées sur le premier conflit mondial, le « moment Grande Guerre »[12]. Néanmoins, d'autres travaux lui ont fait finalement quitté sa gangue originelle[13]. Les chercheurs anglo-saxons furent à l'avant-garde, et l'un des travaux les plus célèbres de la seconde moitié du XXe siècle fut celui de J. Keegan, *The Face of Battle*[14], qui plaça au centre de l'analyse le combat tel qu'il était vécu par ses acteurs. L'approche était, d'une certaine façon, expérimentale, car elle n'abordait que trois événements guerriers majeurs, trois « batailles », très distantes dans le temps (Azincourt, Waterloo et la Somme), et proposait des « coupes entomologiques »[15], reprenant en fait celles réalisées un siècle plus tôt par Ch. Ardant du Picq[16]. Mais l'attention de l'auteur au déploiement de la violence dans le cadre du combat a inspiré de nombreuses études[17]. Le « visage de la bataille » et les combattants avaient véritablement acquis le statut d'objets d'histoire légitimes. De fait,

[10] Sur le nouveau rapport des sciences sociales au combat, voir J. Joana, « Les sciences sociales face au combat », *La Revue Tocqueville*, 35, 2014, p. 83-100.
[11] B. Gilles, « Mises en récit collectives de l'expérience combattante. Les premières anthologies de guerre en France et en Allemagne de 1914 à 1940 », *Histoire@Politique* 28, 2016, p. 59-71. En Allemagne, on pense, parmi bien d'autres, à la publication du témoignage d'E. Jünger, *In Stahlgewittern*, Berlin, 1920, et en Italie à celui d'A. Rossato, *L'elmo di Scipio*, Milan, 1919. Voir aussi N. Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, 2006.
[12] S. Audoin-Rouzeau, « La violence des champs de bataille en 1914-1918 », *Revue d'histoire de la Shoah* 189, 2008, p. 247.
[13] L. Henninger, « La nouvelle histoire-bataille », *Espaces Temps* 71, 1999, p. 37-39.
[14] J. Keegan, *The Face of Battle. A Study of Agincourt, Waterloo, and the Somme***,** Londres, 1976.
[15] S. Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, 2008, p. 189-190.
[16] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 19-50.
[17] Parmi bien d'autres (classées chronologiquement) : Ph. Sabin, « The Face of Roman Battle », *JRS* 90, 2000, p. 1-17 ; E. A. Winkler, « Imagining the medieval face of battle: the 'Malfosse' incident and the battle of Hastings, 1066–1200 », *Historical Research* 93, 2020, p. 2-22 ; L. White, « The Experience of Spain's Early Modern Soldiers: Combat, Welfare and Violence », *War in History* 9, 2002, p. 1-38 ; R. Muir, *Tactics and the Experience of Battle in the Age of Napoleon*, New Haven, 1998, p. VII ; J. M. Steplyk, *Fighting Means Killing : Civil War Soldiers and the Nature of Combat*, Lawrence, 2018, p. 41-75 ; S. D. Sagan, « The Face of Battle without the Rules of War: Lessons from Red Horse & the Battle of the Little Bighorn », *Daedalus* 146, 2017, p. 24-43.

« l'expérience de guerre (vécue comme témoin, précisément, mais plus encore comme *acteur* et, au premier chef, comme acteur dans l'activité de combat) constitue une expérience centrale dans le cours d'une vie humaine »[18] ; on ne peut la négliger. En France, ces études connaissent un certain dynamisme depuis la dernière décennie du XXe siècle[19].

Peut-on transposer sans risque ce genre d'approche pour l'étude des pratiques et des violences des sociétés anciennes ? On sent immédiatement le péril : on ne dispose pas de la masse des témoignages de la période contemporaine. Les lacunes que l'historien doit combler sont plus impressionnantes. Mais ce fut le mérite de l'ouvrage de V. D. Hanson de montrer que, malgré tout, une histoire du combat et des combattants en Grèce ancienne était possible[20]. Les sources, en particulier les textes littéraires, sont assez nombreuses et précises pour permettre de reconstituer, dans une certaine mesure, les réalités des expériences guerrières de ces périodes[21]. Certes, avec bien des incertitudes ; ne serait-ce que pour le combat hoplitique, qui a concentré l'attention de la majorité des chercheurs, bien des problèmes demeurent. La richesse des débats suffit néanmoins à montrer l'intérêt de tels travaux[22]. Force est toutefois de remarquer que la plupart se sont attachés à comprendre et décrire les expériences combattantes des guerres des époques archaïque et classique. Pour la période classique, ils se concentrent aussi bien souvent sur la période antérieure à la fin de la guerre du Péloponnèse. Les quatre siècles qui ont suivi la capitulation d'Athènes n'ont pas suscité le même engouement. En ce qui concerne l'époque hellénistique, le XXe siècle fut surtout marqué par la volonté d'écrire une histoire politique, sociale[23] et culturelle[24] du fait guerrier. À ces études s'ajoutèrent assurément de nombreux travaux d'histoire militaire tactique et opérationnelle, notamment sur les grandes batailles[25], mais aucun n'a placé les combattants et leurs souffrances au cœur de la démonstration. Ce constat a défini l'objectif de cette thèse. Il restait à faire une histoire des pratiques et des violences combattantes entre le IVe et le Ier siècle *a.C*.

---

[18] S. Audoin-Rouzeau, *Combattre*, *op. cit*., p. 11.

[19] Chr. Lafaye, « De la collecte de l'expérience combattante », *Inflexions* 36, 2017, p. 203-204. Elle se prête même à des tentatives d'histoire immédiate : G. Maillot, « Les expériences combattantes en Afghanistan comme objet d'histoire orale », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin* 51, 2020, p. 39-48.

[20] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 40-51. Cf. P. Payen, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 2012, p. 110-111.

[21] P. Payen, *Les revers de la guerre*, *op. cit*., p. 13-15.

[22] D. Kagan and Gr. F. Viggiano, « The Hoplite Debate », dans D. Kagan, Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 1-56.

[23] Comme en témoigne la grande étude de M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, 2 volumes, Paris, 1949-1950. Voir en particulier p. 16-17.

[24] A. Chaniotis, *War*, p. 102-244, a proposé de nombreuses réflexions sur la guerre hellénistique et son substrat culturel. Le combat n'est cependant pas au cœur de l'étude.

[25] Voir les articles de A. M. Devine sur les batailles d'Alexandre ou des Diadoques (A. M. Devine, « Grand Tactics at Gaugamela », *Phoenix* 29, 1975, p. 374-385 ; Id., « Diodorus' account of the Battle of Paraetacene », *AncW* 12, 1985, p. 75-86 ; Id., « Diodorus' account of the Battle of Gabiene », *AncW* 12, 1985, p. 87-96 ; Id. « Diodorus' account of the Battle of Gaza », *AClass* 27, 1984, p. 31-40) ou celles de N. G. L. Hammond sur Cynoscéphales et Pydna (N. G. L. Hammond, « The Battle of Pydna », *JHS* 104, 1984, p. 31-47 et Id., « The Campaign and the Battle of Cynoscephalae in 197 BC », *JHS* 108, 1988, p. 60-82.

Toute action violente, exercée par et sur des individus intégrant un temps ou s'identifiant au groupe des combattants, ceux qui mènent les actions guerrières, qu'elle provoque ou non des morts, peut être considérée comme un combat. La définition se doit d'être large, afin de ne pas évincer des pratiques comme le brigandage et la piraterie, qui ne prenaient pas toujours place dans le cadre d'une guerre déclarée entre deux États. Elle permet également d'intégrer toutes les pratiques combattantes et pas seulement celles des batailles rangées. Car on ne peut établir à partir de ces dernières un paradigme explicatif des guerres anciennes, comme cela avait été fait dans les premières études polémologiques allemandes[26]. Il faut dépasser cette approche. Cela est d'autant plus nécessaire que la bataille rangée a également constitué le socle théorique de la démonstration de V. D. Hanson dans *The Western Way of War*[27], ouvrage qui a fait date et fortement pesé sur les études récentes de l'histoire militaire du monde grec. Toutefois, bien plus qu'une restitution de leurs conflits, le tableau dressé par le chercheur est celui de la guerre « rêvée » des Grecs : un *agôn* honorable et équilibré dans lequel pourraient s'exprimer les valeurs hoplitiques[28]. Si V. D. Hanson pense que ce modèle perdit de sa force au IVe siècle, moment supposé du « déclin » de l'idéal hoplitique[29], il n'en suppose pas moins qu'il s'est maintenu sur le temps long, en fait jusqu'à la Seconde guerre mondiale[30] ! Les faiblesses du raisonnement pour l'analyse du phénomène guerrier à d'autres périodes ont été mises en évidence par plusieurs chercheurs[31]. Il faut aussi revenir sur son utilité pour faire l'histoire du fait guerrier en Grèce ancienne. Outre le fait qu'« aucune description de bataille ne vient valider le schéma ou système hansonien »[32], on ne peut écarter de la discussion la masse des actions guerrières qui prenaient place hors de ces batailles rangées et qui constituait le lot commun des hommes en guerre, avant comme après la guerre du Péloponnèse[33]. En vérité, une des limites des travaux sur le « visage de la bataille » est de s'intéresser d'abord aux grands événements guerriers. Les « petites » guerres ont été peu étudiées[34] et il convient de leur redonner une place de premier ordre : « *empire and Big War are not the whole story* »[35].

---

[26] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974, p. 177, remarquait qu'on ne trouvait aucune analyse précise des autres opérations guerrières dans les ouvrages classiques de H. Droysen, de J. Kromayer et G. Veith ou de H. Delbrück. Voir la synthèse de R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 6-38.
[27] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 36-37.
[28] J.-Chr. Couvenhes, « L'invention d'une catégorie intellectuelle et historique. La bataille hoplitique selon Victor D. Hanson et ses constructions idéologiques dans le monde grec antique », dans J. Baechler et O. Chaline, *La Bataille*, Paris, 2018, p. 51-62.
[29] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 48 et 224.
[30] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 9-18.
[31] B. Heuser et P. Porter, « Guerres asymétriques : l'orientalisme militaire contre la Voie de la guerre en Occident », *Extrême-Orient Extrême-Occident* 38, 2014, p. 207-218 ; J.-M. Le Gall, *L'honneur perdu de François Ier. Pavie, 1525*, Paris, 2015, p. 62 ; S. Audoin-Rouzeau, *Combattre*, *op. cit.*, p. 205-208.
[32] J.-Chr. Couvenhes, « L'invention d'une catégorie intellectuelle et historique », *loc. cit.*, p. 54. Également P. Payen, *Les revers de la guerre*, *op. cit.*, p. 110-113.
[33] H. van Wees, *Greek Warfare. Myths and Realities*, Londres, 2004, p. 131-132.
[34] J. P. Bois, « Compte rendu de S. Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIIIe siècle*, Paris, 2010 », *Revue historique des armées* 263, 2011 (en ligne, https://journals.openedition.org/rha/7237).
[35] J. Ma, « Fighting *poleis* », p. 337.

Il conviendra, autant que faire se peut, de préciser l'ensemble des manifestations des violences combattantes. Mais si l'étude des tactiques et les usages militaires sont d'une grande importance dans ce travail, elle doit avant tout amener au cœur du sujet : les hommes qui infligeaient et subissaient ces violences, leurs gestes, leurs émotions et leurs souffrances ; en somme, leur vécu et la physicalité[36] de leurs expériences de guerre. Cette recherche proposera en de nombreuses occasions une approche comparative avec d'autres périodes et d'autres espaces. Il y a bien entendu du danger à s'affranchir des cadres spatiaux et temporels[37]. Mais la démarche renforce l'analyse, car les récentes études sur le phénomène guerrier et ses violences offrent bien des pistes de réflexion et jettent souvent quelques lumières sur des usages et des conduites qui n'ont guère attiré l'attention des spécialistes des guerres anciennes. Les travaux portant sur des périodes mieux connues, où l'abondance des témoignages laisse voir avec plus de détails la complexité des faits de guerre, apportent beaucoup. Il ne s'agira cependant en aucun cas d'essentialiser le comportement guerrier. Tout au contraire, l'un des objectifs de ce travail est de rendre à chaque configuration combattante sa spécificité, dans le seul cadre du monde grec, du IVe au Ier siècle *a.C.* Les hommes, les sociétés et la guerre changent. Reste que « l'effort comparatif » a son utilité[38] et permet de mieux les comprendre. « Étudions donc l'homme dans le combat car c'est lui qui fait le réel »[39].

Étudier les pratiques combattantes sur le temps long

Pour mener une telle enquête, il est nécessaire que le cadre spatial soit étendu. Certes, les analyses régionales des organisations militaires et des pratiques combattantes apportent beaucoup, et permettent de mieux saisir la spécificité de certains usages et leur ancrage dans des territoires. Néanmoins, pour établir ces caractéristiques, il convient aussi d'avoir une vision globale, ne serait-ce que pour éviter de reconnaître comme des particularités des pratiques plus largement répandues. Ce genre de raisonnement peut conduire à des excès, car l'on est toujours tenté d'élargir l'échelle. L'étude ici proposée, courant du IVe au Ier siècle *a.C.*, ne pouvait d'ailleurs prendre en compte l'ensemble du monde hellénistique, tel qu'il fut façonné par les conquêtes d'Alexandre. Elle se limitera à l'espace égéen. La dénomination « espace égéen » constitue une facilité de langage pour désigner un très large territoire dont le centre est la mer Égée. Il s'étend d'Ouest en Est de la Grèce propre à l'Asie Mineure, plus précisément à son littoral égéen et aux régions voisines. Du Nord au Sud, de la Macédoine à la Crète et de la

[36] S. Audoin-Rouzeau, *Combattre*, *op. cit.*, p. 239-243 pour une approche de la « physicalité combattante » à l'époque contemporaine.
[37] S. Audoin-Rouzeau, *Combattre*, *op. cit.*, p. 185-186.
[38] S. Audoin-Rouzeau, *ibid.*, p. 186-187.
[39] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 5.

Bithynie à la Lycie. Ce choix a été dicté par une considération essentielle : l'espace égéen est celui pour lequel nous possédons le plus grand nombre de sources, littéraires, épigraphiques et iconographiques. Cette large documentation invite à réfléchir sur la construction, l'élaboration et la diffusion de pratiques guerrières par des acteurs variés, civiques ou monarchiques. Car la Grèce « égéenne » fut un espace de conflits entre les monarchies, les nombreuses cités qui l'occupaient et les nouvelles populations qui l'intégrèrent, comme les Galates. Elle permet aussi de mieux saisir les évolutions comme les permanences, loin d'être évidentes lorsque nous ne disposons que d'une information fragmentaire. Enfin, ce cadre a l'avantage d'être cohérent du point de vue des opérations militaires : les monarchies antigonide, lagide, séleucide et attalide, la Confédération étolienne et d'autres États, comme Rhodes, portèrent, avec des moyens et des ambitions propres à chacun, leurs efforts militaires de part et d'autre de la mer Égée, et il serait peu satisfaisant de ne saisir qu'une partie des activités guerrières menées par ces acteurs, en se limitant à la Grèce propre. Il fallait considérer les pratiques combattantes dans l'ensemble de l'« espace opérationnel » de ces communautés.

Bien que ce cadre spatial soit vaste, on ne pouvait non plus restreindre par trop le cadre chronologique. Établir le point de départ pourrait paraître aisé : l'étude se concentrant principalement sur la période hellénistique, il suffirait de partir de la mort d'Alexandre. Après tout, on considère généralement que son règne puis les nombreuses guerres entre Diadoques représentèrent une rupture radicale dans le phénomène guerrier. Mais cette césure n'est pas aussi évidente qu'on pourrait le croire. Certes, la constitution des grands royaumes et de leurs armées représente un changement de taille. Les guerres des rois eurent un parfum de nouveauté. Pour autant, elles ne doivent pas masquer le fait que bon nombre de pratiques de ces conflits s'inscrivaient dans l'héritage de l'époque classique. En outre, les luttes séculaires et les autres affrontements entre cités, qui formaient l'essentiel des faits guerriers de la période précédente, continuèrent d'être les cadres les plus communs des expériences combattantes. Les conquêtes d'Alexandre ont-elles vraiment changé la donne dans les « petites » guerres des cités ? Les études récentes sur l'histoire militaire des cités hellénistiques montrent de fait que la plupart d'entre elles continuèrent de se préoccuper de leur défense et de livrer des guerres[40]. Aussi la question doit être posée : le règne, les conquêtes d'Alexandre et le processus de constitution des grands royaumes hellénistiques, furent-ils pour les communautés de l'espace égéen, dans le domaine des pratiques combattantes, une rupture majeure ? La défaite des cités de Thèbes et d'Athènes face à Philippe II, si elle changea radicalement les rapports de puissance en Égée,

[40] J. Ma, « Fighting *Poleis* », p. 337-377 ; A. Chaniotis, *War*, p. 1-36 ; Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 25-158. On pense aussi bien sûr aux contributions rassemblées par J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004. Voir P. Hamon, « Compte rendu de J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (éd.), *Les Cités grecques et la guerre*, Tours, 2004 », *Topoi* 14, 2006, p. 565-580.

bouleversa-t-elle les manières de combattre, de vivre et de se représenter les expériences guerrières ? Les continuités mises en évidence dans la vie militaire des cités forcent à ne pas prendre pour acquis la rupture entre l'époque classique et hellénistique. Reste à comprendre si elle garde quelque portée dans l'histoire des violences et des faits combattants. Pour mesurer les évolutions, force est de rompre avec le découpage chronologique traditionnel : il convient de faire une histoire des pratiques combattantes sur le temps long. Un meilleur point de départ semble être la fin de la guerre du Péloponnèse. Inutile en effet de remonter trop haut. Si l'on veut évaluer l'étendue des mutations du fait combattant dans la seconde moitié du IVe et la première moitié du IIIe siècle, il est évident que cette enquête doit commencer dans le monde qui aurait été directement affecté par elles, celui qui sortit du conflit entre Athènes, Sparte et leurs alliés respectifs. Certes, contrairement à une opinion répandue, la guerre du Péloponnèse ne fut pas le temps d'une « révolution militaire »[41]. Néanmoins, l'intensification des entreprises guerrières pendant ce conflit, la projection plus fréquente des opérations sur des théâtres lointains et des aménagements tactiques, comme le développement des cavaleries dans les États péloponnésiens[42] ou l'usage plus régulier des peltastes[43] et des forteresses offensives[44], sont autant de mutations qui donnèrent de nouveaux visages au fait guerrier. Elles n'apparurent que progressivement, durant la longue guerre du Péloponnèse ; en vérité, on ne les voit se cristalliser qu'au moment des premiers conflits du IVe siècle. Enfin, le début du IVe siècle fut aussi un temps d'innovation militaire, même dans le combat hoplitique[45]. En conséquence, le lot de conflits qu'entraînèrent la mise en place et la chute des hégémonies lacédémonienne puis thébaine constitue un contexte guerrier singulier. Ce dernier est suffisamment homogène pour permettre la comparaison avec le monde postérieur aux conquêtes macédoniennes. Si l'on devra parfois revenir sur les enseignements de Thucydide[46], il faut se concentrer sur les expériences combattantes les plus proches de celles de l'époque hellénistique, qui forment le cœur de cette étude. En débutant l'analyse au début du IVe siècle, on profite aussi de l'émergence de toute

[41] Sur les dangers de ce concept (introduit par M. Roberts, *The Military Revolution, 1560-1660*, Belfast, 1956, puis repris et complété par G. Parker, *The Military Revolution : Military Innovation and the Rise of the West, 1500-1800*, Cambridge, 1996², p. 6-44), voir R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 38 et F. Echeverría, *Ciudadanos, campesinos y soldados : El nacimiento de la « pólis » griega y la teoría de la « revolución hoplita »*, Madrid, 2008, p. 16 et 43-49. Il fait d'ailleurs l'objet de nombreux débats pour la période moderne : J. Black, « A Military Revolution ? A 1660–1792 Perspective », p. 95–115, dans C. J. Rogers (éd.), *The Military Revolution Debate : Readings on the Military Transformation of Early Modern Europe*, Boulder, 1995, p. 95-115 et doit être manié avec prudence pour les époques antérieures. Ainsi sur le problème de la poliorcétique, qui ne fut pas une innovation de la guerre du Péloponnèse : M. G. Seaman, « Early Greek Siege Warfare », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 29-38.

[42] I. G. Spence, *The Cavalry of Classical Greece : A Social and Military History with Particular Reference to Athens*, Oxford, 1993, p. 1-33 ; J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 106.

[43] J. G. P. Best, *Thracian Peltasts and Their Influence on Greek Warfare*, Groningen, 1969, p. 21-35.

[44] H. D. Westlake, « The Progress of *Epiteichismos* », *CQ* 33, 1983, p. 12-24.

[45] H. van Wees, *Greek Warfare*, *op. cit.*, p. 196.

[46] Les pratiques du début du IVe siècle restant proches de celles de la fin du Ve siècle : P. Payen, *Les revers de la guerre*, *op. cit.*, p. 15-16.

une littérature militaire qui permet d'entrevoir avec quelques détails les « petites » guerres livrées par les communautés. La confrontation des traités de Xénophon ou d'Énée le Tacticien aux données de l'époque hellénistique, tirées des sources littéraires et épigraphiques, ouvre la voie à de nombreuses pistes de réflexion.

Délimiter la limite chronologique basse de cette étude est aussi une entreprise difficile. Elle aurait pu s'arrêter avec les conquêtes romaines, mais lesquelles ? La provincialisation de l'Achaïe et de la Macédoine ? Ou celle de l'Asie Mineure après la disparition de la monarchie attalide ? Ici encore, il reste à démontrer si ces événements militaires et/ou géopolitiques ont engendré une rupture dans les pratiques et les représentations du fait combattant. Il eût été peu satisfaisant de considérer la fin du IIe siècle comme une césure sans soumettre cette conjecture à une enquête. D'autant plus que le triomphe de Rome (et de ses alliés) dans l'espace égéen ne fut pas le début d'une ère de paix : entre les révoltes contre le pouvoir romain, les conflits contre et avec Mithridate et enfin les guerres civiles romaines, les communautés de l'espace égéen eurent maintes occasions de se confronter à l'expérience de la guerre et du combat. Aussi faut-il pousser plus loin. Avec la fin des guerres civiles et le début de l'Empire, la guerre fut rejetée aux marges de l'espace égéen. À cette période, si les communautés continuèrent d'entretenir une culture martiale et des institutions militaires, et n'eurent que progressivement le sentiment de vivre dans un monde relativement pacifié, elles ne se retrouvèrent que rarement engagées dans des conflits. Les guerres limitées contre leurs voisines en particulier, qui formaient depuis longtemps l'une des principales facettes de la compétition qui les hiérarchisait, finirent par s'éteindre. Les expériences combattantes de leurs habitants s'en trouvèrent bouleversées. Dès lors, pour vivre la guerre, il fallait intégrer les armées de l'Empire. Une évolution générale qui doit certes être nuancée : en Grèce propre, la situation ne fut pas la même dans le Péloponnèse et en Macédoine ; en Asie Mineure, les côtes occidentales connurent une vie moins agitée que certaines régions de l'intérieur, comme celles qui étaient frontalières de l'Isaurie. Certains États enfin, comme la Confédération lycienne, disposaient encore de moyens militaires importants. Néanmoins, pour la majorité des populations de l'espace égéen, la guerre et ses ravages, les combats et leurs maux, devinrent des menaces plus lointaines qu'elles ne l'étaient pour leurs ancêtres[47]. Par conséquent, il convient d'arrêter l'analyse à la fin du Ier s. *a.C*.

[47] P. Payen, *Les revers de la guerre*, *op*. *cit*., p. 17 : « tous s'interrogent, au IIe siècle, sur ce que fut l'histoire des cités dont, paradoxalement, un des liens les plus puissants fut la guerre ».

Des pratiques aux violences combattantes

Le combat sera abordé comme un objet d'histoire globale, touchant à l'histoire des sociétés en guerre, des violences, des corps[48], des émotions[49], des perceptions[50], ou encore des techniques. Une histoire des techniques implique de prendre en compte les instruments des combats, les armes. Mais ce travail ne sera pas une étude archéologique. Il porterait trop loin et demanderait un effort important, aucune véritable typologie n'ayant été réalisée pour l'époque hellénistique, en dehors de certaines pièces défensives spécifiques, comme les casques[51]. L'analyse se nourrira de la documentation archéologique, sans pour autant en rassembler tous les témoignages. Une étude purement archéologique se confronterait aussi à une difficulté de taille : la plupart des objets mis au jour ne sont pas issus de contextes archéologiques associés à des épisodes violents. On ne dispose d'aucun équivalent au site et au matériel de la bataille de Towton (en 1461)[52]. Privés de ces contextes, on ne peut toujours tirer de conclusions sur l'usage des armes ou les blessures infligées, à partir du seul examen des données matérielles.

Fort heureusement, les textes comblent une partie de nos lacunes. Les sources littéraires nous en apprennent toutefois beaucoup plus sur les pratiques combattantes. Elles forment bien entendu le noyau de cette étude, autour duquel gravitent les autres données à notre disposition. Il est difficile de trouver le même degré de précision dans le reste de la documentation. Leur usage impose malgré tout la prudence. Pour l'analyse des pratiques combattantes, on ne peut traiter les écrits littéraires comme un ensemble homogène : les auteurs anciens n'ont pas, loin s'en faut, les mêmes schèmes d'appréciation du fait guerrier. L'approche d'un Polybe et de son « histoire pragmatique »[53] n'a guère en commun avec celle d'un Plutarque[54]. Les stratégies

[48] Dans la continuité de l'approche développée par A. Corbin, « Douleurs, souffrances et misères du corps », dans A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello (dir.), *Histoire du corps. De la Révolution à la Grande Guerre* II, Paris, 2005, p. 215-273, et S. Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », dans A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello (dir.), *Histoire du corps*. *Le XXe siècle* III, Paris, 2006, p. 281-320.

[49] Un domaine de recherche récent, bien que l'école des Annales l'ait abordé par l'histoire des mentalités. Pensons pour la période antique aux travaux rassemblés dans A. Chaniotis (éd.), *Unveiling Emotions : Sources and Methods for the Study of Emotions in the Greek World*, Stuttgart, 2012 ; A. Chaniotis et P. Ducrey (éd.), *Unveiling Emotions II. Emotions in Greece and Rome : Texts, Images, Material Culture*, Stuttgart, 2013, en particulier la contribution de M. Patera, « Reflections on the discourse of fear in Greek sources », p. 109-134. Aussi récemment A. Chaniotis (éd.), *Unveiling Emotions III. Arousal, Display, and Performance of Emotions in the Greek World*, Stuttgart, 2021.

[50] Une approche semblable à celle d'O. Chaline, *La bataille de la Montagne Blanche (8 novembre 1620),* Paris, 2000, p. 181-185.

[51] P. Dintsis, *Hellenistische Helme*, Rome, 1986.

[52] T. Sutherland, « The Towton Battle — A Reinterpretation », *Arms & Armour* 12, 2015, p. 124-135. Il faut certes mentionner le cas des squelettes exhumés sous le monument des Thébains à Chéronée : M. A. Liston, « Skeletal Evidence for the Impact of Battle on Soldiers and Non-Combatants », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 81-94, et les treize Lacédémoniens de la tombe collective du Céramique (F. Willemsen, « Zu den Lakedämoniergräbern im Kerameikos », *MDAI* (A) 92, 1977, p. 117-157). Mais les traces des blessures sur ces ossements se comptent sur les doigts d'une main.

[53] P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 21.

[54] Fr. Gazzano et G. Traina, « Plutarque, historien militaire ? » *Ktèma* 39, 2014, p. 347-370 ; M. Zaccarini, « 'La più grande e più bella tra le gesta' : Plutarco e la monomachia », *HiMA* 8, 2019, p. 151-169 ; M. Enrico, « Dioniso alla guerra : Demetrio Poliorcete secondo Plutarco », *HiMA* 8, 2019, p. 247-262 ; R. Nicolai, « I discorsi militari

d'écriture déplacent le regard et mettent en scène de manière diverse les fragments du réel qu'ils donnent à voir. Il est donc peu satisfaisant de sélectionner dans les textes anecdotes et précisions afin de reconstituer « une » expérience combattante, comme a pu le faire V. D. Hanson[55]. On ne peut certes toujours faire mieux. Mais les études cherchant à recréer, par un recollement non classé et non hiérarchisé de faits tirés des auteurs les plus divers, les combats des Anciens, se fondent sur une méthodologie discutable[56]. Ce travail cherchera à faire émerger non une mais des expériences combattantes. En outre, si l'on ne se privera pas d'employer tous les textes à notre disposition, une approche complémentaire sera proposée. Car l'abondance des témoignages dans les textes historiques permet leur mise en série, afin d'évaluer d'une part les normes permettant à un Xénophon ou un Polybe de raconter les combats de leur temps, d'autre part la fréquence de telle ou telle forme ou manifestation des pratiques et des violences combattantes. Les enseignements de cette méthode sont, comme on le verra, fort utiles pour la compréhension de certaines spécificités des affrontements de ce temps, en particulier leurs dynamiques.

Ce travail accordera une place importante à d'autres sources jusqu'ici peu mobilisées. Les sources épigraphiques recèlent une grande richesse d'informations. Elles apportent des données essentielles sur le rapport des communautés à leurs guerres et à leurs combats, donnent à voir l'encadrement organisé par les cités, de la préparation des individus à la mise en mémoire des affrontements[57]. Pas seulement pour le monde des cités : l'un des documents majeurs pour l'étude de la vie de campagne dans l'armée antigonide est une inscription reprenant le règlement militaire instauré par cette monarchie[58]. L'importance de ce type de sources pour l'histoire des violences et des pratiques combattantes a bien été mis en évidence par J. Ma[59]. On trouve dans les décrets des cités bien des détails sur des faits guerriers jugés peu dignes d'attention par les grandes synthèses historiques du temps, comme celle de Polybe[60]. Ces inscriptions permettent notamment, en les croisant avec les sources littéraires, de préciser les apparences des « petites » guerres. Par ailleurs, certains décrets offrent des tableaux assez précis de combats : on pense à celui de Métropolis pour Apollônios, fils d'Attale, qui périt à la tête d'un contingent de sa cité

nelle *Vite parallele* di Plutarco », *HiMA* 8, 2019, p. 55-78 ; F. Muccioli, « Lo scontro di Alessandro con i Malli in Plutarco. Realtà storica e deformazione », *HiMA* 8, 2019, p. 223-246.

[55] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 45-47.

[56] P. Payen, *Les revers de la guerre*, *op*. *cit*., p. 111-112 : « dans les analyses de Hanson, la reconstitution historique de la situation de l'hoplite au moment du combat repose donc sur l'universalité de l'expérience, sur la certitude que toutes les batailles l'ont reproduite et sur l'assurance que l'auteur, *farmer*, comme les hoplites grecs, et issu d'une famille d'anciens combattants, occupe le meilleur poste d'observation » (p. 112).

[57] Voir Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 25-158 sur l'encadrement et l'organisation militaire et p. 461-483 sur les mémoires guerrières.

[58] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 16-17 et 23-24.

[59] J. Ma, « Fighting *poleis* », p. 338.

[60] J. Ma, « Fighting *poleis* », p. 338 et 357-361.

lors de la guerre contre Aristonikos-Eumène III[61]. D'autres textes apportent des enseignements essentiels sur les représentations guerrières de ces sociétés. Les épigrammes funéraires, par exemple, révèlent comment l'on façonnait ces événements dans les mémoires, civiques comme familiales[62]. Elles livrent aussi régulièrement des détails sur les configurations dans lesquelles périrent les hommes qu'elles célébraient.

On profitera enfin d'un autre ensemble de sources étroitement concerné par les systèmes de représentation des combats : les images[63]. On les a souvent employées en complément des pièces archéologiques, afin de préciser l'apparence des combattants et de leur équipement[64]. Mais si elles livrent des données indispensables sur l'armement, elles offrent surtout des pistes de réflexion sur les visions que l'on entendait exposer des gestes et des expériences martiales[65]. Pour L. Hannestad, ces représentations guerrières font preuve d'un certain « *realism* »[66]. Il ne s'agit néanmoins pas de photographie : les Grecs mirent en image leurs combats avec leurs conventions. Ces codes permettant de figurer les violences guerrières doivent intégrer l'analyse. Notons d'ores et déjà qu'ils se sont maintenus, sans véritable bouleversement, jusqu'à la fin de la période hellénistique. Il conviendra d'accorder une attention particulière à ce surprenant conservatisme et de travailler sur ces liens avec les réalités martiales[67], en particulier pour les images de combats collectifs que l'on trouve par exemple sur l'*hérôon* de Trysa en Lycie[68] au IVe siècle ou sur le pilier de Paul-Émile à Delphes au IIe siècle[69].

---

[61] *I. Metropolis*, décret A, l. 27-35.

[62] On peut citer l'étude de Br. Helly, « Épigramme funéraire de Gonnoi pour Dikaiogénès, mort au combat au cours de la troisième guerre de Macédoine dans la région d'Askuris (Bas-Olympe) », dans E. Santin et L. Foschia (dir.), *L'épigramme dans tous ses états : épigraphiques, littéraires, historiques*, Lyon, 2016 (nouvelle édition en ligne, https://books.openedition.org/enseditions/5898?lang=fr). Voir aussi J. Ma, « The many lives of Eugnotos of Akraiphia », dans B. Virgilio (éd.), *Studi Ellenistici* 16, Pise, 2005, p. 141-191 et Id., « Une culture militaire en Asie Mineure hellénistique ? », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 201, 205-206, 209-210, 213-215.

[63] Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier: archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Paris, 1990, p. 9-12 et 235-237 ; voir aussi Id., « Histoire sociale et image : guerre et guerriers dans l'imagerie grecque », dans T. Tortosa et J. Santos (éd.), *Arqueologia e iconografia : indagar en las imagenes*, Rome, 2004, p. 183-189 et « Corps et armes : figures grecques du guerrier », dans V. Dasen et J. Wilgaux (éd.), *Langages et métaphores du corps dans le monde antique*, Rennes, 2008, p. 15-27.

[64] Ainsi J. K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley, 1970, p. 28-36.

[65] T. Hölscher, « Images of War in Greece and Rome : between Military Practice, Public Memory, and Cultural Symbolism », *JRS* 93, 2003, p. 1-17 et la synthèse de ce chercheur, *Krieg und Kunst im antiken Griechenland und Rom Heldentum, Identität, Herrschaft, Ideologie*, Berlin, 2019, en particulier p. 83-257 sur les époques classique et hellénistique.

[66] L. Hannestad, « War and Greek Art », dans T. Bekker-Nielsen et L. Hannestad (éd.), *War as a Cultural and Social Force*, Copenhague, 2001, p. 110-119. Voir aussi Th. Schäfer, « Realität und Fiktion im griechischen Kriegerbild. Bildchiffren und antiquarische Anachronismen », dans M. Büschel et P. Schmidt (éd.), *Realität und Projektion. Wirklichkeitsnahe Darstellung in Antike und Mittelalter*, Berlin, 2005, p. 55-72.

[67] Dans le sillage de l'étude de F. Pirson, *Ansichten des Krieges. Kampfreliefs klassischer und hellenistischer Zeit im Kulturvergleich*, Wiesbaden, 2014 (voir p. 48-50 pour une analyse des images en lien avec les expériences combattantes).

[68] A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, notamment pl. 70-86.

[69] M. J. Taylor, « The Battle Scene on Aemilius Paullus's Pydna Monument : A Reevaluation », *Hesperia* 85, 2016, p. 559-576.

C'est en croisant toutes ces sources que l'on peut espérer rendre compte des expériences combattantes de la période considérée et des représentations qui les entouraient.

Les expériences combattantes : le pluriel est important, et se justifie aisément. Il faut en effet souligner d'entrée le caractère polymorphe du phénomène guerrier : l'activité militaire des royaumes, des Confédérations, des moyennes et des petites cités n'étaient en rien équivalentes ; « *to construct a number of models of ancient wars* (…), *at the outset, we should have to distinguish between small and large states* »[70]. À l'époque classique, étaient considérées comme « grandes » cités celles qui disposaient d'une démographique civique leur donnant les moyens d'être une puissance hégémonique[71]. « Les ambitions des petites cités (et, partant, leur conception de l'*éleuthéria*) étaient nécessairement d'une autre nature »[72]. L'opposition entre grandes cités aspirant à l'hégémonie et petites cités dominées[73] était-elle encore valable à l'époque hellénistique ? Sans doute : on ne peut mettre sur le même plan Rhodes et des petites cités de la côte occidentale de l'Asie Mineure[74]. Toutefois, avec l'émergence des grands États monarchiques et le développement des Confédérations, les rapports de puissance changèrent. Les puissantes cités ne pouvaient, entre le IIIe et le Ier siècle, prétendre à plus qu'une hégémonie régionale[75]. Sans compter que bien des petites cités, par leur intégration dans des Confédérations ou leur sujétion à des royaumes, se retrouvèrent *de facto* protégées des appétits des grandes[76]. Reste que, à l'échelle régionale, nombreuses furent les petites cités victimes de l'expansionnisme d'autres communautés dont la force, certes modeste comparée à celle des super-puissances, n'en restait pas moins largement supérieure. On connaît ainsi « l'activité remarquable de Milet pour établir ou élargir son influence dans le voisinage immédiat, dans le microcosme du bassin du Bas Méandre », après la paix d'Apamée[77], ou celle de Cyzique[78]. Dans le monde des cités, la guerre restait une menace, comme à l'époque classique, où elle était « toujours présente, à titre de virtualité plus ou moins grande ou d'horizon, dans les relations entre les cités, de sorte que tout conflit politique ou diplomatique a lieu en se réglant sur la prise

[70] M. I. Finley, *Ancient History. Evidence and Models*, New York, 1986 [1985], p. 78.
[71] Ph. Gauthier, « Grandes et petites cités : hégémonie et autarcie », *Opus* VI-VIII, 1987-1989, p. 189-190 (= Ph. Gauthier, *Études*, p. 299-303).
[72] Ph. Gauthier, « Grandes et petites cités », *loc. cit*., p. 190 (= Ph. Gauthier, *Études*, p. 303).
[73] Ph. Gauthier, « Grandes et petites cités », *loc. cit*., p. 191-193 (= Ph. Gauthier, *Études*, p. 303-307).
[74] Comme Pidasa et Héraclée du Latmos : M. Wörrle, « Pidasa du Grion et Héraclée du Latmos : deux cités sans avenir », *CRAI* 147, 2003, p. 1361-1379.
[75] J. Ma, « Les cités grecques. Tentative de synthèse », *CCG* 25, 2014, p. 153 : « la seconde évolution majeure est la fin de la tentation hégémonique à laquelle certaines cités avaient succombé. Même si la 'petite guerre' et le micro-impérialisme n'ont pas quitté la scène, la grande politique à visée hégémonique n'est plus du ressort des cités, pas même des plus grandes ».
[76] Ph. Gauthier, « Grandes et petites cités », *loc. cit*., p. 194 (= Ph. Gauthier, *Études*, p. 308).
[77] P. Hermann, « Milet au IIe siècle », dans A. Bresson et R. Descat (dir.), *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle* a.C., Bordeaux, 2001, p. 109-116 (citation p. 111) ; I. Pimouguet-Pédarros, « Défense et territoire. L'exemple milésien », *DHA* 21, 1995, p. 89-109, en particulier p. 94-95.
[78] J. Ma, « Une culture militaire en Asie Mineure », *loc*. *cit*., p. 211.

en considération d'une possible guerre, seule à même d'indiquer sans équivoque qui est le plus puissant »[79].

Par ailleurs, toutes les guerres menées par les États, puissants ou non, ne répondaient pas au même objectif. M. I. Finley faisait déjà la distinction entre les conflits « limités », « *petty ones* », et les guerres « *for the highest stakes* », qui pouvaient remettre en cause l'existence d'un des belligérants, ajoutant que « *in between there was every kind of combination of motives* »[80]. En gardant en mémoire que les guerres limitées n'étaient pas l'apanage des petites cités comme les guerres d'anéantissement ou de conquête celui des grandes puissances. Tous ces éléments affectaient de manière profonde les expériences combattantes. À la fin du IIIe siècle, un citoyen d'Amphipolis, sujet du roi antigonide, avait bien plus de chance d'être appelé en campagne, par moment plusieurs fois en quelques années[81], qu'un citoyen de Korésia de Kéos. L'activité militaire des souverains donnait un dynamisme tout particulier aux vies guerrières des hommes qui les servaient. Dans le même temps, un autre sujet de Philippe V, un citoyen de Métropolis en Thessalie, avait peu de chances de participer aux expéditions royales, à moins qu'il ait été de l'élite cavalière, ou mercenaire. Il put connaître les courses et les ravages des Étoliens, ou le combat qui permit en 198 aux Métropolitains de repousser l'une de leurs invasions en force[82]. Ses expériences martiales étaient surtout celles de la guerre défensive, comme pour la majorité des Thessaliens à cette période[83]. S'il n'est pas exclu que les cités du Sud, proches du territoire de la Confédération, aient tenté des représailles, leurs citoyens ne pouvaient lancer une invasion en masse en Étolie, prérogative royale. La grande guerre offensive, ces Thessaliens la côtoyaient principalement par le spectacle du passage des colonnes des Macédoniens, qui traversaient régulièrement leurs terres pour guerroyer au Sud et en revenir, et le coût que ces pérégrinations impliquaient. Bien peu, hors des élites cavalières, purent participer à l'une des batailles rangées livrées par la monarchie antigonide. Ajoutons que les générations successives d'une même communauté ne connaissaient pas des expériences identiques : si l'on prend le cas de Priène, on peut supposer que les hommes qui vécurent les décennies troublées du début du IIIe siècle[84], marquées par des guerres extérieures, une guerre civile, et les invasions galates, eurent une vie militaire particulièrement mouvementée. Au IIe siècle en revanche, si le temps

[79] P. Ponchon, « Thucydide, Héraclite et l'archéologie du réalisme politique », *DHA* 45, 2019, p. 115.
[80] M. I. Finley, *Ancient History. Evidence and Models*, New York, 1986 [1985], p. 76.
[81] Malgré les roulements entre les districts : M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 87-89.
[82] Tite-Live, XXXII, 13, 10.
[83] Voir notamment P. Barker, « Quelques remarques sur des institutions militaires dans les cités de Thessalie à l'époque hellénistique », *AncW* 32, 2001, p. 197.
[84] Ch. V. Crowther, « *I. Priene* 8 and the History of Priene in the Early Hellenistic Period », *Chiron* 26, 1996, p 195-250, en particulier p. 210-231. P. Thonemann, *The Maeander Valley. A Historical Geography from Antiquity to Byzantium,* Oxford, 2011, p. 28.

de la guerre antiochique puis celui de la guerre menée avec Magnésie contre Milet[85] et ses alliés fut une période difficile, celle qui court de la fin de ce conflit aux guerres contre Aristonicos, près de deux générations plus tard, semble plus calme[86], même si les Priéniens virent en 155 leur territoire ravagé par le roi de Cappadoce Ariarathe V[87]. On se montrera certes prudent : nos lacunes sont importantes, et des découvertes épigraphiques pourraient révéler l'existence de conflits mineurs dans ces décennies d'accalmie. Reste qu'on peut à bon droit penser que des générations se voyaient relativement épargnées par rapport à d'autres.

À n'en pas douter, les différentes envergures des conflits, le caractère polymorphe des situations combattantes et la grande variété des pratiques engendraient des actions et des violences hétérogènes. Ils produisaient autant de vécus singuliers, et il n'existait pas une seule expérience combattante. Pour autant, cette diversité ne constitue pas un obstacle à l'étude, elle lui donne au contraire une première orientation. Elle pousse à prendre en compte la complexité des faits de guerre : outre les grands affrontements, qui ont longtemps concentré l'attention, il faut étudier les coups de main, les embuscades, les rencontres fortuites, les défenses et assauts de petits points fortifiés, les combats de siège lors de sorties, pour la conquête d'une tour ou d'une portion de rempart, les attaques surprises sur des hommes désarmés ou encore les assauts nocturnes. En somme, analyser l'ensemble des configurations combattantes.

En définitive, le but est se rapprocher des hommes, de proposer une histoire des combats « au ras du sol »[88]. Pour autant, on ne peut se jeter immédiatement au niveau des combattants. Pour comprendre les expériences et retrouver dans des récits parfois stéréotypés le vécu, il convient d'avancer par étapes. C'est une descente progressive vers les hommes que propose ce travail, partant des cadres opérationnels et des doctrines pour arriver aux violences guerrières infligées et subies, en passant par les mouvements et les temporalités des combats, autrement dit par leurs dynamiques ; le combattant était membre d'une communauté, et on ne peut étudier

---

[85] P. Baker, « La vallée du Méandre au IIe siècle : relations entre les cités et institutions militaires », dans A. Bresson et R. Descat (dir.), *Les cités d'Asie Mineure occidentale*, *op. cit.*, p. 61-75 ; M. Wörrle, « Der Friede zwischen Milet und Magnesia. Methodische Probleme einer *Communis opinio* », *Chiron* 34, 2004, p. 45-57 ; P. Thonemann, *The Maeander Valley*, *op. cit.*, p. 28.

[86] A. Bresson, « La conjoncture du IIe siècle a.C. », dans A. Bresson et R. Descat (dir.), *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle*, *op. cit.*, p. 11-16. La période entre 188 et 133 est ainsi qualifiée de « Siècle d'or » par A. Bresson. La menace de la guerre restait néanmoins présente. Aussi le *koinon* des Ioniens ne se montra pas avare en louanges dans son décret en l'honneur d'Eumène II, qui menait alors de durs combats contre les Galates (168-166) : *Milet* I 9, 306 et C. B. Welles, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period : A Study in Greek Epigraphy*, New Haven, 1934, n° 52. Cf. M. Holleaux, « Études d'histoire hellénistique. Le décret des Ioniens en l'honneur d'Eumènes II », *REG* 37, 1924, p. 305-330, en particulier p. 306-311 (= M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* II, Paris, 1938, p. 154-159) ; I. Savalli-Lestrade, « Les Attalides et les cités grecques d'Asie Mineure au IIe siècle *a.C.* », dans A. Bresson et R. Descat (dir.), *Les cités d'Asie Mineure occidentale*, *op. cit.*, p. 77-78.

[87] Polybe, XXXIII, 6, 1-7.

[88] L'expression est de J. Revel, « L'histoire au ras du sol », dans Giovanni Levi, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Paris, 1989, p. I-XXXII. Sur l'approche de la guerre « au ras du sol » : S. Audoin-Rouzeau, *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris, 2009, p. 9 ; Id., *Combattre*, *op. cit.*, p. 318.

l'un sans l'autre. Les cadres institutionnels, opérationnels et tactiques ont leur importance pour saisir les multiples formes du fait combattant. Il convient donc de commencer par s'intéresser aux différents contextes des activités militaires. Car une invasion en force des terres ennemies était une entreprise plus complexe que le lancement d'un raid. Si l'on veut comprendre les origines de la diversité des pratiques combattantes, il faut se confronter aux limites des actions militaires, aux problèmes organisationnels auxquels faisaient face les communautés et les pratiques qui devaient, théoriquement du moins, permettre de les surmonter ou de les atténuer, enfin aux diverses manières de mener les opérations. On pourra ainsi d'ores et déjà montrer quelles étaient les actions ordinaires, familières au plus grand nombre. Une fois ce travail, qui occupera la première partie de la thèse, effectué, il sera possible d'aborder plus directement les combats.

En conservant tout d'abord, dans la deuxième partie de cette étude, une approche surplombante des actions guerrières. Pour voir les combats et leurs violences, il faut en effet en saisir les dynamiques, leurs mouvements et leurs temporalités. On ne peut évaluer l'intensité des violences combattantes sans en percevoir les durées et mettre en évidence les mouvements des groupes sur le terrain. C'est une évidence, les hommes en guerre agissaient de manière collective : avant de pouvoir scruter et décrire les combats à l'échelle des individus, on doit en comprendre les évolutions à l'échelle des groupes. Comment passait-on du temps du face-à-face à celui de la déroute ? On le soupçonne, la réponse sera amenée à varier selon les contextes guerriers. Mais de la diversité peuvent tout de même émerger des usages et des comportements communs. En outre, le travail de mise en série des textes permettra d'aller plus loin. Car ce qu'il importe de dégager, dans cette enquête sur les dynamiques combattantes, c'est leur répartition. Quelles dynamiques étaient communes et, partant, familières à la majorité des acteurs ? À l'inverse, quelles étaient celles qui relevaient de l'exceptionnel et n'étaient vécues que par une minorité ? Or on ne peut proposer un tableau abouti des expériences combattantes sans prendre en compte la fréquence de telle ou telle forme de pratiques et de violences guerrières. Cette deuxième partie n'a cependant pas seulement pour objectif de définir les mouvements et les temporalités des combats. Elle doit surtout emmener vers leur principale cause : les émotions combattantes, au premier rang desquels la peur.

Ce travail effectué, on pourra se rapprocher des hommes, du « royaume du chaos et de l'entropie »[89], et analyser les pratiques et les violences combattantes « au ras du sol ». La troisième et dernière partie de la thèse examinera les différentes configurations qu'aura fait émerger l'étude des dynamiques combattantes, afin de dégager, dans la mesure du possible, les expériences, les gestes et les ressentis individuels, les ressorts de la brutalité. De l'affrontement

[89] L. Henninger, « La nouvelle histoire-bataille », *Espaces Temps* 71, 1999, p. 37.

à distance au corps à corps, en passant par les combats pour des espaces fortifiés et le temps par excellence des brutalités guerrières, celui de la poursuite et du massacre des vaincus, il y avait bien des contextes dans lesquels se déployaient les violences combattantes. Avec cette histoire des combattants vient également celle de leurs souffrances, des blessures et des morts. Pour ces dernières, ici encore, le pluriel est de rigueur. Le fait que nombre de sociétés ont fait de la mort à la guerre une fin acceptable peut atténuer voire masquer les violences combattantes, lisser ces ultimes expériences[90]. Au plus fort de la Grande Guerre, en 1915, la création d'une mention « Mort pour la France » transformait ainsi le trépas au combat comme un événement isonomique, au fond une fin équivalente pour les victimes[91]. De même, dans la cité athénienne classique, « pour obtenir l'éloge, il suffit de périr à son service »[92]. La « sinistre arithmétique des pertes »[93], qui clôt de nombreux récits d'affrontements dans nos sources, tend aussi, sans analyse supplémentaire, à uniformiser le phénomène de la mort au combat. Périr, mais comment ? On se doute que la diversité des pratiques et des configurations combattantes ne pouvait que provoquer de multiples fins. Reste à les explorer.

[90] P. Payen, *Les revers de la guerre*, *op. cit.*, p. 10 : « au service et au nom de la collectivité, la guerre, figée en une entité, peut être présentée *comme* 'belle' ; le subterfuge disparaît dès que sont rappelées les souffrances individuelles et les réalités de la mort, soudaine ou lente ». Voir aussi p. 119.
[91] S. Audoin-Rouzeau, « Monuments aux morts, commémorations et deuil personnel après la Grande Guerre », *MEFRIM* 112, 2000, p. 538-539.
[92] N. Loraux, *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris, 1993 [1981], p. 73.
[93] H. Drévillon, *Batailles. Scènes de guerre de la Table Ronde aux Tranchées*, Paris, 2007, p. 17.

Partie 1. Vaincre sans péril ? Des doctrines aux acteurs

Un combat n'est pas seulement un événement. On ne peut l'étudier comme un isolat, ni se contenter d'une « histoire de surface »[94]. Toute recherche sur les pratiques et les violences combattantes ne peut se jeter immédiatement « au ras du sol » : il faut d'abord s'intéresser à leurs auteurs et définir le groupe des combattants. Pour comprendre qui étaient ces hommes, comment ils étaient amenés à prendre part aux activités guerrières, et avec quels moyens, on ne peut se passer de l'étude des sociétés en guerre, de leurs ressources militaires et de leurs différentes façons de livrer leurs conflits. Car ces cadres façonnaient les contextes combattants : les calendriers des campagnes, le problème des effectifs et du rassemblement des hommes pour la guerre, celui de l'armement et des dispositifs tactiques représentent autant d'éléments qui influaient sur les manières de combattre. V. D. Hanson l'a bien compris et la force de sa démonstration est liée au modèle qu'il présente des cités des époques archaïque et classique, sociétés agraires préoccupées par la préservation de leurs terres agricoles et marquées par l'émergence d'une « classe » moyenne de petits propriétaires terriens[95]. Ce serait ce modèle économique et social qui aurait été à l'origine de la manière de combattre des Grecs à ces périodes, avant d'être mis à mal au IVe siècle puis de disparaître complètement à la période hellénistique. On aura le temps de revenir sur la valeur de ce modèle et de cette chronologie. La démarche a en tout cas le mérite de montrer que le fait guerrier ne peut être détaché des sociétés qui le mettent en œuvre.

Ce premier travail n'aura pas pour objectif d'établir un tableau exhaustif des organisations militaires des communautés de l'espace égéen mais de dégager certaines de leurs spécificités et surtout les usages qu'elles partageaient. Aussi, élément essentiel de la réflexion, les contraintes qui s'imposaient à toutes. L'analyse doit permettre de comprendre les formes que prenaient les opérations sur le terrain. On pourra dès lors distinguer les configurations combattantes habituelles et les contextes plus rares. Avec l'histoire des communautés en guerre vient également celle des doctrines[96] et des représentations guerrières, et leur influence sur les équipements et les modes opératoires. Il conviendra donc d'étudier les places respectives de la ruse et de la force dans les pensées, les traités et les représentations militaires, leur incarnation

[94] F. Braudel, « Faillite de l'histoire. Triomphe du destin ? », *Mélange d'histoire sociale* 6, 1944, p. 75.
[95] V. D. Hanson, *The Other Greeks : The Family Farm and the Agrarian Roots of Western Civilization*, Berkeley, 1995, p. 103-115. Cf. D. Kagan and Gr. F. Viggiano, « The Hoplite Debate », dans D. Kagan, Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 28-35.
[96] P. Vennesson, « Penser les guerres nouvelles : la doctrine militaire en questions », *Pouvoirs* 125, 2008, p. 81 : « une doctrine militaire est une construction intellectuelle qui formule le savoir jugé nécessaire et suffisant pour guider les personnels militaires dans leur action opérationnelle ».

dans les différentes catégories tactiques au sein desquelles se répartissaient les combattants, et les limites de cette incarnation.

I. Opérations militaires et contextes des combats

Les manières de mener les opérations et les combats étaient en grande partie déterminées par les objectifs de chaque belligérant, et ces objectifs étaient en accord avec les ressources et les effectifs que chacun avait à disposition et était en capacité de déployer. Il nous faut donc entamer cette recherche par le haut : on doit s'attarder sur les organisations militaires des communautés, les institutions qui encadraient l'entrée des hommes sur la voie de la guerre, mais aussi les doctrines tactiques, les contraintes organisationnelles et logistiques. C'est à l'ensemble des facteurs qui influaient sur les formes des combats qu'il convient de s'intéresser ici. Il ne s'agit pas pour autant de faire une étude globale du phénomène guerrier à l'époque hellénistique. Le but est plus de faire émerger les usages militaires des communautés, leurs façons de faire la guerre, et leurs évolutions du IVe au Ier siècle *a.C*. Ce premier travail permettra de définir différents contextes combattants et surtout de distinguer ce qui, dans les pratiques et les expériences guerrières, relevait du commun ou de l'exceptionnel.

Au IVe siècle, il existait selon Énée le Tacticien deux principaux procédés pour porter la guerre chez l'ennemi[97] : une invasion en force d'une vaste armée[98], ou un coup de main[99] ; l'attaque en masse et le raid. La séparation est certes trop simple et ne suffit pas à rendre la complexité des opérations guerrières. Elle représente néanmoins un utile point de départ. Il sera donc d'abord étudié les grandes campagnes militaires : leurs moyens, leurs dispositions, leurs objectifs et les formes de combat qu'elles engendraient. On approchera ensuite avec la même méthode les raids, les courses frontalières et les autres entreprises de faible ampleur. Ces premières analyses permettront de dessiner les contours de la guerre « ordinaire » vécue par les communautés et son évolution du IVe à la fin du Ier siècle *a.C*. Elle était bien distincte de la « grande » guerre, celle des batailles et des sièges, dont l'analyse clôturera cette étude.

I.1. Lever les armées

Du IVe au Ier siècle *a.C*., dans la plupart des royaumes, des confédérations et des cités, lorsque l'on se décidait à marcher contre l'ennemi, on effectuait une levée appelant un certain nombre d'hommes pour une durée limitée. Certes, le recours aux mercenaires était fréquent,

[97] Comme l'avait bien remarqué Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 76.
[98] Énée le Tacticien, 8, 1.
[99] Énée le Tacticien, 9, 1.

mais ces derniers ne constituaient que très rarement l'essentiel des armées de campagne. Les conflits des Diadoques[100], mettant régulièrement aux prises des forces où l'élément mercenaire dominait[101], furent à ce titre exceptionnels. À l'époque hellénistique, les rois les utilisaient certes en grand nombre dans les garnisons de leurs forteresses[102], comme, dans une moindre mesure, les Confédérations et les cités. Ces dernières ne répugnaient en effet plus, depuis le début du IVe siècle, à embaucher des unités professionnelles pour renforcer leur capacité militaire[103]. Mais elles constituaient d'abord des forces de défense. Encore fallait-il bien choisir ses protecteurs. Polybe se montre ainsi très sévère à l'égard des Épirotes qui confièrent la garde de leur cité à 800 mercenaires galates[104]. Ce n'est pas le mercenariat qu'il attaque ici, mais l'origine des hommes engagés : plus loin, il fustige les Éléens qui s'abstinrent d'effectuer une telle dépense et de recruter des mercenaires pour garder et protéger les espaces exposés de leurs terres[105]. Même Amynandros, roi des Athamanes[106], peuple modeste de montagnards dont le territoire s'étendait dans le Pinde, entre la Thessalie et l'Épire[107], lorsqu'il tenta à la fin du IIIe et au début du IIe siècle une politique d'expansion opportuniste[108], aussi très ambitieuse en regard des faibles moyens démographiques de l'Athamanie[109], recourut surtout aux mercenaires pour protéger ses États[110]. Pour faire campagne à l'extérieur des frontières et prendre

[100] On suivra dans ce travail, pour les guerres des Diadoques, la chronologie basse défendue par E. M. Anson, *Alexander's Heirs. The Age of the Successors*, Oxford, 2014, p. IX-XV, qui semble, en l'état de la documentation, s'accorder avec les documents cunéiformes, en tout cas pour les années 322-312 : J. E. McTavish, « A New Chronology for Seleucus Nicator's Wars, from 311-308 B.C.E. », *Phoenix* 73, 2019, p. 62-64. Sur le début des ères des rois : I. Savalli-Lestrade, « Les rois hellénistiques, maîtres du temps », dans I. Savalli-Lestrade et I. Cogitore (dir.), *Des Rois au Prince. Pratiques du pouvoir monarchique dans l'Orient hellénistique et romain (IVe siècle avant J.-C. – IIe siècle après J.-C.)*, Grenoble, 2010, p. 57-59.

[101] Comme celle confiée à Démétrios par son père Antigone en 312 : dans l'infanterie, 10 000 mercenaires pour 2 000 Macédoniens et un millier d'auxiliaires (Diodore, XIX, 69, 1). Après sa défaite à Gaza en 312, il reconstitua une armée en rassemblant les garnisaires des cités et des forteresses distantes de l'ennemi, sans doute pour une bonne part des mercenaires : Diodore, XIX, 85, 5. Pour sa campagne en Babylonie à l'été 310, Démétrios reçut à nouveau 10 000 mercenaires, avec 5 000 Macédoniens (Diodore, XIX, 100, 3-4 ; pour la datation de cette campagne : J. E. McTavish, « A New Chronology for Seleucus Nicator's Wars », *loc. cit.*, p. 75-77).

[102] M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques* I, Paris, 1949, p. 16-17 ; Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 285-288, 301-304 ; J. Ma, « The Attalids : a Military History », dans P. Thonemann (éd.), *Attalid Asia Minor. Money, International Relations, and the State*, Oxford, 2013, p. 63-64. Pour le cas de Chypre : A. Michel, *Chypre à l'épreuve de la domination lagide.* Testimonia *épigraphiques sur la société et les institutions chypriotes à l'époque hellénistique*, Athènes, 2020, p. 55-57.

[103] Ph. Gauthier, « Le décret de Colophon l'Ancienne en l'honneur du Thessalien Asandros et la sympolitie entre les deux Colophon », *JS* 2003, p. 65-69 (= *Études*, p. 598-602) avec P. Hamon, « Compte rendu J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (éd.), *Les cités grecques et la guerre*, Tours, 2004 », *Topoi* 14, 2006, p. 574-575.

[104] Polybe, II, 5, 4 et 7, 5-6.

[105] Polybe, IV, 74, 7.

[106] Associé sur le trône à Théodôros jusqu'en 203 au moins, selon l'interprétation de M.-F. Baslez, « La monarchie athamane à la fin du IIIe et au début du IIe siècle », dans P. Cabanes (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, Clermont-Ferrand, 1987, p. 170.

[107] H. Treidler, *Epirus im Altertum. Studien zur historischen Topographie*, Leipzig, 1917, p. 59-71. Aristote, Fragment Rose 611, 53, sur l'importance de l'élevage dans la société athamane.

[108] M.-F. Baslez, « La monarchie athamane », *loc. cit.*, p. 170-173.

[109] M.-F. Baslez, « La monarchie athamane », *loc. cit.*, p. 172-173 ; M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques* I, Paris, 1949, p. 212.

[110] M.-F. Baslez, « La monarchie athamane », *loc. cit.*, p. 172-173. Armées de campagne composées de forces athamanes : Tite-Live, XXXIII, 3, 10 ; XXXVI, 10, 5. Amynandros, s'il compta souvent sur des mercenaires, par exemple pour tenir Zakynthos (obtenue vers 208-207), ne se retrouva pas dans la situation d'un Michel le Brave,

l'offensive, rares étaient ceux qui comptaient sur une imposante, et très coûteuse, troupe mercenaire. L'usage restait de recruter des unités de soutien pour les armées principales, ces dernières étant jusqu'au terme de l'époque hellénistique des forces levées le temps d'une expédition. Tout homme soumis au service de στρατεία, « de campagne », était susceptible d'être appelé.

Le service de *strateia* touchait habituellement des citoyens âgés de 20 à 50 ans[111], même si ce principe était soumis à bien des nuances et des particularismes[112], dépendant notamment de l'âge de sortie de l'éphébie. Il ne concernait donc pas la totalité du corps civique : les plus jeunes ou ceux qui avaient passé la cinquantaine n'étaient astreints qu'au service de φυλακή, « de garde », c'est-à-dire de garnisons dans les points fortifiés du territoire (jusqu'à soixante ans). Le service de campagne demeurait toutefois un devoir pour le plus grand nombre, excepté dans certains régimes tyranniques et oligarchiques, et les exemptions étaient rares[113]. Cette institution, observable dans de nombreuses cités, se retrouvait également dans les royaumes, comme celui des Antigonides[114], et dans les Confédérations. Polybe rapporte ainsi qu'en 218 les Acarnaniens décrétèrent une mobilisation générale pour accompagner l'attaque brusquée de Philippe V contre le cœur de l'Étolie : « ce ne furent pas seulement les Acarnaniens légalement en âge de servir en campagne qui se présentèrent en armes, mais aussi un certain nombre d'hommes des classes anciennes », ἦκον ἐν τοῖς ὅπλοις, οὐ μόνον ὅσοις ὁ νόμος ἐπέταττε στρατεύειν, ἀλλὰ καὶ τῶν πρεσβυτέρων τινές[115]. Les « anciens » n'étaient certainement pas ici les hommes très âgés, qui avaient dépassé la soixantaine et n'étaient plus astreints au service militaire, mais les membres des classes d'âge de 50 à 60 ans qui n'étaient pas appelés pour le service en campagne et restaient affectés à la garde du territoire[116]. Ils rejoignirent l'expédition à titre de volontaires. Cela ne saurait surprendre car, « combattre pour la patrie (était) à la fois

---

prince de Valachie (fin du XVIe siècle). Ce dernier, ne pouvant lever sur son territoire qu'une milice peu encline à supporter un long effort militaire (comme celles des Athamanes : M.-F. Baslez, *ibid*., p. 173), fit appel aux mercenaires que l'alliance chrétienne lui permettait de recruter : O. Cristea, « A Second Front : Wallachia and the 'Long War' against the Turks », dans G. Kárman et R. Păun, *Europe and the « Ottoman World ». Exchanges and conflicts (sixteenth to seventeenth centuries)*, Istanbul, 2013, p. 16-18. L'efficacité des mercenaires, manifeste dès la campagne de 1595, poussa le prince à renforcer continuellement cette force. Cet effort financier, toujours plus important, finit par dicter la diplomatie et les actions militaires de la principauté : O. Cristea, *ibid*., p. 19-23.

[111] G. Busolt et H. Swoboda, *Griechische Staatskunde*, Münich, 1920, p. 577.

[112] Dans la Macédoine antigonide, des conditions particulières pouvaient amener à servir dans l'armée de campagne dès l'âge de quinze ans (une cellule familiale où seuls étaient enregistrés pour l'armée le père et le fils, et où le père avait dépassé la cinquantaine) : M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 99-100 et 110-111.

[113] Ph. Gauthier, « Ἀτέλεια τοῦ σώματος », *Chiron* 21, 1991, p. 57-60 (= *Études*, p. 255-259).

[114] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 23-26.

[115] Polybe, V, 6, 2, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.

[116] M. R. Christ, « Conscription of Hoplites in Classical Athens », *CQ* 51, 2001, p. 404 et 410-412. Cette organisation du service militaire resta semble-t-il inchangée à l'époque hellénistique : Chr. Habicht, *Athènes hellénistique. Histoire de la cité d'Alexandre à Marc Antoine*, Paris, 2006 [2000], p. 156-157. Pour le royaume antigonide : M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 109-111, l'exemption du service militaire (comprenant donc le service de garde) arrivant dans cet État dès l'âge de cinquante-cinq ans, à l'exception des officiers (pour plus de détails sur le service hoplitique en Macédoine : *infra* II.3. « Les champions de la force »).

un devoir et un honneur »[117], surtout quand il était question d'aller ravager les terres de l'ennemi héréditaire, les Étoliens.

Il s'agissait, dans ce cas, d'une levée πανδημεί, une « levée en masse ». Elles étaient moins fréquentes, car plus coûteuses en hommes et en ressources, que les levées partielles[118]. Ainsi, dans le royaume antigonide, les mesures de mobilisation ne concernaient parfois qu'une partie des cités macédoniennes, permettant sans doute d'effectuer des roulements et donc d'alléger l'effort militaire qui leur était demandée[119]. Les levées partielles pouvaient néanmoins rassembler des effectifs substantiels. Une convention passée au IIIe siècle entre les cités de Delphes et de Pellana rappelle que les citoyens de la première, si elle comptait principalement sur la protection d'Apollon, et celle de puissances du monde profane, pour assurer sa défense[120], restaient astreints en cas de guerre au service de *strateia*. Une clause prévoit que la liquidation du passé peut être prolongée dès le moment où « [une guerre étant survenue], plus du tiers [des citoyens] font campagne hors des frontières [… ou qu'une des parties] est tenue éloignée de la cité par le service de campagne ou une ambassade… », αἴ κα μὴ π[ολέμου γενομένου. | συμβαίνηι τοὺς πολίτας πὰ]ρ τὸ τρίτον μέρος ε<ἰ>ς τὰν ὑπερ[ό]ριον στρατεύ[εσθαι | ἤ τις τῶ ἀντιδίκ]ων ἐκ τᾶς πόλιος στρατεύηται ἢ πρεσβ[εύηι ….][121]. Qu'une petite cité comme Delphes ait envisagé que plus du tiers de ses citoyens pouvaient participer à une campagne extérieure est remarquable : même les communautés modestes pratiquaient des levées importantes, entraînant une part considérable du corps civique hors des frontières. La précision concernant la fraction mobilisable, « plus du tiers », rappelle également un fait plus ancien : au début de la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens appelaient leurs alliés à réunir pour chaque invasion de l'Attique les deux tiers de leurs forces[122]. Il semble donc que des communautés prirent tôt l'habitude d'organiser par tiers mobilisables la levée de leurs armées de campagne. Il existait toutefois nombre de pratiques : il a ainsi été supposé que la Confédération étolienne s'appuyait sur sept contingents *epilektoi*, un par district ; chacun aurait regroupé 1 000 fantassins et 100 cavaliers[123]. Selon J. Rzepka, ces contingents ne rassemblaient qu'une partie de la jeunesse, qui aurait donc été soumise à un devoir de *strateia* plus intense que les autres citoyens en âge de

[117] Ph. Gauthier, « Ἀτέλεια », *loc. cit.*, p. 58 (= *Études*, p. 256)
[118] Pour le cas athénien au IVe siècle : M. R. Christ, « Conscription of Hoplites », *loc. cit*., p. 411.
[119] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 87.
[120] Sur les faibles moyens de Delphes pour sa défense : Ph. Gauthier, « Les institutions politiques de Delphes au IIe siècle a.C. », dans A. Jacquemin (éd.), *Delphes : cent ans après la grande fouille*, Athènes, 2000, p. 113-114 (= Ph. Gauthier, *Études*, p. 381-383).
[121] H. H. Schmitt, *Die Staatsverträge des Altertums* III, Munich, 1969, n° 558, II B, l. 20-23, avec la restitution d'A. Wilhelm, « Zu Inschriften aus Delphi », *AnzWien* 1922, p. 27-28 (= A. Wilhelm, *Akademieschriften zur griechischen Inschriftenkunde* II, Leipzig, 1974, p. 93-94) ; traduction Ph. Gauthier.
[122] Thucydide, II, 10, 2 ; 47, 2 ; III, 15, 1.
[123] J. Rzepka, « The Aetolian Elite Warriors and Fifth-Century Roots of the Hellenistic Confederacy », *AKME Studia Historica* 4, 2009, p. 3-34, en particulier p. 21-22. Chaque contingent était commandé par un *epilektarchos* ; les sept apparaissent dans le traité d'alliance du milieu du IIIe siècle entre les Étoliens et les Acarnaniens (*IG* IX 1², 3a, l. 18-22).

servir en campagne, ces derniers n'étant appelés que lorsque les besoins en hommes dépassaient les forces des premières unités[124]. Les *epilektoi* devraient être considérés comme des guerriers « *semi-professionnal* »[125]. L'État fédéral aurait pu les mobiliser séparément afin de procéder à des roulements pour les campagnes extérieures. Le célèbre traité d'alliance entre les Étoliens et les Acarnaniens de 263/2 indique que « si quelqu'un marche vers l'Étolie pour y porter la guerre, que les Acarnaniens viennent au secours avec mille fantassins, cent cavaliers ; que les magistrats les envoient, dans un délai de six jours. Et si quelqu'un marche en Acarnanie pour y porter la guerre, que les Étoliens viennent au secours avec mille fantassins, cent cavaliers ; que les magistrats les envoient, dans un délai de six jours », εἴ τίς κα ἐμβάλλῃι εἰς τὰν Αἰτωλίαν ἐπὶ πολέμωι, βοαθοεῖν τοὺς | Ἀκαρνᾶνας πεζοῖς μὲν χιλίοις, ἱππεῦσι δὲ ἑκατόν, οὕς κα τοὶ ἄρχοντε|ς πέμπωντι, ἐν ἀμέραις ἕξ. καὶ εἴ τις ἐν Ἀκαρνανίαν ἐμβάλλοι ἐπὶ πολέμωι, | βοαθοεῖν Αἰτωλοὺς πεζοῖς μὲν χιλίοις, ἱππέοις δὲ ἑκατὸν ἐν ἀμέραις ἕξ, οὕς | κα τοὶ ἄρχοντες πέμπωντι[126]. En cas de besoin, le contingent pouvait être porté à 3 000 hommes, dont un tiers d'hoplites, et le délai de de départ de l'expédition de secours était porté à 10 jours[127]. J. Rzepka a proposé de voir dans ce dernier contingent l'effectif maximum d'un district[128], rappelant que l'armée étolienne qui envahit la Thessalie en 322/1 comptait 12 000 fantassins et 400 cavaliers, soit précisément quatre fois le contingent prévu dans le traité. L'armée d'invasion de la Thessalie aurait été formée à partir des effectifs de quatre districts, et la Confédération aurait donc pu lever jusqu'à un maximum de 21 000 piétons et 700 cavaliers[129]. La solution est astucieuse[130], mais les preuves manquent pour l'assurer[131] et, à vrai dire, les districts étoliens sont des entités assez obscures[132]. Il reste possible que l'unité de 1 000 piétons et de 100 cavaliers du traité n'ait pas eu de liens avec les *epilektarchoi*, et que les contingents de 3 000 hommes aient été levés parmi tous les Étoliens, et non dans un seul district. La première unité était peut-être simplement un groupe de combat standard, fondé sur le rapport 1:10 entre cavaliers et piétons, des plus

[124] J. Rzepka, « The Aetolian Elite Warriors », *loc. cit*., p. 25-26.
[125] J. Rzepka, « The Aetolian Elite Warriors », *loc. cit*., p. 23 et 28.
[126] *IG* IX 1², 3a, l. 27-31.
[127] *IG* IX 1², 3a, l. 31-32.
[128] J. Rzepka, « The Aetolian Elite Warriors », *loc. cit*., p. 26-27.
[129] La plus grande force de la Confédération dont nous avons connaissance est celle qui se serait apprêtée à soutenir Polyperchon contre Cassandre, vers 320 (Diodore, XVIII, 38, 1) : 20 000 fantassins et 1 000 cavaliers ; bien que proches, ces deux chiffres ne correspondent toutefois pas au modèle proposé par J. Rzepka.
[130] Et rappelle le témoignage des *Helléniques d'Oxyrhynchos*, 16, 4, sur les contingents de 1 000 piétons et 100 cavaliers que devaient mobiliser chaque district béotien (J. Rzepka, « The Aetolian Elite Warriors », *loc. cit*., p.30).
[131] Certains cas restent difficiles à interpréter : ainsi des 6 000 piétons et 500 cavaliers qui suivirent Scopas en Égypte, en 199, et que Tite-Live, XXXI, 43, 5-7 qualifie de *iuniores*. De prime abord, ce dernier terme semble plaider en faveur de l'interprétation qui fait des *epilektoi* de jeunes hommes astreints à un service de campagne particulier (J. Rzepka, « The Aetolian Elite Warriors », *loc. cit*., p. 29). Mais on comprend alors mal pourquoi il manque 100 cavaliers.
[132] P. Funke, « Aitolia and the Aitolian League », dans H. Beck et P. Funke (éd.), *Federalism in Greek Antiquity*, Cambridge, 2015, p. 95-96.

communs[133]. Et quand bien même faudrait-il lui associer les *epilektarchoi*, la nature des *epilektoi* et de leurs équivalents, forces « professionnelles » ou forces « choisies », en Étolie comme ailleurs, n'est pas sans faire difficulté.

Ainsi, au Ve siècle, les « Mille » d'Argos, οἱ ἐπίλεκτοι τῶν Ἀργείων[134], étaient des citoyens « à qui leur cité dispensait à ses frais un long entraînement dans la pratique guerrière », οἷς ἡ πόλις ἐκ πολλοῦ ἄσκησιν τῶν ἐς τὸν πόλεμον δημοσίᾳ παρεῖχε[135]. Diodore datait l'apparition de ce corps de l'année 421/0 : les Argiens auraient sélectionné 1 000 de leurs jeunes, parmi les plus fortunés et les plus aptes, qui seraient désormais entretenus par la communauté et devraient pratiquer de « continuels exercices » (συνεχεῖς μελέτας)[136]. Les « Mille », qui auraient participé, voire été à l'origine du coup d'état oligarchique du printemps 417[137] auraient aussi été tués ou exilés lors du rétablissement de la démocratie[138]. L'existence du corps aurait donc été de courte durée et les « Mille » auraient, en quelque sorte, effectué une éphébie, telle celle qu'Athènes connut à la fin du IVe siècle. Leur entraînement les destinaient-ils à devenir des soldats à plein temps, comme l'auraient été les membres du Bataillon sacré de Thèbes, qui étaient bien moins nombreux[139] ? On ne sait si le corps des « Mille » devait devenir l'école militaire de l'élite argienne, renouvelant ses effectifs et ne conservant que des jeunes dans ses rangs, ou si les hommes de 421/0 étaient appelés à en rester membres jusqu'à la fin de leur vie de citoyen-soldat[140]. En fait, la question du « professionnalisme » devrait être posée pour chacune des unités qui leur semblent apparentées[141]. Car il convient de ne pas confondre les forces d'élite de citoyens, formées *ad hoc* (les hommes étant alors qualifiés d'*epilektoi* ou de λογάδες)[142], les citoyens appartenant aux unités d'élite de certains États, potentiellement soumis à un service de campagne plus exigeant, et les véritables troupes permanentes, quelques

[133] On retrouve aussi des forces étoliennes de 3 000 hommes en plusieurs occasions : Diodore, XIX, 68, 1 ; Polybe, V, 13, 3 et 14, 1.
[134] Diodore, XII, 79, 4.
[135] Thucydide, V, 67, 2.
[136] Diodore, XII, 75, 7.
[137] Thucydide, V, 81, 2 ; Diodore, XII, 80, 2-3 et E. David, « The oligarchic revolution in Argos 417 B.C. », *AC* 55, 1986, p. 115-117.
[138] Thucydide, V, 82, 2 ; Diodore, XII, 80, 3.
[139] A. Schachter, « Boiotian military elites (with an appendix on the funeral *stelai*) », dans A. Schachter, *Boiotia in Antiquity. Selected Papers*, Cambridge, 2016, p. 195.
[140] L'affaire n'est pas des plus claires : W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974, p. 222-223.
[141] J.-N. Corvisier, « Le bataillon sacré à l'épreuve des sources littéraires : institution civique ou nécessité militaire ? », *HiMA* 9, 2020, p. 90-91. Les attestations sont également rassemblées par W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, *op. cit.*, p. 221-223 et plus récemment par R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 153-162.
[142] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 154-157.

rares bataillons civiques[143], les corps les plus prestigieux des gardes royales[144], et surtout les unités mercenaires. La première solution paraît être la plus répandue, et Énée le Tacticien en fait une procédure habituelle[145]. Elle l'était probablement encore à la basse époque hellénistique : les soldats de Chersonèsos qui furent « choisis parmi les citoyens » (τῶν πολιτᾶν ἐπιλέκτους) et accompagnèrent le stratège de Mithridate Diophantos à la fin du IIe siècle appartenaient sans doute à ce type d'unité[146]. La haute époque hellénistique ne fut pas un temps de rupture pendant lequel les armées « amateures » laissèrent la place aux « professionnelles ». Car, on l'oublie parfois, le gros des armées royales n'était pas formé de soldats servant à plein temps[147], mais par des hommes, en Macédoine les citoyens des villes du royaume, levés le temps des campagnes[148]. Même le corps des Peltastes antigonides[149], que M. B. Hatzopoulos suggérait de définir comme « l'élément professionnel de l'armée macédonienne, par opposition au reste des phalangites qui (…) n'étaient levés que périodiquement et par région »[150], ne constituait probablement pas une unité permanente. De fait, rien dans le *diagramma* ne précise que les Peltastes ou les hommes de l'*agèma* (respectivement 3 000 et 2 000 hommes[151]) étaient des soldats de métier à plein temps. Il n'est question que de répartition censitaire. Le roi pouvait certes leur demander des efforts importants : en 219/8, ils furent 2 000 (sur 5 000) à être levés en plein hiver, contre 3 000 *chalkaspides*[152]. Moins de la moitié des soldats de la garde étaient présents, signe qu'ils n'étaient pas tous astreints à servir au cœur de l'hiver. Reste que, proportionnellement, par rapport aux *chalkaspides*, ils étaient nombreux. La majorité des sarissophores appartenaient en effet à deux grands corps, les *chalkaspides* et les *leukaspides*.

[143] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 158, qui inclut cependant les *epilektoi* de Phlionte et d'Élis dans la liste des « *elite standing units* ». Les indices sont très maigres, et il me semble que ces unités pourraient aussi appartenir au premier ou au second groupe. Les deux « *standing forces* » certaines sont les ἐπάριτοι arcadiens (expérience jugée trop coûteuse et close en 363 : W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, *op. cit.*, p. 223) et le Bataillon sacré thébain.
[144] Les Hypaspistes antigonides (M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 56-59 et 104-105) et séleucides (B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army. Organization and Tactics in the Great Campaigns*, Cambridge, 1979, p. 64-65).
[145] Énée le Tacticien, I, 4-7. Une solution économique, à portée de nombreuses communautés et donc adoptée par beaucoup.
[146] *IosPE* I² 352, l. 39-40.
[147] Il est assez fréquent de présenter les armées royales comme des armées « professionnelles », très différentes des milices de l'époque classique : V. D. Hanson, *Carnage and Culture : Landmark Battles in the Rise to Western Power*, New York, 2001, p. 123-124 ; J. Ober, « Hoplites and Obstacles », dans V. D. Hanson (éd.), *Hoplites. The Classical Greek Battle Experience*, Londres, 1994, p. 187, avec cet adage : « *unlike traditional hoplites, Philip's soldiers were full-time professionals* » ; encore R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 107. Ce fut la structure des phalanges et l'encadrement que les Macédoniens perfectionnèrent, mais le gros des sarissophores restait amateur : *infra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».
[148] Déjà du temps de Philippe II : Démosthène, *Deuxième Olynthienne*, 17. En Macédoine, la majorité des levées commençait au moment de la grande assemblée printanière des Macédoniens pour la lustration de l'armée, lors des *Xandika* : M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 87-88.
[149] Sur les Peltastes et l'*agèma* des Peltastes, un corps de 5 000 hommes au total, voir en dernier lieu P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 112-125.
[150] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 104-105.
[151] On ne voit la garde royale à effectif complet qu'au moment de la levée de l'été 219 (Polybe, IV, 37, 7 ; une grande levée qui emmenait presque toute l'armée de campagne, avec 10 000 phalangites en plus des Peltastes) et lors de la revue de Kyrrhos en 171 (Tite-Live, XLII, 51, 4-5).
[152] Polybe, IV, 67, 6.

Cette répartition a été mise en doute par N. V. Sekunda[153]. Il se fonde sur le passage de Diodore décrivant au triomphe de Paul-Émile deux immenses cortèges de 1200 chariots chargés de λευκὰς καὶ τραχείας ἀσπίδας et d'ἀσπίδων χαλκῶν[154]. Le terme τραχείας, devant être traduit par « *rough* », « rugueux », ne renverrait pas aux boucliers de bronze de la phalange, mais plutôt à des *thureoi*[155]. Les *leukaspides* ne font que des apparitions fugaces, dans un texte de Plutarque sur la guerre cléoménique[156] et dans le récit livien de la bataille de Pydna[157], ce qui ne facilite certes pas l'analyse. Pour autant, les exclure de l'ordre de bataille macédonien ne paraît pas une solution satisfaisante. D'abord parce que leur nom les associe à des *aspides*, et non à des *thureoi*. Les tacticiens rappellent d'ailleurs que d'autres boucliers étaient en usage dans les phalanges macédoniennes : l'*aspis* recouverte de bronze était simplement « la meilleure »[158]. En outre, le passage de Plutarque indique que les 2 000 hommes que Cléomène comptait opposer aux *leukaspides* de Dôson furent armés à la macédonienne. Il paraît plus sensé de considérer, avec M. J. Taylor[159], que le Lacédémonien voulait combattre le feu par le feu, et donc que les *leukaspides* faisaient partie de la phalange antigonide. Tite-Live quant à lui, lorsqu'il décrit la manœuvre qui permit à une légion de rompre la ligne macédonienne à Pydna, indique qu'elle s'infiltra « dans l'intervalle qui se trouvait entre les Peltastes et les phalanges », *interuallum, quod inter caetratos et phalanges erat*[160]. Or il faut donner ici un sens précis à *phalanx* : Tite-Live associe systématiquement le terme à la phalange macédonienne[161]. Enfin, un passage de Frontin indique qu'en une occasion, lors de la campagne de Pydna, le roi Persée avait « déployé sa phalange au centre en deux parties, la couvrait avec l'infanterie légère, et avait placé aux deux ailes sa cavalerie », *cum is phalangem suorum duplicem mediam in partem direxisset eamque leui armatura cinxisset et equitem utroque cornu collocasset*[162]. N. G. L. Hammond a montré qu'il ne fallait pas comprendre ce passage comme la description d'une formation en « double phalange », d'une profondeur de 32 hommes[163]. Elle renvoie donc probablement aux deux corps formant la phalange. Enfin, si N. V. Sekunda a pu relever que les

[153] N. V. Sekunda, *The Antigonid Army*, Gdansk, 2013, p. 108-127.
[154] Diodore, XXXI, 8, 10.
[155] N. V. Sekunda, *The Antigonid Army*, *op. cit*., p. 108.
[156] Plutarque, *Vie de Cléomène*, XXIII, 1.
[157] Tite-Live, XLIV, 41, 2.
[158] Asclépiodote, 5, 1 ; Élien le Tacticien, 12, 1.
[159] Compte rendu de M. J. Taylor sur N. V. Sekunda, *The Antigonid Army,* Gdansk, 2013, *Bryn Mawr Classical Review*, 23/09/2015. Surtout si l'on prend en compte le fait que ces hommes firent face aux Macédoniens qui attaquèrent l'Olympe. Sur l'Évas, il n'y avait pas de forces lacédémoniennes armées à la macédonienne (seulement les périèques et les autres alliés de Sparte) : Polybe, II, 68, 5 et 9-10. On peut même considérer que le passage de Plutarque interprète *a posteriori*, les 2 000 hommes s'étant retrouvés pendant la bataille face aux *leukaspides*.
[160] Tite-Live, XLIV, 41, 1-2.
[161] Tite-Live, VIII, 8 et IX, 19, 8 ; XXXI, 39, 10 ; XXXII, 17, 11-13 ; XXXIII, 4 ; 8 ; 9 et 18 ; XXXVII, 40, 1, 5 et 9 ; 42, 3 ; XLII, 51, 3 ; 59, 7 ; 61, 10 ; 66, 3 et 6 ; XLIII, 18, 4 ; XLIV, 37, 11 ; 42, 4.
[162] Frontin, II, 3, 20.
[163] N. G. L. Hammond, « The Battle of Pydna », *JHS* 104, 1984, p. 39 note 28.

thureoi étaient souvent peints en blanc[164], il convient de ne pas oublier que cette habitude touchait aussi, depuis longtemps, les *aspides*[165].

Pourquoi, dans ce cas, le corps des « *aspides* blanches » ne fait-il pas de plus fréquentes apparitions dans nos sources ? On voit bien davantage celui des *chalkaspides.* Lorsque Philippe V monta en 219 une expédition hors de Macédoine avec des effectifs réduits, il ne prit avec lui que 3 000 *chalkaspides*, en plus des 2 000 Peltastes[166]. Les *chalkaspides* semblent former la phalange régulière de campagne. À l'inverse, les *leukaspides* étaient probablement un corps de réserve, qui n'était mobilisé que lorsque la situation l'imposait. Aussi ne le retrouve-t-on que lors de deux affrontements critiques, les campagnes de Sellasie et de Pydna, pour lesquelles le roi antigonide avait mobilisé des forces considérables[167]. Par ailleurs, l'étude des inventaires athéniens du IVe siècle et de l'iconographie des boucliers montre que les Grecs distinguaient les *aspides* recouvertes de bronze des *aspides* « blanches », sans doute faites d'un simple corps en bois, recouvert de peinture blanche[168] ; les premières étaient certainement plus coûteuses que les secondes. Si l'on suppose que la distinction entre *aspis* recouverte de bronze et *aspis* blanche était encore en vigueur aux IIIe et IIe siècles, l'emploi de l'adjectif τραχείας par Diodore serait alors facilement explicable.

La différence de qualité des armes pourrait être le reflet de la structure censitaire de l'armée antigonide. Mais cette interprétation se heurte à une difficulté : le *diagramma* n'établit de distinctions que pour les unités de la garde royale : « les plus fortunés en avoir seront enrôlés dans [l'*agèma* des Macédoniens (?) et chez] les Peltastes », [τους] οὐσίαις εὐπορω|τέρους κατα]χωριζέτωσαν εἰς τὸ ἄ[γημα τῶν Μακεδόνων (?) | καὶ τους π]ελταστάς[169], tandis que « les moins fortunés et ceux qui auront le moins d'avoir seront recrutés chez les fantassins », [τοὺς δὲ ἀπορωτά]|τους καὶ τοὺς ἐλαχίστην ἔχοντας οὐσίαν εἰς τοὺς π[εζούς[170] λαμβανέτωσαν][171]. S'il n'est pas impossible que les distinctions censitaires entre les *pezoi* aient été explicités ailleurs, il convient cependant de proposer une solution alternative. Le corps des *leukaspides* aurait aussi pu représenter l'armée de réserve : on sait par le *diagramma* qu'un seul citoyen était mobilisé par « feu » pour le service de *strateia*, et si d'autres potentiels mobilisables étaient

[164] N. V. Sekunda, *op. cit*., p. 123.
[165] R. Saou, « La terminologie du bouclier hoplitique », *REA* (à paraître).
[166] Polybe, IV, 67, 5.
[167] Certes, on ne voit pas les *leukaspides* en action à Cynoscéphales, combat pourtant décisif pour la monarchie. Mais, dans les récits de la bataille (Polybe, XVIII, 22-27 ; Tite-Live, XXXIII, 7-10 ; Plutarque, *Vie de Flamininus*, 7-8), pas un auteur ne cite les corps de la phalange, exception faite des Peltastes. Il reste alors possible que les *leukaspides* aient été présents.
[168] R. Saou, « La terminologie du bouclier hoplitique », *REA* (à paraître).
[169] *SEG* XLIX 722, l. 16-17 ; aussi *SEG* XLIX 855, B, l. 1-3, traduction M. B. Hatzopoulos.
[170] Pour cette restitution : M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 103-104.
[171] *SEG* XLIX 722, l. 17-18 ; aussi *SEG* XLIX 855, B, l. 3-5, traduction M. B. Hatzopoulos.

inscris dans ce même « feu », ils étaient versés dans la réserve[172]. Cela ne signifie pas que le service de *strateia* ne touchait qu'une partie des citoyens : les plus âgés partant en priorité, jusqu'à cinquante ans, les plus jeunes seraient appelés un jour à prendre leur place ; pour les familles nombreuses, les aléas de la vie des foyers (blessures, maladies) rendaient hautement probable l'incorporation de tous, à un moment ou un autre. En outre, lorsque le roi avait des besoins importants en hommes, ces réservistes (οἱ βοηθοί), peut-être déjà astreints à un service de garde, auraient été incorporés dans les *leukaspides* et ces derniers dans l'armée de campagne. La réserve disposait de cadres expérimentés, puisque les officiers ayant passé l'âge de cinquante-cinq ans y restaient inscris[173]. Une levée des *leukaspides* n'aurait donc pas posé de difficultés sérieuses pour construire ses *speirai* : parmi les réservistes se trouvaient des *néoi*, des vétérans et des cadres d'expérience. Les *aspides* de bronze, en nombre limité et destinées prioritairement à l'armée de campagne, auraient été remplacées pour ces hommes par des *aspides* blanches.

En ce cas, combien de citoyens comptait l'armée de campagne active, et combien étaient versés dans la réserve ? M. B. Hatzopoulos avait proposé de comprendre le passage de Diodore sur les deux files de 1200 chariots, chargée d'*aspides* de bronze et d'*aspides* blanches, comme l'illustration de la division de la phalange en deux unités de 12 000 hommes[174]. Un effectif théorique qui pourrait être rapproché des données du début du règne d'Alexandre le Grand. On sait grâce à Diodore que l'armée qui franchit l'Hellespont en 334 comptait 12 000 fantassins macédoniens, tandis que 12 000 autres restaient en Macédoine[175]. On déduit habituellement des 12 000 Macédoniens envoyés en Asie les 3 000 hommes des Hypaspistes, et l'on élève le corps de ces derniers à 6 000 hommes[176], en supposant que l'armée d'Asie était le miroir de celle d'Europe. Cette hypothèse pose quelques difficultés : elle force d'abord à considérer que les unités régulières de la phalange argéade (9 000 hommes en tout) comptait 1 500 hommes[177], un effectif inconnu des tacticiens ; ensuite à donner un effectif total considérable aux Hypaspistes (6 000), qui n'est attesté par aucun texte[178]. Des Macédoniens pourraient cependant avoir été

[172] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 110-113. Le père était recruté prioritairement jusqu'à cinquante ans (s'il était encore apte physiquement à faire campagne) ; le fils prenait la relève passé cet âge ; si un père avait deux fils, « le plus utile », ὁ χρησιμώτερος, intégrerait l'armée de campagne, l'autre la réserve. De même pour une famille plus nombreuse : un fils devait partir, les autres étaient réservistes.
[173] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 34 et 111.
[174] Diodore, XXXI, 8, 10 ; M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 75 : corriger « 100 boucliers » dans chaque chariot par « 10 boucliers ». Le chiffre de 12 000 comme effectif maximum de l'armée de campagne semble confirmer par l'examen des différentes levées enregistrées par les sources littéraires : M. B. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions under the Kings* I, Paris, 1996, p. 455-456.
[175] Diodore, XVII, 17, 3-5.
[176] J. Rzepka, « The Units of Alexander's Army and the District Divisions of Late Argead Macedonia », *GRBS* 48, 2008, p. 41-45.
[177] J. Rzepka, « The Units of Alexander's Army », *loc. cit.*, p. 41 et note 6 pour les références antérieures. Il y avait six unités dans l'armée d'Alexandre, et donc 1 500 hommes par unité pour arriver au total de 9 000.
[178] Ainsi J. Rzepka, « The Units of Alexander's Army », *loc. cit.*, p. 44-45.

oubliés dans le compte : avant le départ de la grande expédition, l'Hellespont avait été franchi par une avant-garde de 10 000 hommes, aux ordres de Parménion[179]. Au sein de cette avant-garde se trouvait un corps, commandé par Kallas, pour partie formé de Macédoniens[180]. Il n'est donc pas impossible que les 3 000 hommes manquants (les Hypaspistes ?) dans l'armée de l'Hellespont étaient déjà en Asie, et qu'ils rejoignirent le roi avant la bataille du Granique[181]. Au total, la phalange aurait compté dans ses rangs 24 000 hommes, soit 6 phalangarchies de 4 000 hommes[182], auxquelles se seraient adjoints les 3 000 Hypaspistes ; les six unités de la phalange de campagne auraient été six mérarchies (2 000 hommes)[183]. Si l'hypothèse avancée par M. B. Hatzopoulos venait à être confirmée, une continuité serait décelable entre l'époque du Conquérant et celle de Persée, ou plutôt l'exhibition intéressée d'une continuité. Lorsque les Antigonides réorganisèrent l'armée, après le tumulte de l'invasion galate, ils auraient ressuscité l'ancienne ordonnance[184]. Quoiqu'il en soit, l'important est de relever la séparation de l'armée macédonienne entre une force de campagne et une force de réserve. L'armée antigonide aurait repris ce principe, avec une phalange de campagne, les *chalkaspides*, de 12 000 hommes[185], et une phalange équivalente (?) de réserve, les *leukaspides*[186]. Évidemment, ces données auraient représenté un effectif théorique[187]. Le royaume pouvait toujours compter sur une phalange de campagne complète, de 12 000 hommes, car le nombre de foyers devant fournir un homme pour l'armée de campagne était surveillé par les autorités civiques[188] ; on aurait toujours trouvé

[179] Polyen, V, 44, 4, bon nombre de ces 10 000 hommes devaient être des mercenaires. Parménion revint peu de temps avant la traversée de l'Hellespont en Macédoine (Diodore, XVII, 16, 2), mais

[180] Diodore, XVII, 7, 10. Aussi Polyen, V, 44, 5 : Memnon de Rhodes, parvenu devant Cyzique, déguisa ses hommes en Macédoniens pour les faire passer pour les troupes de Kallas. Cf. M. M. Kholod, « The Macedonian Expeditionary Corps in Asia Minor (336–335 BC) », *Klio* 100, 2018, p. 407-446 sur l'expédition, et p. 415-417 sur ses effectifs.

[181] Il a déjà été relevé que les estimations hautes des effectifs de l'armée d'Alexandre au Granique associaient le contingent principal qui traversa l'Hellespont et le premier corps expéditionnaire, qui tenait encore une tête de pont en Asie (M. M. Kholod, « The Macedonian Expeditionary Corps », *loc. cit*., p. 433-434 : cf. en dernier lieu W. Heckel, *In the Path of Conquest. Resistance to Alexander the Great*, Oxford, 2020, p. 48.

[182] La Macédoine aurait compté trois districts à cette période ; chacun aurait fourni une phalangarchie de campagne et une de réserve. Sur les districts macédoniens : M. B. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions under the Kings* I, Paris, 1996, p. 231-260, en particulier p. 247-248, note 8, pour la situation au temps d'Alexandre. J. Rzepka, « The Units of Alexander's Army », *loc. cit*., p. 43, 45-46, 53-54, se concentre sur les six unités territoriales de la phalange, qui pourraient correspondre à des sous-districts.

[183] Le corps de *sarissophoroi* (Arrien, I, 3, 4) qu'Alexandre prit avec lui lors de sa traversée du Danube comptait 4 000 hommes (Arrien, I, 3, 6), soit deux mérarchies.

[184] Notons que la cavalerie macédonienne lors de la revue de Kyrrhos comptait 3 000 hommes (Tite-Live, XLII, 51, 9), comme semble-t-il celle d'Alexandre (moins la βασιλική ἴλη).

[185] L'effectif de 12 000 hommes pour la phalange de campagne serait confirmé par les autres données des sources littéraires : M. B. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions* I, *op. cit*., p. 455.

[186] Avec quelques changements toutefois, si l'on suit l'hypothèse de M. B. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions* I, *op. cit*., p. 455-456, sur l'existence de quatre districts à l'époque antigonide, pour permettre des roulements.

[187] Le rapport d'Eumène II au Sénat, selon Tite-Live, XLII, 12, 8, affirmait que Persée disposait de 30 000 fantassins en Macédoine même. En ajoutant les 5000 hommes de l'*agèma* et des Peltastes aux 24 000 de la phalange, et en comptant précisément à partir des unités tactiques (*speirai* de 256 hommes), on parvint à un total théorique de 29 696 hommes, 30 276 en comptant les soldats hors-rang (5 par *speirai* : porte-enseigne, trompette, serre-file, aide de camp et héraut criant les ordres).

[188] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 120.

quelqu'un à enrôler, puisqu'il était prévu des remplaçants[189]. En revanche, l'effectif des réservistes ne pouvait qu'être fluctuant et, en période de crise, comme à la fin de la Deuxième guerre de Macédoine[190], ne pas atteindre le total de 12 000 hommes ; en d'autres périodes, peut-être, le dépasser.

La Confédération béotienne, lorsqu'elle réforma son armée vers 230[191], aurait adopté un système comparable. Les catalogues de conscrits de la fin du IIIe siècle recensent les citoyens sortant de l'éphébie et inscrits chez les *thyreaphoroi* (?)[192] et les *peltophoroi*. Il existait deux autres corps d'infanterie, les *epilektoi* et l'*agèma*[193], qui formaient vraisemblablement l'armée de campagne, puisqu'ils étaient les seuls à disposer de magistrats militaires permanents[194]. Les *epilektoi* étaient peut-être, comme en Étolie (?), les hommes appelés à servir, pris au sein des *thyreaphoroi* (?) et des *peltophoroi* (l'armée de réserve)[195], tandis que l'*agèma* représentait la force d'élite de l'armée de campagne[196]. Notons également que des archers et des frondeurs apparaissent à Thespies, Coronée et Akraiphia[197] ; ces hommes, commandés par des magistrats, étaient probablement des citoyens[198]. La Confédération béotienne ne suivit donc pas en tout point le modèle macédonien : l'armée réformée montre à la fois des traits propres à celui-ci et d'autres qui rappellent l'organisation militaire des Confédérations étolienne et acarnanienne. Reste que la part des *psiloi* dans l'armée fédérale est extrêmement difficile à évaluer : plutôt qu'une force considérable, comme en Étolie, ils purent former de petites unités spécialisées, à l'instar des archers athéniens de l'époque classique[199]. Les Béotiens réformèrent en tout cas leur armée à leur manière.

---

[189] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 116-118 ; Id., « Σύντροφος : un terme technique macédonien », *Tekmeria* 13, 2015-2016, p. 68-69.
[190] Tite-Live, XXXIII, 3, 1.
[191] Sur cette datation : Y. Kalliontzis, *Contribution à l'épigraphie et à l'histoire de la Béotie hellénistique. De la destruction de Thèbes à la bataille de Pydna*, Athènes, 2020, p. 20-21, 85-89.
[192] Sur les *thyreaphoroi*, qui existaient peut-être encore dans l'armée réformée, voir *infra* II.3. « Les champions de la ruse ».
[193] Th. Lucas, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 263-266.
[194] Ce que montre la stèle des magistrats de Thespies (*IThesp* 84, l. 20-24), les *peltophoroi* n'ont qu'un seul officier élu (contre deux pour les *epilektoi*), mais de la place avait été laissé libre pour en inscrire d'autres. Cf. M. Feyel, *Polybe et l'histoire de Béotie au IIIe siècle avant notre ère*, Paris, 1942, p. 200 et 204. Les *epilektoi* et l'*agèma* ne représentent probablement pas une portion de l'armée fondée sur un critère censitaire (hypothèse envisagée par M. Feyel, p. 204), car il n'aurait pas existé de cens dans les cités béotiennes de l'époque hellénistique : Chr. Müller, « ΠΕΡΙ ΤΕΛΩΝ. Quelques réflexions autour des districts de la Confédération béotienne à l'époque hellénistique », dans N. Badoud (éd.), *Philologos Dionysios*, Genève, 2011, p. 272-273.
[195] M. Feyel, *Polybe et l'histoire de Béotie*, *op. cit.*, p. 202-204, en particulier p. 204 : « (*agèma* et *epilektoi*) sont les corps qui pourront être convoqués normalement au cours de l'année ». Voir aussi Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit.*, p. 263-266 et 395.
[196] Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit.*, p. 265-266, propose de voir dans l'*agèma* le corps permanent de l'armée. C'est une possibilité (un héritage du temps du Bataillon sacré ?), mais le parallèle macédonien pourrait inciter, il me semble, à préférer l'autre option : un corps d'élite formé (cadres mis à part) à chaque levée. Peut-être était-il constitué des hommes plus âgés, comme en Macédoine, ainsi que le suggère Th. Lucas. Cependant, le fait que des éphèbes aient pu passer dans l'*agèma* (*IThesp* 94, l. 2-3), ne contredit-il pas cette interprétation ?
[197] Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit.*, p. 303.
[198] Th. Lucas, *ibid.*, p. 281-283. On ne sait si ces hommes étaient tirés des *peltophoroi*, et donc des anciens éphèbes.
[199] Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit.*, p. 281 et 283-284.

Dans le royaume séleucide, les soldats de la phalange venaient des colonies et des fondations royales[200]. Ils étaient pour partie membres du corps des *Argyraspides*, force d'élite de toute évidence soumise à un service plus régulier et peut-être postée en Syrie. B. Bar-Kochva en a fait une unité permanente[201], mais la seule indication quant à leur recrutement reste l'indication de Polybe[202] : ils étaient choisis (comme les Peltastes antigonides) parmi les plus aptes (et fortunés ?) de tout le royaume. Il semble certes exclu que cette force, levée à chaque grande campagne royale, ait été appelée de toutes les colonies militaires du royaume, ce qui aurait engendré des contraintes organisationnelles considérables[203]. Les hommes choisis puis incorporés chez les *Argyraspides* quittaient sans doute leur région d'origine pour rejoindre la Syrie. Mais devenaient-ils pour autant des soldats professionnels encasernés ? Leur privilège d'engagement aurait pu être un lot de terres en Syrie. Ils auraient constitué un corps soumis à un service plus régulier (comme les Peltastes), installé dans les colonies ou les cités de Syrie et disponible pour chaque levée. À l'inverse, les colons intégrant la phalange ordinaire, une force qui aurait dépassé à la fin du IIIe siècle les 30 000 hommes[204], étaient levés dans leur région d'origine[205], et non uniquement dans « l'espace d'incarnation »[206] de la monarchie qu'était la Syrie du Nord. Les troupes d'Asie Mineure qui invitèrent Achaios à prendre le titre de roi en 223, participèrent à l'expédition de Pisidie et refusèrent de marcher contre la Syrie et Antiochos en 220 n'étaient assurément pas des mercenaires[207]. Une partie d'entre elles formaient certainement des unités de la phalange ordinaire. De fait, on en retrouve une dans le traité de sympolitie entre Smyrne et Magnésie du Sipyle, daté entre 246 et 241 : « que Timôn et les fantassins placés sous les ordres de Timôn, ceux qui ont été détachés de la phalange pour la garde de la place, aient la citoyenneté et la même exemption que les autres, et qu'ils demeurent dans la place », τ]οῖς πεζοῖς τοῖς τεταγμένοις ὑπὸ Τίμωνα τοῖς ἀποταχθεῖσιν ἀπὸ τῆς φάλαγγο[ς] ἐπὶ τὴν φυλακὴν τοῦ χωρίου τήν τε πολιτείαν καὶ τὴν αὐτὴν ἀτέλειαν [ἣ κ]αὶ τοῖς ἄλλοις ὑπάρχει, καὶ εἶναι αὐτοὺς ἐν τῶι χωρίωι[208]. Le traité entre Smyrne et Magnésie n'était pas

[200] B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army. Organization and Tactics in the Great Campaigns*, Cambridge, 1979, p. 20-21, 41-43. Avec pour l'Asie Mineure les nuances de G. M. Cohen, « 'Katoikia, katoikoi' and Macedonians in Asia Minor », *AncSoc* 22, 1991, p. 44-46.
[201] B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army*, *op. cit.*, p. 58-62.
[202] Polybe, V, 79, 4.
[203] B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army*, *op. cit.*, p. 43.
[204] B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army*, *op. cit.*, p. 41-42.
[205] Sur les colonies séleucides, voir L. Capdetrey, *Le pouvoir séleucide. Territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique (312-129 avant J.-C.)*, Rennes, 2007, p. 158-166.
[206] L. Capdetrey, « Espace, territoires et souveraineté dans le monde hellénistique : l'exemple du royaume séleucide », dans I. Savalli-Lestrade et I. Cogitore (dir.), *Des Rois au Prince. Pratiques du pouvoir monarchique dans l'Orient hellénistique et romain (IVe siècle avant J.-C. – IIe siècle après J.-C.)*, Grenoble, 2010, p. 25.
[207] B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army*, *op. cit.*, p. 41. Sur les relations entre les forces séleucides d'Asie Mineure et Achaios : L. Capdetrey, *Le pouvoir séleucide*, *op. cit.*, p. 297. Voir aussi, pour les forces sur lesquelles avait pu compter Antiochos Hiérax : B. Chrubasik, *Kings and Usurpers in the Seleukid Empire. The Men who would be King*, Oxford, 2016, p. 93-94 et 121.
[208] *I. Magnesia am Sipylos* 1, l. 103-104. Sur l'expression désignant l'affectation, voir Ph. Gauthier, « Deux décrets hellénistiques de Colophon-sur-Mer », *REG* 116, 2003, p. 480.

égalitaire : la première absorbait la seconde, à l'issue de négociations qui succédaient à une période d'affrontement entre les deux parties, les *katoikoi* de Magnésie, avec les autres soldats affectés dans la région, ayant combattu Séleucos II et les Smyrniens[209]. Le terme « phalange » a ici un sens spécifique : il permet d'opérer une sélection au sein des *pezoi*, des fantassins ; selon toute probabilité, il fait référence à la phalange de l'armée royale. Ces phalangites occupaient la place de Palaimagnésie, et furent intégrés à la cité des Smyrniens en même temps que les colons de Magnésie du Sipyle. Mais leur origine n'est pas des plus claires. On peut envisager deux possibilités : ces hommes auraient fait partie soit « des cavaliers et des fantassins en cantonnement[210] (dans et près de Magnésie) », τοὺς ὑπαίθρους ἱππεῖς καὶ στρατιώτας[211], forces allochtones soigneusement distinguées des *katoikoi* et des autres habitants de Magnésie et de Palaimagnésie[212], soit des colons de Magnésie ici désignés par leur fonction militaire. Dans le premier cas, leur présence d'expliquerait par le contexte de la guerre laodicéenne : Timôn et ses phalangites avaient été détachés de la phalange (des corps qui cantonnaient à Magnésie, fidèles au fils de Bérénice ?) pour tenir la place de Palaimagnésie. Pour ces forces militaires en poste à Magnésie[213], le texte laisse entrevoir une reddition négociée. Mais une autre mesure du traité, relevée par B. Bar-Kochva[214], emmènerait vers la seconde solution : Timôn et ses hommes reçoivent, outre la citoyenneté smyrnienne, « la même exemption obtenue par les autres », τὴν αὐτὴν ἀτέλειαν [ἣ κ]αὶ τοῖς ἄλλοις ὑπάρχει[215]. Or cette exemption, dont devaient bénéficier les anciens colons de Palaimagnésie, touchait à la terre. B. Bar-Kochva pense que les phalangites n'ont pas obtenu de lots avec le traité, et que l'exemption de la dîme vaudrait pour leurs terres de Magnésie[216], peut-être le temps de leur affectation car ils étaient destinés, pour une durée non précisée, à rester à Palaimagnésie[217]. Le document prouverait que les Séleucides disposaient, dans leur « espace de confrontation

[209] *I. Magnesia am Sipylos* 1, l. 41-43, 89-90.
[210] Apparemment dans la ville et au dehors : *I. Magnesia am Sipylos* 1, l. 35 : « les cavaliers et les fantassins qui sont dans la ville et ceux dans les cantonnements », οἵ τε κατὰ πόλιν ἱππεῖς καὶ πεζοὶ κα[ὶ οἱ] ἐν τοῖς ὑπαίθροις ; les secrétaires de Magnésie devront jurer qu'ils présenteront « la liste des cavaliers et des fantassins qui habitent chez eux, de ceux qui sont affectés dans la ville et en cantonnement », τὴγ γραφὴν τῶν ὄντω[ν π]αρ' αὐτοῖς κατοίκων ἱππέων καὶ πε[ζῶν, τῶν τε κατὰ πόλιν καὶ τῶν κατὰ τὰ] ὕπαιθρα τασσομένων (l. 49-50).
[211] *I. Magnesia am Sipylos* 1, l. 14.
[212] *I. Magnesia am Sipylos* 1, l. 21, 35-36, 43-51, 59, 92, et 97 pour Palaimagnésie (οἱ δὲ οἰκοῦντες ἐν τῶι χωρίωι). Ces derniers avaient reçu deux lots de terre (l. 100-101). Cf. E. Bikerman, *Institution des Séleucides*, Paris, 1938, p. 83-84.
[213] Comptant également des « cavaliers en cantonnement », τοὺς ὑπαίθρους ἱππεῖς, à Magnésie du Sipyle, des « Perses (placés) sous les ordres d'Omanès », το[ῖς] Πέρσαις τοῖς ὑπὸ Ὠμάνην, ou encore « Ménèklès et ceux placés sous ses ordres », Μενεκλεῖ τε καὶ τοῖς ὑπ' αὐτὸν τασσομένοις (*I. Magnesia am Sipylos* 1, l. 104-105).
[214] B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army*, *op. cit.*, p. 57.
[215] *I. Magnesia am Sipylos* 1, l. l04.
[216] B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army*, *op. cit.*, p. 57-58.
[217] *I. Magnesia am Sipylos* 1, l. 104 (« qu'ils restent dans la place », καὶ εἶναι αὐτοὺς ἐν τῶι χωρίωι). Si l'on préfère considérer que les phalangites ne furent pas transférés comme colons à Palaimagnésie, cette présence aurait été temporaire. B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army*, *op. cit.*, p. 57-58, propose que l'*ateleia* aurait été octroyée le temps du service de garnison, jusqu'à démobilisation. Mais un tel arrangement n'aurait-il pas été précisé dans le traité ?

militaire et idéologique »[218] qu'était l'Asie Mineure, de colons militaires destinés à prendre rang dans leur phalange. Leurs traces sont malheureusement des plus réduites, et l'association systématique des colonies macédoniennes avec la phalange royale est discutable. La colonie de Thyatire en Lydie[219], fut bel et bien peuplée de soldats macédoniens, comme l'atteste une dédicace au roi Séleucos « des officiers et des soldats des Macédoniens à Thyatire », τῶν ἐν Θυατείροις Μακεδόνων οἱ ἡγεμόνες καὶ οἱ στρατιῶται[220]. Mais ces colons et surtout les générations postérieures conservèrent-ils l'armement traditionnel ? Une stèle funéraire de Sidon, peut-être de la fin du IIIe ou du début du IIe siècle, montre un ressortissant de Thyateira, Hékataios fils de Mènogénès, équipé en *thureophoros*[221]. Ce cas n'impose certes pas de considérer que Thyatire n'envoyait jamais d'hommes à la phalange séleucide, tous les colons n'étant peut-être pas astreints à servir dans cette arme. Il force néanmoins à la prudence. L'orientation militaire des colonies était probablement dicté par les rois, en particulier pour les sarissophores, destinés au cœur des armées royales. Il reste possible que toutes n'aient pas eu cet honneur, ou que les configurations militaires aient forcé une adaptation en certaines places.

Dans l'Asie Mineure attalide du IIe siècle, les villes d'Apollonis, de Philadelphia[222] et d'Hyrcanis affichèrent fièrement sur leurs monnaies[223] un « bouclier macédonien » [224]. Ces boucliers figurés sur des monnaies ne pourraient-ils être, en plus d'un marqueur ethnique, un moyen d'afficher un devoir et un droit, qui était en même temps un honneur émanant du pouvoir royal, celui de compter au rang des places pourvoyant des hommes à la phalange royale ? Mais l'existence même d'une phalange macédonienne dans ce royaume n'est pas assurée[225]. Reste qu'une *aspis* macédonienne du IIe siècle a été mise au jour dans l'arsenal de Pergame ; l'arme

[218] L. Capdetrey, « Espace, territoires et souveraineté », *loc*. *cit*., p. 26.
[219] L. Capdetrey, *Le pouvoir séleucide*, *op*. *cit*., p. 159-160.
[220] *TAM* V 2, 901, l. 2-5.
[221] Musée archéologique d'Istanbul, inv. 1168. Cf. Th. Macridy « A travers les nécropoles sidoniennes », *Revue biblique* 13, 1904, p. 549-550. Appelé dans le Levant lors de la campagne de Panion ?
[222] K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, pl. 29, M 115a (Apollonis) et M 116a – 117b (Philadelphia).
[223] L. Robert, *Collection Froehner. Inscriptions grecques*, Paris, 1936, p. 73 ; Id., *Villes d'Asie Mineure, études de géographie antique*, Paris, 1962, p. 33 et 250.
[224] Selgè n'en faisait pas partie. *Contra* K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, p. 26 et 69, qui identifie le bouclier des monnaies de Selgè (M 119, datées de la basse époque hellénistique : *ibid*., p. 154) comme un bouclier macédonien, contre l'avis de L. Robert, *Bull. ép*. 1950, 25 et défend qu'elles représentent « *ein sicherer Beweis für das makedonische Bevölkerungselement dieser Stadt, das auch literarisch und durch die Münzprägungen bezeugt ist* ». G. M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands, and Asia Minor*, Berkeley, 1995, p. 351, rappelle qu'il n'existe aucune autre indication d'une colonie macédonienne à Selgè. Les arcs concentriques sur les boucliers ne suffisent pas à confirmer l'identification de K. Liampi : ces armes purent imiter (de façon assez lointaine) les *aspides* macédoniennes, sans en être. Notons l'imposante bordure, qui les rapprochent des *aspides* traditionnelles. Elles ne ressemblent guère aux blocs d'architecture représentant deux *aspides* macédoniennes retrouvés à Selgè (K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, p. 69, S 20-21 et pl. 10), datés par leur décoration du deuxième quart du IIe siècle. Ces reliefs représenteraient, plutôt que des armes selgiennes, des trophées.
[225] J. Ma, « The Attalids : a Military History », dans P. Thonemann (éd.), *Attalid Asia Minor. Money, International Relations, and the State*, Oxford, 2013, p. 63.

aurait pu appartenir à un hoplite attalide[226]. Il n'est donc pas exclu que le royaume ait disposé à cette période, après la paix d'Apamée et l'annexion des territoires séleucides, d'une phalange macédonienne, en reprenant à son service les forces tirées des anciennes colonies militaires et des nouvelles fondations[227].

En somme, les voies empruntées par les Grecs étaient plus complexes et variées que la simple opposition entre forces professionnelles et milices. Pour en revenir aux Étoliens, on pourrait encore supposer que les *epilektarchoi* étaient des magistrats qui, le moment venu, avaient seulement la tâche de sélectionner les hommes aptes à servir pour former les unités régulières de 1 000 fantassins et 100 cavaliers. À Athènes, avant la réforme de la conscription par classes d'âge (postérieure à l'année 386), ce processus de sélection était effectué par les stratèges[228]. Ils devaient dresser les listes des exemptés, et veiller à ne pas mobiliser des citoyens qui sortaient de campagne[229]. Pour les levées partielles, ils étaient libres d'appeler ceux qu'ils considéraient les plus aptes. Les « choisis » étoliens seraient-ils plus que cela ? Rappelons que les mesures du traité concernaient également les Acarnaniens, et qu'une organisation militaire fondée sur un découpage territorial en districts et des forces semi-permanentes d'*epilektoi* n'est pas attestée dans cette Confédération. Devrait-on considérer que les Acarnaniens auraient adapté leurs mesures de mobilisation pour qu'elles correspondissent à celles des Étoliens ? Cela semble peu probable, et une levée de 219 montre qu'elles respectaient le rapport 1:10 entre piétons et cavaliers en dehors de l'alliance étolienne[230].

Quoi qu'il en soit, les mesures du traité révèlent qu'il existait des logiques variées de répartition des mobilisables pour les levées partielles. Certaines alliances réglementaient avec soin l'effort demandé à chaque partie, en accord avec les forces des partenaires. Dans la convention passée au début du IIe siècle entre Myania et Hypnia, Il était précisé qu'en cas de « marche » (πορεύωνται), c'est-à-dire sans doute de campagne commune[231], les deux cités

[226] Voir *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe siècle *a.C.* » ; ajoutons les *aspides* macédoniennes aux bras de plusieurs divinités sur le Grand Autel de Pergame.
[227] On restera toutefois prudent : une telle arme pouvait être utilisée sans la sarisse et, en l'absence de ce binôme, il n'y avait pas de phalanges macédoniennes.
[228] M. R. Christ, « Conscription of Hoplites », *loc. cit*., p. 400-402.
[229] Bien que cette dernière règle semble avoir été peu suivie : M. R. Christ, *ibid*., p. 406-407.
[230] En 219, les Acarnaniens se joignirent à l'expédition de Philippe contre la ville étolienne de Phoïtiaï avec 2 000 fantassins et 200 cavaliers (Polybe, IV, 63, 7).
[231] J. Bousquet, « Convention entre Myania et Hypnia », *BCH* 89, 1965, p. 674 note 2, rappelle que « le verbe s'emploie pour les déplacements militaires, gardes, patrouilles, inspections, revues », citant en parallèle un décret attique pour des taxiarques (*IG* II^3 1 907, l. 16) de 271/270 a.C. Il faut relever une différence importante entre les deux textes : dans le décret attique, le verbe concerne « les gardes, les patrouilles et les inspections », τὰς φυλακὰς καὶ τὰς ἐφεδρείας καὶ τοὺς ἐξετασμοὺς, donc des actions liées à la surveillance et à la défense du territoire. Dans la convention, il s'insère dans un passage concernant, semble-t-il, les expéditions extérieures, puisque les dispositions relatives à la garde du territoire sont exposées plus loin (l. 23-38, sur ces clauses : J. Bousquet, *ibid*., p. 676).

respecteraient le rapport proportionnel (κὰτ τὸ μέρος)[232], réglé selon leur participation aux sacrifices, « c'est-à-dire aux nombres de victimes fournies par Myania et Hypnia dans les cérémonies qui les (réunissaient) pour un culte commun »[233] : Myania était la plus puissante et devait mettre en campagne un plus grand nombre d'hommes. Les mobilisations s'effectuaient dans chaque cité, les « soldats » (στρατιῶται) d'Hypnia devant être inscrits (κατα[γραφό]ντων) au moment des levées par les magistrats d'Hypnia[234]. Ces « soldats » étaient très certainement des citoyens[235].

Faudrait-il leur adjoindre des métèques ? Le service de *strateia* auquel étaient astreints ces derniers est difficile à définir, variait probablement d'une cité à l'autre, et peut-être selon les périodes : certains ont défendu qu'il aurait été, à Athènes, moins lourd à la fin du Ve qu'au IVe siècle[236], mais cela reste très incertain[237]. En 431, les métèques, hoplites ou non, n'étaient pas comptés dans l'armée de campagne[238]. Ils étaient assignés à la garde de l'Attique, avec les plus jeunes et les anciens. Mais les métèques pouvaient être appelés pour une campagne extérieure, notamment lors des levées en masse, comme lors des premières invasions contre Mégare[239]. Pour le IVe siècle, le seul témoignage laissant penser que les métèques étaient enrôlés plus régulièrement est un passage des Πόροι de Xénophon : « nous dispenserions les métèques de faire campagne comme hoplites avec les citoyens », ἀφέλομεν δὲ καὶ τὸ συστρατεύεσθαι ὁπλίτας μετοίκους τοῖς ἀστοῖς[240]. Pour autant, la remarque resterait compréhensible si l'auteur ne faisait allusion qu'aux grandes levées, qui pouvaient se répéter chaque année dans les situations difficiles. Xénophon voudrait que ses concitoyens, en toutes circonstances, ne fissent campagne qu'entre eux. Dans la seconde moitié du IVe siècle « le privilège, accordé à des métèques ou à des étrangers susceptibles de s'installer plus tard comme métèques, de στρατεύεσθαι μετὰ Ἀθηναίων signifie sans doute que les métèques étaient habituellement rangés à part (…), tandis que les privilégiés étaient désormais comptés comme Athéniens »[241]. Ils auraient eu l'honneur de servir dans les mêmes rangs que les Athéniens[242],

---

[232] *FD* III 4, 352, l. 16-18.
[233] J. Bousquet, « Convention entre Myania et Hypnia », *BCH* 89, 1965, p. 672 (citation) et 674.
[234] *FD* III 4, 352, l. 14-16.
[235] J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1967, 307, ont rappelé qu'il ne s'agissait probablement pas ici de mercenaires, comme l'avait suggéré J. Bousquet. Le terme pouvait s'appliquer à des citoyens dans les inscriptions de Rhamnonte : J. Chr. Couvenhes, « *Péripoloi*, *kryptoi* et *hypaithroi* de la cité athénienne », dans J.-Chr. Couvenhes, S. Crouzet et S. Péré-Noguès (dir.), *Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen*, Bordeaux, 2011, p. 298.
[236] Pour une synthèse de ces interprétations : Ph. Gauthier, *Un commentaire historique des* Poroi *de Xénophon*, Genève, 1976, p. 59-61.
[237] Ph. Gauthier, *Un commentaire des* Poroi, *op. cit*., p. 61-62.
[238] Thucydide, II, 13, 7.
[239] Thucydide, II, 31, 1 (10 000 hoplites athéniens, les 3 000 autres de l'armée de campagne étant à Potidée ; étaient présents 3 000 hoplites métèques et une grande masse de *psiloi*).
[240] Xénophon, *Revenus*, II, 2.
[241] Ph. Gauthier, *Un commentaire des* Poroi, *op. cit*., p. 60.
[242] Car ils servaient certainement dans des unités à part : D. Whitehead, *The Ideology of the Athenian Metic*, Cambridge, 1977, p. 82-83 et M. Adak, *Metöken als Wohltäter Athens. Untersuchungen zum sozialen Austausch*

et d'être recrutés pour les campagnes comme les Athéniens[243]. Un service de *strateia* qui était certes plus lourd, mais bien plus valorisant. À partir de notre maigre documentation, on peut dire qu'il était fréquent d'appeler les métèques lors des levées *pandèmei*, beaucoup moins lors des levées partielles[244] ; conclusion qui s'applique certainement aux campagnes terrestres, potentiellement aussi aux maritimes, des métèques pouvant être appelés pour servir comme rameurs dans la flotte[245]. Ce principe, valable pour Athènes, ne l'était pas forcément pour d'autres communautés, car toutes ne disposaient pas de sa puissance démographique. Mais il convient de rester prudent. Les considérants du décret de Colophon en l'honneur du métèque Pyrrhias, fils de Mètrodôros, Sinopéen, daté des premières années du IIIe siècle[246], indique ainsi qu'il « faisait campagne pour la cité sur terre et sur mer », στρατευ|όμενος ὑπὲρ τῆς πόλεως καὶ κατὰ | γῆν καὶ κατὰ θάλασσαν[247], et participa au moins une fois à la garde des remparts en temps de guerre[248]. Colophon exigeait-elle un service plus régulier des métèques[249] ? Il faut reconnaître que les indices sont faibles, et la formule vague des considérants peut être comprise de plusieurs façons. En regard du parallèle athénien et du reste de la documentation, on serait tenté de répondre par la négative : Pyrrhias put être uniquement mobilisé lors de grandes levées, sur terre et sur mer. Le décret s'attarde davantage sur son service de garde, dans un contexte difficile. De fait, c'était surtout dans les moments critiques, et en particulier lors des sièges, qu'il était d'usage de faire appel aux métèques. Philon de Byzance conseillait ainsi à une armée assiégeante de proclamer que les hoplites métèques de la ville assiégée recevraient une

zwischen ortsansässigen Fremden und der Bürgergemeinde in klassischer und hellenistischer Zeit (ca. 500–150 v. Chr.), Münich, 2003, p. 232.

[243] Ph. Gauthier, *Un commentaire des* Poroi, *op. cit*., p. 60 : « on note que le privilège militaire est toujours associé au privilège fiscal (…). Or, pour payer l'*eisphora* 'avec les Athéniens', il faut être rangé dans une symmorie et avoir déclaré un *timèma*, lequel pouvait du reste servir de base à l'enrôlement comme hoplite ».

[244] Ph. Gauthier, *Un commentaire des* Poroi, *op. cit*., p. 61. *Contra* M. Adak, *Metöken*, *op*. *cit*., p. 67-72. Mais la précision dans certains décrets honorifiques de la fin du IVe siècle que les métèques honorés avaient participé « à toutes les campagnes (…) avec le peuple », τὰς στρατείας πάσας (...) μετὰ τοῦ δήμου, indique-t-elle vraiment un service équivalent à celui des citoyens ? Il était peut-être ici sous-entendu « toutes les campagnes auxquelles les métèques furent convoquées », ce qui ferait plus de sens avec le reste de la documentation. Si les campagnes de ces décrets furent bien celles de la guerre lamiaque, comme le pense M. Adak (p. 68), alors ces métèques auraient été mobilisés lors des levées en masse de 323/2 (de même pour les témoignages concernant la campagne de Chéronée en 338).

[245] En 428, des métèques s'embarquèrent avec les Athéniens pour une campagne maritime contre le Péloponnèse (Thucydide, III, 16, 1). Il s'agit d'une levée peu ordinaire : les Athéniens voulaient faire une démonstration de force, et montrer aux Péloponnésiens qu'ils étaient à même d'équiper cent navires sans avoir à rappeler la flotte de Lesbos. Le service sur mer des métèques demeure obscur : Ph. Gauthier, *Un commentaire des* Poroi, *op. cit*., p. 61 ; D. Whitehead, *The Ideology*, *op*. *cit*., p. 85 et M. Adak, *Metöken*, *op*. *cit*., p. 71-72.

[246] En dernier lieu Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 112.

[247] B. D. Meritt, « Inscriptions of Colophon », *AJPh* 56, 1935, p. 377-379, n° III, l. 15-17. Sur Pyrrhias et plus généralement l'image du métèque « idéal », défenseur zélé de sa patrie d'accueil : D. Whitehead, « L'image de l'étranger dans la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien », dans R. Lonis, *L'Étranger dans le monde grec*, II, Nancy, 1992, p. 330. Une image que d'autres textes, comme le traité d'Énée le Tacticien, invitent, selon D. Whitehead, à nuancer : « en échange de chaque Parthénopaios ou Pyrrhias, il y avait sans doute une douzaine de lâches, de déserteurs, même de traîtres. Réaliste, pragmatique, Énée le Tacticien le savait, de même qu'il avait une bonne connaissance des défauts des alliés ou des mercenaires. De ces derniers, néanmoins, il se servit ».

[248] B. D. Meritt, « Inscriptions », *loc*. *cit*., p. 377-379, n° III, l. 17-22.

[249] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 111-112, semble le penser.

couronne s'ils acceptaient de trahir leur cité d'accueil, car cela « dissuade (les assiégés) d'armer les métèques et les serviteurs, et les contraignent de leur donner les rations normales ; de la sorte, les combattants seront moins nombreux », τοὺς μετοίκους καὶ τοὺς οἰκέτας ποιεῖν μηκέθ' ὁπλίζειν καὶ διδόναι τὰ καλῶς ἔχοντα ἐπιτήδεια· τούτων δὲ γιγνομένων ἐλάττους οἱ κινδυνεύοντες ἔσονται[250]. Pour Y. Garlan, ce passage indiquerait que, dans l'esprit de Philon, les métèques ne servaient pas « en temps ordinaire »[251]. Car même le service de garde, hors temps de crise, était selon toute apparence réservé aux citoyens[252]. Certes, un décret de Dymè en Achaïe de la seconde moitié du IIIe siècle accordait la citoyenneté à 52 étrangers, probablement des étrangers résidents[253], qui avaient combattu pour la cité : « voici ceux que la cité a fait citoyens, parce qu'ils ont pris part au combat pendant la guerre et contribué (ainsi) à sauver la cité, après les avoir jugés un par un », τούσδε ἀ πόλις πολί|τας ἐποιήσατο συμπολε|μήσαντες τὸμ πόλεμον | καὶ τὰμ πόλιν συνδια|σώισαντες κρίνασα κα|θ' ἕνα ἕκαστον[254]. Mais là encore, la situation était des plus graves, et il n'est pas nécessaire d'imaginer que le service des métèques de Dymè ait été plus lourd en temps normal que celui des métèques de l'Athènes classique.

De tout cela, il faut surtout retenir le schéma général : les armées hellénistiques n'étaient pas beaucoup plus professionnelles que leurs devancières, en ce qui concerne du moins la masse des combattants ; les soldats permanents, si on laisse de côté les mercenaires, ne représentaient qu'une faible part des effectifs. On ne peut dire qu'au IVe siècle et à la période hellénistique « *the old set-piece battle was replaced by the daring and bragadocio of mercenary captains and itinerent condottieri* »[255]. Les entreprises d'ampleur nécessitaient encore l'appel des hommes soumis au service de campagne. Une levée partielle pour une expédition extérieure rassemblait une fraction des mobilisables, en grande majorité des citoyens astreints au service de *strateia*, tandis qu'une levée *pandèmei*, « en masse »[256], en appelait l'ensemble. Elles étaient

[250] Philon de Byzance, 97, 14-15, traduction Y. Garlan.
[251] Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 396. Et pas toujours, quand c'était le cas, parmi les combattants, même pendant des sièges : D. Whitehead, « L'image de l'étranger », *loc. cit.*, p. 328-329 pour le cas de Mégalopolis en 318.
[252] Cf. P. Hamon, « Compte rendu *Les cités grecques et la guerre* », *loc. cit.*, p. 574 : « la *phylakè* comptait précisément au nombre des privilèges auxquels avaient part les seuls citoyens (comme le disent explicitement les conventions d'isopolitie milésiennes) ». Voir également P. Baker, « Remarques sur la défense à Cos à l'époque hellénistique », *REA* 103, 2001, p. 191.
[253] Comme l'a remarqué Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs (IVe-Ier s. av. J.-C.). Contribution à l'histoire des institutions*, Paris, 1985, p. 200-201, l'examen individuel qui précéda l'octroi de la citoyenneté s'accorderait mal avec l'hypothèse de l'intégration en bloc d'un corps de mercenaires.
[254] A. D. Rizakis, *Achaïe* III. *Les inscriptions des cités achéennes. Epigraphie et histoire*, Athènes, 2008, n° 4, l. 6-11, traduction de Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, *op. cit.*, p. 199.
[255] V. D. Hanson, « 350-250 BC. From Phalanx to Legion », dans G. Parker (éd.), *The Cambridge Illustrated History of Warfare. The Triumph of the West*, Cambridge, 2020 [2005], p. 32.
[256] Une pratique qui remonte au moins au début du Ve siècle : chez Hérodote, VII, 206, 1, les Spartiates escomptent faire une levée πανδημεί pour rejoindre Léonidas aux Thermopyles.

des opérations complexes, demandant de rassembler une foule et de l'organiser avant de la jeter contre les terres de l'ennemi. Il convient de s'intéresser d'abord aux grandes mobilisations de plusieurs milliers d'hommes, et aux levées en masse, engendrant les opérations militaires les plus considérables.

Les estimations transmises par les sources des grandes armées qui s'affrontèrent dans l'espace égéen entre le IVe et le Ier siècle ne semblent que rarement déformées à l'excès. Toutefois, il convient de relever une habitude qui fausse quelque peu les données qui nous ont été transmises. Lorsque l'on peut comparer les effectifs des armées au début d'une campagne et à la fin de celle-ci, ou au moment d'un grand affrontement, ils sont généralement identiques. En réalité, cela est hautement improbable. Si les désertions de masse restaient un phénomène rare et lié à des contextes particuliers, les effectifs combattants d'une armée de campagne étaient toujours, comme à d'autres périodes, fluctuants. Au bout de quelques jours de marche, après quelques opérations de fourrage et de « petite » guerre[257], une partie des hommes n'étaient plus en état d'intégrer les unités de combat. En cause les blessures, parfois nombreuses dans les combats de la guerre « ordinaire »[258], comme celles intervenues dans les travaux et toutes les autres affaires non-combattantes d'une armée, et surtout les maladies. Les armées étaient évidemment touchées par des épidémies, en certaines occasions extrêmement graves. Et quand bien même ne connaissaient-elles pas de tels fléaux, elles ne pouvaient qu'être victimes des affections plus communes que provoquaient toute longue marche et vie dans des campements peu salubres. Ces maladies banales et les blessures, certes généralement sans gravité, forçaient la mise en repos pendant un temps des hommes atteints. Entre ceux qui réintégraient les compagnies de combat et ceux qui les quittaient momentanément, ces dernières ne se trouvaient que rarement à plein effectif. Ce phénomène d'usure, fort bien étudié par J. B. Wood pour les armées royales au temps des premières guerres de religion en France[259], n'est jamais véritablement abordé par les textes des Anciens. Seules les indications passagères attestent de son existence[260] ; en fait, même en leur absence, il se laisserait deviner. On procédait probablement, comme à l'époque moderne, aux réductions des unités de combat quand les campagnes se prolongeaient par trop et que la dégradation des effectifs devenait sévère. Autrement dit, les textes ne s'embarrassent pas des aléas de la vie des armées en campagne. Ils se fondent probablement sur les effectifs théoriques des armées rassemblées au début des opérations, puis les répètent sans nuance au moment de conter les affrontements ou l'issue des expéditions. Ce manque de rigueur permettait toute sorte de jeu avec la réalité.

---

[257] Voir *infra* I.2. « Les grandes campagnes » et I.3. « Courses et coups de main ».
[258] Voir *infra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ».
[259] J. B. Wood, *The king's army. Warfare, soldiers, and society during the Wars of Religion in France, 1562-1576*, Cambridge, 1996, p. 104-106 ; 141-142.
[260] É. Samama, *La médecine de guerre en Grèce ancienne*, Turnhout, 2017, p. 169-208.

Prenons l'exemple des guerres de Macédoine. Pour la campagne de Cynoscéphales, N. G. L. Hammond a bien montré que les forces des Romains et de leurs alliés devaient atteindre les 32 000 hommes[261], malgré une timide tentative de Tite-Live pour les ramener à égalité avec celles du roi[262]. Les chiffres dont on dispose pour celles-ci, certainement empruntés à Polybe, semblent fiables, notamment parce qu'ils prennent en compte les difficultés que le roi éprouva pour faire ses levées[263] : 23 500 hommes au total. Ce sont toutefois probablement, comme de coutume, les effectifs des levées effectuées peu après le 24 mars 197[264], de même que ceux de l'armée romaine ne prennent pas en compte les fluctuations habituelles[265]. Certes, la campagne de 197 fut assez brève[266], mais deux mois de combats et de marche ne laissèrent pas les forces des deux camps indemnes. On retrouve aussi des déformations dans les récits de la Troisième guerre de Macédoine. Les envoyés du Sénat purent ainsi estimer à 30 000 hommes les forces du roi en 168[267] ; soit bien moins que les 43 000 de la revue de Kyrrhos en 171[268]. Or les récits prêtant aux Macédoniens une supériorité numérique à Persée devant Pydna semblent s'appuyer sur ce dernier chiffre, car l'armée romaine avec les nouvelles levées de 168 aurait atteint 39 000 hommes[269]. Supposons un fait improbable : l'armée antigonide aurait par de nouvelles levées reconstitué ses effectifs à la hauteur de ceux de 171. Un rapide examen du récit de Tite-Live montre que toutes les unités n'étaient pas présentes à Pydna. Peu de temps auparavant, le roi avait envoyé 2 000 de ses Peltastes pour tenir Thessalonique[270], gardant avec lui le reste du corps et l'*agèma*, 3 000 hommes en tout[271]. 2 000 « Thraces » avaient de même été prélevé sur l'armée pour assurer la protection d'Amphipolis[272]. Avec cette soustraction, on comprend que les 10 000 « mercenaires » envoyés par le roi protéger les passages vers Petra et prévenir la manœuvre de contournement des Romains représentaient la totalité (en théorie) des forces auxiliaires dont il disposait[273]. Il faudrait sans doute également retirer le millier de cavaliers dépêchés à Aineia en Chalcidique pour protéger la côte des débarquements[274]. Au total, Persée ne pouvait pas disposer de plus de 38 000 combattants à Pydna ; et, comme il est peu plausible

[261] N. G. L. Hammond, « The Campaign and the Battle of Cynoscephalae in 197 BC », *JHS* 108, 1988, p. 65-66.
[262] Tite-Live, XXXIII, 4, 6.
[263] Tite-Live, XXXIII, 4, 4-5.
[264] N. G. L. Hammond, « The Campaign and the Battle of Cynoscephalae », *loc. cit.*, p. 61.
[265] J. Kromayer, *Antike Schlachtfelder : Bausteine zu einer antiken Kriegsgeschichte* II, Berlin, 1907, p. 103 : 2 000 *hastati* d'une légion sont mentionnés à Thèbes de Phtiotide au début de la campagne (Tite-Live, XXXIII, 1, 2), signe qu'elle aurait alors été à plein effectif.
[266] N. G. L. Hammond, « The Campaign and the Battle of Cynoscephalae », *loc. cit.*, p. 66 pour une chronologie hypothétique (il reste certain que tout était fini à la mi-juin).
[267] Tite-Live, XLIV, 20, 4.
[268] Tite-Live, XLII, 51, 12.
[269] N. G. L. Hammond, « The Battle of Pydna », *JHS* 104, 1984, p. 46, avec bibliographie antérieure.
[270] Tite-Live, XLIV, 32, 6.
[271] Le texte de Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 18, 3 et 19, 1, le confirme : l'*agèma* était présente à Pydna, et les λογάδες (*agèma* et Peltastes restant donc) qui résistèrent pendant l'effondrement étaient 3 000 (21, 3).
[272] Tite-Live, XLIV, 44, 4.
[273] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 16, 2.
[274] Tite-Live, XLIV, 32, 7-8.

que l'armée de 168 atteignit le niveau de celle de la revue générale de 171, il en avait sans doute beaucoup moins. L'armée de Rome et de ses alliés est certainement aussi surestimée, mais il paraît vraisemblable qu'elle dépassait en nombre celle du roi. De toute évidence, les traditions faisant état d'une supériorité numérique des Macédoniens sont apocryphes[275]. Quand Plutarque estime qu'ils alignèrent 40 000 hommes à Pydna[276], il ne fait que reprendre les données de la revue de Kyrrhos, sans regarder les variations et le détail des opérations.

En vérité, les guerres contre Rome semblent être une période particulièrement propices aux exagérations. À Magnésie du Sipyle, les données de Tite-Live sur les effectifs de l'armée séleucide sont assez confuses, comme celles sur ceux de l'armée romaine[277]. J. D. Grainger s'est livré à des calculs pour montrer que le roi était en infériorité numérique[278] ; gare toutefois à l'excès de précision. Certaines opérations auxquelles se livrent le chercheur sont par ailleurs douteuses : il réduit sans justification le nombre des piétons alliés du roi à 8 000. Il est bien sûr fort probable que les estimations des contingents alliés, en particulier de ceux venus des parties les plus orientales du royaume, ont été fortement surestimées. C'est que, dans sa guerre contre la grande monarchie de l'Orient, Rome rejouait les guerres médiques et celles d'Alexandre. Les sources latines ne firent que reprendre le vieil usage des Grecs, qui se plaisaient à amplifier démesurément les forces achéménides qu'ils avaient affronté[279]. Pour la bataille de Magnésie du Sipyle, Tite-Live et Appien ont sans doute joué des effectifs des forces auxiliaires pour mettre en scène un combat épique où les Romains auraient battu plus de deux fois leur nombre. On ne saura probablement jamais de quels effectifs disposait Antiochos, et si son armée était supérieure à celle de Rome[280].

Ces manipulations des chiffres sont encore plus évidentes dans les récits des guerres contre Mithridate[281], nouveau Darius[282]. On a pu tenter de ramener les effectifs des armées de Mithridate dans des mesures raisonnables ; opération certes légitime, mais dont il faut noter le

[275] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 16, 4.
[276] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 13, 3.
[277] Tite-Live, XXXVII, 37, 9 et 40 ; Appien, *Livre syriaque*, VI, 32.
[278] J. D. Grainger, *The Roman War of Antiochos the Great*, Leyde, 2002, p. 321-322.
[279] Déjà, bien sûr, du temps d'Hérodote : P. Green, *The Greco-Persian Wars*, Berkeley, 1996, p. 58-59.
[280] Par ailleurs, Tite-Live comme Appien présente le dispositif de l'ordre de bataille séleucide à plein effectif. Or certaines de ses forces, peut-être une part considérable, impossible à estimer, avait été laissée en arrière pour protéger le camp. Tite-Live, XXXVII, 43, 10, rappelle que les premiers fuyards arrivés au camp reprirent courage, « mis en confiance par la multitude qui en avait la garde », *huius fiducia multitudinis, qui in praesidio erant* ; cf. B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army*, Cambridge, 1976, p. 8.
[281] Fr. de Callataÿ, *L'histoire des guerres mithridatiques vue par les monnaies*, Louvain-la-Neuve, 1997, p. 407-410.
[282] J.-Chr. Couvenhes, « L'armée de Mithridate VI Eupator d'après Plutarque, Vie de Lucullus, VII, 4-6 », dans H. Bru, Fr. Kirbihler et S. Lebreton (dir.), *L'Asie mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires*, Rennes, 2009, p. 415-438, a mis en évidence les exercices littéraires que motivèrent les descriptions de l'armée royale.

fragilité[283]. Les armées du roi du Pont furent grandement surestimées ; de combien ? Cela reste très difficile à dire.

I.2. Les grandes campagnes

Les grandes campagnes prenaient prioritairement place au printemps ou à la période estivale[284]. Philon de Byzance rappelle que ces expéditions saisonnières d'ampleur étaient encore la norme à la fin du IIIe siècle[285]. Cela valait aussi bien pour les armées royales[286] que pour les armées fédérales et civiques. Le calendrier agricole et les autres activités économiques imposaient la libération des appelés, ou du moins des roulements. À l'été 219, Philippe V dut interrompre sa campagne en Étolie et rentrer avec la levée. On l'avait alerté des préparatifs des Dardaniens, qui projetaient sans doute d'attaquer au temps des moissons et en l'absence du roi. Apprenant son retour, ils ne bougèrent pas. Philippe put démobiliser, « envoya tous les Macédoniens faire la récolte, et, se rendant en Thessalie, il passa à Larissa le reste de l'été », τοὺς μὲν Μακεδόνας διαφῆκε πάντας ἐπὶ τὴν τῆς ὀπώρας συγκομιδήν, αὐτὸς δὲ πορευθεὶς εἰς Θετταλίαν τὸ λοιπὸν μέρος τοῦ θέρους ἐν Λαρίσῃ διῆγε[287]. Certes, il arrivait fréquemment que les opérations fussent prolongées, ou renouvelées, à l'automne. Le même Philippe emmena les Macédoniens, juste avant le début de l'hiver 217/6, dans une contre-offensive en Dassarétide pour reprendre les places dont s'était emparé Skerdilaïdas[288]. Au terme de cette marche, les Macédoniens furent enfin congédiés[289]. Mais lorsqu'on mobilisait au cœur de l'hiver, il ne s'agissait que de levées partielles[290] : si les grands conflits poussaient aux opérations hivernales, ces entreprises ne voyaient que rarement des déploiements de force comparables à ceux de la belle saison[291]. Les conditions restaient peu idéales, et il en coûta cher à Antigone le Borgne de

[283] C. Pillonel, « Les guerres mithridatiques : essai de quantification des armées pontiques », dans J.-N. Corvisier (éd.), *Guerre et Démographie dans le Monde Antique*, Sceaux, 2006, p. 115-126.
[284] Il vaut la peine de signaler qu'il s'agit d'un trait partagé par bien des sociétés anciennes, et dans des mondes qui ignorèrent totalement les pratiques méditerranéennes : voir par exemple D. van Tuerenhout, « Maya Warfare : Sources and Interprétations », *Civilisations* 50, 2001, p. 143-144 ; P. Roscoe, « Settlement fortification in village and 'tribal' society : Evidence from contact-era New Guinea », *Journal of Anthropological Archaeology* 27, 2008, p. 512. On serait aussi fort tenté d'appliquer à de nombreuses guerres grecques le résumé que fait D. Barthélémy, *La bataille de Bouvines. Histoire et légendes*, Paris, 2018, p. 44, de la guerre féodale : « les hostilités consistent en pillages frontaliers, mutuels, opérés au fil de l'année par des escouades de chevaliers, et en osts plus étoffés réunis l'été qui font en terre adverses des déprédations plus profondes ». Pour le bas Moyen Âge : Ph. Contamine, *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2004 [1972], p. 321. Si les acteurs et les types de combattants ne sont pas les mêmes, les procédés et les temporalités de ces guerres sont comparables.
[285] Philon de Byzance, 96, 2-3.
[286] Antiochos III profita ainsi de l'hiver 217/216 pour réaliser les préparatifs de la campagne qu'il planifiait contre Achaïos, et lança cette dernière à l'arrivée de la belle saison : Polybe, V, 107, 4.
[287] Polybe, IV, 66, 7, traduction P. Pédech.
[288] Polybe, V, 108, 1-2.
[289] Polybe, V, 108, 9.
[290] Ainsi celle de l'hiver 219/8 : Polybe, IV, 67, 6.
[291] Si on laisse de côté des sièges extraordinairement longs, comme celui de Sardes, dernier bastion d'Achaios, par les forces d'Antiochos III : Polybe, VII, 15, 2. On ne sait si ce siège fut menée de bout en bout par l'intégralité de

traverser le Taurus enneigé pendant l'hiver 313/2[292]. À la fin de l'année 219, les Macédoniens ne franchirent que péniblement la passe de l'Olygyrtos qui menait à Kaphyai[293]. Outre les éventuelles chutes de neige, il était alors plus difficile de disposer du ravitaillement nécessaire, en terrain ami comme ennemi[294]. Enfin et peut-être surtout, faire campagne à chaque période de l'année s'avérait très onéreux. Si le roi antigonide disposait de ressources lui permettant de relancer ses offensives jusqu'aux portes de l'hiver, voire pendant la mauvaise saison, une seule campagne de grande envergure suffisait probablement à épuiser celles des petites cités. Les participants touchant une solde, une longue expédition était une affaire des plus coûteuses[295]. Une réalité à laquelle ne pouvait pas même échapper le roi de Macédoine : Philippe V demanda en 219 l'aide de la Confédération achéenne pour financer son expédition péloponnésienne. Les Achéens, soucieux de faire venir l'armée macédonienne, ne lésinèrent pas et promirent trois mois de solde, cinquante talents, des vivres puis des fonds supplémentaires pour chaque mois de campagne dans la péninsule[296]. Il fallait des circonstances exceptionnelles pour voir de vastes armées prolonger outre mesure leurs opérations, avec toutes les contraintes logistiques et financières que cela impliquait : ainsi de la campagne qui aboutit à la bataille de Magnésie du Sipyle, au solstice d'hiver 190.

Cette saisonnalité de la guerre est importante, car le printemps et l'été constituaient pour les belligérants le temps des actions décisives. Une grande levée, *pandèmei* ou non, n'était pas une opération faite à la légère, et elle devait apporter des résultats. L'une des vocations de ces armées était donc de livrer bataille. Dans les faits, elle n'en trouvait que rarement l'occasion[297]. Pour la simple raison qu'une invasion massive, par une seule communauté ou une coalition, si elle voulait avoir la moindre chance de réussite, se devait d'être d'une puissance au moins égale à celle des défenseurs, et dans l'idéal en nette supériorité. Une armée d'invasion était souvent

---

l'armée qui l'avait entamé en 215. Il y eut peut-être des roulements au sein des forces assiégeantes, d'autant plus que, comme le rappelait M. Holleaux, « Études d'histoire hellénistique (Suite et fin) », *REA* 18, 1916, p. 238-239, les Séleucides « n'avaient point enserré Sardes d'un blocus fort étroit ». La place étant trop forte pour un assaut, les forces d'Antiochos III entreprirent un investissement de longue haleine, nécessairement poreux, destiné à épuiser les assiégés, déjà bien réduits en nombre (M. Holleaux, *ibid*., p. 237-238, sur les défections probables dans l'armée d'Achaios). Les armées romaines poussèrent des sièges pendant la période hivernale : ainsi celui de Samè sur l'île de Céphallonie, en 189/8 : Tite-Live, XXXVIII, 29, 9 (quatre mois).

[292] Diodore, XIX, 69, 2.

[293] Polybe, IV, 70, 1. Il s'agit du col de Lykorevma : cf. W. K. Pritchett, « Philip's Campaign in the Peloponnesos in 219/8 B.C. », dans W. K. Pritchett, *Studies in Ancient Topography*, VI, Berkeley, 1989, p. 13-17.

[294] Le problème se posait de la même façon aux armées médiévales. Ainsi pour la campagne du Prince Noir lancée en février 1367 : L. J. A. Villalon et D. J. Kagay, *To Win and Lose a Medieval Battle. Nájera (3 April, 1367), a Pyrrhic Victory for the Black Prince*, Leyde, 2017, p. 184-187.

[295] Ces dernières firent l'objet de mesures dans des traités d'assistance ou d'alliance entre États, ainsi dans le *koinon* des cités de Lesbos : A. Ellis-Evans, *The Kingdom of Priam. Lesbos and the Troad between Anatolia and the Aegean*, Oxford, 2019, p. 219.

[296] Polybe, V, 1, 1, 6-11.

[297] J. K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley, 1970, p. 111, avait déjà fait remarquer que, du temps de Xénophon, les batailles rangées étaient rares, à l'inverse des accrochages. Voir également : F. Echeverría, « '*Takikè technè'*. The Neglected Element in Classical 'Hoplite' Battles », *AncSoc* 41, 2011, p. 48.

plus imposante que celle des défenseurs ; en retour, cela rendait la tâche de ces derniers fort délicate[298]. À moins de se retrouver dos au mur, il n'était pas d'usage d'affronter en bataille un adversaire supérieur en nombre ; contre un ennemi aux forces équivalentes, on cherchait à la livrer en position avantageuse[299]. Ce précepte, qui dictait les mouvements des armées et leurs actions, avait pour principale conséquence de faire de la bataille un événement rare, refusé tant que les deux camps n'y trouvaient pas un intérêt ou ne décelaient pas d'opportunité. Le défenseur éviterait tout grand combat jusqu'à l'arrivée de ses alliés, ou jusqu'au départ de la force d'invasion. Défendre le territoire en rase campagne pouvait paraître une vaine entreprise pour des petites et moyennes cités confrontées à une vaste armée royale, confédérée ou coalisée, et se replier dans le centre urbain et les forteresses passait sans doute pour la meilleure option[300]. Mais il ne faut pas établir de fracture nette entre les deux attitudes, la recherche de la bataille et la retraite derrière des remparts. J. et L. Robert, soulignant la fréquence des évacuations du territoire des cités en cas de graves menaces, l'ont fait remarquer à juste titre[301] :

> « La généralité de cette mesure d'évacuation — on peut même la dire courante et normale — , qui doit porter d'abord sur la *chôra*, avec la famille des habitants des villages, leurs troupeaux (bœufs, λεία, βοσκήματα, ζεύγη) et leurs biens, atténuait sensiblement, pensons-nous, la rigueur que l'on établit, sans doute un peu trop systématiquement, dans l'opposition entre les deux tactiques : la bataille en rase campagne dans la *chôra* que l'on veut protéger et l'abandon du territoire aux assaillants avec la défense exclusive de la ville elle-même derrière ses murailles. Il ne faut pas oublier non plus les forteresses, parfois puissantes et étendues, les *phrouria*, nombreuses dans certains États vers les limites du territoire, et la protection efficace, sans parler même du refuge[302], que chacune offrait aux villages qui étaient constitués naturellement auprès d'elles ou aux fermes voisines dans un certain rayon. »

Évacuer le territoire ne signifiait pas l'abandonner sans combattre, et des opérations étaient souvent menées afin de protéger le repli des habitants et de ralentir la progression de

---

[298] Comme le remarque à juste titre Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 186.
[299] Un usage déjà bien établi à l'époque classique, et sans doute ancien : L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007, p. 81-83 et surtout R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 72-94.
[300] Les Messéniens, confrontés à une invasion étolienne en 220, n'osèrent pas affronter la masse de leurs adversaires et ne purent s'opposer efficacement aux pillages de leurs terres : Polybe, IV, 6, 12. Ce dernier se livre plus loin, IV, 32, 1-2, à une diatribe contre les oligarques de Messène, accusés de négliger les choses de la guerre pour faire fructifier leurs affaires. Pendant l'été 217, les Étoliens dévastèrent l'Acarnanie et l'Épire sans rencontrer d'opposition : Polybe, V, 96, 1. Peu avant le début de la guerre achaïque, les Thébains entreprirent des campagnes contre les Phocidiens, les Eubéens et les Amphisséens, et ravagèrent leurs terres, apparemment sans rencontrer de sérieuse opposition : Pausanias, VII, 14, 7.
[301] J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1976, 574 ; voir la synthèse d'H. Müller, « Φυγῆς ἕνεκεν », *Chiron* 5, 1975, p. 129-156 sur les évacuations des populations menacées vers un territoire allié.
[302] Un comportement parallèle à celui décrit par Denys d'Halicarnasse, VI, 3, 1, dans son récit des événements qui aboutirent à la bataille du lac Regille (début Ve siècle) : à l'annonce que les Latins se sont mis en campagne, les paysans cherchent refuge avec leur bétail dans « les fortins les plus proches » (τὰ προσεχέστατα τῶν ἐρυμάτων).

l'armée d'invasion. Dans l'espoir de restreindre son champ d'action, voire de la convaincre de rebrousser chemin, les défenseurs disposaient de toute une gamme d'actions et de tactiques qui formèrent la matière des traités de Xénophon[303] et d'Énée le Tacticien[304] au IVe, de Philon de Byzance au IIIe siècle[305] : attaques surprises et d'opportunités, embuscades et autres coups de main. Pour contenir l'adversaire, il convenait de l'attaquer constamment, de ne lui laisser aucun répit, et de profiter de chaque faiblesse identifiée. Les tacticiens cités, loin de proposer une approche idiosyncratique du phénomène guerrier[306], donnaient conseils et mesures pour répondre aux menaces ordinaires[307], et nous livrent donc une image assez fidèle des pratiques de défense de la majorité des communautés[308]. Elles se laissent schématiser en un effort continu mais limité d'agression et d'usure, destiné à contenir au mieux les actions de l'armée occupante, à la diminuer afin de se retrouver en position favorable pour un éventuel affrontement ou, plus modestement, de hâter son départ. Lorsque la résistance s'était réduite autour de points forts, les forces qui les occupaient tentaient généralement de protéger la *chôra* alentour. Les occasions ne manquaient pas, car le refus de la bataille avait une conséquence directe sur l'attitude des envahisseurs : leur armée était libre de remplir son autre vocation, celle de ravager le territoire.

Cette opération, que V. D. Hanson voulait limiter à une simple provocation[309], destinée à forcer la bataille, était tout au contraire centrale dans les pratiques guerrières. Une campagne de dévastations, si elle n'obtenait pas de grands résultats militaires, causait des dégâts et était bien souvent jugée suffisante[310]. Les destructions des récoltes et le butin récupéré représentaient

[303] Xénophon, *L'hipparque*, 4, 10-20 ; 5, 4-11 ; 7, 6-15 ; 8, 14-16.
[304] Énée le Tacticien, 15, 2-7 ; 16, 4-13 ; 23, 9-11.
[305] Philon de Byzance, 96, 2-5 ; 101, 61 ; 103, 99-100. Il manque malheureusement toute une partie du travail de Philon sur la défense du territoire, et son traité est donc moins riche à ce sujet que les deux précédents. En regard des nombreuses ressemblances avec celui d'Énée, et des quelques allusions conservées, on peut supposer sans trop de risque que les procédés étaient comparables.
[306] Comme l'a défendu V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 48. Les compilations de stratagème et les autres traités de tactique seraient « *essentially collections of old battle adages and* clichés » et des « *dry exercises in pedantry* » (p. 47). L'auteur fait bon marché des sources qui ne concernent pas la bataille hoplitique.
[307] À titre de comparaison, les traités tactiques du monde chinois sont remplis de recommandations semblables. Ainsi celles de Chang Yu, historien qui vécut vers la fin de la dynastie des Song et commenta le célèbre traité de Sun Tzu : « il est dans la nature de l'eau d'éviter les hauteurs et de se précipiter vers les terres basses. Lorsqu'un barrage se rompt, l'eau déferle avec une force irrésistible. Or, une armée correspond à l'eau. Profitez du défaut de préparation de l'ennemi, attaquez-le au moment où il s'y attend le moins, évitez ses forces et frappez-là où il est faible et, pas plus qu'à l'eau, il ne pourra vous résister » (Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, IV, 20, édition de Sun Hsing Yen, rassemblant les commentaires postérieurs, reprise par S. B. Griffith, *Sun Tzu. L'Art de la guerre*, Oxford, 1963, traduction J. Glaubauf).
[308] Décrites de manière synthétique par J. Ma, « *Fighting* poleis », p. 353-357.
[309] V. D. Hanson, *Warfare and Agriculture in Classical Greece*, Berkeley, 1998, p. 180.
[310] É. Will, « Le territoire, la ville et la poliorcétique grecque », *RH* 253, 1975, p. 313-314 et 317-318, avait déjà souligné que ce moyen de pression sur les communautés agressées était pratiqué à l'époque hellénistique : « en fait, toutes les *poleis* dépendaient encore pour une plus ou moins grande part des ressources de leur terroir et c'est cité par cité qu'il faudrait savoir jusqu'à quel point, et donc jusqu'à quel point la dévastation de leur terroir représentait pour chacune un facteur stratégique déterminant. Il m'apparaît probable que, lorsqu'on voit une cité ouvrir ses portes dès l'arrivée d'une armée royale, elle ne le faisait pas seulement pour éviter un siège désastreux, mais aussi pour éviter la dévastation de ses campagnes et la destruction de leur capital immobilier » (p. 314).

tout à la fois une victoire économique et morale. Un succès économique : les participants gardaient le sentiment d'avoir occasionné de lourds dommages à leur ennemi[311], soit par la destruction de récoltes, des réserve et de bâtiments, soit par l'empêchement des semis. Et un succès moral : le refus de la bataille par les défenseurs faisait ressortir de façon nette la supériorité des envahisseurs qui, tel un athlète ayant triomphé à défaut d'opposant[312], pouvaient prétendre à une victoire des plus glorieuses[313]. Les dévastations servaient bien de temps à autre à provoquer l'ennemi au combat[314], à le forcer à quitter ses retranchements pour défendre ses propriétés et ses exploitations : Persée ravagea le territoire de Phères en 171 afin de pousser les Romains à l'action et de les surprendre lors de leurs tentatives de secours[315]. Mais cet objectif, difficilement atteignable, n'était que secondaire. De fait, le saccage des territoires primait sur la recherche de la bataille[316], et rien ne montre mieux cette primauté que les contre-invasions. En 219, lorsque les Macédoniens, soutenus par une levée en masse épirote, vinrent assiéger Ambrakos, les Étoliens ne firent pas mouvement contre cette grande armée mais profitèrent du délai accordé par la résistance de la place (quarante jours[317]) pour traverser la Thessalie avec toute leur armée de campagne et se jeter en Macédoine, faisant un grand butin en Piérie et saccageant la cité de Dion, abandonnée par ses habitants[318]. Le calcul des Étoliens se laisse aisément deviné : l'attaque macédonienne sur une possession occidentale de la Confédération signifiait que la Thessalie et la Macédoine n'étaient pas protégées par l'armée royale de

[311] Sur les ravages causés par ces invasions, contre l'interprétation de V. D. Hanson : J. A. Thorne, « Warfare and Agriculture : The Economic Impact of Devastation in Classical Greece », *GRBS* 42, 2001, p. 225-253. Ce dernier a fait remarquer à juste titre (p. 228) que l'interprétation de V. D. Hanson accordait trop d'attention aux oliviers et aux vignes (V. D. Hanson, *The Other Greeks : The Family Farm and the Agrarian Roots of Western Civilization*, Berkeley, 1995, p. 35 et 42-43, où l'auteur n'hésite pas à faire des hoplites avant tout des « *planters of trees* » ; Id., *Warfare and Agriculture*, *op. cit.*, p. 180). Ces cultures étaient plus difficiles à détruire que les céréales, mais n'avaient en aucun cas la même valeur pour la subsistance de la communauté. En outre, V. D. Hanson sous-estime les dommages pouvant être faits aux vignes : Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 163.

[312] Une victoire ἀκονιτί : L. Robert, « Deux inscriptions agonistiques de Rhodes », *AE* 1966, p. 110 ; Id., « Les épigrammes satiriques de Lucilius sur les athlètes. Parodie et réalités », dans A. E. Raubitschek *et al*. (éd.), *L'épigramme grecque*, Genève, 1969, p. 246-248 (= *Choix d'écrits*, Paris, 2007, p. 216-218) ; J.-M. Roubineau, « Quand l'important était de gagner : Indignité de la défaite et stratégies athlétiques en Grèce ancienne », *RBPh* 94, 2016, p. 16-20.

[313] Pour cette comparaison : Xénophon, *Vie d'Agésilas*, 6, 3 et Plutarque, *Vie d'Eumène*, 16, 3-4 (à propos des *Argyraspides*).

[314] On a bien souvent insisté sur la surprise des Péloponnésiens face à la stratégie non traditionnelle des Athéniens. Il faut toutefois noter un point important : la surprise ne réside pas tant dans la rupture d'un code qui aurait supposé le règlement de la guerre par une bataille rangée que dans le refus des Athéniens de négocier une fois leurs campagnes ravagées, alors qu'elles étaient depuis longtemps préservées. Thucydide, II, 11, montre dans le discours d'Archidamos que les Péloponnésiens savaient que leurs ennemis n'oseraient pas les affronter en bataille. Ils pensaient à raison qu'ils feraient face à une défense dispersée, faite de harcèlements et d'attaques surprises. En revanche, ils jugèrent à tort que les dévastations forceraient la reddition d'Athènes.

[315] Tite-Live, XLII, 56, 9.

[316] Il était inséparable de la conception que l'on se faisait de la guerre, et le retour de la paix signifiait d'abord la remise en culture des terres : Polybe, V, 106, 2. Aussi Xénophon, *Helléniques*, VI, 3, 6.

[317] Polybe, IV, 63, 2.

[318] Polybe, IV, 62, 1-2. L'année suivante, alors que les Macédoniens débarquaient au fond du golfe d'Ambrakia, le stratège étolien Dôrimachos s'était lancé avec la moitié des mobilisables pour une attaque en Thessalie, afin de faire lever le siège de Palè. Les Étoliens estimèrent que laisser la moitié de leurs forces au pays suffirait à assurer sa sécurité : Polybe, V, 1, 5, 1 et 6, 4.

campagne, laissant la voie libre pour une action de représailles. Plutôt que de se confronter à l'imposante force des Macédoniens et des Épirotes, les Étoliens firent le choix de compter sur la ténacité de la garnison d'Ambrakos pour frapper le plus redoutable de leurs ennemis sur un point faible. Ce comportement stratégique, qui n'était en rien une spécificité étolienne, apparaît encore à l'été 217[319] :

> « On en était maintenant à l'époque de la moisson. Comme Tauriôn ne gardait qu'avec négligence les villes mentionnées plus haut et qu'Aratos se trouvait en Argolide avec les *epilektoi*, en train de veiller sur les campagnes où l'on moissonnait, Euripidas se mit en route avec ses Étoliens pour aller saccager le territoire de Tritaia. Lykos ainsi que Démodokos, l'hipparque des Achéens, ayant appris que les Étoliens avaient franchi la frontière éléenne, rassemblèrent les troupes de Dymè, de Patrai et de Pharai et, emmenant en outre les mercenaires, envahirent l'Élide ».
>
> ἤδη δὲ τοῦ θερισμοῦ συνάπτοντος, καὶ τῶν περὶ τὸν Ταυρίωνα κατολιγωρούντων τῆς τῶν ἄρτι ῥηθεισῶν πόλεων προφυλακῆς, Ἄρατος μὲν ἔχων τοὺς ἐπιλέκτους ἐφήδρευε τῇ τοῦ σίτου κομιδῇ περὶ τὴν Ἀργείαν, Εὐριπίδας δὲ τοὺς Αἰτωλοὺς ἔχων ἐξώδευσε, βουλόμενος κατασῦραι τὴν τῶν Τριταιέων χώραν. οἱ δὲ περὶ Λύκον καὶ Δημόδοκον τὸν τῶν Ἀχαιῶν ἱππάρχην συνέντες τὴν ἐκ τῆς Ἤλιδος τῶν Αἰτωλῶν ἔξοδον, ἐπισυναγαγόντες τοὺς Δυμαίους καὶ τοὺς Πατρεῖς καὶ Φαραιεῖς, σὺν δὲ τούτοις ἔχοντες τοὺς μισθοφόρους, ἐνέβαλον εἰς τὴν Ἠλείαν.

Il est ici évident que les deux camps veillèrent à profiter des opportunités pour lancer une attaque là où leur ennemi ne les attendrait pas. La manœuvre s'observe d'abord avec l'initiative d'Euripidas, le stratège étolien responsable de la défense de l'Élide, qui se mit en campagne contre le territoire de Tritaia, tandis que l'officier macédonien Tauriôn et la force d'Aratos étaient occupés ailleurs ; ensuite avec la contre-offensive achéenne qui, loin de se mettre en chasse d'Euripidas, préféra profiter de son absence pour se jeter sur l'Élide. De telles offensives n'étaient en rien motivées par l'espoir de livrer bataille. Elles avaient pour but de porter les ravages sur les terres mal gardées, où l'opposition et donc les risques seraient faibles, de causer des dommages sans trop s'exposer, de rendre coup pour coup. Le territoire du premier agresseur se retrouvait alors également ravagé, et le succès de la contre-offensive assurait au premier agressé l'impression d'avoir vengé les torts subis et rééquilibré le rapport de force. Certes, le bilan de ces actions, et du parallélisme des comportements, était peu brillant : on se frappait de façon réciproque et peu décisive. Faute de mieux, il fallait s'en contenter. D'un côté comme de l'autre, cette manière de faire permettait de soutenir les déterminations et d'amener quelques succès, aussi minces fussent-ils, en attendant le *kairos*, le moment où l'on pourrait

[319] Polybe, V, 95, 5-7, traduction D. Roussel.

porter l'estocade. Occasion qui, parfois, n'arrivait jamais. On se suffisait alors des victoires faciles. Après tout, la majorité des conflits n'étaient pas des guerres d'annihilation, que cela fut la conséquence de l'éthique martiale ou que l'entreprise ait été hors de portée. La plupart des guerres s'achevaient avant la destruction complète de l'ennemi et nombre de leurs participants pensaient qu'on en reviendrait, tôt ou tard, à des négociations ou à des arbitrages[320], comme Callistratos le rappelait aux Lacédémoniens : « chacun sait que toujours il y eu des guerres et que toujours elles ont pris fin, et que pour nous aussi viendra un moment, si ce n'est maintenant, où nous aspirerons au rétablissement de la paix », ἀλλὰ μέντοι ὅτι μὲν πόλεμοι ἀεί ποτε γίγνονται καὶ ὅτι καταλύονται πάντες ἐπιστάμεθα, καὶ ὅτι ἡμεῖς, ἂν μὴ νῦν, ἀλλ᾽ αὖθίς ποτε εἰρήνης ἐπιθυμήσομεν[321]. L'essentiel était d'entamer ces pourparlers en position de force.

Par ailleurs, une victoire militaire des agresseurs ne clôturait pas une campagne mais ouvrait les terres envahies à de plus amples déprédations[322]. En 192, après une attaque qui dispersa toute l'armée lacédémonienne[323] et rejeta définitivement les rescapés derrière leurs murs, les Achéens restèrent trente jours en Laconie pour ravager le territoire[324]. De même, après une autre victoire sur les Lacédémoniens en 146, les Achéens sous le commandement de Damokritos préférèrent, plutôt que de marcher contre la ville, dévaster et piller le plat pays pour en ramener du butin[325]. Damokritos, à son retour, fut accusé de trahison pour avoir manqué l'occasion et s'être contenté de répondre aux préoccupations pécuniaires de ses hommes[326]. Mais résister à l'attrait du pillage n'était pas chose aisée. Il convient en effet d'accorder une grande attention à un comportement quelquefois sous-estimé dans les études de ces guerres : la rapacité. Polybe aime en faire un trait du caractère étolien[327]. Il était en vérité partagé par d'autres : Éléens[328], Macédoniens[329], Achéens[330] ou Pisidiens[331] ; on ne prêtera pas gratuitement aux autres Grecs une attitude plus désintéressée. Car les envahisseurs ne revenaient pas chez eux, en cas de succès, les mains vides[332]. C'était une vieille tradition : avant

[320] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 163-172, offre une synthèse sur ces procédés.
[321] Xénophon, *Helléniques*, VI, 3, 15, traduction D. Roussel et R. Étienne.
[322] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 226.
[323] Tite-Live, XXXV, 30, 4-11.
[324] Tite-Live, XXXV, 30, 12-13.
[325] Pausanias, VII, 13, 3-4.
[326] Pausanias, VII, 13, 5.
[327] Polybe, IV, 5, 5 ; IV, 6, 10.
[328] Polybe, IV, 59, 1
[329] Polybe, IV, 72, 1 ; 73, 4-5 ; 75, 8 ; 80, 16 ; V, 8, 4-9. À la fin de la campagne de 218 dans le Péloponnèse, l'officier Léontios put déclencher une émeute au sein du corps d'élite des Peltastes en mettant en évidence l'injustice dont ils auraient été victimes dans le partage du butin (Polybe, V, 25, 1-3).
[330] Polybe, V, 95, 10 ; Tite-Live, XXXV, 30, 4.
[331] Après la mort de Perdiccas, Alkétas s'attacha les faveurs des Termessiens en leur accordant la moitié du butin récolté pendant les campagnes : Diodore, XVIII, 46, 2.
[332] Y. Garlan, « L'homme grec et la guerre », dans J.-P. Vernant, *L'homme grec*, Paris, 1993, p. 83-84. Sur l'importance du butin, voir la synthèse de W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 53-84. Durant l'hiver 221/220, Dôrimachos parvint à convaincre Skopas de l'utilité d'une guerre contre la Messénie en

les déprédations des garnisons de Décélie, les maisons des campagnes de l'Attique étaient pleines du butin fait par les Athéniens sur leurs ennemis[333]. Thucydide présentait ainsi le premier objectif que se donnaient les Grecs au moment de la fondation de la Ligue de Délos : « venger leurs souffrances en ravageant les terres du Roi », ἀμύνεσθαι ὧν ἔπαθον δηοῦντας τὴν βασιλέως χώραν[334]. Comme l'a résumé R. Sealey, « *the League of Delos was founded because of a dispute about booty and its purpose was to get more booty* »[335]. La convoitise attisait l'agressivité des puissants comme des humbles, et influait fortement sur la conduite des opérations. Les Achéens ne manquèrent pas, pour convaincre le roi Philippe d'entrer en campagne dans le Péloponnèse, en 219, de lui faire miroiter le butin dont il pourrait s'emparer[336]. L'appât du gain représentait d'ailleurs la force motrice d'une autre pratique très répandue, le raid frontalier, sur lequel il faudra revenir[337]. Retenons ici que l'avidité et l'espoir, partagé par tous les membres d'une expédition, d'accroître quelque peu leur patrimoine, comme celui de leur communauté, fondaient, au moins autant que le sens du devoir, la motivation des hommes à partir en campagne. Ils pourraient en tirer butin et prisonniers[338].

Les invasions qui apportaient les plus grands succès étaient en fait celles qui prenaient par surprise la communauté agressée. Si une attaque n'était pas repérée à temps, l'agresseur avait la possibilité de se rendre maître d'une grande partie de la population résidant sur le territoire, celle-ci n'ayant pas eu le temps d'évacuer les campagnes[339]. Il obtiendrait sans coup férir des otages, des rançons[340] et des esclaves[341]. Ce coup idéal, tout assaillant souhaitait le réussir, encore à la fin du IIIe siècle[342]. Certes, de tels succès étaient difficiles à réaliser, car les nouvelles circulaient vite et un appel aux armes passait rarement inaperçu[343]. Une mobilisation prenait du temps, et de l'autre côté des frontières une surveillance vigilante suffisait d'ordinaire à repérer les mouvements qu'elle provoquait. Pour compenser ce défaut, inerrant à toute levée,

insistant sur la popularité que lui vaudrait auprès des Étoliens l'invasion de ce pays, épargné par la guerre de Cléomène, et donc potentielle source d'un important butin (Polybe, IV, 5, 5-6).

[333] *Hellenica Oxyyrhyncia*, XVII, 5.

[334] Thucydide, I, 96, 1.

[335] R. Sealey, « The origin of the Delian League », dans E. Badian (éd.), *Ancient Society and Institutions*, Oxford, 1966, p. 253.

[336] Polybe, IV, 64, 2.

[337] Voir *infra* I.3. « Courses et coups de main ».

[338] Même si le partage n'était fait qu'au retour et que les dieux avaient leur part. Pensons à la dédicace du butin fait sur Nabis et Antiochos par des Pergaméniens : *I. Pergamon* 62a. Cf. F. W. Walbank, *Philip V of Macedon*, Cambridge, 1940, p. 195 note 3 et R. M. Errington, *Philopoemen*, Oxford, 1969, p. 104 note 2 pour le contexte.

[339] Thucydide, II, 5, 4-5 ; Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 15-17 ; *Anabase*, VII, 3, 35 ; Diodore, XVIII, 51, 1-4. Lors de l'invasion de l'Attique de 431, les Péloponnésiens reprochèrent à Archidamos de s'attarder au siège du dème fortifié d'Oinoè, laissant du temps aux Athéniens pour évacuer leurs campagnes ; une attaque brusquée leur aurait permis de s'emparer de « tout » (πάντα) ce qui était encore en dehors des murs (Thucydide, II, 18, 4).

[340] « La libération sans rançon » de prisonniers étant « un événement tout à fait exceptionnel », comme le rappelle B. Virgilio, *Le roi écrit. La correspondance du souverain hellénistique*, Pise, 2011, p. 140.

[341] Déjà Thucydide, II, 5, 4-5 (invasion inattendue du territoire platéen).

[342] Philon de Byzance, 96, 2-3.

[343] J. A. Thorne, « Warfare and Agriculture », *loc. cit*., p. 234.

certains cherchaient à accélérer les procédures[344] : Plutarque rapporte une mobilisation rapide des Athéniens, sur l'initiative de Phocion, qui aurait emmené en expédition les citoyens au sortir de l'Assemblée pour porter assistance à Mégare et prendre de vitesse les Béotiens[345]. À l'inverse, d'aucuns tentaient de prendre en défaut leur adversaire en exploitant leur calendrier institutionnel : en 220, les Étoliens mobilisèrent leurs forces au moment où le mandat du stratège achéen alors en charge, Timoxénos, arrivait à son terme et où son successeur, Aratos, n'était pas encore entré en fonction[346]. Le but était de profiter des délais que ne manqueraient pas d'occasionner la passation de pouvoir[347]. Ces comportements ne semblent toutefois pas systématiques. Plutôt que de l'expliquer par le respect d'une « *gallantry* » hoplitique[348], il faut certainement considérer des difficultés plus pragmatiques : ces stratagèmes ne fonctionnaient que pour des levées partielles, puisqu'ils se fondaient sur leur vitesse d'exécution. En cas de grande mobilisation, les délais nécessaires pour prévenir et rassembler les participants les rendaient inefficaces[349]. Il n'était d'ailleurs pas facilement accepté par la majorité de partir en campagne sans un court temps de préparation[350], ne serait-ce que pour prévoir les réserves nécessaires[351], organiser la gestion de l'*oikos* le temps de l'expédition et, d'un point de vue plus sentimental, voir les proches avant le départ. En outre, les grandes levées s'accompagnaient souvent de rites et de célébrations[352], comme celles des *Xandika* dans le royaume macédonien. Autant d'événements qu'il était difficile de négliger et de dissimuler. Ils ne manqueraient pas d'alarmer les communautés voisines. Enfin, la majorité des expéditions d'importance étaient lancées à des périodes précises de l'année, dictées par le calendrier agricole. Elles s'effectuaient aux moments propices pour les récoltes, en mars, avril ou au début du mois de mai, quand les grains étaient encore verts[353], au milieu ou à la fin du mois de mai pour pouvoir brûler les

[344] C'est aussi en ce sens que l'on peut interpréter la réforme du système de mobilisation athénien, daté de 386-366 par M. R. Christ, « Conscription of Hoplites », *loc. cit*., p. 412-416., qui fait remarquer à juste titre (p. 410 et 416-417) que la conscription par classes d'âge permettait d'accélérer la procédure.
[345] Plutarque, *Vie de Phocion*, 15, 1.
[346] Polybe, IV, 6, 7-8.
[347] Les Achéens votèrent une levée, mais le stratège Timoxénos, qui devait l'appliquer, retarda l'affaire : sa charge arrivant à terme, et peu confiant dans les capacités militaires de ses concitoyens, il ne souhaitait pas prendre le risque d'une campagne précipitée (Polybe, IV, 7, 6). Finalement, Aratos se fit remettre par Timoxénos le sceau de la Confédération cinq jours avant la date légale, afin de pouvoir appeler les cités à mobiliser leurs forces et les rassembler à Mégalopolis : Polybe, IV, 7, 10. Les Étoliens étaient alors passés depuis longtemps en Messénie.
[348] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 18.
[349] L'invasion étolienne de 220 aurait toutefois été faite en masse selon Polybe, IV, 6, 7, mais la guerre n'était alors pas officiellement déclarée, et leurs ennemis ne se gardaient pas.
[350] Aristophane, *La Paix*, 1181, rappelle l'énervement que suscitait l'annonce « demain, départ en campagne », αὔριον δ᾽ ἔσθ᾽ ἡ ᾽ξοδος (traduction H. Van Daele), quand celle-ci se répétait trop souvent. Le passage laisse entendre qu'on donnait habituellement une journée aux hommes pour faire leurs préparatifs.
[351] Aristophane, *La Paix*, 1182 ; Lysias, *Pour Mantithéos* XVI, 14.
[352] On connaît précisément grâce à Xénophon, *Constitution des Lacédémoniens*, 13, 2-3, ceux de Sparte à l'époque classique. On ne sait toutefois quels usages se maintinrent à l'époque hellénistique.
[353] Il fallait alors fouler ou couper : J. A. Thorne, « Warfare and Agriculture », *loc. cit*., p. 229.

champs encore non récoltés[354]. Dès lors, du côté des agressés, si l'état de guerre était déclaré ou la menace pressentie, il était aisé de prévoir l'arrivée de ces invasions. Ces périodes critiques, connues de tous, incitaient à se tenir en état d'alerte. Au printemps 218, alors que la saison des grandes campagnes s'ouvrait, les Éléens, craignant l'arrivée des Macédoniens, mobilisèrent leurs citoyens et renforcèrent les défenses de Kyllène, place qu'ils estimèrent la plus menacée, puisque les Macédoniens se déplaçaient par la mer et étaient arrivés à Patrai[355]. Levée qui en retour ne passa pas inaperçue : le roi Philippe, qui se trouvait avec ses forces à Patrai, était tenu informé de ces mouvements[356]. Difficile donc de prendre son adversaire au dépourvu.

Par ailleurs, une campagne de ravages lors des moissons s'avérait souvent insuffisante pour forcer les négociations : on pouvait trouver les ressources pour supporter une mauvaise récolte[357]. L'opération devait donc être répétée l'année suivante ou, mieux, doublée durant la même année : il fallait aussi intervenir au temps des semis[358]. Un tel effort n'était pas aisément consenti[359], mais si l'un des belligérants parvenait à porter ses dévastations sur l'ensemble du territoire de son ennemi, et à revenir pour les deux périodes critiques des travaux agricoles, il avait des chances de le forcer à se soumettre, et de négocier en position de force[360]. À condition qu'il ne profitât pas de soutiens extérieurs, de l'aide d'alliés qui auraient comblé les manques par des convois ; encore devait-on réussir à les faire parvenir jusqu'à la ville menacée. On songe évidemment à la situation de Phlionte entre 369 et 366, soumise à une pression militaire presque constante[361]. Les Phliasiens parvinrent à tenir grâce à des achats sur l'agora de Corinthe et aux convois qu'ils montaient depuis cette ville[362]. Chaque convoi représentait une entreprise très difficile. Mais lorsqu'en 366 les Phliasiens réussirent à faire tomber le fort qui menaçait la route de Corinthe, cette dernière put apporter un secours plus conséquent et maintenir Phlionte dans

[354] V. D. Hanson, *Warfare and Agriculture*, *op. cit.*, p. 49-54. Peu avant le commencement de la guerre achaïque, les Thébains envahirent les terres d'Amphissa au moment où le blé était mûr : Pausanias, VII, 14, 7.
[355] Polybe, V, 3, 1.
[356] Polybe, V, 3, 2.
[357] Sur l'approvisionnement en temps de guerre : Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 149-153. Un décret des *néoi* de Méthymna évoque (*IG* XII Suppl. 116, l. 6-13, vers 129) l'état de détresse dans lequel le peuple se trouvait après plusieurs mauvaises récoltes de céréales. Il est aussi question dans le même passage de la participation des Méthymniens à la guerre en Asie contre Aristonikos, et certaines de ces faibles récoltes ne furent peut-être pas dues à des événements climatiques mais à la guerre, le territoire ayant pu être victime d'attaques quand la flotte du prétendant tenait la mer, avant sa défaite devant Kymè (Strabon, XIV 1, 38).
[358] D. A. Blome, *Greek Warfare Beyond the* Polis *: Defense, Strategy, and the Making of Ancient Federal States*, Ithaca, 2020, p. 66, à propos de l'expédition manquée d'Agésilas en Acarnanie car, s'il put prévenir les récoltes, il quitta la région sans avoir poussé plus avant son avantage (les Achéens lui demandèrent de rester pour empêcher les semis : Xénophon, *Helléniques*, IV, 6, 13) ; les Acarnaniens ne négocièrent pas, au grand désarroi des Achéens, qui reprochèrent au roi de Sparte son manque d'audace. Néanmoins, au printemps suivant et à l'annonce d'une nouvelle expédition lacédémonienne, les Acarnaniens entrèrent en pourparlers.
[359] En 428, après l'invasion estivale de l'Attique par les Péloponnésiens, les Lacédémoniens ordonnèrent une nouvelle levée aux alliés pour supporter la révolte de Mytilène. Cette fois, les alliés ne se hâtèrent pas de répondre à l'appel, tout occupés qu'ils étaient à leurs récoltes : Thucydide, III, 15, 2.
[360] V. D. Hanson, *Warfare and Agriculture in Classical Greece*, Berkeley, 1998, p. 49 reconnaît que deux récoltes compromises pouvaient entraîner une famine en l'absence d'aide extérieure.
[361] Xénophon, *Helléniques*, VII, 2.
[362] Xénophon, *Helléniques*, VII, 2, 17-18.

le camp de Sparte[363]. Les cités de l'intérieur étaient plus facilement poussées à la famine que les cités littorales : Phlionte n'avait pas d'accès à la mer. Les cités portuaires conservaient des canaux d'approvisionnement si la voie maritime restait ouverte[364]. Néanmoins, toutes ne disposaient pas du réseau diplomatique, essentiel pour obtenir facilement secours et grain, et des ressources de Rhodes. En outre, à moins de vite redresser la situation, les ravages finiraient par porter leurs effets : Athènes, pendant la guerre de Chrémonidès, ne parvint pas à contenir suffisamment les dévastations de l'armée d'Antigone Gonatas, malgré le soutien lagide et la conservation de certaines forteresses. Après plusieurs années de tourmente, lors desquelles les Athéniens ne purent que subir les offensives macédoniennes, ils finirent par capituler[365]. Malgré les difficultés qu'elle traversait à cette période, Athènes restait une grande cité, dont le siège était une entreprise difficile, et bien des communautés auraient été amenées plus vite à reddition par l'armée royale. Enfin, il arrivait que le point de rupture pour les communautés ne concordât pas avec ses capacités de subsistance : de manière générale, l'important n'est pas de savoir si les dévastations menaçaient l'existence même de la communauté, mais ce que cette dernière était prête à supporter avant de se soumettre[366]. Si une partie d'entre elles acceptait, en certaines circonstances, de pousser la résistance jusqu'aux dernières limites, une autre, ou la même dans des contextes différents, cédait sous la simple menace. Car nombre de leurs membres craignaient les conséquences de la guerre, la ruine des terres et des affaires : les inscriptions ont gardé l'écho des angoisses précédant l'appel aux armes et des lamentations qui le suivaient[367]. On connaît les effets de l'avancée de l'armée séleucide en Carie lors de la campagne de reconquête d'Antiochos III, en 203-201 : des textes de la cité d'Amyzôn ou du sanctuaire du

[363] Xénophon, *Helléniques*, VII, 2, 23.

[364] Le grand problème des Péloponnésiens au début de la guerre du Péloponnèse n'était pas tant d'être enfermés dans une doctrine archaïque que de ne pas être en position de mettre en place une pression constante sur le territoire athénien, entreprise trop formidable pour les seules forces des Béotiens et des Mégariens, au contact de l'Attique. Dans les premières années de la guerre, que l'on imaginait mal durer, il n'était pas envisageable pour Sparte de demander aux Péloponnésiens de servir loin de leurs terres pendant une période prolongée, encore moins d'imposer des garnisons en Mégaride et en Béotie. Il ne restait que l'option de la grande invasion, nécessairement courte. Mais les ravages considérables exercés ne suffirent pas à faire céder les Athéniens. Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 38, rappelle que les remarques de Thucydide sur les lourdes dévastations de la guerre d'Archidamos ne sont pas en contradiction avec celles émises sur les ravages subis lors de la guerre de Décélie. Les premières furent rudes pour les Athéniens, les secondes insupportables.

[365] Chr. Habicht, *Athènes hellénistique*, *op. cit.*, p. 164-167.

[366] L'absorption de petites communautés par des plus grandes, un phénomène bien connu de l'époque hellénistique, traité notamment par J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », *JS* 1976, p. 174-175 (= *OMS* VII, p. 318-319), en passait peut-être parfois, avant l'établissement des synécismes et des sympolities, par des actions militaires. En de tels cas, on peut supposer que ces actions étaient d'abord des campagnes de dévastation et des incursions, destinées à pousser les agressés vers une solution diplomatique. Il est malheureusement impossible de savoir quelle proportion de ces absorptions furent précédées d'une période de conflit, les traités ayant effacé tout potentiel sujet de discorde.

[367] J. Ma, *Antiochos III and the Cities of Western Asia Minor*, Oxford, 1999, p. 110-111 sur les conséquences des reconquêtes séleucides de l'Asie Mineure à la fin du IIIe et au tout début du IIe siècle, et surtout Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 335-350 sur la « phraséologie de la détresse ».

dieu carien Sinuri[368] sur le territoire de Mylasa rappellent les enlèvements d'hommes et les pillages subis par les communautés[369]. On sait d'ailleurs où fut emporté une partie du butin : un décret de novembre-décembre 201 indique que Ménétratos de Phocée, commissaire séleucide de l'Artémision, le grand sanctuaire d'Amyzôn, a écrit à Chionis, gouverneur se trouvant à Alinda, pour l'assurer de la loyauté des Amyzoniens et obtenir la restitution de leur mobilier, emmené par les soldats du roi dans cette place. La violence et l'étendue des saccages avaient d'ailleurs forcé une partie des Amyzoniens à quitter la ville et à se disperser dans d'autres cités. Il fallut les convaincre de rentrer.

Avant d'en arriver à l'exode, les propriétaires terriens et les paysans, lorsqu'ils ressentaient que leur situation devenait insoutenable[370], devaient être tentés d'inciter et de précipiter les pourparlers, en faisant pression sur les autres composantes de la communauté. Tout dépendait, encore une fois, des conjonctures. Quand on se rendait coup pour coup, les déterminations, et donc la lutte, avaient de bonnes chances de tenir sur la longueur. À l'inverse, quand un camp se trouvait acculé et dans l'impossibilité de riposter, la capitulation pouvait être vite envisagée. Les ravages exercés en 191 par l'armée achéenne sur le territoire des Messéniens, et l'installation de son camp à proximité de la ville, convainquirent ces derniers d'entamer des négociations[371], avec les Romains toutefois, afin de ne pas céder aux Achéens. Le problème demande un traitement au cas par cas.

Mais la dévastation méthodique des terres envahies n'était pas seulement une opération de pression visant à faire plier la communauté agressée. Elle était aussi une nécessité : une vaste armée, lorsqu'elle quittait son territoire ou celui de ses alliés, qui jusqu'alors assurait tant bien que mal son approvisionnement, devait vivre sur le pays[372]. Une réalité admirablement résumée par un traité de la fin du IIIe siècle entre les Attalides et plusieurs cités crétoises. Il prenait soin de prévoir le ravitaillement des contingents qui seraient envoyés par les parties : « par tête une chénice attique (de grain) sous réserve qu'ils ne soient pas en territoire ennemi d'où il sera possible de prélever des vivres », κατὰ σῶμα χοίνικα ἀττ[ικ]ήν, ἐαν μ|ὴ ἐν πολεμίαι ὦσιν, οὗ

[368] B. Virgilio, *Le roi écrit. La correspondance du souverain hellénistique*, Pise, 2011, p. 79-143, et p. 122-123 pour le texte d'une lettre (royale ? de Zeuxis ?), avec les commentaires de J. Ma, « Compte rendu de B. Virgilio, *Le roi écrit. La correspondance du souverain hellénistique* », *Topoi* 18, 2013, p. 499-501.
[369] Voir B. Virgilio, *Le roi écrit*, *op. cit*., p. 139-143.
[370] Ch. V. Crowther, « Iasos in the Second Century BC, III : Foreign Judges from Priene », *BICS* 40, 1995, p. 120-122, à propos des dommages subis par les propriétaires terriens éphésiens pendant la guerre « commune » des premières années du IIIe siècle.
[371] Tite-Live, XXXVI, 31, 4-5.
[372] D. W. Engels, *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, Berkeley, 1978, p. 20 ; J. A. Thorne, « Warfare and Agriculture », *loc. cit*., p. 234-236 ; H. van Wees, *Greek Warfare. Myths and Realities*, Londres, 2004, p. 105-106 : « *in enemy territory, armies tried to subsist on plunder. Their best chance lay in surprising a village or town and capturing it before the inhabitants could evacuate the place and rescue their stored supplies* ». Aussi Th. Boulay, Arès dans la cité, p. 175-177.

ἔσται σῖτον λανβά|νειν[373]. Même les armées des puissantes monarchies, qui pouvaient mobiliser leurs réseaux de colonies, de cités sujettes et alliées, recouraient au fourrage[374] sur les terres ennemies. Fourrager constituait donc une opération fondamentale et nécessairement fréquente pour toute force qui menait une campagne prolongée au-delà de ses frontières. En quelques jours, ses provisions seraient épuisées[375]. On comprend aisément que les chefs accordaient la plus grande attention aux moyens et aux opportunités de sustenter leurs hommes. Les armées des royaumes ou des Confédérations, lorsqu'elles faisaient campagne à une échelle régionale, se retrouvaient esclaves de ces besoins, et leurs mouvements contraints : elles devaient se déplacer sur les territoires dont les ressources étaient suffisantes[376]. Sauf à obtenir le nécessaire par la négociation ou la menace, on entreprenait un pillage de grande ampleur. À l'été 318, Polyperchon, informé de l'arrivée de Cassandre au Pirée, serait entré avec une impressionnante armée de 25 000 hommes et de 65 éléphants en Attique[377]. Mais, prévoyant que le siège du Pirée serait long, il ne laissa bientôt que son fils Alexandre avec une petite portion de l'armée proportionnée aux ressources alimentaires du pays.

V. D. Hanson supposait qu'à l'époque classique les hoplites ne participaient pas aux ravages des terres, que cette tâche était délaissée aux troupes légères tandis que la phalange attendait patiemment l'arrivée de l'adversaire pour livrer la bataille décisive[378]. Il faut certes distinguer les différents temps des campagnes : lorsqu'elle pénétrait en territoire ennemi, une armée restait en ordre de combat, prête à repousser toute tentative du défenseur, et n'envoyait que de faibles détachements pour effectuer les premiers pillages[379]. En outre, nombre d'hoplites partaient en campagne avec des valets et des *psiloi* qui devaient se voir régulièrement chargés

---

[373] P. Ducrey et H. van Effenterre, « Traités attalides avec des cités crétoises », *Kretika Chronika* 21, 1969, p. 281-282, l. 24-26, traduction P. Ducrey et H. van Effenterre.

[374] On n'entendra pas ici par « fourrage » la recherche du seul ravitaillement des chevaux (selon la définition du XVIIIe siècle : S. Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIIIe siècle*, Paris, 2010, p. 237) mais aussi celui des hommes.

[375] Il a été estimé qu'un soldat devait consommer, au minimum, 1,36 kg de grain (et 2 litres d'eau) par jour : D. W. Engels, *Alexander the Great and the Logistics*, *op. cit.*, p. 18, soit plus de 13 tonnes pour une armée de 10 000 hommes. Selon B. S. Hall, « The Changing Face of Siege Warfare : Technology and Tactics in Transition », dans I. A. Corfis et M. Wolfe (éd.), *The Medieval City Under Siege*, Woodbridge, 1995, p. 266, les besoins quotidiens de 2 500 chevaux et mules seraient d'au moins 40 000 litres d'eau et 30 tonnes de fourrage. Selon D. W. Engels, *Alexander the Great and the Logistics*, *op. cit.*, p. 19, il fallait un millier de bêtes de somme pour transporter le ravitaillement de l'armée qui franchit l'Hellespont en 334, pour une journée. Pour 20 jours, il en aurait fallu plus de 100 000 ! « *From these computations we can formulate a general principle that is valid for large and small expeditions alike : an army whose supplies are carried by animals and men cannot advance through desert where neither grain, fodder or water is available for more than four days* » (D. W. Engels, *ibid.*, p. 22).

[376] Contraintes que connaissaient évidemment les armées du bassin occidental de la Méditerranée aux mêmes périodes : J. P. Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C. - A.D. 235)*, Leyde, 1999, p. 135.

[377] Diodore, XVIII, 68, 2-3.

[378] V. D. Hanson, *Warfare and Agriculture in Classical Greece*, Berkeley, 1998, p. 19-25. La réflexion est résumée p. 182 : « *the hoplites of any Greek army that marched into enemy territory were well suited in armament, tactics, temperament, and experience to meet the adversary in a decisive pitched battle, but they were poorly equipped to wage a war of attrition by roaming the countryside and destroying vines, trees, and grain. By training, temperament, and experience, hoplites were fighters of a day* ».

[379] Énée le Tacticien, XVI, 4. Il ne semble pas que la pratique ait été différente au siècle précédent.

du travail de destruction et de récolte[380]. Il n'est pourtant jamais précisé dans les sources que les hoplites ne prenaient pas part aux opérations de dévastations, ne serait-ce que pour accompagner et protéger les maraudeurs. Et si les défenseurs ne sortaient pas en masse, cas le plus fréquent, l'armée de l'agresseur était libre de parcourir la campagne et de disperser une partie plus importante de ses forces, dont ses hoplites, pour la ravager et la piller. En 431, un contingent de 1 000 hoplites et 400 archers athéniens[381] débarqua près de Méthônè en Laconie et investit la place. Brasidas vint à son secours avec un faible détachement, pénétrant par surprise dans Méthônè, « l'armée des Athéniens courant la campagne ou étant tournée vers le rempart », τὸ τῶν Ἀθηναίων στρατόπεδον ἐσκεδασμένον κατὰ τὴν χώραν καὶ πρὸς τὸ τεῖχος τετραμμένον[382]. Thucydide n'assigne pas aux hoplites ou aux archers l'une des deux tâches, et l'on peut supposer qu'elles étaient assurées par tous. Il est d'ailleurs probable que la plupart des archers étaient du côté du rempart attaqué, là où ils étaient le plus utile. Il s'agit dès lors vraisemblablement d'un exemple précoce d'hoplites occupés au pillage et dispersés dans la campagne. La plupart des textes ne prennent pas la peine de préciser qui étaient les auteurs de ces actes, d'une trop grande banalité[383]. Rien n'interdit de penser que, dès cette période, le fourrage, les ravages et les pillages étaient l'affaire de tous. Les hoplites de l'*Anabase* de Xénophon s'acquittaient avec ardeur de ces tâches[384], sans que l'auteur y trouve à redire ; ne s'agissait-il pas simplement de la pratique habituelle[385] ?

[380] La grande armée des Péloponnésiens qui envahit l'Attique au début de la guerre du Péloponnèse semble avoir surtout compté dans un premier temps sur ses *psiloi* : Thucydide, III, 1, 1. Ces *psiloi* maraudeurs pourraient aussi être en partie des hoplites n'ayant gardé qu'un armement succinct pour leurs rapines (Xénophon, *Anabase*, VI, 4, 23-24, indique que deux-mille fourrageurs des Dix Mille ne conservèrent qu'une lance pour pouvoir porter des outres et des sacs). Il reste probable qu'ils furent en majorité des servants, accompagnés ou non d'hoplites : le roi Archidamos avait ordonné à ses hommes de se tenir sur leurs gardes, et de rester solidaires à proximité d'Athènes (Thucydide, II, 11).

[381] Thucydide, II, 23, 2.

[382] Thucydide, II, 25, 2.

[383] Thucydide relève régulièrement les ravages commis par des contingents athéniens débarqués, majoritairement composés d'épibates et des autres hoplites affectés aux opérations outre-mer : J. A. Thorne, « Warfare and Agriculture », *loc. cit*., p. 236-237 note 34.

[384] Xénophon, *Anabase*, II, 4, 11 ; IV, 7, 12-14 ; V, 1, 6-9 ; 4, 16 et 27-29 ; VI, 3, 2-3 et 19 ; VI, 4, 23-24 ; VI, 6, 2-3.

[385] Il est difficile de savoir ce qu'on attendait alors des hoplites, si le comportement des Dix Mille correspondit à la norme ou fut une innovation provoquée par les contraintes de la retraite. Il est possible que toutes les cités ne suivaient pas le même usage et que, en certains cas, les hoplites se rapprochaient des cavaliers lourds byzantins du bas Moyen Âge, déchargés d'une telle besogne : Jean Cantacuzène, *Historiarum libri* IV, éd. L. Schopen, Bonn, 1828, I, p. 350-352, *megas domestikos* de l'empereur Andronikos III, indique que lors de l'expédition de 1329 en Bithynie, le fourrage fut assuré par les seuls servants des soldats byzantins. Mais fourrager signifiait aussi piller et il paraît probable qu'un grand nombre d'hoplites de l'époque classique, comme leurs successeurs hellénistiques, souhaitaient participer à la quête de butin. Faudrait-il plutôt les comparer aux légionnaires romains (J. P. Roth, *The Logistics of the Roman Army*, *op. cit*., p. 130-133) ou aux guerriers francs du début du Haut Moyen Âge, des fourrageurs-combattants (B. S. Bachrach, *Early Carolingian Warfare. Prelude to Empire*, Philadelphie, 2001, p. 179-181) ? On notera qu'un passage de Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 22, montre les στρατιῶται de l'armée du polémarque Gyllis piller pendant une journée les villages des Locriens. Le groupe comptait des Lacédémoniens.

En tout cas, à l'époque hellénistique, les hoplites de la phalange macédonienne étaient tenus de participer aux dévastations[386]. Ainsi, le matin de la bataille de Cynoscéphales, le roi, ne pensant pas avoir à combattre en cette journée, « avait envoyé hors du camp, en quête de fourrage, des effectifs assez importants », ἀφεικὼς ἔτυχε καὶ πλείους ἐκ τῆς παρεμβολῆς ἐπὶ χορτολογίαν[387]. D'aucuns seraient tentés de croire que ces fourrageurs ne faisaient pas partie de la phalange. Mais lorsque les nouvelles des combats sur les collines parvinrent au roi, ce dernier envoya à la rescousse les forces qu'il avait sous la main, soit toute sa cavalerie et l'ensemble des mercenaires[388], exceptés les Thraces, tandis qu'il faisait sonner le rappel pour ramener aux camps le reste de ses hommes dispersés dans la campagne. Ces derniers ne pouvaient être que des phalangites, puisqu'ils ne restaient qu'eux[389]. Déduction que la suite du texte confirme : alors que toutes ses unités de soutien combattaient pour les hauteurs, le roi, « voyant que la majeure partie de son armée se trouvait maintenant alignée en avant du retranchement, prit avec lui les Peltastes et les troupes formant l'aile droite de la phalange et se porta en avant, gravissant rapidement les pentes. Il avait chargé Nikanôr, surnommé l'Éléphant, de veiller à ce que le reste de l'armée avançât à sa suite », ἐπειδὴ τὸ πλέον μέρος ἤδη τῆς ἑαυτοῦ δυνάμεως ἑώρα παρεμβεβληκὸς πρὸ τοῦ χάρακος, αὐτὸς μὲν ἀναλαβὼν τοὺς πελταστὰς καὶ τὸ δεξιὸν τῆς φάλαγγος προῆγε, σύντονον ποιούμενος τὴν πρὸς τοὺς λόφους ἀνάβασιν, τοῖς δὲ περὶ τὸν Νικάνορα τὸν ἐπικαλούμενον ἐλέφαντα συνέταξε φροντίζειν ἵνα τὸ λοιπὸν μέρος τῆς δυνάμεως ἐκ ποδὸς ἕπηται[390]. Le « reste de l'armée » était l'aile gauche de la phalange[391]. Il ne fait donc aucun doute que les fourrageurs retardataires de Philippe étaient dans leur presque totalité des hommes tirés de celle-ci[392].

Le règlement militaire d'Amphipolis sur le service de campagne contenait des mesures concernant leur participation aux opérations de pillage[393] et peut-être aussi de fourrage : « si quelqu'un [fourrage dans le territoire ennemi ?], on promettra [une prime ? une prime de dénonciation ?] et on donnera… ; [si quelqu'un] incendie du blé ou bien coupe une vigne ou commet [quelque autre infraction], que [les stratèges promettent ?] une prime de dénonciation… », ἐὰν δέ τις ἐν τῆι τῶ[ν]ν π[ολεμίων προνομὰς ποιήσηι, μήνυτρον (?)

[386] Déjà du temps d'Alexandre : Quinte-Curce, VII, 6, 1, rapporte que des Macédoniens furent surpris alors qu'ils étaient sortis du camp fourrager.
[387] Polybe, XVIII, 22, 1, traduction D. Roussel.
[388] Polybe, XVIII, 22, 2.
[389] Dans l'infanterie du roi se trouvaient le contingent thrace, celui des Tralles et 1 500 autres mercenaires. Le reste des piétons était dans la phalange : Tite-Live, XXXIII, 4, 4.
[390] Polybe, XVIII, 24, 1-2, traduction D. Roussel.
[391] Polybe, XVIII, 25-6.
[392] Voir aussi pour l'armée lacédémonienne réformée Plutarque, *Vie de Cléomène*, 26, 1 (les Lacédémoniens, avec de grandes pièces de bois courbées, qui auraient pris la forme d'une lame typiquement thrace, la ῥομφαία, plutôt qu'avec leurs épées, procèdent avec rapidité au ravage des champs d'Argos).
[393] L. Loreto, « Polyb. 10.17.1-5 e il regolamento militare macedone. Norme ellenistiche in materia di saccheggio e di bottino di guerra », *Index* 18, 1990, p. 338, a bien montré que le passage sur les prises de guerre visaient à organiser la mise en coupe réglée du territoire ennemi et non à réglementer des pillages occasionnels.

ἐ]|παγγελῆναι καὶ δοθῆναι [---------- ἐὰν δέ τις (?)] | σῖτον ἐμπυρίσηι ἢ ἄμπελο[ν τέμηι ἢ ἄλλο τι ἀτά]|κτημα ποιήσηι, μήνυτρον ἐ[παγγελλέτωσαν οἱ στρατηγοὶ (?) ---][394]. Au premier abord, le règlement semble prescrire aux Macédoniens de fourrager[395], et promettre une prime pour les dénonciateurs. Mais il s'agit certainement de mesures visant à empêcher les récoltes et les ravages spontanés, effectués sans ordre. L. Loreto a montré, par l'analyse des passages concernant le butin, que le règlement, loin d'interdire les pillages, tâchait de les encadrer, et d'organiser la mise en coupe réglée des territoires envahis[396]. Les officiers devaient se porter au-devant des maraudeurs qui rentraient de leurs rapines pour récupérer le butin et le mettre en commun. Il fallait s'assurer que chacun eût sa part, prévenant de la sorte les quêtes égoïstes et dangereuses pour la sécurité collective[397]. En effet, les conduites aventureuses, l'empressement de pilleurs qui ne se gardaient plus, valurent à bien des troupes de sérieuses déconvenues[398]. On tenta de réglementer ces pratiques[399]. Il convenait en fait de surveiller les incendiaires, qui ne devaient agir que sur ordre, les destructions étant certes courantes mais aussi employées avec précaution. Si les chefs souhaitaient obtenir une reddition rapide, mieux valait ne pas pousser trop loin la ruine des terres, au risque d'attiser le désir de vengeance et la détermination des victimes[400], ou à tout le moins garder la menace des incendies en réserve, si les premiers pourparlers n'aboutissaient pas[401]. Il s'agissait de contraindre une pratique spontanée des Grecs qui, pendant leurs maraudes, se privaient rarement de détruire et de brûler. Les mesures concernant le fourrage cherchaient de toute évidence à prévenir les collectes chaotiques[402] : en permettant aux hommes d'amasser sans contrôle le ravitaillement, on prenait le risque d'épuiser

[394] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, n° 3, fragment B, colonne II, l. 15-18, traduction Y. Garlan, légèrement modifiée.
[395] Y. Garlan, « Cités, armées et stratégie à l'époque hellénistique d'après l'œuvre de Philon de Byzance », *Historia* 22, 1973, p. 26. Le passage est toutefois très lacunaire.
[396] L. Loreto, « Polyb. 10.17.1-5 e il regolamento militare macedone », *loc. cit.*, p. 338, a démontré que le passage sur les prises de guerre visaient à organiser le retour des pilleurs et le rassemblement du butin, non à réglementer des pillages occasionnels.
[397] Aussi prélever celle du roi, qui n'était pas petite :
[398] Voir *infra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés ».
[399] Polyen, III, 10, 5, présente ainsi les dispositions que prenait le stratège Timothée : « il délimitait l'endroit où les soldats pouvaient fourrager ; le reste du territoire et tout ce qui s'y trouvait d'utile étaient vendus. Il ne permettait de détruire ni les moissons ni les fermes, non plus que de couper un arbre cultivé, mais seulement d'en cueillir les fruits », ἀφώριζε τὸν τόπον τοῖς στρατιώταις, ὅθεν δὴ προνομεύσουσι· τὸ δὲ λοιπὸν μέρος τῆς χώρας καὶ ὅσον ἦν ὄφελος αὐτῆς ἀπεδίδοτο. οὐκ ἐπέτρεπε δὲ οὔτε οἰκίαν οὔτε ἔπαυλιν καθαιρεῖν, οὐ μὴν οὐδὲ ἥμερον δένδρον ἐκκόπτειν, ἀλλ' αὐτοὺς τοὺς καρποὺς λαμβάνειν. Il n'interdisait nullement le pillage ou le fourrage, mais le limitait à une partie du territoire et proscrivait les destructions. La reconnaissance des assiégés n'était qu'un des effets recherchés, avec la possibilité de prolonger la guerre et la campagne (en ravageant donc le reste du territoire) et le fait de disposer de logements (les bâtisses épargnées). Timothée adaptait cette pratique : Polyen (III, 10, 9) montre une dévastation méthodique des terres de Samos. Les Xanthiens détruisirent leurs faubourgs en 42 pour prévenir leur utilisation par l'armée de Brutus : Appien, *Guerres Civiles*, LXXVI, 321).
[400] Polybe, XXIII, 15, 1-3 ; Philon de Byzance, 96, 6-7.
[401] Xénophon, *Anabase*, VII, 4, 1, montre comment Seuthès usa des incendies des villages pour forcer la reddition des communautés qu'il voulait soumettre.
[402] Et imprudentes : l'ordonnance de Richard II (1385) pour l'armée de campagne anglaise interdisait aux hommes de fourrager sans permission et sans protection (cf. A. Martinez, « Disciplinary Ordinances for English Armies and Military Change, 1385–1513 », *History* 102, 2017, p. 374-375).

trop vite les ressources du pays. Les Macédoniens préféraient une approche pragmatique : en préservant une partie des terres, on conservait des possibilités d'approvisionnement pour la suite de la campagne ou du siège, si ceux-ci étaient amenés à durer. Il restait difficile de réfréner longtemps l'appel du butin[403], et la solution adoptée fut donc d'exiger sa mise en commun afin que, avant que le partage ne fût réalisé, pas un ne manquât à ses devoirs en s'attachant à sauver ses conquêtes[404] ; d'autres États ne se donnèrent pas cette peine[405]. En somme, les dévastations étaient simplement remises à plus tard[406]. On ne se priverait alors pas de détacher des hommes de la phalange, de faire appel aux cavaliers[407] et aux troupes légères, à tous ceux qui étaient capables de couper et d'incendier. Car tous étaient partie prenante de la guerre de rapines et de subsistance qui accompagnait les déplacements des troupes.

Ainsi, les grandes armées représentaient avant tout de formidables forces de destruction. Le ravage des terres, qui était à la fois une démonstration de force, une nécessité logistique et une opération lucrative, constituait leur occupation ordinaire comme leur principale mission. À ce titre, on peut les rapprocher des armées communales de l'Italie du plein Moyen Âge, « machines conçues pour détruire et broyer »[408] : comme l'explique J.-C. Maire Vigueur, « on ne (convoquait) pas l'*exercitus* à la légère et on attendait de lui qu'il porte un coup sérieux, voire décisif à l'adversaire » mais, « en réalité, même dans le cas des plus grands conflits, la bataille (n'avait) rien d'obligatoire et le rôle de l'*exercitus*, qu'il (était) impossible de maintenir en campagne plus de trois ou quatre semaines, peut fort bien être comparé à celui des

[403] Pour les Macédoniens : Polybe, IV, 65, 1-2 (en 219, le roi avança lentement en Étolie pour donner le temps à ses hommes de courir les campagnes et de ramasser du butin).
[404] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 69-70 pour un exemple précoce de cette pratique dans l'armée des Dix Mille. En 208, après un coup de main contre une place de l'Élide, dans laquelle il captura une foule de paysans, Philippe V fit partager selon l'usage le butin et les prisonniers : Tite-Live, XXVII, 32, 7-8.
[405] Comme le montre le comportement des Étoliens lors du sac de Pellène (vers 240/1), chacun s'occupant de ses propres prises, même les officiers : Plutarque, *Vie d'Aratos*, 31, 4-5.
[406] Ainsi Philon de Byzance, 103, 87, qui recommandait plus haut de ne pas dévaster l'ensemble du territoire ennemi, indique ici que si une armée de secours approche et que les négociations échouent, il faut ravager et piller les terres avant de se retirer. Pis, si du fourrage ne peut être emmené, il faut l'incendier, l'imbiber de poisons mortels, ces derniers devant aussi être répandus dans chaque point d'eau (103, 90-92). La retenue n'était de rigueur qu'à condition de pouvoir en tirer avantage.
[407] Tite-Live, XXXIII, 15, 2 : en 197, l'officier royal Androsthénès envoya une force ravager les territoires de Pellène, Sicyone et Phlionte, dont les hommes étaient « tous cavaliers », *omnes equites*.
[408] J.-C. Maire Vigueur, *Cavaliers et citoyens. Guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XIIe-XIIIe siècles*, Paris, 2004, p. 66-67 : « plus elle réunit de monde, plus l'*exercitus* communal apparaît comme une machine conçue pour détruire et broyer plus que pour combattre, ne serait-ce parce qu'elle se déplace à la vitesse de l'escargot et que, telle une armée de sauterelles, elle doit à chaque étape faire le vide autour de son campement pour se nourrir. Du fait même de son poids et de sa lenteur, l'*exercitus* possède en quelque sorte les dispositions naturelles pour accomplir ce qui est sa tâche prioritaire et qui consiste à parcourir en tout sens le territoire ennemi pour y commettre le plus de dégâts possibles en s'en prenant aux récoltes, aux villages, au bétail, aux habitants, bref à tout ce qui peut faire objet de destruction, de capture et de rapine. C'est d'abord en ces termes qu'il faut juger l'efficacité d'une campagne militaire ». Les armées des grands royaumes de la fin du Moyen Âge reprirent aussi cette méthode des ravages étendus et systématiques (Ph. Contamine, « C'est un très périlleux héritage que guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 3, 1984, p. 12), qui justifia par exemple l'attribution par J. Molinet du titre de « roi des faucheurs » à Louis XI.

speditiones réservées aux *milites* »[409]. Cette dernière remarque est importante, car elle suppose un lien étroit entre les pratiques des armées en campagne et celle du raid. Ici encore, force est de constater une étroite parenté avec les pratiques hellénistiques.

I.3. Courses et coups de main

Ce lien, on le perçoit notamment dans un texte exceptionnel, le décret d'Araxa en l'honneur d'Orthagoras. Il reprenait les grandes étapes de la carrière civique d'Orthagoras. Le premier passage nous apprend que, lors d'une guerre livrée par Araxa contre Moagétès et les Boubôniens, « il avait été choisi comme officier par le peuple et ne cessait de combattre sur le front[410], soutenant tous les dangers et toutes les fatigues », αἱρεθεὶς ἡγεμὼν ὑπὸ | τοῦ δήμου διε̣τέλει πρωταγωνιστῶν, πάντα κίνδυ|νον καὶ πᾶσαν κακοπαθίαν ὑπομίνας[411]. Le terme πρωταγωνιστής indique qu'il n'hésita pas à s'exposer dans les combats. Il reste intéressant de relever que ces derniers semblent s'entendre au pluriel (avec le verbe διατελέω et l'adjectif πάντα), et que la guerre ne se condensa pas en une seule action. On en apprend en fait davantage sur son visage dans la suite du texte. Ainsi, « une fois terminée la guerre contre Moagétès, comme Moagétès avait fait une nouvelle razzia et enlevé un bon nombre de citoyens, envoyé en mission par le peuple auprès de la Confédération, il fit un exposé détaillé et fut choisi par les gens de la Confédération pour se rendre à Kibyra contre Moagétès, et auprès de Moagétès lui-même à propos des pillages qu'il avait commis et de toutes les exactions qu'il avait perpétrées contre nous », λυθέντος τε τοῦ πρὸς Μοαγέτην πολέμου, καὶ πά|λιν τοῦ Μοαγέτου ἐπαποστείλαντ̣ος κλωπείαν καὶ ἀπαγαγόντος ἱκανοὺς τῶν πολιτῶν, ἀπ[ο]|σταλεὶς ὑπὸ τοῦ δήμου πρεσβευτὴς πρὸ̣ς τὸ κοι|[ν]ὸ̣ν καὶ ἐμφανίσας τὰ κατὰ μέρος, εἰρέθη ὑπὸ τοῦ | [κ]οινοῦ πρεσβευτὴς πρὸς Κιβυράτας καὶ κατὰ Μοα|γέτου καὶ πρὸς αὐτὸν Μοαγέτην ὑπὲρ τῶν κεκλω|πευμένων καὶ ὑπὲρ ὧν ἦν ἀνομημάτων ἐπιτετε|λεσμένος καθ'ἡμῶν[412]. Malgré la suspension de l'état de guerre, il régnait visiblement un fort climat d'hostilité et tous n'avaient pas baissé les armes. Le point de vue des agressés transparaît bien dans le texte et la délégation dont fit partie Orthagoras exprima aux Kibyrates et à Moagétès son indignation sur des actes

[409] J.-C. Maire Vigueur, *Cavaliers et citoyens*, *op. cit.*, p. 60. C. J. Rogers, *Soldiers' Lives Through History : The Middle Ages*, Westport, 2007, p. 86-91, propose de représenter une armée médiévale comme une comète avec de nombreux débris orbitant autour d'elle, la comète étant le gros de l'armée, les débris les bandes ravageuses.
[410] Il me semble qu'on peut rendre ainsi l'expression διε̣τέλει πρωταγωνιστῶν. Comme προμαχέω, πρωταγωνιστέω pourrait être traduit autrement que comme « combattre au premier rang » car, même si l'on entend cette dernière expression au sens large, elle reste trop précise. Le verbe évoque certes l'exposition au danger. Mais il semble aussi condenser toutes les actions et tous les périls encourus comme les initiatives prises pendant la campagne. En résumé, il nous dit qu'Orthagoras ne cesse d'être sur le front. Il participe de la « théâtralité » de la mise en récit : A. Chaniotis, *War*, p. 212.
[411] *SEG* XVIII 570, l. 9-11.
[412] *SEG* XVIII 570, l. 11-23, traduction J. Pouilloux, *Choix d'inscriptions grecques*, Paris, 2003 [1960], n° 4.

jugés irréguliers car effectués en dehors de toute guerre déclarée. Il s'agit manifestement d'un raid opéré par des hommes relevant de la puissance de Moagétès, soit en désaccord avec les pourparlers et les mesures d'apaisement, soit simplement ignorants de la trêve. L'adverbe πάλιν montre en tout cas que la forme de l'action ne différait pas de celle des entreprises qui avaient été menées pendant la guerre[413]. Le raid s'inscrivait dans la continuité des opérations du conflit[414], mais dans une période d'accalmie, qui était aussi un temps de discussions et d'ambassades entre les deux camps. Il ne semble pas que les belligérants parvinrent à un accord de paix. La suite du texte paraît montrer l'échec des négociations et l'état de guerre larvée[415] qui s'est maintenu au moins pendant un temps : « soutenant tous les dangers et toutes les fatigues, il a accompli sa mission d'une manière digne de notre peuple et de la Confédération qui l'avait envoyé, sans laisser passer la moindre occasion de tenir tête aux tyrans et, par suite, il s'est trouvé impliqué dans un grand nombre de dangers et de complots en raison des combats qu'il livrait pour sa patrie », πάντα κίνδυνον καὶ κακοπαθί|ᾳν ὑπομένων ἐπρέσβευσεν ἀξίως τοῦ τε ἡμετέ|ρου δήμου καὶ τοῦ ἀποστείλαντος ἔθνους, καθόλου | τε τοῖς τυράννοις ἀντιβλέπων οὐδένα καιρὸν | παραλέλοιπεν, καὶ διὰ ταῦτα ἐμ πολλοῖς κινδύνο[ις] | καὶ ἐπιβουλαῖς γέγονεν διὰ τοὺς ὑπὲρ τῆς πα[τρί]|δος ἀγῶνας[416]. Quelque temps plus tard, l'état d'hostilité avec Kibyra se mua en nouvelle guerre, à laquelle Orthagoras prit part : « quand la guerre avec Kibyra a eu lieu, servant dans la cavalerie, il ne cessait de combattre sur le front et, envoyé en mission par le peuple auprès de la confédération de Lycie contre Kibyra à plusieurs reprises à propos des ravages commis dans nos campagnes, dans notre faubourg et de ce qui avait été enlevé dans la campagne, il a pris tout le soin qu'il fallait pour que nous obtenions l'assistance de la Confédération », ἔν τε τῷ πολέμῳ τῷ ἐνστάντι ἡμ[εῖν] | πρὸς Κιβυράτας ἔφιππ(ο)ς ὧν διετέλει πρωταγω|νιστῶν· καὶ ἀποσταλεὶς δὲ πρεσβευτὴς ὑπὸ τοῦ | δήμου πρὸς τὸ κοινὸν τὸ Λυκίων κατὰ Κιβυρατῷ[ν] | πλεονάκις ὑπὲρ τῆς κεκομμένης χώρας καὶ τοῦ | προαστίου καὶ ἐκ τῆς χώρας ἀναχθέντων, τὴν κα|θήκουσαν πρόνοιαν ἐποιήσατο ὅπως τύχωμε[ν] | τῆς παρὰ τοῦ ἔθνους βοιηθείας[417]. Le récit des opérations n'est guère développé et c'est en vérité par le compte rendu dressé à la Confédération des dommages subis que l'on peut se faire une idée de leur forme : les Kibyrates s'en prirent principalement à la *chôra* d'Araxa, qui eut certainement à subir des raids, mais il y eut aussi probablement une invasion d'ampleur, puisqu'ils parvinrent

[413] Une « *escalating* petite guerre » : J. Ma, « Fighting *poleis* », p. 354.
[414] Si la pratique n'était en rien une spécificité régionale, la topographie, avec ses reliefs marqués, s'y prêtait fort bien. Sur le pays de montagnes entre Boubôn et Araxa, voir J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1950, 183.
[415] Sur cet état de guerre, « déclarée ou non », entre Araxa dans la vallée et les cités des plateaux : L. Robert, « Une épigramme hellénistique de Lycie », *JS* 1983, p. 255 (= *OMS* VII, p. 545 ; *Choix d'écrits*, Paris, 2007, p. 528).
[416] *SEG* XVIII 570, l. 23-29, traduction J. Pouilloux.
[417] *SEG* XVIII 570, l. 29-36, traduction J. Pouilloux, légèrement modifiée.

à pousser jusqu'au « faubourg » (τοῦ προαστίου[418]) de la cité, dont les forces devaient avoir reflué jusque devant, voire derrière, les remparts. Une invasion en masse typique donc, contre laquelle Orthagoras et les cavaliers d'Araxa auraient mené une lutte d'harcèlement, celle-ci prenant peut-être la forme de combats répétés : le texte réutilise la formule employée dans la description de la guerre contre Moagétès et les Boubôniens, avec le verbe διατελέω. Il ne paraît pas incongru d'imaginer la présence, aux côtés et face aux cavaliers d'Araxa, des hoplites *thureophoroi* araxiens et kibyrates, qui se prêtaient parfaitement à ces types d'opérations[419]. Orthagoras eut à livrer d'autres guerres, et en particulier à mener un corps de *neaniskoi* lors des campagnes de la Confédération lycienne contre les tyrans Lysanias et Eudémos qui s'étaient emparés de Xanthos et de Tlos[420]. Plus tard, « quand la guerre eut lieu entre les Lyciens et les gens de Termessos, il fit campagne dans la cavalerie en refusant toute solde, et campa avec les Lyciens sur le territoire de Termessos, ne cessant de combattre sur le front », ἐνστάντος τε Λυκίοις πολέμου πρὸς Τερμησσεῖς | ἔφιππος ὢν συνεστράτευσεν δωρεὰν καὶ συνεστρατ[ο]|πέδευσεν μετὰ Λυκίων ἐν τῇ Τερμησσέων χώραι καὶ | πρωταγωνιστῶν διετέλει[421].

Orthagoras n'eut pas, semble-t-il, une « carrière » militaire des plus élevées : si on lui confia tôt des responsabilités[422], il servit aussi comme simple cavalier, et son commandement le plus important fut peut-être en tant qu'officier des *neaniskoi*, ἀποτέλειος τῶν νεανίσκων, pendant la guerre contre les tyrans Lysanias et Eudèmos. La charge assurée par Orthagoras pendant la guerre contre Boubôn (ἡγεμών) est incertaine. On pourrait comprendre qu'il dirigea toute l'armée d'Araxa, mais il semble bien plus probable qu'il fut désigné comme simple « officier », comme l'un des cadres de l'armée, et qu'il n'assura donc qu'un commandement de second ordre[423]. Il fut néanmoins élu à cette charge, ce qui laisse penser qu'il ne s'agissait pas d'une charge tout à fait modeste, comme celle de chef de file[424], d'ordinaire désigné sur le terrain par les officiers supérieurs. Il n'eut pas l'envergure d'un Phocion[425]. Pour autant, sa vie de citoyen-soldat ne fut pas de tout repos et, en plus de ses deux charges d'officier, il fit campagne deux fois dans la cavalerie. Peut-on en établir le contexte ? La datation du document

[418] Ils arrivèrent au plus proche de la ville. En 42, lors du siège de leur cité, les Xanthiens détruisirent « les faubourgs », τά προάστεια, de leur cité afin de priver l'armée de Brutus de matériaux qui leur seraient utiles pour leurs travaux : Appien, *Guerres Civiles*, LXXVI, 321.
[419] Voir sur les *thureophoroi* lyciens et pisidiens *infra* II.3. « Les champions de la ruse ».
[420] *SEG* XVIII 570, l. 36-46.
[421] *SEG* XVIII 570, l. 46-49, traduction J. Pouilloux, légèrement modifiée.
[422] Il fut « désigné officier par le peuple », αἱρεθεὶς ἡγεμὼν ὑπὸ τοῦ δήμου (l. 9-10) pendant la guerre contre les Boubôniens et Moagétès, le premier conflit de sa « carrière » militaire telle que l'expose le décret.
[423] Chez Philon de Byzance, 93, 19 ; 93, 10 ; 94, 19 ; 94, 30, le terme rassemble tous les officiers de divers grades qui dépendent des stratèges : Y. Garlan, « Cités, armées et stratégie à l'époque hellénistique d'après l'œuvre de Philon de Byzance », *Historia* 22, 1973, p. 24).
[424] Rappelons qu'un ἡγεμών, dans l'armée antigonide, pouvait être un simple meneur de file : M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 80-81.
[425] Élu quarante-cinq fois stratège : Plutarque, *Vie de Phocion*, 8, 1.

été fort débattue : J. et L. Robert envisageait une datation haute, vers 180[426], mais les études récentes ont eu tendance à privilégier une datation basse, après 167[427]. Il est d'ores-et-déjà difficile de savoir si le texte suit une logique chronologique ou thématique[428]. On peut relever que les événements évoqués, des guerres dans le Nord de la Lycie, semblent avoir davantage leur place durant la période postérieure aux dominations lagide, séleucide et rhodienne. La fondation de la Confédération lycienne, qui apparaît dans le document, serait d'ailleurs une conséquence de la guerre contre Rhodes[429]. Ces considérations, et les célébrations en l'honneur de Rome mentionnées à la fin du décret[430], laissent penser que les conflits auxquels participa Orthagoras eurent lieu après la libération de 167[431]. À cette période, Rome n'exerçait aucune véritable emprise sur la région. Un traité récemment publié entre un Moagétès, Kibyra, Boubôn et Balboura[432], qui pourrait avoir un lien avec les guerres que connut Araxa[433], ne montre pas d'intervention du pouvoir romain[434]. S'il prêtait attention aux actions des Rhodiens, il n'avait guère de raison de s'intéresser aux guerres livrées par les Lyciens à leurs voisins du Nord.

Quoi qu'il en soit, l'important est de retenir que la frontière entre les actions d'une armée en campagne et celles de groupes réduits lançant des incursions sur le territoire n'était pas des plus nettes. De fait, lorsque commençaient les opérations de ravage et de fourrage, une armée d'invasion se scindait en plusieurs troupes, certaines de réserve d'autres de dévastations, ces dernières pouvant, afin de couvrir plus de terrain, se fractionner en de nombreuses bandes qui porteraient au plus loin le saccage des terres. Depuis le campement principal de l'armée, de multiples partis rayonneraient pour vider les campagnes et les habitats ruraux de leurs biens et

[426] J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1950, 183.
[427] D. Rousset, *De Lycie en Cabalide. La convention entre les Lyciens et Termessos près d'Oinoanda*, Genève, 2010, p. 127-133, en particulier p. 132 pour l'importance des conclusions de M. Errington, « Θεά Ῥώμη und römischer Einfluß südlich des Mäanders im 2. Jh.v.Chr. », *Chiron* 17, 1987, p. 97-118, en faveur d'une datation postérieure à 167 : les fêtes pentétériques en l'honneur de Rome ne pourraient avoir été mises en place en 189. Certes, on sait désormais que les Kibyrates avaient déjà un culte de la déesse Rome en 174 : L. Meier, *Kibyra in Hellenistischer Zeit. Neue Staatsverträge und Ehreninschriften*, Vienne, 2019, p. 39-40. Il reste néanmoins très tentant d'associer l'épiphanie de Rome et la libération de 167 : la situation des Lyciens avant cette date, en lutte contre la domination rhodienne, n'était pas comparable à celle des Kibyrates.
[428] En faveur de l'ordre chronologique : D. Rousset, *De Lycie en Cabalide*, *op. cit*., p. 130. En faveur de l'ordre thématique : P. Fröhlich, « Compte rendu de R. Berhwald, *Der lykische Bund. Untersuchungen zu Geschichte und Verfassung*, Bonn, 2000 », *Latomus* 67, 2008, p. 497.
[429] R. Berhwald, *Der lykische Bund. Untersuchungen zu Geschichte und Verfassung*, Bonn, 2000, p. 90-99.
[430] *SEG* XVIII 570, l. 62-77.
[431] P. Fröhlich, « Compte rendu de R. Berhwald, *Der lykische Bund* », *loc. cit*., p. 497.
[432] L. Meier, *Kibyra*, *op. cit*., n° 3, p. 51-53.
[433] Sur le lien possible entre le décret honorifique d'Orthagoras et le traité : L. Meier, *Kibyra*, *op. cit*., p. 59, qui note que les Kibyrates, dans les deux documents, ne semblent pas former une fédération avec les autres villes.
[434] L. Meier, *Kibyra*, *op. cit*., p. 60-62, avance une autre hypothèse pour dater le traité, fondée sur la présence des Συμβρεῖς et donc de la cité, ici indépendante, de Symbra. Celle-ci, soumise à Rhodes après Apamée, aurait pu être absorbée un temps par Kaunos après 167 (une autre hypothèse suivant une interprétation de Chr. Marek, *I. Kaunos*, p. 85 et 89, à propos de la liste de donateurs n° 39, l. 34, où apparaît un Apollônios de Symbra) et, comme Kalynda, jusqu'en 164/3. La ville aurait été libérée après cette date et le traité lui serait donc postérieur. Tout cela reste très incertain. Symbra aurait pu être également indépendante avant la paix d'Apamée.

de leurs ressources. Ce fut le sort de la *chôra* d'Araxa lors de sa guerre contre Kibyra, et, à n'en pas douter, celui de la majorité des communautés qui subirent des invasions de masse. Ainsi de Priène qui fut, au début du IIIe siècle, victime d'une attaque des Magnètes du Méandre soutenus par la communauté des *Pedieis* et des « soldats » [435], peut-être de Démétrios[436], qui occasionna des dommages considérables dans sa campagne. Mais les nuées ravageuses étaient bien plus faibles qu'une armée en ordre de bataille, et le temps des déprédations était aussi celui pour les défenseurs de l'action et de la vengeance, comme pour les cavaliers d'Araxa. On laissait passer l'orage en attendant son heure. Si l'ennemi était particulièrement aventureux et négligeant, une sortie rapide et en masse pouvait amener un succès éclatant : en 198, les Étoliens avaient entamé le ravage des champs de la cité de Mètropolis en Thessalie quand les habitants, après s'être regroupés dans la ville, firent une saillie contre eux et les chassèrent de leur territoire[437]. Mais les assaillants ne se montraient pas toujours aussi imprudents, et la guerre prenait alors l'aspect d'une succession épuisante de courses et de contre-courses pour soutenir ou détruire les bandes de pillards, d'une « petite » guerre où se déployait une riche panoplie de tactiques.

Il convient bien entendu de distinguer les campagnes menées lors de conflits locaux de celles des guerres qui se déployaient à des échelles régionales ou suprarégionales. Néanmoins, la différence était davantage de degré que de nature. Les campagnes des puissants ne faisaient ainsi que reproduire l'usage des guerres frontalières, en le portant à une toute autre envergure. L'invasion touchait successivement plusieurs territoires, mais le principe ne s'en trouvait pas bouleversé : l'armée restait un essaim destructeur, nourri par ses dévastations qui, dans le même temps, forçaient les communautés ciblées à céder. Lorsqu'elle avait épuisé les ressources d'un territoire, ou obtenu sa soumission, elle passait dans un autre. En vérité, « du point de vue polémologique, si l'on parcourt par exemple l'histoire de la vieille Grèce au IIIe siècle et dans la première moitié du IIe, et particulièrement celle du Péloponnèse, qui nous est le mieux connue, on en retire l'impression que le style de guerre qui s'y pratiquait prolonge celui du IVe siècle plutôt qu'il ne se rattache au style nouveau de la grande poliorcétique hellénistique »[438]. Certes, la puissance d'une armée royale lui permettait d'accélérer les redditions en recourant plus régulièrement au siège et à l'assaut ; la fréquence de ces événements constituait un trait caractéristique de ces campagnes, et sans doute leur principale singularité. Mais ces longues expéditions, qui entraînaient de pénibles marches[439], prêtaient aussi davantage le flanc à toutes

[435] *I. Priene IK* 3, l. 13-14 et *I. Priene IK* 2, l. 5-7 ; Ch. V. Crowther, « *I. Priene* 8 and the History of Priene in the Early Hellenistic Period », *Chiron* 26, 1996, p. 223.
[436] Ch. V. Crowther, « *I. Priene* 8 », *loc. cit.*, p. 227. Priène étant quant à elle fidèle à Lysimaque.
[437] Tite-Live, XXXII, 13, 10.
[438] É. Will, « Le territoire, la ville et la poliorcétique grecque », *RH* 253, 1975, p. 316.
[439] Sur la pénibilité de certaines de ces expéditions, voir par exemple L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 197-198, à propos de la campagne d'Attale de 218, accompagnée d'une forte troupe galate : les Galates refusent d'aller plus loin avec Attale, « ils sont fatigués des marches ; l'itinéraire que j'ai reconstitué, sans jamais se buter à ces obstacles comme était la montagne entre le Lykos et le Mekestros, s'est déroulé dans un pays toujours

les actions de « petite » guerre que tentaient les agressés. En situation défensive, ces armées pouvaient être poussées plus facilement à l'action, car on attendait d'une superpuissance, comme auparavant, qu'elle ne laissât pas insulter impunément ses frontières[440]. Mais ce n'était pas une règle universelle : les Attalides, qui se laissèrent régulièrement enfermés dans Pergame, eurent quelques difficultés à assumer cette mission royale. Ce pragmatisme fut aussi la raison de leur survie, et la « petite guerre » leur fut souvent plus utile que la « grande »[441] : lorsque, peu après la bataille de Chios et peut-être de Ladè les Macédoniens s'approchèrent de Pergame, les défenseurs les affrontèrent dans une série d'accrochages qui les empêcha de s'approcher de la ville[442].

Par ailleurs, même entre deux puissantes armées, la bataille, si elle arrivait, serait précédée d'une foule d'actions secondaires et d'accrochages. Lors de la campagne qui aboutit à la bataille en Paraitakène (automne 316), les armées d'Antigone et d'Eumène campèrent à trois stades de distance l'une de l'autre[443]. Elles étaient séparées par une rivière, qui prévint tout engagement général mais n'empêcha pas les hommes des deux armées de s'affronter dans des escarmouches pendant quatre jours, comparables à celles qui opposèrent les soldats de Lysimaque et d'Antigone lorsque le second assiégea le camp du premier en 302[444]. Rien que de très banal en vérité, comme le remarquait Thucydide : « de part et d'autre, comme il est naturel entre armées voisines et se faisant face, on multipliait les inventions et s'employait en escarmouches et tentatives de toutes sortes », πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα πρὸς ἀλλήλους οἷον εἰκὸς τῶν στρατοπέδων ἐγγὺς ὄντων καὶ ἀντιτεταγμένων ἐμηχανῶντο καὶ ἀκροβολισμοῖς καὶ πείραις παντοίαις ἐχρῶντο[445]. Un passage qui suffit à écarter l'idée avancée par W. K. Pritchett qui voulait que les Grecs, lorsque deux armées se tenaient à vue, ne recouraient pas aux stratagèmes et aux coups de main[446], patientant docilement jusqu'à la bataille rangée. Au contraire, dans ces

accidenté ; du Lykos à Didyma Teiche les soldats ont eu très rarement à traverser une plaine qui eut une heure d'étendue ; de même de Didyma Teiche jusqu'à la plaine de Balikesir »

[440] On peut songer aux conséquences de la campagne de 199 menés par les ennemis de Philippe en Macédoine. S'ils ne purent rien achever de militairement décisif, le fait que le roi antigonide fut réduit à la défensive et ne parvint pas à empêcher l'invasion de son territoire ternit considérablement son image, comme l'a bien rappelé M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* V, Paris, 1957, p. 353 : « cette campagne, militairement si médiocre, fit pourtant grande impression en Grèce. Philippe avait laissé envahir la Macédoine, abandonné la mer aux ennemis : on pronostiqua sa défaite ». L'aveu de faiblesse passait pour d'autant plus flagrant que le roi ne put lancer que de faibles opérations de représailles.

[441] M. Kohl, « Sièges et défenses de Pergame. Nouvelles réflexions sur sa topographie et son architecture militaires », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 177-198, en particulier p. 183-184 et 192-193.

[442] Polybe, XVI, 1, 3.

[443] Diodore, XIX, 25, 2.

[444] Diodore, XX, 110, 1. Lysimaque tentait de retarder l'affrontement principal pour attendre ses alliés. La lutte semble s'être faite principalement à distance.

[445] Thucydide, VII, 25, 8, traduction J. de Romilly, légèrement modifiée. Aussi Polybe, I, 57, 6-7.

[446] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1979, p. 153 et 155. La fréquente proximité entre les camps de deux armées (p. 156-160) n'empêchait pas ces actions. Bien au contraire, elle les encourageait.

configurations, de telles affaires étaient monnaie courante[447], et une véritable constante tout au long de l'époque hellénistique[448]. En 227, Aratos, tandis qu'il tentait de secourir avec l'armée achéenne la cité de Mégalopolis, dont le territoire avait été envahi par les Lacédémoniens, se retrouva ainsi « harcelé d'escarmouches par Cléomène », ἀψιμαχοῦντι τῷ Κλεομένει[449]. De même, peu avant la bataille de Raphia, alors que les armées séleucide et lagide étaient en présence, « au bout de quelques jours, Antiochos décida de s'établir sur une position plus avantageuse et, ce faisant, d'accroître la confiance de ses soldats. Il se rapprocha du camp ennemi au point qu'il n'y eut plus, entre les retranchements des deux armées, qu'une distance de cinq stades. Dès lors, les accrochages se multiplièrent entre les détachements qui allaient à l'eau ou au fourrage », μετὰ δέ τινας ἡμέρας Ἀντίοχος, ἅμα τόπον βουλόμενος εὐφυέστερον μεταλαβεῖν καὶ ταῖς δυνάμεσιν ἐμποιῆσαι θάρσος, προσεστρατοπέδευσε τοῖς περὶ τὸν Πτολεμαῖον, ὥστε μὴ πλεῖον τῶν πέντε σταδίων τοὺς χάρακας ἀπέχειν ἀλλήλων. ἐν ᾧ καιρῷ περί τε τὰς ὑδρείας καὶ προνομὰς ἐγίνοντο συμπλοκαὶ πλείους, ὁμοίως δὲ καὶ μεταξὺ τῶν στρατοπέδων ἀκροβολισμοὶ συνίσταντο, ποτὲ μὲν ἱππέων, ποτὲ δὲ καὶ πεζῶν[450]. Certains chefs considéraient ces combats comme des opportunités pour aguerrir et endurcir leurs hommes, les habituer à la vue de l'adversaire[451]. À tout le moins, ils permettaient de tâter les forces de l'ennemi[452]. En résumé, lorsque deux armées ennemies se retrouvaient toutes proches, les combattants ne restaient pas inactifs, quand bien même les chefs hésitaient à livrer bataille, et c'était au fond de cette façon qu'ils vivaient le plus régulièrement la guerre et les combats[453]. En outre, se rapprocher de l'adversaire ne signifiait pas nécessairement se mettre en position de livrer bataille : le mouvement était quelquefois exécuté dans le seul but d'assurer la protection du territoire contre les ravages de l'envahisseur, par les saillies qui seraient portées contre les partis de ce dernier, mais aussi par la simple présence de l'armée qui le forcerait à plus de précaution dans ses entreprises de fourrage et de pillage[454]. La lutte prenait alors, de nouveau, la forme d'une série d'accrochages.

---

[447] Dans ses *Helléniques*, Xénophon, comme Thucydide, ne s'attarde pas en général sur ces actions et les mentionne en passant : ainsi en IV, 3, 14.

[448] Et n'étaient en rien propres à l'Orient grec : Polybe, I, 18, 6 et 19, 6 (devant Agrigente, pendant la Première guerre punique, en 261).

[449] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 36, 4.

[450] Polybe, V, 80, 6-7, traduction D. Roussel. Voir aussi V, 81, 4.

[451] Xénophon, *L'hipparque*, 8, 20, rappelait le « degré de crainte que les ennemis éprouvent les premiers jours quand ils campent face à face », καὶ ὅταν πολέμιοι ἀλλήλοις ἀντικάθωνται, ὡς πολὺ ταῖς πρώταις ἡμέραις φοβερώτατα ἔχουσιν (traduction Éd. Delebecque).

[452] Polybe, II, 54, 9 : en 223, Antigone Gonatas livra une série d'escarmouches à Cléomène, qui gardait avec les Lacédémoniens les entrées de la Laconie. On retrouve cette pratique en Occident : XI, 21, 7 ; XIV, 8, 4.

[453] Encore au Ier siècle : Photios, *Bibliothèque*, IV, 234b, pour un témoignage de Mémnon sur les escarmouches quotidiennes que livra vers 71 une armée pontique commandée par Taxilès et Diophantos contre l'armée de Lucullus.

[454] Ainsi Kleuas, officier antigonide, après plusieurs succès pendant l'année 169 contre la force romano-épirote du légat Appius Claudius, rapprocha son camp de celui de son ennemi pour couvrir les terres des alliés du roi de Macédoine : Tite-Live, XLIII, 23, 5.

Ce visage de la guerre n'était guère éloigné d'un autre : celui de la razzia frontalière. Car les raids ne s'arrêtaient pas avec le repli d'une invasion, et il ne faut pas les réduire aux seules opérations lancées depuis les campements des armées en campagne. Lors de conflits prolongés, les belligérants, parfois à court de ressources après les déploiements de force[455], parfois par manque d'opportunités pour les réaliser[456], se contentaient d'une guerre de courses. Mais ces dernières s'ajoutaient aussi souvent aux opérations de grand style. Elles étaient des entreprises courantes lors des guerres frontalières et permettaient de se projeter sur le territoire ennemi, d'infliger quelques dégâts tout en réalisant une opération lucrative. On s'emparait de biens, mais aussi d'hommes et de femmes[457]. Plutarque rappelle la banalité de ces raids dans la vie guerrière des cités péloponnésiennes au milieu du IIIe siècle[458]. L'appât du gain était le principal moteur de ces expéditions, et les cités comme les rois[459] en faisaient usage[460]. Selon Plutarque, Pyrrhos, à peine devenu roi d'Épire, profita de la situation trouble de la Macédoine, en proie aux querelles de succession après la disparition de Cassandre. Il aurait lancé « des courses en Thessalie », καταδρομαί τῆς Θεσσαλίας[461]. Il recommença quelques temps plus tard, lors du siège de Thèbes par Démétrios[462], et une maladie de ce dernier apporta encore l'occasion de courir la Macédoine, pour le butin[463]. Les opérations de la belle saison étant insuffisantes pour étancher la soif de butin de bien des soldats, professionnels ou non[464], la fin des grandes campagnes printanières et estivales n'entraînait pas nécessairement le repos des armes et ne marquait pas la fin des tentatives. Il suffisait d'avoir un substitut au puissant camp retranché, de disposer d'autres bases arrières. Elles étaient toutes trouvées : les raids partiraient des forts frontaliers.

---

[455] Ainsi les Béotiens et les Phocidiens, pendant la Troisième guerre sacrée, durant l'année 351-350 : Diodore, XVI, 40, 2. Voir aussi Diodore, XV, 22, 2 ; XVI, 7, 2.
[456] Diodore, XII, 23, 2, à propos d'une guerre entre Thourioi et Tarente en 444/3.
[457] Sur ces enlèvements : L. Robert, *Études Anatoliennes*, Paris, 1937, p. 94-96 ; Id., « Sur un décret des Korésiens au musée de Smyrne », *Hellenica* XI-XII, Paris, 1960, p. 135 ; A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, Lausanne, 1994, p. 230-232 ; A. Chaniotis, : « Mobility of Persons during the hellenistic Wars, State Control and Personal Relations », dans C. Moatti (éd.), *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne*, Rome, 2004, p. 491-492.
[458] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 6, 1.
[459] Pausanias, VII, 7, 6 rappelle, en passant, les courses que lançaient des détachements, appartenant peut-être aux garnisons de Philippe V, lors des guerres de ce roi contre les Étoliens et les Athéniens. Sur les raids menés contre l'Attique depuis Chalcis et Corinthe lors de la Deuxième guerre de Macédoine (Tite-Live, XXXI, 22, 6-7 ; Polybe, XVI, 27, 1) : Chr. Habicht, *Athènes hellénistique. Histoire de la cité d'Alexandre le Grand à Marc Antoine*, Paris, 2006 [2000], p. 220-221.
[460] Rien de bien nouveau : Thucydide, VI, 95, 1 rappelle l'expédition fort lucrative que les Argiens menèrent contre la Thyréatide lacédémonienne en 414. Ils auraient fait un butin d'une valeur de 25 talents.
[461] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 7, 2.
[462] Plutarque, *Vie de Démétrios*, 40, 1.
[463] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 10, 1-2.
[464] Sur le butin imposant que firent les Thébains et les Péloponnésiens pendant la guerre de Décélie, par leurs incursions en Attique : Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 39.

C'est un fait bien connu : au moins dès le Ve siècle, et de façon plus systématique à partir du IVe siècle, les territoires de nombre de communautés se couvrirent de forts construits en dur[465]. Au début du IIIe siècle, nombre de cités disposaient de solides ceintures fortifiées[466]. L'usage premier de nombre de ces édifices était évidemment de constituer de puissants points d'appui pour la défense du plat pays[467], leurs garnisons pouvant intervenir rapidement sur les secteurs éloignés des villes[468], et leurs fortifications servirent de refuge aux populations environnantes[469]. Les royaumes[470] comme les cités veillèrent à disposer de telles places fortes pour protéger leurs terres. Il est probable que la menace que faisaient peser les courses et les incursions motiva au moins autant leur construction que la volonté de disposer d'abris en cas de grande invasion. Ces édifices étaient peut-être d'autant plus nécessaires dans les cités « dispersées », dont la population vivait majoritairement dans des établissements répartis sur l'ensemble du territoire et non dans le centre urbain principal[471], ou pour des communautés qui n'habitaient pas en cité : ainsi des Mysiens qui, à l'époque hellénistique, vivaient disséminés dans de nombreux villages[472]. D'autres forts, bâtis sur les confins, purent servir à la surveillance des frontières[473], aussi parfois des points de passage. Déjà au Ve siècle, les passes montagneuses

[465] Il convient de rester prudent quant à l'origine de cette tactique défensive, car aux constructions en dur purent précéder des structures non pérennes. Les « fortins » (τὰ ἐρυμάτα) dans lesquels, selon Denys d'Halicarnasse, VI, 3, 1, les paysans romains trouvèrent refuge lors de l'invasion du territoire par l'armée des Latins, peu avant la bataille du lac Régille, étaient ainsi peut-être des édifices modestes, en matériaux périssables. On serait là au début du Ve siècle, certes en Italie centrale, mais le parallèle vaut mise en garde. Pour prendre une comparaison historique : il serait étrange de faire débuter l'histoire des fortifications rurales médiévales avec leurs premières constructions en pierre. Les « mottes castrales » et bien d'autres forteresses du Haut Moyen Âge seraient ainsi écartées de la discussion (voir à leur sujet L. Bourgeois, « Les résidences des élites et les fortifications du haut Moyen Âge en France et en Belgique dans leur cadre européen : aperçu historiographique (1955-2005) », *Cahiers de Civilisation Médiévale* 49, 2006, p. 127-128, 132-135). Le XIIe siècle deviendrait une période de « révolution militaire », le temps de l'invention de l'usage des fortifications pour couvrir un territoire ; une position évidemment intenable. Ne prenons-nous pas un tel risque en considérant que les constructions de la fin du Ve et du IVe siècle représenteraient un renversement complet des conceptions des Grecs en matière de défense des territoires ? Les fortins de pierres sèches repérés dans l'Érétriade par S. Fachard, *La défense du territoire. Étude de la chôra érétrienne et de ses fortifications*, Gollion, 2012, p. 251-252, sont très difficiles à dater.

[466] Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit*., p. 81.

[467] L. Robert, « F. G. Maier, Griechische Mauerbauinschriften », *Gnomon* 42, 1970, p. 588-589 et 598-603 (= *OMS*, VI, p.638-639 et 648-653) ; J. Ma, « Fighting *Poleis* », p. 341-343 ; S. Fachard, *La défense du territoire*, *op. cit.*, p. 265-266.

[468] Xénophon, *Mémorables*, III, 6, 11.

[469] Ainsi des fortifications de l'Attique construites à proximité des centres des dèmes : M. H. Munn, *The Defense of Attica. The Dema Wall and the Boiotian War of 378-375 B.C.*, Berkeley, 1993, p. 27-32.

[470] Pour le royaume macédonien : P. Parisot, *Le contrôle de l'espace européen par les rois de Macédoine, des origines à la fin de la monarchie (VIe siècle av. J.-C. – 168 av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, Université de Lorraine, 2015, p. 527-565. Les Macédoniens établirent tôt des garnisons sur les poreuses frontières illyriennes (Strabon, VII, 7, 9 C 327. Philippe II établit des forts pour consolider sa mainmise sur la région : N. G. L. Hammond, « Illyrians and North-West Greeks », dans D. M. Lewis *et al*. (éd.), *The Cambridge Ancient History VI. The Fourth Century B.C.*, Cambridge, 1994, p. 438).

[471] Stratonicée de Carie (?) : selon R. van Bremen, « The Demes and *Phylai* of Stratonikeia in Karia », *Chiron* 30, 2000, p. 400-401, les indices concernant le peuplement de Stratonicée plaident en faveur d'une « *dispersed city* », vivant largement sur le territoire, avec une capitale administrative, économique et religieuse qui n'aurait pas pour autant été un centre démographique important.

[472] L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 191-197.

[473] Citons le cas de la fondation attalide lourdement fortifiée d'Eumeneia de Phrygie, sur le flanc nord de la plaine du Méandre, une ville destinée à être une forteresse frontalière surveillant les régions occupées par les Galates et

étaient généralement surveillées en temps de guerre et, si nécessaires, gardées[474]. Une veille vigilante pouvait interdire toute invasion, prévenir l'irruption de l'ennemi dans une partie du territoire, ou au moins le ralentir. En 222, le roi Cléomène dut déloger par la force les hommes qui gardaient le passage de l'Olygyrtos, un col montagneux entre Stymphale et Orchomène[475]. En 190, la bonne garde faite par les Étoliens de leurs défilés convainquit les Romains, qui sortaient du siège de Lamia, de ne rien tenter contre Naupacte[476]. Il était cependant fort difficile de la maintenir avec rigueur sur le temps long. D'où l'intérêt de disposer de forteresses auprès des cols et des défilés[477].

Mais si l'on a souvent, et à juste titre, souligner cette importance défensive des forts, et des réseaux qu'ils purent peut-être former[478], il convient de rappeler que ces espaces fortifiés constituaient également des bases d'opérations et d'agressions[479], notamment lorsqu'ils se trouvaient à proximité des frontières[480], et en particulier lors des guerres entre communautés voisines. Tout dépendait de la situation du fort, de sa position ou non près des frontières, et de son rôle car, comme le rappelle Ph. Gauthier, à propos des forts des Colophoniens, « certains pouvaient servir à la protection des habitants du plat pays, tandis que d'autres, situés dans des emplacements stratégiques, servaient de guettes »[481]. Les forts dont le but premier n'était pas de tenir les frontières mais ne s'en trouvaient séparés que par une faible distance, une ou deux heures de marche, convenaient encore fort bien. Dans ces places, il était possible de rassembler et de concentrer des combattants derrière les enceintes, à l'abri des regards, et de planifier des attaques contre le territoire ennemi et ses habitants. Depuis ces lieux, des détachements

protégeant le Sud de la Phrygie sous domination attalide : P. Thonemann, *The Maeander Valley. A Historical Geography from Antiquity to Byzantium*, Oxford, 2011, p. 143-148 et 170-174.

474 R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 80. Voir par exemple Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 36 et 59 ; *Mémorables*, III, 5, 25-28.

475 Plutarque, *Vie de Cléomène*, 26, 5. Voir pour d'autres exemples contemporains Plutarque, *Vie de Cléomène*, 20, 1 et 26, 2 ; Polybe, V, 68, 6 et 9 ; 69, 1-2 ; 72, 4. À la fin du IVe siècle : Diodore, XIX, 35-36.

476 Tite-Live, XXXVII, 5, 4.

477 Certes, comme le fait remarquer S. Fachard, *La défense du territoire*, *op. cit.*, p. 266-267, certains forts construits auprès de passes ne les barraient pas et se trouvaient en retrait. Le choix d'un puissant site défensif primait sur la mission de contrôle. Il restait en tout cas dangereux pour une armée d'invasion de franchir un passage en laissant dans son dos, et sur l'éventuel chemin de retour, une place occupée par une force intacte. En outre, avec un fort à proximité, les défenseurs hésiteraient moins à s'aventurer dans une passe pour tenir les goulets étroits et difficiles (là où l'on ne pouvait bâtir), sachant qu'un refuge se trouverait sur leurs arrières. Quant aux troupes modestes, la garnison aurait été en mesure de sortir et de les intercepter.

478 Sans pour autant devenir un « réseau de surveillance visuelle », fort difficile à mettre en place. S. Fachard, *La défense du territoire*, *op. cit.*, p. 271-273, rappelle que la portée des signaux effectués depuis des points fortifiés était faible, de nuit comme de jour, et qu'il est peu probable que les tours des forts portaient d'imposants foyers, nécessaires pour être vus au-delà d'un kilomètre. À moins de disposer d'un maillage très resserré de forts, des relais ponctuels devaient être établis pour communiquer.

479 J. A. Thorne, « Warfare and Agriculture : The Economic Impact of Devastation in Classical Greece », *GRBS* 42, 2001, p. 239 : « *fortified post gave ravagers a safe retreat* ».

480 Au Ve siècle, on peut déjà songer au fort de Kypsélès construit par les Mantinéens sur le territoire de Parrhasia, au plus proche de la Sikiritide : Thucydide, V, 33, 1-3.

481 Ph. Gauthier, « Le décret de Colophon l'Ancienne en l'honneur du Thessalien Asandros et la sympolitie entre les deux Colophon », *JS* 2003, p. 67 (= *Études*, p. 600) : « », et quelques-uns devaient assurer les deux missions ; voir aussi les autres remarques, p. 65-69 (= *Études*, p. 598-602), sur la garde du territoire de Colophon l'Ancienne, qui reprend les précédentes observations de J. et L. Robert.

pouvaient se porter rapidement au-delà des frontières, opérer des destructions, capturer du bétail et des hommes, et revenir sans coup férir à l'abri des fortifications[482]. Bien entendu, cela n'était pas leur fonction première et rares durent être les constructions d'ampleur, surclassant le fortin éphémère, faites dans ce but. Cela n'enlève rien au fait que, loin d'être des ouvrages uniquement défensifs, les forteresses possédaient un potentiel offensif[483]. D'où la tentation constante de s'en emparer[484] ou d'ériger à la hâte des points retranchés sur un territoire envahi, pratique qui n'apparut d'ailleurs pas avec la guerre de Décélie, et représentait déjà une option attractive au début de la guerre du Péloponnèse[485]. On connaît bien, par Thucydide, les effets des raids menés par les garnisons de Décélie[486], qui forçaient la cavalerie athénienne à des sorties quotidiennes pour les contenir[487]. Certaines cités au territoire réduit n'avaient pas besoin de ceinture fortifiée sur leurs confins pour tenter ces incursions[488] : depuis la ville, établie généralement sur ou près d'une hauteur[489], la vue portait jusqu'aux terres ennemies[490] ou à des points d'observation proches des frontières. Un parti pouvait parcourir rapidement la distance qui l'en séparait. L'usage présentait d'ailleurs un autre avantage : le secret de l'entreprise, essentiel à l'effet de surprise, était plus aisé à préserver en lançant l'opération depuis un point éloigné des limites du territoire, souvent surveillées[491].

La construction de nombreux forts permanents sur les territoires représente néanmoins l'un des traits marquants de la période étudiée. À partir du IIIe siècle, quand la majorité des communautés eurent bien entamé ou même achevé le maillage défensif de leurs terres, la guerre de raids traditionnelle évolua dans un paysage militaire différent de celui du début du IVe siècle. Les entreprises de courses et de contre-courses pouvaient s'appuyer sur de puissantes places fortes permanentes. Ces cadres offraient de nouvelles opportunités tactiques qui seront étudiées plus loin[492]. On notera cependant qu'il ne s'agissait pas à proprement parler d'une « révolution

[482] Une tactique que l'on connaissait aussi en Italie centrale : Denys d'Halicarnasse, VI, 3, 1.
[483] Comme les châteaux de l'époque médiévale, bases arrières des chevauchées. Pour un exemple précis, dans les guerres entre les principautés de Dauphiné et de Savoie : A. Kersuzan, *Défendre la Bresse et le Bugey. Les châteaux savoyards dans la guerre contre le Dauphiné (1282-1355)*, Lyon, 2005, p. 101-103, 107.
[484] Exemple du fort dit Teichos, appartenant à la cité de Dymè, pris en 219 par les Éléens pour porter la guerre sur son territoire : Polybe, IV, 59, 4-5 et 60, 1.
[485] Thucydide, I, 142, 2-4.
[486] Thucydide, VII, 27, 3-4.
[487] Thucydide, VII, 27, 5.
[488] Pas même pour leur défense : S. Fachard, *La défense du territoire*, *op. cit.*, p. 273-274, a ainsi relevé que les fortifications rurales du territoire érétrien avaient été construites à bonne distance de la ville, car l'enceinte urbaine était jugée une protection suffisante pour la plaine avoisinante.
[489] Pour l'Arcadie : M. P. Maher, *The Fortifications of Arkadian City States in the Classical and Hellenistic Periods*, Oxford, 2017, p. 31-33, 66-69.
[490] On pense par exemple à l'acropole de Priène, « piton escarpé qui tient la ville sous les yeux du phrourarque et toute la région » : J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », *JS* 1976, p. 201 (= *OMS* VII, p. 345). Le regard ne devait certes pas discerner dans le détail les mouvements des habitants, mais on pouvait certainement repérer les déplacements de grands troupeaux, cibles potentielles, ou de troupes importantes adverses, invitant à repousser l'entreprise, notamment par les nuages de poussière soulevés.
[491] Voir *infra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés ».
[492] Voir *infra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés ».

militaire » mais plutôt d'une adaptation et d'aménagements, rendus possibles par les moyens que décidèrent de leur allouer les communautés et les progrès des architectures militaires, afin de mieux répondre aux menaces ordinaires. La logique était d'abord défensive, mais on apprit rapidement à user du procédé de manière offensive, ces ouvrages offrant bien des avantages pour porter la guerre de courses chez l'ennemi.

À la fin du IIIe siècle, les Étoliens maîtrisaient cette manière de faire la guerre par le raid, l'accrochage et la fortification des points clés[493]. En la matière, ils semblent avoir fait preuve d'une activité et d'une audace hors du commun, n'hésitant pas à pousser leurs courses loin de leurs frontières. Pendant la guerre des Alliés, depuis Thèbes de Phtiotide, avant sa conquête par les Macédoniens en 217, ils lancèrent des raids en profondeur contre leurs ennemis du Nord : « comme (la ville de Thèbes) était alors aux mains des Étoliens, ceux-ci s'en servaient comme base pour effectuer des raids incessants et causer de sérieux dommages aux habitants de Démétrias, de Pharsale et de Larissa. Ils faisaient aussi de fréquentes incursions jusque dans le bassin de l'Amyros », ἐξ ἧς καὶ τότε, κατεχόντων αὐτὴν τῶν Αἰτωλῶν καὶ συνεχεῖς ποιουμένων τὰς ἐπιδρομάς, μεγάλα συνέβαινε βλάπτεσθαι τούς τε Δημητριεῖς καὶ τοὺς Φαρσαλίους, ἔτι δὲ Λαρισαίους· πολλάκις γὰρ ἐποιοῦντο τὰς καταδρομὰς ἕως ἐπὶ τὸ καλούμενον Ἀμυρικὸν πεδίον[494]. Les Étoliens rayonnaient dans presque toutes les directions, à l'Est vers la proche Démétrias, au Nord vers Larissa et la plaine d'Amyros, à l'Ouest vers Pharsale. Sans surprise, leurs ennemis cherchèrent à riposter par le même procédé. En 219, les Épirotes convainquirent ainsi Philippe de porter son armée contre la place d'Ambrakos, car elle pourrait leur servir de base d'opérations contre Ambrakia, alors membre de la Confédération étolienne, et son territoire[495]. Il est ici intéressant de relever la différence d'ambitions entre les Épirotes, qui se proposaient d'avancer par petites étapes, de prendre pied en un point pour porter des attaques sur le territoire ennemi le plus proche, et les Étoliens qui n'hésitaient pas, au fort de la guerre contre le roi de Macédoine, à courir la Thessalie jusqu'à la lointaine Larissa. Un signe certainement de la disproportion des forces à cette période entre les deux Confédérations, mais aussi un bon exemple de l'originalité des pratiques guerrières étoliennes.

C'est sans doute à cette catégorie des raids frontaliers qu'il faut rattacher les incursions des Magnètes du Méandre contre le territoire priénien qu'évoque un arbitrage de Mylasa (vers 175-160)[496]. Durant la guerre « commune » des premières années du IIIe siècle, le territoire éphésien avait subi des dommages comparables[497], conséquences probables de telles

[493] En dernier lieu J. P. Prieto Iommi, « Rome, Etolia y la Batalla de Cinoscéfalas en 197 a.C. : la historia militar de un conflicto cultural », *Latomus* 78, 2019, p. 402.
[494] Polybe, V, 99, 4-5 (traduction D. Roussel).
[495] Polybe, IV, 61, 5-8.
[496] *Syll.*[3] 679, l. 55-57. Cf. Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 160-161.
[497] Ch. V. Crowther, « Iasos in the Second Century BC, III : Foreign Judges from Priene », *BICS* 40, 1995, p. 120-122.

entreprises. Elles restaient des péripéties guerrières ordinaires, et « comme à l'époque classique, ces incursions temporaires visaient prioritairement à empêcher l'exploitation du finage, à piller, incendier, ravager (…) les récoltes, les outils de production, et capturer des citoyens et des esclaves »[498]. Certes, les confédérations purent créer, dans une certaine mesure, des espaces de paix sur les frontières communes de leurs cités membres[499]. Toutes les frontières n'étaient plus pareillement exposées, et tous les confins n'étaient pas des zones de conflit. Néanmoins, la guerre n'était jamais rejetée bien loin. Pour ne prendre que l'exemple des cités qui formèrent le cœur originel de la Confédération achéenne, si elles se préservèrent en s'associant de certains conflits de voisinage, elles n'en gardèrent pas moins une partie considérable de leur territoire sous la menace de leurs voisines du Sud, ou de la Confédération étolienne au Nord, juste de l'autre côté du golfe de Corinthe. Les guerres de courses frontalières perdurèrent en fait jusqu'au moment où le pouvoir romain empêcha les querelles de voisinage de dégénérer en conflit armé. Mais cette paix romaine se construisit progressivement : en Asie Mineure, dans les années qui suivirent la disparition d'Aristonikos (129), elle était très fragile. Le décret de Colophon en l'honneur de Ménippos fait allusion à une plainte de la cité ionienne de Métropolis portée devant le Sénat : les Colophoniens auraient fait une saisie d'hommes sur leurs terres[500]. Il s'agissait d'un raid. En effet, les Colophoniens ne se contentèrent pas de s'emparer des Métropolitains de passage sur leur territoire, ils franchirent la frontière. Cet événement se passa après la guerre d'Aristonikos, entre des cités toutes deux alliées de Rome. L'état d'hostilité se dégrada visiblement en guerre larvée[501]. Le décret colophonien en l'honneur de Polémaios mentionne d'ailleurs des raids subis sur le territoire civique à cette période[502], et G. A. Lehmann a proposé de voir en ces incursions des opérations de représailles des Métropolitains[503]. Le décret de Cyzique en l'honneur de Machaôn, fils d'Asklépiadès, évoque lui aussi des raids qu'auraient subi la cité après la fin de la guerre contre Aristonikos[504] : « désigné stratège [du territoire public ?] [505], il lutta contre ceux qui faisaient des incursions, détournant ainsi des citoyens le malheur et la peine », ἐξῆς ταγεὶς στρατηγὸς ἐπὶ τῆς [δημοσίας ? χώρας πρὸ]ς ἐπιτροχαζόντων διηγώνισ[ε, ἀποστρέφων] κίνδυνον καὶ κακοπαθίαν [τοῖς] | πολίταις[506]. En

[498] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 162.
[499] Sur les arbitrages au sein des confédérations d'Asie Mineure : Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 172-173.
[500] J. et L. Robert, *Claros* I. *Décrets hellénistiques*, Paris, 1989, p. 63-66, col. I, l. 50, II, l. 7.
[501] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 162.
[502] J. et L. Robert, *Claros* I, *op. cit.*, p. 11-17, col. II, l. 31-51.
[503] G. A. Lehmann, « Ἀνδρολήψιον. Rom und der Menschenfang-Streit zwischen Kolophon und Metropolis », *ZPE* 144, p. 79-86 et Id., « *Corrigendum* », *ZPE* 145, p. 30.
[504] Le passage en question venant après les campagnes romaines auxquelles participa Machaôn : *IGR* IV 134, l. 20.
[505] J. et L. Robert, *Claros* I, *op. cit.*, p. 34 note 137 proposaient στρατηγὸς ἐπὶ τῆς [συμμαχία]ς. Les courses touchant ici directement les citoyens de Cyzique, et donc probablement le territoire de la cité, la restitution de Fr. Canali de Rossi, *ISE* III 184, ἐπὶ τῆς [δημοσίας χώρας πρὸ]ς ἐπιτροχαζόντων, semble plus appropriée.
[506] *IGR* IV 134, l. 23-26, traduction P. Brun, « Les cités grecques et la guerre : l'exemple de la guerre d'Aristonicos », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les cités grecques et la guerre en Asie Mineure*

cette fin de IIe siècle, le pouvoir romain put surtout, tant bien que mal, limiter le nombre de ces conflits entre les villes et en réduire les durées, en imposant des arbitrages et la cessation des hostilités. Aucune force armée romaine n'était stationnée en Asie, et les gouverneurs ne pouvaient au mieux que prévenir ou endiguer les éruptions de violence[507]. On observe toutefois l'apparition de mesures de contrôle plus étroites à partir du Ier siècle : Rome semble avoir alors son mot à dire sur les fortifications de certaines cités et de leurs territoires[508], autrement dit sur un aspect très important de la défense et des guerres coutumières. On ne peut toutefois exclure qu'encore à cette période des accrochages entre cités, avant toute intervention extérieure, purent entraîner une prise d'armes, et mirent les gouvernants romains devant le fait accompli[509]. En outre, à chaque révolte contre Rome ou guerre civile entre Romains[510], des conflits séculaires refirent surface. Des cités limitrophes pouvaient prendre parti pour l'un ou l'autre camp, et se répartir soigneusement entre les belligérants afin de s'aligner contre leurs opposants traditionnels[511]. Il est facile d'imaginer que ce type de conflit faisait renaître la guerre de courses traditionnelle. Car dans les cités, quand une *stasis* dégénérait en conflit armé, c'était souvent elle qui refaisait surface : en s'emparant d'un fort, les dissidents disposaient d'une puissante base arrière pour lancer leurs raids et extorquer les ressources nécessaires à leur survie[512], en attendant de livrer un combat décisif ou de reprendre pied dans la ville. Dans l'arbitrage rhodien du conflit entre Priéniens et Samiens pour le fort du Kariôn au pied du Mont Mycale (et la plaine de la Dryoussa)[513], les représentants de Samos nous apprennent que la forteresse servit de base arrière aux courses menées par les démocrates priéniens contre les partisans du tyran Hiéron, qui tenait la cité de Priène : après s'être emparés de la forteresse, « ils partaient de là pour faire des courses et tout le mal possible à Hié[rôn et à ceux qui] avaient pris parti pour

à l'époque hellénistique, Tours, 2004, n° 6, p. 47-48. Étaient-ce les actes de bandes désœuvrées, mercenaires ou rescapées de la défaite d'Aristonikos, ou de communautés profitant de l'état de troubles pour régler leurs comptes avec les Cyzicéniens ? L'état de la documentation ne permet pas de trancher.

[507] C. Brélaz, *La sécurité publique en Asie Mineure sous le Principat (Ier-IIIème s. ap. J.-C.)*, Bâle, 2005, p. 23-26.

[508] J. et L. Robert, *La Carie* II. *Le plateau de Tabai et ses environs*, Paris, 1954, p. 102, à propos d'un sénatus-consulte autorisant les Tabéniens à fortifier le *chôrion* Thuèssos, « situé sur le territoire de Tabai et dépendant de lui comme n'importe quel autre village ». Aussi p. 102 note 2 à propos de Thisbé.

[509] En Asie Mineure comme dans une large partie de la Grèce propre. Sur le caractère souple et non-permanent de la « présence physique de l'autorité romaine » en Grèce, hors province de Macédoine : Chr. Müller, « « L'Achaïe à l'époque républicaine (146-27 av. J.-C.) : une province introuvable ? », *Chiron* 50, 2020, p. 49-100, en particulier p. 76-86 et 91-93. J. Fournier, *Entre tutelle romaine et autonomie civique. L'administration judiciaire dans les provinces hellénophones de l'Empire romain (129 av. J.-C. – 235 apr. J.-C.)*, Athènes, 2010, p. 8, sur le « contrôle informel de la Grèce » par le proconsul de Macédoine.

[510] La période 88-31 fut loin d'être paisible pour le monde égéen : Chr. Müller, « Les Romains et la Grèce égéenne du Ier s. av. J.-C. au Ier s. apr. J.-C. : un monde en transition », *Pallas* 96, 2014, p. 195-196.

[511] Les Oinoandiens prirent ainsi le parti de Brutus par haine de Xanthos : Appien, *Guerres Civiles*, LXXIX, 332.

[512] J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », *JS* 1976, p. 197, 210-214 (= *OMS* VII, p. 341, 354-358). Comme le remarquaient J. et L. Robert (p. 199 = *OMS* VII, p. 343) les forts sur des îles, comme dans le cas milésien, sont moins menacés par ce genre de sécession, la garnison rebelle étant séparée du reste du territoire par la mer et pouvant se retrouver vite isolée.

[513] *I. Priene IK* 132. Voir Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 239-241 ; A. Magnetto, « La querelle territoriale entre Samos et Priène : propositions pour un débat », *Topoi* 16, 2009, p. 7-17.

Hiérôn » ἐξ οὗ ὁρμουμένους κατατρέχειν καὶ κακοποιεῖν τόν τε Ἱέρ[ωνα καὶ τοὺς τὰ α]ὐτὰ τῶι Ἱέρωνι αἱρε[υμένους[514].

Revenons aux guerres frontalières. Dans ces contextes, le manque de précision de sources rend souvent bien difficile l'identification des commanditaires et des auteurs des raids. Des communautés autorisaient probablement lors de certains conflits les initiatives privées ; des États, comme celui des Étoliens, purent en faire une règle[515]. Mais, à l'inverse des raids de l'époque archaïque, la grande majorité des expéditions étaient, semble-t-il, menées sur ordre des autorités supérieures. Le décret de Colophon en l'honneur de Ménippos précise que ce furent les magistrats de la cité qui se virent accusés par les Métropolitains d'avoir fait la saisie d'hommes (πεποιημένων τῶν ἡμετέρων ἀρχόντων)[516]. Le raid n'était pas un acte privé, mais une opération orchestrée par les autorités civiques. On ne sait si les officiers subalternes placés à la tête de garnisons avaient quelque liberté ; peut-être ne recevaient-ils parfois que l'ordre vague d'agresser l'ennemi par des incursions, et étaient laissés responsables de la recherche des cibles et de l'organisation des partis. Ces entreprises étaient en tout cas un moyen d'entretenir la combattivité des hommes, de satisfaire par le butin les plus avides comme d'acquérir de petites victoires. Les groupes constitués pour les raids devaient comporter des hoplites tirés des garnisons[517], ceux-ci pouvant pour l'occasion adapter leur armement[518]. En effet, le fait que les hommes en garnison devaient d'abord assurer un service de *phylakè*, « de garde » [519], ne les empêchaient pas de participer à des courses. Certes, ce service n'était pas partout le même, et sa nature dépendait de la position comme du rôle du fort : les garnisaires des acropoles, ou de modestes forts, ne devaient pas quitter leur poste, sauf pour l'exécution de quelques rondes[520]. À l'inverse, d'autres unités de garnison, notamment depuis les plus grandes forteresses, patrouillaient sur le territoire, et c'était sans doute d'elles qu'étaient tirés les soldats affectés aux partis. Ainsi à Athènes où les garnisaires des forteresses au IIIe siècle avaient repris les missions des *peripoloi* du siècle précédent. Les Athéniens en garnison à Rhamnonte pouvaient

[514] *I. Priene IK* 132, l. 145.
[515] Polybe, XVIII, 5, 1-2.
[516] J. et L. Robert, *Claros* I, *op. cit.*, p. 63-66, col. I, l. 50.
[517] L. Rawlings, « Alternative agonies : hoplite martial and combat experiences beyond the phalanx », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 234-236.
[518] Voir *infra* II.3. « Les champions de la ruse ». On pouvait mettre sur pied des équipes mixtes, composées de *psiloi* et de quelques hoplites de soutiens, comme celle qui fut montée pour un coup de main par l'armée des Dix Mille (Xénophon, *Anabase*, IV, 1, 26-27).
[519] Sur ce service de garde : G. Labarre, « Phrourarques et *phrouroi* des cités grecques d'Asie Mineure à l'époque hellénistique », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004 p. 221-248 ; P. Hamon, « Compte rendu J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (éd.), *Les cités grecques et la guerre*, Tours, 2004 », *Topoi* 14, 2006, p. 571-572. Il était selon les cités de quatre mois, six mois, un an : J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos », *loc. cit.*, p. 197 (= *OMS* VII, p. 341). P. Baker, « Remarques sur la défense à Cos à l'époque hellénistique », *REA* 103, 2001, p. 191.
[520] P. Baker, « Quelques remarques sur des institutions militaires dans les cités de Thessalie à l'époque hellénistique » *AncW* 32, 2001, p. 195 : ainsi pour les *phrouroi* de l'acropole de Gonnoi. Il est en revanche moins certain que cette conclusion s'applique à ceux des forts (certes petits) de Mikro- et Mégalo-Késerli.

dire qu'ils étaient « ceux qui étaient affectés à Rhamnonte », τοὺς τεταγμένους Ἀθηναίων ἐν Ῥα[μ]νοῦντι, mais aussi « ceux qui faisaient campagne à Rhamnonte », οἱ στρατευόμενοι Ῥαμνοῦντι[521]. Car le terme *strateia* ne renvoyait pas toujours au service de campagne[522], mais à « toute sortie en armes, c'est-à-dire toute activité de patrouille sur le territoire » [523], considérée comme une « campagne » militaire, puisque les soldats circulaient sur les terres et menaient une opération de défense active. Le service de garde aurait donc signifié, en certaines places, tenir un fort mais aussi patrouiller comme, à l'occasion, courir contre l'ennemi[524]. Il ne fait guère de doute qu'en temps de guerre les garnisons étaient renforcées : la service de garde était étendu aux hommes de la « réserve », les plus jeunes et les anciens, et les forts accueillaient sûrement, si cela était jugé nécessaire, des citoyens des autres classes d'âge qui n'avaient pas été mobilisés pour une *strateia* hors du territoire. En ces circonstances, même de petits forts pouvaient abriter un nombre suffisant de combattants et devenir des bases arrières pour des raids.

Face à l'intensité de ces derniers, certains États prirent des mesures radicales : Polybe nous apprend que les Macédoniens firent le choix, peu avant le début de la Troisième guerre de Macédoine, de dévaster entièrement la région qui se trouvait au-delà du mont Skardos, en Illyrie[525]. Il s'agissait d'une véritable terre brûlée, que l'on appela « Désert », Ἐρῆμος, destinée à entraver les incursions dardaniennes en Macédoine.

Un type de précaution inutile pour prévenir les courses portées depuis la mer et s'opposer aux forteresses mobiles que représentaient les navires de guerre. Ces derniers, depuis l'époque archaïque, étaient des instruments fort utiles pour porter les ravages au loin, avec célérité, et sur les points mal défendus des territoires côtiers[526]. Cette pratique ancienne prit une ampleur considérable durant la guerre du Péloponnèse, les flottes des belligérants prenant une importance toute particulière dans un conflit qui se porta dès son entame de part et d'autre de

[521] Les deux expressions se trouvent dans le décret en l'honneur d'Antisthénès, *SEG* XLIII 41, l. 3-4 et 24-25. Elles se côtoient dans d'autres documents, désignant toujours les mêmes Athéniens. On en conclut naturellement qu'elles étaient interchangeables : R. Oetjen, *Athen in dritten Jahrhundert v. Chr. Politik und Gesellschaft in den Garnisonsdemen auf der Grundlage der inschriftlichen Überlieferung*, Duisburg, 2014, p. 132-133 et 137.
[522] Il est remarquable qu'Eschine, dans son discours *Sur l'Ambassade infidèle*, 168, lorsqu'il mentionne son service en tant que *peripolos* pendant deux années, prenne soin de le placer dans son développement *peri strateias* (167), « au sujet des campagnes » auxquelles il a participé (167-170).
[523] P. Baker, « Quelques remarques sur des institutions militaires », *loc. cit*., p. 192.
[524] Un principe donc plus flou que celui qui prévalait en France au Moyen Âge central, avec un service de garde, de chevauchée (dans les fiefs du seigneur) et d'ost à l'extérieur (généralement de 40 jours) : L. Carolus-Barré, « Le service militaire en Beauvaisis au temps de Philippe de Beaumanoir. L'estaige à Gerberoy et à Beauvais (1271-1277). L'ost de Navarre (1276) », dans Section de philologie et d'histoire jusqu'à 1610 (éd.), *La guerre et la paix. Frontières et violences au Moyen Âge*, Lille, 1978, p. 73-93. Mais il variait en vérité selon les régions : N. Nicolas, *La guerre et les fortifications du Haut-Dauphiné*, Aix-en-Provence, 2005, p. 53-54.
[525] Polybe, XXVIII, 8, 3.
[526] J. A. Thorne, « Warfare and Agriculture : The Economic Impact of Devastation in Classical Greece », *GRBS* 42, 2001, p. 237-238 ; Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 184-185.

l'Égée[527], et dont la décision se joua sur mer. Aussi Thucydide mentionne-t-il fréquemment les descentes, courses, ravages et pillages effectués par des forces débarquées[528]. Sans surprise, on retrouve ces pratiques à la fin du IVe siècle, pendant la guerre lamiaque : Plutarque rappelle que des forces macédoniennes débarquèrent en Attique et ravagèrent le pays près de Rhamnonte[529]. De leur côté les Athéniens, en 313, alors alliés de Cassandre et de Séleucos, s'attaquèrent par mer au territoire de Lemnos, alliée d'Antigone[530]. Ces campagnes maritimes de dévastation étaient encore habituelles au IIe siècle, au temps de la guerre antiochique[531], ou de la Troisième guerre de Macédoine, par exemple en 168, quand la flotte des Romains et de leurs alliés tentait de soutenir les opérations de l'armée de terre par une série de raids sur les côtes de la Macédoine et de la Chalcidique[532]. Au printemps 154[533], pendant la guerre entre Attale II et Prusias II, Athènaios, frère d'Attale, à la tête d'une imposante flotte de quatre-vingt navires cataphractes, dont vingt de Cyzique, passa l'Hellespont et opéra, au fur et à mesure de son avancée, des descentes et des saccages sur les territoires des cités soumises à Prusias[534]. Rappelons enfin les dévastations commises sur les territoires des cités eubéennes, de Démétrias et de Magnésie par la flotte de l'officier pontique Métrophanès en 87[535]. Ces expéditions faisaient de tels ravages, les navires apportant une grande mobilité et permettant d'emporter plus de butin, qu'elles pouvaient avoir de lourdes conséquences diplomatiques. Ainsi des courses menées pendant la Première guerre de Macédoine par les Romains, les Étoliens et les Pergaméniens, qui jetèrent dans les bras du roi macédonien les communautés grecques soumises à leurs dépravations[536].

Lorsque les distances étaient faibles entre deux communautés ennemies, les raids par mer pouvaient être continuels, les partis se projetant rapidement avec quelques navires sur les côtes adverses et revenant au plus vite une fois le coup accompli[537] : le golfe de Corinthe fut ainsi maintes fois traversé pendant les périodes de conflit entre Étoliens et Achéens, et les deux

[527] J.-M. Kowalski, « Thucydide et les opérations navales durant la première phase de la guerre du Péloponnèse (431-415 av. J.-C.) », *DHA* 40, 2014, p. 47-48, tableau 1 p. 29-33 pour la liste des expéditions maritimes.
[528] Thucydide, II, 25, 1-2 ; 94, 3 ; III, 16, 1-2 ; 94, 1 ; VIII, 41, 2. W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 69.
[529] Plutarque, *Vie de Phocion*, 25, 1-4.
[530] Diodore, XIX, 68, 3. Les navires, sous les ordres du navarque Aristotélès, furent capturés avec leurs équipages par les forces d'Antigone (Diodore, XIX, 68, 4).
[531] Tite-Live, XXXVII, 27, 9 (territoire de Téos).
[532] Tite-Live, XLIV, 10, 5-9.
[533] Sur cette campagne et sa datation : Chr. Habicht, « Über die Kriege Zwischen Pergamon und Bithynien », *Hermes* 84, 1956, p. 106-107.
[534] Polybe, XXXIII, 13, 1-3.
[535] Appien, *La Guerre de Mithridate*, IV, 29.
[536] M. Holleaux, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au IIIe siècle avant J.-C.*, Paris, 1935, p. 231-236.
[537] Voir *infra* III.4. « Ruses et raids maritimes ». Pour l'époque archaïque et l'exemple d'un conflit entre Naxos et Paros : Fr. Prost, « L'impossible domination cycladique : les conflits entre Paros et Naxos à l'époque archaïque », dans Gr. Bonnin et É. Le Quéré, *Pouvoirs, îles et mer. Formes et modalités de l'hégémonie dans les Cyclades antiques (VIIe s. a.C. – IIIe s. p.C.)*, Bordeaux, 2014, p. 48-50.

camps usèrent du procédé[538]. Mais les pirates[539] opéraient aussi sur de plus vastes théâtres et s'aventuraient fréquemment fort loin de leurs ports d'attache, croisant le long des littoraux ennemis en petites escadres, guettant les opportunités. On les combattait avec des forces de taille semblable, ce qui devait entraîner de multiples engagements navals partiels. Furent ainsi dépêchées en 190 contre les pirates céphalléniens, sous les ordres du Rhodien Épikratès, deux trières des cités d'Italie et deux trières rhodiennes[540]. Les trihémiolies, nouveauté de l'époque hellénistique, semblent avoir été conçues pour ces missions de chasse et d'interception[541]. Si l'on ne connaît pas précisément sa structure[542], l'inscription d'un monument naval de Lindos suggère que son équipage aurait été de 120 hommes, rameurs compris[543]. Les rares témoignages montrant ces navires en action suggèrent qu'ils étaient taillés pour la vitesse. Athènes, qui maintint pendant une bonne partie de l'époque hellénistique une modeste flotte, disposaient du IIIe au Ier siècle de trihémiolies[544], et d'autres navires de type ἄφρακτος[545], dont des trières plus traditionnelles[546]. L. Robert relevait aussi la mention de trihémiolies φυλακίδες[547], formant une escadre sans doute destinée à la protection du littoral.

À l'époque hellénistique, on usa de vaisseaux bien plus imposants, de la classe des navires κατάφρακτοι, pour les actions de piraterie et de contre-piraterie. Les tétrères, si elles furent conçues à l'origine pour le choc frontal, furent aussi utilisées par les Rhodiens dans des missions de surveillance et de protection du littoral, et par tous ceux qui en possédaient pour des opérations de dévastation[548]. La taille de l'équipage d'une tétrère est difficile à estimer et, si l'on peut à bon droit supposer qu'il était supérieur à celui d'une trière en nombre de

---

[538] Tite-Live, XXXVII, 4, 6 : on apprend en passant que les Achéens profitèrent des difficultés étoliennes en 191-190 pour se jeter sur toutes les côtes faisant face au Péloponnèse. Le port principal de la flotte achéenne était Patras : R. M. Errington, *Philopoemen*, Oxford, 1969, p. 103 note 1.

[539] Car tout raid maritime était un acte considéré comme de la « piraterie » : *infra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ».

[540] Tite-Live, XXXVII, 13, 11-12.

[541] Elles auraient été une réponse à l'hémiolie : L. Casson, « *Hemiolia* and *Triemiolia* », *JHS* 78, 1958, p. 14-18.

[542] En dernier lieu N. Badoud, « La victoire de Samothrace. Défaite de Philippe V », *RA* 66, 2018, p. 296. M. Hamiaux, « La victoire de Samothrace », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot* 85, 2006, p. 54, note 132, rassemble la bibliographie antérieure. Contrairement à ce que pensait Chr. Blinkenberg, Triemiolia, *Étude sur un type de navire rhodien*, Copenhague, 1938, p. 40, la proue sur laquelle se tient la victoire de Samothrace appartenait non à une trihémiolie mais à une pentère (N. Badoud, « La victoire », *loc. cit.*, p. 298).

[543] N. Badoud, « Rhodes et les Cyclades à l'époque hellénistique », dans Gr. Bonnin et É. Le Quéré (éd.), *Pouvoirs, îles et mer. Formes et modalités de l'hégémonie dans les Cyclades antiques (VIIe s.* a.C. *– IIIe s.* p.C.*)*, Bordeaux, 2014, p. 126-129.

[544] L. Robert, « Trihémiolies athéniennes », *RPh* 18, 1944, p. 11-17 (= *OMS* III, p. 1377-1383). Elles sont connues par cinq inscriptions : B. D. Meritt, « Greek Inscriptions », *Hesperia* 11, 1942, n° 7, p. 292 (fin IIIe siècle) ; *ID* 1508 (milieu IIe siècle) ; *IG* II² 3218, l. 6-8 (fin IIe- début Ier siècle) ; *IG* II² 3494, l. 5 (Ier siècle) ; *Syll.*³ 409, l. 15-16.

[545] Quatre navires athéniens capturées par le roi de Macédoine en 201 : Polybe, XVI, 26, 9 ; Tite-Live, XXXI, 15, 5. Pris en chasse par les Rhodiens, ils furent finalement rendus à leurs premiers propriétaires. Trois navires athéniens *aphraktoi* furent envoyés auprès de la flotte romaine durant l'été 200 : Tite-Live, XXXI, 22, 8. Aussi pendant la guerre antiochique : Tite-Live, XXXVII, 14, 2 ; *IG* XI 4, 751, l. 8. La flotte athénienne, du IIIe au Ier siècle *a.C.*, était de taille très modeste.

[546] Pausanias, I, 29, 14 : cinq trières envoyées auprès de la flotte romaine pendant la Troisième guerre punique.

[547] L. Robert, « Trihémiolies athéniennes et ΦΥΛΑΚΙΔΕΣ », *Hellenica* II, Paris, 1946, p. 123-126.

[548] On se souvient de l'imposante flotte attalide de navires cataphractes qui lança une série de raids en 154 sur les territoires de Prusias II (Polybe, XXXIII, 13, 1-3).

rameurs[549], celui des soldats de marine, principale force de débarquement, est très incertain. Par un passage de Diodore, on sait qu'une héxère pouvait compter, à la fin du IVe siècle, 500 membres d'équipages[550], et en déduire que les tétrères et les pentères avaient habituellement un équipage compris entre 200 et 500 hommes. Mais quelle part accorder aux épibates ? Leur nombre variait fortement dans les trières de l'époque classique, les Athéniens se contentant de modestes équipes de dix ou quatorze hoplites soutenus par quatre archers, les Péloponnésiens préférant embarquer plusieurs dizaines d'épibates ; outre ces différentes habitudes, la taille du contingent pouvait changer selon les circonstances et les besoins[551]. Tout au plus peut-on suggérer qu'il regroupait, sur les tétrères, plusieurs dizaines d'hommes. Au total, une dizaine de cataphractes transportait plusieurs centaines d'épibates, une force considérable, capable de provoquer bien des dégâts. On peut encore supposer que les rameurs se prêtaient en certaines occasions à l'exercice. La puissance de ces vaisseaux, par les effectifs de leurs équipages, suffit à expliquer leur utilisation pour des raids. Bien entendu, de nombreuses communautés n'avaient pas les moyens de déployer de tels bâtiments : la majorité des actions de piraterie étaient donc menées sur des navires légers, ἄφρακτοι, taillés pour la course, réunis en escadres réduites. La plupart des cités littorales disposaient encore à l'époque hellénistique de quelques unités de ce type[552].

Sur mer, comme sur terre, il reste difficile de préciser la frontière entre les entreprises privées et publiques. Il convient de ne pas surestimer les premières, car la piraterie ne leur était pas étroitement associée. On pourrait certes distinguer celle qui était menée avec les navires de guerre et celle qui employait d'autres embarcations. Mais la séparation est certainement trop simple. Au IVe siècle, un cas difficile est donné par Isée : « vous savez ce que fit Makartatos ; il vendit son domaine, loua une trière, y mit un équipage et partit pour la Crète. La chose ne s'est pas faite secrètement ; elle a soulevé une discussion dans l'Assemblée ; on craignait que Makartatos ne nous fit passer de l'état de paix à l'état de guerre avec Lacédémone », Μακάρτατον γὰρ ἴστε ὅτι τὸ χωρίον ἀποδόμενος καὶ τριήρη πριάμενος καὶ ταύτην πληρωσάμενος εἰς Κρήτην ἐξέπλευσεν· οὐ γὰρ τὸ ἔργον ἀφανὲς ἐγένετο, ἀλλὰ καὶ λόγον ἐν τῷ δήμῳ παρέσχε, μὴ πόλεμον ἡμῖν ἀντ' εἰρήνης ἐκεῖνος πρὸς Λακεδαιμονίους ποιήσειε[553]. On traduit habituellement πρίαμαι par « acheter », et quelques chercheurs en ont conclu qu'un

[549] Polybe, I, 63, 8, confirme, s'il était besoin, qu'une pentère (et donc certainement une tétrère) était bien plus imposante que les trières.
[550] Diodore, XX, 112, 4 : 33 survivants d'un équipage de 500 après une tempête.
[551] M. Zaccarini, « Thucydides' Narrative on Naval Warfare : *Epibatai*, Military Theory, Ideology », dans G. Lee, H. Whittaker, Gr. Wrightson (éd.), *Ancient Warfare : Introducing Current Research* 1, Newcastle, 2015, p. 210-228.
[552] Sur les flottes civiques d'Asie Mineure : Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 117-129.
[553] Isée, *La succession d'Hagnias* XI, 48, traduction P. Roussel, modifiée.

particulier athénien pouvait devenir propriétaire d'une trière[554]. Mais le verbe πρίαμαι a aussi le sens de louer. Cette interprétation résoudrait deux difficultés. Premièrement, le faible patrimoine de Makartatos ne lui permettait pas d'acheter une trière[555]. Deuxièmement, l'inquiétude des Athéniens au sujet des actions de Makartatos se comprendrait bien mieux si le navire était propriété de la cité. Dès lors, il faudrait conclure qu'hors temps de campagne, afin d'amortir le coût de l'entretien de la flotte, des citoyens avaient la possibilité de louer un navire de guerre pour entreprendre des actions de pillage (contre un ennemi déclaré ou en accord avec le droit de *sulân*)[556]. Lorsqu'on apprit que Makartatos visait la Crète, on s'alarma, en regard des liens étroits entre Crétois et Lacédémoniens. Même si Makartatos comptait agir dans le cadre d'une guerre crétoise, ou de représailles, l'affaire aurait pu aviver les tensions ou pire donner un *casus belli*. Difficile en tout cas de croire à partir de ce seul exemple qu'Athènes autorisait la possession de navires de guerre ; en serait-il allé différemment dans d'autres cités ? V. Gabrielsen a avancé qu'une large part de la flotte rhodienne, qui aurait été formée de navires *aphraktoi*, était détenue à titre privé, et que les triérarques rhodiens recevaient, en échange d'une participation matérielle à l'effort de guerre, un paiement[557]. Cette vision de la triérarchie rhodienne ne peut être acceptée sans réserve. L'interprétation se fonde avant tout sur un passage d'Aristote, qui évoque une révolte oligarchique menée par les triérarques : « à Rhodes, les démagogues, qui administraient le *misthophora*, refusèrent de payer leur dû aux triérarques », καὶ ἐν Ῥόδῳ· μισθοφοράν τε γὰρ οἱ δημαγωγοὶ ἐπόριζον, καὶ ἐκώλυον ἀποδιδόναι τὰ ὀφειλόμενα τοῖς τριηράρχοις[558]. Il est vrai que les triérarques athéniens étaient plus souvent endettés envers l'État que l'inverse[559]. Pour autant, ce dernier cas de figure n'était nullement impossible : Apollodore se plaint dans le *Contre Polyklès* d'avoir payé la solde de son équipage à maintes reprises, frais normalement pris en charge par la cité[560]. Ce constat, rapproché de l'emploi par Aristote du terme μισθοφορά, aussi utilisé pour désigner les fonds alloués à la solde des marins ou les indemnités civiques[561], laisse penser que la situation rhodienne au moment de la révolte oligarchique était proche de celle décrite par Apollodore. Le soulèvement

[554] M. Trundle, « The limits of nationalism : Brigandage, piracy and mercenary service in fourth century Athens », dans R. Evans et M. De Marre, *Piracy, Pillage and Plunder in Antiquity. Appropriation and the Ancient World*, Londres, 2020, p. 29-34, avec bibliographie antérieure.
[555] M. Trundle, « The limits of nationalism », *loc. cit.*, p. 30-31.
[556] La loi qui faisait d'un navire capturé la propriété de l'État ne concernait que les prises faites par des vaisseaux montés par des triérarques, agissant au nom de la cité : Démosthène, *Contre Timokratès* XXIV, 11-12.
[557] V. Gabrielsen, « Naval Warfare : Its Economic and Social Impact on Ancient Greek Cities », dans T. Bekker-Nielsen et L. Hannestad (éd.), *Warfare as Cultural and Social Force*, Copenhague, 2001, p. 82.
[558] Aristote, *Politique*, V, 1304b, 27-30.
[559] V. Gabrielsen, « The Navies of Classical Athens and Hellenistic Rhodes : an Epigraphic Comparison », *REMA* 6, 2013, p. 67-68.
[560] [Démosthène], *Contre Polyclès* 50, 10-16.
[561] Thucydide, VI, 24, 3 ; Aristote, *Constitution des Athéniens*, 27, 4.

pût être provoqué par le refus de payer aux triérarques les sommes avancées[562]. Il ne semble donc pas nécessaire d'imaginer une triérarchie en tout point différente de celle d'Athènes. Par ailleurs, on connaît des triérarques rhodiens responsables de tétrères et de pentères, navires certainement publics[563]. Le nombre des vaisseaux *aphraktoi* rhodiens est quant à lui tout à fait incertain. Pour H.-U. Wiemer, Rhodes n'avait qu'une flotte d'une quarantaine de bâtiments, en majorité des grandes unités[564]. La cité n'aurait eu à leurs côtés que de modestes escadres de trihémiolies et de trières. En définitive, le caractère privé de la flotte rhodienne demeure très incertain, sinon improbable. Il reste plus prudent de considérer que la triérarchie de cette cité était une liturgie comparable à celle d'Athènes. Cette conclusion doit sans doute également s'appliquer à une partie des triérarchies connues dans les cités d'Asie Mineure[565]. La basse époque hellénistique pourrait toutefois avoir été un temps d'évolution : dans un senatus-consulte de 78 *a.C.* apparaissent trois notables de Karystos, de Milet et de Klazomènes, possédant chacun un navire de guerre[566]. Il s'agit du seul cas assuré de propriété privée de tels vaisseaux. Ne faudrait-il pas y voir un trait de cette période ?

Du reste, le problème de la propriété des navires ne change rien au fait que les raids maritimes n'étaient pas moins fréquents que les raids terrestres. La plus grande partie des côtes et des régions intérieures de l'espace égéen se trouvaient sous la menace des courses ennemies.

La menace constante que faisaient peser ces entreprises guerrières permet d'expliquer la prolifération de tours sur le territoire de nombreuses cités[567]. Elles pouvaient être des tours de surveillance[568], placés aux lieux de passage et sur les hauteurs qui offraient les meilleurs points de vue, des tours-refuges, permettant aux habitants de se mettre rapidement à l'abri si une incursion ennemie n'avait pas été repérée et qu'une évacuation vers les forts ou la ville étaient impossibles, des tours-bastions pour des fermes fortifiées[569], ou encore des tours de

[562] E. David, « The Oligarchic Revolution at Rhodes 391-389 B.C. », *CPh* 79, 1984, p. 274-275, comprend aussi en ce sens le passage, à la différence près que la somme aurait concerné « *the building and fitting of the triremes* ». La solde d'un équipage et l'entretien du navire représentaient toutefois déjà des dépenses considérables.
[563] Polybe, XVI, 5, 1-7 ; M. Segre, « Dedica votiva dell' equipaggio di una nave rodia », *Clara Rhodos* VIII, 1936, p. 233.
[564] H.-U. Wiemer, *Krieg, Handel und Piraterie. Untersuchungen zur Geschichte des hellenistischen Rhodos*, Berlin, 2002, p. 141.
[565] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 119-120.
[566] *CIL* VI 40890 (cf. A. Raggi, « Senatus consultum de Asclepiade sociisque », *ZPE* 135, 2001, p. 73-76).
[567] D. Rousset, « Centre urbain, frontière et espace rural dans les cités de Grèce Centrale », M. Brunet (éd.), *Territoires des cités grecques*, Athènes, 1999, p. 60-67, pour une synthèse sur les tours de Grèce centrale, qui donne la bibliographie antérieure. Pour l'Asie Mineure : Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 71-72.
[568] D. Rousset, « Centre urbain, frontière », *loc. cit*., p. 63-64.
[569] D. Rousset, « Centre urbain, frontière », *loc. cit*., p. 63 et 65. À propos des dèmes et des habitats fortifiés du territoire érétrien, S. Fachard, *La défense du territoire*, *op. cit*., p. 275, remarque que « les récoltes, qui sont à la base de l'économie érétrienne, devaient être stockées en sécurité. Un coup de main contre les dèmes les plus riches ou des attaques répétées à l'encontre des fermes isolées perturbaient l'équilibre économique du territoire. Pendant les moissons, il était impératif de pouvoir assurer la sécurité des moissonneurs et des récoltes. Le reste de l'année, il fallait garder le grain à l'abri des pillards, des maraudeurs ou d'un envahisseur qui se ravitaillerait sur le pays ».

défense disséminées sur le territoire, pouvant accueillir des groupes capables de donner la chasse aux pilleurs et aux fourrageurs. Il est probable que nombre de ces édifices tenaient plusieurs de ces rôles, que cette polyvalence ait été prévue dès la construction ou, plus simplement, que les circonstances aient poussé à en adapter l'usage : une tour de surveillance pouvait devenir, si la situation l'exigeait, une tour de défense[570]. La cité de Mantinée établit ainsi sur les hauteurs marquant les frontières de son territoire au moins sept tours de surveillance[571]. Un usage parmi d'autres toutefois, car ces tours « (n'étaient) pas un trait universel du paysage rural de la vieille Grèce »[572]. De fait, certaines régions concentrent la majorité des vestiges[573], et bien des cités, semble-t-il, n'avaient pas couvert leur territoire de tels ouvrages fortifiés. Ces derniers représenteraient une manière locale ou régionale de renforcer les moyens de défense. Il semble que les cités du royaume antigonide ne connurent pas ce genre d'aménagements, l'accent étant mis sur la sanctuarisation du territoire à une autre échelle, et les efforts réalisés sur la ceinture fortifiée du royaume et les remparts des villes[574]. Pour autant, il convient de rester prudent, car évaluer la diffusion d'une telle pratique militaire à partir des seules découvertes archéologiques pose une difficulté majeure : on ne peut, encore une fois, exclure que des architectures moins pérennes, de simples fortins et tours en bois, de fortifications formées d'un fossé et d'une levée de terre, aient été privilégiées dans certaines régions. On risquerait alors d'ériger en singularité un usage en fait répandu, dont seule la forme matérielle aurait varié. Il demeure que la construction en pierre était un acte montrant un investissement et donc un intérêt tout particulier pour ce genre d'ouvrages, signe d'un effort supplémentaire de la communauté dans ce domaine.

Quoi qu'il en soit, ces vestiges constituent une trace bien visible d'une adaptation aux défis posés par une forme courante de la guerre, en fait par ce qu'il convient d'appeler la guerre « ordinaire ».

I.4. La guerre « ordinaire »

La guerre « ordinaire » était formée par les innombrables petites actions, accrochages et combats limités qui rythmaient les conflits frontaliers mais aussi les campagnes des grandes armées. Même lorsque les belligérants étaient prêts à faire de lourds efforts pour réduire le conflit aux opérations de la « grande » guerre, il y avait toujours, en amont, à leurs côtés ou

[570] D. Rousset, « Centre urbain, frontière », *loc. cit*., p. 65-66.
[571] M. P. Maher et A. Mowat, « The Defense Network in the *Chora* of Mantineia », *Hesperia* 2018, p. 451-495.
[572] D. Rousset, « Centre urbain, frontière », *loc. cit*., p. 67.
[573] Pour les Cyclades : P. Brun, *Les archipels égéens dans l'Antiquité grecque (V^e^-IIe siècles av. notre ère)*, Besançon, 1996, p. 114-116.
[574] P. Parisot, *Le contrôle de l'espace européen par les rois de Macédoine*, *op. cit*., p. 534-535.

dans leur sillage, des rencontres et des engagements partiels. Ainsi lors des sièges, qui étaient les entreprises par excellence de la « grande » guerre[575]. D'abord pendant l'approche, quand l'armée assiégeante arrivait à proximité de la ville et commençait ses travaux. En règle générale, plus celle-ci se rapprochait, plus les combats s'intensifiaient : en 195, les forces des Romains et de leurs alliés, qui s'étaient avancés au plus près de Sparte, dans l'intention d'en faire le siège, eurent à livrer pendant quatre jours des escarmouches contre les défenseurs[576]. Une fois la ville investie, ou les travaux portés jusqu'aux remparts, les accrochages ne faiblissaient pas, au contraire[577] : assiégeants et assiégés se livraient de nombreux combats autour des terrasses et des rampes d'assaut, lors de sorties que les seconds poussaient à certains moments jusqu'aux retranchements des premiers. D'une grande importance tactique, ces accrochages servaient aussi à tenir occupés les combattants. Lors de sièges prolongés, étirés sur plusieurs semaines voire plusieurs mois, on combattait l'attente[578] tout autant que l'adversaire. Comme dans les saillies du XVIe siècle[579], en découdre dans ces escarmouches donnait l'occasion d'éprouver sa force et son courage[580]. Aussi sa ruse : entre 215 et 213, les forces d'Antiochos III assiégèrent le dernier refuge d'Achaios et « autour de Sardes, la nuit comme le jour et sans relâche, les escarmouches et autres engagements se succédaient. De part et d'autre on imaginait toutes sortes d'embuscades, de contre-embuscades et de coups de main », περὶ δὲ τὰς Σάρδεις ἄπαυστοι καὶ συνεχεῖς ἀκροβολισμοὶ συνίσταντο καὶ κίνδυνοι καὶ νύκτωρ καὶ μεθ᾽ ἡμέραν, πᾶν γένος ἐνέδρας, ἀντενέδρας, ἐπιθέσεως ἐξευρισκόντων τῶν στρατιωτῶν κατ᾽ ἀλλήλων[581]. Ces accrochages réguliers, que les auteurs se contentaient d'évoquer en passant[582], formaient encore à la fin de l'époque hellénistique le gros des combats pendant les sièges[583] : ainsi au début de celui de Rhodes par Mithridate en 88[584] ; ou quelque temps plus tard, lors de celui

[575] Voir *infra* I.5. « La 'grande' guerre : la bataille et le siège ». Pour la fin de l'époque médiévale, on a pu estimer que 42% des accrochages étaient livrés autour des places assiégées : R. W. Braasch, « The Skirmish : A Statistical Analysis of Minor Combats during the Hundred Years War, 1337-1453 », *Journal of Medieval Military History* 16, 2018, p. 123-157.

[576] Tite-Live, XXXIV, 37, 7. Aussi Diodore, XVIII, 46, 5-6 : les Termessiens, qui avaient accueilli Alkétas en fuite, n'hésitèrent pas à sortir de la cité pour escarmoucher avec les forces d'Antigone, comportement hardi dont ce dernier sut d'ailleurs profiter pour mettre en place un stratagème.

[577] Sur ces combats : *infra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés » et V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues ».

[578] Sur le caractère insupportable de l'attente d'un combat : Polybe, III, 112, 5.

[579] Sur ces « saillies », notamment au siège de Pavie, leur importance tactique mais aussi leur caractère de lieu d'exercice : J.-M. Le Gall, *L'honneur perdu de François Ier. Pavie, 1525*, Paris, 2015, p. 60-62.

[580] Polybe, VI, 39, indique que les Romains avaient coutume de distribuer des récompenses aux hommes qui se montraient valeureux dans les engagements partiels, et non dans les combats rangés.

[581] Polybe, VII, 15, 1. On retrouve cette hégémonie de la ruse dans un autre passage polybien (I, 57, 3-8) décrivant les accrochages entre les forces carthaginoises et romaines près de Palerme pendant la première guerre punique.

[582] Par exemple Polybe, V, 100, 2, à propos du siège de Thèbes de Phtiotide par les Macédoniens en 217.

[583] Ils n'étaient pas non plus une nouveauté de cette période : Thucydide, VII, 25, 8 (siège de Syracuse par les Athéniens) ; Diodore, XIV, 63, 1 (siège de Syracuse par les Carthaginois en 397). Ni une originalité de l'Orient : Polybe, I, 42, 13 (siège de Lilybée).

[584] Appien, *La Guerre de Mithridate*, IV, 26. Ces escarmouches, remportées en majorité par les Rhodiens, ne furent pas inutiles aux défenseurs : elles leur permirent de constater qu'ils n'étaient pas inférieurs à leurs agresseurs et leur redonnèrent confiance pour les combats à venir.

d'Athènes par Sylla pendant l'hiver 87/86[585]. Dans ces configurations, la ruse représentait une arme redoutable et essentielle, et Philon de Byzance ne révolutionnait en rien le genre des traités tactiques lorsqu'il recommandait de l'employer sans limites : « …il faut aussi user des contre-trahisons ainsi que des attaques de nuit et de jour, quand tu en auras l'occasion : c'est ainsi en effet que tu obtiendras le plus rapidement des avantages te permettant de faire lever le siège », …χρη>στέον δέ ἐστι καὶ ταῖς πάλιν προδοσίαις καὶ ταῖς γινομέναις νυκτὸς καὶ ἡμέρας ἐπιθέσεσιν ὅταν λάβῃς καιρόν· οὕτως γὰρ ἂν τάχιστα κατατυχὼν λύσαις πολιορκίαν[586].

Fort malheureusement, dans son récit des péripéties du siège de Sardes, Polybe s'empresse d'ajouter « qu'il serait inutile et, de plus, fastidieux de rapporter en détail toutes ces opérations », περὶ ὧν γράφειν τὰ κατὰ μέρος οὐ μόνον ἀνωφελὲς ἀλλὰ καὶ μακρὸν ἂν εἴη τελέως[587]. Ce passage laisse deviner la masse des témoignages perdus. À l'inverse des grandes batailles, ces événements n'attiraient pas l'attention des historiens dont les écrits ont été conservés. Au XVIe siècle Fleuranges renonça aussi à décrire toutes les escarmouches, « *pour ce que ce seroit chose trop longue à les nommer et raconter* »[588]. De fait, les saillies et les escarmouches constituaient alors, de très loin, l'essentiel des expériences combattantes[589]. On se contentait généralement de dire que l'on avait pratiqué l'ancestrale « guerre guerroyante »[590]. Car elle n'était en rien une nouveauté : pendant toute l'époque médiévale, les raids, les accrochages, les attaques surprises, les escarmouches et les combats dispersés où la ruse apportait plus que la force furent d'une extrême banalité, et les expériences guerrières les plus partagées[591]. Les hommes de guerre du XVIe siècle ne faisaient que suivre les coutumes de leurs

[585] Appien, *La Guerre de Mithridate*, V, 33. Encore lors du siège d'Héraclée du Pont, décrit par Mémnon : Photios, *Bibliothèque*, IV, 236a.
[586] Philon de Byzance, 94, 42-43, traduction Y. Garlan.
[587] Polybe, VII, 15, 1. De même en I, 57, 3 : « l'historien serait sans doute incapable de dire à quelle occasion et de quelle manière s'engageaient les opérations qui avaient lieu jour après jour ou de faire un compte exact des diverses embuscades, contre-embuscades, attaques et coups de main. Ce serait du reste un récit fastidieux et sans intérêt pour le lecteur », τὰς μὲν γὰρ αἰτίας ἢ τοὺς τρόπους, δι' ὧν ἀν' ἑκάστην ἡμέραν ἐποιοῦντο κατ' ἀλλήλων ἐνέδρας, ἀντενέδρας, ἐπιθέσεις, προσβολάς, οὔτ' ἂν ὁ γράφων ἐξαριθμούμενος ἐφίκοιτο, τοῖς τ' ἀκούουσιν ἀπέραντος ἅμα δ' ἀνωφελὴς ἂν ἐκ τῆς ἀναγνώσεως γίνοιτο χρεία (traduction D. Roussel, pour les deux passages).
[588] Fleuranges, *Mémoires* I, p. 230 ; aussi II, p. 101 et Rabutin, *Commentaires* I, p. 147 ; II, p. 233.
[589] Saillies et escarmouches presque quotidiennes dont on apprend souvent l'existence en passant : ainsi Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 47-48 et 54, 62, 88, 102. Fleuranges, *Mémoires* I, p. 224, 234, 235, 241, 244, 246-248, 251-252, 262, 271, 274, 290-293 ; II, p. 29, 48, 50, 52, 69-70, 72, 101, 106, 112, 120, 164, 170-171, 174, 209-210. Rabutin, *Commentaires* I, p. 14, 16, 22, 23-25, 27-28, 32, 57, 90, 92, 95, 97, 120, 140, 147, 151, 161, 163, 185, 218, 225, 227, 232, 239-240, 243, 248-249, 288, 298-299, 302, 306, 307 ; II, 26, 31, 37-40, 45-47, 52-54, 55, 67, 73, 76-78, 87, 91-92, 164, 176, 181-182, 221, 233.
[590] Rabutin, *Commentaires* I, p. 22, 324 ; II, p. 176. Aussi II, p. 53, 76, 154, 164 et 55, où Rabutin résume de manière exemplaire : « *nous passasmes jusques au quinziesme* [jour du mois d'août] *qu'ils n'avoient rien entrepris plus que de coustume, à sçavoir, de courir sur nos frontières et les nostres sur eux* ». Cf. Ph. Contamine, « C'est un très périlleux héritage que guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 3, 1984, p. 6-7 et 8 pour ses racines au Haut Moyen Âge.
[591] Pour les XIIe-XIIIe siècles, parmi bien des études : D. Barthélémy, *La bataille de Bouvines. Histoire et légendes*, Paris, 2018, p. 19-21, 38-39, 44. Voir aussi A. Kersuzan, *Défendre la Bresse et le Bugey. Les châteaux savoyards dans la guerre contre le Dauphiné (1282-1355)*, Lyon, 2005, p. 39-107. Dans sa forme courante, le conflit est un « type de guerre faite de places perdues et reprises, de surprises, de ruses et de ravages rapides durant lesquels les combattants trouvent un profit immédiat par le butin qui s'ajoute à leur solde » (p. 51).

prédécesseurs. Contentons-nous d'un exemple : lorsqu'en 1552, l'armée du roi de France approcha de Thionville, beaucoup d'hommes se prêtèrent « *à l'escarmouche ; et ne se passoit jour que n'en fussent dressées maintes, tant par les sorties des Bourguignons que par la semonce des nostres, desquels la pluspart estoient jeunes hommes qui avoient le feu a la teste, et qui ne cherchoient que nouvelles entreprinses et à veoir ; toutesfois, tousjours à la conduite de vieux routiers de guerre et capitaines usités et expérimentés* »[592]. Dans ces configurations, l'homme d'armes, qui en était, on l'oublie souvent, un acteur à part entière, ne rechignait pas à employer la ruse[593] ; c'était se montrer « subtil en guerre »[594], et l'expérience des « *vieux routiers de guerre* », accoutumés du fait, avait une grande valeur[595]. Cette forme traditionnelle de la guerre ne disparut que fort tard : elle survécut dans la guerre de partis du XVIIe siècle, qui lui emprunta bien des traits[596], puis dans la « petite guerre » du XVIIIe[597] et du début du XIXe siècle[598] : C. von Clausewitz rappelait que la surprise et la ruse dominaient les combats à l'échelle tactique[599]. De ce point de vue, les guerres des Grecs n'avaient rien de très original. Comme l'avait vu W. K. Pritchett, sans en tirer toutes les conclusions nécessaires, « *much of the Peloponnesian War consisted of organized raids conducted by both sides on land and sea* »[600]. Les ruses, les surprises, les rencontres inattendues[601] et les accrochages constituaient déjà le gros des expériences combattantes ; le IVe siècle ne fut pas, de ce point de vue, un temps de « révolution militaire »[602] ; stratagèmes et embuscades étaient encore des procédés tout à fait ordinaires dans la guerre romaine[603] du Ier siècle *a.C.* Peu étudiées par l'historiographie centrée sur les batailles et les affrontements décisifs, ces formes du combat représentaient pourtant, aux

[592] Rabutin, *Commentaires* I, p. 57.
[593] Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 49-50, sur une embuscade tendue par Bayard et ses hommes d'armes à un parti vénitien opérant des courses lors du siège de Padoue en 1509 (aussi p. 66, 109-110, 115-116). Il fut lui-même victime d'une attaque nocturne en 1524 (p. 117-118 ; sur cet épisode, voir aussi Fleuranges, *Mémoires* II, p. 103-104). Autres exemples : Rabutin, *Commentaires* I, p. 181-182, 323 ; II, p. 10, 26, 37, 58-59, 74, 79-80, 110-111, 180 ; Fleuranges, *Mémoires* II, p. 51-52.
[594] Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 60. Aussi p. 110 : après une attaque surprise de Bayard un de ses ennemis capturé « *mauldissant sa fortune d'avoir ainsi esté surpris, et que Dieu ne luy avoit fait ceste grace d'avoir trouvé les François aux champs* », fut réconforté en ces simples termes par le « bon chevalier » : « *Seigneur, c'est l'heure de la guerre ! Une fois perdre, l'autre gaigner* ». Le Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 111, justifie l'attaque par le grand « *service* » qu'elle rendit aux Français, car les forces alors détruites auraient participé à la bataille à venir, ce « *dont on se passa bien* ».
[595] Énée le Tacticien, I, 4-5. Polybe, III, 106, 11.
[596] G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans. The Army of Louis XIV and Partisan Warfare in the Netherlands (1673-1678)*, Leyde, 2003, p. 3-5 ; S. Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIIIe siècle*, Paris, 2010, p. 105-142.
[597] T. Pincemin, « '*Aut Vincere, Aut Mori'*. Le journal des marches du régiment de la Morlière dans les campagnes de Flandre, 1746-1748 », dans B. Fonck et N. Genet-Rouffiac (dir.), *Combattre et gouverner. Dynamiques de l'histoire militaire de l'époque moderne (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rennes, 2015, p. 91-142.
[598] R. Muir, *Tactics and the Experience of Battle in the Age of Napoleon*, New Haven, 1998, p. 7.
[599] C. von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, 1955, p. 207-208 et 212.
[600] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 68-69.
[601] Polybe, XVIII, 32, 8.
[602] Guerre de coups de main en 387 entre Anaxibios et Iphicrate en Chersonèse : Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 35.
[603] Fr. Cadiou, « Fabrice près de Modène ? La bataille romaine vue par un de ses acteurs (Forum Gallorum, 14 avril 43 a.C.) », dans, J. Baechler et O. Chaline, *La Bataille*, Paris, 2018, p. 90-91.

époques anciennes et plus récentes, le visage le plus commun de la guerre. Mais le décrire était une tâche fastidieuse. En vérité, même Thucydide avait renoncé devant l'ampleur de la tâche[604]. Esprit de synthèse qui nous empêche de connaître bien des détails et qui a laissé dans l'oubli un grand nombre de faits guerriers[605]. Il nous laisse au moins entrevoir le principal : ces petites actions combattantes, où le renard prenait plus de place que le lion, formaient le déplaisant quotidien (quoique certains s'en accommodassent fort bien[606]) des hommes en guerre, pendant les quatre siècles étudiés[607]. C'est dans l'ombre des sièges et des batailles qu'il faut chercher les violences et les expériences communes. Il existait d'ailleurs à l'époque hellénistique, aux dires de Polybe, une historiographie locale des conflits[608] qui accordaient une place à des actions que d'autres jugeaient mineures[609] :

> « Lorsque ces auteurs, après avoir choisi un sujet qui ne leur offrait qu'une matière simple et uniforme, veulent se faire passer pour des historiens, non par la qualité de leur travail, mais par le nombre des volumes publiés, ils sont nécessairement amenés à amplifier de petits faits, à consacrer de longs développements à ce qui peut être dit en quelques mots, à broder sur le récit, à présenter des incidents sans importance comme des événements ou des exploits, en racontant longuement des accrochages et d'autres engagements au cours desquels une dizaine, ou un peu plus, de fantassins et un nombre moindre encore de cavaliers ont trouvé la mort. Quant aux sièges, aux descriptions de sites et aux autres morceaux de ce genre, on ne saurait dire à quel point ils travaillent, pour suppléer à l'insuffisance de la matière (…). Tel auteur qui, au long d'un ouvrage entier, parle des sièges de Panopée, de Coronée et… [d'Haliarte (?)], est bien forcé d'exposer tous les plans d'attaque des assiégeants, tous les coups de main et autres opérations ».
>
> ὅταν γὰρ ἁπλᾶς καὶ μονοειδεῖς λαβόντες ὑποθέσεις βούλωνται μὴ τοῖς πράγμασιν, ἀλλὰ τῷ πλήθει τῶν βύβλων ἱστοριογράφοι νομίζεσθαι καὶ τὴν τοιαύτην ἐφέλκεσθαι φαντασίαν, ἀναγκαῖόν ἐστι τὰ μὲν μικρὰ μεγάλα ποιεῖν, τὰ δὲ βραχέως εἰρημένα διασκευάζειν καὶ λογοποιεῖν, ἔνια δὲ τῶν ἐν παρέργῳ πεπραγμένων ἔργα καὶ πράγματα κατασκευάζειν, ἀγῶνας διατιθεμένους καὶ παρατάξεις ἐξαγγέλλοντας, ἐν αἷς ἐνίοτε πεζοὶ μὲν ἔπεσον δέκα, ποτὲ δὲ μικρῷ πλείους, ἱππεῖς δ᾽ ἔτι τούτων ἐλάττους. πολιορκίας μὲν γὰρ καὶ τοπογραφίας καὶ τὰ παραπλήσια τούτοις οὐκ ἂν εἴποι τις ἀξίως ἐφ᾽ ὅσον ἐξεργάζονται διὰ τὴν ἀπορίαν τῶν

[604] Thucydide, V, 56, 4.
[605] Il faut de même considérer que nombre de combats maritimes limités nous sont inconnus : Mémnon d'Héraclée (Photios, *Bibliothèque*, IV, 235b) signale sans s'y arrêter que la flotte pontique avait perdu beaucoup de trières « dans des engagements navals partiels », ταῖς κατὰ μέρος ναυμαχίας, avant la grande bataille contre la flotte de Triarius près de Ténédos (automne 72 ou été 71 : D. W. Roller, *Empire of the Black Sea. The Rise and Fall of the Mithridatic World*, Oxford, 2020, p. 185).
[606] Polybe, bien sûr, en fait un trait du « caractère » étolien : IV, 3, 5-11 ; 57, 4.
[607] Pour l'époque classique : N. Barley, « Aeneas Tacticus and Small Units in Greek Warfare », dans G. Lee, H. Whittaker, Gr. Wrightson (éd.), *Ancient Warfare : Introducing Current Research*, I, Newcastle, 2015, p. 44-45.
[608] Polybe, I, 4, 3.
[609] Polybe, XXIX, 12, 2-4 et 7, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.

πραγμάτων. (…). ἐκεῖνοι μὲν γὰρ ὅταν ἐν τῇ συμπάσῃ πραγματείᾳ λόγου χάριν Φανοτείας καὶ Κορωνείας καὶ --- ε --- οὗ πολιορκίαν γράφωσιν, ἀναγκάζονται πάσας τὰς τῆς πολιορκίας ἐπινοίας καὶ τόλμας καὶ διαθέσεις ἐκτίθεσθαι.

Ces récits avaient besoin de contenu et, les grands combats étant rares, les petites opérations guerrières fournissaient la matière, d'autant plus facilement qu'on pouvait y mettre en lumière le courage ou l'action de quelques individus. Selon Polybe, c'était en exagérer outrageusement l'importance[610] ; Diodore jugeait également que de tels faits d'armes n'étaient pas « dignes de mémoire », ἄξιαι μνήμης[611]. Ce passage révèle en vérité admirablement, par contraste, ce qu'était la guerre « ordinaire », peu décisive et donc, pour Polybe, peu intéressante. Cependant, il ne fait guère de doute que ces expériences étaient racontées et estimées. Lorsque la cité d'Araxa décida d'honorer Orthagoras elle prit soin, avec le sens de la formule, de rappeler les efforts consentis et la vaillance d'un citoyen qui servit tour à tour comme officier et cavalier, et figurait parmi les vétérans de l'armée civique. Il est évident à la lecture du décret que les grandes batailles ne constituèrent pas l'essentiel de ses combats ; on y discerne ce qui formait la trame principale des opérations guerrières : une litanie peu épique d'actions limitées. Peu épique, du moins aux yeux d'amateurs des batailles rangées et décisives, car il fait peu de doutes que ces combats répétés, des fois meurtriers, imposant en tout cas une tension permanente à leurs protagonistes, étaient reconnus comme des faits d'armes « dignes de mémoire », sinon par tous les historiens[612], du moins par les communautés[613]. Car, de la guerre, beaucoup ne connaîtraient que cela.

La guerre « ordinaire » imposait des efforts continus : si l'hiver restait une saison de basse intensité pour les opérations militaires, l'arrivée du froid n'interrompait pas toujours les hostilités[614]. Dans un conflit opposant deux communautés voisines, la mauvaise saison, peu propice aux grandes entreprises, se prêtait en revanche à une guerre de coups de main et de

[610] De même en III, 106, 10-11, dans son récit de la Seconde guerre punique, il renonce à raconter les nombreux accrochages qui précédèrent la grande mobilisation de 216 : « aucune grande bataille ne fut livrée et absolument rien de mémorable ne se produisit, tant à cause des ordres donnés que par suite des circonstances. Il y eut seulement de fréquentes escarmouches et d'autres engagements mineurs », ὁλοσχερὲς μὲν γὰρ ἢ μνήμης ἄξιον ἁπλῶς οὐδὲν ἐπράχθη διὰ τὴν ἐντολὴν καὶ διὰ τὴν τοῦ καιροῦ περίστασιν, ἀκροβολισμοὶ δὲ μόνον καὶ συμπλοκαὶ κατὰ μέρος ἐγίνοντο πλείους (traduction D. Roussel).
[611] Diodore, XVI, 40, 2.
[612] Tite-Live, XXXIX, 30, 2, décrit un combat entre fourrageurs en Hispanie. Ce degré de précision lui sembla cette fois nécessaire, car le petit engagement dégénéra par l'arrivée de renforts en action générale.
[613] Le décret d'Halasarna en l'honneur de Dioklès, fils de Léodamas, mentionne de multiples combats pendant la campagne de Philippe V en Asie. Dioklès amena des machines et des munitions au fort alors que « les ennemis faisaient de nombreuses attaques », ἐπιβολὰς π[οι]|ευμένων τῶν πολεμί[ων] (*IG* XII 4 1, 98, l. 14-15). Ces dernières ne sont pas connus des sources littéraires conservées.
[614] Et ce jusqu'à la fin de la période considérée. Sièges mis à part, on peut citer les trois jours de combats indécis que se livrèrent près de Chéronée les forces du légat Q. Braetius Sura et d'Archélaos durant l'hiver 88/7 : Appien, *La Guerre de Mithridate*, IV, 29 ; Plutarque, *Vie de Sylla*, 11, 4, parle de trois « combats ».

raids. Il suffisait de franchir discrètement la frontière et de tomber sur des villages ou des habitats isolés pour s'assurer de réaliser une course rentable, ramenant butin, bétails et prisonniers pouvant être soumis à rançon. Cette pratique, fort bien connue d'ailleurs à des périodes plus récentes[615], était ancienne. Lors de l'hiver 419/8, les Argiens et les Épidauriens se livrèrent une guerre d'usure : « ce n'était qu'embuscades et coups de main, au cours desquels il y eut diverses pertes dans l'un et l'autre camp », ἐνέδραι δὲ καὶ καταδρομαί, ἐν αἷς ὡς τύχοιεν ἑκατέρων τινὲς διεφθείροντο[616]. Lutte qui accaparait la majorité des Épidauriens mobilisés en cette période : les Argiens pensaient trouver Épidaure vide de défenseurs lorsqu'ils tentèrent une échalade contre la cité[617]. Comme l'a relevé H. van Wees, ce conflit entre Épidaure et Argos prit les formes caractéristiques de la majorité des guerres archaïques et classiques[618]. La remarque vaut aussi pour l'époque hellénistique. Il est ainsi naturel que les courses lancées de part et d'autre des frontières, parfois à un rythme très soutenu, aient imprégné l'imaginaire guerrier. Lorsque l'on façonna à l'époque hellénistique le récit des guerres de Messénie, il parut évident à leurs inventeurs que ces conflits, ponctués de quelques grands affrontements qui constituaient autant de moments forts de l'histoire, avaient pris dans leurs formes ordinaires l'allure d'une guerre de raids[619].

Dès lors, la préparation des éphèbes et parfois des *néoi* répondait bel et bien, dans la majorité des cités, aux besoins militaires[620]. D'abord en leur enseignant le maniement d'armes qu'ils pourraient être amenés à utiliser dans de nombreuses configurations, au premier rang desquels se trouvaient les armes de trait et de jet, arcs et javelots[621]. Ensuite, en leur donnant une connaissance approfondie des terres et de leur topographie : on sait que les éphèbes athéniens parcouraient les campagnes et les frontières, et il ne fait guère de doute que cet usage

---

[615] Au XVIe siècle : Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 60, 75-76 ; Fleuranges, *Mémoires* I, p. 234. Encore au XVIIe siècle : G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans. The Army of Louis XIV and Partisan Warfare in the Netherlands (1673-1678)*, Leyde, 2003, p. 132-178. Et au XVIIIe siècle : Fr. Royal, « Les quartiers d'hiver des armées : pause et continuité dans la guerre. L'exemple de l'armée de Flandre entre les campagnes de 1711 et 1712 », dans B. Fonck et N. Genet-Rouffiac (dir.), *Combattre et gouverner. Dynamiques de l'histoire militaire de l'époque moderne (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rennes, 2015, p. 75-89. Bien entendu, si le principe était généralisé, les formes prises par l'action ont dans le détail beaucoup varié, selon les impératifs topographiques, économiques et sociaux des acteurs. Reste que la ruse était intensément utilisée dans ces configurations, à chaque période considérée.

[616] Thucydide, V, 56, 4.

[617] Thucydide, V, 56, 5.

[618] H. van Wees, *Greek Warfare. Myths and Realities*, Londres, 2004, p. 118 : « *short and not particularly eventful, as wars go, this conflict between Argos and Epidaurus was typical of most Greek warfare. The drastic scaling down of military activity in winter, the observance and manipulation of religious rules, the objectives of destroying farmland and capturing cities, and the resort to ambushes and raids as well as great showdowns in pitched battle, all featured prominently in archaic and classical Greek wars* ».

[619] Pausanias, IV, 7, 1 ; 10, 7 ; 18, 1 ; 19, 3 ; 27, 1. Sur les raids nocturnes d'Aristoménès : J.-Ch. Vincent, « Le bouclier d'Aristoménès : une arme de propagande politico-religieuse dans le Périégèse de Pausanias », dans P. Sauzeau et Th. Van Compernolle (éd.), *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007, p. 238.

[620] Comme l'a bien remarqué J. Ma, « Fighting *poleis* », p. 354.

[621] Voir également *infra* II.3. « Les champions de la ruse ».

était partagé par nombre de communautés[622]. Le jour venu, ces premières expériences leur seraient d'une grande utilité, leur permettraient de savoir quelles routes des partis ennemis seraient capables d'emprunter, où les intercepter et dresser des embuscades, quelles étaient les distances qui séparaient certains points du territoire des refuges les plus proches, comme les forts. Les éphèbes appréhendaient ainsi l'espace qu'ils devraient défendre, dans toutes ses particularités[623]. En fait, passé le temps de l'éphébie, dans certaines cités, les jeunes hommes continuaient cet apprentissage[624] : le décret honorifique de la cité d'Érésos pour Aglanôr, daté entre 209 et 204, rappelle des exercices menés par les *néoi* « aux confins de la *chôra* », ἐπὶ τ[ὰ ὅρι]α τᾶς χώρας[625]. En d'autres termes, une part considérable de leur formation les préparait aux différents aspects de leur vie de citoyens-soldats[626].

Par souci de simplicité, il serait tentant de qualifier cette guerre « ordinaire » de « petite guerre ». De fait, on ne peut manquer de relever certaines parentés avec celle-ci, telle qu'elle fut théorisée au XVIIIe siècle[627]. Les opérations avaient régulièrement pour cadre les pillages et les ravages exercés par des petits groupes, dépendants ou non de l'armée principale, sur le territoire de la communauté agressée. Des entreprises qui ne visaient pas seulement l'armée de campagne adverse, dont il fallait réduire les approvisionnements, mais aussi la communauté ennemie tout entière, dont on devait étouffer la volonté de lutter. Ce procédé d'attrition, qui pouvait suffire à ouvrir le chemin des négociations, était bien une caractéristique de la « petite guerre ». Pour autant, ces actions limitées ne nourrissaient pas une doctrine complétant une pratique plus conventionnelle de la guerre[628]. Si l'expression de « petite guerre » peut être utile aux Modernes pour établir une classification des opérations militaires, il apparaît que les Grecs

---

[622] J. L. Friend, *The Athenian* Ephebeia *in the Fourth Century BCE*, Leyde, 2019, p. 43-47 et A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris, 2011, p. 346-347 pour les éventuels éphèbes-patrouilleurs en Asie Mineure.

[623] À l'instar des cavaliers athéniens qui, dans un décret honorifique pour un hipparque (daté de 187/6), rappelaient que ce dernier leur avait permis d'acquérir une bonne connaissance du territoire en les menant plusieurs fois en manœuvres (*IG* II/III³ 1, 1281, l. 20-22). L'entraînement naval des éphèbes athéniens est attesté à la fin du IIIe siècle par un décret de 204/203, complété dans les textes plus tardifs par une revue navale associée à la revue en armes : Ph. Gauthier, « Les chlamydes et l'entretien des éphèbes athéniens : remarques sur le décret de 204/203 », *Chiron* 15, 1985, p. 151-152 et Ch. Pélékidis, *Histoire de l'éphébie attique, des origines à 31 avant J.-C.*, Paris, 1962, p. 273.

[624] Pour le cas de l'Asie Mineure : A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique*, *op. cit.*, p. 355-359.

[625] *IG* XII Suppl. 122, l. 20-21. Cf. A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique*, *op. cit.*, p. 324-325.

[626] Constat qui confirme l'interprétation de P. Fröhlich, « Compte rendu de A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris, 2011 », *Topoi* 18, 2013, p. 524-525 : « il est plus simple et plus assuré de constater que les nécessités de la défense étaient à peu près partout les mêmes et qu'elles suffisent à expliquer que l'on ait souvent (et peut-être partout) imposé aux jeunes gens l'apprentissage du javelot, de l'arc et de la catapulte, disciplines fort peu hoplitiques ».

[627] S. Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIIIe siècle*, Paris, 2010, p. 171-204.

[628] La « petite guerre », appréhendée comme un « concept » (*Begriff*) par K. von Clausewitz dans sa *Vorlesung über den kleinen Krieg*, était généralement insérée au XVIIIe et au début du XIXe siècle dans le domaine de la tactique : S. Picaud-Monnerat, « La réflexion sur la petite guerre à l'orée du XIXe siècle : l'exemple de Clausewitz (1810-1812) », *Stratégique* 97-98, 2009, p. 127-129.

n'éprouvèrent pas le besoin de la nommer, de la distinguer explicitement de la « grande ». En 217, Aratos demanda à l'officier macédonien Tauriôn et aux Messéniens deux contingents de 50 cavaliers et 500 piétons pour assurer la protection d'un vaste espace : les territoires de Messène, de Tégée, de Mégalopolis et d'Argos, les plus exposés « face à la guerre menée par les Lacédémoniens », πρὸς τὸν ἀπὸ Λακεδαιμονίων πόλεμον[629]. Au regard de la faiblesse de ces forces, on est en droit de penser qu'elles étaient davantage destinées à s'opposer aux courses et petites expéditions tentées par les Lacédémoniens qu'à combattre une invasion en masse. D'où leur rayon d'action très étendu, s'étirant sur une partie considérable du Péloponnèse. Ces incursions qui menaçaient les campagnes des Achéens et de leurs alliés étaient « la guerre menée par les Lacédémoniens » ; l'application du terme πόλεμος à ce type d'entreprises et de menaces est significative[630]. Il serait donc impropre de qualifier la « petite guerre » des Anciens de guerre « irrégulière ». En réalité, elle était l'un des visages de la guerre régulière.

Qu'elle ait eu une telle prévalence en Grèce propre peut surprendre, car il est d'usage d'en faire une spécificité martiale de certains peuples, comme les Crétois. On a tendance à suivre de trop près Polybe : « les Crétois sont, sur terre comme sur mer, des adversaires irrésistibles lorsqu'il s'agit d'embuscades, de razzias, de coups de main, d'attaques de nuit et de toutes les autres opérations de détail qui exigent la ruse ; mais en bataille rangée, quand il faut affronter l'ennemi à découvert, ils perdent leur valeur et leur assurance. Pour les Achéens et les Macédoniens, il en va à l'inverse », κρῆτες δὲ καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν πρὸς μὲν ἐνέδρας καὶ λῃστείας καὶ κλοπὰς πολεμίων καὶ νυκτερινὰς ἐπιθέσεις καὶ πάσας τὰς μετὰ δόλου καὶ κατὰ μέρος χρείας ἀνυπόστατοι, πρὸς δὲ τὴν ἐξ ὁμολόγου καὶ κατὰ πρόσωπον φαλαγγηδὸν ἔφοδον ἀγεννεῖς καὶ πλάγιοι ταῖς ψυχαῖς· Ἀχαιοὶ δὲ καὶ Μακεδόνες τἀναντία τούτων[631]. Ce déterminisme ethnique en rappelle d'autres, notamment la description des pratiques guerrières galloises par l'ecclésiastique du XIIe siècle Giraud de Barri. Ce dernier oppose les agiles Gallois dont la « seule tactique est soit de poursuivre l'adversaire soit de s'échapper », *totum itaque vel fugiendo certamen eorum*, aux chevaliers normands capables de tenir dans des engagements prolongés. Aussi les Gallois « ne brillent peut-être pas dans le combat ouvert ou en formation fixe, mais ils harcèlent l'ennemi par leurs embuscades et leurs attaques de nuit », *et si apertis congressibus, belloque indicto forte non praevalet, insidiis saltem et nocturnis irruptionibus hostem gravat*[632]. En vérité, dans les deux cas, les auteurs forcent le trait et rejettent l'usage de

[629] Polybe, V, 92, 8-9.
[630] De même le passage déjà mentionné de Denys d'Halicarnasse, VI, 3, 1 : les Latins s'étaient emparés d'un fort romain et depuis ce point lançaient des incursions dans les campagnes, en résumé « ils faisaient la guerre », ἐποιοῦντο τοῦ πολέμου.
[631] Polybe, IV, 8, 11, traduction D. Roussel.
[632] Giraud de Barri, *Descriptio Cambriae*, II, 3, traduction B. Heuser et P. Porter, « Guerres asymétriques : l'orientalisme militaire contre la Voie de la guerre en Occident », *Extrême-Orient Extrême-Occident* 38, 2014, p. 209.

la force et de la valeur dans le camp qui retient leurs faveurs. Les Crétois étaient bien entendu particulièrement réputés pour leur efficacité dans les accrochages et les autres actions relevant de la ruse ; il a régulièrement été souligné que leur habileté à l'arc[633] et dans cette forme de guerre viendrait de la topographie de l'île, avec ses puissants massifs montagneux culminant à plus de 2 000 m[634], et de la bellicosité des cités, amplifiée par l'étroitesse des territoires[635]. Il est indéniable que la géographie eut son rôle, et que les Crétois étaient passés maîtres dans l'art de la « petite guerre »[636]. Mais cela ne faisait pas de cette dernière une particularité régionale[637], même si elle y prenait une intensité particulière[638]. En vérité, le succès des Crétois sur le marché des mercenaires, et l'activité des royaumes, des confédérations et des cités pour tisser des alliances dans l'île, s'expliquent par les avantages que ces combattants pouvaient procurer à leurs employeurs dans les épreuves guerrières coutumières. Les Crétois tenaient, aux yeux des Grecs, le sommet de la hiérarchie des peuples dans ce type de combat ; ils n'en avaient en rien l'apanage[639].

De même, les guerres menées par les cités de Thrace ou du Pont contre leurs turbulents voisins « barbares » n'étaient pas si différentes de celles que connaissaient les communautés du Sud de la Grèce égéenne. Certes, leur position souvent précaire les obligeait fréquemment à se contenter d'actions limitées pour protéger leur territoire, et l'instabilité des relations avec les principautés et les populations de l'intérieur ne pouvait qu'engendrer des éruptions de violence qui prenaient souvent la forme de raids. Sestos fut ainsi continuellement menacée par les

---

633 Sur l'armement crétois : *infra* II.3. « Les champions de la ruse ».

634 Sur la géographie crétoise et l'exploitation des montagnes : A. Chaniotis, « Milking the Mountains. Economic Activities on the Cretan Uplands in the Classical and Hellenistic Period », dans A. Chaniotis (éd.), *From Minoan Farmers to Roman Traders. Sidelights on the Economy of Ancient Crete*, Stuttgart 1999, p. 181, 186-188, 190-192.

635 Sur les guerres crétoises, faites sans doute de nombreuses razzias, mais aussi de prises de villes : A. Chaniotis, *War*, p. 9-13 ; Id., *Die Verträge zwischen kretischen Poleis in der hellenistischen Zeit*, Stuttgart, 1996, p. 27-56 et Id., « Milking the Mountains », *loc. cit*., p. 200 : « *shepherds wandering in the frontier areas were exposed to the dangers of wars and raids more than anybody else* », et p. 201 note 28 pour un lien entre cette pratique et une clause d'un traité entre Malla et Lyttos (A. Chaniotis, *Die Verträge*, *op. cit*., n° 11).

636 Polybe, IV, 8, 11.

637 Un Philopoemen put perfectionner ses talents (Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 13, 6) dans l'exercice de la « petite guerre » en participant aux guerres crétoises, il ne la découvrit pas dans l'île. Il est d'ailleurs intéressant de relever le contraste entre une autre remarque de Plutarque (7, 2), indiquant que Philopoemen apprit en Crète « auprès d'hommes expérimentés en combats, versés dans la chose guerrière et toutes ses subtilités », ἀνδράσι μαχίμοις καὶ ποικίλοις μεταχειρίσασθαι πόλεμον, et la première, où ils se retrouvent réduits comme « enfants » (παῖδας). Plutarque résume ici, presque inconsciemment, toute la tension qui existait entre les nécessités guerrières et les perceptions morales de certains Grecs qui ne rêvaient que de guerre hoplitique, de combats rangés et décisifs.

638 Encore que cette impression de guerre endémique doit beaucoup aux passages de Polybe (IV, 53, 5 ; XXIV, 3 ; XXVIII, 14, 1-2), qui avait sur les Crétois et leur agressivité un avis pour le moins tranché : H. van Effenterre, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris, 1968, p. 285-290.

639 De même que les stradiots, cavaliers légers de la fin du XVe et du XVIe siècle, principalement d'origine albanaise et grecque, étaient considérés comme redoutables dans la guerre d'escarmouches : S. Birtachas, « *Stradioti*, *Cappelletti*, *Compagnie* or *Milizie Greche* : 'Greek' Mounted and Foot Mercenary Companies in the Venetian State (Fifteenth to Eighteenth Centuries) », dans G. Theotokis et A. Yıldız (éd.), *A Military History of the Mediterranean Sea*, Leyde, 2018, p. 327-331. Cela n'empêchait pas les autres hommes de guerre, du lansquenet à l'homme d'armes, de la pratiquer avec ardeur. Sur le passage polybien voir aussi *infra* II.1. « La ruse avec la force ».

incursions des Thraces à la fin du IIe siècle, comme nous l'apprend le décret en l'honneur du bienfaiteur Mènas[640] : « alors que nous étions accablés par les courses des Thraces depuis nombre d'années et par les guerres qui menaçaient la cité, durant lesquelles tout fut pillé dans les champs et la plus grande partie de la campagne ne fut plus ensemencée », τεθλειμμένων ἡμ[ῶν] ἐξ ἐτῶν πλειόνων διά τε τὰς Θραικίους ἐπιδρομὰς καὶ τοὺς περιστάντας τὴν πόλιν πολέμους, ἐν οἷς ἀπήχθη μὲν τὰ ἀπὸ τῶν ἀγρῶν πάντα, ἄσπορος δὲ ἡ πλε[ίσ]τη χώρα ἐγένετο[641]. Mais ces cités subissaient aussi périodiquement des invasions en masse de leurs territoires, et des combats rangés contre leurs ennemis[642] ; en résumé, elles vivaient des guerres qui n'étaient guère éloignées de celles qu'enduraient leurs parentes du Sud. Tout au plus peut-on dire que leurs frontières étaient sans doute plus régulièrement menacées, et que leurs « petites » guerres étaient d'une virulence peu commune[643]. Elles n'en restaient pas moins très ordinaires, et en rien « primitives »[644]. Ainsi, quand les Galates déferlèrent sur les cités égéennes, ces dernières ne découvrirent pas une manière de faire la guerre qui leur était inconnue[645]. Elles n'eurent d'ailleurs qu'à employer les moyens habituels pour protéger leurs campagnes, et le décret de Priène en l'honneur de Sôtas ne témoigne à ce titre d'aucune innovation[646]. Si de nombreuses communautés ont été surprises et horrifiées par les incursions galates, leur consternation s'explique par leur ampleur et la taille des grandes bandes prédatrices, non par la guerre « irrégulière » qu'elles auraient été forcées de livrer. Ces armées en mouvement représentaient au vrai des adversaires difficiles à combattre, au même titre que celles des rois, car les troupes civiques n'avaient pas la force de s'opposer frontalement à leur avancée. Il fallait attaquer les bandes de fourrageurs et de pillards avant qu'elles n'aient eu le temps de rejoindre la colonne

[640] Sur le contexte et les actions de Mènas : L. Robert, « Les monétaires et un décret de Sestos », *RN* 15, 1973, p. 51-53 (= *OMS* VI, p. 133-135).
[641] *I. Sestos* 1, l. 54-57, aussi l. 17.
[642] Les Scythes connaissaient la bataille rangée. Lysimaque les battit dans une telle configuration pendant l'année 313/2 : Diodore, XIX, 73, 5. Bien plus tard, à la fin du IIe siècle, Diophantos, stratège de Mithridate, vainquit les Scythes en bataille rangée : *IosPE* I² 353, l. 2.
[643] Les communautés confrontées aux Sarmates et aux Scythes développèrent certainement une manière propre de livrer la « petite guerre ». L. Robert, « Épigramme votive d'Olbia », *Hellenica* XI-XII, Paris, 1960, p. 270, soulignait « le rôle immense » que jouait l'arc dans ces conflits ; aussi dans les cités des côtes thraces et illyriennes (p. 271-272). Dans ces dernières, il n'est en revanche pas certain que l'utilisation répandue de l'arc témoigne d'un mimétisme avec les pratiques de l'adversaire « barbare » (p. 271 : « là où des Barbares, armés à la légère, imposent un même armement et une même tactique pour les combattre efficacement »). Les Celtes, en Italie, en Thrace et en Asie Mineure, comme les populations balkaniques qui adoptèrent leur armement ne semblent pas avoir fait un usage intensif de l'arc et de la fronde avant la Tène finale (A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, Paris, 2009, p. 53). En réalité, l'emploi massif de troupes légères paraît même être une tactique spécialement employée contre eux aux IIIe et IIe siècle (Polybe, II, 30, 1-5 ; Tite-Live, XXXVIII, 21, 4-7 ; 26, 7). Les toxarques et les corps importants d'archers d'Apollonia d'Illyrie et d'Istros seraient alors davantage la marque d'une adaptation que d'une imitation tactique.
[644] La pratique du raid a été souvent opposée à la forme étatique de la guerre « ouverte », ce qui représente une grave erreur d'interprétation : Chr. Helmke, « Tactics, Trophies, and Titles : A Comparative Perspective on Ancient Maya Raiding », *Ancient Mesoamerica* 31, 2019, p. 2.
[645] *Contra* A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, Lausanne, 1994, p. 230 : les raids galates, les enlèvements et les pillages seraient des pratiques qui « s'apparentent davantage à celles de brigands qu'à celles de troupes régulières ». L'idée me paraît anachronique.
[646] Voir *infra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste ».

principale[647]. Aussi bien des communautés préférèrent négocier, en particulier pour récupérer contre rançon leurs ressortissants capturés[648].

Ces considérations nous amènent sur le cas des « brigands » qui apparaissent dans certaines inscriptions et dont on fait fréquemment des bandits de grand chemin[649]. L. Robert interprète en ce sens plusieurs inscriptions[650], même s'il remarque que dans ces affaires « il s'agit presque toujours de faits de guerre ou de razzias de pirates dans les îles et sur les côtes »[651]. Le phénomène du brigandage de l'époque hellénistique est aussi difficile à définir que celui du bas Moyen Âge. « À n'en point douter, saisir les brigands reste un défi pour l'historien qui se lance à leur poursuite. Il lui reste à glaner les maigres indices semés par ceux qui, avant lui, les ont pourchassés »[652]. Commençons par un point de vocabulaire : les Grecs étaient bien conscients que les biens qu'ils ramenaient de leurs expéditions étaient des λείαι, le terme désignant à la fois les actes de pillage et leur produit, le butin[653] ; tant que ces actes étaient dirigés contre leurs ennemis, ils n'en tiraient aucune gêne ni honte[654].

Les « pirates » et les « brigands » n'étaient que les auteurs des actes de pillage[655]. Énée le Tacticien désigne ainsi les soldats ennemis qui ont mené des raids sur le territoire et récupéré du butin : « ceux qui commettent des injustices », οἱ ἀδικήσαντες[656], « ceux qui pillent », οἱ λεηλατήσαντες[657]. On connaît les « injustices » qu'infligèrent les Héracléotes du Latmos aux Eurôméens lors d'un pillage sur leur territoire et contre le sanctuaire de Zeus Lepsynos[658]. Aratos, lorsqu'il prépara son coup contre Sicyone en 251, « prit à sa solde un petit nombre de

[647] Vers 217/6, lorsque les Galates Aigosages qui avaient servi Attale Ier s'engagèrent dans leurs propres entreprises dans l'Hellespont, ils assiégèrent Ilion. Les hommes d'Alexandrie de Troade vinrent au secours avec un renfort de quatre mille hommes « firent lever le siège d'Ilion et chassèrent les Gaulois de toute la Troade en entravant leur ravitaillement et en faisant échouer leurs tentatives », ἔλυσαν μὲν τὴν Ἰλιέων πολιορκίαν, ἐξέβαλον δ' ἐκ πάσης τῆς Τρῳάδος τοὺς Γαλάτας, ἐμποδίζοντες ταῖς χορηγίαις καὶ διαλυμαινόμενοι τὰς ἐπιβολὰς αὐτῶν (Polybe, V, 111, 4, traduction P. Pédech). Une tactique efficace mais moins directe que celle de Prusias qui leur livra une bataille rangée (V, 111, 6).
[648] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 85.
[649] C. Wolff, « L'enlèvement de Charité (Apulée, Métamorphoses) et les témoignages épigraphiques », *REG* 112, 1999, p. 253-258 ; A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 230 et 232.
[650] L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 94-96.
[651] L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 94.
[652] V. Toureille, *Vol et brigandage au Moyen Âge*, Paris, 2006, p. 135.
[653] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 54-58. Homère ne distinguait pas le butin fait par une armée en campagne de celui récupéré par des pirates.
[654] La dévastation de la plaine de Thermos en 218 et le pillage méthodique des demeures par les Macédoniens, s'effectuèrent selon Polybe, V, 9, 1, « d'une belle manière et en toute justice, conformément aux lois de la guerre », κατὰ τοὺς τοῦ πολέμου νόμους καλῶς καὶ δικαίως.
[655] On notera que ce genre de qualificatif pour un ennemi usant de méthodes jugées peu honorables, de pratiques de « brigands », se retrouvait aussi dans la bouche des victimes des partisans au XVIIe siècle (et sans nul doute dans bien d'autres contextes) : G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans. The Army of Louis XIV and Partisan Warfare in the Netherlands (1673-1678)*, Leyde, 2003, p. 127.
[656] Énée le Tacticien, 16, 8.
[657] Énée le Tacticien, 16, 12.
[658] *I. Mylasa* 102, l. 14-24 (fin IIe – début Ier siècle *a.C.*), avec L. Robert, *Documents d'Asie Mineure*, Paris, 1987, p. 211-213. Un autre fragment (*SEG* 43 708) évoque des dommages subis par le territoire eurôméen.

mercenaires, par l'intermédiaire des chefs de bande Prôtos et Xénophilos, répandant parmi eux le bruit qu'on allait faire une incursion sur le territoire de Sicyone pour enlever les juments du roi », ἐμισθώσατο δὲ καὶ διὰ Πρώτου <καὶ> Ξενοφίλου τῶν ἀρχικλώπων οὐ πολλοὺς στρατιώτας, οἷς διεδόθη λόγος ὡς ἐπὶ τὰς ἵππους τὰς βασιλικὰς εἰς τὴν Σικυωνίαν ἔξοδος ἔσοιτο[659]. Il est très révélateur que ces « soldats » étaient liés à des « archi-brigands » (τῶν ἀρχικλώπων) : il ne s'agissait certainement pas de hors-la-loi mais selon toute probabilité de chefs mercenaires, qui purent mettre au service d'Aratos quelques-uns de leurs hommes. Le choix des mots n'est pas sans rappeler des usages du XIVe siècle. À cette période, « les simples soldats, chargés de razzier, sont qualifiés ordinairement de 'pillards' et revêtent une médiocre armure, la brigandine »[660], une cuirasse très répandue formée de plaques rivetées sous une protection de cuir ou de tissu. Il demeurait un « cousinage étroit entre la guerre et son maudit avorton, le brigandage »[661]. Cette habitude de langage, qui faisait de tout soldat pillard un brigand ou un pirate aux yeux de ses victimes[662], invite à nuancer certaines interprétations du phénomène du brigandage à l'époque hellénistique. La perméabilité du vocabulaire[663] rend en vérité très délicate l'analyse des inscriptions qui font référence à de tels actes. Il en va néanmoins d'un point fondamental : le « brigandage », en tant que phénomène indépendant de la guerre, était-il endémique à la période hellénistique, ou les textes ne portent-ils la trace que d'entreprises belliqueuses ? Un décret IIe siècle de la cité d'Hyettos en Béotie en l'honneur de Polémarchos, fils de Dikaiarchos, et de Hagias, fils de Polémarchos, tous deux citoyens d'Hypata en Thessalie, illustre le problème :

> « Il a plu au Conseil et au peuple ; concernant la sauvegarde de la cité ; attendu que de graves injustices ont été commises sur le territoire de la cité parce qu'est survenue une troupe pour piller et voler les biens d'autrui et qui attaquait les fermes, commettait des meurtres et enlevait des personnes et des bestiaux et qu'il est nécessaire en de telles circonstances de venir en aide à ceux qui peuvent le mieux s'y opposer, recouvrer les biens perdus, surveiller et punir ceux qui commettent de telles injustices ; Polémarchos fils de Dikaiarchos et Hagias fils de Polémarchos d'Hypata, se trouvant depuis toujours remplis de zèle pour notre cité (…), sont partis à la recherche des biens enlevés et ont pu les sauver grâce à leur énergie ».
>
> [ἔ]δοξεν τῶι συνεδρίωι καὶ τῶι δήμιοι· [περί φυλακῆ]ς τῆς πό|λεως· ἐπειδὴ γινομένων ἀδικημ[άτων μει]ζόνων κατὰ | τὴν χώραν διὰ τὸ παραγινόμενον [ὄχλον ἐ]πὶ ληστέ|[α]ι καὶ ἁρπαγῆι τῶν ἀλλοτρίων [αὐλάς] τε ἐκκό|[π]τειν καὶ φόνους ἐπιτελεῖσθ[αι κ]αὶ ἁρπαγάς |

[659] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 6, 2, traduction A.-M. Ozanam.
[660] V. Toureille, *Vol et brigandage*, *op. cit.*, p. 151.
[661] V. Toureille, *ibid.*, p. 168.
[662] Les « brigands » qu'auraient recrutés selon Polybe l'Étolien Dorimachos à Phigalia en 221 pourraient ainsi avoir été des exilés messéniens ou certains de leurs partisans : J. D. Grainger, *The League of the Aitolians*, Leyde, 1999, p. 7-8.
[663] Déjà mise en évidence par Y. Garlan, « Signification historique de la piraterie grecque », *DHA* 4, 1978, p. 2.

[σ]ωμάτων τε καὶ θρεμμάτων, [ἀν]αγκαῖον δέ | [ε]στιν ἐν τοῖς τοιούτοις [καιροῖ]ς ἀ[ν]τέχεσ|[θ]αι μάλιστα τῶν δυναμ[ένων] βοηθεῖν | τῆι πόλει καὶ ἀνασῴζειν [τὰ ἀ]πολλύμε|[ν]α καὶ παραφυλάττειν κ[αὶ κωλ]ύειν | τοὺς [τ]ὰ ἀδικήματα συν[τελου]μένους· τυγ[χ]άνουσιν δὲ καὶ Πολ[έμαρχ]ος Δικα[ι]|άρχ[ου κ]αὶ Ἀγίας Πολεμά[ρχου Ὑπ]αταῖοι | [ὑ]πάρχοντες ἄνδρες [εὐνοικῶς διὰ τέλ]ους <διὰ> | [κ]είμε[ν]οι πρὸς τὴν ἡμετέ[ραν πόλι]ν (...) [κα]ὶ ἀνεζητήκ[ασιν ὑπὲρ των ἠρ|π]ασμένων καὶ ἀ[ν]ασ[ε]σώ[κασιν διά τῆς ἰ|δ]ία[ς] φιλο[π]ονίας[664].

Identifier les agresseurs est une tâche difficile. Chr. Chandezon pense à une période de crise postérieure à 171 qui aurait « affaibli la situation des cités les plus petites et favorisé le développement du brigandage »[665]. Les Hyettiens purent aussi avoir été victimes d'un acte de guerre. Cela ferait assurément sens avec la catégorie extraordinaire du décret, [περὶ φυλακῆ]ς τῆς πό[λ]εως. La situation était en tout cas difficile, et les deux citoyens d'Hypata furent honorés pour leur intervention : s'agissait-il d'une négociation ou d'une contre-attaque armée ? Le texte est là encore évasif, mais les verbes d'action employés et l'allusion à la punition éventuelle des malfaiteurs pousseraient vers la seconde solution[666]. Si le décret ne peut suffire à assurer le contexte, on ne peut exclure que ces derniers aient été des soldats[667]. R. Étienne et D. Knoepfler, s'appuyant sur une interprétation militaire de ὄχλος, ont émis l'hypothèse que le territoire avait été traversé, attaqué et pillé au moment de l'expédition achéenne contre Héraclée Trachinia en 146, cité sécessionniste de la Confédération[668]. Les Thébains, qui avaient de leur côté lancé une série de raids contre l'Eubée et la Phocide[669], participèrent également à l'entreprise[670]. Polémarchos et Hagias auraient pu intervenir au moment du siège d'Héraclée ou de la contre-offensive romaine, qui s'acheva par le désastre achéen de Skarpheia. Lors d'une action effectuée contre les bagages de l'ennemi, dans l'espoir de libérer des prisonniers, pendant le siège ou les marches, ils auraient secouru les Hyettiens. Le texte pourrait encore conserver la trace d'un autre conflit.

Avec ce décret, A. Bielman n'a relevé que trois inscriptions qui toucheraient de façon certaine au phénomène du brigandage[671], et une autre qui pourrait s'y rapporter. Les trois premières n'apportent en fait guère de certitude. Le décret d'Athènes du début du IIIe siècle en

[664] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, n° 49, l. 1-15 et 18-20. Traduction Chr. Chandezon, *L'élevage en Grèce (fin V^e^ – fin Ier s.* a.C.*). L'apport des sources épigraphiques*, Bordeaux, 2003, p. 51.
[665] Chr. Chandezon, *L'élevage en Grèce*, *op. cit.*, p. 51-54 (citation p. 54).
[666] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 176-177.
[667] Pour A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 177, « une telle expédition ne peut cependant être dirigée que contre des brigands ». Mais les coups de main contre les bagages, là où l'on retenait les prisonniers, n'étaient pas rares en temps de guerre.
[668] R. Étienne et D. Knoepfler, *Hyettos de Béotie et la chronologie des archontes fédéraux entre 250 et 171 avant J.-C.*, Paris, 1976, p. 244-245.
[669] Pausanias, VII, 14, 7.
[670] R. Étienne et D. Knoepfler, *Hyettos de Béotie*, *op. cit.*, p. 345 sur la participation thébaine.
[671] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 230.

l'honneur d'Aischrôn, fils de Proxénos, très mutilé, montre peut-être une forme de brigandage pratiqué par des hommes du Parnasse, mais les considérants sont obscurs[672]. Les restes d'un texte (seconde moitié du IIIe – début du IIe siècle) émanant d'une cité crétoise indiquent que des ambassadeurs athéniens furent enlevés et retenus dans l'Oréia, le massif des Montagne blanches[673]. Les ravisseurs étaient-ils vraiment des bandits de grand chemin[674] ? Rien n'interdit de penser que ces « brigands » crétois opéraient des razzias dans un État contre lequel leur communauté jugeait être en état de guerre, d'hostilité ou de représailles. Les ambassadeurs auraient en ce cas été des victimes collatérales. Un décret très fragmentaire de Delphes en l'honneur de Lykos, fils de Mortylos, de la fin du IIe ou du début du Ier siècle, nous apprend que des jeunes hommes libres furent faits prisonniers, et que l'*honorandus* parvint à les libérer. Encore une fois, les circonstances de la capture ne sont pas claires[675]. Acte de guerre ou de brigandage ? Le dernier texte, faisant état de rançons[676], n'a pas plus de raisons d'être rattaché à un brigandage extérieur au fait guerrier.

Il n'est évidemment pas question de nier l'existence de formes de banditisme dans le monde grec. Certaines régions furent sans doute plus touchées que d'autres. Mais il faut bien voir que les enlèvements, les rançons et les expéditions de secours évoqués dans les inscriptions se rapportent à des pratiques proches de celles de la guerre « ordinaire ». Il ne s'agit pas de petits vols, de groupes réduits détroussant les voyageurs, un petit brigandage qui, à n'en pas douter, fut connu par le monde des cités. Les entreprises évoquées par les inscriptions furent des actions de plus grande envergure, entraînant souvent des négociations. Le *polémos* était fait de l'alternance d'entreprises militaires et de périodes d'observation et de préparation, qui représentaient autant de moments d'accalmie pendant lesquels des tractations pouvaient se tenir, afin, pour les uns, de rentabiliser au mieux les opérations de razzias et pour les autres d'obtenir la libération d'une partie des prisonniers, notamment des citoyens. Les montagnes et les confins pouvaient aussi être des refuges et des haltes pour des soldats, en partance ou revenus de leurs raids[677]. Non pas que toutes les inscriptions évoquant de telles courses doivent être rattachées sans discussion à des actions militaires ; il convient seulement de noter que cette possibilité ne devrait pas être trop vite exclue, au titre que l'affaire ne paraît pas « de bonne guerre », ou que ses auteurs sont affublés de qualificatifs méprisants, « pirates » ou « brigands ». Car il n'est pas aisé d'imaginer la multiplication de puissantes bandes de brigands

[672] *IG* II² 652 ; A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, n° 18.
[673] *IG* II² 1130, l. 12-13. A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, n° 55, p. 201.
[674] Comme l'ont suggéré L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 95 et A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 201.
[675] *FD* III 1, 457 ; A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, n° 50.
[676] Décret de Témnos en réponse à un décret honorifique de Smyrne (IIIe siècle *a.C.*) : A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, n° 35.
[677] Utiles barrières contre les grandes invasions (Aristote, *La Politique*, VII, 1331a), beaucoup moins contre les incursions.

sur les territoires des cités[678], à portée des armées civiques[679]. Certes, il convient sans doute de considérer, avec Chr. Chandezon, que des temps de crise purent en faciliter l'émergence. Ces groupes qui ont la force d'imposer des rançons font immédiatement penser aux routiers du plein et du bas Moyen Âge, dont la prolifération était étroitement liée au fait guerrier : les bandes étaient d'abord formées de soldats démobilisés[680] ou par le rassemblement de « vestiges d'armées en déroute »[681]. Cela était en partie dû au professionnalisme militaire, les guerriers ayant souvent du mal à réintégrer la vie civile[682]. Le mercenariat hellénistique ne pourrait-il avoir eu, au sortir de longues périodes de guerre, des conséquences comparables ? On se souvient des « archi-brigands » auxquels fit appel Aratos, dont les soldats étaient prêts à saisir la moindre occasion pour effectuer un raid.

La situation n'était en tout cas pas celle de l'époque impériale, où seules de faibles forces de police assuraient la défense des terres[683]. Certes, les cités ne contrôlaient qu'imparfaitement leur territoire, et les confins restaient des espaces peu maîtrisés. Pour autant, ces zones permettaient plus le passage de partis armés venus d'au-delà des frontières qu'elles n'offraient d'abris sûrs et permanents à des groupes de bandits autonomes, qui auraient établis des caches et des repaires en marges des terres cultivées. Il reste possible qu'une part non négligeable des actes de brigandage évoqués par les inscriptions furent accomplis par des bandes issues des communautés voisines, qu'elles fussent de véritables partis dans le cadre d'une guerre déclarée ou de troupes spontanément formées pour assurer des représailles ou des pillages dans un état d'hostilité et de guerre larvée. Le brigandage hellénistique ne serait ainsi pas une spécificité de la période[684], marqueur d'un déclin de la force militaire des cités ; il ne serait que l'une des composantes du *polémos*, comme il l'était depuis l'époque archaïque[685]. Les sources littéraires montrent en tout cas qu'il ne faut pas se laisser tromper par le vocabulaire, et cette leçon gagnerait à être appliquée aux textes épigraphiques évoquant des actes de brigandage.

---

[678] Ainsi A. Bielman, « Piraterie et brigandage hellénistiques : razzias pour le seul profit ou actes de nature terroriste ? », *Droit et cultures* 45, 2003, p. 127.

[679] Et, même quand l'armée n'était pas levée, de communautés paysannes armées. On les voit en une occasion tirer parti des déboires des pillards : après le combat de Corinthe en 197, les « paysans » (*agrestis*) firent durement payer aux hommes de l'armée macédonienne, dispersés par la défaite, leurs déprédations : Tite-Live, XXXIII, 15, 15.

[680] V. Toureille, *Vol et brigandage*, *op. cit*., p. 150-160, 167-171.

[681] V. Toureille, *ibid*., p. 150.

[682] V. Toureille, *ibid*., p. 152-153, 280.

[683] C. Brélaz, *La sécurité publique en Asie Mineure sous le Principat (Ier-IIIème s. ap. J.-C.)*, Bâle, 2005, p. 90-145. Pour Y. Garlan, « Signification historique de la piraterie », *loc. cit.*, p. 4-5, la piraterie « sociale » ne se serait renforcée qu'au Ier.

[684] Et ne devrait pas être rapproché du terrorisme contemporain : une comparaison tentée par A. Bielman, « Piraterie et brigandage hellénistiques », *loc. cit.*, p. 139-140.

[685] P. Walcot, « Cattle Raiding, Heroic Tradition, and Ritual: The Greek Evidence », *HR* 18, 1979, p. 330-338.

Aussi d'ailleurs à ceux mentionnant des actes de piraterie[686]. Ce phénomène a surtout été étudié dans le cadre des États qui utilisèrent abondamment voire institutionnalisèrent ce moyen d'action, comme les cités crétoises[687]. Au IIIe siècle, les navires étoliens furent également particulièrement actifs en Égée[688]. Leurs traditionnels alliés de l'île de Céphallénie sévirent dans les îles ioniennes contre les convois italiens au début du IIe siècle[689]. Près d'un siècle plus tard, les cités égéennes eurent à subir les attaques des Ciliciens[690], et Plutarque recensait dans la première moitié du Ier siècle le pillage de treize sanctuaires et l'attaque de quatre cents cités par des pirates[691]. Mais, à côte des « spécialistes », des États qui autorisaient ou qui avaient fait de la piraterie une activité régulière[692], il ne faut pas oublier les pirates de circonstances car, en période de guerre, un raid maritime ne différait en rien des attaques de pirates « authentiques ». La guerre de course pouvait même être déployée à une vaste échelle et peser dans l'issue de grands conflits : ainsi de celle menée pendant la première guerre de Macédoine par les Romains, les Étoliens et les Pergaméniens[693]. Philippe V dut se porter contre eux de tout côté, ne ménageant pas ses hommes et épuisant ses forces dans d'incessantes marches[694]. En plusieurs occasions, on peut supposer que les « pirates » qui apparaissent dans des inscriptions n'étaient que les membres d'un parti ennemi qui avaient tenté sa chance par la mer. Nul besoin en effet de chercher partout la présence de Crétois, d'Étoliens et de Ciliciens[695]. La piraterie, si certains en firent une quasi profession, était un moyen d'action utilisé par le plus

[686] Y. Garlan, « Signification historique de la piraterie », *loc. cit.*, p. 2, a fait remarquer qu'il n'y avait pas de véritable distinction dans la terminologie grecque entre « pirates » de mer et « brigands » de terre.
[687] P. Brulé, *La piraterie crétoise hellénistique*, Paris, 1978, p. 1-67, recensent les raids connus. Voir aussi plus récemment N. Badoud, « Note sur trois inscriptions mentionnant des Rhodiens morts à la guerre. Contribution à l'étude des relations entre Rhodes et Rome à la fin du IVe s. av. J.-C. », *BCH* 139-140, 2015-2016, p. 240-242 à propos d'un décret en l'honneur de soldats ayant participé à une campagne contre Aigila, qui servait de repaire à des pirates, probablement crétois (réédité par A. Bresson, « Rhodes, Rome et les pirates tyrrhéniens » dans P. Brun (éd.), *Scripta Anatolica. Hommages à Pierre Debord*, Bordeaux, 2007, p. 150).
[688] A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, Lausanne, 1994, p. 105-106, recense les exemples épigraphiques. Voir pour une synthèse É. Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)* I, Nancy, 1979, p. 325-328.
[689] Tite-Live, XXXVII, 13, 11-12.
[690] Ph. De Souza, *Piracy in the Graeco-Roman World*, Cambridge, 2002, p. 101-111. Y. Garlan, « Signification historique de la piraterie », *loc. cit.*, p. 6-7.
[691] Plutarque, *Vie de Pompée*, 24, 1-5.
[692] Sur ces États : Y. Garlan, « Signification historique de la piraterie », *loc. cit.*, p. 3-4, qui signale à juste titre que la piraterie pour les Étoliens « ne devait se pratiquer en principe qu'en temps de guerre – entendu, il est vrai, au sens large » puisque leurs ressortissants étaient autorisés à rejoindre une guerre extérieure à la Confédération pour effectuer des pillages (Polybe, XVIII, 5, 1-2).
[693] M. Holleaux, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au IIIe siècle avant J.-C.*, Paris, 1935, p. 233-234.
[694] Non pas que ce mode d'action lui eût été étranger. Le décret honorifique d'Halasarna pour Dioklès, fils de Léodamas, fait référence (*IG* XII 4 1, 98, l. 13-15) aux attaques de Philippe V, « opérations de nature proprement 'piratique' » comme le remarquait É. Will, « Le territoire, la ville et la poliorcétique grecque », *RH* 253, 1975, p. 318 note 2.
[695] A. Bielman, « Piraterie et brigandage hellénistiques : razzias pour le seul profit ou actes de nature terroriste ? », *Droit et cultures* 45, 2003, p. 127-140.

grand nombre, par tous ceux qui disposaient de navires et de cibles appropriées[696]. Ainsi, dans le décret du dème de Rhamnonte en l'honneur d'Épicharès[697], plutôt que de considérer que des pirates indépendants soutinrent le roi de Macédoine[698], ne serait-il pas plus simple d'en faire des soldats du roi ? Un passage des *Économiques* du Pseudo-Aristote[699] rappelle comment les Chalcédoniens usèrent du principe de *sulan* pour lancer « une opération de piraterie, colorée en représailles licites »[700]. Pour mettre la main sur les navires passant le Bosphore, les Chalcédoniens durent déployer leur marine de guerre.

Deux décrets de Téos[701], probablement de la fin du IVe ou du début du IIIe siècle[702], font référence à une attaque de « pirates » contre la ville qui força les Téiens à organiser un grand emprunt public pour la libération des prisonniers. Le contexte n'est pas clair, mais L. Meier a proposé de rapprocher cet événement des opérations entreprises par Démétrios Poliorcète et ses officiers dans la région, notamment un certain Ainètos, dont un passage de Polyen a conservé la trace[703] : « Ainètos était le stratège de Démétrios en charge de la garde d'Éphèse et lançait des courses sur les terres voisines avec de nombreux pirates », Αἰνήτου στρατηγοῦ Δημητρίου φυλάσσοντος Ἔφεσον καὶ πολλοῖς πειραταῖς τοὺς ὁμόρους κατατρέχοντος. L'origine de ces pirates est des plus obscures[704]. Leur chef était selon Polyen un certain Andrôn. Plutôt que d'en faire des *desperados*, on peut supposer qu'Andrôn et sa troupe étaient des mercenaires, dont les raids dans la région de l'Ionie leur valurent une sinistre réputation. Pour les Téiens, qui auraient été victimes de leurs déprédations, et auraient même subi l'affront de les voir occuper un temps leur ville[705], peut-être après une attaque contre le port[706], ils n'étaient que des « pirates », avec lesquels il fallut négocier les rançons de leurs

[696] Il suffisait d'une barque. Des Mégariens utilisaient une telle embarcation pour leurs actes (prétendus ici) de piraterie contre les Athéniens pendant la guerre du Péloponnèse : Thucydide, IV, 67, 3-4.
[697] *I. Rhamnous* II, 3, l. 21-22.
[698] Chr. Habicht, *Athènes hellénistique. Histoire de la cité d'Alexandre à Marc Antoine*, Paris, 2006 [2000], p. 163.
[699] Pseudo-Aristote, *Économiques*, II, 2, 1347b, 20-30.
[700] Ph. Gauthier, « Les saisies licites aux dépens des étrangers dans les cités grecques », *Revue historique de droit français et étranger* 60, 1982, p. 565 (= Ph. Gauthier, *Études*, p. 97). Les victimes de représailles illicites auraient été dédommagées une fois l'opération achevée.
[701] L. Meier, « Der sogenannte Piratenüberfall auf Teos und die Diadochen : Eine Neuedition der Inschrift *SEG* 44, 949 », *Chiron* 47, 2017, p. 115-188.
[702] En dernier lieu P. Hamon, « Tout l'or et l'argent de Téos : au sujet d'une nouvelle édition des décrets sur les pirates et l'emprunt pour la libération des otages », *Chiron* 48, 2018, p. 373-374.
[703] L. Meier, « Der sogenannte Piratenüberfall », *loc. cit*., p. 167-172 ; Polyen, 5, 19, évoque les actions d'Ainétos, officier de Démétrios, qui ravagea depuis Éphèse les cités voisines « avec de nombreux pirates ». « L'épisode se place soit en 301-299, soit en 287/6, sans qu'il soit possible de trancher » : P. Hamon, « Tout l'or et l'argent de Téos », *loc. cit.*, p. 373.
[704] Avant la nouvelle datation du document, on avait proposé de reconnaître des Crétois : K. Kvist, « Cretan Grants of Asylia – Violence and Protection as Interstate Relations », *C&M* 54, 2003, p. 195-198.
[705] Ph. Gauthier, *Bull. ép*. 1996, 353 : « il est clair que des pirates ont débarqué à Téos et qu'ils y sont encore quand les Téiens délibèrent sur les mesures à prendre ».
[706] Sur ce type d'attaque : *infra* III.4. « Ruses et raids maritimes ». Un scénario hypothétique : la ville basse aurait été envahie puis occupée, tandis qu'une partie des Téiens trouvaient refuge dans la citadelle de l'acropole, d'où ils auraient entamé leurs négociations avec les occupants. Les Téiens auraient alors payé pour la libération des prisonniers mais aussi celle de la ville basse. Dès lors, le caractère dramatique de la situation permettrait de mieux comprendre le « recensement (*apographè*) de tous ceux qui possèdent des coupes ou des bijoux en or ou en argent

ressortissants capturés. L'action qui leur valut d'être mentionnés par Polyen ne dut pas contribuer à améliorer leur image : ils trahirent Ainètos et permirent à Lykos, officier de Lysimaque, de pénétrer dans Éphèse, et s'ils purent en obtenir quelque récompense leur loyauté douteuse convainquit ce dernier de les expulser de la cité. Ces mercenaires, après avoir, à la suite de leur trahison, perdu leur premier employeur, et s'être faits rejetés par le second, auraient été condamnés à rester dans les mémoires, jusqu'au temps de Polyen, des pirates.

Il n'est pas le lieu d'effectuer une étude systématique de tous les textes mentionnant des pirates et des brigands[707]. Seule importe ici la conclusion que le fait guerrier intégrait une large part des activités de piraterie et de brigandage, car la guerre ordinaire était ainsi faite. Certes, il faut marquer une différence entre la piraterie d'aventure, menée contre tous, celle qu'aurait connu l'époque archaïque si l'on en croît Thucydide[708], et la piraterie de temps de guerre. On ne peut toutefois les distinguer par le vocabulaire. « Pirate » et « brigand » étaient des termes renvoyant à une action, non à un statut[709]. L'époque impériale et le désarmement des communautés représenta de ce point de vue une rupture profonde[710] : la guerre ordinaire, faites de courses, de razzias et d'accrochages, disparut du monde des cités, avec lequel elle avait tissé une longue histoire[711]. Désormais, les cités de l'espace égéen ne furent confrontées qu'à de véritables bandits de grand chemin[712]. Si la guerre projetée sur les frontières de l'Empire reprit bien de ses aspects, la majorité des habitants des cités égéennes ne connurent plus le *polémos* de leurs ancêtres.

---

et du métal non monnayé ou monnayé » (Ph. Gauthier, *Bull. ép*. 1996, 353 ; L. Meier, « Der sogenannte Piratenüberfall », *loc. cit*., II, l. 34-37). Il est possible que les remparts de la ville basse n'aient pas encore été construits au temps de l'attaque : E. Taşdelen et Y. Polat, « New Investigations, Finds and Discoveries Concerning the Hellenistic City walls of Teos », *Philia* 4, 2018, p. 174-180, indiquent qu'ils sont postérieurs au IVe siècle.

[707] Pour l'analyse d'autres documents : *infra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés » et III.4. « Ruses et raids maritimes ».

[708] Thucydide, I, 5, 1-3.

[709] Ici encore le parallèle médiéval a son importance : comme l'écrit Ph. Contamine, « C'est un très périlleux héritage que guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 3, 1984, p. 9, « tout un pan de la guerre médiévale se traduisit longtemps par une activité somme toute assez proche de ce que nous considérerions comme un banditisme de droit commun ».

[710] Pour l'Asie Mineure : C. Brélaz, *La sécurité publique*, *op. cit*., p. 26-27. Une réalité nouvelle et bien résumée par la dédicace lycienne en l'honneur de l'empereur Claude à Patara (*SEG* XLIV 1205, l. 15-20) : les Lyciens se présentent comme de « fidèles alliés, délivrés de la discorde, de l'injustice et des pillages, par sa divine bienveillance », πισ|τοὶ σύμμαχοι ἀπαλ|λαγέντες στάσε|ως καὶ ἀνομίας καὶ λη|στειῶν διὰ τὴν θείαν | αὐτοῦ πρόνοιαν. Également Chr. Müller, « Les Romains et la Grèce égéenne du Ier s. av. J.-C. au Ier s. apr. J.-C. : un monde en transition », *Pallas* 96, 2014, p. 196.

[711] On serait tenté de dire qu'elle le précédait et remontait à l'âge du Bronze. J. P. Emanuel, « Differentiating Naval Warfare and Piracy in the Late Bronze-Early Iron Age Mediterranean : Possibility or Pipe Dream ? », dans Ł. Niesiołowski-Spanò et M. Węcowski (éd.), *Change, Continuity, and Connectivity : North-Eastern Mediterranean at the Turn of the Bronze Age and in the Early Iron Age*, Wiesbaden, 2018, p. 68-80, montre que dès cette période la frontière entre piraterie et guerre était très floue.

[712] Il reste cependant que le brigandage de l'époque impériale (sur le sujet, cf. C. Brélaz, *La sécurité publique*, *op. cit*., p. 52-56), connût lui-même bien des variations. Les brigandages à grande échelle des Isauriens et des Ciètes de Cilicie (traités par C. Brélaz, *ibid*., p. 55-56, 290-292) contre des communautés voisines se rapprochaient en vérité plus de l'ancien *polémos*.

I.5. La « grande » guerre : la bataille et le siège

D'aucuns ne le regretteraient pas. En effet, ce *polémos*, s'il permettait l'enrichissement des uns, était aussi désagréable pour beaucoup. Si les succès étaient balancés, le conflit ne pouvait que traîner en longueur, devenir une lutte d'usure qui, à terme, serait insupportable à tous les belligérants. Il ne restait que deux voies pour sortir de l'impasse : négocier, ou tenter une action plus extrême, en prenant d'assauts les villes, en livrant une bataille rangée. Plutarque résume en fait très bien cette dynamique dans sa sobre description d'une guerre entre les cités de Samos et de Priène, qui daterait du VIe siècle[713] : « les Samiens et les Priéniens étaient en guerre, frappaient et étaient frappés modérément, quand se livra une grande bataille, dans laquelle les Priéniens tuèrent un millier de Samiens », Σάμιοι καὶ Πριηνεῖς πολεμοῦντες, ἀλλήλοις τὰ μὲν ἄλλα μετρίως ἐβλάπτοντο καὶ ἔβλαπτον, μάχης δὲ μεγάλης γενομένης χιλίους Σαμίων οἱ Πριηνεῖς ἀπέκτειναν[714]. En somme, une guerre d'accrochages qui aboutit, à un moment, à une bataille[715]. Cela reviendrait-il à dire, pour reprendre la formule que G. Duby proposait pour la guerre médiévale, que « la bataille n'était pas la guerre »[716] ? De fait, la bataille, aux époques classique et hellénistique, n'était pas un événement guerrier ordinaire et quelconque, mais bel et bien l'acmé d'un conflit ; l'analyse de G. Duby, qui fait de la bataille médiévale un processus de paix[717], est également attrayante, car certains de ces événements ont pu précipiter la fin des hostilités[718], comme la bataille de Crannon à la fin du IVe, celle de Sellasie au IIIe, de Cynoscéphales ou encore de Pydna au IIe siècle. Néanmoins, une différence fondamentale semble subsister : la bataille n'était pas hors du temps de la guerre pour les Grecs, elle était sa forme parfaite et surtout la plus glorieuse, l'épreuve par excellence de la force. Idéale aussi car un succès permettrait d'entreprendre ensuite sans opposition le pillage des terres, et apporterait son lot de riches dépouilles sur le champ même. Elle pouvait être une affaire, et se rapprocher par son caractère lucratif de la guerre sans bataille. Quant à celle-ci,

---

[713] Sur la longue histoire des guerres entre Samos et Priène : Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 472-474.
[714] Plutarque, *Moralia*, 296a.
[715] Diodore, XII, 30, 6, résume de façon comparable un conflit entre Volsques et Romains.
[716] G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, 1973, p. 190. Sur la survivance de cette conception de la bataille comme ordalie à la fin du Moyen Âge : Ph. Contamine, « L'idée de guerre à la fin du Moyen Âge ; aspects juridiques et éthiques », *CRAI* 123, 1979, p. 71-76 ; J. W. Honig, « Reappraising Late Medieval Strategy : The Example of the 1415 Agincourt Campaign », *War in History* 19, p. 123-151, qui s'oppose en particulier aux interprétations classiques des *military studies* pour expliquer la faible fréquence des batailles (p. 126-127), centrées sur la notion de risque. Les deux approches ne sont pas incompatibles : les représentations de l'événement-bataille, importantes pour comprendre les stratégies des belligérants, n'étaient pas en contradiction avec les considérations plus pragmatiques sur le caractère périlleux de l'affaire. Il y eut seulement deux batailles en 215 années de conflit entre les principautés de Dauphiné et de Savoie : A. Kersuzan, *Défendre la Bresse et le Bugey. Les châteaux savoyards dans la guerre contre le Dauphiné (1282-1355)*, Lyon, 2005, p. 95.
[717] G. Duby, *Bouvines*, *op. cit*., p. 190 : « la bataille n'est pas la guerre. J'oserai même dire que c'en est l'inverse : la bataille est une procédure de paix ». En 1429, le duc de Bedford offrit par lettre la bataille à Charles de Valois, « pour l'abrègement de la guerre » : Ph. Contamine, « L'idée de guerre », *loc. cit*., p. 72.
[718] F. Echeverría, « '*Takikè technè'*. The Neglected Element in Classical 'Hoplite' Battles », *AncSoc* 41, 2011, p. 50, sur la bataille idéale comme « *peace-maker* ».

elle n'était pas, en règle générale, à l'inverse de bon nombre des guerres « guerroyantes » médiévales[719], une entreprise privée : elle opposait les communautés, et non leurs seules élites. Si l'exercice de comparaison peut montrer une étroite parenté dans les pratiques combattantes, les finalités comme les conséquences sociales et économiques des deux phénomènes doivent être distinguées. Les Grecs ne connaissaient pas, semble-t-il, d'un côté la « bataille », de l'autre la « guerre » ; ils n'avaient que le *polémos*, une guerre de razzias, ponctuée d'affrontements de grande ampleur, événements meurtriers et parfois décisifs.

Le terme μάχη pouvait ainsi s'appliquer à une grande bataille ou à une petite embuscade. Dans bien des cas, il est impossible de dégager la nature de l'affrontement. Diodore décrit ainsi la défaite, vers 360, du prétendant au trône de Macédoine Argaios qui, après avoir tenté de rallier Aigai à sa cause, s'en retournait à Méthone auprès de ses alliés athéniens : « Philippe, ayant surgi avec des soldats et engagé le combat, tua de nombreux mercenaires et laissa partir, avec un sauf-conduit, les survivants réfugiés sur une colline », ὁ δὲ Φίλιππος ἐπιφανεὶς μετὰ στρατιωτῶν καὶ συνάψας μάχην πολλοὺς μὲν ἀνεῖλε τῶν μισθοφόρων, τοὺς δὲ λοιποὺς εἴς τινα λόφον καταφυγόντας ὑποσπόνδους ἀφῆκεν[720]. Ce combat était-il une attaque à l'improviste, comme pourrait le suggérer le verbe ἐπιφαίνω, faisant penser à une arrivée soudaine de Philippe, ou une véritable bataille rangée ? Il est impossible de trancher. Il existait pourtant un terme plus précis : ἡ παράταξις[721]. Une *parataxis* était un combat ouvert, de « force », lors duquel les deux adversaires avaient lutté en formation. Mais les Anciens ne prirent guère la peine de se montrer toujours précis.

Le fait de rechercher ou d'éviter la bataille rangée n'était pas soumis à une « loi de la guerre ». Cette idée s'est appuyée sur l'établissement de la bataille comme paradigme explicatif des guerres anciennes. Elle a prévalu dans les premières études polémologiques allemandes[722], avant de constituer le socle théorique de la démonstration de V. D. Hanson dans *The Western Way of War*[723]. Les Grecs de l'époque archaïque auraient assimilé et ritualisé un modèle guerrier qui concentrait tous les efforts en un moment décisif, limitant par cette simple opération les effets démographiques et matérielles des guerres et permettant ainsi la survie des communautés et la fréquence des conflits. La leçon se trouverait dans le célèbre passage

[719] G. Duby, *Bouvines*, *op. cit*., p. 181-191.
[720] Diodore, XVI, 3, 6, traduction P. Goukowsky.
[721] Outre l'usage régulier qu'en fait Polybe, il faut signaler sa présence dans les inscriptions : *I. Priene IK* 6, l. 17 (bataille ayant marqué la libération de Priène de la tyrannie, vers 298) ; *IG* IV² 1, 28, l. 1 (obituaire de la bataille de l'Isthme en 146) ; *IosPE* I² 353, l. 2 (bataille rangée livrée par le stratège de Mithridate Diophantos contre les Scythes, fin IIe siècle).
[722] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974, p. 177, remarquait qu'on n'en trouvait aucune analyse précise des autres opérations guerrières dans les ouvrages classiques de H. Droysen, de J. Kromayer et G. Veith ou de H. Delbrück. Voir la synthèse de R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 6-38.
[723] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 36-37.

d'Hérodote : « les Grecs, à ce que j'entends dire, ont coutume d'engager des guerres dans les conditions les plus folles, par manque de jugement et par sottise : lorsqu'ils se sont déclarés la guerre les uns aux autres, ils cherchent la place la plus belle, la plus unie ; et quand ils l'ont trouvée, c'est là qu'ils descendent pour combattre, si bien que les vainqueurs ne se retrouvent qu'avec de grandes pertes ; quant aux vaincus, je n'en parle même pas ; ils sont anéantis », καίτοι γε ἐώθασι Ἕλληνες, ὡς πυνθάνομαι, ἀβουλότατα πολέμους ἵστασθαι ὑπό τε ἀγνωμοσύνης καὶ σκαιότητος. ἐπεὰν γὰρ ἀλλήλοισι πόλεμον προείπωσι, ἐξευρόντες τὸ κάλλιστον χωρίον καὶ λειότατον, ἐς τοῦτο κατιόντες μάχονται, ὥστε σὺν κακῷ μεγάλῳ οἱ νικῶντες ἀπαλλάσσονται· περὶ δὲ τῶν ἐσσουμένων οὐδὲ λέγω ἀρχήν· ἐξώλεες γὰρ δὴ γίνονται[724]. Le principal mérite de cette approche est de mettre en évidence les fondements de l'hoplitisme. Mais cet *agôn* honorable était un horizon bien difficile à atteindre, même à l'époque archaïque. La (faible) documentation de cette période apporte une certitude : dès les hautes époques, et certainement depuis longtemps, le phénomène guerrier était polymorphe. Il était fait de guerres limitées, de guerres d'anéantissement, de siège[725], de prédation[726], mais aussi des services mercenaires et de la piraterie, à l'intérieur comme à l'extérieur du monde grec. La première forme, celle des guerres limitées, ne résuma jamais le fait guerrier archaïque. Toutefois, dans ce cadre, il put advenir des « guerres-batailles », des conflits condensés en un combat unique, par consentement mutuel. De concept à pratique, il ne restait qu'un pas, qui fut peut-être parfois franchi. Il aurait donné naissance à une pratique singulière, une sorte de « bataille en lice », dont la meilleure représentante serait la presque légendaire « bataille des champions », datée du milieu du VIe siècle, entre Argiens et Lacédémoniens[727]. Dans ce cadre, on aurait opéré une nouvelle sélection, cette fois au sein du monde des proto-hoplites[728], afin de rapprocher au mieux le combat de l'*agôn* idéal[729] ; un combat entre-soi, entre preux et guerriers lourds, à nombre égal et en un lieu et un moment fixés à l'avance. J. R. Hale a

[724] Hérodote, VII, 9, 2, traduction Ph. E. Legrand.
[725] L'opposition entre les deux types de guerre est schématique, un conflit pouvant passer d'une forme à l'autre. Sur la guerre de siège archaïque : H. van Wees, « Defeat and Destruction : The ethics of ancient Greek warfare », dans M. Linder et S. Tausend (éd.), *„Böser Krieg". Exzessive Gewalt in der antiken Kriegsführung und Strategien zu deren Vermeidung*, Graz, 2011, p. 93-94 ; M. G. Seaman, « Early Greek Siege Warfare », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 29-33.
[726] Sur la notion de « guerre de prédation », distinguée de la « guerre hégémonique » : H. van Wees, « 'Those Who Sail Are to Receive a Wage' : Naval Warfare and Finance in Archaic Eretria », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 215. Comme le rappelle H. van Wees, ces deux logiques pouvaient se conjuguer ou se dissocier.
[727] Hérodote, I, 82. Voir A. Brelich, *Guerre, Agoni e Culti nella Grecia arcaica*, Bonn, 1961, p. 24-26 et 37.
[728] Voir *infra* II.2. « Les champions de la force ».
[729] Pour H. van Wees, *Greek Warfare. Myths and Realities*, Londres, 2004, p. 133-134, les combats entre groupes de « choisis » n'étaient qu'une extension de l'idéal homérique du duel. On notera également que dans le récit d'Hérodote, IX, 48, le tableau de la guerre hoplitique dressé au Grand Roi avant la guerre est totalement renversé dans la description de la bataille de Platées : c'est Mardonios qui envoie un héraut aux Spartiates pour demander de régler la guerre par un combat de champions, à nombre égal. Les parangons de l'hoplitisme refusent l'invitation. Sur ces passages, voir L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007, p. 64 et 81.

convoqué à ce sujet le parallèle du monde viking[730] : les « batailles en lice » sont en effet très présentes dans les sagas[731], et certains cas sont probablement véridiques[732]. En tout cas, cette façon de combattre, si authentique, ne pouvait qu'être rare, dans le monde viking[733] aussi bien que dans le monde grec[734]. Mais ce serait elle qui aurait triomphé dans les mémoires, au point d'incarner à elle seule la guerre des ancêtres dans l'esprit des Grecs du Ve siècle[735] et de devenir la « guerre hoplitique traditionnelle ». Le seul point assuré est que cette manière de faire, réelle ou imaginaire, avait atteint à l'époque classique le statut de guerre idéale et qu'elle le garda jusqu'à la fin de l'époque hellénistique ; on en fit évidemment l'apanage des glorieux ancêtres.

Aussi désirable qu'elle puisse paraître, la bataille était, comme on l'a vu, souvent refusée. Le risque suffit à l'expliquer[736] : on tirerait de grands avantages d'une victoire, mais une défaite serait catastrophique. Il n'en allait pas différemment sur mer. Une bataille navale était une affaire sérieuse[737] qui mettait en péril un grand nombre d'hommes et un matériel des plus coûteux[738]. Ainsi, bien des expéditions navales ne faisaient que reproduire le schéma terrestre en dévastant le littoral de l'adversaire et en guettant les bonnes occasions. La prudence reine apparaît dans nos sources dès le Ve siècle. En 424, une troupe lacédémonienne se retrouva en vue des Athéniens, à proximité de Mégare. Le combat s'annonçait incertain, et les deux

[730] J. R. Hale, « Not Patriots, Not Farmers, Not Amateurs : Greek Soldiers of Fortune and the Origins of Hoplite Warfare », dans D. Kagan et Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 186.
[731] P. Griffith, *The Viking Art of War*, Londres, 1995, p. 34.
[732] P. Griffith, *The Viking*, *op. cit.*, p. 118.
[733] P. Griffith, *The Viking*, *op. cit.*, p. 185. Au sein du monde scandinave, les guerres limitées coexistaient avec des pratiques guerrières de prédation très comparables avec celles pratiquées au dehors : L. Malbos, « Quand les vikings attaquaient… des vikings », dans R. Keller et L. Sarti (dir.), *Pillages, tributs, captifs. Prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge*, Paris, 2018, p. 161-178.
[734] La retrouverait-on sur l'*olpè* Chigi ? L'image exclut délibérément les « autres » guerriers et ne donne à voir que les hoplites en gloire, comme d'ailleurs les trois autres images corinthiennes de grands combats collectifs du VIIe siècle. Il me paraît préférable de lire l'image, avec M. D'Acunto et A. Schwartz, comme une mise en scène de plusieurs temps d'un même combat : la préparation, l'avance au pas redoublé puis l'arrivée au contact et le jet des javelines (A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 124-126). Cette lecture convient également pour l'aryballe de Berlin (Berlin, Pergamonmuseum, inv. V.I.3773 ; M. D'Acunto, *Il mondo del vaso Chigi. Pittura, guerra e società a Corinto alla metà del VII secolo* a.C., Berlin, 2013, p. 107-108) qui commence d'ailleurs là où s'arrête la précédente (les tirs de javelines), puis montre le contact et enfin la déroute. L'aryballe McMillan (British Museum, 1889,0418.1) ne figure que cette dernière étape, et surtout la chasse des vaincus.
[735] Les Argiens proposèrent aux Spartiates de la faire renaître en 420 pour déterminer la possession des terres contestées en Thyréatide (Thucydide, V, 41, 2-3). Les Spartiates considérèrent l'offre comme une « aberration », μωρία, avant de l'accepter pour obtenir la trêve de cinquante ans et la *philia* des Argiens.
[736] R. Konijnendijk, « Risk, chance and danger in Classical Greek writing on battle », *Journal of Ancient History* 8, 2020, p. 175-186.
[737] Par exemple Plutarque, *Vie de Démétrios*, 15, 3-4, à propos des négociations entre Ptolémée et Démétrios avant la bataille de Salamine (306), les deux protagonistes hésitant à mettre en aventure leurs flottes dans une seule grande affaire.
[738] Sur le coût très important des flottes de guerre : L. Migeotte, *Les souscriptions publiques dans les cités grecques*, Genève, 1992, p. 274-275. Sur la rupture qu'aurait représenté, à la fin de l'époque archaïque, l'invention puis la diffusion des trières : H. van Wees, «'Those Who Sail Are to Receive a Wage' : Naval Warfare and Finance in Archaic Eretria », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 214-221.

camps restèrent dans l'expectative : « (Les Lacédémoniens) jugeaient leur propre situation doublement satisfaisante : d'abord, en n'engageant pas les premiers l'action et en ne prenant pas volontairement l'initiative de la bataille et de ses risques, dès l'instant qu'ils avaient clairement montré leur intention de se défendre, ils pourraient de façon légitime s'attribuer la victoire sans coup férir », καλῶς δὲ ἐνόμιζον σφίσιν ἀμφότερα ἔχειν, ἅμα μὲν τὸ μὴ ἐπιχειρεῖν προτέρους μηδὲ μάχης καὶ κινδύνου ἑκόντας ἄρξαι, ἐπειδή γε ἐν φανερῷ ἔδειξαν ἑτοῖμοι ὄντες ἀμύνεσθαι, καὶ αὐτοῖς ὥσπερ ἀκονιτὶ τὴν νίκην δικαίως ἂν τίθεσθαι, ἐν τῷ αὐτῷ δὲ καὶ πρὸς τοὺς Μεγαρέας ὀρθῶς ξυμβαίνειν[739] ; en outre, les Mégariens (et leurs champs) se trouvaient préservés par leur simple présence, qui devait décourager du combat les Athéniens[740]. En ce jour, il n'y eut pas de bataille. Il n'était pas de bonne méthode de pousser sa chance, même si les audacieux et les aventures heureuses seraient évidemment loués. Ce type de comportement et cette crainte des grands combats rangés peuvent être décelés tout au long de la haute époque hellénistique[741].

L'intervention de Rome changea-t-elle la donne ? L'irruption de ces « champions de la bataille », comme voulait les imaginer Polybe[742], provoqua-t-elle une rupture radicale dans la façon de faire la guerre ? Assurément, non. On constate rapidement, à la lecture des sources littéraires, que l'essentiel des opérations qui opposèrent les Romains aux différentes entités politiques du monde égéen se décomposaient en campagnes de dévastations, expéditions de pillage, sièges et assauts pour la saisie de villes et de places ; Thucydide n'aurait pas été en terres inconnues. Et comme auparavant, la bataille était envisagée uniquement lorsque l'un des camps jugeait que sa force ou sa situation l'imposait. Ainsi pendant la Deuxième guerre de Macédoine, en 199, lorsque les Macédoniens arrivèrent au contact des Romains : « le roi, craignant le prompt pari d'une action générale », *rex*, *tam celerem aleam uniuersi certaminis timens*[743], préféra détacher une partie de ses forces pour escarmoucher et obtenir quelques modestes avantages[744]. Les nouveaux venus ne se montraient généralement pas plus téméraires. Pendant les jours qui précédèrent l'affrontement décisif de Pydna, Romains et Macédoniens se trouvèrent à plusieurs reprises très proches les uns des autres, mais ils n'acceptèrent à aucun moment la bataille d'un commun accord[745]. Chacun cherchait à engager l'action dans de bonnes

[739] Thucydide, IV, 73, 2, traduction J. de Romilly.
[740] Thucydide, IV, 73, 3-4. Thucydide montre bien comment chaque camp estime les risques, la situation, les résultats escomptés et n'engage pas à la légère le combat. Finalement, les Athéniens se retirèrent et les Lacédémoniens furent, aux yeux des Mégariens, vainqueurs.
[741] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 28, 4 ; 31, 1-2 ; 35, 7 ; 36, 4-5 ; *Vie de Cléomène*, 20, 1.
[742] Polybe, XIII, 3, 7.
[743] Tite-Live, XXXI, 35, 1.
[744] Sur les campagnes des deux premières années de la Deuxième guerre de Macédoine : M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* V, Paris, 1957, p. 351-359.
[745] Tite-Live, XLIV, 36-39, s'étend longuement sur les choix du consul Paul-Émile et les justifications qu'il fournit à ses officiers.

conditions et à prendre son adversaire au dépourvu. Tite-Live prend soin de rappeler les motifs qui poussèrent alternativement les deux camps à refuser ou proposer le combat. La stratégie d'évitement fut un temps simultanée. Après le contournement des positions macédoniennes sur l'Elpée, alors que les deux camps n'étaient plus séparés que par une faible distance, on hésitait encore[746] :

> « À vrai dire, ce jour-là non plus, ni le consul ni le roi <n'était décidé à combattre ; le roi>, parce qu'il n'allait plus, comme la veille, avoir à lutter contre des adversaires fatigués par la route accomplie, en plein désordre au moment de se ranger en bataille et à peine encore en formation de combat ; le consul, parce que, dans son nouveau camp, on n'avait rapporté ni bois ni fourrage et qu'une grande partie de ses soldats en étaient sortis pour aller chercher cet approvisionnement dans la campagne voisine ».
> *ac ne illo ipso quidem die aut consuli aut regi <pugnare placebat, regi>, quod nec fessos, ut pridie, ex uia neque trepidantis in acie instruenda et uixdum compositos adgressurus erat, consuli, quod in nouis castris non ligna, non pabulum conuectum erat, ad quae petenda ex propinquis agris magna pars militum e castris exierat*.

Les Macédoniens n'avaient pas réussi à empêcher l'ennemi de pénétrer sur leur territoire et attendaient avec angoisse l'ordalie[747]. Les Romains, quant à eux, recherchaient activement une bataille pour mettre fin à une guerre coûteuse en hommes et en ressources qui durait déjà depuis trois ans[748]. Reste qu'il fallait réussir à engager les Macédoniens sur un terrain qui n'avantagerait pas la phalange[749]. En définitive, on s'observa pendant plusieurs jours sans rien entreprendre et il fallut un hasard, un accrochage autour d'un convoi de ravitaillement ou d'un cheval fugitif[750], pour que le face à face dégénéra en bataille rangée[751].

À l'Est donc, rien de nouveau[752]. Jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, la bataille resta une affaire exceptionnelle, dont les enjeux incitaient les belligérants à user avec prudence et parcimonie.

---

[746] Tite-Live, XLIV, 40, 2, traduction P. Jal.
[747] Comme le rappelle Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 16, 3, les Macédoniens étaient dans une situation précaire et s'ils n'empêchaient pas l'armée romaine de prendre Pydna, le reste du royaume lui serait ouvert. Il faudrait se disperser et défendre chaque ville.
[748] É. Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)* II, Nancy, 1982, p. 278.
[749] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 17, 2.
[750] N. G. L. Hammond, « The Battle of Pydna », *JHS* 104, 1984, p. 44-45.
[751] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 18, 1 ; Tite-Live, XLIV, 40, 3-9. Ce dernier en fait évidemment l'œuvre de la Fortune.
[752] Comme à l'Ouest : voir Polybe, I, 19, 1-7, sur le constant calcul entre les risques et les éventuels bénéfices auxquels on se livrait pendant les guerres puniques, d'un côté comme de l'autre, avant d'engager une bataille.

Dès lors, comment une telle affaire pouvait-elle advenir ? Pour le comprendre, il faut porter le regard sur l'autre pratique par excellence de la « grande » guerre : la prise des villes. Royaumes et Confédérations étendaient principalement leur emprise territoriale en s'emparant ou en soumettant des centres urbains. Ces derniers, avec les forts, représentaient logiquement les objectifs d'un nombre important d'opérations militaires et la guerre, assez fréquemment, se livrait sur des courtines. La saisie des places permettait d'achever une campagne et d'entamer les négociations dans une position avantageuse, en tenant le terrain. Au temps des guerres entre Diadoques, les villes représentaient des points d'ancrage essentiels de la puissance. En 318, le satrape de Phrygie hellespontique, Arrhidée, menacé par Antigone le Borgne, alors à la tête de la plus grande armée d'Asie, chercha ainsi à s'assurer des places fortes dans sa satrapie. Pour s'emparer de Cyzique, cité puissante et bien fortifiée, il attaqua à l'improviste la ville[753]. Les habitants, ne se gardant d'aucun ennemi, se trouvaient pour la plupart à l'extérieur des murs, dans la campagne[754]. Mais le satrape ne se jeta pas sur eux, comme le dictait l'usage[755], car son objectif était avant tout la ville, qu'il considérait vidée de ses défenseurs, et il s'approcha donc au plus près de Cyzique, menaçant d'attaquer directement la cité. Il pensait que ce mouvement audacieux suffirait à l'amener à composition, mais les Cyzicéniens réagirent vivement et il ne put obtenir d'y faire admettre une garnison. Aux envoyés d'Antigone qui l'accusèrent de s'en prendre à une cité libre et alliée, il aurait répondu qu'il n'abandonnerait pas sa satrapie et qu'il la conserverait en plaçant des garnisons dans les villes[756]. Il préfigurait en cela le comportement de tous les belligérants qui chercheraient à contrôler l'espace égéen.

Le Péloponnèse devint ainsi le théâtre d'incessants affrontements entre 318 et 311 dont l'un des principaux enjeux fut l'établissement de garnisons par les différents protagonistes. Les villes se retrouvèrent fréquemment sous la menace d'une attaque, et les sièges furent les grandes affaires de la région : après celui de Mégalopolis en 318, de nombreuses cités, constatant l'impuissance de Polyperchon à s'emparer de la ville, rejoignirent Cassandre[757]. Mais ce dernier dut encore lutter pour soumettre la péninsule, toujours tenue partiellement par Polyperchon et son fils Alexandre. En 315, après l'alliance de ces derniers avec Antigone, « après avoir assiégé victorieusement Cenchrées, (Cassandre) ravagea le territoire de Corinthe, puis, après s'être emparé de vive force de deux places, il en laissa partir les garnisons établies par Alexandre sous le couvert d'une convention. Ensuite, après avoir assailli la cité d'Orchomène et avoir été introduit dans ses murs par des opposants à Alexandre, il laissa une dans garnison la cité », καὶ

[753] Diodore, XVIII, 51, 1-4.
[754] Les Cyzicéniens purent redresser la situation grâce à un stratagème : promettant au satrape de débattre ses exigences en assemblée, ils profitèrent du temps gagner pour ramener une partie des leurs dans la ville grâce à leurs navires : Diodore, XVIII, 51, 3-4.
[755] I.1. « Les grandes campagnes ».
[756] Diodore, XVIII, 52, 4.
[757] Diodore, XVIII, 74, 1.

τὸ μὲν πρῶτον Κεγχρεὰς ἐκπολιορκήσας ἐδήωσε τὴν χώραν τῶν Κορινθίων, μετὰ δὲ ταῦτα δύο φρούρια κατὰ κράτος ἑλὼν τοὺς ὑπ᾽ Ἀλεξάνδρου καθεσταμένους φρουροὺς ὑποσπόνδους ἀφῆκεν. ἐξῆς δὲ τῇ τῶν Ὀρχομενίων πόλει προσβολὰς ποιησάμενος καὶ παρεισαχθεὶς ὑπὸ τῶν ἀλλοτρίως ἐχόντων πρὸς Ἀλέξανδρον τῆς μὲν πόλεως φυλακὴν ἀπέλιπε[758]. Cassandre assiégeait Tégée lorsqu'il apprit le retour d'Olympias en Macédoine[759]. En 313, Aristodèmos, stratège d'Antigone, « passa avec les mercenaires d'Étolie dans le Péloponnèse, où il trouva Alexandre fils de Polyperchon et les Éléens en train d'assiéger Kyllène. Pour cette cité en danger sa soudaine arrivée fut un coup de chance qui fit lever le siège. Il laissa là des hommes pour assurer la sécurité de cette place forte et partit en direction de l'Achaïe, où il délivra Patras de la garnison que Cassandre y avait établie. Il assiégea victorieusement Aigion et se rendit maître de la garnison », αὐτὸς δὲ μετὰ τῶν μισθοφόρων διαβὰς ἐκ τῆς Αἰτωλίας εἰς Πελοπόννησον κατέλαβεν Ἀλέξανδρόν τε καὶ τοὺς Ἠλείους πολιορκοῦντας τὴν Κυλλήνην, εὐκαίρως δὲ τοῖς κινδυνεύουσιν ἐπιφανεὶς ἔλυσε τὴν πολιορκίαν. καταλιπὼν δ᾽ ἐνταῦθα τοὺς παρεξομένους τῷ φρουρίῳ τὴν ἀσφάλειαν ἀνέζευξεν εἰς τὴν Ἀχαΐαν καὶ Πάτρας μὲν ἠλευθέρωσε φρουρουμένας ὑπὸ τῶν Κασάνδρου στρατιωτῶν, Αἴγιον δὲ ἐκπολιορκήσας τῆς τε φρουρᾶς ἐκυρίευσε[760]. Ces passages de Diodore, aussi succincts soient-ils dans leur description des opérations, montrent bien la forme générale que prirent les conflits dans l'espace égéen[761]. Le maillage important des cités l'explique sans peine. Certes, les guerres des Diadoques furent aussi le théâtre de véritables courses poursuites entre les armées, ces dernières représentant le fondement de leur puissance et leur destruction signifiant, sauf rebondissement, l'évincement d'un adversaire dans la course au pouvoir. Tous les théâtres d'opérations ne se ressemblèrent pas. Le cas d'école est évidemment la lutte entre Eumène de Cardia et Antigone le Borgne, qui les conduisit jusque dans les Hautes satrapies. En outre, toutes les expéditions des puissants n'avaient pas pour but de mener la « grande guerre », et ce encore longtemps après la consolidation des royaumes : lors de la campagne d'Étolie en 218, les Macédoniens cherchèrent bien plus à ravager les campagnes et les villes ouvertes qu'à prendre les points forts de la région, de toute façon intenables car l'expédition s'était déployée au cœur du territoire ennemi[762]. Mais

[758] Diodore, XIX, 63, 4-5, traduction Fr. Bizière.
[759] Diodore, XIX, 35, 1.
[760] Diodore, XIX, 66, 2-3, traduction Fr. Bizière, légèrement modifiée.
[761] Prenons l'année 312. En Asie Mineure, les forces d'Antigone assiégèrent la garnison de Milet réfugiée dans la citadelle puis rendirent à la cité son autonomie (Diodore, XIX, 75, 4 ; A. Rehm, *Das Delphinion in Milet*, n° 122, II, 100). Antigone assiégea ensuite Tralles puis Caunos (Diodore, XIX, 75, 5). En Grèce propre, Oropos fut prise par Cassandre puis reprise par Antigone (Diodore, XIX, 77, 6 et 78, 3). Les Opontiens de Locride, alliés de Cassandre, furent assiégés par Polémaios, stratège d'Antigone, qui venait de chasser toutes les garnisons de Cassandre des cités phocidiennes (Diodore, XIX, 78, 5). À l'Ouest, les Corcyréens libérèrent les cités d'Apollonie et d'Épidamne des garnisons de Cassandre (Diodore, XIX, 78, 1). En 307, à l'arrivée de Démétrios, ce fut l'Attique et ses abords qui connurent la guerre de siège, avec ceux du Pirée et de la forteresse de Mounychie (Diodore, XX, 45, 2-3 et 5-7), puis celui de Mégare (Diodore, XX, 46, 3).
[762] Sur cette campagne et sa forme : *infra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste ».

ces raids en profondeur étaient, semble-t-il, moins fréquents que les opérations destinées à pousser à reddition ou à s'emparer par la force des centres de population.

Les conquêtes de grande ampleur étaient réalisées progressivement, « cité par cité »[763], avec une grande variété de moyens d'action, par la menace et la pression diplomatique ou par la violence. Les puissants ne rechignaient pas à user des assauts : Ptolémée prit d'assaut, *kata kratos*, Xanthos en 309/8[764] et en 303, Démétrios prit de vive force Boura en Achaïe[765], puis Orchomène d'Arcadie[766] et Larisa en Thessalie[767]. Mais ces attaques n'étaient pas faites sans une évaluation des pertes et des bénéfices, et l'on vit des rois se refuser à tenter de telles affaires contre des places qu'ils jugèrent trop fortes[768]. À l'inverse, s'ils ressentaient que la prise par la force d'une ville leur assurerait un sérieux avantage et même leur économiserait d'autres efforts, ils toléraient plus facilement le risque et consentaient à des sacrifices. Car plus une armée royale progressait et remportait de succès, plus son mouvement gagnait en force, en « *momentum* »[769], ce qui accélérait la prise de contrôle en intimidant les communautés et en poussant aux redditions[770]. Cette manière de faire, bien mise en évidence par J. Ma pour l'Asie Mineure, se retrouvaient aussi en Grèce propre. En 225, après deux victoires contre les Achéens, Cléomène inspirait suffisamment de crainte pour faire tomber sous sa coupe, par la négociation ou la menace, un grand nombre d'importantes cités de la Confédération : Kaphyai, Pellène, Phénéos, Argos, Phlionte, Kléonai, Épidaure, Hermionè, Trézène et même Corinthe[771]. De même, après un première succès séleucide, les cités de l'Eubée tombèrent sans difficulté aux mains d'Antiochos pendant l'hiver 192, les garnisons des Romains et de leurs alliés préférant négocier leurs redditions plutôt que de tenter une défense désespérée[772]. Après ces premières victoires, Antiochos III prit la direction du Nord et vint mettre le siège devant Phères : les habitants comme le roi de Macédoine étaient conscients que le résultat de l'affaire déterminerait le comportement des Thessaliens, et le roi poussa le siège et les assauts[773]. Phères prise, Skotoussa

[763] J. et L. Robert, *La Carie* II. *Le plateau de Tabai et ses environs*, Paris, 1954, p. 84.
[764] Diodore, XX, 27, 1.
[765] Diodore, XX, 103, 4.
[766] Diodore, XX, 103, 5-7, faisant crucifier le chef de la garnison, Strombichos, qui avait refusé l'offre de reddition. L'exemple fit de l'effet : les places les plus proches se livrèrent à Démétrios.
[767] Diodore, XX, 110, 2.
[768] Polybe, V, 70, 1-2 : en 218, Antiochos III, à la tête pourtant d'une vaste armée, renonça à s'en prendre à Sidon, trop bien défendue.
[769] J. Ma, *Antiochos III and the Cities of Western Asia Minor*, Oxford, 1999, p. 109, rappelle que le processus obéit à « *its overall dynamics as the royal progress gathers momentum, and intimidation provokes a domino effect* ».
[770] Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 204 et J. Ma, *Antiochos III, op. cit*., p. 111, sur l'utilisation d'une « atmosphère de terreur », de φόβος comme instrument de conquête.
[771] Polybe, II, 52, 1-3. Autre exemple avec la prise de plusieurs petites cités de Doride aux Étoliens par Philippe en 208 : Tite-Live, XXVIII, 7, 13.
[772] Tite-Live, XXXV, 51, 6-10, qui ne se prive pas de rappeler que les Achéens et les soldats d'Eumène déposèrent les armes avant les Romains.
[773] Tite-Live, XXXVI, 9, 8-10.

vint à composition[774], et bientôt Larissa ; en dix jours, le roi avait solidement pris pied en Thessalie[775].

La guerre de siège était aussi pratiquée, comme auparavant, par les Confédérations et les cités, avec des moyens certes plus modestes. On ne saurait la réduire aux entreprises royales, « car, après tout, les énormes moyens poliorcétiques dont disposaient les souverains ne menaçaient de loin pas toutes les villes, ni surtout de façon permanente »[776]. Ainsi, « quand Cassandre (allié aux Acarnaniens) eut quitté l'Étolie, les Étoliens se rassemblèrent au nombre de trois mille environ et, après avoir investi Agrinion, ils en firent le siège », ἀπαλλαγέντος δὲ ἐκ τῆς Αἰτωλίας τοῦ Κασάνδρου συστραφέντες τῶν Αἰτωλῶν εἰς τρισχιλίους καὶ περιχαρακώσαντες Αγρίνιον ἐπολιόρκουν[777], obtenant rapidement la reddition de la ville. Encore à la fin du IIIe et au IIe siècle on connaît le siège de Pednèlissos par Selgè en 218, celui d'Isinda par le dynaste Philomélos[778] et la cité de Termessos en 189, lorsque Cn. Manlius Vulso arrivait dans la région[779], ou celui de Kalynda par Kaunos en 164[780]. Dans la plupart de ces cas de figure, la communauté assiégeante était la plus puissante, ou s'adjoignait le soutien de ses alliés pour tenter pareil coup.

En résumé, la « grande » guerre était d'abord la poliorcétique, la guerre pour la prise des villes. Ce point établi, il est permis de revenir sur la bataille rangée. En fait, celle-ci n'était souvent qu'une péripétie de la précédente : on acceptait de livrer de tels combats pour repousser une armée assiégeante ou au contraire empêcher une armée de secours d'atteindre la place[781]. On se contentera de deux exemples parmi bien d'autres. En 312 se livrèrent deux combats autour de la cité d'Eurymènai, dans laquelle s'était enfermée le roi Alkétas, entre les Épirotes et les forces de Cassandre[782]. Le fils d'Alkétas, Alexandre, était arrivé avec une armée de secours et tentait de dégager son père. Mais Lykiskos, stratège de Cassandre, les vainquit dans toutes leurs entreprises et finit par prendre la ville. Bien plus tard, en 168, ce fut la perspective de perdre Pydna et d'ouvrir la Macédoine à l'invasion qui convainquit le roi Persée de livrer bataille aux Romains devant la ville[783], dans la plaine[784].

---

[774] Tite-Live, XXXVI, 9, 13-14.
[775] Tite-Live, XXXVI, 10, 1.
[776] É. Will, « Le territoire, la ville et la poliorcétique grecque », *RH* 253, 1975, p. 312.
[777] Diodore, XIX, 68, 1, traduction Fr. Bizière.
[778] Sur la dynastie des Philomélides voir L. Capdetrey, *Le pouvoir séleucide. Territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique (312-129 avant J.-C.)*, Rennes, 2007, p. 120-121.
[779] Polybe, XXI, 35, 1-2 ; Tite-Live, XXXVIII, 15, 4.
[780] Polybe, XXXI, 5, 1-4.
[781] On ne sera plus étonné par le fait qu'il en allait de même à l'époque médiévale : S. Morillo, « Battle Seeking : The Contexts and Limits of Vegetian Strategy », *The Journal of Medieval Military History* 1, 2002, p. 24-29 ; J. D. Hosler, *Henri II. A Medieval Soldier at War, 1147–1189*, Leyde, 2007, p. 130-131.
[782] Diodore, XIX, 88, 5-6.
[783] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 16, 3. De même, Cléomène parvint en 226 à provoquer les Achéens au combat en plaçant son camp entre leur armée et la cité de Dymè, menaçant ainsi directement la ville (Plutarque, *Vie de Cléomène*, 14, 2).
[784] Pour la localisation : N. G. L. Hammond, « The Battle of Pydna », *JHS* 104, 1984, p. 33-34.

Il arrivait toutefois que la bataille fût recherchée d'entrée, afin d'achever au plus vite à la guerre[785]. C'était l'intention claire de tous les belligérants au commencement de la guerre de Corinthe, et l'année 394 vit ainsi se livrer deux grandes batailles rangées, à Némée puis Coronée. Mais cet élan ne fut pas récompensé : les deux combats ne furent pas décisifs[786]. Au grand dam des participants, la guerre en revint à une forme plus classique, à des engagements limités et répétés en Corinthie et en Asie Mineure, ponctués il est vrai de quelques affaires plus sérieuses. Deux siècles plus tard, au printemps 171, dès le début de la Troisième guerre de Macédoine, le roi Persée et son état-major, qui comptaient en finir au plus vite, recherchèrent hardiment la bataille contre l'armée romaine[787] ; ils crurent la tenir en Thessalie, non loin de Larissa. Les Macédoniens s'étaient rapprochés de leurs adversaires. Ils proposèrent la bataille, mais leurs adversaires déclinèrent l'invitation[788] ; ils tentèrent de les y attirer, sans succès[789]. Au bout de quelques jours de face à face, le roi amena sa cavalerie et son infanterie légère au plus près du camp romain, afin de provoquer le combat[790], et le consul finit par faire sortir précipitamment l'armée de ses retranchements[791]. L'engagement fut un désastre pour les Romains, mais ce dernier ne fut pas complet et les Macédoniens hésitèrent devant le dernier obstacle, formidable, qu'était le camp retranché de leur ennemi[792]. Ce dernier profita de ce répit inespéré pour franchir le fleuve et prendre ses distances[793]. L'élan du début de guerre était passé ; les Romains reprirent lentement l'avantage, contenant les Macédoniens en Thessalie, réprimant les révoltes et s'assurant de la fidélité, ou du moins de la passivité, du reste de la Grèce. Au bout de trois ans de guerre, Persée était acculé dans son royaume, et c'était au tour des Romains, après un dernier effort et une levée extraordinaire, de rechercher la bataille qui devait terminer le conflit[794].

---

[785] Un espoir décrit en peu de mots par l'Athénien Callias dans un discours de 371 adressé aux Spartiates : « et si vraiment ce sont les dieux qui ont décidé qu'il y aurait des guerres entre les hommes, notre affaire à nous, c'est de mettre le moins d'ardeur possible à les commencer, et, s'il en éclate une, le plus de hâte à y mettre fin », εἰ δὲ ἄρα ἐκ θεῶν πεπρωμένον ἐστὶ πολέμους ἐν ἀνθρώποις γίγνεσθαι, ἡμᾶς δὲ χρὴ ἄρχεσθαι μὲν αὐτοῦ ὡς σχολαίτατα, ὅταν δὲ γένηται, καταλύεσθαι ἢ δυνατὸν τάχιστα (Xénophon, *Helléniques*, VI, 3, 6, traduction J. Hatzfeld). Par la négociation, sous-entend Callias, mais d'autres préféraient une voie plus brutale.

[786] J. K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley, 1970, p. 111, le désastre de la flotte péloponnésienne à Cnide effaçant tout espoir de fin rapide.

[787] Tite-Live, XLII, 57, 2-4.

[788] Tite-Live, XLII, 57, 11.

[789] Tite-Live, XLII, 57, 12.

[790] On peut supposer que, l'armée romaine ayant établi son camp dos au fleuve (Tite-Live, XLII, 55, 6 ; 60, 3-4), l'arrivée des forces de Persée à cinq cents pas du camp romain força la bataille : les Romains devaient se battre, ou se retrouver assiégés dans leur camp, alors que leur ravitaillement était grandement compromis.

[791] Tite-Live, XLII, 58, 2-14.

[792] Tite-Live, XLII, 59, 8-11.

[793] Tite-Live, XLII, 60, 3-7.

[794] Voir sur ces dynamiques de la Troisième guerre de Macédoine la synthèse d'É. Will, *Histoire politique* II, *op. cit.*, p. 271-278.

On pouvait encore se retrouver pressé par le temps : ce fut la volonté d'accomplir des résultats avant la fin de l'été qui convainquit Philippe V de tenter, en 218, un raid en profondeur en Étolie, plutôt que de rejoindre le Péloponnèse où ses forces se retrouveraient enfermées par les vents étésiens[795]. Cette exigence pouvait pousser les plus audacieux à tenter l'épreuve de force. Cent cinquante ans plus tôt, Épaminondas se décida pour livrer bataille devant Mantinée : « Épaminondas cependant songeait qu'il lui faudrait se retirer d'ici quelques jours, car le temps que devait durer l'expédition touchait à son terme. Il se disait que s'il laissait sans défenseurs ceux aux côtés desquels il était venu combattre, ces gens seraient assiégés par l'ennemi et que c'en serait définitivement fait de sa réputation à lui, (…). Il lui paraissait donc impossible de passer sans combattre aux côtés des forces ennemies. Il réfléchit qu'une victoire effacerait tous ses échecs et que, s'il devait trouver la mort, il tomberait ainsi glorieusement dans une tentative pour assurer à sa patrie la domination sur le Péloponnèse », ὁ δ' αὖ Ἐπαμεινώνδας, ἐνθυμούμενος ὅτι ὀλίγων μὲν ἡμερῶν ἀνάγκη ἔσοιτο ἀπιέναι διὰ τὸ ἐξήκειν τῇ στρατείᾳ τὸν χρόνον, εἰ δὲ καταλείψοι ἐρήμους οἷς ἦλθε σύμμαχος, ἐκεῖνοι πολιορκήσοιντο ὑπὸ τῶν ἀντιπάλων, αὐτὸς δὲ λελυμασμένος τῇ ἑαυτοῦ δόξῃ παντάπασιν ἔσοιτο, (…)· ὥστε οὐκ ἐδόκει αὐτῷ δυνατὸν εἶναι ἀμαχεὶ παρελθεῖν, λογιζομένῳ ὅτι εἰ μὲν νικῴη, πάντα ταῦτα ἀναλύσοιτο· εἰ δὲ ἀποθάνοι, καλὴν τὴν τελευτὴν ἡγήσατο ἔσεσθαι πειρωμένῳ τῇ πατρίδι ἀρχὴν Πελοποννήσου καταλιπεῖν[796]. Bien que l'on était encore au cœur de l'été 362, la campagne dans le Sud devait arriver à son terme et Épaminondas, conscient qu'aucun résultat sérieux n'avait été obtenu, était prêt à prendre le risque. Une telle hardiesse semble néanmoins avoir été peu commune. En outre, malgré l'urgence, on cherchait toujours à engager la bataille en bonne position[797]. L'enjeu imposait de prendre cette précaution, et les chefs pressés par le temps devaient réussir une dangereuse session d'équilibriste pour trouver à la fois l'occasion et le contexte favorables. Manœuvre que bien peu parvenaient à réaliser, à cause de maladresses, de hasards et d'imprévus qui engendraient leur lot de désastres.

Ces difficultés, que tous avaient à surmonter, n'empêchaient pas les virulentes critiques et les sorties contre ceux que l'on estimait trop timorés, contre les chefs qui évitaient la grande épreuve. En particulier si le chef concerné était un ennemi. Aux pourparlers tenus près de Nicée sur le Golfe maliaque en 198, l'Étolien Alexandre s'attaqua au roi Philippe V : « à la guerre, Philippe ne rencontre pas son adversaire en rase campagne non plus qu'il ne lui livre de bataille rangée, mais c'est en battant en retraite qu'il incendie et pille les villes, c'est une fois vaincu qu'il anéantit ce qui constitue la récompense des vainqueurs. Les anciens rois de Macédoine ne s'étaient pas ainsi comportés, eux, mais ils avaient l'habitude de faire la guerre en livrant

[795] Polybe, V, 5, 5-11.
[796] Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 18.
[797] Pour des parallèles au Haut Moyen Âge : P. Griffith, *The Viking Art of War*, Londres, 1995, p. 187.

bataille, d'épargner les villes, dans la mesure du possible, afin de se rendre maîtres d'un empire plus riche », *in bello non congredi aequo campo neque signis conlatis dimicare, sed refugientem incendere ac diripere urbes et uincentium praemia uictum corrumpere. At non antiquos Macedonum reges, sed acie bellare solitos, urbibus parcere quantum possent, quo opulentius haberent imperium*[798]. Discours bercé d'illusions sur les pratiques des « anciens rois » mais qui montre bien la persistance du modèle que représentait la guerre hoplitique et la bataille rangée, comme son idéalisation. En vérité, les Étoliens, tout au long de la guerre, ne se montrèrent guère plus téméraires que les Macédoniens.

[798] Tite-Live, XXXII, 33, 11-12, traduction B. Mineo.

II. « La ruse et la force »

En somme, les belligérants avaient des approches du combat bien plus variées que ne le supposaient les premières études polémologiques. Pour plus de clarté, il est désormais temps de les regrouper en deux grandes catégories : « la ruse » et « la force ». Elles représentent les deux facettes de la guerre, auxquelles renvoient constamment les auteurs. De la fin du IVe au Ier siècle, on pensait l'emploi de la ruse et de la force à la fois comme des méthodes opposées et la seconde avait une prééminence certaine dans les discours. Et dans les doctrines militaires ? Le problème est en fait plus complexe et il convient de pousser l'analyse des représentations des deux visages de la guerre. Car elles touchaient aussi la répartition tactique des acteurs entre différentes armes et, à ce titre, pouvaient influer sur les expériences martiales. Les combattants étaient-ils enfermés dans des configurations tactiques, façonnées par un *ethos* guerrier ?

II.1. La ruse avec la force

C'était en effet au problème de l'*ethos* guerrier qu'appartenait la polémique des places respectives de la force et de la ruse dans le fait militaire. Car cette opposition animait bien une polémique, qui traversa en fait toute l'histoire militaire grecque, de la haute époque archaïque à l'époque impériale, comme l'a bien démontré J. E. Lendon[799], et d'ailleurs celle de bien des sociétés[800]. Pour en saisir les enjeux, il faut l'aborder en deux temps et commencer par séparer, avec J. E. Lendon, les perceptions des chefs militaires et celles des combattants.

Dans les premières, la force ne primait pas toujours sur la ruse. Prenons l'exemple de l'activité d'un Polykleitos, en 313, qui lui attira les faveurs et la confiance de Ptolémée[801] :

> (Polykleitos) se montra plus fin stratège que (les deux officiers d'Antigone). Il fit, en effet, débarquer des soldats et les cacha en un lieu propice, où les ennemis devaient nécessairement passer. Lui-même prit la mer avec tous les navires et, à l'abri d'un promontoire, il guetta la venue des ennemies. Les fantassins tombèrent les premiers dans l'embuscade ; Périlaos fut pris, les autres tombèrent en combattant ou furent faits prisonniers. Tandis que les vaisseaux rhodiens tentaient de venir secourir les leurs, Polykleitos cingla sur eux à l'improviste avec sa flotte en bon ordre et mit facilement en déroute les ennemis en désordre. Il en résulta la capture de tous

[799] J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 24-28, 86-90, 146-147.
[800] J.-V. Holeindre, *La ruse et la force. Une autre histoire de la stratégie*, Paris, 2017, propose une étude globale pour le monde occidental. La partie sur le monde grec (p. 59-109) est toutefois trop tributaire de l'opposition entre stratégie traditionnelle et stratégie nouvelle, avec la guerre du Péloponnèse en point de rupture. Voir également J. Q. Whitman, *The Verdict of Battle. The Law of Victory and the Making of Modern War*, Cambridge, 2012, p. 199-201 pour la période moderne.
[801] Diodore, XIX, 64, 5-8, traduction Fr. Bizière, CUF, légèrement modifiée.

les navires et de beaucoup d'hommes, parmi lesquels Théodotos, qui, blessé, succomba quelques jours plus tard. Polykleitos donc, après un tel succès remporté sans péril, partit pour Chypre et de là pour Péluse. Ptolémée le félicita, l'honora de grands présents et lui donna une haute promotion pour avoir été l'artisan d'une grande victoire.

ἀμφοτέρους κατεστρατήγησε. τοὺς μὲν γὰρ στρατιώτας ἀποβιβάσας ἔκρυψεν ἐν εὐθέτῳ τόπῳ, καθ᾽ ὃν ἀναγκαῖον ἦν τοὺς πολεμίους τὴν πάροδον ποιήσασθαι, αὐτὸς δὲ πάσαις ταῖς ναυσὶν ἐπιπλεύσας καὶ πρὸ αὐτοῦ λαβὼν ἀκρωτήριον ἐπετήρει τὴν τῶν πολεμίων παρουσίαν. ἐμπεσόντων δὲ πρῶτον τῶν πεζῶν εἰς τὴν ἐνέδραν συνέβη τόν τε Περίλαον ἁλῶναι καὶ τῶν ἄλλων τοὺς μὲν πεσεῖν μαχομένους, οὓς δὲ ζωγρηθῆναι. ἐπιχειρούντων δὲ τῶν ἀπὸ Ῥόδου νεῶν παραβοηθεῖν τοῖς ἰδίοις ἐπιπλεύσας ὁ Πολύκλειτος ἄφνω συντεταγμένῳ τῷ στόλῳ ῥᾳδίως ἐτρέψατο τεταραγμένους τοὺς πολεμίους. διόπερ συνέβη τάς τε ναῦς ἁλῶναι πάσας καὶ τῶν ἀνδρῶν οὐκ ὀλίγους, ἐν οἷς καὶ αὐτὸν τὸν Θεόδοτον τραυματίαν γενόμενον μετ᾽ ὀλίγας ἡμέρας τελευτῆσαι. Πολύκλειτος μὲν οὖν χωρὶς κινδύνων τηλικαῦτα πλεονεκτήσας ἀπέπλευσεν εἰς Κύπρον, ἐντεῦθεν δ᾽ εἰς Πηλούσιον· ὁ δὲ Πτολεμαῖος τοῦτον μὲν ἐπαινέσας δωρεαῖς μεγάλαις ἐτίμησε καὶ πολὺ μᾶλλον προῆγεν ὡς ἀρχηγὸν γεγονότα μεγάλου προτερήματος.

Polykleitos surpassa par la ruse ses ennemis, sur terre et sur mer, et vainquit « sans péril », χωρὶς κινδύνων ; loin de se voir accuser d'un manque d'honneur et de bravoure, il fut récompensé pour sa victoire par Ptolémée. C'est que, dans le milieu des dirigeants militaires, la ruse était une qualité dont il paraissait difficile de se passer. Mieux, elle intégrait pleinement le caractère agonistique de leurs confrontations : la guerre était un terreau propice à la compétition des intelligences, par la recherche permanente de ruses et de contre-ruses[802]. Polybe raconte ainsi avec force détail comment en 217 Jason, phrourarque de Panopée, aux ordres du roi de Macédoine, captura par ruse un adversaire qui voulait en user[803]. Un échec de la force pouvait ainsi être compensé par une réussite de la ruse : après sa défaite dans la bataille rangée de Gaza en 312, Démétrios redressa sa situation en prenant par surprise, à l'aube, les forces du stratège de Ptolémée Killès, s'emparant de près de 7 000 prisonniers[804]. On admirait les capacités et les efforts déployés par les officiers « sortis de la palestre d'Alexandre », ἐκ τῆς Ἀλεξάνδρου παλαίστρας[805] : la victoire d'Antigone contre Kleitos, remportée grâce à une attaque surprise à l'aube, ne contribua pas peu à sa réputation de « maître en stratégie »,

[802] J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 85.
[803] Polybe, V, 96, 4-8. Jason informa le stratège étolien Agètas qu'il était prêt à lui livrer la place. Ce dernier arriva à la date convenue, de nuit, et détacha une centaine de ses meilleurs hommes pour prendre la forteresse. Les garnisaires les firent entrer et les capturèrent. L'auteur utilise le terme παλιμπροδοσία pour désigner ce jeu de dupes, Agètas étend lui-même adepte de ces stratagèmes.
[804] Plutarque, *Vie de Démétrios*, 6, 1-2 ; Diodore, XIX, 93, 2.
[805] Plutarque, Vie de Démétrios, 5, 2. Cf. P. Beston, « Hellenistic military leadership », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 319.

μεγάλην ἐπὶ στρατηγίᾳ[806]. On attendait des meneurs qu'ils fussent capables d'abuser leurs ennemis sans être eux-mêmes duper. Ces attentes n'étaient pas une nouveauté : déjà au Ve siècle on escomptait d'un chef qu'il fût capable de manœuvrer et de tromper ses adversaires[807]. Thucydide prit soin de rappeler qu'un Brasidas jugeait que toute ruse était bonne à prendre, et toutes apportaient gloire à leurs instigateurs[808]. La guerre du Péloponnèse ne marque pas de véritable rupture, et l'emploi régulier de la ruse ne fut pas une conséquence de l'enlisement du conflit : dès les premières années de la guerre, les deux camps n'hésitèrent pas à envisager et lancer des attaques surprises[809].

Tout au plus peut-on dire que, à la fin du IVe siècle, l'intensité des conflits entre les Diadoques renforça les exigences, les regards se concentrant sur les actions des meneurs et leur lutte de pouvoir. De prime abord, on pourrait même penser qu'ils donnèrent à la ruse une place supérieure à celle de la force. Polybe pouvait ainsi juger que « les résultats qu'on obtient en campagne en agissant au grand jour et en usant de la force seule sont moindres que ceux auxquels on arrive en employant la ruse et en guettant l'occasion propice. De cela, n'importe qui peut se rendre compte d'après les exemples qu'offre le passé », ὅτι μὲν οὖν ἐστι τῶν κατὰ πόλεμον ἔργων ἐλάττω τὰ προδήλως καὶ μετὰ βίας ἐπιτελούμενα τῶν μετὰ δόλου καὶ σὺν καιρῷ πραττομένων, εὐχερὲς τῷ βουλομένῳ καταμαθεῖν ἐκ τῶν ἤδη γεγονότων[810]. Et Ulysse se voit de façon très attendue proposé en modèle[811]. Dans le même temps, cette supériorité de la ruse pose problème à Polybe. Bien qu'il reconnaisse son importance, il peut aussi la regretter et déplorer que « désormais on dit qu'un mauvais stratège est celui qui agit d'une façon prédictible pour l'ennemi », νῦν δὲ καὶ φαύλου φασὶν εἶναι στρατηγοῦ τὸ προφανῶς τι πράττειν τῶν πολεμικῶν[812]. On sent par moment une certaine exaspération : « mais l'homme, qui passe pour être le plus rusé de tous les animaux, me semble, à moi, être en fait le plus facile à duper. Combien de camps, combien de forteresses, combien de villes et même de grandes villes ont été, de cette façon, traîtreusement surprises ! Et alors que de tels faits se sont produits de façon répétée et sont bien connus, nous sommes toujours, je ne sais comment, des novices et des enfants devant les pièces de ce genre », καί μοι δοκεῖ πάντων τῶν ζῴων εὐπαραλογιστότατον

[806] Diodore, XVIII, 73, 1. Quelques temps auparavant, il s'était emparé d'Éphèse grâce à une trahison : Diodore, XVIII, 52, 7.
[807] P. Krentz, « Deception in Archaic and Classical Greek warfare », dans H. van Wees, H. (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 167–200.
[808] Thucydide, V, 9, 4-5. Cf. J. Boëldieu-Trevet, « Brasidas : la naissance de l'art du commandement », dans P. Brulé et J. Oulhen (éd.), *Esclavage, guerre, économie en Grèce ancienne*, Rennes, 1997, p. 147-158. Il faut éviter de faire de Brasidas le type du « nouveau commandant », qui serait le produit de la guerre du Péloponnèse. Cléomène de Sparte, au début du Ve siècle, ne fut guère différent d'un Brasidas.
[809] Proposition de Teutiaplos d'Élis pour tenter une attaque nocturne contre Mytilène, qui venait de tomber aux mains des Athéniens : Thucydide, III, 30, 2-4. Le navarque lacédémonien Alkidas recula devant le risque, non point parce qu'il jugea l'action contraire aux usages : Thucydide, III, 31, 1-2.
[810] Polybe, IX, 12, 2-3.
[811] Polybe, IX, 16, 1.
[812] Polybe, XIII, 3, 6.

ὑπάρχειν ἄνθρωπος, δοκοῦν εἶναι πανουργότατον. πόσαι μὲν γὰρ παρεμβολαὶ καὶ φρούρια, πόσαι δὲ καὶ πηλίκαι πόλεις τούτῳ τῷ τρόπῳ παρεσπόνδηνται ; καὶ τούτων οὕτω συνεχῶς καὶ προφανῶς πολλοῖς ἤδη συμβεβηκότων οὐκ οἶδ' ὅπως καινοί τινες αἰεὶ καὶ νέοι πρὸς τὰς τοιαύτας ἀπάτας πεφύκαμεν[813]. Dans les représentations d'un Polybe, les chefs emplis d'honneur et épris de la force apparaissent comme autant de feux follets au milieu des ténèbres guerrières où la tromperie et la ruse règnent. Il y avait sans doute une part de vérité derrière ce constat. Pour autant, il faut bien voir que Polybe déforme à l'excès les pratiques de ses contemporains. Ce passage est un plaidoyer en faveur des Romains, les seuls qui montreraient un comportement digne des Anciens, fondé sur la recherche systématique de la victoire par la force[814]. Bien évidemment, ce tableau tient plus de l'imaginaire que de la réalité. Il est d'une part un discours nostalgique et en grande partie bercé d'illusions sur les pratiques guerrières de jadis[815], et d'autre part une caricature des conduites grecques et romaines, qui n'étaient dans les faits guère éloignées.

L'emploi de la force restait le moyen le plus efficace pour démontrer sa supériorité[816]. Si l'on en croît Denys d'Halicarnasse, les camps épirote et romain firent d'un commun accord le choix de livrer un affrontement ouvert et frontal près d'Ausculum, en 279 : « s'étant mis d'accord par les hérauts sur le moment où ils engageront la bataille, ils quittent leurs camps et viennent s'aligner en formation », συνθέμενοι δὲ διὰ κηρύκων τὸν χρόνον, ἐν ᾧ διαγωνιοῦνται, κατέβαινον ἐκ τῶν στρατοπέδων καὶ εἰς τάξιν καθίσταντο[817]. D'un côté comme de l'autre, on souhaitait en découdre dans une bataille rangée ; on aurait d'ailleurs ici l'un des rares exemples où une telle affaire fut décidée en amont[818], l'usage étant de se ranger en bataille et de forcer son ennemi au combat en menaçant son camp, sa ville ou son ravitaillement. Le procédé fut peut-être inventé par la tradition : il met en valeur le courage romain, acceptant le défi de ce nouvel Alexandre. De fait, Pyrrhos semble avoir conduit ses campagnes avec une confiance et une témérité peu communes : il recherchait les engagements décisifs dès que sa situation lui

[813] Polybe, V, 75, 2-3, traduction D. Roussel.
[814] Polybe, XIII, 3, 7-8. Il n'était certes pas le seul parmi les Grecs à juger que les Romains préféraient la force à la ruse. Certains se seraient étonnés du comportement des Romains au commencement de la Troisième guerre punique, qui ne correspondaient pas à l'image qu'ils s'en faisaient : Polybe, XXXVI, 9, 9-11.
[815] Sur ces réécritures : F. Echeverría, « Weapons, Technological Determinism, and Ancient Warfare », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 28 et 32-33.
[816] F. Echeverría, « '*Takikè technè'*. The Neglected Element in Classical 'Hoplite' Battles », *AncSoc* 41, 2011, p. 50.
[817] Denys d'Halicarnasse, XX, 1, 1.
[818] On connaît aussi de tels usages à l'époque médiévale, mais ils se concrétisaient rarement en véritables batailles, un camp refusant l'offre, ou ne l'utilisant que pour gagner du temps. Ainsi Philippe VI lors du siège de Calais en 1347 : il proposa à Édouard III de faire choisir par quatre chevaliers de chaque camp un champ de bataille. Édouard, fort confiant après sa grande victoire de Crécy, accepta, et Philippe recula (C. J. Rogers, *War Cruel and Sharp: English Strategy Under Edward III, 1327-1360*, Woodbridge, 2000, p. 279-282).

paraissait favorable[819]. La majorité des chefs adoptaient certes une approche plus mesurée. Mais, quand ils pensaient qu'un combat rangé pouvait leur procurer un grand succès, ils n'hésitaient pas à pousser leur adversaire vers cette extrémité. Au début de la Troisième guerre de Macédoine, comme on l'a vu, ce fut Persée qui provoqua les Romains en bataille, et ces derniers qui l'évitèrent tant qu'ils le purent[820]. Ils étaient comme les Grecs bien conscients des avantages que donnaient la ruse et ne la repoussaient pas. Peu avant ces événements, ils avaient traversé imprudemment l'Athamanie, route qui leur coûta bien des peines et des fatigues[821]. Engagés dans ce mauvais pas, ils craignirent que l'armée de Persée vint les surprendre et pressèrent le pas pour atteindre Gomphoi. Constatant qu'ils s'étaient tirés sans dommage de cette situation, ils en vinrent à « mépriser des ennemis si maladroits à saisir les bonnes occasions », *contemptus quoque hostium adeo ignoruntium opportunitates suas accessit*[822]. En somme, tous acclamaient les audacieux et reconnaissaient la prééminence de la force, mais aucun n'était prêt à limiter ses actions militaires à ce seul procédé ; renoncer à la ruse passait même pour une faute. Ce que l'on observe c'est l'emprise de la force sur les représentations, non son empire sur les pratiques combattantes. Si le registre moral avait un certain poids sur les conduites, il convient de ne pas le surestimer.

Il faut faire la part des *topoi* littéraires. Tite-Live se plait à présenter l'emploi de la ruse comme un moyen de vengeance : en 190, le navarque séleucide Polyxénidas, Rhodien en exil, aurait conçu son audacieux stratagème pour surprendre la flotte de ses compatriotes après avoir appris que son homologue rhodien Pausistratos l'avait brocardé devant le Peuple[823]. Les auteurs aimaient opposer les tempéraments des meneurs audacieux et ceux des plus timorés, mettre en scène la diversité des comportements. On retrouve cette habitude chez Plutarque, naturellement très intéressé par le sujet[824]. Aratos était réputé pour sa prudence, prise par certains pour de la lâcheté ou de la pusillanimité[825], et sa crainte des « combats de front », τὰς κατὰ στόμα μάχας[826] ; elle se serait renforcée avec l'âge, et Plutarque n'hésite pas à mettre en opposition son attitude avec le comportement intrépide du jeune Cléomène[827]. L'opposition entre la fougue de la jeunesse et la prudence de la vieillesse était un lieu commun[828] : le contraste entre l'audace

[819] Cela semble néanmoins un comportement avéré. Encore devant Argos en 272, selon Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 31, 3, le roi invita Antigone Gonatas à descendre des hauteurs qu'il tenait près de Nauplie pour livrer bataille dans la plaine. La provocation avait un intérêt militaire car Antigone avait alors la position la plus favorable.
[820] Tite-Live, XLII, 57, 2-4 ; cf. *supra* I.5. « La 'grande' guerre : la bataille et le siège ».
[821] Tite-Live, XLII, 55, 2-3.
[822] Tite-Live, XLII, 55, 4.
[823] Tite-Live, XXXVII, 10, 1-2.
[824] L. R. Cresci, « La τόλμα del comandante nelle Vite plutarchee : virtù o vizio ? », *HIMA* 8, 2019, p. 79-94.
[825] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 31, 2.
[826] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 36, 5.
[827] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 36, 5.
[828] De même dans les récits de bataille de l'époque médiévale : M. Brown, *Bannockburn. The Scottish War of the British Isles, 1307-1323*, Édimbourg, 2008, p. 125.

d'Alexandre et la retenue de Parménion avant la bataille de Gaugamèles, mis en scène dans les récits[829], en est un bon exemple. Mais l'agressivité de la jeunesse n'était pas qu'affaire de force, elle se déployait aussi avec la ruse. Rappelons le mot de Persaios, officier royal rescapé de l'attaque surprise contre Corinthe en 243 : « on raconte que Persaios, plus tard, discutant avec quelqu'un qui lui disait qu'à son avis le sage seul était un bon général, répondit : 'Par les dieux, il est vrai que cette maxime de Zénon était de celles que jadis j'approuvais le plus, mais aujourd'hui je n'ai plus la même opinion après la leçon que m'a donnée ce jeune homme de Sicyone' », ὕστερον δὲ λέγεται σχολάζων πρὸς τὸν εἰπόντα μόνον αὐτῷ δοκεῖν στρατηγὸν εἶναι τὸν σοφόν, 'ἀλλὰ νὴ θεούς,' φάναι, 'τοῦτο μάλιστα κἀμοί ποτε τῶν Ζήνωνος ἤρεσκε δογμάτων νῦν δὲ μεταβάλλομαι νουθετηθεὶς ὑπὸ τοῦ Σικυωνίου νεανίου'[830]. Le jeune Aratos avait donné une leçon d'audace, et l'épisode montre que l'emploi de la ruse ne passait pas toujours pour une solution de facilité. L'audace (τόλμα) appartenait aux deux mondes de la force et de la ruse. Elle forme l'un des ponts entre les deux visages de la guerre.

On en retrouve un autre avec la notion de *technè*. Déjà dans l'épopée, les héros rivalisent dans l'art de ranger des hommes pour le combat[831]. Mais ce savoir-faire tactique n'était que l'un des terrains de compétition entre les chefs, et pas le plus important[832]. À l'époque classique, il fut greffé à d'autres préceptes. La séparation des armes tactiques (hoplites, cavaliers, troupes légères) entre le VIe et le Ve siècle[833], puis l'évolution de ce principe à la fin du Ve et tout au long du IVe siècle, introduisirent tout à la fois des pratiques et des doctrines innovantes[834]. La ruse put intégrer de nouveaux territoires : l'ordre de bataille pouvait être étudié pour utiliser au mieux ses différentes composantes, on travaillait ses dispositions pour dissimuler ses points forts[835]. L'art de mener une armée intégra le domaine de la *technè*[836]. Toutefois, contrairement à une opinion répandue, ce glissement se fit de manière très progressive[837] et ne fut jamais total. À l'époque hellénistique, ce furent avant tout les Diadoques puis les rois qui se targuèrent de maîtriser cet art militaire, et firent grand cas de leur compétition dans ce domaine avec leurs homologues. Le cas d'école reste celui de la lutte entre Antigone et Eumène de Cardia, étudié

[829] M. Mahé-Simon, « Quinte-Curce et ses sources : le cas Parménion », dans M. Mahé-Simon et J. Trinquier (dir.), *L'Histoire d'Alexandre selon Quinte-Curce*, Paris, 2014, p. 96-98.
[830] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 23, 6, traduction R. Flacelière et É. Chambry.
[831] J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 32.
[832] J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 29-31.
[833] Voir pour une rapide synthèse *infra* II.2. « Les champions de la force ».
[834] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 95-106, qui force cependant trop le trait (voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance »).
[835] F. Echeverría, « '*Takikè technè'* », *loc. cit.*, p. 45-82, en particulier p. 65-66.
[836] Sur l'influence « du modèle maritime et de la technicité nouvelle qu'il représente et qu'il propose » : P. Vidal-Naquet, « La tradition de l'hoplite athénien », dans J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968, p. 149-150 (= P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, 1981, p. 138-139).
[837] P. Fröhlich, « Les magistrats militaires des cités grecques au IVe siècle *a.C.* (Première partie) », *REA* 110, 2008, p. 41-45.

par J. E. Lendon[838]. C'est que, par la taille de leurs armées et par la diversité des armes qu'elles mettaient en ligne, il y avait matière à jouter. Le modèle finit par toucher les armées fédérales et civiques, mais de manière limitée : Philopoemen fait figure d'exception[839]. Il faut enfin se garder de l'idéaliser : si les textes s'émerveillent des talents des « grands » hommes, ceux-ci ne faisaient que s'adapter à la complexité grandissante des armées. En outre, dans les faits, ils ne parvenaient que fort mal à coordonner ces ensembles hétéroclites ; on pourrait sans peine dresser un catalogue de leurs échecs. En bataille, les meneurs, rois ou magistrats militaires, prenaient généralement place et combattaient avec leurs hommes[840] ; la tâche d'orchestrer tant bien que mal les mouvements des différentes unités était laissée aux officiers subalternes. Et, pour vaincre en bataille, on comptait toujours, bien plus que sur de savantes alchimies, sur la force des lignes hoplitiques[841].

Pour les stratèges, « ceux qui conduisent les armées », il était bien difficile de se passer de l'une des facettes du fait guerrier. Tous ne les plaçaient certes pas sur un pied d'égalité mais, par-delà les oppositions tranchées de caractère, qui nourrissaient les récits moralisateurs, il faut bien voir que tous connaissaient et redoutaient l'efficacité des « stratagèmes »[842]. Et tous les utilisaient, avec plus ou moins de talent. Car ces derniers furent dès l'origine associés à leur fonction[843]. Aussi Polybe pouvait-il mettre en valeur « le νοῦς (qui) consiste d'abord à préférer la ruse et l'occasion à l'ostentation et à la force »[844] ; « les grands héros de Polybe, à qui va son admiration sans réserve et auxquels il attribue une influence décisive, sont des hommes froids, positifs et calculateurs, des cerveaux qui raisonnent et ordonnent. Il les a si bien dépouillés de toute affectivité qu'ils paraissent taillés sur le même patron »[845].

J. E. Lendon comprend le mépris qui entourait la ruse comme une trace de la tension permanente entre l'idéal des hoplites et celui des chefs de guerre[846]. Toutefois, il semble risqué d'opposer de manière aussi schématique les perceptions des dirigeants militaires et celles des combattants, ne serait-ce que parce que les deux catégories se confondaient[847]. La seconde

[838] J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 144-146, 154.
[839] Tite-Live, XXXV, 28, 1-7 ; J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 147.
[840] J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 147-149.
[841] Voir *infra* II.2. « Les champions de la force » et V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».
[842] E. L. Wheeler, *Stratagem and the Vocabulary of Military Trickery*, Leyde, 1988, p. 1 : « *the Greek word* στρατήγημα *first appears early in the second quarter of the fourth century B.C. in Xenophon. Its use by other authors of this period, however, and its isolated single occurrence in the Xenophontic corpus suggest that this was not his invention. Its birth came without fanfare. In the practice of military trickery, already centuries if not millenia old, no one hailed the dawn of a new era, nor did Greek literature, which since Homer has described* rusé *behavior with other words, seem significantly enriched* ».
[843] E. L. Wheeler, *Stratagem*, *op*. *cit*., p. 4 et 9.
[844] P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 211.
[845] P. Pédech, *ibid*., p. 217.
[846] J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 88-89.
[847] Sur la participation des premiers aux combats voir P. Beston, « Hellenistic military leadership », *loc*. *cit*., p. 321-323 et 325-328.

n'était en vérité pas imperméable à l'hoplitisme ; elle se trouvait prise dans le même dilemme que la première. De fait, la ruse passait aux yeux de beaucoup pour une arme déshonorable dans le combat d'homme à homme. L'épopée révélait déjà ce sentiment : « Lycurgue tua (Aréithoos) – par ruse, et non par force – dans un chemin étroit (…). Lycurgue le prit en traître et l'agrafa de sa javeline en plein corps », τὸν Λυκόοργος ἔπεφνε δόλῳ, οὔ τι κράτεΐ γε (…). πρὶν γὰρ Λυκόοργος ὑποφθὰς δουρὶ μέσον περόνησεν[848]. Mais il serait absurde de s'en passer.

Cette distorsion entre l'idéal et le réel se comprend aisément dès lors que l'on saisit ce qui constituait le quotidien des combattants : dans la guerre « ordinaire », on s'ingéniait à prendre son adversaire au dépourvu, et la ruse y avait bien plus de poids que la force. De fait, rien ne permet de considérer que les « *ambushes, surprise attacks and entrenchments were not popular options* »[849]. Au contraire, tous ces procédés étaient largement répandus[850]. Aussi Xénophon pouvait-il écrire, dans son *Hipparque*, par bien des côtés un traité de « petite » guerre, « qu'il n'y a rien de plus utile à la guerre que la ruse », ὄντως γὰρ οὐδὲν κερδαλεώτερον ἀπάτης ἐν πολέμῳ[851]. Elle imposait un danger continu, une méfiance de tout instant, et pesait ainsi rudement sur les nerfs des acteurs ; par la fréquence des actions qu'elle suscitait, elle donnait à la guerre l'aspect d'une lutte d'usure, bien loin de l'idéal de la bataille décisive qui pouvait achever en une journée un conflit. Cela valait pour la guerre terrestre comme pour la guerre navale[852]. Pour le dire simplement, la ruse était l'arme de tous les jours, elle donnait aux combats leurs formes ordinaires et de ce fait, pour certains, était médiocre, insipide, voire insupportable. Elle n'avait pas l'apparat et l'éclat des combats ouverts et rangés, ne procurait pas la même exaltation, à tout le moins pour les victimes, ni le même renom, et ne prenait pas la voie de l'honneur. À ce titre, elle était fade et vulgaire. Le mépris qu'elle inspirait ne peut se comprendre sans considérer son ubiquité. Si d'aucuns se complaisaient des banalités guerrières, d'autres attendaient plus. En resterait-on au jeu de dupes, ou déciderait-on le conflit par une grande affaire, risquée mais glorieuse ?

Ce ressenti et ces ambivalences rejaillissaient sur la manière dont les communautés appréhendaient les différentes facettes du fait guerrier. Il est bien vrai qu'elles adoptaient un comportement agonistique. Mais, comme l'a fait remarquer D. Whitehead, que « *the ancient idea of an* agon *is by no means the same as our modern notion of 'fair play'* »[853]. Les deux activités, guerrière et athlétique, se rejoignaient sur bien des points : dans les deux cas, il fallait

[848] Homère, *Iliade*, VII, 142-145, traduction P. Mazon.
[849] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 97.
[850] R. M. Sheldon, *Ambush. Surprise Attack in Ancient Greek Warfare*, Barnsley, 2012, p. 141 : « *neither the Greeks nor anyone else set up an ambush because of anything genetic, as a cultural imperative or from a lack of morality. Ambush is a tactical choice ; it is a method used for its military practicality* ».
[851] Xénophon, *L'hipparque*, 5, 9.
[852] Voir *infra* III.4. « Ruses et raids maritimes ».
[853] D. Whitehead, « 'Κλοπὴ πολέμου' : 'Theft' in Ancient Greek Warfare », *Classica et Mediaevalia* 39, 1988, p. 51.

endurer souffrances et dangers pour espérer en sortir vainqueurs[854] ; les communautés se retrouvaient en compétition, dont l'issue déterminerait une hiérarchie et ferait émerger la plus puissante. L'emploi de la force restait bien entendu le moyen idéal d'établir cette hiérarchie. Mais la ruse, dans l'épopée, fait partie de l'*agôn*, et elle garda cette place aux époques postérieures[855]. Pourquoi alors son usage est-il souvent décrié ? Pour comprendre ce rapport paradoxal à la ruse, il est utile de rappeler une analyse de J.-P. Vernant et M. Detienne[856] :

> « Tantôt on y verra le produit d'une fraude, la règle du jeu n'ayant pas été respectée. Tantôt il provoquera d'autant plus d'admiration qu'il aura surpris davantage, le plus faible ayant contre toute attente trouvé en lui assez de ressource pour mettre le plus fort à sa merci. Par certains aspects, la *métis* s'oriente du côté de la ruse déloyale, du mensonge perfide, de la traîtrise, armes méprisées des femmes et des lâches. Mais par d'autres elle apparaît plus précieuse que la force ; elle est en quelque sorte l'arme absolue, la seule qui ait pouvoir d'assurer en toute circonstance, et quelles que soient les conditions de la lutte, la victoire et la domination sur autrui ».

Si l'on peut critiquer l'emploi de la notion de « règle du jeu », la réflexion soulève un point fort important : l'élasticité de l'*ethos* guerrier. Elle implique d'abord que les Grecs évaluaient au cas par cas l'équilibre de la lutte et, en quelque sorte, l'égalité des chances. Le rapport de force influait sur la perception morale du conflit : si l'on attendait du fort qu'il démontre sa supériorité d'une façon honorable, on pouvait en revanche acclamer le faible d'avoir employé la ruse pour emporter une victoire inattendue. D'où les sévères jugements sur les comportements des Athéniens ou des Spartiates pendant la guerre du Péloponnèse, le conflit pour l'hégémonie étant perçu par bon nombre comme une lutte entre puissances égales, comme ceux de Démosthène sur les actions d'un Philippe II[857], ou ceux des Étoliens sur la conduite de Philippe V[858]. Le fort devait faire bonne figure. On s'attendait à ce que la guerre soit conduite à la manière « hoplitique »[859]. Mais, dans le même temps, bien sot serait le fort qui n'accorderait aucune attention à la ruse et se laisserait tromper. En fait, l'idéal hoplitique n'effaça pas l'ancien rapport à la ruse, et les deux modèles ont cohabité aux époques classique et hellénistique. On

---

[854] Un point bien mis en evidence par D. M. Pritchard, *Sport, Democracy and War in Classical Athens*, Cambridge, 2013, p. 178-179 et 184, qui maintient malgré tout que les « règles » de la guerre intégraient aussi la notion d'*agôn*.
[855] J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 86.
[856] J.-P. Vernant et M. Detienne, « La *mètis* d'Antiloque », *REG* 80, 1967, p. 71.
[857] Démosthène, *Troisième Philippique* II, 47-50. Mais, outre les exagérations ou les silences du discours (l'orateur oublie consciemment la phalange macédonienne), toutes les pratiques décrites par Démosthène étaient connues depuis longtemps. « *Philip is therefore not the subverter of the traditional rules of warfare, and is not responsible for ruining the game that the Greeks had loved to play for centuries* » (M. Bettalli, « Greek *Poleis* and Warfare in the Fourth Century BC : Aineias' *Poliorketika* », dans M. Pretzler et N. Barley (éd.), *Brill's Companion to Aineias Tacticus*, Leyde, 2017, p. 176).
[858] Tite-Live, XXXII, 33, 11-12.
[859] On peut rapprocher cette conception des « *anti-deceit clauses* » que l'on retrouvait dans les traités entre États, étudiées par E. L. Wheeler, « Sophistic Interpretations and Greek Treaties », *GRBS* 25, 1984, p. 253-274.

pouvait dès lors faire le choix de l'un ou de l'autre, justifier certains de ses actes en érigeant Ulysse en modèle ou les attaquer au nom de l'honneur[860]. Les cheminements étaient quelquefois complexes, et Polybe passe sans sourciller d'un pôle à l'autre. Il ne s'agit pas de mauvaise foi. Certes, la malléabilité de l'*ethos* se prêtait admirablement à son instrumentalisation. Dans les discours, l'honneur était souvent invoqué par celui qui en avait besoin. Pour autant, il convient de prêter une grande attention au poids des contextes et des enjeux : dans une guerre déséquilibrée, ou un conflit qui tournait mal, Ulysse avait sa place. Parfois, la ruse succédait à la force : Énée le Tacticien rapporte ainsi comment les Triballes, vaincus en bataille rangée par les Abdéritains, choisirent pour leur seconde expédition de tendre des embuscades à leurs adversaires. Les Abdéritains, confiants après leur première victoire, tombèrent dans tous les pièges[861]. Les voies possibles vers la conduite honorable et glorieuse s'évaluaient sur le moment, et seraient discutées plus tard, en jugement des résultats[862].

Mais il n'y avait pas là qu'affaire de morale : la ruse et la force ne constituaient pas seulement les deux pôles de la moralité combattante mais aussi, et sans doute avant tout, deux schèmes tactiques qui se disputèrent, de l'épopée jusqu'à la fin de la période hellénistique, l'hégémonie de l'action et de l'efficacité dans le cadre de la « grande » guerre. Car du côté de la « petite », l'affaire était entendue. Dans la première, si, sur le plan du prestige et de l'honneur, la force l'a longtemps emporté, il n'en allât pas de même sur le plan militaire. Que toutes les actions guerrières ne se résumaient pas à ce mode opératoire pas n'est pas la preuve qu'une « loi de la guerre » limitait son usage[863] mais tout simplement que la prudence de certains chefs et des mesures préventives connues de tous[864] permettaient de s'en protéger. Parfois, il fallait choisir entre le chemin glorieux de l'honneur et celui de la simple efficacité ; d'autres fois, le dilemme ne se présentait pas et l'une des deux voies s'imposait comme seul moyen d'action. Dans la cruelle équation des périls et des bénéfices, la ruse triomphait souvent sans difficulté[865]. Elle était l'arme idéale du plus faible et pouvait alors conférer une gloire comparable à celle

[860] D. M. Pritchard, *Sport, Democracy*, *op. cit.*, p. 169-170, rappelle que l'emploi d'un stratagème pouvait servir d'argument aux victimes pour nier leur défaite.
[861] Énée le Tacticien, 15, 8-10.
[862] D. Whitehead, « 'Κλοπὴ πολέμου' », *loc. cit.*, p. 43-53.
[863] Comme le pense W. K. Pritchett, *The Greek State* II, *op. cit.*, p. 147, 176, 187, qui recense pourtant 51 exemples d'embuscades dans les sources littéraires : tableau 7, p. 182-183. Celui-ci est incomplet, il manque les attestations chez Plutarque ; l'examen des textes de Xénophon n'est pas exhaustif (Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 59 : une embuscade des peltastes lacédémoniens par un corps de Thébains et d'Athéniens).
[864] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 128-129 et II, p. 188-189, relève à juste titre que les pratiques de reconnaissance expliquaient l'échec de nombreuses embuscades.
[865] Il en allait de même dans le Levant des premières Croisades. Chevaliers francs et cavaliers musulmans aspiraient aux épreuves de force, mais ne pouvaient se passer des ruses : A. Zouache, *Armées et combats en Syrie (491/1098-569/1174). Analyse comparée des chroniques médiévales latines et arabes*, Damas, 2008, p. 835-839.

que procurait la force. Elle était aussi celle de la vengeance[866]. Enfin, quand la force échouait à emporter la décision, elle devenait l'arme de dernier recours[867].

Pour autant, toutes ces remarques ne feraient-elles pas oublier que les combattants se répartissaient dans des catégories tactiques étroitement liées à l'une ou l'autre des facettes de la guerre ? Il convient désormais de s'intéresser aux manifestations concrètes, tactiques, de la force et de la ruse.

II.2. Les champions de la force

Les hoplites furent, au début[868] comme à la fin de l'époque hellénistique, la force principale de la majorité des armées, les champions des combats rangés, de la force.

Il convient tout d'abord de se détacher de l'idée que ce terme était spécifiquement attaché au célèbre combattant grec de l'époque classique, porteur de l'*aspis* traditionnelle. Si lors de son apparition, vers le début du Ve siècle[869], il fut étroitement associé à ce type guerrier, il en vint surtout à définir, dès la fin de ce même siècle, un rôle tactique : Xénophon peut l'employer pour qualifier les combattants égyptiens et assyriens lourdement armés[870]. Le terme renvoyait à une catégorie militaire, celle des piétons qui, par leur armement et/ou leur formation de combat, étaient considérés comme « lourds »[871] et constituaient la ligne principale d'une armée en ordre de bataille[872]. Si l'on souhaite employer une terminologie moderne, les hoplites formeraient « l'infanterie de ligne »[873]. À l'époque hellénistique, cette catégorie était naturellement très large[874], car elle avait intégré tous les types combattants qui remplissaient le rôle. Polybe peut ainsi qualifier comme hoplites les légionnaires romains[875], les piétons lourds

[866] « Contre la transgression, la ruse », comme le relève P. Ellinger, *La légende nationale phocidienne*. *Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p. 44-45.
[867] P. Ellinger, *ibid.*, p. 39-40.
[868] Phocion condensait ainsi les éléments essentiels pour livrer une guerre au temps de la guerre lamiaque : de l'argent, des navires et des hoplites (Plutarque, *Vie de Phocion*, 23, 4).
[869] F. Echeverría, « Hoplite and Phalanx in Archaic and Classical Greece : A Reassessment », *CPh* 107, 2012, p. 295-296.
[870] Hoplites égyptiens : Xénophon, *Anabase*, I, 8, 9 ; *Cyropédie*, VI, 2, 10 et VII, 1, 33. Assyriens : *Anabase*, VII, 8, 15. Cf. W. K. Pritchett, *The Greek State at War* IV, Berkeley 1985, p. 11.
[871] Sur le concept du « poids » des combattants chez les Grecs : P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 161-169.
[872] Voir également R. Saou, « La terminologie du bouclier hoplitique », *REA* (à paraître).
[873] Th. Lucas, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 252, fait ce choix.
[874] Le terme aurait même pu désigner, par extension, la classe d'âge des citoyens mobilisables dans la ligne de bataille. Ainsi dans une liste des magistrats militaires de Thespies (*IThesp* 84, l. 28-30), de la fin du IIIe siècle où les *lochagoi*, qui seraient ici les instructeurs militaires des différentes classes d'âge (on trouve un *lochagos* des « anciens », deux des « hoplites », et peut-être un pour les « jeunes ») : Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit.*, p. 288, reprenant l'interprétation de P. Roesch, *Études béotiennes*, Paris, 1982, p. 345-346.
[875] Polybe, VI, 40.

carthaginois[876] ou les sarissophores macédoniens[877]. Les *thureophoroi* étaient pareillement appelés hoplites ou phalangites[878] lorsqu'ils luttaient en formation[879].

À la fin du IVe siècle, les cités de Grèce propre pouvaient encore aligner des forces impressionnantes d'hoplites : les 25 000 alliés grecs qui suivirent Démétrios dans sa campagne contre Cassandre, en 302, devaient en être pour leur majorité, car ils sont distingués par Diodore des troupes légères[880]. Soit une concentration comparable à celle de la bataille de Némée quelques générations plus tôt.

On sait qu'à Athènes, pendant la majeure partie de l'époque classique, le corps hoplitique ne comptait pas dans ses rangs l'ensemble des citoyens adultes. Il aurait intégré un peu moins d'un tiers des hommes soumis au service de *strateia* en 431[881], davantage, semble-t-il, à la fin du IVe siècle. Pour cette période, on se retrouve confronté au problème de l'éphébie. Car la réforme de l'institution, en 335/4, abrogée probablement en 307/6[882], faisait de tout éphèbe un potentiel hoplite, en lui fournissant des armes (l'*aspis* et la lance) au sortir de sa première année de formation[883]. Le corps hoplitique aurait-il fini par se confondre avec le corps civique ? Cette idée se confronte à une difficulté. En effet, les inscriptions éphébiques[884] postérieures à la réforme montreraient que les jeunes sortant de l'éphébie étaient au nombre d'environ 500-600[885]. Or, cet effectif s'accorde mal avec d'autres estimations démographiques de la population civique, fondées sur les effectifs bouleutiques et ceux des contingents militaires, qui orienteraient vers un total d'environ 30 000 citoyens à la fin du IVe siècle[886] ; le nombre de citoyens âgés de 18 ans aurait dû s'élever à un millier. Il faudrait dès lors considérer que l'éphébie ne touchait pas l'ensemble des jeunes, mais seulement la moitié ou les deux tiers. Pourtant, le passage essentiel de la *Constitution des Athéniens*[887] semble bel et bien associer

[876] Polybe, III, 53.
[877] Polybe, XVIII, 29, 4. Comme Asclépiodote, *Traité de tactique*, I, 2 et Arrien*, L'Art tactique*, III, 1-5. Au Ier siècle *p.C.*, Onasandre, *Stratégie*, XVII, employait toujours le terme.
[878] Élien le Tacticien, 2, 8 et Arrien, *L'Art tactique*, 3, 2, associent le *thureos* aux hoplites. Ainsi des « hoplites » achéens, avant la réforme de l'armement : Plutarque, *Vie d'Aratos*, 24, 1 (prise de Corinthe, en 243). Les hoplites achéens apparaissent encore en 37, 1 et 4 (dans un combat contre Cléomène vers 226) ; Polybe, IV, 12, 12 (phalangites). Cf. W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 149. Aussi Denys d'Halicarnasse, XX, 11, 1, pour des hoplites *thureophoroi* italiens.
[879] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 9, 2.
[880] Diodore, XX, 110, 4.
[881] D. M. Pritchard, « The symbiosis between democracy and war : The case of ancient Athens », dans D. M. Pritchard (éd.), *War, democracy and culture in classical Athens*, Cambridge, 2010, p. 22-23.
[882] Ph. Gauthier, « Les chlamydes et l'entretien des éphèbes athéniens : remarques sur le décret de 204/203 », *Chiron* 15, 1985, p. 161-162, note 46.
[883] [Aristote], *La Constitution des Athéniens*, 42, 2.
[884] Sur la nature de ces textes : A. S. Chankowski, « L'éphébie athénienne antérieure à la réforme d'Epikratès : à propos de Reinmuth, *Eph.Inscr.* 1 et de la chronologie des premières inscriptions éphébiques », *BCH* 138, 2014, p. 23-25.
[885] J. L. Friend, *The Athenian* Ephebeia, *op. cit.*, p. 96-103.
[886] M. H. Hansen, *Studies in the Population of Aigina, Athens and Eretria*, Copenhague, 2006, p. 19-60.
[887] [Aristote], *La Constitution des Athéniens*, 42, 1-2.

l'inscription dans les registres du dème et l'institution de l'éphébie[888]. Plusieurs solutions ont été avancés pour expliquer cette exclusion, somme toute massive : le service éphébique aurait été une obligation sociale, et non légale ; on aurait sous-estimé le nombre d'exemptés[889] ; il ne touchait que les jeunes destinés à servir dans le corps hoplitique. Commençons par rappeler que le service éphébique existait avant la réforme de 335/4[890], et touchait alors un nombre restreint de citoyens. Il me semble qu'il était bien un service obligatoire, comme l'a proposé P. Fröhlich, et non une institution fondée sur le volontariat. L'hypothèse la plus simple est de considérer qu'il concernait les fils de cavaliers et de hoplites[891], mais seulement « ceux qui pouvaient le financer »[892]. Car il est probable qu'un certain nombre de pères inscrits dans le corps hoplitique ne pouvaient entretenir pendant deux années leurs fils pour qu'ils prissent part au service éphébique. Dès lors, la réforme n'aurait-elle pas simplement cherché à rectifier cet état de fait ? La cité se serait assurée, en prenant en charge l'entretien des éphèbes, que chaque fils de hoplite fût astreint au service. L'intérêt n'était pas seulement de disposer d'un corps hoplitique initié au maniement des armes et aux rudiments du combat. Athènes avait aussi besoin d'hommes pour garder ses forteresses[893], et confier cette tâche aux éphèbes permettait de diminuer le nombre de citoyens soumis au service de garde en temps de paix. L'hypothèse a également le mérite d'expliquer le lien étroit entre l'éphébie et le système de conscription par classes d'âge[894], qui n'aurait concerné que les hoplites et les cavaliers ; pour le recrutement des rameurs de la flotte, on aurait utilisé, après l'instauration de la conscription par classes d'âge, vers 386-

[888] A. S. Chankowski, « L'éphébie athénienne », *loc. cit*., p. 57-58.
[889] J. L. Friend, *The Athenian* Ephebeia *in the Fourth Century BCE*, Leyde, 2019, p. 101 ; M. H. Hansen, *Studies in the Population*, *op. cit*., p. 37, suppose 20% d'exemptés parmi tous les Athéniens mobilisables, et préférait 10% pour les éphèbes. Pour J. L. Friend, les exigences physiques du service porterait plutôt vers 20%. On ne peut en tout cas compter sur l'absence des fils de clérouques : J. L. Friend, *The Athenian* Ephebeia, *op. cit*., p. 101-102.
[890] J. L. Friend, *The Athenian* Ephebeia, *op. cit*., p. 15-35, a tenté de démontrer que cette date ne marquait pas une réforme mais une fondation de l'institution. Son analyse (p. 23-25) du passage de Xénophon, *Revenus*, IV, 51-52, n'est pas satisfaisante : on ne pouvait avoir « prescrit » (οἱ ταχθέντες) à tous les citoyens de s'entraîner au gymnase. En faveur de l'éphébie pré-lycurguéenne, voir A. S. Chankowski, « L'éphébie athénienne » *loc. cit*., p. 15-78. Sur le passage de Xénophon : A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris, 2010, p. 117-120.
[891] Indépendamment du problème des classes soloniennes, car il est loin d'être assuré qu'elles avaient une fonction militaire (en particulier au IVe siècle) : V. Gabrielsen, « The Impact of Armed Forces on Government and Politics in Archaic and Classical Greek Poleis : A Response to Hans van Wees », dans A. Chaniotis et P. Ducrey (éd.), *Army and Power in the Ancient World*, Stuttgart, 2002, p. 86-89.
[892] P. Fröhlich, « Compte rendu de A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris, 2010 », *Topoi* 18, 2013, p. 527. Peut-être également « se payer l'armement », mais il n'est pas impossible que la mesure connue dans la *Constitution des Athéniens*, le don aux éphèbes d'une *aspis* et d'une lance, ait été antérieure à la réforme, car la cité possédait une réserve de boucliers sur l'Acropole (au moins depuis 369/8 : *IG* II² 1424a, l. 138 ; R. Saou, « La terminologie du bouclier hoplitique », *REA*, à paraître) qui aurait pu être utilisée à cet effet.
[893] J. L. Friend, *The Athenian* Ephebeia, *op. cit*., p. 41-47.
[894] Lien souligné par A. S. Chankowski, « L'éphébie athénienne », *loc. cit*., p. 19-20 et 59. Voir aussi Id., *L'éphébie hellénistique*, *op. cit*., p. 125-126.

372[895], l'ancien système des *katalogoi*[896]. Cette hypothèse implique certes que les hoplites auraient représenté, peu ou prou, la moitié des forces de la cité à la fin du IVe siècle[897], soit une proportion nettement supérieure qu'en 431. Néanmoins, les levées de 322 semblent confirmer cette évolution : si l'on fie aux données de Diodore, l'effectif total des hoplites et cavaliers en campagne aurait alors approché les 10 000 hommes[898], soit un peu moins de la moitié des Athéniens en âge et capacité de servir (pour un corps civique de près de 30 000 individus)[899]. On restera malgré tout prudent : les extrapolations fondées sur les inscriptions éphébiques demeurent fragiles[900] : ces textes nous livrent-ils vraiment des listes complètes ? En outre, la réforme a probablement mis du temps à se mettre en place, comme l'indique l'augmentation du nombre d'éphèbes entre les années 330 et 320[901] ; on ne connaît que très mal l'étendue des exemptions, et l'on ne peut exclure que, à terme, l'éphébie était destinée à devenir universelle. Les Athéniens purent procéder par étapes[902]. Cela serait resté un projet inabouti, finalement clos par l'intermède oligarchique et surtout l'abrogation de la loi d'Épikratès.

Encore à l'époque hellénistique, dans de nombreuses communautés, le corps hoplitique ne se confondait pas avec le corps civique. Rappelons que le traité du milieu du IIIe siècle entre Étoliens et Acarnaniens prévoyait que les contingents de secours portés à 3 000 hommes devaient compter au moins un tiers d'hoplites[903], sous-entendant que des *psiloi*, des combattants non protégés et équipés d'armes de jet et de trait, auraient comblé le reste de l'effectif, les cavaliers ne pouvant suffire. On peut imaginer que des dispositions comparables existaient dans d'autres cités, même si les *psiloi* semblent avoir joué un rôle particulièrement important dans

---

[895] A. S. Chankowski, « L'éphébie athénienne », *loc. cit.*, p. 19, note 12, et p. 59 pour une datation plus précise que celle de M. R. Christ (386-366).

[896] M. R. Christ, « Conscription of Hoplites in Classical Athens », *CQ* 51, 2001, p. 415. Ce conservatisme pourrait s'expliquer par la plus grande souplesse de l'ancien système pour ajuster l'effectif des mobilisables. Les levées navales étaient de fait réglées sur le nombre des navires. Certes, quand une grande flotte était mise à flot, les citoyens n'étaient pas (après 429) assez nombreux, et les triérarques devaient compléter leurs équipages avec des non-citoyens.

[897] Conclusion à laquelle parvient D. M. Pritchard, « The symbiosis », *loc. cit.*, p. 55.

[898] Diodore, XVIII, 10, 2 et 11, 3. Tous les Athéniens de la tranche d'âge 20-39 ans furent mobilisés. Or l'armée de campagne envoyée auprès de Léosthénès, et formée à partir des effectifs de sept tribus (trois furent chargées de la protection de l'Attique), comptait 5 500 citoyens (5 000 hoplites et 500 cavaliers), ce qui donnerait un total de près de 7850 hoplites et cavaliers pour les dix tribus. Il resterait encore les hoplites de la tranche d'âge 40-49 ans, et ceux de la flotte, mise à flot au même moment (*contra* N. V. Sekunda, « Athenian Demography and Military Strength, 338-322 B.C. », *ABSA* 87, 1992, p. 349, mais, comme l'indique Diodore, XVIII, 15-17, l'armée terrestre des Grecs luttait encore en Thessalie quand les vaisseaux athéniens prirent la mer. Il est fort improbable que « *the Athenian troops in Thessaly were temporarily withdrawn to help man the fleet* ». Par ailleurs, les témoignages sur les combats dans l'Hellespont les placent sans doute avant le passage de Léonnatos en Grèce : cf. W. Heckel, *The Marshals of Alexander's Empire*, Londres, 1992, p. 373-377). La flotte comptait 170 navires (XVIII, 15, 8) : on peut compter 1 700 épibates, et probablement davantage avec les tétrères (N. G. Ahston, « The *Naumachia* near Amorgos in 322 B.C. », *ABSA* 72, 1977, p. 4-8).

[899] Selon les calculs de M. H. Hansen, *Studies in the Population*, *op. cit.*, p. 42, 21 000 citoyens en âge de servir représenterait un corps civique de *ca* 29 000 individus.

[900] M. H. Hansen, *Studies in the Population*, *op. cit.*, p. 35-43.

[901] M. H. Hansen, *ibid.*, p. 37.

[902] M. H. Hansen, *ibid.*, p. 37, indique qu'un effectif de 600 éphèbes correspondrait à une armée de campagne tirée de la « *hoplite class* » de 13 000 hommes. Le corps hoplitique était-il en train de s'élargir ?

[903] *IG* IX 1², 3a, l. 33. Voir *supra* I.2. « Les grandes campagnes ».

ces États fédéraux. Il reste toutefois fort difficile de les repérer ; on ne peut se fonder sur chaque récit de combat montrant des escarmouches et des combats aux armes de jet : ces textes peuvent cacher des *thureophoroi* aussi bien que des *psiloi*. Dans les cités qui ne disposaient pas de marine, et surtout d'une flotte importante, dont les bancs de nage pouvaient accueillir bon nombre[904], les autres citoyens, quand ils étaient mobilisés, effectuaient leur service de *strateia* comme *psiloi*. On devait les retrouver chaque fois que ces cités décidaient de procéder à des levées en masse, et lors des circonstances critiques, comme les sièges ; aussi, au moins dans une partie d'entre elles, lors de levées partielles, à l'image de celles prévues par le traité entre Étoliens et Acarnaniens.

À l'inverse, en Macédoine, les citoyens n'étaient mobilisés que dans les forces hoplitiques et la cavalerie. À l'exception peut-être d'une unité d'archers macédoniens au temps d'Alexandre[905], les troupes légères au service des rois étaient toujours étrangères, issues de contingents alliés et/ou mercenaires[906]. Tous les citoyens étaient visiblement inscrits dans l'armée de campagne et les différentes unités de la garde royale, des Peltastes et de la phalange, ou versés dans la réserve. Ils étaient répartis entre ces forces selon un critère censitaire[907] : les plus fortunés étaient admis dans la garde royale, formée du corps prestigieux mais semble-t-il réduit des Hypaspistes[908], probablement astreints à un service permanent[909]. Ils apparaissent dans les textes épigraphiques, mais seulement de façon anecdotique dans les sources littéraires, ce qui n'aide pas à préciser leurs effectifs comme leur rôle tactique. Tite-Live mentionne dans son récit de la Troisième guerre de Macédoine des *Nicatores* (sans doute une transcription de οἱ νικάτορες)[910], qui aurait fait partie de la *cohors regia*[911]. Ils donnèrent l'assaut depuis une terrasse aux murs d'Oaénée[912] en 170/169. Il y a de fortes chances que ces *Nicatores* étaient en

[904] Dans l'Athènes classique, le service dans la marine n'était certainement pas uniquement fondé sur le volontariat (une hypothèse de H. van Wees, « Tyrants, Oligarchs and Citizen Militias », dans A. Chaniotis et P. Ducrey (éd.), *Army and Power in the Ancient World*, Stuttgart, 2002, p. 69-70). Le fait que les citoyens étaient levés pour la flotte, comme on l'a vu, grâce au système des *katalogoi*, laisse peu de doute sur le caractère obligatoire du service (voir les remarques de V. Gabrielsen, « The Impact of Armed Forces », *loc. cit.*, p. 94). Le service de campagne paraît indissociable du statut de citoyen et les moins fortunés ne pouvaient le faire que dans la marine, l'armée athénienne n'employant pas à cette période de *psiloi* en nombre : M. Trundle, « Light troops in classical Athens », dans D. M. Pritchard (éd.), *War, Democracy and Culture in Classical Athens*, Cambridge, 2010, p. 143-144.
[905] Arrien, Anabase, III, 12, 2 ; cf. N. G. L. Hammond, « Connotations of 'Macedonia' and of 'Macedones' Until 323 B. C. », *CQ* 45, 1995, p. 125, note 19. Ces archers « macédoniens » n'étaient peut-être pas citoyens, le terme pouvant simplement désigner leur origine géographique.
[906] Cela s'explique en partie par la grande polyvalence des hoplites macédoniens : voir *infra* II.3. « Les champions de la ruse ».
[907] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 103-107.
[908] Ils ne font que de fugaces apparitions, et jamais en nombre : M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 56-57.
[909] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 105.
[910] Voir P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 119-120.
[911] Tite-Live, XLIII, 19, 11.
[912] Cette place n'est pas localisée avec certitude : J. Briscoe, *A Commentary on Livy. Books 41-45*, Oxford, 2012, p. 454. Elle serait en Illyrie.

fait les Hypaspistes, comme l'a proposé P. Juhel[913]. Pour une attaque depuis une terrasse, sur un espace étroit, il fallait peu d'hommes, mais des hommes tirés de l'élite. Il serait en tout cas étrange que les Hypaspistes, aristocrates macédoniens comme les cavaliers, aient toujours été maintenus à l'écart des combats[914]. Mais on est aussi bien en peine de les repérer dans l'iconographie macédonienne. Il est toutefois possible que l'un des deux frères de la célèbre tombe de Lyson et Kalliklès ait été un membre du corps des Hypaspistes. En effet, sur les murs de la tombe, en plus de l'*aspis* macédonienne, qui indique probablement qu'un membre de la fratrie était officier dans les *chalkaspides*, le second bouclier peint pourrait être une *aspis* hoplitique traditionnelle[915]. Or ce bouclier, avec les « petites lances », τὰ δοράτια, aurait été un attribut du corps des hypaspistes, encore à l'époque antigonide[916]. La panoplie convenait fort bien pour un assaut sur un rempart, mieux que celui des sarissophores, qui formaient l'essentiel des armées macédoniennes.

Il a été défendu que ces derniers, au moins dans le royaume antigonide, étaient équipés par l'État. L'interprétation se fonde sur le fait que les monnaies royales portaient le casque réglementaire (le *kônos*) et le bouclier macédonien, que le nom du roi au génitif apparaît sur les *aspides* retrouvées comme sur certaines autres armes publiques, comme des pointes de flèche du temps de Philippe II. Elle n'est pas sans faire difficulté. S'il est certain que des États mirent en place des réserves d'armes ou prirent le soin d'équiper des catégories particulières de leur population[917], comme les orphelins de guerre, les véritables politiques d'armement de grande ampleur restent rares. Le cas le plus connu est celui des éphèbes athéniens, qui auraient reçu une lance et une *aspis* à l'issue de leur formation. Il est tout à fait possible que le roi de Macédoine ait appliqué une mesure comparable et pris en charge tout ou partie de l'équipement des hommes de sa phalange. Mais le génitif du nom royal sur les boucliers pourrait aussi simplement signifier que les armes sortaient des fabriques que le roi agréait pour produire les

[913] P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 196-199.
[914] Dans l'armée séleucide, ce n'était visiblement pas le cas : Polybe, XVI, 18, 7 et 19, 7. Le corps des hypaspistes séleucides semble toutefois plus imposant que celui de l'armée antigonide. Cf. B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army. Organization and Tactics in the Great Campaigns*, Cambridge, 1979, p. 64-65.
[915] Si elle mesure 73 cm de diamètre, S. G. Miller rappelle qu'il était à l'origine prévu de la représenter avec un diamètre plus important de 13 cm, avant de la réduire pour des considérations esthétiques : S. G. Miller, *The Tomb of Lyson and Kallikles : A Painted Macedonian Tomb*, Mayence, 1993, p. 57. Avec un diamètre de 86 cm, cette arme avait les dimensions d'une *aspis* à bordure commune. Ajoutons que les peintres de la tombe, qui maîtrisaient le procédé du trompe-l'œil (S. G. Miller, *ibid*., p. 93-100) ont soigneusement assombri l'extrémité de la ceinture dorée du blason central, donnant une impression de relief et faisant ressortir comme bombée la partie centrale du bouclier. La réduction de la taille de l'*aspis* n'aurait donc pas été gênante, car cet artifice aurait permis d'identifier l'arme sans difficulté.
[916] P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 100-104. Notons que deux épées sont montrées sur le monument : une *machaira*, arme réglementaire dans la phalange, et un *xiphos*, l'épée hoplitique traditionnelle (« *hoplite sword* », comme l'a remarqué St. G. Miller, *The Tomb of Lyson and Kallikles*, *op*. *cit*., p. 54). Pour d'autres images, voir P. Juhel*, Infanterie macédonienne*, p. 108-112.
[917] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 3 note 3, rassemble les cas les plus connus.

pièces destinées aux sarissophores[918] : aux foyers de conscrits d'acheter cet équipement[919]. L'État contrôlerait la conformité du matériel, stimulerait la fabrication, constituerait des dépôts et entreposerait des pièces dans ses arsenaux en attendant leur vente, récupérant une partie de ses dépenses par l'investissement demandé aux hommes astreints au service de *strateia*[920]. Les revues de l'armement individuel prévues par le règlement militaire d'Amphipolis n'indiquent pas nécessairement qu'il était dans sa totalité propriété royale, mais que tout soldat devait posséder une panoplie complète et veiller à son entretien[921]. On pourrait encore considérer que le nom royal sur les armes serait sans rapport avec une action de l'État, mais le simple affichage de la fidélité au roi[922]. Cette piste paraît néanmoins extrême : le roi disposait bien de panoplies macédoniennes dans ses réserves, qui lui permirent avant la bataille de Sellasie d'équiper un millier de citoyens de Mégalopolis avec cet armement[923]. Il reste une solution mixte : certaines pièces, comme les armes collectives, la sarisse et le bouclier (?), auraient été fournies par l'État tandis que le reste aurait été aux frais des soldats (casque, cuirasse, cnémides)[924]. La variété que

[918] Dans le royaume de France, après l'abolition des francs-archers (1480), l'arrière-ban vit son armement réformé, à la suisse : « des spécimens de pique, hallebarde, dague longue, salade d'archer, pièce d'armure pour les bras, cuissots et gantelets, furent envoyés aux capitaines du nouvel arrière-ban qui durent les transmettre aux ouvriers de l'armement. Ces derniers devaient les vendre à des prix imposés et, sous peine de la hart, renoncer à fabriquer d'autres armes » (Ph. Contamine, *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2004 [1972], p. 375).

[919] De même à Sparte, il était prescrit aux citoyens de posséder (ἔχειν) une *aspis* recouverte de bronze : Xénophon, *Constitution des Lacédémoniens*, 11, 3. Rien n'indique que l'arme était fournie par la cité.

[920] La remarque faite par M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 43, à propos des chevaux de la cavalerie s'appliquerait également à l'équipement des sarissophores : la « fourniture par l'Etat ne signifie pas forcément que ce fut à titre gratuit ou du moins entièrement gratuit ». À l'époque impériale, l'État romain aurait fourni des armes aux recrues, que celles-ci devaient payer par des retenues de solde. Le montant atteint, les armes auraient été propriété des soldats : J. A. W. Nicolay, « Interpreting Roman military equipment and horse gear from non-military contexts : the role of veterans », *Gesellschaft Pro Vindonissa*, *Jahresbericht 2001*, 2002, p. 60-61.

[921] On connaît dans d'autres contextes des procédures de contrôle et de revues qui n'étaient pas liées au caractère public de l'armement. Dans la principauté savoyarde des XIIIe et XIVe siècles, les revues s'effectuaient après les appels à mobilisation en un lieu fixé à l'avance. Elles devaient vérifier le bon équipement des hommes convoqués, qui étaient tenus de se présenter en armes : B. Demotz, « Le châtelain et la guerre en Savoie », dans G. Castelnuovo et O. Mattéoni (dir.), *« De part et d'autre des Alpes ». Les châtelains des princes à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2006, p. 162. Au Japon, dans le Kanto de la seconde moitié du XVIe siècle, sous la domination du clan des Hōjō, les hommes des villages ayant des obligations militaires devaient veiller à l'entretien de leur équipement et passer une revue annuelle devant l'officier responsable : M. P. Birt, « Samurai in passage : The Transformation of the Sixteenth-Century Kanto », *The Journal of Japanese Studies* 11, 1985, p. 378-379.

[922] Le monogramme formé sur le nom de la reine Bérénice et retrouvé sur des pointes de flèches « crétoises » n'indique probablement pas qu'elles sortaient des arsenaux royaux (on attendrait le nom du roi) ; il put s'agir d'un moyen d'honorer la femme de Ptolémée III (cf. A. M. Snodgrass, *Arms and Armour of the Greeks*, New York, 1967, p. 124). Les emblèmes civiques que l'on retrouvait sur les *aspides* au IVe siècle (*sigma* pour les Sicyoniens, *lambda* pour les Lacédémoniens, etc. ; cf. J. K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkely, 1970, p. 18-20) n'étaient certainement pas des marques indiquant l'origine public de ces boucliers. Rappelons l'un des « *most important tie that linked the citizens of Makedonia : loyalty to the king* » (M. B. Hatzopoulos, « Federal Makedonia », dans H. Beck et P. Funke, *Federalism in Greek Antiquity*, Cambridge, 2015, p. 329).

[923] Polybe, II, 65, 3 ; IV, 69, 4-5.

[924] Chr. Fischer-Bovet, *Army and Society in Ptolemaic Egypt*, Cambridge, 2014, p. 135, note 94, suppose que les Lagides armaient entièrement leurs soldats. Mais le passage de Polybe invoqué (V, 63, 11), concerne la grande réforme militaire avant Raphia, pendant laquelle on força une partie des hommes à changer l'armement qu'il possédait (Polybe, V, 64, 1). Cet exemple mis à part, il ne reste qu'un passage de la *Lettre d'Aristéas à Philocratès*, 13, rappelant que Ptolémée Ier avait armé certains des Judéens qu'il avait amené en Égypte. Là encore, il pourrait s'agir d'une mesure ponctuelle.

l'on perçoit dans les casques portées par les officiers[925], qui laisse entendre une certaine liberté, ne plaide pas en faveur d'une distribution publique et uniformisée, au moins pour cette pièce.

Le problème de l'armement public amène également aux célèbres jetons athéniens du IIIe siècle, de petites pastilles de plomb ou de céramique représentant des armes[926]. On a proposé d'y reconnaître des armes fournies par la cité[927]. Les lettres au dos des jetons (*alpha*, *gamma*, *delta*) correspondraient à différentes tailles, et ces pièces auraient permis aux citoyens de récupérer cet équipement, au moment des mobilisations[928]. Cette interprétation force toutefois à envisager une gestion très poussée de l'équipement militaire par la cité athénienne, à l'un des moments les plus difficiles de son histoire, car certains jetons peuvent être datés par leur contexte de découverte du milieu du siècle[929]. Le parallèle macédonien a évidemment été mobilisé. Cependant, même si l'hypothèse de l'armement public antigonide était confirmée, on ne peut rapprocher les deux États : leurs ressources n'étaient pas équivalentes, surtout au milieu du IIIe siècle. Notons par ailleurs que les armes représentées forment une panoplie complète, incluant bouclier, casque, cuirasse et cnémides. La cité athénienne aurait-elle eu les moyens d'équiper entièrement ses hoplites ? En vérité, d'autres hypothèses permettraient d'expliquer l'existence de ces jetons. On peut supposer qu'il s'agissait de pièces destinées à des groupes particuliers, comme celui des orphelins de guerre. Mais une dernière éventualité paraît plus plausible. Énée le Tacticien recommandait, si un siège menaçait, de tenir un état des lieux des armes qui étaient en possession des particuliers[930]. Philon de Byzance évoque des recensements faits dans les maisons pour déterminer le nombre d'armes disponibles et imposer une quantité fixe de lances-javelines et d'armes de trait[931]. Des cités purent prendre l'habitude de contrôler l'armement possédé par leurs mobilisables, non pas dans un souci de sécurité mais plutôt d'évaluer leur capacité militaire. Dès lors, ces jetons auraient constitué des unités de compte, ou même des reçus, distribués à l'issue de procédure de déclaration ou de revue des patrimoines militaires[932]. Les particuliers auraient eu à déclarer les armes défensives qu'ils possédaient, casques, cnémides, cuirasses et boucliers. Les lettres placées au dos des jetons renverraient à la

[925] Pensons aux casques de Lyson et Kalliklès, ainsi que celui porté par un des piétons macédoniens du monument de Paul-Émile à Delphes (M. J. Taylor, « The Battle Scene on Aemilius Paullus's Pydna Monument: A Reevaluation », *Hesperia* 85, 2016, p. 562, fig. 1). Ils sont nettement différents des casques représentés sur les monnaies de Philippe V et de Persée (K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, pl. 25).
[926] J. H. Kroll, « Some Athenian Armor Tokens », *Hesperia* 46, 1977, p. 141-146. Aussi J. Ober et Ch. W. Hedrick (éd.), *The Birth of Democracy : An Exhibition Celebrating the 2,500th Anniversary of Democracy at the National Archives*, Washington DC, 1993, p. 107, pl. 16.
[927] J. H. Kroll, « Some Athenian Armor », *loc. cit.*, p. 144 ; N. V. Sekunda, « Athenian Demography and Military Strength, 338-322 B.C. », *ABSA* 87, 1992, p. 346 ; et prudemment J.-Chr. Couvenhes, « La fourniture d'armes aux citoyens athéniens du IVe au IIIe siècle avant J.-C. », dans P. Sauzeau et Th. Van Compernolle (éd.), *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007, p. 530.
[928] J. H. Kroll, « Some Athenian Armor », *loc. cit.*, p. 143.
[929] J. H. Kroll, *ibid.*, p. 144.
[930] Énée le Tacticien, 10, 7.
[931] Philon de Byzance, 92, 25.
[932] Je remercie J. Bernini pour m'avoir suggéré cette piste.

quantité de chaque pièce, un foyer pouvant très bien disposer de plusieurs casques[933]. La cité athénienne aurait ainsi eu la possibilité d'apprécier au mieux le potentiel de son corps civique. Cette mesure se comprendrait bien au milieu du IIIe siècle, lorsqu'Athènes se trouvait dans une situation difficile, une partie de ses forts étant occupés par des garnisons, et se préparait à une guerre de revanche. Elle put aussi servir, après la période trouble de la guerre de Chrémonidès, à réexaminer l'appartenance de chaque individu au corps hoplitique ou à la cavalerie. En tout cas, l'idée du développement d'un vaste arsenal public, destiné à équiper la masse des citoyens, ne peut être acceptée sans de sérieuses réserves[934].

Après le recrutement et l'armement, il reste à étudier le plus important dans la définition de la catégorie des hoplites, à savoir les formations et les ordres de bataille. Leurs origines ne sont pas des plus évidentes. Résumons rapidement ce que l'on pense comprendre de la genèse du guerrier par excellence des Ve et IVe siècles et de sa tactique reine[935], la formation de bataille que Xénophon appela « phalange » [936]. Il faut pour cela distinguer deux phénomènes : la supériorité reconnue de l'hoplite et de ses ancêtres, du fantassin lourdement équipé en somme, ancienne et déjà bien établie au VIe siècle, et l'hégémonie de la phalange exclusivement hoplitique, c'est-à-dire de l'ordre de bataille formé par les seuls hoplites, sur plusieurs rangs de profondeur[937].

Le problème est de savoir quand l'un a rejoint l'autre. D'aucuns considèrent que les pratiques guerrières de l'épopée étaient très éloignées de celles des temps classiques, et qu'elles montreraient des groupes de combat mixtes, associant piétons lourdement et légèrement armés, luttant côté à côte au sein de formations très ouvertes. Ces « phalanges » mixtes, dont les images auraient gardé la trace, se seraient maintenus tout au long de l'époque archaïque. La phalange

[933] À titre de comparaison, les panoplies présentes dans les maisons de Manosque au XIVe siècle (connues grâce à un inventaire de grande ampleur) étaient des plus hétéroclites, et l'on pouvait trouver des pièces défensives en plusieurs exemplaires : M. Hébert, « Une population en armes : Manosque au XIVe siècle », dans J.-C. Hélas (dir.), *Le combattant à l'époque médiévale*, Nantes, 1991, p. 215-226, en particulier p. 218-220. « Il n'y a sans doute pas deux citoyens qui possèdent les mêmes armes chez eux » (p. 219).

[934] Une inscription très fragmentaire de la fin du IIIe siècle pourrait rappeler un achat d'armes par un hipparque pour ses cavaliers (*IG* II² 1303, l. 13-17, cf. J. H. Kroll, « Some Athenian Armor », *loc. cit.*, p. 146). Mais la somme allouée (10 mines) est bien trop faible pour équiper de pied en cap toute la cavalerie athénienne. Le plus simple est de supposer qu'il s'agit d'un achat de javelots et/ou de lances, de « munitions ».

[935] A. M. Snodgrass, « The 'Hoplite Reform' Revisited », *Dialogues d'Histoire ancienne* 19, 1997, p. 47-61.

[936] Xénophon est le premier à utiliser le terme *phalanx* pour désigner une ligne hoplitique : F. Echeverría, « Hoplite and Phalanx in Archaic and Classical Greece : A Reassessment », *CPh* 107, 2012, p. 304-314. Dans la poésie archaïque, le terme, presque toujours employé au pluriel semble plutôt renvoyer aux groupes de combat de la ligne de bataille (sans préjuger de leur composition).

[937] On notera qu'en Étrurie, à l'époque archaïque, les emprunts faits à l'armement hoplitique, notamment la grande *aspis*, furent intégrés à des pratiques combattantes fort éloignées de la phalange grecque classique : D. Frère et L. Hugot, « Image et imaginaire des armes en Étrurie archaïque », dans P. Sauzeau et Th. Van Compernolle (éd.), *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007, p. 129-130.

exclusive ne serait apparu qu'au début du Ve siècle, voire après les guerres médiques[938]. Cette datation basse est en concurrence avec des datations très hautes, faisant remonter l'apparition des phalanges exclusives au VIIIe siècle[939]. D'autres chercheurs préfèrent le VIIe siècle. Faute de documentation claire, il paraît bien difficile de trancher[940]. Notons toutefois qu'un article de M. Sears sur les combats de l'*Iliade* permet d'envisager une autre voie. Dans l'épopée, si les engagements laissent une large place au combat à distance et aux initiatives individuelles, ils mettent aux prises des unités tactiques formées autour d'un chef[941]. Leur sort dépend de celui de la ligne de bataille et ils en suivent les mouvements, vers l'avant ou l'arrière selon les aléas du combat[942]. Et surtout, comme le remarque M. Sears[943], s'ils combattent pour leur majorité en ordre ouvert, il arrive que certains d'entre eux, groupes d'élite, resserrent et densifient leurs rangs[944]. L'*Iliade* montrerait la contemporanéité de deux pratiques guerrières bien différenciées et présentées d'ordinaire de façon diachronique : l'ordre ouvert et hétérogène « homérique » et l'ordre compact et homogène classique. Le premier serait celui de la majorité des combattants, le second serait l'apanage d'une élite. Dès les hautes époques, et probablement avant même le VIIIe siècle, la plupart des groupes de combat auraient usé d'une formation ouverte et mixte, permettant d'intégrer tous les types de guerriers[945] ; avant l'expansion des effectifs hoplitiques au VIe siècle, les grandes levées l'auraient imposée. À ses côtés, on aurait parfois trouvé des groupes de « choisis », de petites unités spécialisées de proto-hoplites. L'idéal comme la tactique des phalanges hoplitiques exclusives seraient visibles dès les hautes époques, mais minoritaires. En bataille rangée, ces groupes auraient agi isolément, afin de tenter de rompre par le choc la ligne adverse[946], comme dans l'*Iliade*[947]. Ils eurent peut-être également leurs

[938] P. Krentz, « Marathon and the Development of the Exclusive Hoplite Phalanx », *Bulletin of the Institute of Classical Studies. Supplement* 124, 2013, p. 42-44.
[939] A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 144-145.
[940] Comme le résume A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 145, les approches ont consisté soit à se fonder sur des descriptions de l'épopée et certaines images archaïques, soit à partir des textes classiques et de certaines images archaïques. Si A. Schwartz préfère la seconde, elles gagneraient à être dépassées.
[941] Homère, *Iliade*, II, 476-477 ; III, 1 ; IV, 427-429. Au sein des grandes formations obéissant aux *basileis*, il faut faire une place à des unités plus petites, constituées autour des chefs de moindre rang, pour leur majorité anonyme dans l'*Iliade* : H. van Wees, « The Homeric Way of War : The 'Iliad' and the Hoplite Phalanx (I)-(II) », *G&R* 41, 1994, p. 10-11 et 148). On pense notamment aux cinq chefs commandant les cinq στίχες dans lesquels sont répartis les 2 500 Myrmidons (XVI, 168-173).
[942] Même s'ils peuvent agir indépendamment, en restant passifs et en retrait de la ligne de front : Homère, *Iliade*, IV, 333-334 ; 347-348.
[943] M. Sears, « Warrior Ants : Elite Troops in the *Iliad* », *CW* 103, 2010, p. 143-144.
[944] Parfois dans un but défensif : Homère, *Iliade*, XIII, 83-135 (mur de boucliers des hommes d'Ajax), parfois offensif (XVI, 212-217 ; charge des Myrmidons).
[945] Tyrtée décrit encore une formation mixte, comme l'a suggéré H. van Wees, « The Development of the Hoplite Phalanx. Iconography and reality in the seventh century », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 151-154 (on ne peut suivre la critique d'A. Schwartz sur l'interprétation du fragment 11, 35-38, qui montre cet ordre mixte ; les *aspides* derrière lesquels se cachent les γυμνῆτες ne peuvent être que celles des hoplites, et non des boucliers réservés aux troupes légères).
[946] Ne pourrait-on leur associer les passages de Tyrtée (analysés par A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 120-121) qui peuvent par moment rappeler les phalanges exclusives ?
[947] Homère, *Iliade*, XVI, 212-217 : les Myrmidons pressent leurs rangs et chargent leurs adversaires, les dispersant rapidement. La position de H. van Wees, « The Homeric Way », *loc. cit*., p. 3, qui interprète le passage comme le

propres arènes. Rappelons que, parmi les multiples formes du fait guerrier archaïque pourrait figurer celle des « batailles en lice », incidents de guerres limitées[948]. Ce serait dans ces « lices », comme aussi, et certainement surtout, dans le service mercenaire en Orient[949] et les combats outre-mer, en tout cas dans des groupes spécialisés, que se seraient perfectionnées les pratiques collectives qui furent celles des phalanges classiques. Ne pourrait-on suivre l'idée avancée par M. Detienne, « les 'choisis' et les 'chevaliers' de l'époque archaïque ne seraient-ils pas les épigones directs de ce commando des 'meilleurs' guerriers de l'épopée »[950] ? L'ordre compact, jadis apanage des meilleurs, aurait pris le pas sur les autres ; la tactique de l'élite serait devenue celle de la masse. À la fin du VIe siècle, le processus semble achevé.

Il serait allé de pair avec l'organisation des « autres » guerriers, cavaliers et fantassins légers, en corps tactiques autonomes, étape qui ne paraît avoir été franchie qu'au VIe siècle[951]. En 480, Gélon, le tyran de Syracuse, put proposer aux Grecs un contingent de secours composé de « vingt mille hoplites, deux mille cavaliers, deux mille archers, deux mille frondeurs et deux mille cavaliers légèrement armés », δισμυρίους ὁπλίτας καὶ δισχιλίην ἵππον καὶ δισχιλίους τοξότας καὶ δισχιλίους σφενδονήτας καὶ δισχιλίους ἱπποδρόμους ψιλούς[952]. La séparation des armes serait confirmée par un passage de Polyen, où un certain Pédiarchos, au service de Gélon, est désigné comme « l'officier des archers », τὸν τοξοτῶν ἡγούμενον[953], et un texte de Diodore montrant les cavaliers de Gélon attaquer les fourrageurs carthaginois devant Himère[954]. À la

simple rassemblement des hommes à l'appel d'Achille, paraît trop extrême. La charge en masse serrée comme le mur défensif de boucliers s'opposent aux pratiques combattantes habituelles de l'épopée et marquent le statut de guerriers d'élite des Myrmidons et des hommes d'Ajax : M. Sears, « Warrior Ants : Elite Troops in the *Iliad* », *CW* 103, 2010, p. 145-150.

[948] Voir *supra* I.5. « La 'grande' guerre : la bataille et le siège ».

[949] J. R. Hale, « Not Patriots, Not Farmers, Not Amateurs : Greek Soldiers of Fortune and the Origins of Hoplite Warfare », dans D. Kagan et Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 179-186 et 191, car les hoplites furent recrutés pour des compétences bien particulières. Leurs tactiques collectives se forgèrent aussi dans leurs confrontations et leurs collaborations avec celles de l'Orient. Voir également A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 130-135, à propos du bol d'Amathonte (qui insiste cependant à tort sur l'incapacité des hoplites à monter une échelle).

[950] M. Detienne, « La phalange. Problèmes et controverses », J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1999 [1968], p. 183. Aussi p. 185 : « la mutation du guerrier archaïque en hoplite discipliné s'opère dans les milieux spécialisés : ce sont les guerriers professionnels qui forment les premiers hoplites ; la phalange est apparue dans les confréries militaires ».

[951] Dans les images du VIIe siècle, il n'y a que des hoplites montés et leurs écuyers : P. A. L. Greenhalgh, *Early Greek Warfare. Horsemen and Chariots in the Homeric and Archaic Ages*, Cambridge, 1973, p. 84 et 89. Cela change au VIe siècle (p. 114-130, 146-148), au moins dès son deuxième quart (p. 114-115). Les cavaliers en armure n'apparaissent qu'à la fin du siècle (p. 128-130). Cette évolution propre à la Grèce pourrait expliquer la curieuse chronologie avancée par Hérodote, I, 103 : les armées ἐν τῇ Ἀσίῃ auraient combattu en une masse désorganisée jusqu'à ce que Cyaxarès de Médie sépare lanciers, archers et cavaliers vers 600. La datation hérodotéenne n'est pas corroboré par les images assyriennes, montrant une séparation plus précoce : G. G. Fagan, « 'I Fell upon Him like a Furious Arrow' : Toward a Reconstruction of the Assyrian Tactical System », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 97-98. Cette tradition n'était-elle pas une reconstruction faite par les Grecs à partir de leurs propres expériences ?

[952] Hérodote, VII, 158, 4.

[953] Polyen, I, 27, 2.

[954] Diodore, XI, 21, 2.

bataille de Platées, les cavaliers béotiens combattirent aussi indépendamment des hoplites[955]. De même, les cavaliers thessaliens de cette époque n'étaient pas de simples hoplites montés[956]. Il semble donc qu'au début du Ve siècle les Syracusains, les Béotiens et les Thessaliens possédaient de véritables cavaleries capables d'agir de façon autonome ; les premiers auraient même disposé d'unités indépendants de piétons légers. L'institutionnalisation de ces deux armes à Athènes[957] comme l'essor de discours théoriques sur l'« art tactique »[958], donc sur les manœuvres et l'utilisation au combat de groupes tactiques bien séparés, seraient tout autant de manifestations illustrant la nouvelle donne.

Reste le problème de l'évolution de l'armement. On sait que certains proto-hoplites adoptèrent dans le courant des VIIIe et VIIe siècles un équipement, en particulier un nouveau bouclier rond à énarmes (brassard et poignée), régulièrement associé à la tactique de la phalange classique. D'autres explications ont été proposées : selon P. A. L. Greenhalgh[959], l'innovation du brassard et de la poignée aurait d'abord été motivée par le désir de porter facilement une javeline dans la main gauche, et celui d'une large protection : l'ancien modèle « du Dipylon » satisfaisait le premier, grâce à ses échancrures, mais celles-ci affectaient le second. L'arme ne représenterait qu'une simple adaptation aux pratiques contemporaines. Selon J. J. Brouwers[960], le bouclier aurait été conçu pour le confort des proto-hoplites montés de la haute époque archaïque[961], guerriers qui se déplaçaient à cheval et combattaient à pied. J. R. Hale a quant à lui insisté sur le fait que nombre de proto-hoplites étaient des pirates[962]. Or, le bouclier rond présenterait des avantages pour ce mode d'action, lors des débarquements : la partie inférieure n'entraverait pas les mouvements du porteur en s'enfonçant dans l'eau, comme cela arriverait avec une forme allongée[963]. Diverses expériences purent provoquer la principale innovation de la fin du VIIIe et du début du VIIe siècle, la création puis la diffusion du bouclier rond à énarmes. Avec le temps, sans perdre toutes ses fonctions originelles, notamment celle d'arme de marine, le bouclier aurait été étroitement associé à une formation serrée, en raison de la protection qu'il

[955] Hérodote, IX, 69.
[956] P. Ellinger, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p. 15-17, 205 et 218-219, rassemble les témoignages.
[957] I. G. Spence, « Cavalry, democracy and military thinking in Classical Athens », dans D. M. Pritchard (éd.), *War, Democracy and Culture in Classical Athens*, Cambridge, 2010, p. 111-138 ; M. Trundle, « Light troops in classical Athens », dans D. M. Pritchard (éd.), *War, Democracy and Culture*, op. cit., p. 139-160.
[958] J. Vela Tejada, « Warfare, History and Literature in the Archaic and Classical Periods: The Development of Greek Military Treatises », *Historia* 53, 2004, p. 144-145.
[959] P. A. L. Greenhalgh, *Early Greek Warfare*, *op. cit.*, p. 67-73.
[960] J. J. Brouwers, « From Horsemen to Hoplites. Some Remarks on Archaic Greek Warfare », *BABesch* 82, 2007, p. 305-319.
[961] J. J. Brouwers, *ibid*., p. 309-310, insiste sur la praticité de l'arme pour un cavalier, qui pouvait libérer sa main gauche grâce aux énarmes. Il rappelle aussi les remarques d'A. M. Snodgrass, « The first European body-armour », dans J. Boardman, M. A. Brown et T. G. E. Powell (éd.), *The European community in later prehistory*, Londres, 1971, p. 45-46, sur les cuirasses « en cloche », arme visiblement conçue pour le confort à cheval.
[962] J. R. Hale, « Not Patriots, Not Farmers », *loc. cit*., p. 176-193, en particulier p. 180-181 et 187-190.
[963] J. R. Hale, *ibid*., p. 189.

conférait aux voisins de rang. Au VIe siècle, d'autres modifications de l'armement seraient encore venus ajuster la panoplie[964].

Il aurait ainsi fallu du temps pour que les formations mixtes soient abandonnées et que l'ordre compact hoplitique triomphe. La promotion de la phalange exclusive constituerait à la fois l'aboutissement d'un processus endogène à de nombreuses communautés et la répercussion des grands affrontements du début du siècle contre des entités militaires allochtones, les guerres médiques ayant, aux yeux des Grecs, entériné la supériorité de cette formation[965]. Un triomphe qui ne fut cependant pas absolu. Encore à l'époque classique, les hoplites pouvaient combattre hors des phalanges serrées : les épibates luttaient aux côtés d'archers sur les trières athéniennes. Ils auraient maintenu, d'une certaine façon, l'ancien usage.

Aux époques classique et hellénistique, les formations hoplitiques représentaient les forces principales de choc et de rupture. Posons là le premier intérêt de ces ordonnances : un ennemi dispersé ne pouvait affronter de près un groupe resserré et soudé, car ses éléments isolés seraient aisément vaincus, ayant à lutter contre un adversaire localement supérieur en nombre. Le soutien mutuel et la force collective étaient les principes fondateurs. Aux Ve et IVe siècles, une phalange de hoplites était une ligne, le plus souvent continue[966]. À l'intérieur cependant, il existait une multitude de sous-unités tactiques, dont le nombre et la complexité variaient d'une communauté à l'autre. La première était la file, appelée généralement *lochos*, avec le *lochagos*, l'officier du premier rang, que les autres hoplites suivaient[967]. La phalange était formée par la juxtaposition des *lochagoi*. Il existait une autre subdivision importante, constituée de plusieurs files. Elle en intégrait seize dans les phalanges macédoniennes[968], aurait été appelée syntagme du temps d'Alexandre et plus tard, au moins dès la fin du IIIe siècle, *speira*[969]. Elle comptait 256 hommes, et cinq « hors-rangs », qui permettaient la communication des ordres et la bonne tenue de la formation : héraut, enseigne, trompette, serre-file et aide de camp. Les *speirai* n'étaient souvent pas perceptibles dans une phalange déployée, puisque liées ensemble et

[964] La diffusion des lances de bataille munies d'un nouveau type de talon (*infra* Annexe 2. « Lances et sarisses »).
[965] Sur l'influence des guerres médiques dans les réflexions militaires des Grecs au Ve siècle et l'efficacité ressentie du « tout hoplite » : P. Krentz, « Marathon and the Development of the Exclusive Hoplite Phalanx », *Bulletin of the Institute of Classical Studies. Supplement* 124, 2013, p. 42-44, et les remarques de J. Buckler, « Review : E. L. Wheeler (éd.), *The Armies of Classical Greece* », *Bryn Mawr Classical Review* 2010.12.55.
[966] On attribuera ici, comme de coutume et par souci de simplicité, le terme « phalange » à la formation hoplitique, même s'il garda chez les auteurs hellénistiques (il n'en va plus ainsi chez Tite-Live) la signification très générale de « ligne de bataille » et était appliqué indifféremment à l'infanterie lourde, légère, ou la cavalerie : P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 1-2, note 4.
[967] Arrien, *L'Art tactique*, 5, 4-6.
[968] Arrien, *L'Art tactique*, 10, 3-4.
[969] H. Köchly et W. Rüstow, *Geschichte des griechischen Kriegswesen. Von Der Ältesten Zeit Bis Auf Pyrrhos*, Aarau, 1852, p. 236-237 ; M. Feyel, « Un nouveau fragment du règlement militaire trouvé à Amphipolis », *RA* 6, 1935, p. 47 ; M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 76.

juxtaposées[970]. La continuité de la ligne pouvait néanmoins être brisée à un échelon supérieur, par exemple dans une phalange de coalition, comme celles qui se formèrent pour les batailles de Mantinée, de Némée et de Coronée. Plusieurs cités devaient alors faire cause commune, mais la phalange resterait scindée entre les différents contingents, et ces derniers étaient sans doute séparés les uns des autres par de légers intervalles[971]. Il arrivait également que les unités tactiques de plusieurs files fussent séparées[972]. La mesure était, semble-t-il, assez rare aux Ve-IVe siècles, et seul un terrain irrégulier l'imposait[973]. En revanche, en 208, à la bataille de Mantinée, les Achéens utilisèrent une telle disposition dans un terrain de plaine, face à la phalange lacédémonienne. Ils se déployèrent « en formation par *speirai* avec des intervalles », κατὰ τέλη σπειρηδὸν ἐν διαστήμασιν[974]. L'ordre de bataille avait néanmoins été adapté au terrain : les Achéens avaient cherché à s'étendre le long d'un fossé, tout en appuyant leur aile gauche sur une hauteur[975]. Il fallait donc étendre la ligne, d'autant plus que, toutes les unités de soutien défendant la colline à gauche, la phalange n'était protégé que par la cavalerie à droite, sur son côté découvert. Pour éviter d'être tourné au moment de l'assaut, il fallait que l'extrémité de l'aile droite dépassât le dispositif lacédémonien. Dans un combat entre phalanges « macédoniennes », ces intervalles étaient un moindre mal, car les sarissophores lacédémoniens ne pourraient aisément s'y infiltrer sans briser leur propre dispositif. Le choc était de toute façon généralement trop bref pour permettre ce genre de manœuvre[976].

L'intervalle qui existait entre chaque file, et donc chaque homme, dans les phalanges du Ve et du début du IVe siècle n'est pas précisément connu. P. Krentz a pu proposer que l'ordre de combat était très ouvert[977], comparable en fait à celui que les légions romaines utilisaient du temps de Polybe[978], mais la majorité des chercheurs s'accorde sur un ordre compact et au fond assez proche de celui des phalanges macédoniennes : environ un mètre[979], la place occupée par chaque file étant déterminée à peu près par celle de l'*aspis* tenue en position frontale[980]. Cela permettait d'aligner de façon très simple les hommes, chacun s'assurant de remplir le vide entre ses voisins de rang avec son bouclier. Les hoplites ne devant plus, à cette période, accueillir

[970] Cela est très clair dans le texte d'Élien le Tacticien, 11 et 27, qui calcule l'espace couvert par une phalange en ordre de bataille.
[971] E. L. Wheeler, « Land Battles », p. 204-205 ; L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007, p. 83-84 et A. K. Goldsworthy, « The *Othismos*, Myths and Heresies : The Nature of Hoplite Battle », *War in History* 4, 1997, p. 16.
[972] Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 10-14.
[973] Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit.*, p. 232-233.
[974] Polybe, XI, 11, 6.
[975] Polybe, XI, 11, 5.
[976] Voir *infra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».
[977] P. Krentz, « The Nature of Hoplite Battle », *Classical Antiquity* 4, 1985, p. 53. Un vide d'un mètre séparerait les files.
[978] Polybe, XVIII, 30, 6-9.
[979] Déjà J. K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley, 1970, p. 145.
[980] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 144-150 et l'étude plus récente d'A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 157-165.

parmi eux des piétons légers ou manier, lors des combats rangés, d'armes de jet, les hommes n'avaient pas besoin d'autant d'espace que les légionnaires des IIIe-IIe siècles. En outre, cet ordre compact permettait de réduire considérablement la longueur de la phalange, un aspect crucial pour combattre dans des plaines étroites ou celles présentant de nombreux obstacles. Les hoplites, à l'inverse des légionnaires, ne se déployaient pas dans la profondeur. Une ligne d'un kilomètre (la distance séparant les deux extrémités d'une phalange de 8 000 hommes sur 8 rangs, avec un intervalle d'un mètre) était déjà difficile à manœuvrer. Seules les grandes armées royales de l'époque hellénistique semblent s'être aventurées à développer le front de leurs phalanges sur plusieurs kilomètres, et dans des circonstances exceptionnelles[981]. En fin de compte, l'hypothèse d'un intervalle de près d'un mètre paraît la plus sûre. Dans les phalanges macédoniennes, du IVe au IIe siècle, il était de trois pieds ou de deux coudées, soit un peu moins d'un mètre ; Polybe et tous les tacticiens s'accordent sur le sujet[982]. Il donnait aux hommes l'espace nécessaire pour manier leurs armes tout en permettant aux voisins de rang de s'assister efficacement dans le combat[983].

Une formation plus dense aurait été connue aux époques classique et hellénistique. Une scholie de l'*Iliade*, conservée dans les commentaires d'Eustathe de Thessalonique[984], fait du συνασπισμός une innovation spartiate, présente dans les écrits de Lysandre : « Hermolytos le tacticien dit que Lycurgue instaura ultérieurement chez les Lacédémoniens ce *synaspismos*, que Lysandre le Laconien l'enseigna dans ses travaux, ainsi qu'Épaminondas aux Thébains et Charidèmos aux Arcadiens comme aux Macédoniens », Ἑρμόλυτος δὲ ὁ τακτικός φησιν ὅτι Λυκοῦργος μὲν ἐνομοθέτσε Λακεδαιμονίοις ὕστερον τὸν τοιοῦτον συνασπισμὸν, Λύσανδρος δὲ ὁ Λάκων ἐν ἔργοις αὐτὸν ἐδίδαξε, καθὰ καὶ Ἐπαμινώνδας Θηβαίους καὶ Χαρίδημος

[981] L'immense phalange de 53 000 hommes déployée par Ptolémée IV à Raphia (Polybe, V, 65 : 5000 hommes des Peltastes et de l'*agèma* ; 3 000 Lybiens armés à la macédonienne ; 25 000 hommes de la phalange régulière ; 20 000 Égyptiens ; contre les corrections proposées du texte de Polybe, voir W. Peremans, « Notes sur la bataille de Raphia », *Aegyptus* 31, 1951, p. 214-222, mais l'on restera méfiant face à de telles chiffres) aurait eu un front de plus de 3 km ! Il aurait été comparable aux immenses fronts du XVIIIe siècle, qui posaient de grandes difficultés aux officiers du temps : Br. Nosworthy, *The Anatomy of Victory. Battle Tactics, 1689-1763*, New York, 1990, p. 89.

[982] Polybe, XVIII, 29, 2-5 ; Asclépiodote, 4, 3 ; Élien le Tacticien, 11 ; Arrien, *L'Art tactique*, 12, 6. Cet intervalle est en fait extrêmement répandu dans l'histoire des formations de piquiers : ainsi dans l'Europe moderne, où il était l'intervalle ordinaire, et même dans le Japon du *Sengoku Jidai* (S. Turnbull, *Warriors of Medieval Japan*, Oxford, 2007, p. 131 : les *ashigaru* porteurs de piques maintenaient habituellement un intervalle de trois *shaku*, soit près de 90 centimètres).

[983] On ignore si les *thureophoroi* utilisaient cet intervalle : les formations de bataille celtes pouvaient être denses ou ouvertes selon les besoins : A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, Paris, 2009, p. 317-321. L'usage des javelots (en complément de la lance) allait régulièrement de pair avec un ordre de bataille assez ouvert. Il était celui des Romains. Mais, sur les stèles de Sidon (étudiées *infra* II.3. « Les champions de la ruse »), les *thureophoroi* ne portent généralement qu'une lance une l'épée, celle-ci portée à gauche, comme les hoplites de jadis, et non à droite, comme les Celtes. Les javelots auraient-ils été réservés à la petite guerre ? Les Grecs auraient-ils adapté l'usage du *thureos* à leurs formations traditionnelles ?

[984] Sur cette scholie : N. V. Sekunda, « Homeric *Taktika* », dans J. T. Chlup et C. Whately (éd.), *Greek and Roman Military Manuals. Genre and History*, New York, 2020, p. 84-85.

Ἀρκάδας τε καὶ Μακεδόνας[985]. Ces informations doivent certes être utilisées avec prudence. Le passage reprend une habitude des Grecs qui consistait à attribuer arbitrairement toute création militaire à un peuple et un homme ; Hermolytos est inconnu en dehors de cette scholie[986]. Reste qu'il apporte des précisions chronologiques qui font sens avec le reste de la documentation : la formation *synaspismos* se serait diffusée dans la première moitié du IVe siècle, notamment dans la Confédération arcadienne et la cité de Thèbes[987]. Or Xénophon utilise pour la première fois le terme pour désigner l'ordre de combat adopté par les épirates arcadiens devant Cromnos en 364[988]. En outre, ce passage semble confirmer que le *synaspismos* était alors un ordre très compact, qui donna l'avantage aux Arcadiens dans leur combat contre la tête de la colonne lacédémonienne. Il aurait imposé le chevauchement des boucliers. Cette formation fut utilisée par les phalanges macédoniennes[989], probablement jusqu'à leur disparition. Elle était défensive : le *synaspismos* demandait aux hommes de tenir avec leurs armes dans un espace réduit à 45-48 cm[990]. Dans cette configuration, les hommes se pressaient les uns contre les autres, tout mouvement indépendant de la masse devenant presque impossible. Le but était de renforcer la solidité de l'ensemble, d'abord en augmentant la densité du mur de pointes qui surgissait devant les *lochagoi*, ensuite en faisant de la phalange une masse plus solidaire. En revanche, il était bien plus difficile de manier ses armes, de faire un pas de côté pour éviter un coup. Les combattants n'appréciaient visiblement pas cette extrême proximité et l'un des rôles des *ouragoi* étaient de forcer les hommes à adopter cet ordre serré quand la situation l'exigeait[991].

Ces formations ne semblent pas avoir connu d'autres innovations majeures à l'époque hellénistique, au moins jusqu'à la disparition des dernières phalanges macédoniennes. Elles représentaient le dispositif tactique par excellence des hoplites, champions de la force.

---

[985] M. Van der Valk, *Eustathi archiepiscopi Thessalonicensis. Commentarii ad Homeri Iliadem Pertinentes* III, Leyde, 1979, 924, p. 449.
[986] N. V. Sekunda, « Homeric *Taktika* », *loc. cit*., p. 85.
[987] Chr. Matthew, « When Push Comes to Shove : What Was the 'Othismos' of Hoplite Combat ? », *Historia* 54, 2009, p. 412-413, tableau 3, recense les exemples. Il faut retirer de ce tableau Thucydide V, 70-72 ; VI, 97 (II, 4 est incertain) ; Xénophon, *Helléniques*, VI, 2, 20 (l'adjectif ἀθρόος ne renvoie sans doute pas à un *synaspismos* mais à l'ordre compact habituel) ; VII, 1, 29 ; Diodore, XVII, 26, 4 – 27, 4. Dans ces passages, rien n'indique qu'un des camps forma un *synaspismos*.
[988] Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 23.
[989] Polybe, IV, 64, 6. F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius* I, Oxford, 1957, p. 518, a rapproché à juste titre l'expression ἀθρόους κατὰ τάγμα συνησπικότας de la formation *synaspismos* connue chez les tacticiens. Il se montre toutefois sceptique sur l'utilisation polybienne du terme : p. 287 et vol. 2, p. 374. Mais si Polybe se montre inconstant, ce n'est pas qu'il est inconscient de sa portée tactique mais, plus simplement, qu'il ne se prive pas de l'utiliser dans d'autres contextes. En XII, 21, 3, il fait allusion à l'expression du « poète » (Homère, *Iliade*, XIII, 131-3) et ne pense donc pas à la formation *synaspismos*.
[990] Asclépiodote, 4, 3 ; Élien le Tacticien, 11 ; Arrien, *L'Art tactique*, 11, 4.
[991] Arrien, *L'Art tactique*, 12, 11 ; Élien le Tacticien, 14.

II.3. Les champions de la ruse

On aurait bien plus de mal à leur décerner le titre de champions de la ruse et de la guerre « ordinaire ». On songe en effet d'abord aux fantassins très légèrement armés, qualifiés de *psiloi* chez les tacticiens[992]. Pourtant, ce serait oublié que la majorité des combattants ne restaient pas enfermés dans un rôle tactique. Les hoplites étaient en réalité capables d'adapter leur armement en fonction des besoins et, s'il ne fait aucun doute que leur premier rôle était de livrer les combats rangés, rien ne les empêchait de participer aux autres entreprises guerrières. Leur contribution était même attendue[993]. Ils devenaient alors, selon le vocabulaire des tacticiens, « peltastes ». De fait, à cette période, le terme « peltaste » connut une évolution comparable à celle qui affecta le mot « hoplite »[994]. Il garda certes son sens premier de « porteur de *peltè* »[995], et fut ainsi appliqué à des corps de piétons utilisant ce bouclier. Mais il fut aussi le nom d'une catégorie militaire, celle des combattants intermédiaires[996], ceux qui, « étant plus lourds que les *psiloi*, plus légers que les hoplites », βαρυτέρα μὲν οὖσα τῶν ψιλῶν, κουφοτέρα δὲ τῶν ὁπλιτῶν[997], ont pour principal rôle tactique de lutter hors des formations. L'hoplite macédonien et le *thureophoros*, hoplite ou phalangite lorsqu'il prenait place dans la ligne de bataille, pouvait se faire « peltaste » en la quittant. Plutarque, suivant probablement sa source, peut décrire ainsi le mode de combat dans lequel les *thureophoroi* étaient le plus efficace : « un combat de coureur et de peltaste », δρομικῆς καὶ πελταστικῆς μάχην[998]. On jouait sur la notion de « poids » des unités, cette dernière ne dépendant pas uniquement de l'armement : Polybe se permet de qualifier comme εὔζωνοι des troupes qu'en d'autres circonstances il présente comme lourdes[999]. Ainsi des auxiliaires illyriens, probablement *thureophoroi*, inclus dans les « armes

[992] Asclépiodote, 1, 2 ; Élien le Tacticien, 2, 7 ; Arrien, *L'Art tactique*, 3, 1. Aussi chez Polybe, IV, 12-13 et Plutarque, *Vie d'Aratos*, 37, 1. Ils ne furent en revanche jamais désignés de manière spécifique par le terme πεζός, comme le pense Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 98, ou πεζικός, qui signifient seulement « piéton » et regroupent à ce titre tous les fantassins. C'est le cas chez les tacticiens, chez Polybe, III, 116, 7 ; XVI, 19, 7 (parmi bien des exemples) ; et dans les inscriptions (ainsi dans le lettre d'Antiochos III à son armée : J. et L. Robert, *Fouilles d'Amyzon en Carie*, Paris, 1983, n° 10, p. 138 où l'on voit l. 2, après les stratèges et les hipparques, les πεζῶν ἡγεμόσι, « commandants de l'infanterie », comme traduisaient justement J. et L. Robert, p. 139). Les 30 000 *pezoi* qu'aurait pu rassembler selon Strabon (XIII, 4, 17) la tétrapole de Kibyratide représentaient de toute évidence l'ensemble des fantassins de l'armée. Voir aussi pour cet usage dans les inscriptions chypriotes A. Michel, *Chypre à l'épreuve de la domination lagide.* Testimonia *épigraphiques sur la société et les institutions chypriotes à l'époque hellénistique*, Athènes, 2020, p. 44.

[993] Voir *supra* I.2. « Les grandes campagnes », I.3. « Courses et coups de main» , et *infra* III.2. « Embuscades ».

[994] On en voit déjà les prémices au IVe siècle : J. G. P. Best, *Thracian peltasts and their influence on Greek Warfare*, Groningen, 1969, p. 124.

[995] Voir *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe s. *a.C.* ».

[996] N. V. Sekunda, « Military Forces. A. Land Forces », dans Ph. Sabin, H. van Wees et M. Whitby (éd.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, Cambridge, 2007, p. 341.

[997] Élien le Tacticien, 2, 9.

[998] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 9, 2.

[999] Polybe, III, 35, 7 : les *euzônoi* sont ici l'ensemble des fantassins d'Hannibal, qui se chargèrent peu pour franchir les Alpes.

lourdes », τῶν βαρέων ὅπλων[1000], lors du combat du Ménélaion en 218, puis rangés parmi les *euzônoi*, les soldats « agiles » ou « légers », d'ordinaire des *psiloi*, lors de la bataille de Cynoscéphales[1001]. Cette étrangeté s'explique en fait par la multiplicité de leurs rôles tactiques : en 218, ils attaquèrent aux côtés des Peltastes macédoniens en formation, pour soutenir des *euzônoi*, ici des mercenaires[1002]. En 197, ils furent envoyés à l'escarmouche pour repousser les Romains des hauteurs, et combattirent probablement en ordre dispersé[1003]. En somme, on passait d'une catégorie à l'autre en fonction de la tactique adoptée[1004], et des relations avec les autres unités[1005].

Aux Ve et IVe siècles, les grandes *aspides* helléniques et leurs porteurs se révélaient utiles dans bien des configurations, sur mer[1006] comme sur terre[1007], et la lance de bataille pouvait être troquée si nécessaire contre la plus traditionnelle lance-javeline[1008]. De même, à l'époque hellénistique, les hoplites ajustaient leurs panoplies selon leurs missions du moment. Au siège de leur cité en 272, les hoplites spartiates[1009], à l'abri d'une tranchée, combattirent davantage avec des traits qu'avec leurs armes de contact[1010]. Les lances-javelines, fréquemment utilisés par les Macédoniens à la fin du IVe siècle[1011], étaient encore probablement les armes secondaires par excellence des hoplites « macédoniens ». Les hommes du corps d'élite des Peltastes usèrent sans doute régulièrement de ces armes[1012], avec leurs *peltai*, arme légère et facile à manier[1013]. L'*aspis* macédonienne, peu encombrante mais couvrant bien le haut du

[1000] Polybe, V, 23, 4.
[1001] Polybe, XVIII, 22, 2 : tous les mercenaires à l'exception des Thraces sont envoyés combattre pour les hauteurs ; les Illyriens faisaient probablement partie de ce groupe. S'ils n'étaient pas mercenaires, ils ne pourraient avoir été que les soldats chargés de reconnaître les crêtes. Dans les deux cas, ils auraient pris part aux accrochages. En XVIII, 24, 6 et 9, tous ces hommes qui ont combattu pour les hauteurs, avant l'arrivée de la phalange, sont qualifiés d'*euzônoi.* Ce sont les hommes repoussés dans l'escarmouche puis redéployés sur l'aile de la phalange.
[1002] Polybe, V, 23, 6.
[1003] Comme plus tôt (en 199) dans un autre engagement contre les Romains : Tite-Live, XXXI, 35, 3 et 6.
[1004] De même, le qualificatif de troupe « légère » pouvait être appliqué dans les sources romaines à une unité d'infanterie lourde livrant une escarmouche, hors du cadre de la bataille rangée : A. O. Anders, « The 'Face of Roman Skirmishing' », *Historia* 64, 2015, p. 267 et F. Quesada Sanz, « Not so different : individual fighting techniques and battle tactics of Roman and Iberian armies within the framework of warfare in the Hellenistic Age », *Pallas* 70, 2006, p. 246.
[1005] L'habitude n'est pas sans rappeler celle des artilleurs français à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, qui se permettaient d'employer les qualificatifs « lourds » et « légers » avec une grande liberté, un canon lourd pouvant ainsi devenir « léger » en comparaison d'un autre de même calibre : H. Ortholan, *L'artillerie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Saint-Cloud, 2020, p. 48-49.
[1006] L. Rawlings, « Alternative agonies : hoplite martial and combat expériences beyond the phalanx », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 236-237.
[1007] L. Rawlings, « Alternative agonies », *loc. cit*., p. 233-259.
[1008] Voir *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses ».
[1009] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 28, 1.
[1010] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 29, 5-6 et 9.
[1011] D. Karunanithy, *The Macedonian War Machine. Neglected aspects of the armies of Philip, Alexander and the Successors (359-281 BC)*, Barnsley, 2013, p. 27-28.
[1012] Cf. P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 120-125, qui recense également les interventions des Peltastes hors de la phalange (p. 124-125 sur l'armement). Lors des assauts de brèche, les Peltastes portaient la sarisse : voir *infra* V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues ».
[1013] Voir *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe s. *a.C.* ».

corps, devait aussi rendre des services en dehors de la phalange, comme la *machaira* qui intégrait toutes les panoplies. En 192, après avoir dispersé une colonne lacédémonienne, Philopoemen prit avec lui des hommes tirés de sa phalange, leur ordonnant de garder comme seule arme offensive leur épée, pour tendre des embuscades sur les chemins menant à Sparte, afin de surprendre les fuyards qui tenteraient de rallier la ville[1014]. Certes, l'équipement de l'hoplite macédonien n'était pas spécialement conçu pour la guerre « ordinaire », mais il était loin d'être sans défense dans cette configuration.

Avec les javelots et les lances-javelines, la fronde était également une arme secondaire appréciée[1015] ; aux époques archaïque[1016] et classique, des hoplites en portaient[1017]. Cette idée va certes à l'encontre des représentations : le mépris des armes de jet et de trait est associé à l'hoplitisme. Mais l'idéal ne recoupe jamais exactement les réalités militaires. Au plein Moyen Âge, un chevalier n'hésitait pas à manier l'arc ou la fronde en certaines configurations[1018]. Cette dernière ne prenait que peu de place, et n'ajoutait guère au poids de la panoplie. Il n'était pas nécessaire de transporter des balles de fronde, car elles étaient généralement fondues ou façonnées sur place, quand les besoins se faisaient sentir[1019]. Pour une utilisation occasionnelle, la sélection de quelques pierres du bon calibre sur le chemin, voire sur le lieu de l'action, pouvait suffire. En temps de siège, quand les engagements à distance étaient nombreux, notamment lors des travaux d'approche, il devait être appréciable de disposer de cette arme de trait[1020], permettant de répondre aux tirs sans avoir à attendre l'intervention des spécialistes[1021]. De fait, la fronde était une arme secondaire pour les hommes de la phalange achéenne : en 192, des soldats du corps des Peltastes, en préparation d'un coup de main, s'équipèrent, outre de leurs

[1014] Tite-Live, XXXV, 30, 9. Philopoemen avait emmené son infanterie lourde établir un camp, envoyant ses cavaliers et son infanterie légère à la poursuite des fuyards (XXXV, 30, 7). Lorsque les fantassins légers revinrent de la poursuite, Philopoemen les mit au repos et « sur le reste des soldats, qui, étant arrivés plus tôt au camp, s'étaient remis, alimentés et quelque peu reposés », *ipse ex cetera copia militum qui, quia priores in castra uenerant*, *refecti et cibo sumpto et modica quiete erant delectos* (traduction R. Adam), autrement dit parmi les Peltastes (XXXV, 30, 4) et les autres hoplites, sélectionna les hommes qui tendraient les embuscades.
[1015] L. Rawlings, « Alternative agonies », *loc. cit*. p. 240-241.
[1016] L. Rawlings, « Alternative agonies », *loc. cit*. p. 240 pour un témoignage de la fin du VIIe siècle.
[1017] Xénophon, *Anabase*, III, 3, 18. Une stèle funéraire pour un hoplite de Tégée le montrerait équipé d'une fronde (l'arme était peinte ; le geste de l'hoplite ne correspond pas au maniement d'un javelot ou d'une lance mais s'accorderait bien avec celui d'un frondeur) : E. Pottier, « Un guerrier tégéate », *BCH* 4, 1880, p. 408-415, pl. VII. Pour des images attiques : British Museum 1896,0621.3 (vers 510 *a.C.*) et 1772,0320.266 (vers 460-450 *a.C.*).
[1018] Usāma Ibn Munqiḏ, *Kitāb al-I'tibār*, p. 195 (en 1108, un chevalier franc s'appliqua à débusquer des soldats réfugiés dans une grotte avec un arc). La Bible de Étienne Harding (Dijon, Bibliothèque municipale, MS 14, folio 13v ; Citeaux, 1109) contient une belle image d'un château assiégé, montrant les chevaliers, aux côtés d'un piéton mal protégé, défendre les murs avec boucliers, lances, mais aussi arc et fronde.
[1019] A. Kelly, « The Cretan Slinger at War. A Weighty Exchange », *ABSA* 107, 2012, p. 282. De même dans le monde romain : M. C. Bishop et J. C. Coulston, *Roman Military Equipment: From the Punic Wars to the Fall of Rome*, Oxford, 2006, p. 26 et 88.
[1020] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* V, Berkeley, 1991, p. 57-58.
[1021] Végèce, I, 16 (tout légionnaire devait apprendre le maniement de la fronde). Cf. W. B. Griffiths, « The sling and its place in the Roman imperial army », dans C. van Driel-Murray (éd.), *Roman Military Equipment : The Sources of Evidence*, Oxford, 1989, p. 255-279. Au Xe siècle, tous les soldats lourds de l'infanterie byzantine (lanciers et non archers), étaient tenus de garder, accrochée à leur ceinture, une fronde : E. McGeer, *Sowing the Dragon's Teeth. Byzantine Warfare in the Teenth Century*, Washington D.C., 1995, p. 136-140.

peltai, de javelots et de frondes[1022]. Un passage de Tite-Live laisse penser qu'il ne s'agissait pas là d'une mesure anecdotique. Car d'après lui, les Achéens des cités littorales, « selon une coutume de leur pays, s'entraînaient dès l'enfance à cribler au loin la mer, avec une fronde, de ces pierres rondes dont leurs plages sont généralement couvertes, mêlées au sable ; aussi lançaient-ils ce projectile plus loin et d'un jet plus précis et plus fort que le frondeur baléare », *a pueris hi more quodam gentis saxis globosis, quibus ferme harenae immixtis strata litora sunt, funda mare apertum incessentes exercebantur. Itaque longius certiusque et ualidiore ictu quam Baliaris funditor eo telo usi sunt*[1023]. Cette réputation encouragea les Macédoniens[1024] comme plus tard les Romains[1025] à faire appel à leurs compétences. Il n'est dès lors pas étonnant de voir des Peltastes achéens prendre soin d'emporter des frondes et il est probable qu'une part importante des hoplites de la Confédération, qui représentaient l'essentiel des effectifs, étaient familiers de l'utilisation de cette arme[1026].

Il en allait peut-être de même en Macédoine. Certains hoplites macédoniens du temps d'Alexandre pourraient en avoir été équipés[1027], et il n'est pas impossible que l'usage se soit maintenu à l'époque hellénistique. Il apparaît dans la loi éphébarchique d'Amphipolis[1028], daté de 24/23 *a.C.*, qui put s'inspirer d'une loi de l'époque royale. Mais l'ensemble du texte n'est pas une simple copie d'une législation antérieure[1029], et l'on ne peut sans risque attribuer à celle-ci des mesures présentes dans le texte, comme l'apprentissage du maniement de la fronde. Car la loi éphébarchique ne témoigne pas, à mon sens, de la « disparition de l'engagement militaire local »[1030], et toutes les mesures militaires ne remontent pas nécessairement à une période antérieure. Si le document révèle bien l'entraînement pratiqué à la fin du Ier siècle *a.C.*, son utilité semble évidente : la Macédoine avait été durement touchée quelques temps plus tôt par des invasions. Les préoccupations macédoniennes apparaissent d'ailleurs dans une inscription du Peuple d'Amphipolis et des résidents romains en l'honneur du gouverneur Marcus Licinnius

[1022] Tite-Live, XXXV, 27, 5.
[1023] Tite-Live, XXXVIII, 29, 4-5, traduction R. Adam.
[1024] En 219, pour sa campagne contre les Étoliens, le roi Philippe incorpora à son armée 300 frondeurs achéens : Polybe, IV, 61, 2.
[1025] Tite-Live, XXXVIII, 29, 3-8.
[1026] Comme les Crétois : A. Kelly, « The Cretan Slinger », *loc. cit.*, p. 275-290.
[1027] D. Karunanithy, *The Macedonian War Machine*, *op. cit.*, p. 28, propose d'interpréter les frondeurs qui font de fugaces apparitions lors des sièges de la campagne d'Alexandre et ne portent pas d'ethnique comme des hommes détachés de la phalange. Il utilise le parallèle des reliefs assyriens montrant régulièrement les soldats de l'infanterie régulière déployés en frondeurs lors des sièges.
[1028] *SEG* LXV 420, l. 27, 58.
[1029] D. Rousset, « Considérations sur la loi éphébarchique d'Amphipolis », *REA* 119, 2017, p. 49-84, pense que si certains passages peuvent s'inspirer d'une loi royale (p. 68-69, l'ensemble du texte n'est pas une simple copie (*contra* M. B. Hatzopoulos, « Comprendre la loi éphébarchique d'Amphipolis », *Tekmeria* 13, 2015-2016 [2017], p. 145-171).
[1030] D. Rousset, « Considérations », *loc. cit.*, p. 83.

Crassus, vers 29/28, célébrant ses victoires sur les Bastarnes et d'autres peuples du Nord[1031]. La Macédoine n'était pas la Grèce du Sud et les citoyens de la province ne devaient pas avoir le sentiment de vivre dans un monde pacifié[1032]. Il n'est donc pas interdit de penser que le programme de la loi d'Amphipolis répondait aux besoins militaires des Macédoniens du Ier siècle[1033]. Après tout, il était bien adapté aux nécessités de la guerre, montrant une attention particulière aux armes de jet et à la cavalerie, avec l'entraînement au tir du javelot à cheval[1034].

À l'époque hellénistique, la plupart des formations éphébiques des cités de l'espace égéen proposaient un apprentissage au tir à l'arc et au javelot. Il devait développer la polyvalence des futurs combattants de la cité. L'entraînement au maniement des catapultes, qu'ils seraient appelés à manipuler dans les différents forts protégeant le territoire et, en cas de siège, sur les remparts ou même dans des combats de rue[1035], participaient de la même logique. Cela n'invalide pas d'autres approches de cet apprentissage : il est aussi probable que la diffusion des exercices à l'arc et au javelot témoigne d'une *koinè* culturelle[1036], dans laquelle ils intégraient des concours et des épreuves donnant l'opportunité de mesurer la force et la dextérité des éphèbes, et l'occasion à ces derniers de s'affronter[1037]. On remarquera ainsi que la fronde ne fut, semble-t-il, que rarement intégrée dans les formations éphébiques, alors même que son usage était fort répandu et demandait de l'entraînement ; il n'aurait cependant pas développé la puissance physique des pratiquants, et n'intégrait pas la gamme des épreuves agonistiques. Les deux interprétations ne s'opposent pas nécessairement[1038] et gagneraient, semble-t-il, à être associés. Il faut en revanche écarter l'idée, défendue par É. Perrin-Saminadayar, que l'éphébie athénienne devint à la basse-époque hellénistique une simple formation culturelle pour la jeunesse dorée de la cité[1039]. Si le nombre de participants était peu élevé, ils formeraient un noyau d'hommes entraînés capables d'encadrer et d'exercer, en temps

[1031] P. Nigdelis et P. Anagnostoudis, « New Honorific Inscriptions from Amphipolis », *GRBS* 57, 2017, p. 295-324, avec M. B. Hatzopoulos, *Bull. ép*. 2018, 281, sur les destructions subies par Amphipolis et la menace permanente des incursions thraces.
[1032] Rappelons qu'encore à la fin du règne d'Auguste, lors de la révolte illyrienne de 6-9 *p.C.*, la Macédoine dut subir par deux fois de graves invasions : Dion Cassius, LV, 30 ; Velleius Paterculus, II, 110.
[1033] H. W. Pleket, « Ephebes and Horses », *Mnemosyne* 65, 2012, p. 325, fait aussi des remarques en ce sens.
[1034] *SEG* LXV 420, l. 27-28, 56-57.
[1035] Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit*., p. 383 et L. Robert, *À travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris, 1980, p. 154 note 32. Sans compter pour les cités maritimes celles qui étaient placées sur leurs navires, souvent maniées par des citoyens (ainsi le Rhodien Polémarchos, fils de Timokratès, connu par un décret honorant les participants à une expédition militaire contre l'île d'Aigila : *SEG* LIX 881, l. 7-9). Voir *infra* V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues ».
[1036] A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris, 2011, p. 436.
[1037] L. Robert, « Gauros », *Hellenica* II, Paris, 1946, p. 139-141 sur le caractère « fier », γαῦρος, des éphèbes, en particulier de leurs victoires dans les concours.
[1038] P. Fröhlich, « Compte rendu de A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique* », *loc. cit*., p. 524 : « une explication n'exclut certes pas l'autre ».
[1039] É. Perrin-Saminadayar, *Éducation, culture et société à Athènes. Les acteurs de la vie culturelle athénienne (229-88) : un tout petit monde*, Paris, 2007, p. 51-52, 86-88 et 261.

de guerre, d'autres citoyens. La remarque sur « l'écrasante prépondérance des troupes mercenaires sur les troupes civiques dans l'armée athénienne » est infondée[1040]. Enfin, que la formation au maniement de la catapulte ait finit par être délaissée[1041] n'est pas le signe d'un déclin généralisé de l'aspect militaire de l'institution. L'apprentissage du maniement de différentes panoplies, l'*aspidion* et la lance, le *thureos* et la *machaira*, que l'on voit apparaître dans les inscriptions concernant les concours des Théséia, s'inscrivait dans les pratiques guerrières contemporaines[1042]. Si l'Attique profita d'un IIe siècle relativement calme (après la Seconde guerre de Macédoine), la guerre restait un horizon permanent. Les Athéniens connurent l'un des plus durs conflits de leur histoire lors de la Première guerre mithridatique, et il ne fait guère de doute que la formation militaire qu'avaient reçu les anciens éphèbes leur fut alors utile. Ce dernier conflit, et la chute de la ville, représente probablement un moment de rupture dans l'histoire de l'institution, le seul instructeur en armes au milieu du Ier siècle étant l'hoplomaque[1043]. En résumé, jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, les éphébies furent façonnées pour s'adapter aux défis posés par la guerre « ordinaire ». La vie militaire des citoyens n'était pas uniforme : le jeune patrouilleur deviendrait hoplite de l'armée de campagne, parfois épibate, souvent aussi, et jusqu'à la fin de ses années de service, garnisaire. Il fallait former des hommes capables d'assurer toutes ces tâches.

Il reste d'ailleurs possible que le programme militaire d'Amphipolis put aussi rétablir des pratiques anciennes, dont l'usage de la fronde faisait partie. Au temps de la Troisième guerre de Macédoine, les forces antigonides utilisaient une arme très proche, le κέστρος[1044]. Il n'était pas l'apanage d'un corps spécialisé de frondeurs et paraît au contraire fort répandu. Lors d'une attaque contre des fourrageurs romains, un contingent macédonien, formé de deux mille Crétois et Thraces, ainsi que d'un millier de cavaliers, se trouva confronté à un poste de garde romain[1045]. Ses défenseurs furent assaillis par les flèches, les javelots et surtout, selon Tite-Live, par les *kestroi* des agresseurs[1046]. Au regard de la composition du contingent, ces *kestroi* ne pouvaient être que des armes secondaires. De toute évidence, le *kestros*, fort redouté des contemporains, fut utilisé par nombre de soldats antigonides et, partant, par des hommes de la phalange. Car on attendait beaucoup de ces derniers. Lors des sièges, ils creusaient des mines,

[1040] É. Perrin-Saminadayar, *Éducation*, *op*. *cit*., p. 51.
[1041] É. Perrin-Saminadayar, *Éducation*, *op*. *cit*., p. 260.
[1042] Pour l'*aspidion*, voir *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe siècle *a.C.* ».
[1043] Chr. Pélékidis, *Histoire de l'éphébie attique, des origines à 31 avant J.-C.*, Paris, 1962, p. 268-271.
[1044] Voir les reconstructions proposées par A. Bertrand, « Le kestre ou *kestrosphendone* », *RA* 27, 1874, p. 73-78 et plus récemment par G. M. Hollenback, « A new reconstruction of the *kestros* or *cestrosphendone* », *Arms & Armour* 2, 2005, p. 79-86, dont la nouvelle version a une portée maximale de près de 100 mètres (contre 70 pour A. Bertrand).
[1045] Tite-Live, XLII, 65, 1-2.
[1046] Tite-Live, XLII, 65, 8-11.

participaient aux travaux de retranchement et d'approche ; en campagne ils fourrageaient[1047]. Autant d'occasions où il fallait agir, parfois combattre, hors des formations. Philippe V put les faire épibates[1048], et même rameurs : « les Macédoniens s'acquittaient avec cœur de la tâche qui leur était imposée, car ces gens, valeureux entre tous dans les batailles rangées sur terre, peuvent aussi rendre, à l'occasion, les meilleurs services dans les opérations navales. Et quand il faut creuser des tranchées, ériger des palissades ou effectuer tous autres rudes travaux de ce genre, ce sont des ouvriers qui ne ménagent point leur peine », προθύμως αὐτῷ πρὸς τὸ παραγγελλόμενον συνυπακουόντων τῶν Μακεδόνων· πρός τε γὰρ τοὺς ἐν γῇ κινδύνους ἐκ παρατάξεως γενναιότατοι πρός τε τὰς κατὰ θάλατταν ἐκ τοῦ καιροῦ χρείας ἑτοιμότατοι, λειτουργοί γε μὴν περὶ τὰς ταφρείας καὶ χαρακοποιίας καὶ πᾶσαν τὴν τοιαύτην ταλαιπωρίαν φιλοπονώτατοί τινες[1049].

Les *thureophoroi* étaient toutefois mieux adaptés aux réalités de la guerre « ordinaire ». Hoplites quand ils prenaient place dans une formation et une ligne de bataille, les *thureophoroi* étaient cependant d'abord des combattants polyvalents, dont l'armement était plus utile dans les affrontements dispersés[1050]. Leur *thureos* était un bouclier de forme ovale[1051], généralement plat, et pourvu d'une *spina* centrale abritant le manipule qui permettait de saisir l'arme[1052]. On le retrouve, à partir du milieu du IIIe siècle, dans la grande majorité des armées hellénistiques.

Il vint du Nord, avec les Galates, et fut très tôt adopté par de nombreux peuples des régions septentrionales de l'espace égéen. Les Agrianes ainsi que les Thraces qui habitaient en Macédoine[1053], régulièrement appelés par les rois antigonides[1054], étaient certainement en grande partie des *thureophoroi*[1055]. L'arme passa en Asie Mineure[1056]. Sans doute dès le milieu

[1047] Certes, les phalangites étaient envoyés courir la campagne quand les risques étaient jugés faibles ; pour autant, ce n'était pas une opération sans risque (voir *supra* I.2. « Les grandes campagnes » et *infra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste). On pouvait se trouver confronté au harcèlement et aux attaques de petites troupes. Il semble qu'il était d'usage de s'équiper modestement. Par ailleurs, on envoyait généralement une partie des hommes comme guetteurs et dans des postes de protection. Ceux-là au moins sortaient armés du camp, sans s'encombrer des sarisses.

[1048] Polybe, XVI, 3, 9 et 4, 13.

[1049] Polybe, V, 2, 4-5, traduction D. Roussel.

[1050] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 9, 1. Cf. J. Ma, « *Fighting* poleis », p. 354-355.

[1051] Strabon, XVII, 2, 2 se sert ainsi du terme θυρεοειδής pour décrire la forme de l'île de Méroé sur le Nil.

[1052] J.-L. Brunaux et A. Rapin, *Gournay* II. *Boucliers et lances, dépôts et trophées*, Amiens, 1988, p. 12, fig. 1. La *spina* disparut tardivement (fin IIe – Ier siècle), avec la diffusion des *umbos* ronds (A. Gaspari, R. Masaryk, M. Novšak, « The shield boss from Emona (Ljubljana) : Celtic weaponry in an Early Roman context », *Vjesnik Arheološkog muzeja u Zagrebu* 46, 2014, p. 64-68).

[1053] Tite-Live, XLII, 51, 5-6.

[1054] M. B. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions under the Kings* I, Paris, 1996, p. 245-246. En fait une longue tradition : A. Rufin Solas, « Philippe II de Macédoine, l'argent et la guerre : les recrutements de guerriers thraces », *REG* 127, 2014, p. 75-96, en particulier p. 84-92.

[1055] Sur la « *Latenization* » de l'armement en Thrace et dans les régions voisines, voir la synthèse de J. Emilov, « Celts », dans J. Valeva, E. Nankov et D. Graninger (éd.), *A Companion to Ancient Thrace*, Oxford, 2015, p. 373-375.

[1056] Elle fut utilisée en Mysie au IIe siècle : J. Ma, « The Attalids : a Military History », dans P. Thonemann (éd.), *Attalid Asia Minor. Money, International Relations, and the State*, Oxford, 2013, p. 66.

du IIIe siècle, elle atteignit le Péloponnèse, où elle devint le bouclier principal des hoplites achéens[1057]. L'arme fut utilisée en Béotie dans la seconde moitié du IIIe siècle, et peut-être encore après la réforme « macédonienne » de l'armée. Il était jusqu'alors admis que le *thureos* avait été le bouclier principal des Béotiens avant cet événement, et qu'il fut remplacé par la *peltè*[1058]. Mais une stèle présentant plusieurs catalogues militaires de Chorsiai, récemment publiée par Chr. Müller et Y. Kalliontzis, révèle que les conscrits de cette petite cité furent inscrits sous l'archonte Kaphisias I, au sortir de l'éphébie, dans les *thyreaphoroi*, tandis que, la même année, ceux de la cité d'Aigosthénès[1059] furent inscrits dans les *peltophoroi*[1060]. En outre, le dernier catalogue de la stèle, qui pourrait dater du début du IIe siècle, et qui succède à deux catalogues dont les promotions furent incorporés dans les *peltophoroi*, mentionne à nouveau l'inscription dans les *thyreaphoroi*[1061]. On peut l'interpréter de deux manières : soit le *koinon* ne fit pas peser l'effort de la réforme au même moment sur toutes les communautés, et la cité de Chorsiai, au bord du Golfe de Corinthe, ne fut touchée que tardivement[1062], soit l'armée fédérale souhaitait bel et bien disposer encore de *thyreaphoroi*, en plus de ses *peltophoroi*. À vrai dire, l'une n'exclut pas l'autre. Ces documents invitent en tout cas à revenir sur un texte de Tite-Live, décrivant une armée macédonienne rassemblée à Corinthe, peu avant qu'elle livre bataille aux Achéens en 197 : elle comptait un contingent formé d'un millier de soldats béotiens, thessaliens et acarnaniens, qui étaient « tous *thureophoroi* », *scutati omnes*[1063]. Certes, il s'agissait peut-être de mercenaires[1064], même si la présence de Thessaliens et d'Acarnaniens, les uns sujets du roi, les autres encore ses alliés[1065], invite à la prudence : il n'est pas interdit de penser que des unités envoyées auprès de l'armée macédonienne aient continué de servir du côté de Philippe après le retournement d'alliance du début de l'année 197[1066], que ce fut par sentiment pro-macédonien ou par impossibilité de faire autrement, car on imagine mal le roi et ses officiers laisser partir des Béotiens qu'ils pourraient retrouver face à eux[1067]. Du reste, même si ces soldats furent des mercenaires, il serait surprenant que leur armement fût sans lien avec

[1057] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 9, 1-2.
[1058] Y. Kalliontzis, *Contribution à l'épigraphie et à l'histoire de la Béotie hellénistique. De la destruction de Thèbes à la bataille de Pydna*, Athènes, 2020, p. 20., pour la bibliographie antérieure.
[1059] *IG* VII 211, l. 4.
[1060] Y. Kalliontzis et Chr. Müller, « Nouveaux catalogues militaires de Chorsiai en Béotie », *BCH* 144, 2020, p. 209-224 ; voir p. 215 pour le catalogue et p. 221-222 pour les observations sur le problème de la réforme de l'armement.
[1061] Y. Kalliontzis et Chr. Müller, *ibid*., p. 218 ; catalogue daté de l'archonte fédéral Kaphisotimos.
[1062] Y. Kalliontzis, *Contribution à l'épigraphie*, *op. cit*., p. 86-87.
[1063] Tite-Live, XXXIII, 14, 5.
[1064] C'est l'interprétation de Th. Lucas, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 417-418.
[1065] Les Acarnaniens capitulèrent peu après la bataille de Cynoscéphales, et donc celle livrée près de Corinthe (Tite-Live, XXXIII, 17, 15).
[1066] Tite-Live, XXXIII, 1-2.
[1067] Ces hommes, qui « avaient fait campagne avec Philippe », στρατευσαμένους παρὰ τῷ Φιλίππῳ, furent rapatriés en Béotie après les défaites de Cynoscéphales et de Corinthe (Polybe, XVIII, 43, 1-3), à l'issue de négociation avec le proconsul.

celui en usage dans la Confédération, car un mercenaire n'était généralement pas équipé par son recruteur mais proposait son corps comme ses armes, celles qu'il savait manier, pour son service[1068]. Il n'est donc *a priori* pas inutile de rapprocher le témoignage livien des nouveaux documents de Chorsiai. Le fait que des catalogues de *peltophoroi* précèdent le dernier catalogue connu de *thyreaphoroi* à Chorsiai, pourrait suggérer une alternance dans l'inscription des conscrits entre les deux corps[1069]. Il n'est bien entendu permis aucune certitude : les documents manquent, les catalogues de *thyreaphoroi* n'étant guère nombreux[1070]. Si elle était confirmée, cette coexistence des deux armes n'aurait toutefois rien d'étonnant. De même, la réforme de l'armée achéenne était plus complexe que la présentation sommaire qu'en a fait Plutarque : les Achéens maintenaient encore à la fin du IIIe siècle, comme on le verra, le corps des *thôrakitai*, qui existait déjà du temps de la bataille de Kaphyai, en 220. Les Béotiens purent sentir que des *thyreaphoroi* resteraient utiles, et les maintenir dans quelques cités, le gros de l'armée étant progressivement équipé en *peltophoroi*. À une certaine date (postérieure à 197 ?), les premiers auraient fini par disparaître[1071].

Le *thureos* fut aussi probablement utilisé en Étolie. Un premier indice est donné par des sceaux retrouvés dans une demeure située au Sud-Est de la cité de Kallipolis[1072], appartenant à un fonds d'archives détruit dans le deuxième quart du IIe siècle et remontant au deuxième quart du IIIe[1073]. Les sceaux représentent le bouclier, soit seul, soit au côté d'autres pièces, comme une épée et une pointe de lance[1074]. Ils scellaient probablement les archives de la famille d'Agètas et de son fils Lochagos, notables kallipolitains[1075] ; plutôt que des trophées, en lien avec la victoire contre les Galates, ces armes pourraient être issues de la panoplie familiale, illustrant ainsi sa valeur guerrière, ou rappelant la haute charge militaire assurée par Agètas et

[1068] D. Whitehead, « Who Equipped Mercenary Troops in Classical Greece ? », *Historia* 40, 1991, p. 105-113 pour un examen d'ensemble du problème à l'époque classique, avec cette conclusion p. 113 : « *to hire a mercenary in classical Greece was, under normal circumstances to hire a man who brought with him the tools of his trade* ». Rien ne permet de dire qu'il en allait différemment à la période hellénistique, et l'on imagine mal qu'un archer crétois aurait été recruté par une armée royale pour être équipé en hoplite.

[1069] Y. Kalliontzis et Chr. Müller, « Nouveaux catalogues militaires », *loc. cit.*, p. 217. On connaît l'investissement du *koinon* dans la réglementation du service éphébique (Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit.*, p. 293) ; il serait étrange que l'armement des hommes de l'armée fédérale ait été moins contrôlé.

[1070] Comme le fait remarquer Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit.*, p. 256, certains intitulés, qui emploient des « termes neutres » pour qualifier le corps d'incorporation des conscrits, « peuvent masquer des thyréaphores ».

[1071] Cela fut semble-t-il le cas dans le *télos* de Coronée, la dédicace des Pamboiotia *SEG* III 354 ne mentionnant que les *peltophoroi*, alors que la cité de Thisbé, intégrée à ce *télos*, avait fourni un catalogue de *thyreaphoroi* (le nom de l'archonte est perdu, empêchant toute datation du changement). Il put y avoir, avec bien des variations selon les cités, une période de transition : Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit.*, p. 263.

[1072] P. A. Pantos, *Τα σφφραγίσματα της Αιτωλικής Καλλιπόλεως*, Athènes, 1985, n°s 99-100, p. 123-125 et n°s 101-102, p. 125-127, pl. 18.

[1073] P. A. Pantos, *Τα σφφραγίσματα*, *op. cit.*, p. 444-460.

[1074] Le sceau reproduit par P. Themelis, « Ausgrabungen in Kallipolis (Ost-Aetolien) », dans W. Hoepfner (éd.), *Geschichte des Wohnens*, Stuttgart, 1999, p. 435, montre, à côté du *thureos*, une pointe de lance et une épée dans son fourreau. Le modèle semble grec, par son imposante bouterolle, plutôt que celte (le baudrier semble aussi plaider en ce sens).

[1075] P. A. Pantos, *Τα σφφραγίσματα*, *op. cit.*, p. 427-443. Sur les sceaux de Kallipolis, voir aussi D. Rousset, « Les inscriptions de Kallipolis d'Étolie », *BCH* 130, 2006, p. 411-412, note 44, qui recense d'autres contributions.

Lochagos, qui furent tous deux stratèges fédéraux. Le *thureos* aurait ainsi été porté par les hoplites étoliens[1076]. On pourrait alors expliquer un passage de Polybe rapportant que lors du siège d'Ambrakia en 189, les Romains comme les défenseurs (ἀμφότεροι), Ambrakiotes et Étoliens, se protégèrent lors des combats souterrains avec leurs *thureoi*[1077]. On ne peut en fait manquer de relever la large diffusion du bouclier chez leurs voisins. L'arme semble attestée dans presque toutes les Confédérations proches de l'Étolie : de façon certaine en Béotie et en Achaïe dès le IIIe siècle, et probablement en Thessalie et en Acarnanie au début du IIe siècle[1078] . Difficile de croire que les Étoliens furent imperméables au nouvel équipement. En outre, celui-ci se prêtait bien aux pratiques combattantes étoliennes. S'il convient d'employer avec une grande prudence le déterminisme tactique, on peut néanmoins relever qu'elles étaient attachées au principe militaire hellénistique de la polyvalence et de l'association des armes : à l'inverse des États fondant leur puissance de frappe sur leurs phalanges, les Étoliens ne donnèrent pas de primauté tactique à leurs hoplites ; l'opinion étolienne semble bien plus sensible aux actions et aux succès des fantassins légers que les Grecs du Sud[1079] ; leurs cavaliers avaient aussi une excellente réputation[1080]. Pour les Achéens, ces deux armes représentaient les principaux atouts des Étoliens, dont il fallait se garder, surtout en terrain accidenté[1081]. Une crainte que n'inspirait pas leurs hoplites. Polybe les jugeait ainsi médiocres dans les combats rangés : « il est vrai que, chez les Étoliens, l'infanterie présente dans les grands affrontements des insuffisances, tant pour l'armement que pour l'ordre de bataille », Αἰτωλοὶ γάρ, καθ᾽ ὅσον ἐν τοῖς πεζικοῖς ἐλλιπεῖς εἰσι καὶ τῷ καθοπλισμῷ καὶ τῇ συντάξει πρὸς τοὺς ὁλοσχερεῖς ἀγῶνας[1082]. En regard, bien sûr, des performances dans ce domaine des formations achéenne et macédonienne[1083]. Cette critique en rappelle une autre, celle de Plutarque[1084], qui l'avait probablement empruntée à sa source, sur la faiblesse des hoplites *thureophoroi* achéens, bien moins tenaces en *parataxis* que les Macédoniens. Le rapprochement des deux condamnations constitue un indice supplémentaire quant à l'adoption du *thureos* par les Étoliens[1085]. Il éclaire le commentaire polybien : l'arme

[1076] C. Huguenot, *La tombe aux Érotes et la tombe d'Amarynthos*, Lausanne, 2008, p. 160.
[1077] Polybe, XXI, 28, 11.
[1078] Tite-Live, XXXIII, 14, 5 (armée antigonide rassemblée à Corinthe en 197).
[1079] Polybe, X, 25, 1-4. Si ce discours ne fut peut-être pas prononcé par un Étolien, il cherche assurément à toucher les sensibilités étoliennes. Au fond, cela ne surprend guère et peut être mis en relation avec une tradition remontant au moins au Ve siècle : Thucydide, III, 94, 4 ; 97, 3 ; 98, 1. Cf. D. A. Blome, *Greek Warfare Beyond the* Polis *: Defense, Strategy, and the Making of Ancient Federal States*, Ithaca, 2020, p. 45-49.
[1080] Polybe, IV, 8, 10 ; XVIII, 22, 5.
[1081] Polybe, IV, 11, 8 ; 14, 6.
[1082] Polybe, XVIII, 22, 5, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.
[1083] Comme Polybe, IV, 8, 10-11, le fait pour les Crétois.
[1084] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 9, 1-2.
[1085] Notons enfin que les *thureophoroi* au service d'Antiochos III lors de sa campagne vers les satrapies supérieures étaient commandés par un Étolien : Polybe, X, 29, 6. L'argument n'est pas décisif, mais il restait néanmoins d'usage de confier le commandement d'une arme à un spécialiste de celle-ci, ou du moins à un officier qui en était familier. Cf. Th. Lucas, *L'organisation militaire, op. cit*., p. 262, sur le spécialiste béotien Sokratès, à qui le Lagide confia le corps des Peltastes en 219 (Polybe, V, 63, 11-14), avant la campagne de Raphia (toujours à ce poste lors de la bataille : V, 82, 4). Comme l'indique Polybe, V, 65, 2 (traduction D. Roussel) : « chacun des officiers que

était certes utile pour combattre aux côtés des fantassins légers, voire mêlés avec eux, comme aux côtés des cavaliers, dans les combats désordonnés que ces derniers affectionnaient, mais les *thureophoroi* ne pouvaient soutenir l'attaque frontale d'une phalange macédonienne sur un terrain uni ; loin de s'arrêter sur la polyvalence des hoplites étoliens, Polybe préfère relever la fébrilité relative de leur formation, ce qui en fait à ses yeux de piètres piétons.

Au tournant des IIIe et IIe siècles, le type combattant du *thureophoros* s'était largement diffusé dans l'espace égéen, et représentait probablement l'un des plus communs. Mais cette propagation n'entraîna pas la disparition des hoplites traditionnels, porteurs de la grande *aspis* et, de plus en plus au IIe siècle, de l'*aspidion*[1086]. Cet état de fait se retrouve dans les inscriptions éphébiques montrant la distinction entre *hoplomachia* et *thureomachia* et leur cohabitation, dont les plus anciens témoignages sont les catalogues de vainqueurs de Samos (vers 200)[1087].

Des stèles funéraires peintes de Sidon, comme celles de Saettas fils de Trokondas[1088], de Termessos près d'Oinoanda, et de Dioskouridès fils d'Exaboas, Pisidien de Balboura[1089], permettent d'approcher l'armement en usage en Pisidie et dans les régions voisines. Les deux Pisidiens n'étaient pas des soldats stipendiés mais bien plutôt des membres de contingents alliés envoyés auprès d'un roi lagide ou séleucide : comme l'a fait remarquer D. Rousset, leurs épitaphes indiquent qu'ils étaient des *symmachoi*[1090]. Dioskouridès porte un *thureos*. Selon toute probabilité, les deux hommes portent sur leurs stèles funéraires leurs armes personnelles, qu'ils manièrent dans leur patrie comme dans le Levant. Les stèles funéraires de Sidon montrent que le *thureos* était largement diffusé en Pisidie[1091], en Lycie[1092]. L'arme resta probablement en usage dans la région jusqu'à la fin de l'époque hellénistique : il y a fort à parier que le *thureos*

---

j'ai nommés exerçait un commandement en rapport avec son expérience propre », εἶχον δὲ καὶ τὰς ἡγεμονίας ἕκαστοι τῶν προειρημένων ἀνδρῶν οἰκείας ταῖς ἰδίαις ἐμπειρίαις.

[1086] Voir infra « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe s. *a.C.* ».

[1087] *IG* XII 6, 180, l. 25-30 ; *IG* XII 6, 181, l. 8-9 ; encore dans des catalogues plus tardifs, du IIe siècle : *IG* XII 6, 182, l. 10-13, 25-28, 40-43, 55-58, 70-73, 85-88, 115-118, 130-133, 145-148, 160-163, 175-178 ; *IG* XII 6, 183, l. 11-12. Cf. . D. Kah, « Militärische Ausbildung im hellenistischen Gymnasion », dans D. Kah et P. Scholz (éd.), *Das hellenistische Gymnasion*, p. 61-62 et A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris, 2011, p. 326 et 329.

[1088] Th. Macridy, « À travers les nécropoles sidoniennes », *Revue Biblique*, 1904, IV, n° 2, p. 551, pl. III, 1.

[1089] Th. Macridy, « À travers les nécropoles », *loc. cit.*, n° 1, p. 550-551, pl. II.

[1090] D. Rousset, *De Lycie en Cabalide. La convention entre les Lyciens et Termessos près d'Oinoanda*, Genève, 2010, p. 91. En outre, « l'existence d'une telle alliance constitue, (…), une objection à la datation des stèles en 147-145, puisque l'on ne voit guère dans quelles circonstances ces cités auraient pu à cette époque être soumises ou alliés à un roi lagide ou séleucide ».

[1091] Stèle de Salmamoas (? ; voir sur la restitution du nom D. Dana, « Notices épigraphiques et onomastiques II », *ZPE* 190, 2014, p. 155-157, et fig. 3 pour une photographie récente), de Adada.

[1092] Stèle de Zénôn, fils de Zénôn, de Rhodiapolis : L. Jalabert, « Nouvelles stèles peintes de Sidon », *Revue archéologique*, 1904, n° 9, p. 12-13. Stèle de Kartadis, fils de Hermaktibilos, de Pinara : Th. Macridy, « À travers les nécropoles », *loc. cit.*, n° 3, p. 551-552, pl. III.2. Quand bien même ces autres stèles représenteraient des mercenaires, on attendrait qu'ils aient été engagés avec l'armement qu'ils possédaient et dont ils étaient familiers.

du monument funéraire de Trokondas à Kitanaura était le bouclier du défunt[1093]. Saettas, fils de Trokondas, de son côté, manie ce qui est probablement une *peltè*[1094].

Or, sur le champ de bataille de Magnésie du Sipyle se trouvaient des peltastes originaires de Pisidie et de Lycie[1095]. Ce type de combattants, bien connu dans ces régions au IVe siècle[1096], s'était donc maintenu pendant l'époque hellénistique, au moins jusqu'au début du IIe siècle. Sa *peltè*, ronde au IVe siècle, et peut-être encore du temps d'Antiochos III, aurait d'ailleurs pu inspirer un motif pisidien singulier : un bouclier rond, avec ou sans bordure, allié à une lance-javeline ou une paire de javelots[1097]. À Magnésie, les *caetrati* étaient donc certainement des peltastes porteurs de *peltai*. En Grèce propre, les peltastes traditionnels disparurent progressivement. À la fin du IVe siècle, les Diadoques purent encore les employer. Antigone, lors de son avancée en Médie, choisit ainsi pour son avant-garde « les meilleurs des peltastes, les archers, les frondeurs et les autres *psiloi* », τῶν πελταστῶν τοὺς ἐπισημοτάτους καὶ τοὺς τοξότας καὶ τοὺς σφενδονήτας καὶ τοὺς ἄλλους ψιλοὺς[1098]. Ce même Antigone, après la défaite de son navarque Nicanor dans l'Hellespont contre Kleitos, tira de Byzance des *psiloi*, des archers et des peltastes pour soutenir ses navires[1099]. Diodore, qui indique en passant la mission de ces peltastes (« tirer au javelot », ἀκοντίζειν), nous confirme que le type n'avait guère changé, et que les javelots intégraient toujours sa panoplie. Rien d'étonnant à cela, car ces peltastes sortaient de Byzance, aux portes de la Thrace ; l'armement traditionnel y gardait sa place et son importance[1100].

La *peltè* fut aussi le bouclier par excellence des archers crétois, une arme spécifique, ronde, qui les distinguaient des *psiloi*[1101]. Disposant certainement d'un système de préhension comparable à celui des autres *peltai*, elle pouvait être fixée sur l'avant-bras, ou glissée dans le

---

[1093] N. Çevik et I. Pimouguet-Pédarros, « Kelbessos et Kitanaura sur le territoire de Termessos de Pisidie », dans H. Bru et G. Labarre (éd.), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (IIe millénaire av. J.-C. – Ve siècle ap. J.-C.)*, vol. 2, Besançon, 2013, p. 284 fig. 9 pour une photographie nette de l'arme. Il n'en va pas de même pour les deux autres boucliers du monument : la *peltè* en croissant n'était plus utilisée à cette période, et a sans doute une signification religieuse, étant associée dans l'image sculptée en Asie Mineure à des divinités comme Artémis et Cybèle : A. F. Erol, « Analyzing the Relationship between the Crescent Shaped Shield and the Amazons », *JIES* 36, 2008, p. 422-423. L'*aspis* avec le *gorgoneion* et les deux lances entrecroisées en arrière-plan seraient, comme il a été suggéré plus haut, un marqueur ethnique pisidien. Sur l'iconographie de ce monument, voir aussi *infra* VI.6. « Chasseurs et citoyens ».

[1094] Voir *infra* Annexe 1. Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe s. *a.C.* ».

[1095] Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXVII, 40, 13-14.

[1096] Voir *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe s. *a.C.* ».

[1097] Motif du bouclier rond et de la lance-javeline sur les sarcophages de Sagalassos : E. J. Davis, Anatolica, *Or the Journal of a Visit to Some of the Ancient Ruined Cities of Caria, Phrygia, Lycia, and Pisidia*, Londres, 1874, p. 227 (avec dessin). Motif du bouclier rond et de l'épée : P. Iversen, « Inscriptions from Northwest Pisidia », *EA* 48, 2015, p. 40, n° 33 (IIe-IIIe siècles p.C.).

[1098] Diodore, XIX, 19, 4.

[1099] Polyen, IV, 6, 8.

[1100] On ne sera de même pas surpris de retrouver « deux jeunes Étoliens, peltastes de Démétrios », Αἰτωλοὶ δὲ πελτασταὶ Δημητρίου νεανίαι δύο, de ce peuple de javeliniers, dans un stratagème de Polyen, *Stratagèmes*, IV, 9, 2.

[1101] Voir *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe s. *a.C.* ».

dos, laissant les mains libres pour manier les armes offensives. Cette protection réduite leur était surtout utile dans les combats de près, en combinaison avec une lance-javeline, lors des coups de main ou des embuscades, configurations dans lesquelles ils étaient à leur avantage[1102]. En fait, le guerrier crétois tenait beaucoup du peltaste[1103]. Cette proximité, déjà évidente au IVe siècle[1104], s'est maintenue à l'époque hellénistique. Et l'armement crétois se diffusa. Appien rapporte ainsi qu'à Magnésie du Sipyle les forces du roi auraient compté une multitude de « frondeurs, d'archers et de peltastes phrygiens, lyciens, pamphyliens et pisidiens, des Crétois, des Tralliens et des Ciliciens équipés à la façon des Crétois », καὶ τοξοτῶν καὶ ἀκοντιστῶν καὶ πελταστῶν, Φρυγῶν τε καὶ Λυκίων καὶ Παμφύλων καὶ Πισιδῶν Κρητῶν τε καὶ Τραλλιανῶν καὶ Κιλίκων ἐς τὸν Κρητῶν τρόπον ἐσκευασμένων[1105]. De même, Tite-Live indique que se trouvaient alors au service du roi séleucide « mille Néocrétois[1106] et, avec le même armement, mille cinq-cents Cariens et Ciliciens, et autant de Tralliens », *inde Neocretes mille et eodem armatu Cares et Cilices mille et quingenti et totidem Tralles*[1107]. Les Crétois et leurs imitateurs furent déployés auprès de *psiloi* et de peltastes, dont les pratiques combattantes lors des combats ouverts ne différaient guère. Il restait néanmoins une différence fondamentale entre le peltaste javelinier et le combattant équipé « à la crétoise » (ἐς τὸν Κρητῶν τρόπον) : l'utilisation de l'arc comme arme principale, une caractéristique reconnue des guerriers de l'île[1108].

Mais tous les Crétois ne le maniaient pas. Pensant son Anabase, lors du franchissement d'un passage difficile, occupé par l'ennemi, Antiochos III « rangea les *aspidiôtai* crétois », Κρῆτας ἀσπιδιώτας ἐπέταξε, au nombre de deux mille, en soutien de son infanterie légère qui gravissait les auteurs[1109]. Qui étaient ces ἀσπιδιῶται ? La forme se trouve chez Homère[1110], mais elle n'était plus employée à l'époque classique et le seul témoignage dans un texte historique est celui de Polybe. Il s'agit ici d'un corps de Crétois visiblement armés d'une façon très spécifique, et il n'est donc pas impossible que cette forme ait été utilisée pour qualifier un armement singulier. On serait tenté de croire que le terme homérique fut réutilisé pour désigner

[1102] H. van Effenterre, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris, 1968, p. 178.
[1103] En 171, 1 500 jeunes Achéens rejoignirent l'armée romaine en Thessalie. Ils étaient armés « à la crétoise » (Tite-Live, XLII, 55, 10). Il s'agit probablement de jeunes tirés du corps d'élite des Peltastes, envoyés sans leurs sarisses mais avec des armes de jet (et de trait ? des arcs ? ; certainement des frondes). Un Peltaste achéen, équipé de sa *peltè* et d'une arme de jet ou de trait, était tout à fait semblable à un homme armé à la façon des Crétois.
[1104] Un Mysien (le bouclier typique des Mysiens était alors la *peltè* ronde d'Asie Mineure : Xénophon, *Anabase*, VII, 4 et *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe s. *a.C.* ».) et des Crétois tendent ensemble une fausse embuscade : Xénophon, *Anabase*, V, 2, 29.
[1105] Appien, *Guerres syriennes*, VI, 32.
[1106] Sur les Néocrétois, contre l'idée que leur nom venait du port d'un nouvel équipement, voir N. V. Sekunda, « Neocretans », dans J.-Chr. Couvenhes, S. Crouzet et S. Péré-Noguès (dir.), *Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen*, Bordeaux, 2011, p. 75-85.
[1107] Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXVII, 40, 13, traduction CUF, légèrement modifiée.
[1108] H. van Effenterre, *La Crète*, *op. cit*., p. 175-177.
[1109] Polybe, X, 29, 6.
[1110] Homère, *Iliade*, II, 554 ; XVI, 167 : ἀνέρας ἀσπιδιώτας.

un corps équipé de l'*aspidion*, une arme certes ancienne[1111] mais jusqu'alors peu en faveur en comparaison de la grande *aspis* traditionnelle. Notons en effet que les *aspidiôtai* crétois jouèrent dans l'épisode en question un rôle tactique précis : tandis que les fantassins légers combattaient sur les hauteurs, « les *aspidiôtai* en couverture, avançaient parallèlement, en bon ordre et lentement, le long du ravin » τῶν δ᾽ ἀσπιδιωτῶν ἐφεδρευόντων, καὶ παρ᾽ αὐτὴν τὴν χαράδραν παραπορευομένων ἐν τάξει καὶ βάδην, οὐκ ἔμενον οἱ βάρβαροι[1112]. Ils furent envoyés dans le vallon, très encaissé selon Polybe[1113], et rempli par l'ennemi de pierres et d'autres obstacles, là où la phalange ne pouvait progresser, pour occuper l'espace au fur et à mesure de l'avancée des troupes légères. Bien qu'il faille toujours employer avec une grande prudence le déterminisme tactique, la mission confiée aux *aspidiôtai* se comprendrait mieux s'ils avaient été équipés de l'*aspidion*, permettant une grande liberté de mouvement. L'arme serait parfaitement convenue à des Crétois, accoutumés aux combats de montagne[1114]. Ils détrônèrent en effet en la matière les spécialistes ordinaires de ces configurations : ils progressèrent en avant des *thureophoroi*, ces derniers se retrouvant placés en soutien avec les θωρακῖται[1115].

Ces derniers ne sont pas non plus sans poser problème. Un corps de l'armée achéenne portait ce nom dans les années 220[1116], et il existait encore après la réforme de 207[1117], et on en retrouve ici dans un contexte très éloigné, visiblement sans rapport aucun avec la précédente unité. Commençons par les certitudes : ces *thôrakitai* sont dans les deux cas des piétons, ils sont toujours distingués des fantassins légers, et ils appartiennent donc à une arme plus lourde. En Achaïe, ils ne se confondaient pas avec la phalange principale, celle des *thureophoroi* comme plus tard celle armée à la macédonienne. Dans l'armée séleucide, Polybe les différencie des *thureophoroi* et des « *aspidiôtai* crétois », Κρῆτας ἀσπιδιώτας. Une hypothèse ferait de ces *thôrakitai* des *thureophoroi* équipés de cuirasses, souples ou métalliques, comme il en apparaît dans l'iconographie[1118]. Cette piste ne me paraît pas devoir être privilégiée. Il n'était pas

[1111] Voir R. Saou, « La terminologie du bouclier hoplitique », *REA* (à paraître) et *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe s. *a.C.* ».
[1112] Polybe, X, 30, 9.
[1113] Polybe, X, 30, 2-3.
[1114] Ce n'est sans doute pas un hasard si une telle arme fut représentée sur la stèle funéraire du Crétois Diodotos, fils de Patrôn, de Hyrkatina : Th. Macridy « A travers les nécropoles », *loc. cit.*, n° 4, p. 552, pl. I, 7. Elle est portée par le servant, avec une lance-javeline. Notons que l'on retrouve des Crétois lanceurs de javelots aux côtés de Mysiens dans l'armée d'Eumène Ier : Tite-Live, XLII, 57, 5 et 7.
[1115] Polybe, X, 29, 6.
[1116] Polybe, IV, 12, 3 et 7.
[1117] Polybe, XI, 11, 4-5 ; 14, 1 ; 15, 5.
[1118] N. V. Sekunda, *Hellenistic Infantry Reform in the 160's BC*, Lodz, 2001, p. 65-79, 106-107, 173-174, fait de ces *thureophoroi* cuirassés une version romanisée de ce type de combattants. Cette interprétation ne me semble guère tenable : tous ces *thureophoroi* portent l'épée à gauche, ce qui ne correspond pas à l'usage romain de cette période (la seule statuette fragmentaire, fig. 22, p. 105, montrant le port à droite représente probablement un Galate). Le *thureos* était connu des Grecs bien avant que les Romains ne débarquent en Grèce. Les *pila* ne sont jamais représentés. Le seul point commun avec les légionnaires serait la cuirasse, ce qui est bien maigre (seul Salmas fils de Molès porte une cotte de mailles, les autres ont des cuirasses souples d'un type bien connu dans le monde grec), d'autant plus que nombre de légionnaires ne portaient qu'une protection de corps rudimentaire, le

d'usage de créer un corps tactique dont la spécificité aurait été le port de l'armure. En outre, si tel avait été le cas dans l'armée achéenne, il faudrait considérer que les citoyens les mieux équipés, les plus riches, s'y concentraient. Or, après la réforme, les fils de bonne famille étaient intégrés dans la cavalerie, dans le corps prestigieux des Peltastes et aussi certainement, comme dans l'armée macédonienne, en tant qu'officiers dans les rangs du reste de la phalange. Dans le même temps, le corps des *thôrakitai* n'avait pas été dissous. L'élite de la Confédération n'était donc visiblement pas incorporée dans cette seule unité et, avant la réforme, une bonne partie prenait sans doute place parmi les *thureophoroi*. En vérité, les *thureophoroi* cuirassés des images peuvent s'expliquer par le simple fait que ces hoplites, comme leurs ancêtres, étaient libres de porter ou non des pièces défensives lourdes et, si la majorité faisait le choix de s'en délester, d'aucuns, notamment ceux qui en avaient les moyens, ne répugnaient probablement pas ces protections[1119]. Une autre façon d'envisager le problème est de considérer les habitudes des répartitions et des appellations militaires : une fois déterminée l'appartenance aux grands groupes des hoplites ou des peltastes, selon l'armement et le rôle tactique, elles se fondaient prioritairement sur le type de bouclier porté par les combattants. Or, dans l'espace égéen, aux IIIe et IIe siècles, la coexistence des *aspides* et des *thureoi* ne facilitait pas la classification des hoplites. Et si les *thôrakitai* n'étaient rien d'autre que des hoplites équipés avec l'armement traditionnel ? Pour les distinguer des sarissophores et des hoplites *thureophoroi*, on les aurait rebaptisés « cuirassés », la grande *aspis* hoplitique apportant une protection supérieure, un nom qui aurait également permis de les séparer clairement des porteurs de petits *aspidia*, peut-être appelés *aspidiôtai* ; ainsi dans le texte de Polybe. On ne pouvait se suffire de « porteur d'*aspis* », puisque le bouclier des sarissophores portait aussi ce nom.

Tous ces corps d'infanterie intermédiaire, combattant à l'occasion en « peltastes », mériteraient, avec les *psiloi*, le titre de « champions » de la ruse. Mais il reste encore de sérieux concurrents : les cavaliers. Car dans les différentes formes de la guerre « ordinaire », la surprise et la vitesse étaient primordiales. Logiquement, les forces de cavalerie y tenaient une place de premier plan. Leur mobilité leur offrait deux atouts essentiels : la capacité de se porter avec célérité sur les points faibles de l'adversaire et celle de rattraper les fuyards en terrain découvert. Jeanne et Louis Robert avaient remarqué que « dans les guerres à effectifs réduits entre villes

cardiophylax. Les datations proposées par N. V. Sekunda (milieu IIe siècle) pour les stèles de Sidon ont été écartées (plutôt fin du IIIe ou début du IIe siècle). En définitive, il est préférable de penser qu'il n'y eut pas de réforme « romanisante » des armées lagide et séleucide au IIe siècle, mais seulement des aménagements de détails (voir les remarques de Chr. Fischer-Bovet, *Army and Society in Ptolemaic Egypt*, Cambridge, 2014, p. 147-148). Ainsi de l'équipement d'un corps à la romaine par Antiochos IV. Il y eut des romanisations ponctuelles de l'armement au Ier siècle : en 42, Brutus entraîna des Macédoniens à la mode « italienne » (Appien, *Guerres Civiles*, LXXV, 318).

[1119] Lors de la prise de Corinthe en 243, Aratos, sans doute équipé de la même façon que les hoplites *thureophoroi* qui l'accompagnaient, portait une cuirasse : Plutarque, *Vie d'Aratos*, 23, 2.

voisines, la cavalerie, formée des jeunes gens de la bourgeoisie, bien équipés, devait jouer un rôle essentiel »[1120]. Former une telle cavalerie n'était pas chose évidente. Les États faisaient avec ce dont ils disposaient. Pour maintenir une cavalerie efficiente, il fallait l'institutionnaliser et contrôler aussi bien la qualité des hommes que des montures. Dans le même temps, on devait s'assurer que ces dernières ne manquent pas pour la remonte, et veiller de près aux sources d'approvisionnement, que l'on comptât sur des importations ou le développement de cheptels sur le territoire de la cité. À cela s'ajoutaient encore les problèmes liés au fourrage. Tous ces éléments faisaient des cavaleries des forces très coûteuses, pour lesquelles il était indispensable de réaliser de fortes dépenses[1121], et de mettre les élites à contribution.

Toutes les armées royales, comme celles des puissantes confédérations s'assurèrent évidemment de disposer de forces de cavalerie. Dès le IVe siècle en Béotie[1122], au IIIe siècle dans les autres armées fédérales, on chercha à constituer, autant que faire se pouvait, des contingents respectant le rapport 1:10 entre hoplites et cavaliers. Mais des cités tentèrent aussi, tant bien que mal et selon leurs moyens, de constituer des troupes restreintes de cavaliers. Malheureusement, la documentation concernant les cavaleries civiques est très dispersée et ne permet bien souvent que d'entrevoir leur existence à des moments précis, sans que l'on puisse juger de leur permanence sur le temps long. Certaines petites cités ne devaient d'ailleurs pas disposer d'une véritable cavalerie institutionnalisée. On peut néanmoins citer les cas de Phlionte au début du IVe siècle ou de Priène pendant les guerres contre les Galates dans la première moitié du IIIe siècle[1123] : les Phliasiens n'avaient qu'une soixantaine de cavaliers[1124] et il est probable que la cavalerie de Priène était d'une taille comparable. Elles restaient des cités continentales : il n'est pas interdit de penser que de petites cités insulaires ne ressentirent jamais le besoin de disposer de cavaliers. À la fin du IVe et peut-être encore à la fin du IIIe siècle, la grande cité des Magnètes du Méandre aurait pu, selon Th. Boulay, posséder une puissante cavalerie[1125]. Th. Boulay rappelle le témoignage d'Aristote qui attribuait « dans les temps anciens », ἐπὶ τῶν ἀρχαίων χρόνων, une forte cavalerie aux États oligarchiques comme Érétrie, Chalcis et Magnésie du Méandre[1126]. Il en rapproche les monnaies de bronze de la cité de la fin du IVe siècle montrant le héros fondateur Leukippos en cavalier, les en-têtes de décrets qui

[1120] J. et L. Robert, *La Carie* II, p. 105.
[1121] L. Migeotte, « Les dépenses militaires des cités grecques : essai de typologie », dans L. Migeotte, *Économie et finances publiques des cités grecques* I, Lyon, 2011, p. 265 et 280-281.
[1122] *Helléniques d'Oxyrhynchos*, 19, 4.
[1123] *I. Priene IK* 28, l. 18-19.
[1124] Xénophon, *Helléniques*, VII, 2, 4.
[1125] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 99.
[1126] Aristote, *Politique*, IV, 3, 1289b.

portaient en parasème un cavalier[1127], toujours Leukippos selon J. et L. Robert[1128], ainsi que des passages d'Élien sur une guerre entre Éphèse et Magnésie[1129]. Cependant, l'usage de l'image de Leukippos suffit-il pour assurer le maintien d'un usage militaire ? Selon Aristote ce dernier fut étroitement lié à un régime politique. Or Magnésie du Méandre était une démocratie à l'époque hellénistique[1130]. On se montrera donc prudent sur l'évaluation de la puissance de la cavalerie magnète aux IIIe et IIe siècles. L'existence d'un corps restreint (?) de cavaliers demeure néanmoins probable, sa voisine Priène en possédant une, et la vallée du Méandre se prêtant bien à leurs évolutions. En Asie Mineure, c'est surtout entre la fin du IIIe et le Ier siècle qu'on voit paraître des cavaliers et des forces de cavalerie[1131]. Outre les témoignages iconographiques analysés plus loin, on dispose d'attestations épigraphiques. À Cos, le décret honorifique du dème d'Halasarna daté de la guerre crétoise en 201/200 pour Theuklès fils d'Aglaos mentionne la présence de cavaliers au côté des fantassins de la cité[1132]. La liturgie de l'ἱπποτροφία attestée à Cyzique au IIe siècle laisse penser que cette cité disposait d'une force de cavalerie, comme Notion, héritière de la tradition des cavaliers de Colophon l'Ancienne[1133], Érythrées et Téos[1134] à la même période. C'était également le cas d'Araxa en Lycie, pourtant une petite cité[1135], comme nous l'apprend le décret en l'honneur d'Orthagoras[1136]. L'existence d'un hipparque fédéral du *koinon* des Lyciens suggère que la majorité sinon la totalité des cités de la Confédération pouvaient voire devaient mobiliser des cavaliers[1137]. En Carie, les cavaliers de Tabai apparaissent à deux reprises : dans un combat en 189 contre les Romains[1138] et dans

[1127] *I. Magnesia* 4 et 90.
[1128] J. et L. Robert, *La Carie* II. *Le plateau de Tabai et ses environs*, Paris, 1954, p. 136 note 5 ; cf. Ph. Gauthier, « Trois exemples d'intervenants méconnus dans des décrets de la basse époque hellénistique », dans P. Fröhlich et Chr. Müller (éd.), *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique*, Genève, 2005, p. 84-85 note 7.
[1129] Élien, *Histoires diverses*, XIV, 46 ; *De la nature des animaux*, VII, 38 et 11, 27.
[1130] P. Hamon, « Démocraties grecques après Alexandre. À propos de trois ouvrages récents », *Topoi* 16-2, 2009, p. 363.
[1131] Une exception serait la cité d'Atarneus, si l'hypothèse de Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 103, qui déduit de la présence d'un cheval sur des monnaies de bronze du IIIe siècle l'existence d'une cavalerie, est juste.
[1132] *Syll.*[3] 569, l. 27. Cette cavalerie existait encore probablement au début du IIe siècle : on retrouve dans le règlement sur la vente de la prêtrise d'Hermès Enagônios, *ED* 145, l. 7, la liturgie de l'ἱπποτροφία.
[1133] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 99, sur le type du cavalier chargeant sur les monnaies de bronze du IIe siècle et les témoignages de Polyen, VII, 2, 2 et Strabon, XIV, 1, 28 sur la réputation des cavaliers de Colophon l'Ancienne. On connaît des ἱπποτρόφοι à Colophon l'Ancienne à la fin du IVe siècle grâce au décret mutilé pour l'emprunt destiné aux remparts de la cité : L. Migeotte, *L'emprunt public dans les cités grecques : recueil des documents et analyse critique*, Paris, 1984, n° 87, l. 32 et 83. Selon l'hypothèse de Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 100, qui rapproche le décret de Priène en l'honneur de Sôtas, ces ἱπποτρόφοι seraient « des cavaliers, chargés de nourrir, entraîner et entretenir leur cheval ».
[1134] J. Ma, « Une culture militaire en Asie Mineure hellénistique ? », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 206-207 émet l'hypothèse que les stèles funéraires de ces deux cités représentant un défilé de trois cavaliers pourraient faire référence à une liturgie ou un commandement militaire en lien avec la cavalerie.
[1135] J. et L. Robert, *Bull.* 1950, 183.
[1136] *SEG* XVIII 570, l. 29-36 et 46-49.
[1137] *TAM* II 1, 261a qui honore Artapatès fils de Stasithémis qui fut hipparque et stratège du *koinon* au Ier siècle *a.C.* Sur la charge d'hipparque fédéral et son importance, cf. Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 210-211.
[1138] Tite-Live, XXXVIII, 13. Cf. J. et L. Robert, *La Carie II. Le plateau de Tabai et ses environs*, Paris, 1954, p. 18 et 105.

une inscription de 43 a.C.[1139] « Les cavaliers de Théodotos » qui honorent un certain Dionysios dans une inscription de la basse époque hellénistique de Gordos, en Lydie auraient formé l'un des « corps constitués » de la cité[1140]. Enfin en Kibyratide, la tétrapole formée autour de Kibyra, avec les cités de Boubôn, Balboura et Oinoanda, aurait pu lever près de deux mille cavaliers, effectif imposant[1141]. On trouve trace de cavaleries civiques en Grèce propre, d'abord bien entendu à Athènes[1142], mais également dans le Péloponnèse. Les Éléens, lors de leur campagne de 217 contre les Achéens, avaient dans leur force 60 cavaliers[1143]. À Messène, une base du Ier siècle portait la statue d'un officier, ἀγε[μόνα] qui commandait les ἱπποτρόφοι et les « jeunes jusqu'à l'âge de 30 ans »[1144]. Ce fut probablement l'Apollonia d'Illyrie qui fournit trois cents cavaliers à l'armée romaine pendant la troisième guerre de Macédoine[1145].

On le voit, les témoignages ne livrent que de modestes aperçus. La première certitude est que de nombreuses cités, en tout cas parmi les populeuses, disposèrent, au moins à certains moments de leur histoire, de forces de cavalerie, comme au IVe siècle[1146]. La seconde est qu'elles étaient souvent modestes. Elles représentaient alors avant tout une force d'appoint et de soutien, plus qu'une véritable arme de décision, qui devait collaborer étroitement avec les piétons, notamment les *psiloi*[1147]. On notera que le rapport entre cavaliers et hoplites de cette période, même dans les armées royales et fédérales qui approchaient ou dépassaient légèrement le 1:10, restait fort loin de celles de l'Europe occidentale du Moyen Âge central. Au XIIIe siècle, le rapport pouvait être de 1:2, plus fréquemment de 1:3, voire de 1:5[1148]. Seule la Confédération thessalienne de la première moitié du IVe siècle pourrait tenir la comparaison[1149]. Ce simple constat rappelle que, contrairement à ce que pensait W. W. Tarn[1150], le siècle qui suivit la mort d'Alexandre ne fut pas un « âge de la cavalerie ». Si l'on ajoute aux hoplites les piétons légers,

---

[1139] J. et L. Robert, *La Carie II. Le plateau de Tabai et ses environs*, Paris, 1954, n° 6, p. 102-105.
[1140] *TAM* V, 700 ; L. Robert, « Inscriptions de Julia Gordos et du Nord-Est de la Lydie », *Hellenica* VI, Paris, 1948, p. 89-91, n° 3 et plus précisément p. 91 sur leur rôle militaire. Voir aussi Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 101 et 212.
[1141] Strabon, XIII, 4, 17. Cf. aussi Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 102, sur le type du héros fondateur Kibyras en cavalier chargeant sur les monnaies de Kibyra.
[1142] G. R. Bugh, « Cavalry Inscriptions from the Athenian Agora », *Hesperia* 67, 1998, p. 81-90. Voir également Chr. Habicht, « Ein neues Zeugnis der athenischen Kavallerie », *ZPE* 115, 1997, p. 121-124.
[1143] Polybe, V, 94.
[1144] *SEG* XLVII 393. Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 100 note 249 utilise ce texte en parallèle des documents d'Asie Mineure sur les ἱπποτρόφοι.
[1145] Tite-Live, XLII, 55, 9.
[1146] R. E. Gaebel, *Cavalry Operations in the Ancient Greek World*, Norman, 2002, p. 61-129 pour les attestations de la période classique.
[1147] Voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».
[1148] D. Barthélémy, *La bataille de Bouvines*, Paris, 2018, p. 93-94). Au début du XIVe siècle, il montait lors de certaines levées jusqu'à 1:3 ou 1:4 (Ph. Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, 2003[8], p. 250.
[1149] Xénophon, *Helléniques*, VI, 1, 19. Elle aurait pu mobiliser 8 000 cavaliers, 20 000 hoplites ; encore n'a-t-on pas le chiffre des peltastes, qui seraient innombrables. Effectifs très imposants, qui doivent être considérées avec beaucoup de prudence.
[1150] W. W. Tarn, *Hellenistic Military and Naval Developements*, Cambridge, 1930, p. 11 et 26.

le contraste est encore plus frappant (les chiffres médiévaux prenant eux en compte archers et arbalétriers).

En termes d'armement, la principale innovation[1151] de l'époque hellénistique fut la diffusion de boucliers de cavalerie. Dès la fin du IVe siècle, des cavaliers commencèrent à se couvrir de telles armes, plus précisément d'*aspides* à bordure, très proche sinon identique de celles des hoplites[1152]. Ils le firent probablement à l'imitation des cavaliers tarentins[1153] qui servirent dans les troupes des Diadoques puis dans certaines armées civiques[1154], comme celle d'Athènes[1155]. Au siècle suivant apparut un autre type de bouclier de cavalerie. En effet, on retrouve sur de nombreux reliefs un bouclier rond et plat muni d'une spina centrale qui rappelle immédiatement par sa construction le *thureos* des fantassins. La majorité des témoignages datent des IIe et Ier siècles. Plusieurs représentations ont été retrouvées en Macédoine : à Amphipolis et à Kalindoia[1156], sur la base du lion qui trônait sur le tumulus de Kasta près d'Amphipolis[1157]. En Asie Mineure, il apparaît sur une stèle funéraire du IIe siècle retrouvée à Daskyleion[1158] et sur une autre, du Ier siècle, mise au jour près de Miletopolis[1159]. Il est aussi visible sur la frise d'armes du propylée du temple d'Athèna Niképhoros à Pergame[1160]. Ces représentations pourraient être rapprochées d'un inventaire du Néôrion de Délos du milieu du IIe siècle. On y trouve mention d'un « *thureos* de cavalerie », θυρεὸν ἱππικὸν[1161], bien distingué d'un « *thureos* d'infanterie » en bois, θυρεὸ[ν] πεζικὸν[1162]. Cette inscription atteste l'existence d'une distinction entre deux types de *thureoi* qui fait fortement écho à la différenciation que l'on peut observer dans l'iconographie contemporaine. Le bouclier rond et plat à spina des

[1151] Pour le cas particulier des *xystophoroi*, voir *infra* IV.3. « Les cavaliers et les dynamiques du choc ».
[1152] Voir *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe siècle *a.C.* ».
[1153] Déjà le monde étrusque du Ve siècle connaissait des cavaliers porteurs de bouclier qui n'étaient pas des hoplites montés : J. R. Jannot, « À propos des cavaliers de la tombe Querciola. Développement d'une nouvelle cavalerie à l'aube du IVe siècle ? », *MEFRA* 107, 1995, p. 20 ; A.-M. Adam, « Aspects de l'iconographie des cavaliers en Étrurie du VIe au IVe siècle avant notre ère : représentation et idéologie », *MEFRA* 107, 1995, p. 73. Leur armement était adapté, la cuirasse et les cnémides étant délaissées. Il est probable que ces premières expériences inspirèrent celles menées dans le Sud de la péninsule, qui aboutirent au type du cavalier tarentin.
[1154] J.-Chr. Couvenhes, « *Tarantinoi*, *hipparchoi*, tarentinarques, *tarantinarchia* de l'époque hellénistique (IVe-Ier siècles av. J.-C.) », *HiMA* 9, 2020, p. 145-148.
[1155] G. R. Bugh, « Cavalry Inscriptions », *loc. cit.*, p. 88 (un décret des Tarentins, ici sans doute des mercenaires, et des cavaliers en l'honneur de leurs officiers est daté de 282/1 : *SEG* XLVI 167 ; aussi *IG* II^3 4 266 pour un butin consacré par ces Tarentins au début du IIIe siècle).
[1156] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 53 et pl. III a et b.
[1157] A. Corso, « The sculptures of the tumulus Kasta », *Journal of Intercultural and Interdisciplinary Archaeology* 2, 2015, p. 194, fig. 2.
[1158] E. Pfuhl et H. Möbius, *Die ostgriechischen grabreliefs*, Mayence, 1979, n° 1429.
[1159] E. Pfuhl et H. Möbius, *ibid.*, n° 1399.
[1160] L. Pernet, « Les représentations d'armes celtiques sur les monuments de victoire aux époques hellénistique et romaine. De la statue de l'Étolie vainqueur à l'arc d'Orange : origine et mutation d'un stéréotype », dans H. Ménard et R. Plana-Mallart (éd.), *Contacts de culture, constructions identitaires et stéréotypes dans l'espace méditerranéen antique*, Montpellier, 2013, p. 29, fig. 11, 5, c.
[1161] *ID* 1403 B b I, l. 40.
[1162] *ID* 1403 B b I, l. 85. Le bouclier de cavalerie était exposé avec le reste d'une riche panoplie : casque avec cornes et paragnathides recouvert d'or, un mors en argent, une « cuirasse de lin agrémentée de médaillons d'or » (*ID* 1403 B b I, l. 41-42. G. Roux, « L'inventaire 1403 du Néôrion de Délos », *BCH* 113, 1989, p. 264-265).

cavaliers se différenciait du *thureos* plat à spina des fantassins qui était toujours d'une forme allongée[1163]. Tite-Live nous apprend qu'en 170 les Alabandiens envoyèrent une ambassade à Rome qui emporta avec elle trois cents *scuta equestria*[1164]. Il s'agit de la traduction latine exacte de « *thureoi* de cavalerie », et il paraît très probable que Tite-Live ait emprunté cette expression à Polybe. Le *thureos* que les Romains adoptèrent aux dires de Polybe en remplacement de leur ancien bouclier était donc certainement le *thureos* rond de cavalerie, apparemment de construction plus solide[1165]. Les origines de ce bouclier sont assez obscures. Polybe en fait une arme grecque. La plus ancienne représentation se trouverait sur une stèle funéraire d'Apollonia d'Illyrie, daté de façon très large du IIIe siècle[1166]. Il est donc probable que l'arme apparut dans le courant de ce siècle, en Grèce propre, mais le manque de documents ne permet guère de se montrer plus précis[1167].

La ruse et la force étaient deux visages complémentaires de la guerre, bien que souvent opposés, et ce lien étroit se retrouvait dans les pratiques. Si la force restait le domaine par excellence des hoplites, ces derniers n'étaient en aucun cas enfermés dans cette configuration combattante. Ils prenaient part à la grande majorité des actions militaires, notamment celles de la guerre « ordinaire ». Ils ajustaient quand cela était nécessaire leur équipement et endossaient le rôle du « peltaste ». Force était de faire des concessions à l'*ethos* martial, de s'adapter aux exigences de la guerre et de renoncer à lutter dans le seul « beau » combat hoplitique. Ce besoin de polyvalence, déjà perceptible au début du IVe siècle, on le retrouve à l'époque hellénistique dans les formations éphébiques. Au IIIe siècle, l'adoption par un nombre considérable d'hoplites du *thureos*, le bouclier des Celtes, représentait, au fond, l'aboutissement logique de ce phénomène. Dans les opérations de la guerre « ordinaire », l'hoplite n'était toutefois que l'un des acteurs, et se voyait parfois (mais pas toujours) relégué au second plan. Les *psiloi*, les autres piétons légers et surtout les cavaliers étaient tout aussi redoutables, sinon plus dans certaines configurations. Leurs armes comme leur mobilité leur conféraient de puissants avantages. Dans

[1163] P. F. Stary, « Ursprung und Ausbreitung der eisenzeitlichen Ovalschilde mit spindelförmigem Schildbuckel », *Germania* 59, 1981-2, p. 301-304 et fig. 6.
[1164] Tite-Live, XLIII, 6, 6.
[1165] Polybe, VI, 25, 10. P. Couissin, *Les armes romaines*, Paris, 1926, p. 251-253, s'opposait au rapprochement du bouclier rond de cavalerie des Grecs avec le nouveau *thureos* des Romains car il pensait que le premier était appelé *aspis*. L'explication ici présentée lèverait cette difficulté.
[1166] A. Eggebrecht, *Albanien : Schätze aus dem Land der Skipetaren*, Mayence, 1988, p. 410, n° 325.
[1167] D. Knoepfler, *Décrets érétriens de proxénie et de citoyenneté*, Lausanne, 2001, p. 394-397, fig. 78, à propos d'un relief sculpté d'Érétrie montrant un *thureos* de cavalerie : « c'est donc avec un assez haut degré de vraisemblance que l'on peut rapporter ce fragment de stèle à un décret honorant un homme de guerre, très probablement macédonien ou agissant pour le compte de la Macédoine » (p. 397). D. Knoepfler pense au décret de Ménédème pour la victoire de ce roi à Lysimacheia. Ce serait la plus ancienne attestation du bouclier. Il n'est toutefois pas assuré qu'il était en usage au début du règne d'Antigone Gonatas, et l'en-tête sculpté aurait pu convenir à tout décret de la fin du siècle en l'honneur d'un officier macédonien.

la guerre « ordinaire », les « autres guerriers » pouvaient faire de l'ombre aux hoplites. En conséquence, ces derniers ne rêvaient que de grandes confrontations.

Conclusion de la première partie

Au terme de cette première partie, on voit clairement les nombreuses insuffisances des approches centrées sur les grands événements guerriers, au premier rang desquels les batailles rangées, pour définir ce qu'étaient les expériences combattantes des quatre siècles étudiés. Le caractère polymorphe du phénomène guerrier se lit jusque dans les institutions militaires des communautés de l'espace égéen, qui s'adaptaient aux objectifs de chaque opération : elles disposaient de procédures permettant d'organiser des levées en masse pour leurs grandes campagnes, même dans les petites cités, et d'autres pour effectuer les mobilisations partielles que demandaient les entreprises limitées. Les multiples formes de la guerre apparaissent encore plus nettement lorsque l'on aborde le déroulement des campagnes militaires, qu'elles fussent ou non de grande envergure. Un constat s'impose : la bataille rangée était un événement rare. Car il n'était nul besoin de s'engager dans une telle affaire, des plus dangereuses, pour obtenir des avantages significatifs : pour un agresseur, la dévastation des terres de son ennemi était un résultat satisfaisant. Pour un défenseur, parvenir à limiter ces ravages par une série d'actions de faible ampleur était une réussite. Les coups de main s'intégraient alors, d'un côté comme de l'autre, à un plan d'ensemble destiné à user l'ennemi. Ainsi, les déplacements des armées en campagne ou les mouvements défensifs des communautés agressées engendraient une foule d'actions secondaires. Bien souvent, on en restait là, et ce principe général resta partagé par la majorité des acteurs jusqu'à la fin de l'époque hellénistique. En outre, lorsque l'on cherchait à pousser son avantage, à s'avancer contre les villes ou à proposer la bataille, on ne mettait pas fin à la « petite » guerre : entre les armées rapprochées, les engagements seraient fréquents ; en siège, le temps de l'investissement et des travaux serait celui des ruses et des attaques surprises.

Ces multitudes de combats limités constituaient en vérité le lot commun de la plupart des combattants : ils étaient leurs principales expériences de la guerre et de ses violences. À ce titre, on peut la qualifier de guerre « ordinaire ». L'étude des réalités de la guerre « ordinaire » montre sa relative stabilité : elle n'a connu que peu de bouleversements en quatre siècles. Les accrochages et les tentatives sur les groupes de fourrageurs étaient déjà des tactiques bien connues au début du IVe siècle. Une grande armée en campagne restait, au IVe comme au Ier siècle, un essaim destructeur dont les nuées couvraient les terres envahies pour en tirer butin et ressources. La très ancienne pratique du raid limité, lancé depuis une place, ville ou point fort, s'observe encore à la basse époque hellénistique. Par moment, les raids n'avaient d'autre but

que d'exercer une pression sur l'adversaire, en menaçant des espaces habités. En d'autres circonstances, ils étaient motivés par la rapacité et l'envie de réaliser une opération rentable, de faire de la guerre un temps de profit. En règle générale, l'une et l'autre de ces considérations se trouvaient réunies.

On peut néanmoins remarquer l'apparition de nouvelles mesures pour faire face à ces entreprises. La fréquence des courses ne fut en effet pas sans conséquences sur l'évolution des stratégies de défense des territoires, comme semblent en témoigner la multiplication des points fortifiés aux frontières ou auprès des espaces habités éloignés du centre urbain principal. Si les forts pouvaient retenir un temps sur les confins une armée d'invasion, ils constituaient surtout un refuge pour les populations établies à proximité, et leur garnison assurait la protection des terres environnantes contre les razzias d'un ennemi. D'un autre côté, ils représentaient des bases arrières idéales pour lancer ce type d'agression. Le développement des forteresses donna des points d'appui pour la guerre de course traditionnelle. Si l'on ne peut exclure l'usage de fortins éphémères aux périodes plus anciennes, l'apparition puis la diffusion dans le courant des IVe et IIIe siècles de ces places fortes permanentes constituaient une innovation importante. Ce nouveau paysage militaire, qui se dessina progressivement et selon des rythmes propres à chaque territoire, devait se maintenir jusqu'à la fin de l'époque hellénistique. Il constitue l'un des principaux traits spécifiques de la période. Mais c'est sans doute dans le domaine de la « grande » guerre que l'on observe les changements les plus significatifs. Non pas tant dans l'approche de la bataille rangée, qui resta fort prudente jusqu'à la fin de la période, qu'en matière d'effectifs et de dispositifs tactiques pour les combats rangés et les pratiques de l'assaut en siège[1168]. On voit ainsi certaines grandes armées hellénistiques, en particulier les armées royales, atteindre des tailles inédites. Certes, les chiffres sont parfois exagérés, mais la nouvelle puissance des forces des souverains n'est pas une illusion. De même, l'apparition, le développement et la propagation de nouvelles armes et tactiques, comme les panoplies et formations macédoniennes, changèrent les visages des batailles.

Semblent ainsi apparaître deux temps bien distincts dans l'histoire du fait combattant entre le IVe et le Ier siècle : le temps long de la guerre « ordinaire », celle-ci restant fondée, malgré des aménagements, sur des tactiques anciennes et de vieilles ruses de guerre, et le temps de la « grande » guerre, de la bataille et de l'assaut contre les villes, qui connut quant à lui les évolutions les plus marquantes. C'est en fait ces deux temps guerriers qui formeront la structure de la deuxième partie de cette étude, chacun étant ramené à la facette de la guerre qui l'incarnait le mieux : la ruse pour la guerre « ordinaire », la force pour la « grande » guerre.

[1168] Voir *infra* V.2. « Combats de remparts, de brèche et de rue ».

Armés de ces considérations sur les contours du groupe des combattants, les doctrines et les organisations militaires, les opérations, les principes tactiques et les armements, il est possible de rentrer de plein pied dans l'analyse des dynamiques combattantes.

Partie 2. Les dynamiques combattantes : conjurer le face à face

Pandare a tiré sa flèche sur Ménélas et donné le signal du combat[1169] : les Troyens s'avancent contre les Achéens[1170]. Agamemnon et les autres chefs encouragent leurs hommes[1171], tancent vertement ceux qui hésitent devant l'ennemi[1172]. Arrive enfin le premier choc[1173] ; des héros tombent des deux côtés dans le face à face[1174]. Mais déjà la violence de la lutte fait céder les Troyens : « les *promachoi* reculent et, avec eux, l'illustre Hector. Les Argiens alors poussent un grand cri et tirent leurs morts ; puis ils s'élancent loin en avant », χώρησαν δ' ὑπό τε πρόμαχοι καὶ φαίδιμος Ἕκτωρ· Ἀργεῖοι δὲ μέγα ἴαχον, ἐρύσαντο δὲ νεκρούς, ἴθυσαν δὲ πολὺ προτέρω[1175]. Athéna enflamme les armes et la fureur de Diomède afin de bousculer les dernières résistances[1176]. Diomède fait un massacre et « les Troyens aussitôt plient sous les Danaens. Chacun des chefs fait sa proie d'un guerrier », Τρῶας δ' ἔκλιναν Δαναοί· ἕλε δ' ἄνδρα ἕκαστος ἡγεμόνων[1177]. Chacun a son homme, son fuyard à abattre[1178]. Au milieu de la déroute, Sarpédon adresse de durs reproches aux Troyens qui défendent bien mal leur ville. Hector, blessé par ces paroles, rassemblent les siens[1179] et les ramènent au combat : « les voici qui se retournent et font face aux Achéens. Les Argiens résistent à leur tour et, loin de fuir, font bloc », οἳ δ' ἐλελίχθησαν καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν· Ἀργεῖοι δ' ὑπέμειναν ἀολλέες οὐδὲ φόβηθεν[1180]. Les deux camps s'observent et attendent. Puis, après de nouvelles exhortations des chefs[1181], la lutte reprend[1182]. Mais Arès et Enyo marchent avec les Troyens, et Diomède ordonne aux Achéens de faire retraite pied à pied[1183]. Le face à face dure jusqu'à ce que Diomède pousse à la fuite Arès[1184]. Alors les héros des Achéens mettent en déroute et massacrent les Troyens[1185]. Mais Énée et Hector parviennent encore une fois à reconduire les fuyards à la bataille : « les voici qui font volte-face et tiennent tête aux Achéens. Les Argiens reculent et s'arrêtent de

[1169] Homère, *Iliade*, IV, 100-147.
[1170] Homère, *Iliade*, IV, 221.
[1171] Homère, *Iliade*, IV, 231-239 ; 250-328.
[1172] Homère, *Iliade*, IV, 240-249 ; 329-348 ; 365-403.
[1173] Homère, *Iliade*, IV, 446-449.
[1174] Homère, *Iliade*, IV, 450-504.
[1175] Homère, *Iliade*, IV, 505-507, traduction P. Mazon, légèrement modifiée.
[1176] Homère, *Iliade*, V, 4-8.
[1177] Homère, *Iliade*, V, 37-38.
[1178] Homère, *Iliade*, V, 37-84 ; le passage décrit la mort de nombreux Troyens frappés dans le dos pendant la déroute.
[1179] Homère, *Iliade*, V, 493-496.
[1180] Homère, *Iliade*, V, 497-498 ; en 505, les cochers tournent bride et ramènent les chars au combat.
[1181] Homère, *Iliade*, V, 519-532.
[1182] Homère, *Iliade*, V, 533-589.
[1183] Homère, *Iliade*, V, 600-607. Ajax, fils de Télamon, a beau abattre un adversaire, il ne peut le dépouiller : il doit suivre le mouvement et reculer (610-626).
[1184] Homère, *Iliade*, V, 835-871.
[1185] Homère, *Iliade*, VI, 1-74.

tuer », οἳ δ᾽ ἐλελίχθησαν καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν· Ἀργεῖοι δ᾽ ὑπεχώρησαν, λῆξαν δὲ φόνοιο[1186].

C'est un fait bien connu : l'*Iliade* fut la matrice de tous les récits de combat[1187]. Le récit alterne entre le tableau du mouvement général des combats et les descriptions des affrontements individuels au plus près des acteurs[1188]. Les secondes prennent place dans le premier et ne peuvent être comprises sans ce contexte[1189]. L'alternance offre des possibilités narratives, tout en facilitant la structuration et donc la mémorisation du poème par ses cycles. Ce n'est bien entendu pas l'analyse des pratiques combattantes de l'épopée qui intéresse cette étude[1190]. Les passages cités importent car leur structure comme le vocabulaire qu'ils mobilisent ont servi de fondations, avec des aménagements, aux textes historiques : on rencontre déjà dans l'*Iliade* l'ossature des récits combattants, qui perdura dans le monde grec jusqu'à l'époque impériale, en particulier les formules et les expressions des dynamiques combattantes[1191], c'est-à-dire des mouvements et des temporalités des affrontements. Quoi de plus constant en effet durant cette longue période que l'alternance des temps de face à face, d'effondrement, de poursuite et de renversement ? Rien d'étonnant donc à ce conservatisme : les Grecs tenaient, depuis longtemps, les mots qui leur permettaient de raconter les mouvements de leurs combats.

Dès le premier engagement de l'*Iliade* apparaissent les verbes essentiels : μένω, ὑπομένω, κλίνω, ὑποχωρέω, φεύγω. Ils indiquaient le fait de « tenir » face à une attaque, de la « supporter », ou au contraire de « céder », de « reculer » et, plus grave encore, de « fuir ». Grâce à ces verbes, il était possible d'animer une action. À travers le récit se montraient ainsi l'immobilité courageuse d'un groupe, l'avancée conquérante d'un autre, le reflux dramatique des fuyards ; à chaque attitude et à chaque évolution son verbe. Les historiens reprirent le principe. Xénophon utilise surtout deux verbes pour décrire la réaction des combattants face à un assaut : μένω (ou ὑπομένω), mais aussi δέχομαι, « recevoir ». Avec ce dernier, il forme une expression qui a toute chance d'avoir été d'usage courant dans le monde militaire : on disait que des hommes « ne recevaient » pas une attaque lorsqu'ils cédaient devant celle-ci. Plus

[1186] Homère, *Iliade*, V, 106-107, traduction P. Mazon.
[1187] J. E. Lendon, « Battle Descriptions in the Ancient Historians, Part 1 : Structure, Array and Fighting », *G&R* 64, 2017, p. 49-54.
[1188] J. Latacz, *Kampfparänese, Kampfdarstellung und Kampfwirklichkeit in der Ilias, bei Kallinos und Tyrtaios*, Munich, 1977, p. 68-74. Voir aussi J. E. Lendon, « Battle Descriptions », *art. cit*., p. 50 notes 28 et 29 pour la bibliographie sur le sujet.
[1189] Cela ne signifie pas pour autant que les deux s'accordent parfaitement, et qu'il en ressort toujours un tableau intelligible. Il faut faire la part, avec A. M. Snodgrass, « The 'Hoplite Reform' Revisited », *DHA* 19, 1993, p. 47-61, en particulier p. 49-52, des nécessités du poème et de sa construction.
[1190] Pour une telle approche voir : H. van Wees, « The Homeric Way of War : The 'Iliad' and the Hoplite Phalanx (I)-(II) », *G&R* 41, 1994, p. 1-18 et 131-155.
[1191] Dynamiques qui appartiennent à « un temps humain, vécu », mais avec lequel « les Dieux peuvent jongler à volonté » : P. Vidal-Naquet, « Temps des dieux et temps des hommes », *Revue de l'histoire des religions* 157, 1960, p. 58 (= P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, 1991 [1981], p. 72-73). Certaines déroutes ne sont provoquées que par les actions des hommes, d'autres par les interventions divines.

précisément, elle signifiait qu'ils n'attendaient pas que leur ennemi arrivât au corps à corps. Ainsi, dans l'*Anabase*, pour décrire une débâcle des « Barbares » avant l'aboutissement d'une charge des Grecs, Xénophon se contente d'indiquer sobrement : « ils ne (les) reçurent pas », οἱ δὲ οὐκ ἐδέξαντο[1192]. Cette expression, et celles qui en étaient dérivées furent inlassablement réutilisées par les auteurs postérieurs[1193], au premier rang desquels se trouve Polybe[1194]. De même, ἐγκλίνω est souvent utilisé pour rendre l'effondrement en masse d'une formation[1195]. La réitération de ces procédés ne doit pas surprendre car, comme le rappelle P. Pédech : « la répétition des mêmes formules traduit une préoccupation scientifique »[1196]. En prélevant au fond commun du langage militaire, on souhaitait rendre les descriptions autant claires que synthétiques. Les Latins avaient le leur, dont on retrouve la trace chez Tite-Live. Ce dernier indique régulièrement dans ses descriptions de combat qu'un groupe a cédé « au premier assaut », *primo impetu*[1197]. *Impetus* désigne, comme ἔφοδος en grec[1198], un assaut, qui n'implique d'ailleurs pas un combat au corps à corps[1199]. Plier « au premier assaut », c'était précisément se dérober face à une attaque. Ainsi, lors d'un engagement des Romains contre Syphax lors de la seconde guerre punique, « les Massaesyles ne purent soutenir ni le premier choc, ni même la simple vue des enseignes et des armes romaines », *tum uero Masaesulii non modo primum impetum sed ne conspectum quidem signorum atque armorum tulerunt*[1200].

[1192] Xénophon, *Anabase*, III, 4, 4 ; IV, 2, 7 ; IV, 3, 31 ; V, 4, 24 ; VI, 5, 17. Le fait est évident dans ce passage (VI, 5, 27) : « mais quand en toute hâte s'avança à la rescousse la phalange des hoplites, qu'en même temps sonna la trompette, quand les Grecs entonnèrent le péan, puis poussèrent le cri de guerre, quand tous ensemble ils abaissèrent leurs lances, alors les ennemis, loin de les recevoir, se sauvèrent », ἀλλ' ἐπεὶ ὑπηντίαζεν ἡ φάλαγξ τῶν ὁπλιτῶν ταχὺ πορευομένη καὶ ἅμα ἡ σάλπιγξ ἐφθέγξατο καὶ ἐπαιάνιζον καὶ μετὰ ταῦτα ἠλάλαζον καὶ ἅμα τὰ δόρατα καθίεσαν, ἐνταῦθα οὐκέτι ἐδέξαντο οἱ πολέμιοι, ἀλλὰ ἔφευγον (traduction P. Masqueray, légèrement modifiée).

[1193] Sur le modèle homérique des historiens : F. W. Walbank, « History and Tragedy », *Historia* 9, 1960, p. 216-234.

[1194] Sur le rapport de Polybe avec ses prédécesseurs : B. C. McGing, *Polybius' Histories*, New York-Oxford, 2010, p. 52-66 et B. Gibson, « Polybius and Xenophon : The Mercenary War », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World. Essays in Memory of F.W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 164-172.

[1195] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* IV, Berkeley, 1985, p. 69-71, en particulier p. 69 : « *the meaning conveyed is not a break-through but a complete rout* ». Ce vocabulaire martial se retrouve d'ailleurs dans les inscriptions hellénistiques, par exemple dans les éloges des ambassadeurs qui pouvaient préciser que ces derniers n'avaient pas cédé (οὔτε ἐκκλίνων) devant les dangers de leur mission : J. et L. Robert, *La Carie* II, Paris, 1954, p. 305-306. Voir les attestations rassemblées par W. Blümel, *I. Nordkarien* 110, p. 46.

[1196] P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 36.

[1197] Tite-Live, XXXII, 30, 10-11 ; XXXIV, 20, 7 ; XXXVIII, 41, 7.

[1198] Il peut aussi être utilisé à l'échelle opérationnelle, pour désigner une offensive ou une invasion, comme celle des Galates chez Polybe : Polybe, IX, 31, 3. De même en V, 45 ; V, 55 ; V, 67 ; V, 77 ; IX, 28 ; IX, 40, 1, 5 et 6 ; X, 27, 11 ; XII, 11b, 2.

[1199] Tite-Live peut l'employer pour le harcèlement de la cavalerie numide : Tite-Live, XXV, 36, 3. De même, il faut traduire prudemment certaines expressions grecques, comme celle indiquant ordinairement un corps à corps, un combat ἐν χερσὶν. La formule peut parfois simplement évoquer le commencement d'une bataille, le fait que les deux camps « en viennent aux mains », s'apprêtent pour l'assaut, sans signifier davantage. Ainsi à Cynoscéphales, Polybe, XVIII, 24, 9, écrit que « les ennemis (les Romains) en viennent aux mains », καὶ τῶν πολεμίων ἐν χερσὶν ὄντων. Mais le contact entre la phalange et la légion est alors loin de s'être fait : il faut encore attendre que les Macédoniens baissent leurs sarisses, que les troupes légères romaines se retirent dans les intervalles, puis qu'on lance la charge pour arriver au corps à corps (Polybe, XVIII, 24, 9-10 et 25, 1).

[1200] Tite-Live, XXX, 11. D'autres exemples : XXXII, 30, 10 ; XXXIV, 20, 7 ; XL, 48, 3-6. Inversement, à propos d'un combat contre les Ligures, Tite-Live, XXXVI, 38, 3, précise que ces derniers résistèrent contre toute attente

Ce phrasé militaire, certes parfois sec et décevant pour qui voudrait mener une étude du « visage de la bataille », constitue en fait un langage des plus utiles pour saisir et étudier les comportements et les évolutions des groupes[1201]. On approchera dans cette partie les combats par le haut, avec une vue surplombante des actions guerrières, afin de déterminer leur durée et les mouvements des masses de combattants. L'enquête abordera successivement les différentes formes des affrontements, en commençant avec les actions qui formaient le cœur de la guerre « ordinaire » et donc les dynamiques combattantes provoquées par l'emploi de la ruse. Dans un second temps, on s'intéressera aux dynamiques et aux actions liées à l'emploi de la force, épreuves moins fréquentes mais qui attiraient tous les regards. Commençons par celles qui dominaient le « paysage » guerrier et, de ce fait, étaient les plus familières aux hommes en guerre.

III. La « ruse » : effets de surprise et dynamiques des combats

La ruse donnait bien des formes aux combats et étudier son effet comme celui de la surprise permet de mettre en évidence un point essentiel : le poids des configurations et des circonstances dans les dynamiques combattantes. Car la ruse se déclinait en un grand nombre de lieux, de temps et de pratiques, qu'il conviendra d'aborder séparément. Il faudra s'intéresser à toutes les facettes de la guerre « ordinaire » [1202] : les attaques à l'improviste, à grande échelle mais aussi dans les petites opérations, les campagnes faites d'accrochages et d'escarmouches ; aussi les embuscades et les attaques surprises menées contre ou depuis les espaces fortifiées ; enfin, les pratiques de la guerre navale qui relevaient de la ruse. Cette enquête proposera une analyse poussée tactiques guerrières hors du temps des batailles rangées, qui a trop souvent concentré l'attention des chercheurs. Dans le même temps, on tentera de saisir quels étaient les temporalités et les mouvements de ces combats ordinaires.

---

au premier choc. La victoire *primo impetu* se distinguait des combats frontaux de longue durée lors desquels « ni l'un ni l'autre parti ne cédant, des hommes du premier rang des deux camps tombaient », *cum cedentibus neutris ex parte utraque primores caderent* : XLII, 7, 10.

[1201] Il peut passer pour stéréotypé, au point que Lucien s'était plu à en faire une parodie. Dans sa description du combat imaginaire entre les forces du Soleil et de la Lune, il présente ainsi la première charge : « l'aile gauche des Héliotes fut immédiatement mis en fuite, sans recevoir la charge des Hyppogypes, aussi nous les poursuivions et les massacrions », καὶ τὸ μὲν εὐώνυμον τῶν Ἡλιωτῶν αὐτίκα ἔφυγε οὐδ' εἰς χεῖρας δεξάμενον τοὺς Ἱππογύπους, καὶ ἡμεῖς εἰπόμεθα κτείνοντες (Lucien, *Histoires vraies*, I, 17). La bataille entière est une caricature des récits de combat et reprend avec exactitude le vocabulaire qui les caractérise : cf. J. E. Lendon, « Battle Descriptions in the Ancient Historians, Part 1 : Structure, Array and Fighting », *G&R* 64, 2017, p. 39-40.

[1202] Voir *supra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ».

III.1. Accrochages et attaques à l'improviste

Pour analyser les dynamiques combattantes, il faut disposer de documents suffisamment précis sur le déroulé des affrontements. Or notre documentation ne permet pas de réaliser cette étude avec la même profondeur pour l'ensemble de la période considérée. En cause, le manque de textes, comme pour la première moitié du IIIe siècle, ou la nature des sources littéraires, qui représentent le matériau essentiel pour comprendre les mouvements des combats : les récits de Diodore pour la seconde moitié du IVe siècle et d'Appien pour le Ier siècle ne s'embarrassent guère du superflu et se concentrent sur les grandes actions militaires, jugées décisives par la postérité. Si de modestes engagements sont évoqués, il est bien rare qu'ils en donnent des descriptions précises, permettant d'en saisir les dynamiques. Force est donc de partir des temps que l'on connaît le mieux pour s'intéresser aux autres avec l'aide des premières analyses : la fin du IIIe et le début du IIe siècle, pour lesquels nous disposons des récits presque continus de Polybe et de Tite-Live.

Pour établir une classification des pratiques et des dynamiques guerrières, il convient de commencer par le recensement et l'observation des opérations qui rythmaient les campagnes militaires. Le texte qui se prête le mieux à cet exercice est le récit par Polybe des campagnes dirigées par Philippe V en Étolie et dans le Péloponnèse à la fin de l'année 219 et en 218. Selon A. Meadows, Polybe a pu se fonder sur les ἐφημερίδες qu'auraient continué de tenir Aratos au-delà du terme de ses *Mémoires* publiés[1203]. Exceptionnellement, on peut suivre l'entreprise des Macédoniens presque au jour près. Il suffit de se laisser guider. Au cœur de l'hiver, au moment du solstice le 22 décembre 219, Philippe arriva à Corinthe à la tête de 3 000 *chalkaspides*, 2 000 Peltastes, 300 Crétois et 400 cavaliers[1204]. À partir de ce moment et jusqu'au début du mois de février 218, Polybe suit le roi et ses hommes jour après jour[1205]. Le premier engagement ne se fit pas attendre. Les Éléens et leurs mercenaires[1206], ennemis du roi et des Achéens, ne soupçonnant pas la présence des Macédoniens dans le Péloponnèse en cette saison[1207], s'étaient avancés avec une petite armée depuis Psôphis pour ravager le territoire de Sicyone. Ils étaient en marche lorsque, le 23 décembre 219, le roi prit la route de Stymphale pour gagner Kaphyai.

[1203] A. Meadows, « Polybius, Aratus, and the History of the 140th Olympiad », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World. Essays in Memory of F.W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 111. Selon A. Meadows toujours, p. 110, le terme des *Mémoires* d'Aratos serait à placer à la fin de la 139e olympiade, en août 220.
[1204] Polybe, IV, 67, 6.
[1205] Le récit ici proposé des campagnes de 219 et 218 se fonde sur la chronologie établie par A. Meadows, « Polybius, Aratus », *loc. cit.*, p. 114-116.
[1206] Le stratège Euripidas avec 2 200 hommes et 100 cavaliers : Polybe, IV, 68, 1.
[1207] Sur l'importance des saisons dans les conceptions et les stratégies militaires, voir *supra* I. « Opérations militaires et contextes des combats ».

C'est à proximité de Stymphale, sur la passe du mont Apélauron[1208], que les deux avant-gardes (πρωτοπορεία) se rencontrèrent. Les Éléens ne disputèrent pas longtemps le passage et les Macédoniens purent s'avancer à leur rencontre[1209]. Si les premiers aperçurent bien vite le bronze des boucliers des *chalkaspides*, ils crurent que ces hommes étaient des Mégalopolitains[1210]. Conservant leur calme, ils entamèrent une retraite vers une hauteur proche, pensant pouvoir ainsi se préserver de cette phalange et éviter le combat. Mais leurs ennemis les serrèrent de près et, lorsqu'ils devinèrent enfin que les hommes qui les pressaient étaient des Macédoniens, leur surprise et leur épouvante furent telles qu'ils « prirent tous la fuite en jetant leurs armes », πάντες ὥρμησαν πρὸς φυγήν, ῥίψαντες τὰ ὅπλα[1211]. Les Macédoniens les prirent en chasse : un millier auraient perdu la vie dans cette déroute, 1 200 auraient été faits prisonniers[1212] et une centaine seulement seraient parvenus à s'échapper[1213]. Après sa victoire le roi prit la route de Psôphis et, le 31 décembre, il s'empara de la cité par un assaut de vive force. Lors de l'attaque, alors que les Éléens repoussaient difficilement par leurs tirs les Macédoniens qui tentaient l'échalade[1214], leurs mercenaires tentèrent une sortie[1215]. Les Crétois au service du roi les chargèrent immédiatement et « (les) forcèrent à fuir en désordre et en jetant leurs armes. Les serrant de près, au corps à corps, ils se précipitèrent avec eux par la porte », ἠνάγκασαν αὐτοὺς οὐδενὶ κόσμῳ ῥίψαντας τὰ ὅπλα φεύγειν. οἷς ἐπικείμενοι καὶ προσφέροντες τὰς χεῖρας συνεισέπεσον διὰ τῆς πύλης[1216]. Du côté des remparts, les Éléens, à court de munitions, ne purent empêcher les Macédoniens de prendre pied. Les défenseurs refluèrent vers l'acropole. Peu après, les survivants négocièrent leur reddition[1217]. Maître de cette cité, le roi put pousser un raid en profondeur sur les terres de ses ennemis. Jusqu'à la fin du mois de janvier 218, Philippe et son armée dévastèrent l'Élide[1218] puis la Triphylie[1219] et s'emparèrent de

[1208] Pour la localisation de la passe : W. K. Pritchett, « Philip's Campaign in the Peloponnesos in 219/8 B.C. », dans W. K. Pritchett, *Studies in Ancient Topography*, VI, Berkeley, 1989, p. 9-11.
[1209] Comme l'indique W. K. Pritchett, « Philip's Campaign », *loc. cit*., p. 10, le combat a probablement eu lieu dans la plaine de Stymphale et non dans la vallée de Skoteini-Psari. Les hauteurs que les Éléens espéraient atteindre se situent probablement au Nord de la plaine, en face de la passe de l'Apélaurôn, peut-être celles proches de la moderne Stymphale ou celles non loin du village actuel de Kalianoi. Polybe, IV, 69, 7, précise que certains Éléens périrent « par les précipices », ὑπὸ τῶν κρημνῶν, sans doute en tentant de gravir les montagnes pour échapper à leurs ennemis.
[1210] Polybe, IV, 69, 4-5 ; Antigone Dôson avait armé en *chalkaspides* des Mégalopolitains avant Sellasie : II, 65, 3.
[1211] Polybe, IV, 69, 6.
[1212] Pas moins de 6 inscriptions font référence aux procédures de rançon des prisonniers éléens : *IG* V 2, 351-356.
[1213] Polybe, IV, 69, 7. Chiffres à considérer avec prudence : voir *infra* VI.5 « Compter les morts ».
[1214] Polybe, IV, 71, 4-11.
[1215] Polybe, IV, 71, 7. Sur l'emplacement éventuel de la porte par laquelle les mercenaires sortirent : W. K. Pritchett, « Philip's Campaign », *loc. cit.*, p. 27. Les portes de Psôphis sont mal connues : M. P. Maher, *The Fortifications of Arkadian City States in the Classical and Hellenistic Periods*, Oxford, 2017, p. 319 et 323.
[1216] Polybe, IV, 71, 11-12, traduction J. de Foucault, légèrement modifiée.
[1217] Polybe, IV, 72, 2-3.
[1218] Polybe, IV, 73-75.
[1219] Polybe, IV, 77-80. Les Éléens avaient repris depuis peu la Triphylie aux Arcadiens : Polybe, IV, 77. Cf. J. Roy, « Les cités d'Élide », dans J. Renard (dir.), *Le Péloponnèse*, Rennes, 1999, p. 164-165 et C. Ruggeri, *Gli stati*

plusieurs places, la plupart sans avoir à combattre[1220], les victoires macédoniennes ayant éteint les velléités de résistance. Après une dernière expédition contre le fort dit *Teichos*[1221], sur le territoire de Dymè, le roi congédia ses Macédoniens pour le reste de l'hiver[1222].

Vers la fin du mois de mai 218, Philippe rappela et reforma son armée à Corinthe[1223]. Le roi et ses officiers prirent bientôt la décision de projeter la campagne par la voie maritime. Au début du mois de juin, les Macédoniens prirent la mer et mouillèrent devant Pronnoi, sur la pointe Sud-Est de l'île de Céphalonie, dont les cités étaient dans l'alliance étolienne. La place paraissant trop difficile à investir, ils continuèrent vers l'Ouest et débarquèrent bientôt près de Palè, cité de la péninsule située à l'extrémité occidentale de l'île, au Sud de la ville, dans la plaine. Celle-ci leur offrit des opportunités pour le fourrage et un emplacement propice à l'établissement d'un camp retranché[1224]. Les Macédoniens poussèrent rapidement leurs travaux jusqu'aux murs de Palè, qui furent minés[1225]. Lorsque la partie sapée s'effondra, les Peltastes attaquèrent la brèche. Ils dégagèrent et franchirent par trois fois la trouée sans que leur officier supérieur, Léontios, soucieux selon Polybe de faire échouer l'affaire, ne leur permit d'avancer au-delà. De nombreux Macédoniens furent blessés dans ces actions[1226]. Découragé, Philippe leva le siège et se dirigea avec la flotte vers le Nord et l'Étolie, s'engageant jusqu'au fond du golfe d'Ambracie pour débarquer à Limnée[1227]. L'armée macédonienne pénétra au cœur de l'Étolie, vidée d'une partie de ses défenseurs[1228], parcourant en une nuit la distance qui séparait Limnée de l'Achéloos[1229], et s'avança par la rive Sud du lac Trichonis jusqu'à Thermos[1230].

---

intorno a Olimpia. Storia e costituzione dell'Elide e degli stati formati dai perieci elei (400-362 a.C.), Stuttgart, 2004, p. 141-142.

[1220] Polybe, IV, 78 : Philippe s'empara d'Aliphéira (sur le statut de la cité en 219/8 : J. Roy, « Les cités d'Élide », *loc. cit*., p. 166), accompagné des « plus aptes à la tâche » τοὺς ἐπιτηδειοτάτους (les Peltastes, comme en V, 13, 5 ?), en escaladant la portion de rempart laissée sans défense : sur la localisation de ce secteur, voir W. K. Pritchett, « Philip's Campaign », *loc. cit*., p. 44-45 et M. P. Maher, *The Fortifications*, *op. cit*., p. 129. Si les mercenaires de la garnison fuirent alors vers la citadelle et se rendirent peu après, il y eut néanmoins préalablement une action contre les autres Macédoniens qui devaient faire diversion. On a proposé d'associer des pointes de flèches en fer (crétoises ?) retrouvées sur le site à ce combat : F. W. Walbank, *Commentary*, *op. cit*., p. 531.

[1221] Fort qui commandait le seul passage, aisé mais étroit, entre l'Achaïe et l'Élide : J. Roy, « Les cités d'Élide », *loc. cit*., p. 153.

[1222] Polybe, IV, 83, 1-3.

[1223] Polybe, V, 2, 1-10. Les effectifs macédoniens étaient comparables à ceux de la campagne de 219. Polybe, V, 2, 11, indique que Philippe avait à son arrivée à Patras 6 000 Macédoniens et 1 200 mercenaires. Il laissa néanmoins une partie de ses Crétois et des mercenaires des Achéens à Dymè : Polybe, V, 3, 2.

[1224] Polybe, V, 3, 5. Les Macédoniens, arrivant de l'Est, débarquèrent au Sud de la cité, où la plaine est la plus étendue, évitant ainsi de pénétrer trop profondément dans la baie d'Argostoli. Polybe, V, 4 indique en effet que les Macédoniens attaquèrent la ville du côté qui faisait face à Zakynthos, au Sud-Est, le seul facilement abordable.

[1225] Polybe, V, 4, 6-7.

[1226] Polybe, V, 4, 9-13.

[1227] Polybe, V, 5, 11-14.

[1228] Polybe, V, 5, 1 : le stratège Dorimachos avait mobilisé la moitié de l'armée étolienne pour faire campagne en Thessalie.

[1229] En fait son affluent le Kyathos, Polybe (V, 6-7) expliquant que les Macédoniens passèrent entre Stratos et Kônôpè/Arsinoia. Ce fut encore le Kyathos que les Macédoniens remontèrent depuis Kônôpè/Arsinoia jusqu'à Stratos : Polybe, V, 13, 9-10.

[1230] Pour l'itinéraire et la topographie des lieux : W. K. Pritchett, « The Route of Philip's March on Thermon in 218 B.C. », dans W. K. Pritchett, *Studies in Ancient Topography*, VI, Berkeley, 1989, p. 126-140.

Elle pilla le sanctuaire fédéral des Étoliens et son bas-plateau avant de prendre le chemin du retour. Les Étoliens, après avoir rassemblé à la hâte 3 000 hommes, tentèrent d'engager les Macédoniens lorsqu'ils reprirent leur marche[1231]. Ils passèrent Thermos puis « tombèrent sur les derniers (de l'armée du roi) », προσέκειντο τοῖς ἐσχάτοις, et mirent en désordre l'arrière-garde ; encouragés, « ils serrèrent de près (leurs ennemis), au corps à corps », ἐπέκειντο καὶ προσέφερον τὰς χεῖρας, les poursuivant sur le plateau[1232]. Le roi et ses officiers s'attendaient à une attaque et avaient déployé les Illyriens et les Peltastes en embuscade, au pied d'une hauteur[1233]. Ces derniers « fondirent sur ceux des ennemis qui, poussant leur attaque, s'étaient aventurés loin en avant. Le reste des Étoliens se mit alors à fuir à toutes jambes en dehors des chemins frayés. Cent trente d'entre eux tombèrent et le nombre des prisonniers ne fut guère moins élevé », ὧν διαναστάντων ἐπὶ τοὺς ἐπικειμένους καὶ προπεπτωκότας τῶν ὑπεναντίων, τοὺς μὲν λοιποὺς τῶν Αἰτωλῶν ἀνοδίᾳ καὶ προτροπάδην συνέβη φυγεῖν, ἑκατὸν δὲ καὶ τριάκοντα πεσεῖν, ἁλῶναι δ' οὐ πολὺ τούτων ἐλάττους[1234]. Face à l'assaut, les Étoliens s'étaient presque instantanément dispersés. Les vainqueurs purent achever leur descente vers le lac et progresser sans opposition jusqu'à Kônôpè/Arsinoia. Ils remontèrent ensuite le Kyathos jusqu'à Stratos, dans laquelle s'était enfermé un contingent considérable mais encore très inférieur à l'armée du roi : 3 000 fantassins et 400 cavaliers étoliens, ainsi que 500 Crétois[1235]. Philippe, sûr de sa force, souhaitait et attendit un combat. Mais la garnison ne se risqua pas hors des murs, et les Macédoniens se remirent en marche. Dans l'instant, des cavaliers étoliens saisirent l'occasion, firent une sortie et attaquèrent les derniers de la colonne[1236]. L'entreprise semblant connaître quelques succès, les Crétois et d'autres Étoliens rejoignirent bientôt les assaillants pour soutenir leur effort mais, lorsque les Illyriens arrivèrent au secours de l'arrière-garde, « les cavaliers étoliens et les mercenaires plièrent et se sauvèrent de tous côtés », ἐνέκλιναν καὶ σποράδην ἔφευγον οἱ τῶν Αἰτωλῶν ἱππεῖς καὶ μισθοφόροι[1237]. Une centaine furent rattrapés et tués[1238]. Après ce combat, les Macédoniens ne furent plus inquiétés ; ils retrouvèrent bientôt leurs navires à Limnée.

[1231] Polybe, V, 13, 3.
[1232] Polybe, V, 13, 4. L'armée macédonienne avait commencé sa descente vers Pamphia, qu'il faudrait situer, selon W. K. Pritchett, « The Route of Philip's March », *loc. cit*., p. 128-130, près du village moderne de Sitaralona.
[1233] Le texte de Polybe suggère que le combat eut lieu non loin du sanctuaire. Philippe utilisa peut-être une des avancées du massif du Mégas Lakkos sur le plateau (comme celle située juste à l'Est de Petrochori) pour dissimuler les Peltastes et les Illyriens aux Étoliens qui arrivaient du Nord-Est (Polybe parle d'une hauteur dominant la descente). Il n'aurait pas été difficile pour les royaux de charger les poursuivants, trop « confiants dans les lieux », πιστεύοντες τοῖς τόποις (Polybe, V, 13, 4), qui auraient dépassé dans leur poursuite le relief. Ce serait alors dans ce même massif que les Étoliens en fuite trouvèrent refuge après leur échec (Polybe précise qu'ils s'enfuirent « par des chemins impraticables », ἀνοδίᾳ).
[1234] Polybe, V, 13, 6, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.
[1235] La cité de Stratos disposait d'une large enceinte et, comme le note W. K. Pritchett, « The Route of Philip's », *loc. cit*., p. 139, il est hors de doute qu'elle pouvait accueillir une telle garnison.
[1236] Polybe, V, 14, 3-4.
[1237] Polybe, V, 14, 5, traduction P. Pédech.
[1238] Polybe, V, 14, 6.

Au même moment, tandis que les Lacédémoniens étaient repoussés de Tégée[1239], les Éléens dévastèrent le territoire de Dymè et attirèrent hors des murs les cavaliers de la cité. Ils leur tendirent une embuscade, les « mirent facilement en déroute », ῥᾳδίως ἐτρέψαντο, tuèrent durant la poursuite de nombreux Galates[1240] et capturèrent plusieurs citoyens[1241]. Au Nord, les Macédoniens quittaient le golfe d'Ambracie. Ils embarquèrent et rejoignirent Corinthe, d'où ils lancèrent une expédition contre la Laconie. En moins de trois jours ils arrivèrent devant Sparte et poussèrent ensuite jusqu'à Gythéion, ravageant avec méthode la *chôra* laconienne[1242]. Pendant ce temps, leurs renforts messéniens, arrivés en retard devant Tégée, établirent un camp devant le fort de Glyppia, à la frontière de l'Argolide et de la Laconie. Le roi de Sparte Lycurge, informé, prit avec lui des mercenaires et quelques Lacédémoniens. Ils arrivèrent au point du jour et se jetèrent sur les Messéniens qui « en voyant apparaître les ennemis se hâtèrent de tout abandonner pour se réfugier dans la place », ἅμα γὰρ τῷ συνιδεῖν ἐπιφαινομένους τοὺς πολεμίους ἀφέμενοι πάντων σπουδῇ πρὸς τὸ χωρίον προσέφυγον[1243]. La rapidité de leur fuite et la proximité des remparts permit à la majorité des Messéniens d'en réchapper : huit cavaliers se retrouvèrent malgré tout séparés du groupe et furent tués[1244]. Après cette victoire, Lycurgue et ses hommes ne tardèrent pas à rejoindre Sparte pour s'opposer aux Macédoniens. Ces derniers quittèrent le Sud de la Laconie pour revenir près d'Amyclées, continuant de tout dévaster sur leur passage[1245]. Lycurgue et 2 000 hommes s'établirent sur les hauteurs du Ménélaion[1246], dans l'intention de s'en prendre à l'armée macédonienne pendant sa marche ; elle ne devait pas quitter impunément la Laconie[1247]. Face à la menace, Philippe et ses officiers prirent la décision de déloger les Lacédémoniens de leur position. Les mercenaires affrontèrent les Lacédémoniens dans un combat à distance[1248], sans parvenir à les repousser des hauteurs. Mais l'assaut fut bientôt relancé par les Peltastes, tandis que les Illyriens entamaient un contournement : « effrayés de voir arriver sur eux l'infanterie lourde, (les Lacédémoniens)

[1239] Polybe, V, 17, 1-2, les Lacédémoniens étaient parvenus à entrer dans la ville mais les Tégéates, repliés dans la citadelle, réussirent à les en déloger. Une inscription célébrerait le courage montré par deux citoyens en cette circonstance : *IG* V 2, 16 (voir *infra* V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues »).
[1240] Il s'agissait des cavaliers galates amenés par le roi Philippe et laissés en garnison à Dymè : Polybe, V, 3, 2.
[1241] Polybe, V, 17, 3-4.
[1242] Polybe, V, 19, 4-8.
[1243] Polybe, V, 20, 8, traduction D. Roussel.
[1244] Polybe, V, 20, 9.
[1245] Polybe, V, 20, 12.
[1246] Polybe, V, 21, 1.
[1247] Polybe, V, 20, 11.
[1248] L'armement des Lacédémoniens et leur position dominante les auraient avantagés dans le combat contre les mercenaires : Polybe, V, 23, 2. Ils n'étaient sans doute pas armés à la macédonienne, car ils lâchèrent pied quand « les armes lourdes », ici le corps des Peltastes, les attaquèrent. Les mercenaires étant considérés par Polybe comme des fantassins légers (il y avait en tout cas des Crétois parmi eux), les Lacédémoniens auraient donc été des fantassins « intermédiaires », peut-être des *thureophoroi*, bien que l'arme ne soit pas, en l'état très lacunaire de la documentation, attestée à Sparte (mais ces hommes étaient peut-être des mercenaires car aux dires de Polybe « les citoyens » de Sparte, et donc leur phalange macédonienne, furent déployés devant la ville : Polybe, V, 22, 11).

lâchèrent pied et prirent la fuite », καταπλαγέντας τὴν τῶν βαρέων ὅπλων ἔφοδον, ἐγκλίναντας φυγεῖν[1249]. Les Macédoniens les poursuivirent, en rattrapèrent et massacrèrent une centaine, tout en faisant un nombre à peu près égal de prisonniers[1250]. Alors que la phalange arrivait d'Amyclées, Philippe fit traverser l'Eurotas à son infanterie légère, ses Peltastes et ses cavaliers. Le reste des Lacédémoniens, en bataille devant Sparte[1251], tenta de perturber ce mouvement et engagea les cavaliers macédoniens. Un combat s'en suivit, sur lequel Polybe n'apporte presque aucun détail. On apprend seulement que les Peltastes se comportèrent avec courage et que les Macédoniens pourchassèrent les cavaliers lacédémoniens jusqu'aux portes de la cité[1252]. Ce fut la dernière action d'envergure avant le départ des Macédoniens de Laconie et la fin de la campagne de 218[1253].

L'analyse des événements de 219-218 dans le Péloponnèse et en Étolie permet de présenter trois observations. D'abord, il apparaît clairement que les actions combattantes les plus fréquentes de ces campagnes furent les attaques surprises, les embuscades et les assauts sur des places fortifiées. Les adversaires des Macédoniens ne tentèrent à aucun moment de les affronter dans un véritable combat rangé ; tous employèrent la ruse. La grande majorité des attaques furent lancées dans des circonstances favorables pour l'agresseur, qui pensait prendre son ennemi au dépourvu et le disperser facilement. Leur but était de supprimer l'épreuve de la lutte frontale pour entrer rapidement dans le temps de la poursuite. Les déploiements défensifs ne se firent pas en terrain ouvert mais s'appuyèrent sur les reliefs. De prime abord, on pourrait penser que les actions de ces campagnes ne sont pas représentatives des pratiques habituelles car elles furent déterminées par le déséquilibre entre l'armée de campagne macédonienne et les forces qui tentèrent de lui tenir tête. Les Étoliens, dont une partie considérable des forces était au loin, étaient de toute manière condamnés à user exclusivement de la ruse. Mais il convient de ne pas oublier que, en dehors du cadre de la progression de l'armée royale, les affrontements livrés par les autres belligérants montrent l'emploi des mêmes tactiques : ainsi les Éléens devant Dymè ou les Lacédémoniens devant Glyppia. Par ailleurs, la ruse fut l'arme du fort comme du faible, et les Macédoniens ne se privèrent pas de répondre aux attaques surprises par des embuscades[1254], actions si banales que Polybe, pourtant prompt à distribuer bons et mauvais points, ne prend pas la peine de les condamner. Mieux, la force se joint parfois à la ruse, et cette alliance se montre redoutable : ainsi devant Thermos, lorsque les Peltastes et les Illyriens en

[1249] Polybe, V, 23, 4, traduction P. Pédech.
[1250] Polybe, V, 23, 5.
[1251] Polybe, V, 22, 11.
[1252] Polybe, V, 23, 9-10.
[1253] Les Macédoniens rentrèrent à Corinthe, et furent bientôt démobilisés et renvoyés en Macédoine : Polybe, V, 29, 4-5.
[1254] Déjà quelques temps plus tôt, en 219, lors du siège de Phoïtaï en Étolie, les Macédoniens avaient tendu une embuscade à la petite armée de secours étolienne, tuant ou capturant la majorité des hommes : Polybe, IV, 63, 9.

formation et dissimulés contre-chargèrent les poursuivants étoliens. En outre, la forme que prit la campagne de Philippe en Étolie, un raid en profondeur mené tambour battant pour atteindre le sanctuaire fédéral de Thermos, n'a pas permis aux défenseurs de profiter des opportunités généralement offertes par le comportement d'une armée d'invasion[1255], comme la dispersion d'une partie de ses forces pour le fourrage et le pillage. Les Macédoniens ne procédèrent pas à des dévastations étendues et régulières des terres étoliennes ; le pillage du sanctuaire fédéral suffit à assurer la rentabilité de la campagne, et ils ne laissèrent à leurs ennemis que de courtes fenêtres pour tenter une action, lors de leur marche. Aussi ne tombèrent-ils en aucune occasion dans une embuscade, à l'inverse des Étoliens, forcés de profiter de chaque occasion, d'agir avec célérité et donc souvent avec imprudence. En résumé, les campagnes de 219-218 ne révèlent pas des pratiques de harcèlement exceptionnelles mais, bien au contraire, des usages guerriers d'une grande banalité. Elles confirment les conclusions faites sur la guerre « ordinaire »[1256].

La deuxième observation est une conséquence de la première : en deux campagnes, intenses pour les Macédoniens, les combats frontaux de longue durée furent très rares. La majorité des face à face survinrent pendant les sièges et assauts de places fortifiées, à Palè et Psôphis, ou lors de combats livrés à distance, comme au début du combat du Ménélaion. Dans la *chôra* et les *eschatiai*, la plupart des affrontements s'achevèrent aussi vite que possible : une charge, une attaque surprise ou une contre-attaque donnait rapidement la victoire à l'initiateur qui pouvait alors poursuivre son adversaire débandé. Ces déconfitures rapides s'expliquent aisément. Une conséquence de l'emploi intensif de la ruse, par la mise en place d'embuscades ou par des attaques d'opportunité, était que la majorité des combats étaient dès leur entame très déséquilibrés. Un groupe prenait l'initiative d'une attaque quand il sentait qu'il pouvait en tirer avantage. Si l'action réussissait, elle lui offrait rapidement l'opportunité de chasser et de tuer ses adversaires. Inversement, si une résistance farouche arrêtait son élan, ou si une contre-attaque le prenait au dépourvu, il se trouvait immédiatement en situation de faiblesse et ne tardait pas à plier.

Ce constat nous amène à la troisième observation, qui complète les deux premières : les pertes des belligérants dans les combats furent extrêmement déséquilibrées. Pour ce qui concerne l'armée antigonide, si des blessés en nombre sont signalés lors du siège de Palè, aucun tué n'est recensé. Tous les morts furent pour leurs adversaires. Il y a là, sans doute, un effet de source[1257]. En plusieurs occasions, leurs ennemis semblent avoir obtenu quelques avantages avant d'être dispersés par une contre-attaque. Aussi n'échappe-t-on pas à l'impression que le

[1255] Alors que les Étoliens, aux dires de Tite-Live, XXVII, 32, 1, avaient la réputation de ne guère tenir en place derrière des murs et de saisir toutes les occasions de sorties qui se présentaient.
[1256] Voir *supra* I.4. « La guerre 'ordinaire'».
[1257] Sur le problème des rapports de pertes dans la documentation, voir *infra* VI.5. « Compter les morts ».

texte polybien n'assure pas un relevé exact des pertes. En vérité, Aratos, sa source, n'était sans doute pas informé des pertes macédoniennes. Bien qu'il ait été dans les confidences du roi, il n'était pas Macédonien et ne se voyait sans doute pas renseigné sur des éléments qui tenaient du secret militaire[1258] ; il y eut sans doute des blessés, voire des morts, car même une poursuite victorieuse n'était jamais une affaire sans danger. Reste que le texte fait bien ressentir les déséquilibres, en laissant tous les morts pour les vaincus. Les Macédoniens ne subirent aucune véritable déroute et, selon toute probabilité, si nombre d'entre eux purent être blessés, bien peu durent succomber par les armes pendant ces campagnes[1259].

Dans ces expéditions de 219-218, comme dans la majorité des combats livrés tout au long de la période hellénistique dans la *chôra* ou les *eschatiai*[1260], deux tactiques reviennent sans cesse : les embuscades et les attaques à l'improviste. Il s'agit de deux pratiques bien différentes, qu'il convient de définir[1261]. Une embuscade était une opération préparée et d'abord passive dont l'objectif était d'attirer en un lieu bien déterminé l'adversaire pour le prendre en tenaille[1262] ou le surprendre par un assaut soudain[1263]. Une attaque à l'improviste était une opération active, dépendante des circonstances car profitant d'un moment de faiblesse et de l'impréparation de l'ennemi[1264]. Ces attaques d'opportunité semblent avoir été plus fréquentes, sans doute parce qu'elles pouvaient être lancées dans un grand nombre de configurations.

Les armées en marche étaient des cibles idéales, car se déplaçant généralement en colonnes étirées, dont les différentes parties ne pouvaient que difficilement se prêter assistance. Agresser de tels serpents, notamment en tête et en queue, était un excellent moyen de causer du tort à l'ennemi sans s'exposer à la totalité de ses forces. Il s'agit d'une véritable constante des périodes classique et hellénistique, déjà bien visible au début du IVe siècle : Xénophon faisait remarquer que « les soldats ont assez l'habitude de faire d'autant plus de fautes qu'ils sont plus

---

[1258] Si Polybe s'étend sur les relations entretenues par Aratos avec le roi, on peut douter que l'Achéen ait été dans le secret de la gestion de l'armée royale. On pense à la phrase de Rabutin, *Commentaires* I, p. 60, homme d'armes de la compagnie d'ordonnance du duc de Nevers pendant les campagnes de 1551-1559, qui justifie ses imprécisions sur les prises de décision et les résultats des opérations auxquelles il n'avait pris part : « *à moy tels secrets n'estoient communiqués* ».

[1259] On notera que Polybe relève bien le nombre des tués lors des victoires des ennemis des Macédoniens et des Achéens, comme celle des Éléens près de Dymè : Polybe, V, 17, 3-4. On ne peut l'accuser ici de partialité.

[1260] Voir *supra* I.3. « Courses et coups de main » et I.4. « La guerre 'ordinaire' ».

[1261] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974, p. 156-189, les distingue à juste titre.

[1262] Une embuscade tendue par trois groupes de combat chez Énée le Tacticien, 23, 9.

[1263] R. M. Sheldon, *Ambush. Surprise Attack in Ancient Greek Warfare*, Barnsley, 2012, p. 8.

[1264] Une pratique que l'on retrouvait à une période proche (fin V^e^ – début IVe s. a.C.) dans un théâtre bien éloigné. Wu Qi, *L'Art de la guerre*, II, 3, 1-2, qui servit les États de Lu, Wei et Chu, expliquait ainsi que « lorsque l'ennemi approche avec insouciance et sans plan, lorsque ses drapeaux et bannières se présentent à la débandade, que les chevaux et les hommes se retournent souvent, on peut attaquer une force ennemie dix fois supérieure en nombre à la sienne et à coup sûr la mettre en déroute (…). Lorsque l'adversaire approche, venant de loin, et qu'il n'a pas encore disposé ses formations en ordre de bataille, il peut être attaqué. Lorsque ses troupes viennent de manger et ne se tiennent pas prêtes, vous pouvez attaquer. Lorsqu'il est en fuite, vous pouvez attaquer, lorsqu'il est épuisé et las, vous pouvez attaquer » (traduction J. Glaubauf).

nombreux ; car ou bien ils se dispersent pour les corvées de vivres, ou bien dans une marche en désordre les uns prennent plus d'avance et les autres plus de retard qu'il ne faut. De telles fautes, il ne faut pas les laisser passer impunies », φιλοῦσι δέ πως στρατιῶται, ὅσῳ ἂν πλείους ὦσι, τοσούτῳ πλείω ἁμαρτάνειν. ἢ γὰρ ἐπὶ τὰ ἐπιτήδεια ἐπιμελείαι σκεδάννυνται ἢ πορευομένων ἀταξίαι οἱ μὲν προέρχονται, οἱ δ' ὑπολείπονται πλέον τοῦ καιροῦ. τὰ οὖν τοιαῦτα ἁμαρτήματα οὐ χρὴ παριέναι ἀκόλαστα[1265]. On voit encore cette pratique pendant les premières guerres des Diadoques, quand les armées d'Antigone et d'Eumène de Cardia, points d'appui majeurs de leur puissance, se pourchassaient et recherchaient le moindre avantage pour éliminer au plus vite leur opposant direct. Les extrémités des colonnes étaient des postes critiques : une avant-garde qui se détachait de la force principale, pour occuper par avance des lieux difficiles ou établir une tête de pont, offrait une attrayante occasion à l'adversaire. Eumène remporta ainsi une grande victoire lorsqu'Antigone tenta de traverser le Pasitigre. Le contingent d'Antigone qui avait la garde de la tête de pont et les fourrageurs qui se trouvaient de ce côté du fleuve furent attaqués à l'improviste par 4 000 fantassins et 1 300 cavaliers : « [Eumène] tombant soudain sur ces troupes en désordre les mit instantanément en fuite », ἄφνω δὲ προσπεσὼν τεθορυβημένοις τοὺς μὲν ἄλλους εὐθὺς ἐτρέψατο[1266] ; seuls les Macédoniens offrirent une courte résistance avant de se rendre ou de se jeter dans le fleuve[1267]. Eumène se serait emparé de 4 000 hommes[1268]. Si les chiffres avancés par Diodore sont véridiques, il ne s'agissait pas d'un mince succès. La proportion de cavaliers et de piétons (1:4) dans le contingent d'assaut d'Eumène est intéressante : le nombre des cavaliers est très élevé et témoigne de l'importance accrue des cavaleries dans les grandes armées du début de l'époque hellénistique. Pour agresser une arrière ou une avant-garde, les auxiliaires, piétons légers et troupes montées, étaient plus efficaces, leur mobilité permettant de profiter des opportunités. Les hoplites suivaient néanmoins souvent de près ces mouvements. Le cheminement des armées et l'organisation des marches ne connaissant aucune révolution dans les siècles suivants, il est naturel de retrouver ultérieurement des exemples de cette pratique. Une attaque réalisée au bon moment sur une arrière-garde était susceptible de provoquer une panique qui risquait de se transmettre à l'ensemble de l'armée. Les Achéens réussirent ainsi en une occasion à disperser sans coup férir toute l'armée de Nabis, en agressant son arrière-garde dans une passe difficile[1269]. Si les cavaliers et les archers crétois des Achéens furent en tête de l'attaque, ils étaient soutenus par les Peltastes et le reste de l'armée en formation de combat[1270]. Le succès d'une telle opération

[1265] Xénophon, *L'hipparque*, 7, 9-10, traduction Éd. Delebecque :
[1266] Diodore, XIX, 18, 5.
[1267] Diodore, XIX, 18, 5-6.
[1268] Diodore, XIX, 18, 7.
[1269] Tite-Live, XXXV, 30, 4-6.
[1270] Tite-Live, XXXV, 30, 1 et 4.

n'était bien sûr en rien garanti, et les mercenaires du même Nabis avaient subi un échec lorsqu'ils avaient tenté, quelques temps plus tôt, de s'en prendre à l'arrière-garde de l'armée romaine[1271]. Les attaques d'opportunités sur la tête ou la queue d'une armée étaient courantes et donc prévenues[1272]. La plupart du temps, des corps de réserve étaient déployés pour protéger ces éléments, en particulier lorsque l'armée s'engageait dans des passages difficiles, ou entamait une retraite à proximité de l'adversaire, comme le montrent bien les campagnes antigonides de 219/8 en Étolie et dans le Péloponnèse. Il semble d'ailleurs que les mesures de défense des armées royales et fédérales de cette période étaient plus abouties que celles du début du IVe siècle. À l'époque hellénistique, il fallait ainsi des configurations particulières pour que de telles entreprises aient de véritables chances de réussite, en tout cas contre les plus puissantes armées.

L'opportunité ne se présentait pas toujours et il fallait aussi savoir la provoquer. Des chefs audacieux n'hésitaient pas à profiter de la faiblesse de leurs forces et du mépris qu'elle inspirait au plus fort pour la transformer en avantage. On le voit clairement avec les actions entreprises en 190 par la force achéenne commandée par Diophanès et envoyée en renfort à Pergame pour soutenir la ville contre les attaques séleucides[1273]. Diophanès, observant depuis la haute Pergame la négligence des soldats de Séleucos, fils du roi Antiochos, dispersés dans la campagne[1274], voulut tenter un combat. Après avoir obtenu, non sans difficultés, l'accord d'Attale, il fit sortir les Achéens et les rangea en bataille[1275] :

> « Diophanès maintint quelque temps ses soldats immobiles, comme s'il les avait fait sortir seulement pour la montre ; mais quand il vit les ennemis désorganisés, il ordonna à ses fantassins de le suivre avec toute la rapidité possible, et, en tête de son escadron, à bride abattue, dans un cri général et poussé à la fois par l'infanterie et la cavalerie, il attaque à l'improviste la position ennemie. L'épouvante des hommes mais aussi des chevaux, qui avaient rompu leurs attaches, jeta parmi eux le désordre et le tumulte. Peu de chevaux restaient immobiles et calmes, sans qu'il fût pour autant facile de leur mettre la housse, le mors et de les monter, tant était

[1271] Tite-Live, XXXIV, 28, 8-10.
[1272] Ce qui n'empêchait certes pas les négligences. Les Achéens furent surpris près du mont Lykaion en 225 dans leur marche par l'armée de Cléomène : Polybe, II, 51, 3, affaire qui tourna au désastre pour les premiers. L'armée du légat Appius Claudius fut rattrapée par une force macédonienne en 169 et son arrière-garde, ralentie par les bagages, aurait subi dans l'affaire de terribles pertes : un millier de morts et deux cents prisonniers selon Tite-Live, XLIII, 23, 2.
[1273] Tite-Live, XXXVII, 20, 1, traduction J.-M. Engel, légèrement modifiée.
[1274] Tite-Live, XXXVII, 20, 4-6. Deux jours passèrent entre l'arrivée des Achéens et le moment où ils engagèrent le combat.
[1275] Tite-Live, XXXVII, 20, 9-14. Les Achéens disposaient de 1 000 piétons et de 100 cavaliers, « tous des vétérans et des hommes qui connaissaient la guerre », *ueterani omnes et periti belli erant*, leurs ennemis de 4 000 piétons et de 600 cavaliers (XXXVII, 20, 1-2 et 7). Il est fort probable que ces fantassins achéens étaient des membres du corps des Peltastes, car ce dernier participa au moment du solstice d'hiver de l'année 190 à la bataille de Magnésie du Sipyle (XXXVII, 39, 9).

disproportionné avec le nombre de leurs cavaliers la panique que provoquaient les Achéens. De leur côté les fantassins, en ordre et bien préparés, assaillirent des adversaires dispersés dans leur négligence et à moitié endormis ou presque. Ce fut un massacre, çà et là, et une fuite éperdue à travers les plaines. Diophanès poursuivit les fuyards débandés aussi longtemps qu'il put le faire sans risque, et après avoir couvert de gloire le peuple achéen (car les hommes et les femmes avaient regardé du haut des murailles de Pergame), il rentra se mettre à l'abri dans la ville ».
Diophanes quietos aliquamdiu suos, uelut ad spectaculum modo eductos, continuit; postquam dilapsos ab ordinibus hostes uidit, peditibus, quantum accelerare possent, sequi iussis ipse princeps inter equites cum turma sua, quam potuit effusissimis habenis, clamore ab omni simul pedite atque equite sublato stationem hostium improuiso inuadit. non homines solum sed equi etiam territi, cum uincula abrupissent, trepidationem et tumultum inter suos fecerunt. pauci stabant impauidi equi ; *eos ipsos non sternere, non infrenare aut escendere facile poterant multo maiorem quam pro numero equitum terrorem Achaeis inferentibus. pedites uero ordinati et praeparati sparsos per neglegentiam et semisomnos prope adorti sunt. caedes passim fugaque per campos facta est. Diophanes secutus effusos, quoad tutum fuit, magno decore genti Achaeorum parto - spectauerant enim e moenibus Pergami non uiri modo sed feminae etiam - in praesidium urbis redit*.

Les soldats séleucides, malgré le laisser-aller que se plaît à décrire Tite-Live, se tenaient à bonne distance de la cité, et sans doute hors de portée d'un assaut rapide à même de profiter de leur désordre. Ils eurent le temps de voir le mouvement des Achéens au niveau des portes de la cité, purent se rassembler et se ranger face à ces derniers[1276]. Ceux-ci n'engageant aucune offensive, les royaux purent croire qu'ils se contentaient de les menacer pour les empêcher de commettre des dommages sur le territoire. Bien vite, ils se dispersèrent à nouveau pour le pillage et le fourrage. Les Achéens, qui avaient conservé leur formation, en profitèrent pour lancer une charge, provoquant une terrible panique qui leur donna l'occasion d'abattre un grand nombre d'hommes[1277]. Diophanès réussit un coup comparable le lendemain. Il fit sortir ses hommes de Pergame, les rangea et les tint en repos, les hommes de Séleucos se déployèrent face à eux. Ces derniers restèrent en bataille toute la journée et finirent sans doute par croire que leurs ennemis ne tenteraient rien[1278]. Lorsque, lassés, ils décidèrent de faire retraite pour rentrer dans leur camp, les Achéens lancèrent leur attaque sur l'arrière-garde, et obtinrent le même résultat que la veille[1279]. Ils n'arrêtèrent la poursuite qu'une fois les Séleucides refoulés

[1276] Tite-Live, XXXVII, 20, 8.
[1277] Si les piétons achéens étaient bien des Peltastes, il s'agirait d'un autre exemple montrant des combattants d'une formation macédonienne se détacher de celle-ci pour se livrer à la poursuite : voir *infra* III.2. « Embuscades » et surtout VI.2. « Les chasseurs » pour une étude plus poussée du problème.
[1278] Tite-Live, XXXVII, 21, 1-2.
[1279] Tite-Live, XXXVII, 21, 3.

dans leur camp. Les Achéens réussirent ainsi à placer par deux fois leurs adversaires dans une position délicate, et à créer l'opportunité.

Les meilleures occasions restaient toutefois fournies par les nécessités logistiques de toute armée en campagne. À moins de compter sur de solides réseaux d'approvisionnement, conjoncture idéale mais, il faut bien le souligner, peu fréquente, les armées devaient tôt ou tard fourrager[1280]. Elles adoptaient couramment, lorsqu'elles pénétraient sur un territoire hostile, le comportement d'un essaim de criquets, ravageant tout sur leur passage, et avec méthode. Une partie considérable des combattants se faisaient fourrageurs. Quand l'armée avait interrompu les moissons, ils devaient s'atteler eux-mêmes aux travaux des champs et récupérer une partie des grains, brûler ou couper le reste. Si les récoltes avaient été faites, ils lançaient des séries de raids sur le territoire envahi, à la recherche des greniers et des habitats. Ils ramenaient des provisions mais aussi le fruit de leurs pillages[1281]. Pour mener à bien ces tâches, les fourrageurs allégeaient au mieux leur armement, et se contentaient parfois d'une lance et/ou d'une épée[1282]. D'aucuns pouvaient sans doute faire le choix de garder des défenses, comme les boucliers que l'on laisserait à portée de main pendant les collectes[1283]. Il est également probable qu'au moins une partie des armées, les mieux organisées, prenaient le soin de couvrir le gros des fourrageurs avec des détachements de protection, des postes de garde et de guette[1284]. Malgré ces mesures, une opération de fourrage plaçait évidemment dans une situation de faiblesse. Elle ne pouvait qu'appeler une tentative de l'ennemi.

Ce dernier devait toutefois être informé de l'opportunité. Il fallait l'identifier ou l'anticiper[1285]. Pour ce faire, on comptait sur les renseignements apportés par les éclaireurs[1286]

[1280] Voir *supra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ».

[1281] Rappelons que « *requisition and plunder can be considered variants of, or perhaps better sub-categories of, foraging* » (J. P. Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C. - A.D. 235)*, Leyde, 1999, p. 117).

[1282] Xénophon, *Anabase*, VI, 4, 23-24. On coupait les récoltes « avec des faucilles et des épées courbes », δρεπάναις καὶ μαχαίραις (Plutarque, *Vie de Cléomène*, 26, 1). Cf. J. P. Roth, *The Logistics of the Roman Army*, *op. cit.*, p. 126-132 pour les pratiques romaines, tout à fait semblables. Sur la colonne Trajane, les fourrageurs romains portent la cuirasse et l'épée mais se sont délestés des casques (scène CX ; F. A. Lepper et S. S. Frere, *Trajan's Column : A New Edition of the Cichorius Plates*, Gloucester, 1988, pl. LXXXI).

[1283] C'était un usage des guerriers francs au Haut Moyen Âge, qui leur permettait de se mettre rapidement en ordre de combat quand une attaque était pressentie ou repérée (B. S. Bachrach, *Early Carolingian Warfare. Prelude to Empire*, Philadelphie, 2001, p. 179-181).

[1284] Une pratique connue des Romains : J. P. Roth, *The Logistics of the Roman Army*, *op. cit.*, p. 127 et 131. On connaît de tels détachements, postés en embuscade près des groupes de fourrageurs, dans plusieurs ordonnances anglaises du bas Moyen Âge : A. Martinez, « Disciplinary Ordinances for English Armies and Military Change, 1385–1513 », *History* 102, 2017, p. 381.

[1285] La prise d'informations était déjà considérée comme fondamentale par Énée le Tacticien, 16, 20, et par d'autres pourtant moins expérimentés en affaires militaires, comme Démosthène : cf. M. Bettalli, « Greek *Poleis* and Warfare in the Fourth Century BC : Aineias' *Poliorketika* », dans M. Pretzler et N. Barley (éd.), *Brill's Companion to Aineias Tacticus*, Leyde, 2017, p. 173-176.

[1286] Xénophon, *L'hipparque*, 4, 5 ; Énée le Tacticien, 15, 5. Philon de Byzance, 103, 94-95. Tite-Live, XXXI, 33, 6-8, montre ainsi lors de la campagne de 199 les armées macédonienne et romaine dépêcher l'une comme l'autre des cavaliers pour repérer la position et la situation de l'adversaire.

mais aussi sur des canaux informels comme les transfuges[1287], les déserteurs[1288], les prisonniers[1289] ou plus simplement les rumeurs qui circulaient intensément dans les régions menacées[1290], chacun étant intéressé par l'évolution des opérations militaires[1291], ne serait-ce que pour s'assurer de sa sécurité et de celle de ses biens. Dans les guerres frontalières, les tours de surveillance et les guettes devaient fournir l'essentiel de l'information pour le défenseur[1292]. Mais les témoignages des habitants de la contrée, qui avaient pu se retrouver proches de partis ennemis, étaient également précieux[1293] ; quand des armées allochtones traversaient des territoires alliés, ils représentaient leur principale source de renseignements[1294]. De fait, les armées d'invasion ou de passage ne passaient que rarement inaperçues, bien qu'elles tentassent ordinairement de dissimuler leurs mouvements comme leurs objectifs[1295]. La rumeur qu'une armée ennemie dévastait un territoire était une invitation à agir. En 171, au début de la Troisième guerre de Macédoine, le consul Publius Licinius Crassus « apprenant que les Macédoniens s'étaient répandus à travers la Thessalie et y ravageaient les champs de ses alliés, emmena à Larissa ses troupes désormais suffisamment rétablies », *cum audiret uagari Macedonas effusos per Thessaliam uastarique sociorum agros, satis iam refectum militem ad Larisam ducit*[1296]. Un chef habile et connaissant le pays pouvait aussi prédire les mouvements de son ennemi. En 192, Nabis parvint à anticiper le mouvement de l'armée de Philopoemen et à occuper avant elle les positions les plus avantageuses[1297].

[1287] Tite-Live, XXXI, 33, 11, explique ainsi qu'après l'échec des éclaireurs l'information fut acquise grâce à des *transfugae* (cf. également XXXI, 34, 7). Aussi M. Holleaux, « Études d'histoire hellénistique (Suite et fin) », *REA* 18, 1916, p. 235 sur un épisode du siège de Sardes de 215-213.

[1288] Des déserteurs rhodiens livrent des informations à Mithridate pendant le siège de la cité de 88 : Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXVI, 103. Certains chefs n'hésitaient pas à envoyer auprès de l'ennemi de faux déserteurs, pour le tromper sur leurs prochains mouvements : ainsi Philopoemen (Tite-Live, XXXV, 29, 8-10).

[1289] Xénophon, *Cyropédie*, VI, 3, 9. La torture reste une possibilité envisagée par Énée le Tacticien, 6, 7.

[1290] Parmi bien des exemples, on peut citer les prises d'information lors de la campagne de Cynoscéphales : Tite-Live, XXXIII, 6, 3-5. Information dont la précision pouvait grandement varier : Tite-Live, XXXIII, 5, 4 montre Flamininus averti de la présence macédonienne en Thessalie, mais ignorant de la position exacte des forces royales. Les marchands, qui avaient bonne connaissance des axes de circulation, pouvaient être de précieux informateurs : Xénophon, *L'hipparque*, 4, 7. On pense bien sûr aux marchands perrhèbes Koinos et Ménophilos, qui aidèrent Paul-Émile à tourner la position macédonienne de l'Elpée : Tite-Live, XLIV, 35, 10-11. Plusieurs exemples montrent qu'au IIIe s., en Étolie, les bergers étaient de très utiles surveillants des frontières : D. A. Blome, *Greek Warfare Beyond the* Polis *: Defense, Strategy, and the Making of Ancient Federal States*, Ithaca, 2020, p. 38.

[1291] Tite-Live, XXXIV, 40, 5, indique que pendant le siège de Lacédémone de 195 par l'armée romaine, des courriers apportaient jour après jour des nouvelles aux Argiens. Autres exemples : Tite-Live, XXXV, 34, 1.

[1292] Sur les postes de surveillance voir *supra* I.3. « Courses et coups de main ».

[1293] Polybe, V, 5, 15, montre le roi Philippe V, au moment de son débarquement dans le port de Limnée, au fond du golfe d'Ambrakia, s'enquérir auprès de guides (ὁδηγοί) locaux sur la situation dans la région.

[1294] Déjà au IVe siècle, on voit Anaxibios s'enquérir de la position des forces d'Iphicrate auprès des habitants du territoire d'Abydos qu'il rencontrait sur son chemin : Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 36.

[1295] Lors de la campagne déjà mentionnée d'Iphicrate sur le territoire d'Abydos, le stratège athénien trompa les habitants en ordonnant aux équipages de ses navires de reprendre la mer et de longer les côtés comme à leur habitude (Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 35). Lorsque Philippe V envahit la Laconie en 218, il prit soin, en quittant Tégée, de passer par des régions montagneuses et peu habitées. La manœuvre réussit et les Lacédémoniens le découvrirent quand il atteignit les abords de la cité : Polybe, V, 18, 2-6.

[1296] Tite-Live, XLII, 55, 5.

[1297] Tite-Live, XXXV, 27, 14-16.

L'information acquise, il restait à surprendre les fourrageurs. Il fallait agir avec célérité car la moindre alerte ne manquerait pas de ramener au plus vite les maraudeurs dans leur camp ; le réseau d'informations et d'informateurs de l'ennemi devait être pris au dépourvu. En cas de réussite, le coup méritait d'être commémoré, et les Mégariens entretenaient ainsi le souvenir d'une victoire remportée contre un parti de Perses de l'armée de Mardonios qui avait effectué une course sur leur territoire[1298], exemple qui nous montre au passage l'ancienneté de la pratique[1299]. À partir de la fin du Ve siècle, les possibilités tactiques s'étaient toutefois enrichies. Il était alors devenu habituel, comme pour toute attaque à l'improvisye, de compter sur des forces rapides, composées de piétons légers et de cavaliers[1300]. On songe par exemple, pour le début du IVe siècle, au combat qui vit la mort de Thibrôn : les Grecs, en dévastant les terres du roi, furent surpris par une attaque des cavaliers de Strouthas ; les Grecs réagirent sans grand ordre à l'attaque et les cavaliers purent aisément tuer les hommes de tête et pousser les autres à la fuite ; de nombreux fuyards furent abattus par les cavaliers[1301]. Sans surprise, Énée le Tacticien recommandait de procéder à de telles attaques[1302], et les premières victimes de la Troisième guerre sacrée furent les fourrageurs des Béotiens et des Phocidiens[1303]. Des hoplites allégés, combattant hors de leurs formations, pouvaient certainement participer à de telles affaires[1304]. Mais on usait aussi de leurs phalanges : légers et cavaliers pouvaient être suivis et appuyés par des hoplites en ordre de bataille[1305], offrant un puissant soutien en cas de résistance imprévue ou une ligne de refuge en cas d'insuccès. Le contingent serait adapté aux besoins du moment. En certaines circonstances, lorsque les armées étaient séparées par des distances importantes, la force d'agression devait être véloce, afin de rejoindre au plus vite la région touchée par les déprédations. En d'autres occasions, la distance était bien plus réduite, et la mise en place de l'opération plus aisée. Prenons l'exemple d'une réussite de Philippe V en 199, près d'Ottobolos[1306] en Lyncestide, après l'échec de l'embuscade tendue par ses Peltastes[1307] :

[1298] Pausanias, I, 40, 2-3.
[1299] Diodore, XI, 21, 2, pour une attaque des cavaliers de Gélon sur les fourrageurs carthaginois peu avant la bataille d'Himère en 480, un coup qui leur aurait permis de faire de nombreux prisonniers.
[1300] En Occident, pendant les guerres puniques, on agissait pareillement : par exemple Polybe, III, 102, 2.
[1301] Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 18-19.
[1302] Énée le Tacticien, 16, 1-10.
[1303] Diodore, XVI, 31, 1-2.
[1304] Rappelons qu'il n'était pas rare de voir des hoplites quitter l'armement de bataille pour endosser une tenue de coups de main : cf. *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».
[1305] Énée le Tacticien, 15-16. Cf. N. Barley, « Aeneas Tacticus and Small Units in Greek Warfare », dans G. Lee, H. Whittaker, Gr. Wrightson (éd.), *Ancient Warfare : Introducing Current Research*, I, Newcastle, 2015, p. 46-47.
[1306] Sur les problèmes posés par l'identification de ce site, voir P. Parisot, *Le contrôle de l'espace européen par les rois de Macédoine, des origines à la fin de la monarchie (VIe siècle av. J.-C. – 168 av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, Université de Lorraine, 2015, p. 94-100.
[1307] Tite-Live, XXXI, 36, 7-11, traduction A. Hus.

« Tandis que les Romains se ravitaillaient dans la campagne proche, le roi commença par retenir ses hommes à l'intérieur de leurs retranchements, pour laisser l'ennemi s'enhardir à mesure qu'il serait moins sur ses gardes. Quand il les vit dispersés, il partit avec toute sa cavalerie et des auxiliaires crétois au train accéléré, menant sa cavalerie aussi vivement que le permettait la course de ces fantassins particulièrement rapides, et vint s'arrêter entre le camp romain et les fourrageurs. Divisant alors ses troupes, il en lança une partie à la poursuite des fourrageurs éparpillés avec pour consigne de n'en laisser aucun vivant ; lui-même s'arrête avec l'autre partie pour bloquer les chemins que l'ennemi semblait devoir emprunter pour se replier sur son camp. Déjà, un peu partout, c'était le massacre et la fuite et personne n'avait encore pu parvenir au camp romain pour y annoncer le désastre, parce que les fuyards tombaient sur les détachements royaux et qu'un plus grand nombre d'entre eux étaient tués par les soldats qui bloquaient les accès que par ceux qu'on avait envoyés pour les massacrer. Enfin, certains d'entre eux réussirent à s'infiltrer entre les piquets ennemis et apportèrent au camp, par leur effroi, moins des renseignements précis que l'alarme ».

cum in propinquo agro frumentarentur Romani, primo rex intra uallum suos tenuit, ut cresceret simul et neglegentia cum audacia hosti. ubi effusos uidit, cum omni equitatu et Cretensium auxiliaribus, quantum equitem uelocissimi pedites cursu aequare poterant, citato profectus agmine inter castra Romana et frumentatores constituit signa. inde copiis diuisis partem ad consectandos uagos frumentatores emisit dato signo ne quem uiuum relinquerent, cum parte ipse substitit itineraque quibus ad castra recursuri uidebantur hostes obsedit. iam passim caedes ac fuga erat, necdum quisquam in castra Romana nuntius cladis peruenerat, quia refugientes in regiam stationem incidebant et plures ab obsidentibus uias quam ab emissis ad caedem interficiebantur. tandem inter medias hostium stationes elapsi quidam trepidi tumultum magis quam certum nuntium intulerunt castris.

À la fin du IIIe et au début du IIe siècle, ces attaques en force contre les fourrageurs étaient monnaie courante. Elles représentaient même un quasi réflexe, partagé par tous. Quand une troupe en bon ordre arrivait à portée d'un groupe dispersé, elle n'hésitait que rarement à lancer une attaque. En 199, les Étoliens payèrent au prix fort leur relâchement lorsque les Macédoniens arrivèrent de façon impromptue sur le territoire de Pharkadon[1308]. En 197, avant le combat livré près de Corinthe, les mercenaires thraces des Achéens ne se privèrent pas d'agresser les pillards de l'armée antigonide dispersés dans la campagne[1309]. Pendant l'hiver 192, Antiochos envoya une force commandée par Ménippos contre Chalcis. Un détachement de 500 soldats romains[1310] qui occupait le temple de Délion fut surpris par les hommes du roi : « les soldats, en plein repos, étaient occupés les uns à admirer le temple et le bois sacré, d'autres

[1308] Tite-Live, XXXI, 41, 7-13. Sur cet épisode, voir aussi *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[1309] Tite-Live, XXXIII, 15, 6.
[1310] Tite-Live, XXXV, 50, 9.

à se promener sans armes sur le rivage, la plupart étaient disséminés dans les terres pour ramasser du bois et du fourrage ; c'est alors que brusquement, alors qu'ils étaient dispersés çà et là, Ménippos les attaqua et les massacra, ne faisant que quelque cinquante prisonniers ; très peu en réchappèrent, dont Micythion, recueilli par un navire de transport », *cum per magnum otium milites alii ad spectaculum templi lucique uersi, alii in litore inermes uagarentur, magna pars per agros lignatum pabulatumque dilapsa esset, repente Menippus palatos passim adgressus eos cecidit, ad quinquaginta uiuos cepit; perpauci effugerunt, in quibus Micythio parua oneraria naue exceptus*[1311]. Les exemples sont légion[1312] et la liste pourrait être considérablement allongée ; entreprise cependant inutile, car le résultat ne varie guère. De tels assauts provoquaient presque immanquablement la fuite des maraudeurs[1313], d'ores et déjà dispersés par leurs activités, vers leur camp ou les places amies proches. Ils ne pouvaient former que des groupes réduits, incapables de résister efficacement à un adversaire massé, et se trouvaient pour leur majorité à pied, donc à la merci des assaillants à cheval. D'aucuns tentaient leur chance en solitaires, comme ces quelques hommes parvenus jusqu'au camp romain lors de l'épisode d'Ottobolos, tout tremblants (*trepidi*) de l'expérience vécue. En somme, ces combats se laissent résumer en une lutte fort déséquilibrée, qui ne pouvait qu'engendrer un massacre[1314].

À côté de ces attaques surprises d'envergure, tentées par les puissantes armées, il y avait aussi toutes les autres actions de la « petite » guerre : contre les fourrageurs, on se livrait à des coups de main et des opérations de harcèlement. Si les inscriptions, qui résonnent régulièrement des bruits des combats, n'apportent que rarement des précisions sur leur nature, certains échos ne trompent pas. Comme nous l'apprend le décret en l'honneur de Sôtas de Priène, quand la cité fut confrontée en 278/7 aux raids des Galates, elle détacha un contingent civique, constitué à la fois de citoyens soldés, piétons et cavaliers, pour protéger son territoire[1315]. On reconnaît ici une composition tactique habituelle, mêlant fantassins et cavaliers, pour combattre des incursions[1316]. Un citoyen[1317], Sôtas, fils de Lykos, prit la tête d'un second groupe de combat, formé par « les [meilleurs] des citoyens », τῶ[μ] πολιτῶν τοὺς [κρατίστ]ο[υ]ς[1318], probablement

[1311] Tite-Live, XXXV, 51, 3-4, traduction R. Adam, légèrement modifiée.
[1312] Encore par exemple Tite-Live, XXXIII, 19, 3-4.
[1313] Pour les agresseurs, une déroute et une victoire obtenues « facilement » (ῥᾳδίως) : Polybe, I, 17, 10.
[1314] Pour une analyse plus approfondie : *infra* VI. « Chasse à l'homme ».
[1315] *I. Priene IK* 28, l. 15-19.
[1316] *I. Priene IK* 28, l. 5-15, le décret rend avec force les effets des raids, comme l'a remarqué A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, Lausanne, 1994, p. 89 : « la *chôra* est mise à feu et à sac, certains des habitants enlevés, les temples et les domaines sacrés – sans doute extra-urbains – sont pillés et incendiés ».
[1317] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 89 sur la qualité de citoyen de Sôtas.
[1318] *I. Priene IK* 28, l. 20.

des volontaires comme les autres habitants du pays qui se joignirent à eux[1319] ; à sa tête, il donna la chasse aux pillards et parvint à libérer des concitoyens faits prisonniers[1320]. Les Priéniens surent tirer parti de la topographie de leur territoire : on voit ainsi Sôtas « occupant les lieux [les plus appropriés] dans la *chôra* », καταλ[αβὼν τ]οὺς [ἐ]ν τῆι χώραι [ἐπιτη|δειοτάτ]ους τῶν τόπων[1321]. Le décret rend bien la multiplicité des combats, les Priéniens ne parvenant pas à rejeter l'envahisseur, seulement à contenir les bandes. En effet, plus avant dans le texte, le péril est toujours là : Sôtas « resta dans la *chôra* et s'opposait aux Barbares » διέμεινεν ἐν τῆι χώραι | [ἀντιτασ]σόμενος πρὸς τοὺς βαρβ[ά]ρους[1322]. Le contingent réussit donc à tenir quelques pans du territoire et ne regagnait pas toujours la sécurité des remparts de la cité. Les Priéniens ne se contentèrent pas de saillies, mais firent campagne contre leurs ennemis, sans toutefois emporter rapidement la décision : la guerre dura encore un certain temps[1323]. Dans tous ces combats, Sôtas et ses hommes ne se confrontèrent probablement pas à de larges formations ennemies, plutôt à des groupes épars, contre lesquels ils purent obtenir quelques succès[1324]. Le mode d'action semble en tout cas très caractéristique, et n'aurait fait que reprendre des pratiques bien établies.

Le principe n'évolua guère et on retrouve à la basse époque hellénistique le diptyque des raids et des ripostes, escorte des déplacements des armées. Apollônios, fils d'Attale, tomba probablement dans une telle configuration, durant la guerre contre Arisonikos-Eumène III. Les circonstances de sa mort sont décrites par les considérants du décret que la cité de Métropolis prit en son honneur. Il avait été envoyé par sa cité dans la région de Thyatire, là où se trouvaient l'armée romaine et les dernières forces fidèles au prétendant[1325] :

[1319] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 89, pense que la précision de la solde des piétons et l'utilisation du terme ἱπποτρόφος serviraient à mettre en valeur les dépenses effectuées par la communauté. L'unité envoyée par la cité aurait même pu être une « *small standing army* » (J. Ma, « *Fighting* poleis », p. 344, « *serving full-time at city expense* (…), *civic 'crack troops' kept on a semi-permanent basis* »). Toutefois, il était normal que les citoyens en campagne touchassent une solde. Cela n'était pas la marque d'une unité permanente ou semi-permanente. L'ἱπποτροφία était une liturgie à Priène dans les années 130 (*I. Priene IK* 144, l. 26) et peut-être déjà à cette période. Les ἱπποτρόφοι seraient en ce cas les citoyens astreints à l'entretien et à l'élevage de chevaux, et sans doute ici au service dans la cavalerie ; auraient-ils véritablement été coûteux pour la communauté ? Ils touchaient certainement une solde, comme ceux de Colophon (J. Ma, « *Fighting* poleis », p. 344), et peut-être d'autres aides de l'État (pour la remonte ?). Mais étaient-ce vraiment ces dépenses ordinaires qu'il importait de mentionner dans le décret ? Ces précisions ne permettaient-elles pas plutôt de dresser un contraste entre le contingent levé et envoyé au combat (ἐκπέμψας) par la cité, et le groupe de volontaires de Sôtas ? Entre la levée officielle, qui aurait laissé de côté, pour des raisons financières (?), une partie des citoyens, et la levée de circonstance de tous ceux qui voulaient prendre part aux combats, sans solde (comme Orthagoras lors de la guerre entre les Lyciens et les Termessiens : *SEG* XVIII 570, l. 46-49).

[1320] *I. Priene IK* 28, l. 19-34.

[1321] *I. Priene IK* 28, l. 24-25.

[1322] *I. Priene IK* 28, l. 31-32.

[1323] *I. Priene IK* 28, l. 37-38.

[1324] De même, en 169, les habitants de Démétrias firent des saillies contre les maraudeurs (Tite-Live, XLIV, 13, 7). Leurs entreprises restèrent limitées : elles blessèrent nombre des fourrageurs, mais n'en tuèrent apparemment aucun. On imagine des escarmouches livrés principalement avec les armes de jet (voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance).

[1325] *I. Metropolis*, décret A, l. 27-35, traduction *Ann. ép.* 2003, p. 577, légèrement modifiée.

« Se joignant aux saillies qui avaient lieu et aux autres obligations du service, il assura la discipline chez les *néaniskoi*, manifesta son courage personnel aux yeux de tous les témoins et de tous ses subordonnés et, sans jamais esquiver le combat qui l'attendait contre l'adversaire, préserva avec ses *néaniskoi*, dans les actions guerrières aussi, la valeur et la gloire qui ont été jadis celles de nos ancêtres, ainsi qu'il lui a été rendu témoignage ; et finalement, alors que l'affaire était sur le point de se conclure, exhortant ses compagnons de combat, comme il seyait tant à cet homme qu'à notre cité, en estimant avoir pour linceul la gloire et l'honneur qui lui survivront en s'étant battu pour la patrie, pour les citoyens et pour la liberté restituée ; et pour ces raisons, pour la lutte qu'il a mené aux côtés des *néaniskoi* et sa mort au combat, l'assemblée ayant ordonné aux stratèges de faire preuve à son égard de la plus noble sollicitude, plaise au peuple ».

ἔν τε ταῖς γινομέναις ἐξοδίαις καὶ ταῖς ἄλλαις χρείαις συνὼν τήν τε κατὰ τοὺς νεα|νίσκους εὐταξίαν παρέσχεν, καὶ τὴν καθ' ἑαυτὸν εὐψυχίαν ἅπασιν τοῖς παρατυγχάνουσιν καὶ ὑποτασσομένοις [φ]α|νερὰν ἐποίησεν, καὶ οὐδέποτε διακλίνας τὸν ἐσόμενον αὐτῶι πρὸς τοὺς ἐναντίους ἀγῶνα συνετήρησεν μετὰ τῶν | νεανίσκων τὴν προγεγενημένην τοῖς προγόνοις ἡμῶν ἀρετήν τε καὶ δόξαν καὶ ἐν ταῖς πολεμικαῖς πράξεσιν, καθά|περ αὐτῶι διεμαρτυρήθη· τὸ δὲ τελευταῖον τῆς πράξεως μελλούσης συντελεῖσθαι παρακαλέσας τοὺς συστρα|τευομένους, ὡς ἥρμοσεν ἐκείνωι τε καὶ τῆι πόλει ἡμῶν, καὶ καλὸν εἶναι ἡγησάμενος ὑπὲρ πατρίδος καὶ πολιτῶν | καὶ τῆς ἀποδεδομένης ἐλευθερίας ἀγωνισάμενος ἐντάφιον ἔχειν τὴν ἐπεσομένην αὐτῶι δόξαν καὶ τιμήν, | καὶ διὰ ταῦτα, ἠγωνισμένου αὐτοῦ μετὰ τῶν νεανίσκων καὶ πεπτωκότος, καὶ τῆς ἐκκλησίας ἐπιταξάσης | τοῖς στρατηγοῖς τὴν καλλίστην ποιήσασθαι περὶ αυτοῦ πρόνοιαν vac. δεδόχθαι τῶι δήμωι.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le texte n'est pas avare dans ses éloges sur Apollônios ; bien plus, en revanche, sur les détails des combats qu'il a livrés. Mais, après tout, était-il nécessaire de s'étendre ? Le décret est suffisamment clair : Apôllonios, arrivé avec ses *néaniskoi* « au camp près de Thyatire » en Lydie, et ayant intégré l'armée romaine[1326], participa aux entreprises menées depuis le retranchement, aux ἐξοδίαι, que l'on traduirait volontiers par « saillies », contre les forces d'Arisonikos-Eumène III. Le texte ne relatant aucune grande bataille, il faut en conclure que les combats conservèrent leur caractère ordinaire d'accrochages et de raids. Ce fut dans l'un d'entre eux que tomba l'*honorandus*. Les circonstances exactes restent assez obscures : le texte nous dit qu'il fut tué « alors que l'affaire était sur le point de se conclure », τῆς πράξεως μελλούσης συντελεῖσθαι. On peut songer à la fin d'un engagement,

[1326] Sur l'identification du Πόπλιος de l'inscription, peut-être P. Cornelius Scipio Nasica plutôt que le consul de 131 Publius Licinius Crassus : Chr. P. Jones, « Events surrounding the Bequest of Pergamon to Rome and the Revolt of Aristonicos : new inscriptions from Metropolis », *JRA* 17, 2004, p. 482-484 ; Ph. Gauthier, *Bull. ép*. 2005, 401 ; Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 482 note 133.

par exemple à une poursuite victorieuse menée trop témérairement, mais la formule reste très vague et pourrait tout autant simplement évoquer la fin de la campagne et des actions sur le territoire de Thyatire, ou encore la victoire finale et la fin de la guerre contre le dernier bastion d'Aristonikos-Eumène III[1327], rappel qui participerait aussi bien que la première solution au dramatique de la scène : Apollônios serait tombé alors que les combats arrivaient à leur terme. Il n'est en tout cas pas certain que ce fut dans une attaque surprise ou une embuscade.

Car les accrochages ne prenaient pas toujours ces formes. Parfois, on se voyait venir de loin, et les escarmouches pouvaient dégénérer en une forme de combat ouvert. Xénophon décrit de tels engagements dans son récit de la guerre subie par les Phliasiens en 378/7 : « lorsqu'on sut dans la ville que l'ennemi se dirigeait vers la plaine, les cavaliers et les *epilektoi* de Phlionte sortirent à sa rencontre, engagèrent avec lui le combat et ne le laissèrent pas arriver jusqu'à la plaine. La plus grande partie de la journée se passa ainsi sur place en escarmouches, la troupe d'Euphrôn lançant des pointes dans la zone où pouvait évoluer la cavalerie ennemie, et les Phliasiens faisaient de même jusqu'à l'Héraion », ὡς δ' ἔγνωσαν οἱ ἐκ τῆς πόλεως τοὺς πολεμίους ἐπὶ τὸ πεδίον ὡρμημένους, ἀντεξελθόντες οἵ τε ἱππεῖς καὶ οἱ ἐπίλεκτοι τῶν Φλειασίων ἐμάχοντο καὶ οὐκ ἀνίεσαν εἰς τὸ πεδίον αὐτούς. καὶ τὸ μὲν πλεῖστον τῆς ἡμέρας ἐνταῦθα ἀκροβολιζόμενοι διῆγον, οἱ μὲν περὶ τὸν Εὔφρονα ἐπιδιώκοντες μέχρι τοῦ ἱππασίμου, οἱ δὲ ἔνδοθεν μέχρι τοῦ Ἡραίου[1328]. D'un côté comme de l'autre, la prudence retenait les combattants de s'attarder dans les espaces favorables à leurs adversaires : les Phliasiens se gardèrent de s'avancer sur les hauteurs, afin de ne pas perdre le soutien de leurs cavaliers, tandis que leurs ennemis ne tentèrent que des attaques limitées sur le terrain propice à l'évolution des chevaux. En somme, des pointes lancées de part et d'autre, de petites attaques à l'improviste pour profiter d'une opportunité, et sans doute laissées à l'initiative des officiers subalternes[1329]. Ces va-et-vient ne durent engendrer que de brefs accrochages suivis de replis rapides et de courtes poursuites, mouvements que Xénophon rend avec le verbe ἐπιδιώκω. Aucun camp ne souhaitait se compromettre dans un engagement général sans avoir la certitude d'être en nette supériorité. L'occasion idéale ne se présentant pas, on combattit en ce jour pour et dans un espace bien délimité et de façon répétée, mais sans que l'action ne prît plus d'ampleur[1330]. C'était d'ailleurs ce qui lui permit de durer, et l'on comprend ainsi mieux comment des

[1327] Pour Ph. Gauthier, *Bull. ép*. 2004, 282, à propos du corpus de B. Dreyer et H. Engelmann, *I. Metropolis* I, l'expression signifierait « qu'on en arrivait à la phase décisive ».
[1328] Xénophon, *Helléniques*, VII, 2, 12, traduction D. Roussel et R. Étienne, légèrement modifiée.
[1329] Pour Xénophon, *L'hipparque*, 5, 2, un officier de cavalerie devait être capable de surprendre ses propres cavaliers en lançant une attaque à l'improviste, un bon moyen de jeter rapidement dans l'action ses hommes, de ne pas laisser l'appréhension s'installer et donc de remporter un éventuel succès.
[1330] Sur les accrochages comme moyen pour les chefs d'évaluer la combativité de leurs hommes, mais également de « tâter » l'adversaire et de tenter de le pousser à la faute : *supra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ».

escarmouches pouvaient s'étendre sur de longues heures[1331]. C'était à ce genre d'escarmouches que pensait livrer un contingent antigonide constitué de cavaliers macédoniens, d'Illyriens et de Crétois, lorsqu'il rencontra en 199 un détachement romain de force comparable[1332]. Les mouvements de va-et-vient typiques de ces accrochages apparaissent encore dans des textes bien plus tardifs : ainsi lors d'un engagement qui eut lieu non loin des murs du Pirée, en 87, entre les forces pontiques et romaines[1333].

En d'autres occasions, les effondrements partiels pouvaient se changer en véritables déroutes. Le récit de Xénophon de la campagne d'Agésilas en Béotie, en 378, illustre bien ces dynamiques combattantes[1334] :

> « Les cavaliers thébains en retraite, arrivés devant un ravin infranchissable, se regroupèrent, puis, ne voyant aucun moyen de passer, firent volte-face. Les peltastes qui menaient la poursuite étaient peu nombreux et, pris de peur, se mirent à fuir. Voyant cela, les cavaliers thébains, auxquels les fuyards montraient ainsi ce qu'ils avaient à faire, se mirent à leurs trousses. Phoibidas et deux ou trois autres tombèrent en combattant. Dès lors, tous les mercenaires se débandèrent et lorsque, dans leur fuite, ils furent arrivés au niveau des hoplites de Thespies, qui auparavant se montraient très sûrs d'eux-mêmes et décidés à ne pas céder devant les Thébains, ils lâchèrent pied à leur tour ».
>
> ὡς δὲ ἀποχωροῦντες οἱ τῶν Θηβαίων ἱππεῖς ἐπὶ νάπῃ ἀδιαβάτῳ ἐγίγνοντο, πρῶτον μὲν ἠθροίσθησαν, ἔπειτα δὲ ἀνέστρεφον διὰ τὸ ἀπορεῖν ὅπῃ διαβαῖεν. οἱ μὲν οὖν πελτασταὶ ὀλίγοι ὄντες οἱ πρῶτοι φοβηθέντες αὐτοὺς ἔφυγον· οἱ δὲ ἱππεῖς αὖ τοῦτο ὡς εἶδον, ἐδιδάχθησαν ὑπὸ τῶν φευγόντων ἐπιθέσθαι αὐτοῖς. καὶ ὁ μὲν δὴ Φοιβίδας καὶ δύο ἢ τρεῖς μετ´ αὐτοῦ μαχόμενοι ἀπέθανον, οἱ δὲ μισθοφόροι τούτου γενομένου πάντες ἔφυγον. ἐπεὶ δὲ φεύγοντες ἀφίκοντο πρὸς τοὺς ὁπλίτας τῶν Θεσπιῶν, κἀκεῖνοι, μάλα πρόσθεν μέγα φρονοῦντες μὴ ὑπείξειν τοῖς Θηβαίοις, ἔφυγον.

Phoibidas, homme de guerre expérimenté, ne manqua pas de profiter de la retraite des Thébains. Il se lança à leur poursuite avec ses peltastes ; un mouvement audacieux, qui aurait pu lui valoir quelques succès. Il fallut un imprévu, un obstacle au repli des Thébains, pour renverser la dynamique de la chasse, car les cavaliers n'eurent d'autre choix que de faire face. Les peltastes qui les suivaient de près étaient en petit nombre, la majorité traînant en arrière, évitant de trop s'exposer. Ces quelques téméraires se trouvèrent alors dans une position très inconfortable. Si certains tentèrent de se défendre, comme Phoibidas, le gros rebroussa chemin ;

[1331] Voir par exemple Polybe, XVIII, 19, 12 pour une escarmouche qui dura « longtemps », πολὺν χρόνον.
[1332] Tite-Live, XXXI, 35, 1-6.
[1333] Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXXII, 126-128. L'affrontement dura jusqu'à ce que le retour inopiné d'une légion envoyée au fourrage donna aux Romains une véritable victoire.
[1334] Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 44-45, traduction D. Roussel et R. Étienne.

la retraite se changea vite en déroute. À l'autre extrémité chronologique, Appien a encore conservé le souvenir d'un événement comparable pendant les guerres mithridatiques : lors d'un accrochage, les Romains mirent en fuite leurs adversaires et les poursuivirent témérairement. Ces derniers, ralliés par l'arrivée de Mithridate, se retournèrent pour combattre leurs assaillants et causèrent « une telle frayeur aux Romains que, tandis qu'ils fuyaient en grimpant dans la montagne, ils ne se rendirent même pas compte pendant longtemps que l'ennemi avait décroché, mais chacun s'imaginait que le compagnon de fuite qui marchait sur ses talons était un ennemi : tant était profonde la panique qui les avait frappés », καὶ Ῥωμαίους οὕτω κατεφόβησεν ὡς ἄνω διὰ τῶν ὀρῶν φεύγοντας οὐδ' ἀποστάντων αἰσθέσθαι τῶν πολεμίων ἐς πολύ, ἀλλ' ἕκαστον ἡγεῖσθαι τὸν συμφεύγοντά οἱ καὶ ἐπιόντα ὄπισθεν εἶναι πολέμιον· οὕτω πάνυ κατεπεπλήγεσαν[1335].

Dans ces affrontements, l'expérience avait une grande valeur. Xénophon relève que des hommes expérimentés et endurcis par la pratique de la chasse seraient capables, même en faible nombre, de retourner totalement la physionomie d'un combat[1336]. On retrouve une réflexion semblable chez Polybe. Il associe l'expérience des combats à ce comportement : les vétérans seraient plus à même de sauver une situation compromise[1337]. Rappelons, à titre de parallèle, les commentaires de François Rabutin[1338], sur l'importance d'encadrer les « *jeunes hommes qui avoient le feu a la teste* »[1339] avec des « *vieux routiers de guerre* » pendant les escarmouches[1340]. Une certaine familiarité avec le spectacle des débandades permettait de saisir d'un regard si les chassés étaient serrés ou non de près, si les chasseurs se montraient excessivement téméraires, et se mettaient par trop en désordre. Une contre-attaque vigoureuse, même par un groupe restreint, pouvait rallier les fuyards, mettre en fuite les poursuivants et totalement renverser la dynamique d'un combat.

Tous ces engagements formaient une part considérable des actions guerrières, et leurs dynamiques étaient donc celles qui étaient familières à la majorité des combattants. Les rois eux-mêmes, lorsqu'ils étaient d'humeur combative, ne se privaient pas de participer aux escarmouches. Dans un combat contre des « pillards » (*populatores*) romains près de Sicyone en 209, Philippe fut emporté par son cheval contre un arbre et brisa l'une des deux cornes de

[1335] Appien, *La Guerre de Mithridate*, LXXX, 358, traduction P. Goukowsky.
[1336] Xénophon, *De la chasse*, 12, 5.
[1337] Polybe, I, 74, à propos ici des vétérans d'Hamilcar.
[1338] Voir *supra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ».
[1339] Remarque qui rejoint les commentaires de R. van Bremen, « *Neoi* in Hellenistic cities : age class, institution, association ? », dans P. Fröhlich et P. Hamon, *Groupes et associations dans les cités grecques (IIIe siècle av. J.-C. – IIe siècle apr. J.-C.)*, Genève, 2013, p. 54-58, sur les représentations de « *the latent ferocity of the young man* ».
[1340] Rabutin, *Commentaires* I, p. 57.

son casque, finalement récupérée par un Étolien puis amenée à Skerdilaïdas qui, connaissant cet insigne royal, fit courir le bruit de la mort du roi[1341].

Force était, si l'on souhaitait en découdre et faire montre de ses capacités martiales, de prendre part à la « guerre ordinaire ».

III.2. Embuscades

L'autre grande pratique de la ruse était l'embuscade. À la différence des attaques à l'improviste, elle ne consistait pas à profiter de l'état de faiblesse de l'adversaire, mais à l'attirer ou à le prendre au piège dans un lieu déterminé.

Distinctes dans leurs principes, ces tactiques étaient en fait souvent complémentaires. Énée le Tacticien proposait une combinaison[1342]. On s'en prendrait d'abord, comme de coutume, aux fourrageurs :

> « Car c'est lorsque votre force de défense se tient prête à l'endroit prescrit et que les ennemis se sont déjà dispersés pour le pillage qu'il faut les harceler, en leur faisant d'avance couper toute retraite par votre cavalerie, en leur tendant des embuscades avec des soldats d'élite, tandis que vous-même apparaissez soudainement devant eux avec le reste de l'infanterie légère, et en faisant avancer vos hoplites en formation serrée, non loin des détachements envoyés avant eux. Attaquez les ennemis dans des conditions telles que vous ne soyez pas forcés de combattre, mais que, si vous combattez, vous n'ayez pas le dessous »[1343].
>
> ἐάνπερ γε σὺ αὐτοῖς εὐκαίρως ἐπιθῇ. ἡτοιμασμένης γάρ σοι τῆς βοηθείας εἰς τὸν παρηγγελμένον τόπον καὶ ἐσπαρμένων ἤδη τῶν πολεμίων πρὸς ἁρπαγήν, οὕτω χρὴ αὐτοῖς προσκεῖσθαι τοῖς μὲν ἱππεῦσιν προκαταλαμβάνοντα τὰς ἀποχωρήσεις, τοῖς δ' ἐπιλέκτοις ἐνέδρας ποιούμενον, τοῖς δ' ἄλλοις κούφοις ἐπιφαινόμενον αὐτοῖς, τοὺς δ' ὁπλίτας ἀθρόους ἐν τάξει ἄγοντα, μὴ πόρρω δὲ τῶν προπεμφθέντων μερῶν. Ἐπιτίθεσο δὲ τοῖς πολεμίοις ἐν οἷς ἄκων μὲν μὴ μαχήσῃ, μαχόμενος δὲ μὴ ἔλασσον ἕξεις τῶν πολεμίων.

D'expérience, Énée savait orchestrer le piège idéal : l'assaut soudain des troupes légères épouvanterait les hommes disséminés dans la *chôra* et permettrait de les rabattre vers les embuscades où se trouveraient ses meilleurs hommes, armés à la légère en cette occasion (en *psiloi* ? en peltastes ?). Les cavaliers n'en laisseraient que peu s'échapper ; les hoplites, en

[1341] Tite-Live, XXVII, 33, 1-3 (pour les cornes comme symbole royal porté sur les casques : Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 11, 5). Lors de la même campagne de 209 un accrochage devant Élis faillit coûter la vie à Philippe : Tite-Live, XXVII, 32, 4-6.
[1342] Voir notamment M. Bettalli, « Greek Poleis and Warfare in the Fourth Century BC : Aineias' Poliorketika », dans N. Barley et M. Pretzler (éd.), *Brill's Companion to Aineias Tacticus*, Leyde, 2017, p. 166-181.
[1343] Énée le Tacticien, 16, 7, traduction A.-M. Bon, légèrement modifiée.

formation de combat, formeraient le corps de réserve autant que l'arme de choc qui pourrait encore mettre l'ennemi en déroute s'il avait le courage de soutenir les premières attaques ; en cas de mauvaise fortune, les hoplites seraient la cuirasse[1344] qui protégerait et permettrait le ralliement des fuyards. Cette tactique décrite par Énée pourrait être rapprochée d'une pratique athénienne du IIIe siècle : l'usage de κρυπτοί. Comme l'a montré D. Knoepfler dans son étude du décret en l'honneur du stratège Épicharès (268/7)[1345], l'adjectif substantivé κρυπτός désignait des « hommes camouflés », des « sentinelles à couvert »[1346]. Ces *kryptoi* apparaissent dans cinq documents[1347]. Le décret en l'honneur du stratège Archandros (248/7)[1348] nous apprend qu'il ne s'agissait pas d'un corps d'élite institutionnalisé mais d'une unité levée *ad hoc* parmi les mobilisés quand le besoin se faisait sentir[1349], dans la plus pure tradition athénienne des *epilektoi*[1350] : Archandros « eut également à cœur d'établir des hommes camouflés aptes à se rendre utiles[1351] dans celles des guettes qui étaient (à chaque fois) les plus appropriées, en prélevant ces hommes sur l'effectif qui était celui des soldats l'accompagnant », κατεστήσατο δὲ καὶ κρυπτοὺς χρησίμους ἐκ τοῦ ἀριθμοῦ τοῦ τῶν στρατιωτῶν τῶν μεθ αὐτοῦ ἐπὶ τὰς ἐπικαιροτάτας τῶν σκοπῶν[1352]. On peut comprendre leur rôle de deux façons : il s'agissait soit de simples éclaireurs, épiant les mouvements de l'ennemi, soit d'une force plus polyvalente, à même de combattre et de prendre l'initiative d'une intervention violente contre les forces adverses. J.-Chr. Couvenhes privilégie cette solution mixte : les *kryptoi* pouvaient à la fois

[1344] Pour reprendre l'analogie que Plutarque, *Vie de Pélopidas*, 2, 1, prêtait à Iphicrate.
[1345] V. Pétrakos, *Ο Δήμος του Ραμνούντος* VI, Athènes, 2020, n° 403.
[1346] D. Knoepfler, « Les *kryptoi* du stratège Épicharès à Rhamnonte et le début de la guerre de Chrémonidès », *BCH* 117, 1993, p. 327-341, en particulier p. 330.
[1347] Outre les décrets honorifiques pour Épicharès et Archandros, il faut compter le décret en l'honneur du stratège Philothéos (vers 233/2-229/8) : V. Pétrakos, *Ο Δήμος* VI, *op. cit.*, n° 20, l. 1 ; un décret en l'honneur d'un stratège de la Paralie (seconde moitié du IIIe s.) : *SEG* L1 119, l. 1 ; enfin une dédicace faite par [ο]ἱ στρατιῶται καὶ οἱ κρυπτοὶ καὶ οἱ προσαιρετ[οὶ] en l'honneur du stratège Phoxias fils de Léôsthénès (seconde moitié du IIIe s.) : *IG* II^3^ 4 299, l. 1.
[1348] V. Pétrakos, *Ο Δήμος* VI, *op. cit.*, n° 407.
[1349] D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate : un décret de Rhamnonte et un témoignage méconnu (Plutarque, *De genio Socratis*, 34, *Moralia*, 598e) », *HiMA* 9, 2020, p. 103, indique à juste titre que le document montre la formation *ad hoc* d'une unité, mais suppose qu'un véritable corps permanent put être formé postérieurement. Une telle réforme ne paraît guère probable et heurte les habitudes athéniennes. La présence de mercenaires parmi les *kryptoi* du stratège Philothéos n'indique pas que l'unité était permanente. Elle rassemblait les meilleurs, tous combattants confondus. Les *kryptoi* pouvaient être associés à une force de garnison, comme ces « *kryptoi* affectés à Rhamnonte », τοῖς κρυπτοῖς τοῖς τεταγμένοις Ῥα[μνοῦντι] (*SEG* L1 119, l. 1), ou dépendre directement du stratège de la Paralie, tels ces « *kryptoi* affectés auprès de Philothéos », τῶν κρ[υπ]τῶν τοῖς τεταγμένοις ὑπὸ Φιλόθεον (V. Pétrakos, *Ο Δήμος* VI, *op. cit.*, n° 20, l. 1).
[1350] M. R. Christ, « Conscription of Hoplites in Classical Athens », *CQ* 51, 2001, p. 418-419, à propos des *epilektoi*, qui ne formaient probablement pas une force d'élite permanente ; *contra* L. A. Tritle, *Phocion the Good*, Londres, 1988, p. 77-79. Pour les précédents : N. Barley, « Aeneas Tacticus and Small Units in Greek Warfare », dans G. Lee, H. Whittaker, Gr. Wrightson (éd.), *Ancient Warfare : Introducing Current Research*, I, Newcastle, 2015, p. 60-61. L'usage était bien entendu largement diffusé en Grèce et on le retrouve sans surprise dans l'armée des Dix Mille : Xénophon, *Anabase*, III, 3, 6-20 ; IV, 3, 20.
[1351] Certainement des hommes expérimentés : J.-Chr. Couvenhes, « Les *kryptoi* spartiates », *DHA* Suppl. 11, 2014, p. 51-52.
[1352] V. Pétrakos, *Ο Δήμος* VI, *op. cit.*, n° 407, l. 14-16, traduction D. Knoepfler, légèrement modifiée.

guetter et agir[1353]. On ne les voit véritablement en action que dans les décrets précédemment cités, ceux en l'honneur des stratèges Épicharès et Archandros, et à chaque fois leur action est associée à des « guettes ». Xénophon montrait déjà la polyvalence des « postes cachés de guet et de garde »[1354] :

> « Quand il faut monter une garde avancée, je recommande toujours, quant à moi, les postes cachés de guet et de garde ; car du même coup ils sont une protection pour les amis et tendent des embuscades aux ennemis. Ces postes, étant invisibles, sont moins exposés aux attaques surprises, et plus redoutables aux ennemis ; car savoir qu'il y a quelque part des postes de garde, sans en connaître les positions et les forces, ôte toute confiance à l'ennemi et le pousse à suspecter tous les lieux ; les postes de garde visibles lui offrent l'information évidente des lieux dangereux et des lieux sûrs. En outre, si l'on a des postes cachés de garde, il sera possible, avec quelques faibles éléments en avant des postes cachés à l'affût, d'essayer d'attirer l'ennemi dans les embuscades ; il est aussi utile pour le piéger de se garder, en arrière des postes cachés, avec d'autres bien visibles ; voilà un moyen de tromper les ennemis équivalent au premier mentionné ».
>
> ὅταν γε μὴν προφυλάττειν δέῃ, ἐγὼ μὲν ἀεὶ ἐπαινῶ τὰς κρυπτὰς σκοπάς τε καὶ φυλακάς· οὕτω γὰρ ἅμα μὲν τῶν φίλων φυλακαὶ γίγνονται, ἅμα δὲ τοῖς πολεμίοις ἐνέδραι κατασκευάζονται. καὶ αὐτοὶ μὲν δυσεπιβουλευτότεροί εἰσιν ἀφανεῖς ὄντες, τοῖς δὲ πολεμίοις φοβερώτεροι. τὸ γὰρ εἰδέναι μὲν ὅτι εἰσί που φυλακαί, ὅπου δ᾽ εἰσὶ καὶ ὁπόσαι μὴ εἰδέναι, τοῦτο θαρσεῖν μὲν κωλύει τοὺς πολεμίους, ὑποπτεύειν δὲ ἀναγκάζει πάντα τὰ χωρία· αἱ δὲ φανεραὶ φυλακαὶ δῆλα παρέχουσι καὶ τὰ δεινὰ καὶ τὰ εὐθαρσῆ. ἔτι δὲ τῷ [μὲν] κρυπτὰς ἔχοντι φυλακὰς ἐξέσται μὲν φανεροῖς ὀλίγοις ἔμπροσθεν τῶν κρυπτῶν φυλάττοντα πειρᾶσθαι τοὺς πολεμίους εἰς ἐνέδρας ὑπάγειν· ἀγρευτικὸν δὲ καὶ ὄπισθεν τῶν κρυπτῶν ἄλλοις φανεροῖς ἔστιν ὅτε φυλάττειν· καὶ τοῦτο γὰρ ἐξαπατητικὸν τῶν πολεμίων ὁμοίως τῷ πρόσθεν εἰρημένῳ.

Le texte n'établit pas de distinction de fonction entre postes de « garde » et de « guet ». Ils remplissaient le même rôle (ἅμα), et la séparation tient sans doute à la situation des postes, des lieux d'où la vue portait loin pour les uns, toute place aisée à défendre ou camoufler pour les autres. En dissimulant des postes, on se donnait l'opportunité de surprendre l'ennemi, et en les exposant à sa vue, on redirigeait dans une certaine mesure ses mouvements[1355]. L'une et

[1353] J.-Chr. Couvenhes, « Les *kryptoi* », *loc. cit.*, p. 53-55, utilisant notamment le parallèle des *agronomoi* de Platon, *Lois*, VI, 763b.

[1354] Xénophon, *L'hipparque*, 4, 10-12 (première phrase du passage 10 : traduction Éd. Delebecque).

[1355] É. Delebecque, dans l'édition de la CUF, traduisait les passages 4, 11-12 en supposant que les hommes « cachés » et « visibles » étaient des cavaliers, mais l'ensemble du passage concerne, il me semble, « les postes de guet et de garde » (4, 10 : τὰς κρυπτὰς σκοπάς τε καὶ φυλακάς), qui sont mis en avant dès le début. Xénophon veut expliquer comment utiliser ces « postes », et duper l'ennemi en jouant avec son regard, avec ce qu'il peut voir et ne pas voir. Il n'est pas directement question des seules pratiques des cavaliers, quand bien même ces derniers pouvaient se servir de cette tactique.

l'autre de ces tactiques pouvaient être combinées : on attirait ou détournait avec ce qui était laissé au regard, on refermait le piège avec ce qui restait caché[1356]. Il s'agissait là, bien sûr, de pratiques de « petite » guerre, car ces postes n'avaient aucunement la force de repousser les assauts d'une armée regroupée. Ils devaient combattre et contenir les bandes de maraudeurs, en quête de fourrage et de butin, et leurs éléments de protection.

Le stratège Épicharès, au début de la guerre de Chrémonidès, avait assuré la sûreté des récoltes « alors que l'armée (d'Antigone Gonatas) était sur le territoire, ayant installé des *kryptoi* dans les guettes et lui-même se tenant en réserve avec les soldats », τοῦ [στ]ρατο[πέδου ὄν]τος [ἐν τεῖ] χώραι, καταστησάμενος κρυπτοὺς ἐπὶ τὰς σκο|[πιὰς, παρεφε]δρεύων αὐτὸς μετὰ τῶν στρατιωτῶν[1357]. Le verbe παρεφεδρεύω est important car il révèle les dispositions de combat des Athéniens[1358], qu'il est possible de comparer à celles décrites par Énée : une troupe de « choisis » a été formée par le stratège puis assignée à des guettes, tandis que la majorité des hommes restaient en soutien. Ils se tenaient probablement dans la forteresse, prêts à intervenir. Ces dispositions n'étaient pas celles d'une défense passive[1359]. On se préparait à saisir toute opportunité et à combattre pour protéger la rentrée des moissons. Il ne s'agissait certes pas d'une vaste opération destinée à repousser l'invasion, ni d'un ordre de bataille, mais plus simplement d'un dispositif tactique permettant de tenter une action sur des bandes téméraires. Si des fourrageurs avaient atteint la petite plaine protégée par Épicharès, sa force de réserve aurait pu faire une saillie, les disperser et les pousser dans les embuscades des *kryptoi*, soldats « cachés »[1360]. Cette attitude combative, valorisante pour le stratège, aurait mérité de figurer dans les considérants, quand bien même l'occasion rêvée ne s'était pas présentée.

Le décret en l'honneur d'Archandros nous apprend que ce stratège attribua différentes missions à ses hommes en les répartissant selon leur catégorie de mobilisation[1361]. Comme il

---

[1356] Ces manœuvres guerrières causant la confusion étaient l'un des attributs d'Artémis : P. Ellinger, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p. 228.

[1357] V. Pétrakos, *Ο Δήμος* VI, *op. cit.*, n° 403, l. 9-11.

[1358] Sur le verbe παρεφεδρεύω qui signifie ici « se tenir en réserve pour assurer la couverture » : D. Knoepfler, « Les *kryptoi* du stratège Épicharès », *loc. cit.*, p. 329. Le verbe se retrouve également chez Élien le Tacticien, 13, 3, où il désigne l'action des épistates du second rang, se tenant en réserve derrière les chefs de file. Voir également Polybe, III, 100, 6-7. Le verbe renvoie aussi au fait de protéger et de garder : Polybe, II, 24, 13 ; IV, 74, 7 (Polybe condamne la négligence des Éléens qui refusent de recruter des mercenaires pour assurer la protection des points exposés de leur territoire) ; VIII, 33, 8.

[1359] Une évacuation totale derrière les murs restait une possibilité (Énée le Tacticien, 7, 1-2).

[1360] Nul besoin d'effectifs considérables pour ce genre d'embuscades. Quelques hommes suffirent pour tendre une embuscade à la suite d'Eumène II près de Delphes (étudiée plus loin). Rappelons aussi que les partis de l'époque moderne, qui ne comptaient parfois qu'une vingtaine de combattants (voire une dizaine), ne se privaient pas d'user de cette tactique : G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans. The Army of Louis XIV and Partisan Warfare in the Netherlands (1673-1678)*, Leyde, 2003, p. 124-125. Xénophon, *Cyropédie*, 6, 3, 13, montre un poste de guet tenu par une dizaine d'hommes. Voir aussi les remarques sur les raids lancés depuis les place-fortes : *infra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés ».

[1361] V. Pétrakos, *Ο Δήμος* VI, *op. cit.*, n° 407, l. 8-10. J.-Chr. Couvenhes, « Les *kryptoi* », *loc. cit.*, p. 51 ; *SEG* XLVII 151 ; D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate », *loc. cit.*, p. 101. Une répartition réfléchie qui n'est pas sans rappeler celle que préconise Énée le Tacticien, 1, 5-9.

arrivait fréquemment en cas d'invasion du territoire, les anciens (πρεσβύτεροι) comme les plus jeunes furent mobilisés et envoyés dans les forteresses, notamment à Rhamnonte. Les anciens furent, avec les métèques, affectés au service de garde, avec le reste des *phrouroi*, placés en réserve. Les jeunes furent quant à eux affectés « au service du guet », ἐπὶ τὴν σκοπήν[1362], tandis que les patrouilles, pouvant porter au contact de l'ennemi, furent confiées aux *paroikoi* et aux mercenaires (*stratiôtai*). Les meilleurs furent rassemblés pour former un corps de *kryptoi* [1363], placé aux postes critiques, « sur les guettes les plus appropriées » [ἐ]πὶ τὰς ἐπικαιροτάτας τῶν σκοπῶν[1364]. L'adjectif ἐπίκαιρος, en contexte militaire, pourrait renvoyer à des positions favorables pour préparer et lancer une action[1365]. Notons que ces guettes furent distinguées dans le texte du « service de guet » assuré par les jeunes ; de toute évidence les deux tâches ne se confondaient pas[1366]. Les guettes dans lesquelles furent placés les *kryptoi* leur auraient permis de saisir la moindre occasion de faire du mal à l'ennemi, à l'inverse des guettes plus passives dans lesquelles furent assignés les hommes les plus jeunes et moins expérimentés. On peut aussi imaginer que les guettes des jeunes mises en place par Archandros se trouvaient non loin de guettes de *kryptoi*, les premiers pouvant, au besoin, servir d'appâts en se découvrant, procédé recommandé par Xénophon. Le danger venant de la mer[1367], il aurait fallu à la fois prévenir les débarquements et assaillir les groupes qui avaient pris pied sur la terre ferme[1368].

Bien entendu, il est évident que l'une des tâches des *kryptoi* athéniens était de surveiller les entreprises de l'ennemi et d'avertir ceux qui seraient menacés par ses tentatives[1369]. Ils apportaient les renseignements indispensables à toute prise de décision par le stratège. Cette mission demandait déjà un sang-froid important, comme le rappelait d'ailleurs Énée[1370]. Pour autant, la formation d'un corps de *kryptoi*, par la sélection de citoyens et de non-citoyens, sans aucun doute parmi les meilleurs, répondait à une situation alarmante. Ils n'étaient pas appelés pour surveiller les frontières[1371] et guetter l'approche d'une armée d'invasion mais levés lorsque

[1362] D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate », *loc. cit.*, p. 100 sur cette expression.
[1363] Il ne me semble pas que les *stratiôtai* desquels furent tirés les *kryptoi* « ne faisaient nécessairement qu'un avec les *paroikoi* et les *stratiôtai* auxquels incombaient la mission des *éphédriai* » (D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate », *loc. cit.*, p. 102). L'emploi de *stratiôtai* est ambigu dans les inscriptions de Rhamnonte, et le passage peut aussi laisser penser que les *stratiôtai* seraient ici l'ensemble des hommes aux ordres du stratège.
[1364] Passage cité dans *SEG* LI 119.
[1365] Polybe, IV, 61, 7, utilise l'adverbe εὐκαίρως à propos de la situation avantageuse d'Ambracos pour porter des ravages contre le territoire et la cité des Ambrakiotes.
[1366] D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate », *loc. cit.*, p. 101.
[1367] V. Pétrakos, *Ο Δήμος* VI, *op. cit.*, n° 407, l. 25-26, avec D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate », *loc. cit.*, p. 100.
[1368] Sur les actions contre les forces de débarquement, voir *infra* III.4. « Ruses et raids maritimes ».
[1369] D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate », *loc. cit.*, p. 99.
[1370] Énée le Tacticien, 6, 1-4.
[1371] Pour cette tâche, de petits postes occupés par des guetteurs solitaires pouvaient suffire : Tite-Live, XXXI, 24, 4-7, rapporte qu'à l'automne 200, lorsque Philippe V s'approcha d'Athènes avec 5 000 Peltastes et 300 cavaliers, le mouvement fut repéré par un ἡμεροδρόμος, un « coureur », qui occupait une guette (il vit l'armée royale *ex specula*). Revenu en diligence dans la ville, il put informer les Athéniens de l'attaque.

le territoire était déjà touché par des courses. Ils auraient alors été placés sur les positions sensibles, pour épier les mouvements de l'adversaire mais aussi surprendre ses propres éclaireurs[1372] et ses fourrageurs[1373]. Il ne semble de toute façon pas exister, aux époques considérées, d'unités militaires dont la fonction unique aurait été celle d'éclaireurs[1374]. Les *kryptoi*, triés sur le volet[1375], accomplissaient certainement de multiples tâches[1376] : en plus de leur mission de surveillance, celle de menacer, de chasser ou de tendre des embuscades aux groupes de pilleurs isolés[1377], comme d'intégrer un plus vaste dispositif, tel que celui décrit par Énée le Tacticien.

Au début de la guerre de Chrémonidès, dans les environs de Rhamnonte, le danger posé par les hommes « cachés » suffit à assurer la défense de la rentrée des moissons dans les trente stades proches de la forteresse, les fourrageurs de l'armée macédonienne ayant probablement évité toute confrontation et s'étant contenté de cibles plus faciles et éloignées de la forteresse. Le stratège Archandros couvrit quant à lui un espace bien plus étendu, le double de la surface protégée par Épicharès, soixante stades[1378]. Néanmoins, les deux dispositifs sont semblables et s'appuient sur le principe tactique d'Énée : des guettes dispersées au contact de l'ennemi, et une réserve massée derrière des remparts. Dès lors, n'aurait-on pas là un ordre de combat standard destiné à la défense du territoire, utilisé pendant une partie de la période considérée, au moins entre le début du IVe et la fin du IIIe siècle[1379] ? Les *kryptoi* semblent disparaître de notre documentation après la libération d'Athènes en 229 ; il est fort difficile d'assurer si la pratique se maintint, ou dans le cas contraire ce qui la remplaça[1380].

[1372] Un combat d'éclaireurs, au début de la deuxième guerre de Macédoine : Tite-Live, XXXI, 33, 6-10. Encore quelques temps avant la bataille de Cynoscéphales : Polybe, XVIII, 19, 12.

[1373] Un parallèle moderne : Rabutin, *Commentaires* I, p. 305, indique que les Impériaux, lors de la campagne d'été de 1554, déployèrent depuis leur camp des hommes pour tenir « *quelques vieilles tours* (…) *tant pour faire guet, que pour endommager nos fourrageurs* ».

[1374] Justes remarques sur ce point de J.-Chr. Couvenhes, « Les *kryptoi* », *loc. cit*., p. 53-54.

[1375] Sur l'intérêt de disposer de combattants expérimentés pour tendre des embuscades : R. M. Sheldon, *Ambush. Surprise Attack in Ancient Greek Warfare*, Barnsley, 2012, p. 146-147.

[1376] Nous ignorons tout de leur armement. Il s'agissait probablement soit de *psiloi*, avec un équipement constitué d'armes de contact et de jet, mais sans pièce défensive (comme semble le suggérer Énée le Tacticien, 16, 7), soit de *thureophoroi* (voir *supra* II.3. « Les champions de la ruse »).

[1377] Xénophon, *L'hipparque*, 7, 15, expose ainsi le comportement des « gardes » des postes avancés, dont on peut se servir pour les prendre au piège : « ils poursuivent en effet tout ce qui leur paraît en petit nombre, pensant qu'ils ont été postés pour cela », διώκουσι γὰρ ὅ τι ἂν ὀλίγον ἴδωσι, νομίζοντες σφίσι τοῦτο προστετάχθαι.

[1378] J.-Chr. Couvenhes, « Les *kryptoi* », *loc. cit*., p. 51. D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate », *loc*. *cit*., p. 102 : Archandros n'avait pas affaire, comme Épicharès, à une vaste armée ennemie faisant campagne en Attique.

[1379] D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate », *loc*. *cit*., p. 104-105 sur les expériences du IVe siècle (« guetteurs » de Xénophon et *agronomoi*/*kryptoi* de Platon, dont on rappellera que la mission était « de tout faire pour entraver l'avance de l'ennemi »).

[1380] On connaît, après 229 et la libération d'Athènes, des *hypaithroi*, qui semblent avoir fait partie de ceux qui assuraient leur service de *strateia* : dans le décret *I. Eleusis* 200, l. 8-10, on voit ainsi « ceux des *hypaithroi* en campagne », οἱ στρατευσάμενοι τῶν ὑπαίθ<ρ>ων. Ils étaient, à l'inverse des *kryptoi*, exclusivement recrutés parmi les citoyens : J.-Chr. Couvenhes, « *Péripoloi*, *kryptoi* et *hypaithroi* », *loc. cit*., p. 303. Comme les *kryptoi* en revanche, ils seraient sélectionnés parmi des hommes en service, peut-être pour accomplir, eux aussi, une mission particulière.

Les victimes des embuscades étaient évidemment des fantassins, cibles lentes et faciles à rattraper, mais aussi parfois des cavaliers, pourtant plus aptes à s'échapper. Au début du IIIe siècle, le cavalier étolien Skorpiôn fut tué dans un combat de ce type. Son épigramme funéraire rappelle les circonstances de sa mort : « dans un bois doré, quand tu venais au secours des Phocidiens avec la cavalerie, au-dessous des sommets de Teithrôn, une embuscade cachée et sournoise[1381] d'ennemis te tua pendant que tu accomplissais des actions dignes de ta patrie, dignes de tes ancêtres Œnéides », ἄλσει ἐνὶ χρυσέωι σε βοαδρομέοντα σὺν ἵππωι | [Φ]ωκίσι Τείθρωνος κτεῖνεν ὑπὸ στεφάναις | δυσμενέων κρυφθεὶς ἄφατος λόχος, ἄξια πάτρας, | ἄξ̣ια δ' Οἰνεϊδᾶν μησάμενον προγόνων[1382]. Si le contexte exact de l'action nous échappe[1383], les circonstances de la mort de Skorpiôn sont claires : il est tombé, avec la cavalerie étolienne[1384], dans une embuscade. Cette dernière avait été tendue « dans un bois », ἐν ἄλσει, peut-être le bois sacré d'Apollon qui se situait non loin de Tithrônion[1385]. Il y a là un détail essentiel, car il rappelle qu'une embuscade était une entreprise qui devait s'appuyer sur la topographie et nécessitait une configuration particulière pour réussir[1386]. Les reliefs[1387] et les espaces boisés[1388] offraient les meilleures conditions. La géographie des territoires avait donc son importance, et certaines cités disposaient de terres plus favorables pour user de cette pratique combattante. Reste que bien peu de communautés ne possédaient pas de régions de confins, d'*eschatiai* non cultivés où les forêts pouvaient se développer, ou simplement de reliefs, de

[1381] Pour la traduction d'ἄφατος dans ce poème, voir P. Bing, *The Scroll and the Marble. Studies in Reading and Reception in Hellenistic Poetry*, Ann Arbor, 2009, p. 187-188 : « ἄφατος *(of which there had been no report). The careful deferral of* λόχος *until near the end of verse 3 further mirrors the stealth of the ambush and gives* ἄφατος *the added connotation « unspeakable »: the heinousness of the deed stands in stark contrast to the radiant glory of the grove* ». Le terme λόχος doit ici être traduit « embuscade » et non « troupe » (sur ce sens de λόχος : W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974, p. 178).

[1382] E. Cavalli, « Ὡς ἀγαθῶν οὐκ ἀπόλωλε ἀρετά. Storia e gloria nell'età dei Diadochi », dans C. Antonetti (dir.), *Lo spazio ionico e le comunità della Grecia nord-occidentale. Territorio, società, istituzioni*, Pise, 2010, p. 411, l. 1-4, traduction de V. Garulli, « Posidippe, auteur épigraphique ? », dans E. Santin et L. Foschia (dir.), *L'épigramme dans tous ses états : épigraphiques, littéraires, historiques*, Lyon, 2016, p. 60-87, modifiée.

[1383] L'événement daterait de la fin de la première décennie du IIIe siècle, dans le contexte des tensions entre Démétrios et les Étoliens ; A. Wilhelm, « Ein Epigramm aus Thermon », dans Fr. Bulic, *Strena buliciana : commentationes gratulatoriae*, Zagreb, 1924, p. 170, l'inscrivait dans le cadre des premières opérations militaires sur les territoires phocidiens du *koinon* étolien, donc avant l'invasion galate de 279, sans que l'on puisse préciser davantage.

[1384] Il vaut mieux traduire σὺν ἵππωι par « avec la cavalerie », comme dans l'inscription en l'honneur d'Eugnôtos d'Akraiphia (J. Ma, « The many lives of Eugnotos of Akraiphia », dans B. Virgilio (éd.), *Studi Ellenistici* 16, Pise, 2005, p. 142-143 ; voir *infra* IV.3. « Les cavaliers et les dynamiques du choc »), plutôt que « avec son cheval », comme le propose V. Garulli. Le père de Skorpiôn, Drakôn, était peut-être l'hipparque connu par une autre inscription de la première moitié du IIIe s., *IG* IX 1² 8, l. 13 : cf. P. Bing, *The Scroll and the Marble*. *op. cit.*, p. 186.

[1385] P. Bing, *The Scroll and the Marble, op. cit.*, p. 187 a proposé de rapprocher le « bois doré » de l'épigramme du bosquet sacré d'Apollon que Pausanias, X, 33, 12, place entre Tithrônion et Drymaia, près du Céphise et du croisement entre la route menant d'Amphiclée à Drymaia et celle arrivant de Tithrônion. L'embuscade aurait donc été tendue à peu de distance à l'Ouest de Tithrônion.

[1386] R. M. Sheldon, *Ambush*, *op. cit.*, p. 141-148.

[1387] Embuscade tendue par Iphicrate dans les montagnes du territoire d'Abydos : Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 35.

[1388] Tite-Live, XXXVIII, 41, 5-6 : une région peu boisée est moins propice aux embuscades.

simples inégalités de terrain qui permettaient de dresser des embûches[1389]. Une embuscade pouvait aussi se déployer depuis des espaces bâtis[1390], et rien n'empêchait la pratique d'être universelle. De fait, la moindre bâtisse suffisait à dissimuler quelques hommes.

Il vaut la peine de rapporter l'embuscade tendue en 171 par le Crétois Évandros, officier au service de Persée, avec une poignée d'hommes[1391], au roi de Pergame Eumène II près de Delphes, sur un sentier le long duquel se trouvait une petite bâtisse[1392] :

> « Lorsqu'on arriva à l'endroit où l'on devait passer l'un derrière l'autre, le premier à s'engager sur le sentier fut Pantaléon, un des principaux personnages de l'Étolie, avec qui le roi avait entamé une conversation. Alors les conjurés, sortant de leur cachette, font rouler deux énormes rochers, dont l'un frappe le roi à la tête, l'autre à l'épaule ; assommé, celui-ci tomba du sentier en bas de la pente, tandis que de nombreux rochers viennent s'abattre sur son corps déjà à terre. Et à vrai dire, tous les compagnons du roi, même la foule de ses amis et de ses gardes, prennent la fuite en le voyant tomber ; Pantaléon, au contraire, resta là sans trembler pour protéger le roi. Les brigands qui auraient pu pourtant, en faisant rapidement le tour du mur, descendre achever le blessé, prirent la fuite en direction du sommet du Parnasse, comme si leur tâche était terminée ».
>
> *ubi ad eum locum uentum est, qua singulis eundum erat, primus semitam ingressus Pantaleon, Aetoliae princeps, cum quo institutus regi sermo erat. tum insidiatores exorti saxa duo ingentia deuoluunt, quorum altero caput ictum est regi, altero umerus; sopitusque ex semita procidit in decliue, multis super prolapsum iam saxis congestis. et ceteri quidem, etiam amicorum et satellitum {turba}, postquam cadentem uidere, diffugiunt; Pantaleon contra inpauidus mansit ad protegendum regem. Latrones, cum breui circumitu maceriae decurrere ad conficiendum saucium possent, uelut perfecta re in iugum Parnasi refugerunt eo cursu*.

Il s'agit d'une description exceptionnelle d'une petite embuscade, préparée et exécutée par seulement quatre hommes. Comme il a été précédemment démontré[1393], ce genre d'entreprise combattante mineure n'était que rarement relevée par les histoires de grande portée, comme celles de Polybe ou de Tite-Live. Le souvenir de celle-ci s'est conservé grâce à la notoriété de la victime[1394], Eumène, roi de Pergame, et parce qu'elle constituait un *casus belli* de premier ordre, l'attentat ayant eu lieu près du sanctuaire de Delphes, alors que les hostilités n'étaient pas encore déclarées. Tite-Live ne manque pas de faire de cette infamie l'acte de

[1389] Polybe, III, 71, 2-4.
[1390] Déjà au début du IVe siècle : Xénophon, *Helléniques*, VI, 5, 31.
[1391] Tite-Live, XLII, 15, 3 : la troupe se composait d'Évandros et de trois Macédoniens.
[1392] Tite-Live, XLII, 15, 8-10 et 16, 1, traduction P. Jal, légèrement modifiée.
[1393] Voir *supra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ».
[1394] Comme celui de l'embuscade tendue au consul P. Licinius Crassus en 131 par les forces d'Eumène III – Aristonikos vers 131, entre Élaia et Smyrne : Frontin, IV, 5, 16.

« brigands » (*latrones*)[1395]. D'aucuns se seraient certainement empressés de signaler qu'il s'agissait là d'une ruse de Crétois, mise en œuvre par un Crétois[1396]. Mais la petite escouade, qui intégrait aussi trois Macédoniens, ne faisait que reprendre des pratiques combattantes éprouvées. L'attaque provoqua d'ailleurs dans l'escorte royale une panique tout à fait comparable à celles observées dans les actions guerrières. Seul l'Étolien Pantaléon tint bon, dissuadant sans doute les agresseurs de venir combattre de près pour achever le roi. Ceux-ci usèrent en effet de pierres[1397] et de traits[1398], et ne tentèrent pas d'approcher ; au contraire, ils se retirèrent au plus vite une fois Eumène jeté à terre. La dynamique de cet affrontement n'avait certainement rien d'extraordinaire, et l'on peut raisonnablement penser qu'elle ressembla à bien des actions de la guerre « ordinaire ». L'affaire est aussi intéressante par sa préparation, la mise en place d'une embuscade demandant le plus souvent une certaine planification.

Il fallait soit connaître avec précision le chemin que l'ennemi devait emprunter, soit parvenir à l'attirer jusqu'à ses positions. Pour ce faire, il était d'usage de confier à des hommes, sélectionnés parmi ceux qu'on estimait pour leur bravoure, le rôle d'appâts. Leur mission, des plus périlleuses, était de provoquer l'adversaire puis, en simulant la faiblesse, de l'entraîner vers l'embuscade. Une telle feinte était bien souvent des plus efficaces. Car, dans la *chôra* et les *eschatiai*, l'abolition du combat frontal concentrait tous les efforts et canalisait tous les espoirs, l'adversaire ne pouvant être sérieusement diminué qu'au moment de la poursuite. Dès lors, il était fâcheux de laisser passer une occasion et, naturellement, le spectacle de la fuite d'un groupe entraînait le plus souvent son opposant sur ses pas[1399]. Mais si la circonstance poussait à l'action, elle forçait aussi les poursuivants à briser leur cohésion pour mener une chasse effective. Ce simple fait les rendait extrêmement vulnérables et peu solidaires. Il n'est guère étonnant que de brusques retournements de situation aient pu arriver[1400], métamorphosant en quelques instants les chasseurs en proies. Une embuscade fondée sur le binôme piège-appât représentait un excellent moyen de créer cette dynamique. Les hommes de guerre expérimentés maîtrisaient le procédé[1401] : en 217, le stratège achéen Lykos et l'hipparque Dèmodokos, lors

[1395] Il prend ainsi le temps (XLII, 16, 1) de rappeler que les agresseurs, fuyant par des chemins difficiles, n'hésitèrent pas à tuer un des leurs, qui ne parvenait pas à suivre, de peur qu'il tombât entre les mains de potentiels poursuivants.

[1396] Polybe ne se serait pas fait prier. Sur son estime du « caractère » crétois : H. van Effenterre, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris, 1968, p. 289-290.

[1397] Arme primitive certes, mais toujours utile, déjà dans l'épopée : W. K. Pritchett, *The Greek State at War* V, Berkeley, 1991, p. 1-5. Elle est celle de la presque totalité des défenseurs de la ville sur la frise du monument des Néréides : British Museum 1848,1020.65. Sur leur utilisation : *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».

[1398] Il semble qu'ils employèrent massivement les premières. Ils avaient aussi prévu de lancer des traits depuis la bâtisse : Tite-Live, XLII, 15, 6.

[1399] Voir *infra* VI.1. « La 'chasse' ».

[1400] Parfois de manière fortuite : Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 2-3.

[1401] Il n'était pas toujours nécessaire de planifier, les circonstances pouvant offrir ce type d'opportunités. Voir Xénophon, *Helléniques*, V, 3, 4, sur un engagement entre peltastes lacédémoniens et cavaliers olynthiens : « les Olynthiens, voyant les peltastes courir sur eux, tournèrent bride, se retirèrent tranquillement et retraversèrent le fleuve. Les autres les suivirent avec une grande audace, et, croyant qu'ils fuyaient, ils passèrent le fleuve pour les

d'une incursion en Élide[1402] au moment des moissons, cachèrent les hommes lourdement armés près de la cité de Phyxion et envoyèrent au fourrage et au pillage leurs cavaliers et troupes légèrement équipées. Les Éléens s'avancèrent en nombre contre les fourrageurs qui s'enfuirent immédiatement vers le reste de l'armée. Les premiers les prirent en chasse mais, alors qu'ils pensaient atteindre leurs proies, « les hommes de Lykos se montrèrent et se jetèrent sur les plus avancés. Les Éléens ne purent soutenir l'assaut et s'enfuirent dès leur apparition », ἐξαναστάντες οἱ περὶ τὸν Λύκον ἐπέθεντο τοῖς προπεπτωκόσι. τῶν δ' Ἠλείων οὐ δεξαμένων τὴν ὁρμήν, ἀλλ' ἐξ ἐπιφανείας τραπέντων[1403]. La surprise fut totale et les Éléens cédèrent « dès l'apparition », ἐξ ἐπιφανείας, de l'ennemi[1404]. La peur rejeta en arrière les chasseurs, mais il était trop tard : près de deux cents d'entre eux auraient été rattrapés et tués, quatre-vingts faits prisonniers. Philopoemen suivit la même tactique lors de la campagne de l'année 200 contre Sparte. Le rassemblement à Tégée des contingents des cités du *koinon* achevé, il fit sortir son armée de la ville et l'embusqua à proximité[1405]. Il avait auparavant sélectionné quelques-uns de ses meilleurs hommes qui devaient entrer en Laconie et attirer les mercenaires qui tenaient garnison dans la cité périèque de Pellène[1406]. Ils cédèrent dès le début de l'engagement, comme ils en avaient reçu l'ordre, et les mercenaires les poursuivirent avec ardeur, jusqu'à tomber dans l'embuscade tendue par les Achéens[1407]. Ici encore aucune véritable nouveauté[1408] : Xénophon recommandait l'usage des fuites simulées pour attirer dans un piège les poursuivants[1409]. De même, Énée le Tacticien connaissait bien ce type de ruse[1410] et prescrivait un emploi fréquent : « il vaut donc bien mieux, comme je l'ai écrit, attaquer après avoir cédé (aux ennemis), quand ils ne se gardent plus », πολὺ δὲ κρεῖσσον, ὡς γέγραπται, ἐνδόντα ἀφυλάκτως διακειμένοις

---

poursuivre. Là, les cavaliers olynthiens, profitant du moment où ceux qui venaient de traverser leur paraissaient encore faciles à culbuter, firent volte-face, les chargèrent et tuèrent Tlèmonidas lui-même avec plus de cent de ses hommes », οἱ δὲ Ὀλύνθιοι ὡς εἶδον προθέοντας τοὺς πελταστάς, ἀναστρέψαντες ἀπεχώρουν ἥσυχοι, καὶ διέβησαν πάλιν τὸν ποταμόν. οἱ δ΄ ἠκολούθουν μάλα θρασέως, καὶ ὡς φεύγουσι διώξοντες ἐπιδιέβαινον. ἔνθα δὴ οἱ Ὀλύνθιοι ἱππεῖς, ἡνίκα ἔτι εὐχείρωτοι αὐτοῖς ἐδόκουν εἶναι οἱ διαβεβηκότες, ἀναστρέψαντες ἐμβάλλουσιν αὐτοῖς, καὶ αὐτόν τε ἀπέκτειναν τὸν Τλημονίδαν καὶ τῶν ἄλλων πλείους ἢ ἑκατόν.

[1402] Polybe, V, 95, 7-8.

[1403] Polybe, V, 95, 9-10.

[1404] Comparer avec Polybe, V, 20, 8 : les Messéniens surpris devant Glyppia commencèrent à s'enfuir alors que les Lacédémoniens venaient d'apparaître (ἐπιφαινομένους).

[1405] Polybe, XVI, 36, 1-9 et 37, 4-5.

[1406] Ils auraient tous été tués ou capturés : Polybe, XVI, 37, 2-3.

[1407] Polybe, XVI, 37, 5-6.

[1408] En vérité, si l'on veut développer une approche plus anthropologique, on remarquera que cette ruse de guerre se retrouve dans des temps et des lieux forts éloignés. La tactique de Philopoemen fut ainsi utilisée par les Mexicas dans leur guerre contre les conquistadors : B. Diaz del Castillo, *Histoire véridique*, p. 464. Quand les circonstances s'y prêtaient, les Espagnols en firent également usage : B. Diaz del Castillo, *ibid*., p. 527-528. Comme Bayard près de Padoue en 1509. Le Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 50, rapporte ses instructions : « *cappitaine, prenez vingt de vos archiers et allez à ces gens-là escarmoucher. Quand ils vous verront si petit nombre, ils vous chargeront. N'en faictes pas doubte. Tournez bride faisant de l'effrayé et les amenez ici où je vous attendray à la coste de ceste montaigne, et vous verrez beau jeu* » (nouvel exemple p. 59). D'autres fois, les Français en furent victimes : Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 55, 64. Également Rabutin, *Commentaires* I, p. 12-13, 15, 24 ; Fleuranges, *Mémoires* I, p. 287-288.

[1409] Xénophon *L'hipparque*, 4, 12 ; *Cyropédie*, I, 6, 37. Aussi Polyen, II, 1, 27.

[1410] Énée le Tacticien, 23, 10 ; 39, 1.

αὐτοῖς ἐπιθέσθαι[1411]. Aussi redoutable qu'elle ait été, cette pratique, pour réussir, demandait toutefois aux hommes chargés d'attirer les proies un sang-froid à toute épreuve ; en outre, rien n'assurait que l'ennemi mordrait à l'appât[1412].

Parmi les armes utilisées dans les embuscades figuraient aussi, contre toute attente, les formations de combat hoplitiques[1413]. Ces dernières, fréquemment associées aux combats de force par excellence, les batailles rangées, avaient leur place et leur utilité dans les pratiques guerrières de la ruse[1414]. Prenons l'exemple d'un affrontement entre Achéens et Lacédémoniens pendant les opérations de Laconie en 192[1415] :

> « À mesure que le combat avançait, les auxiliaires du tyran l'emportaient à la fois par le nombre et parce que Philopoemen avait indiqué à ses officiers, après avoir livré un léger combat, d'entamer une retraite et d'attirer l'ennemi vers le lieu de l'embuscade. Ils suivirent sans ordre les fuyards à travers la vallée et un grand nombre furent blessés et tués avant même d'apercevoir l'ennemi dissimulé. Les Peltastes, dans la mesure où la largeur de la vallée le permettait, était demeurée en formation, de manière à recevoir facilement dans les espaces de ses rangs les fugitifs de son parti. Puis ils se dressent, intacts, frais et rangés, et attaquent les ennemis désordonnés, débandés et fatigués en plus par l'effort et les blessures. La victoire fut sans ambiguïté : les soldats du tyran tournèrent aussitôt le dos ; ils s'enfuient en une course nettement plus précipitée que lorsqu'ils avaient entamé la poursuite, et se trouvent repoussés vers leur camp. Beaucoup furent tués et pris dans cette fuite ».
>
> *procedente certamine et numero uicere tyranni auxiliares et quia ita praeceptum a Philopoemene praefectis erat ut modico edito proelio in fugam inclinarent hostemque ad locum insidiarum pertraherent. effuse secuti fugientes per conuallem plerique et uolnerati et interfecti sunt, priusquam occultum hostem uiderent. caetrati ita, quantum latitudo uallis patiebatur, instructi sederant ut facile per interualla ordinum fugientes suos acciperent. consurgunt deinde ipsi integri, recentes, instructi, et in hostes inordinatos, effusos, labore etiam et uolneribus fessos impetum faciunt. nec dubia uictoria fuit. extemplo terga dedit tyranni miles et haud paulo concitatiore cursu quam secutus erat fugiens ad castra est compulsus; multi caesi captique in ea fuga sunt*.

[1411] Énée le Tacticien, XVI, 10, traduction A.-M. Bon, légèrement modifiée.
[1412] Polyen, III, 9, 32, rapporte qu'Iphicrate aurait eu l'habitude d'entraîner ses hommes aux attaques, paniques et embuscades feintes, afin qu'ils ne fussent pas surpris par de tels événements.
[1413] Les hoplites étant quant à eux des acteurs fréquents des embuscades : Thucydide, III, 94, 1, pour une embuscade certainement tendue par des épibates (une force de débarquement comparable à celle de l'expédition de 426 en Étolie : Thucydide, III, 95, 2 et 98, 4). Cf. L. Rawlings, « Alternative agonies : hoplite martial and combat expériences beyond the phalanx », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 237. Le thème de l'hoplite en embuscade dans les images archaïques : Metropolitan Museum, New York, 26.60.76 ; Bryn Mawr College P 187 ; Melbourne University, MUV73 ; Musée du Louvre, Paris, CP10681 ; Musée du Louvre, Paris, G25 ; Rijksmuseum van Oudheden, Leyde, XVI74 ; National Museums, Liverpool, 55.3.12.
[1414] Déjà à l'époque classique : Thucydide, III, 107, 3 et Xénophon, *Helléniques*, VI, 5, 31.
[1415] Tite-Live, XXXV, 29, 3-7, traduction R. Adam, légèrement modifiée.

Les Peltastes étaient en formation au moment de leur attaque, peut-être même en formation de bataille, piques en mains[1416]. On observe ici l'utilisation conjuguée de la ruse et de la force : la force s'exprimait par les assauts donnés en formation, mais celle-ci n'était pas inutile en dehors des combats rangés, où les deux adversaires avaient le temps de se déployer et se découvraient de loin[1417]. Une formation, en particulier une formation macédonienne, apportait confiance et sécurité aux combattants, en même temps qu'elle inspirait, par l'ordre comme par la masse serrée des armes et des hommes une profonde terreur à l'adversaire. Il était de notoriété publique qu'un groupe dispersé et peu solidaire ne pouvait tenir face à l'attaque d'un groupe en formation. En règle générale, le premier ne cherchait d'ailleurs pas à approcher le second, qui ne pouvait alors qu'épouvanter de loin son opposant. D'où l'intérêt de la ruse, pour l'amener au plus près, assez près pour que la dynamique engendrée lui fût particulièrement funeste. Le texte de Tite-Live reprend toutes les étapes de la préparation du stratagème : une opportunité fut décelée lorsque les deux armées se retrouvèrent à proximité et s'accrochèrent pour la maîtrise d'un point d'eau[1418]. Les Achéens surent tirer parti de la configuration et de ces escarmouches. Ils placèrent leurs Peltastes en formation dans un vallon, ménageant des espaces entre leurs unités pour permettre aux leurs de rejoindre rapidement les arrières, sans occasionner de désordre[1419]. Lors de l'accrochage, où l'on fit probablement surtout usage des traits[1420], les Tarentins et les Crétois des Achéens simulèrent une fuite qui entraîna sur leurs pas les Lacédémoniens. Ils les amenèrent jusqu'au vallon, traversèrent les formations des Peltastes qui se découvrirent et lancèrent leur assaut. Immédiatement, le sens de la poursuite fut inversé et la faible distance qui séparait les Lacédémoniens des Peltastes força le mouvement rétrograde des premiers à se changer en véritable déroute. Les Achéens n'avaient plus qu'à lancer la chasse[1421].

[1416] Tite-Live, XXXV, 29, 7, indique que Philopoemen renonça à attaquer le camp lacédémonien à cause du terrain irrégulier et donc défavorable pour ses soldats, remarque qui de toute évidence ne peut concerner les Crétois ou des Peltastes équipés à la légère. Elle s'appliquerait en revanche fort bien à des hommes armés à la macédonienne.

[1417] Énée le Tacticien, 15, 3-5, avant de présenter les actions (dont les embuscades et les attaques à l'improviste) que le défenseur peut exécuter pour repousser l'envahisseur, détaille les types de troupes destinées à mener la lutte : le corps principal est celui des hoplites, qui doivent agir avec diligence mais en veillant à maintenir leurs formations.

[1418] Tite-Live, XXXV, 28, 10-11.Une armée en campagne devait toujours s'assurer de disposer de points d'eau (Tite-Live, XLIV, 33, 1-4 ; XLIV, 39, 1). Aussi, dans certains espaces arides ou pauvres en cours d'eau, deux armées opposées pouvaient se retrouver en lutte pour leur contrôle.

[1419] Tite-Live, XXXV, 29, 4.

[1420] Car en la circonstance des Crétois et des cavaliers « tarentins » furent opposés à… des Crétois et des cavaliers « tarentins » : Tite-Live, XXXV, 29, 1-2.

[1421] En plus des Crétois et des « Tarentins » achéens qui ne manquèrent sans doute pas de revenir, il est possible que des Peltastes aient quitté la formation pour y participer, les piétons des formations macédoniennes pouvant, à l'occasion, se détacher de la formation et devenir des chasseurs : voir *infra* VI.2. « Les chasseurs ». Le point vaut aussi pour les autres embuscades faisant intervenir une formation hoplitique. En la circonstance, toutes les unités ne prirent sans doute pas part à la poursuite, et certaines d'entre elles durent suivre en formation, Philopoemen arrêtant la chasse lorsqu'il estima que le terrain ne se prêtait plus à son avancée.

En résumé, une formation hoplitique avait un formidable pouvoir d'épouvante, efficace dans les combats de ruse aussi bien que de force[1422]. L'usage semble avoir été répandu[1423]. Il permet en tout cas de comprendre un texte à première vue paradoxal de Diodore. Décrivant le succès d'une embuscade syracusaine contre une force carthaginoise, il peut écrire : « un petit nombre d'ennemis (de Syracusains), ayant pour eux la ruse et la position, vainquit de vive force, ce qui montre la véracité du dicton 'nombreuses sont les incertitudes de la guerre' », ὀλίγος ἀριθμὸς πολεμίων, προσλαβόμενος ἀπάτην καὶ τόπον, κατὰ κράτος ἥττησεν, ὥστ᾽ ἀληθὲς εἶναι τὸ λεγόμενον ὅτι πολλὰ τὰ κενὰ τοῦ πολέμου[1424]. De fait, on pouvait vaincre dans le même temps par la ruse et par la force.

L'emploi des formations était en réalité généralement superflu, car une embuscade représentait déjà une arme émotionnelle redoutable[1425], comme nous le rappelle Xénophon : la surprise « augmente la terreur si elle est fâcheuse. On s'en rendra parfaitement compte en songeant à quel point la terreur s'empare de ceux qui tombent dans une embuscade, fussent-ils beaucoup plus nombreux que l'adversaire », ἢν δὲ δεινά, μᾶλλον ἐκπλήττοντα. ταῦτα δὲ γνοίη ἄν τις μάλιστα ἐνθυμούμενος ὡς οἵ τε ἐνέδραις ἐμπίπτοντες ἐκπλήττονται, καὶ ἐὰν πολὺ πλείους ὦσι[1426]. En effet, il était bien rare que la panique ne s'emparât pas immédiatement des hommes devant une attaque inattendue[1427], que le dispositif des assaillants ait été ou non en tenaille. La surprise provoquait immédiatement l'effroi : il n'y avait pas de temps de préparation, il était impossible d'évaluer la force de l'adversaire, les esprits ne s'étaient pas conditionnés pour le combat, le placement des hommes ne pouvait être adapté à la situation, la somme des individus ne faisait pas corps. Ajoutons que l'agresseur avait l'opportunité, avant que l'agressé ne pût se ressaisir, de blesser ou même de tuer un certain nombre de combattants[1428]. Le rapport de pertes

[1422] Il n'est pas inutile de rappeler que dans les combats de « petite guerre » de l'époque moderne, comme les raids, les formations « de bataille » pouvaient également être utilisées : G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans*, *op. cit.*, p. 134.

[1423] Rappelons l'embuscade des Peltastes macédoniens près de Thermos : Polybe, V, 13, 5-6. En 217, les Achéens recourait aussi déjà à cette tactique : Polybe, V, 95, 8.

[1424] Diodore, XX, 30, 1, traduction C. Durvye. Dicton répété par Diodore, XXI, fr. 9 et 9 bis.

[1425] Les exemples étudiés ici ne constituent pas une liste exhaustive ; d'autres sont mentionnés par R. M. Sheldon, *Ambush*, *op. cit.*, p. 134-139. Voir également *infra* Annexe 4. « Tableaux. Les dynamiques combattantes », tableaux 2 et 5 qui recensent les embuscades chez Polybe et Tite-Live (avec pour cadre l'espace égéen).

[1426] Xénophon, *L'hipparque*, 8, 19-20 (traduction Éd. Delebecque).

[1427] Les sources de la fin de l'époque médiévale ne décrivent pas des réalités fort différentes. Comme le rappelle Fr. Wittner, *L'idéal chevaleresque face à la guerre. Fuite et désohnneur à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2008, p. 85, dans une embuscade, « tous les éléments pouvant créer une panique dans les rangs des soldats pris au piège sont réunis, (…) les vaincus s'enfuient '*qui mieux mieux, sans arroy et sans ordonnance*' (J. Froissart, *Œuvres*, vol. 9, p. 345), généralement sans combattre ». Aussi pour le XVIe siècle Rabutin, *Commentaires* II, p. 59, 110-111, 207.

[1428] Lors de l'attaque achéenne sur Corinthe en 243, un contingent de 300 Achéens, dissimulé dans une faille du rocher de l'Acrocorinthe, tomba à l'improviste sur les troupes qu'un officier du roi, Archélaos, emmenait au secours de la citadelle assaillie par la force d'Aratos : « ils se dressent alors, comme au sortir d'une embuscade, se jettent sur lui, tuent les premiers qui leur tombent sous la main et, effrayant Archélaos et les autres, les mettent en déroute et les poursuivent jusqu'à ce qu'ils se dispersent et s'éparpillent dans la ville », οἱ δὲ ὥσπερ ἐξ ἐνέδρας ἀναστάντες ἐμβάλλουσιν αὐτῷ καὶ διαφθείρουσιν οἷς ἐπέθεντο πρώτοις, τοὺς δὲ ἄλλους καὶ τὸν Ἀρχέλαον

basculait à l'avantage du premier dès les premiers instants de l'affrontement, ce qui ne devait pas manquer de briser la détermination du second.

Enfin, il convient de rappeler un autre aspect de cette forme de combat : l'assaut, s'il pouvait se résumer à un déluge de projectiles jetés par les assaillants, comme on a pu l'observer avec l'attentat dirigé contre Eumène, était le plus souvent poussé jusqu'au corps à corps[1429]. En forçant dès le début de l'engagement la dispersion de l'ennemi, les embuscades atténuaient, pour les vainqueurs, la crainte du combat de près, ce dernier ne pouvant qu'être très inégal, et à leur avantage[1430]. Certes, tendre une embuscade demandait un grand courage aux hommes tapis sous la végétation ou derrière un relief, comme le rappelait déjà l'épopée[1431]. Mais c'était surtout l'attente qui était difficile à supporter, avec la crainte d'être découvert[1432]. L'embuscade réussie, la terreur, le recul ou la paralysie des victimes apparents[1433], la peur devait quelque peu s'estomper. Tout ou partie des victorieux n'avaient qu'à se précipiter pour la curée. À l'inverse, pour les vaincus, la perspective effroyable d'un corps à corps déséquilibré les rejetait en arrière. Citons un cas extrême : lors de l'attaque contre Corinthe, en 243, Aratos et une centaine de ses hommes prirent par surprise, en se dissimulant dans une anfractuosité du rocher de l'Acrocorinthe, quatre malheureux patrouilleurs[1434]. L'un des quatre, frappé d'un coup de *xiphos* à la tête, parvint néanmoins à s'enfuir.

Le recensement de ces facteurs d'épouvante amène une observation : la fuite pouvait être un choix. Il faut, à côté de la peur « irrationnelle » et de l'instinct de préservation, laisser une place à une peur plus « rationnelle », stimulée par l'analyse des circonstances[1435] : dans ce type de situation critique, certains pouvaient calculer leurs chances et estimer que le plus sage était de fuir[1436]. Le traité stoïcien *Sur les passions* définissait ainsi la peur comme « une dérobade irrationnelle, ou une fuite face à un mal prévisible », φόβος δὲ ἄλογος ἔκκλισις· ἢ

φοβήσαντες ἐτρέψαντο καὶ κατεδίωξαν ἄχρι τοῦ σκεδασθῆναι περὶ τὴν πόλιν διαλυθέντας (Plutarque, *Vie d'Aratos*, 22, 6, traduction R. Flacelière et É. Chambry).

[1429] R. M. Sheldon, *Ambush*, *op. cit.*, p. 143-144.

[1430] Voir *infra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps ».

[1431] Homère, *Iliade*, XIII, 277 ; sur les autres passages de l'épopée évoquant la pratique de l'embuscade, voir W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974, p. 178.

[1432] Homère, *Iliade*, I, 227 et Polybe III, 112, 5 (propos plus général chez ce dernier).

[1433] Les Grecs pouvaient songer à la fin d'Alcathoos, condamné à l'immobilité, à l'incapacité de se retourner et de fuir par Poséidon : Homère, *Iliade*, XIII, 434-441. Ce comportement est également décrit par Tite-Live, X, 29, 2. Pour une tentative d'analyse du phénomène : S. M. Heidenreich et J. P. Roth, « The Neurophysiology of Panic on the Ancient Battlefield », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 136. Un parallèle de la Grande Guerre : S. Westmann décrit comment, lors d'un combat de l'année 1915, il surprit un soldat français qui jetait une grenade. Ce dernier resta pétrifié quand il le vit, et le soldat allemand en profita pour courir la distance qui les séparait et le frapper avec une pelle à la base du cou : M. S. Westman, *Surgeon with the Kaiser's Army. S. K. Westmann*, Barnsley, 2014, p. 43.

[1434] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 21, 5-6.

[1435] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 75 : « l'homme calcule ses chances, et avec quelles erreurs ».

[1436] A. Joxe, *Voyages aux sources de la guerre*, Paris, 2016 [1991], p. 290, à propos de la menace visible de l'encerclement, parle ainsi de « panique tactique dans un champ panoptique » dans son approche sur la « géométrie de la peur » au combat. Le calcul se fondait sur l'environnement proche, les hommes estimant la force de leur position et de leur groupe par le nombre et le comportement de ceux qu'ils peuvent voir et entendre.

φυγὴ ἀπὸ προσδοκωμένου δεινοῦ[1437]. Deux possibilités donc : la peur résultant de l'appréciation d'un danger est distinguée de la peur incontrôlée[1438] ; la peur physique pour certains, le calcul de la peur pour d'autres[1439]. Pour autant, malgré la diversité des ressentis et des émotions, les comportements étaient mimétiques : ceux qui conservaient des capacités d'action cherchaient leur salut dans la fuite. D'autres, interdits et paralysés, étaient rapidement rejoints et massacrés ou, pour les plus chanceux, faits prisonniers.

Bien entendu, il arrivait que des hommes fassent le choix volontaire de tenir pour un ultime sacrifice, comme l'Étolien Pantaléon qui se dressa seul pour défendre le roi Eumène, mais ces comportements étaient très rares[1440], « car il est très difficile de trouver des gens qui tiennent bon, lorsqu'ils voient une partie de leurs camarades prendre la fuite », μάλα γὰρ χαλεπὸν εὑρεῖν τοὺς ἐθελήσοντας μένειν, ἐπειδάν τινας φεύγοντας τῶν ἑαυτῶν ὁρῶσι[1441]. Le salut pouvait néanmoins encore venir d'un renfort opportun : lorsque l'armée de Pyrrhos se retira en 272 du territoire de Sparte, elle fut assaillie par les Lacédémoniens dans une série d'embuscades (ἐνέδρας πολλὰς) meurtrières dont l'arrière-garde, formée par les Molosses et les auxiliaires galates, eut beaucoup à souffrir[1442]. Le roi épirote dépêcha son fils Ptolémée et des cavaliers de la garde (τοὺς ἑταίρους) pour porter secours à ses hommes[1443]. Il y eut un face à face : « le combat fut dur autour de Ptolémée, et tandis que les *epilektoi* lacédémoniens d'Eualkos engageaient ceux qui combattaient devant lui, un homme rude et rapide à la course, du nom d'Oroïssos, un Crétois d'Aptère, dépassant sur le côté le jeune prince qui combattait avec ardeur, le frappa et le jeta à terre. Les siens s'enfuirent alors qu'il tombait, et les Lacédémoniens les chassèrent, emportant tout devant eux, poussant encore inconsidérément dans la plaine, jusqu'à ce qu'ils fussent interceptés par les hoplites », ὀξείας δὲ περὶ τὸν

[1437] [Andronikos de Rhodes], *Sur la passion*, I, 2.

[1438] M. Patera, « Reflections on the discourse of fear in Greek sources », dans A. Chaniotis et P. Ducrey (éd.), *Unveiling Emotions II. Emotions in Greece and Rome : Texts, Images, Material Culture*, Stuttgart, 2013, p. 110, sur la distinction chez les Grecs et en particulier les Stoïciens entre peur « rationnelle » et peur « irrationnelle » ; voir *infra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps ».

[1439] Polybe, IV, 12, 7-13, expose longuement les ruptures successives et l'effondrement progressif de l'armée achéenne à Kaphyai, en 220, et note les différences de comportement : certains fuirent terrorisés, d'autres reculèrent dans l'espoir de retrouver la protection de la phalange, d'autres encore furent emportés par la masse des fuyards.

[1440] En vérité, on dispose de bien peu d'exemples. L'un des plus connus est celui du polémarque spartiate Anaxibios qui, surpris avec ses hommes par une embuscade d'Iphicrate, « comprit alors qu'il n'avait aucune chance de s'en tirer », καὶ ὁ Ἀναξίβιος γνοὺς μὴ εἶναι ἐλπίδα σωτηρίας (traduction D. Roussel et R. Étienne), et tenta de retenir l'ennemi avec une douzaine d'harmostes pour couvrir la fuite des siens : Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 38-39. On notera l'analyse de la situation par Anaxibios : Xénophon indique qu'il évalua la position critique de ses Lacédémoniens et l'impossibilité pour les hommes d'Abydos de revenir à leurs secours depuis la plaine, et fit alors le choix de se sacrifier et de ralentir les poursuivants.

[1441] Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 24, traduction D. Roussel et R. Étienne. Une observation remarquablement proche de celle faite au XIVe siècle par J. Froissart, *Œuvres*, vol. 7, p. 58 : « *quant une desconfiture vient, li desconfi se desconfisent et s'esbahissent de trop peu* ».

[1442] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 30, 2. Cf. P. Lévêque, *Pyrrhos*, Paris, 1957, p. 609-611 (on ne peut fixer exactement les lieux de ces combats).

[1443] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 30, 3.

Πτολεμαῖον μάχης γενομένης, καὶ τῶν ἐπιλέκτων Λακεδαιμονίων, ὧν Εὔαλκος ἡγεῖτο, τοῖς μαχομένοις πρὸ αὐτοῦ συμπλεκομένων, ἀνὴρ πλήκτης καὶ δραμεῖν ὀξύς, Ὄροισσος ὄνομα, Κρὴς Ἀπτεραῖος, ἐκ πλαγίου παραδραμὼν ἀγωνιζόμενον ἐκθύμως τὸν νεανίσκον ἐπάταξε καὶ κατέβαλε. πεσόντος δ' ἐκείνου καὶ τροπῆς γενομένης τῶν περὶ αὐτόν, οἱ Λακεδαιμόνιοι διώκοντες καὶ κρατοῦντες ἔλαθον εἰς τὸ πεδίον συνεμβαλόντες καὶ ἀποληφθέντες ὑπὸ τῶν ὁπλιτῶν[1444]. Les Compagnons épirotes ne renversèrent pas le sens de l'affrontement. Ce fut, si l'on en croît Plutarque, un combat désordonné entre piétons et cavaliers, laissant suffisamment d'espace pour permettre à un Crétois de percer jusqu'au prince et de l'attaquer par le flanc. Un combat des plus rapides néanmoins, l'action du Crétois étant si vive que nul des Compagnons ne parvint à l'arrêter. La dynamique d'une embuscade était encore plus abrupte et brutale. Pour les hommes pris au piège, il était sans doute difficile de considérer que le combat n'était pas déjà perdu. Il ne restait alors que peu d'options pour espérer sortir vivant du piège : tenter de se rendre, démarche des plus hasardeuses en ces situations, ou fuir.

Le procédé était ainsi des plus efficaces pour conjurer l'épreuve du face à face[1445], et rares étaient les hommes qui n'y avaient pas recourt. En conséquence, toute action devait être accomplie avec prudence. Comme le rappelle Énée, après avoir exposé son dispositif tactique de défense, si « des détachements se dispersent à travers le pays et le ravagent, d'autres peuvent se mettre en embuscade, guettant les vôtres si vous les envoyez sans discipline à la rescousse », τινὲς δὲ διασπαρέντες αὐτῶν κατὰ τὴν χώραν ἀδικοῦσιν, ἄλλοι δ' ἂν ἐνεδρεύοιεν προσδεχόμενοί τινας βοηθοῦντας ὑμῶν ἄτακτον βοήθησιν[1446]. Le principal danger pour le plan d'Énée était l'emploi par l'adversaire de ruses et d'embuscades[1447]. Autrement dit, les armes qu'il comptait lui-même employer. L'embuscade était une tactique de l'envahisseur comme du défenseur : le premier s'y exposait pendant ses ravages et sur le chemin du retour, le second lorsqu'il poussait trop loin ses contre-attaques, ou quand il s'en retournait sans se garder vers la ville[1448]. Toute négligence coûtait cher. En 219, une erreur d'appréciation valut aux Achéens un dur revers lorsqu'ils se mirent aux trousses des Éléens qui avaient ravagé le territoire de Dymè[1449]. Ils pensaient sans doute tomber sur leur arrière-garde, et sur une force encombrée de

[1444] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 30, 4-5.
[1445] Il permettait de provoquer « facilement » (ῥᾳδίως) la déroute de son adversaire : Diodore, XIX, 108, 4 ; Polybe, V, 17, 3 ; de vaincre avec peu d'hommes contre beaucoup : Xénophon, *L'hipparque*, 7, 11.
[1446] Énée le Tacticien, 16, 4, traduction A.-M. Bon.
[1447] Les ravages exercés sur les terres jouaient parfois prioritairement le rôle de provocation pour à forcer l'ennemi à sortir de ses places et le rendre vulnérable à des embûches : selon Tite-Live, XLII, 56, 8-10, ce fut ainsi que Persée procéda au début de la Troisième guerre de Macédoine, en dévastant le territoire de Phères pour pousser leurs alliés romains à répondre avec précipitation à ses attaques, et tenter de les surprendre. Rappelons l'embuscade dont fut victime la cavalerie achéenne en 218, sortie de Dymè pour répondre à un raid des Éléens sur le territoire de la cité (Polybe, V, 17, 3).
[1448] Énée le Tacticien, 15, 7. Philon de Byzance, 101, 61, recommande à l'agresseur, lors d'un siège, de profiter des trêves pour repérer les chemins empruntés par le bétail (que l'on ferait sortir de la ville à la faveur de la suspension des combats), et s'en rendre maître par un coup de main ou une embuscade.
[1449] Polybe, IV, 59, 1-2.

son butin, mais leur avance rapide et aventureuse les jeta dans une embuscade, dans laquelle quarante des leurs furent tués, près de deux cents capturés[1450].

En résumé, les embuscades faisaient peser une menace constante, qu'il convenait de savoir prévenir[1451]. Les hommes aguerris devaient partager leur expérience et apprendre aux autres à repérer les lieux à risque, comme les défilés et les positions dominantes[1452], mais aussi à identifier les signes annonciateurs : envol des oiseaux, bruits suspects, fausse retraite d'un petit parti ennemi. Le mot d'ordre, sans cesse répété à défaut d'être suivi, était d'agir avec précaution. De même, tendre une embuscade demandait prudence et méthode. Car une embûche déjouée pouvait avoir des conséquences dramatiques pour les embusqués[1453]. Quand la victime désignée parvenait à déceler l'embuscade, ceux qui s'y étaient dissimulés s'exposaient à être pris à leur propre piège[1454]. Le risque n'était en tout cas que rarement sous-estimé[1455] : en 217, pendant la guerre des Alliés, les hommes de Stratos en Étolie renoncèrent ainsi à se mettre en chasse des Acarnaniens qui, « saisis de panique », πανικῷ περιπεσόντες, avaient abandonné le terrain devant eux. La poursuite était tentante, mais la célérité de la retraite acarnanienne était inquiétante : les Étoliens craignaient une embuscade[1456].

III.3. Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés

Parmi les principaux points d'appui de la guerre « ordinaire » figuraient les places fortes, que ces dernières aient été des forts ou des villes fortifiées. Ces différents espaces représentaient autant de bases d'opération depuis lesquelles les combattants pouvaient rayonner pour porter dévastations et dommages du côté de l'ennemi, autant de repaires dans lesquels il était possible de mettre au point les expéditions et les ruses qui rendraient intolérable la vie des communautés à portée des attaques. Comme il a déjà été relevé, la multiplication des points

[1450] Polybe, IV, 59, 3. Mésaventure comparable de la garnison d'Antigonéia en Illyrie, pendant la Troisième guerre de Macédoine, en 169, prise en embuscade dans un défilé par les Épirotes après une poursuite téméraire : Tite-Live, XLIII, 23, 4-5.
[1451] Énée le Tacticien, 15, 2, rappelle qu'une saillie pour défendre le territoire doit être menée avec ordre, sous le regard attentif des stratèges, car beaucoup seraient tentés de se disperser afin de rejoindre et de protéger leurs propriétés, ce qui en ferait des proies faciles pour les embuscades de l'envahisseur.
[1452] Énée le Tacticien, 1, 2.
[1453] R. M. Sheldon, *Ambush*, *op. cit.*, p. 150-152.
[1454] Tite-Live, XXXVI, 14, 12-14, à propos des embuscades tendues à l'armée romaine en 191 par la jeunesse de Thaumakoi en Phtiotide, probablement dans les collines au Nord de Domokos, l'armée romaine arrivant depuis Proerna. Selon Tite-Live, les Thaumakiens tenaient les forêts et les chemins. Leurs embuscades semblent avoir rencontré un certain succès, sur lequel l'auteur ne s'étend pas. Ils forcèrent en tout cas les Romains à tenter de négocier leur passage. Les Thaumakiens s'entêtant dans leur entreprise, le consul Manius Acilius Glabrio profita des négociations engagées pour tourner leurs positions avec un détachement, s'empara de leur ville puis massacra les jeunes hommes accourus au secours.
[1455] Au point qu'il rendait utile une autre tactique, destinée à effrayer l'ennemi et à le faire avancer lentement et prudemment : les fausses embuscades (Xénophon, *L'hipparque*, 8, 15).
[1456] Polybe, V, 96, 3.

fortifiés permanents aux IVe et IIIe siècles donna une place de premier ordre à ce visage de la guerre[1457].

Lors des guerres frontalières, les forts et autres retranchements situés sur les confins des territoires permettaient de lancer des coups de main très comparables à ceux qui partaient des campements des armées en campagne. Les garnisaires et leurs officiers devaient être capables d'identifier, par l'observation ou la collecte de renseignements, les opportunités qui se présentaient. L'observation pouvait se faire depuis les remparts, dans les forteresses situées sur des hauteurs qui offraient au regard le paysage alentour. Et si le fort ne permettait pas la surveillance directe de la zone-frontière, on pouvait encore s'appuyer sur des guettes et les hauteurs proches. Le temps de la prise d'informations était en tout cas, comme pour toutes les autres opérations de ruse, essentiel[1458]. Il suffisait ensuite de détacher un parti, dont les effectifs étaient adaptés aux objectifs du raid[1459], pour porter le fer et la flamme[1460] sur les terres de l'adversaire, emmener des prisonniers, tuer à l'occasion, effectuer quelques pillages, capturer du bétail, ou tout cela à la fois[1461]. Mais un raid pouvait probablement aussi être préparé et lancé à bonne distance de la frontière, et même partir du centre principal[1462] ; l'intérêt était de préserver le secret de l'entreprise[1463], les forts frontaliers se trouvant parfois en vue des guettes adverses. Car il était possible de surveiller les mouvements inhabituels, en particulier les arrivées et les concentrations d'hommes, annonciatrices des attaques[1464]. Les raids lancés depuis les forts devaient principalement rassembler des piétons, hoplites[1465] et fantassins légers, issus des garnisons. Il arrivait sans doute que des cavaliers fussent affectés aux groupes, notamment quand l'armée de campagne n'était pas mobilisée. Leurs effectifs ne pouvaient que

[1457] Voir *supra* I.3. « Courses et coups de main » et I.4. « La guerre 'ordinaire' ».
[1458] On peut invoquer le parallèle du monde viking : P. Griffith, *The Viking Art of War*, Londres, 1995, p. 110-111.
[1459] Et dépendaient du nombre d'hommes disponibles. La taille d'un détachement devait varier considérablement selon ces modalités, d'une quinzaine-vingtaine (l'équivalent d'une ou deux files dans les formations) à plusieurs centaines de combattants, comme à l'époque moderne : G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans. The Army of Louis XIV and Partisan Warfare in the Netherlands (1673-1678)*, Leyde, 2003, p. 96-98 et 136 pour des raids menés par des partis de moins de 20 combattants.
[1460] Les courses s'achevant parfois par l'incendie des habitations : Denys d'Halicarnasse, VI, 3, 1.
[1461] On pourrait sans doute distinguer, comme P. Griffith, *The Viking*, *op. cit.*, p. 107 pour le monde viking, les raids de prédation des raids de représailles, mais si le mobile variait, les uns ressemblaient malgré tout étroitement aux autres, et une expédition punitive pouvait certainement se changer très vite en opération de pillage. Pour un raid de prédation : Polybe, IV, 4, 1 à propos d'une attaque étolienne contre une ferme fortifiée messénienne, dont les auteurs tirèrent principalement des prisonniers et du bétail.
[1462] Rappelons les raids étoliens menés depuis Thèbes de Phtiotide (Polybe, V, 99, 4-5 ; voir *supra* I.3. « Courses et coups de main »).
[1463] Un parallèle dans la pratique guerrière du raid bédouin, qui préférait « *often long range raiding* » afin de diminuer les chances que les proies ne soient alertées avant le lancement de l'affaire : Br. Ingham, « Technicalities and terminology of raiding and Warfare as revealed by Bedouin oral narratives », dans M. Haak, R. de Jong et K. Versteegh (éd.), *Approaches to Arabic Dialects*, Leyde, 2004, p. 122.
[1464] Énée le Tacticien, 9, 1-3, rapporte une ruse permettant de dissuader les coureurs : si la menace d'attaques se faisait pressente, il fallait tenir prêts les citoyens, faire sonner les trompettes la nuit et effectuer des rassemblements en armes. Les nouvelles parvenant aux ennemis, elles les rendraient bien moins enclins à tenter un coup, sachant les défenseurs sur leurs gardes.
[1465] Voir *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».

grandement varier, et les remarques suivantes ne concernent que les partis aux effectifs très modestes, de l'ordre de quelques dizaines d'individus, qui n'avaient qu'une faible puissance. De telles expéditions se fondaient bien évidemment sur l'effet de surprise : les établissements visés n'auraient ainsi pas le loisir d'opposer une sérieuse résistance et si, malgré tout, un combat était nécessaire, on l'entamerait en nette supériorité. Le parti devait avancer rapidement et rester insaisissable[1466] ; il convenait de se tenir à bonne distance des forts gardant le territoire traversé, car l'une des missions de leurs garnisaires était justement de s'opposer à ce genre d'action[1467] ; il fallait également éviter, dans la mesure du possible, les chiens de garde, des forts[1468] comme des habitats[1469], qui ne manqueraient pas de donner l'alarme. Enfin, il était nécessaire d'agir avec la même célérité sur le chemin du retour, d'éviter les embûches et de revenir à l'abri des fortifications au plus vite une fois le coup accompli, avec le butin[1470]. Ce dernier posait alors des contraintes considérables[1471], et l'on peut supposer que tout animal de bât et petit moyen de transport était emporté et employé pour ne pas alourdir les guerriers[1472], qui devaient encore pouvoir faire usage de leurs armes. Il reste également possible que des valets accompagnaient parfois les expéditions, voire que des prisonniers aient été utilisés comme porteurs. Comme un passage d'Énée le laisse entendre[1473], ce type de course en territoire ennemi ne devait que rarement s'étendre sur plus d'une journée. Car une nuit en terre hostile, sans l'abri d'un camp retranché et avec de faibles effectifs, ne pouvait qu'être des plus dangereuses[1474]. Si bien peu de textes s'attardent sur ces opérations mineures[1475], il reste assez aisé de concevoir quelles devaient en être les dynamiques. Les initiateurs des raids élaboraient des plans d'action qui leur

[1466] Un principe partagé par bien des sociétés en guerre qui ont pratiqué le raid : Chr. Helmke, « Tactics, Trophies, and Titles : A Comparative Perspective on Ancient Maya Raiding », *Ancient Mesoamerica* 31, 2019, p. 2 ; G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans., op. cit.*, p. 122-123.

[1467] Thucydide, VIII, 98, 2, indique en passant que des Corinthiens de retour de Décélie avaient été interceptés et massacrés par les garnisaires du fort d'Oinoè.

[1468] Sur les chiens dans les armées : P. Roussel, « Les ΚΥΝΗΓΟΙ à l'époque hellénistique et romaine », *REG* 43, 1930, p. 361-371, en particulier p. 364-366 sur les chiens de garde, avec J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », *JS* 1976, p. 207-209 (= *OMS* VII, p. 351-353).

[1469] Sur les chiens de garde des bergers et des fermiers : Chr. Chandezon, *L'élevage en Grèce (fin V^e^ – fin Ier s.* a.C*.)*, Bordeaux, 2003, p. 53, note 49. Les chiens posaient les mêmes difficultés aux partis des XVIIe et XVIIIe siècles : G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans., op. cit.*, p. 122.

[1470] Celui-ci ralentissait dans leur progression les partis, comme les éventuels prisonniers, rendant la marche de retour plus délicate et dangereuse que la marche d'approche : Énée le Tacticien, 16, 11-12. Le même problème se posait en d'autres temps et d'autres lieux, comme dans le monde bédouin : Br. Ingham, « Technicalities and terminology of raiding », *loc. cit*., p. 122-123.

[1471] Énée le Tacticien, 16, 12.

[1472] Diodore, XIX, 108, 3, pour des bêtes de somme destinées au transport du butin.

[1473] Énée le Tacticien, 16, 11-12, étudié ci-après.

[1474] Au Moyen Âge central, les petites chevauchées que lançaient continuellement l'un contre l'autre les princes de Savoie et du Dauphiné « [ravageaient] le pays ennemi en le traversant en une journée, les soldats allant dormir le soir dans une châtellenie comtale toute proche », afin d'éviter toute interception : A. Kersuzan, *Défendre la Bresse et le Bugey. Les châteaux savoyards dans la guerre contre le Dauphiné (1282-1355)*, Lyon, 2005, p. 101-102.

[1475] Polybe ne s'attarde presque jamais sur de tels événements, à moins qu'ils aient été réalisés hors d'un état de guerre ouvertement déclaré, déshonorant leurs auteurs et faisant figure de *casus belli*. Ainsi du raid étolien contre la ferme dite « de Chyron », alors que les Messéniens étaient amis et alliés des Étoliens (Polybe, IV, 3, 9). Les Étoliens prirent la ferme de nuit par échalade, et tuèrent tous ceux qui tentèrent de résister (Polybe, IV, 4, 1).

permettraient d'opposer le fort au faible[1476]. L'entreprise devait être rentable[1477], et les risques étaient acceptés à condition que l'affaire fût lucrative. En d'autres termes, les membres d'un parti n'aspiraient pas à livrer un combat incertain et dangereux mais à réaliser des profits[1478]. En conséquence, une résistance farouche et imprévue, une contre-attaque ou une embuscade sur le chemin entraînaient certainement presque inévitablement le repli, sinon la débâcle, du parti. À l'inverse, si les plans et la marche d'approche se déroulaient comme prévu, le raid, une fois la cible atteinte, prenait la forme d'une attaque surprise, tout à l'avantage des agresseurs, et la déconfiture rapide des victimes en était le corollaire.

Revenus de leur raid, après avoir passé les frontières ou s'être engagés dans la zone-frontière, les hommes pouvaient se relâcher, se répartir le butin et se satisfaire de l'action accomplie. Pour autant, ils n'étaient pas encore à l'abri. Leurs victimes tentaient même parfois de leur rendre la politesse, en assaillant sur leur propre territoire les agresseurs. De fait, tout espoir de surprendre le parti de pillards n'était pas perdu : Énée calculait qu'il serait chargé de butin et avancerait lentement[1479]. Des hommes rapides et aguerris pouvaient alors le précéder au-delà de la frontière et préparer une attaque surprise : « ce coup de main, vous devez le faire au moment du dîner, car des gens rentrant d'une razzia, revenus chez eux et se trouvant en sécurité, sont volontiers portés à une moindre vigilance, parce qu'ils se laissent aller à l'insouciance », τὴν δ' ἐπίθεσιν αὐτοῖς ποιεῖσθαι δειπνοποιουμένοις : οἱ γὰρ λεηλατήσαντες, ἔν τε τῇ αὑτῶν ἤδη γεγονότες καὶ ἐν ἀσφαλεῖ ὄντες, πρὸς ῥᾳθυμίαν τρεπόμενοι ἀφυλακτοτέρως ἂν διακέοιντο[1480]. Les membres d'un raid n'étaient véritablement protégés des contre-courses qu'une fois revenus derrière des remparts. Un fort en travaux ne suffisait pas. En 378, menacés par la construction d'un fortin par les Sicyoniens sur les confins de leur territoire, les Phliasiens prirent la résolution de tenter un coup avant son achèvement et le déferlement des incursions sur leurs terres. Après s'être adjoints les soldats de Charès, ils mobilisèrent un corps d'*epilektoi* et leurs cavaliers, puis sortirent de Phlionte[1481] :

> « Charès s'étant mis en marche, la cavalerie et l'infanterie phliasiennes se placèrent en tête de la colonne. La troupe, qui avait dès le début marché d'un bon pas, accéléra l'allure et, finalement, les cavaliers se mirent à galoper à fond de train, tandis que les fantassins couraient

[1476] Le raid suivant le principe de l'attaque à l'improviste : *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste ».
[1477] Voir *supra* I.3. « Courses et coups de main ».
[1478] Xénophon, *L'hipparque*, 5, 10 : lorsque l'on tente un raid ou une attaque contre un parti, il faut se retirer au plus vite après le coup pour échapper à d'éventuels renforts. Comme l'a remarqué J. A. Thorne, « Warfare and Agriculture : The Economic Impact of Devastation in Classical Greece », *GRBS* 42, 2001, p. 238, ce principe s'appliquait aussi aux raids maritimes (cf. *supra* I.3. « Courses et coups de main » et *infra* III.4. « Ruses et raids maritimes »).
[1479] Énée le Tacticien, 16, 11-12.
[1480] Énée le Tacticien, 16, 12, traduction A.-M. Bon.
[1481] Xénophon, *Helléniques*, VII, 2, 22-23, traduction D. Roussel et R. Étienne.

aussi vite qu'il était possible en gardant les rangs et que Charès se hâtait derrière eux. C'est ainsi qu'un peu avant le coucher du soleil, on surprit les ennemis dans leur forteresse, au moment où ils étaient occupés, qui à se laver, qui à préparer le repas, qui à pétrir de la farine, qui encore à préparer les paillasses. Lorsque ceux-ci virent avec quelle impétuosité était mené l'assaut, ils furent saisis d'effroi et s'enfuirent en abandonnant toutes leurs provisions à ces vaillants soldats ».

ἐπεὶ δὲ Χάρης ἤρξατο πορεύεσθαι, προῆσαν αὐτοῦ οἱ τῶν Φλειασίων ἱππεῖς καὶ πεζοί· καὶ τὸ μὲν πρῶτον ταχέως ἠγοῦντο, ἔπειτα δὲ ἐτρόχαζον· τέλος δὲ οἱ μὲν ἱππεῖς κατὰ κράτος ἤλαυνον, οἱ δὲ πεζοὶ κατὰ κράτος ἔθεον ὡς δυνατὸν ἐν τάξει, οἷς καὶ ὁ Χάρης σπουδῇ ἐπηκολούθει. ἦν μὲν οὖν τῆς ὥρας μικρὸν πρὸ δύντος ἡλίου· κατελάμβανον δὲ τοὺς ἐν τῷ τείχει πολεμίους τοὺς μὲν λουομένους, τοὺς δ᾽ ὀψοποιουμένους, τοὺς δὲ φυρῶντας, τοὺς δὲ στιβάδας ποιουμένους. ὡς δ᾽ εἶδον τὴν σφοδρότητα τῆς ἐφόδου, εὐθὺς ἐκπλαγέντες ἔφυγον, καταλιπόντες τοῖς ἀγαθοῖς ἀνδράσι πάντα τἀπιτήδεια.

À n'en pas douter, ce coup de main dut ressembler à bien d'autres, et l'attention toute particulière que prête Xénophon aux actions des Phliasiens en 378/7 l'a sorti par chance des trames de l'oubli. On peut noter la distance parcourue par le contingent : plutôt qu'établir un campement à proximité de leur cible, les Phliasiens ont préparé et lancé leur attaque depuis la ville, afin de ne pas alerter les occupants du fort avant d'arriver sur eux, une tactique aussi utilisée, rappelons-le, dans des courses offensives contre le territoire ennemi. Aussi le moyen de se servir des rythmes de la journée : appliquant les conseils d'Énée, les agresseurs ont atteint l'objectif au soleil couchant, alors que le repas du soir était en préparation. L'affaire est exemplaire de la dynamique d'un assaut sur un adversaire non averti, entraînant une débâcle immédiate. Par bien des aspects, ce raid défensif s'apparentait aux entreprises offensives du même type. Il servit cependant à contrecarrer une tactique, parfois qualifiée de ἐπιτειχισμός ou d'ἐπιτείχισμα[1482], qui ne semble plus avoir été en vogue à l'époque hellénistique[1483]. De fait, l'épisode de 378/7 montre une faiblesse de cette pratique : l'édifice était particulièrement vulnérable pendant les travaux[1484], qui demandaient une garde vigilante alors même qu'ils étaient effectués en terres ennemies. Avec la prolifération des points fortifiés permanents, la solution la plus évidente, moins coûteuse et d'une certaine façon plus sûre, était désormais de

[1482] Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 33-40 : « un point d'appui occupé de façon durable par une garnison » (p. 33), aménagé en territoire ennemi. Y. Garlan rejette à juste titre les interprétations qui ont écarté les témoignages antérieurs au cas de Décélie. On a aussi proposé de faire débuter la tactique avec la première apparition du terme qu'on lui pense associé : ainsi H. D. Westlake, « The Progress of *Epiteichismos* », *CQ* 33, 1983, p. 12-17. Comme trop souvent, la guerre du Péloponnèse devient le temps de toutes les ruptures et de toutes les nouveautés. Si l'on prend la peine de considérer le caractère polymorphe du fait guerrier archaïque, les difficultés tombent. Mieux vaut suivre Y. Garlan (p. 34 : « l'absence du mot technique ne préjuge nullement de la réalité des choses ») et envisager que la tactique était plus ancienne. H. D. Westlake, « *Epiteichismos* », *loc. cit.*, p. 19-23, rassemble les nombreux témoignages de la pratique au IVe siècle.

[1483] H. D. Westlake, « *Epiteichismos* », *loc. cit.*, p. 23-24.

[1484] Sur ces travaux : Y. Garlan, *Recherches, op. cit*., p. 35-36.

se rendre maître de l'un d'eux[1485] : en 220, une force étolienne occupa un fort sur le territoire mégalopolitain, d'où elle lança une série de courses contre les terres de la cité[1486]. L'année suivante, les Lacédémoniens s'emparèrent du fort de l'Athénaion qui appartenait aux Mégalopolitains, et les Éléens d'une place sur le territoire de Telphousa[1487]. Dans le Péloponnèse de la fin du IIIe siècle, on cherchait davantage à s'assurer la possession de forts existants qu'à en bâtir de nouveaux. Reste que le principe tactique ne s'en trouvait pas bouleversé : le but était toujours de disposer d'un fort en territoire ennemi, depuis lequel seraient régulièrement lancées des entreprises de dévastations. Édifier un φρούριον ou le prendre offrait par la suite les mêmes options.

Pour s'emparer d'un retranchement, d'une forteresse, ou d'une ville fortifiée, l'une des tactiques les plus usitées tout au long de la période considérée fut l'attaque surprise[1488]. Les fortifications représentaient en effet des obstacles formidables pour les assaillants et, comme pendant une grande partie de l'époque médiévale, la dialectique de l'attaque et de la défense faisait pencher la balance en faveur de cette dernière. L'assaut direct ou le siège n'en venaient à bout qu'avec peine et à condition de disposer d'un rapport de force très favorable ; si l'on ne disposait pas de ces moyens, ou si l'on souhaitait s'épargner bien des efforts, une attaque surprise était tout indiquée. Se rendre maître d'une cité par un tel procédé représentait un succès considérable. Polybe affirme, non sans quelque exagération, que l'assaut inattendu des Achéens contre Argos en 224 changea la tournure de la guerre contre Cléomène, en forçant ce dernier à évacuer ses positions sur l'Isthme[1489]. S'il n'était pas rare de tenter sa chance en plein jour[1490], l'obscurité représentait néanmoins souvent un allié précieux.

La plupart du temps, les attaques nocturnes, à la nuit tombée ou aux premières lueurs du jour[1491], étaient dirigées contre des points fixes : des camps retranchés[1492], des forts, des

[1485] Sans compter que le développement de ces couvertures fortifiées diminuait d'autant le nombre de places stratégiques qui pouvaient se prêter à l'établissement d'un fort provisoire. Il était par ailleurs fort risqué d'entamer une telle construction dans le rayon d'action des garnisons. Les membres de la Ligue de Corinthe sous Philippe II ou ceux de la Ligue Hellénique d'Antigone devaient jurer de ne pas occuper de forteresses : J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », *JS* 1976, p. 213 (= *OMS* VII, p. 357).
[1486] Polybe, IV, 6, 3.
[1487] Polybe, IV, 60, 3.
[1488] Philon de Byzance, 93, 30, en était bien conscient et préconisait en temps de conflit de ne jamais relâcher la surveillance, de jour comme de nuit.
[1489] Polybe, II, 53, 2-5.
[1490] Une attaque surprise de jour manquée contre un poste romain pendant la campagne de Magnésie du Sipyle par des cavaliers « gallo-grecs » (*gallograeci*) et des archers du roi : Tite-Live, XXXVII, 38, 3-4. Trois jours plus tard, nouvelle tentative : XXXVII, 38, 6-7.
[1491] Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 5-6.
[1492] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974, p. 171, pense qu'il n'existe pas d'exemple d'attaque nocturne menée par des hoplites. Les Messéniens, en pointe de l'attaque d'Idoménè en 426/5, étaient des hoplites (Thucydide, III, 108, 3). En 365, lors du siège de Kromnos, les Lacédémoniens, vaincus de jour dans un combat hoplitique, revinrent la nuit pour s'emparer d'une partie des retranchements : Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 27. Il faut aussi citer, sur le plan des représentations, les hoplites phocidiens couverts de gypse : P. Ellinger, *La*

villes et d'autres espaces fortifiées[1493]. La raison en est évidente : il s'agissait avant tout de surprendre un adversaire au repos, lequel était bien souvent installé derrière des défenses pour passer la nuit. Il était extrêmement difficile de livrer une véritable bataille rangée de nuit, les risques d'erreurs et de désordre étant trop importants[1494]. La malheureuse expérience des Athéniens sur les Épipoles[1495] dut faire réfléchir plus d'une génération de tacticiens[1496]. En revanche, diriger une attaque nocturne sur un point précis du dispositif ennemi atténuait ces inconvénients en donnant un repère et un objectif aux assaillants. Ainsi, lorsque Phénix de Ténédos fut chargé par Eumène de Cardia de détruire la force d'un certain Perdiccas, un officier passé dans l'autre camp, il fit le choix d'attaquer de nuit avec 4 000 fantassins et 1 000 cavaliers sélectionnés pour l'occasion (ἐπίλεκτοι) : « celui-ci fit route de nuit à marches forcées et tomba à l'improviste sur les rebelles au cours de la deuxième veille. Les ayant trouvés endormis, il captura Perdiccas et s'assura le contrôle de son armée », οὗτος δὲ νυκτοπορίᾳ συντόνῳ χρησάμενος προσέπεσε τοῖς ἀποστάταις ἀπροσδοκήτως περὶ δευτέραν φυλακὴν νυκτερινήν· καταλαβὼν δ' αὐτοὺς κοιμωμένους τόν τε Περδίκκαν ἐζώγρησε καὶ τῆς δυνάμεως ἐγκρατὴς ἐγένετο[1497]. Un autre exemple pendant l'hiver 313/2[1498] :

> « Asandros et Prépélaos avaient pris le commandement de l'armée envoyée en Carie par Cassandre. Ils apprirent que Polémaios, le stratège d'Antigone, avait divisé son armée en vue des quartiers d'hiver et que lui-même était pris par les funérailles de son père. Ils envoyèrent Eupolémos tendre une embuscade aux ennemis près de Caprima en Carie, avec huit mille fantassins et deux cents cavaliers. Au même moment, Polémaios, ayant appris de quelques déserteurs le dessein de ses ennemis, regroupa ceux de ses soldats dont les quartiers d'hiver étaient à proximité, soit huit mille trois cents fantassins et six cents cavaliers. Il attaqua par surprise, au milieu de la nuit, le retranchement palissadé des ennemis et les trouva hors de garde et endormis ; il prit vivant Eupolémos lui-même et contraignit les soldats à se rendre ».
>
> Κάσανδρος δὲ καὶ Πρεπέλαος ἀφηγοῦντο μὲν τῆς ὑπὸ Κασάνδρου πεμφθείσης δυνάμεως εἰς τὴν Καρίαν, πυθόμενοι δὲ Πτολεμαῖον τὸν Ἀντιγονου στρατηγὸν τὴν δύναμιν εἰς παραχειμασίαν διῃρηκέναι καὶ αὐτὸν ἀσχολεῖσθαι περὶ τὴν ταφὴν τοῦ πατρός, Εὐπόλεμον

légende nationale phocidienne. *Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p. 14-15.

[1493] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, *op. cit*., p. 160, a relevé que la grande majorité des entreprises effectuées à la nuit tombée étaient soit des opérations de débarquement et des attaques navales, soit des assauts sur des villes, des forts ou d'autres positions fortifiées.

[1494] La nuit est d'abord le temps de la ruse : P. Ellinger, *La légende nationale phocidienne*, *op. cit*., p. 38, 54-55, 68-69, 204, 225-228, 290-291, 334.

[1495] À vrai dire, il s'agit à l'origine d'une attaque sur un point fortifié, qui se changea en véritable bataille hoplitique par l'afflux progressif mais constant de renforts des deux côtés : Thucydide, VII, 43, 2-7.

[1496] Thucydide, VII, 43-44. En réalité, l'attaque athénienne sur les Épipoles visait les postes fortifiés des Syracusains mais l'arrivée continue de renforts des deux côtés finit par provoquer un affrontement général, en maints endroits à découvert, où régna rapidement une grande confusion.

[1497] Diodore, XVIII, 40, 3, traduction P. Goukowsky.

[1498] Diodore, XIX, 68, 5-7, traduction Fr. Bizière.

ἀπέστειλαν ἐνεδρεῦσαι τοῖς πολεμίοις περὶ Κάπριμα τῆς Καρίας: συνεξέπεμψαν δ᾽ αὐτῷ πεζοὺς μὲν ὀκτακισχιλίους, ἱππεῖς δὲ διακοσίους. καθ᾽ ὃν δὴ χρόνον Πτολεμαῖος παρά τινων αὐτομόλων ἀκούσας τὴν προαίρεσιν τῶν πολεμίων ἤθροισε μὲν τῶν πλησίον χειμαζόντων στρατιωτῶν πεζοὺς μὲν ὀκτακισχιλίους, ἱππεῖς δ᾽ ἑξακοσίους. ἀνελπίστως δὲ περὶ μέσας νύκτας ἐπιβαλὼν τῷ χάρακι τῶν ἐναντίων καὶ καταλαβὼν ἀφυλάκτους καὶ κοιμωμένους αὐτόν τε τὸν Εὐπόλεμον ἐζώγρησε καὶ τοὺς στρατιώτας συνηνάγκασε παραδοῦναι σφᾶς αὐτούς.

La circulation de l'information permit aux stratèges de Cassandre de repérer un contexte favorable à une entreprise, mais la désertion de quelques hommes ruina leurs efforts. En réponse, Polémaios choisit l'attaque nocturne, le contingent ennemi s'étant retranché pour la nuit. L'affaire ne tourna pour autant pas au bain de sang, et Polémaios put recueillir la reddition de ses ennemis[1499]. Elle n'est pas sans parallèles. Les tentatives nocturnes, ou aux premières lueurs du jour[1500], communes à l'époque classique[1501], semblent avoir aussi été monnaie courante pendant les guerres des Diadoques[1502], et en vérité jusqu'à la fin de l'époque hellénistique[1503]. Non pas qu'elles aient été toujours couronnées de succès[1504]. Démétrios Poliorcète, affaibli par les désertions pendant sa difficile campagne contre Séleucos vers 286/5 près de l'Amanos[1505], entre Cilicie et Syrie, tenta une telle attaque sur le camp de son adversaire[1506]. Des déserteurs trahirent son approche. Percevant l'agitation qui régnait dans le camp de Séleucos, signe que l'alarme était lancée, il dut renoncer[1507]. Des plus dangereux à exécuter, ces assauts nocturnes s'avéraient néanmoins efficaces lorsqu'ils étaient bien menés.

[1499] Voir *infra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps », sur le phénomène des désertions, des redditions et des passages à l'ennemi, intense aux temps des guerres des Diadoques. Il s'agit là d'un cas exemplaire.
[1500] Un bon exemple est l'attaque matinale, par un temps brumeux, des Histriens sur un camp romain, qui déclencha une terrible panique longuement dépeinte par Tite-Live, XLI, 2, 3-8 ; 3, 1-4. Les Romains abandonnèrent leurs retranchements et se jetèrent à la mer.
[1501] Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 15-16 : en 369, l'assaut au petit jour des Thébains contre les hoplites et peltastes lacédémoniens postés sur l'Oneion. Une attaque nocturne menée par Timoléon : Diodore, XVI, 68, 9-11 et Plutarque, *Vie de Timoléon*, XII.
[1502] Séleucos vainquit Nicanor près du Tigre en tombant sur son camp de nuit avec les hommes qu'il avait dissimulés dans des marais proches : Diodore, XIX, 92, 2-3. Nicanor, officier de Cassandre, profita de la nuit pour sortir de Mounychie et s'emparer des remparts du Pirée : Diodore, XVIII, 64, 4. Un autre officier de Cassandre, Apollônidès, prit Stymphale en menant une expédition nocturne depuis Argos : Diodore, XIX, 63, 1. Lors de la campagne en Paraitakène, Antigone prit au sérieux le projet d'attaque nocturne que des transfuges du camp d'Eumène lui avait présenté : il retarda son départ et fit veiller ses hommes avec leurs armes : Diodore, XIX, 26, 4-5. C'était un stratagème : Eumène profita de la situation pour gagner la Gabiène riche en fourrages.
[1503] Tite-Live, XXXVI, 18, 8 (les Étoliens surpris endormis au Kallidromos par Caton). La pratique apparaît encore de façon récurrente dans le récit des guerres mithridatiques d'Appien. Ainsi pendant le siège de Rhodes : une tentative nocturne des hommes de Mithridate contre la ville, avec échelles et navires, échoua (Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXVI, 103-104) ; celles d'Archélaos contre des machines romaines lors du siège d'Athènes réussirent en revanche par deux fois (Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXXI, 125 ; de même en XXXV, 136).
[1504] Diodore, XIX, 47, 2, pour l'échec de l'attaque nocturne d'anciens cavaliers d'Eumène, continuant la lutte contre les partisans d'Antigone après la bataille en Gabiène.
[1505] Plutarque, *Vie de Démétrios*, 48, 5-6.
[1506] Plutarque, *Vie de Démétrios*, 49, 1.
[1507] Plutarque, *Vie de Démétrios*, 49, 2. Il n'eut ensuite d'autre choix que d'accepter, dès le lendemain, la bataille rangée, qui tourna en sa défaveur lorsque ses mercenaires choisirent de rejoindre Séleucos (49, 3-4).

Ils étaient dirigés aussi bien contre des campements que des villes : le même Démétrios s'empara de Sicyone en 303 grâce à ce procédé, qui força la garnison à se replier sur l'acropole[1508]. La même année, ses hommes s'introduisirent dans Corinthe de nuit[1509]. Pour s'emparer de places très fortes, il n'y avait guère d'autres moyens, à moins de se lancer dans une grande, longue et coûteuse entreprise de siège. Seuls la ruse ou l'investissement pouvaient réduire les nids d'aigles : on pense immédiatement à l'Acrocorinthe, mais des *phrouria* plus modestes tenaient par leur relief la comparaison[1510], comme celui de Bel Kahve, sur la frontière orientale du territoire de Smyrne[1511].

D'aucuns seraient tentés de faire des raids nocturnes, au soleil couchant ou à l'aube, une caractéristique des formes « primitives » de la guerre[1512]. Il n'en est rien, et les Grecs des époques classique et hellénistique y recourraient comme leurs lointains ancêtres de l'épopée[1513]. Cette continuité invite à comparer leurs pratiques avec celles qui ont pu être observées en d'autres temps et d'autres lieux : les raids nocturnes étaient populaires dans le monde viking[1514] mais aussi dans les guerres que se livraient les peuples précolombiens, dans le monde maya[1515] ou sur les territoires du Honduras et du Panama[1516]. Les Kutchin des bassins des rivières Peel et Mackenzie, dans les conflits qui les opposèrent aux Inuits, avaient également pour tactique dominante le raid[1517], et il prenait généralement la forme d'une attaque sur un campement endormi[1518]. L'arc n'était alors pas utilisé en préparation à l'assaut mais servait surtout à abattre les fuyards qui n'avaient pu être rejoints[1519]. De même, on jugeait à l'époque hellénistique les armes de jet peu utiles dans une attaque nocturne[1520]. Cette posture se comprend facilement : il était difficile d'ajuster dans l'obscurité[1521]. En outre, un tel assaut comptait pour sa réussite sur

[1508] Diodore, XX, 102, 2.
[1509] Diodore, XX, 103, 1.
[1510] Ou des villes, comme Tabai en Carie, « une forteresse sur un rocher » : J. et L. Robert, *La Carie* II. *Le plateau de Tabai et ses environs*, Paris, 1954, p. 83.
[1511] J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », *JS* 1976, p. 203-204, fig. 9.
[1512] Comme le simple raid en vérité, pourtant si présent dans les guerres des Grecs : voir *supra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ».
[1513] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974, p. 162-171, tableaux 3-6, rassemble les sources, dont le nombre contredit ses conclusions sur le caractère « anormal » de ce type d'attaque. Le fait que les Thraces et les Crétois tenaient le titre de « champions » du procédé (p. 170-171) n'indique pas qu'il était inusité par les Grecs : cf. *supra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ». Pour l'épopée, on pense au raid d'Ulysse et de Diomède qui aboutit à la mort de Rhésos : Homère, *Iliade*, X, 469-498.
[1514] P. Griffith, *The Viking Art of War*, Londres, 1995, p. 105.
[1515] Chr. Helmke, « Tactics, Trophies, and Titles : A Comparative Perspective on Ancient Maya Raiding », *Ancient Mesoamerica* 31, 2019, p. 2-4.
[1516] E. Ibarra Rojas, « Exploring Warfare and Prisoner Capture in Indigenous Southern Central America », *Revista de Arqueología Americana* 30, 2012, p. 116.
[1517] R. Slobodin, « Eastern Kutchin Warfare », *Anthropologica* 1, 1960, p. 76-94.
[1518] R. Slobodin, « Eastern Kutchin », *loc. cit.*, p. 82-85.
[1519] R. Slobodin, « Eastern Kutchin », *loc. cit.*, p. 83.
[1520] Tite-Live, XLIV, 35, 12.
[1521] Des témoignages plus récents, comme ceux des attaques nocturnes des guerres de Vendée, attestent en revanche l'utilisation d'armes à feu dans ces configurations, sans remplacer l'égorgement : A. Rolland-Boulestreau, *Les colonnes infernales. Violences et guerre civile en Vendée militaire (1794-1795)*, Paris, 2015, p.

sa vitesse d'exécution, et l'égorgement des victimes endormies représentait une opération bien plus rapide et efficace que des tirs hasardeux qui risquaient d'alerter les agressés. La forme principale de ce type de combat était donc le combat de près, mais un corps à corps extrêmement déséquilibré. Les projectiles, gardés en réserve, serviraient à abattre des fuyards ou à couvrir la retraite en cas de revers. En 192, des Peltastes achéens, enrôlés pour un coup de main nocturne, après s'être déchargés de leurs sarisses, jugèrent devoir s'équiper de telles armes[1522] :

> « Avant d'arriver en vue de l'ennemi, Philopoemen décida d'attaquer (Nabis) par surprise, au moyen d'un genre de combat imprévisible. Il réunit des barques dans un mouillage dissimulé de la côte argienne ; il disposa là des soldats légèrement armés, des Peltastes pour la plupart, avec des frondes, des javelots et toute sorte d'armement léger. De là, longeant la côte, une fois arrivé à un promontoire proche du camp ennemi, débarquant et suivant des chemins qu'il connaissait, il arriva de nuit à Pléiai ; comme les sentinelles, croyant qu'il n'y avait nul danger proche, dormaient, il mit le feu aux abris de tous les côtés du camp. Beaucoup furent dévorés par l'incendie avant de percevoir l'arrivée des ennemis ; et ceux qui l'avaient remarquée ne purent porter aucun secours. Tout fut anéanti par le fer et la flamme ; de rares hommes, toutefois, s'échappèrent d'une calamité qui venait ainsi de toute part et gagnèrent le camp principal près de Gythéion ».
>
> *Philopoemen necopinantem eum improuiso genere belli adgredi statuit. nauigia parua in stationem occultam agri Argiui contraxit; in ea expeditos milites, caetratos plerosque, cum fundis et iaculis et alio leui genere armaturae imposuit. inde litora legens cum ad propinquum castris hostium promunturium uenisset, egressus callibus notis nocte Pleias peruenit et, sopitis uigilibus ut in nullo propinquo metu, ignem casis ab omni parte castrorum iniecit. multi prius incendio absumpti sunt quam hostium aduentum sentirent, et qui senserant nullam opem ferre potuerunt. ferro flammaque omnia absumpta; perpauci ex tam ancipiti peste ad Gytheum in maiora castra perfugerunt. ita perculsis hostibus Philopoemen protinus ad depopulandam Tripolim Laconici agri, qui proximus finem Megalopolitarum est, duxit et magna ui pecorum hominumque inde abrepta, priusquam a Gytheo tyrannus praesidium agris mitteret, discessit*.

Les Achéens équipèrent à la légère leurs meilleurs hommes, tirés du corps des Peltastes, pour exécuter une attaque à l'improviste. Ils dissimulèrent leur approche et comptèrent sur les ténèbres nocturnes pour accroître la terreur de leurs victimes[1523]. En plus de l'adaptation des

160-161. Les éclairs des coups de feu et les courtes révélations qu'ils offraient dans l'obscurité expliquent peut-être cet usage.

[1522] Tite-Live, XXXV, 27, 4-8, traduction R. Adam, légèrement modifiée.

[1523] La traduction de l'expression *improviso genere belli* de Tite-Live, XXXV, 27, 4, que propose M. F. Williams, « Philopoemen's Special Forces : Peltasts and a New Kind of Greek Light-Armed Warfare (Livy 35.27) », *Historia* 53, 2004, p. 257, « *a new kind of fighting* » n'est pas recevable et donne l'illusion d'une innovation radicale en matière militaire de la part de Philopoemen (postulat qui fonde la réflexion de M. F. Williams, « Philopoemen's Special Forces », *loc. cit*., p. 257-277). L'adjectif *improviso* renvoie au caractère imprévu et opportuniste de

armes, on observe ici une attaque par le feu. Les Achéens profitèrent certainement sur place de la direction du vent pour amplifier la panique par les flammes et livrer à leurs armes des Lacédémoniens sans défense. Car l'assaut fut poursuivi « avec le fer » (*ferro*). L'affaire n'a rien de très original, contrairement à ce que pense M. F. Williams[1524], même si le coup était hardi, et constitue également un exemple éclairant sur la polyvalence des Peltastes, soldats des combats rangés comme des coups de main.

Contre une ville ou une place dotées de remparts, les instruments par excellence des attaques surprises étaient les échelles. À force d'insister sur la « révolution » de la poliorcétique au IVe siècle on risque d'oublier que nombre de cités et de forts tombèrent, du IVe au Ier siècle *a.C.*, à la suite d'échalades[1525]. Dès que les textes se font plus précis, leur fréquence se révèle. Plutarque fait le récit de plusieurs d'entre elles dans sa *Vie d'Aratos* avec un luxe de détails et trahit ainsi le fait qu'elle formait une part importante des *Mémoires* de l'Achéen. En effet, ce dernier remporta par ce procédé ses plus grands succès, au premier rang desquels se trouvait la prise de Corinthe, en 243[1526]. C'était par échalade qu'Aratos avait pris pied dans Sicyone ; Plutarque en a laissé un récit rocambolesque, montrant les assaillants se glisser près des remparts entre deux aboiements de chiens[1527]. Si Aratos avait acquis une certaine réputation dans ce genre d'entreprises, il faut se garder d'en faire une originalité. Il ne faisait que reprendre une tactique courante, certes avec plus de succès que d'autres ; restaient tout de même ses nombreux échecs contre le Pirée[1528].

---

l'attaque, et ne semble pas faire allusion au caractère « révolutionnaire » de l'action. Il est certes redondant, avec *necopinantem*. Mais il ne fait, je crois, que renforcer la mise en valeur du savoir-faire de l'Achéen. On peut traduire : « Philopoemen décida d'attaquer (Nabis) par surprise, au moyen d'un genre de combat imprévisible », *Philopoemen necopinantem eum improviso genere belli adgredi statuit*.

[1524] M. F. Williams, « Philopoemen's Special Forces », *loc. cit*., p. 267-269, qui considère que Philopoemen usa d'une exceptionnelle « *mixture of light-armed peltasts, archers, and javelins* » dans son expédition. Il y a là une erreur de lecture : il ne s'agit que d'une seule troupe, composée principalement de Peltastes, armés pour l'occasion de javelots, de frondes et d'autres armes légères. L'autre affirmation de M. F. Williams, *ibid*., p. 273-274 : « *raids on enemy camp were very unusual, and night warfare was almost non-existent in the Greek world* », est contredite par les exemples ici étudiés.

[1525] Comme le souligne M. Bettalli, « Greek *Poleis* and Warfare in the Fourth Century BC : Aineias' *Poliorketika* », dans M. Pretzler et N. Barley (éd.), *Brill's Companion to Aineias Tacticus*, Leyde, 2017, p. 178, il y a du danger « *in seeing the art of siege as an inexorable* continuum *of progress* ». Voir aussi É. Will, « Le territoire, la ville et la poliorcétique grecque », *RH* 253, 1975, p. 316. Il semble utile de rappeler que l'échalade fut la pratique la plus courante pour attaquer des places jusqu'à la fin du Moyen Âge : A. Salamagne, « L'attaque et la défense des places au temps des armes mécaniques », dans J.-M. Pastré (dir.), *Château et société castrale au Moyen Âge*, Rouen, 1997, p. 41-63. Pour un exemple au XIe s. : Suger, *Vie de Louis VI le Gros*, XXIV, à propos de l'attaque à l'improviste du château de Crécy en 1115. Pour les « *mundane sieges* » du Levant des XIe-XIIe siècles : I. Wilson, « By the Sword or by an Oath : Siege Warfare in the Latin East, 1097-1131 », dans G. Theotokis et A. Yıldız (éd.), *A Military History of the Mediterranean Sea*, Leyde, 2018, p. 237-238. Pour le cas du Dauphiné au bas Moyen Âge : N. Nicolas, *La guerre et les fortifications du Haut-Dauphiné*, Aix-en-Provence, 2005, p. 136.

[1526] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 21, 4.

[1527] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 7-8.

[1528] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 33, 5 et 33, 3, pour quelques détails sur une échalade manquée.

Les échelles étaient généralement fabriquées *ad hoc*, car elles devaient être ajustées à la hauteur des remparts. Ce qui n'empêchait pas les erreurs : Polybe rapporte l'échec de l'armée antigonide devant Mélitaia en 217[1529]. Elle avait tenté de prendre la ville par surprise, mais ses échelles se révélèrent trop courtes. Polybe ne se prive pas de revenir sur cet épisode pour donner une leçon sur les manières de jauger la hauteur des murailles et de construire en conséquence ses échelles[1530]. Il en existait bien des types : solides en bois, ou en matière souple, en corde par exemple[1531], parfois recouvertes de cuir[1532]. Aratos avait fait fabriquer des échelles démontables pour son coup sur Sicyone[1533]. Le modèle utilisé forçait par moment l'adaptation de l'armement des assaillants, les structures ne supportant pas toujours des poids excessifs. Sur les types les plus solides, les hoplites pouvaient néanmoins grimper sans grande difficulté, et tout en armes, contrairement à une opinion répandue[1534]. Mais s'il existait des modèles plus adaptés aux coups de main et d'autres aux assauts de vive force, toutes étaient utilisées dans les attaques surprises. La constance de la menace[1535] suffit d'ailleurs à expliquer l'attention qui était portée dans les fortifications aux dispositifs de flanquement : ils permettaient de chasser d'éventuels assaillants parvenus au pied du rempart[1536]. Ils devaient dissuader les assauts directs, les échalades tentées contre les courtines[1537]. De même, les faibles garnisons qu'abritaient certains forts avaient pour tâche principale de prévenir leur prise par de petites troupes. La garnison de Kyrbissos sur le territoire de Téos, seulement composée d'une vingtaine

[1529] Polybe, V, 97, 5-6.
[1530] Polybe, IX, 18, 5-9 et 19, 5-9. Sur ces calculs, voir L. Poznanski, « La polémologie pragmatique de Polybe », *JS* 1994, p. 28-29.
[1531] Philon de Byzance, 101, 75. Selon l'auteur, les « Égyptiens » étaient à leur aise dans cet exercice.
[1532] Philon de Byzance, 101, 73. Cf. Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 401, pour les parallèles. En 101, 74, un autre moyen d'escalade est proposé, à l'aide de piquets de fer qui seraient enfoncés dans les interstices entre les blocs du rempart.
[1533] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 6, 3.
[1534] En dernier lieu A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 131-134, qui s'appuie sur le fait que le bol d'Amathonte montre d'autres guerriers que les hoplites sur les échelles. Mais il existe une belle représentation sur le monument des Néréides : British Museum 1848,1020.51. Voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».
[1535] Exemples pour le Ier s. avec les prises par échalade des cités d'Eupatoria et d'Amisos dans le Pont : Photios, *Bibliothèque*, IV, 235a (témoignage de Mémnon d'Héraclée).
[1536] Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 151 et 257-262. Même principe dans les fortifications de l'Europe occidentale au XIVe s. : A. Kersuzan, *Défendre la Bresse et le Bugey. Les châteaux savoyards dans la guerre contre le Dauphiné (1282-1355)*, Lyon, 2005, p. 225. Sur l'adaptation des ouvrages de flanquement à la topographie et le tracé en crémaillère : S. Müth et U. Ruppe, « Regional begrenzte Phänomene », dans S. Müth *et al.* (éd.), *Ancient Fortifications : A Compendium of Theory and Practice*, Oxford, 2016, p. 234-238.
[1537] Philon de Byzance, 92, 28, recommande aux hommes affectés aux rondes d'utiliser des lanternes fermées sur trois côtés afin que la lumière ne porte que devant le porteur qui suivait la courtine, sans tourner la lanterne vers l'extérieur. Il était ainsi plus difficile pour l'assaillant de repérer de nuit les points dégarnis du rempart (de même Énée le Tacticien, 26, 3). Cf. Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 384. Si le temps s'y prêtait, il était plus sûr de réaliser les rondes sans éclairage (Énée le Tacticien, 26, 3), comme l'ordonnait le règlement militaire d'Amphipolis : M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, n° 3, fr. A, col. I, l. 5 (ἄνευ φωτός).

d'hommes vers le début du IIIe siècle[1538], était évidemment une force de temps de paix[1539]. Pour autant, elle n'était pas incapable d'agir, et si l'on peut douter de ses capacités offensives, son effectif lui permettait de combattre de faibles partis ennemis, et surtout, en cas de guerre non ouvertement déclarée et d'attaque surprise, d'empêcher de telles bandes de s'emparer du fort par une simple échalade[1540].

Pour réussir, une telle opération demandait vitesse et discrétion, puisque les hommes devaient atteindre la muraille et appliquer les échelles avant d'être découverts[1541]. En face, la mobilisation pouvait être rapide. Un décret honorifique fragmentaire de la fin du IVe siècle pour des démotes qui servaient dans le corps d'élite des Athéniens a conservé dans ses considérants le souvenir d'un combat nocturne devant le rempart : « attendu que les démotes [affectés] dans le corps des *epilektoi* se sont montrés courageux, ayant vaincu et rejeté par un combat les ennemis [qui étaient venus] de nuit [près] du rempart, en tuant [et capturant (?) un grand nombre], les [dépouillant de leurs armes] qu'ils ont consacré [sur l'acropole], et qu'ils ont accompli [avec discipline] les autres actions dans le corps des *epilektoi* », ἐπ]ειδὴ τῶν δημο|[τῶν οἱ ταχθέντε]ς ἐν τοῖς ἐπιλέ|[κτοις ἄνδρες ἀ]γαθοὶ ἐγένοντ|[ο καὶ ἐλθόντων] τῶν πολεμίων π|[ρὸς (?) αὐτὰ τὰ τεί]χη τῆς νυκτὸς ν|[ικῶντες αὐτοὺ]ς μάχηι ἐξέβαλ|[ον, οὐκ ὀλίγους δ]ὲ ἀπέκτειναν | [καὶ ζῶντας? συνέ]λαβον καὶ τὰ ὅ|[πλα σκυλεύσαντ]ες ἀνήνενκαν | [εἰς ἀκρόπολιν κ]αὶ τὰ ἄλλα εὐτ|[ακτοῦντες δια]τετελέκασιν | [ἐν τοῖς ἐπιλέκτ]οις[1542]. L'insistance du décret sur le courage montré en cette occasion par les Athéniens n'était pas une rodomontade. Il était difficile pour le défenseur, pris au dépourvu, d'organiser sa défense ; la solidarité collective des *epilektoi*, Athéniens sans doute triés sur le volet pour intégrer temporairement cette unité d'élite, est encore plus remarquable, car la nuit cachait généralement bien des défaillances et dissimulait nombre d'abandons. Grâce à leur vigilance, ils parvinrent même à prévenir l'échalade, les ennemis n'ayant réussi au mieux qu'à approcher les remparts. Il n'est d'ailleurs pas impossible que les *epilektoi* aient complété leur victoire par une sortie. Les stratèges ne s'étaient pas trompés dans leur sélection, et les célébrations étaient de

[1538] *SEG* XXVI 1306, l. 18-21 (début IIIe siècle ? : cf. P. Hamon, « Tout l'or et l'argent de Téos : au sujet d'une nouvelle édition des décrets sur les pirates et l'emprunt pour la libération des otages », *Chiron* 48, 2018, p. 374). Un effectif proche de bien des garnisons de petits châteaux à l'époque médiévale : P. Barnabé, « Guerre et mortalité au début de la guerre de Cent Ans : l'exemple des combattants gascons (1337-1367) », *AnMid* 113-235, 2001, p. 284 (château de Morlanne au début du XVe siècle, avec une trentaine d'hommes).

[1539] J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », *JS* 1976, p. 221 (= *OMS* VII, p. 365) : « si un ennemi voisin tentait une attaque pour annexer de son côté le territoire de Kyrbissos, des renforts viendraient de Téos ». Entendons en cas de menace pressentie et de guerre ouvertement déclarée.

[1540] J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos », *loc. cit*., p. 221-222 (= *OMS* VII, p. 366) : la petite force était « une garnison de routine, peut-on dire, destinée à empêcher une occupation par surprise ».

[1541] Philon de Byzance, 96, 4, qui conseille également de profiter du mauvais temps.

[1542] *IG* II² 1209, l. 2-13.

rigueur[1543]. Certaines cités semblent d'ailleurs avoir renforcé leur capacité de réaction à l'époque hellénistique : elles affectèrent, comme Stratonicée de Carie[1544], au moins dès la fin du IIIe siècle des quartiers de la ville (ἄμφοδα) à chaque tour de l'enceinte[1545], ce qui permettait aux citoyens de rejoindre rapidement les lieux qu'ils devaient défendre[1546], sans en passer par un rassemblement général. Si l'adversaire était alerté et avait le temps de se ressaisir, la petite troupe en pointe, établie sur le rempart, s'exposait à être submergée et rejetée avec de fortes pertes au-delà des murs. Les renforts, condamnés à grimper en petit nombre sur les échelles, ne pourraient apporter une grande aide. Certes, si les attaquants réussissaient à conserver leur calme, il leur restait la possibilité de se retrancher dans une ou plusieurs tours[1547], et d'éviter ainsi un désastre complet. Ainsi lors d'une échalade nocturne des hommes d'Aratos contre Argos, qui connut d'abord un certain succès : après le meurtre des gardes, les Achéens se rendirent maîtres d'une petite partie du rempart. Mais, l'alerte ayant été donnée, des défenseurs accoururent pour les repousser. On ne sait si les Achéens se réfugièrent dans une tour ou barricadèrent une courtine ; la force de la position leur permit en tout cas de tenir, malgré les blessures et de furieux engagements qui furent parfois poussés jusqu'au corps à corps[1548] : « Aratos se défendait avec vigueur lorsqu'une lance-javeline lui transperça de près la cuisse », ὁ δὲ Ἄρατος εὐρώστως ἀμυνόμενος λόγχῃ μὲν ἐκ χειρὸς διελαύνεται τὸν μηρόν[1549]. Mais peut-être étaient-ce les défenseurs qui les avaient enfermés. Si une tour et une partie des courtines étaient prises par l'ennemi, ils pouvaient encore barricader les entrées des autres tours, afin d'emprisonner les assaillants dans l'espace qu'ils avaient conquis, et de leur barrer l'accès à la

[1543] À Argos, on a retrouvé une dédicace à Lato, constituée par une épigramme suivie d'une liste de thiasotes qui offrent un sacrifice mensuel en remerciement de l'intervention d'Apollon lors d'une attaque de nuit du stratège de Cassandre Pleistarchos à la fin du IVe siècle : *ISE* 39.

[1544] L. Robert, *À travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris, 1980, p. 153-154 ; J. Ma, « Fighting *poleis* », p. 340 et en dernier lieu R. van Bremen, « A Hellenistic *stratègoi* dedication from Stratonikeia in Karia », *EA* 53, 2020, p. 31-35 (sur les fortifications) et 35-40 (sur les mesures de mobilisation telles que les font connaître quatre plaques inscrites : *I. Stratonikeia* 1003, 1004, 1531 et 1532 (fin du IIIe ou début du IIe siècle).

[1545] Identifiée par un emblème rappelant son nom : L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 531-532 ; sur les inscriptions de Smyrne (*I. Smyrna* 613, a, b, c ; IIIe-IIe siècles) qui mentionnent les tours d'Héraklès, des Dioscures, d'Artémis et de Léto : A. Wilhelm, *Anz. Akad. Wien*, 1924, p. 116-117 et 149-150. Sur le cas de Téos : J. Strang, *The City of Dionysos : a Social and Historical Study of the Ionian City of Teos*, Thèse de doctorat, State University of New York at Buffalo, 2007, p. 202-206.

[1546] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 189-195.

[1547] Philon de Byzance, 96, 4 et Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit*., p. 393 : « l'objectif premier en cas d'attaque-surprise est de s'emparer de quelques tours, afin de couper l'arrivée des renforts sur le chemin de ronde et d'occuper des positions dominantes – le temps de favoriser la pénétration massive des assaillants, en ouvrant par exemple les poternes dont chaque tour se trouvait flanquée ».

[1548] Sur la configuration particulière des combats dans les espaces restreints voir *infra* V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues ».

[1549] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 27, 1-2.

ville[1550]. La lutte était alors principalement menée à distance[1551], avec des armes de jet, et par moment, dans de courts assauts où l'on combattait de près[1552]. Sur les murs d'Argos, les combats furent sans doute entrecoupés de longs moments d'attente et de relâche. Entamés aux premières lueurs du jour, ils s'étendirent ainsi sur l'ensemble de la journée ; la nuit et l'obscurité permirent aux Achéens de se retirer[1553]. L'affaire aurait pu tourner au drame, et les Romains qui réalisèrent une entreprise semblable contre le Pirée, lors du siège de 87/6, ne s'en tirèrent pas aussi bien. Un de leur détachement atteignit le rempart, abattit les sentinelles et provoqua une panique qui entraîna l'abandon de la muraille par les défenseurs. Mais ces derniers se regroupèrent et revinrent en force sur les assaillants isolés, qui furent tués ou rejetés du rempart ; les Pontiques firent une sortie qui repoussa les Romains jusque dans leur camp, autour duquel on se battit jusqu'à la fin de la journée suivante[1554]. Sylla parvint à sauver son camp mais l'alarme avait été chaude. En cas de déconvenue, l'obscurité ajoutait au désordre et attisait les craintes : si les assaillants comptaient en tirer avantage, la configuration pouvait rapidement se retourner contre eux. Aussi l'entreprise se portait généralement vers les points faibles des défenses[1555]. Il était plus aisé de prendre une ville vide de défenseurs : en 219, les Cnossiens, lorsqu'ils apprirent que les hommes de Lyttos s'étaient mobilisés en masse pour faire campagne en terres ennemies, envahirent leur cité[1556].

La ruse était aussi importante pour la défense. Lors d'un siège, les combats livrés près des remparts, et la protection que retirait le défenseur de cette proximité, offraient l'occasion de tenter toute sorte de stratagèmes. Certains étaient si originaux que, si les textes ne nous étaient parvenus, on aurait bien du mal à en deviner l'existence. Énée le Tacticien décrit ainsi une pratique du IVe siècle qui consistait, après avoir attiré par une escarmouche près de la muraille un groupe ennemi, à user de lassos pour saisir des adversaires puis les traîner jusqu'aux

[1550] Philon de Byzance, 92, 20-21, traduction Y. Garlan : « si l'ennemi s'empare d'une partie de la muraille ou des tours, il faut, le plus vite possible, arracher les planchers les plus proches et emporter le produit de la destruction pour barricader les passages qui se trouvent de chaque côté des tours, mais il faut laisser en usage ceux qui communiquent avec les courtines quand on vient de la ville, afin que nous puissions par là secourir les tours et tuer ceux qui y pénètrent de vive force », ἐὰν δέ τι τοῦ τείχους ἢ τῶν πύργων ἁλίσκηται, ἀποσπαστέον τέ ἐστιν τὴν ταχίστην τὰς πρώτας ὀροφὰς καὶ τὰς καθαιρέσεις ἀναιρετέον ἀποικοδομήσαντα τὰς ἑκατέρωθεν οὔσας <διόδους> τῶν πύργων. τὰς δὲ πρὸς τὰ μεσοπύργια ἔσωθεν ὑπαρχούσας καταλειπτέον ἵνα ἔχωμεν τοῖς πύργοις ταύτῃ βοηθοῦντες κτείνειν τοὺς βιαζομένους αὐτούς.
[1551] Philon de Byzance, 80, 16 et 92, 22, fait des armes de jet les armes principales de cette configuration.
[1552] Sur ce type d'assaut voir *infra* IV. « La 'force' : les dynamiques du choc et du corps à corps » et V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues ».
[1553] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 27, 3-4. La résistance achéenne fut farouche car on s'attendait d'ordinaire à rejeter rapidement (ταχύ) les assaillants que l'on tenait cernés sur une partie de la muraille : Philon de Byzance, 92, 22.
[1554] Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXXIV, 134.
[1555] Il arrivait cependant que des échalades fussent lancées en tant qu'assauts de vive force, lorsque l'assaillant disposait d'une très nette supériorité numérique, son intention étant alors de submerger les assiégés par le nombre et de parvenir à prendre pied en quelque endroit : voir *infra* V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues ».
[1556] Polybe, II, 54, 1-2.

siens[1557]. Bien plus répandu était l'usage de faire des sorties[1558], auxquelles pouvaient participer hoplites comme fantassins légers[1559]. Si la tactique était ancienne, les fortifications furent véritablement adaptées à cette pratique par la création de poternes, à partir du IVe siècle. Il semble que ces dispositifs se multiplièrent au début de l'époque hellénistique[1560], et ils restèrent une constante remarquable jusqu'à la fin de la période[1561]. Il était encore d'usage au Ier siècle de lancer des sorties régulières contre des assiégeants : ainsi agirent les Cyzicéniens lors du siège de leur cité, en 73, par l'armée de Mithridate[1562]. Le développement des poternes constituait une évolution majeure : désormais, les défenseurs disposaient d'un bien plus grand nombre de possibilités tactiques pour lancer leurs attaques. Ils pouvaient harceler tous les travaux de l'assiégeant, que ceux-ci prennent place ou non à proximité des portes principales. Ce type de défense agressive connut donc son apogée à l'époque hellénistique : il s'agit sans doute d'une des plus importantes mutations connut par les pratiques de la guerre « ordinaire ». On se gardera pourtant bien de trop généraliser : ces nouveaux dispositifs n'apparurent pas partout dès le début du IIIe siècle. Tout dépendait des moyens des cités : bien souvent, les anciennes fortifications des Ve et IVe siècles furent longtemps et tant bien que mal entretenues. Il fallait des sommes importantes et une puissante volonté politique pour entamer une rénovation ou un chantier d'ampleur.

Le principe de la sortie n'était certes pas révolutionnaire : elle peut être définie comme une attaque rapide des assiégés sur les groupes d'assiégeants les plus proches des fortifications. La tactique était simple et orientée vers la recherche de l'effet de surprise, les assiégés pouvant profiter de la couverture des fortifications pour dissimuler leurs mouvements et la concentration de leurs forces jusqu'au lancement de l'assaut. Se donner la possibilité de frapper impunément et le premier l'adversaire permettait également, dans une certaine mesure, de contourner sa

[1557] Énée le Tacticien, 39, 6-7. La partie de la corde proche du lasso devait être replacée par une chaîne, afin d'empêcher les hommes pris au piège de se libérer avec leur lame. Il ne restait plus qu'à massacrer à plusieurs les malheureux, à moins de les garder prisonniers. Les lassos étaient couramment utilisés lors des sièges pour saisir les têtes des béliers. Cette pratique était en effet déjà connue des Platéens en 429 (Thucydide, II, 76, 4), d'Énée le Tacticien, 32, 4 ; on la retrouve chez Philon de Byzance, 83, 51 ; 92, 14. Différents types de lassos étaient utilisés par les Huns et les Goths aux IVe-Ve s., par les Avars et les Sassanides au VIe s., encore par les Bulgares au VIIIe siècle, et par leurs adversaires byzantins dès le VIIe et jusqu'au Xe s., pour le combat et surtout la poursuite : G. Theotokis, « Σῶκος : An Unusual Byzantine Weapon », dans G. Theotokis et A. Yıldız (éd.), *A Military History of the Mediterranean Sea*, Leyde, 2018, p. 153-172, en particulier p. 155-160. L'arme est connue en terres d'Islam, en Perse et chez les Mamlouks, au XIIIe s. (p. 161-162).

[1558] Sur ces sorties, voir notamment pour l'Asie Mineure les documents commentés par Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 199-200. Sur les verbes désignant l'action de « faire une sortie », ἐκπορεύομαι, ἐπεξέρχομαι, ἐξέρχομαι, ὑπεξέρχομαι, cf. Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 339.

[1559] Philon de Byzance, 94, 44.

[1560] Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 254-256.

[1561] M. P. Maher, *The Fortifications of Arkadian City States in the Classical and Hellenistic Periods*, Oxford, 2017, p. 60.

[1562] Appien, *La Guerre de Mithridate*, LXXVI, 328. Encore des sorties au siège d'Amisos pendant l'hiver 72-71 (LXXVIII, 347) ; à celui de Xanthos en 42 : Appien, *Guerres Civiles*, LXXVII, 326 ; LXXVIII, 327.

propre peur[1563]. Comme de coutume, on souhaitait abréger le plus possible le combat frontal. Tite-Live a d'ailleurs pu comparer l'épouvante provoquée par une sortie imprévue à la terreur qui frappait les hommes tombés dans une embuscade[1564]. Dans les deux cas, on s'attendait à ce que les victimes de l'attaque n'opposent aucune résistance et cherchent leur salut dans la fuite. On s'en prenait souvent aux hommes occupés aux travaux et, s'ils avaient certainement leurs armes à portée, ils n'étaient pas dans les meilleures dispositions pour combattre. Rien d'étonnant à ce que ces sorties provoquaient généralement un repli des agressés ; c'était sur ce recul que les assaillants comptaient, pour isoler les plus lents ou les plus téméraires et en venir aisément à bout. Aussi pour détruire ou endommager leurs travaux, avant qu'ils ne se ressaisissent[1565]. Si l'opération était répétée, ces effondrements partiels pouvaient, au total, s'avérer meurtriers pour l'assiégeant.

De fait, ces sorties par les poternes, ne mobilisant qu'un nombre d'hommes réduit, à l'inverse d'une sortie en masse par une porte, pouvaient être relancées quotidiennement, voire plusieurs fois par jour et par nuit. Elles faisaient peser une menace permanente sur les hommes qui travaillaient aux tranchées et aux ouvrages d'approche. Au IIIe et au début du IIe siècle, les Étoliens étaient réputés pour ne pas tenir en place derrière des remparts, et si cela se traduisait souvent par des saillies dès la pénétration de l'ennemi sur le territoire menacé, ce comportement refaisait surface lorsque les travaux étaient poussés contre la ville. Lorsque Philippe V assiégea en 199 la cité de Thaumakoi en Phtiotide, les Étoliens accoururent au secours de la place, réussirent à y pénétrer, et menèrent des sorties continuelles, de jour comme de nuit, contre les assiégeants[1566]. Ces derniers finirent par interrompre leurs travaux et levèrent le siège. Lors du siège d'Héraclée en 191, les Étoliens, confrontés aux béliers romains, plutôt que de se défendre depuis les remparts et d'attraper par des lassos les têtes de ces machines, ce qui était l'usage selon Tite-Live[1567], préférèrent mener de dangereuses sorties pour dégager leurs abords et y porter le feu[1568]. Ces attaques étaient en effet des plus périlleuses, car il ne s'agissait pas là d'un coup de main sur des terrassiers ou de petits groupes de sentinelles, mais d'un assaut en force contre des ouvrages protégés : l'attaque comptait au moins autant sur la surprise que sur la force

[1563] Rappelons l'adage de La Hire : « *se tu veulx te garder de n'avoir jamaiz paour, garde que tu soyes tousjours à frapper les premiers coups* » (Jean de Bueil, *Le Jouvencel*, éd. C. Favre et L. Lecestre, Paris, 1887-1889, t. II, p. 60).
[1564] Tite-Live, XL, 28, 4.
[1565] Au XVIe siècle, des sorties limitées comparables prenaient souvent place lors des sièges. En novembre 1552, au siège de Metz, un hallebardier et cinq ou six de ses compagnons auraient chassé lors d'une sortie plus de trois cents hommes de leur tranchée : Rabutin, *Commentaires* I, p. 165 et 163 sur la réputation qu'apportaient aux chefs leurs plus vigoureuses sorties, celles qui faisaient abandonner leurs tranchées aux assiégeants.
[1566] Tite-Live, XXXII, 4, 1-2.
[1567] Encore au Ier siècle : Appien, *La Guerre de Mithridate*, LXXIV, 320 (siège de Cyzique en 73).
[1568] Tite-Live, XXXVI, 23, 1-2. Philon de Byzance, 91, 12, recommandait de ne jamais laisser passer l'occasion d'une sortie pour mettre le feu aux abris avancés de l'ennemi.

émotionnelle du choc[1569]. La remarque de Tite-Live sur la défense agressive des Étoliens se comprend donc aisément. Et plus les Romains perçaient d'ouvertures dans les murs, plus ils donnaient des espaces et des occasions à leurs ennemis pour lancer ces sorties[1570]. Elles furent nombreuses les premiers jours du siège mais l'épuisement général finit par en ralentir le rythme[1571]. Dans la place, on était en nombre insuffisant pour assurer un relai des combattants. Au siège d'Ambrakia de 189, les défenseurs « firent aussi d'assez nombreuses sorties et combattirent courageusement. Tantôt ils attaquaient de nuit les hommes qui dormaient sur les ouvrages, tantôt, en plein jour et à découvert, ils se jetaient sur les soldats de garde », τὸ δὲ πλεῖον ἐπεξιόντες ἐμάχοντο γενναίως, ποτὲ μὲν ἐπιτιθέμενοι νύκτωρ τοῖς ἐπικοιτοῦσιν ἐπὶ τῶν ἔργων, ποτὲ δὲ τοῖς ἐφημερεύουσι μεθ' ἡμέραν προφανῶς ἐγχειροῦντες[1572]. Ce type de défense active est un trait constant des sièges subis par les Étoliens[1573], et l'on peut raisonnablement penser qu'il s'agissait d'une véritable doctrine, ou du moins d'un principe partagé par la majorité des officiers et des soldats citoyens de la Confédération. Mais c'était en vérité un principe partagé par bon nombre. Ainsi de leurs amis Céphalloniens : lors du siège de Samè en 189/8[1574], les défenseurs lancèrent de « brusques sorties tantôt contre les ouvrages, tantôt contre les postes de garde de l'ennemi ; et le plus souvent ils avaient l'avantage », *eruptionibus subitis nunc in opera hostium, nunc in stationes* ; *et plerumque his proeliis superiores erant*[1575]. Ces sorties importunèrent si fort les Romains qu'ils firent spécialement venir d'Achaïe des hommes habiles à la fronde, afin de repousser chaque tentative par des concentrations de tirs[1576]. Les hommes de la cité béotienne d'Haliarte et les jeunes de Coronée accourus au secours ne laissèrent de même que peu de repos aux Romains qui assiégeaient la première, en 171[1577].

Les sorties en masse étaient des pratiques plus anciennes[1578] mais toujours usitées. Certaines pouvaient même entraîner la déroute complète d'une armée assiégeante qui n'avait pas fortifié ses positions. En 235, Aratos parvint par une manœuvre à pousser les Argiens à s'élancer contre Kléonai. Revenu en toute hâte de nuit, sans être repéré[1579], Aratos forma les Achéens derrière les remparts et, au point du jour, les « jetant au pas de course, en poussant le cri de guerre, sur les ennemis, il les mit aussitôt en déroute », δρόμῳ καὶ ἀλαλαγμῷ προσπεσὼν

[1569] Voir *infra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».
[1570] Tite-Live, XXXVI, 23, 3.
[1571] Tite-Live, XXXVI, 23, 4-5.
[1572] Polybe, XXI, 27, 6, traduction D. Roussel.
[1573] Siège de Lamia : Tite-Live, XXXVII, 5, 5-6.
[1574] Long et difficile siège de quatre mois : Tite-Live, XXXVIII, 29, 9.
[1575] Tite-Live, XXXVIII, 29, 2, traduction R. Adam.
[1576] Tite-Live, XXXVIII, 29, 3-8.
[1577] Tite-Live, XLII, 63, 3-4.
[1578] Un exemple précoce est la sortie menée par Brasidas et Kléaridas contre l'armée athénienne qui se tenait devant Amphipolis (422 *a.C.*) : Thucydide, V, 10, 6-8.
[1579] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 29, 1-3.

τοῖς πολεμίοις εὐθὺς ἐτρέψατο[1580]. Un épisode qui n'est pas sans rappeler la déroute qu'avait infligé la force de Brasidas à l'armée athénienne qui se tenait devant Amphipolis, en 424[1581]. Et qui se laisse rapprocher d'un combat du IIe siècle[1582]. En 170, un corps de huit mille Romains et alliés quitta Lychnidos pour s'emparer par surprise d'Uscana, la plus importante cité de Pénestie, qui devait leur être livrée par des transfuges[1583]. L'opération était une ruse et, lorsque les Romains arrivèrent au pied du rempart, les Crétois de la garnison et les habitants tombèrent sur eux : « les Romains ne purent même pas résister à la première bourrasque de la sortie. Aussi subirent-ils plus de pertes en fuyant qu'en combattant », *ne sustinere primam procellam eruptionis Romani possent. Itaque fugientes plures quam pugnantes interempti sunt*[1584]. Une armée se tenant à l'abri de ses retranchements pouvait saisir les mêmes opportunités. Tite-Live montre le consul Paul-Émile, lors d'une leçon qu'il aurait donné à ses officiers avant la bataille de Pydna, rappeler : « combien d'armées, à la suite d'une bataille dont la chance ne leur avait pas été favorable, furent repoussés à l'intérieur du retranchement, puis, au moment opportun, parfois peu de temps après, firent une sortie et chassèrent l'ennemi vainqueur ? », *quam multi exercitus, quibus minus prospera pugnae fortuna fuit, intra uallum conpulsi tempore suo, interdum momento post, eruptione facta uictorem hostem pepulerunt*[1585] ?

Bien entendu, un adversaire sur ses gardes pouvait réagir au plus vite par une contre-attaque. Elle avait de bonnes chances de provoquer un reflux rapide des défenseurs derrière les remparts[1586]. Lors de la campagne romaine de 195 contre Sparte, une sortie de la garnison lacédémonienne d'Argos tourna court : « (les Romains) les refoulèrent dans la place sans grand combat », *eos haud magno certamine compulerunt in urbem*[1587]. La dynamique du combat était inversée : les combattants qui avaient tenté la saillie n'avaient plus l'avantage de la surprise et se retrouvaient dans une situation défavorable. Ils ne leur restaient qu'à mettre autant de célérité dans la retraite qu'ils en avaient mis dans la sortie ; malheur aux retardataires. Les assiégeants tentaient même, quand ils disposaient de bons renseignements, de prévoir les sorties et de leur tendre des embuscades[1588]. Le mouvement de repli des assiégés pouvait devenir dramatique : il

[1580] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 29, 4.
[1581] Thucydide, V, 10, 6-8.
[1582] On pourrait aussi songer à une sortie des Thébains de Phtiotide qui mit en difficulté l'armée romaine venue l'assiéger en 197, sans toutefois entraîner sa déroute : Tite-Live, XXXIII, 5, 2.
[1583] Tite-Live, XLIII, 10, 2-3.
[1584] Tite-Live, XLIII, 10, 6, traduction P. Jal.
[1585] Tite-Live, XLIV, 39, 4, traduction P. Jal.
[1586] Tite-Live, XXXII, 13, 11-12 : en 198, les Étoliens, lors d'une tentative contre la cité de Kallithéra en Thessalie, repoussèrent une sortie des défenseurs. Tite-Live, XLII, 54, 4-5 : lors du siège de Mylai en Thessalie, en 171, les Macédoniens refoulèrent sans difficulté une sortie des habitants.
[1587] Tite-Live, XXXIV, 26, 3.
[1588] Les Romains furent informés par des esclaves d'une tentative de sortie des Pontiques depuis le Pirée lors du siège de 87/6 et leur tendirent une embuscade : Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXXI, 123.

arrivait que les fuyards fussent poursuivis jusque dans leur ville[1589]. Car les portes et les poternes devaient rester ouvertes pour permettre la retraite. Si l'adversaire suivait de près, il n'était pas impossible qu'il rentrât pêle-mêle avec les défenseurs. Ce type d'opportunité ne se présentait certes que rarement. Il demandait en outre une poursuite hardie, jusqu'aux pieds des remparts. Mais il suffisait d'une seule erreur. Fermer les portes permettait de prévenir la catastrophe mais signifiait aussi laisser au dehors nombre d'hommes[1590]. Décision lourde de conséquences, que bien peu étaient prêts à prendre[1591]. En 42, lors du siège de Xanthos, les défenseurs refluèrent vers la ville après une sortie mais les gardiens, de crainte que les Romains n'entrassent avec les fuyards, refermèrent les portes et condamnèrent leurs concitoyens restés à l'extérieur[1592]. Par ailleurs, à moins de disposer d'une herse facilement rabattable[1593], la pression exercée par la foule des hommes en repli pouvait empêcher la fermeture des portes[1594]. Lors d'une autre sortie, les Xanthiens prirent soin de les laisser grandes ouvertes pour éviter un nouveau désastre, mais les Romains en profitèrent pour pénétrer en force dans la ville[1595]. La herse finit par être baissée lorsque l'on coupa les câbles qui la retenaient, enfermant de nombreux assaillants dans la ville. Ceux-ci ne durent leur salut qu'à une percée jusqu'au temple de Sarpédon, dans lequel ils se barricadèrent.

Les portes étaient donc des espaces critiques[1596]. L. Robert, restituant le lieu d'exposition d'un décret des *hypaithroi* à Éleusis pour le stratège Asklépiadès [ἐν τῶι π]υ[λ]ωρίωι[1597], « dans la loge du portier », ou plutôt dans ce contexte « le corps de garde », notait qu'un πυλωρός, un « gardien de porte », était honoré dans un décret des isotèles en garnison à Rhamnonte avec leur stratège et leur épimélète[1598]. À l'aide du témoignage d'Énée le Tacticien, il rappelait la lourde responsabilité qu'impliquait cette fonction[1599]. Ils étaient

[1589] Polybe, IV, 71, sur la sortie des mercenaires au siège de Psôphis qui entraîna une contre-charge des Crétois de Philippe ; ces derniers pénétrèrent dans la ville en chassant les fuyards. Autres exemples : Tite-Live, XXXIV, 37, 8 ; XLII, 54, 5. Un risque déjà connu à l'époque archaïque : Hérodote, III, 55, 1 (siège de Samos au VIe siècle).
[1590] Xénophon, *Anabase*, VII, 1, 15-17.
[1591] Lors de la bataille de Chéronée en 86, Archélaos refusa un temps d'ouvrir les portes du camp aux fuyards, avant que leurs appels de détresse et leurs invectives ne le convainquissent de laisser libre passage, permettant aux Romains de s'y engouffrer : Appien, *La Guerre de Mithridate*, XLIV, 173-174.
[1592] Appien, *Guerres Civiles*, LXXVII, 326.
[1593] Comme c'était le cas à Chalcédoine : Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 52.
[1594] Énée le Tacticien, 15, 3-4, recommande ainsi, en appoint d'un piège qui suppose de laisser un groupe ennemi pénétrer dans la ville, de préparer une grande planche de bois recouverte de métal destinée à être jetée depuis la courtine pour obstruer le passage. En tombant, estime-t-il, cette porte de fortune devrait tuer quelques hommes et empêcher le reste d'entrer.
[1595] Appien, *Guerres Civiles*, LXXVIII, 327-328.
[1596] Leur protection, notamment par des ouvrages de flanquement, faisait l'objet de grandes attentions de la part des architectes : Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 152.
[1597] *I. Eleusis* 200, l. 2-3 (224/3 *a.C.*).
[1598] L. Robert, « Hellenica XXII. Inscription d'Éleusis », dans *OMS* III, p. 17-18 (*I. Rhamnous* 8, vers 263/2-256/5).
[1599] Énée le Tacticien, 5, 1. À Chios, la garde des portes était assurée par les οἱ ἐπὶ τῆς πύλης, qui étaient groupés par deux : L. Robert, « Hellenica XXII », *loc. cit*., p. 18 note 4. Sur les *pulôroi* en Asie Mineure : Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 51-52. Pour prendre un exemple plus lointain, les portiers des châteaux savoyards aux XIIIe et XIVe siècles étaient parfois nobles, la fonction étant de la plus haute importance pour la défense : B. Demotz, « Le

garants du bon fonctionnement du système d'ouverture et de fermeture des portes, qui pouvait être victime d'un sabotage si la garde était trop relâchée[1600]. Lors d'une attaque surprise, ces hommes représentaient, à moins qu'ils n'aient été retournés par les assaillants, les premières cibles à abattre[1601]. C'est ce que montrent les deux exemples mobilisés par L. Robert : lors de l'assaut sur l'Acrocorinthe, Aratos et ses hommes surprirent et tuèrent le *pulôros* et les gardes qui étaient à proximité[1602]. De même, quand Lysimaque réussit à infiltrer plusieurs de ses soldats déguisés dans Éphèse, ces derniers s'en prirent tout d'abord aux *pulôroi* et aux gardes de l'acropole[1603]. Les affaires de trahison s'intéressaient toujours, à un moment ou un autre, aux portes des places[1604].

Certes, l'intrusion de l'ennemi dans la ville ne signifiait pas nécessairement sa prise, en particulier si celle-ci avait été anticipée : une ruse consistait à creuser et dissimuler en arrière des brèches des fossés défensifs, dans lesquels des assaillants trop empressés tomberaient et seraient massacrés sans difficulté[1605]. Mais si ces derniers franchissaient le rempart et prenaient pied en masse dans la cité, il devenait difficile d'empêcher sa chute, au moins celle de la ville basse[1606]. Pour autant, la victoire des assiégeants allait souvent de pair avec leur relâchement et leur dispersion pour le pillage[1607]. Cette nuée désordonnée était particulièrement vulnérable à une attaque, notamment celle d'une éventuelle armée de secours. Aratos et les Achéens saisirent une telle occasion lorsque les Étoliens s'emparèrent vers 241/0 de la cité de Pellène. Plutarque a laissé une vive description de la scène[1608] :

châtelain et la guerre en Savoie », dans G. Castelnuovo et O. Mattéoni (dir.), *« De part et d'autre des Alpes ». Les châtelains des princes à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2006, p. 158.

[1600] Énée le Tacticien, 18, 3-22, recense un grand nombre de stratagèmes pour parvenir à ouvrir une porte.

[1601] Lors de l'attaque surprise contre Aigeira, une vingtaine d'Étoliens pénétrèrent dans la ville, se jetèrent sur les gardiens des portes et les égorgèrent (κατασφάξας) : Polybe, IV, 57, 8-9.

[1602] Plutarque, *Vie d'Aratos*, XXI, 3.

[1603] Polyen, V, 19.

[1604] Sur les trahisons, voir P. Ducrey, « Guerre et trahison », dans A. Queyrel Bottineau et J.-Chr. Couvenhes (éd.), *Trahison et traîtres dans l'Antiquité*, Paris, 2012, p. 229-241, qui traite surtout des exemples de l'époque classique mais dont les conclusions s'appliquent peu ou prou aussi à la période suivante.

[1605] Philon de Byzance, 93, 32. Dans les communautés de Nouvelle-Guinée, au début du XXe siècle, l'intérêt des fossés défensifs n'était pas de prévenir l'intrusion des ennemis, mais de « *slow their escape or pen them in once they had attacked so that they could be annihilated* » : P. Roscoe, « Settlement fortification in village and 'tribal' society : Evidence from contact-era New Guinea », *Journal of Anthropological Archaeology* 27, 2008, p. 513-514.

[1606] Sur les combats de rues et le dernier refuge que constituait les acropoles fortifiées : *infra* V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues ».

[1607] Philon de Byzance, 101, 70, incite les chefs à bien prendre garde de ne pas perdre à ce moment le contrôle de leurs hommes, une tâche évidemment plus facile à dire qu'à réaliser surtout, comme l'épisode de Pellène va le montrer, quand les officiers ne résistent pas non plus à l'appel du butin. Le principe valait également lorsque l'on s'emparait du camp retranché d'une armée, depuis longtemps : Polyen, I, 28, 1, décrit comment les Grecs à la bataille d'Himère, en 480, faillirent basculer de la victoire au désastre lorsqu'une partie des combattants se mirent à piller le camp punique, alors que le combat durait encore sur certains points. Des comportements qui ne manquent pas de parallèles à l'époque médiévale : M. Strickland et R. Hardy, *The Great Warbow : From Hastings to the Mary Rose*, Stroud, 2005, p. 216.

[1608] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 31, 4-5, traduction R. Flacelière et É. Chambry, légèrement modifiée.

« En effet, à peine entrés dans la ville, les hommes s'étaient dispersés dans les maisons, se bousculant les uns les autres et se disputant le butin. Les officiers et les chefs de file, courant partout, enlevaient les femmes et les filles des Pelléniens, et, ôtant leurs casques, les leur mettaient sur la tête, pour que personne d'autre ne les prît et que l'on reconnût au casque le maître de chacune. Comme ils étaient ainsi occupés et se livraient à ces violences, soudain la nouvelle se répandit qu'Aratos fondait sur eux. Saisis de panique, ainsi qu'il est naturel dans un pareil désordre, avant même que tous fussent avertis du danger, les premiers qui rencontrèrent les Achéens aux portes de la ville et dans les faubourgs, s'enfuirent, déjà vaincus, et, dans leur débandade, jetèrent l'épouvante et le désarroi parmi ceux qui se ralliaient pour les secourir ».
ἅμα γὰρ τῷ παρελθεῖν εἰς τὴν πόλιν, οἱ μὲν στρατιῶται διασπαρέντες ἐν ταῖς οἰκίαις ἦσαν, ἐξωθοῦντες ἀλλήλους καὶ διαμαχόμενοι περὶ τῶν χρημάτων, ἡγεμόνες δὲ καὶ λοχαγοὶ τὰς γυναῖκας καὶ τὰς θυγατέρας τῶν Πελληνέων περιιόντες ἥρπαζον, καὶ τὰ κράνη τὰ αὐτῶν ἀφαιροῦντες ἐκείναις περιετίθεσαν τοῦ μηδένα λαβεῖν ἄλλον, ἀλλὰ τῷ κράνει δῆλον εἶναι τὸν δεσπότην ἑκάστης. οὕτω δὲ διακειμένοις αὐτοῖς καὶ ταῦτα πράττουσιν ἐξαίφνης ὁ Ἄρατος ἐπιπεσὼν προσηγγέλθη, καὶ γενομένης ἐκπλήξεως, οἵαν εἰκὸς ἐν ἀταξίᾳ τοιαύτῃ, πρὶν ἢ πάντας πυθέσθαι τὸν κίνδυνον, οἱ πρῶτοι περὶ τὰς πύλας τοῖς Ἀχαιοῖς καὶ τὰ προάστεια συμπεσόντες ἔφευγον ἤδη νενικημένοι, καὶ κατεπίμπλασαν ἐλαυνόμενοι προτροπάδην ἀπορίας τοὺς συνισταμένους καὶ προσβοηθοῦντας.

Au-delà de l'emphase littéraire, il est intéressant de relever qu'Aratos présentait dans son récit l'attaque comme un assaut « de vive force » (κατὰ κράτος)[1609] : il cherchait certes par là à mettre en valeur cette action. Mais il lui était permis de le faire. En effet, bien que les combats de « force » aient été étroitement associés aux affrontements rangés[1610], en formation, rien ne préconisait, pour mériter ce qualificatif, que les deux camps fussent en bataille. En la circonstance, les Achéens, serrés et solidaires, entrèrent dans la ville et engagèrent des Étoliens disséminés par leurs rapines, les mettant sans surprise promptement en fuite. La ruse créa l'opportunité mais la force, incarnée par l'attaque en masse des Achéens, participa aussi du triomphe[1611]. Une inscription du Ier siècle *a.C.* très fragmentaire de Ténos, rappelant une attaque contre la ville, pourrait offrir un parallèle épigraphique au texte de Plutarque : « [quelques-uns ayant aperçu] que ceux qui naviguaient (contre nous)[1612] [avaient escaladé] le rempart et avaient occupé [la partie basse] de la ville, Onèsas et [les gardes ? se mirent en formation] à l'intérieur de la ville et [rejetèrent par la force] les ennemis », [αἰσθομένων δέ τίνων τ]οὺς ἐπιπλεύσαντα[ς

[1609] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 32, 5.
[1610] Voir *infra* IV. « La 'force' : les dynamiques du choc et du corps à corps ».
[1611] Voir *supra* II.1. « La ruse avec la force ».
[1612] J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1961, 419 (à propos de M. Pippidi et E. M. Popescu, « Les relations d'Istros et d'Apollonie du Pont à l'époque hellénistique, À propos d'une inscription inédite » *Dacia* 3, 1959, p. 235-258), sur le sens d'ἐπιπλεῖν pour « faire une expédition maritime ».

| καὶ ἀναβάντας ἐπὶ τ]ὰ τείχη καὶ καταλα|[βόντας τὰ κάτω μέ]ρη τῆς πόλεως Ὀνησᾶς | [καὶ οἱ φρουροὶ (?) συνεστηκ]ότες ἔσω τῆς πόλεως [κατὰ κράτος ἐξέβαλον] τοὺς πολεμίους[1613].

Pour conserver ou prendre une ville ou un point fortifié, il était bien souvent nécessaire de solliciter les deux facettes de la guerre.

III.4. Ruses et raids maritimes

La guerre « ordinaire » se projetait aussi par la mer, d'abord dans sa forme habituelle du raid contre les terres de l'ennemi. Cette tactique ancienne s'observe en maintes occasions dans le texte de Thucydide, et on en trouve aussi la trace chez Énée le Tacticien[1614].

Pour réussir, un débarquement avait généralement besoin de l'effet de surprise[1615]. Car les défenseurs ne se priveraient pas d'intervenir pour rejeter à la mer les coureurs. Quand la menace était manifeste, et qu'il leur était possible de prédire les lieux qui seraient menacés, ils pouvaient installer guet-apens et embûches sur le littoral. Énée le Tacticien rappelait ainsi qu'il convenait de « préparer des pièges » (κατασκευάζεσθαι δολώματα) sur les points exposés des côtes pour mettre en difficulté d'éventuelles forces descendues à terre[1616]. Logiquement, la nuit était propice aux opérations de débarquement. Un décret d'Aigialè de la fin du IIIe ou du début du IIe siècle en l'honneur de deux citoyens, Hégésippos et Antipappos, fils d'Hégésistratos, rapporte une attaque de « pirates » qui prit la forme d'un débarquement nocturne[1617], suivi d'une razzia durant laquelle une trentaine de personnes, libres et non-libres, furent capturées[1618], et d'une intrusion dans le port qui permit aux pirates de s'emparer d'un navire et de saboter les autres, prévenant toute poursuite[1619]. Un « récit pittoresque d'une agression semblable à bien d'autres », comme le note A. Bielman[1620]. L'origine des agresseurs est obscure[1621], mais plusieurs remarques peuvent être faites : les « pirates » semblent peu nombreux car ils purent s'embarquer sur un seul navire avec leurs captifs et leur butin. Ils ne disposaient visiblement pas d'un navire coûteux, comme une trière ou une hémiolie, puisqu'ils

[1613] *IG* XII Suppl. 315, l. 6-10. Cf. A. Chaniotis, *War*, p. 32.
[1614] On le voit bien sûr déjà chez Thucydide et chez Énée le Tacticien : Ph. De Souza, « Raiders fom the Sea : The Maritime Context of the *Poliorketika* », dans M. Pretzler et N. Barley (éd.), *Brill's Companion to Aineias Tacticus*, Leyde-Boston, 2018, p. 214-228.
[1615] L'usage était d'accoster par la poupe : J.-M. Kowalski, « Thucydide et les opérations navales durant la première phase de la guerre du Péloponnèse (431-415 av. J.-C.) », *DHA* 40, 2014, p. 46-47. Il y avait bien entendu des exceptions à cette règle, selon l'urgence de la situation (Thucydide, IV, 12, 1).
[1616] Énée le Tacticien, 8, 2. Philon de Byzance, 94, 51, recommande de semer des chausse-trapes et de barrer les accès les plus faciles par des palissades.
[1617] *IG* XII 7, 386, l. 4-5.
[1618] *IG* XII 7, 386, l. 6-8.
[1619] *IG* XII 7, 386, l. 9-12.
[1620] A. Bielman, A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, Lausanne, 1994, p. 143.
[1621] A. Bielman, *Retour à la liberté, op. cit.*, p. 143 et note 5, rappelle simplement que le nom du « chef des pirates », Sôkleidas (l. 16), est courant en Égée.

n'hésitèrent pas à l'abandonner, pour quitter l'île avec un vaisseau récupéré dans le port, propriété d'un certain Dôrieus, qui n'était sans doute qu'un navire de commerce[1622]. Tout se passe comme si l'attaque était le fait d'une petite bande, montée sur un *lembos*[1623] ou une barque encore plus modeste[1624], parti d'un point peu éloigné de l'île d'Amorgos. Le coup était bien préparé : le sabotage des navires dans le port ne paraît pas improvisé. Il est même possible qu'il fut un fait de guerre[1625]. Quoi qu'il en soit, les courses qui étaient menées en temps de conflit différaient sans doute fort peu du raid dont fut victime la petite cité d'Aigialè, du moins en termes de moyens et de procédé d'approche, car la conclusion fut plutôt atypique, et permise par la faiblesse du port attaqué, apparemment non fortifié, en tout cas mal gardé.

Si les agresseurs étaient en nombre, ils pouvaient multiplier les débarquements et forcer les défenseurs à se disperser, l'affaire dégénérant alors en de nombreux engagements partiels contre ceux qui courraient la campagne. Le récit livien des opérations de la flotte romaine en Macédoine et en Chalcidique, en 168, résume bien la multiplicité des combats livrés par les Thessaloniciens contre leurs ennemis : « sur ces entrefaites, C. Marcius, parti d'Héraclée avec la flotte pour Thessalonique, dévasta, en débarquant des hommes armés sur plusieurs points du rivage, une grande étendue du territoire et, au cours de quelques combats heureux, força à rentrer dans leurs murs, tout tremblants, les habitants qui avaient opéré des saillies », *inter haec C. Marcius cum classe ab Heracleo Thessalonicam profectus et agrum pluribus locis expositis per litora armatis late uastauit et procurrentes ab urbe secundis aliquot proeliis trepidos intra moenia conpulit*[1626]. Les forces romaines approchèrent la ville de Thessalonique mais, sous la menace des catapultes, elles se décidèrent à rembarquer pour continuer leurs dévastations en

[1622] Le texte parle (l. 10) du *ploïon* (τὸ πλοῖον) de Dôrieus, terme qui désignait déjà chez Thucydide « toutes sortes de navires ronds dédiés au commerce » : J.-M. Kowalski, « Thucydide et les opérations navales », *loc. cit.*, p. 41. Un navire de guerre était un *ploïon* « long » (μακρόν).

[1623] Le terme pouvait renvoyer dès l'époque hellénistique à plusieurs types de vaisseaux de taille inférieure à la trière (L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, Princeton, 1971, p. 125-126), mais il désignait aussi les navires particuliers des pirates illyriens et peut-être des esquifs construits sur leur modèle (en tout cas lorsqu'on les voit utilisés par des pirates : ainsi Tite-Live, XXXVII, 27, 4-6). Chez Philon de Byzance, 94, 54-55, le *lembos* semble être plus imposant qu'une chaloupe (ἀκάτιον ; voir note suivante).

[1624] Tite-Live, XXXV, 37, 7, montre en 192 l'Étolien Thoas faire embarquer une partie de sa force (2000 fantassins et 200 cavaliers) pour une attaque contre Chalcis : 600 de ses fantassins prirent la mer sur 30 « transports légers », *onerarias leues*. Ces chaloupes pouvaient donc accueillir une vingtaine de combattants. Les navires appelés ἀκάτια étaient de petites embarcations (Thucydide, I, 29, 3 ; Diodore, XIII, 14, 1-2), de moins de cinquante rameurs (Polybe, I, 73, 2) et pouvant parfois n'être propulsées que par un seul (Polyen, VIII, 46), déjà utilisées au Ve s. par les pirates (Thucydide, I, 67, 3 pour un ἀκάτιον mégarien destiné à la piraterie) : J. S. Morrison et R. T. Williams, *Greek Oared Ships*, *900-322 B.C.*, Cambridge, 1968, p. 245 ; Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 390.

[1625] Les commentaires du document n'ont envisagé que deux possibilités : ces pirates seraient soit des Étoliens, soit des Crétois (A. Bielman, *Retour à la liberté, op. cit*., p. 143, note 4). Le mode d'action ne plaide cependant pas pour de tels spécialistes, qui agissaient rarement avec un navire isolé. Il n'est pas interdit de penser que le raid fut un acte guerrier, ayant pour cadre l'une ou l'autre des guerres de la fin du IIIe ou du début du IIe siècle, par exemple une course faite par des hommes d'une cité d'Asie fidèle au Séleucide (les côtes cariennes sous son autorité ne sont guère éloignées) pendant la guerre antiochique (on se souvient des *lemboi* et autres petits esquifs qui, après leurs ravages contre Chios, rencontrèrent la flotte romaine non loin de Myonnèsos : Tite-Live, XXXVII, 27, 4-6).

[1626] Tite-Live, XLIV, 10, 5, traduction P. Jal, légèrement modifiée.

d'autres lieux[1627]. Elles touchèrent bientôt le territoire d'Aineia, puis celui d'Antigoneia, qu'elles ravagèrent tous deux[1628], « par la suite, les Macédoniens, piétons et cavaliers mêlés, les voyant dispersés, les attaquèrent et, comme ils fuyaient en désordre vers la mer, les poursuivirent, leur tuèrent environ 500 hommes et leur en prirent autant », *dein palatos eos adorti Macedones, mixti pedites equitesque, fugientes effuse ad mare persecuti quingentos ferme occiderunt et non minus ceperunt*[1629]. Les survivants parvinrent jusqu'aux rivages où, luttant avec l'énergie du désespoir, et grâce au secours des équipages des navires, ils parvinrent à refouler les Macédoniens. Un renversement qui aurait coûté à ces derniers la mort ou la capture de deux cents des leurs[1630]. Dans cet affrontement se retrouvent les mouvements de va-et-vient typiques des accrochages, faits de fuites et de poursuites, dont le sens s'inversait avec les aléas des combats[1631]. Allées et venues meurtrières pour les deux camps, certes, mais dont le résultat ne s'équilibrait pas forcément : devant Antigoneia, les Romains et leurs alliés payèrent le prix fort. L'épisode illustre bien les pratiques habituelles : pour combattre un débarquement, il convenait d'attaquer au moment où l'adversaire briserait sa cohésion afin d'entreprendre ses rapines. Ou de l'agresser sur le chemin de retour : en 191, la flotte romaine qui bloquait le port d'Éphèse détacha une partie de ses forces pour ravager le territoire de la cité mais la force de débarquement, revenant de ses déprédations, passa trop près des remparts de la ville, donnant l'occasion à la garnison de faire une saillie qui récupéra le gros du butin[1632]. Le lendemain, les hommes renvoyés à terre dressèrent une embuscade et expédièrent une partie des leurs près de la ville pour attirer la garnison ; le piège était trop évident, et cette dernière ne bougea pas[1633]. Il ne se passa donc rien que de coutume : on chercha des deux côtés l'attaque d'opportunité ou l'embuscade[1634]. Encore une fois, de telles affaires pouvaient passer pour des faits d'armes. En 209, Philippe parvint à surprendre les pillards romains qui venaient de débarquer entre Corinthe et Sicyone. Bien que ce succès fut principalement dû à l'effet de surprise, il aurait fait, selon Tite-Live, beaucoup de bruit[1635]. Les Romains, fraîchement arrivés dans le Péloponnèse, ne s'étaient pas montrés à la hauteur de leur réputation. Aussi le combat se prêta aux commentaires : que de négligence de la part des redoutables guerriers de l'Italie.

[1627] Tite-Live, XLIV, 10, 6.
[1628] Tite-Live, XLIV, 10, 7-8.
[1629] Tite-Live, XLIV, 10, 9.
[1630] Tite-Live, XLIV, 10, 11.
[1631] Voir *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste ».
[1632] Tite-Live, XXXVII, 13, 8-9.
[1633] Tite-Live, XXXVII, 13, 10.
[1634] Selon Plutarque, pendant la guerre lamiaque, les Athéniens auraient rencontré face à face les Macédoniens débarqués près de Rhamnonte, et les auraient mis en fuite par une attaque de vive force (κατὰ κράτος τρεψάμενος), avec leurs hoplites : Plutarque, *Vie de Phocion*, 25, 1-4. Une *parataxis* ? Rappelons qu'une attaque « de vive force » n'est pas toujours synonyme de combat rangé ; elle était seulement associée aux assauts en formation. Elle n'impliquait pas que les deux camps étaient dans ces dispositions.
[1635] Tite-Live, XXVII, 31, 2-4.

En plus de représenter un refuge pour les coureurs, les navires constituaient des entrepôts mobiles pour le butin. Ils multipliaient la capacité d'une razzia à emmener hommes et biens capturés[1636] : les rapines par mer étaient des plus rentables[1637]. On apprend par un décret du dème d'Aulôn, sur l'île de Naxos, que des Étoliens, vers le milieu du IIIe siècle, parvinrent à mettre la main, en une descente, sur 280 personnes[1638], qu'ils purent ensuite mettre à rançon[1639]. La vitesse de déplacement des vaisseaux permettait de tenter toutes sortes d'attaques surprises. Au commencement de la Deuxième guerre de Macédoine (en 200), la flotte romano-rhodienne, débarquant une petite force dans une partie peu habitée du territoire de Chalcis, s'empara de la cité grâce à une échalade sur un secteur mal gardé du rempart, au petit jour[1640]. Un décret de Théra décrivait en détail une incursion contre un port, et la contre-attaque lancée par les défenseurs de la cité[1641] :

> « Attendu que Hermaphilos (?), fils de Philostratos, de Rhaukos, envoyé par le roi Ptolémée en tant que (phrourarque) et stratège de la cité, a été à l'origine de nombreux et grands avantages pour les citoyens, et ayant appris que des pirates attaquaient sur des navires longs [le port] d'Oia [au Nord et la place] de Théia (?), où habitait une foule de femmes, d'enfants, et d'autres personnes au nombre d'au moins quatre cents, lorsque les pirates firent leur descente, il envoya de nuit (…) Héphaistion (…) et d'autres soldats (…), qui descendirent de nuit [au port] avec les citoyens, repoussèrent et chassèrent (les pirates) jusque dans leurs navires, combattant… ».
> ἐπειδὴ | [Ἑρμ]άφιλ[ο]ς (?) Φιλοστράτου Ῥαύκιο[ς] ἀποσ[τα|λὲς ὑ]πὸ τοῦ βασιλέως Πτολ[εμ]αίου [φρούρ|αρ]χος[1642] καὶ στραταγὸς τᾶ[ς πό]λιος [ἄλλων | τ]ε πολλῶν καὶ μεγάλων ἀγαθῶν α[ἴτιος | γ]εγένηται [τοῖς πολ]ίταις, καὶ ἐνβα[λόν|τ]ων λαισ[τᾶν πλο]ίοις μακροῖς πο[τὶ τὸν | λιμέν]α τὸν [βοῤῥ]αῖον Οἴ[α]ν [καὶ τόπον] | Θεί[α]ν(?), ἐν ᾗ[ι] [κ]ατοίκει ὀχλος γυν[αικῶν καὶ | π]αίδων καὶ ἄλλων σωμάτ[ων] οὐκ ἔ[λασ]|σον τετρακοσίων, καὶ ποτιβ[ολ]ὰς ποιε[υ|μέ]νων [τ]ῶν λαιστᾶν, νυ[κτὸς] ἀπέσ[τ]ε[ι|λε] (…) Ἡφαίστιον (…) | (…) καὶ ἄλλος τ[ῶν στ]ρατιωτᾶ[ν] | (…), οἳ καταβ[άντες νυ]κτὸς ἐπὶ | [τὸν λιμέ]να μετὰ τῶ[μ πολιτ]ᾶν τός τε | [λαιστὰς] ἀπεκρούσα[ντο καὶ κα]τεδίωζα[ν | ἐς τὰ πλοῖα], καὶ παρα[κινδυνεύ]σαντες…

[1636] Les expéditions et raids vikings sont un parallèle évident : voir à leur sujet la synthèse de G. Williams, « Raiding and Warfare », dans St. Brink et N. Price (éd.), *The Viking World*, Londres, 2008, p. 193-203, en particulier p. 196-197 sur l'importance des navires.
[1637] Thucydide, VI, 44, 1, rappelait, à côté des trières, la présence de navires de commerce dans la flotte athénienne envoyée en Sicile. Ces vaisseaux étaient bien entendu destinés aux tâches logistiques, mais aussi ἐμπορίας ἕνεκα, « pour faire du commerce dans les ports d'escale » (J.-M. Kowalski, « Thucydide et les opérations navales », *loc. cit.*, p. 41-42) ; une partie de ces entreprises consistait probablement en la revente des produits des pillages.
[1638] *IG* XII 5, 36, l. 2-5.
[1639] *IG* XII 5, 36, l. 12-13.
[1640] Tite-Live, XXXI, 23, 4-6.
[1641] *IG* XII 3, 1291, l. 3-20 (IIIe siècle). Cf. P. Brulé, *La piraterie crétoise hellénistique*, Besançon, 1978, p. 13-14.
[1642] Selon la restitution proposée par É. Van't Dack, « Les commandants de place lagides à Théra », *Ancient Society* 4, 1973, p. 74-77, à la place de [ναύαρ]χος.

Force est de remarquer, avec P. Brûlé, l'audace du raid[1643] : les pirates s'attaquèrent à une île qui était défendue par une garnison lagide, ce qui leur en coûta. Le raid aurait pris la forme d'une attaque nocturne ; il faisait en tout cas nuit lorsque le commandant de la garnison en fut informé, et dépêcha une force de secours. Tous les ports ne pouvaient être pris d'assaut ainsi, et certains se dotèrent même de dispositif permettant d'en barrer l'accès depuis la mer[1644]. Le « port fermé » (κλειστὸς λιμήν) de Milet apparaît dans une inscription de la période des guerres mithridatiques[1645] : il s'agissait d'un port inclus dans le réseau fortifié de la cité, que l'on pouvait fermer à l'aide d'une chaîne[1646]. Un dispositif certes utile en cas de siège, pour empêcher la prise du port par la voie maritime, mais aussi en période trouble, pour prévenir toute attaque nocturne[1647]. S'il était absent et que la menace avait été repérée, il restait encore possible de combler l'entrée avec des moyens de fortune, ou d'y disposer des navires en rangs serrés[1648]. Avec un vent favorable et l'aide des rames, une escadre qui était parvenue à dissimuler son approche avait la capacité d'entrer dans le port et de prendre de vitesse les défenseurs, d'où l'intérêt des mesures préventives.

À l'inverse, la célérité des vaisseaux avait une utilité certaine pour défendre un territoire étendu contre les incursions. Lorsque le satrape de Phrygie hellespontique Arrhidée attaqua par surprise le territoire de Cyzique[1649], les habitants, ne se gardant d'aucun ennemi, se trouvaient pour la plupart hors des murs[1650]. Les Cyzicéniens purent redresser la situation grâce à un stratagème : promettant au satrape de débattre ses exigences en assemblée, ils profitèrent du temps accordé pour ramener une partie des leurs dans la ville avec leurs navires[1651]. Toutes les cités n'avaient pas les avantages géographiques, la force et la flotte de Cyzique[1652]. Néanmoins, un autre texte, épigraphique cette fois, montre l'utilisation de navires pour intervenir sur les points menacés du territoire. Le décret de la cité d'Érythrées en l'honneur de Polykritos, fils de Itatroklès, postérieur à la guerre contre les Galates (278/7), nous apprend que ce dernier, au moment des incursions, « envoya en expédition le navarque Alkippos et les triérarques et porta secours aux habitants de notre territoire qui étaient malmenés », [ναύ]αρχον Ἄλκιππον καὶ τοὺς

[1643] P. Brulé, *La piraterie*, *op. cit*., p. 14.
[1644] Philon de Byzance, 94, 52.
[1645] *Milet* II 3, 400, l. 4-5.
[1646] Chr. P. Jones, « Hellenistic History in Chariton of Aphrodisias », *Chiron* 22, 1992, p. 99-100 ; Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 388, pour les parallèles. Une chaîne fermait en 42 Andriakè, un port de la cité de Myra en Lycie : Appien, *Guerres Civiles*, LXXXII, 344.
[1647] M. Tranchant, « Les ports maritimes en France au Moyen Âge », dans P. Boucheron et É. Mornet (éd.), *Ports maritimes et ports fluviaux au Moyen Âge*, Paris, 2005, p. 26, pour le parallèle médiéval de la chaîne du port de la Rochelle, relevée chaque soir à 17h.
[1648] Philon de Byzance, 94, 53 et 54.
[1649] Diodore, XVIII, 51, 2.
[1650] Rappelons que ce type d'attaque à l'improviste contre la population de la chôra était conseillé par Philon de Byzance, 96, 2-3.
[1651] Diodore, XVIII, 51, 3-7. Ils reçurent également l'aide de Byzance : XVIII, 51, 6.
[1652] La cité parvint encore à repousser une attaque par mer et par terre de Sextus Pompée en 35, avec l'aide d'une petite force fidèle à Antoine : Appien, *Guerres civiles*, CXXXVII, 571.

τριηράρχ[ους τῶι τ]ε στ[όλ]ωι παραπέμψαι καὶ βοιηθῆσαι τοῖς κατὰ τὴν χώραν ἐνο[χ]λουμένοις[1653]. Si le décret révèle déjà qu'Érythrées possédait probablement une flotte de guerre d'au moins quelques unités, il nous donne aussi à voir une opération de sauvetage proche de celle entreprise par les Cyzicéniens lors de l'attaque du satrape Arrhidée. Les navires, par la mobilité qu'ils conféraient, en particulier lorsqu'ils étaient montés par des équipages aguerris[1654], permettaient d'agir sur des points retirés du territoire, parfois difficiles d'accès par voie terrestre. Les avantages qu'ils procuraient pour l'offensive valaient évidemment pour la défense. Encore fallait-il savoir où et quand agir.

Sur mer comme sur terre[1655], un temps fondamental pour la réussite des opérations était celui de la prise d'informations. Ce point est bien mis en évidence par le décret pris par la communauté de Salamine en l'honneur de l'officier royal Hérakleitos, vers 249-244[1656] : « lors de la guerre contre Alexandre, comme des pirates s'étaient embarqués depuis Épilimnion, il a pris garde à ce que notre territoire ne subisse aucun préjudice », καὶ πολέμου γενομένου τοῦ περὶ Ἀ|λέξανδρον καὶ πειρατικῶν ἐκπλεόντων ἐκ τοῦ Ἐπιλιμνίου | τὴν πᾶσαν πρόνοιαν ἐποεῖτο τοῦ μηθὲν βλαβερὸν γίνεσθαι π|ερὶ τὴν χώραν ; une personne fut enlevée mais Hérakleitos, sans doute avec les hommes de sa garnison, se porta à son secours et les auteurs de l'enlèvement furent punis[1657]. Épilimnion était peut-être le nom donné à l'un des ports de Corinthe[1658]. L'événement prenant place durant la guerre contre Alexandre[1659], fils de Cratère, il ne fait guère de doute que les pirates étaient de ses hommes, garnisaires, mercenaires ou Corinthiens en recherche d'action et de butin[1660]. Il est remarquable que les Salaminiens connaissaient le port de départ du raid. Selon toute probabilité, l'entreprise avait été repérée, depuis les côtes ou par des marins, et les pirates n'avaient guère pu profiter de l'effet de surprise. De fait, Hérakleitos

[1653] *I. Erythrai Klazomenai* 28, l. 3-5 (après 278/7 *a.C.*), traduction A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, Lausanne, 1994, n° 21.
[1654] La suite du décret *I. Erythrai* 28, l. 5-9, rappelait les honneurs décernés aux équipages par le peuple d'Érythrées.
[1655] Ce qui ne saurait surprendre, les tactiques terrestres influençant sur bien des aspects les tactiques employées sur mer, et inversement : W. W. Tarn, *Hellenistic Military and Naval Developments*, Cambridge, 1930, p. 150.
[1656] *IG* II² 1225, l. 12-15.
[1657] *IG* II² 1225, 16-20.
[1658] Schœnos, du côté de l'Isthme, sur le Golfe saronique, où se trouvait un sanctuaire de Poséidon. Une hypothèse de P. Monceaux, « Inscriptions de Salamine », *BCH* 6, 1882, p. 534 : « de la côte du Poseideion on voit très distinctement Salamine, un bon vent y conduit en deux heures » ; A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 103.
[1659] Une souscription publique fut organisée à Athènes (en 248/7 ?) pour financer la protection du territoire contre les incursions des hommes relevant de la puissance d'Alexandre : L. Migeotte, *Les souscriptions publiques dans les cités grecques*, Genève, 1992, n° 17 ; Chr. Habicht, « Athens after the Chremonidean War : some second Thoughts », dans O. Palagia et S. V. Tracy (éd.), *The Macedonians in Athens 322-229 B.C.*, Oxford, 2003, p. 52-55 avec Ph. Gauthier, *Bull. ép.*, 2004, 168.
[1660] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 103, s'est interrogée sur l'origine de ces pirates et a recherché la trace de Crétois ou d'Étoliens ou d'un parti de pirates liés à Alexandre. Rappelons que tout raid lancé contre un territoire ennemi avait l'allure, pour les victimes, d'une attaque de pirates, et utiliser le terme permettait de dénoncer ce type d'agression, toujours jugé déloyal par la communauté ciblée.

put organiser la riposte, et ils ne parvinrent à mettre la main que sur une seule personne, finalement secourue, soit par une interception en mer, soit par un coup de main. L'inscription nous donne à voir un raid qui s'acheva par un échec dramatique, puisque des agresseurs furent apparemment tués[1661]. La défense prit ici le meilleur sur l'attaque, grâce à la surveillance des côtes.

Les renseignements pouvaient être obtenus par l'envoi de navires éclaireurs, au loin comme à faible distance de la force principale[1662], par l'installation de postes d'observation en certains points du littoral[1663], mais aussi récupérés auprès des déserteurs, des prisonniers[1664], des marchands, des marins rencontrés ou des habitants des ports fréquentés[1665]. Il fait peu de doute que la plupart de ces procédés étaient déjà connus au temps de la guerre du Péloponnèse. On ne fit, tout au long de la période étudiée, que reprendre les vieilles ruses. L'appareillage des navires constituait une opération peu discrète, et bien des stratagèmes étaient élaborées pour parvenir à s'embarquer sans trahir son cap et son objectif. Aussi risqué que cela pouvait être, il n'était pas rare d'entreprendre des navigations nocturnes. En 200, une flotte romano-rhodienne de plus de vingt bâtiments[1666], pour tenter un coup contre Chalcis, appareilla de nuit à Sounion pour arriver avant le lever du soleil près de la cité eubéenne[1667]. En 190, Polyxénidas, navarque à la tête d'une flotte séleucide de 70 cataphractes, afin de dissimuler ses mouvements aux Rhodiens, fit revenir à Éphèse de nuit les rameurs qui avaient été rassemblés à Magnésie du Sipyle. Ils embarquèrent et restèrent une journée dans les navires, n'appareillant qu'au coucher du soleil. Il gagna un autre port, et ne reprit la mer que de nuit pour toucher enfin la Pérée de Samos[1668]. Un coup exceptionnel, car une grande escadre passait difficilement inaperçue.

On voit, dans le décret de Calymna en l'honneur de Lysandros, fils de Phoinix, évoquant des événements de la première guerre crétoise, la circulation des rumeurs[1669] : « des nouvelles

[1661] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit*., p. 103 n'exclut pas le coup de main. Le fait que l'officier Hérakleitos « punit », ἐκόλασεν (l. 18) les auteurs de l'enlèvement montre en tout cas que le sauvetage prit une forme violente. Sur le sens du verbe κολάζω : L. Robert, « Sur un décret des Korésiens au musée de Smyrne », *Hellenica* XI-XII, Paris, 1960, p. 175-176 et A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit*., p. 99 pour d'autres références.
[1662] Plutarque, *Vie de Lysandre*, 11, 1-3. Ce passage montre qu'un signal (ici une *aspis* recouverte de bronze brandie au bout d'une lance) envoyé par des navires d'avant-garde au gros de la flotte ne pouvait être perçu qu'à un peu moins d'un mille marin (7-8 stades), sans doute par temps clair (cf. Gr. Wylie, « What really happened at Aegospotami ? », *AC* 55, 1986, p. 129.
[1663] Xénophon, *Helléniques*, V, 1, 27 ; Tite-Live, XXXVII, 23, 5. Rappelons que le décret de Salamine en l'honneur d'Hérakleitos (*IG* II² 1225) semble montrer que le raid des hommes d'Alexandre fut repéré dès son départ.
[1664] Tite-Live, XXXVII, 11, 1-3.
[1665] Tite-Live, XXXVII, 13, 5 ; 28, 4 ; 29, 2. Les navires, en particulier les grands navires de guerre, devaient faire régulièrement escale, au moins pour renouveler leur approvisionnement en eau potable (déjà les trières de l'époque classique : J.-M. Kowalski, « Thucydide et les opérations navales », *loc. cit*., p. 43 ; problème qui ne pouvait se poser qu'en termes comparables pour les tétrères, pentères et autres grands vaisseaux, dont les équipages étaient plus imposants). Les escales représentaient autant d'occasions pour obtenir des informations, ou d'être repéré.
[1666] Tite-Live, XXXI, 22, 4-8.
[1667] Tite-Live, XXXI, 23, 3-4.
[1668] Tite-Live, XXXVII, 11, 4-5.
[1669] De même dans le décret d'Halsarna en l'honneur de Dioklès, fils de Léôdamas (*IG* XII 4, 1, 98, l. 9-10).

fraîches étant arrivées à l'effet que les ennemis (les Hiérapytniens) étaient sur le point de s'avancer contre la cité, le territoire et les îles des Calymniens avec une plus grande flotte », ποταγγελίας γενομένας ὅτι μέλλοντι τοὶ πο|[λέμιοι ἐπιπλ]εῖν ἐπὶ τὰν πόλιν καὶ τὰν χώραν καὶ τὰς νάσος τὰς Κα|[λυμνίων στόλ]ωι καὶ πλείονι[1670]. Le décret de Syros pour Onésandros de Siphnos illustre la coopération mise en place par des cités dans leur lutte contre les raids ciliciens à la fin de l'époque hellénistique : le dispositif est certes modeste, puisqu'il ne fait état que d'échanges d'informations quant aux positions des escadres pirates[1671]. La menace repérée, il devenait possible de s'opposer aux débarquements et même de tenter d'intercepter les escadres en mer. Un décret d'Éphèse de la fin du IIe siècle en l'honneur des Astypaléens[1672] décrit une telle entreprise : « les Astypaléens, se conformant aux informations transmises par les Éphésiens, firent voile contre les pirates et s'exposèrent au danger sans se ménager ni craindre de risquer leur vie ; au contraire, ils attaquèrent les pirates et [mirent en fuite] à l'issue du combat la totalité des ennemis », [οἱ Ἀστ]υπαλαιεῖς στ[οιχοῦν]|τες τοῖς [ὑπὸ τῶν Ἐφεσί]ων προπα[ρηγγελμ]ένοις ἐπέπλ[ευσαν] | ἐπ' αὐτοὺς καὶ παραβαλόμ[ενοι τῶ]ι βίωι οὔτε σ[ώματος] | οὔτε [ψ]υχῆς ἐφείσαντο, δια[κινδυν]εύσαντε[ς δὲ πρὸς] | τοὺς πειρατὰς ἐκ τοῦ γεγ[ενημένο]υ ἀγῶνος [ἔτρεψαν τὸ] | πᾶν τῶν ἐναν[τί]ων[1673]. Le plus remarquable dans ce texte n'est pas tant la chasse hardie donnée par les Astypaléens aux pirates que la circulation de l'information entre les deux cités. Les Éphésiens, touchés par le raid, auraient dépêché un navire pour quérir l'intervention de l'escadre astypaléenne[1674], que l'on imagine modeste. Ils connaissaient la position ou la destination des pirates, et durent estimer qu'ils étaient à portée des Astypaléens.

Le célèbre décret d'Apollônia du Pont en l'honneur du navarque Hégésagoras, fils de Monimos, d'Istros, offre un autre bel exemple d'un combat d'interception[1675] :

[1670] *Tit. Calymnii* 64, l. 8-10, traduction P. Baker, *Cos et Calymna, 205-200* a.C. *Esprit civique et défense nationale*, Québec, 1991, n° 1, p. 32 et p. 35 note 15 pour les commentaires.
[1671] *IG* XII 5, 653, avec A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit*., n° 52, p. 185-187.
[1672] *IG* XII 3, 171, avec les restitutions de A. Wilhelm, « Zu Einer Inschrift aus Astypalaia », *MDAI(A)* 28, 1903, p. 449-450.
[1673] *IG* XII 3, 171, l. 20-25, traduction A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, n° 51.
[1674] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 183-184, fait remarquer que le texte n'évoque pas d'alliance entre les deux cités, à moins qu'elle n'ait trouvé place dans les parties lacunaires de l'inscription. Quoiqu'il en soit, s'il s'agit bien ici de pirates ciliciens, la menace qu'ils faisaient peser sur les cités égéennes à cette période aurait pu suffire à encourager des coopérations spontanées. La flotte d'Éphèse, qui avait vaincu quelque temps plus tôt celle d'Aristonikos-Eumène III près de Kymè, est invisible ; les Astypaléens semblent avoir mené le combat seuls. On peut envisager plusieurs hypothèses : les navires éphésiens n'étaient pas prêts, pour une raison ou pour une autre, à prendre le large ; la flotte éphésienne avait déjà fort à faire ; les pirates avaient vaincu une première escadre éphésienne lors de leur attaque contre Phygéla.
[1675] *I. Histriae* 64, l. 1-28, avec les restitutions et le supplément (entre [χώ]ραν et Μεσημβριαγῶν, l. 3) proposés par J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1961, 419 (à propos de M. Pippidi et E. M. Popescu, « Les relations d'Istros et d'Apollonie du Pont à l'époque hellénistique, À propos d'une inscription inédite » *Dacia* 3, 1959, p. 235-258). Traduction des l. 1-9 de O. Curty, *Les parentés légendaires des cités grecques*, Genève, 1995, n° 21, p. 40, légèrement modifiée.

« Il a plu au Conseil et au peuple ; proposition des synèdres ; attendu qu'il est arrivé que la Pérée (et la forteresse d'Anchialos se trouvèrent occupées par ?) les Mésambriens, qui déclenchèrent une guerre sans l'avoir déclarée, commirent de nombreux et graves actes d'impiété contre le sanctuaire d'Apollon et amenèrent la cité dans les derniers dangers et que les Istrianiens, nos parents et nos amis, dévoués à notre peuple, envoyèrent à notre secours des navires de guerre et des soldats, en plaçant à leur tête un navarque pourvu des pleins pouvoirs, Hégésagoras, fils de Monimos, homme excellent, qui, étant arrivé, préserva la cité, le territoire et les ports avec nous et avec les alliés, et, la forteresse d'Anchialos ayant changé de mains et étant occupée par les ennemis, il se trouvait pour cette raison que la cité et les revenus subissaient des torts importants, il l'a prise de force avec nous et les autres alliés et l'a rasée jusqu'au sol ; dans l'expédition dirigée contre Anchialos, les adversaires ayant attaqué la flotte, Hégésagoras a combattu contre un nombre supérieur, a eu l'avantage sur les ennemis, et a pris un navire avec tout son équipage, cela avec nous et les autres alliés ; de même dans les débarquements, se donnant aux combats avec une audace remarquable, et dans toutes les circonstances combattant avec le goût du danger, il a toujours remporté des victoires et il a toujours rendu ses soldats ardents et utiles dans la guerre ».

[ἔδ]οξε τῆι βουλῆι ϗαὶ τῶι δήμωι· τῶν συνέδρω[ν | γ]νώμη· ἐπειδὴ ϙυμβέβηκεν τήν τε πέραν [χώ]|ραν (καί το φρούριον το ἐν Ἀγχιάλωι κατεσχήσθαι ὑπό ?) Μεσημβριαϙῶν πόλεμον ἀνεπάγγελτον | ἡμῖν ἐξενεγκάϙντων καὶ πολλὰ καὶ μεγάλα ἀσε|[β]ησάντων εἰς τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ εἰς | τοὺς ἐσχάτους κινδύνους ἀγαγόντων τὴν πόλιϙ, | Ἰστριανοὶ συνγενεῖς καὶ φίλοι καὶ εὔνοοι ὑπάρχον|τες τοῦ δήμου ἐξαπέστειλαν πλοῖά τε μακρ[ὰ] | καὶ στρατιώτας τοὺς βοηθήσοντας ἡμῖν, τά|ξαντες ἐπὶ τούτων ναύαρχον αὐτοκράτορα Ἡ|γησαγόραν Μονίμου, ἄνδρα καλὸν καὶ ἀγαθόν, ὃς πα|ραγενόμενος τήν τε πόλιν καὶ τὴν χώραν καὶ τοὺς | λιμένας μεθ' ἡμῶν τε καὶ τῶν συνμάχων διεφύ|λαξεν, τό τε φρούριον τὸ ἐν Ἀγχιάλωι ἀπηλλο|τριώμενον καὶ κατεχόμενον ὑπὸ τῶν πολεμί|ων, διὸ συνέβαινεν τήν τε πόλιν καὶ τὰς προσό|δους μεγάλα βλάπτεσθαι, ἐκπολιορκήσας μϵ|θ' ἡμῶν τε καὶ τῶν ἄλλων συμμάχων κατέρειψε | εἰϛ ἔδαφος, ἔν τε τῶι ἐπίπλω<ι> τῶι ἐπ' Ἀγχίαλον τῶν | ἐναντίων ἐπιθεμένων τῶι στόλωι διακινδυνεύσα[ϛ] | πρὸς πλείονας τῶν τε πολεμίων ἐκράτησεν καὶ πλοῖ|ον αὔτανδρον ἔλαβε μεθ' ἡμῶν τε καὶ τῶν ἄλλων | συμμάχων, ὁμοίϙς δὲ καὶ ἐν ταῖς ἀποβάσεσιν παραβολώ|τερον ἑαυτὸν διδοὺς εἰς τοὺς ἀγῶνας καὶ ἐν τοῖς | λοιποῖς ἅπασιν φιλοκινδύνως ἀγωνιζόμενος ἐπὶ | προτερημάτων διὰ παντὸς ἐγείνετο καὶ τοὺς στρα|τιώτας ἑαυτοῦ προθύμους καὶ χρησίμους ἐν τῶ[ι] | πολέμωι διὰ παντὸς παρείχετο.

Le décret parvient à rendre la multiplicité des actions qui mirent aux prises les Mésambriens d'un côté, les Apollôniates et les Istrianiens de l'autre[1676]. Notons déjà la

[1676] Ce n'était pas la première fois que la cité d'Istros venait au secours, par mer, de la cité d'Apollonia : une dédicace (*I. Histriae* 112) du IIIe s. rappelle une précédente expédition : « Kallikratès, fils de Kallikratès, et les soldats qui ont navigué au secours des Apollôniates, aux Dioscures Sauveurs », [Καλλικ]ράτης Καλλικράτου καὶ

première attaque surprise des Mésambriens[1677], qui rappelle combien était importante les garnisons des forts frontaliers, devant prévenir ce genre de coups de main, ici sans succès. Sans doute parce que les Mésambriens lancèrent une attaque en force : leur guerre contre les Apollôniates n'était pas une petite guerre de conquête, se limitant à de modestes avantages. Il s'agissait d'une guerre d'anéantissement, qui fut portée par les Mésambriens jusqu'aux portes de la cité, et jusqu'au sanctuaire d'Apollon. Le plus remarquable est le caractère amphibie des opérations, qui se déployèrent depuis la mer et touchèrent en plusieurs points le territoire d'Apollônia. Le texte insiste d'ailleurs sur le courage montré par le navarque « dans les débarquements » (ἐν ταῖς ἀποβάσεσιν), pluriel qui indiquerait que la flotte exécuta, après avoir obtenu la maîtrise de la mer, une série de descentes sur la Pérée, et que la chute d'Anchialos n'advint qu'après de multiples péripéties. Il ne s'étend en revanche guère sur les combats. Mais il précise tout de même que l'expédition de reconquête de la forteresse d'Anchialos et de la Pérée dut en passer par un engagement naval : les détails nous échappent mais un navire et son équipage fut capturé, « avec (les Apollôniates) et les autres alliés ». Il ne semble pas avoir été mené, d'un côté comme de l'autre, par des flottes imposantes ; bien que la prose se plaise à rappeler l'infériorité des forces des coalisés, tout se passe comme si un vaisseau mésambrien avait été coupé des autres, à la suite d'une déroute, d'une manœuvre ou d'une ruse d'Hégésagoras (le texte dit simplement une victoire), encerclé, désemparé et poussé à reddition.

Ce passage invite à étudier les affrontements navals de faible ampleur qui mettaient aux prises des escadres modestes formées de quelques unités. Ils ont connu un sort comparable à la majorité des actions de « petite » guerre : sans doute intégrés aux trames des histoires locales, ils n'ont que rarement fait leur chemin jusqu'aux histoires plus universelles. Néanmoins, quelques textes permettent de nourrir la réflexion : au début de la bataille du cap Kôrykos, en septembre 191, avant l'engagement général, trois navires séleucides se trouvèrent opposés à deux vaisseaux carthaginois. Profitant de leur supériorité numérique, les royaux attaquèrent à deux l'un de leurs opposants, « et à la première approche brisent ses rames des deux côtés, puis l'abordent en armes et, tuant ou jetant à la mer les défenseurs, s'emparent du navire », *et primum ab utroque latere remos detergunt, deinde transcendunt armati et deiectis caesisque propugnatoribus nauem capiunt*[1678]. Le passage, aussi court soit-il, montre une manœuvre qui pouvait être utilisée dans un combat déséquilibré. Le pilote d'un navire se retrouvant face à

οἱ στρατιῶ[ται π]επλευκότες ἐπὶ βοηθεία[ι] [Ἀ]πολλωνιαταῖς Διοσκόροις σωτῆρσι. Voir J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1961, 419 pour la restitution βοηθεία[ι].

[1677] J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1961, 419 : « l'agression sans déclaration de guerre, la position des Mésambriens en face d'Apollonia, n'ayant qu'à traverser le bras de mer de 25 km pour tomber à l'aube, après une traversée de nuit, sur la ville côtière d'Apollonia et sur l'îlot du temple expliquent assez le succès de l'entreprise et que les pauvres Apolloniates aient couru les plus extrêmes périls et n'aient échappé sans doute que de justesse à la prise de leur ville ».

[1678] Tite-Live, XXXVI, 44, 6.

deux adversaires devait avoir bien du mal à choisir vers lequel tourner sa proue : aurait-il tenté de se porter contre l'un qu'il exposerait alors un flanc aux coups de l'autre. Il ne restait au pilote du navire esseulé qu'à tenter une manœuvre désespérée pour sortir de l'étau, ou espérer un secours rapide. En cette occasion, il fit le choix de ne pas dévier, peut-être dans l'espoir de passer au travers, et ne fit pas rentrer les rames ; c'était ce qu'attendaient les deux navires séleucides, qui en profitèrent pour les briser. L'action est en effet d'autant plus intéressante que les équipages royaux cherchèrent ici à désemparer et capturer le vaisseau carthaginois, non le couler. En nette supériorité, leurs soldats de marine n'hésitèrent pas à monter sur le vaisseau encerclé. L'abordage demeurait néanmoins une opération des plus périlleuses. Aussi le risque n'était pas toujours pris et, selon les circonstances et les objectifs de l'escadre, les assaillants pouvaient se contenter de percer de tous côtés de leurs éperons le navire isolé[1679].

La supériorité numérique mise à part, une autre configuration favorable était de se retrouver dans le dos de l'ennemi, proue contre poupe[1680]. En effet, le navire dont la poupe était menacée devait, pour présenter sa proue à son ennemi, opérer un demi-tour complet, manœuvre qui le forcerait à exposer l'un de ses flancs pendant un temps considérable, largement suffisant pour permettre au navire poursuivant de porter un coup d'éperon. Le seul moyen pour le navire poursuivi de sortir de cette impasse était de gagner une large avance, ou de ruser : en 429, à la fin de la bataille livrée près de Naupacte[1681], une trière athénienne, chassée par une trière de Leucade, parvint à se tirer d'affaire en profitant de la présence d'un chaland amarré[1682]. Le pilote athénien tourna autour de ce dernier et l'utilisa pour protéger son flanc, le navire de Leucade ne pouvant faire cap sur lui, sous peine d'enfoncer son éperon dans le chaland. L'équipage athénien, plus rapide, réussit même à prolonger le mouvement tournant pour venir frapper le flanc de la trière leucadienne, la coulant au premier coup[1683]. Le moyen de propulsion principal en combat étant resté à l'époque hellénistique la rame, le principe vaut aussi pour cette période. Bien sûr, il était rare de bénéficier d'une telle aubaine, et tous les pilotes n'étaient pas capables d'en tirer avantage, ni tous les équipages. En 86, lors du siège de Rhodes, une escadre

[1679] Ce fut le sort du premier navire rhodien, monté par le navarque Pausistratos, à tenter de sortir du port de Samos lors de l'attaque surprise menée par la flotte séleucide de Polyxénidas. Il fut attaqué par trois pentères et coulé à fond : Tite-Live, XXXVII, 11, 11.

[1680] E. Pfuhl et H. Möbius, *Die ostgriechischen grabreliefs* II*,* Mayence, 1979, n° 1277, fig. 79, vers 200. Sur cette stèle funéraire de Kios, on voit un navire en chasser un autre : les épibates du navire poursuivant jettent des pierres sur leurs ennemis. Platon, *Lachès*, 184d, décrivant les mésaventures de l'hoplomaque Stésiléos pendant son service en tant qu'épibate, indique que pendant un combat naval une pierre fut jetée à ses pieds.

[1681] Sur ce combat, voir D. Roussel, « Remarques sur deux batailles navales : Naupacte (429) et Chios (201) », *REG* 82, 1969, p. 337-339.

[1682] Thucydide, II, 91, 2-3.

[1683] Sur cette manœuvre du combat de Naupacte : O. Battistini, « Les trières de Salamine », *DHA* suppl. 4, 2010, p. 82-83.

de la cité[1684] parvint à renverser une course-poursuite. Le navarque Damagoras et ses 6 unités se trouvaient chassés par vingt-cinq navires du roi : « Damagoras se déroba jusqu'au coucher du soleil ; mais quand l'obscurité fut tombée, il attaqua les navires royaux qui viraient de bord pour regagner leur mouillage ; il en coula deux, en poursuivit deux autres jusqu'en Lycie et revint après avoir passé la nuit en haute mer », μέχρι μὲν ἐς δύσιν ὁ Δαμαγόρας ὑπεχώρει, συσκοτάζοντος δ' ἤδη ταῖς βασιλικαῖς ἐς ἀπόπλουν ἐπιστρεφομέναις ἐμβαλὼν δύο κατεπόντωσε, δύο δ' ἄλλας ἐς Λυκίαν συνεδίωξε, καὶ τὴν νύκτα πελαγίσας ἐπανῆλθεν[1685]. Les techniques de nage, comme celle du glissement envisagée par J. R. Hale et O. Battistini[1686], consistant pour le rameur à glisser sur son banc pour ajouter la puissance musculaire des jambes à la force des bras, et permettant d'exécuter avec une grande rapidité les mouvements tournants, nécessitaient une bonne condition physique comme une excellente coordination des rameurs[1687]. En vérité, ces épisodes illustrent surtout la situation délicate dans laquelle se trouvait un navire poursuivi. On comprend dès lors qu'une escadre prise par surprise en poupe, par exemple après le passage d'une baie ou d'un cap dissimulant l'adversaire, n'avait guère d'autres possibilités que de gagner au plus vite le large ou un abri[1688]. La leçon valait aussi pour les grandes flottes. Il est possible que le combat évoqué par le décret de Calymna[1689] en l'honneur de « Lysandros, fils de Phoinix, élu à mains levées commandant d'un navire de liaison[1690] », Λύσανδρος Φοίνι|[κος κεχ]ειροτονημένος ἄρχων ὑπηρετικοῦ[1691], prit une telle forme. Le navarque de Cos se porta, à la nouvelle de l'envoi d'une puissante force navale par les Hiérapytniens, vers l'ennemi. Les deux flottes se rencontrèrent au cap Lakétèr, au Sud-Ouest

[1684] Les Rhodiens entretinrent leurs capacités manœuvrières sur mer et leur réputation jusqu'à la fin du Ier s. La flotte de Cassius les vainquit en les enfermant dans un espace étroit, les empêchant de manœuvrer : Appien, *Guerres Civiles*, LXXI, 300-303. Le texte montre que les Rhodiens utilisaient encore la tactique du *diekplous*.
[1685] Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXV, 100, traduction P. Goukowsky.
[1686] O. Battistini, « Les trières », *loc. cit*., p. 81-84.
[1687] Thucydide, II, 85, 2. L. Casson, *The Ancient Mariners. Seafarers and Sea Fighters of the Mediterranean in Ancient Times*, Princeton, 1967, p. 97.
[1688] En 387, le navarque lacédémonien Antalkidas parvint ainsi à surprendre une escadre athénienne en se dissimulant dans une baie : Xénophon, *Helléniques*, V, 1, 27 : « à sa vue, les Athéniens tentèrent de fuir, mais les plus lents de leurs vaisseaux eurent bientôt été rattrapés par les plus rapides de leurs poursuivants. Antalkidas fit alors donner l'ordre à ceux de ses navires qui tenaient la tête de ne pas aborder ceux de l'ennemi qui se trouvaient en queue et continua la chasse jusqu'à ce qu'il eût pris ceux qui se trouvaient en tête. Voyant que les navires qui les précédaient avaient été capturés, les suivants sous l'effet du découragement, se laissèrent prendre par les moins rapides des vaisseaux ennemis », οἱ δὲ ἰδόντες ἔφευγον. τὰς μὲν οὖν βραδύτατα πλεούσας ταῖς ἄριστα πλεούσαις ταχὺ κατειλήφει· παραγγείλας δὲ τοῖς πρωτόπλοις τῶν μεθ' αὑτοῦ μὴ ἐμβαλεῖν ταῖς ὑστάταις, ἐδίωκε τὰς προεχούσας. ἐπεὶ δὲ ταύτας ἔλαβεν, ἰδόντες οἱ ὕστεροι ἁλισκομένους σφῶν αὐτῶν τοὺς πρόπλους ὑπ' ἀθυμίας καὶ τῶν βραδυτέρων ἡλίσκοντο (traduction D. Roussel et R. Étienne). Cette affaire montre également comment la chasse pouvait être orchestrée par un navarque bon connaisseur des capacités de ses différents bâtiments.
[1689] *Tit. Calymnii* 64.
[1690] P. Baker, *Cos et Calymna*, *op*. *cit*., p. 36, traduit « bateau de service » (un navire affecté au « transport d'armes, de ravitaillement, de troupes ou, ce qui est moins sûr, de dépêches »). Au regard de la participation de Lysandros aux combats et sa capture de prisonniers, il paraît préférable de supposer que celui-ci était à la tête d'un navire de liaison, un des navires de guerre destinée à assurer les communications entre les parties de la flotte, notamment lors des navigations en colonne. C'était une mission importante, qui expliquerait l'élection de Lysandros. Un simple capitaine de navire aurait sans doute été triérarque, et n'aurait pas été élu.
[1691] *Tit. Calymnii* 64, l. 6-7.

de l'île de Cos[1692]. On ignore certes si les Coéens profitèrent en cette occasion de l'effet de surprise ; ils furent en tout cas vainqueurs.

Ces grands principes permettent de se représenter les dynamiques des combats menés par ou contre les petites escadres pirates. Celles qui leur donnaient la chasse étaient du même ordre de grandeur[1693], et généralement composées, comme les premières, de navires rapides, non cuirassés et dits ἄφρακτοι[1694]. Les pirates ne recherchaient pas les combats navals, à moins d'être en nette position de force. Lorsqu'ils étaient menacés ou rejoints par une escadre ennemie, ils prenaient la plupart du temps la fuite, préférant ne prendre aucun risque[1695] ou, lorsqu'ils étaient sur le retour, préserver leur butin, comme ces petits navires et ces *lemboi*[1696] qui avaient ravagé le territoire de Chios en 190 et se retrouvèrent face à la flotte romaine ; ils s'enfuirent au plus vite et s'enfermèrent dans le port de Myonnèsos[1697]. Il ne restait à l'escadre de chasse qu'à poursuivre l'escadre pirate, dans l'espoir de rattraper tout ou partie des navires. L'affaire était encore plus délicate pour la première lorsqu'elle était constituée, comme il arrivait dans la flotte rhodienne, de tétrères[1698]. Le fait de donner la chasse à de petits vaisseaux avec des tétrères peut surprendre, mais deux raisons le justifiaient : en cas de combat, les tétrères se retrouvaient très avantagés. Et si ces navires étaient plus lents que les *lemboi* ou certains vaisseaux aphractes, ils restaient sans doute plus rapides que des navires chargés de butin ; les cataphractes étaient donc utiles pour intercepter des escadres de retour de leurs déprédations. De bons pilotes pouvaient aussi se servir d'embuscades pour rejoindre les esquifs pirates.

Navarques et triérarques ne se privaient pas de saisir les opportunités, comme celles qu'offraient parfois le mauvais temps[1699]. Une flotte dispersée par des intempéries représentait une proie facile[1700]. Les Rhodiens purent profiter d'une telle aubaine lors du siège de la cité par l'armée de Mithridate : « les Rhodiens prirent la mer au plus vite et attaquèrent les navires encore gênés par la houle et éparpillés. Ils en prirent quelques-uns en remorque, en défoncèrent ou incendièrent d'autres, et firent aussi quatre cents prisonniers », καὶ οἱ Ῥόδιοι τάχιστα

[1692] *Tit. Calymnii* 64, l. 11-12, avec P. Baker, *Cos et Calymna*, *op. cit.*, p. 35-37.
[1693] V. Gabrielsen, *The Naval Aristocracy of Hellenistic Rhodes*, Aarhus, 1997, p. 97-98.
[1694] Voir *supra* I.3. « Courses et coups de main ».
[1695] Tite-Live, XLIV, 29, 1-5, à propos des courses faites depuis Délos par les *lemboi* macédoniens dans les Cyclades pendant la Troisième guerre de Macédoine, et leurs sorties nocturnes pour échapper à l'escadre de chasse des Romains et des Pergaméniens, qui comptait huit pentères, et était elle-même stationnée à Délos !
[1696] Au regard de la facilité avec laquelle ces « pirates » purent entrer dans Myonnèsos et se placer en défense sur les hauteurs (Tite-Live, XXXVII, 27, 6-,8) il est raisonnable de penser qu'il s'agissait soit d'habitants menant la guerre de course contre les ennemis du roi séleucide, soit des soldats royaux qui avaient pour base ce port, ou un mélange des deux.
[1697] Tite-Live, XXXVII, 27, 4-6.
[1698] Voir *supra* I.3. « Courses et coups de main ».
[1699] Malgré l'attention toute particulière que l'on portait aux conditions météorologiques avant de lancer une expédition maritime, depuis longtemps : J.-M. Kowalski, « Thucydide et les opérations navales », *loc. cit.*, p. 35-37.
[1700] Si elle n'avait pas d'ores et déjà été détruite par la tempête, comme la flotte de Pleistarchos en 302 (Diodore, XX, 112, 3-4).

ἐπαναχθέντες, ἐνοχλουμέναις ὑπὸ τοῦ κλύδωνος ἔτι καὶ διεσπαρμέναις ἐμβαλόντες, ἀνεδήσαντό τινας καὶ διέτρησαν ἑτέρας καὶ ἐνέπρησαν ἄλλας, καὶ ἄνδρας αἰχμαλώτους εἶλον ἐς τετρακοσίους[1701]. Il était évidemment encore plus aisé de s'en prendre à des navires au mouillage ou à sec[1702]. La pratique était ancienne : on peut rappeler que le dernier grand combat de la guerre du Péloponnèse, qui porta le coup de grâce aux efforts athéniens, fut une attaque surprise sur une flotte à sec, près de l'embouchure des fleuves Aigos[1703]. La flotte envoyée par Cassandre contre Oréos en 312 fut victime d'une attaque comparable[1704] :

> « Il partit donc pour Oréos avec trente navires et mit le siège devant cette cité. Il lançait ses assauts avec vigueur et la ville allait être prise de vive force, quand Télesphoros, parti du Péloponnèse avec vingt navires et mille soldats, vint au secours des Orites ainsi que Médios venu d'Asie avec cent navires. Ils virent les navires de Cassandre mouillant devant le port et y mirent le feu. Ils en brûlèrent quatre et les détruisirent presque tous. Mais comme un secours était arrivé d'Athènes pour les vaincus, les hommes de Cassandre attaquèrent les ennemis qui n'étaient pas sur leurs gardes. Au cours de l'engagement, ils coulèrent un vaisseau et en prirent trois avec leurs équipages ».
>
> ἀναζεύξας οὖν μετὰ τριάκοντα νεῶν εἰς Ὠρεὸν ἐπολιόρκει τὴν πόλιν. ἐνεργῶς δ' αὐτοῦ ταῖς προσβολαῖς χρωμένου καὶ τοῦ πολίσματος ἤδη κατὰ κράτος ἁλισκομένου παρεγένετο βοηθήσων τοῖς Ὡρίταις Τελεσφόρος μὲν ἐκ Πελοποννήσου μετὰ νεῶν εἴκοσι καὶ στρατιωτῶν χιλίων, Μήδιος δ' ἐκ τῆς Ἀσίας ἔχων ναῦς ἑκατόν. οὗτοι δ' ὁρῶντες ἐφορμούσας τῷ λιμένι τὰς τοῦ Κασάνδρου ναῦς πῦρ ἐνῆκαν καὶ τέσσαρας μὲν κατέκαυσαν, παρ' ὀλίγον δὲ καὶ πάσας διέφθειραν· τοῖς δ' ἐλαττουμένοις παραγενομένης βοηθείας ἐξ Ἀθηνῶν ἐπέπλευσαν οἱ περὶ Κάσανδρον καταφρονοῦσι τοῖς πολεμίοις. συμβαλόντες δ' αὐτοῖς μίαν μὲν κατέδυσαν, τρεῖς δ' αὐτάνδρους ἔλαβον.

Contre une flotte à l'ancre, une attaque par le feu était dévastatrice[1705]. Si les navires étaient proches les uns des autres, l'incendie pouvait se propager rapidement, et provoquer un désastre complet. Il fallait toutefois que le vent soufflât dans le dos des assaillants, sous peine

[1701] Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXVI, 102, traduction P. Goukowsky.
[1702] Sur les opérations de halage sur la terre ferme des navires de guerre et le vocabulaire associé : J.-M. Kowalski, « Thucydide et les opérations navales », *loc. cit.*, p. 44-45. Le tirage des navires à sec était parfois entrepris afin de prévenir une attaque au mouillage (Thucydide, IV, 9, 1 ; VIII, 11, 2). Mettre un navire au mouillage ne signifiait cependant pas toujours mouiller à l'ancre ; on pouvait laisser la poupe (incurvée, facilitant cet usage) posée sur le rivage.
[1703] Plutarque, *Vie de Lysandre*, 10-11.
[1704] Diodore, XIX, 75, 7-8, traduction Fr. Bizière.
[1705] De l'Antiquité au XIXe siècle, une tactique navale fréquente était de profiter d'un vent favorable pour envoyer un brûlot contre les navires adverses, une barque ou un vaisseau rempli de matériaux inflammables, qui représentait une grave menace s'il n'était pas arrêté à temps : Thucydide, VII, 53, 4 ; Arrien, *Anabase*, II, 20-22 ; J. Pagès, *Recherches sur la guerre navale dans l'Antiquité*, Paris, 2000, p. 35 ; S. Rose, *Medieval Naval Warfare*, Londres, 2002, p. 85, 115, 124 ; R. Winfield, *British Warships of the Age of Sail, 1794–1817. Design, Construction, Careers and Fates*, Barnsley, 2008 [2005], p. 371-373.

d'embraser leurs propres navires, et qu'il fût suffisamment puissant pour attiser les flammes. Le combat d'Oréos est aussi intéressant par son épilogue car les navires d'Antigone, se pensant vainqueurs, baissèrent leur garde et ne formèrent plus un ensemble solidaire. Les Athéniens[1706], arrivés inopinément, purent isoler puis couler ou capturer quatre vaisseaux.

En définitive, il apparaît que la peur avait une forme et une incidence toute particulière sur les dynamiques des combats navals. En effet, la panique ne se diffusait pas dans des masses d'hommes, comme sur terre : les rameurs, qui formaient l'essentiel des effectifs, n'avaient, en particulier dans les navires cataphractes, davantage fermés sur l'extérieur, qu'une connaissance très incomplète du combat en cours, et ne pouvaient voir la plupart du temps les menaces ou l'évolution des navires[1707]. Ceux qui décidaient du recul des vaisseaux étaient les officiers et le pilote. S'il n'est pas exclu qu'en certaines circonstances les équipes de nage, épuisées ou sentant le danger, aient réclamé et obtenu la retraite[1708], dans la majorité des cas, le choix de quitter le combat était fait par les hommes du pont supérieur, qui pouvaient observer au mieux la tendance de l'affrontement. La déroute commençait donc dans l'esprit des triérarques, des pilotes et des officiers du pont supérieur qui cherchaient à préserver leur vie et leur navire. Un mouvement de recul trop prononcé de quelques bâtiments pouvait suffire à convaincre les autres équipages que l'affaire n'était plus soutenable[1709]. Comme il a été remarqué, un déséquilibre numérique local pouvait être exploité par le camp en supériorité avec des conséquences dramatiques pour son ennemi. Le repli devait ainsi se transformer bien vite en course pour le désengagement, les navires en retard risquant de se retrouver isolés et assaillis par plusieurs vaisseaux. La débâcle entamée, elle n'était guère endiguable, et la fuite des unités vers le large ou le port ami le plus proche, selon le sens du vent[1710], s'accélérait ; l'effondrement, progressif, donnait l'occasion au vainqueur de faire de belles prises[1711].

Avant le moment où les belligérants trouvaient l'occasion ou étaient contraints de livrer bataille, s'il arrivait jamais, les campagnes militaires étaient faites d'affrontements mineurs,

[1706] Sous le commandement du « stratège des navires de la cité » Thymocharès, père de Phaidros de Sphettos : *IG* II^3 1, 985, l. 13-18.
[1707] Alors que les Rhodiens venaient de remporter le combat de Sidè (190) et se reposaient, le navarque Eudamos ordonna à son équipage de se lever et de venir observer les entreprises désordonnées de l'ennemi pour remorquer les vaisseaux désemparés, afin de les convaincre de profiter de l'aubaine : Tite-Live, XXXVII, 24, 6-7.
[1708] L'épuisement des équipages pouvait en tout cas arrêter une poursuite : Eudamos avait été forcé de laisser ses rameurs reprendre des forces après la victoire de Sidè (Tite-Live, XXXVII, 24, 5).
[1709] Ce sentiment de la défaite pouvait paraître très tôt : lors du siège de Gythéion, au printemps 192, les Achéens tentèrent d'engager sur mer la nouvelle petite flotte lacédémonienne. Le navire amiral des Achéens, une vieille tétrère montée par Philopoemen, fut éperonnée dès le début du combat et coulée à fond, ce qui convainquit toutes les unités achéennes de faire une prompte retraite : Tite-Live, XXXV, 26, 8-9.
[1710] Il était d'usage pour fuir de mettre les voiles : Tite-Live, XXXVII, 30, 7. Cf. L. Casson, *The Ancient Mariners*, *op. cit.*, p. 97.
[1711] Lors de la poursuite qui suivit la bataille de Sidè, relancée après un temps d'arrêt, les Rhodiens purent s'emparer d'une heptère, qu'ils eurent d'ailleurs bien du mal à remorquer jusqu'à Phasèlis : Tite-Live, XXXVII, 24, 9.

d'accrochages et d'escarmouches qui ne procuraient certes la plupart du temps que de modestes avantages mais formaient, par leur répétition, l'essentiel des épreuves vécues par les combattants[1712]. Dans ces configurations, la ruse était l'arme par excellence. Son ubiquité, déjà dégagée[1713], est encore apparue dans les documents ici rassemblés, et la masse considérable des mesures prises pour la contrer, de l'usage des lanternes aux méthodes d'observation, suffirait à la faire émerger. Rappelons que sa banalité participait du mépris qu'elle pouvait susciter. Elle avait de lourdes conséquences sur les dynamiques des combats, provoquant des débandades soudaines, de brusques flux et reflux, presque toujours meurtriers. Car elle jouait évidemment de la peur, et la stimulait par la surprise. Il est aisé de concevoir que l'idée de mourir dans une embuscade, abandonné par ses pairs, ou sans armes et sans gloire dans une attaque lancée à l'heure du repas, voire égorgé dans son sommeil, devait être des plus désagréables. Ce n'était pas une « belle » mort. Ces combats déséquilibrés suscitaient l'horreur de certains, comme Polybe, qui ne pouvaient que blâmer « l'écœurante » normalité de ces comportements. Elle inspirait d'âpres commentaires : pour un Xénophon, les hommes de son temps qui n'avaient pas le cran d'Agésilas, autrement dit la majorité, « dispersaient avec la peur »[1714], φόβωι τρεψάμενος[1715], et il n'y a pas lieu de douter que l'usage avait déjà une longue histoire, bien antérieure à la guerre du Péloponnèse[1716]. Pour d'autres, tels Iphicrate, Chabrias[1717] et leurs imitateurs de l'époque hellénistique, ils n'étaient que des faits militaires, dont il fallait savoir profiter et user. Certains coups particulièrement réussis suscitaient même l'admiration de beaucoup[1718]. D'aucuns devaient balancer entre Achille et Ulysse, selon les circonstances et aussi selon leur qualité de victimes ou de bénéficiaires. Tous partageaient en revanche les mêmes expériences. Les dynamiques de la ruse façonnaient le regard qui était porté sur les violences, celles-ci se déployant plus souvent dans des courses-poursuites que dans des combats frontaux, comme sur les peurs guerrières, capables de faire se mouvoir avec une force incroyable des masses humaines, de détourner des flottes entières et de provoquer de brusques renversements. À l'époque hellénistique, la guerre « ordinaire » connut quelques innovations :

[1712] Voir *supra* I.4. « La guerre 'ordinaire' ».
[1713] Voir *supra* II.1. « La ruse avec la force ».
[1714] Mais Xénophon, *Agésilas*, VI, 3, rappelle aussitôt que la gloire d'Agésilas n'était pas moindre quand ses adversaires reculaient sans combat devant lui.
[1715] Xénophon, *Agésilas*, VI, 2. Il rappelle cependant aussitôt que la gloire d'Agésilas n'était pas moindre quand ses adversaires reculaient sans combat devant lui. Agésilas utilisait bien sûr également les procédés habituels, mais la pratique encomiastique dispensait Xénophon de le rappeler, les exemples contraires au principe énoncé n'ayant pas à être mentionnés dans ce type d'écrit (cf. N. Humble, « True history : Xenophon 'Agesilaos' and the encomiastic genre », dans N. Richer et A. Powell (éd.), *Xenophon and Sparta : New Perspectives*, Londres, 2010, p. 225-251).
[1716] H. van Wees, *Greek Warfare. Myths and Realities*, Londres, 2004, p. 132.
[1717] Sur ces deux stratèges et leur maîtrise des stratagèmes, R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 85.
[1718] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 32, 3, rapporte que la victoire des Achéens sur les Étoliens dispersés lors du pillage de Pellène fut commémoré comme « un des plus grands faits d'armes », τὸ ἔργον ἐν τοῖς μεγίστοις, au point que le peintre Timanthès choisit de le représenter.

on avait appris à user systématiquement des forces auxiliaires, en particulier des cavaliers. Le développement des fortifications et de nouveaux aménagements, comme les poternes, offrit aux belligérants de nouvelles opportunités pour livrer la guerre traditionnelle. Mais, dans son principe, elle n'avait guère changé. Du IIIe au Ier siècle, ce visage de la guerre imprégna avec force les récits et les imaginaires : il nourrissait la théâtralité des récits, participait de l'histoire « tragique »[1719], et intensifiait ce qu'A. Chaniotis a qualifié de « *Beauty of the Unexpected* »[1720]. Il était aussi appelé à un long avenir : Nicéphore Phôkas, au Xe siècle *p.C.*, relevait ainsi qu'une attaque sur des pillards dispersés ou une embuscade étaient des moyens fort efficaces pour obtenir la déroute immédiate de l'ennemi[1721].

[1719] Cf. encore le récit de Plutarque, *Vie d'Aratos*, 31-32, de l'attaque étolienne sur Pellène, dont la source était peut-être Phylarque. Sur ce texte : A. Chaniotis, *War*, p. 208-209.
[1720] A. Chaniotis, *War*, p. 207-212.
[1721] Nicéphore II Phôkas, *Traité sur la guérilla*, 10, 42-43 : « (ces types d'agression) forceront l'ennemi à fuir immédiatement », παραυτίκα πρὸς φυγὴν ὁρμήσουσιν. Pour un exemple : Léon le Diacre, *Histoire*, IV, 8. La chasse de fourrageurs dispersés et leur massacre était un acte digne de mémoire pour Nicéphore II Phôkas, *Traité sur la guérilla*, 9, 87-94.

IV. *La « force » : les dynamiques du choc et du corps à corps*

Aux époques classique et hellénistique, les champions du corps à corps dans les combats ouverts étaient les hoplites. Lorsqu'il était impossible de prendre son ennemi au dépourvu, quand le seul moyen de vaincre était de combattre à découvert et en formation, dans une *parataxis*, ils constituaient la principale arme de rupture. Le rôle des hoplites sur le champ de bataille n'appelle pas à débat. En revanche, les formes que pouvaient prendre leurs combats gardent une certaine opacité. De nombreuses études ont tenté de lever les difficultés, jusqu'à proposer l'analyse des sentiments qui habitaient les combattants[1722]. Car une histoire du combat au corps à corps ne peut se faire sans une histoire des émotions, au premier rang desquelles se trouvait la peur. Ce problème, bien compris par les chercheurs, a engendré depuis le XVIIIe siècle une bibliographie considérable aux résultats fort divergents. Il suffit de songer à la longue synthèse historiographique qu'ont consacré au débat hoplitique D. Kagan et Gr. F. Viggiano[1723]. Toutefois, il reste possible de proposer des réflexions neuves sur le sujet, en adoptant notamment une autre méthode que celle privilégiée jusqu'alors. Soucieux de rétablir une expérience universelle du combat hoplitique, de nombreux chercheurs ont tenté de reconstituer à partir de données éparses un scénario qui devait recouper tous les vécus[1724]. Or, si l'on souhaite démontrer ce qui relevait du commun ou de l'exceptionnel, il faut mettre en série les témoignages. Plutôt que de tenter immédiatement d'établir ce à quoi pouvait ressembler « le » corps à corps, on doit d'emblée l'appréhender comme un phénomène polymorphe. Dès lors, on sera capable de mesurer la fréquence des formes qu'il pût prendre et retrouver ce qui tenait pour les Anciens du commun ou de l'exceptionnel. Cette recherche ne pourra faire l'économie des sources de l'époque classique, noyau autour duquel ont gravité la majorité des interprétations. Les écrits de Thucydide et de Xénophon, contemporains des faits et d'ordinaire précis sur leur déroulement, forment un corpus cohérent qui permet une première analyse. On sera alors en mesure d'évaluer les continuités et les ruptures des siècles suivants, les changements stimulés par les innovations techniques et tactiques comme l'évolution des perceptions et des représentations du corps à corps. Dans cette perspective, il faudra également intégrer d'autres acteurs qui placèrent, à certains moments de l'époque hellénistique, le choc au cœur de leurs pratiques, comme les cavaliers. En somme, on tentera de faire l'histoire de la « force » et de ses dynamiques jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, une histoire tactique et

[1722] On songe bien sûr à l'analyse de V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 96-125.
[1723] D. Kagan et Gr. F. Viggiano, « The Hoplite Debate », dans D. Kagan, Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 1-56. Les combats hoplitiques ne représentent bien entendu qu'un aspect du problème.
[1724] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 21-22. Voir les commentaires de P. Payen, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 2012, p. 111-112.

militaire qui ne pourra être menée sans une histoire des émotions combattantes spécifiques à l'expérience des corps à corps.

IV.1. Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque classique

Ch. Ardant du Picq affirmait que, dans les guerres anciennes et lors des face à face d'infanterie lourde, « bien souvent, l'impulsion morale, cette résolution d'aller jusqu'au bout qui se manifeste à la fois par l'ordre et la franchise de l'allure, cette impulsion seule mettait en fuite un ennemi moins résolu »[1725]. Cette conclusion n'a pas été suivie par les études contemporaines. En effet, « traditionnalistes » et « hérétiques » se rejoignent sur un point[1726] : la plupart des affrontements livrés de près auraient pris la forme de combats frontaux prolongés. L'idée dominante est que la force de « l'impulsion morale » de Ch. Ardant du Picq, c'est-à-dire la puissance de l'épouvante suscitée par l'élan et la cohésion d'un groupe lors d'un assaut, s'accorderait mal avec les mentalités guerrières des Anciens. Au contraire, l'étude de la peur en contexte hoplitique dévoilerait surtout les moyens qui étaient utilisés pour la surmonter. Ainsi, après avoir mis en évidence la terreur ressentie par les hoplites qui sentaient approcher le corps à corps, V. D. Hanson s'est attaché à démontrer comment ces mêmes hommes acceptaient finalement l'épreuve du choc[1727]. La troisième partie de son ouvrage, *The Western Way of War*, porte un titre qui résume la démarche : « *The Triumph of Will* »[1728]. La désintégration rapide des formations et les débâcles précipitées ne constitueraient pas des événements ordinaires. Pourtant, le chercheur s'en étonne : « *it is surprising that such a collapse in mass was not more common when we consider just how demanding, how awful the final move into the enemy actually was* »[1729]. R. Konijnendijk, qui en a relevé plusieurs exemples, conclut que c'était avant tout le résultat de la peur qu'inspiraient les Spartiates et que « *winning was rarely so easy for other Greeks* »[1730]. E. L. Wheeler a lui aussi défendu l'idée que le combat hoplitique n'avait rien d'un « *game chicken* »[1731]. Immédiatement, le phénomène est pensé et analysé comme une anomalie : les études polémologiques ont érigé en norme le

[1725] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 44.
[1726] Sur cette distinction dans l'historiographie du combat hoplitique : D. Kagan and Gr. F. Viggiano, « The Hoplite Debate », *loc. cit*., p. 1 et 35-44.
[1727] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 135-144.
[1728] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 145-175 et p. 143 sur le phénomène des « *sudden panic before the clash* ». W. K. Pritchett, *The Greek State at War* IV, Berkeley, 1985, p. 69-70, avait déjà rassemblé de nombreux cas, sans en tirer de conclusions.
[1729] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 197. Ce « triomphe de la volonté » est en fait le rouage essentiel de la démonstration : celle-ci insiste sur l'acceptation par les acteurs de l'épreuve que constituerait le combat hoplitique.
[1730] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 179.
[1731] E. L. Wheeler, « Land Battles », p. 210. Le « *game chicken* » est un module de jeu simple : deux voitures se lancent l'une contre l'autre depuis des directions opposées sur une route étroite jusqu'à la collision. Il est attendu que l'un des conducteurs cède et quitte la route avant le heurt.

combat frontal au corps à corps dans l'expérience hoplitique[1732]. En fait, pour développer une analyse renouvelée du problème, il suffit de se délester de ce filtre, de relire avec attention puis de mettre en série les récits des combats hoplitiques.

On se souvient que l'*Anabase* de Xénophon montrait en plusieurs occasions les adversaires des Grecs céder et s'enfuir devant la charge des hoplites[1733]. Cependant, dans bien des cas, face à la perspective du choc, les hoplites eux-mêmes ne montraient pas meilleure contenance.

Ce constat s'impose à la lecture des *Helléniques*. Xénophon reprend les procédés utilisés dans l'*Anabase* pour décrire des réalités qui étaient comparables : le même phénomène d'effondrement avant le corps à corps. Or, on le voit particulièrement dans les descriptions des batailles rangées, événements paroxystiques des expériences combattantes hoplitiques[1734]. Il n'est pas passé inaperçu : plusieurs chercheurs ont remarqué que les alliés des Lacédémoniens s'effondrèrent avant le choc à Némée en 394[1735]. Les Spartiates, qui avaient de leur côté dispersé une partie des forces athéniennes, perdirent peu des leurs et tuèrent nombre de leurs adversaires tandis que leurs alliés étaient poursuivis et massacrés[1736]. En revanche, fort peu ont constaté que le premier choc de la bataille de Coronée ne fut guère différent, alors que le récit qu'en fait Xénophon est d'une grande précision. Il en fut probablement un témoin oculaire[1737]. Il peut ainsi décrire les instants effrayants qui précédèrent les premières charges, les deux phalanges s'approchant dans un profond silence[1738]. Lorsqu'elles ne furent plus qu'à un stade de distance (environ 200 m), les Béotiens[1739] lancèrent leur charge et commencèrent à courir[1740]. Peu après, quand le reste des lignes ne fut plus séparé que par trois plèthres (environ

[1732] Il est à cet égard symptomatique que J. F. Lazenby, « The Killing Zone », dans V. D. Hanson (éd.), *Hoplites. The Classical Greek Battle Experience*, Londres-New York, 1991, p. 91, rappelant que « *many battles, it appeared, were virtually decided almost before they began* », délaisse aussitôt ce problème pour se consacrer entièrement à l'étude du combat frontal et corps à corps. De même, A. K. Goldsworthy, « The *Othismos*, Myths and Heresies : The Nature of Hoplite Battle », *War in History* 4, 1997, p. 14, avait déjà remarqué que « *it was common for a phalanx, or part of a phalanx, to break and rout before the two sides came into contact* », sans développer ce point.
[1733] Voir *supra* « Introduction » de la partie 2. « Les dynamiques combattantes : conjurer le face à face ».
[1734] Dans les grandes batailles de coalition, chaque contingent civique livrait son propre combat. Les mesures prises à l'échelle de l'armée coalisée se restreignaient au placement des contingents, avec une attention sur les postes critiques qu'étaient les ailes. Sur les intervalles séparant ces contingents : *supra* II.2. « Les champions de la force ».
[1735] Xénophon, *Helléniques*, IV, 2, 20 ; A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 213 ; R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 179. E. L. Wheeler, « Land Battles », p. 209, relève également les cas les plus connus.
[1736] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 1. Après avoir successivement dispersé les Athéniens, les Argiens et les Thébains, les Spartiates auraient compté huit morts dans leurs rangs.
[1737] Selon Plutarque, *Vie d'Agésilas*, XVIII, 2, il combattit en cette journée du côté lacédémonien.
[1738] Selon V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 139, un signe de la tension des hommes. C'est également une image épique et un trait « grec » dans l'épopée : chez Homère, *Iliade*, III, 8, et IV, 429-431, les Achéens s'avancent déterminés et « en silence », σιγῇ, à l'inverse des Troyens.
[1739] Le texte de Xénophon parle « des Thébains », mais Th. Lucas, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 85 a montré que cette expression désignait ici probablement l'ensemble des Béotiens.
[1740] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 17.

90 m), le centre de la phalange d'Agésilas se détacha et lança sa charge, également au pas de course. Les hoplites d'Hèrippidas, à l'initiative de la manœuvre, entraînèrent à leur suite les contingents placés non loin d'eux[1741]. En face, leurs adversaires ne parvinrent pas à se jeter en avant et lorsqu'ils « arrivèrent à portée de lance, ils (les) mirent en fuite », καὶ εἰς δόρυ ἀφικόμενοι ἔτρεψαν τὸ καθ' αὐτούς[1742]. Les Argiens, désormais très proches des Lacédémoniens, paniquèrent, « ne reçurent pas les hommes d'Agésilas », οὐκ ἐδέξαντο τοὺς περὶ Ἀγησίλαον, et fuirent vers l'Hélikôn. Alors que la victoire semblait acquise aux Lacédémoniens, Agésilas apprit que les Béotiens poursuivaient et massacraient les Orchoméniens. Ils étaient même parvenus jusqu'aux bagages[1743]. Les Lacédémoniens reformèrent leur ligne et marchèrent contre eux. Quant aux Béotiens, se trouvant séparés de leurs alliés, ils arrêtèrent leur poursuite et prirent la décision de tenter une percée jusqu'à l'Hélikôn. Agésilas aurait fait sciemment le choix du combat frontal[1744]. Ce second choc fut extrêmement brutal : « heurtant les boucliers, ils poussent, ils combattent, ils tuent, ils meurent », συμβαλόντες τὰς ἀσπίδας ἐωθοῦντο, ἐμάχοντο, ἀπέκτεινον, ἀπέθνῃσκον[1745]. Les Béotiens, massés, réussirent à percer la ligne lacédémonienne et s'enfuirent vers l'Hélikôn. Harcelés par les Lacédémoniens, qui cherchaient à exploiter la moindre faiblesse dans la solidarité de leur groupe[1746], ils quittèrent les lieux du combat sans se disperser[1747], mais non sans pertes[1748].

Il ressort du texte de Xénophon qu'hormis le cas du dernier affrontement entre Béotiens et Spartiates, il n'y eut pas de longs combats frontaux au corps à corps. Les Argiens fuirent précipitamment sans attendre les Lacédémoniens tandis que les contingents placés face aux hommes d'Hèrippidas s'effondrèrent quand ils arrivèrent au contact. Les Orchoméniens n'opposèrent guère plus de résistance aux Béotiens[1749]. Ces derniers les avaient poursuivis sur une longue distance et étaient déjà tombés sur les bagages (ἐν τοῖς σκευοφόροις) lorsque leurs alliés entrèrent en déroute. Les premiers engagements hoplitiques de la bataille s'opposent très

[1741] Ils n'allaient pas à la rencontre des Béotiens, comme le pense V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 190.
[1742] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 17.
[1743] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 18.
[1744] Sur cette bataille de Coronée, les choix littéraires et les possibles réécritures de Xénophon, notamment sur le « choix » d'Agésilas, voir les commentaires de Th. Lucas, *L'organisation militaire, op. cit.*, p. 83-86.
[1745] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 19.
[1746] Plutarque, *Vie d'Agésilas*, XVIII, 8, apporte ces précisions : « comme les Thébains s'avançaient en moins bon ordre après avoir traversé leurs rangs, (les Spartiates) les suivirent en courant à côté d'eux et en les frappant de flanc », εἶτα ἀτακτότερον ἤδη πορευομένους, ὡς διεξέπεσον, ἀκολουθοῦντες καὶ παραθέοντες ἐκ πλαγίων ἔπαιον, traduction R. Flacelière et É. Chambry.
[1747] Plutarque, *Vie d'Agésilas*, XVIII, 9.
[1748] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 19 : « beaucoup furent tués en faisant retraite », πολλοὶ δ' ἀποχωροῦντες ἀπέθανον. L'auteur ne laisse cependant aucune donnée précise sur les pertes subies.
[1749] Plutarque, *Vie d'Agésilas*, XVIII, 3, le confirme : « le premier choc ne comporta pas de violente mêlée ni de combat : les Thébains mirent promptement en déroute les Orchoméniens et Agésilas les Argiens », ἡ μὲν οὖν πρώτη σύρραξις οὐκ ἔσχεν ὠθισμὸν οὐδὲ ἀγῶνα πολύν, ἀλλὰ οἵ τε Θηβαῖοι ταχὺ τοὺς ᾽Ορχομενίους ἐτρέψαντο καὶ τοὺς ᾽Αργείους ὁ ᾽Αγησίλαος, traduction R. Flacelière et É. Chambry.

nettement au dernier combat frontal[1750]. Ce fut sans doute ce dernier qui fit la spécificité et la renommée particulière de l'événement[1751].

De fait, dans les textes de Xénophon, les débâcles rapides sont de beaucoup les plus fréquentes. On ne remarque d'ailleurs pas, à ce sujet, d'évolution : les descriptions des batailles hoplitiques de la première décennie du IVe siècle sont très proches de celles des affrontements des années 360. Prenons, par exemple, celle du combat livré à Olympie en 364 par les Éléens contre les Arcadiens et leurs alliés[1752] :

> « Pour les Arcadiens – c'est à eux que les Éléens eurent d'abord affaire –, ils les mirent immédiatement en déroute, et, comme les Argiens arrivaient à la rescousse, ils supportèrent leur choc et les vainquirent aussi ; mais quand ils se mirent à les poursuivre dans l'espace compris entre le *bouleutèrion*, le sanctuaire d'Hestia, et le théâtre qui y est attenant, tout en combattant avec autant de vigueur et en repoussant l'ennemi vers l'autel, comme ils recevaient des traits partis des portiques, du *bouleutèrion*, et du grand temple, tandis qu'ils luttaient en terrain découvert, alors furent tués un certain nombre d'Éléens, et en particulier le chef même des Trois Cents, Stratolas. »
>
> τούτοις γὰρ πρώτοις συνέβαλον, καὶ εὐθὺς ἐτρέψαντο, καὶ ἐπιβοηθήσαντας δὲ τοὺς Ἀργείους δεξάμενοι καὶ τούτων ἐκράτησαν. ἐπεὶ μέντοι κατεδίωξαν εἰς τὸ μεταξὺ τοῦ βουλευτηρίου καὶ τοῦ τῆς Ἑστίας ἱεροῦ καὶ τοῦ πρὸς ταῦτα προσήκοντος θεάτρου, ἐμάχοντο μὲν οὐδὲν ἧττον καὶ ἐώθουν πρὸς τὸν βωμόν, ἀπὸ μέντοι τῶν στοῶν τε καὶ τοῦ βουλευτηρίου καὶ τοῦ μεγάλου ναοῦ βαλλόμενοι καὶ ἐν τῷ ἰσοπέδῳ μαχόμενοι, ἀποθνῄσκουσιν ἄλλοι τε τῶν Ἠλείων καὶ αὐτὸς ὁ τῶν τριακοσίων ἄρχων Στρατόλας.

Il faut prêter attention au vocabulaire employé par l'auteur. Le choix de l'adverbe εὐθύς ne laisse aucun doute : l'assaut des Éléens provoqua « immédiatement » la fuite des Arcadiens. Alors arrivèrent les Argiens, que les Éléens « reçurent », δεξάμενοι. Le texte ne permet pas d'évaluer avec certitude la durée de ce second affrontement. Toutefois, on peut remarquer que le verbe κρατέω est ici synonyme de τρέπω, « mettre en déroute », car dans la phrase suivante

[1750] Xénophon a trouvé les mots pour décrire un tel événement dans un passage d'Homère, *Iliade*, IV, 446-451, le « premier choc » du poème, comme l'a montré P. Krentz, « Hoplite Hell : How Hoplites Fought », dans D. Kagan et Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 147.

[1751] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 16. Xénophon fait un choix littéraire précis pour décrire la lutte. Il reprend d'ailleurs une construction très semblable dans sa fiction, *Cyropédie*, VII, 37-38 : « on combat, on pousse, on est poussé, on tue, on est tué », ἐμάχοντο, ἐώθουν, ἐωθοῦντο, ἔπαιον, ἐπαίοντο. L'événement l'avait visiblement marqué, au point d'en utiliser l'image dans sa bataille de Thymbara, décor lui permettant d'opposer différentes théories tactiques, comme l'a montré J. K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley, 1970, p. 165-166. Un autre écho se retrouve dans sa biographie d'Agésilas, lorsqu'il affirme que ce dernier ne remportait pas la victoire en dispersant par la peur mais qu'il préférait livrer un rude combat avant de dresser un trophée : Xénophon, *Agésilas*, VI, 2.

[1752] Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 30-31, traduction J. Hatzfeld, légèrement modifiée.

les Éléens poursuivent déjà leurs ennemis, ce qui laisse penser à une issue rapide[1753]. De fait, les Éléens subirent leurs principales pertes lors de leur chasse victorieuse, lorsque les fuyards se rallièrent et s'opposèrent aux poursuivants dans le sanctuaire, à distance, depuis les bâtiments les plus proches. Ce premier élan inarrêtable des Éléens peut être comparé à celui qui sauva la cité de Sparte en 362 : Archidamos et une centaine de Spartiates attaquèrent à contre-pente les Thébains qui tenaient une colline proche de la ville. Les Thébains « ne reçurent pas ceux d'Archidamos, mais plièrent. Les hommes d'Épaminondas qui étaient en tête furent tués », οὐκ ἐδέξαντο τοὺς περὶ τὸν Ἀρχίδαμον, ἀλλ᾽ ἐγκλίνουσι. καὶ οἱ μὲν πρῶτοι τῶν Ἐπαμεινώνδα ἀποθνῄσκουσιν[1754].

Le vocabulaire, la prose et les procédés de Xénophon déformeraient-ils la réalité ? Aurait-il transformé en « *game chicken* » des affrontements hoplitiques pour les besoins de son récit ? En vérité, les descriptions de bataille de Thucydide montrent elles aussi la banalité du phénomène. Ainsi, à la bataille de Mantinée, en 418, les Spartiates, placés au centre de la ligne de bataille avec la garde royale, « mirent en fuite (leurs opposants) sans que la plupart eussent attendu d'en venir au corps à corps », ἔτρεψαν οὐδὲ ἐς χεῖρας τοὺς πολλοὺς ὑπομείναντας[1755]. L'auteur décrit avec force la panique qui fut déclenchée par l'assaut ; la bousculade fut telle, les fuyards craignant d'être rattrapés, que certains chutèrent et furent piétinés. Au même moment, les Mantinéens, placés à l'aile droite de la coalition anti-spartiate, « mirent en fuite les Skirites et les Brasidiens », τρέπει αὐτῶν τοὺς Σκιρίτας καὶ τοὺς Βρασιδείους[1756]. Agis avait en effet malencontreusement ouvert une brèche dans sa ligne en demandant à ces deux corps de se séparer de la phalange pour prévenir l'encerclement. Les renforts qui devaient combler la brèche n'étant pas arrivés, les Skirites et les vétérans de Brasidas, isolés, ne purent tenir. Le corps d'élite des Argiens profita de la situation et tourna la ligne des Lacédémoniens : « les ayant encerclés, ils les mirent en fuite et les repoussèrent jusqu'aux bagages », κυκλωσάμενοι ἔτρεψαν καὶ ἐξέωσαν ἐς τὰς ἁμάξας[1757]. La plupart des Athéniens placés à l'aile gauche de la coalition n'avaient pas encore combattu leurs adversaires ; ces derniers tentaient de s'étendre pour les tourner, mais les cavaliers athéniens empêchèrent leur mouvement. Ils furent bientôt rappelés par Agis qui reformait sa phalange ; aussi les Athéniens « se tirèrent d'affaire tranquillement », καθ᾽ ἡσυχίαν ἐσώθησαν[1758]. Quant aux Mantinéens et aux Argiens

[1753] Voir les deux parallèles chez Thucydide, V, 72, 3 (déroute des Skirites à Mantinée) et III, 112, 5 (déroute des Ambraciotes près d'Idoménè), analysés plus loin.
[1754] Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 12-13.
[1755] Thucydide, V, 72, 4. Xénophon peut aussi utiliser le verbe ὑπομένω et une négation à la place de l'habituelle expression οὐκ ἐδέξαντο : Xénophon, *Anabase*, V, 4, 24.
[1756] Thucydide, V, 72, 3.
[1757] Thucydide, V, 72, 3.
[1758] Thucydide, V, 73, 3.

vainqueurs, devant l'avancée des Lacédémoniens qui se tenaient avec Agis, « ils se mirent à fuir », ἐς φυγὴν ἐτράποντο. Les premiers étaient à ce moment les plus exposés et nombre d'entre eux furent tués. Un massacre qui profita à d'autres : les Argiens purent se dégager plus rapidement.

Si l'on aborde le récit de Thucydide sans idées préconçues, on ne trouve aucune trace de combats frontaux livrés au corps à corps. Bien au contraire, on remarque que les effondrements rapides furent la règle à Mantinée. On ne peut imaginer de contacts prolongés dans les interstices laissés par le texte : les Skirites, comme les Lacédémoniens opposés aux « Mille » d'Argos, furent battus et mis en fuite en même temps que les vieilles classes argiennes, les hommes de Kléonai et d'Ornéai qui tenaient le centre de la coalition, puisque les Argiens atteignirent les bagages au moment où les Spartiates triomphaient au centre. Thucydide ne sent simplement pas le besoin d'entrer dans les détails. En d'autres occasions, il agit de même : dans sa description d'un combat livré près d'Idoménè, en 426/5 a.C., il indique que Démosthène et ses Messéniens surprirent les Ambraciotes dans leur camp, alors qu'il faisait encore nuit : « ils les dispersèrent, en tuèrent un grand nombre et forcèrent le reste à la fuite dans les montagnes », τρέπουσι, καὶ τοὺς μὲν πολλοὺς αὐτοῦ διέφθειραν, οἱ δὲ λοιποὶ κατὰ τὰ ὄρη ἐς φυγὴν ὥρμησαν[1759]. Il ne fait guère de doute qu'en cette circonstance les Ambraciotes n'opposèrent aucune résistance collective ; Thucydide résume avec le verbe τρέπω. En somme, il ne semble pas abusif d'affirmer que la bataille de Mantinée prit l'apparence, à peu de choses près, d'un immense « *game chicken* »[1760]. On comprend alors mieux pourquoi Thucydide, lorsqu'il évoque la bataille entre Athéniens et Corinthiens livrée près de Solygéia, précise que « le combat fut dur et tout entier au contact », ἡ μάχη καρτερὰ καὶ ἐν χερσὶ πᾶσα[1761]. L'action avait pris une autre forme, et l'auteur a trouvé une expression pour en rendre compte.

Pour évaluer la fréquence des effondrements rapides, il faut mettre en série l'ensemble des témoignages et tenter d'établir une donnée quantitative. Sur l'ensemble des combats mettant aux prises des hoplites évoqués par Xénophon et Thucydide, 51 sont suffisamment décrits pour

[1759] Thucydide, III, 112, 5.
[1760] Le même constat peut être fait à la lecture de Plutarque, *Vie de Phocion*, XIII, 1-6, sur la bataille de Tamynai, livrée vers 349-348 entre les Athéniens et les Eubéens. La première attaque des mercenaires et cavaliers athéniens aboutit à une déroute complète lorsque « les hommes en tête furent vaincus », νικωμένων δὲ τῶν πρώτων ; les vainqueurs poursuivirent les fuyards avec acharnement jusqu'au camp athénien. Mais Phocion, qui avait retenu ses hoplites, obtint enfin un sacrifice favorable : « alors, tout aussitôt, les Athéniens, sortant de leur camp, foncent sur eux, les mettent en déroute et en tuent une grande partie autour du retranchement alors qu'ils fuyaient », τοὺς μὲν εὐθὺς ἐκ τοῦ στρατοπέδου προσπεσόντες οἱ Ἀθηναῖοι τρέπουσι, καὶ καταβάλλουσι τοὺς πλείστους περὶ τοῖς ἐρύμασι φεύγοντας : Plutarque, *Vie de Phocion*, XIII, 4, traduction R. Flacelière et É. Chambry.
[1761] Thucydide, IV, 43, 3.

être inclus dans ce dossier[1762]. Ce décompte laisse de côté de nombreuses actions montrant des débandades avant contact[1763] : pour plus de clarté, les déroutes de corps d'hoplites provoquées par les seuls peltastes ou d'autres troupes légères n'ont pas été prises en compte[1764]. Seuls les combats livrés en plein jour entre deux forces hoplitiques ont été conservés. Malgré toutes ces restrictions, la donnée qu'on peut en tirer est significative : sur 51 faits, 73% (37 cas) se sont achevés avant le choc des phalanges ou très rapidement après celui-ci[1765], tandis que 27% (14 cas) des descriptions rapportent des corps à corps frontaux prolongés[1766]. Encore faut-il noter que la proportion de ces derniers demeure trompeusement haute par l'exclusion de nombreux événements où une déroute précipitée, bien que probable, ne puisse être assurée[1767]. En outre, les récits de combats hoplitiques dont la formulation est ambigüe ont été inclus dans le second groupe[1768]. Ces choix ne peuvent que renforcer la conclusion que l'on doit tirer de cette mise en série : les débandades soudaines étaient la norme, les « longs » corps à corps frontaux l'exception. Sur ce point, Ch. Ardant du Picq avait vu juste. Plutôt que le triomphe, on observe bien plus souvent l'effondrement des volontés.

À cet égard, il est important de revenir brièvement sur une statistique souvent utilisée dans l'interprétation des combats hoplitiques. P. Krentz a établi que ces affrontements causaient

[1762] Dans de nombreux cas, il est simplement indiqué qu'un camp a mis en fuite l'autre. Les témoignages n'étaient pas toujours très clairs. Xénophon, *Helléniques*, III, 5, 19, avoue son impuissance à restituer ce qui s'est exactement passé devant Haliarte en 395.

[1763] Notamment les cas des déroutes causées par contagion. Il convient de garder à l'esprit que les hoplites ne s'affrontaient généralement pas en lice fermée et restaient très attentifs aux mouvements des autres groupes qui les soutenaient. Les hoplites thespiens furent entraînés par les peltastes dans leur fuite en 378 a.C. : Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 45. Débâcle anticipée qui coûta tout de même la vie à plusieurs d'entre eux.

[1764] Des hoplites Mantinéens furent dispersés par les javelots des peltastes d'Iphicrate. Quelques-uns furent tués dans leur fuite : Xénophon, *Helléniques*, IV, 4, 17. Mésaventure semblable des hoplites thébains devant Corinthe : Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 18-19. Voir aussi *Helléniques*, V, 1, 12.

[1765] Il faut suivre A. Schwartz, *Reinstating the hoplite*, p. 201-215, sur la durée des combats hoplitiques : la déroute avant l'abordage (qui n'était pas « anormale », comme le pense A. Schwartz), constitue l'indicateur permettant de comprendre ce que les Anciens considéraient comme un « long » combat hoplitique. Lorsque la rencontre se concrétisait et que le face à face s'éternisait, il s'agissait d'un affrontement « long ». À l'inverse, quand les textes mentionnent des combats « rapides », on peut légitimement supposer que le vaincu s'est effondré avant ou dans les courts instants qui suivirent la rencontre. Parfois, c'est la bataille entière qui est qualifiée de longue. Il est vrai que certains engagements s'étendaient sur l'ensemble d'une journée. Ces durées ne s'expliquent pas par de longs corps à corps : les combats à distance pouvaient durer et de nombreuses chasses aux fuyards furent interrompues par la tombée de la nuit : voir *infra*, V.1. « Face à face, mais à bonne distance » et VI.4. « Chasse à collective ».

[1766] Voir *infra* Annexe 4. « Tableaux. Les dynamiques combattantes », tableaux 1 et 2.

[1767] Ainsi Thucydide, IV, 124, 3. Aussi le combat nocturne qui vit les Béotiens, aux Épipoles, mettre promptement en déroute leurs premiers opposants : Thucydide, VII, 43, 7 et Plutarque, *Vie de Nicias*, XXI, 5 ; l'affrontement entre Argiens et Milésiens en 412 : Thucydide, VIII, 25, 3-4. La défaite infligée aux hoplites athéniens par les Éphésiens et leurs alliés en 409 : Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 7-9. Sur cet événement et son cadre géographique, voir L. Robert, *Hellenica*, XI-XII, Paris, 1960, p. 140. En 407, les citoyens d'Andros furent dispersés devant leur cité par les hoplites et les cavaliers athéniens ; leur fuite fut si rapide qu'ils ne perdirent que quelques hommes : Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 21-22. À Olympie en 364, les Argiens ne tinrent probablement guère de temps face aux Éléens après l'échec de leur assaut : Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 30. À Corinthe en 392, les Sicyoniens semblent s'être dispersés rapidement face aux Argiens : Xénophon, *Helléniques*, IV, 4, 10.

[1768] Comme l'affrontement livré près de Lasion par les Éléens : Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 13, explique que les Éléens « en vinrent aux mains avant d'être mis en déroute », ὁμόσε δ᾽ ἦλθον καὶ εἰς χεῖρας δεξάμενοι ἔφυγον, traduction J. Hatzfeld.

en moyenne la mort d'environ 15% des vaincus et 5% des vainqueurs[1769]. Les 5% communs aux deux camps ne doivent pas être interprétés schématiquement comme les pertes infligées lors du corps à corps frontal, avant la déroute d'un camp[1770]. Pour évaluer la létalité des différents temps des combats, il faut regarder chaque fait guerrier, sans craindre de découper les immenses affrontements que représentaient les batailles de coalition[1771]. Prenons le cas de Mantinée, pour lequel Thucydide laisse des données assez précises[1772]. Au total, 13,8% des coalisés seraient tombés dans cette bataille, contre 3,3% des Lacédémoniens. Mais si les Mantinéens, au terme des combats, avaient perdu près de 200 des leurs[1773], ces lourdes pertes ne leur furent pas infligées par les Skirites et les vétérans de Brasidas, leurs premiers opposants. Thucydide précise bien que les Mantinéens tombèrent en nombre lorsqu'ils se dispersèrent devant l'avancée des Spartiates qui avaient vaincu les éléments du centre[1774]. Leurs voisins immédiats, les « Mille » d'Argos, qui s'étaient lancés à leur côté dans la brèche, puis avaient dispersé et tué une partie des Lacédémoniens, ne subirent presque aucune perte durant la bataille[1775]. En revanche, leurs concitoyens du centre, avec les hommes de Kléonai et d'Ornéai, furent massacrés : Thucydide compte près de 700 victimes. Non loin de ces derniers se trouvaient des éléments athéniens et éginètes. Ils furent également dispersés par la charge lacédémonienne : deux cents d'entre eux y auraient laissé la vie. De leur côté, les Lacédémoniens et leurs alliés auraient perdu environ 300 hommes[1776]. Il est évident que ces derniers étaient, pour la plupart, des Skirites et des Lacédémoniens de l'aile gauche, ceux qui furent poursuivis et rattrapés par les Mantinéens et les « Mille » argiens. Par conséquent, les victimes de la bataille de Mantinée tombèrent dans leur grande majorité pendant les grandes chasses qui suivirent les déroutes des différents contingents. La plupart du temps, lorsque les auteurs indiquent des pertes significatives dans le camp des vainqueurs, ils ne rendent pas

[1769] P. Krentz, « Casualty in Hoplite Battles », *GRBS* 26, 1985, p. 18.
[1770] Ainsi E. L. Wheeler, « Land Battle », p. 212.
[1771] Comme le remarque, J.-N. Corvisier, *Guerre et société dans les mondes grecs (490-322 av. J.-C.)*, Paris, 1999, p. 67, « il y a, dans une bataille importante, des combats dans le combat. C'est-à-dire que chaque contingent national mène sa propre action ».
[1772] C. Rubincam, « Casualty Figures in the Battle Descriptions of Thucydides », *Transactions of the American Philological Association* 121, 1991, p. 190, rappelle que l'importance de cette bataille dans la narration de Thucydide explique l'investissement de l'auteur pour établir les pertes de chaque camp.
[1773] Les pertes de chaque contingent sont énumérées par Thucydide en V, 74, 3.
[1774] Thucydide, V, 73, 3-4.
[1775] Thucydide, V, 73, 4. Selon cet auteur, quelques-uns tombèrent, mais seulement lors de leur ultime déroute face aux Spartiates qui entouraient Agis. Cette débâcle peu coûteuse s'explique par le fait que la chasse fut surtout donnée aux Mantinéens.
[1776] Peut-être plus car Thucydide rappelle que les Spartiates prirent soin de dissimuler leurs pertes. Voir les remarques de P. Krentz, « Casualty », *loc. cit.*, p. 16-17.

compte de combats frontaux meurtriers mais bien plus des effondrements survenus dans la phalange victorieuse[1777]. Ainsi à Délion[1778], à Némée[1779] ou encore à Coronée[1780].

De fait, le dénouement habituel des charges hoplitiques à l'époque classique était bien connu et faisait partie des représentations courantes de la guerre. Euripide pouvait rappeler cette image à la mémoire de son public : « la peur disperse une armée en armes et en bataille avant que les lances ne se touchent », στρατὸν γὰρ ἐν ὅπλοις ὄντα κἀπὶ τάξεσιν φόβος διεπτόησε πρὶν λόγχης θιγεῖν[1781]. Les hommes qui avaient une expérience guerrière recherchaient évidemment ce résultat. En cela, le combat hoplitique ne différait guère des autres pratiques guerrières : les chefs compétents savaient choisir le bon moment, le *kairos*, pour provoquer la débâcle immédiate des hoplites adverses. Brasidas[1782], à Amphipolis en 422, scrutant la phalange athénienne qui se tenait devant la ville, aurait ainsi fait cette observation[1783] : « ces hommes ne nous attendent pas. On le voit au mouvement des lances et des têtes ; ceux qui sont dans cet état n'ont pas coutume d'attendre leurs ennemis », οἱ ἄνδρες ἡμᾶς οὐ μενοῦσιν. δῆλοι δὲ τῶν τε δοράτων τῇ κινήσει καὶ τῶν κεφαλῶν· οἷς γὰρ ἂν τοῦτο γίγνηται, οὐκ εἰώθασι μένειν τοὺς ἐπιόντας[1784]. À Mounychie en 403, Thrasybule chercha aussi à faire plier rapidement ses ennemis : il avait prévu qu'en jetant lances, javelots et pierres sur les hoplites qui montaient à l'assaut de la hauteur, les siens en blesseraient un grand nombre et les forceraient à s'aveugler en dissimulant leurs visages sous leurs boucliers. Il n'y aurait alors plus qu'à se jeter sur eux pour précipiter une panique et les mettre en fuite[1785]. Et ce fut sans aucun doute ce qui arriva. Le premier des Athéniens à s'élancer fut tué mais les autres furent vainqueurs et poursuivirent leurs adversaires dans la plaine, en tuant près de soixante-dix[1786]. Xénophon[1787] comme

[1777] V. D. Hanson, « The Hoplite Narrative », dans D. Kagan, Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze*, *op. cit.*, p. 265, le remarque à juste titre : « *many hoplite battles have lopsided casualty figures that suggest not long episodes of individual combat, contingent on personal weapons prowess, but the sudden disintegration of unites en masse, or in turn the near invulnerability of entire phalanxes whose enemies either flee or are caught unawares* ».

[1778] Les 500 victimes béotiennes tombèrent majoritairement sur l'aile gauche ; un nombre inconnu mais non négligeable de Thespiens furent isolés et massacrés par les Athéniens : Thucydide, IV, 96, 3 et IV, 101, 2.

[1779] Les Spartiates, qui dispersèrent successivement Athéniens, Argiens et Thébains auraient perdu 8 des leurs : Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 1. Ils furent à l'origine de la presque totalité des pertes de leurs ennemis, car la majorité de leurs alliés se débandèrent avant le contact et furent massacrés. Diodore, XIV, 83, parle de 1100 victimes chez les alliés des Spartiates, et de 2800 chez leurs adversaires. Le déséquilibre est frappant, même si les chiffres donnés par Diodore doivent être utilisés avec prudence.

[1780] Diodore, XIV, 84, rapporte 300 morts du côté des Lacédémoniens et de leurs alliés et 650 chez leurs adversaires. On se souvient que les Orchoméniens, alliés des Spartiates, furent poursuivis et massacrés par les Béotiens, tandis que les Spartiates dispersaient et chassaient tous leurs opposants. Un autre moment sanglant fut la retraite des Béotiens vers l'Hélikôn. Les Spartiates isolèrent et tuèrent ceux qui ne purent rester soudés à la formation.

[1781] Euripide, *Les Bacchantes*, 303-304.

[1782] Brasidas se distingue dans l'œuvre de Thucydide par la rapidité et la soudaineté de ses actions, marques du bon chef de guerre : A. Pulice, « Brasidas aux pieds rapides : aspects de l'héritage épique chez Thucydide », dans M. Fumaroli et *al*. (éd.), *Hommage à Jacqueline de Romilly. L'empreinte de son œuvre*, Paris, 2014, p. 167-169.

[1783] Avant de saisir le *kairos*, Brasidas avait exposé son plan d'attaque : Thucydide, V, 9, 6-7.

[1784] Thucydide, V, 10, 5.

[1785] Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 15-16.

[1786] Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 19.

[1787] Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 14 ; VI, 5, 17.

Agésilas[1788], des meneurs expérimentés, n'hésitaient pas à encourager leurs hoplites en affirmant que l'ennemi ne les attendrait pas. Cependant, l'habitude des hommes au spectacle des grandes débandades pouvait s'avérer dangereuse[1789] : à Milet, en 412, « à l'aile qu'ils occupaient, les Argiens partirent en flèche, pleins de mépris, marchant sans beaucoup d'ordre contre ces Ioniens qui, pensaient-ils, ne tiendraient pas », καὶ οἱ μὲν Ἀργεῖοι τῷ σφετέρῳ αὐτῶν κέρᾳ προεξάξαντες καὶ καταφρονήσαντες, ὡς ἐπ' Ἴωνάς τε καὶ οὐ δεξομένους ἀτακτότερον χωροῦντες[1790]. Pour Thucydide, cet assaut orgueilleux et désordonné fut la cause de leur échec. Les Milésiens, tenant ferme et restant groupés, tombèrent sur les plus avancés et forcèrent les autres à fuir. De même, la poursuite rageuse ordonnée par Téleutias jusque sous les murs d'Olynthe, en 382, fait l'objet d'une sévère critique de Xénophon. Parvenue au pied des fortifications, la phalange lacédémonienne fut mise en grand désordre par les traits lancés des remparts puis la sortie des peltastes et des cavaliers. Saisissant l'opportunité, les hoplites olynthiens suivirent le mouvement et lancèrent une charge au pas de course. Téleutias fut tué au moment du choc tandis que « ceux qui l'entouraient lâchèrent pied aussitôt, et personne ne résista plus ; tous s'enfuirent », τούτου δὲ γενομένου εὐθὺς καὶ οἱ ἀμφ' αὐτὸν ἐνέκλιναν, καὶ οὐδεὶς ἔτι ἵστατο, ἀλλὰ πάντες ἔφευγον[1791].

On retire de ces exemples une forte impression de désordre et d'improvisation. Elle est en partie justifiée : si le placement d'une phalange hoplitique, le maintien de sa formation pendant une avancée, le choix du moment de son engagement constituaient déjà des opérations délicates pour les chefs[1792], la coordination de l'action de ce corps avec les autres forces de l'armée représentait une entreprise effroyablement complexe. Aussi ne doit-on pas s'étonner que les erreurs, les confusions et les situations chaotiques aient été fréquentes. Après tout, Ch. Ardant du Picq remarque qu'encore de son temps « être mal engagé, c'est la règle »[1793].

Au terme de cet examen des sources littéraires, il faut préciser les multiples formes que pouvaient prendre la dynamique du choc. Parfois, la panique et la débandade commençaient à une assez grande distance de l'ennemi, mais en d'autres occasions elles survenaient juste avant

[1788] Plutarque, *Vie d'Agésilas*, XXXIX, 6.
[1789] En 378, Phoibidas, à la vue des Thébains faisant précipitamment retraite, « conçut alors l'espoir de mettre ces gens-là en déroute », ἐν ἐλπίδι ἐγένετο τροπὴν τῶν ἀνδρῶν ποιήσασθαι : Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 43, traduction J. Hatzfeld. Sa poursuite téméraire des Thébains fut la cause de sa mort.
[1790] Thucydide, VIII, 25, 3.
[1791] Xénophon, *Helléniques*, V, 3, 6.
[1792] Dans Euripide, *Les Phéniciennes*, 745, Créon, s'adressant à Étéocle alors que l'armée argienne s'approche de Thèbes, lui rappelle qu'« un seul homme ne peut tout voir », εἷς δ' ἀνὴρ οὐ πάνθ' ὁρᾶι.
[1793] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 222. Il convient de ne pas minimiser les maladresses qui, même dans les conflits de la période contemporaine, étaient légion. Ainsi, lors de la guerre des Boers, le célèbre combat du Spion Kop, « *acre of massacre* » pour J. Atkins, « constituait, de fait, la suite logique d'une campagne de deux semaines durant laquelle gaffes, erreurs d'appréciations et malentendus s'étaient multipliés » : M. Bossenbroek, *L'Or, l'Empire et le Sang. La guerre des Boers (1899-1902)*, Paris, 2018, p. 285.

l'abordage. Xénophon, à Coronée, put observer ces différentes configurations. Si les Argiens commencèrent à se disperser à quelque distance des Spartiates, les hoplites du centre de l'armée d'Agésilas durent attendre les derniers mètres pour voir, enfin, leurs adversaires céder : « arrivés à portée de lance, ils (les) mirent en fuite », εἰς δόρυ ἀφικόμενοι ἔτρεψαν. Pour comprendre ce passage, on peut utiliser une observation bien plus récente[1794] : en 1893, A. K. Pusyrewski constatait que toujours lors des combats de cavalerie le « *moralische Eindruck* » d'un groupe dispersait l'autre « *ein bißchen früher, ein bißchen später* » avant la véritable collision, les combattants fussent-ils seulement séparés par l'allonge de leurs armes[1795]. Les hoplites opposés au centre lacédémonien tournèrent le dos au dernier moment. Auraient-ils tenu, que serait-il advenu ? V. D. Hanson a tenté de dresser le tableau d'une collision[1796], mais il donne à sa description une portée générale à laquelle elle ne peut prétendre[1797]. L'idée que les adversaires se heurtaient à une vitesse de seize kilomètres à l'heure fait également difficulté. Cette estimation se fonde sur la supposition que les deux camps prenaient le pas de course pour rencontrer l'adversaire. En vérité, on ne trouve pas un seul exemple de deux formations lancées au pas de course l'une contre l'autre et se heurtant à pleine vitesse[1798]. Ce ne fut ainsi pas le cas à Délion, où la ligne béotienne qui s'avançait pour l'assaut rencontra dans sa marche la phalange athénienne qui s'était précipitée sur elle[1799]. Il semble que lorsqu'un camp parvenait à lancer sa charge, son adversaire adoptait en réponse une posture défensive[1800].

En outre, il faut prendre en considération d'une part les habitudes guerrières des différentes communautés, d'autre part de possibles évolutions. Ainsi, les Mantinéens et les autres Arcadiens privilégiaient parfois les assauts lents en rangs serrés, permettant de maintenir

[1794] Pour une approche comparative plus poussée du phénomène, cf. *infra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps ».
[1795] A. K. Pusyrewski, *Untersuchung über den Kampf*, Varsovie, 1893, cité par H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte* IV, Berlin, 1920, p. 325. C'est en réalité une répétition de l'affirmation de Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 131 : « le choc franc n'existe jamais. L'impulsion morale d'un des adversaires renverse presque toujours l'autre d'avance, un peu plus loin, un peu plus près, cet un peu plus près fût-il le nez-à-nez ; avant le premier coup de sabre, une des deux troupes est déjà battue et s'enchevêtre pour la fuite ».
[1796] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 204-205.
[1797] V. D. Hanson, *The Western Way*, p 208. Il adopte en fait la même posture que Ch. Oman, qu'il cite à cette occasion. Ch. Oman, *A History of the Art of War in the Middle Ages* II, New York, 1969 [1924], p. 274-275, étendait en effet à toutes les rencontres entre lansquenets et Suisses le tableau qu'il dressait de leur combat à Novara en 1513.
[1798] Le heurt entre Béotiens et Spartiates à Coronée pourrait être une exception. On notera cependant que Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 19, ne mentionne aucune charge au pas de course, ni d'un côté, ni de l'autre.
[1799] Thucydide, IV, 96, 2 : « les Athéniens avancèrent (contre les Béotiens) et les abordèrent au pas de course », ἀντεπῆσαν δὲ καὶ οἱ Ἀθηναῖοι καὶ προσέμειξαν δρόμῳ. Certaines traductions ajoutent aux Athéniens les Thébains comme sujet de προσέμειξαν, faisant rencontrer les deux camps au pas de course (comme celle de J. de Romilly). Il ne me semble pas que le texte soutienne cette traduction. Il faut plutôt suivre celle de R. Crawley : « *the Athenians advancing to meet them, and closing at a run* ». Seuls les Athéniens coururent, à contre-pente certes, mais elle n'était pas très forte. Pour la topographie du champ de bataille : W. K. Pritchett, *Studies in Ancient Greek Topography* II, Berkeley, 1969, p. 24-34 et *Studies in Ancient Greek Topography* III, Berkeley, 1980, p. 296-297.
[1800] S'il ne se dispersait pas. Il n'était plus temps de se jeter en avant, il fallait désormais tenir. L'agresseur n'était pas toujours vainqueur : rappelons la victoire des Milésiens en 412 face aux Argiens : Thucydide, VIII, 25, 3.

l'intégrité de la formation[1801]. Ils suivaient alors probablement l'exemple des Spartiates[1802]. La course devait être réservée aux derniers mètres, ou à la poursuite de l'adversaire si celui-ci pliait pendant l'avance. En d'autres occasions, les Mantinéens choisirent une approche plus rapide et moins ordonnée : ainsi devant leur cité en 418, où leur attitude et celle des Argiens[1803] sont clairement opposées au comportement des Spartiates[1804]. Les Athéniens affirmaient pour leur part être les inventeurs de la charge hoplitique lointaine : ils auraient été selon Hérodote « les premiers de tous les Grecs », πρῶτοι μὲν γὰρ Ἑλλήνων πάντων τῶν[1805], à charger au pas de course sur une grande distance ; les Marathonomaques auraient fait école, et l'image de l'hoplite armé en pleine course est d'ailleurs devenue dans l'iconographie athénienne un symbole de la victoire sur la Perse[1806]. Que l'information soit ou non véridique importe peu : l'indication d'Hérodote montre que ses contemporains ne pensaient pas que la pratique remontait à une haute antiquité[1807]. La prétention des Athéniens avait sans doute une influence sur leur pratique du combat hoplitique. À Délion, ils n'hésitèrent pas à lancer toute leur phalange au pas de course, à contre-pente. Trois décennies plus tard, à Coronée ce furent les Béotiens qui chargèrent au pas de course et à une grande distance de l'adversaire[1808]. Ils avaient visiblement changé d'approche. Plusieurs stèles funéraires béotiennes de la fin du Ve siècle montrent des

[1801] Les Mantinéens se distinguèrent de leurs alliés à Olpai par leur formation serrée (ἀθρόοι ἦσαν) et leur repli en bon ordre : Thucydide, III, 107, 4 et 108, 3. De même, devant Kromnos, l'attaque en *synaspismos* des éparites arcadiens ne pouvait pas être une charge à fond : Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 23.

[1802] Certains chercheurs pensent que les Spartiates avaient, dans ce domaine, une pratique souple : P. Krentz, « Hoplite Hell : How Hoplites Fought », dans D. Kagan, Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze*, *op. cit.*, p. 141, rejoint sur ce point V. D. Hanson. L'exemple utilisé par V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 141, concerne cependant une tactique spartiate bien précise. Il faut en effet distinguer des pratiques de charge spécifiques aux affrontements avec des forces non hoplitiques : à la fin du Ve siècle, les Spartiates utilisaient une partie de leurs jeunes hoplites, désignés dans les sources par le terme *ekdromoi*, pour chasser les forces légèrement armées qui pouvaient menacer la phalange. Ils devaient quitter au pas de course la ligne principale : L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007, p. 93 ; Xénophon, *Helléniques*, III, 4, 23-4 ; IV, 6, 10 ; échec à Léchaion : IV, 5, 11-17. La première occurrence de cette tactique se trouve chez Thucydide, IV, 125, 3.

[1803] Les Argiens paraissent avoir été adeptes, lorsque l'opportunité se présentait, des avances rapides. En plus du cas de Mantinée : Thucydide, VIII, 25, 3 et Xénophon, *Helléniques*, IV, 4, 10. Cf. V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 141-143.

[1804] Thucydide, V, 70, 1.

[1805] Hérodote, VI, 112, 3.

[1806] S. P. Morris, *Daidalos and the Origins of Greek Art*, Princeton, 1992, p. 303 et P. Krentz, « A Cup by Douris and the Battle of Marathon », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 187. Images bien distinguées de celles qui représentent un *hoplitodromos*, car les hoplites portent la lance.

[1807] Si la phalange exclusive ne s'est généralisée qu'au VIe siècle (voir *supra* II.2. « Les champions de la force »), on comprendrait que la charge au pas de course, dont le principal intérêt était de forcer la dispersion d'une phalange disposée en profondeur, n'ait pas été plus ancienne. Certes, on prêtait depuis longtemps à la course des vertus militaires. Mais dans les textes archaïques, notamment dans l'*Iliade*, la course est associée à la poursuite et à la fuite, non à la charge : V. Cuche, « Le coureur et le guerrier. Anthropologie de la course à pied et de ses vertus militaires », *Kernos* 27, 2014, p. 32. L'image du choc dans l'épopée (Homère, *Iliade*, IV, 446-449), ne fait pas intervenir la course. A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 85, a fait remarquer que l'usage des javelines par les hoplites au VIIe et pendant une partie du VIe siècle ne permettait pas les charges lointaines : leur portée devait être limitée à une trentaine de mètres (cf. les expérimentations de J. P. Franz, *Krieger, Bauern, Bürger. Untersuchungen zu den Hopliten der archaischen und klassischen* Zeit, Francfort, 2002, p. 145-146) et ne pouvait être lancée efficacement en pleine course.

[1808] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 17.

hoplites en position de combat[1809]. Sur les stèles de Mnason[1810] de Rhynchon[1811], ils tiennent la lance en pronation en main droite mais également l'épée en main gauche, avec le bouclier[1812]. Rhynchon serre la poignée du bouclier avec ses doigts, sauf le pouce qui se replie sur le fourreau. Les Grecs n'attachaient pas, à l'inverse des Celtes[1813], le fourreau à une ceinture, mais simplement à un baudrier. Un tel agencement devait compliquer le dégainement rapide de l'arme, le fourreau n'étant pas fermement maintenu sur le flanc du porteur. Le geste que l'on observe sur les deux stèles béotiennes pourrait être considéré comme une parade à ce problème. À lui seul, il indique que l'hoplite est prêt pour le corps à corps. Sur la stèle de Saugénès[1814], il ne reste que la partie inférieure de la lance, au sol avec le *saurôtèr*. Elle a été brisée, signe que Saugénès est déjà au contact ; le combat se poursuit à l'épée. Toutes ces stèles représentent les combattants dans la même posture : la jambe gauche bien avancée et fléchie, la droite tendue en arrière, le talon relevé ; le haut du corps porté vers l'avant. Les guerriers ne sont pas dans une position purement défensive : l'appui arrière est légèrement levé et ne s'enfonce pas dans le sol pour assurer la solidité de la posture. S'ils ne courent pas, ils avancent[1815]. L'image s'accorde en partie avec l'attitude des Thébains à Délion : ils y reçurent la charge des Athéniens et les repoussèrent, mais ils n'étaient pas à contre-pente, comme sur les stèles. Aussi peut-on considérer que ce schéma iconographique, s'il a peut-être été inspiré par l'expérience de Délion[1816], était, comme le souligne Th. Lucas, le « langage artistique béotien pour représenter le guerrier au combat »[1817]. Le schéma n'est plus utilisé au début du IVe siècle[1818]. Son cadre chronologique très restreint invite à mettre en relation sa disparition avec l'évolution des pratiques guerrières béotiennes. Elle pourrait accompagner un changement tactique : les Béotiens mettaient désormais en valeur leurs charges lointaines au pas de course[1819].

[1809] V. Schild-Xenidou, *Corpus der Boiotischen Grab- und Weihreliefs des 6. Bis 4. Jahrhunderts v. Chr*., Mayence, 2008, n° 55, 57 et 59 de Thèbes, 60 et 63 de Tanagra.
[1810] V. Schild-Xenidou, *Corpus, op. cit.*, n° 55, pl. 20.
[1811] V. Schild-Xenidou, *Corpus, op. cit.*, n° 57, pl. 22.
[1812] Fr. Cognot, *L'armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, XIe-XVe siècles*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2013, p. 491, pour un parallèle dans les manuscrits du groupe *Gladiatora* décrivant des *Pièces* pour le combat en armure à la lance. Tenir l'épée avec la main gauche, en même temps que le bouclier, préparait l'engagement au corps à corps.
[1813] A. Rapin, « L'armement celtique en Europe : chronologie de son évolution technologique du Ve au Ier s. av. J.-C. », *Gladius* 19, 1999, p. 42-44. Au IIIe siècle furent créées des chaînes de suspension dont le rôle était de réduire les mouvements de l'arme et de permettre un déplacement plus rapide : A. Rapin, *ibid*., p. 56-57.
[1814] V. Schild-Xenidou, *Corpus, op. cit.*, n° 56, pl. 21.
[1815] Pour W. Vollgraff, « Deux stèles de Thèbes », *BCH* 26, 1902, p. 554, l'élan des deux guerriers suggèrent qu'ils chargent. L'élan est faible, l'image ne met pas en valeur la course.
[1816] La plus ancienne stèle, celle de Mnason (V. Schild-Xenidou, *Corpus, op. cit*, n° 55), est datée des années 420/410. Quatre stèles peuvent être rattachées à la bataille de Délion : Th. Lucas, *L'organisation militaire, op. cit*., p. 362.
[1817] Th. Lucas, *L'organisation militaire, op. cit*., p. 365.
[1818] V. Schild-Xenidou, *Corpus, op. cit.*, p. 293-294, qui date de la période de la guerre de Corinthe deux autres stèles funéraires de guerriers qui ne suivent pas le même schéma.
[1819] Une épigramme du IVe siècle pour trois Béotiens : « nous n'avons pas couru moins vite qu'Épaminondas », οὐδ' Ἐπαμεινώνδα δεύτεροι ἐδράμομεν, traduction V. Cuche, « Le coureur et le guerrier », *loc. cit*., p. 12.

Cette hétérogénéité des pratiques ne doit pas masquer le fait que celle de la charge au pas de course, malgré les particularismes et les adaptations, était largement répandue au début du IVe siècle[1820]. Son objectif était clair : elle devait faire plier l'adversaire avant le contact. L'estimation de la distance de charge idéale devait varier avec les préférences tactiques des cités. On retient parfois la distance de 200 mètres[1821], mais c'est une généralisation à partir de l'exemple béotien à Coronée. Lors de cette même bataille, les mercenaires d'Hèrippidas, très expérimentés[1822], ne la déclenchèrent qu'à environ 90 mètres de l'ennemi et leur élan profita largement aux contingents qui se lancèrent dans leur sillage pour participer à la curée. Quelques temps plus tôt, à Némée, les phalanges s'étaient approchées à moins de 200 mètres avant de réaliser les sacrifices d'usage, puis de reprendre l'avancée et de lancer leurs assauts[1823]. La distance de charge variait selon les circonstances[1824], les temps et les communautés, entre 200 et quelques dizaines mètres[1825]. De même, la prise de la lance pour la charge ne connaissait probablement pas d'usage universel. Plusieurs propositions ont été faites par les chercheurs[1826]. De prime abord, les stèles béotiennes de la fin du Ve siècle, montrant une saisie basse, semblent apporter une réponse nette. Mais les hoplites représentés ne prennent pas le pas de course et leur attitude semble plutôt s'accorder, comme il a été suggéré, avec la tactique béotienne d'attaque au pas mesuré utilisée à Délion. En vérité, comme les pratiques de charge n'étaient nullement uniformisées, il serait peu prudent de supposer qu'il en allait autrement pour les saisies des lances[1827]. En somme, il devait coexister plusieurs manières de tenir l'arme pendant la charge, chacune adaptée à une tactique particulière.

[1820] Cela explique que les mercenaires de Cyrus, de diverses origines, se soient naturellement accordés à faire de la charge au pas de course la tactique de leur phalange : Xénophon, *Anabase*, I, 2, 17 et I, 8, 18. Le fait n'appelle d'ailleurs aucun commentaire de Xénophon. On voit aussi régulièrement les hoplites courir pour mener des attaques surprises, notamment sur des espaces fortifiés, pour se déployer, poursuivre ou fuir : Thucydide, I, 63, 1 ; III, 111, 1 ; IV, 31, 1 ; 67, 4 ; 112, 1 ; 128, 1 ; V, 3, 2 ; VI, VI, 97, 2 et 100, 1 ; 101, 4. Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 6 ; III, 5, 19 ; IV, 4, 10 ; VII, 1, 18. Aussi en contexte d'embuscade : IV, 8, 37.

[1821] P. M. Bardunias et F. E. Ray, *Hoplites at War. A Comprehensive Analysis of Heavy Infantry Combat in the Greek World, 750-100 BCE*, Jefferson, 2016, p. 129-130.

[1822] C'étaient au moins pour partie des vétérans des Dix-mille : Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 20. Hèrippidas avait aussi acquis une bonne expérience de la guerre en Asie aux côtés d'Agésilas : IV, 1, 11-14, et s'était fait déjà remarquer lors de l'attaque surprise qu'il avait mené contre le camp de Pharnabaze : IV, 1, 20-28.

[1823] Xénophon, *Helléniques*, IV, 2, 20.

[1824] Justes remarques sur ce point de V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 145.

[1825] A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 197-198, considère que 200 mètres est une distance extrême et qu'il était plus courant de prendre le pas de course dans les 50 derniers mètres. P. Krentz, « A Cub by Douris », *loc. cit*., p. 197-200, a certes remis en cause les réserves des Modernes sur la faisabilité de la charge athénienne à Marathon, en particulier sur l'aspect physique de l'épreuve, mais la difficulté résidait surtout dans la nécessité de maintenir, vaille que vaille, la cohésion du groupe.

[1826] Saisie haute proche du talon : P. M. Bardunias et F. E. Ray, *Hoplites at War, op. cit.*, p. 16-20. Saisie basse proche du talon : Chr. Matthew, « When Push Comes to Shove : What Was the 'Othismos' of Hoplite Combat ? », *Historia* 58, 2009, p. 400-406. Sur les lances de contact hoplitiques de l'époque classique voir *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses ».

[1827] Cela expliquerait les variations de vocabulaire, rappelées par J. F. Lazenby, « The Killing Zone », *loc. cit*., p. 92, qui suggèrent l'existence de différentes saisies.

Restent les cas de rencontres frontales. E. L. Wheeler pense que les hoplites arrêtaient instinctivement leur course avant la collision pour engager l'ennemi en profitant de l'allonge des lances[1828]. Ce comportement, déjà envisagé par Ch. Ardant du Picq[1829], aurait en effet inspiré Euripide, qui décrivait ainsi le duel entre Étéocle et Polynice : « comme des sangliers aiguisant leurs dents sauvages, ils s'engagèrent, la barbe trempée d'écume ; ils bondissaient la lance au point ; mais ils s'accroupissaient sous l'orbe du bouclier pour que le fer glissât sans les atteindre. Si l'un d'eux voyait le visage de l'autre dépasser le bord de l'*aspis*, il ajustait sa lance pour le prendre de vitesse », κάπροι δ' ὅπως θήγοντες ἀγρίαν γένυν ξυνῆψαν, ἀφρῶι διάβροχοι γενειάδας. ἦισσον δὲ λόγχαις· ἀλλ' ὑφίζανον κύκλοις, ὅπως σίδηρος ἐξολισθάνοι μάτην. εἰ δ' ὄμμ' ὑπερσχὸν ἴτυος ἄτερος μάθοι, λόγχην ἐνώμα στόματι προφθῆναι θέλων[1830]. Si les deux adversaires se lancent l'un sur l'autre, ils ne se rencontrent pas bouclier contre bouclier mais frappent de la lance et tiennent leur garde une fois à portée. L'hypothèse paraît plausible : la charge n'ayant pas eu son plein effet, les hoplites les plus avancés ralentissaient et se laissaient rejoindre par leurs compagnons pour engager le combat frontal[1831]. Pour autant, si les deux adversaires supportaient jusqu'au bout la perspective du corps à corps, la collision restait-elle impossible ? La description de la rencontre des lignes à Délion pousse à la prudence. Juste après la rencontre, les hommes d'Haliarte, de Coronée et de Kopai furent « dispersés[1832] » et les Thespiens, abandonnés par leurs voisins de rang, furent encerclés et massacrés. Il faut tout d'abord noter que la rapidité de l'effondrement le rapproche d'autres cas. La déroute des Béotiens, immédiatement après l'abordage, laisse penser que le processus de désintégration était déjà engagé, ce qui aurait encouragé les Athéniens à poursuivre hardiment la charge[1833]. Des meneurs de file se seraient jetés dans les vides pour accélérer la désagrégation de la formation. Il est également possible que la terrible vision du choc des premiers rangs[1834] jeta

[1828] E. L. Wheeler, « Land Battles », p. 209 et J. F. Lazenby, « The Killing Zone », *loc. cit*., p. 92-94.
[1829] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 44. On pouvait quelquefois observer, au début du XIXe siècle, lors de charges à la baïonnette, l'agresseur ralentir et arrêter sa charge lorsqu'il constatait que sa course n'avait pas d'effet, et que le défenseur tenait bon : R. Muir, *Tactics and the Experience of Battle in the Age of Napoleon*, New Haven, 1998, p. 81 et 87. Certes, c'était d'abord la menace terrible du feu et d'une décharge à courte portée qui forçait l'arrêt.
[1830] Euripide, *Les Phéniciennes*, 1380-1387, traduction H. Grégoire et L. Méridier, légèrement modifiée.
[1831] P. M. Bardunias et F. E. Ray, *Hoplites at War, op. cit.*, p. 130-131.
[1832] Il me semble que c'est ainsi qu'il faudrait rendre le grec ἡσσᾶτο (aussi en I, 62, 6). Le *LSJ* propose à juste titre comme traduction du verbe ἡσσάομαι « *to be discomfited* ». Il est certain que les Béotiens abandonnèrent le combat : Thucydide, IV, 96, 5, précise qu'« ils fuirent vers ceux qui combattaient (encore) » πρὸς τὸ μαχόμενον κατέφυγε. Voir aussi Diodore, XII, 70, 2-3.
[1833] Rappelons l'épisode des Épipoles où, percevant le recul des Syracusains, « déjà les Athéniens progressaient en moins bon ordre : ils se sentaient vainqueurs et voulaient le plus vite possible se faire jour à travers les forces ennemies qui ne s'étaient pas encore battues », προϊόντων δὲ τῶν Ἀθηναίων ἐν ἀταξίᾳ μᾶλλον ἤδη ὡς κεκρατηκότων καὶ βουλομένων διὰ παντὸς τοῦ μήπω μεμαχημένου τῶν ἐναντίων ὡς τάχιστα διελθεῖν : Thucydide, VII, 43, 7, traduction L. Bodin et J. de Romilly. Ils furent aspirés par les vides.
[1834] Image brutale qui évoque le « choc des boucliers », ἀσπίδων κτύπος, d'Eschyle, *Sept contre Thèbes*, 100-103. Ce serait aussi à une telle configuration que renverrait cet autre passage d'Eschyle, *Agamemnon*, 64-66 : « le genou pliant dans la poussière, la hampe de la lance se brisant dans les premiers heurts », γόνατος κονίαισιν ἐρειδομένου διακναιομένης τ' ἐν προτελείοις κάμακος. Un tel spectacle n'était pas banal, contrairement à ce que pense V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 164. Les références données par l'auteur ne concernent pour la plupart pas le combat

rapidement en arrière les Béotiens. Cette débâcle tardive, alors que les Athéniens étaient sur eux et peut-être pour certains parmi eux, explique les pertes effroyables subies par le camp qui fut, en définitive, vainqueur : environ 500 Béotiens auraient perdu la vie dans cet affrontement[1835]. Ici encore la dynamique du choc décida l'issue du combat : la course agressive des Athéniens entama la solidarité de la formation béotienne, qui se rompit et se dispersa définitivement lors du contact. Néanmoins, en cette circonstance, les hoplites se seraient entrechoqués en plusieurs endroits avec force ; des Athéniens se seraient heurtés en pleine course à la phalange béotienne en marche, ce qui aurait engendré un « terrible combat et la presse des *aspides* », καρτερᾷ μάχῃ[1836] καὶ ὠθισμῷ ἀσπίδων[1837].

Il se dégage de cette analyse deux principaux scénarios pour les cas d'abordage : le ralentissement puis l'arrêt des hoplites pour engager le combat à portée de lance et le véritable choc physique, bouclier contre bouclier, où le plus fort, le plus stable ou le mieux lancé pouvait renverser son opposant direct. Au bout du compte, aucun ne paraît tout à fait inconcevable, et il faudrait donc considérer que les deux pouvaient advenir[1838]. Il reste que ces configurations, impliquant une rencontre frontale des deux camps, n'étaient pas fréquentes.

IV.2. Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique

L'histoire des combats hoplitiques de l'époque hellénistique est en partie liée à celle de l'armement macédonien. À la mort d'Alexandre, la phalange des Macédoniens avait acquis une solide réputation d'invincibilité. Durant la campagne en Asie, aucun adversaire n'avait pu la faire céder, ni résister à son choc. Car elle était bien une arme de choc, capable de provoquer la rupture et la dispersion de ses ennemis, et non une « enclume », comme cela a parfois été dit[1839]. En effet, sous Alexandre et lors des premières guerres des Diadoques, les hoplites macédoniens auraient saisi leurs sarisses d'une manière bien particulière[1840]. Selon Arrien, la sarisse, alors une longue lance mesurant près de 5 m, était abaissée puis maintenue avec la main droite et le thorax : « la plus grande des sarisses atteignait une taille de seize pieds, dont quatre étaient occupés par la main qui la maintenait avec le reste du corps », τὸ δὲ μέγεθος τῶν σαρισῶν πόδας

---

hoplitique, à l'exception de deux, qui ne montrent pas le bris des lances dans le premier choc : Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit*., p. 97. Seule la formule d'Eschyle convient (pour le genou en terre et un parallèle moderne : *infra* V.3. « L'*ôthismos* des Modernes »).

[1835] Thucydide, IV, 101, 2. Voir également, sur les listes des tués à Délion de Thespies (*IThesp* 485) et de Tanagra (*IG* VII, 585), Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit*., p. 136-137.

[1836] Sans surprise, on retrouve cette expression dans la tragédie : Euripide, *Les Héraclides*, 837.

[1837] Thucydide, IV, 96, 3.

[1838] Le second était peut-être plus rare. V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 156-159, pour appuyer l'idée que « *the first charge of men usually smashed right into the enemy line* », ne peut citer que le combat entre Béotiens et Spartiates à la fin de la bataille de Coronée. Tous les autres arguments se fondent sur du déterminisme technique.

[1839] Voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».

[1840] Pour la chronologie des tailles des sarisses et les différentes saisies, voir *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses ».

ἐπεῖχεν ἐκκαίδεκα. καὶ τούτων οἱ μὲν τέσσαρες διὰ τὴν χεῖρά τε τοῦ κατέχοντος καὶ τὸ ἄλλο σῶμα ἀπεγίγνοντο[1841]. La saisie décrite par Arrien évoque immanquablement celle en lance couchée, bien connue au plein et au bas Moyen Âge[1842]. Elle conférait surtout à ses utilisateurs une « puissance axiale » : « la composante frontale est en effet très forte, et une telle préhension nuit considérablement à toute manœuvre ne s'inscrivant pas dans celle-ci »[1843]. Pour reprendre une comparaison célèbre, le combattant, soudé à sa lance, était un « projectile »[1844]. En cas de rencontre avec l'adversaire, son coup était porté avec son arme et son corps tout entier. Dans cette phalange, il était étroitement enfermé : l'intervalle d'assaut dans une file aurait alors été de deux pieds (environ 60 cm)[1845]. Ce dernier n'avait jamais été et ne serait plus jamais aussi étroit. La formation et la longueur des hampes ne favorisaient ni l'escrime[1846] , ni l'utilisation de l'allonge de l'arme mais la poussée à la lance[1847]. Les cinq rangs[1848] qui couchaient leurs lances et pouvaient potentiellement frapper lors du contact puis de l'avancée faisaient de la phalange macédonienne une puissante arme de choc, d'abord émotionnelle[1849], mais également physique car capable de disloquer au moment de l'abordage les formations qui ne disposaient pas d'un armement comparable.

Les déséquilibres engendrés ressortent clairement des textes. Prenons d'abord les combats livrés à Thèbes en 335. Lors de l'engagement majeur du siège, les Thébains furent repoussés de leurs retranchements avancés par les deux *taxeis* de Perdiccas et d'Amyntas[1850]. Pour arrêter l'avancée des Macédoniens, on usa surtout des armes de trait : Perdiccas fut sévèrement blessé par un projectile[1851]. Alexandre envoya en soutien ses archers et les Agrianes. Les Macédoniens gagnèrent encore du terrain près de l'Hérakleion, les archers poursuivant les Thébains en retraite, lorsque ces derniers se reformèrent et lancèrent une charge

[1841] Arrien, *L'Art tactique*, XII, 6-7.
[1842] Cf. *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses ».
[1843] Fr. Cognot, *L'armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, XIe-XVe siècles*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2013, p. 501.
[1844] Fr. Buttin, « La lance et l'arrêt de cuirasse », *Archaeologia* 99, 1965, p. 90 sur le « projectile homme-cheval ». Certes, l'hoplite macédonien ne disposait ni de la puissance, ni de la vitesse du cheval.
[1845] Arrien, *L'Art tactique*, XII, 8. Il ne faut pas confondre avec l'intervalle dans les rangs, entre deux files, de deux coudées (Arrien, *L'Art tactique*, XII, 6). Il n'y a pas d'erreur de la part d'Arrien, comme on l'a longtemps cru : P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 47-48.
[1846] La formation conditionnait la forme du combat plus que la saisie de l'armement car dans le cadre d'un combat individuel il n'est pas difficile de changer de position et de sortir la hampe de la prise sous l'aisselle : Fr. Cognot, *L'armement médiéval, op. cit.*, p. 501-502.
[1847] Pour la dimension physique du choc des phalanges macédoniennes et son évolution à l'époque hellénistique, voir *infra* V.3. « L'*ôthismos* des Modernes ».
[1848] Arrien *L'Art tactique*, XII, 8-10, décrit une phalange dont les six premiers rangs pouvaient coucher la lance. Mais, comme le rappelle Arrien, ceux du sixième rang ne pouvaient atteindre efficacement l'ennemi.
[1849] Arrien, *L'Art tactique*, XII, 6 : « la phalange macédonienne paraissait terrible à ses ennemis, non seulement dans l'action, mais aussi quand on la voyait », ταύτῃ τοι καὶ ἡ Μακεδονικὴ φάλαγξ φοβερὰ τοῖς πολεμίοις οὐκ ἐν τῷ ἔργῳ μόνον ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ ὄψει ἐφαίνετο, traduction P.-O. Leroy. Lors de l'expédition contre les Triballes, la charge de la phalange et de la cavalerie dispersa l'ennemi au premier choc : Arrien, *Anabase*, I, 2, 5-7.
[1850] Arrien, *Anabase*, I, 8, 1-2.
[1851] Arrien, *Anabase*, I, 8, 3.

pour reprendre les positions perdues. Les archers s'enfuirent, mais trop lentement : le toxarque et soixante-dix de ses hommes furent rattrapés et tués[1852]. Le mouvement de panique força les Macédoniens à quitter les retranchements en hâte pour se replier vers les unités de la phalange restées au dehors. Les Thébains, encouragés par cette victoire, suivirent témérairement leurs ennemis et se laissèrent entraîner dans la plaine. Les hoplites macédoniens des corps en ordre de bataille chargèrent les poursuivants. Arrien écrit sobrement : « ils poussent les Thébains jusqu'aux portes », οἱ δὲ ὠθοῦσι τοὺς Θηβαίους εἴσω τῶν πυλῶν[1853]. Le reflux fut rapide[1854] : c'est une masse effrayée (φοβερά) de fuyards que chassent les Macédoniens, pénétrant avec eux dans la ville. Une dernière résistance s'organisa au Nord sur l'Amphéion. Elle dura peu : « un court moment, (les Thébains) rangés sur l'Amphéion tinrent bon », καὶ ὀλίγον μέν τινα χρόνον ἔμειναν οἱ τεταγμένοι τῶν Θηβαίων κατὰ τὸ Ἀμφεῖον[1855]. En somme, les Thébains évitèrent autant que possible d'affronter frontalement et sur un terrain uni la phalange des Macédoniens. Ils combattirent dans leurs retranchements avancés et depuis les hauteurs qu'ils pouvaient tenir. La tactique aurait pu être payante si, entraînés par un premier succès, ils ne s'étaient aventurés trop loin à la poursuite des fuyards. Les hoplites au service du Grand Roi eurent également besoin de l'avantage du terrain ou de retranchements pour engager de face les Macédoniens au Granique et à Issos[1856].

Aussi peut-on comprendre que les coalisés grecs, lors de la guerre lamiaque, comptèrent plus que de coutume sur leurs cavaliers dans les combats de plaine contre les Macédoniens, comme en août 322 à Crannon, en Thessalie[1857]. Ils pouvaient en effet estimer que leurs chances de mettre en déroute les hoplites macédoniens étaient faibles. Au début de l'engagement, les cavaliers thessaliens de la coalition l'emportèrent sur leurs adversaires, mais ils s'oublièrent à leur poursuite et laissèrent la phalange macédonienne engager celle de leurs alliés[1858] : « les hommes d'Antipater poussèrent leur phalange en avant et, se jetant sur les fantassins ennemis, en firent un grand carnage. Les Grecs, incapables de soutenir le poids et le nombre de leurs

[1852] Arrien, *Anabase*, I, 8, 4.
[1853] Arrien, *Anabase*, I, 8, 5.
[1854] Le texte de Diodore, XVII, 11, 2-5, décrivant un échange de traits suivi d'un furieux corps à corps à l'épée entre les phalanges thébaine et macédonienne, est une construction purement littéraire, fondée sur des *topoi*, comme l'habitude des Thébains à l'exercice de la lutte au gymnase. Cf. N. G. L. Hammond, « The Battle of the Granicus River », *JHS* 100, 1980, p. 73, note 2.
[1855] Arrien, *Anabase*, I, 8, 7.
[1856] Granique : Arrien, *Anabase*, I, 14, 4 et 16, 2 ; Diodore, XVII, 19, 2 et Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XVI, 4, avec N. G. L. Hammond, « The Battle of the Granicus », *loc. cit*., p. 76 (pour la topographie), 82 et 86. Issos : Arrien, *Anabase*, II, 10, 5-6. Au siège d'Halicarnasse, lors d'une sortie menée par l'Athénien Éphialtès, les assiégés attaquèrent frontalement la phalange des Macédoniens. Cette dernière, amenée dans l'urgence, n'avait cependant été déployée que sur trois rangs, dont les hommes avaient été sélectionnés tout exprès par le roi : Diodore, XVII, 26, 4-6. Les hoplites mercenaires purent avoir bon espoir de briser cette fine ligne macédonienne. Le contact ne se serait cependant fait que sur un point précis de la ligne, la majorité des Macédoniens étant poussés au repli par les tirs des assiégés : Diodore, XVII, 26, 7.
[1857] Diodore, XVIII, 17, 1-6.
[1858] Diodore, XVIII, 17, 4.

ennemis, se replièrent aussitôt en terrain difficile, en prenant soin de conserver leurs formations. Ils gagnèrent les hauteurs et se défendirent facilement contre les Macédoniens grâce à leur position dominante », οἱ περὶ τὸν Ἀντίπατρον ἐπήγαγον τὴν ἰδίαν φάλαγγα καὶ τοῖς πεζοῖς τῶν πολεμίων ἐπιρράξαντες πολὺν ἐποιοῦντο φόνον. οἱ δ΄ Ἕλληνες τὸ βάρος καὶ τὸ πλῆθος τῶν πολεμίων οὐ δυνάμενοι φέρειν εὐθὺς ἀπεχώρησαν πρὸς τὰς δυσχωρίας, τηροῦντες τὰς τάξεις ἐπιμελῶς. διὸ καὶ δραξάμενοι τόπων ὑπερδεξίων ῥᾳδίως ἠμύναντο τοὺς Μακεδόνας, ὑπερδέξιον ἔχοντες τὴν στάσιν. Les hoplites grecs n'envisageaient pas de combattre face à face dans la plaine leurs homologues macédoniens[1859]. Encouragés par la victoire de leurs cavaliers, ils attendaient probablement leur retour, pour briser la résistance des Macédoniens par une action combinée. Mais les cavaliers ne revinrent pas assez vite, et la phalange macédonienne eut l'opportunité de charger. Le texte laisse peu de doutes : le combat fut rapide et les Grecs ne purent soutenir longtemps l'assaut : « ils se replièrent aussitôt », εὐθὺς ἀπεχώρησαν. Malgré les pertes subies[1860], ils parvinrent à se retirer en bon ordre sur un terrain accidenté, signe peut-être que leurs officiers avaient prévu et s'étaient ménagés des chemins de retraite, car il est fort rare d'observer dans nos sources une retraite tactique improvisée et réussie. Il ressort de ces exemples que les premières formations hoplitiques macédoniennes, par leur armement et plus tard également par leur réputation, avait un effet de choc supérieur à celui des phalanges traditionnelles, introduisant un profond déséquilibre dans ce type de combat, du moins dans sa configuration frontale[1861]. Le sentiment d'impuissance face au rempart de sarisses suffisait à en rejeter beaucoup en arrière[1862]. Dans le même temps, cela ne signifie nullement que l'issue de ces engagements était certaine. Bien des accidents pouvaient compromettre la cohésion des phalanges macédoniennes, encore plus essentielle dans cette formation que dans les phalanges traditionnelles. Par ailleurs, les passages étudiés montrent une adaptation rapide des adversaires des Macédoniens : ils apprirent au plus vite à s'appuyer sur des fortifications, les reliefs et les autres accidents de terrain. Certes, le succès ne fut pas au rendez-vous, mais rien n'était écrit d'avance. On manque en vérité de données sur les combats de la fin du IVe siècle. Notre source principale, Diodore, ne s'étend généralement pas sur les détails des affrontements, en particulier ceux qui eurent pour cadre l'espace égéen[1863]. En outre, tous les engagements n'aboutirent pas

[1859] Diodore, XVIII, 17, 2-3.

[1860] Diodore, XVIII, 17, 5. Les Grecs avaient perdu près de 500 hommes, en majorité des hoplites, les Macédoniens environ 130, principalement des cavaliers.

[1861] Déséquilibre également perceptible dans les combats qui les opposèrent aux infanteries de l'ancien Empire achéménide. Lors de la première bataille qui opposa Néoptolème et Eumène en 320, ce dernier ne disposait pas encore de forces macédoniennes. Le combat des fantassins fut bref et à l'avantage des sarissophores (Plutarque, *Vie d'Eumène*, V, 3).

[1862] L. Murray, *War Games : The Psychology of Combat*, Londres, 2018, p. 173-179, qualifie ce phénomène, en termes de « psychologie combattante », de « *weapon-push* ».

[1863] Aucun détail ne nous est parvenu de la bataille rangée qui opposa les Béotiens aux Athéniens menés par Léosthénès au début de la guerre lamiaque (Diodore, XVIII, 11, 4-5), non plus sur les combats que se livrèrent Étoliens et Macédoniens, puis Macédoniens et Thessaliens en 321 (XVIII, 38). On en sait également bien peu sur

à des combats hoplitiques. La bataille entre les Grecs coalisés et les Macédoniens menés par Léonnatos fut décidé par l'affrontement des cavaliers, la phalange macédonienne se retirant prudemment après l'échec des siens[1864]. De même Eumène de Cardia, lorsqu'il affronta Cratère et Néoptolème, prit soin d'éviter tout engagement contre la phalange des Macédoniens[1865] et engagea rapidement le combat avec ses cavaliers[1866]. L'avantage qu'il remporta sur les deux ailes lui permit de négocier en position de force avec la phalange.

Reste que les phalanges hoplitiques continuèrent de former la principale ligne de bataille et une redoutable arme de rupture. Les guerres des Diadoques virent, pour la première fois, des formations macédoniennes s'affronter entre elles. Pour les étudier, notre source principale, Diodore, nous force à quitter l'espace égéen. En effet, on ne peut relever dans son récit que deux événements suffisamment décrits pour évaluer les dynamiques des premiers combats entre phalanges macédoniennes : les batailles livrées en Paraitakène et en Gabiène par les forces d'Antigone et d'Eumène en 317/6, pour lesquelles Diodore a suivi les écrits de Hiéronymos de Cardia, officier d'Eumène puis d'Antigone et acteur du conflit[1867]. En Paraitakène, à l'automne 317, alors que les combats de cavalerie s'achevaient sur les ailes des armées, « les fantassins se livrèrent un combat de phalanges pendant un long moment ; à la fin, alors que de nombreux hommes étaient tombés de part et d'autre, ceux d'Eumène l'emportèrent grâce à la valeur des *Argyraspides* macédoniens », τοὺς πεζοὺς ἐφ' ἱκανὸν μὲν χρόνον φαλαγγομαχεῖν πρὸς ἀλλήλους, τὸ δὲ τελευταῖον πολλῶν πεσόντων παρ' ἀμφοτέροις ἐπικρατῆσαι τοὺς παρ' Εὐμενεῖ τεταγμένους διὰ τὰς τῶν ἀργυρασπίδων Μακεδόνων ἀρετάς[1868]. L'expérience, la cohésion et l'audace de ces derniers étaient telles que « personne ne pouvait résister face-à-face à (leur) choc », μηδένα δύνασθαι κατὰ στόμα τὴν βίαν ὑποστῆναι[1869]. L'exposé de Diodore est hélas bien court : l'auteur surplombe l'action, indique sommairement en des termes consacrés que les deux phalanges s'accrochèrent et que des hommes tombèrent des deux côtés. Il attesterait néanmoins que l'ensemble des unités[1870] des deux phalanges s'abordèrent, et que l'affaire ne

plusieurs batailles rangées des guerres des Diadoques. Ainsi de la bataille rangée, παράταξις, qui opposa Aristonous, officier d'Olympias, à Krateuas, officier de Cassandre, non loin d'Amphipolis (XIX, 50, 7). De celle que se livrèrent en 314/3 les Sicyoniens et les forces de Kratèsipolis, veuve d'Alexandre fils de Polyperchon (XIX, 67, 2), ou la même année celle entre Cassandre et le roi illyrien Glaucias (XIX, 67, 6) ; des combats entre Philippe, officier de Cassandre, et les Épirotes (XIX, 73) ; de la bataille rangée entre les Apolloniates d'Illyrie, soutenus par leurs alliés, et l'armée de Cassandre (XIX, 89, 2).

[1864] Diodore, XVIII, 15, 2-4.

[1865] Diodore, XVIII, 30, 1.

[1866] Diodore, XVIII, 30-32 et Plutarque, *Vie d'Eumène*, VII. On peut également rappeler que la phalange d'Alkétas s'effondra puis déposa les armes lorsque l'armée d'Antigone, largement supérieure en nombre et victorieuse dans les précédents engagements de cavalerie, s'avança en force contre elle : Diodore, XVIII, 45.

[1867] J. Hornblower, *Hieronymus of Cardia*, Oxford, 1981, p. 5-17 et 32-40.

[1868] Diodore, XIX, 30, 5.

[1869] Diodore, XIX, 30, 6. Selon la reconstruction des lignes de bataille proposées par J. Roisman, *Alexander's Veterans and the Early Wars of the Successors*, Austin, 2012, p. 216-219, les *Argyraspides* étaient opposés aux hommes d'Antigone équipés à la macédonienne.

[1870] Énumérés par Diodore, XIX, 27, 6 et 28, 1.

fut décidée qu'après un affrontement frontal un temps indécis[1871]. Mais pas sur toute la ligne : le passage concernant les *Argyraspides* laisse entendre qu'ils firent plier leurs adversaires « au premier choc »[1872]. On peut donc supposer que lors de l'abordage, qui se fit, semble-t-il, à peu près partout au même moment, la plupart des corps des deux phalanges s'entrechoquèrent et engagèrent un « long » combat frontal tandis que sur son aile la charge des *Argyraspides* emportait tout sur son passage. L'effondrement d'une partie de la ligne aurait forcé le reste à céder et s'enfuir. Il est probable que la panique devint rapidement générale, car on retrouve dans le passage suivant les *Argyraspides* et le reste de la phalange d'Eumène en train de donner la chasse aux hoplites d'Antigone, qu'ils ont entièrement dispersé[1873]. En Gabiène, dans l'hiver 317/6, les *Argyraspides* réitérèrent la performance[1874] :

> « Du côté des fantassins, les *argyraspides*, serrant les rangs, tombèrent avec la plus grande violence sur leurs opposants, tuèrent au corps à corps les uns et forcèrent les autres à prendre la fuite. Inarrêtables dans leurs assauts, affrontant toute la phalange des ennemis, ils les surpassèrent tellement en force et en compétence qu'ils ne perdirent aucun des leurs et massacrèrent plus de cinq mille hommes. Ils mirent en déroute l'ensemble des fantassins, qui les dépassaient plusieurs fois en nombre. »
>
> τῶν δὲ πεζῶν οἱ μὲν ἀργυράσπιδες συμφράξαντες καὶ βιαιότερον τοῖς ἀντιτεταγμένοις ἀπιπεσόντες τοὺς μὲν ἐν χειρῶν νόμῳ διέφθειραν, τοὺς δὲ συνηνάγκασαν φυγεῖν. ἀκατάσχετοι δὲ ταῖς ὁρμαῖς γενόμενοι καὶ πρὸς πᾶσαν τὴν τῶν ἐναντίων φάλαγγα διαγωνισάμενοι τοσοῦτον ταῖς εὐχειρίαις καὶ ῥώμαις ὑπερεῖχον ὥσθ' ἑαυτῶν μὲν ἀποβαλεῖν μηθένα, τῶν δ' ἐναντίων ἀνελεῖν μὲν ὑπὲρ τοὺς πεντακισχιλίους, τρέψασθαι δὲ τοὺς πεζοὺς πάντας, ὄντας πολλαπλασίους.

[1871] Pendant combien de temps ? Sur ce point, il faut utiliser avec prudence les récits de combat de Diodore. Il porte toujours une grande attention aux violents corps à corps frontaux et a tendance à s'étendre sur ces moments, les prolongeant artificiellement par les longues descriptions qu'il leur accorde. Ainsi pour le récit de la bataille de Mantinée en 362 : Diodore, XV, 86, 1-4. Pour le récit de Leuctres, cf. *infra* V.4. « Escrimes et combats frontaux hoplitiques ». Voir A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, *op. cit*., 2009, p. 215-217, sur les formules consacrées de Diodore, réutilisées inlassablement. Cf. également Th. Lucas, *L'organisation militaire, op. cit*., p. 92 : chez Diodore, « c'est un présupposé constant : la bataille décisive est pour lui nécessairement longue et difficile ».

[1872] Le récit de Diodore et l'information de Hiéronymos sur la valeur des *Argyraspides* a été mis en doute, considéré comme une fable. Ces vieillards n'auraient pas été en mesure de supporter les combats de phalange : W. W. Tarn, *Alexander the Great. Sources and Studies* II, Cambridge, 1948, p. 123-124, et R. H. Simpson, « Abbreviations of Hieronymus in Diodorus », *AJPh* 80, 1959, p. 376. N. G. L. Hammond, « Alexander's Veterans after his Death », *GRBS* 25, 1984, p. 51-61, a défendu l'authenticité du témoignage ; cf. plus récemment E. Baynham, « Alexander's Argyraspids : Tough Old Fighters or Antigonid Myth ? », dans V. A. Troconso et E. M. Anson (éd.), *After Alexander, The Time of the Diadochi (323-281 BC)*, Oxford, 2013, p. 248-269. Bien davantage que leur condition physique, c'était leur courage collectif, leur expérience et leur réputation qui les rendaient « invincibles » (Justin, XIV, 2, 6) : aucun adversaire ne se montra capable de tenir face à la charge des vétérans d'Alexandre.

[1873] Diodore, XIX, 30, 7-8.

[1874] Diodore, XIX, 43, 1.

De prime abord, on pense immédiatement à une exagération de Diodore[1875], et il faut effectivement faire la part de l'épique, l'auteur affectionnant particulièrement ce type de procédé[1876]. Il est peu concevable que Hiéronymos, sa source, et les contemporains de la bataille aient pu évaluer précisément le nombre d'hommes que les *Argyraspides* avaient tué de leurs mains[1877]. En revanche, il reste possible, au vu des précédents, que les *Argyraspides* n'aient perdu que peu d'hommes (aucun ?), dans ce combat. Ce fait suffirait à montrer que leurs adversaires s'effondrèrent avant ou au moment même du contact. Par chance, Plutarque, qui utilise sans doute la même source que Diodore, le confirme : « (les *Argyraspides*) chargèrent avec fureur et mirent en déroute dans le même temps l'ensemble de la phalange et, aucun ennemi ne résistant, ils en massacrèrent un grand nombre au corps à corps », καὶ μετ' ὀργῆς ἐμπεσόντες ὅλην ὁμοῦ τὴν φάλαγγα συνέτριψαν, οὐδενὸς ὑποστάντος αὐτούς, τῶν δὲ πλείστων ἐν χερσὶ διαφθαρέντων[1878]. Selon Plutarque, c'était le résultat attendu : avant l'engagement, les *Argyraspides* auraient promis à Eumène « que leurs adversaires ne (les) recevraient pas », ὡς οὐ δεξομένων τῶν πολεμίων[1879]. Le corps d'élite semble avoir mené seul la charge. Il s'agissait peut-être d'un choix délibéré : Eumène et ses officiers auraient constaté en Paraitakène que les hoplites d'Antigone étaient incapables de tenir devant les *Argyraspides*. Ils auraient alors simplement ordonné à ces derniers de s'élancer les premiers pour disperser une partie de la ligne ennemie avant l'engagement général des phalanges, comptant sur la panique que cette attaque provoquerait. Ils auraient ainsi évité d'exposer la majeure partie des leurs[1880]. Les autres fantassins auraient ensuite participé à la poursuite des vaincus avec les *Argyraspides*[1881], ce qui expliquerait les fortes pertes subies par la phalange d'Antigone. Les vétérans d'Alexandre pouvaient néanmoins s'attribuer le mérite de la victoire et le massacre qu'elle engendra.

Les dernières grandes batailles terrestres de l'ère des Diadoques se réglèrent par les seuls combats d'ailes, menés par les cavaliers, les éléphants et les troupes légères. Ainsi à Gaza en 312[1882] ou à Ipsos en 301[1883]. Nos sources ne décrivent plus de combats entre phalanges macédoniennes. Ce fut néanmoins à cette période que l'armement évolua de façon décisive.

[1875] Pour A. M. Devine, « Diodorus' Account of the Battle of Gabiene », *AncW* 12, 1985, p. 92, les pertes d'Antigone sont trop importantes, celles des *Argyraspides* trop faibles.
[1876] P. Krentz, « Casualties in Hoplite Battles », *GRBS* 26, 1985, p. 14.
[1877] Sur le procédé d'exagération pour les pertes du vaincu, voir *infra* VI.5. « Compter les morts ».
[1878] Plutarque, *Vie d'Eumène*, XVI, 8.
[1879] Plutarque, *Vie d'Eumène*, XVI, 6.
[1880] En somme, ils auraient agi comme les Thébains à Leuctres, cf. *infra* V.4. « Escrimes et combats frontaux hoplitiques ».
[1881] Les autres unités de la phalange sont citées par Diodore, XIX, 40, 3, mais n'apparaissent pas dans le récit des combats, l'auteur se concentrant sur l'action des *argyraspides*.
[1882] Diodore, XIX, 83-84.
[1883] Plutarque, *Vie de Démétrios*, 29, 3-5. Selon Diodore, XXI, 1, 1, Antigone le Borgne fut atteint de plusieurs flèches, probablement par les archers à cheval de Séleucos.

Aussi efficace qu'elle ait été du vivant d'Alexandre, la formation macédonienne n'était pas sans faiblesses. On peut également supposer que les premiers engagements mettant aux prises des hoplites semblablement équipées stimulèrent les innovations. Les changements les plus sensibles concernèrent la longueur des sarisses. À la fin du IVe ou au début du IIIe siècle, cette longue lance serait devenue pour la première fois une pique, saisie à deux mains par l'extrémité basse de la hampe. Les plus longues auraient atteint douze coudées, entre 5,3 et 5,8 m. Quelques temps plus tard, avant le second quart du IIIe siècle, en Grèce propre, les sarisses des Macédoniens s'étaient encore allongées, jusqu'à seize coudées, soit une taille impressionnante de plus de 7 m. Cette longueur fut ensuite ramenée à quatorze coudées, soit entre 6,2 et 6,8 m, avant les années 220. Dans l'espace égéen, l'usage ne changea plus jusqu'au milieu du IIe siècle. La pique de quatorze coudées (et probablement celle de seize) n'était plus saisie par l'extrémité de la hampe, au niveau du talon : les mains venaient se placer à plus de deux coudées de celui-ci.

Cette évolution et la diversité des usages pourraient être expliquées par un parallèle plus récent. Aux XVe et XVIe siècles les piques d'infanterie étaient maniées différemment par les Suisses et leurs rivaux lansquenets[1884]. B. de Montluc explique dans ses *Commentaires* que les premiers avaient l'habitude de tenir leurs piques « *à demy* », c'est-à-dire à une certaine distance de l'extrémité basse de la hampe[1885]. La posture était résolument agressive et demandait à son porteur de s'avancer pour porter ses coups[1886]. Elle s'accordait à la tactique suisse : l'assaut en colonne profonde, le plus rapide et le plus brutal possible[1887]. Si l'adversaire ne cédait pas pendant l'approche[1888], les hommes des premiers rangs devaient accepter le choc : baissant la tête au dernier moment[1889], les mains tenant fermement la pique « à demi », leur devoir était de

[1884] Sur cette rivalité, F. Bächtiger, « Andreaskreuz und Schweizerkreuz : zur Feindschaft zwischen Landsknechten und Eidengenossen », *Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums* 51/52, 1971-2, p. 205-270.
[1885] B. de Montluc, *Commentaires*, édition C.-B. Petitot, Paris, 1822, livre II, p. 27-28.
[1886] Pour des représentations de cette saisie, on peut renvoyer aux chroniques illustrées des XVe et XVIe siècles, comme celle de D. Schilling. Par exemple dans la *Spiezer Chronik*, vers 1484 : H. Haeberli et Ch. von Steiger (éd.), *Die Schweiz im Mittelalter in Diebold Schillings Spiezer Bilderchronik Studienausgabe zur Faksimile-Edition der Handschrift Mss. hist. helv. I. 16 der Burgerbibliothek Bern*, Lucerne, 1991, p. 125 et 214. Pour le XVIe siècle : Werner Schodoler, *Eidgenössische Chronik* III, Aarau, Aargauer Kantonsbibliothek, ZF 18, Bremgarten, 1514-1532, folio 18v, 147v, 176r, 177v, 265r (en ligne sur la *Virtual Manuscript Library of Switzerland* : https://www.e-codices.unifr.ch/en/list/one/kba/Ms-ZF-0018). Les Suisses, qui ne s'encombraient pas de boucliers, pouvaient avancer leur main gauche plus loin que les hoplites de la fin du IIIe siècle. Sur certaines images (176r, 177v, 265r), on voit le bras et la main gauche très avancés sur la pique.
[1887] C. Gaier, « L'apparition de l'infanterie suisse dans la Principauté de Liège à la fin du XVe siècle », dans C. Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval,* Bruxelles, 1995, p. 100 ; A. Sablon du Corail, *Marignan, 1515*, Paris, 2015, p. 64 : « les Suisses sont généralement répartis en deux ou trois corps, une avant-garde, une bataille principale et une arrière-garde. Les capitaines ne peuvent guère faire plus que désigner un point d'impact pour chacun d'eux ».
[1888] À Dreux, en 1562, les lansquenets cédèrent devant la charge des Suisses, avant le choc : M. de Castelnau, *Mémoires de Messire Michel de Castelnau*, dans M. Petitot, *Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1823, vol. 33, p. 244.
[1889] C'est le geste représenté sur le tombeau de François Ier à Saint-Denis. Voir le moulage de la frise : plaque n° 14, « Champ de bataille de Marignan », Chambord, Domaine national du château (dépôt du musée de l'Armée). Il est explicitement ordonné à ses hommes par B. de Montluc, *Commentaires*, édition C.-B. Petitot, Paris, 1822, livre

pénétrer par la force dans la formation ennemie[1890]. Cette seule charge violente pouvait entraîner la déroute adverse et donner la victoire[1891]. À l'inverse, les lansquenets avaient l'habitude de saisir la pique par son extrémité[1892]. Si un corps à corps frontal avait lieu, ils combattaient en profitant de toute l'allonge de leur arme. Pour prendre l'avantage et disperser l'ennemi, ils comptaient sur leur maîtrise de l'escrime à la pique[1893]. Deux usages fort différents donc, chacun étant la conséquence d'un choix tactique. Il est alors tentant de rapprocher les deux situations, l'ancienne et la moderne, car la saisie « à demi » complète chez Polybe le tableau d'une formation offensive et agressive[1894]. Le comparatisme pourrait avoir ici quelque valeur.

Dès lors, la saisie à deux mains, transformant la longue lance en pique, serait d'abord allée de pair avec une orientation plus défensive de l'armement macédonien. Cette prise à deux mains, mais surtout à l'extrémité de la hampe, favorisait l'escrime et l'utilisation de toute l'allonge de l'arme. Le choc physique ne semble plus une priorité, d'autant plus qu'au même moment certaines phalanges auraient associé dans leur formation des piques de longueur différente, afin que chacune portât jusqu'aux pointes de celles du premier rang[1895]. Tout semble être fait pour garder l'ennemi à bonne distance et préserver l'intégrité de la formation. À première vue, on pourrait penser que l'allongement des piques jusqu'à seize coudées se serait inscrit dans la même logique. Mais ces armes immenses ne permettaient plus une escrime efficace[1896]. Au contraire, les grandes piques du début du IIIe siècle semblent représenter un retour aux abordages agressifs, leur taille exceptionnelle donnant un avantage considérable dans le premier choc[1897]. Elles préfiguraient plutôt les sarisses de quatorze coudées, armes de rupture

---

II, p. 28, sur l'exemple des Suisses. Le combattant exposait ainsi la partie supérieure du casque, la plus solide, et dérobait son visage, cible privilégiée, aux coups de l'ennemi.

[1890] Cet effort était celui des capitaines et des « double-solde », des hommes mieux payés et équipés que la plupart des autres membres des *Gevierthaufen*. Choisis pour leur puissance physique et leur expérience, bien protégés et capables d'endurer la terrible épreuve du choc, ils occupaient les premiers rangs avec les *Mats*, les jeunes hommes jugés suffisamment forts et motivés pour être alignés avec les vétérans. Voir sur ce groupe et son rôle crucial D. Parrott, *The Business of War. Military Enterprise and Military Revolution in Early Modern Europe*, Cambridge, 2012, p. 50 et 160. Porteurs de piques, ils étaient l'ossature et la force de frappe des *Gevierthaufen*.

[1891] À Marignan, lors des combats de la première journée, les colonnes suisses dispersèrent facilement les lansquenets qui avaient passé les canaux puis tombèrent sur une autre formation contre laquelle les combats « *main à main*, (…) *durerent bien peu, car les Suisses* (la) *renverserent incontinent* » : Fleuranges, *Mémoires* I, p. 193.

[1892] Avec le passage de B. de Montluc, voir les dessins de P. Dolnstein, lansquenet ayant servi en 1502 pendant la guerre dano-suédoise, qui représentent cette saisie : H. Dihle, « Zur Belagerung von Elfsborg i. J. 1502 : aus den Papieren eines deutschen Landsknechts », *Fornvännen* 25, 1930, fig. 35.

[1893] B. de Montluc, *Commentaires*, *op. cit.*, p. 28.

[1894] Voir *infra* V.3. « L'*ôthismos* des Modernes ».

[1895] Asclépiodote, V, 2.

[1896] Elles ont d'ailleurs laissé perplexes les commentateurs, dès l'époque médiévale : Léon VI, *Constitutions tactiques*, V, 2. Cf. P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 33 note 63.

[1897] Les Suisses, qui comptaient plus sur un assaut agressif que sur l'escrime à la pique, auraient eu des piques sensiblement plus longues que les lansquenets : A. Sabon du Corail, *1515, Marignan*, Paris, 2015, p. 319. Mais en tenant leurs piques « à demi », les Suisses n'avaient pas nécessairement l'avantage de l'allonge face aux lansquenets qui saisissaient leurs piques par l'extrémité. Ils égalisaient plutôt les chances pour le premier choc. Les piques de seize coudées auraient quant à elles largement surclassées (de deux coudées) celles de douze, malgré la saisie par l'extrémité de ces dernières, lors du contact.

tenues « à demi » qui furent adoptées dans le courant du IIIe siècle, et étaient probablement portées de la même façon. On ne peut que supposer les raisons de ce rétrécissement, car les lacunes de la documentation contraignent l'analyse. Il faut sans doute privilégier l'hypothèse la plus simple : les acteurs auraient rapidement considéré que la course au gigantisme, d'ailleurs caractéristique de la fin du IVe et du début du IIIe siècle[1898], avait atteint ses limites. Polybe indique en effet que ce furent des raisons pratiques qui poussèrent au raccourcissement des sarisses[1899].

Passées les dernières guerres des Diadoques, en Grèce propre, seuls les royaumes du Nord[1900] utilisèrent l'armement macédonien. De même en Asie Mineure, où seules des colonies militaires séleucides (et attalides ?) semblent l'employer[1901]. Il est malheureusement impossible, en l'absence de récits précis, d'étudier les pratiques et les dynamiques des combats hoplitiques à cette période. Il faut attendre la fin du IIIe siècle et les descriptions de Polybe des grands affrontements de Sellasie, de Raphia et de Mantinée. À Sellasie, la phalange lacédémonienne postée sur l'Olympe, armée depuis peu du binôme sarisse-*aspis*, réussit à tenir quelque temps face aux Macédoniens. Tandis que sur le sommet de l'Évas, les hommes d'Eukleidas, « pressés pied à pied par le poids de l'armement et de la formation (des *chalkaspides* et des Illyriens) », ἐκ ποδὸς ἐπιέσθησαν τῷ βάρει τοῦ καθοπλισμοῦ καὶ τῆς συντάξεως, « furent rapidement mis en déroute », ταχέως συνέβη τραπέντας[1902], sur l'Olympe, après les premiers accrochages, « les deux phalanges, poussant le cri de guerre et baissant les sarisses, se jetèrent l'une contre l'autre », συναλαλάξασαι καὶ καταβαλοῦσαι τὰς σαρίσας συνέβαλλον αἱ φάλαγγες ἀλλήλαις[1903]. Le combat frontal fut acharné, chaque camp reculant alternativement[1904]. Les Macédoniens, dans un dernier effort, serrèrent leurs rangs et poussèrent à la fuite leurs opposants[1905]. Au regard du reste de l'œuvre de Polybe, les affrontements aussi disputés que celui de l'Olympe furent exceptionnels. À Raphia, en 217, l'affaire se serait

[1898] Par exemple lors du vaste programme d'armement de Démétrios Poliorcète en 290-287 a.C. : Plutarque, *Vie de Démétrios*, XLIII, 3 et XLIV, 1.
[1899] Polybe, XVIII, 29, 2.
[1900] Les royaumes macédonien et sans doute épirote, peut-être également d'autres États septentrionaux, comme les Dardaniens : cf. *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe siècle *a.C.* ». La bataille livrée entre le stratège de Démétrios Pantauchos et le roi Pyrrhos appartient peut-être à notre dossier, mais le résumé de Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, VII, 10, est trop concis pour permettre toute certitude : après le duel entre les deux chefs, les Épirotes auraient mis en déroute la phalange des Macédoniens et tué un grand nombre de fuyards. Plus tard, lorsque Pyrrhos attaqua dans un défilé Antigone Gonatas, il obtint sans combat la reddition de la phalange macédonienne : Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, XXVI.
[1901] Sur les hoplites à cette période voir *supra* I.1. « Lever les armées » et II.2. « Les champions de la force ».
[1902] Polybe, II, 68, 9-10. Les hommes d'Eukleidas n'étaient pas armés à la macédonienne. Le passage montre un effondrement progressif : les Macédoniens chassèrent par étapes leurs adversaires de leurs positions, les Illyriens occupant immédiatement le terrain conquis. La crête et les points dominants furent rapidement saisis et la déroute des défenseurs de l'Évas devint générale.
[1903] Polybe, II, 69, 7.
[1904] Polybe, II, 69, 8. Sur ce passage voir *infra* V.3. « L'*ôthismos* des Modernes » et V.4. « Escrimes et combats frontaux hoplitiques ».
[1905] Polybe, II, 69, 9-10.

achevée bien plus vite. Après les combats sur les ailes et le repli du roi Ptolémée près de sa phalange, les officiers Andromachos et Sosibios engagèrent celle-ci dans un assaut frontal, sarisses baissées, contre la phalange ennemie[1906]. Les hoplites séleucides sous les ordres de Nikarchos « cédèrent rapidement et s'enfuirent », ταχέως ἐγκλίναντες ὑπεχώρουν[1907]. Seul le corps d'élite séleucide, dont faisaient partie les *Argyraspides*[1908], parvint à tenir « un court moment », βραχύν τινα χρόνον[1909]. Lorsqu'Antiochos revint de sa poursuite pour prêter main forte à sa phalange, le nuage de poussière soulevé par les fuyards et leurs poursuivants atteignait son camp[1910]. À Mantinée en 207, les phalanges furent engagées tardivement. Dans un premier temps, les Tarentins et les autres mercenaires des Achéens furent poussés à la fuite après un dur combat par les hommes de Machanidas[1911] ; leur déroute entraîna l'ensemble de l'aile gauche : « ni les Illyriens, ni les *thorakitai* qui soutenaient les mercenaires achéens, ne furent capables d'attendre leur assaut ; ils furent tous rapidement forcés de s'enfuir vers Mantinée », ὥστε μηδὲ τοὺς ἐφεδρεύοντας τοῖς ξένοις Ἰλλυριοὺς καὶ θωρακίτας δύνασθαι τὴν ἔφοδον αὐτῶν ὑπομεῖναι, πάντας δ' ἐκπιεσθέντας φεύγειν προτροπάδην ὡς ἐπὶ τῆς Μαντινείας[1912]. Philopoemen déplaça sa phalange pour couper la retraite des vainqueurs[1913]. De son côté, la phalange lacédémonienne, pensant n'avoir qu'à marcher en avant pour achever la victoire, baissa les sarisses et s'avança contre le reste des Achéens[1914]. Elle franchit témérairement le fossé qui la séparait de l'ennemi. Ce mouvement mit le désordre dans la ligne, alors qu'elle se trouvait très près des Achéens[1915] :

> « Quand s'offrit à Philopoemen cette occasion qu'il avait dès longtemps guettée, de prendre l'adversaire en défaut, il donna immédiatement à toute sa phalange l'ordre d'avancer sarisses abaissées. Les Achéens lancèrent leur assaut d'un même cœur, avec un hurlement impressionnant, et les Lacédémoniens qui avaient déjà rompu leurs rangs dans la descente du fossé prirent peur en approchant d'ennemis qui les dominaient, et s'ils s'enfuirent ; un grand nombre furent massacrés dans le fossé même, du fait soit des Achéens soit de leurs propres camarades. »

[1906] Polybe, V, 85, 9.
[1907] Polybe, V, 85, 10.
[1908] Polybe, V, 79, 4.
[1909] Polybe, V, 85, 10.
[1910] Beaucoup furent abattus par les cavaliers et les troupes légères de l'aile droite lagide : Polybe, V, 86, 1.
[1911] Pour l'identification du sanctuaire de Poseidon Hippios, principale divinité de la cité de Mantinée, devant lequel s'est tenu ce premier combat, près du village moderne de Milea, au pied du Mont Barberi : J. Balériaux, « Mythical and ritual landscapes of Poseidon Hippios in Arcadia », *Kernos* 32, 2019, p. 86-87, synthétise les recherches sur ce sanctuaire.
[1912] Polybe, XI, 14, 1.
[1913] Polybe, XI, 15, 2-3.
[1914] Polybe, XI, 15, 6.
[1915] Polybe, XI, 16, 1-3, traduction R. Weil, légèrement modifiée.

ὁ δὲ Φιλοποίμην ἅμα τῷ παραπεσεῖν κατὰ τῶν ὑπεναντίων τὸν ἐκ πολλῶν χρόνων ἐωραμένον ὑπ᾽ αὐτοῦ καιρόν, τότε πᾶσιν ἐπάγειν τοῖς φαλαγγίταις καταβαλοῦσι τὰς σαρίσας παρήγγειλε. τῶν δ᾽ Ἀχαιῶν ὁμοθυμαδὸν καὶ μετὰ καταπληκτικῆς κραυγῆς ποιησαμένων τὴν ἔφοδον, οἱ μὲν προδιαλελυκότες τὰς τάξεις τῶν Λακεδαιμονίων ἐν τῇ τῆς τάφρου καταβάσει πάλιν ἀναβαίνοντες πρὸς ὑπερδεξίους τοὺς πολεμίους ἀποδειλιάσαντες ἐτρέποντο : τὸ δὲ πολὺ πλῆθος ἐν αὐτῇ τῇ τάφρῳ διεφθείρετο, τὸ μὲν ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν, τὸ δ᾽ ὑπὸ τῶν ἰδίων.

Face à la charge achéenne, l'effondrement fut presque instantané. Les Lacédémoniens escomptaient une faible résistance et la déroute rapide de leurs ennemis. Leur effroi[1916] fut proportionnel à leur surprise quand ils réalisèrent que, loin de se débander ou de se contenter de tenir leurs positions, les Achéens s'avançaient résolument contre eux. La bousculade et la panique furent terribles, au point que des Lacédémoniens auraient été tués, selon Polybe, par leurs compagnons d'armes[1917].

Le dossier des combats hoplitiques à l'époque hellénistique est plus complexe à analyser que celui de l'époque classique. En effet, les bouleversements dans l'armement et les tactiques des hoplites et leur évolution rapide rendent l'analyse globale délicate. On peut néanmoins en tirer plusieurs éléments de réflexion. L'apparition puis la diffusion de l'armement macédonien a provoqué de lourds déséquilibres dans les combats hoplitiques. Si ceux qui y furent confrontés cherchèrent et trouvèrent des parades, ils étaient forcés d'adapter leurs tactiques, et d'éviter tout engagement sur un terrain uni sans unités de soutien. À la fin du IIIe siècle, les armées qui souhaitaient dominer dans ces configurations combattantes ou rivaliser dans les plaines et les combats de brèche avec les grandes monarchies adoptèrent l'armement macédonien. Ainsi les Achéens[1918], mais également les Béotiens qui prirent « *no doubt a practical measure, but also one with ideological force : the Boiotians practiced superpower style warfare* »[1919]. Un tel effort ne pouvait être entrepris que par des Confédérations[1920], Sparte étant l'exception[1921]. Ce fut seulement à cette période que les affrontements entre hoplites « macédoniens » devinrent fréquents dans l'espace égéen. Leurs formations se révélèrent solides, plus difficiles à entamer que les phalanges de l'époque classique. Cette résilience tenait d'abord à leur ordre de bataille. Une profondeur importante, de seize rangs, pouvant être passée à trente-deux, était devenue la

[1916] Polybe, XI, 16, 2 décrit des Lacédémoniens « terrifiés », ἀποδειλιάσαντες.
[1917] Sur ce passage et sa signification, voir *infra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps ».
[1918] R. M. Errington, *Philopoemen*, Oxford, 1969, p. 62-64.
[1919] J. Ma, « The many lives of Eugnotos of Akraiphia », dans B. Virgilio (éd.), *Studi Ellenistici* 16, Pise, 2005, p. 168. Rappelons que les Béotiens ne suivirent pas la même voie que les Achéens, laissant de côté l'*aspis* pour ne retenir que la *peltè*, et imitèrent seulement l'armement du corps des Peltastes antigonides : cf. *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe siècle *a.C.* ».
[1920] J. Ma, « Fighting *poleis* », p. 361.
[1921] A. Chaniotis, *War*, p. 22.

règle[1922] ; les hoplites placés aux lieux critiques, aux deux premiers et au dernier rang, étaient sélectionnés[1923] ; des *ouragoi* hors-rang étaient affectés à chaque unité de 256 hoplites pour surveiller les hommes et imposer le calme[1924] ; l'allonge des armes permettait aux chefs de file d'être mieux soutenus[1925]. Ces derniers, notamment dans la phalange antigonide, la mieux connue, étaient des officiers choisis pour leur taille, leur force et leur expérience[1926]. Parmi eux, aux côtés des simples *lochagoi*, prenaient place les commandants des grandes unités, des *tétrarchai* aux officiers responsables d'une *speira*, jusqu'aux plus hauts gradés[1927]. Certes, la recette n'était pas entièrement nouvelle : des formations massives de seize rangs ou plus avaient déjà été expérimentées ; les Spartiates avaient dès le Ve siècle coutume de sélectionner et placer leurs concitoyens indépendamment de leur volonté[1928]. Néanmoins, ces principes tactiques n'avaient jamais été appliqués de façon systématique[1929]. Les armées royales, et celles du *koinon* achéen ou de Sparte à partir de la fin du IIIe siècle, poussèrent à un tout autre niveau la structure de leurs phalanges. Ajoutons que, au moins dans l'armée antigonide, l'équipement défensif fut réglementé[1930] : chaque hoplite avait l'obligation de porter, en plus du bouclier, cnémides, casque et protection de corps[1931]. Une réglementation aussi poussée était une première. Notons d'ailleurs la présence des cnémides, car ces pièces défensives avaient été progressivement délaissées aux Ve et IVe siècles par une partie des hoplites[1932]. Elle peut

[1922] Sur l'importance de la profondeur d'un point de vue défensif, diminuant le risque d'un effondrement avant le contact, voir *infra* V.3. « L'*ôthismos* des Modernes ».
[1923] Asclépiodote, II, 2 ; Arrien, *L'Art tactique*, VI, 5-6, XII, 1-5 et 11 ; Élien le Tacticien, V.
[1924] Il faut les distinguer des serre-files : Asclépiodote, II, 9. Pour R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 183-185, les *ouragoi*, « chefs de l'arrière », hors-rang (à distinguer des hommes tenant le dernier rang de la phalange), qui avaient été expérimentés par les Dix-Mille et dont le rôle fut expliqué par Xénophon dans sa *Cyropédie* (II, 3, 22 ; III, 3, 41 et VI, 3, 27), ne seraient devenus une composante habituelle des phalanges qu'à l'époque hellénistique.
[1925] Asclépiodote, V, 2 ; Arrien, *L'Art tactique*, XII, 10.
[1926] P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 64-65. Du moins en théorie : voir *infra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps ».
[1927] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 77. Élien le Tacticien, X. Gr. Wrightson, « The nature of command in the Macedonian sarissa phalanx », *AHB* 24, 2010, p. 71-92, a suggéré que les hauts officiers de la phalange se tenaient avec les « hors-rang », en dehors de la phalange. Cela aurait été, comme il le concède, « *an entirely new advancement in ancient armies* ». Toutefois, les preuves avancées sont faibles : les hauts officiers se seraient tenus à l'arrière de la formation pour faciliter la transmission des ordres ; nos sources ne rapportant que la mort d'un seul de ces hommes sous Alexandre, Ptolémée, fils de Séleucos, et des blessures par flèches pour d'autres, ils auraient été peu exposés. Mais les pertes de la phalange ne furent jamais élevées dans les batailles rangées. En outre, ne faudrait-il pas différencier les moments de l'action ? Pendant le déploiement et l'avancée, certains « hors-rang », comme l'étendard, devaient nécessairement se tenir en avant de la formation pour être vus des hommes. Lorsque le contact approchait, ils revenaient à l'arrière avec les autres, laissant les officiers supérieurs du premier rang guider leur *speira*, les simples *lochagoi* alignant leur mouvement sur leurs supérieurs. L'hypothèse de Gr. Wrightson n'aide pas à comprendre la mort de Ptolémée. Si Arrien, *Anabase*, II, 10, 7, explique bien qu'une brèche fut faite dans la phalange à Issos, il ne dit pas que la formation fut entièrement traversée par les hoplites grecs. Il est plus vraisemblable que Ptolémée trouva la mort, avec 120 Macédoniens, dans les premiers rangs.
[1928] Thucydide, V, 66, 3-4 ; Xénophon, *Constitution des Lacédémoniens*, XI, 4.
[1929] Ainsi à Sparte, pour l'établissement de la profondeur : en 418, lors de la préparation de la bataille de Mantinée, on laissa à chaque *lochagos* l'appréciation de la profondeur pour son propre *lochos* : Thucydide, V, 68, 3.
[1930] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 10, 52 et 77, ne sous-estime pas l'importance des armes défensives pour la confiance du combattant.
[1931] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 162, appendice épigraphique n° 3, B I, l. 2-4.
[1932] J. Ma, « Chaironeia 338 : Topographies and Commemorations », *JHS* 128, 2008, p. 76.

s'expliquer : les formes et les dynamiques particulières des assauts des phalanges macédoniennes, qui imposaient un pas de charge plus lent et contrôlé, facilitaient leur emploi. En outre, le fait que les *aspides* comme les *peltai* macédoniennes ne couvraient que mal les jambes de leur porteur encourageât probablement leur intégration dans la règlementation[1933].

Il apparaît ainsi que l'armement et surtout l'ordre de bataille macédonien[1934], avec ses aménagements successifs, constituèrent une réponse plutôt efficace à un problème qui avait valu bien des déboires aux phalanges du IVe siècle : la fragilité des formations hoplitiques pendant les phases d'approche. De même, au XVIe siècle, il était difficile de forcer la dispersion des formations de piquiers avant le combat de près[1935], en particulier celles des Suisses et des lansquenets[1936]. Ces deux groupes comptaient sur l'ardeur et la force d'hommes de guerre expérimentés[1937], placés comme dans les phalanges macédoniennes aux postes critiques, et davantage encore sur la cohésion qu'apportait la grande profondeur de leur formation. Dès lors, on mesure mieux le poids des configurations dans l'effondrement précipité, avant l'abordage, d'une phalange « macédonienne » : il fallut un fossé à Mantinée et une attaque d'éléphants pendant son déploiement à Cynoscéphales pour voir réapparaître le vieux démon de la débâcle précipitée. Quand l'ordre de bataille n'était pas perturbé, ces phalanges arrivaient généralement, semble-t-il, au contact. Toutefois, si ces formations montraient leur résilience

[1933] Les Achéens suivirent cet exemple : Plutarque, *Vie de Philopoemen*, IX, 5, indique que leurs hoplites, lorsqu'ils adoptèrent l'armement macédonien, s'équipèrent de protection de corps et de cnémides.

[1934] De la même façon que ce fut, bien plus que l'usage de la pique, la tactique de l'ordre profond qui assura aux Confédérés suisses leurs succès militaires : C. Gaier, « L'apparition de l'infanterie suisse dans la Principauté de Liège à la fin du XVe siècle », dans C. Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, vol. 1, Bruxelles, 1995, p. 98.

[1935] Mais non impossible : ainsi des Gruériens à Cérisoles, ce qui leur attira de rudes remarques de B. de Montluc, *Commentaires*, édition C.-B. Petitot, Paris, 1822, livre II, p. 32, qui les jugea « indignes de porter armes ».

[1936] Le combat de Cérisoles en 1544, constitue un bon exemple : les lansquenets de l'Empereur, qui avait rencontré frontalement les piquiers gascons, reçurent bien malgré eux dans leurs rangs les cavaliers impériaux qui fuyaient les gendarmes français. Ces derniers suivirent le mouvement et s'engouffrèrent dans les brèches à l'arrière du régiment, abattant sans peine les lansquenets qui, dans ces postes, ne portaient pas d'armures. Les Suisses, saisissant l'occasion, chargèrent de flanc cette formation ébranlée et la dispersèrent définitivement. Le capitaine suisse H. Wildperg pouvait raconter qu'ils les avaient « traversés de part en part comme la tempête » : cité par P. Courteault, *Blaise de Montluc historien. Étude critique sur le texte et la valeur historique des Commentaires*, Genève, 1970, p. 164. Ce malheureux concours de circonstances et le triple assaut qui fut cause du massacre des lansquenets est décrit en détail par Paul Jove, *Les histoires de Paolo Iovio…*, vol. 2, Lyon, 1555, p. 862-863, et B. de Montluc, *Commentaires*, éd. C.-B. Petitot, Paris, 1822, livre II, p. 29.

[1937] Soudés par de puissants liens sociaux : A. Sablon du Corail, *Marignan, 1515*, Paris, 2015, p. 57-63, sur la *Fehde*, la « guerre privée », les violences des sociétés des cantons et les compétitions sportives qui favoriseraient les solidarités et l'émulation entre les jeunes hommes. Il y avait également un fort esprit de corps dans les régiments de lansquenets : D. Parrott, *The Business of War, op. cit*., p. 61-62. On ne peut cependant considérer les Suisses et les lansquenets comme des groupes pareillement homogènes. Ne serait-ce que géographiquement, le cadre de recrutement des lansquenets déborda la Souabe originelle pour s'étendre à de très nombreuses villes impériales, jusqu'en Gueldre : D. Parrott, *ibid.*, p. 59. L'identité culturelle n'avait pas le même poids : H. M. Möller, *Das Regiment der Landsknechte. Untersuchungen zu Verfassung, Recht und Selbstverständnis in deutschen Söldnerheeren des 16. Jahrhunderts*, Wiesbaden, 1976, p. 67-71.

pendant l'avancée et l'assaut, la rencontre et le combat frontal ne s'éternisaient que rarement, et l'engagement sur l'Olympe paraît être l'exception plutôt que la règle[1938].

Par ailleurs, si la diffusion et l'évolution de l'armement macédonien a son importance pour notre compréhension des dynamiques combattantes hellénistiques, il convient de rappeler que les combats hoplitiques ne prirent pas, loin de là, la seule forme des affrontements entre phalanges macédoniennes. De puissants États, comme la Confédération étolienne, Rhodes ou le royaume de Bithynie, n'adoptèrent jamais le nouvel armement, comme la plupart des cités de l'espace égéen. Leurs hoplites, conservant d'abord l'armement traditionnel, se munirent progressivement de *thureoi* et sans doute au IIe siècle d'*aspides* de taille réduite[1939]. Certains conservèrent le premier jusque très tardivement (fin du IIe siècle ?). Il est vraisemblable que les dynamiques des combats qui mirent aux prises des forces ainsi équipées n'étaient guère différentes de celles des combats hoplitiques de l'époque classique. Si Plutarque souligne la faiblesse des *thureophoroi* et de leur phalange dans les affrontements ouverts et frontaux, c'est en les comparant avec les performances des phalanges macédoniennes dans ces mêmes configurations[1940]. Certes, l'adoption du *thureos* par les Grecs fut motivé par sa polyvalence. On peut d'ailleurs se demander si la domination des armées royales puis fédérales dans les grands combats de force ne poussèrent pas les États plus modestes vers d'autres voies. Auraient-ils fini par privilégier la guerre « ordinaire », dans laquelle les porteurs du *thureos* montraient toute leur valeur ? Ce bouclier restait néanmoins bien adapté au combat de près[1941] : les Celtes impressionnèrent les peuples de l'espace égéen autant par leur efficacité dans les opérations de raids et de dévastation que par leurs charges et leurs pratiques singulières d'escrime, alliant notamment l'épée et le *thureos*[1942].

Cette dernière arme fut probablement, dès le milieu du IIIe siècle, celle des hoplites étoliens[1943]. On ne les voit malheureusement que rarement en action. Au siège de Médéon en

[1938] Les tactiques agressives des formations de piquiers suisses ou écossais au début du XVIe siècle se fondaient sur « *a strong element of 'do or die'* » : G. Philipps, « In the Shadow of Flodden : Tactics, Technology and Scottish Military Effectiveness, 1513-1550 », *The Scottish Historical Review* 77, 1998, p. 171-173. La décision devait très rapidement suivre le contact, car la pique perdait une grande part de son utilité si la distance nécessaire à l'escrime n'était pas respectée. Le même constat s'applique aux pratiques de la fin du IIIe siècle.

[1939] Cf. *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».

[1940] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 9, 1-2.

[1941] A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, Paris, 2009, p. 287-293 et 296 sur l'escrime celtique. Le corps à corps frontal n'était pas inconcevable pour les *thureophoroi* de l'Occident : F. Quesada Sanz, *El Armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)*, Montagnac, 1997, p. 657-662.

[1942] Sur l'impression laissée par les charges celtes sur les auteurs grecs et latins : A. Zhmodikov, « Roman Republican Heavy Infantrymen in Battle (IV-II Centuries B.C.) », *Historia* 49, 2000, p. 72-73. Il est significatif qu'aux *Théséia* d'Athènes, à la fin du IIe siècle, le maniement du *thureos* était associé à celui de la *machaira* : *IG* II² 958, II, l. 69 et 73 ; cf. G. R. Bugh, « The Theseia in Late Hellenistic Athens », *ZPE* 83, 1990, p. 23 et note 16 sur l'origine probablement celtique de cet usage.

[1943] Cf. *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».

231, les Illyriens, arrivés au secours de la place, après avoir repoussé les troupes légères et les cavaliers étoliens des hauteurs, attaquèrent les hoplites dans la plaine conjointement avec les assiégés et les « mirent rapidement en fuite », ταχέως ἐτρέψαντο[1944]. Un prompt effondrement donc, qui n'est pas sans rappeler bien des précédents. En revanche, lors d'une attaque surprise sur la cité d'Aigeira, les Étoliens qui avaient pénétré dans la place livrèrent contre les citoyens, rassemblés en urgence sur l'acropole, dépourvue d'enceinte, un dur combat frontal : « la lutte se fit au corps à corps et homme contre homme », καὶ τῆς συμπλοκῆς ἐκ χειρὸς καὶ κατ' ἄνδρα γινομένης[1945], avant le recul puis la déroute des Étoliens. On voit aussi à la fin du IIIe et au début du IIe siècle les Étoliens pratiquer le choc pendant les sièges, lors de violentes sorties[1946]. En résumé, on retrouve des dynamiques qui nous sont désormais familières[1947]. Le cas étolien rappelle qu'il ne faut pas surestimer le déséquilibre engendré par l'apparition puis la diffusion des armes macédoniennes. Les Étoliens menèrent une politique expansionniste ambitieuse sans jamais ressentir le besoin d'adopter l'armement de leurs ennemis du Nord[1948]. De fait, pour prendre des villes et des forts, pour attaquer à l'improviste, tendre des embuscades et mener les opérations militaires habituelles, nul besoin de performer dans les *parataxeis*.

Au début du IIe siècle, l'arrivée dans l'espace égéen d'une infanterie lourde allogène lors des interventions romaines donna aux combats hoplitiques de nouvelles formes. Les légionnaires et leurs alliés italiens durent combattre une arme qui les bousculait sans difficulté dans une configuration combattante qu'ils affectionnaient particulièrement : les combats ouverts et en formation. Alors que les Grecs dépourvus de l'armement et de l'ordre de bataille macédoniens s'étaient vite adaptés et évitaient généralement l'affrontement frontal contre les sarissophores, les Romains tentèrent de rivaliser dans les combats de force. Les premiers engagements ne furent en rien rassurants. Au siège d'Atrax en 198, les Macédoniens ne se contentèrent pas de combler la brèche des remparts avec un mur de sarisses : ils laissèrent les Romains s'y engager puis les chargèrent dans cet espace étroit[1949]. Leurs ennemis ne purent soutenir longtemps l'assaut et furent repoussés, non sans pertes[1950] car les décombres rendaient

[1944] Polybe, II, 3, 5-6.
[1945] Polybe, IV, 58, 7.
[1946] Tite-Live, XXXVI, 23, 1-2. Voir *supra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés ».
[1947] Ainsi lors de la bataille livrée entre les Achéens et les Argiens vers 237-235 et qui mit sans doute aux prises des deux côtés des hoplites *thureophoroi*. Plutarque, *Vie d'Aratos*, 28, 1-3, indique qu'une partie des Achéens remporta un grand succès, tuant beaucoup et avec peu de pertes lors d'une longue poursuite, tandis qu'une autre partie était rejetée dans leur camp, laissant leurs adversaires ériger un trophée.
[1948] Bien entendu, leurs panoplies restaient désavantageuses s'ils étaient amenés à combattre les Macédoniens sur un terrain qui favorisait ces derniers. En 199, près de Pharkadon en Thessalie, les Étoliens ne soutinrent pas l'assaut de la phalange antigonide sur leur camp (mal fortifié) et fuirent vers les montagnes : Tite-Live, XXXI, 42, 5-6, qui n'a malheureusement pas décrit la victoire remportée par les Achéens contre les Étoliens et les Éléens près de Messène en 209 (XXVII, 33, 5).
[1949] Tite-Live, XXXII, 17, 8. Sur l'usage régulier des phalanges macédoniennes dans les combats de brèches, une configuration souvent oubliée, voir *infra* V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues ».
[1950] Tite-Live, XXXII, 17, 4.

la fuite difficile. Cette tactique s'avérant efficace, les Macédoniens recommencèrent l'opération à chaque tentative des assiégeants[1951]. Le consul eut le vif déplaisir de constater que ses hommes et leur armement étaient inférieurs dans ce type de combat[1952]. L'épisode fut un cruel démenti à la confiance des Romains dans leurs armes[1953]. La même année, au siège de Corinthe, ils furent encore violemment repoussés par les Macédoniens de la brèche qu'ils tentaient d'investir[1954]. Il fallut l'intervention des Achéens et des hommes d'Attale pour rétablir le combat. Ce nouveau recul des Romains dans une confrontation frontale avec les Macédoniens entacha encore leur réputation guerrière[1955]. Aux piques, mieux valait opposer des piques[1956]. En 197, les Achéens surprirent à la rivière Némée l'armée d'Androsthénès, officier de Philippe V, dont la principale force résidait dans ses 1 500 hoplites macédoniens[1957]. Face à l'attaque achéenne, les alliés de ces derniers, qui n'avaient pas eu le temps de se mettre en ordre de bataille, « n'attendirent pas le premier assaut », *primum hostium impetum non tulerunt*[1958], et se débandèrent. En revanche, les Macédoniens tinrent bon et formèrent leurs rangs. Les Achéens envoyèrent contre eux les sarissophores et sur leurs flancs les fantassins légers : « les hoplites et les Peltastes (achéens) poussèrent frontalement (les Macédoniens), et ces derniers reculèrent en cédant d'abord pied à pied, puis furent enfin bousculés et tournèrent le dos, la plupart en jetant leurs armes » *clipeati caetratique a fronte urgerent, et ipsi re inclinata primo rettulere pedem, deinde impulsi terga uertunt et plerique abiectis armis*[1959]. Menacés de toute part, les hoplites macédoniens ne purent lancer leur charge et reçurent au contraire celle des Achéens qui, après un combat d'une durée indéterminée, disloqua leurs rangs et les dispersa. Au même moment, bien plus au Nord en Thessalie, sur les hauteurs de Cynoscéphales, les Romains avaient encore tenté d'aborder de front la phalange antigonide. Ils attaquèrent l'aile droite, qui avait l'avantage de la pente : « la rencontre des deux (forces) se fit avec une violence et une clameur extraordinaires », γενομένης δὲ τῆς ἐξ ἀμφοῖν συμπτώσεως μετὰ βίας καὶ κραυγῆς ὑπερβαλλούσης[1960]. Choc brutal entre des adeptes de la force, qui tourna rapidement en défaveur des Romains. Repoussés de la hauteur et poursuivis, ils furent sauvés par

[1951] Tite-Live, XXXII, 17, 15, relève que les Macédoniens n'avaient pas beaucoup d'espace à parcourir pour se retirer et charger, configuration qui facilita le maintien de leur cohésion.
[1952] Tite-Live, XXXII, 18, 1.
[1953] Sur cette assurance avant la guerre : M. Holleaux, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au IIIe siècle avant J.-C.*, Paris, 1935, p. 302. En effet, « le grand nom de la phalange ne leur imposait nullement ». Sur l'attachement des Romains à leur armement, l'adaptation de celui-ci à une tradition militaire souveraine et la supériorité qu'ils pensaient en retirer dans les combats de « force » : J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 178-183 et 189-191.
[1954] Tite-Live, XXXII, 23, 7-8.
[1955] Philoklès, officier du roi mandé par les Argiens pour chasser les garnisaires achéens, n'hésita pas à rappeler à ces derniers que les Romains avaient plié à Corinthe : Tite-Live, XXXII, 25, 7.
[1956] Au XVIIe siècle, d'aucuns considéraient que seuls des piquiers pouvaient contenir des piquiers : Montecuccoli, *Mémoires*, p. 236.
[1957] Tite-Live, XXXIII, 14, 3-4.
[1958] Tite-Live, XXXIII, 15, 9.
[1959] Tite-Live, XXXIII, 15, 11-12.
[1960] Polybe, XVIII, 25, 1.

l'intervention des éléphants, des Étoliens et des légionnaires de l'aile droite contre l'aile gauche macédonienne et le retour inopiné d'un tribun qui emmena plusieurs manipules dans le dos de la phalange.

Dans le domaine des *parataxeis*, le bilan de la deuxième guerre de Macédoine n'était que peu favorable aux légions[1961]. Ce constat invite à relativiser le vieux raisonnement téléologique, fondé sur l'analyse tardive de Polybe, mettant en avant l'inéluctabilité de la victoire du « souple » système manipulaire face aux phalanges. Loin de trouver spontanément les solutions d'un Polybe, les Romains s'entêtèrent dans une approche frontale qui leur valut de nombreux échecs et leur coûta bien des hommes[1962]. Il fallut attendre la bataille de Magnésie du Sipyle pour voir les légionnaires garder leurs distances[1963], et la troisième guerre de Macédoine pour qu'un chef militaire songeât à éviter l'engagement contre une phalange en ordre de bataille[1964]. Ce furent sans doute des réflexions tactiques tardives des hauts officiers romains que Polybe tira ses arguments dans sa célèbre comparaison de la légion et de la phalange. Approche qui semble avoir eu quelque difficulté, en vérité, à imprégner l'esprit des légionnaires et des alliés italiens. À Pydna, on essaya à nouveau de percer la phalange, sans succès. L'affaire aurait pu tourner au désastre, mais la victoire des éléphants et des cavaliers sur les ailes renversa le combat et donna l'opportunité aux fantassins de reculer en bon ordre puis de manœuvrer pour briser la formation antigonide. Plus de trois générations après Pydna, à la bataille de Chéronée en 86, les Romains s'enferrèrent comme de coutume sur une phalange macédonienne[1965].

Si l'on a pu s'étonner du conservatisme militaire des Hellènes, force est de relever qu'il n'était pas sans fondements et, qu'en la matière, les Romains ne se montrèrent longtemps guère plus subtils[1966].

[1961] Leurs tactiques de choc restaient efficaces contre des forces qui n'étaient pas armées à la macédonienne, comme les mercenaires de Nabis, rapidement mis en déroute lors d'un combat rangé livré entre Sparte et Amyclées : Tite-Live, XXXIV, 28, 8-11.

[1962] Sur cet entêtement meurtrier des légions dans l'approche frontale voir J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 200-208. Outre cette considération culturelle, il est peu probable que la faille relevée par Polybe de l'ordre de bataille macédonien apparaissait de façon aussi claire et systématique sur le terrain aux officiers romains.

[1963] Appien, *Livre Syriaque*, VI, 35.

[1964] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, XVII, 2.

[1965] Plutarque, *Vie de Sylla*, XVIII, 4-6. Heureusement pour Sylla, ses vétérans ne se débandèrent pas et ceux des réserves rétablirent la situation en concentrant leurs tirs sur les hoplites.

[1966] Pour une analyse des succès romains en Orient et les enjeux mémoriels des récits, mettant largement en avant le rôle des légionnaires, masquant celui des autres armes ou des alliés, voir *infra* Annexe 3. « Polybe, la légion et la phalange ».

IV.3. Les cavaliers et les dynamiques du choc

Il est bien connu que les cavaleries grecques du Ve et du début du IVe siècle n'étaient pas à proprement parler des armes de choc. Dans un combat ouvert, la rupture des formations adverses était généralement achevée par l'intervention des hoplites. Ce fait n'empêchait toutefois pas de nombreux cavaliers d'être lourdement armés[1967]. Ces derniers opéraient rarement seuls : ils étaient souvent accompagnés par des cavaliers ou des piétons légèrement équipés[1968]. Habituellement, ils n'engageaient pas frontalement des hoplites en ordre de bataille[1969] et attendaient plutôt de profiter de la dissémination qu'engendrait les opérations de fourrage et les marches, ou du désordre des formations[1970]. Dans ces configurations, les cavaliers étaient redoutables[1971]. Leur rôle était également de protéger les hoplites et les fantassins légers de leurs homologues adverses[1972]. Dans ces rencontres de cavalerie, on s'abordait parfois violemment et de face, deux cavaleries pouvant se traverser littéralement l'une l'autre[1973]. Néanmoins, lorsque le corps à corps menaçait de se concrétiser, l'une des deux formations tournait généralement bride avant le contact[1974]. Les dynamiques des combats de cavalerie se rapprochaient alors de celles des affrontements hoplitiques : en 382, la cavalerie olynthienne chargea celle des « Laconiens » et des Thébains et, après avoir tué l'hipparque lacédémonien et d'autres cavaliers, mit en déroute toute l'aile droite[1975]. La phalange, alignée

---

[1967] I. G. Spence, *The Cavalry of Classical Greece : A Social and Military History with Particular Reference to Athens*, Oxford, 1993, p. 59-65.

[1968] À Athènes, on connaît au Ve et au début du IVe siècle des archers à cheval qui ouvraient la voie et préparaient l'attaque des autres cavaliers : Xénophon, *Mémorables*, III, 3, 1. Ils auraient été remplacés avant les années 360 par les *hamippoi*, fantassins auxiliaires des cavaliers dont la présence est jugée indispensable par Xénophon, *L'hipparque*, V, 13. L'usage était déjà connu de certaines cités siciliennes et des Béotiens au Ve siècle : I. G. Spence, *The Cavalry, op. cit.*, p. 57-60.

[1969] Une exception peut-être en 413 devant Syracuse : Thucydide, VII, 6, 3.

[1970] I. G. Spence, *The Cavalry, op. cit.*, p. 126.

[1971] Un assaut sur des piétons en désordre provoquait presque immanquablement une panique immédiate : en 429/8, lorsqu'une armée thrace envahit la Macédoine, les cavaliers macédoniens attaquèrent leur campement : selon Thucydide, II, 100, 5, « pas un ne tenait face à ces excellents cavaliers cuirassés », οὐδεὶς ὑπέμενεν ἄνδρας ἱππέας τε ἀγαθοὺς καὶ τεθωρακισμένους. Près de Phlionte en 369, 60 cavaliers de cette cité chargèrent l'arrière-garde des Argiens et la mirent immédiatement en déroute : Xénophon, *Helléniques*, VII, 2, 4. En 364, les hommes de Pylos en Élide s'enfuirent devant la charge des cavaliers éléens : Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 26. Pour la chasse aux fourrageurs : voir *supra* III.2. « Embuscades ».

[1972] I. G. Spence, *The Cavalry, op. cit.*, p. 140-155.

[1973] A. Blaineau, « Charge de cavalerie, choc ou esquive : sur un problème rencontré dans *L'hipparque* de Xénophon », dans J.-P. Bois (dir.), *Dialogue militaire entre Anciens et Modernes*, Rennes, 2004, p. 15-23. Les formations laissaient des intervalles entre les cavaliers.

[1974] Par deux fois lors des combats autour d'Olynthe : Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 42 ; V, 3, 2. Également *Helléniques*, IV, 3, 7-8 : surpris et chargés par les cavaliers et les meilleurs hommes d'Agésilas, une partie des cavaliers thessaliens tourna immédiatement bride. Le reste fit face avec l'hipparque Polymarchos. Dès que celui-ci fut tué, la déroute fut générale. En 378, les cavaliers thébains tournèrent bride face aux cavaliers d'Agésilas alors qu'il n'était pas encore à portée de javelot ; douze furent rattrapés et tués : *Helléniques*, V, 4, 40. En 369, non loin de Sparte, les cavaliers des Thébains et de leurs alliés fuient avant le contact avec les cavaliers et les hoplites lacédémoniens : Xénophon, *Helléniques*, VI, 5, 31. Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 49, l'avait déjà remarqué.

[1975] Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 41.

à proximité, commença à se débander. Pour prévenir l'effondrement de toute l'armée, les cavaliers élymiotes de Derdas lancèrent une contre-attaque. Face à la charge, les cavaliers olynthiens, qui pensaient probablement déjà tenir la victoire, tournèrent bride sans attendre ; nombre d'entre eux furent rejoints et abattus dans la poursuite[1976].

Dans ce domaine, la création dans la première moitié du IVe siècle, par les Thessaliens puis les Macédoniens, de tactiques de choc plus élaborées représenta une innovation importante. Arrien indique en effet, que les Macédoniens utilisaient depuis le règne de Philippe une formation en coin[1977]. Les mécanismes de la charge d'une telle entité restent cependant assez obscurs, et plusieurs restitutions ont été proposées. Selon M. M. Markle, pour que la tactique du coin fonctionne, il aurait fallu que chaque cavalier tuât de sa lance un opposant pour libérer l'espace dans lequel pourrait ensuite s'engouffrer le cheval. L'arrivée des autres cavaliers agrandirait progressivement la brèche en répétant le procédé, jusqu'à ce que les cavaliers aient traversé la ligne ennemie[1978]. Le scénario et la mécanique sont beaucoup trop théoriques pour être réalistes. Il faudrait supposer que les cavaliers ne rataient jamais leurs coups, et que chaque coup tuait un adversaire, ce qui est hautement improbable[1979]. M. A. Sears et C. Willekes ont montré que la formation en coin des cavaliers macédoniens (et par extension, le rhombe des Thessaliens[1980]) s'était probablement adaptée à l'instinct grégaire des chevaux[1981]. Reprenant la hiérarchie des hardes, elle aurait permis de placer sur la pointe (ou les angles du rhombe) les animaux dominants qui devaient entraîner les autres dans leur sillage[1982]. Sur les chevaux les plus impétueux et en tête de la formation étaient les officiers[1983]. Leur rôle était essentiel pour la manœuvre comme le combat : c'était à eux, si cela était

[1976] Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 42.
[1977] Arrien, *L'art tactique*, XVI, 6. Cf. J. E. Lendon, « Cavalry formations in the Greek Tactical Tradition », dans N. V. Sekunda et A. Noguera Borel (éd.), *Hellenistic Warfare* I, Valence, 2011, p. 99-114, et p. 105-108 sur la transformation du coin macédonien sous Alexandre, peut-être après Gaugamèles.
[1978] M. M. Markle, « The Macedonian Sarissa, Spear, and Related Armor », *AJA* 81, 1977, p. 339. I. G. Spence, *The Cavalry, op. cit.*, p. 108-109, reprend ce modèle mais suppose que les cavaliers effectuaient ce type d'action à une vitesse réduite.
[1979] À titre de mise en garde, on peut rappeler qu'aux XVe et XVIe siècles les cavaliers pratiquant la lance couchée commettaient de nombreuses maladresses et rataient bien souvent leurs adversaires. Ils disposaient pourtant d'un arrêt de cuirasse et d'une selle haute facilitant leur stabilisation. « Erreur d'appréciation des distances, perte de temps au moment de 'coucher le bois', écart inattendu de la monture ou, simplement, réflexe de peur quelques secondes avant le contact expliquent ces échecs » (C. Gaier, « À la recherche d'une escrime défensive de la lance chevaleresque : Le 'coup de fautre' selon Gislebert de Mons (1168) », dans C. Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval,* Bruxelles, 1995, p. 70). À n'en pas douter, les cavaliers du IVe siècle devaient également manquer de nombreux coups.
[1980] Selon la tradition rapportée par Arrien, *L'Art tactique*, XVI, 3, les Thessaliens l'auraient développé sous Jason de Phères. Voir J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 98-102.
[1981] M. Sears et C. Willekes, « Alexander's Cavalry Charge at Chaeronea, 338 BCE », *The Journal of Military History* 80, 2016, p. 1031-1034.
[1982] Pour d'autres réflexions sur les caractéristiques des chevaux employés par les Macédoniens, voir C. Willekes, « Equine Aspects of Alexander the Great's Macedonian Cavalry », dans T. Howe, E. E. Garvin et Gr. Wrightson (éd.), *Greece, Macedon and Persia*, Oxford, 2015, p. 47-58.
[1983] Arrien, *L'Art tactique*, XVI, 7.

nécessaire, de pénétrer de force dans une formation adverse. L'opération demandait une témérité peu commune et une grande dextérité pour porter le coup de lance[1984]. Le cheval lui-même aurait pu devenir une arme, ou plutôt un bélier : selon M. A. Sears et C. Willekes, rien n'interdit de penser que le choc physique était une réalité[1985]. Toutefois, si l'on a sans doute sous-estimé la capacité des chevaux à accepter le choc frontal, il ne pouvait être systématique, car le problème ne relève pas tant de l'instinct des chevaux que du « cœur » des hommes[1986]. La charge devait avant tout briser la volonté de l'adversaire, le forcer à ouvrir des espaces dans lesquels les chevaux pourraient s'engouffrer, et lui faire tourner le dos avant l'abordage[1987]. Le coin macédonien ou le rhombe thessalien facilitait grandement l'opération. En effet, les ordres de batailles antérieurs ne permettaient pas de concentrer l'effort des charges sur un point précis. Les formations en pointe, ne frappant qu'un petit espace, demandaient aux quelques défenseurs qui se trouvaient sur la trajectoire, seuls exposés, une ténacité et un sens du devoir exceptionnels[1988]. Arrien écrivait ainsi que « le front qui se termine en pointe offre de briser facilement toute formation ennemie », καὶ τὸ μέτωπον ἐς ὀξὺ ἀπολῆγον εὐπετῶς πᾶσαν τάξιν πολεμίαν διακόπτειν παρέχει[1989]. De telles charges pouvaient provoquer la création instinctive d'une brèche dans le dispositif adverse. D'autant que l'éventualité de la collision physique devait amplifier leur force émotionnelle. Car elle restait vraisemblablement une option : les cavaliers les plus audacieux pouvaient encore espérer que la violence du choc, le renversement du premier rang, ferait céder un adversaire obstiné. Si la collision ne suffisait pas à emporter la décision, les meneurs se trouvaient en grand danger[1990].

Cette tactique agressive fut rudement mise à mal sur les bords du Granique. Bien qu'Alexandre ait détaché en avant ses cavaliers légers pour préparer l'assaut et protéger son avancée dans le fleuve[1991], l'effort fut insuffisant et les cavaliers perses tinrent leurs positions.

[1984] Contrairement à ce qui a été parfois défendu, les cavaliers avaient une assez bonne stabilité sur les terrains non accidentés : I. G. Spence, *The Cavalry, op. cit.*, p. 43-45. Mais il ne faut pas amplifier démesurément l'efficacité de ce coup de lance. Au XVIe siècle, certains n'hésitaient pas à afficher un fort scepticisme quant à l'efficacité des charges des hommes d'armes, pourtant alors au sommet de leur perfectionnement technologique. Ainsi, pour Fr. de la Noue, la lance « ne tue personne ; & il y a du miracle quand quelqu'un l'est de la lance ; mais il peut blesser les chevaux : & quant au choc, il est souvent peu vigoureux », cité par H. Drévillon, *L'Individu et la Guerre. Du chevalier Bayard au Soldat inconnu*, Paris, 2013, p. 42.

[1985] M. A. Sears et C. Willekes, « Alexander's Cavalry », *loc. cit*., p. 1029-1030. Un cheval peut être dressé pour ne pas craindre la lance. Les phalanges hoplitiques traditionnelles n'étaient pas hérissées de piques.

[1986] L'expression est de M. de Saxe, reprise par Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 3, 66 et 73.

[1987] I. G. Spence, *The Cavalry, op. cit.*, p. 107.

[1988] La formation en coin utilisée au début du IIe siècle par les Celtibères suivait le même principe, mais pour des combats à pied : Tite-Live, XL, 40, 3. Voir les bonnes remarques de A. K. Goldsworthy, *The Roman Army at War, 100 BC-AD 200*, Oxford, 1998, p. 206, sur l'effet émotionnel de formations de ce type et les ouvertures instinctives qu'elles pouvaient créer dans le dispositif adverse.

[1989] Arrien, *L'Art tactique*, XVI, 7, traduction P.-O. Leroy.

[1990] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 134, explique que les cavaliers tiennent généralement à attaquer sur un front égal, pour ne pas se retrouver pris entre deux ennemis. Le coin exigeait une rupture rapide de l'adversaire frappé par la pointe puis, par contagion, de toute la ligne ennemie. Sinon, c'était l'encerclement et la mort.

[1991] Arrien, *Anabase*, I, 14, 6 et 15, 1.

Établis sur la rive du fleuve, ils purent jeter impunément un grand nombre de javelots tandis que les premiers cavaliers macédoniens approchaient[1992]. Ce tir concentré ne put empêcher la première *ilè* des Compagnons d'arriver au corps à corps[1993]. Mais l'eau et la pente empêchèrent la charge et ruinèrent l'effet du choc ; il fallut combattre de près et arrêté[1994]. Rapidement, les Macédoniens au contact furent tués et les survivants tournèrent bride pour rejoindre Alexandre qui arrivait à leur secours[1995]. Le roi lança un nouvel assaut dont il prit la tête. Macédoniens et Perses se livrèrent à nouveau un dur combat au corps à corps sur la berge[1996]. La description d'Arrien est confuse, mais il semble que des espaces finirent par s'ouvrir[1997] ; Alexandre put s'engager plus avant avec quelques Compagnons[1998] et, après un court mais violent engagement, ils mirent en déroute les cavaliers achéménides. Si le récit exalte la force et le courage des Compagnons, en cette circonstance, ce fut surtout la présence de fantassins légers, archers et Agrianes, mêlés aux cavaliers, qui leur conféra un puissant avantage[1999]. Ce type d'affrontement n'était cependant pas celui que les Compagnons attendaient : la charge devait être le moment décisif. À Issos, sur l'aile droite macédonienne, malgré le passage du fleuve, elle fit céder les Perses : « dès qu'on en arriva au corps à corps, les hommes positionnés sur l'aile gauche de l'armée perse s'enfuirent », εὐθὺς γὰρ ὡς ἐν χερσὶν ἡ μάχη ἐγένετο, τρέπονται τοῦ Περσικοῦ στρατεύματος οἱ τῷ ἀριστερῷ κέρᾳ ἐπιτεταγμένοι[2000]. Arrien montre le roi et ses Compagnons à la tête de l'attaque, se jetant « les premiers » dans le fleuve et comptant sur une charge rapide, au pas de course (δρόμῳ), pour terrifier l'adversaire[2001]. Le souffle épique qui se dégage du texte d'Arrien a laissé certains chercheurs sceptiques[2002]. Il faut bien entendu faire la part de l'épopée : Alexandre est en tête et avec sa personne se confondent en fait l'ensemble

[1992] Arrien, *Anabase*, I, 15, 1-2.
[1993] A. M. Devine, « Demythologizing the Battle of the Granicus », *Phoenix* 40, 1986, p. 273-274 a tenté d'expliquer cette première charge d'une partie des Compagnons en supposant une feinte : l'attaque devait être suivie d'une fausse retraite pour attirer les Perses hors de leurs positions. L'hypothèse n'est pas nécessaire : les *ilai* pouvaient attaquer séparément. Alexandre a éprouvé la résistance de l'adversaire avec la charge d'un escadron tout en gardant auprès de lui la majeure partie de sa force de frappe.
[1994] Arrien, *Anabase*, I, 15, 2-3.
[1995] Arrien, *Anabase*, I, 15, 3. Il y eut deux assauts des cavaliers macédoniens. Il ne fait aucun doute que la première attaque sur la rive fut repoussée : « (ces cavaliers macédoniens) tournèrent bride vers Alexandre qui approchait », πρὸς Ἀλέξανδρον πελάζοντα ἀπέκλιναν. Aussi n'est-il pas surprenant qu'Arrien distingue ceux qui tombèrent dans ce « premier assaut » (25 compagnons, de l'*ilè* de Socrate) des autres pertes.
[1996] Arrien, *Anabase*, I, 15, 4-6.
[1997] Ce fut un moment de grande confusion, les formations ne pouvant être maintenus : Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XVI, 3.
[1998] Arrien, *Anabase*, I, 15, 7-8.
[1999] Arrien, *Anabase*, I, 16, 1. Les Perses avaient rejeté toute leur infanterie sur les hauteurs, derrière les cavaliers.
[2000] Arrien, *Anabase*, II, 10, 4.
[2001] Arrien, *Anabase*, II, 10, 3. Arrien indique également que la manœuvre devait diminuer le temps d'exposition aux flèches des Perses.
[2002] Ainsi N. G. L. Hammond, « Alexander's Charge at the Battle of Issus in 333 B.C. », *Historia* 41, 1992, p. 402, avance que la charge de cavalerie serait improbable car « *a cavalry force did not deliver a frontal attack on a hoplite line in formation* ». N. G. L. Hammond, *ibid*., p. 403-404 pour la bibliographie sur cette charge. Arrien présente Alexandre à cheval, παριππεύων, haranguant ses hommes avant la charge. Rien n'indique qu'il ait ensuite démonté, comme le pense N. G. L. Hammond.

des hommes de l'aile droite[2003], selon un procédé littéraire bien connu dans la littérature de guerre[2004]. En réalité, l'ensemble des *ilai* et des fantassins légers de l'aile participèrent à la charge, ainsi sans doute que l'extrémité de la phalange macédonienne[2005]. Ce fut ce mouvement massif, accompagné de nombreux projectiles, qui épouvanta les Perses. L'effet de masse complétait la dynamique du choc.

Encore à Gaugamèles[2006], la charge combinée, toujours au pas de course[2007], de la cavalerie menée par Alexandre et de l'aile droite de la phalange macédonienne[2008] provoqua la débandade du centre de l'armée perse. Comme à Issos, il s'agissait d'un grand mouvement, associant l'écran d'infanterie légère qui précédait les Compagnons[2009], la moitié des *taxeis* de la phalange et les cavaliers lourds[2010]. « Pendant peu de temps, le combat se livra au corps à corps », καὶ χρόνον μέν τινα ὀλίγον ἐν χερσὶν ἡ μάχη ἐγένετο, et les Perses cédèrent « quand les cavaliers d'Alexandre et Alexandre lui-même les pressèrent durement, en les bousculant et en frappant leurs visages de leurs *xystoi*, alors que la phalange macédonienne, en formation compacte et hérissée de sarisses les chargeait déjà », ὡς δὲ οἵ τε ἱππεῖς οἱ ἀμφὶ Ἀλέξανδρον καὶ αὐτὸς Ἀλέξανδρος εὐρώστως ἐνέκειντο ὠθισμοῖς τε χρώμενοι καὶ τοῖς ξυστοῖς τὰ πρόσωπα τῶν Περσῶν κόπτοντες, ἥ τε φάλαγξ ἡ Μακεδονικὴ πυκνὴ καὶ ταῖς σαρίσσαις πεφρικυῖα ἐμβεβλήκει ἤδη αὐτοῖς[2011]. Texte épique et donc problématique : il semble d'ailleurs que la charge des cavaliers n'avait pas eu son plein effet, n'obtenant pas la débâcle des formations perses avant l'abordage. Mais le combat frontal ne s'éternisa pas : l'arrivée au contact de la phalange força bien vite l'effondrement. L'affaire était déjà entendue, le Grand Roi en fuite avec la majorité de ses hommes, lorsque les Compagnons, de retour de la poursuite, tombèrent

[2003] Alexandre était néanmoins probablement à la tête du coin formé par l'un des *ilai*, en tant que chef de cette unité, au poste le plus dangereux et donc le plus honorable, attendu pour le roi : J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 133-137.
[2004] J. E. Lendon, « Battle Description in the Ancient Historians, Part I : Structure, Array and Fighting », *G&R* 64, 2017, p. 45 et 50-51.
[2005] Quinte-Curce, III, 9, 7-8, indique que les frondeurs, les archers, les Thraces et les Crétois étaient « en avant de la ligne de bataille », *ante hanc aciem*. N. G. L. Hammond, « Alexander's Charge », *loc. cit*., p. 398, repousse le témoignage « *for in phalanx warfare hoplites engaged immediately* » et parce que le même Quinte-Curce place la phalange *in fronte*. Il convient de ne pas confondre la position de la phalange formant la ligne principale, l'*acies*, et à ce titre sur le front de bataille, et les troupes légères avancées en avant de cette ligne, *ante*. Par ailleurs, des tirs de préparation avant la charge hoplitique n'avaient rien d'anormal : R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 96-102.
[2006] On suit ici, pour le déroulement controversé de cette bataille, le tableau dressé par A. M. Devine, « Grand Tactics at Gaugamela », *Phoenix* 29, 1975, p. 374-385, qui s'appuie surtout sur le récit d'Arrien.
[2007] Il peut paraître surprenant que la phalange macédonienne charge au pas de course. Rappelons que la phalange achéenne se déploya au pas de course à Mantinée après la victoire lacédémonienne sur l'aile gauche : Polybe, XI, 15, 2. Les corps de la phalange ont probablement couru pour suivre les cavaliers, puis ralenti pour reformer leurs rangs avant d'arriver sur l'adversaire.
[2008] Tous les *taxeis* devaient se porter à l'assaut mais ceux de l'aile gauche furent arrêtés par l'attaque de l'aile droite perse. À la jonction des deux ailes, Simias et son unité ne suivirent pas le mouvement de l'aile droite de la phalange, créant une brèche au centre, dans laquelle s'engouffrèrent les cavaliers perses et indiens qui se jetèrent sur les bagages des Macédoniens : Arrien, *Anabase*, III, 14, 4 et A. M. Devine, « Grand Tactics », *loc. cit*., p. 381.
[2009] A. M. Devine, « Grand Tactics », *loc. cit*., p. 379. R. E. Gaebel, *Cavalry Operations in the Ancient Greek World*, Norman, 2002, p. 180-181.
[2010] Arrien, *Anabase*, III, 14, 2.
[2011] Arrien, *Anabase*, III, 14, 3.

sur un corps de cavaliers qui se retirait en bon ordre. Les Compagnons chargèrent, mais leurs adversaires ne plièrent pas ; les deux formations s'interpénétrèrent en une rude mêlée : « les Barbares, rangés en profondeur et en formation de combat, se retournèrent et, rencontrant front contre front les hommes d'Alexandre, attaquèrent sans lancer de javelots ni manœuvres des chevaux, ce qui est l'usage dans les combats de cavalerie, mais chacun cherchant à briser tout ce qui s'opposait à lui », ἐς βάθος τε γὰρ οἷα δὴ ἰληδὸν τεταγμένοι ἀνέστρεφον οἱ βάρβαροι καὶ ἀντιμέτωποι τοῖς ἀμφ᾽ Ἀλέξανδρον ξυμπεσόντες οὔτε ἀκοντισμῷ ἔτι οὔτ᾽ ἐξελιγμοῖς τῶν ἵππων, ἥπερ ἱππομαχίας δίκη, ἐχρῶντο, ἀλλὰ διεκπαῖσαι πᾶς τις τὸ καθ᾽ αὑτόν[2012]. La lutte s'acheva probablement à l'arrivée de corps de la phalange[2013]. Ce combat aurait provoqué la mort de soixante Compagnons[2014]. Il fut le plus âpre engagement de cavalerie de la bataille (ἱππομαχία καρτερωτάτη) et fait ressortir, par contraste, ce que furent les autres affrontements de cavaliers en ce jour : des « caracoles »[2015] accompagnées de lancers de javelots[2016] ou des effondrements rapides.

Les armes des Macédoniens, et en particulier leurs grandes lances de cavalerie, les *xystoi*, firent forte impression dans ces affrontements[2017]. Après Issos, le Grand Roi aurait fait fabriquer en prévision de la prochaine bataille des *xystoi* et des épées en grand nombre[2018], pensant que les cavaliers macédoniens devaient leur victoire à leur armement[2019]. Toutefois, on se tromperait en attribuant à cette seule donnée technique les succès des charges macédoniennes d'Issos et de Gaugamèles. Les huit *ilai* des Compagnons[2020] combattaient rarement seuls : ils étaient généralement accompagnés et soutenus par des fantassins armés légèrement qui devaient harceler l'adversaire avant la charge. Leurs tirs pouvaient occasionner désordre et blessures avant l'assaut décisif. Prenant pour cible un ennemi échaudé et potentiellement désorganisé, les

[2012] Arrien, *Anabase*, III, 15, 2.
[2013] Selon Arrien, *Anabase*, III, 15, 2, Koinos fut blessé lors de cet engagement (par une flèche selon Quinte-Curce, IV, 16, 25). Il est fort difficile d'imaginer qu'il ait abandonné sa *taxis*, les chefs des corps de la phalange restant, pendant les combats, auprès de leurs unités (comme Simias : Arrien, *Anabase*, III, 14, 4). Certains *taxeis* de la phalange auraient donc fini par rejoindre ce combat de cavalerie.
[2014] Arrien, *Anabase*, III, 15, 1-2 ; Quinte-Curce, IV, 16, 20-25.
[2015] Voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».
[2016] Sur la droite d'Alexandre, le combat livré par les cavaliers mercenaires de Ménidas, les *prodromoi* et les Péoniens, dura jusqu'à la victoire d'Alexandre au centre : A. M. Devine, « Grand Tactics », *loc. cit*., p. 379 et note 12. À l'aile gauche, les cavaliers grecs sous les ordres de Parménion livrèrent également une lutte défensive et de retardement. R. Strootman, « Alexander's Thessalian Cavalry », *Talanta* 42-43, 2010-2011, p. 61 a rappelé l'utilité du rhombe dans les manœuvres défensives. Selon Quinte-Curce, IV, 16, à l'annonce de la victoire sur la droite, Parménion aurait fait charger la cavalerie thessalienne pour transformer la retraite perse en débandade.
[2017] Pour leur effet au Granique : Arrien, *Anabase*, I, 15, 5 et 16, 1. D'une longueur comprise entre 2 et 3 mètres, elles étaient saisies à une main : cf. *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses ».
[2018] Signe qu'il pensait alors que les Macédoniens avaient dû leur succès à leurs cavaliers. Pour Quinte-Curce, III, 11, 1, le Grand Roi estimait avant Issos que la phalange macédonienne était la plus grande menace.
[2019] Diodore, XVII, 53, 1.
[2020] Arrien, *Anabase*, III, 11, 8 ; selon la reconstruction de J. Rzepka, « The Units of Alexander's Army and the District Divisions of Late Argead Macedonia », *GRBS* 48, 2008, p. 46-52, six unités territoriales de Compagnons et l'*ilè basilikè* qui à Gaugamèles aurait été divisée en deux unités.

cavaliers lourds achevaient de le disperser[2021]. Ces derniers conservaient bien entendu le premier rôle dans les textes comme dans les images. Du choc idéal des Compagnons, on a une représentation : la « mosaïque d'Alexandre » à Pompéi[2022] montre le roi en tête du coin, suivi de près par le reste de son *ilè*. Il est arrivé au bout de sa charge et a donné son coup de lance, transperçant un cavalier dont le cheval, à terre, a déjà été touché, sans doute par un javelot. Il n'y a ici pas eu de véritable choc physique entre les chevaux : celui d'Alexandre s'est cabré et a arrêté sa course. En face des Macédoniens, pas un ne résiste. Aucun cavalier perse ne menace réellement de son arme l'ennemi ; ils essaient de fuir, fuient ou restent interdits devant le chaos de la situation. Ce que la mosaïque représente, c'est un effondrement, une panique qui se lit jusque dans le regard terrifié des Perses. Que ce moment particulier ait attiré et inspiré les artistes n'a rien de surprenant, car il figure au mieux la victoire, valorise le courage d'Alexandre et permet la mise en scène de la fuite du Grand Roi. Le roi macédonien vainc par la force : il fait tourner le dos à ses adversaires.

L'arme de choc d'Alexandre ne mourut pas avec lui. Les subdivisions tactiques et les pratiques du temps d'Alexandre furent maintenues par les Diadoques[2023], comme sans doute aussi les formations. À la bataille de Gaza en 312, si l'on en croît Diodore, les cavaliers lourds de Ptolémée et de Démétrios se livrèrent ainsi un rude combat au corps à corps[2024], action si vive qu'il y aurait même eu, selon l'auteur, deux charges[2025]. Un résultat plutôt rare car on cherchait toujours, dans l'idéal, à faire céder son ennemi au premier choc[2026].

Ces cavaleries de charge disparurent progressivement, dans l'espace égéen, entre la fin du IVe et le milieu du IIIe siècle. Pourquoi renoncer au choc, à cette pratique qui avait tant servi Alexandre ? On peut avancer plusieurs hypothèses. M. B. Hatzopoulos et P. Juhel ont suggéré une explication militaire : la diffusion de l'armement macédonien dans les infanteries des Diadoques aurait rendu la charge frontale des cavaliers contre les piétons fort difficile[2027]. Elle

[2021] De même au XVIIe siècle on préparait généralement la charge de la cavalerie lourde : J. Cruso, *Militarie Instructions for the Cavallrie*, Cambridge, 1632, p. 99, explique que la cavalerie peut charger immédiatement des fantassins ennemis surpris ou en désordre. Si les fantassins sont en ordre de bataille, et en nombre sensiblement égal aux cavaliers, alors il ne faut les charger qu'après un harcèlement de préparation des arquebusiers à cheval et des dragons.

[2022] Inv. 10 020, Museo Archeologico Nazionale, Naples.

[2023] S. Scheuble-Reiter, « Zur Organisation und Rolle der Reiterei in den Diadochenheeren. Vom Heer Alexanders des Großen zum Heer Ptolemaios' I. », dans H. Hauben et A. Meeus (éd.), *The Age of the Successors and the Creation of the Hellenistic Kingdoms (323-276 B.C.)*, Louvain, 2014, p. 484-494.

[2024] Sur bataille de Gaza et en particulier les unités de cavalerie en présence : S. Scheuble-Reiter, « Zur Organisation und Rolle der Reiterei », *loc. cit*., p. 481-483.

[2025] Diodore, XIX, 83, 5. La charge et le combat avec les *xystoi* est suivi d'une deuxième charge et d'un engagement à l'épée. Succession fort schématique qui invite à la prudence : Diodore semble ici plus intéresser par le rendu littéraire que par le compte rendu précis du combat.

[2026] À Ipsos, les cavaliers de Démétrios mirent rapidement en déroute, apparemment en une charge, ceux d'Antiochos, fils de Séleucos : Plutarque, *Vie de Démétrios*, XXIX, 3.

[2027] M. B. Hatzopoulos et P. Juhel, « Four Hellenistic Funerary Stelae from Gephyra, Macedonia », *AJA* 113, 2009, p. 432, note 63. Il faudrait ajouter la menace posée à ces cavaliers par les éléphants.

pouvait également paraître dangereuse et incertaine dans un combat contre des cavaliers pareillement organisés et équipés. En outre, les affrontements de cavalerie de cette période firent intervenir de façon massive les cavaliers de l'ancien Empire achéménide[2028] qui utilisaient régulièrement des armes de jet[2029], comme le *palton* perse, une lance en cornouiller qui pouvait être lancée[2030]. Les Macédoniens auraient, à leur contact et à celui de cavaliers spécialisés comme les Tarentins, fait évoluer leurs pratiques. Les javelots et autres projectiles restaient des armes redoutables, notamment contre les chevaux[2031]. Surtout, il pouvait apparaître à certains superflu d'entretenir une cavalerie de choc qui se révélait principalement en bataille rangée. Les cavaliers armés de javelots puis dans le courant du IIIe siècle de boucliers[2032], mieux protégés et capables de frapper à distance, étaient de tout aussi redoutables chasseurs et possédaient un équipement bien adapté aux accrochages[2033]. Mais une autre explication pourrait prendre en considération les problèmes de remonte[2034] : les guerres d'Alexandre puis des Diadoques firent périr un très grand nombre de chevaux[2035]. Or, trouver des montures aptes à mener les violentes charges qu'exigeaient les tactiques de choc[2036] du coin ou du rhombe ne devait pas être une mince affaire[2037]. La reprise régulière des guerres et des

[2028] Dès 322, pour leur campagne en Arménie, les Macédoniens cherchèrent à renforcer leur cavalerie avec le recrutement massif de cavaliers cappadociens. Eumène en aurait rassemblé 6 300 : Plutarque, *Vie d'Eumène*, IV, 3, 3-4. Sur cette campagne et les besoins de l'armée en chevaux et cavaliers : E. M. Anson, *Eumenes of Cardia. A Greek among Macedonians*, Leyde, 2004, p. 79-81. Pour l'usage des javelots : fragment PSI XII, n° 1284, à propos de la dernière phase de la bataille entre les forces d'Eumène et celles de Cratère et de Néoptolème (pour cette attribution, cf. E. M. Anson, *Eumenes of Cardia*, *op. cit*., p. 106, note 103).

[2029] Pratique qu'il convient de ne pas généraliser. Comme celui de la majorité des cavaliers grecs du IVe siècle, leur équipement permettait de combattre à la fois de loin et de près. Sur l'équipement de la cavalerie perse : Ch. Tuplin, « All the King's Horse : in search of Achaemenid Persian cavalry », dans M. Trundle et G. G. Fagan (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 100-182, en particulier p. 164-171.

[2030] A. Nefedkin, « The *lonchophoroi* horsemen in the Hellenistic period », dans J.-Chr. Couvenhes, S. Crouzet et S. Péré-Noguès (dir.), *Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen*, Bordeaux, 2013, p. 171-174. Le terme *paltos* fut naturellement traduit en grec λόγχη, appellation des lances hybrides.

[2031] Voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».

[2032] Voir *infra* II.3. « Les champions de la ruse ».

[2033] Les Numides possédaient un armement comparable : Strabon, XVII, 3, 7. Ils étaient craints pour leurs compétences de chasseurs dans les déroutes (Polybe, III, 116, 7-8) et les embuscades (Polybe, X, 32, 3).

[2034] Problème qui s'est posé dans de nombreux conflits : C. Gillmor, « The 791 Equine Epidemic and its Impact on Charlemagne's Army », *Journal of Medieval Military History* 3, 2005, p. 23-45 sur l'épizootie chevaline qui limita pendant plusieurs années les campagnes militaires carolingiennes. Pour les problèmes de remonte aux époques plus récentes, voir notamment G. Robinson, « Horse Supply and the Development of the New Model Army, 1642–1646 », *War in History* 15, 2008, p. 121-140 ; P. Cyr, « Davout, l'organisateur véritable de l'armée de 1815 », *Napoleonica. La revue* 12, 2013, p. 35-38 ; G. Phillips, « Writing Horses into American Civil War History », *War in History* 20, 2013, p. 167-168.

[2035] Le nombre de chevaux tués au combat pouvait fortement excéder celui des hommes. À propos de la bataille de Gaugamèles, Arrien, *Anabase*, III, 5, 12, indique un rapport de 1 pour 10 entre les pertes en hommes et en chevaux. Cf. Chr. Chandezon, « Chevaux et remonte dans la cavalerie d'Alexandre », dans A. Gardeisen et Chr. Chandezon (éd.), *Équidés et bovidés de la Méditerranée antique. Rites et combats. Jeux et savoirs*, Lattes, 2014, p. 162-163.

[2036] C. Willekes, « Equine Aspects », *loc. cit*., p. 55-56. Et d'autres pratiques des corps à corps de cavalerie, comme les coups d'épaule donnés par les chevaux à leurs congénères : R. E. Gaebel, *Cavalry Operations, op. cit.*, p. 167.

[2037] Philippe II augmenta considérablement les effectifs de la cavalerie macédonienne : M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 32-33 et J. Rzepka, « The Units of Alexander's Army », *loc. cit*., p. 50-52, passés sous son règne de 600 à 1 800 cavaliers (sans compter les Thessaliens). Le roi était attentif aux montures : Justin, IX, 2, rapporte que Philippe aurait ramené de Scythie 20 000 juments poulinières. Selon Diodore, XVII, 17, 4-5,

opérations jusqu'à la fin du IVe siècle ne laissa que peu de répit aux cheptels pour se reconstituer. En conséquence, la pénurie n'aurait fait qu'empirer avec le temps et le prolongement des conflits[2038]. Les sources littéraires ont conservé la trace de difficultés d'approvisionnement en montures. Obtenir des chevaux dressés pour le combat devint même l'objectif de certaines campagnes. Ainsi, au début de l'été 320, après avoir affronté et vaincu l'armée de Cratère et de Néoptolème, les forces d'Eumène s'emparèrent des hardes royales[2039] qui pâturaient dans le massif de l'Ida en Troade[2040]. En plus des considérations tactiques[2041], Eumène souhaitait renforcer ses effectifs de cavaliers pour faire contrepoids aux piétons macédoniens dans sa propre armée[2042]. Antigone, durant sa campagne en Iran contre le précédent, procéda en Médie à d'importantes levées de chevaux pour remplacer ses pertes[2043]. Les guerres postérieures des Diadoques ne furent probablement pas moins meurtrières[2044]. Pour maintenir des effectifs importants, on aurait utilisé des animaux moins imposants, demandant en retour une adaptation tactique[2045], car on ne pouvait aligner, du moins dans les formations en coin et en rhombe, des chevaux de taille fort différente[2046]. Certes, les cheptels eurent le

certains cavaliers macédoniens de l'armée d'Alexandre montaient des chevaux thessaliens ; cf. Chr. Chandezon, « Chevaux et remonte », *loc. cit*., p. 160-161. Voir A. Blaineau, *Le Cheval de guerre en Grèce ancienne*, Rennes, 2015, p. 82-83 et p. 74-81 sur les élevages thessaliens). Selon Arrien, *L'art tactique*, XVI, 6, on racontait que les Scythes étaient à l'origine de la formation en coin. Les Thessaliens et leurs chevaux maîtrisaient le rhombe depuis Jason de Phères. Il serait donc logique que Philippe ait prélevé des animaux auprès de ces peuples. Il s'agissait sans doute de grands chevaux. Pour cette spécificité des chevaux thessaliens : A. Blaineau, *Le Cheval de guerre*, *op. cit.*, p. 79-81.

[2038] Chaque Diadoque, « athlète sorti de la palestre d'Alexandre », ἐκ τῆς Ἀλεξάνδρου παλαίστρας ἠθληκότι (Plutarque, *Vie de Démétrios*, V, 2) et formé à ses tactiques, renforça ses forces de cavalerie quand il en eût l'occasion. Séleucos, dès qu'il récupéra la Babylonie, s'empressa d'acheter des chevaux et de faire monter les hommes qui en étaient capables : Diodore, XIX, 91, 5.

[2039] Cette réserve de montures aurait été créée par les Achéménides selon A. Ellis-Evans, *The Kingdom of Priam. Lesbos and the Troad between Anatolia and the Aegean*, Oxford, 2019, p. 114-117, et c'est cette cavalerie locale qui aurait servi sous les ordres de Memnon au Granique. À l'appui de cette interprétation, on peut rappeler le témoignage iconographique du sarcophage mis au jour à Çan, juste au Nord du massif de l'Ida et de la vallée du Scamandre.

[2040] Plutarque, *Vie d'Eumène*, VIII, 3-4. Au moment de quitter Nora, Eumène s'assura de disposer de montures en nombre en échangeant ses otages cappadociens contre des chevaux : Plutarque, *Vie d'Eumène*, XII, 5.

[2041] Cf. A. Ellis-Evans, *The Kingdom of Priam, op. cit.*, p. 111-113, note 8 p. 112-113 pour les besoins en chevaux d'Eumène.

[2042] Plutarque, *Vie d'Eumène*, IV, 2-4.

[2043] Diodore, XIX, 20, 2-4.

[2044] Diodore, XIX, 80, 2 : peu avant la campagne de Gaza en 312, Démétrios perdit de nombreux chevaux dans des marches forcées.

[2045] Les chevaux numides, particulièrement adaptés pour les poursuites et les harcèlements, étaient petits : Strabon, XVII, 3, 7. Comme, au XIVe siècle, les chevaux des *hobelars* anglais : G. Baker, « Investigating the Socio-Economic Origins of English Archers in the Second Half of the Fourteenth Century », *Journal of Medieval Military History* 12, 2014, p. 182-183. Aux XVIe et XVIIe siècles, les reîtres avaient un avantage économique sur les hommes d'armes : ils pouvaient monter des chevaux de moindre qualité, ne pratiquant pas les exigeantes charges à la lance couchée des seconds. Voir Fr. Chauviré, *Histoire de la cavalerie*, Paris, 2013, p. 70-71.

[2046] Le respect des alignements, essentiel au maintien de la cohésion d'une unité, forçait encore au début du XIXe siècle au déploiement de chevaux de taille équivalente, ayant une battue comparable : J.-Fr. Brun, « Le cheval dans la Grande Armée », *Revue historique des armées* 249, 2007, p. 47. Dans certaines cavaleries grecques du IVe siècle, aux formations plus lâches, il était habituel de voir dans une même unité des chevaux lents, d'autres rapides : Xénophon, *L'hipparque*, VIII, 12-14 et 25, intègre cette donnée dans ses réflexions tactiques.

temps de se reconstituer dans la première moitié du IIIe siècle[2047], mais le changement était alors déjà entériné. En l'état de la documentation, on se montrera fort prudent. L'abandon des formations de choc n'est pas daté avec précision. Il aurait pu aussi advenir, en Macédoine, au temps des guerres contre les Galates : les ravages et la période d'instabilité que connut alors la région ne fut probablement pas du meilleur effet sur les cheptels des haras royaux. Enfin, il n'est peut-être pas nécessaire de trancher : difficultés pour les remontes et nouvelles données tactiques purent forcer ensemble la nouvelle donne.

En vérité, le problème se pose surtout, dans l'espace égéen, pour l'armée antigonide. Pour la majorité des cavaleries civiques, ce changement n'en fut pas un. En effet, notre documentation ne montre pas d'imitation des modèles tactiques macédoniens et thessaliens dans le reste de l'espace égéen. Car il était bien difficile de mettre en place les complexes formations de choc qui nécessitaient des montures adaptées et un long entraînement[2048]. Il est donc probable que l'arme principale de nombreux cavaliers était restée, comme du temps de Xénophon, le javelot, et que les tactiques décrites par ce dernier étaient toujours utilisées par le plus grand nombre. L'épigramme funéraire pour Eugnôtos[2049], officier de cavalerie de la cité béotienne d'Akraiphia[2050], pourrait en témoigner. L'homme serait tombé en 291[2051] dans un combat contre l'armée macédonienne envoyée en Béotie par Démétrios et commandée par son fils, Antigone Gonatas[2052]. La lutte des cavaliers béotiens qu'il dirigeait est ainsi résumée : Eugnôtos « huit fois, dix fois, mena la charge en escadron avec la cavalerie », ὀκτάκι γὰρ δεκάκις τε συνήλασεν ἰλαδὸν ἵππω[ι][2053]. L'acte final d'Eugnôtos, le sacrifice de sa vie que loue tout entière l'épigramme[2054], est mis en valeur par le rappel de la situation : les cavaliers ont chargé, encore et encore, sans parvenir à briser l'ennemi : « il ne repoussa pas la nuée de

[2047] La Thessalie continua d'être une région d'élevage équin importante, comme l'attestent les décrets de Larissa de la fin du IIIe siècle concernant la vente de terres publiques, notamment de « terrains cavaliers » : Br. Helly et A. Tziafalias, « Décrets inédits de Larisa organisant la vente de terres publiques attribuées aux cavaliers », *Topoi* 18, 2013, p. 135-249 (*SEG* LIII 543). Cf. également A. Blaineau, *Le Cheval de guerre en Grèce ancienne*, Rennes, 2015, p. 77-81.
[2048] Sur les entraînements collectifs dans les cavaleries thessaliennes : J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 98-104.
[2049] *ISE* 69, mais dernière édition avec corrections de J. Ma, « The many lives of Eugnotos of Akraiphia », dans B. Virgilio (éd.), *Studi Ellenistici* 16, Pise, 2005, p. 142-143 (cf. *SEG* LV 553).
[2050] Plusieurs chercheurs ont proposé des hypothèses quant au grade d'Eugnôtos : P. Perdrizet, « Inscriptions d'Acraephiae », *BCH* 24, 1900, p. 72, pense que l'emploi de l'adverbe ἰλαδόν montrerait qu'il était ilarque, officier et chef d'un escadron (ἴλη), J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 145, suppose qu'il aurait pu être l'hipparque d'un district béotien ou même l'hipparque fédéral. La l. 10 de l'épigramme, rappelant qu'Eugnôtos avait agi conformément à l'idéal que devait incarner les chefs, assure qu'il s'agissait d'un officier.
[2051] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 145 sur la datation. Voir les réserves de D. Knoepfler, *Bull. ép*. 2006, 195.
[2052] Plutarque, *Vie de Démétrios*, XXXIX, 7, mentionne très brièvement cet affrontement qui précéda un nouveau siège de Thèbes par Démétrios.
[2053] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 142, l. 6-7.
[2054] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 142, l. 8-10.

bronze au-delà d'Onchestos », οὐ δ' ὑπὲρ Ὀγχηστοῦ χάλκεον ὦσε νέφος[2055]. À sa dernière charge[2056], Eugnôtos s'est retrouvé isolé, « car il est resté en arrière au milieu des lances brisées – Zeus père – montrant un courage invincible », ᾗ δὴ γὰρ[2057] δοράτεσσιν ἐλείπετο θραυομένοισιν – Ζεῦ πάτερ – ἄρ(ρ)ηκτον λῆμα παρασχόμενος[2058]. Séparé de ses cavaliers, il choisit la mort plutôt que la reddition[2059]. La précision et l'insistance sur le nombre des attaques n'est pas tant une explication tactique qu'un procédé poétique épique, comme l'a remarqué J. Ma[2060]. Le texte se contente d'une description sommaire. Il est donc impossible d'établir rigoureusement la forme de l'affrontement, si les charges furent effectuées séparément par des escadrons se relayant sur le front[2061], ou simultanément et ensemble[2062], contre des hommes à pied ou à cheval, dispersés ou massés. Mais ces détails importent peu. L'essentiel était que les Akraiphiens[2063] du début du IIIe siècle comme les passants qui observaient le monument et lisaient l'épigramme pouvaient se représenter Eugnôtos menant dix-huit fois la charge de ses cavaliers[2064] : que cet exploit martial ait été jugé impressionnant et digne de mémoire ne le rendait pas pour autant invraisemblable aux yeux des contemporains. Le texte devait leur permettre de reconstituer la scène, afin de susciter une vive émotion. Dès lors, l'épigramme ne combinerait-elle pas un tableau épique et un effet de réel ? Les dix-huit charges d'Eugnôtos contrastent nettement avec les deux charges de la bataille de Gaza. Que le chiffre exact de dix-huit ait été rapporté par les témoins de l'affrontement ou que ce total ait été artificiellement amplifié n'affaiblit pas l'image qui en ressort. Le texte rappelle davantage les tactiques d'engagement de Xénophon que les pratiques thessalienne et macédonienne. L'action se décomposait en une alternance de charges, de replis, de poursuites et de fuites qui pouvait augmenter considérablement la durée de l'affrontement[2065]. On privilégiait les assauts au

[2055] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 142, l. 4.
[2056] L'utilisation du verbe λείπω à l'imperfectif passif contraste avec l'aoriste συνήλασεν : les dix-huit charges ont donc précédé la scène où Eugnôtos se retrouve isolé.
[2057] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 142, propose, à la place de ᾗδη γάρ, qui compléterait mal l'insistance du texte sur la résistance obstinée et désespérée d'Eugnôtos, ᾗ δὴ γάρ.
[2058] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 142, l. 5.
[2059] Selon P. Perdrizet, « Inscriptions d'Acraephiae », *BCH* 24, 1900, p. 72, le « sang libre », « *free blood* » (J. Ma), ἐλεύθερον αἷμα, l. 11, renverrait au fait qu'Eugnôtos « n'avait pas demandé merci ».
[2060] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 146, « *a commemorative poem is not a tactical debriefing* » et p. 150.
[2061] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 145-146 rappelle que le sens de l'expression συνήλασεν ἰλαδὸν ἵπποι n'est pas clair et qu'on ne peut affirmer qu'elle renvoie à des charges massives ou à des charges alternées d'escadrons. La traduction ici proposée, « il a conduit (la charge) en escadron avec la cavalerie », ne tranche pas : on peut entendre une succession d'assauts d'ensemble de la cavalerie béotienne ou de multiples attaques menées séparément par les *ilai*. L'adverbe ἰλαδὸν paraît simplement signifier « en formation », avec un sens spécifique pour la cavalerie.
[2062] Pour P. Perdrizet, « Inscriptions d'Acraephiae », *loc. cit*., p. 72, les dix-huit charges étaient un « indice d'époque » car les véritables charges, et non les simples accrochages entre cavaliers, auraient été une innovation macédonienne, la première étant celle de Chéronée. *L'hipparque* de Xénophon montre cependant, comme on l'a vu, que la charge frontale était un mode opératoire envisageable déjà dans la première moitié du IVe siècle.
[2063] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 152 sur la démarche d'identification suscitée par l'appel aux *neoi*.
[2064] J. Ma, « The many lives », *loc. cit*., p. 165-166, sur l'impression que laissait l'ensemble monumental au spectateur.
[2065] Cette forme de combat est étudiée *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».

javelot si l'adversaire ne cédait pas au premier élan. Cette pratique combattante ancienne, avec ses dynamiques propres, était dominante dans les cavaleries grecques au moment de l'expédition de Pyrrhos[2066].

Le choc et le corps à corps frontal n'étant plus systématiquement recherchés par les cavaliers, leurs combats eurent tendance à se prolonger. Aussi ne doit-on pas être surpris de trouver la trace de « longs » combats de cavalerie dans la seconde moitié du IIIe siècle[2067]. N'exagérons cependant pas la spécialisation des forces de cavalerie dans un seul style de combat : si Xénophon rappelle à plusieurs reprises dans son *Hipparque* que le lancer de javelots était le principal geste sur lequel devaient travailler les cavaliers[2068], il n'en recommande pas moins que des charges front contre front soient menées lors de l'ἀνθιππασία[2069], signe qu'elles n'étaient pas impensables. Tite-Live décrit comment, lors d'un combat livré en 200 devant la porte du Dipylon à Athènes, la charge des cavaliers macédoniens menée par Philippe dispersa les Athéniens[2070]. En cette circonstance, Philippe aurait délibérément recherché le contact, par haine des Athéniens et désir de réaliser une action d'éclat[2071]. Le roi participa en personne à la charge et « en blessa un grand nombre de près comme de loin », *plurimos manu sua comminus eminusque uolneratos*[2072]. Le texte laisse penser que Philippe utilisa aussi ses javelots. En cette fin de IIIe siècle, comme dans la première partie du IVe siècle, s'il y avait en Grèce propre un usage dominant, le combat au javelot, les pratiques des cavaliers ne se réduisaient certainement pas à cette seule tactique.

Toutefois, sa prédominance allait valoir aux Macédoniens une sérieuse déconvenue lors de l'une des premières rencontres avec les Romains, au début de la deuxième guerre de Macédoine, en 199. Tite-Live explique ainsi la raison de leur échec : « les hommes du roi croyaient qu'ils allaient livrer le genre de combat dont ils avaient l'habitude : que la cavalerie, tour à tour avançant et se repliant, tantôt emploierait ses traits, tantôt tournerait le dos », *credere regii genus pugnae quo adsueuerant fore, ut equites in uicem insequentes refugientesque nunc telis uterentur, nunc terga darent*[2073]. Les Macédoniens ne connaissaient pas les pratiques de leurs adversaires. En vérité, celles-ci n'étaient guère éloignées des leurs[2074] ; mais les cavaliers romains recherchaient parfois le contact dès la première approche[2075]. En cette circonstance, la

[2066] Denys d'Halicarnasse, XX, 2, 1-2, qui oppose, comme plus tard Tite-Live, les pratiques grecque et romaine.
[2067] Voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».
[2068] Xénophon, *L'hipparque,* I, 21 et 25 ; III, 6.
[2069] Xénophon, *L'hipparque*, III, 11.
[2070] Tite-Live, XXXI, 24, 10-17.
[2071] Tite-Live, XXXI, 24, 11-13.
[2072] Tite-Live, XXXI, 24, 15.
[2073] Tite-Live, XXXI, 35, 3, traduction A. Hus, légèrement modifiée.
[2074] Voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».
[2075] Tite-Live, XXXI, 35, 5-6.

charge des cavaliers fut également appuyée par les vélites qui tirèrent l'épée après avoir jeté leurs javelots. Déstabilisés et effrayés, « les Macédoniens n'opposèrent aucune résistance ; ils cherchèrent leur salut dans la fuite, et se replièrent vers leur camp », *non tulere itaque dimicationem nec alia re quam uelocitate tutantes se in castra refugerunt*[2076]. Non pas que la tactique macédonienne fut toujours inefficace : la même année, en 199, lors des opérations en Lyncestide contre le consul Sulpicius Galba, les cavaliers macédoniens, qui avaient réussi à surprendre et tuer un grand nombre de fourrageurs romains[2077], repoussèrent sans difficulté les cavaliers romains accourus au secours des leurs. Ces derniers, accablés par les tirs des Macédoniens et les flèches des Crétois, furent rapidement mis en fuite[2078]. Il fallut le soutien des légions et une poursuite trop téméraire et désorganisée des Macédoniens pour inverser le sens de la chasse[2079]. Passée la surprise de la première rencontre, il était possible de s'adapter et de tirer parti des avantages de son propre dispositif.

Reste que le premier échec laissa des traces. Un changement d'approche est perceptible dans la description du combat de cavalerie qui mit aux prises, en mai 171, les forces romaines et macédoniennes près de la hauteur du Kallikynos[2080]. Persée s'était porté avec sa cavalerie et son infanterie légère très près du camp romain. Les Romains, qui refusaient jusqu'alors la bataille, finirent par quitter leurs retranchements[2081]. Dès que la cavalerie et l'infanterie légère romaine furent à portée de charge, l'action s'engagea[2082] :

> « Les premiers de tous, les Thraces, semblables à des bêtes sauvages longtemps gardées en cage, s'élancèrent en poussant une immense clameur contre l'aile droite composée de cavaliers italiens, de telle sorte qu'ils jetèrent la confusion parmi ces hommes pourtant habitués à la guerre et intrépides par tempérament ; les fantassins thraces attaquaient avec leurs épées les lances ; quant aux chevaux, tantôt ils leur coupaient les membres inférieurs, tantôt ils leur perçaient le flanc[2083]. Persée, attaquant le centre de la ligne, repoussa les Grecs au premier choc. Comme ceux-ci étaient en déroute et que la pression ennemie se faisait sentir avec force sur leurs arrières, la cavalerie thessalienne qui, placée à courte distance de l'aile gauche, avait été maintenue en réserve en dehors de la mêlée, et n'avait été d'abord que spectatrice du combat, rendit par la suite, quand l'affaire parut tourner mal, les plus grands services. »

[2076] Tite-Live, XXXI, 35, 7. Sur ce combat voir *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste ».
[2077] Tite-Live, XXXI, 36, 9-11.
[2078] Tite-Live, XXXI, 37, 1-4 et 7.
[2079] Tite-Live, XXXI, 37, 5-8.
[2080] Voir Br. Helly, *L'État thessalien. Aleuas le Roux, les tétrades et les* tagoi, Lyon, 1995, p. 271 et « La capitale de la Thessalie face aux dangers de la troisième guerre de Macédoine : l'année 171 à Larissa », *Topoi* 15, 2007, p. 175-177. Il s'agit de la colline de Patôma. Sur l'appellation Kallikynos à la place de Kallinikos : Br. Helly, *ibid*., p. 177-179. Les Thessaliens se souvenaient quant à eux de l'événement comme « le combat des Sténa ».
[2081] Tite-Live, XLII, 58, 2-14.
[2082] Tite-Live, XLII, 59, 2-4, traduction P. Jal, légèrement modifiée.
[2083] Sur ce passage lacunaire, cf. J. Briscoe, *A Commentary on Livy Books 41-45*, Oxford, 2012, p. 361-362.

primi omnium Thraces, haud secus quam diu claustris retentae ferae, ita concitati cum ingenti clamore in dextrum cornu, Italicos equites, incurrerunt, ut usu belli et ingenio inpauida gens turbaretur --- gladiis hastas petere pedites --- nunc succidere crura equis, nunc ilia suffodere. Perseus, in mediam inuectus aciem, Graecos primo impetu auertit ; quibus fusis cum grauis ab tergo instaret hostis, Thessalorum equitatus, {qui a laeuo} cornu breui spatio diiunctus in subsidiis fuerat extra concursum, primo spectator certaminis, deinde inclinata re maxumo usui fuit.

Le face à face ne fut pas de longue durée : les alliés grecs cédèrent *primo impetu*, peut-être même avant l'abordage car ce dernier n'est décrit qu'à l'aile droite. Le texte rend compte de la confusion qui suivit le choc avec les Thraces : piétons et cavaliers combattirent férocement côte à côte[2084], les chevaux furent les premières victimes. Les Italiens ne résistèrent que peu de temps. Certes, Tite-Live ne dit pas expressément qu'ils se débandèrent, mais la suite de son récit le laisse entendre ; l'auteur, pour préserver leur réputation militaire, ne s'étend pas sur le sujet. De toute façon, les véritables coupables de la déroute étaient tout trouvés : lors du conseil de guerre qui suivit la bataille tous rejetèrent la faute sur les Étoliens, accusés d'avoir plié les premiers[2085]. En cette circonstance, il était utile pour les autres Grecs et les Italiens de trouver un bouc émissaire. Il est également vraisemblable que Polybe, la source de Tite-Live pour cette campagne[2086], ait établi les responsabilités[2087]. Quoiqu'il en soit, les cavaliers italiens en tant que groupe distinct disparaissent très opportunément du récit. Le centre aspira dans sa débâcle le reste de la ligne romaine. Ceux qui s'échappèrent ne durent leur salut qu'à l'intervention des hommes d'Eumène et des quatre cents cavaliers thessaliens. Ces derniers firent preuve d'une rare contenance : placés en réserve, ils conservèrent leur formation et entamèrent un mouvement pour protéger les fuyards[2088]. Malgré tout, l'appui *in extremis* des Thessaliens et des hommes d'Eumène n'avait pas empêché le massacre : environ 200 cavaliers seraient tombés du côté romain, 200 auraient été faits prisonniers[2089]. Fuir fut plus difficile pour les fantassins : plus de 2 000 auraient péri. Quant aux Macédoniens, ils auraient perdu une quarantaine de

[2084] Tite-Live, XLII, 58, 6, sur la présence de fantassins légers intercalés avec les cavaliers thraces. La tactique de choc des Thraces de Kotys, faisant intervenir côte à côte dans le corps à corps cavaliers et piétons, semble être une pratique éprouvée et non une innovation du moment. Cela expliquerait que Persée les ait choisis pour lancer la première charge.
[2085] Selon Tite-Live, cinq officiers étoliens furent accusés d'avoir les premiers tournés le dos et furent envoyés à Rome : XLII, 60, 8-9.
[2086] Br. Helly, *L'État thessalien*, *op. cit.*, p. 251.
[2087] Son hostilité envers les Étoliens est bien connue : C. Antonetti, *Les Étoliens. Image et religion*, Besançon, 1990, p. 132-139 et P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 154.
[2088] Br. Helly, *L'État thessalien*, *op. cit.*, p. 268-270, a proposé une restitution de la manœuvre exécutée par les Thessaliens en cette occasion. Voir *infra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps », pour une analyse plus complète de l'épisode.
[2089] Tite-Live, XLII, 60, 1.

piétons et une vingtaine de cavaliers. Que les chiffres soient exacts (ce qui est improbable[2090]) ou déformés importe peu ici. Polybe, que suit Tite-Live, raconte une déroute rapide, un massacre et un combat qui ont marqué les contemporains, au point qu'il aurait fait hésiter tous les alliés grecs de Rome sur la conduite à tenir[2091]. Qu'il ait accordé du crédit aux témoins ou aux écrits qui lui rapportaient un tel déséquilibre dans les pertes ne doit donc pas surprendre. Pour l'auteur, cette dissymétrie témoignait d'abord de la rapidité de l'effondrement de la ligne romaine, ensuite de la violence déployée pendant le choc et la chasse.

Visiblement, les Romains et leurs alliés ne s'attendaient pas à recevoir un tel assaut et l'impétuosité de l'attaque entraîna un reflux quasi immédiat. La recherche délibérée du choc lors de cet affrontement fut, semble-t-il, une innovation tactique, destinée à prendre de vitesse et à contrepied les pratiques combattantes romaines. Une partie de la cavalerie macédonienne, celle de l'aile droite, accueillit comme à l'accoutumée les archers crétois dans les intervalles des escadrons (*intermixti*), disposition qui pourrait indiquer que ce corps s'apprêtait à combattre selon l'ancienne pratique[2092]. Les autres cavaliers macédoniens, en fait l'élite de l'armée formée par les *ilai* de l'*agéma* et les « escadrons sacrés »[2093], *sacrae alae*, se trouvaient au centre avec le roi[2094]. Ce furent eux[2095] qui, après la première charge des Thraces contre l'aile droite, se jetèrent sur le centre et forcèrent l'effondrement de la première ligne romaine. Cet exemple rappelle que les pratiques pouvaient être adaptées et modifiées au gré des adversaires et des circonstances.

Dans les royaumes séleucide et lagide, la tradition d'Alexandre et de sa cavalerie de choc s'était maintenue[2096], et l'on retrouve effectivement, dans les récits des combats en Orient, des dynamiques comparables à celles de la fin du IVe siècle. Ainsi du combat entre les cavaleries séleucides[2097] et bactriennes[2098] sur les rives du fleuve Axios en 208[2099], ou des

[2090] Voir *infra* VI.5. « Compter les morts ».
[2091] Tite-Live, XLII, 63, 1-2.
[2092] Tite-Live, XLII, 58, 6. Ils participèrent sans doute à la chasse.
[2093] Sur cette appellation, voir J. Briscoe, *A Commentary on Livy, op. cit.*, p. 359.
[2094] Tite-Live, XLII, 58, 9.
[2095] Avec les huit cents frondeurs et porteurs de javelots qui les précédaient (*ante*) : Tite-Live, XLII, 58, 10. Ces hommes de l'infanterie légère, contrairement aux Crétois, ne furent pas mêlés aux cavaliers. Il semble donc que leur rôle était de préparer la charge par leurs tirs puis de soutenir les cavaliers pendant la poursuite.
[2096] Sur l'armement de la cavalerie séleucide : B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army*. *Organization and Tactics in the Great Campaigns*, Cambridge, 1979, p. 74-75. Polybe, V, 53, 2 et Plutarque, *Vie de Flamininus*, XVII, 5 mentionnent des *xystophoroi*. Les Séleucides mirent bien vite en place de vastes haras royaux à Apamée sur l'Oronte : Strabon, XVIb, 10, auxquels s'ajoutaient les réserves du plateau iranien (Diodore, XIX, 19) jusqu'à sa conquête par les Parthes. Les Séleucides ne manquaient pas de montures. Sur la cavalerie lagide : Ch. Fischer-Bovet, *Army and Society in Ptolemaic Egypt*, Cambridge, 2014, p. 125-132 et fig. 4.3 p. 129 pour la représentation de Ptolémée IV en *xystophoros* sur la stèle de Raphia.
[2097] Les cavaliers de la garde royale agirent seuls. Le roi avait bien ordonné à l'infanterie légère et aux peltastes de suivre l'avancée des cavaliers mais, pressé de passer le fleuve et de consolider sa tête de pont, il s'était porté en avant avec les 2 000 cavaliers de sa garde : Polybe, X, 49, 7.
[2098] Elle aurait compté près de 10 000 cavaliers selon Polybe, X, 49, 1, effectif énorme qui, s'il est probablement plus symbolique que réaliste, montre l'importance des cavaliers chez les Bactriens.
[2099] Polybe, X, 49, 10-13.

affrontements des deux ailes à Raphia[2100]. Ce fut d'ailleurs des parties orientales du royaume séleucide que provint une nouvelle cavalerie de charge qui pénétra, un très court moment, dans l'espace égéen. Les cataphractes, dont les montures étaient intégralement protégées, montrèrent leur puissance de choc à Magnésie du Sipyle lorsque ceux de l'aile droite séleucide, appuyé par d'autres cavaliers et la garde des *Agyraspides*, dispersèrent une partie des légions romaines[2101]. Ces cavaliers cuirassés ne firent leur apparition en Grèce propre qu'avec l'arrivée des armées de Mithridate[2102]. Il semble qu'ils furent employés pour le choc : à Chéronée, en 86, l'attaque des cavaliers d'Archélaos s'attaqua frontalement aux légions[2103]. La charge fut insuffisante pour briser leur ordre de bataille. Les cavaliers romains[2104] saisirent l'occasion et chargèrent celle d'Archélaos en train de se reformer, disloquèrent leur formation et les mirent en fuite[2105], une mésaventure qui n'est pas sans rappeler celle des cataphractes de l'aile gauche séleucide à Magnésie[2106].

Bien plus effrayants que les cataphractes étaient les éléphants. Ce fut en Gabiène, en 316, que des armées des Diadoques alignèrent pour la première fois l'une contre l'autre des éléphants. Les Macédoniens en avaient affronté par le passé, notamment sur l'Hydaspe, mais les chefs hésitaient encore sur l'usage de ces animaux en bataille rangée. Car si tous les Diadoques jugèrent l'arme efficace et cherchèrent à s'en procurer, avec plus ou moins de succès, il semble que, lors des premières campagnes, on utilisa surtout les éléphants contre des retranchements ou d'autres espaces légèrement fortifiés[2107]. On espérait que leur puissance physique viendrait à bout des défenses[2108]. Aussi devait-on encore débattre de leur utilité dans

[2100] Polybe, V, 84, 8 et 85, 3-4.
[2101] Appien, *Livre Syriaque*, VI, 34 et Tite-Live, XXXVII, 42, 6-8 et B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army, op. cit*., p. 170.
[2102] G. R. Bugh, « Greek cavalry in the Hellenistic World. Review and Reappraisal », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 72-73.
[2103] Appien, *La Guerre de Mithridate*, XLIII, 165. Les textes d'Appien sur ces conflits sont toutefois peu précis et doivent être employés avec prudence.
[2104] Sylla aurait eu dans son armée des cavaliers thraces. Un décret de Chéronée publié par M. Holleaux, « Décret de Chéronée », *REG* 32, 1919, p. 320-337 (= *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* I, Paris, 1938, p. 143-159) nous apprend que dans l'armée romaine servait en 86 le χιλίαρχος ἱππέων thrace Amatokos, fils de Tèrès (l. 2-3). Il commandait le corps auxiliaire de son peuple (l. 4-5), envoyé par le roi des Odryses Sadalas, composé à la fois de cavaliers et de fantassins : M. Holleaux « Décret de Chéronée », *loc. cit*., p. 328 et note 4 (= *Études*, *op. cit*., p. 151 note 5), comme le contingent que Kotys amena à Persée. Fr. de Callataÿ, *L'histoire des guerres mithridatiques vue par les monnaies*, Louvain-La-Neuve, 1997, p. 318 note 272, pense que le contingent séjourna pendant l'hiver 86/5 et qu'il fut envoyé après les victoires romaines de 86. Mais que faire dans ce cas de la στρατεία de la l. 6, qui succéda à l'hivernage (cf. M. Holleaux « Décret de Chéronée », *loc. cit*., p. 330 = *Études*, *op. cit*., p. 153) ? Il n'est pas invraisemblable que Sylla, pendant le siège d'Athènes, ait laissé sur ses arrières une force destinée à protéger et surveiller les Béotiens récemment ralliés. Ces Thraces combattaient-ils encore à la manière de ceux du IIe siècle, par le choc et la charge combinée des piétons et des cavaliers ?
[2105] Appien, *La Guerre de Mithridate*, XLIII, 168.
[2106] Tite-Live, XXXVII, 42, 2 : ils furent surpris en désordre et cédèrent *primo impetu*.
[2107] Diodore, XVIII, 34, à propos de l'attaque du « Mur des chameaux » lors de l'expédition de Perdiccas contre Ptolémée.
[2108] P. Goukowsky, « Le roi Pôros, son éléphant et quelques autres », *BCH* 96, 1972, p. 473-502, a démontré que les éléphants des Diadoques étaient dépourvus de tours et qu'elles étaient apparues (p. 490-492) au temps des

les batailles rangées, lors desquelles ils venaient se greffer à des pratiques combattantes largement héritées d'Alexandre[2109]. En Gabiène, les éléphants alignés sur le front de la phalange ne jouèrent aucun rôle dans le combat du centre, qui mit aux prises les seules phalanges[2110]. Par la suite, les armées des Diadoques n'employèrent les éléphants que contre la cavalerie, car ils avaient remarqué que la plupart des chevaux étaient incapables de supporter la vue et l'odeur de ces animaux[2111]. On les utilisa donc en rempart, soutenus par des fantassins légers, ou en arme offensive contre les cavaliers. Dans ces configurations, ils se montrèrent très efficaces[2112]. À Ipsos, ils permirent à Séleucos de séparer la cavalerie de la phalange, et Démétrios de son père, ce qui donna la victoire aux coalisés qui purent menacer en toute impunité la phalange d'Antigone puis la décider à changer de camp[2113]. Bien plus tard, à Pydna, les éléphants eurent encore un rôle décisif en dispersant la cavalerie puis toute l'aile gauche de l'armée antigonide, dont les dispositifs prévus contre ces animaux se révélèrent inefficaces[2114]. Paradoxalement, l'usage des éléphants comme arme de choc, bien que peu attesté, pose moins de difficultés que celui de la cavalerie. Il ne fait en effet guère de doute que la puissance physique des animaux était pleinement employée[2115], et que, dans le même temps, la terreur suscitée par leurs charges provoquait souvent l'ouverture des formations qu'ils agressaient, peu d'hommes acceptant d'être écrasés sur place[2116], quand ils ne provoquaient pas une immense panique. Pourtant, les Diadoques puis leurs successeurs ne les utilisèrent pas directement contre les phalanges. Il n'existe qu'une occurrence de charge d'éléphants contre une formation macédonienne, celle

guerres de Pyrrhos. Voir Ph. Rance, « Hannibal, Elephants and Turrets in Suda Θ 438 [Polybius Fr. 162^{B}] — an Unidentified Fragment of Diodorus », *CQ* 59, 2009, p. 91-111, sur la possibilité que les éléphants africains en aient été également équipés au moment de la deuxième guerre punique.

[2109] En Gabiène, comme le remarque A. B. Bosworth, *The Legacy of Alexander : Politics, Warfare, and Propaganda under the Successors*, Oxford, 2002, p. 130, « *this was the first occasion on which elephants were used on both sides and were expected to fight each other. Neither commander can have been sure what to expect* ».

[2110] A. B. Bosworth, *The Legacy of Alexander, op. cit*., p. 138, suppose, sans doute à juste titre, qu'ils furent des deux côtés ramenés en arrière avant le choc, par les intervalles qu'auraient aménagés pour l'occasion les corps des phalanges, aucune perte d'éléphants n'étant à déplorer, ni d'un côté, ni de l'autre. Aucun camp n'ayant flanché pendant l'avance à la vue des éléphants, on préféra probablement libérer l'espace et compter sur l'assaut plus classique des hoplites pour forcer la décision.

[2111] J. M. Kistler, *War Elephants*, Lincoln, 2007, p. 20 et 67 ; Gr. Wrightson, « Macedonian Armies, Elephants, and the Perfection of Combined Arms », dans T. Howe, E. E. Garvin et Gr. Wrightson (éd.), *Greece, Macedon and Persia*, Oxford, 2015, p. 64-66.

[2112] Pour s'y opposer, outre la possibilité d'utiliser également des éléphants, on improvisa parfois des défenses mobiles : à Gaza en 312, Ptolémée parvint à contrer la charge des éléphants par un dispositif déplaçable qui arrêta leur avancée et permit aux troupes légères de tuer les cornacs : Diodore, XIX, 83, 2-3 et 84, 1-3. Voir M. B. Charles, « Elephants in Vegetius' *Epitoma Rei Militaris* (3.24.5-16) », *MH* 71, 2014, p. 189-203, sur l'utilisation des sources hellénistiques par Végèce à propos des dispositions préconisées contre les éléphants.

[2113] Plutarque, *Vie de Démétrios*, XXIX, 3-5.

[2114] Ce fut là que commença la déroute selon Tite-Live, XLIV, 41, 4-5. Celui-ci a beau diminuer l'importance des éléphants, pour mettre en valeur les alliés qui participèrent à la charge, ce furent bien ces animaux qui dispersèrent la cavalerie antigonide et permirent aux cavaliers italiens de tourner les Macédoniens.

[2115] Même la phalange macédonienne d'Alexandre ne parvint pas à arrêter sur l'Hydaspe les éléphants indiens qui s'enfoncèrent brutalement dans leur formation : Arrien, *Anabase*, V, 17, 3. Sur l'impossibilité pour une formation de piétons d'arrêter une charge d'éléphants : Ambrose, *Hexameron*, VI, 5, 33.

[2116] Réaction qui a inspiré Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, XXI, 7, qui se place dans l'esprit des Romains incapables de tenir ferme face aux éléphants, pensant devoir céder comme devant une vague ou un tremblement de terre.

des éléphants de l'armée romaine sur l'aile gauche de la phalange à Cynoscéphales[2117]. La charge eut son plein effet : les Macédoniens s'enfuirent sans attendre le choc. Ils n'avaient pas eu le temps de se déployer et n'avaient donc aucun moyen de faire obstacle aux animaux. En cette circonstance, le consul utilisa au mieux la puissante arme qu'il avait à disposition, et ce fut la combinaison de cette charge et de la chasse furieuse menée par les Étoliens jusqu'au camp macédonien qui donna, avant la manœuvre du tribun, la victoire aux Romains.

Les autres formations de piétons, contre lesquelles on employa plus régulièrement les éléphants, eurent beaucoup de mal à trouver la parade. Ce fut finalement l'instinct de préservation des combattants, évitant le choc de ces puissants animaux, qui inspirèrent aux Romains la tactique qu'ils employèrent à Zama : ils ouvrirent volontairement leurs rangs pour ménager de libres passages que les éléphants ne manquèrent pas d'emprunter, permettant ensuite de les attaquer de flanc[2118]. La tactique s'avéra efficace contre des animaux récemment capturés et encore peu dressés pour le combat[2119]. Il ne faut en effet pas faire du cas de Zama une règle : les Romains qui affrontèrent les éléphants de Pyrrhos, bien que disposant déjà de la formation manipulaire, ne tentèrent jamais cette manœuvre[2120]. Il leur fallut des circonstances favorables et de grandes concentrations de tirs[2121] pour vaincre enfin les éléphants à Bénévent[2122]. Certes, l'usage de ces animaux put se révéler désastreux, ces derniers devenant en cas de panique plus dangereux encore pour leur propre camp que pour l'ennemi[2123]. Ils n'en demeuraient pas moins une arme extrêmement redoutable[2124], ce qui explique les efforts que fit la monarchie lagide pour s'en procurer[2125], et les grands avantages que les Romains en tirèrent pendant les deux dernières guerres de Macédoine.

[2117] Polybe, XVIII, 25, 6-7. La bataille de l'Hydaspe mise à part.
[2118] Polybe, XV, 9, 10 ; Tite-Live, XXX, 33, 3.
[2119] M. B. Charles et P. Rhodan, « 'Magister Elephantorvm': A Reappraisal of Hannibal's Use of Elephants », *CW* 100, 2007, p. 381-382. Ceux qui attinrent les lignes romaines causèrent de nombreux dégâts : Polybe, XV, 12, 3-4. Sur l'Hydaspe, les Macédoniens, après la sanglante pénétration de plusieurs éléphants dans la phalange, trouvèrent spontanément cette parade, mais il fallut le grand désordre causé par le repli des cavaliers indiens pour venir définitivement à bout des animaux : Arrien, *Anabase*, V, 17, 6.
[2120] Selon Polybe, I, 39, 11-13, deux ans après le désastre de l'expédition de Regulus en Afrique, les Romains, effrayés d'avoir à soutenir une charge d'éléphants, n'osaient toujours pas affronter en terrain égal les Carthaginois.
[2121] Les concentrations de tirs furent, semble-t-il, la tactique habituelle des Romains pour combattre les éléphants pendant les guerres puniques : S. Koon, « Phalanx and Legion : The 'Face' of Punic War Battle », dans D. Hoyos (éd.), *A Companion to the Punic Wars*, Oxford, 2011, p. 83-84. Son succès était loin d'être garanti, ce qui explique les tentatives plus innovantes, comme à Zama.
[2122] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, XXV, 3-5. À Rome, les éléphants finirent par incarner l'ennemi : J.-A. Shelton, « Elephants as Ennemies », *Concentric : Literary and Cultural Studies* 32, 2006, p. 14-22.
[2123] On ne manque pas d'exemples. Rappelons que la panique des éléphants détruisit l'intégrité de la formation défensive de la phalange séleucide à Magnésie du Sipyle : Appien, *Livre Syriaque*, VI, 35. La mort de l'éléphante de tête, meneuse du troupeau, pouvait causer la panique et le reflux des autres : Diodore, XIX, 42, 6-7. Cf. H. H. Scullard, *The Elephant in the Greek and Roman World*, Ithaca, 1971, p. 21.
[2124] Les Romains ne s'y trompèrent pas et forcèrent Antiochos III à céder tous ses éléphants de guerre à Apamée, interdisant aux Séleucides d'en user à nouveau : Polybe, XXI, 42, 12. Antiochos IV continua d'en entretenir et en fit défiler 40 à la parade de Daphnè : Polybe, XXX, 25, 11.
[2125] Avec notamment la fondation de Ptolémaïs des chasses : Ch. Fischer-Bovet, *Army and Society in Ptolemaic Egypt*, Cambridge, 2014, p. 153-155.

Reste qu'il était fort difficile de s'en procurer, de dresser et d'entraîner les animaux et les cornacs[2126]. Le coût et les difficultés posées par l'entretien des éléphants de guerre expliquent que même les grandes monarchies ne purent en faire qu'un usage limité[2127]. Force était donc toujours de compter principalement sur le courage des hommes.

IV.4. Les peurs du choc et du corps à corps

L'analyse des dynamiques du choc montrent que l'emploi de la « force » pour vaincre se fondait d'abord sur un calcul simple : le mouvement d'agression au corps à corps, qui portait au plus près de l'ennemi, devait effrayer et forcer la dispersion de l'adversaire. À pied ou à cheval, avec célérité ou au pas mesuré, les charges étaient à elles seules des armes émotionnelles capables de rompre les solidarités de l'ennemi. Si ce dernier résistait, la charge était un échec ; on devait alors compter sur l'escrime et, parfois, sur une violente collision physique pour en finir[2128]. Mais le choc restait surtout un procédé d'épouvante, pouvant prendre bien des formes selon les périodes et les circonstances. Qu'il ait eu une telle efficacité peut, de prime abord, surprendre. En effet, si chacun connaissait la fébrilité des hommes face à la perspective du corps à corps, tous auraient dû prévenir cette faiblesse. De fait, les Anciens cherchèrent sans relâche des méthodes et des remèdes pour lutter contre la peur des combattants.

Cette quête est particulièrement perceptible, à l'époque classique, dans les textes de Xénophon. Il relève dans sa *Cyropédie* les ressorts essentiels qui doivent assurer le courage guerrier. En l'espèce, cultiver le sens de l'honneur lui semble particulièrement important. Cet honneur ne peut exister que par le regard d'autrui. Il conseille donc d'habituer les hommes amenés à combattre ensemble à partager la même tente. Seules la connaissance et la proximité entretenue avec les compagnons d'armes peuvent développer le sentiment du devoir chez les combattants : « une connaissance mutuelle inspire à tous, semble-t-il, une meilleure tenue, au lieu que les gens qui ne se connaissent pas sont en quelque sorte plus enclins à se laisser aller, comme lorsque l'on est dans l'ombre », ἐν δὲ τῷ γιγνώσκεσθαι καὶ τὸ αἰσχύνεσθαι πᾶσι δοκεῖ μᾶλλον ἐγγίγνεσθαι, οἱ δ' ἀγνοούμενοι ῥᾳδιουργεῖν πως μᾶλλον δοκοῦσιν, ὥσπερ ἐν σκότει ὄντες[2129]. L'audace (τόλμα), qui pousse les hommes en avant, est également stimulée par

[2126] J. M. Kistler, *War Elephants*, *op. cit*., p. 51.
[2127] Gr. Wrightson, « Macedonian Armies, Elephants », *loc. cit*., p. 65. Cf. T. R. Trautmann, *Elephants and Kings. An Environmental History*, Chicago, 2015, p. 44-47 et 54-56 sur le coût et la complexité des opérations de capture, d'entretien et d'entraînement des éléphants de guerre dans les royaumes indiens. M. Cobb, « The Decline of the Ptolemaic Hunting : An Analysis of the Contributory Factors », *G&R* 63, 2016, p. 194-197 et p. 201-203 sur les facteurs qui forcèrent les Lagides à abandonner l'usage et le maintien d'un corps d'éléphants de guerre. Pour la fin du système séleucide : J. L. Aledo Martínez, *Los elefantes en la guera helenística (Siria, Seléucida, Egipto ptolemaico) y en Cartago*, Madrid, 2020, p. 65-71.
[2128] Voir *infra* V.3. « L'*ôthismos* des Modernes » et V.4. « Escrimes et combats frontaux hoplitiques ».
[2129] Xénophon, *Cyropédie*, II, 1, 25, traduction M. Bizos.

l'esprit agonistique, la compétition[2130]. Les conseils de Xénophon livrent l'un des grands principes de la motivation guerrière : la crainte devant le jugement porté par les autres[2131]. Ils pouvaient se nourrir de la référence homérique ; Ajax interpelle ainsi les Argiens : « amis, soyez des hommes ; mettez-vous au cœur le sens de la honte. Faites-vous mutuellement honte dans le cours des mêlées brutales. Quand les guerriers ont le sens de la honte, il est parmi eux bien plus de sauvés que de tués. S'ils fuient au contraire, nulle gloire pour eux ne se lève, nul secours non plus », ὦ φίλοι ἀνέρες ἔστε, καὶ αἰδῶ θέσθ᾽ ἐνὶ θυμῷ, ἀλλήλους τ᾽ αἰδεῖσθε κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας. αἰδομένων δ᾽ ἀνδρῶν πλέονες σόοι ἠὲ πέφανται· φευγόντων δ᾽ οὔτ᾽ ἄρ κλέος ὄρνυται οὔτέ τις ἀλκή[2132]. Une telle harangue n'est pas sans rappeler la réflexion d'un émir syrien et homme de guerre du XIIe siècle, Usāma Ibn Munqiḏ. Ce dernier a remarquablement décrit la tension et la peur qui habitent ceux qu'il appelle les « braves » avant les combats, et l'élément permettant de les surmonter : « une fois au combat, un homme connu pour brave et marqué du nom de courageux se voit requis par son ambition de faire ce qui le désigne comme tel et qui serait impossible à d'autres. Seulement, son âme, qui craint la mort et le danger, aurait presque raison de lui et le détournerait de ce qu'il veut faire si, à la fin, il ne la forçait, ne la pliait à ce qui lui fait horreur. (…). Mais dès l'instant où il s'engage dans la bataille, sa peur s'évanouit et son trouble s'apaise »[2133]. Le courage, selon Usāma Ibn Munqiḏ, trouve sa source dans l'orgueil et le regard des autres. Il naît d'une réflexion : « c'est la raison elle-même, en effet, qui nous porte à braver les épées, les lances et les flèches, trop honteux que nous serions d'une réputation de lâches et du qu'en-dira-ton »[2134]. De même, les Anciens avaient relevé la part de calcul[2135], combinant l'évaluation du danger et les conséquences des actes[2136], que stimulaient la peur et la volonté de la surmonter[2137]. Encore que ce courage, seuls les « braves » peuvent y prétendre, et l'émir se fait fort de trier les hommes et de séparer les « lâches » des « braves ».

[2130] Xénophon, *Cyropédie*, II, 1, 17.

[2131] Le *Ajax* de Sophocle se suicide après s'être déshonoré aux yeux des Achéens et avoir subi les moqueries de ses ennemis : Sophocle, *Ajax*, 367, 427 et 440. Sur la pression sociale à laquelle sont soumis les guerriers de l'*Iliade* ou les Spartiates, voir L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007, p. 204-211. Sur le cas athénien : L. Rawlings, *ibid*., p. 211-217. Il ne faut pas comparer hâtivement ce phénomène avec les fraternités d'armes à l'échelle des petits groupes qui ont été étudiées après les deux guerres mondiales, comme le remarque à juste titre E. L. Wheeler, « Land Battle », p. 213. Dans la plupart des forces civiques et royales, les combattants servaient avec les membres de leur communauté, parfois de leur parenté. La pression qui s'exerçait sur eux se rapproche plus de celle décrite par l'émir Usāma Ibn Munqiḏ, inquiet du regard que pourrait porter sur lui son groupe social.

[2132] *Iliade*, XV, 561-564, traduction P. Mazon.

[2133] Usāma Ibn Munqiḏ, *Kitāb al-I'tibār*, traduction A. Miquel, *Des enseignements de la vie : souvenirs d'un gentilhomme syrien du temps des Croisades*, Paris, 1983, p. 333.

[2134] Usāma Ibn Munqiḏ, *Kitāb al-I'tibār*, traduction A. Miquel, *Des enseignements, op. cit.,* p. 215.

[2135] Platon, *Lachès*, 193a-e, 195-199c.

[2136] H. van Wees, *Status Warriors. War, Violence and Society in Homer and History*, Amsterdam, 1992, p. 67-69 sur la « *shame-culture* » de la société homérique.

[2137] À propos de son effet inverse (le calcul fait pencher la balance vers la fuite) : voir *supra* III.2. « Embuscades » et M. Patera, « Reflections on the discourse of fear in Greek sources », dans A. Chaniotis et P. Ducrey, *Unveiling Emotions II. Emotions in Greece and Rome : Texts, Images, Material Culture*, Stuttgart, 2013, p. 115-119.

Xénophon ne se contente pas de cette simple scission. Reprenons les deux textes décrivant les combats d'Olympie et de Sparte, en 364 et 362[2138]. L'auteur ne s'est pas contenté de dresser les tableaux des affrontements mais a également tenté d'identifier la cause des déroutes. Pour les Arcadiens, ils auraient été épouvantés par l'audace et le courage des Éléens qu'ils méprisaient et tenaient pour lâches. La vue de l'avancée déterminée d'un adversaire qu'ils pensaient facilement mettre en fuite suffit à semer la panique dans leurs rangs. En revanche, pour expliquer la bravoure des Éléens, l'auteur ne trouve pas de solution évidente. Cet élan ne peut, en définitive, qu'avoir été l'œuvre de la divinité : les Éléens déployèrent une valeur (ἀρετή) telle « qu'un dieu pouvait sans doute leur inspirer, ne fût-ce que pour un jour, mais que les hommes n'auraient pu faire naître, même en un temps très long, chez des gens sans courage » θεὸς μὲν ἂν ἐμπνεύσας δύναιτο καὶ ἐν ἡμέρᾳ ἀποδεῖξαι, ἄνθρωποι δὲ οὐδ' ἂν ἐν πολλῷ χρόνῳ τοὺς μὴ ὄντας ἀλκίμους ποιήσειαν[2139]. Cette *arêtè* inhumaine fait songer au κῦδος de l'*Iliade*, cette « suprématie magique », « suprématie invincible » que les dieux peuvent accorder aux hommes pendant les combats[2140]. L'influence du texte homérique transparaît également dans la description de la déroute thébaine de 362. Le sauve-qui-peut des Béotiens devant Sparte semble, de prime abord, invraisemblable, car ces hommes étaient « ceux qui soufflaient le feu, ceux qui avaient vaincu les Lacédémoniens ; ils étaient beaucoup plus nombreux et tenaient en plus les hauteurs », οἱ πῦρ πνέοντες, οἱ νενικηκότες τοὺς Λακεδαιμονίους, οἱ τῷ παντὶ πλείους καὶ προσέτι ὑπερδέξια χωρία ἔχοντες[2141]. Les circonstances comme le rapport de force devaient donner la victoire aux Thébains. Xénophon dit plus : ce feu qui jaillit de la respiration des Thébains rappelle une image de la tradition épique, celle des héros homériques aux yeux de feu[2142], ou qui se consument et consument dans le même temps leurs adversaires[2143]. Ces Thébains n'étaient pas seulement les vainqueurs des Spartiates, ils étaient ceux qui avaient détruit leur puissance et menaçaient désormais d'embraser leur cité[2144]. La dramatisation de la scène permet d'insister sur le facteur explicatif que dégage finalement Xénophon : « on peut dire (…) que rien ne peut résister à des gens désespérés », ἔξεστι δὲ λέγειν ὡς τοῖς ἀπονενοημένοις οὐδεὶς ἂν ὑποσταίη[2145]. Il faut se rappeler les paroles que l'auteur prête à Jason de Phères après la bataille de Leuctres, alors qu'il

[2138] Cf. *supra* IV.1. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque classique ».
[2139] Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 32, traduction J. Hatzfeld.
[2140] B. Eck, *La mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*, Paris, 2012, p. 168 ; R. Girard, *La violence et le sacré*, Paris, 1972, p. 225-227.
[2141] Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 12.
[2142] Homère, *Iliade*, XII, 463 et 466.
[2143] Homère, *Iliade*, V, 1-8 ; XX, 423 et 490. Rappelons également en III, 8, l'image des Achéens « respirant la fureur », μένεα πνείοντες, traduction P. Mazon. Le terme μένος est notamment associé au souffle de feu de la Chimère en VI, 182. En XIII, 39 les Troyens sont les flammes qui s'avancent pour brûler les navires des Achéens.
[2144] Sur les héros homériques et le feu comme symbole de destruction : B. Eck, *La mort rouge*, *op. cit.*, p. 143-144.
[2145] Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 12.

s'adressait aux Thébains : « ne voyez-vous pas, disait-il, que vous-mêmes c'est quand vous avez été dans la détresse que vous avez remporté la victoire ? Vous devez donc penser que les Lacédémoniens à leur tour, s'ils n'avaient plus qu'à mourir, combattraient en désespérés. La Divinité aussi, à ce qu'il semble, prend souvent plaisir à grandir les petits et à rapetisser les grands », οὐχ ὁρᾶτε, ἔφη, ὅτι καὶ ὑμεῖς, ἐπεὶ ἐν ἀνάγκῃ ἐγένεσθε, ἐκρατήσατε ; οἴεσθαι οὖν χρὴ καὶ Λακεδαιμονίους ἄν, εἰ ἀναγκάζοιντο ἐκγενέσθαι τοῦ ζῆν, ἀπονοηθέντας διαμάχεσθαι. καὶ ὁ θεὸς δέ, ὡς ἔοικε, πολλάκις χαίρει τοὺς μὲν μικροὺς μεγάλους ποιῶν, τοὺς δὲ μεγάλους μικρούς[2146]. Dans le texte de Xénophon, les propos de Jason de Phères sonnent non seulement comme un avertissement mais aussi comme une prédiction. L'orgueil que fit naître Leuctres dans le cœur des Thébains leur aurait fait oublier ces précieux conseils. Devant Sparte, ce fut l'ἀπόνοια, le « désespoir » des Spartiates qui donna à leur charge un caractère effrayant : rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Un tel état d'esprit ne pouvait être que le résultat d'une intervention divine[2147] car, comme le rappelle P. Ellinger, « le désespoir est un des moments de l'action humaine où peut faire irruption la divinité »[2148]. Cette dernière avait d'ailleurs marqué les limites de la victoire et les Spartiates qui poussèrent trop loin leur avantage furent tués[2149]. Les Éléens perdirent plusieurs de leurs hommes et leur chef Stratolas en portant toujours plus avant la chasse dans le sanctuaire. Les deux événements étaient comparables et ont poussé Xénophon vers cette inévitable conclusion : à courage exceptionnel, soutien extraordinaire. Après tout, l'épopée montrait déjà des débâcles avant la rencontre des lances, et elle en faisait la conséquence d'une intervention divine. Ainsi, Zeus confie à Apollon l'égide que lui a forgé Héphaïstos pour mettre en fuite les hommes[2150]. Alors qu'Achéens et Troyens ont commencé à échanger leurs traits, Apollon agite l'égide[2151]. Les Achéens, pris de peur, fuient : « Apollon parmi eux a jeté la panique, (…). La bataille alors se disperse, chaque guerrier fait sa proie d'un guerrier », ἐν γὰρ Ἀπόλλων ἦκε φόβον, (…). ἔνθα δ' ἀνὴρ ἕλεν ἄνδρα κεδασθείσης ὑσμίνης[2152].

De la crainte qui habitait la majorité des hoplites à l'approche du face à face, Euripide en a laissé un beau témoignage. Dans la controverse qui oppose Amphitryon et Lykos sur les exploits d'Héraklès, il résume ce qu'était le courage hoplitique au Ve siècle : « pour un guerrier, l'épreuve de la bravoure n'est pas le tir à l'arc ; elle consiste à rester à son poste, et à voir, sans baisser ni détourner le regard, accourir devant soi tout un champ de lances dressées, toujours ferme à son rang », ἀνδρὸς δ' ἔλεγχος οὐχὶ τόξ' εὐψυχίας, ἀλλ' ὃς μένων βλέπει τε

[2146] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 23, traduction J. Hatzfeld.
[2147] Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 12.
[2148] P. Ellinger, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p. 274 et p. 275 pour l'analyse de ce passage de Xénophon.
[2149] Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 13.
[2150] Homère, *Iliade*, XV, 310.
[2151] Homère, *Iliade*, XV, 320-322.
[2152] Homère, *Iliade*, XV, 326-328.

κἀντιδέρκεται δορὸς ταχεῖαν ἄλοκα τάξιν ἐμβεβώς[2153]. Tout y est : dans un combat hoplitique, il faut tenir bon (verbe μένω) face au spectacle qui ne peut que provoquer l'effroi, celui du mur de lances qui arrive « vite » (ταχεῖαν), et la perspective qui l'accompagne d'un violent combat frontal. Tous ne trouvaient pas ce courage ; d'aucuns se montraient « incapables de regarder en face les pointes (des lances) », μὴ δύνασθαι λόγχαις ἀντιβλέπειν[2154]. On comprend en effet que, pour certains, si l'ennemi parvenait à lancer sa charge, le combat était déjà perdu ; il était déjà temps de penser à sauver sa vie. Les plus téméraires s'accrochaient au terrain[2155], les paralysés de terreur restaient sur place[2156]. Si leur nombre était suffisant, ils pouvaient espérer arrêter l'adversaire ou le convaincre d'orienter sa poursuite sur les fuyards[2157]. Dans le cas contraire, ils étaient rapidement encerclés et mis à mort[2158].

D'un autre côté, il y avait toujours un vainqueur : l'un des opposants réussissait à conjurer sa peur, ou du moins à la contenir jusqu'à la rupture de l'adversaire. On connaît bien le sentiment de supériorité que faisait naître la victoire[2159]. Mais si tous comptaient rejeter la peur dans l'autre camp, seuls certains groupes eurent la réputation de ne jamais rompre. Au moins dès la fin du VIe et encore au début du IVe siècle, un collectif incarnait cette « suprématie invincible » : le groupe des *Homoioi* à Sparte. Leurs pratiques guerrières entretenaient soigneusement cette image[2160]. Elle était gravée dans l'esprit des Spartiates comme dans celui de leurs ennemis. « Aussi leur fierté les rendait-elle irrésistibles, et leur renommée frappait tant de terreur les adversaires qui les affrontaient au combat et qui, de leur côté, ne se jugeaient pas capables de lutter d'égal à égal, au corps à corps, contre les Spartiates », ὅθεν ἦσαν ἀνυπόστατοι τὰ φρονήματα καὶ τῇ δόξῃ καταπληττόμενοι τοὺς ἀντιπαραταττομένους, οὐδ' αὐτοὺς ἀξιοῦντας ἀπ' ἴσης δυνάμεως τὸ ἴσον φέρεσθαι Σπαρτιάταις, εἰς χεῖρας συνέστησαν[2161]. Cette réputation d'invincibilité était, à la fin du IVe siècle, passée aux Macédoniens. Elle avait une grande influence sur la volonté et le comportement des hommes : les Macédoniens étaient

[2153] Euripide, *Héraklès*, 161-164.
[2154] Xénophon, *Le Banquet*, 2, 14.
[2155] Comportement incarné par l'anecdote rapportée par Hérodote, IX, 74, qui montrait l'Athénien Sophanès s'équiper d'une ancre afin de la planter dans le sol pour ne pas être délogé de sa position. Hérodote doute bien sûr de sa véracité, mais le fait que cette histoire ait pu circuler montre qu'elle pouvait séduire une partie du public. On peut l'interpréter comme une image illustrant la difficulté, éprouvée par beaucoup, de contrôler sa peur.
[2156] Voir *supra* III.2. « Embuscades » et *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[2157] Platon, *Le Banquet*, 221 B. Cf. V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 180-181 et L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007, p. 98.
[2158] Voir *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[2159] Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 15-17 rapporte que pendant l'hiver 409, les Athéniens commandés par Alcibiade refusèrent dans un premier temps d'être mêlés en un seul corps avec les Athéniens qui avaient fait campagne avec le stratège Thrasyllos, au prétexte que ces derniers venaient d'être battus alors qu'eux-mêmes étaient invaincus. À la suite d'un engagement victorieux, les premiers acceptèrent finalement de se ranger avec les seconds.
[2160] Sur les tactiques et procédés d'épouvante mis en place par les Spartiates : R. Konijnendijk, « Commemoration through fear : the Spartan reputation as a weapon of war », dans M.Giangiulio, E. Franchi et G. Proietti (éd.), *Commemorating War and War Dead : Ancient and Modern*, Stuttgart, 2019, p. 257-270.
[2161] Plutarque, *Vie de Pélopidas*, XVII, 11-12, traduction R. Flacelière et É. Chambry, légèrement modifiée.

persuadés que personne ne pouvait s'opposer frontalement à leurs armes et à leur choc[2162]. Cette renommée ne faisait pas que les galvaniser : elle effrayait tous leurs adversaires[2163]. C'est une donnée importante, qui doit être associée au facteur technique pour expliquer l'issue des affrontements de cette période : les dynamiques des combats hoplitiques étaient tout autant dictées par l'armement des Macédoniens que par leur image de groupe invulnérable. Dès lors, chaque victoire remportée contre eux fut considérée comme un grand fait d'armes[2164]. Elle offrait aux yeux des vainqueurs la première place dans la hiérarchie militaire des peuples : ainsi Pyrrhos et les Épirotes lorsqu'ils commémorèrent par une épigramme la défaite d'Antigone Gonatas en 274[2165]. La réputation militaire des Macédoniens ne fut en effet pas affaiblie par la disparition de la génération d'Alexandre, et était toujours bien établie à la fin du IIIe siècle[2166]. Résonance qui n'était pas un détail, car elle rejetait la faiblesse et donc la peur dans le camp d'en face.

On retrouve sans surprise à l'époque hellénistique les mêmes préoccupations quant aux émotions des combattants. Au Kallikynos, les Thessaliens[2167] résistèrent à la contagion de la peur. Ils montrèrent en cette journée un sang-froid remarquable et sauvèrent l'armée romaine d'un désastre complet. Dans ce contexte, le seul fait de se porter en avant, avec la conscience du danger, appelait des louanges. Cette action d'éclat devait être célébrée à Larisa par un concours dont on possède des listes de vainqueurs et qui fut organisé, de façon non continue, pendant plus de 150 ans[2168]. Br. Helly pense qu'il s'agissait d'un concours « pour ceux qui sont tombés à la bataille des Sténa » : il traduit l'expression τοῖς προκινδυνεύσασιν, qui désigne dans les inscriptions les hommes dont on commémorait les actes, par « ceux qui sont morts en première ligne »[2169]. Cependant, comme le rappelaient J. et L. Robert, κινδυνεύω était utilisé comme l'équivalent de μάχομαι : « προκινδυνεύειν a donc ici un sens normal de 'combattre pour' »[2170]. Littéralement, le concours n'était pas célébré pour ceux qui étaient tombés aux Sténa mais pour ceux qui avaient combattu en cette journée. Selon Br. Helly, « une telle

[2162] Voir notamment le fragment *PSI* XII, n° 1284. Pour les *Argyraspides* : *supra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».
[2163] Rappelons le mot de Phocion à l'annonce de la mort de Philippe, alors que les Athéniens étaient prêts à célébrer l'événement : « l'armée qui nous a affronté en bataille à Chéronée n'a qu'un homme de moins », τὴν ἐν Χαιρωνείᾳ παραταξαμένην πρὸς αὐτοὺς δύναμιν ἑνὶ σώματι μόνον ἐλάττω γενέσθαι (Plutarque, *Vie de Phocion*, 16, 8).
[2164] Ainsi les Siciliens menés par Agathocle contre la flotte de Cassandre devant Corcyre en 299/8 : Diodore, XXI, fr. 8. Notons qu'il leur suffit de vaincre les Macédoniens, sans avoir à affronter la phalange.
[2165] Pausanias, I, 13, 20. De la même façon que leur victoire de Leuctres conféra aux Thébains une réputation de grande bravoure : Diodore, XV, 56, 3.
[2166] Polybe, V, 2, 4-6.
[2167] Des hommes de la tétrade de Pélasgiotide selon Br. Helly, *L'État thessalien. Aleuas le Roux, les tétrades et les* tagoi*,* Lyon, 1995, p. 272, sous les ordres de l'hipparque Hégésarétos.
[2168] J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1964, 277.
[2169] Br. Helly, *L'État thessalien*, *op. cit*., p. 271 note 166.
[2170] J. et L. Robert, *Bull. ép*. 1964, 277 et *Bull. ép*. 1973, 287.

opération ne peut se faire sans dommages ; il y eut des pertes, assurément »[2171]. Cependant, Tite-Live ne mentionne aucun combat consécutif à l'avancée des Thessaliens. Au contraire, il précise que les hommes de Persée, disséminés par la chasse, « n'osaient en venir aux mains avec des troupes en bon ordre et s'avançant d'un pas ferme », *cum ordinatis et certo incedentibus gradu manus conserere audebant*[2172]. Toute manœuvre militaire, même dans une situation extrême, ne provoquait pas nécessairement mort d'homme. En cette circonstance, la contenance des Thessaliens suffit à inquiéter les poursuivants : la peur arrêta leur élan. Ces derniers auraient sans doute approuvé la remarque de B. de Montluc : « *il n'y a homme au monde à qui n'en vienne quelque peu quand il void son ennemy qui luy fait teste* »[2173]. La position de J. et L. Robert paraît donc plus prudente. Peut-on aller plus loin ? Le préfixe πρό s'accorde bien avec le texte de Tite-Live si l'on se rappelle la manière dont les Thessaliens ont affronté le danger : ils ont avancé résolument sur les poursuivants, se sont exposés en se plaçant devant les fuyards. Tenir malgré la déroute et sauver du massacre une partie non négligeable de la cavalerie romaine n'était pas un mince exploit[2174]. Il n'est donc pas interdit de penser que le concours célébrait la vaillance de « ceux qui combattirent de front » au Kallikynos[2175]. En tout cas, il faut placer ce concours, comme le faisaient J. et L. Robert, parmi ceux qui honoraient les « héros combattants », et le rapprocher avec eux des célébrations tenues à Cyzique au Ier siècle[2176] en l'honneur d'Asklépiadès, grand-père de Dèmètrios fils d'Oiniadès, et des Cyzicéniens qui « combattirent avec lui », τ]οῖς συναγωνισαμένοις αὐτῷ[2177], dans l'armée de secours qui devait délivrer César assiégé dans Alexandrie en 47[2178]. Tous ces hommes n'étaient pas morts au combat[2179]. Dans les deux cas, on célébrait le courage des ancêtres plutôt que leur trépas dans l'action[2180]. Ces deux exemples ont valeur de mise en garde : la célébration du

[2171] Br. Helly, *L'État thessalien*, *op. cit.*, p. 270.
[2172] Tite-Live, XLII, 59, 6, traduction P. Jal.
[2173] B. de Montluc, *Commentaires*, édition C.-B. Petitot, Paris, 1822, livre V, p. 150.
[2174] Les Romains et leurs alliés ne s'y trompèrent pas et, après le combat, couvrirent d'éloges les Thessaliens : Tite-Live, XLII, 60, 10. On peut noter la disproportion des pertes entre les cavaliers et les piétons dans le camp romain. Les cavaliers par leur vitesse ont eu moins de difficulté à s'extraire du massacre et ce furent eux qui profitèrent le plus de l'intervention des Thessaliens.
[2175] Le *LSJ* propose notamment comme traduction à προκινδυνεύω, « *run risk before* ».
[2176] Le décret en l'honneur de Dèmètrios daterait de 15 a.C. - 15 p.C. selon Éd. Chiricat, « Funérailles publiques et enterrement au gymnase à l'époque hellénistique », dans P. Fröhlich et Chr. Müller (éd.), *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique*, Paris, 2005, p. 214-222.
[2177] *IGR* IV 159, l. 10-14.
[2178] H.-L. Fernoux, « Représentations de la guerre et traditions guerrières dans les cités grecques de l'époque impériale », *Latomus* 70, 2011, p. 445-446.
[2179] On célébrait également une καταδρομή (sur cette course guerrière voir J. et L. Robert, *Bull. ép.* 1964, 277) en l'honneur d'Oiniadès, fils d'Asklépiadès et père de Dèmètrios (pour un événement militaire postérieur ?). Le grand-père et le père de Dèmètrios seraient-ils tous deux tombés au combat ? Cela est peu probable et, si tel avait été le cas, le texte l'aurait sans doute précisé.
[2180] Certes, on ne se situerait pas pour autant dans un registre bien distinct de celui de la « belle mort ». Mais si les morts, par leur sacrifice, étaient les *agathoi* par excellence, le courage et la dévotion civique des combattants s'incarnaient d'abord dans leur « volonté », leur « décision active » de tomber au combat pour la communauté : N. Loraux, *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris, 1993 [1981], p. 123-125.

courage ne suivait pas toujours une logique sacrificielle. Il pouvait être honoré comme une valeur individuelle ; également, et encore à la basse époque hellénistique, comme une force collective[2181].

La cohésion et la solidarité du groupe étaient toujours les deux facteurs qui devaient garantir le comportement des hommes au combat[2182]. Si l'un venait à disparaître, l'autre le suivait de près ; même l'édifice imposant et savamment construit qu'était une formation d'infanterie lourde ne tardait pas à s'écrouler. Au XVIIe siècle, Montecuccoli comparait ainsi l'effondrement d'un *tercio* à celui d'une maison[2183]. Mais lorsqu'une armée ou un contingent civique s'effondrait, c'était la cité, sur le terrain, qui se désintégrait. À Mantinée, en 207, en même temps que la formation et la cohésion du groupe, ce furent les solidarités civiques des Spartiates qui se désagrégèrent[2184], au point que le fossé, le piège mortel de cette phalange, se transforme dans le récit de Polybe en un lieu de *stasis* : les Lacédémoniens furent massacrés en ce lieu « par les Achéens, par les leurs », τὸ μὲν ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν, τὸ δ᾽ ὑπὸ τῶν ἰδίων [2185]. Que le détail soit véridique ou non, il n'en dit pas moins quelque chose des représentations que mobilise l'auteur : d'un côté, les hoplites achéens, probablement rangés par contingents civiques[2186], agissent « d'un même cœur », ὁμοθυμαδόν[2187], montrent une cohésion forte et harmonieuse aussi bien à l'échelle civique, dans chaque unité, qu'à l'échelle fédérale, la phalange du *koinon* restant soudée. De l'autre côté, les Lacédémoniens, soumis à l'autorité d'un seul, ne font pas corps ; au contraire, ils s'entretuent dans leur désespoir. Le fossé qui sépare les phalanges symbolise l'écart entre les deux ensembles. Nul besoin de réfuter le discours par la réalité : les explications purement militaires, comme l'opportunisme et l'intelligence tactique de Philopoemen, le courage de la phalange achéenne qui tint bon malgré la déroute d'une partie de l'armée et l'utilisation efficace du terrain complètent et servent dans le récit de Polybe un tableau plus politique. Le combat hoplitique de Mantinée oppose une formation fédérale

[2181] Les Thessaliens entretenaient toujours leurs capacités équestres à la fin du Ier siècle et dans l'armée de Brutus en 42 se trouvaient des cavaliers thessaliens : Appien, *Guerres Civiles*, LXXXVIII, 373.
[2182] Règle toujours essentielle au XIXe siècle : Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 70-72.
[2183] O. Chaline, *La bataille de la Montagne Blanche (8 novembre 1620). Un mystique chez les guerriers*, Paris, 2000, p. 178.
[2184] Polybe, XI, 16, 1-3, cf. *supra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».
[2185] Polybe, XI, 16, 3. Le détail n'est pas anodin. Polybe, XV, 13, 6, fait la même précision dans son récit de la bataille de Zama, lorsque les mercenaires d'Hannibal en fuite rencontrèrent la deuxième ligne carthaginoise et furent pour partie tués par les Puniques. *Topos*, repris par Polybe, de la *fides punica* : Chr. Burgeon, « Le récit de Tite-Live de la bataille de Zama », *AC* 87, 2018, p. 149.
[2186] On connaît par Polybe la charge d'ἀποτέλειος, officier commandant le contingent d'une cité, par Polybe : X, 23, 9 et XVI, 36, 4. Le premier exemple ne concerne que les cavaliers, mais il est bien question dans le second de contingents formés par tous les Achéens mobilisables dans chaque cité. Orthagoras d'Araxa était ἀποτέλειος des jeunes soldats (νεανίσκοι) d'Araxa pendant la campagne du *koinon* des Lyciens contre les tyrans Lysanias et Eudèmos : D. Rousset, *De Lycie en Cabalide. La convention entre les Lyciens et Termessos près d'Oinoanda*, Genève, 2010, n° 2, l. 36-41. Cf. Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 208, sur la proximité entre les institutions militaires des confédérations achéenne et lycienne.
[2187] Le *LSJ* traduit « *with one accord* ».

composée de communautés unies et solidaires entre elles[2188] à une cité qui, sous l'emprise de la tyrannie, tremble sur ses fondations et perd son esprit de corps : il incarne l'antinomie entre la concorde et la *stasis*[2189]. De plus, il est la revanche du premier combat de la bataille qui avait vu triompher les mercenaires du tyran sur ceux du *koinon*, affrontement que Polybe analyse déjà sous l'angle politique : il établit en règle que les mercenaires d'une démocratie combattent avec moins d'ardeur que ceux d'un tyran[2190]. Le renversement participe donc également de deux confrontations bien connues dans la littérature : celle entre le citoyen et le mercenaire[2191], celle entre la tyrannie et la démocratie[2192]. L'épisode du fossé constituerait ainsi, aux yeux de Polybe, la conséquence logique de la décadence de la cité spartiate[2193] comme la consécration de l'unité du *koinon* achéen à l'époque de Philopoemen. Car les phalanges n'existaient que par la cohésion et la solidarité des membres qui les composaient. Au fond, elles incarnaient, comme aux Ve et IVe siècles, la force des esprits civiques. Aussi Polybe, en jugeant leurs performances militaires, peut-il les évaluer, les opposer et les hiérarchiser[2194].

En cela il est, bien entendu, partisan et sévère. On ne peut douter que les citoyens de l'époque hellénistique aient été dans l'ensemble des ardents défenseurs de leurs communautés, comme auparavant[2195]. Ils n'étaient ni plus dépolitisés, ni plus couards que leurs ancêtres[2196].

[2188] Qui formeraient une seule et même *polis* : Polybe, II, 37, 10-11 affirme que le Péloponnèse, grâce à l'expansion achéenne, est devenue une cité à laquelle ne manque que les remparts. Voir les remarques de Ph. Gauthier, « La citoyenneté en Grèce et à Rome : participation et intégration », *Ktèma* 6, 1981, p. 177 (= *Études*, p. 30).

[2189] Voir G. Thériault, *Le culte d'*Homonoia *dans les cités grecques*, Lyon, 1996, p. 5-13 ; également P. Hamon, « Démocraties grecques après Alexandre. À propos de trois ouvrages récents », *Topoi* 16-2, 2009, p. 368 note 46 sur la célébration de l'ὁμόνοια pour conjurer les violences internes aux cités. L'absence de concorde entre les citoyens constitue une préoccupation majeure d'Énée le Tacticien, *Poliorcétique*, X, 20 ; XI ; XIV ; XVII, 1.

[2190] Polybe, XI, 14, 3-8 : les mercenaires d'un tyran seraient liés au sort de celui-ci et en attendraient de plus grandes récompenses. Pour la distinction entre « tyrannie » et « royauté » : Polybe, VI, 3, 5. Cf. P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 424.

[2191] Platon, *République*, 567 d-e ; Aristote, *Politique*, V, 11, 11-12 (1313b). Sur l'évolution des perceptions au IVe siècle : J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 113-114.

[2192] L'utilisation du mot « démocratie » par Polybe ne devrait pas être ici compris comme une référence à un régime politique précis. Il faudrait plutôt songer à « l'emploi diplomatique » du terme qu'identifie dans les inscriptions P. Hamon, « Démocraties grecques », *loc. cit*., p. 369-370 : « c'est une démocratie-indépendance, par opposition à la sujétion », ici à un tyran qui empêche les citoyens de se gouverner par eux-mêmes.

[2193] Polybe, IV, 81, 12-14, pour son analyse du déclin de la cité spartiate.

[2194] À titre de parallèle, on peut rappeler que certaines études militaires contemporaines utilisent encore l'histoire militaire et l'analyse des « performances » des groupes (la méthode du *Dupuy Institute*), en particulier pour la Seconde guerre mondiale : Ch. A. Lawrence, *War by Numbers. Understanding Conventional Combat*, Lincoln, 2017, p. 20-48, afin de définir leur « *Warfighting Resolve* ». Ainsi L. R. Speight et D. Rowland, « Modelling The Rural Infantry Battle : The Effects Of Live Combat On Military Skills And Behaviour During The Approach Phase », *Military Operations Research* 13, 2008, p. 81-83.

[2195] L. Robert, « Théophane de Mytilène à Constantinople », *CRAI* 113, 1969, p. 42. Sur le ὑπὲρ τῆς πατρίδος ἀγῶνα : L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 50-59 et *supra* I. « Opérations militaires et contextes des combats » sur le service de *strateia*, la défense du territoire et les conflits entre cités. Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs (IVe-Ier s. av. J.-C.). Contribution à l'histoire des institutions*, Paris, 1985, p. 165-166, sur l'exemple de la petite cité phocidienne de Lilaia et l'investissement des citoyens dans sa défense. J. Ma, « Fighting *poleis* », p. 343-349.

[2196] Ph. Gauthier, « Les cités hellénistiques. Épigraphie et histoire des institutions politiques », *Actes du VIIIe congrès international d'épigraphie grecque et latine*, p. 92-96 (= *Études*, p. 329-334) et A. Chaniotis, *War*, p. 18-26. Il n'est pas inutile de rappeler, avec Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 74, que « la vaillance, trop souvent, n'exclut point la lâcheté, les calculs égoïstes, horribles, on peut même dire infâmes parfois ».

Les manquements au devoir étaient théoriquement prévenus par des lois sévères contre la fuite individuelle, que l'on connaît par exemple à Athènes au IVe siècle et qui étaient probablement communes à de nombreuses cités[2197]. En certaines circonstances dramatiques, la dureté des lois pouvait être renforcée[2198] : en 211, les Acarnaniens, confrontés une fois de plus à une menace d'invasion étolienne, prirent la décision de créer une loi fédérale punissant de mort quiconque fuirait ou déserterait l'armée[2199]. Des dispositions furent prises afin d'empêcher les déserteurs de trouver refuge en territoire étranger[2200]. L'abandon de poste avant le combat reste cependant un phénomène très difficile à étudier et surtout à quantifier[2201]. Lorsque l'on peut comparer les effectifs en début et en fin de campagne, il est assez rare d'observer une fonte des effectifs. Il y a sans doute ici un effet de source[2202]. Mais il faut surtout, une fois encore, insister sur les contextes et les circonstances[2203]. Pour des citoyens, déserter l'armée entraînait la perte de leur citoyenneté et empêchait le retour dans leur patrie. Dans les guerres de voisinage et les courtes campagnes que se livraient la majorité des communautés, les désertions étaient probablement limitées. Dans l'ensemble, on a l'impression que les lois, les menaces et la pression sociale suffisaient généralement à garder dans le rang les moins motivés. Cependant, dans d'autres contextes, les désertions pouvaient prendre un caractère massif. Celles qui touchèrent les armées et les garnisons des Diadoques sont bien connues[2204]. Ainsi, l'armée d'Eumène de Cardia se désintégra progressivement après sa défaite face à Antigone, le forçant à s'enfermer

[2197] D. Hamel, « Coming to terms with λιποτάξιον », *GRBS* 39, 1998, p. 361-405.
[2198] Après le désastre de Chéronée, la désertion fut condamnée par la peine capitale : Lycurgue, *Contre Léocrate,* 52. Cf. M. H. Hansen, *La démocratie athénienne à l'époque de Démosthène*, Paris, 1993, p. 333-335.
[2199] Polybe, IX, 40, 4-5 ; Tite-Live, XXVI, 25, 11-13.
[2200] Un parallèle serait donné par une inscription non publiée, un traité entre Gortyne, Cnossos et leurs alliés, daté de la guerre contre Lyttos (221-219), concernant les déserteurs qui se trouveraient dans des cités de l'alliance : A. Chaniotis et C. Kritzas, « Prozeßrechtliches aus dem hellenistischen Kreta », dans G. Thür (éd.), *Symposion 2009. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte*, Vienne, 2010, p. 169-183, plus précisément p. 173 et 178 sur les « déserteurs », αὐτόμολοι.
[2201] On ne dispose guère que d'anecdotes. Ainsi cet Athénien pourtant va-t-en-guerre qui se présenta appuyé sur un bâton et les jambes bandées le jour de la conscription, mascarade raillée par Phocion : Plutarque, *Vie de Phocion*, 10, 3 (voir aussi 12, 3).
[2202] Voir *supra* I.1. « Lever les armées ». Conséquence de l'image négative de la désertion : G. Velho, « Les déserteurs des armées civiques en Grèce ancienne ou la négation du modèle du citoyen-soldat », *Les Études Classiques* 70, 2002, p. 239-256. Rappelons que les auteurs oublient également les fluctuations ordinaires des effectifs combattants dans les armées en campagne.
[2203] Pour le traité entre Gortyne, Cnossos et leurs alliés, A. Chaniotis et C. Kritzas, « Prozeßrechtliches », *loc. cit*., p. 179, pensent pouvoir expliquer le traitement particulier du problème des déserteurs par le contexte de guerre civile au sein des cités de la même alliance. Il est également question de déserteurs dans la pétition adressés par les *katoikoi* d'Apolloniocharax à Eumène II, *SEG* LVII, 1150, B, l. 3-4 (en dernier lieu P. Hamon, *Bull. ép*. 2016, 433, pour l'identification de la face B comme une pétition). La guerre de 168-166 contre les Galates fut terrible pour les communautés les plus exposées. Devant l'avancée de l'ennemi, certains *katoikoi* préférèrent peut-être évacuer la place plutôt que tenter une défense désespérée. On pense à l'inscription de Tabai en l'honneur de Kotèies, qui précise que certains s'enfuirent lorsque l'attaque galate parut imminente : *SEG* LVII 1109, II, l. 15-16, avec P. Hamon, *Bull. ép*. 2009, 440, pour le contexte.
[2204] Selon Diodore, XX, 47, 4, hommes de Ptolémée capturés par Démétrios et intégrés aux rangs de ce dernier désertèrent à la première opportunité : leurs bagages, et donc sans doute leurs familles, étaient en Égypte. Ptolémée réussit à convaincre un grand nombre des mercenaires d'Antigone de le rejoindre lors de l'invasion de l'Égypte, par la promesse de grandes récompenses. Pour arrêter l'hémorragie, Antigone fit exécuter les déserteurs sur lesquels il mit la main : Diodore, XX, 75, 1-3 et 76, 7.

dans Nora avec ce qui lui restait d'hommes fidèles[2205]. Une première défaite pouvait porter un coup grave à la volonté des combattants[2206], et le désir d'en découdre laissait alors place aux stratégies d'évitement[2207]. En outre, l'éloignement des patries, les retournements fréquents d'alliance avec les incertitudes qu'ils alimentaient, la lassitude provoquée par les campagnes prolongées et les stratagèmes des Diadoques qui utilisaient la fébrilité, les craintes et les espoirs des combattants, constituent autant de facteurs qui permettent de comprendre ces événements et la spécificité d'un tel contexte[2208].

Les défections étaient bien plus nombreuses au cœur des combats. Comme aux époques précédentes, les paniques et les effondrements survenaient principalement, et pour le plus grand malheur des vaincus, au plus près de l'adversaire, parfois à son contact. Certes, le corps à corps, l'investissement total qu'il demandait aux combattants, pouvaient apparaître à certains comme un mal nécessaire et une configuration somme toute souhaitable[2209]. Courir sus à l'ennemi deviendrait la meilleure option[2210]. Rappelons que pour Usāma Ibn Munqiḏ, l'engagement dans le combat diminuerait voire ferait disparaître la peur[2211]. Ce constat, dont on trouve déjà la trace chez Polybe[2212], fut fait en d'autres temps et d'autres lieux[2213], et se retrouve encore dans les témoignages les plus récents[2214]. La rapidité des corps à corps les rendrait-il donc désirables ? Alors que les Achéens sont acculés près de leurs navires, subissant les traits des Troyens, Ajax lance ainsi un appel à la charge : « il n'est pour nous nul parti, nul plan meilleur que de mettre en contact, dans le corps à corps, nos bras, nos fureurs. Mieux vaut en un instant savoir si nous devons vivre ou périr, que de nous laisser user à la longue, comme cela, pour rien, dans l'atroce carnage, au milieu de nos nefs, sous les coups de guerriers qui ne nous valent pas », ἡμῖν δ᾽ οὔ τις τοῦδε νόος καὶ μῆτις ἀμείνων ἢ αὐτοσχεδίῃ μῖξαι χεῖράς τε μένος τε. βέλτερον ἢ ἀπολέσθαι

[2205] Diodore, XVIII, 41. Les hommes d'Eumène ne se dispersèrent pas aux quatre vents : ils rejoignirent pour la plupart le vainqueur, Antigone.
[2206] Eschine, *Contre Ctésiphon*, 252, rappelle les cas de deux déserteurs athéniens après Chéronée. Au moment du discours, l'un avait été exécuté, l'autre était en procès pour avoir quitté la cité pour Rhodes.
[2207] Lysias, *Contre Alcibiade*, 5-7, nous rapporte qu'Alcibiade, fils d'Alcibiade, lors d'une levée pour une campagne jugée dangereuse, aurait volontairement et illégalement intégré la cavalerie, arme considérée plus sûre.
[2208] Une inscription inédite d'Argos, une liste de « déserteurs », αὐτόμολοι, peut-être de la garnison macédonienne, se rattacherait également à ces guerres de la fin du IVe siècle : mentionnée par M. Piérart, « Note sur l'alliance entre Athènes et Argos au cours de la première guerre du Péloponnèse », *MH* 44, 1987, p. 177 ; cf. *SEG* XXXVII, 280.
[2209] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 139, qui universalise avec excès ce sentiment.
[2210] Encore Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 131 : « les hommes ne demandent qu'à se distraire du danger qui s'avance par le mouvement. (…). Le mouvement rapide trompe l'angoisse, qu'il est naturel de vouloir abréger. »
[2211] Usāma Ibn Munqiḏ, *Kitāb al-I'tibār*, *op. cit*., p. 215.
[2212] Polybe, III, 112, 5.
[2213] B. Diaz del Castillo, *Histoire véridique*, p. 539-540. Toutefois, cette peur balayée par l'action fut contextuelle : elle fut la conséquence du sacrifice des prisonniers par les Mexicas, une stimulation engendrée à la fois par l'esprit de vengeance et par le « désespoir ». L'auteur s'interroge longuement sur la façon dont il doit l'expliquer et l'interpréter : sa grande expérience des combats aurait déjà dû le prémunir de toute peur.
[2214] Fr. Lecointre, « L'assaut de Vrbanja », dans Fr. Lecointre, *Le soldat, XXe-XXIe siècle*, Paris, 2018, p. 261-262.

ἕνα χρόνον ἠὲ βιῶναι ἢ δηθὰ στρεύγεσθαι ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι ὧδ᾽ αὖτως παρὰ νηυσὶν ὑπ᾽ ἀνδράσι χειροτέροισιν[2215]. « Un instant », ἕνα χρόνον, opposé à une longue lutte d'usure. L'*Iliade* résume parfaitement ce qui distinguait généralement le combat de près du combat à distance[2216]. Malgré les évolutions et les spécificités des armements et des tactiques, la scène et les mots auraient pu être répétés à l'identique à la fin de l'époque hellénistique.

Les exhortations des chefs n'étaient d'ailleurs pas de vains discours mais des harangues nécessaires pour rappeler à tous leurs devoirs[2217] et stimuler l'esprit combattif de chacun. Dans l'arsenal des armes émotionnelles utilisées peu avant le contact, on trouvait aussi le cri de guerre[2218]. Il s'adressait tout autant aux adversaires qu'aux membres du groupe qui les lançaient, pour effrayer les premiers, montrer aux seconds que leur formation faisait corps, et attiser leur agressivité[2219]. Ce cri pouvait être accompagné d'un mouvement général, comme celui de baisser les sarisses des premiers rangs[2220], et l'ensemble ne devait pas manquer d'être impressionnant. Cela restait malgré tout souvent insuffisant, et il fallait marcher sus à l'ennemi. Il restait du chemin avant de le rencontrer. Quand bien même les deux camps s'avançaient l'un contre l'autre, comme à Sellasie, il fallait encore plusieurs minutes pour se rejoindre[2221]. À tout moment, l'un des antagonistes pouvait rompre. Et lorsque le spectre de la déroute paraissait, tous pouvaient reconnaître et ressentir une autre émotion qu'avait jadis décrite Homère[2222] : « un frisson prend les membres de tous, et chacun, inquiet, cherche des yeux où fuir, pour éviter les gouffres de la mort », τοὺς δ᾽ ἄρα πάντας ὑπὸ τρόμος ἔλλαβε γυῖα, πάπτηνεν δὲ ἕκαστος ὅπῃ φύγοι αἰπὺν ὄλεθρον[2223]. Ce « frémissement »[2224] était redoutable car il pouvait faire plier les individus comme les groupes les plus déterminés. La peur se diffusait en terrain fertile : ne sous-estimons pas « l'instinct de préservation » cher à Ch. Ardant du Picq[2225]. Cet avertissement vaut la peine d'être répété, car si la peur a bien attiré l'attention des savants celle-

[2215] Homère, *Iliade*, XV, 509-513, traduction P. Mazon.
[2216] Voir *infra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».
[2217] Polybe, II, 67, 1, précise cet aspect dans son récit de Sellasie.
[2218] Lors de combats pendant le siège de Rhodes : Diodore, XX, 87, 2 ; 95, 4 ; 98, 8 ; Sellasie : Polybe, II, 69, 7 ; Mantinée : Polybe, XI, 16, 2 ; Cynoscéphales : Polybe, XVIII, 25, 1. En revanche, on ne retrouve pas la pratique des chants, des péans pendant la marche au combat. W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971, p. 105-108, rassemble les témoignages. Les deux exemples polybiens concernent les Celtes.
[2219] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 149-150.
[2220] Ainsi à Sellasie : Polybe, II, 69, 7.
[2221] Selon V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 144, il aurait fallu moins de deux minutes pour que deux groupes lancés à 200 mètres l'un contre l'autre avec une vitesse de 6 km/h se rencontrent. Les phalanges macédoniennes adoptaient sans doute une allure plus lente.
[2222] Du côté des vaincus, car du côté des vainqueurs l'agressivité était généralement fortement stimulée par la vue de leurs ennemis en train de céder : voir *infra* VI.1. « La 'chasse' ».
[2223] Homère, *Iliade*, XIV, 506-507, traduction P. Mazon.
[2224] Comme l'appelle Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 11. Sur le frisson d'effroi dans la poésie homérique et les réflexions de Platon sur la peur de la mort : D. Bouvier, « Du frisson (*phrikê*) d'horreur au frisson poétique : interprétation de quelques émotions entre larmes chaudes et sueurs froides chez Platon et Homère », *Mètis*, 2011, p. 19-35.
[2225] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 3-4 et 11. Chez Homère, *Iliade*, II, 400-401, les Achéens sacrifient aux dieux avant le combat pour échapper à la mort.

ci reste couramment un simple point de départ pour une analyse des ressorts du courage. Or, c'était elle qui commandait les dynamiques des combats. Certes, les serments civiques, qui faisaient appel au courage et à la solidarité collective, n'étaient pas prêtés à la légère[2226]. Mais, d'une part, promesse ne valait point acte[2227]. D'autre part, la motivation des combattants était secondaire, car la peur du choc était une émotion de l'instant, qui pouvait les jeter en arrière avec une force et une rapidité déconcertantes. Le traité stoïcien *Sur les passions* indique que « la peur est un rejet irrationnel : c'est la fuite devant une chose terrible à laquelle on s'attend », φόβος δὲ ἄλογος ἔκκλισις· ἢ φυγὴ ἀπὸ προσδοκωμένου δεινοῦ[2228]. À l'émotion était ainsi associée une réaction, ou plutôt une action : la fuite (φυγὴ)[2229], d'autant plus redoutable dans une formation que le recul de quelques-uns engendrait un premier désordre qui ne faisait que croître, jusqu'à se transformer en mouvement de masse vers l'arrière. Ce comportement était particulièrement exacerbé à l'approche du corps à corps. Parfois avant, parfois peu après l'abordage, une partie des combattants sentaient que leur force collective ne valait pas celle de l'adversaire. Il suffisait alors que les *ouragoi* n'étouffassent pas vite les premières tentatives d'abandons : l'apparition de vides, les bousculades déclenchées par les plus hésitants devaient suffire à convaincre un bon nombre que leur survie dépendait désormais de la célérité de leur retraite[2230]. S'il était facile de saisir cette dynamique, identifier l'élément déclencheur était une autre affaire. Logiquement, tout au long de la période hellénistique, les paniques continuèrent d'alimenter les récits d'interventions divines[2231].

En conséquence, face aux abandons collectifs, la réaction des communautés fut souvent timide[2232]. S'il était relativement facile de menacer, de juger voire d'exercer des violences contre quelques individus, ces actions ne pouvaient être aisément reproduites sur le plus grand nombre. Devant un effondrement collectif, il devait paraître plus sage de fermer les yeux et d'oublier les sanctions. De fait, c'est un amendement que l'on peut retrouver dans des

---

[2226] Sur ces serments civiques : Ph. Gauthier, « Les cités hellénistiques. Épigraphie et histoire des institutions politiques », *Actes du VIIIe congrès international d'épigraphie grecque et latine de 1982*, 1984, p. 94-95 (= *Études*, p. 331-333).

[2227] Comme le rappelle Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 76, avec sa liberté de ton habituelle : « serment de moutons de tenir contre le loup ». Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1115b-1116a, comptait bon nombre de ses contemporains parmi les « téméraires » (θρασεῖς ; non les braves), soucieux de paraître courageux mais impuissants à soutenir les plus grands dangers. H. Liers, *Kriegswesen der Alten mit besonderer Berücksichtigung der Strategie*, Breslau, 1895, p. 179, résumait ainsi : « *der alte Grieche schätzte das Leben hoch* ».

[2228] [Andronikos], *Sur les passions*, I, 1, 10-15, traduction O. D'Jeranian. L'analyse de la peur fut poussée bien plus avant, jusqu'à la définition de treize types de peur : M. Patera, « Reflections on the discourse of fear », *loc. cit*., p. 110-111. Pour Polybe également, la peur paralyse le raisonnement : M. R. Guelfucci, « La peur dans l'œuvre de Polybe », *RPh* 60, 1986, p. 229.

[2229] M. Patera, « Reflections on the discourse of fear », *loc. cit*., p. 114.

[2230] Comme le résume Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 74 : « les derniers rangs pour quelques pas tournent le dos, il y a peu de chances qu'ils représentent la face. – L'espace les a tentés. – Ils ne se retourneront plus ».

[2231] M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques* II, Paris, 1950, p. 897-901 ; A. Chaniotis, *War*, p. 157-160 ; Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 242-251.

[2232] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 183 et note 19.

règlements militaires bien plus tardifs, dans le traité de l'empereur byzantin Maurice[2233], en Écosse au XIVe siècle[2234] mais également dans l'armée suédoise de la Guerre de trente ans, à la discipline de fer[2235]. D'une certaine façon, cette absence de châtiment à l'échelle collective participait aux effondrements : si la majorité des combattants redoutait les peines ou le jugement des autres, ils ne craignaient en revanche plus la punition si le groupe commençait à plier[2236]. De plus, ils pouvaient juger que la responsabilité d'une telle déconvenue incombait d'abord aux chefs[2237]. Loin d'être des exécutants qui suivaient passivement leurs officiers, les hommes des phalanges étaient dans leur majorité des citoyens qui jugeaient leurs performances et leurs capacités[2238]. Polybe nous rappelle que les échecs étaient régulièrement imputés aux supérieurs, accusés d'avoir mal évalué une situation et exposé la vie de leurs hommes[2239]. Les revers avaient de fâcheux résultats sur la réputation des meneurs[2240], et le lien de confiance avec les combattants risquait à tout moment de se briser, ou du moins de se détériorer[2241]. Polybe recommande donc aux chefs de toujours mesurer avec soin les risques encourus lors de chaque action[2242].

De la même façon, les combattants évaluaient leurs chances. Selon Ch. Ardant du Picq, « l'homme s'ingénie à pouvoir tuer sans courir le danger de l'être. Sa bravoure est le sentiment de sa force, et elle n'est point absolue ; devant plus fort, sans vergogne, il fuit »[2243]. Il se rapproche d'ailleurs sensiblement d'Aristote : ce dernier oppose les combattants courageux à ceux qui affichent de l'assurance seulement parce qu'« ils pensent être les plus forts et n'avoir rien à subir en retour. (…) ; mais quand les choses ne tournent pas comme ils l'espèrent, ils

[2233] Maurice, *Strategikon*, I, 8, 1-3 et 5. Il est indiqué que tout fuyard sera mis à mort. Mais il est précisé qu'en cas d'abandon collectif seuls les premiers fuyards seront punis, à moins qu'ils n'aient été blessés dans l'action.
[2234] A. J. McDonald, « Courage, Fear and the Experience of the Later Medieval Scottish Soldier », *The Scottish Historical Review* 92, 2013, p. 204, rappelle que dans les règlements militaires de 1448, en Écosse, si la fuite individuelle devait être punie comme un acte de trahison, il était également reconnu de façon plus pragmatique qu'une panique collective pouvait arriver et qu'il était alors acceptable de sauter sur le cheval le plus proche.
[2235] Voir W. Watts, *The Swedish discipline*, Londres, 1632, dans Tr. Helfferich, *The Essential Thirty Years War. A Documentary History*, Indianapolis-Cambridge, 2015, p. 57, qui reprend une partie du règlement militaire de l'armée suédoise, articles 60-63. Le règlement distingue la fuite individuelle, punie de mort (article 60), de la fuite lors d'un effondrement collectif (article 63). En ce cas, il est prévu qu'un homme sur dix du régiment coupable doit être pendu, « *but if any man can, by the testimony of ten men, prove himself from the beginning not guilty of cowardice, he shall go free* ». Assurément, les solidarités devaient éviter beaucoup de condamnations. On voit en tout cas que la règlementation se faisait beaucoup plus souple lorsqu'un groupe devait être châtié.
[2236] L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007, p. 97.
[2237] Démosthène, *Troisième Olynthienne*, 17.
[2238] Rappelons le commentaire de Phocion (Plutarque, *Vie de Phocion*, 25, 1) abordé pendant la guerre lamiaque à propos de la défense de Rhamnonte par des Athéniens empressés de donner leur avis : « comme je vois beaucoup de stratèges, mais peu de soldats ! », ὡς πολλοὺς ὁρῶ στρατηγούς, ὀλίγους δὲ στρατιώτας.
[2239] Polybe, V, 98, 1-3. Ou à l'inverse d'avoir manqué d'audace et d'agressivité : Plutarque, *Vie de Phocion*, 9, 3.
[2240] Il faut rappeler les débats qui eurent lieu après le désastre de Kahpyai à l'assemblée fédérale des Achéens et les lourdes critiques qui s'abattirent sur Aratos à cette occasion : Polybe, IV, 14. Texte riche d'enseignements sur la responsabilité des chefs militaires élus et les redditions de compte auxquels ils étaient soumis.
[2241] Polybe, V, 98, 4-8. La confiance envers les chefs et les camarades de combat, pour Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 78-80 et 93, est essentielle, et ne s'improvise pas. De même pour Xénophon, *L'hipparque*, VI. Bien évidemment, une victoire la renforçait (Diodore, XVI, 3, 6).
[2242] Polybe, V, 98, 9.
[2243] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 15-16.

prennent la fuite », οἳ δὲ διὰ τὸ οἴεσθαι κράτιστοι εἶναι καὶ μηθὲν ἂν παθεῖν. (…). ὅταν δὲ αὐτοῖς μὴ συμβῇ τὰ τοιαῦτα, φεύγουσιν[2244]. Force est de constater que les réalités du choc aux époques classique et hellénistique justifiaient ces impressions. Elles mettent en lumière la part de calcul et d'appréciation qui participait des effondrements et rappelle que la fuite n'était pas toujours un acte irrationnel[2245]. L'expérience pût l'encourager : un vétéran ne devait savoir que trop bien qu'il était fort difficile de renverser la dynamique d'un combat en l'absence de toute aide extérieure[2246]. Dès lors, au moindre signe de faiblesse du groupe, fuir et se dérober à la vengeance des vainqueurs pouvait passer pour une option tout à fait légitime.

Ainsi, tous les remèdes contre la peur, ces artifices et ces méthodes de préparation qui visaient à stimuler les courages individuel et collectif, à prévenir toute panique, restaient d'une efficacité fort relative. « Exception pour les forts, mais ils sont rares »[2247]. Si l'idéal isonomique des cités faisait de la bravoure une vertu théoriquement partagée par tous les membres d'une communauté[2248], dans les faits, la vaillance de beaucoup atteignait vite ses limites[2249]. Certes, à l'époque classique comme à la période hellénistique, les forces d'élite, sélectionnées pour l'occasion ou institutionnalisées, montraient généralement un sang-froid supérieur à celui des levées inexpérimentées[2250]. Thucydide, déjà, oppose les comportements des vétérans et des jeunes novices[2251]. Il est évident que la faible expérience des levées hoplitiques aux Ve et IVe siècles, réalité sur laquelle R. Konijnendijk a beaucoup insisté, explique certaines de leurs

[2244] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1117a, traduction J. Tricot.
[2245] S. M. Heidenreich et J. P. Roth, « The Neurophysiology of Panic on the Ancient Battlefield », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 130-131, souligne à juste titre cette diversité des réactions.
[2246] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1117a, rappelle que toutes les expériences guerrières ne se valent pas et que les hommes accoutumés à remporter la victoire peuvent se montrer fébriles face à une résistance inattendue.
[2247] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 10.
[2248] Voir M. Detienne, « La phalange. Problèmes et controverses », J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968, p. 186.
[2249] *Contra* Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1116b, sur la capacité des citoyens-soldats à combattre jusqu'à la mort. Le propos est évidemment trop universaliste. Il convient de manier avec prudence des récits comme celui du sacrifice des Thermopyles ou du Bataillon sacré à Chéronée, fortement idéalisés. On notera d'ailleurs, avec A. Paradiso, « Herodotus' List of the Three Hundred », dans H. Cavanagh, W. Cavanagh et J. Roy (éd.), *Honouring the Dead in the Peloponnese*, Nottingham, 2010, p. 522 et 529-530, que le récit hérodotéen du dernier combat des Thermopyles ne pouvait pas être fondé sur la parole de survivants. Personne ne savait comment étaient tombés les 300 Spartiates et leurs alliés, s'ils avaient tous combattus jusqu'à leur dernier souffle, ou si certains demandèrent grâce. Bien rares furent les contingents civiques ou les groupes qui combattirent jusqu'à la fin.
[2250] Une parade des cités à la fébrilité des phalanges civiques fut de constituer des corps d'élite : M. Detienne, « La phalange », *loc. cit*., p. 177-178 et R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 155-162. Pour Élis, dès la fin du Ve siècle selon C. Ruggeri, *Gli stati intorno a Olimpia. Storia e costituzione dell'Elide e degli stati formati dai perieci elei (400-362 a.C.)*, Stuttgart, 2004, p. 55, le corps d'élite, soutien des oligarques, cité par Xénophon (*Helléniques*, VII, 4, 31) serait identique à celui mentionné par Thucydide (II, 25, 3).
[2251] Thucydide, VI, 70, 1. S. Hornblower, *A Commentary on Thucydides, Books 5.25-8.109* III, Oxford, 2008, p. 477-481 a montré que ce passage concernait les seuls Athéniens, divisés entre les jeunes, effrayés par l'orage, et les anciens, alarmés par la résistance des Syracusains. Certains commentateurs ont été gênés par ce tableau des Athéniens inquiets face à la contenance de l'ennemi. Tout est clair si l'on prend en compte les attendus des vétérans : ils pensaient que leurs adversaires, en amateurs, plieraient avant le contact.

défaillances[2252]. Les Macédoniens et ceux qui les imitaient étaient conscients du problème et prenaient soin de sélectionner les hommes du premier rang[2253]. Ils devaient triompher de leur peur[2254] et montrer l'exemple[2255]. Logiquement, on tentait d'évaluer en amont la résilience des individus pour ensuite les placer. Toutefois, dans la phalange antigonide, du critère censitaire et de l'attribution des plus hautes charges à des aristocrates découlaient que certains devaient se trouver dans les premiers rangs des phalanges non en raison de leurs mérites et de leur expérience militaire mais de leur position sociale et de leurs moyens économiques[2256]. Par conséquent, on comprend que le seul placement des officiers au premier rang n'ait pas été considéré comme une mesure suffisante ; les tacticiens rappellent que, parmi les avantages des formations profondes, il y avait celui d'empêcher la fuite des chefs de file[2257].

En vérité, considérer les paniques et les abandons collectifs comme la seule marque de l'amateurisme des combattants n'est pas une approche satisfaisante[2258]. À trop considérer la dichotomie entre professionnalisme et amateurisme, on risque d'oublier qu'une armée formée d'amateurs expérimentés peut se montrer plus redoutable qu'une armée professionnelle et entraînée mais sans grande expérience des combats. En outre, le problème se posait rarement en des termes aussi simples : les armées civiques comprenaient à la fois des vétérans, des hommes qui avaient servi en tant que mercenaires au loin, et étaient donc de la trempe des professionnels, et des jeunes qui n'avaient jamais connu de conflits. Enfin, dans des pratiques guerrières où les émotions prenaient davantage de place que les considérations purement techniques, combats navals et sièges mis à part, un citoyen mal entraîné mais déterminé était aussi utile qu'un militaire de carrière. C'est du moins de cette façon que les Anciens percevaient les choses, et il serait aventureux de rejeter en bloc cette impression en partant des opinions des Modernes, comme ont eu tendance à le faire les *military studies*, au nom d'une invariance de la chose militaire. Pour ôter toute valeur universelle à ce facteur explicatif, sans doute n'est-il pas

---

[2252] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 39-71. La diffusion de l'institution éphébique aurait-elle changé la donne ? Si de nombreuses communautés apprenaient à une partie ou à l'ensemble de leur jeunesse à manier les armes, ces préparations n'étaient jamais centrées sur le combat en formation.

[2253] Cf. *supra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».

[2254] On peut certes reprendre les catégories contemporaines établies par M. Goya, « Le fracas des âmes. La peur au combat et ses conséquences tactiques », *Les Champ de Mars* 13, 2003, p. 81 (rejoignant en partie les observations de S. L. A. Marshall, *Men Against Fire : The Problem of Battle Command*, New York, 1947, p. 65) : on voulait à ces postes des « immortels », stimulés et poussés en avant par la peur, guides des « moutons », les hommes dont la peur interdisait tout esprit d'initiative, majoritaires dans le groupe. Ces catégories ont toutefois été établies pour évaluer les réactions « sous le feu ».

[2255] M. Patera, « Reflections on the discourse of fear », *loc. cit*., p. 131, sur le contrôle, l'influence que peut exercer un individu sur les autres en contrôlant sa peur dans les écrits grecs. Pour les chefs d'armée, il y avait là une contradiction avec la nécessité de plus en plus ressentie de se tenir à l'écart de l'action : J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 148. Ils devaient partager les dangers de leurs hommes (ainsi Démétrios au siège de Thèbes : Plutarque, *Vie de Démétrios*, XL, 3) et, dans le même temps, commander.

[2256] M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 79-80, pour nos faibles connaissances sur le mode de désignation des officiers, et p. 103-106 sur le critère censitaire.

[2257] Arrien, *L'Art tactique*, XII, 10.

[2258] Voir pour la période contemporaine les avertissements de M. Goya, « Le fracas des âmes », *loc. cit*., p. 81.

inutile d'écorner l'image des légions romaines du Haut Empire, souvent présentées comme les parangons de l'efficacité guerrière[2259]. Flavius Josèphe a ainsi remarqué, pendant la guerre de Judée, que nombre d'assauts s'achevaient par la fuite rapide du groupe qui se sentait en difficulté[2260]. Ces débâcles importunes, si les Juifs en furent régulièrement victimes en rase campagne[2261] et lors des sièges[2262], n'épargnèrent pas les Romains[2263]. Contentons-nous d'un exemple. Au début du siège de Jérusalem, les légionnaires refluèrent en désordre face à une sortie massive des Juifs et une charge que Josèphe compare à celle de « bêtes sauvages » (θηρία)[2264] : « effectivement aucun des soldats dont les rangs leur faisaient face ne soutint le choc, mais comme frappés par une machine de guerre, ils rompirent leurs rangs et dans leur déroute s'enfuirent vers les hauteurs de la montagne », ἀμέλει τῶν ἀντιπαραταχθέντων οὐδεὶς ἔμεινεν τὴν συμβολήν, ἀλλ' ὥσπερ ἐξ ὀργάνου παιόμενοι διέρρηξαν τὴν τάξιν καὶ πρὸς τὸ ὄρος τραπέντες ἀνέφευγον[2265]. La crainte du choc et la peur du corps à corps étaient des émotions si puissantes qu'elles pouvaient briser la volonté de troupes professionnelles[2266].

En outre, réduire le phénomène comme simple conséquence de l'inexpérience des hommes cache un problème essentiel. Pour Ch. Ardant du Picq, l'homme n'est « capable d'absorber qu'une quantité donnée de terreur »[2267]. S'il faut admettre que cette quantité était une variable qui se déclinait selon l'expérience de l'individu et la confiance qu'il plaçait en son groupe, selon son environnement social et culturel[2268], il faut également reconnaître qu'elle était

[2259] Y. Le Bohec, *La guerre romaine*, Paris, 2014, p. 15.
[2260] Comme l'a remarqué A. K. Goldsworthy, *The Roman Army at War : 100 BC – AD 200*, Oxford, 1996, p. 203-204, qui ne relève toutefois que quelques cas.
[2261] Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, 290 ; IV, 60 ; V, 63. Les effondrements rapides sont légion et demanderaient à être précisément comptabilisés. Un exemple en III, 487-489.
[2262] Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, 497-499 ; V, 312-313 ; VI, 81-83 ; 247. Dans les combats livrés dans Jérusalem entre les Zélotes et leurs opposants, ce n'était qu'une fois que les échanges de tirs avaient fait plier un groupe que leurs adversaires sortaient l'épée pour les poursuivre : Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, IV, 199-200.
[2263] Notamment lors des sièges et des sorties brutales que faisaient leurs adversaires pour ralentir leurs travaux : Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, 207-208 ; 233 ; 467 ; V, 79 ; 90-93 ; 285. Des corps à corps frontaux et prolongés sont aussi relevés par l'auteur.
[2264] Cf. *infra* VI.1. « La 'chasse' » pour des procédés littéraires comparables.
[2265] Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, 85-86, traduction A. Pelletier. Notons que le vocabulaire de ce passage n'est pas sans rappeler celui de Thucydide ou de Polybe. On sait que Josèphe avait lu Polybe : E. S. Gruen, « Polybius and Josephus on Rome », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World. Essays in Memory of F. W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 255-265, plus particulièrement p. 257 et note 12 pour la bibliographie sur le sujet. Il a logiquement emprunté à la longue tradition des historiens militaires.
[2266] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1116b, faisait déjà remarquer que si les soldats de métier montraient une grande valeur en bien des circonstances, ils pouvaient être également les premiers à fuir dans d'autres.
[2267] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 69.
[2268] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 91, en était lui-même conscient. Encore faut-il se montrer prudent : l'approche culturaliste peut conduire à surestimer l'influence d'une idéologie comme l'hoplitisme sur le comportement des combattants. Ch. Masson, « Des chevaliers irréfléchis ? Panique et témérité dans les traités d'art militaire (c. 1330 – c. 1530) », dans L. Vissière et M. Trévisi, *Le feu et la folie. L'irrationel et la guerre (fin du Moyen Âge – 1920)*, Rennes, 2016, p. 101-112 et plus particulièrement p. 104, a mis en évidence les difficultés posées par l'hypothèse de J. Delumeau, *Histoire de la peur en Occident (XIVe-XVIIIe siècle)*, Paris, 1999, p. 21 pour qui « les chevaliers d'autrefois, impulsifs, habitués à la guerre et aux duels et qui se jetaient à corps perdu dans les mêlées, étaient moins conscients que les soldats du XXe siècle des dangers du combat, et donc moins accessibles à la peur ». L'enquête de Ch. Masson montre au contraire que la peur était une préoccupation majeure pour ces élites militaires,

soumise à la tyrannie des contextes et des circonstances. La condition physique des hommes, selon la durée et la difficulté des campagnes, pouvait être bonne ou déplorable[2269]. Un assaut donné dans de mauvaises conditions, sur un terrain inadapté ou à un moment mal choisi, pouvait rapidement tourner au désastre. Ainsi pouvait-on voir les troupes les plus endurcies céder lorsque l'affaire semblait mal engagée.

Toutes ces réflexions donneraient-elles un caractère tout à fait singulier aux pratiques combattantes des Anciens ? Pour achever cette étude du choc, il n'est pas inutile de prêter attention aux réalités combattantes d'autres temps et d'autres espaces. En plusieurs occasions, le comparatisme a déjà servi la démonstration. De fait, le phénomène des paniques soudaines au contact de l'ennemi, les réflexions, les accommodements et les usages autour de cette péripétie, pourraient passer pour des constantes. Cela n'empêchait pas les pratiques d'être prises dans un perpétuel mouvement d'innovations et d'adaptations, attisé par des contextes sociaux et techniques précis. Aussi convient-il de replacer les pratiques et tactiques de choc dans leurs cadres chronologiques. Ici n'est certes pas le lieu d'une étude universelle, mais on peut proposer une rapide synthèse. En Europe occidentale, si les documents des premiers siècles du Moyen Âge décrivent souvent les engagements de manière stéréotypée[2270], à partir du XIIe siècle, les récits de combats permettent d'appréhender plus aisément les dynamiques du corps à corps[2271]. À ce moment se diffusèrent et se perfectionnèrent les pratiques et tactiques de choc des chevaleries pour les combats en rase campagne[2272]. Le choc, si sa dimension physique était

loin d'être épargnées par les paniques collectives. De même, il serait imprudent de supposer que les hoplites, sur le constat qu'ils incarnaient en leur temps un idéal guerrier, montraient une témérité inaccessible aux Modernes.

[2269] Facteurs physiologiques à ne pas sous-estimer : F. Gambiez, « Étude historique des phénomènes de panique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 20, 1973, p. 155.

[2270] Quelques exemples malgré tout : à la bataille de Fontenoy-en-Puisaye (841), selon Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, II, 10, « la partie de l'armée (ennemie) dont Charles soutint le choc au lieu-dit Fagit fut immédiatement mise en fuite », *pars autem exercitus quam Karolus in loco qui Fagit vulgo dicitur excepit protinus fugit*, traduction Ph. Lauer. Aussi Richer, *Histoire de France (888-995)*, I, 57, sur un combat livré contre les Normands en 930 : « les pirates, impuissants à supporter le choc de la cavalerie royale, tâchèrent de se dérober par la fuite », *cum pyratae, regium aequitatum non sustinentes, profugio eripi niterentur*, traduction R. Latouche. Un massacre du côté des vaincus, quelques blessés et tués pour les vainqueurs.

[2271] En 1111, au combat de Lagny, les chevaliers du comte Thibaut cherchèrent leur salut dans « une fuite rapide », *fugam celerem*, face à l'attaque des forces de Louis VI : Suger, *Vie de Louis VI le Gros*, XIX. En 1116, devant le château d'Ystrad Antarron, les rebelles gallois se dispersèrent immédiatement lors de la contre-attaque des Anglo-Normands. 400 d'entre eux auraient péri dans la déroute, contre un cavalier et 5 archers du côté des Normands : S. Morillo, « Expecting Cowardice : Medieval Battle Tactics Reconsidered », *Journal of Medieval Military History* 4, 2006, p. 65-66, p. 70-71. Aussi la première charge de la bataille de Lincoln, en 1141 : les ennemis du roi d'Angleterre Étienne chargèrent, selon Roger de Hoveden, *The Annals of Roger de Hoveden : Comprising The History of England and of Other Countries of Europe from A.D. 732 to A.D. 1201*, Londres, 1853, p. 243, « *with such a fury, that instantly, in the twinkling of an eye, it was routed* », traduction H. T. Riley.

[2272] Développement non linéaire car, dans la première moitié du XIIe siècle en Europe de l'Ouest, on démontait fréquemment pour combattre : Suger, *Vie de Louis VI le Gros*, XXI, décrit lors d'un combat au Puiset en 1112 la charge à pied des cavaliers lourds du roi de France. Cela ne les empêcha pas de mettre en déroute dans l'instant leurs adversaires. Les cavaliers anglais démontèrent pour combattre à Brémule, en 1119 : Suger, *Vie de Louis VI le Gros*, XXVI. Cf. M. Prestwich, « *Miles in Armis Strenuus* : The Knight at War », *Transactions of the Royal Historical Society* 5, 1995, p. 204.

envisagée et travaillée par des aménagements techniques, comme les selles hautes et l'exercice de la lance couchée[2273], conservait avant tout une dimension émotionnelle. En particulier dans l'espace façonné par le dynamisme militaire et politique de l'aristocratie normande[2274], de l'Angleterre à l'Italie du Sud, l'élite des cavaliers lourds s'enorgueillissait de triompher de la volonté de la piétaille méprisée[2275], forcée en terrain découvert de trouver l'abri d'un retranchement, d'une forte formation défensive[2276] ou l'avantage du terrain[2277]. Certes, les plus solides des formations de piétons représentaient un obstacle formidable, et les chevaliers avaient alors besoin du soutien de tireurs, archers et/ou frondeurs, afin d'infliger suffisamment de désordre et de blessures pour rendre ces groupes vulnérables face à une charge[2278]. Reste qu'ils étaient la principale force de choc du temps, et que les cavaliers lourds furent craints jusqu'à la fin du XVIe siècle. Lorsque les combats mettaient aux prises les seuls membres de cette élite sociale et martiale, l'abordage se transformait en épreuve équestre, en joute qui limitait généralement sa puissance de destruction et le rendait acceptable ; dans ce contexte, le choc fut, en quelque sorte, apprivoisé[2279]. On parvenait souvent à se joindre, à échanger des coups dans de courtes mêlées. Pour autant, l'orgueil, l'honneur, l'entraînement, les armes défensives et la perspective de la capture plutôt que la mort n'immunisèrent jamais les chevaliers de la peur du choc. Aussi n'était-il pas impossible, en plein XIIIe siècle, de voir les preux tourner bride avant la collision avec leurs semblables. En 1258, lors de la bataille entre l'armée d'Ezzelino, maître d'une partie de la Vénétie, et celle du légat du Pape, les troupes de Brescia s'enfuirent dès la première charge, entraînant le reste de l'armée pontificale dans leur fuite. L'année suivante, ce fut au tour des forces d'Ezzelino de céder dès le premier abordage[2280]. Les deux camps comptaient dans leurs rangs de nombreux *milites*[2281]. Cependant,

[2273] Transformant le cavalier en « projectile homme-cheval » : Fr. Buttin, « La lance et l'arrêt de cuirasse », *Archaeologia* 99, 1965, p. 90.
[2274] R. J. Bartlett, « Technique militaire et pouvoir politique, 900-1300 », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 41, 1986, p. 1143-1154 et G. Theotokis, « The Norman Invasion of Sicily, 1061-1072 : Numbers and Military Tactics », *War in History* 17, 2010, p. 391-399.
[2275] G. Duby, *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde*, Paris, 1984, p. 69.
[2276] En créant, en quelque sorte, un retranchement mobile, comme celui des « Brabançons » de Bouvines, les *schiltroms* écossais (Ph. Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, 2003^{8}, p. 383), ou « l'enceinte » décrite dans les *Siete partidas* d'Alphonse X le Sage : G. Martinez, « La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier : l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XIe–XIIIe siècles) », dans D. Jaquet et N. Baptiste (éd.), *Expérimenter le maniement des armes à la fin du Moyen Âge*, Bâle, 2016, p. 63-64. Évolution comparable en Orient face aux cataphractes puis aux cavaliers francs : E. McGeer, *Sowing the Dragon's Teeth : Byzantine Warfare in the Teenth Century*, Washington D.C., 1995, p. 278-279.
[2277] Ph. Contamine, *La guerre*, *op. cit.*, p. 109-110. Cf. également J. Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, 2008, p. 115 et J.-C. Maire-Vigueur, *Cavaliers et citoyens. Guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XIIe-XIIIe siècles*, Paris, 2003, p. 57.
[2278] M. Strickland et R. Hardy, *The Great Warbow : From Hastings to the Mary Rose*, Stroud, 2005, p. 164.
[2279] Déjà Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 74. C'est la guerre idéale des chevaliers : J. Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, 2008, p. 97, au vrai peu fréquente en regard des autres opérations combattantes.
[2280] J.-C. Maire-Vigueur, *Cavaliers et citoyens*, *op. cit*., p. 65-66.
[2281] C'est-à-dire de chevaliers. Aux XIe-XIIe siècles, la chevalerie n'était pas socialement bien délimitée. À la fin du XIIe siècle, on en distingua les sergents montés, mais ils partageaient avec les chevaliers l'usage des pratiques

en ces circonstances, on ne s'était pas déplacé pour jouter. On n'oubliera pas que « défendue par les meilleurs harnois, la chevalerie reste prudente, et se sauve au bon moment »[2282]. En vérité, comme le résume D. Barthélémy, dans ces guerres féodales et du Moyen Âge central, « que de fuyards, à chaque épisode »[2283] ! En Orient, il n'est pas difficile de trouver la trace d'événements comparables. Dans le monde chinois, on peut citer l'un des « Sept Classiques » (*Wujing Qishu*) : « il peut advenir que, au lieu de se ruer sus à l'ennemi, alors que leur capitaine vient de battre la charge, les soldats s'appelant à grands cris brisent arcs et flèches, cassent leurs piques, abandonnent leurs hallebardes pour chercher leur salut dans la fuite ; (…) ou bien encore il peut se produire que les fantassins rompent leurs rangs, que les formations de chars se disloquent, que les éléments irréguliers plantent là leurs officiers ; voilà encore un péril qu'un chef médiocre ne sait surmonter »[2284]. On ne manquerait pas non plus d'exemples dans le monde byzantin : les sources littéraires, notamment aux IXe et Xe siècles, recensent nombre d'effondrements qui évoquent immanquablement ceux que les récits des Anciens décrivent[2285] ; les traités militaires prenaient pour acquis que les tactiques de choc, bien menées, pouvaient donner la victoire, et faire céder avant l'abordage un ennemi déployé en ordre de combat[2286]. Plus tard, les écrits suscités par les Croisades sont également riches d'enseignements, bien que les différences d'armement et de doctrine des belligérants ont fortement influencé les dynamiques combattantes des premières rencontres[2287]. La puissance des cavaliers lourds francs et la terreur suscitée par leurs charges marquèrent les esprits, quand bien même les cavaliers turcs et arabes qui les affrontèrent parvenaient régulièrement à les contrer[2288]. La

---

de choc : M. Prestwich, « *Miles in Armis Strenuus* », *loc. cit.*, p. 201-202 et Ph. Contamine, *La guerre*, *op. cit.*, p. 163-164.

[2282] G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, 1973, p. 185.

[2283] D. Barthélémy, « La milice de Bourges et sa défaite du 18 janvier 1038 », dans J. Paviot et J. Verger (éd.), *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Âge*, Paris, 2000, p. 80.

[2284] *Wei Liaozi*, chapitre 3, traduction J. Lévi, du corpus des « Sept Classiques » rassemblé à la période Song, mais dont certains textes, notamment celui-ci, remontent au IVe siècle *a.C.* Le conservatisme ne suffit pas à expliquer ces compilations des anciens traités militaires. Les réalités décrites étaient comparables à celles connues plus tardivement, les recommandations et les stratagèmes toujours utiles (cf. D. A. Graff, *Medieval Chinese Warfare*, *300-900*, Londres, 2002, p. 31).

[2285] Au IXe siècle : Jean Skylitzès, *Abrégé historique*, 98 ; 139 ; 152 ; 246. Au Xe siècle : Léon le Diacre, *Histoire*, I, 3 ; IV, 3 ; IV, 8 ; VIII, 4 ; IX, 6. D'autres exemples pour le XIe siècle : Anne Comnène, *Alexiade*, I, 4, 4 et 6 ; V, 4, 6 ; VII, 10, 4 ; XIII, 6, 2 ; XV, 4, 8. Dans tous ces récits, le vocabulaire est proche de celui des sources anciennes. Ainsi, en XI, 8, 3, les Turcs, « arrivant au corps à corps, mirent immédiatement en déroute les Normands », ἀγχέμαχον τὴν μάχην ἐποιοῦντο καὶ παρευθὺ τρέπουσι τοὺς Νορμάνους.

[2286] Nikephoros Ouranos, *Taktika*, LVII, 9-10, prévoit plusieurs moments possibles de fuite de l'ennemi avant le contact et donne des instructions pour qu'une poursuite efficace soit immédiatement engagée.

[2287] Par exemple dans les combats livrés autour d'Antioche : voir Albert d'Aix, *Chronicon Hierosolymitanum*, III, 43-45 ; 55 ; 62 ; 65 ; IV, 32 et 52.

[2288] En évitant la charge et en harcelant leurs ennemis de traits, jusqu'à ce que blessures et désordre permettent une contre-attaque. Pour l'adaptation des tactiques de choc du côté musulman, cf. A. Zouache, *Armées et combats en Syrie (491/1098-569/1174)*, Damas, 2008, p. 849, citant Al-Harawī et p. 872 pour l'impression que firent les charges franques.

rapidité de nombreuses « déconfitures » est encore bien visible dans les sources de la fin de la période médiévale, au XIVe[2289] ou au XVe[2290] siècle, en Occident comme en Orient[2291].

Le fait combattant du choc et le trouble qu'il provoquait attirèrent inévitablement le regard et les commentaires des hommes de guerre de l'époque moderne. À partir du XVIe siècle, l'inflation des sources et la précision grandissante des récits de combats permettent aux historiens de les saisir bien plus facilement. D'abord, bien sûr, lors des combats de cavalerie, dont il fut l'arme principale dans les affrontements ouverts, jusqu'au milieu du XIXe siècle. Fr. Chauviré a montré que, du XVIe au XVIIIe siècle, « de nombreux témoignages attestent que [la collision] pouvait ne pas avoir lieu, que l'un des deux adversaires, ou les deux, se dérobait au choc et tournait bride avant le contact »[2292]. Mais avec le renouveau et l'évolution des tactiques agressives des fantassins à partir de la fin de l'époque médiévale[2293], notamment dans les imposantes formations hérissées de piques, le choc devint essentiel aussi dans les combats à pied. Son but n'avait guère changé : il devait forcer l'effondrement rapide de l'adversaire. Si les formations des Suisses et des lansquenets se montrèrent plutôt résilientes pendant les approches, il n'en restait pas moins que les premiers instants de la rencontre physique décidaient fréquemment l'affaire. D'autres grandes unités de piquiers se montrèrent moins tenaces face à la perspective de l'abordage[2294]. Les dynamiques du choc peuvent d'ailleurs être observées dans

---

[2289] Un exemple parmi beaucoup d'autres : à la bataille de Brignais en 1362, selon J. Froissart, *Œuvres* VI, p. 338-339, lorsqu'après un dense jet de pierres les routiers chargèrent, « *briefment, li Franchois furent tout desconfi* ». Les routiers en tuèrent ou capturèrent un grand nombre.

[2290] Près d'Anthon en 1430 l'armée orangiste s'effondra dès la première attaque des Dauphinois sur la tête de la colonne : R. Verdier, *La bataille d'Anthon (1430). Lyon et le Dauphiné restent français*, Grenoble, 2018, p. 110-111. Un an plus tôt à Patay, selon Jean de Wavrin, *Chroniques d'Angleterre*, IV, 13, témoin oculaire, la charge des hommes d'armes français sur l'armée anglaise, démontée et imparfaitement retranchée, entraîna une terrible déroute dans laquelle seraient tombés plus de 2 000 Anglais. Un ou trois tués français selon les sources : Ph. Contamine, O. Bouzy et X. Hélary, *Jeanne d'Arc. Histoire et dictionnaire*, Paris, 2012, p. 911. À Brustem, en 1467, la charge des piquiers liégeois emporta la première ligne des Bourguinons « *en ung moment* ». Attaqués par la seconde ligne, « *en ung moment* (ils) *furent desconfitz* » : Philippe de Commynes, *Mémoires*, édition J. Calmette, Paris, 1924, p. 106.

[2291] Lors de l'expédition de la Compagnie catalane : Ramon Muntaner, *Chronique*, paragraphes 206, 220 et dans une moindre mesure 221.

[2292] Fr. Chauviré, *Histoire de la cavalerie*, Paris, 2013, p. 283 et l'ensemble du chapitre 11, « Le choc entre mythe et réalité », p. 277-302.

[2293] Mutation que l'on fait souvent débuter au XIVe siècle : J. Stone, « Technology, Society, and the Infantry Revolution of the Fourteenth Century », *The Journal of Military History* 68, 2004, p. 361-380, en insistant sur le rôle des milices urbaines. Il faut cependant rappeler les spécificités des contextes régionaux : comme le rappelle S. Boffa, *Warfare in Medieval Brabant*, *1356-1406*, Woodbridge, 2004, p. 71-72, les milices du Brabant se révélèrent peu efficaces par rapport à celles de Liège ou des Flandres, malgré un armement semblable. L'évolution ne fut pas linéaire : la tactique du retranchement systématique en terrain ouvert, qui fut à l'origine des grandes victoires anglaises des XIVe et XVe siècles, eut encore un grand succès dans le Saint-Empire et en Europe centrale, avec le *Wagenburg* des Hussites : J. Biederman, « L'art militaire dans les ordonnances tchèques du XVe siècle et son évolution : la doctrine du Wagenburg comme résultat de la pratique », *Médiévales* 67, 2014, p. 85-101. Principe repris par les Ottomans avec le *tabur* : G. Ágoston, « Firearms and Military Adaptation : The Ottomans and the European Military Revolution,1450-1800 », *Journal of World History* 25, 2014, p. 91-92.

[2294] Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 59. À Ravenne, le contingent picard fuit avant le choc avec les Espagnols : Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 94-95 ; cf. H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte* IV, Berlin, 1920, p. 86. Aussi en 1512, une charge de lansquenets dispersa leurs adversaires du Lembourg et du Luxembourg : Fleuranges, *Mémoires* I, p. 242-243. Lors de la « Guerre contre les paysans » en 1525, les lansquenets défirent successivement trois colonnes de fantassins qui n'opposèrent guère de résistance, surtout les

des contextes bien éloignés du cadre européen, sur d'autres continents ; pour les voir, il faut se concentrer sur des descriptions suffisamment approfondies, comme celle que laissa B. Diaz del Castillo de la conquête du Mexique, au début du XVIe siècle[2295]. En Europe, s'il fut de plus en plus concurrencé et marginalisé comme moyen de décision par le feu[2296], le corps à corps resta une expérience commune. Selon des modalités comparables à celles des Anciens : inexistant ou bref dans sa configuration frontale ; prolongé, désordonné et surtout fortement déséquilibré lorsqu'un camp abandonnait le terrain, mais d'autant plus exacerbées que les armures et autres protections disparaissaient dans presque toutes les armes, laissant les combattants « nus contre le fer »[2297]. Ainsi J. Turner, fervent défenseur du maintien des piques dans l'armée anglaise, rappelait qu'à la fin du XVIIe siècle, « *it is true, the business very oft comes not to push of Pike* »[2298]. Toutefois, à cette période, la distinction choc-feu ne se résumait plus à l'opposition entre l'usage des armes blanches et celui des armes à feu[2299]. Elle se pensait en termes de mouvements : le « choc », s'il fut incarné dans l'infanterie par l'emploi de la pique puis de la baïonnette au XVIIIe siècle, était un mouvement en avant, au plus près de l'ennemi, jusqu'à sa rupture. À l'inverse, combattre par le « feu » impliquait une attitude collective statique et un combat d'usure à distance. Le choc n'excluait pas l'usage des armes à feu, il le restreignait simplement au moment du contact et de la poursuite[2300] : Maurice de Saxe pouvait écrire que

derniers contre lesquels « (il) *n'y eult pas grant combat* (car ils) *se misrent incontinent en fuytte* » : Fleuranges, *Mémoires* II, p. 265-266. À la fin de la bataille de Dreux en 1562, les lansquenets qui s'étaient regroupés furent à nouveau mise en fuite par la charge des gendarmes du duc de Guise : Michel de Castelnau, *Mémoires de Messire Michel de Castelnau*, dans M. Petitot, *Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1823, vol. 33, p. 246, juge qu'ils « se servirent ce jour-là plus des pieds et des jambes que de leurs piques et corselets ».

[2295] B. Diaz del Castillo, *Histoire véridique*, p. 73-74, 449-450, 480, 613. Les Mexicas et leurs alliés s'effondrèrent souvent devant les charges, à pied ou à cheval, des conquistadors et de leurs alliés (mais pas toujours : p. 457, aussi p. 614 ; p. 258, les alliés des Espagnols sont dispersés dès le premier choc par les Mexicas). On se gardera d'en faire trop rapidement une lecture civilisationnelle : les Espagnols eux-mêmes furent victimes d'une telle déconvenue pendant le siège de Tenochtitlán ; plus de soixante furent capturés dans la déroute (p. 502). Dans les combats près du lac, les Mexicas prirent l'habitude de se jeter à l'eau pour échapper aux charges (p. 480, 486).

[2296] Dans les formations d'infanterie, le nombre de piques diminua progressivement entre le milieu du XVIe et le début du XVIIIe siècle, jusqu'à ce que l'arme disparaisse totalement : J. Lynn, *The Wars of Louis XIV*, Londres, 1999, p. 59-61 ; D. Maffi, *Los últimos tercios. El ejército de Carlos II*, Madrid, 2020, p. 166-170. Au XVIIIe siècle, une décharge correctement effectuée avait le pouvoir d'arrêter net une charge. Ainsi à Dettingen en 1743 : J. Chagniot, « Une panique : les Gardes françaises à Dettingen (27 juin 1743) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 24, 1977, p. 90-91.

[2297] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 80-84 et 99.

[2298] J. Turner, *Pallas Armata. Military Essayes of the Ancient Grecian, Roman, and Modern Art of War. Written in the Years 1670 and 1671*, Londres, 1683, p. 305.

[2299] Sauf dans des configurations bien précises, comme la « *Highland charge* » des Jacobites, qui ne s'inscrivait pas par ailleurs dans une tradition du « *Celtic Warfare* » mais constituait une innovation du XVIIe siècle reprenant certaines pratiques du continent : G. Philipps, « In the Shadow of Flodden : Tactics, Technology and Scottish Military Effectiveness, 1513-1550 », *The Scottish Historical Review* 77, 1998, p. 180.

[2300] Les baïonnettes restèrent des armes peu utilisées tout au long du XVIIIe siècle : H. Drévillon, « Raison militaire, raisons d'État. 1660-1789 », dans H. Drévillon et O. Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France*, Paris, 2018, p. 395-396. Pendant la guerre d'indépendance américaine, les Anglais firent toutefois un usage intensif des charges à la baïonnette, ayant remarqué que les Continentaux ne tenaient jamais devant une telle attaque : M. H. Spring, *With Zeal and with Bayonets Only, The British Army on Campaign in North America, 1775-1783*, Norman, 2008, p. 216-244.

« peu de gens dans les affaires sont tués de bonne guerre et par devant ; (…), (aucune salve ne peut) empêcher d'aller en avant et de se venger à grands coups de baïonnettes et de fusils tirés à brûle-pourpoint. C'est là où il se tue du monde et c'est le victorieux qui tue »[2301]. Car le vaincu, en plein effondrement, n'opposait pas de résistance efficace, et se retrouvait gravement exposé. Certes, le maréchal avait une vision quelque peu optimiste de la capacité des hommes à se porter en avant, au risque de recevoir une salve meurtrière à courte portée. Deux générations plus tard, au temps des guerres de la Révolution puis du Premier empire, la charge au corps à corps restait, avant tout, un duel émotionnel : « *in essence a bayonet charge was a test of will and resolution : whose nerve would break first* »[2302]. Et c'était le résultat tranché qu'il engendrait qui le rendait attrayant. Toutefois, cela restait un principe tactique parmi d'autres, et peu en faveur dans les faits. On préférait bien souvent recourir aux échanges de tirs, à bonne distance[2303]. Un état des choses qui ne satisfaisait pas tous les théoriciens : les désaccords sur l'évaluation de l'efficacité relative du choc et du feu ont participé en Europe du long débat sur l'usage pour les formations d'infanterie de la « colonne » ou de la « ligne »[2304].

Au milieu du XIXe siècle, on cherchait toujours la solution idéale[2305]. La dynamique du choc, elle, n'avait guère changé[2306]. De fait, A. Jomini affirmait n'avoir « jamais vu autre chose, dans les combats d'infanterie, que (…) des colonnes marchant fièrement à l'ennemi, lequel s'en allait sans attendre le choc, ou qui repoussait ces colonnes avant l'abordage réel »[2307]. Si elle soulevait toujours les mêmes craintes et les mêmes espérances, on cherchait encore à la comprendre, à l'expliquer pour mieux la maîtriser. En France, cette résolution, conjuguée aux inquiétudes quant aux progrès du feu, motiva la grande enquête dont Ch. Ardant du Picq fut à l'initiative en 1868[2308]. L'accroissement de la léthalité du feu, notamment grâce à l'augmentation de la portée et de la précision des fusils, finit par rattraper les vieux débats.

[2301] M. de Saxe, *Mes Rêveries, ou Mémoires sur l'art de la guerre*, Amsterdam, 1757, p. 40. D'où la nécessité, pour de nombreux officiers, de forcer les hommes à retenir leur feu pendant l'avance puis la charge : H. Drévillon, « Raison militaire », *loc. cit*., p. 397-398. Toute réponse au feu adverse, même instinctive, risquait de mettre fin à l'élan collectif et d'enfermer le combat dans un échange à distance potentiellement long et coûteux : A. Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, Paris, 1855, p. 309.

[2302] R. Muir, *Tactics and the Experience of Battle in the Age of Napoleon*, New Haven, 1998, p. 88.

[2303] R. Muir, *ibid.*, p. 76-85.

[2304] H. Drévillon, « Raison militaire », *loc. cit*., p. 412-413.

[2305] Selon les États, le problème ne fut pas étudié sous le même angle, des facteurs sociaux et économiques pouvant entrer dans l'équation. Ainsi, dans l'armée autrichienne du milieu du XIXe siècle : G. Wawro, « An 'Army of Pigs' : The Technical, Social, and Political Bases of Austrian Shock Tactics,1859-1866 », *The Journal of Military History* 59, 1995, p. 407-433. A. Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, Paris, 1855, p. 306-316, arriva à la conclusion qu'il était impossible de parvenir à un « système absolu de tactique ».

[2306] H. Drévillon, « Une Révolution militaire. 1789-1795 », dans H. Drévillon et O. Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France*, Paris, 2018, p. 529-530.

[2307] A. Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, Paris, 1855, p. 316. En revanche, l'auteur affirme avoir parfois observé, dans des espaces exigus, « dans les villages, dans les défilés (…) des mêlées réelles d'infanterie en colonnes, dont les têtes se choquaient à la baïonnette ». Pour d'autres témoignages des guerres du Premier empire : R. Muir, *Tactics and the Experience of Battle*, *op. cit*., p. 86-88.

[2308] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 224-236, avec le commentaire de S. Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, 2008, p. 192-204.

Néanmoins, l'arme blanche et les charges à la baïonnette, alors que les balles commençaient à tuer massivement et toujours de plus loin, continuèrent d'incarner un idéal, un *ethos* guerrier[2309]. Aussi le choc ne disparut pas des discussions dans les milieux militaires. En France, ses défenseurs, confrontés aux développements constants de la puissance des fusils et de l'artillerie, développèrent dans la dernière décennie du XIXe siècle le principe tactique de la primauté des « forces morales »[2310].

Il pesait encore dans les réflexions des hauts officiers au début de la Grande Guerre[2311]. Les affrontements et les désastres de l'année 1914 puis l'enlisement des fronts forcèrent l'adaptation dans la majorité des armées. Avec les évolutions du combat interarmes, le choc se trouva profondément bouleversé dans ses réalités[2312]. Les assauts se fondirent désormais sur une étroite collaboration des armes, notamment à l'échelle des sections, organisées autour de mitrailleuses et de fusils-mitrailleurs dont le nombre par divisions enfla de manière très considérable pendant la guerre[2313]. Dans ces unités tactiques en constante évolution[2314], les nouvelles armes de choc par excellence furent les grenades[2315] et les lance-flammes. Malgré tout, au-delà de l'aspect technique, le nouveau choc ressemblait par certains aspects à l'ancien : il restait un mouvement d'agression, où la célérité et la surprise[2316] avaient un rôle décisif, lui conférant une puissance émotionnelle[2317]. Il devait obtenir le même résultat : la panique du

---

[2309] Rappelons l'immense littérature suscitée par la « charge de Pickett » à Gettysburg, le 3 juillet 1863 : cf. C. Reardon, *Pickett's Charge in History and Memory*, Chapel Hill, 1997, notamment p. 79 sur les réécritures héroïques de l'événement.

[2310] H. Drévillon, « *L'être humain, un moment aliéné de lui-même*. L'irrationnel dans la pensée militaire du XIXe siècle », dans L. Vissière et M. Trévisi, *Le feu et la folie. L'irrationel et la guerre (fin du Moyen Âge – 1920)*, Rennes, 2016, p. 243-245. Des réflexions de Ch. Ardant du Picq, ils avaient surtout retenu l'idée que le choc était une arme psychologique efficace.

[2311] De nombreux officiers français, allemands ou russes comptaient encore au début du conflit sur la terreur inspirée par une charge à la baïonnette : C. Marty, *À l'assaut ! La baïonnette dans la Première Guerre mondiale*, Paris, 2018, p. 97-119.

[2312] La rupture fut particulièrement sensible dans l'armée allemande, avec le développement progressif des tactiques des *Stoßtruppen*. Si le cas allemand est bien connu, les autres armées n'attendirent pas son exemple pour s'adapter à la nouvelle donne. En France : C. Marty, *À l'assaut*, *op. cit.*, p. 32-33 et 157, avec des spécialisations de tâche dès septembre 1916.

[2313] R. Raths, *Vom Massensturm zur Stoßtrupptaktik : Die deutsche Landkriegtaktik im Spiegel von Dienstvorschrift und Publizistik 1906 bis 1918*, Fribourg-en-Brisgau, 2009, p. 195.

[2314] R. Raths, *Vom Massensturm, op. cit*., p. 166.

[2315] R. Raths, *Vom Massensturm, op. cit*., p. 167 et 188.

[2316] L'arme blanche devait aussi conserver un rôle (mineur) dans les coups de main : S. Audoin-Rouzeau, *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris, 2009, p. 50 et 85-86. Il n'est pas étonnant que des attaques surprises, où la violence se déployait d'une façon extrêmement déséquilibrée, aient pu parfois replacer dans le domaine du possible le corps à corps. Les grenades restaient toutefois, de loin, les armes les plus employées.

[2317] R. Raths, *Vom Massensturm, op. cit*., p. 196. Dans les rares cas où une charge arrivait à son terme, les anciens comportements refaisaient surface : E. Jünger, *In Stahlgewittern*, Stuttgart, 2001, p. 265, décrit en une occasion une rencontre entre deux « masses » : « *zum ersten Mal im Krieg sah ich Massen aufeinanderprallen* » (en 1918 !), les positions britanniques étaient en plein effondrement quand les Allemands parvinrent à faire irruption dans leurs tranchées : « *es war wie bei einem Schiffsuntergang. Einige warfen Enteneier, andere schössen mit Coltrevolvern, die meisten flüchteten* ». De tels événements purent encourager M.-E. Debeney, *Revue d'infanterie* 29, 1920, p. 10, à maintenir, après avoir résumé les changements amenés par la Grande Guerre, que « de tous (les) moyens d'action (de l'infanterie), un seul n'a pas changé : le cœur – et c'est le plus puissant ». Reste qu'il n'avait plus souvent l'occasion de s'exprimer.

camp adverse, provoquant fuites et redditions en masse[2318]. Ces tactiques formèrent la nouvelle doctrine dominante du combat d'infanterie, encore largement suivie après la Seconde guerre mondiale[2319]. Reste que les tactiques de choc furent tout à fait marginales dans ces conflits ; elles ne pesaient plus sur l'issue des grands affrontements, à l'inverse des bombardements. Déjà en bonne position à la fin du XVIe siècle, hégémonique dès le XVIIe siècle dans le combat d'infanterie et exerçant une domination presque absolue à l'époque contemporaine, le feu avait pris le pas sur le choc.

Ce dernier relevait presque désormais de l'anecdote combattante. On comprend dès lors qu'il pose de telles difficultés aux savants contemporains. D'aucuns ont été tentés de mobiliser les représentations artistiques du cinéma contemporain pour s'en faire une image[2320]. Il est inutile d'insister sur le danger qu'une telle approche comporte. La clé du problème ne peut être trouvée que dans les sources, et bien davantage les textes que le matériel archéologique. Car une autre tentation aujourd'hui est de laisser de côté les premiers pour se concentrer sur les objets, dont l'étude technique et les approches expérimentales pourraient faire émerger leurs usages et, avec ceux-ci, les formes du combat dans lesquels ils s'intégraient. Sans rien négliger de l'apport de cette méthode, dont certaines conclusions ont pu servir ici la démonstration, il faut prendre conscience qu'elle se confronte à de sérieuses difficultés et qu'elle peut tomber dans nombre de travers lorsqu'elle traite du problème à partir des seules données matérielles. Une arme était toujours maniée par un homme, et l'on ne doit en aucun cas séparer la première du second. Si l'on souhaite profiter des approches expérimentales, il faut d'abord comprendre que le corps à corps n'avait rien d'une banalité, qu'il était craint par le plus grand nombre. Les

[2318] Objectif toujours poursuivi dans les modèles théoriques récents : L. R. Speight et D. Rowland, « Modelling The Rural Infantry Battle : Overall Structure and a Basic Representation of the Approach Battle », *Military Operations Research* 11, 2006, p. 5-6.

[2319] B. I. Gudmundsson, *Stormtroop Tactics : Innovation in the German Army, 1914-1918*, Westport, 1989, p. 171-172. Peut-être cela explique-t-il que l'imaginaire du « pouvoir de choc » de la baïonnette se soit maintenu dans la doctrine de combat de la Wehrmacht, si l'on en croît le *Military Intelligence Service* du *War Departement* des États-Unis, *The German Squad in Combat*, Washington DC, 1943, p. 39-40 et p. 43.

[2320] Gr. Wrightson, *Combined Arms Warfare in Ancient Greece. From Homer to Alexander the Great and his Successors*, Londres, 2019, mobilisant les « *movies depicting mediaeval combat* ». Les créations artistiques contemporaines, soumises à des contraintes et des codes singuliers, ainsi qu'à une forte influence de l'esthétique du corps à corps (tel qu'il s'est construit à partir de l'époque moderne), ne sont d'aucune utilité pour comprendre les combats des Anciens. Pis, elles entraînent sur une mauvaise pente. Afin de clore la question, on peut citer S. Morillo, « Expecting Cowardice : Medieval Battle Tactics Reconsidered », *Journal of Medieval Military History* 4, 2006, p., qui rapporte une anecdote concernant « *the development of 'Massive', the computer program used to generate large-scale battle scenes in* The Two Towers *and* The Return of the King*, the second and third of the Lord of the Rings movies. It worked by programming 'rational' responses into individual virtual fighters called agents, then massively replicating such fighters and letting them interact under their own initiative. 'When Massive was first tested two armies were pitted against each other to fight it out. Once the scene was rendered, a bug in the program was found. Agents were actually seen running away from the battle field* !' (*Reported at* http://www.theonering.net/perl/newsview/8/1047582857, *last accessed by this author on 2 June 2004*). *The reprogramming that then ensued to insert virtual 'courage' into these digital armies corresponds in effect, if not in technique, to the reprogramming of basic rational responses in individual real men that converts them, more or less successfully, from people carrying weapons into soldiers* ». Il est des plus symptomatiques qu'une débâcle de masse ait été comprise comme un « *bug* ».

combats des Anciens étaient façonnés par les émotions des combattants : le but de tout affrontement était de détruire les solidarités de l'adversaire et d'instiller la peur dans son cœur.

Conclusion de la deuxième partie

Au fond, la peur du choc serait-elle un invariant ? Il y a là le risque d'essentialiser le comportement guerrier. En effet, l'évolution des pratiques a un impact sur les représentations et sur l'explication des émotions. La peur provoquée par l'observation ou l'imagination de la violence délivrée de près s'est greffée sur des réalités qui, bien que comparables, n'en étaient pas moins différentes. Il faut tout autant insister sur les spécificités des contextes, des habitudes guerrières de chaque génération, comme sur les évolutions des préférences tactiques selon les sociétés, et donc aborder la peur au combat et son expression en objets historiques. Néanmoins, ne serait-il pas envisageable d'isoler, à un niveau d'analyse très général, une dynamique commune ? Elle serait la conséquence d'une réaction semblable face à la proximité du danger, que cette dernière ait été réelle ou imaginaire. La force de la réflexion de Ch. Ardant du Picq, la facilité avec laquelle on peut l'utiliser pour comprendre et expliquer des actions combattantes et des comportements anciens tient d'abord à ce que sa peur est une « horreur naturelle »[2321], un instinct de préservation.

On pourrait encore recourir aux quatre phases des phénomènes de panique militaire qu'avait tenté de dégager L. Crocq[2322], comme a pu le faire S. Audoin-Rouzeau à propos de la déroute française lors de la bataille de Saint-Quentin, le 19 janvier 1871[2323]. L. Crocq distingue la phase de préparation, le terreau que forment les angoisses et les premiers signes du danger. Dans un combat hoplitique, elle correspondrait au temps de l'alignement et de l'avancée ; dans un combat de ruse, où un adversaire surprenait l'autre, elle put être absente. Puis la phase de choc, provoquée par une embuscade, une charge par la formation adverse et quelquefois par un abordage[2324]. La peur inhibe en un instant le jugement et entraîne vers la phase de réaction, qui se traduit d'abord par la fuite et selon L. Crocq un « grégarisme » chaotique des hommes. On observe aussi parfois une ventilation, une dispersion aux quatre vents, conséquence de la chasse

[2321] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 51.
[2322] L. Crocq, « Le stress de guerre », *Neuropsychiatrie* 9, 1986, p. 149-157, en particulier p. 153-154.
[2323] S. Audoin-Rouzeau, « Un vécu de terreur : la bataille de Saint-Quentin, le 19 janvier 1871 », dans Ph. Nivet (dir.), *La Bataille en Picardie. Combattre de l'Antiquité au XXe siècle*, Amiens, 2000, p. 101-112.
[2324] Tout se passe en un éclair. Citons en comparaison le cas traité par S. Audroin-Rouzeau, « Un vécu de terreur », *loc. cit.*, p. 109 et le témoignage d'un sergent : « 'Le 91e de marche, cédant aux efforts de l'ennemi, commençait à évacuer Castres. On entendait les hourras que poussaient les vainqueurs. En un instant, ce fut une irruption générale : les Français abandonnaient Castres en désordre, se dirigeant de mon côté pour gagner Grugis et recevant dans leur fuite une grêle de projectiles qui les décimaient'. Notons la richesse du texte sous sa banalité apparente : la phase de choc est déclenchée par le spectacle visuel du reflux du 91e et par le son du cri de victoire des Allemands. Immédiateté du phénomène : 'l'irruption générale' se produit 'en un instant'. Irrationalité de la fuite : celle-ci expose dramatiquement les fuyards au tir adverse ».

menée par les vainqueurs. « C'était bien la débâcle dans ce qu'elle avait de plus hideux. Je vois encore nos mobiles, en désordre, couverts de boue et noircis par la poudre, jetant leur fusil pour mieux courir. Les officiers faisaient tous leurs efforts pour les rallier, mais nos troupes en déroute n'écoutent que la peur »[2325]. La quatrième phase, celle de résolution, qui marque la fin de la fuite, devait être dans ces conditions très tardive. Devrait-on en conclure, avec Ch. Ardant du Picq, que l'homme au combat ne change pas ? « Il change, précisément, et là réside la difficulté »[2326]. Il faut plutôt considérer que la majorité des sociétés en guerre relevèrent que vaincre par la force, avant le triomphe du feu, impliquait d'abord d'épouvanter son adversaire. L'arme la plus adéquate, sans cesse recherchée à défaut d'être trouvée, dépendait en retour d'attentes et de craintes façonnées au moins en partie par des substrats sociaux et culturels[2327].

Car si une approche psychologique, fondée sur les phénomènes de panique[2328], a un intérêt certain, elle n'épuise pas, loin de là, le sujet. Il y a plus à dire sur la dimension collective des déroutes. Pour en revenir aux expériences des Anciens, il apparaît dans nos sources que si le groupe des combattants conservait son intégrité, aussi fébrile fut elle, ses membres luttaient ou restaient pour la plupart avec leurs camarades à proximité du danger. Dès le moment où des individus lâchaient pied et détruisaient l'équilibre qui tenait ou retenait les hommes ensemble, combattre n'avait plus guère de sens, du moins pour la majorité. Le groupe ne disparaissait pas pour autant. Bien au contraire, il transformait l'action collective : son mouvement en avant et donc sa puissance offensive brisée, il amorçait un mouvement en arrière, entraînant presque irrésistiblement ses membres dans cette direction. En d'autres termes, le groupe qui poussait auparavant au combat poussait désormais à la fuite[2329]. Certes, ces mouvements d'ensemble, qui structuraient tout récit de combat, pourraient n'être que le reflet d'un schéma de pensée. Les phalanges, cités en guerre et rangées en bataille, ne pouvaient être représentées et leurs mouvements expliqués qu'en tant que corps unis. Pour autant, cela ne prenait qu'une distance légère par rapport au réel : les hommes combattaient ou abandonnaient le terrain en masse, et la plupart du temps ils le faisaient en cités. Aussi pouvait-on voir au IVe siècle, dans les grandes batailles de coalition, chaque communauté jouer sa partie, faire le choix d'en découdre ou de

[2325] L. Gensoul, *Souvenirs de l'armée du Nord*, Jouve, 1879, p. 102.
[2326] S. Audoin-Rouzeau, *Combattre*, p. 208.
[2327] Rappelons la conclusion de G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, 1973, p. 178, sur la différence entre les récits et perceptions du XIIe et celles du XIIIe siècle : « (au XIIe siècle) le courage est un ornement de l'action, comme une parure, ce qui fait que, pour en parler, on use seulement d'adverbes et d'adjectifs. Ce n'est pas un moteur de l'action. Comme l'est au contraire la peur, qui s'exprime, elle, dans le discours, à l'aide de substantifs et de verbes. La peur obsédante, toujours là (…). Cent ans plus tard, au temps de Bouvines, tout a changé ».
[2328] La tentative la plus récente est celle de S. M. Heidenreich et J. P. Roth, « The Neurophysiology of Panic on the Ancient Battlefield », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 127-138.
[2329] Archiloque ne s'était pas privé de faire remarquer que cette force qui tirait les combattants vers l'arrière était si puissante que les fuyards ne méritaient pas le nom de lâches : D. Obbink, « A New Archilochus Poem », *ZPE* 156, 2006, p. 1-9, plus précisément p. 2-5.

reculer quand l'affaire semblait mal tourner. Bien entendu, si l'on pouvait plonger dans ces masses de fuyards, saisir et comprendre le comportement de chaque individu, on serait probablement frappé par leur hétérogénéité : on trouverait sans doute des fuyards paniqués, des fuyards calculateurs et des fuyards passifs, dans des proportions d'ailleurs propres à chaque événement. Néanmoins, ces récits, en s'attachant d'abord aux mouvements des groupes, nous livrent à leur manière une vision claire et précise des dynamiques de leurs combats. Mieux, ils nous donnent à voir les effondrements comme des phénomènes sociaux[2330].

Dans la *chôra* ou dans les *eschatiai*, presque chaque action combattante s'achevait par le recul, et bien souvent la déroute, de l'un ou de l'autre camp. Tous cherchaient bien entendu à faire en sorte que ce malheur arriverait d'abord à son ennemi ; tous voulaient conjurer au plus vite l'épreuve du combat frontal, ce moment d'incertitude où la victoire ne s'était pas encore déclarée. Ce principe explique que la majorité des affrontements de l'époque hellénistique semblent s'être achevés aussi vite que possible. La mise en série des témoignages rassemblés par Polybe (51 combats) et Tite-Live aboutit (63 combats) à un résultat très net : 76% (87) des actions aboutirent à l'effondrement rapide d'un des camps en présence, 24% (27) à un combat frontal de longue durée[2331]. Pour parvenir à un tel résultat, il existait nombre de procédés : dans les épreuves combattantes ordinaires, la guerre d'accrochages et d'actions limitées qui représentait le quotidien des hommes en guerre et le fonds commun de leurs expériences, la ruse était l'arme de choix. Attaques à l'improviste et embuscades étaient les tactiques reines, au point d'écœurer certains observateurs. Elles s'adaptaient à chaque contexte, aux différents cadres topographiques et aux préférences des uns et des autres ; si les acteurs montraient en la matière une redoutable inventivité, elles ne se prêtaient toutefois que peu aux innovations, car les meilleures ruses, comme celle d'attirer son ennemi dans une embuscade par la débâcle feinte d'un petit groupe, étaient connues de tous et donc aisées à mettre en place. Jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, la guerre « ordinaire » conserva, malgré quelques innovations notables dans les combats pour ou depuis des espaces fortifiés, ses usages, ses visages et ses dynamiques. Les combats de force étaient plus séduisants, mais incroyablement dangereux. Ce fait explique sans doute pourquoi les innovations les plus importantes et les plus visibles touchèrent cette forme du combat : il convenait de maximiser ses chances. On peut ainsi suivre les expériences et les aménagements techniques qui, dès la fin du Ve siècle, transformèrent les formations hoplitiques. Elles recherchèrent un subtil équilibre entre la puissance offensive, fondée un temps sur le pas de course et la distance de charge, pour lesquels on expérimenta des approches

[2330] Comme peuvent le faire, à leur façon, d'autres récits de combat. G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, 1973, p. 161, après l'examen de ceux du XIIe siècle, pourtant différents dans leurs méthodes et leurs enjeux des écrits des Anciens, parvenait à cette simple conclusion : « les sociétés de guerre sont grumeleuses, et l'action consiste précisément à désagréger les corps adverses, à les disjoindre ».
[2331] Voir *infra* Annexe 4. « Tableaux. Les dynamiques combattantes », tableaux 3-6.

variées, puis sur l'allonge comme la puissance des armes, aboutissant aux sarisses, et la solidité défensive de l'ordre de bataille, fondée sur la profondeur. À l'époque hellénistique, ces perfectionnements ne furent poursuivis que dans les formations macédoniennes. Elles donnèrent aux dynamiques du choc un visage particulier, car elles réussirent, semble-t-il, à consolider suffisamment leur ordre de combat pour prévenir, ou du moins diminuer, le risque de déroute précipitée, avant le corps à corps. La reprise des témoignages de l'époque classique a en effet montré que les Grecs se trouvèrent confrontés entre le Ve et la fin du IVe siècle à une grave difficulté : la puissance d'épouvante de leur formation s'appliquait aussi contre elle-même, et avait fréquemment pour résultat l'effondrement de l'un des opposants avant le choc. Il restait à trouver le moyen de conserver cette force émotionnelle offensive tout en renforçant la résistance du groupe à l'effroi provoqué par une charge. Les Macédoniens proposèrent une solution innovante, alliant la terreur causée par une forêt de pointes à la résilience d'une formation profonde. Toutefois, lorsque cette formation en affrontait une toute semblable, les dynamiques du combat se rapprochaient sensiblement de celles de la période précédente : en certaines occasions avant, et bien souvent juste après l'abordage, l'un des groupes cédait et s'enfuyait. Pourquoi ne pas verser tous les efforts dans un mode d'action qui donnait des résultats tout aussi nets que la ruse mais bien plus glorieux ? D'aucuns pouvaient être tentés de méditer en ce sens un passage d'Archiloque : « il sait bien des tours, le renard. Le hérisson n'en connaît qu'un, mais il est fameux », πόλλ' οἶδ' ἀλώπηξ ἀλλ' ἐχῖνος ἓν μέγα[2332]. Reste que la prudence était reine, et que le renard avait plusieurs cordes à son arc[2333].

[2332] Archiloque, *Fragments* 201 West (=177 Lasserre), traduction A. Bonnard.

[2333] On peut se demander si la force connut jamais une domination totale dans un contexte guerrier. Encore au XVIIe siècle, R. Boyle, *Earl* d'Orrery, faisait remarquer que « *we make war more like foxes*, *than like lyons* » (cité par G. Parker, *The Military Revolution : Military Innovation and the Rise of the West, 1500–1800*, Cambridge, 1996², p. 16).

Partie 3. « Au ras du sol » : configurations et violences combattantes

Faire une histoire des pratiques et des violences combattantes « au ras du sol » n'est possible qu'une fois mises en évidence les dynamiques des affrontements. Leur analyse révèle que l'on pouvait escompter deux principaux scénarios quand deux forces armées, égales ou non en puissance, s'affrontaient : soit la lutte prenait la forme d'un combat frontal, plus ou moins prolongé, soit un groupe prenait presque instantanément l'ascendant sur l'autre. Dans les deux cas, un des opposants serait vaincu, poursuivi ou amené à reddition. Naturellement, cette division est très arbitraire et ne prend par exemple pas en compte les possibles retournements de situation. Néanmoins, si l'on se place à l'échelle des combattants, elle permet de travailler sur différents vécus : les combats où deux groupes se faisaient front, parfois se combattaient un temps face à face, et les combats, par moment suites des premiers, qui advenaient lorsque l'un des groupes donnait la chasse à l'autre. Ces différents vécus, qui pouvaient se succéder, fondent la structure de cette partie. Car ce sont les expériences combattantes des individus qu'elle tente de restituer ou, du moins, de décrire et de comprendre, avec leur corollaire, la « physicalité du fait guerrier »[2334].

Comme il n'exista jamais « une » expérience combattante, il convient de procéder par étapes. Il semble pour cela logique de suivre le déroulement schématique des actions guerrières. Ce seront donc les configurations des combats frontaux qui donneront la matière du premier chapitre. Il conviendra d'en dégager les différentes formes que pouvaient prendre les violences combattantes lorsqu'aucun groupe ne cédait de terrain. Cela implique de s'intéresser tout autant aux tactiques qui pouvaient être mises en œuvre pour renverser ces situations qu'aux gestes et aux comportements que ces situations engendraient. Dans un second temps, il faudra analyser ce qui constituait l'acmé de la majorité des combats : la chasse, la poursuite puis la capture ou le massacre des fuyards ou des téméraires isolés. Elle était l'expérience la plus commune de la violence combattante. Car si tous les vécus qui feront l'objet du premier chapitre ne furent pas partagés par le plus grand nombre, on peut à bon droit penser que bien peu de combattants ne connurent pas, à un moment de leur vie guerrière, du côté des vainqueurs ou des vaincus, le spectacle et l'expérience des déroutes. Elles étaient le temps par excellence de la mort au combat. Aussi s'agit-il certainement de la configuration la plus évidente et la plus importante pour approcher la corporéité des violences combattantes et plus particulièrement les pratiques comme les gestes de la mise à mort, « au ras du sol ».

[2334] S. Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, 2008, p. 239.

V. Face à face : configurations et violences des combats frontaux

Si tout était fait par les armées pour abréger l'épreuve du face à face, entrer dans le temps de la poursuite victorieuse ou forcer l'ennemi à reddition, il reste qu'elles ne pouvaient toujours l'éviter. Aussi doit-on étudier les configurations des combats frontaux. Pour mieux les comprendre, il faut les hiérarchiser, et progresser une nouvelle fois des expériences communes vers les expériences exceptionnelles. Le chemin conduit logiquement des combats frontaux livrés à distance aux combats au corps à corps.

Les affrontements à distance ne soulevaient en effet pas les mêmes craintes. L'analyse des dynamiques combattantes faisait déjà bien voir qu'il était plus aisé de tenir sa place et de combattre quand l'ennemi ne se trouvait pas à portée de lance. Reste qu'il faut désormais étudier les formes, les durées, la létalité de ces engagements en se plaçant, autant que faire se peut, à l'échelle des acteurs. On s'intéressera d'abord à ceux qui prenaient place dans la *chôra*, hors de tout espace fortifié. Espace par excellence des rapides affrontements provoqués par l'emploi de la ruse et de la force, il était également le théâtre de combats frontaux dans lesquels les projectiles jouaient le premier rôle. Cette approche conduira inévitablement aux affrontements qui avaient pour cadre les sièges de places fortes. Comme on l'a vu, bon nombre de villes et d'espaces fortifiés tombaient à la suite d'attaques surprise et de stratagèmes[2335]. Mais ces procédés ne pouvaient suffire : en certaines circonstances, on était contraint de donner l'assaut. Ces attaques de vive force contre les remparts des forts ou des cités engendraient des engagements frontaux particulièrement difficiles. Comme les combats hoplitiques qui s'achevaient par un face à face. Cette dernière configuration fera l'objet des deux dernières études de ce chapitre, traitant séparément du concept moderne de l'*ôthismos*, souvent utilisé pour la décrire, puis des abordages entre deux formations hoplitiques, avec les escrimes et les violences qui s'y déployaient.

V.1. Face à face, mais à bonne distance

On le sait, l'emploi des armes de jet et de traits inspirait un certain mépris[2336]. Il équivalait à refuser la voie honorable et l'épreuve de force : lorsqu'une garnison achéenne fut chassée d'Argos en 198, après une reddition négociée, le phrourarque, avec quelques proches, après s'être assuré du retrait de la majorité de ses hommes, prit position face à ses adversaires et leur fit savoir qu'il préférait mourir sur place plutôt que d'abandonner la place dont il avait

[2335] Voir *supra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés ».
[2336] B. Sergent, « Arc », *Mètis* 6, 1991, p. 223-252, en particulier p. 230-236, avec la bibliographie antérieure.

la charge. Prêt à livrer un baroud d'honneur, il reçut pour toute réponse une pluie de projectiles[2337], et succomba avec ses amis. Pourquoi risquer d'approcher des hommes qui avaient fait le choix de se sacrifier ? Cette (nouvelle) tension entre l'idéal et le pragmatisme traversa l'ensemble des époques classique et hellénistique. En vérité, comme pour la ruse, ce qui participait du mépris des armes de jet et de traits était leur ubiquité. Dans les escarmouches, les autres combats de la « petite » guerre, et surtout lors des sièges, elles étaient essentielles. Bien entendu, les affrontements à distance n'avaient que très rarement le caractère décisif des épreuves de force. Mais il existait bien des configurations dans lesquelles on était forcé d'y recourir.

Les deux caractéristiques des combats livrés principalement à distance étaient d'une part leur durée, qui pouvait être considérable, et leur létalité, généralement faible, du moins en regard des autres types d'affrontements. La première est plus difficile à faire émerger que la seconde. De fait, il a été observé que les combats frontaux que les Grecs qualifiaient de « longs » étaient, en contexte hoplitique, relativement courts, de l'ordre de quelques minutes, au maximum[2338]. En revanche, le ressenti était fort différent quand il était question de grand combat ou d'accrochage livré à bonne distance de l'ennemi, avec des armes de jet et de traits. Déjà dans l'épopée, un tel engagement s'étend sur de longues heures, au point que le poème reprend plusieurs fois l'image d'un combat débutant aux premières lueurs du soleil pour trouver sa conclusion au milieu du jour[2339]. On connaît également des affrontements de très longue durée, soutenus pendant des journées entières, à l'époque hellénistique[2340]. Lors des opérations en Macédoine pendant l'année 169, les troupes légères antigonides et romaines se trouvèrent face à face au sommet d'une montagne, et eurent à livrer un dur combat pour tenter de se rendre maître de la hauteur[2341] :

> Aussi, dès leur rencontre, se lancèrent-ils des traits ; nombreuses furent des deux côtés les blessures reçues et portées au cours d'assauts téméraires ; peu d'hommes tombèrent dans chaque camp. Pour l'engagement du lendemain, les esprits étaient exaspérés et la rencontre mit en jeu des troupes plus nombreuses et combattant avec plus d'acharnement (…), on manquait de place

[2337] Tite-Live, XXXII, 25, 10.
[2338] Voir *supra* IV.1. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque classique » et IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».
[2339] Homère, *Iliade*, VIII, 66-69 ; XI, 84-91.
[2340] Au XVIe siècle, les escarmouches à distance, à coups d'arquebuses et d'arbalètes, pouvaient de même durer fort longtemps. B. de Montluc, *Commentaires*, édition C.-B. Petitot, Paris, 1822, p. 266-270, décrit ainsi avec une abondance de détails les harcèlements que se livrèrent plusieurs heures durant les arquebusiers et chevaux légers des Français et des Impériaux à Cérisoles, avant l'engagement décisif et extrêmement plus rapide des grandes formations de piquiers. De même au début du XIXe siècle un combat entre deux infanteries légères déployées en ordre dispersé pouvait s'étendre sur de longues heures : R. Muir, *Tactics and the Experience of Battle in the Age of Napoleon*, New Haven, 1998, p. 58.
[2341] Tite-Live, XLIV, 4, 2-6.

pour déployer l'armée ; le sommet de la montagne qui se terminait en coin, formant une crête étroite, permit tout juste de combattre à trois unités se faisant face de chaque côté. Aussi, comme ils étaient peu nombreux à se battre, toute la foule des soldats, surtout ceux qui étaient pesamment armés, restait là en spectatrice de la lutte ; l'infanterie légère, elle, courrait à travers les anfractuosités de la montagne et pouvait engager la lutte sur les côtés, que le terrain fut favorable ou non, avec les autres troupes légères. Il y eut ce jour plus de blessés que de tués et la nuit interrompit le combat.

congressi igitur extemplo tela coniecerunt; multa utrimque uolnera temerario incursu et accepta et inlata; pauci utriusque partis ceciderunt. inritatis in posterum diem animis maioribus copiis atque infestius concursum (…)*, si loci satis ad explicandam aciem fuisset; {sed} iugum montis in angustum dorsum cuneatum uix ternis ordinibus armatorum in fronte patuit. itaque paucis pugnantibus cetera multitudo, praecipue qui grauium armorum erant, spectatores pugnae stabant; leuis armatura etiam per anfractus iugi procurrere et ab lateribus cum leui armatura conserere per iniqua atque aequa loca pugnam poterat. pluribus ea die uolneratis quam interfectis proelium nocte diremptum est*.

La description livienne est riche d'enseignements. Les deux camps combattirent de façon très dispersée, sans doute aussi de manière très discontinue, le terrain prévenant tout engagement général[2342]. La topographie des lieux ne fut pas étrangère à la durée de l'affaire. L'identification du site fait débat[2343], mais plusieurs indices suggèrent que l'affaire se tint dans les montagnes à l'Est du bassin de Kallipefki. Celui-ci était autrefois en partie couvert par un lac, qui aurait été le lac Askuris[2344]. Juste au Nord-Est de la ville actuelle de Kallipefki se trouvait la passe permettant de rejoindre la plaine côtière. Le camp des Macédoniens se serait tenu sur le Mont Kolikoumakiou, à l'Est de Kallipefki, ou à son pied[2345], surveillant la passe depuis les hauteurs. Les Romains vinrent, après être passés près du lac Askyris, s'installer face à eux, à plus d'un mille, depuis un lieu élevé d'où la vue se portait jusqu'au territoire de Dion au Nord, et de Phila au Sud[2346]. Cela pourrait être les pentes Nord du Mont Métamorphosis[2347].

[2342] A. O. Anders, « The 'Face of Roman Skirmishing' », *Historia* 64, 2015, p. 281-282.

[2343] La place dite Lapathus chez Tite-Live, près de laquelle se trouvaient les Macédoniens qui défendaient la passe, n'est pas identifiée : P. Parisot, *Le contrôle de l'espace européen par les rois de Macédoine, des origines à la fin de la monarchie (VIe siècle av. J.-C. – 168 av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, Université de Lorraine, 2015, p. 446-447. Les débats sur l'itinéraire de l'armée sont résumés par P. J. Burton, *Rome and the Third Macedonian War*, Cambridge, 2017, p. 210-212.

[2344] G. Lucas*, Les cités antiques de la haute Vallée du Titarèse (Thessalie). Étude de topographie et de géographie historique*, Lyon, 1997, p. 27-28 et 221-224.

[2345] W. K. Pritchett, *Studies in Ancient Greek Topography* VII, Amsterdam, 1991, p. 109-112.

[2346] Tite-Live, XLIV, 3, 7.

[2347] P. J. Burton, *Rome and the Third War*, *op. cit*., p. 212. Il est possible que l'armée romaine, lourdement chargée avec ses éléphants et ses bêtes de somme, contrairement à son avant-garde, n'ait pas emprunté les difficiles pentes à l'Est de Kallipefki. Elle était dans le bassin (Tite-Live, XLIV, 3, 5-6) quand elle reçut des nouvelles de l'avant-garde, qui s'était établie face aux Macédoniens, et put contourner par le Sud le Mont Métamorphosis, pour monter une pente plus douce et moins menacée. Il paraît peu probable que les Romains empruntèrent, après les combats, la passe de Karavida, entre Kallipefki et Skotina, à quelques centaines de mètres du lieu de l'affrontement et sous

Sans être très escarpé, le terrain était accidenté ; les hoplites des deux camps ne purent intervenir dans les combats. Sur la montagne, on s'affronta en fait comme depuis des fortifications, en ne s'exposant que de courts instants, en profitant des reliefs pour se tenir à couvert ou tourner l'adversaire. La zone, non cultivée, probablement boisée, aurait ajouté à la difficulté du combat, qui s'éternisa, au point de durer jusqu'à la nuit.

La plupart du temps, les engagements à distance se décidaient plus rapidement[2348]. Les combats sur les hauteurs de Cynoscéphales, qui mirent aux prises d'un côté les cavaliers et les mercenaires du roi[2349], sans doute pour partie *thureophoroi*, pour partie *psiloi*, et de l'autre les cavaliers et vélites romains[2350], appuyés bientôt par les Étoliens (probablement cavaliers, *psiloi* et *thureophoroi* mêlés)[2351], ne se prolongèrent pas une journée entière ; il est toutefois difficile de se montrer plus précis. Les premiers accrochages durèrent suffisamment pour permettre aux deux camps de détacher plusieurs messagers auprès des chefs, pour demander des renforts : « à cette rencontre inattendue, les deux partis se troublèrent ; mais bientôt ils se harcelèrent et envoyèrent en même temps au plus vite rendre compte aux généraux de leur position. Cependant les Romains, qui se voyaient maltraités et déjà serrés de près par les Macédoniens, dépêchaient messager sur messager pour invoquer du secours », οὗτοι μὲν οὖν ἐν ταῖς ἀρχαῖς ἐπὶ βραχὺ διαταραχθέντες ἀμφότεροι μετ' ὀλίγον ἤρξαντο καταπειράζειν ἀλλήλων, διεπέμψαντο δὲ καὶ πρὸς τοὺς ἑαυτῶν ἡγεμόνας ἑκάτεροι τοὺς διασαφήσοντας τὸ γεγονός· ἐπειδὴ δὲ κατὰ τὴν συμπλοκὴν οἱ Ῥωμαῖοι κατεβαροῦντο καὶ κακῶς ἔπασχον ὑπὸ τῆς τῶν Μακεδόνων ἐφεδρείας, πέμποντες εἰς τὴν ἑαυτῶν παρεμβολὴν ἐδέοντο σφίσι βοηθεῖν[2352]. Selon Tite-Live, lorsque les deux camps se rencontrèrent, après un moment d'hésitation et d'effroi (*primus terror*)[2353], « au départ, le combat fut engagé par un petit nombre de soldats, tiraillant en avançant au-devant des autres, puis des renforts vinrent protéger ceux qui reculaient », *principio a paucis procurrentibus lacessita pugna est, deinde subsidiis tuentium pulsos*

---

les positions macédoniennes (en dernier lieu P. J. Burton, *Rome and the Third War*, *op. cit.*, p. 149-151). Les Romains purent faire un long contournement par le Sud, puis l'Est. Selon Tite-Live, XLIV, 5, 9, ils seraient arrivés au soir dans une plaine étroite (*modicam planitiem*), à peine suffisante pour le camp, fermée de tous côtés par des hauteurs. Cette petite plaine n'existe pas dans la passe de Karavida. En revanche, on trouve une telle particularité topographique au Sud-Est, environ un kilomètre à l'Ouest du village de Pori, qui est à une distance idéale du potentiel lieu du combat (sept milles furent parcourus ce jour-là : Tite-Live, XLIV, 5, 8). Après avoir passé le troisième jour le défilé de *Callipeuce* (des « beaux pins » : Tite-Live, XLIV, 5, 11, les gorges au Nord de Pori ?) puis le quatrième les pentes des collines (à l'Ouest de Platamon ? ; Tite-Live, XLIV, 5, 12), en remontant vers le Nord, les Romains auraient fini par arriver entre Leibèthra et Hérakleion (sur la position de ces sites, cf. P. Parisot, *Le contrôle de l'espace*, *op. cit.*, p. 322-326). Ce parcours, formant une large boucle, les aurait placés hors de vue des Macédoniens, point essentiel pour la réussite de l'entreprise, car les guides comme le consul s'avouèrent qu'une attaque aurait entraîné la destruction de l'armée (Tite-Live, XLIV, 5, 8).

[2348] On connaît néanmoins aussi le premier combat des gorges de l'Aôos (198), qui dura jusqu'à la nuit tombée (Tite-Live, XXXII, 10, 9-12).

[2349] Tite-Live, XXXIII, 7, 3.

[2350] Polybe, XVIII, 21, 1.

[2351] Tite-Live, XXXIII, 7, 7 ; Polybe, XVIII, 21, 5.

[2352] Polybe, XVIII, 21, 3-4.

[2353] Tite-Live, XXXIII, 8, 5.

aucta[2354]. Ce premier engagement, qui vit les Romains être progressivement repoussés des hauteurs, se prolongea jusqu'à l'arrivée des Étoliens, envoyés en hâte par le consul. Plusieurs messagers (*alios super alios nuntios*) avaient alors apporté des nouvelles du front. On ne peut tirer de ces indications aucune donnée précise, mais l'on reconnaîtra sans peine que les courses des estafettes et celle des renforts étoliens, rassemblés et lancés en hâte, ne put prendre quelques minutes, même si le camp romain n'était guère éloigné, à moins de deux kilomètres[2355]. Le premier combat dut s'étendre sur plusieurs dizaines de minutes, peut-être une heure. Avec l'intervention des Étoliens, la lutte entra dans une nouvelle phase, marquée par des va-et-vient[2356], chaque camp prenant alternativement l'avantage au gré de l'arrivée de renforts. Le soutien des Étoliens renversa une première fois le combat[2357]. Reculant à leur tour graduellement vers les crêtes, les soldats du roi reçurent finalement un puissant renfort de cavaliers et de mercenaires, qui rejeta en arrière leurs ennemis. Ils les repoussèrent jusqu'au pied des hauteurs. Cette fois, le recul était important, la déroute menaçait ; les cavaliers étoliens surent toutefois contenir les poursuivants[2358]. Ils se retirèrent en combattant, prévenant l'effondrement général et surtout une chasse meurtrière. Le combat se renversa une nouvelle fois quand l'infanterie lourde romaine entra en action, refoulant les royaux jusqu'aux crêtes, que Philippe venait d'atteindre avec une aile de la phalange et les Peltastes. Cette seconde phase de l'affrontement ne fut probablement pas beaucoup plus brève que la précédente : elle s'achevait quand le roi atteignit les crêtes avec la phalange, laquelle avait commencé à être rappelée du fourrage et rassemblée au moment de l'envoi des renforts macédoniens. Cette première opération, avec celle de l'ascension, ne put prendre au minimum que plusieurs dizaines de minutes (au moins 15 minutes pour l'ascension, davantage pour une colonne en marche). De toute évidence, les accrochages pour les hauteurs de Cynoscéphales se prolongèrent pendant plus d'une heure, peut-être deux. Sur les crêtes, on avait surtout combattu à distance. L'autre donnée importante sur cet engagement concerne sa létalité. Selon Tite-Live, Philippe, lorsqu'il arriva avec la phalange sur la hauteur, put constater qu'il y avait « quelques armes et cadavres gisant à terre », *ibi paucis armis corporibusque*[2359], qui témoignaient de l'affrontement. Certes, des hommes tombèrent plus loin, au pied des hauteurs, pendant la

[2354] Tite-Live, XXXIII, 8, 6.
[2355] Si l'identification du site proposée par N. G. L. Hammond, « The Campaign and the Battle of Cynoscephalae in 197 BC », *JHS* 108, 1988, p. 60-82, est juste (des arguments assez forts sont avancés, mais seule une fouille des vestiges, plus précisément des fossés supposés du camp romain, pourrait le confirmer). Voir p. 71 et fig. 3 pour la distance entre le camp romain et les crêtes. Le camp macédonien aurait été plus proche de ces dernières, à un peu plus d'un kilomètre.
[2356] Voir *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste », pour ces dynamiques typiques des accrochages.
[2357] Polybe, XVIII, 21, 6-8 ; Tite-Live, XXXIII, 7, 8-9.
[2358] Polybe, XVIII, 23, 4-6 ; Tite-Live, XXXIII, 7, 13.
[2359] Tite-Live, XXXIII, 8, 9.

poursuite subie par les Romains puis lors de leur contre-attaque[2360]. Reste que la partie la plus longue du combat se déroula près des sommets, là où le roi put observer les corps des quelques tués. Comme lors de l'engagement de 169 près de Kallipefki, les morts furent peu nombreux et la majorité des pertes dut être constituée de blessés.

Cette disproportion entre tués et blessés dans les deux camps est en réalité tout à fait caractéristique de ce genre de combat[2361]. En 199, une armée dardanienne, après une incursion en Macédoine, fut assaillie par la cavalerie et des troupes légères du roi. Les Dardaniens se tirèrent de ce mauvais pas avec peu de morts, mais beaucoup de blessés[2362]. Ils ne s'étaient pas débandés, mais leur retraite ordonnée et lente les exposa longtemps aux projectiles. Et ces derniers blessaient bien plus souvent qu'ils ne tuaient[2363]. On retrouvait ces déséquilibres entre morts et blessés lors des sièges[2364] et plus généralement lors des combats pour des fortifications, où les armes de jet et de trait étaient les plus utilisées[2365]. Diodore évoque ainsi le grand nombre de blessés qu'engendra le siège de Salamine de Chypre en 307[2366]. On le voit encore dans de rares inscriptions : le décret honorifique de la cité de Samos pour le médecin Diodôros, fils de Discouridès, rappelle qu'il dispensa avec zèle ses services quand il y eut « de nombreux blessés pendant les sièges des acropoles et lors des engagements quotidiens », γινομένων τραυματιῶ[ν π]ολλῶν ἐν ταῖς τῶν ἄκρων | πολιορκίαις καὶ ταῖς καθ' ἡμέρ[αν] συμπλοκαῖς[2367], au moment de l'attaque lagide contre la garnison antigonide, vers 199/8 – 197[2368]. Le texte est peu disert sur les affrontements, mais il ne fait guère de doute que ces actions, répétées chaque jour, laissèrent une large place au combat à distance. De fait, les médecins étaient surtout confrontés en ces situations à des blessures causées par les armes de jet et de trait[2369].

La faible létalité des armes de jet et de trait pourrait surprendre. Pour la comprendre, il faut analyser plus en détail leur maniement. Leur portée était relativement faible. Entendons leur portée utile. À titre de comparaison, la portée pratique maximale des puissants arcs longs

[2360] Tite-Live, XXXIII, 8, 9-11.
[2361] Pour l'époque classique : Xénophon, *Anabase*, III, 3, 7 ; VII, 8, 8-19 ; *Helléniques*, IV, 6, 10.
[2362] Tite-Live, XXXI, 43, 2-3.
[2363] Voir aussi Tite-Live, XXXII, 10, 12 ; XLII, 65, 8 et 11.
[2364] Diodore, XVIII, 70 7 (siège de Mégalopolis) ; Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 29, 1 et 5 (siège de Sparte) ; Polybe, V, 4, 9-13 (siège de Palè) ; XVI, 32, 4 (siège d'Abydos) ; Tite-Live, XXXI, 47, 14 (siège d'Oréos) ; XXXII, 15, 11 (siège d'Érétrie) ; XXXIV, 39, 5 ; XLII, 54, 3 (siège de Mylai en 171).
[2365] Encore au Ier siècle : Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXXVII, 145 (siège d'Athènes et du Pirée). On peut aussi rappeler les rapports de pertes précis que propose Flavius Josèphe, par exemple au terme d'une des journées du siège de Jotapata (*Guerre des Juifs*, III, 280-282) : 6 tués et 300 blessés du côté des défenseurs.
[2366] Diodore, XX, 48, 5.
[2367] *IG* XII 6 1, 12, l. 27-28.
[2368] Voir en dernier lieu Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 234-235 ; L. Robert, « Documents d'Asie Mineure », *BCH* 102, 1978, p. 407-408, sur le tremblement de terre évoqué par le texte (en 199/8) précédant la « libération ».
[2369] Philon de Byzance, 96, 72. Sur le traitement de ces blessures : É. Samama, *La médecine de guerre en Grèce ancienne*, Turnhout, 2017, p. 372-381.

anglais[2370] et des arbalètes du bas Moyen Âge a pu être estimée entre 150 et 250 m[2371]. Mais cette portée n'était pas la plus efficace en conditions de combat et la plupart des arcs ne devenaient redoutables qu'à moitié moins de celle-ci[2372]. Il paraît fort improbable que les armes de trait des époques classique et hellénistique aient eu une portée supérieure. On peut donc supposer au plus une portée pratique maximale de 200 mètres, et une portée efficace proche des 100 mètres, sans doute moins[2373]. Les frondes et les arcs communs semblent avoir eu une portée pratique assez proche, avec un léger avantage pour les premières[2374]. Il existait toutefois nombre de types différents qui avaient des caractéristiques propres. Les indications les plus précises nous sont données par Xénophon : au début du IVe siècle, les arcs crétois[2375] avaient une portée inférieure à celle des arcs et des frondes perses[2376], alors même que ces dernières projetaient de lourdes pierres et non des balles. Les Rhodiens déployés en frondeurs pour contrer les tireurs perses auraient quant à eux, grâce à l'utilisation de balles de fronde, pu atteindre le double de la portée des frondes perses[2377], et dépasser celle des archers[2378]. La majorité des javelots et des lances-javelines devaient avoir une portée d'une trentaine ou d'une quarantaine de mètres, jusqu'à une soixantaine pour les premiers quand ils étaient lancés avec l'aide d'une courroie (ἀγκύλη) dans laquelle on insérait l'index et le majeur et qui donnait un mouvement rotatoire au projectile[2379]. Notons que les plus longues distances de tir des armes de trait ne pouvaient

[2370] Cette arme fait toujours l'objet de virulents débats. Longtemps considéré comme une innovation du XIVe siècle, on a plutôt récemment insisté sur son ancienneté : M. Strickland et R. Hardy, *The Great Warbow : From Hastings to the Mary Rose*, Stroud, 2005, p. 34-96, 149-166 ; D. Whetham, « The English Longbow : A Revolution in Technology ? », dans L. J. Andrew Villalon et D. J. Kagay (éd.), *The Hundred Years War* II, Leyde, 2008, p. 213-232. Sur les difficultés entourant l'étude de l'arc long, voir en dernier lieu D. Jaquet, V. Deluz et D. Dejonghe, « L'art d'archerie. Les apports de l'étude des textes techniques au regard de l'historien sur l'arc long et son emploi dans le conflit franco-anglais de la fin du Moyen Âge », dans A. Curry et V. Gazeau (dir.), *La guerre en Normandie (XIe-XVe siècle)*, Caen, 2018, p. 269-282.

[2371] Les estimations varient considérablement selon les auteurs, comme l'appréciation de la supériorité ou non de l'arbalète (portative) sur l'arc anglais dans ce domaine : A. Salamagne, « L'attaque des places-fortes au XVe siècle à travers l'exemple des guerres anglo et franco-bourguignonnes », *Revue historique* 289, 1993, p. 89.

[2372] A. Salamagne, *ibid*., p. 89 ; M. Strickland et R. Hardy, *The Great Warbow*, *op. cit*., p. 31 et 278 ; L. J. A. Villalon et D. J. Kagay, *To Win and Lose a Medieval Battle. Nájera (3 April, 1367), a Pyrrhic Victory for the Black Prince*, Leyde, 2017, p. 251-254.

[2373] Constat qui rejoint les observations de W. McLeod, « The Range of the Ancient Bow », *Phoenix* 19, 1965, p. 8 : « *review of the evidence suggests that bowmen were quite accurate up to 50-60 metres* ; *that their effective range extended at least 160-175, metres, but not as far as 350-450 metres* ; *and that 500 metres was an exceptional flight shot* ».

[2374] W. K. Pritchett, *The Greek State at War* V, Berkeley, 1991, p. 56.

[2375] Selon W. Mcleod, « The Range », *loc. cit*., p. 13-14 et H. van Effenterre, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris, 1968, p. 176, les arcs crétois n'auraient pas été des arcs composites, les textes indiquant la présence de corne dans leur construction étant tardifs (en particulier Paulus Silentiarius, *Anthologie palatine*, VI, 75, l. 3). On se montrera toutefois prudent, la construction de l'arc n'étant pas le seul paramètre à prendre en compte pour mesurer sa portée (le poids des flèches notamment).

[2376] Xénophon, *Anabase*, III, 3,7 et 3, 15. Au début du Ve siècle, les arcs perses auraient pu tirer au-delà de 155 mètres : W. McLeod, « The Range », *loc. cit.*, p. 4. Sur les différents arcs achéménides : Chr. Zutterman, « The Bow in Ancient Near East », *Iranica Antiqua* 38, 2003, p. 139-144.

[2377] Xénophon, *Anabase*, III, 3, 16.

[2378] Xénophon, *Anabase*, III, 4, 15-16.

[2379] S. R. Murray, W. A. Sands et D. A. O'Roark, « Recreating the Ancient Greek Javelin Throw : How Far Was the Javelin Thrown ? », *Nikephoros* 25, 2012, p. 143-154.

être obtenues avec des tirs tendus ; il fallait au projectile une trajectoire parabolique. Cette technique était celle des « tirs en essaim » [2380], pratique des armées romaines tardives, leurs formations incorporant des lanciers lourdement armés soutenus par des archers qui restaient la plupart du temps dans les rangs arrières et devaient tirer au-dessus des lanciers[2381]. Les tacticiens l'évoquent : elle serait utilisée lorsque les piétons légers étaient placés derrière la phalange et la soutenaient dans son assaut[2382]. À Sellasie en 222, après leurs premiers accrochages sur l'Olympe puis leur rappel derrière les phalanges[2383], ils continuèrent peut-être le combat de cette manière. Elle ne semble pas avoir été la plus usitée[2384]. Les tireurs étaient plus souvent placés sur les ailes, envoyés harceler l'ennemi ou combattre dans les escarmouches. Dans ces configurations, on engageait parfois ses opposants à portée pratique maximale, comme le montre les passages de Xénophon, parfois à tir tendu et portée efficace. La première option ne devait entraîner que peu de pertes, et principalement des blessés. La trajectoire haute des projectiles et leur approche plus lente laissait plus de possibilités d'évitement, leur imprimait moins de force[2385], sans compter qu'il était plus difficile pour les tireurs de viser ; ils devaient « prendre également en considération les effets de la distance et de la taille de la cible sur la précision de leur tir sans oublier l'effet du vent »[2386]. À plus de cent mètres, la cible était fort réduite. Ces engagements à longue portée, l'œuvre des frondeurs et des archers, n'avaient d'autre but que d'affaiblir ou de faire reculer les tireurs du camp adverse[2387].

[2380] D. Glad, *L'armement dans la région balkanique à l'époque romaine tardive et protobyzantine (284-641). Héritage, adaptation et innovation*, Turnhout, 2015, p. 374.

[2381] On en trouverait en fait déjà trace dans le traité d'Arrien : W. Brillowski, « The Principles of *ars tactica* : Roman military Theory and Practice in Arrian's *Acies contre Alanos* », dans Ph. Rance et N.V. Sekunda (éd.), *Greek Taktika : Ancient Military Writing and its Heritage. Proceedings of the International Conference on Greek Taktika held at the University of Torun, 7-11 April 2005*, Gdansk, 2017, p. 210-211. Ces formations offraient une ligne de soutien pour la cavalerie, force offensive principale, et repoussaient celle de l'ennemi avec leurs volées et leurs lances : Ph. Rance, « Narses and the Battle of Taginae (Busta Gallorum) 552 : Procopius and Sixth-Century Warfare », *Historia* 54, 2005, p. 432-442. Elles étaient en cela comparables à celles en usage dans le monde chinois sous la dynastie Qin : J. Levi, *La Chine en guerre. Vaincre sans ensanglanter la lame (VIIIe-IIIe s. avant J.-C.)*, Paris, 2018, p. 56. Dans le monde byzantin, le principe était encore d'actualité au Xe siècle : E. McGeer, *Sowing the Dragon's Teeth : Byzantine Warfare in the Teenth Century*, Washington D.C., 1995, p. 270-277.

[2382] Asclépiodote, 6, 1 ; Élien le Tacticien, 15 ; Arrien, *L'Art tactique*, 9, 1 ; 13, 2. Sur les précédents de l'époque classique : R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 113.

[2383] Polybe, II, 69, 7.

[2384] Arrien, *L'Art tactique*, 13, 2, est le seul à préciser que cette disposition est la plus fréquente (τὸ πολὺ), mais il y a de bonnes chances qu'il s'agisse là, comme dans de nombreux passages de son texte, d'une précision anachronique, Arrien étant familier de formations défensives utilisant massivement des troupes légères en soutien (voir son traité *Ordre de bataille contre les Alains*, 14 ; 16-18 ; 25-27). Sur cette tendance dans le traité d'Arrien voir E. L. Wheeler, « The Occasion of Arrian's *Tactica* », *GRBS* 19, 1978, p. 362-363.

[2385] Onasandre, 17.

[2386] D. Glad, *L'armement dans la région balkanique*, *op. cit.*, p. 374.

[2387] Quand des tireurs compétents et bien équipés affrontaient des tireurs inexpérimentés, l'affaire pouvait tourner court : Tite-Live, Tite-Live, XXXVIII, 21, 4-7 ; 26, 4-7 (campagne contre les Galates en 189/8 : seules les positions élevées occupées par les Galates leur permirent de résister quelques temps). De même, les archers anglais du bas Moyen Âge triomphèrent souvent rapidement des tireurs qui leur étaient opposés, par exemple lors de leur combat contre les frondeurs castillans à la bataille de Nájera : L. J. A. Villalon et D. J. Kagay, *To Win and Lose a Medieval Battle. Nájera (3 April, 1367), a Pyrrhic Victory for the Black Prince*, Leyde, 2017, p. 252.

Ils étaient bien différents et moins dangereux que les affrontements livrés à portée efficace. Ces combats étaient assez fréquents sur les ailes des armées, les tireurs appuyant généralement les assauts des cavaliers, comme lors des assauts contre les points fortifiés, dans les escarmouches prenant place en terrains couverts ou accidentés[2388], et dans les accrochages en avant des lignes de bataille[2389]. À Sellasie, la topographie du champ de bataille laisse penser que le combat à distance qui précéda la charge des phalanges sur l'Olympe fut livré à moins de cent mètres[2390]. Des javeliniers se trouvaient probablement en la circonstance aux côtés des autres tireurs, et la lutte fut opiniâtre. Polybe, qui pourtant n'a pas l'habitude de s'étendre sur ce genre d'affrontement, prend ici le temps de décrire : « on assista alors à des engagements partiels alternant avec des attaques générales et, d'un côté comme de l'autre, les hommes combattirent avec acharnement, d'autant plus qu'ils s'affrontaient sous les yeux des deux rois et des deux armées. D'homme à homme et d'unité à unité, c'était à qui se montrerait le plus vaillant », ὧν ποτὲ μὲν κατὰ μέρη, ποτὲ δ' ὁλοσχερῶς συμπιπτόντων, διαφέρουσαν συνέβαινε γίνεσθαι τὴν ἐξ ἀμφοῖν χρείαν, ὁμοῦ τῶν τε βασιλέων καὶ τῶν στρατοπέδων ἐν συνόψει ποιουμένων τὴν μάχην. ἠμιλλῶντο δὲ πρὸς ἑαυτοὺς καὶ κατ΄ ἄνδρα καὶ κατὰ τάγμα ταῖς εὐψυχίαις[2391]. Le texte montre de façon remarquable les dynamiques d'un affrontement frontal à distance, faites d'initiatives individuelles comme de mouvements collectifs. Les combattants se regroupaient ou se dispersaient selon l'évolution du combat, les opportunités et les menaces[2392]. Peut-être pouvaient ils se retrouver « aspirés » par un mouvement vers un point faible ou en rupture dans le dispositif ennemi. Ce comportement avait été observé et décrit à la fin du XIXe siècle : « *generally the skirmishers, the moment they saw that a superiority was gained on a certain point, rushed to it from all directions, and concentrated their fire on it* »[2393]. À portée efficace des armes, il était en outre nécessaire de tirer parti des reliefs, de la végétation, de son agilité et de sa liberté de mouvement, ne serait-ce que pour tenter d'éviter les projectiles. Dans les unités de mercenaires régulièrement chargées de livrer ces engagements difficiles, on retrouvait peut-être mêlés des *thureophoroi* javeliniers aux côtés de frondeurs et d'archers[2394],

[2388] Tite-Live, XXXV, 29, 1-2, à propos d'un combat livré en 192 de part et d'autre d'un torrent (*torrens*) entre les archers crétois et les « Tarentins » des armées achéenne et lacédémonienne.
[2389] Sur ces événements : W. K. Pritchett, *The Greek State at War* IV, Berkely, 1985, p. 51-53.
[2390] Voir J. D. Morgan, « Sellasia Revisited », *AJA* 85, 1981, p. 328-330.
[2391] Polybe, II, 69, 4-5, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.
[2392] Voir aussi Tite-Live, XXXI, 35, 3-6.
[2393] H. von Hanneken, *Militärische Gedanken und Betrachtungen über den Deutsch-Französ. Krieg der Jahre 1870 und 1871 vom Verfasser des « Krieges um Metz »*, Saverne, 1871, cité dans R. Home, *A Précis of Modern Tactics*, Londres, 1882, p. 83.
[2394] Il y avait des *thureophoroi* dans la garnison antigonide d'Érétrie : G. Ackermann, « Les Macédoniens et la céramique d'époque hellénistique à Érétrie », *Desmos* 45, 2012, p. 9-14 (voir aussi *infra* VI.6. « Chasseurs et citoyens »). Ce type de combattant intégrait-il aussi les forces de campagne ? Les auteurs ne donnent en général aucun détail sur la composition de ces unités mercenaires, qui sont néanmoins majoritairement utilisées dans les accrochages et le combat à distance. On voit toutefois de telles forces mixtes envoyés à l'escarmouche. Lors de la campagne de 189/8 en Galatie, les forces attalides étaient constituées pour partie d'archers crétois, de frondeurs, de Thraces et de Tralles qui combattaient ensemble au-devant des enseignes romaines : Tite-Live, XXXVIII, 21,

les boucliers des premiers constituant des protections fort utiles pour leurs porteurs comme pour ceux qui viendraient se placer à couvert derrière eux[2395].

La faiblesse de la portée efficace des armes de jet et de traits explique la vulnérabilité des piétons légèrement armés, qui ne se tenaient souvent qu'à une centaine de mètres de l'adversaire, ou moins. Ce dernier pouvait le rejoindre, au prix d'une course modérée (12 km/h), en trente secondes s'il se tenait à cent mètres, en neuf s'il était à trente mètres. Face à la charge, il fallait savoir et pouvoir se replier en vitesse. De prime abord, la manœuvre paraît aisée. Elle était en vérité délicate : elle demandait une bonne réactivité et ne tolérait aucun faux pas[2396]. Face à des cavaliers, la position des archers et des frondeurs était très précaire ; pour les javeliniers, une charge hoplitique restait une menace sérieuse. Il arrivait, au IVe siècle, que des hoplites *ekdromoi* parvinssent à rattraper des peltastes[2397] : parmi les hoplites coureurs, certains devaient avoir des capacités physiques leur permettant de franchir en quelques secondes la distance les séparant de l'ennemi. Si le peltaste agressé ne réagissait pas assez vite, trébuchait ou hésitait, il risquait d'être rejoint. Ces données permettent de relativiser l'idée avancée par R. Konijnendijk, présentant les piétons légers comme virtuellement invincibles face à aux hoplites[2398]. Il faut faire la part de la vigueur des hommes, de leur expérience ; sans compter que le temps ne jouait pas nécessairement pour les tireurs car, à l'exception des frondeurs, les munitions seraient tôt ou tard épuisées[2399]. La victoire des peltastes d'Iphicrate près du

2. Des Mysiens combattant aux côtés de Crétois en 171 : Tite-Live, XLII, 57, 7. Du côté antigonide, on associait souvent les archers crétois aux Thraces ou aux Illyriens (Tite-Live, XXXI, 35, 1 ; XLII, 57, 8 ; 65, 2).

[2395] Une pratique qui serait une résurgence de celle connue à l'époque archaïque (dans l'Iliade et chez Tyrtée : cf. H. van Wees, « The Development of the Hoplite Phalanx. Iconography and reality in the seventh century », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 151-152). Au bas Moyen Âge, en Europe occidentale, les pavesiers étaient les compagnons inséparables des arbalétriers (à moins que ceux-ci ne disposassent de leurs propres pavois, comme les Génois) : Ph. Contamine, *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge : Études sur les armées des rois de France 1337-1494*, Paris, 2004, p. 22 et M. Hébert, « L'armée provençale en 1374 », *Annales du Midi* 91, 1979, p. 25-26.

[2396] Xénophon, *Anabase*, III, 4, 3-5, montre une charge hoplitique (lancée à portée de tir) contre des archers et des frondeurs s'achevant en désastre pour ces derniers, un ravin ayant ralenti leur fuite. Certes, les Grecs disposaient alors d'une petite unité de cavaliers (50 hommes), qui contribuèrent aussi à rabattre des fuyards.

[2397] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 22 (des javeliniers locriens rattrapés) ; 4, 16 (des peltastes).

[2398] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 101 : « *hoplites could do nothing against the attacks of lightarmed troops, these troops could inflict casualties indefinitely without sustaining losses, and would eventually triumph regardless of the initial size of their force. The hoplites would never win* ». Cette conclusion devrait aussi se vérifier dans l'histoire des célèbres confrontations entre les archers montés turcs et les chevaliers francs, aux XIe-XIIe siècles. Or, les sources montrent que le résultat de telles affaires n'était jamais acquis : les Turcs apprirent très vite à craindre les charges des cavaliers lourds, à jouer de leurs arcs (en visant les chevaux) et de leur mobilité pour les briser, mais ils n'y parvenaient pas systématiquement. Pour tirer efficacement sur les Francs et perturber leur formation, il fallait s'en rapprocher et se mettre à portée de charge (aussi de leurs archers et arbalétriers). L'issue de ces affrontements était donc dictée par les circonstances, l'évolution des combats, l'état physique des hommes et des chevaux, l'expérience des premiers. Cf. A. Zouache, *Armées et combats en Syrie (491/1098-569/1174). Analyse comparée des chroniques médiévales latines et arabes*, Damas, 2008, p. 856-876.

[2399] Une juste nuance apportée à son raisonnement par R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 101, mais qui mériterait d'être bien appuyée : « *this is of course no more than a mathematical fact, and it does not take into account such factors as ammunition supply, stamina and time. However, the utter immunity of the light-armed warrior to counterattack by hoplites must be central to our interpretation of* psiloi *tactics* ». « *Utter immunity* », l'expression est beaucoup trop forte. Le chercheur n'accorde que peu d'attention aux distances d'engagement.

Léchaion n'était ainsi pas évidente ou nécessairement attendue. Elle montre au contraire l'endurance, la puissance physique et le savoir-faire de ces mercenaires, capables de se replier suffisamment vite face à chaque assaut des *ekdromoi* lacédémoniens, et de revenir tout aussi rapidement les assaillir pendant la retraite. Leur réputation ne fut pas usurpée, et toutes les forces de peltastes et de *psiloi* n'avaient pas cette compétence.

Il n'était pas non plus aisé de rattraper les agiles archers crétois, ou simplement de supporter leurs tirs. C'est qu'ils étaient particulièrement redoutés pour leurs tirs ajustés[2400], au IVe comme au IIe siècle[2401]. Délivrés à portée efficace, ils représentaient un grand danger. Les Macédoniens prirent soin, au moins dès le début du IIe siècle, de les associer à leurs escadrons de cavaliers[2402]. Les tirs concentrés et tendus des archers crétois, ajoutés aux tirs de javelot des cavaliers à plus courte portée, formaient un barrage difficile à franchir, et suffisant parfois pour briser les solidarités de l'ennemi[2403], voire provoquer une déroute[2404]. Cette combinaison des armes était des plus efficaces contre des cavaliers[2405]. Les montures étaient en effet très vulnérables face aux tirs, l'usage étant de ne couvrir que faiblement les chevaux : ce fut un trait crétois qui abattit le cheval de Pyrrhos au siège de Sparte[2406]. Il était facile de viser les parties découvertes de ces grandes cibles[2407]. Rien d'étonnant donc à l'usage de déployer en bataille les tireurs sur les ailes, aux côtés des cavaliers. Ils étaient plus utiles à cette place que face aux piétons lourds du centre, bien protégés, au moins dans les premiers rangs.

De fait, dès le début du IVe siècle[2408] et tout au long de l'époque hellénistique, il était rare de voir des cavaliers évoluer seuls sur le terrain, du moins dans l'espace égéen. Selon les tactiques employées, les tireurs protégeaient et préparaient les charges des cavaliers lourds, celles des coins macédoniens et des cataphractes séleucides, ou soutenaient les « caracoles »[2409] des cavaliers qui comptaient d'abord sur les volées de javelots pour rompre l'ennemi. À la fin du IVe siècle, cette dernière pratique était celle des Tarentins et de la plupart des cavaleries qui

[2400] Ils étaient tant habitués à cet usage que Xénophon, *Anabase*, III, 4, 17, indique que ceux de l'expédition des Dix Mille durent s'exercer à tirer haut pour gagner en portée lors de leurs escarmouches avec les tireurs achéménides.
[2401] Tite-Live, XXXI, 39, 12.
[2402] Tite-Live, XLII, 57, 8 ; 58, 6.
[2403] Tite-Live, XXXI, 35, 3 : le rôle des archers crétois déployés aux côtés des cavaliers macédoniens était de forcer la dispersion des attaques ennemies par leurs tirs.
[2404] Tite-Live, XXXI, 37, 4-5.
[2405] Tite-Live, XXXI, 37, 4 ; Élien le Tacticien, 17.
[2406] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 29, 4.
[2407] Tite-Live, XXXI, 39, 12.
[2408] Xénophon, *L'hipparque*, V, 13, explique qu'un hipparque devrait toujours veiller à ce que la cité fasse accompagner les cavaliers par des fantassins ἄμιπποι, capables de suivre les chevaux. Dans le cas contraire, la cavalerie serait « sans force », ἀσθενής. Les hommes à pied peuvent être intercalés entre les cavaliers, dissimulés derrière les chevaux ou rangés en première ligne.
[2409] On emploiera ici ce terme pour désigner les combats au javelot alliant assauts et retraites rapides qui évoquent la pratique bien connue de l'époque moderne : Fr. Chauviré, *Histoire de la cavalerie*, Rennes, 2013, p. 81-86.

combattaient selon l'ancienne mode. Les Tarentins avaient pour spécificité de ne jamais chercher le contact[2410], à l'inverse des autres cavaliers usant de javelots, que l'on qualifiera avec Asclépiodote de cavaliers « intermédiaires » (τὸ μέσον)[2411], qui pouvaient charger si l'adversaire était en grand désordre. Les Tarentins étaient connus pour leur manœuvre circulaire : « les cavaliers avançaient vers la ligne adverse, tiraient, puis effectuaient une conversion en cercle pour retourner à leur position initiale dans l'escadron »[2412]. Leurs tactiques furent imitées par d'autres et, au moins dès 209 et la prise de Tarente, des corps de « Tarentins » apparurent dans de nombreuses armées[2413].

Il convient d'expliquer l'attachement des Anciens à l'usage des javelots et des lances légères dans les combats à cheval, car le choc, dont on connaît désormais la force émotionnelle, peut paraître une approche plus efficace. Outre les difficultés économiques, logistiques et même écologiques inhérentes à la création et au maintien de cavaleries de choc, il faut relever l'intérêt du tir à cheval : il permettait d'augmenter substantiellement la puissance du projectile. En effet, les expérimentations montrent que la « force d'impact » d'un javelot de 0,5 kg jeté depuis le sol est de 8,5 kg et de 25 kg à cheval[2414]. La puissance des javelots et des lances-javelines lancés depuis des chevaux était donc redoutable. Dans un combat frontal de cavalerie, si quelques-uns parvenaient à toucher leur cible, cheval ou cavalier, ils avaient la force de blesser sérieusement et de faire chuter[2415]. Le désordre qui s'en suivrait grèverait sérieusement les capacités du groupe atteint à se porter en avant. On comprend dès lors que certaines cavaleries n'aient jamais ressenti la nécessité de développer les exigeantes formations de choc des Macédoniens, et que ces derniers aient accepté d'en changer. Bien entendu, ces remarques ne doivent pas faire tomber dans l'excès inverse : il ne pouvait qu'être très difficile d'ajuster avec précision ses armes de jet depuis un cheval ; à la contrainte technique s'ajoutait le facteur émotionnel, la crainte des cavaliers qui n'étaient qu'à faible distance de leurs ennemis. Au bout du compte, peu de tirs devaient tuer ou blesser, et les « caracoles » ne rendaient pas obsolète le choc. D'où l'utilisation par la majorité des cavaliers, selon les circonstances, et à l'exception des « Tarentins », des deux pratiques.

[2410] J.-Chr. Couvenhes, « *Tarantinoi*, *hipparchoi*, tarentinarques, *tarantinarchia* de l'époque hellénistique (IVe-Ier siècles av. J.-C.) », *HiMA* 9, 2020, p. 129-137. Parfois, les Tarentins utilisaient deux montures, comme au combat du « camp de Pyrrhos » en 192 : Tite-Live, XXXV, 28, 8 ; cf. J.-Chr. Couvenhes, *ibid*., p. 138-141.

[2411] Asclépiodote, I, 3.

[2412] J.-Chr. Couvenhes, « *Tarantinoi* », *loc. cit*, p. 133.

[2413] J.-Chr. Couvenhes, « *Tarantinoi* », *loc. cit*, p. 150-151, 157-163 sur les « Tarentins » et tarentinarques athéniens.

[2414] D. Glad, *L'armement dans la région balkanique*, *op. cit*., p. 378.

[2415] Un parallèle médiéval : en 851, les cavaliers francs et surtout leurs montures furent décimés par les cavaliers bretons et leurs javelots : Réginon de Prüm, *Chronicon*, cité dans O. Hanne, *De la guerre au Moyen Âge. Anthologie des écrits militaires*, Paris, 2012, n° 19, p. 33-34.

Cela dit, comment s'effectuaient ces « caracoles » ? Les textes sont malheureusement d'une part peu nombreux, d'autre part peu clairs. L'une des descriptions les plus précises est celle laissée par Denys d'Halicarnasse du combat de cavalerie de la bataille d'Ausculum, en 279[2416] :

> « Les cavaliers placés aux deux ailes, connaissant par avance les manœuvres dans lesquelles ils étaient supérieurs à leurs ennemis, y recouraient : les Romains au corps à corps sur un espace restreint, les Grecs aux manœuvres de contournement et de contremarche. Les uns, quand ils étaient poursuivis par les Grecs, faisaient faire volte-face à leurs chevaux, les tenaient par la bride et combattaient à pied ; les autres, quand ils comprenaient que les Romains rétablissaient l'équilibre du combat, obliquaient vers la droite et se retiraient en passant les uns au travers des autres ; puis, ils faisaient de nouveau virer les chevaux vers la ligne de front et, les aiguillonnant, chargeaient ».
>
> οἱ μὲν ἱππεῖς οἱ παρὰ ἀμφότερα τεταγμένοι τὰ κέρατα προειδότες, ἐν οἷς ἐπλεονέκτουν αὐτοὶ τῶν πολεμίων, εἰς ταῦτα κατέφευγον, Ῥωμαῖοι μὲν εἰς τὴν ἐκ χειρὸς καὶ σταδιαίαν μάχην, τὸ δὲ τῶν Ἑλλήνων ἱππικὸν εἰς τὰς περιελάσεις καὶ τοὺς ἐξελιγμούς· καὶ οἱ μὲν ὁπότε διώκοιντο ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων, ἐπιστρέψαντες τοὺς ἵππους καὶ τοὺς χαλινοὺς κατασχόντες ἐπεζομάχουν, οἱ δὲ ὁπότε τοὺς Ῥωμαίους μάθοιεν εἰς ἀντίπαλα καθισταμένους, ἐπὶ δόρυ κλίναντες καὶ δι' ἀλλήλων ἐξελίξαντες περιεδίνουν τοὺς ἵππους αὖθις ἐπὶ τὸ μέτωπον καὶ τὰ κέντρα προσβαλόντες ἐχώρουν ὁμόσε.

Denys d'Halicarnasse schématise à l'extrême. On peut d'ores et déjà relever que, dans la cavalerie du roi, des peuples aux traditions guerrières fort diverses eurent à combattre ensemble. Sur l'aile droite se trouvaient les Thessaliens, mais aussi les Samnites et les Bruttiens, sur l'aile gauche, les cavaliers mercenaires grecs, les Ambrakiotes, les Étoliens, les Athamanes, les Macédoniens, les Lucaniens et les Tarentins[2417]. Les tactiques des cavaliers des peuples italiques sont mal connues, mais il semble qu'elles n'étaient guère éloignées de celles des Romains : il leur arrivait de démonter[2418]. Les Grecs avaient quant à eux dans leur majorité, si l'on en croît le texte, une pratique fondée sur l'alternance des charges et des replis. L'auteur tente de rendre ici la tactique dominante, pour l'opposer à celle des Romains. Le combat arrêté et de près est l'apanage de ces derniers, les manœuvres et les assauts rapides, avec certainement les jets de javelots, celui des premiers. Il y a là quelque chose de très artificiel. D'ailleurs, si l'on prête attention à l'un des points de divergence, on remarque qu'il ne concerne pas le combat

[2416] Denys d'Halicarnasse, XX, 2, 1-2, traduction S. Pittia *et al*., modifiée.
[2417] Denys d'Halicarnasse, XX, 1, 3.
[2418] C. Nicolet, « Les *Equites Campani* et leurs représentations figurées », *MEFRA* 74, 1962, p. 475, fig. 2 et 3 pour deux fresques retrouvées au Sud de Paestum représentant deux cavaliers qui ont démontés pour achever leur ennemi ; l'un tient en même temps la bride de son cheval.

frontal : c'est lorsque les Romains sont poursuivis (διώκοιντο) qu'ils mettent pied à terre et se forcent au corps à corps. Autrement dit, ils ont cédé et reculé, puis rétablissent le combat en adoptant un comportement agressif, montrant qu'ils sont prêts à lutter de près contre leurs poursuivants, ce qui pousse ces derniers au repli. Mais, avant que les cavaliers romains ne se retrouvent contraints de démonter pour refouler les chasseurs, ils ont nécessairement dû livrer un combat frontal, qui tourna à leur désavantage. Ce combat à de bonnes chances de s'être fait à la manière des Grecs, à courte distance, aux javelots. En résumé, le texte laisse transparaître que les pratiques des uns et des autres ne se distinguaient pas en tous points ; la différence la plus notable, le fait de démonter, apparaît dans une configuration précise, qui n'était ici pas celle du combat frontal[2419]. Pour autant, si l'on en croît Denys, les Grecs auraient développé une approche plus élaborée de celui-ci.

La formation habituelle des cavaliers intermédiaires était quadrangulaire, et la majorité du temps avec un front plus étendu que sa profondeur[2420]. Elle existait déjà au début du IVe siècle. Xénophon la considère évidente, et ne la décrit pas précisément, mais les détails qu'il donne ne trompent pas : les cavaliers sur le front sont en nombre égal avec les cavaliers de queue[2421]. Le cavalier serre-file devait être un homme compétent, « car, ayant de la valeur, si jamais il faut foncer sur l'ennemi, ses encouragements donnent de la force morale à ceux qui le précèdent, tandis que si l'occasion d'un repli se présente, par ses intelligentes directives de serre-file il peut mieux tirer d'affaire ses compagnons », τὸν μέντοι ἀφηγούμενον ἐκ παντὸς τρόπου δεῖ ἱκανὸν ἄνδρα καθιστάναι. ἀγαθὸς γὰρ ὤν, εἴτε ποτὲ δέοι ἐπὶ πολεμίους ἐλαύνειν, ἐγκελεύων ῥώμην ἂν ἐμβάλλοι τοῖς ἔμπροσθεν, εἴτ᾽ αὖ καὶ ἀποχωρεῖν καιρὸς συμβαίνοι, φρονίμως ἀφηγούμενος μᾶλλον ἄν, ὡς τὸ εἰκός, σῴζοι τοὺς φυλέτας[2422]. On voit ainsi, comme dans les formations hoplitiques, des serre-files que précédaient un certain nombre de cavaliers[2423]. En tête étaient les officiers[2424]. À l'époque hellénistique, ces unités auraient été constituées de huit cavaliers de front pour quatre en profondeur, ou de dix de front pour cinq en profondeur, soit des groupes de respectivement 32 et 50 cavaliers[2425]. Polybe leur donne le nom de οὐλαμός dans sa description des manœuvres de la cavalerie achéenne de la fin du IIIe siècle[2426] :

[2419] À la fin du siècle, les Romains étaient capables d'adapter leurs pratiques selon l'ennemi et les circonstances (après l'adoption de l'armement grec, plus efficace pour le combat de près ?). En 199, ils recherchèrent le contact et démontèrent dès la première charge, soutenus par les vélites qui tirèrent également l'épée : voir *supra* IV.3. « Les cavaliers et les dynamiques du choc ».
[2420] Élien le Tacticien, 18.
[2421] Xénophon, *L'hipparque*, 2, 2-3.
[2422] Xénophon, *L'hipparque*, 2, 5, traduction É. Delebecque, légèrement modifiée.
[2423] Aussi Xénophon, *L'hipparque*, 2, 4.
[2424] Xénophon, *L'hipparque*, 2, 6.
[2425] Élien le Tacticien, 18.
[2426] Polybe, X, 23, 7-8, traduction D. Roussel. Sur l'hipparchie de Philopoemen (210/209) : R. M. Errington, *Philopoemen*, Oxford, 1969, p. 49-52.

« Il fallait ensuite exercer les hommes à charger l'adversaire, à battre en retraite en pratiquant toutes les sortes d'évolution, de façon qu'ils puissent aller à fond de train, tout en restant bien groupés en rangs et en conservant les distances entre les escadrons, car il estimait que rien n'était plus dangereux ni plus vain que d'engager contre l'ennemi des cavaliers qui ont rompu les rangs et qui ne sont plus groupés par escadrons ».

ἐκ δὲ τούτου τὰς ἐπαγωγὰς τὰς ἐπὶ τοὺς ἐναντίους καὶ τὰς ἀποχωρήσεις ἔδει συνεθίζειν ἐν πάσαις ταῖς κινήσεσιν ἐπὶ τοσοῦτον ὥστε δεινῷ τῷ τάχει προσάγειν, ἐφ᾽ ὅσον συζυγοῦντας καὶ συστοιχοῦντας διαμένειν, ἅμα δὲ καὶ τὰ διαστήματα κατὰ τοὺς οὐλαμοὺς τηρεῖν, ὡς ἱππέων λευκότων τὴν τάξιν τὴν ἐν οὐλαμοῖς, αἱρουμένων κινδυνεύειν, οὐδὲν ἐπισφαλέστερον ὑπάρχον οὐδ᾽ ἀχρειότερον.

Les cavaliers achéens étaient rangés en pelotons distincts, petits groupements tactiques inférieurs aux *ilai*, chaque οὐλαμός étant séparé des autres par un intervalle[2427]. Pour autant, ces *oulamoi* n'étaient pas censés agir de façon totalement autonome et Polybe avertit du danger qu'il y avait à rompre « la formation en pelotons », τὴν τάξιν τὴν ἐν οὐλαμοῖς. Celle-ci offrait plusieurs avantages. Elle facilitait d'abord les déplacements pendant l'approche : les intervalles autorisaient l'adaptation de la formation aux contraintes du terrain pendant l'avancée[2428]. Ensuite, elle permettait aux escadrons qui avaient lancé le javelot de se retirer séparément et sans créer de désordre, car il eût été fort compliqué de faire tourner d'un même mouvement l'ensemble d'une longue ligne continue. On pouvait également déployer des fantassins légers dans ces intervalles, pour soutenir les cavaliers. Enfin, il est possible que la formation et la division en pelotons aient eu une utilité particulière pendant la poursuite[2429], permettant aux unités de rabattre les fuyards depuis différentes directions ou d'isoler et d'encercler rapidement de petits groupes.

Lors d'un combat frontal, on se rapprochait pour lancer les javelots. Arrien décrit comment les cavaliers romains du IIe siècle *p.C.*, lors de l'exercice le plus complexe, pour lequel ils disposaient de trois lances-javelines (τρεῖς λόγχας), en jetaient deux pendant la charge puis tournaient à droite et lançaient la dernière pendant le mouvement[2430]. Ce dernier jet, le plus difficile, aurait été appelé par les Celtes ξύνημα ; on ignore si les Grecs l'ont pratiqué. On ne sait en vérité combien de javelots ou de lances-javelines étaient usuellement portées en Grèce égéenne, et il faut s'attendre à ce que les usages aient varié d'une communauté à l'autre[2431]. Il

[2427] Pour la hiérarchie des différents groupements : Polybe, X, 23, 4.
[2428] Un principe déjà connu du temps de Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 10-14.
[2429] Cf. *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[2430] Arrien, *L'Art tactique*, 42, 2-3.
[2431] Un ciste funéraire du musée de Kilkis étudié par M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 52-53 et pl. I-II, et daté de l'extrême fin du IIIe siècle montre que la paire de javelots faisait partie de l'équipement des cavaliers

est également possible que tous les rangs n'aient pas porté le javelot, que les derniers aient disposé d'une lance[2432]. Car les cavaliers étaient séparés les uns des autres dans les rangs par des espaces importants, imposés d'une part par la longueur du cheval, d'autre part par l'écart nécessaire pour sa course et ses manœuvres[2433]. Dès lors, le cavalier serre-file d'une formation de quatre rangs se trouvait au moins à 6 mètres de l'officier de tête. Il était donc bien plus éloigné de l'ennemi et aurait dû tirer très haut et avec beaucoup de force pour ne pas risquer de blesser ceux qui le précédaient. Le tir n'était donc peut-être réalisé que par les deux ou trois premiers rangs.

En tout cas, il est probable qu'une attaque devait se faire, comme du temps d'Arrien, en ligne droite : les cavaliers jetaient pendant la charge entre une[2434] et quatre lances-javelines[2435] contre leurs ennemis, potentiellement davantage si les projectiles étaient de petits javelots[2436]. Du temps de Xénophon, on se contentait d'un lancer[2437] : « comme lancer, nous recommandons le plus distant ; c'est lui qui donne le plus de temps pour faire demi-tour et préparer un second trait. Nous écrirons aussi, brièvement, la manière de lancer le javelot avec le maximum de force ; il faut tirer en avançant le côté gauche, en effaçant le droit et en se dressant sur les cuisses, la pointe un peu relevée ; le trait aura ainsi le plus de puissance et de portée ; mais la plus grande précision du tir sera obtenue si la pointe ne cesse jamais d'être pointé dans la direction du but », ἀκόντισμά γε μὴν τὸ μακρότατον ἐπαινοῦμεν· καὶ γὰρ ἀποστρέψαι καὶ μεταλαβεῖν παλτὸν οὕτω μᾶλλον ὁ χρόνος ἐγχωρεῖ. γράψομεν δὲ ἐν βραχεῖ καὶ ὡς ἄν τις κράτιστα ἀκοντίζοι. ἢν γὰρ προβαλλόμενος μὲν τὰ ἀριστερά, ἐπανάγων δὲ τὰ δεξιά, ἐξανιστάμενος δὲ ἐκ τῶν μηρῶν, μικρὸν ἐπανακύπτουσαν τὴν λόγχην ἀφῇ, οὕτω σφοδρότατόν τε καὶ μακρότατον οἴσεται τὸ ἀκόντιον, εὐστοχώτατον μέντοι, ἐὰν κατὰ τὸν σκοπὸν ἀφιεμένη ἀεὶ ὁρᾶι ἡ λόγχη. Si l'adversaire ne cédait pas face à la volée, on inclinait à droite (ἐπὶ δόρυ)[2438].

---

hetairoi. La paire de javelots évoque la pratique décrite par Xénophon (un seul tir, le deuxième javelot étant gardé en réserve). Le document reste, en l'état de la documentation, isolé : on restera donc prudent.

[2432] On pourrait ainsi expliquer que Polybe, VI, 25, 8-9, décrit, parmi les armes grecques adoptées par la cavalerie romaine (dont le *thureos* de cavalerie), des lances munies d'un saurotère, encore utilisées par des cavaliers grecs au IIe siècle. Elles purent être les armes des serre-files et de certains hauts officiers. Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 10, 7, montre Philopoemen tuer Machanidas avec un *xyston*. L'arme paraît utile pour les hauts officiers, chargés de diriger l'ensemble des pelotons : ils auraient été plus visibles avec la longue lance. Cette hypothèse permettrait d'expliquer une représentation sur une belle stèle funéraire béotienne d'un *xystophoros*, à la fin du IIIe siècle (datation de D. Knoepfler, *Bull. ép*. 2009, 244, corrigeant celle de V. Schild-Xenidou, *Corpus der Boiotischen Grab- und Weihreliefs des 6. Bis 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Mayence, 2008, n° 117). Si la datation se révélait exacte, l'homme n'aurait-il pas été un officier ? Un hipparque ?

[2433] Les traités de tactique donnent une idée approximative des intervalles : voir J. E. Lendon, « Cavalry formations in the Greek Tactical Tradition », dans N. V. Sekunda et A. Noguera Borel (éd.), *Hellenistic Warfare* I, Valence, 2011, p. 111-113, fig. 5-6 et 9.

[2434] Arrien, *L'Art tactique*, 41, 2.

[2435] Arrien, *L'Art tactique*, 41, 4 et 42, 2-4.

[2436] Arrien, *L'Art tactique*, 36, 3-4 40, 8-11

[2437] Xénophon, *De l'Art équestre*, 12, 13, traduction Éd. Delebecque, légèrement modifiée.

[2438] Cette tactique simple était aussi celle des cavaliers germains au Ier siècle *p.C.* : Tacite, *Germanie*, VI, 3. L'auteur l'oppose aux évolutions plus complexes que savaient effectuer les Romains. Les cavaliers germains

Lorsque les cavaliers se couvrirent de boucliers[2439], la conversion permettait de présenter à l'ennemi le côté protégé. C'était une manœuvre difficile, et Xénophon donnait quelques conseils pour éviter une chute : « il faut encore soutenir le cheval dans les voltes ; car il est malaisé pour lui, et dangereux, de se courber serré aux allures vives, surtout si le terrain est dur ou glissant. Quand on le soutient, il faut éviter le plus possible d'incliner le cheval avec la bride, le plus possible aussi de s'incliner soi-même ; sinon, il faut bien le savoir, un rien suffira pour que l'on se retrouve par terre, soi-même et le cheval », δεῖ δὲ καὶ ὑπολαμβάνειν ἐν ταῖς στροφαῖς· οὐ γὰρ ῥᾴδιον τῷ ἵππῳ οὐδ᾽ ἀσφαλὲς ἐν τῷ τάχει ὄντα κάμπτειν ἐν μικρῷ, ἄλλως τε κἂν ἀπόκροτον ᾖ ὀλισθηρὸν ᾖ τὸ χωρίον. ὅταν γε μὴν ὑπολαμβάνῃ, ὡς ἥκιστα μὲν χρὴ τὸν ἵππον πλαγιοῦν τῷ χαλινῷ, ὡς ἥκιστα δ᾽ αὐτὸν πλαγιοῦσθαι· εἰ δὲ μή, εὖ χρὴ εἰδέναι ὅτι μικρὰ πρόφασις ἀρκέσει κεῖσθαι καὶ αὐτὸν καὶ τὸν ἵππον[2440]. À n'en pas douter, les cavaliers des siècles postérieurs connaissaient les mêmes difficultés[2441].

On lancerait les projectiles pendant la charge[2442] puis, arrivé au plus près de l'ennemi, on tournerait d'un même mouvement au signal de l'officier, en inclinant à droite, afin de faire une demi-volte et de revenir à la position de départ[2443]. On suivrait alors non plus les chefs de file mais les serre-files[2444]. Une fois la position initiale atteinte, on faisait à nouveau volte-face pour faire front à l'ennemi. C'était le moment de récupérer des projectiles, par des valets et/ou une réserve prévue à cet effet, de faire évacuer les blessés, de laisser respirer les chevaux et de s'hydrater, avant de relancer l'assaut. Cependant, dans un face à face entre cavaliers, il était à craindre que les opposants ne tentassent de profiter de l'opportunité offerte par la conversion, en poussant leur mouvement en avant. Encore une fois, c'est chez Xénophon que l'on trouve le témoignage le plus précis[2445] :

---

utilisaient une lance-javeline, comparable à la λόγχη (voir *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses »), qui pouvait être lancée ou conservée pour le combat de près.

[2439] Voir *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».

[2440] Xénophon, *De l'Art équestre*, 7, 15-16, traduction É. Delebecque.

[2441] La relation entre le cheval et le cavalier était des plus importantes, et le resta naturellement tout au long de notre période. Outre les traités de Xénophon, on peut citer un passage de Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 12, 1, décrivant le comportement des Achéens lorsqu'ils n'avaient pas Philopoemen à leur tête : l'armée des Achéens ressemblait « à ces jeunes chevaux qui regrettent le cavalier dont ils ont l'habitude et qui s'épouvantent et s'effarouchent s'ils sont montés par d'autres que lui », ὥσπερ οἱ πῶλοι τοὺς συνήθεις ἐπιβάτας ποθοῦντες, ἐὰν ἄλλον φέρωσι, πτύρονται καὶ ξενοπαθοῦσιν (traduction A.-M. Ozanam).

[2442] Arrien, *L'Art tactique*, 37, 1 et 42, 2 : les cavaliers romains tiraient tout le long de la charge.

[2443] Ce que Polybe, X, 23, 3, appelle semble-t-il un ἐκπερισπασμός. Il est improbable que l'unité dans son ensemble ait tourné pour conserver en meneurs ses officiers, car les formations quadrangulaires étaient très mauvaises pour ces manœuvres, qui auraient de surcroît demandé beaucoup de temps (d'où le développement du rhombe par les Thessaliens) : Élien le Tacticien 18.

[2444] Au IIe siècle *p.C.*, pour les conversions, les cavaliers romains devaient apprendre à suivre les porte-enseignes, notamment ceux qui tenaient les enseignes « scythiques », des cônes de tissus qui prenaient la forme d'un dragon flottant lorsque le vent s'y engouffrait : Arrien, *L'Art tactique*, 35, 2-6. On ne sait toutefois pas où ces enseignes étaient postées. L'avantage de la formation en rhombe des Thessaliens était que l'on conservait toujours un meneur en cas de volte-face : Élien le Tacticien, 19.

[2445] Xénophon, *L'hipparque*, 8, 23-25, traduction Éd. Delebecque, légèrement modifiée. Conseils repris dans *L'Art équestre*, 8, 12.

« Si d'autre part il arrive que, deux phalanges étant rangées face à face en ordre de bataille, ou bien deux positions étant occupées par chacune, les cavaliers, dans l'intervalle, fassent des demi-tours, des poursuites et des retraites, ils ont coutume, en général, des deux côtés, en de telles évolutions, de sortir à lente allure des demi-tours pour prendre dans l'intervalle le galop allongé. Mais si, après de telles démonstrations avancées, on fait au galop, en sortant des demi-tours, les poursuites, et encore au galop les replis, on aura le moyen de causer le plus de pertes aux ennemis, tout en restant normalement dans la plus grande sûreté, ici par une poursuite au galop durant le temps qu'on est à proximité du gros ami, et là par un repli au galop pour s'écarter des positions fortes de l'ennemi. Et si l'on peut, sans être vu, détacher de chaque unité quatre ou cinq des meilleurs chevaux et cavaliers, ceux-ci auraient une belle avance pour tomber sur les ennemis au moment de leur demi-tour en direction des leurs ».

ἐὰν δέ ποτε αὖ ἢ φαλάγγων ἀντιτεταγμένων ἢ χωρίων ἑκατέροις ὑπαρχόντων ἐν τῷ μέσῳ τοῖς ἱππεῦσιν ἀναστροφαί τε καὶ διώξεις καὶ ἀποχωρήσεις γίγνωνται, εἰώθασι μὲν ὡς τὰ πολλὰ ἐκ τῶν τοιούτων ὁρμᾶν μὲν ἐκ τῶν ἀναστροφῶν βραδέως ἀμφότεροι, τὸ δ' ἐν μέσῳ τάχιστα ἐλαύνειν. ἢν δέ τις οὕτω προδείξας ἔπειτα [δ'] ἐκ τῶν ἀναστροφῶν ταχέως τε διώκῃ καὶ ταχέως ἀποχωρῇ, βλάπτειν τ' ἂν μάλιστα τοὺς πολεμίους δύναιτο καὶ ὡς τὸ εἰκὸς ἀσφαλέστατ' ἂν διάγοι, ταχὺ μὲν διώκων ἐν ᾧ ἂν ἐγγὺς ᾖ τοῦ ἑαυτοῦ ἰσχυροῦ, ταχὺ δὲ ἀποχωρῶν ἀπὸ τῶν τοῖς πολεμίοις ἰσχυρῶν. εἰ δὲ καὶ λαθεῖν δύναιτο ἀπὸ τῆς τάξεως ἑκάστης καταλιπὼν ἢ τέτταρας ἢ πέντε τῶν κρατίστων ἵππων τε καὶ ἀνδρῶν, πολὺ ἂν προέχοιεν εἰς τὸ ἐπαναστρεφομένοις τοῖς πολεμίοις ἐμπίπτειν.

Xénophon critique ceux qui opèrent trop lentement les voltes et s'exposent. Il ressort clairement du passage que le premier groupe à faire la volte était parfois poursuivi jusqu'à ce qu'il revint auprès de forces amies. À ce moment, les chasseurs faisaient à leur tour une volte afin de se retirer. Et c'était de telles occasions qu'il fallait savoir saisir pour les poursuivis : ils devaient à leur tour faire une volte et tomber sur les retardataires. Un nouveau mouvement collectif difficile à exécuter avec célérité. Aussi Xénophon recommande de choisir quelques hommes expérimentés dont la tâche serait d'effectuer la manœuvre avant les autres. Le passage montre que ces combats ne se résumaient pas toujours au jet des javelots et à un repli simultané des opposants. Certes, on ne souhaitait en général pas s'aborder de près et se traverser frontalement, bien que de telles rencontres purent advenir[2446]. On avait souvent une approche plus prudente. Néanmoins, il était évident que les pertes dans les échanges de tirs seraient faibles. Il restait donc tentant de poursuivre l'adversaire lors de son repli : on pourrait avec quelques chances saisir les plus lents et ceux qui par maladresse tombaient de cheval. Encore

[2446] Xénophon, *L'hipparque*, III, 11. Voir les réflexions proposées *supra* IV.3. « Les cavaliers et les dynamiques du choc ».

ne fallait-il pas pousser trop loin, au risque de se retrouver pris à son tour[2447]. Ces réalités des accrochages de cavalerie du début du IVe siècle permettent de comprendre les aménagements de l'époque hellénistique.

Dans les formations associant de nombreux pelotons séparés par des intervalles, telles que décrites par Polybe, les unités pouvaient se protéger mutuellement en temporisant leur attaque et en s'assurant que toutes n'effectueraient pas l'assaut et la demi-volte au même moment. Elles apparurent au plus tard à la fin du IIIe siècle. Toutefois, Denys d'Halicarnasse indique qu'à Ausculum les cavaliers grecs se retiraient en se traversant les uns les autres (δι' ἀλλήλων). On imagine fort mal les cavaliers se replier individuellement entre les files de chaque peloton[2448] : l'espace manquait et le mouvement risquerait d'occasionner beaucoup de désordre. L'expression pourrait renvoyer au comportement des *oulamoi*. Le mouvement des pelotons ayant tiré le ou les javelots les amènerait à revenir et à passer entre ceux qui n'avaient pas encore entamé leur attaque. Il se peut donc que ce type de formation remonte au début du IIIe siècle, ou soit encore plus précoce. Les intervalles entre les pelotons permettaient en outre d'accueillir dans la ligne des auxiliaires, des piétons légers qui protégeraient le mouvement de repli en tenant à distance ou en ralentissant les poursuivants. Les archers crétois, on l'a vu, étaient fort utiles dans ces configurations.

Comme tout combat à distance, ces engagements pouvaient être amenés à se prolonger. Peut-on se montrer plus précis ? Grâce au récit polybien du combat livré près de Kaphyai, en 220, et à ses indications topographiques[2449], il est possible de proposer une estimation de la durée d'un affrontement entre des cavaliers et leurs auxiliaires à cette période. La force achéenne, de 3 000 piétons et 300 cavaliers, était venue camper devant la cité de Kaphyai. Les Étoliens arrivaient depuis Méthydrion sur le territoire de Mégalopolis, au Sud de Kaphyai, et étaient passés devant les murs d'Orchomène d'Arcadie, à peu de distance à l'Est. Ils avaient probablement emprunté la passe au Sud de Kaphyai, où se trouve de nos jours Vlacherna, puis, sans entrer dans la plaine de la première, prolongé leur route vers l'Est jusqu'au Sud

[2447] Xénophon, *L'hipparque*, III, 11, explique que ces successions de courses-poursuites pouvaient être montrées dans des combats simulés : à Athènes, lors de l'ἀνθιππασία, « les tribus (…) se fuient et se chassent alternativement et rapidement », αἱ φυλαὶ (…) φεύγουσί τε ἀλλήλας καὶ διώκουσι ταχέως.

[2448] À la manière des contremarches en usage dans les phalanges hellénistiques : Élien le Tacticien, 26-27. C'étaient des contremarches comparables qui permettaient aux unités de mousquetaires et d'arquebusiers à la fin du XVIe et au XVIIe siècle de produire un feu presque continu : O. van Nimwegen, *The Dutch Army and the Military Revolutions*, 1588-1688, Woodbridge, 2010, p. 105-112. Ce genre de manœuvre est beaucoup plus aisé à réaliser à pied qu'à cheval. Elle n'était jamais tentée par les cavaliers de l'ère moderne : les caracoles prenaient plusieurs formes mais impliquaient soit le mouvement de l'unité au complet soit le détachement d'un rang vers l'ennemi puis son retour à l'arrière de la formation : Fr. Chauviré, *Histoire de la cavalerie*, Paris, 2013, p. 81-86.

[2449] Pour une carte recapitulant les différentes analyses ici développées, voir *infra* Annexe 5. « Carte. Topographie et combats à Kaphyai ».

d'Orchomène, tournant à ce moment vers le Nord, en passant à l'Est d'Orchomène[2450], pour pénétrer dans la plaine de Kaphyai. Les Achéens approchèrent et vinrent se placer derrière la rivière qui traversait la plaine[2451]. On ne peut savoir où passait précisément le cours d'eau ; quelque part entre Orchomène et Kaphyai. Mais la suite des événements, qui se déroulèrent du côté de l'Olygyrtos, laisse penser que les positions achéennes étaient bien avancées dans la plaine de Kaphyai, et se trouvaient en fait non loin d'Orchomène, afin d'empêcher les Étoliens de s'avancer vers la ville. Ces derniers, face à la rivière, aux fossés et à l'attitude belliqueuse des Achéens, décrochèrent en direction du Nord-Est, vers les hauteurs de l'Olygyrtos, entre Kaphyai et Stymphale[2452]. Au moment de l'attaque achéenne, « l'avant-garde des Étoliens approchait déjà des hauteurs (de l'Olygyrtos) », τῆς μὲν πρωτοπορείας τῶν Αἰτωλῶν ἤδη προσβαινούσης πρὸς τὰς ὑπερβολάς, et la plus grande partie de la colonne devait donc se trouver dans la passe de Kandila, tandis que « la cavalerie de l'arrière-garde était dans la plaine et s'approchait de la hauteur appelée Propous », τῶν δ' ἱππέων οὐραγούντων διὰ τοῦ πεδίου καὶ συνεγγιζόντων τῷ προσαγορευομένῳ Πρόποδι τῆς παρωρείας[2453], c'est-à-dire « le Contrefort ». Celle-ci devait être l'une des hauteurs au Sud de Kandila, soit la puissante avancée qui ferme à l'Ouest la passe de Kandila, et qui mérite certainement le nom de « Contrefort », soit l'une des saillies de l'Olygyrtos, par exemple celle qui fait face à la précédente. Il ne peut en tout cas s'agir que d'un relief visible depuis la plaine. Si les cavaliers avaient déjà été dans la passe, ils auraient été invisibles aux Achéens. Or Aratos put observer leurs mouvements. En effet, à l'arrivée des *psiloi* achéens, les cavaliers étoliens « se replièrent vers la hauteur », ἀπεχώρουν εἰς τὴν παρώρειαν[2454]. Une retraite qui trompa Aratos et l'incita à détacher de ses ailes les *thôrakitai*, qui devaient rejoindre au plus vite les premiers éléments, puis à quitter sa position défensive avec le reste de ses forces. Logiquement, pour la rabattre vers le Nord-Est, à la poursuite des Étoliens, Aratos dut faire opérer un mouvement tournant à sa ligne, orientée plein Est ou Sud-Est : « il fit pivoter l'armée sur une aile et la lança en hâte au pas de course », αὐτοὶ δ' ἐπὶ κέρας κλίναντες τὴν δύναμιν ἦγον μετὰ δρόμου καὶ σπουδῆς[2455]. De l'autre côté, « quand les cavaliers étoliens, ayant traversé la plaine, atteignirent les fantassins, ils se retirèrent au pied de la hauteur (du Contrefort) et attendirent ; en même temps, ils rappelaient et rassemblaient les fantassins sur leurs flancs, ceux-ci, aux cris de leurs compagnons, quittant la colonne de marche et accourant au plus vite pour leur porter assistance », οἱ δὲ τῶν Αἰτωλῶν ἱππεῖς, διανύσαντες τὸ πεδίον, ἅμα τῷ συνάψαι τοῖς πεζοῖς αὐτοὶ μὲν ὑπὸ τὴν παρώρειαν

[2450] Où se serait trouvée la route menant à Kaphyai : A. Plassart et G. Blum, « Orchomène d'Arcadie. Fouilles de 1913. Topographie, architecture, sculpture, menus objets », *BCH* 38, 1914, p. 84.
[2451] Polybe, IV, 11, 2-3.
[2452] Polybe, IV, 11, 5.
[2453] Polybe, IV, 11, 6, traduction P. Pédech, légèrement modifiée.
[2454] Polybe, IV, 12, 1.
[2455] Polybe, IV, 12, 3, traduction P. Pédech, légèrement modifiée.

ὑποστείλαντες ἔμενον, τοὺς δὲ πεζοὺς ἤθροιζον πρὸς τὰ πλάγια καὶ παρεκάλουν, ἑτοίμως πρὸς τὴν κραυγὴν ἀνατρεχόντων καὶ παραβοηθούντων ἀεὶ τῶν ἐκ τῆς πορείας[2456]. Ce passage se comprend plus aisément si l'on fait du « Contrefort » la saillie de l'Olygyrtos, juste à l'Est de l'église Aghios Athanasios : les cavaliers étoliens se seraient placés sur les pentes qui se trouvent juste au Nord[2457], au pied de la montagne, d'où ils auraient rappelé à grands cris les piétons qui se trouvaient dans la passe. Ces derniers vinrent au fur et à mesure se placer sur leurs flancs. Les Étoliens auraient alors fait directement face aux Achéens qui arrivaient sur eux. Lorsqu'ils se sentirent en force, ils engagèrent la lutte, en prenant soin de rester sur leurs positions surélevées[2458] : « massés, ils se jetèrent sur les plus avancés des cavaliers et des *psiloi* achéens ; plus nombreux et lançant leur assaut depuis une position élevée, ils combattirent un long moment, puis dispersèrent finalement ceux qui rejoignaient le combat. Les Achéens plièrent et prirent la fuite », συστραφέντες ἐνέβαλον τοῖς προμαχομένοις τῶν Ἀχαϊκῶν ἱππέων καὶ ψιλῶν. ὄντες δὲ πλείους, καὶ ποιούμενοι τὴν ἔφοδον ἐξ ὑπερδεξίου, πολὺν μὲν χρόνον ἐκινδύνευσαν, τέλος δ΄ ἐτρέψαντο τοὺς συγκαθεστῶτας. ἐν δὲ τῷ τούτους ἐγκλίναντας φεύγειν[2459]. Le combat fut confus[2460] : les cavaliers et fantassins achéens, pensant poursuivre des fuyards, s'étaient visiblement disséminés. Cette configuration permit aux Étoliens de s'en prendre tout d'abord aux *promachoi*, aux hommes les plus téméraires et les plus avancés, avant de faire reculer ceux qui venaient se joindre progressivement à la lutte (τοὺς συγκαθεστῶτας). Les Étoliens avaient en effet l'avantage d'être « massés », συστραφέντες, contre des adversaires plus dispersés. La débandade des cavaliers et de leurs auxiliaires entraîna bientôt la débâcle de toute l'armée achéenne[2461]. Ils rencontrèrent d'abord dans leur fuite les *thôrakitai*, arrivés en grand désordre et par petits groupes, sans avoir eu le temps de participer au combat. Là se trouve l'indication essentielle : le combat frontal s'acheva avant que les *thôrakitai* aient pu intervenir.

Il faut 3 heures pour rallier à pied Chotoussa, tout près du site de l'ancienne Kaphyai, et Kandila, au pied du col de l'Olygyrtos (14 km), et près de deux heures depuis un point de la plaine située juste à l'Ouest d'Orchomène, au Nord du petit village de Roussis, là où les Achéens se seraient déployés[2462] ; l'arrière-garde étolienne ne s'était quant à elle pas encore

[2456] Polybe, IV, 12, 4-5, traduction P. Pédech, modifiée.
[2457] Il est en tout cas certain que le combat se livra dans les environs de la passe de Kandila. Une partie des Achéens en déroute put ainsi trouver refuge dans la ville d'Orchomène, au Sud : Polybe, IV, 12, 13.
[2458] Circonstance qui amène une critique sévère de Polybe, IV, 11, 7-8 : il aurait fallu attaquer l'avant-garde étolienne au moment où elle était encore dans la plaine, et non l'arrière-garde quand elle se trouvait à proximité de hauteurs.
[2459] Polybe, IV, 12, 6-7.
[2460] Cette configuration aurait contribué à la victoire étolienne car, si l'on en croît Polybe, les Étoliens, cavaliers comme fantassins, habitués aux terrains accidentés, étaient exercés à combattre de façon individuelle : Polybe, IV, 8, 10 et IV, 14, 6.
[2461] Polybe, IV, 12, 8-10.
[2462] Ils se seraient installés derrière une rivière selon Polybe, IV, 11, 3-4. Or, Fr. Hiller von Gaertringen et H. Lattermann, *Arkadische Forschungen*, Berlin, 1911, p. 19, maintenaient que les territoires d'Orchomène et de Kaphyai étaient séparés par une rivière, juste au nord de la colline Kalpaki (la hauteur sur laquelle se trouvait

avancée dans la passe de Kandila. Les Achéens étaient donc à moins de deux heures de marche des Étoliens, sans doute à une heure tout au plus (4 km selon le scénario le plus probable). Au pas de course et en supposant des arrêts (prenons une moyenne de 6 km/h), la distance put être parcourue en une quarantaine de minutes. Dès lors, on peut estimer de façon approximative, la durée du combat. Le point de référence est la course des *thôrakitai*, commencée lorsque les *psiloi* achéens accrochèrent les cavaliers étoliens, inachevée au moment de la déroute. Il aurait fallu quarante minutes, une heure au maximum, pour que les *thôrakitai* aient le temps de se joindre à la lutte. En conséquence, le face à face dura moins de temps, quelques dizaines de minutes.

On connaît aussi des engagements frontaux plus longs, comme celui de Cynoscéphales, déjà analysé. À la bataille de Sellasie en 222, le combat de cavalerie dans la plaine entre les hauteurs de l'Olympe et de l'Évas commença dès le début de l'attaque macédonienne contre la seconde[2463], continua pendant la montée des Illyriens et des *chalkaspides* et les combats livrés sur les crêtes, et se développait toujours au moment où les phalanges s'engagèrent du côté de l'Olympe[2464]. Il ne prit fin qu'avec la défaite de la phalange lacédémonienne[2465], rejetée de ses retranchements puis poussée à la fuite. Le combat des cavaliers dura l'ensemble de la bataille qui dut, avec les mouvements des corps de piétons, l'escalade de l'Évas, l'escarmouche entre les fantassins légers sur l'Olympe puis le déploiement et l'engagement des phalanges, s'étendre sur bien davantage qu'une heure. Une heure ou deux à tout le moins de charges et de contre-charges entre cavaliers et piétons légers[2466]. La présence de points forts d'un côté, de corps de réserve de l'autre, donna un abri entre les assauts. Si à Kaphyai, le combat frontal s'étira sur quelques dizaines de minutes, il arrivait donc que de telles affaires fussent prolongées sur de plus longues périodes de temps. Comme en 199, lors d'un combat entre deux corps éclaireurs

Orchomène ; voir plus récemment M. P. Maher, *The Fortifications of Arkadian City States in the Classical and Hellenistic Periods*, Oxford, 2017, p. 258-259). Selon toute probabilité, ce fut à cet endroit que les Achéens prirent position pour interdire l'entrée dans la plaine de Kaphyai aux Étoliens.

[2463] Polybe, II, 67, 4-6 et 68, 1.

[2464] Polybe, II, 69, 1-2.

[2465] Polybe, II, 69, 10.

[2466] Lorsque Philopoemen et ses cavaliers lancèrent leur première attaque pour rejeter les *psiloi* qui tournaient la force d'assaut de l'Évas, il y aurait eu une charge à fond. Les mercenaires des Lacédémoniens furent mis en déroute et perdirent des hommes. Philopoemen démonta pour continuer la poursuite sur le terrain accidenté qui jouxtait la plaine. Les fuyards se défendaient : l'Achéen fut atteint par un javelot qui transperça ses deux cuisses (Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 6, 7-8 ; Polybe, II, 69, 1-2). Les mercenaires reculèrent jusqu'à leurs cavaliers, où ils purent se rallier. Philopoemen fut quant à lui entouré par plusieurs de ses hommes : « à cause de la courroie du javelot il était difficile de retirer l'arme en la faisant repasser par les deux blessures. Comme ceux qui étaient présents n'osaient pas y toucher, Philopoemen, voyant que la bataille faisait rage, trépignait de colère et d'impatience de combattre. À force de rapprocher et d'écarter les jambes, il finit par briser le javelot en son milieu, puis il fit retirer séparément chacun des tronçons », τὸ γὰρ ἔναμμα τῆς ἀγκύλης χαλεπὴν ἐποίει τοῦ ἀκοντίσματος ἀνελκομένου διὰ τῶν τραυμάτων τὴν πάροδον· ὡς δ' ὤκνουν οἱ παρόντες ἅψασθαι, καὶ τῆς μάχης ἀκμὴν ὀξεῖαν ἐχούσης ἐσφάδαζεν ὑπὸ θυμοῦ καὶ φιλοτιμίας πρὸς τὸν ἀγῶνα, τῇ παραβάσει καὶ τῇ παραλλάξει τῶν σκελῶν διὰ μέσου κλάσας τὸ ἀκόντισμα, χωρὶς ἐκέλευσεν ἑλκύσαι τῶν ἀγμάτων ἑκάτερον (Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 6, 9-10, traduction A.-M. Ozanam).

de cavaliers romains et macédoniens en Lyncestide : « dès que l'ennemi apparut, ils chargèrent sans délai. Ils se trouvèrent égaux en nombre et en valeur, car ils représentaient l'élite des deux armées : aussi combattirent-ils pendant plusieurs heures sans pouvoir se départager. Ce fut l'épuisement des cavaliers et des montures qui interrompit le combat, sans que la victoire se fut déclarée ; les Macédoniens perdirent quarante cavaliers, les Romains trente-cinq », *nec mora, ubi primum hostem uidere, concurrendi facta est. forte et numero et uirtute, utpote lecti utrimque, haud impares aequis uiribus per aliquot horas pugnarunt. fatigatio ipsorum equorumque incerta uictoria diremit proelium; Macedonum quadraginta equites, Romanorum quinque et triginta ceciderunt*[2467]. Assurément, il y eut aussi beaucoup de blessés.

Ces réflexions sur la durée et la létalité des combats à distance offrent la possibilité de réétudier un phénomène bien connu des époques classique et hellénistique : le développement des tactiques combinant les armes en bataille rangée[2468]. Elles émergèrent peut-être dans le nord de l'Égée[2469], mais la Grèce centrale et l'Attique[2470] furent vite gagnées par ces innovations. Les cités de la péninsule péloponnésienne attendirent quant à elles la guerre du Péloponnèse pour les adopter. Certains chercheurs ont souligné que le rôle des *psiloi* et des cavaliers à la période classique avait été fortement sous-estimé[2471]. Toutefois, les analyses proposant une image très développée des « *combined arms tactics* » à cette période conduisent à l'excès inverse[2472]. Si les Anciens se concentraient bel et bien sur les faits des hoplites et ne s'intéressaient guère aux actions des « autres guerriers », on ne saurait combler leurs silences

[2467] Tite-Live, XXXI, 33, 8-10, traduction A. Hus.
[2468] Thucydide, II, 79, 3-6 ; Gr. Wrightson, *Combined Arms Warfare in Ancient Greece. From Homer to Alexander the Great and his Successors*, New York, 2019, p. 4-8, 26-27.
[2469] La victoire des Chalcidiens sur les Athéniens à Spartolos en 429 : Gr. Wrightson, *Combined Arms Warfare*, *op*. *cit*., p. 107-108.
[2470] On a parfois insisté sur le rôle du stratège Démosthène à Athènes : Gr. Wrightson, *Combined Arms Warfare*, *op*. *cit*., p. 108-111, mais l'idée n'est guère convaincante. On ne peut dire que Démosthène « *was the first Greek general to begin regularly to use tricks* » (p. 108), et Athènes disposait déjà d'un corps de cavalerie important en 431.
[2471] Hans van Wees, *Greek Warfare. Myths and Realities*, Londres, 2004, p. 65 et R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 106.
[2472] Ainsi, à mon sens, R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 96-103. L'approche rappelle celles qui ont tenté de remettre en cause la domination en Europe occidentale de la cavalerie lourde dans les batailles rangées du Moyen Âge central. Elle est peu convaincante : cf. J. F. Verbruggen, « The Role of Cavalry in Medieval Warfare », *Journal of Medieval Military History* 3, 2005, p. 66-71 et C. J. Rogers, « Cavalry », dans C. J. Rogers (éd.), *The Oxford Encyclopedia of Medieval Warfare and Military Technology* I, Oxford, 2010, p. 354-356. L'infanterie restait indispensable pour les opérations de siège, plus précisément les assauts (car dans la guerre de subsistance qui se déployait autour d'une place investie, les cavaliers étaient essentiels : M. J. Harbinson, « Horses and Horsemen in Fifteenth-Century Siege Warfare, with Particular Reference to the Later Hundred Years War », *Journal of Medieval Military History* 18, 2020, p. 193-244, en particulier p. 200 et 228-231, dont les réflexions pourraient aussi s'appliquer pour l'époque antérieure). En France, dans la seconde moitié du XVIe siècle, les cavaliers lourds constituaient toujours aux yeux des contemporains la force principale d'une armée pour livrer bataille, quand bien même les puissantes formations de piquiers donnaient une place nouvelle et très importante à l'infanterie (J. B. Wood, *The king's army. Warfare, soldiers, and society during the Wars of Religion in France, 1562-1576*, Cambridge, 1996, p. 126-152). Une conception qui n'était pas sans fondements militaires, contrairement à une opinion répandue, et fort ancienne, remontant au moins au XIe siècle, sinon à l'époque carolingienne (J. F. Verbruggen, « The Role of Cavalry », *loc*. *cit*., p. 59-63).

en invoquant leur idéologie. La démarche est dangereuse : plus ils sont nombreux, plus la conviction de la déformation se renforce[2473]. En vérité, ni Thucydide ni Xénophon n'éprouve réellement de gêne à décrire les réussites et à mentionner la présence des « autres guerriers ». La domination exercée par les hoplites sur les *parataxeis* était un état de fait.

Il faut bien comprendre que le principe tactique de combinaison des armes des Anciens ne correspond pas à la célèbre doctrine moderne du combat interarmes, où (théoriquement) il n'existe aucune hiérarchie[2474]. Dans la pensée tactique des Grecs, jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, il y avait une hiérarchie : les troupes légères et les cavaliers étaient avant tout des auxiliaires des forces hoplitiques. À l'époque classique, elle était très marquée. Les troupes légères, quand on les intégrait à l'armée de campagne, devaient protéger les marches et mener ou soutenir les hoplites dans toutes les opérations de la guerre ordinaire et des sièges. Là était leur rôle principal et il n'était pas négligeable. En bataille, elles étaient réparties la plupart du temps sur les ailes avec les cavaliers. Ces forces mobiles aux extrémités de la ligne de bataille ne pesaient que rarement sur l'issue d'une *parataxis*. Un fait qui s'explique aisément si l'on prête attention aux dynamiques combattantes : les affrontements frontaux entre piétons légers et cavaliers étaient bien plus longs que ceux des hoplites. Les combats sur les ailes ne se décidaient généralement pas avant l'effondrement de l'une des deux phalanges. Cette règle souffrait évidemment des exceptions. Pour autant, elle ne doit pas être dépréciée ; ne poussons pas trop loin le raisonnement sur les « *combined arms tactics* ». Il risque de prendre des accents trop modernes. On ne peut réduire la phalange au simple rôle de « cuirasse » de l'armée[2475], car il s'agissait alors de la seule arme de rupture, la seule à même de provoquer dans des combats rangés la déroute rapide de l'ennemi. Cela ne signifie pas que les troupes légères et les cavaliers n'avaient aucune utilité en bataille rangée. Ils étaient en fait d'excellents chasseurs. Cette piste, envisagée par R. Konijnendijk[2476], est plus satisfaisante[2477]. Leur vitesse et leurs armes en faisaient des auxiliaires précieux durant les « chasses à l'homme » qui clôturaient le plus grand nombre des actions guerrières[2478]. Du côté du vainqueur, ils avaient la capacité de transformer la déroute en tuerie[2479], du côté du vaincu, ils protégeaient tant bien que mal les fuyards[2480].

[2473] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 106 : « *we must assume that even engagements such as the battle of Solygeia, where only hoplites are mentioned on the Corinthian side, may actually have involved significant numbers of lighter troops* ».
[2474] L'idée est utilement résumée dans le rapport de la commission centrale d'artillerie suisse, déposé le 1er octobre 1919, tirant les « leçons de l'expérience » de la Grande Guerre : « il n'y a, dans le combat, aucune arme qui doive être subordonnée à une autre » (cité par E. Turrettini, « L'artillerie de 1914 à 1918 », *Revue militaire suisse* 69, 1924, p. 72).
[2475] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 108.
[2476] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 205.
[2477] Voir *infra* VI.2. « Les chasseurs ».
[2478] Voir *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[2479] On peut suivre ici V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 183-184.
[2480] Thucydide, VI, 70.

Il y eut certes une évolution : dans le courant du IVe siècle, on apprit progressivement à faire de ces ailes des armes parfois décisives et surtout toujours utiles[2481], notamment pour la prise d'initiative. On a pu insister sur l'utilisation par les Macédoniens des unités de soutien, en particulier sous le règne d'Alexandre[2482]. Les armées hellénistiques firent de même un grand usage des piétons légers et intermédiaires dans toutes les facettes de la guerre ordinaire. Mais en bataille rangée, ils restaient le plus souvent déployés sur les ailes, en soutien des phalanges hoplitiques. Le concept de l'enclume et du marteau[2483], très employé pour décrire les tactiques du temps d'Alexandre et des Diadoques, est trompeur. À la fin du IVe siècle, les Macédoniens comptaient sur des attaques de masse. Les cavaliers et les piétons légers étaient en tête mais la phalange suivait de près, et certaines unités, comme les Hypaspistes, faisaient le lien entre la charge des cavaliers et celle plus lente de la phalange[2484]. C'étaient ces assauts en masse, héritiers des « *cascading charges* » du début du IVe siècle[2485], qui amenaient rapidement à déconfiture leurs opposants. De telles attaques, réussies ou tenues en échec, ne duraient guère. La phalange n'étant pas une formation purement défensive, sensée tenir l'ennemi à distance, elle ne pouvait jouer le rôle d'enclume. Les Macédoniens avaient plutôt deux marteaux, dont les attaques rapprochées devaient provoquer la rupture. Mais il fallait protéger ces deux forces des menaces sur leurs flancs, préparer leur assaut et saisir le bon moment pour le lancer. Jusqu'à cet instant, les piétons et les cavaliers légers avaient pour rôle de tenir à distance, d'occuper, de gêner et de mettre en désordre l'ennemi. On voit ainsi Alexandre livrer une lutte d'usure pour compromettre les ailes achéménides à Gaugamèles[2486] et préparer les charges des Compagnons et de la phalange. Le roi savait que sa victoire dépendrait de ces dernières, mais il fallait pouvoir s'avancer au plus près tout en résistant sur les flancs face à une nombreuse cavalerie : « *common sense dictated that the Persian attack would be made against the Macedonian flanks* ; *hence Alexander's added concern with providing particularly strong mobile defences for these flanks* »[2487]. Le principe n'était pas révolutionnaire, mais il fut mené avec habileté, le roi et ses officiers envoyant l'une après l'autre pendant l'avancée leurs unités légères pour contenir les

[2481] Déjà W. W. Tarn, *Hellenistic Military and Naval Developments*, Cambridge, 1930, p. 19-22. Il est toutefois exagéré de dire qu'il s'agissait d'une « *new form of warfare* ».
[2482] Gr. Wrightson, *Combined Arms Warfare*, *op. cit.*, p. 186-189.
[2483] En dernier lieu : E. M. Anson, « The introduction of the 'sarisa' in Macedonian Warfare », *Ancient Society* 40, 2010, p. 65.
[2484] Gr. Wrightson, *Combined Arms Warfare*, *op. cit.*, p. 188-189.
[2485] R. Konijnendijk, *Classical Greek Tactics*, p. 112-113, des attaques par vagues successives, d'abord celle des cavaliers et fantassins légers, puis celle des hoplites lancés à leur suite.
[2486] Arrien, *Anabase*, III, 13, 3-4, avec A. M. Devine, « Grand Tactics at Gaugamela », *Phoenix* 29, 1975, p. 379 note 12 : « *the repeated assaults of Bessus' cavalry indicate that this struggle was of lengthy duration, ending, perhaps, just after Alexander's major attack on the enemy centre* ». Aussi P. Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C.*, Berkeley, 1991, p. 292-293.
[2487] A. M. Devine, « Grand Tactics », *loc. cit.*, p. 378.

cavaliers achéménides. Les chefs apprenaient à employer les différents rythmes d'un combat, ceux permis par chaque arme.

Il était alors devenu de bonne méthode de débuter le combat avec les ailes[2488]. On pouvait y gagner de sensibles avantages, avant que les charges des phalanges ne rendissent incontrôlable l'affaire ; un succès permettrait d'entamer le combat hoplitique en nette position de force, notamment lorsque les ailes adverses avaient été conduites hors du champ de bataille. Dès lors, si la phalange laissée sans protection perdait le combat hoplitique, l'affaire tournerait au massacre. La menace suffit à expliquer que des phalanges se retirèrent ou se rendirent après la défaite de leurs ailes, et l'intérêt que portaient désormais à ces combats les chefs. Ce procédé est bien visible au temps des Diadoques : pensons à la bataille livrée entre Eumène et Cratère (321)[2489], à celles en Parataikène[2490] puis en Gabiène[2491] (317) entre Antigone et Eumène, de Gaza entre Ptolémée et Démétrios (312)[2492] et d'Ipsos entre les Antigonides et la coalition des autres Diadoques (301)[2493]. Lors des deux dernières, l'effondrement d'une aile permit aux vainqueurs d'isoler le centre adverse, de provoquer sa panique ou de le pousser à reddition. En Paraitakène et en Gabiène, les combats sur les ailes ne furent en revanche pas décisifs ; Antigone put seulement par des succès partiels empêcher la destruction de son armée. Les engagements hoplitiques tournèrent à chaque fois à son désavantage et ses forces subirent de très lourdes pertes[2494]. Un coup d'audace sur les bagages de l'ennemi lui donna finalement la victoire que les armes lui refusaient[2495].

En vérité, les victoires obtenues par les seuls affrontements sur les ailes sont, dans une certaine mesure, une spécificité de cette période. Car les Diadoques eurent dans leur majorité une approche fort prudente des batailles : ils cherchaient davantage à forcer la reddition et le ralliement de l'infanterie lourde de l'adversaire. Ils engagèrent donc fréquemment le combat sur ces points, sans entreprendre (Eumène et ses *Argyraspides* exceptés) d'attaque au centre, dans le but d'achever l'affaire avant de risquer le gros de leurs armées. Ce schéma tactique n'était plus d'actualité à la fin du IIIe siècle, et la plupart des grands combats rangés de cette

[2488] Polybe, XI, 12-13 (bataille de Mantinée, 207).
[2489] Diodore, XIX, 30-32.
[2490] Diodore, XIX, 29-31. Cf. A.M Devine, « Diodorus' account of the Battles of Paraitecene and Gabiene »; *AncW* 12, 1985, p. 75-96.
[2491] Diodore, XIX, 40-43.
[2492] Diodore, XIX, 83-84. Cf. A. M. Devine, « Diodorus' Account of the Battle of Gaza », *AClass* 27, 1984, p. 31-40.
[2493] Plutarque, *Vie de Démétrios*, 28-30.
[2494] Diodore, XIX, 31, 5 : en Paraitakène, 3 700 piétons et 54 cavaliers tués du côté d'Antigone ; 540 piétons et quelques cavaliers du côté d'Eumène. Diodore, XIX, 43, 1 : en Gabiène, 5 000 (?) piétons tués du côté d'Antigone. Les pertes d'Eumène ne sont pas connues mais furent faibles en comparaison ; les *Argyraspides* n'auraient perdu aucun homme (cf. *supra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique »).
[2495] Diodore, XIX, 42-43.

période furent décidés lors des engagements hoplitiques[2496], comme de coutume. Il convient donc de ne pas ériger les innovations des Diadoques en modèle militaire hellénistique. Rien ne le montre mieux que la bataille de Raphia. Si les armées séleucide et lagide utilisaient encore des pratiques militaires proches de celles des Diadoques, en alignant des cavaleries de choc, les deux rois savaient que l'affaire serait réglée par le combat des phalanges : « comme ils avaient mis leur principal espoir dans leurs phalangites, ce fut à eux qu'ils prêtèrent le plus d'attention et adressèrent les appels les plus pressants », μεγίστας δ' ἐν τοῖς φαλαγγίταις ἐλπίδας ἔχοντες ἀμφότεροι πλείστην καὶ σπουδὴν καὶ παράκλησιν ἐποιοῦντο περὶ ταύτας τὰς τάξεις[2497]. En bataille, les hoplites conservèrent, jusqu'à la fin de la période hellénistique, la place dominante dans les pratiques comme dans l'imaginaire guerriers. C'était autour d'eux que se déployaient les « autres guerriers », pour leur assurer protection et avantages avant leur intervention.

V.2. Combats de remparts, de brèches et de rues

Les sièges et surtout le temps de l'assaut constituaient le cadre par excellence des longs combats frontaux[2498]. Ils étaient des opérations complexes dont les durées et les formes variaient fortement en fonction des données topographiques et de la force de la défense. Des places pouvaient tomber dès le premier jour de combat par une échalade de vive force tandis que d'autres parvenaient à tenir pendant plusieurs semaines, parfois plusieurs mois.

Commençons par les assauts par échalade. Au premier abord, une telle entreprise paraît extrêmement risquée et audacieuse. De fait, il convient d'ores et déjà de rappeler qu'elle n'était généralement tentée qu'avec l'effet de surprise et qu'elle constituait l'une des pratiques les plus répandues de la guerre « ordinaire », où la ruse dominait[2499]. Néanmoins, quand l'assaillant pouvait compter sur une supériorité numérique écrasante, l'assaut de vive force sans travaux de siège restait une option. Philippe V s'empara de Psôphis par ce procédé le 31 décembre 219. Si la place était très forte, on était au cœur de l'hiver et il n'était pas question de s'installer pour un siège de longue durée. Sans surprise, le roi aurait longtemps hésité[2500]. Il finit par ordonner

[2496] Ainsi les batailles de Sellasie (222) et de Mantinée (208) : voir *supra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ». Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve une victoire par les seules ailes lors de la bataille entre les forces d'Antiochos III et de Molon (220), l'infanterie de ce dernier étant amené à reddition avant l'engagement hoplitique : Polybe, V, 54.
[2497] Polybe, V, 83, 2-3, traduction D. Roussel.
[2498] Contrairement à une opinion répandue, la guerre du Péloponnèse ne fut pas le temps de l'invention de la pratique de l'assaut de vive force : M. G. Seaman, « Early Greek Siege Warfare », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 29-38.
[2499] Voir *supra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés ».
[2500] Polybe, IV, 71, 1.

l'assaut au petit jour, frappant de stupeur les Éléens qui ne s'attendaient pas à un coup si hardi. Les Macédoniens entamèrent l'échalade[2501] :

> « Philippe avait assigné trois secteurs différents de l'enceinte aux hommes chargés d'appliquer les échelles au rempart et il avait de même réparti en trois groupes le restant de ses Macédoniens. Après quoi, il fit, par les trompettes, donner à tous le signal de l'attaque, de telle sorte que la place fut assaillie simultanément de tous les côtés. Les défenseurs résistèrent d'abord vaillamment, jetant nombre de soldats ennemis à bas de leurs échelles. Puis, lorsque les projectiles ainsi que les autres munitions indispensables commencèrent à leur manquer – car il avait fallu improviser la défense de la place –, comme d'autre part les soldats ennemis ne se laissaient pas intimider – tout assaillant jeté à bas de son échelle étant immédiatement remplacé par celui qui montait derrière-lui –, les assiégés tournèrent les talons et s'enfuirent tous vers l'acropole, tandis que les Macédoniens prenaient pied sur la muraille ».
>
> ὁ δὲ βασιλεὺς διατάξας κατὰ τρεῖς τόπους τοὺς προσοίσοντας τῷ τείχει τὰς κλίμακας, καὶ τούτοις ὁμοίως μερίσας τοὺς ἄλλους Μακεδόνας, μετὰ ταῦτα διὰ τῶν σαλπιγκτῶν ἀποδοὺς ἑκάστοις τὸ σύνθημα πανταχόθεν ἅμα τὴν προσβολὴν ἐποιεῖτο τοῖς τείχεσι. τὸ μὲν οὖν πρῶτον ἠμύνοντο γενναίως οἱ κατέχοντες τὴν πόλιν, καὶ πολλοὺς ἀπὸ τῶν κλιμάκων ἀπέρριπτον· ἐπεὶ δ' ἥ τε χορηγία τῶν βελῶν καὶ τῶν ἄλλων τῶν πρὸς τὴν χρείαν ἐπιτηδείων ἐνέλειπεν, ὡς ἂν ἐκ τοῦ καιροῦ τῆς παρασκευῆς γεγενημένης, οἵ τε Μακεδόνες οὐ κατεπλήττοντο τὸ γινόμενον, ἀλλ' ἐπὶ τὴν τοῦ ῥιφέντος ἀπὸ τῶν κλιμάκων χώραν ὁ κατόπιν ἀμελλήτως ἐπέβαινε, τέλος οἱ μὲν ἐκ τῆς πόλεως τραπέντες ἔφευγον πάντες πρὸς τὴν ἀκρόπολιν, τῶν δὲ παρὰ τοῦ βασιλέως οἱ μὲν Μακεδόνες ἐπέβησαν τοῦ τείχους.

Il s'agit de la description la plus précise que nous possédons de ce genre d'événement. Le texte de Polybe est clair : les Macédoniens choisirent d'attaquer trois portions du rempart, afin de disperser les efforts des défenseurs. Les hoplites macédoniens s'étaient très certainement délaissés de leurs sarisses pour grimper sur les échelles. L'échalade devait débuter de chaque côté de manière simultanée ; on transmit le signal de l'assaut aux unités par la trompette. Il n'était possible de faire monter que peu d'hommes en même temps : le texte implique qu'un seul combattant prenait place sur l'échelle et qu'il n'était remplacé qu'au moment de sa chute ou lorsqu'il reculait, blessé ou épuisé. On imagine sans peine la témérité nécessaire pour entreprendre l'ascension. Que faisaient les autres ? Polybe ne le précise pas, mais leurs actions se laissent deviner. Une partie d'entre eux tenaient les échelles. Il existait sans doute plusieurs procédés, le moyen le plus simple étant de faire passer plusieurs hommes sous l'échelle pour s'agripper aux échelons inférieurs. Un autre, plus élaboré, imposait de fixer des cordes à l'échelle qui seraient saisies par au moins deux hommes. La frise du monument des Néréides

[2501] Polybe, IV, 71, 8-11, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.

en montre un bel exemple[2502] : deux hoplites ont délaissé boucliers et lances pour tenir les cordes attachées à l'échelle ; visiblement, ils sont aidés dans cette tâche par un bâton placés dans leurs dos, dont les extrémités devaient être reliées aux cordes. Leurs bras tendus empoignent fermement ces dernières. Ils maintiennent ainsi fortement l'échelle contre le rempart, et leurs compagnons tout en armes s'élancent, à trois sur la même échelle ! Rappelons qu'il en existait plusieurs types, et que celui représenté était peut-être de construction plus solide que ceux employés par les Macédoniens à Psôphis. Le rôle de ces hommes était essentiel : sans eux, les échelles seraient renversées sans difficulté par les défenseurs qui utilisaient des fourches pour les repousser[2503]. Un duel de force était alors engagé entre ceux qui tentaient de jeter à bas les échelles et ceux qui les soutenaient. Au pied du rempart, aux côtés de ces derniers, prenaient place d'autres hoplites s'appliquant à les couvrir de leurs boucliers, notamment contre les coups venus des tours ou des dispositifs de flanquement[2504]. D'autres encore devaient participer au combat avec des armes de jet et de trait, javelots pour ceux qui étaient au plus près des murs, frondes peut-être pour le reste[2505] ; certains attendaient plus passivement derrière l'échelle, prêts à prendre la place des hommes de tête[2506]. Il ne fait guère de doute que ce schéma se répétait peu ou prou à chaque assaut par échalade de vive force, et ce n'est pas un hasard si le relief du monument des Néréides fait immédiatement songer à la description polybienne. Le principe tactique avait sans doute déjà une longue histoire.

Les tireurs effectuaient des tirs concentrés pour forcer les défenseurs à s'abriter et les empêcher de menacer les combattants qui étaient au pied du rempart et ceux qui s'élevaient sur les échelles. Ces derniers se protégeaient certainement de leurs boucliers pendant l'ascension, mais ils ne pouvaient guère couvrir leur front et leurs deux flancs dans le même temps. Frapper les échelles de flanc avec les lithoboles était un moyen efficace de les détruire, terrifiant pour ceux qui les montaient[2507]. De part et d'autre, on maniait plus les armes de jet et de trait que de contact. Philon de Byzance recommande encore de jeter des filets sur les hommes grimpant aux échelles[2508]. Un certain nombre, blessés par des traits ou sonnés par les pierres lâchés du rempart, tombaient[2509]. On ne connaît pas précisément la hauteur des murs de Psôphis. M. P. Maher estime que la majorité des fortifications de l'Arcadie étaient comparables sur ce point à

[2502] British Museum 1848,1020.51.
[2503] Philon de Byzance, 85, 79.
[2504] Le rempart comptait au moins treize tours, et peut-être jusqu'à dix-huit : M. P. Maher, *The Fortifications*, *op. cit*., p. 318. Il est difficile de savoir combien menaçaient les Macédoniens.
[2505] Voir *supra* II.3. « Les champions de la ruse ». Une autre plaque de la frise du Monument des Néréides (British Museum 1848,1020.45) montre un hoplite maniant l'arc, son bouclier suspendu dans le dos.
[2506] Sur la frise du monument des Néréides (British Museum 1848,1020.51), on voit des hoplites se tenant en réserve juste derrière l'échelle. Ils sont accroupis, couvrant ainsi l'intégralité de leur corps sous le bouclier.
[2507] Philon de Byzance, 94, 39.
[2508] Philon de Byzance, 94, 65.
[2509] Selon Mémnon d'Héraclée, le roi de Bithynie Prusias Ier fut blessé à la cuisse d'une pierre lorsqu'il montait sur une échelle au siège d'Héraclée : Jacoby, *FGrH* 434, fr. 1, 19, 2-3.

celles de Messène, avec une hauteur comprise entre 7 et 9 mètres[2510]. Si l'assaillant parvenait jusqu'à la courtine, la chute serait brutale, sinon mortelle. Une fois arrivés à hauteur des défenseurs, il lui fallait se frayer un passage pour mettre pied sur le rempart. La tâche ne pouvait qu'être effroyablement difficile. Plusieurs échelles étant mises en action, les hommes en tête devaient parfois tenter une avancée collective. On comptait sans doute que la peur du corps à corps pût forcer le repli des défenseurs. Mais ceux-ci n'étaient pas ici menacés par une charge et un mouvement de masse. Il leur était bien plus facile de tenir leur position, sans compter que plusieurs assiégés pouvaient s'opposer à un seul assaillant. Celui-ci, appuyé sur les derniers échelons, n'avait que peu d'options et de place pour manier ses armes, bouclier, épée, lance ou javelot(s). Selon toute probabilité, il devait être fort rare que l'offensive prit le pas sur la défense.

Lors de la guerre crétoise (205-200 *a.C.*), les Coéens eurent à défendre l'un de leur fort contre une attaque. Le décret du dème d'Halasarna en l'honneur de Dioklès, fils de Léodamas, indique que « lui-même, étant venu à la rescousse avec plus d'hommes, a contribué à faire obstacle aux ennemis avec ceux qui étaient affectés à la garde et, appelant à son secours les habitants, il (les) a amenés à l'accompagner jusqu'au fort et à le défendre ensemble jusqu'à ce qu'il arrivât que les ennemis renonçassent aux assauts », αὐτὸς παραγενόμενος μετὰ πλειόνων συνε|φόδευε μ̣ετὰ τῶν τεταγμένων ἐπὶ τᾶς φυλακᾶς τός τε κατοικεῦν|τας παρακαλέσας παρεστάσατο συνελθεῖν ἐς τὸ περιπόλιον καὶ συνδ[ι]|ατηρεῖν μέχρι ὅτου συνέβα τᾶς ἐπιβολᾶς ἀποσστᾶμεν τὸς ὑπεναντίο[ς][2511]. Il est manifeste que le combat dura longtemps : l'ennemi avait débarqué à proximité du fort et tentait de lui donner l'assaut, probablement par échalade. Il s'éternisa suffisamment pour permettre à Dioklès d'amener des renforts, puis de rassembler une force plus importante des habitants du dème avant de les conduire jusqu'à la forteresse. À leur arrivée, la lutte se prolongea encore un temps avant le repli des assaillants. Les Macédoniens furent également longtemps tenus en échec devant Psôphis : ils ne prirent pied sur le rempart qu'au moment du repli des défenseurs, à court de projectiles, et de l'irruption des Crétois qui poursuivirent jusque dans la ville les mercenaires sortis lors de l'affrontement[2512]. La cité de Psôphis, dont une partie s'élève sur une hauteur abrupte[2513], ne se prêtait que mal à ce genre d'assaut. Il était en effet impossible de tenter l'échalade contre l'ensemble du rempart, et les assaillants furent forcés de concentrer leurs efforts en quelques points. Or, quand la topographie le permettait, l'attaque en force sur de nombreuses portions de l'enceinte offrait des opportunités en dégarnissant une partie des courtines. Les villes de grande étendue, en

[2510] M. P. Maher, *The Fortifications of Arkadian City States in the Classical and Hellenistic Periods*, Oxford, 2017, p. 12-13.
[2511] *IG* XII 4 1, 98, l. 10-13, traduction P. Baker, légèrement modifiée.
[2512] Polybe, IV, 71, 11-12 (voir *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste »).
[2513] M. P. Maher, *The Fortifications of Arkadian City States*, *op. cit.*, p. 314-315.

particulier celles qui s'étaient dépeuplées, posaient d'ailleurs de redoutables défis aux défenseurs[2514]. En 217, après la guerre contre Cléomène, les Mégalopolitains délibérèrent sur la reconstruction de leurs murailles : certains voulaient en réduire l'étendue pour les ramener dans des proportions compatibles avec le nombre d'habitants pouvant en assurer la défense[2515]. Ils attribuaient les précédents échecs à l'impossibilité de protéger l'ensemble des fortifications. La mesure souleva des oppositions mais un compromis fut finalement trouvé, dont on ignore la teneur[2516]. Ce type de débats et de décisions illustrent à eux seuls la menace que faisaient peser les assauts en masse, qui pouvaient déborder les dispositifs de défense.

Il convient bien entendu de souligner la rareté des attaques de vive force par échalade. Si l'on ne bénéficiait pas de l'effet de surprise, la voie la plus sûre restait d'entamer des travaux d'approche ou l'investissement de la place. Ces opérations prenaient du temps. Aussi connaît-on de nombreux sièges s'étendant sur plusieurs mois. Entre 191 et 189, les différentes villes étoliennes assiégées par les Romains opposèrent pour la plupart une résistance opiniâtre[2517] : la petite cité d'Héraclée Trachinia résista pendant au moins un mois[2518], Naupacte tenait encore après deux mois de siège, au moment du premier armistice[2519], et Ambracie ne déposa les armes qu'après de longs combats[2520]. Au Ier siècle, on pense immédiatement aux sièges de Rhodes et d'Athènes. Ce dernier dura de l'été 87 au mois de mars 86[2521] ! Il est vrai que les deux cités représentaient des défis impressionnants pour les assiégeants. Athènes abritait en outre l'armée d'Archélaos. La ville tomba lorsque les Romains parvinrent à réaliser une percée faite dans l'angle Sud-Ouest de l'Agora[2522]. Mais les combats continuèrent au niveau de l'Acropole et du Pirée. Ces sièges de longue durée formaient des expériences et donnaient à voir des violences combattantes très différentes de celles des combats livrés à l'extérieur des espaces fortifiés.

Les travaux d'approche devaient permettre de faire tomber une partie du rempart ou de la rendre accessible. Ils demandaient un dur labeur et de puissants efforts. Au début du IVe siècle, ils consistaient en la construction de fortifications pour investir la place assiégée, celle de terrasses et de rampes d'assaut pour atteindre les courtines, d'ouvrages de protection pour le

[2514] Philon de Byzance, 95, 63.
[2515] Polybe, V, 93.
[2516] Polybe, V, 93. On exposa la stèle qui le portait près de l'autel d'Hestia dans le temple de Zeus Homarios.
[2517] Sur ces sièges et leurs durées : M. Holleaux, « Le consul M. Fulvius et le siège de Samè », *BCH* 54, 1930, p. 18-19 (= M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* V, Paris, 1957, p. 264-265).
[2518] Tite-Live, XXXVI, XXXVI, 23, 5-24.
[2519] Tite-Live, XXXVI, 34, 1.
[2520] Tite-Live, XXXVIII, 4-7 ; Polybe, XXI, 27-28.
[2521] Cf. la chronologie des événements et des multiples combats du siège réalisée par Fr. de Callataÿ, *L'histoire des guerres mithridatiques vue par les monnaies*, Louvain-La-Neuve, 1997, p. 301-302.
[2522] Fr. de Callataÿ, *L'histoire des guerres mithridatiques*, *op. cit.*, p. 313.

déploiement des machines, comme les béliers[2523], et les travaux de mine et de sape[2524]. Tous ces procédés étaient encore connus aux IIe et Ier siècles ; ils étaient toujours les plus utilisés. À ces méthodes très anciennes vinrent s'adjoindre de nouvelles machines dans le courant du IVe siècle, au premier rang desquelles les catapultes[2525]. Pour le siège de Thèbes de Phtiotide en 217, Philippe V prit soin d'en faire construire et rassembler un grand nombre pendant l'hiver ; les machines furent concentrées à Larissa[2526]. Le passage de Polybe montre d'ores et déjà que les rois de Macédoine ne disposaient pas de parc d'artillerie ; il était réalisé *ad hoc*. Non pas que les forteresses et villes de Macédoine n'en gardaient aucune en réserve[2527]. Mais il n'était pas question de dégarnir les défenses. À l'inverse en effet, rares étaient les cités qui ne possédaient pas au moins quelques pièces à installer dans des tours ou d'autres retranchements[2528]. Plusieurs textes concernant les éphébies mentionnent d'ailleurs l'entraînement au tir à la catapulte aux IIIe et IIe siècles[2529], dès le début du IIIe siècle dans la petite cité de Korésia de Kéos[2530]. Ce qui manquait en conséquence, c'était un parc d'artillerie opérationnel permanent. Celui destiné au siège de Thèbes de Phtiotide fut constitué en quelques mois. Il représentait tout de même une masse fort impressionnante de cent cinquante oxybèles et vingt-cinq pétroboles[2531].

Après avoir édifié trois forts autour de la ville, les assiégeants déployèrent enfin leurs machines : « au cours des trois premiers jours, les travaux de siège n'avancèrent pas, car la garnison de la place combattait avec une vaillance à toute épreuve. Puis, lorsque, au cours d'escarmouches continuelles et sous la grêle de projectiles qui s'abattait sur eux, les défenseurs eurent subi, en morts ou en blessés, des pertes importantes, la résistance commença à faiblir et les Macédoniens purent se mettre à creuser des mines », ἐπὶ μὲν οὖν ἡμέρας τρεῖς τὰς πρώτας οὐδὲν ἠδύνατο προβιβάζειν τῶν ἔργων διὰ τὸ γενναίως καὶ παραβόλως ἀμύνεσθαι τοὺς ἐκ τῆς πόλεως. ἐπειδὴ δὲ διὰ τὴν συνέχειαν τῶν ἀκροβολισμῶν καὶ τὸ πλῆθος τῶν βελῶν οἱ προκινδυνεύοντες τῶν ἐκ τῆς πόλεως οἱ μὲν ἔπεσον, οἱ δὲ κατετραυματίσθησαν, τότε βραχείας ἐνδόσεως γενομένης ἤρξαντο τῶν ὀρυγμάτων οἱ Μακεδόνες[2532]. Le passage montre l'un des

[2523] Dont il serait tout à fait vain de chercher l'origine : É. Will, « Le territoire, la ville et la poliorcétique grecque », *RH* 253, 1975, p. 308, note 1.
[2524] Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 142-145.
[2525] D. B. Campbell, « Ancient Catapults : Some Hypotheses Reexamined », *Hesperia* 80, 2011, p. 677-700, en particulier p. 678-685.
[2526] Polybe, V, 99, 1.
[2527] Tite-Live, XLIV, 10, 6, montre l'utilisation de catapultes sur les murs de Thessalonique en 168.
[2528] Le décret du dème d'Halasarna en l'honneur de Dioklès, fils de Léodamas, montre ce dernier s'employant à garnir les forts de « machines », sans doute des catapultes : P. Barker, *Cos et Calymna, 205-200* a.C. *Esprit civique et défense nationale*, Québec, 1991, p. 43.
[2529] A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris, 2011, p. 322-330 : à Cos (IIe siècle) et Samos (fin IIIe – première moitié du IIe siècle).
[2530] *IG* XII 5 647, l. 30. Cf. A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique*, *op. cit*., p. 322-323.
[2531] Polybe, V, 99, 7.
[2532] Polybe, V, 100, 1-2, traduction D. Roussel.

principaux usages des catapultes : leurs tirs affaiblissaient la défense, jusqu'à permettre d'entamer les travaux d'approche, puis couvraient ces derniers. Leur introduction ne représenta toutefois pas une « révolution » militaire. On usait depuis longtemps des tirs de barrage. Polybe rappelle d'ailleurs que les Macédoniens ne se contentèrent pas d'employer les machines : ils livrèrent aussi de nombreux accrochages contre les défenseurs, certainement pour partie des engagements à distance à l'aide d'armes de trait, comme la fronde. On ne saurait non plus sous-estimer l'importance des pierres jetées à la main dans ce type de combat[2533]. Des abris en bois et en osier, que l'on amenait près des remparts, apportaient une protection efficace[2534]. Leur présence explique d'ailleurs la faible létalité des affrontements : on combattait des deux côtés depuis des postes protégés par des créneaux ou des écrans[2535]. Cette forme d'assaut était en fait la pratique traditionnelle pour couvrir l'avancée des travaux. Les catapultes vinrent se greffer à elle, offrant de nouvelles portées et des tirs d'une puissance nettement plus dangereuse[2536]. À supposer que les 175 catapultes furent toutes mises en batterie, leurs tirs concentrés ne purent manquer de causer des pertes. Les oxybèles, les plus nombreuses, lançaient des traits et étaient destinés à blesser[2537] et tuer des hommes. Les pétroboles-lithoboles, si elles pouvaient atteindre les combattants, étaient surtout employées contre les fortifications[2538], les tours en particulier. En défense, elles étaient d'abord destinées à briser les abris et les autres protections érigés par les assaillants[2539]. Assiégés comme assiégeants utilisaient aussi oxybèles et pétroboles contre les machines de l'adversaire[2540] ou leurs servants, ce qui devait engendrer par moment des duels d'artillerie[2541]. Au siège d'Échinos sur le golfe Maliaque en 211, les Macédoniens déployèrent

[2533] Philon de Byzance, 92, 19, qui recommande également d'entasser des pierres de tout calibre, pouvant être lancée à une ou deux mains, dans les maisons (92, 25). À titre de parallèle on peut rappeler que plus d'un tiers des blessures enregistrées lors des sièges des Guerres de religion en France furent causées non par l'arme moderne du temps, l'arquebuse, mais par des pierres lancées à la main : J. B. Wood, *The king's army. Warfare, soldiers, and society during the Wars of Religion in France, 1562-1576*, Cambridge, 1996, p. 114-116.

[2534] Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 145 pour les témoignages du Ve siècle (il paraît inutile de chercher à dater précisément l'apparition de tels écrans, qui n'étaient d'une certaine façon que des boucliers de grande envergure), et p. 234-236 pour le IVe siècle. Philon de Byzance, 99, 36-40, en décrit quatre types : des abris-écrans de faible poids, munis d'un plancher, facile à déplacer (aussi 101, 66) ; des abris arrondis pour les embarcations, avec un sabord pour permettre le tir d'un lithobole ; des abris pour les terrassiers, montés sur roues, avec un auvent ; des abris pour les béliers. Les défenseurs utilisaient des pierres pour les fracasser : Philon de Byzance, 91, 10. Il s'agit ici de « grosses pierres » (λίθους μεγίστους). Si le secteur attaqué était abrupt, on pouvait aussi lâcher du rempart des roues munies de faux qui, en dévalant la pente, causeraient des dommages considérables (94, 49).

[2535] Philon de Byzance, 101, 66-67, indique que les abris limitaient le nombre de blessés. Point important car, pour lui, un combattant blessé et mis hors de combat vaut un mort. Les chefs devaient aussi veiller à retenir les ardeurs de leurs hommes, afin de prévenir les blessures inutiles : Philon de Byzance, 90, 2.

[2536] Dans le courant du IIIe siècle, on perfectionna les machines pour permettre notamment de varier les portées de tirs avec un même enfin : I. Pimouguet-Pédarros, *La Cité à l'épreuve des rois. Le siège de Rhodes par Démétrios Poliorcète (305-304 av. J.-C.)*, Rennes, 2011, p. 305-306.

[2537] Démétrios Poliorcète fut blessé au siège de Messène d'un trait d'oxybèle en plein visage : Plutarque, *Vie de Démétrios*, 33, 2.

[2538] Diodore, XX, 87, 4 ; 88, 2 (siège de Rhodes en 305).

[2539] Philon de Byzance, 91, 13 ; 96, 68-71.

[2540] Diodore, XX, 86, 2 ; 87, 1 ; Polybe, XVI, 29, 4.

[2541] Philon de Byzance, 91, 6, recommande aux défenseurs d'utiliser deux lithoboles de dix mines pour combattre un pétrobole.

des catapultes sur le second étage d'une fortification érigée face à la muraille adverse, et en contrebas trois pétroboles[2542]. Les pétroboles, en frappant les tours qui abritaient des catapultes du défenseur[2543], avaient le pouvoir réduire leurs tirs : outre le choc assourdissant et terrifiant des boulets, il y avait encore la menace des éclats qui pouvaient se glisser dans les meurtrières et les autres ouvertures. Ces machines devaient protéger l'approche des béliers et des travaux de mine et de sape[2544], les véritables menaces pour le rempart.

Au temps des Diadoques se diffusèrent des ouvrages toujours plus imposants, en particulier les tours de siège, déjà utilisées en Sicile au début du IVe siècle[2545]. Les tours d'assaut n'étaient en fait que des versions mobiles des rampes d'assauts. Elles présentaient l'avantage de pouvoir être construites loin de l'ennemi ; l'étape de fabrication n'était pas menacée par les sorties ou les contre-travaux des assiégés. On pouvait aussi les multiplier, quand on se contentait généralement d'une seule rampe d'assaut. En revanche, elles nécessitaient un terrain régulier pour progresser jusqu'au rempart, ne permettaient de projeter en même temps sur le rempart qu'un nombre très réduit de combattants et étaient beaucoup plus vulnérables au feu[2546] que les levées de terre, de bois, de pierres ou de briques[2547]. Et bien plus coûteuses. D'aucuns tentèrent de les placer sur des navires. Ainsi Mithridate, au siège de Cyzique, en 73 : « sitôt qu'il eut renoncé à cette tentative, Mithridate fit avancer la machine montée sur les navires. Soudain sur le rempart s'abattit la passerelle, d'où bondirent quatre hommes. Abasourdis par un procédé qui leur apparut comme particulièrement insolite, les Cyzicènes amorcèrent un repli ; mais comme une nouvelle vague ne se hâtait pas de leur courir sus, ils reprirent leurs esprits et précipitèrent les quatre hommes à l'extérieur ; après quoi, ils déversèrent sur les navires de la poix enflammée, les obligeant à rétrograder à la rame et à faire marche arrière avec la machine », ὁ δὲ Μιθριδάτης ὡς ἀπέγνω τῆσδε τῆς πείρας, ἐπῆγε τὴν ἐπὶ τῶν νεῶν μηχανήν· καὶ ἥ τε γέφυρα ἐς τὸ τεῖχος ἐξήλατο ἄφνω, καὶ τέσσαρες ἀπ' αὐτῆς ἄνδρες ἐξέδραμον. ᾧ δὴ καὶ μάλιστα καινοτρόπῳ φανέντι καταπλαγέντες οἱ Κυζικηνοὶ ἐπὶ μέν τι ὑπεχώρησαν, οὐκ ὀξέως δὲ ἑτέρων ἐπιδραμόντων ἀνεθάρρησάν τε καὶ τοὺς τέσσαρας κατέωσαν ἐς τὸ ἔξω, ταῖς τε ναυσὶ πῦρ καὶ πίσσαν ἐπιχέαντες ἠνάγκασαν πρύμναν τε κρούσασθαι καὶ ὑποχωρεῖν ὀπίσω μετὰ τοῦ μηχανήματος[2548]. Le passage montre l'intérêt des tours de siège, et en fait de toute rampe d'assaut : plusieurs combattants pouvaient prendre pied en même temps sur la courtine. Le

[2542] Polybe, IX, 41, 5-8.
[2543] Toutes les fortifications ne s'y prêtaient pas, en particulier les plus anciennes qui n'avaient pas été adaptées à l'introduction des catapultes. Sur les dispositions des Rhodiens lors du siège de 305-304 pour le déploiement des machines : I. Pimouguet-Pédarros, *La Cité à l'épreuve des rois*, *op. cit.*, p. 208-210. Les plus imposantes furent sans doute placées au pied des remparts dans les retranchements avancés.
[2544] Polybe, V, 4, 6 ; IX, 41, 12.
[2545] Diodore, XIV, 51, 1 ; cf. Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 163.
[2546] Diodore, XX, 96, 7.
[2547] Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 142-143.
[2548] Appien, *La Guerre de Mithridate*, LXXIV, 318-319, traduction P. Goukowsky.

procédé était plus efficace que l'échalade, mais le nombre d'assaillants restait très faible. Il fallait donc encore une grande témérité pour intégrer ces équipes d'assaut qui étaient menacées, comme au siège de Cyzique, d'être rapidement refoulés si les défenseurs ne cédaient pas devant l'attaque.

Avec les tours d'assaut, on s'essaya également dès le IVe siècle aux tours d'artillerie[2549]. Le cas le plus célèbre reste la grande hélépole que fit élever Démétrios au siège de Rhodes en 305[2550]. Elle était capable d'accueillir des catapultes, faisant ainsi fonction de plateforme mobile d'artillerie[2551]. Son rôle était de protéger les grands abris qui se trouvaient à ses côtés et qui accueillaient sapeurs et puissants béliers. Mais ces tours d'artillerie mobiles restèrent rares ; on se contenta souvent, jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, d'ouvrages immobiles, placés au départ des travaux d'approche, comme au siège d'Échinos de 211. Il convient donc de ne pas ériger les grandes réalisations du Poliorcète et de quelques autres souverains en modèle absolu de la poliorcétique royale[2552]. D'une part, elles ne firent que des apparitions ponctuelles et les armées des rois étaient loin d'y avoir toujours recourt[2553]. D'autre part, les formidables machines qui émerveillèrent les Anciens[2554] étaient davantage des ouvrages de soutien pour les anciennes pratiques. La plupart du temps, la plus grande différence entre les forces des souverains et celles des cités résidait dans le nombre de soldats et la taille du parc d'artillerie de campagne, même s'il est loin d'être assuré que ce dernier ait été systématiquement constitué. Tout dépendait de l'objectif de la campagne, si elle devait ou non aboutir à la prise d'une place très forte, et des ressources du moment. Du reste, les tactiques reines pour forcer l'effondrement ou la prise des remparts restaient les rampes d'assaut[2555], les béliers, les sapes et les mines[2556].

[2549] Présentes dans la *Cyropédie* de Xénophon (VI, 1, 52-54) et le traité d'Énée le Tacticien, 32, 8. Voir Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 170-171 et 225-234 pour leur usage de Philippe II aux Diadoques.

[2550] Diodore, XX, 95, 1-2. Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 229.

[2551] Elles devaient « accroître les possibilités balistiques des assaillants » (Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 234 ; voir également I. Pimouguet-Pédarros, *La Cité à l'épreuve des rois*, *op. cit.*, p. 160-161).

[2552] Même à la fin du IVe siècle : Plutarque, *Vie de Démétrios*, 20, 4, rappelle l'étonnement de Lysimaque, pourtant vétéran des campagnes d'Alexandre, devant les machines de Démétrios.

[2553] Lorsqu'un roi se décidait à déployer d'immenses et coûteuses machines pour un siège, c'était que celui-ci avait un caractère politique et un contexte particulier, demandant une impressionnante démonstration de force. Ainsi du siège de Rhodes de 305-304 : I. Pimouguet-Pédarros, *La Cité à l'épreuve des rois*, *op. cit.*, p. 308 et 319-321.

[2554] On songe évidemment à la demande que les Rhodiens firent à Démétrios Poliorcète à l'issue du siège de leur cité : ils souhaitaient conserver quelques-unes de ses machines, pour se souvenir du péril encouru et commémorer leur exploit (Plutarque, *Vie de Démétrios*, 20, 5).

[2555] Au siège de Cyzique de 73, si Mithridate fit construire une hélépole et une tour d'assaut, il fit également édifier plusieurs terrasses d'approche (Appien, *La Guerre de Mithridate*, LXXIII, 314). Les procédés permettant de les contrer n'avaient guère changé. Lors du siège d'Athènes et du Pirée de 87-86, les hommes d'Archélaos sapèrent la terrasse érigée par les Romains afin de la vider de la terre qui la comblait (XXXVI, 138). Plus de trois siècles auparavant, les Platéens avaient agi exactement de la même façon : Thucydide, II, 75, 6 et 76, 1-2.

[2556] Encore au Ier siècle, on a l'exemple des mines creusées par les Pontiques au siège de Cyzique en 73 : Appien, *La Guerre de Mithridate*, LXXV, 324.

Jusqu'à l'ouverture de brèches dans l'enceinte ou l'arrivée des ouvrages d'assaut à hauteur des courtines, les travaux d'approche et de terrassement seraient le théâtre de combats extrêmement fréquents et difficiles. On se combattrait d'abord à distance, comme pendant les premiers accrochages, depuis les abris ou les courtines. Il arrivait également que les assiégeants fussent confrontés, avant le rempart, à des palissades, des fossés et des avants-murs sur lesquels se tenait une première ligne de défense[2557]. Celui qui parvenait à se placer plus haut que son adversaire obtenait un grand avantage. Au début, c'était évidemment le défenseur qui était dans une situation favorable. Mais les terrasses et les tours mobiles ou immobiles de l'assiégeant pouvaient renverser la situation[2558]. Aussi voyait-on parfois les défenseurs augmenter la hauteur de leurs propres tours avec des ouvrages de charpente, ou en construire de nouvelles[2559]. Ce principe valait également dans les grandes batailles navales[2560]. C'était l'un des intérêts des plus grandes polyères[2561], construites à partir de la fin du IVe siècle : elles offraient des plateformes de tir surélevées[2562]. Les tireurs pouvaient alors mettre grandement à mal les hommes qui se trouvaient sur les ponts des navires dépassés. En fait, ces combats ressemblaient par bien des côtés à une guerre de siège entre forteresses mouvantes[2563], qui faisaient elles-mêmes office de béliers. Pendant que les navires et les pilotes manœuvraient pour frapper de l'éperon, arme par excellence de ces confrontations[2564], les équipages se livraient une lutte à distance, avec frondes, arcs et javelots, selon les portées et les opportunités[2565]. Les épibates, qui portaient encore au IIe siècle régulièrement l'*aspis* traditionnelle[2566], adoptent d'ailleurs

[2557] Philon de Byzance, 84, 67-70 ; 85, 72-78 et 81-83.
[2558] Diodore, XVI, 74, 3 (siège de Périnthe en 340 : les tours des Macédoniens dépassaient celles de Périnthe).
[2559] Déjà à la fin du Ve siècle : Thucydide, II, 75, 4-5 (siège de Platées). Cette tactique était encore utilisée au Ier siècle : Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXXI, 124-125 ; XXXIV, 135 (siège d'Athènes et du Pirée).
[2560] On édifiait parfois dans ce but des tours sur les ponts supérieurs des grandes polyères : Polybe, XVI, 3, 12. Cf. L. Casson, *The Ancient Mariners : Seafarers and Sea Fighters of the Mediterranean in Ancient Times*, 1959, New York, p. 148.
[2561] En particulier les unités dépassant les pentères, des hexères aux dékères (sans compter les immenses vaisseaux des flottes des Ptolémées au IIIe siècle : W. M. Murray, *The Age of Titans. The Rise and Fall of the Great Hellenistic Navies*, Oxford, 2012, p. 178-184 et 202-205). Ces imposants bâtiments étaient peu nombreux. On en voit en action aux batailles de Salamine en 306 et de Chios en 201. W. M. Murray, *The Age of Titans*, *op. cit*., p. 269-282, rassemble les témoignages.
[2562] Diodore, XX, 51, 4 (bataille de Salamine). Notons toutefois qu'elles ne furent pas conçues dans ce but, mais pour dominer les autres bâtiments dans les chocs frontaux : W. M. Murray, *The Age of Titans*, *op. cit*., p. 13-68.
[2563] D'autant plus que les grandes polyères furent conçues pour la guerre de siège : W. M. Murray, *The Age of Titans*, *op. cit*., p. 100-128 et 170.
[2564] Philon de Byzance, 104, 103. Et non les catapultes, comme il a parfois été défendu : cf. W. M. Murray, *The Age of Titans*, *op. cit*., p. 162-170. À la bataille de Chios en 201, 90% des navires perdus furent victimes des éperons (W. M. Murray, *The Age of Titans*, *op. cit*., p. 166, tableau 5.4).
[2565] Comme tous les engagements de ce type, elle faisait beaucoup de blessés : Diodore, XX, 51, 2-3.
[2566] Une stèle funéraire retrouvée sur le territoire de Cyzique, probablement de la première moitié du IIIe siècle, montre un épibate à genou, juché sur la proue d'un navire de guerre, qui se protège avec la grande *aspis* : E. Pfuhl et H. Möbius, *Die ostgriechischen grabreliefs* II*,* Mayence, 1979, n° 1275. Ainsi accroupi l'épibate est entièrement à couvert, et la concavité du bouclier dissimule au mieux son corps. Cette position défensive est représentée sur un autre monument funéraire plus tardif (*ca* 200 *a.C.*) : E. Pfuhl et H. Möbius, *ibid*., n° 1277, fig. 79. Un autre épibate avec l'ancienne *aspis* est visible sur le relief n° 1278 (trouvé à Pruse de l'Olympe, IIIe siècle). Encore à la basse époque hellénistique : M.-Th. Le Dinahet-Couilloud, *Les Monuments funéraires de Rhénée*, Paris, 1974, p 177 n° 357 (Rhénée, fin IIe siècle).

dans l'iconographie les mêmes gestes que les hoplites du IVe siècle qui se trouvaient exposés aux tirs lors des sièges[2567] : ils s'accroupissaient sous leurs boucliers, afin de couvrir l'intégralité de leur corps. Si l'on prend également en considération la diffusion des catapultes sur au moins une partie des vaisseaux[2568], on serait presque tenté de qualifier ces grands affrontements maritimes de sièges navals.

Sur terre, le temps des travaux d'approche était aussi celui des sorties, provoquant de courts combats dont l'un des enjeux était la destruction ou la préservation des constructions des assiégeants[2569]. On se combattait enfin occasionnellement sous terre, dans les tunnels de mine et de contre-mine[2570], parfois même à coup de piques. Polybe indique en effet comment au siège d'Ambracie en 189, les Romains, leurs alliés et les Étoliens usèrent de sarisses et de *thureoi* dans les combats souterrains[2571]. La précision montre qu'en la circonstance les tunnels étaient assez hauts pour permettre à des hommes de tenir debout, car le *thureos*, grand bouclier allongé, ne pouvait être manié dans un espace qui aurait à peine fait sa hauteur[2572]. Les piques, s'il était sans doute difficile de les faire passer jusqu'au lieu des combats, devaient rendre des services dans ces espaces étroits avec leur allonge. Ces engagements ne devaient généralement guère s'éterniser : quand on s'affrontait sous terre, c'était que l'affaire tournait fort mal pour les assiégeants. Voir leur mine repérer et atteinte par une contre-mine représentait un cruel échec, car les défenseurs auraient alors l'option d'enfumer les galeries[2573]. Il ne restait plus qu'à en ouvrir une nouvelle. Il était donc appréciable de disposer de mineurs compétents, capables de progresser au plus vite jusqu'aux murailles[2574], avec discrétion[2575]. Les contre-mines ne semblent cependant pas une menace permanente[2576]. Manquait-on dans certaines cités des compétences ou du matériel nécessaires ? Les combats de surface devaient en vérité déjà tenir très occupés les assiégés. Pour parer à toutes les attaques, il fallait disposer des effectifs appropriés.

[2567] British Museum 1848,1020.51 (monument des Néréides).
[2568] W. M. Murray, *The Age of Titans*, *op. cit.*, p. 145-162.
[2569] Voir *supra* III.3. « Attaques surprises pour ou depuis des points fortifiés ».
[2570] Encore au Ier siècle, lors du siège d'Athènes de 87-86 : Appien, *La Guerre de Mithridate*, XXXVI, 139.
[2571] Polybe, XXI, 28, 11.
[2572] Les tunnels des mines réalisés par les défenseurs de Palaipaphos à Chypre, assiégés par les Achéménides, et destinés à contrer la rampe d'assaut, faisaient de 1,70 à 2,30 mètres de hauteur : Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 145.
[2573] Énée le Tacticien, 37, 1-5 ; Polybe, XXI, 28, 12-17.
[2574] Au siège de Thèbes de Phtiotide, en 217, il fallut seulement trois jours aux Macédoniens : Polybe, V, 100, 4.
[2575] Les assiégés pouvaient guetter les levées de terre suspectes : Polybe, XXI, 28, 5-7. On traquait ensuite les vibrations du sol avec des plaques de bronze, pour savoir où commencer la contre-mine (cf. Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 176-177), méthode mentionnée par Polybe et qui était déjà connue au VIe siècle.
[2576] Philon de Byzance, 90, 7, recommande même de creuser devant le rempart un fossé égal en profondeur à ses fondations. Si une mine l'atteignait, les assaillants seraient à découvert. Le conseil semble toutefois peu suivi. On ne dispose en tout cas d'aucun exemple dans les sources historiques.

Les Macédoniens, s'ils utilisaient tous les procédés tactiques[2577], semblent avoir fait un usage intense des mines, dès que le terrain s'y prêtait, en particulier aux IIIe et IIe siècles[2578]. C'est qu'il leur permettait d'user lors des sièges de leur plus puissante arme. Si les hommes de la phalange employaient dans ces configurations d'autres armes que les sarisses[2579], notamment sur les remparts, les sarissophores restaient redoutables dans les combats de brèche. Pour faire tomber une place rapidement, les Macédoniens cherchaient à forcer l'effondrement d'une partie des remparts : deux plèthres, environ 60 mètres, semblent constituer la longueur règlementaire à la fin du IIIe siècle[2580]. Ce n'était pas un petit espace, et seules les mines pouvaient provoquer des écroulements sur de telles surfaces. Elles laissaient assez de place pour faire entrer plusieurs *speirai* rangées sur 32 hommes de profondeur[2581]. Certes, le rempart ne s'effondrait peut-être pas toujours sur toute la surface minée[2582], mais il suffisait d'une brèche d'une vingtaine de mètres pour ouvrir la voie à deux *speirai*, réunissant plus de 500 hommes : elles auraient un front de près de 16 mètres. La portion de mur effondrée, la menace de la charge pouvait suffire à entraîner la reddition de la place, comme au siège de Thèbes de Phtiotide[2583]. Au siège de Palè en 218, les Peltastes franchirent par trois fois la trouée et, aux dires de Polybe, seule l'attitude de Léontios, qui retint ses hommes, empêcha la chute de la ville[2584]. Il n'y a pas lieu de douter qu'ils le firent avec l'équipement macédonien au complet, celui des sarissophores. Au siège d'Abydos en 200, les défenseurs les affrontèrent sur la brèche ouverte par les mines : ils luttèrent avec acharnement en « brisant leurs sarisses », συντρίβοντες τὰς σαρίσας αὐτοῖς[2585]. Les débris, dont une partie pouvait être évacuée avant l'assaut sous la couverture des tireurs et des machines, n'empêchaient pas l'attaque et la progression du mur de piques.

Les phalanges macédoniennes étaient aussi fort difficiles à déloger en défense. Lors des combats de l'année 198, les garnisons antigonides appuyées par des sarissophores posèrent de sérieuses difficultés aux Romains et à leurs alliés, incapables de les repousser des trouées. Au siège d'Atrax, le consul fit ouvrir une brèche puis « envoya alternativement ses cohortes en

[2577] Tite-Live, XXXII, 4, 1.
[2578] Ils en faisaient déjà fortement usage au IVe siècle mais n'y recourait pas, semble-t-il, de manière prioritaire (les béliers auraient été privilégiés) : Y. Garlan, *Recherches*, *op. cit.*, p. 236.
[2579] M. M. Markle, « Macedonian Arms and Tactics under Alexander the Great, *Studies in the History of Art* 10, 1982, p. 99-104 ; P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 124-125.
[2580] Polybe, V, 4, 7 (siège de Palè, 218) ; 100, 4 (siège de Thèbes de Phtiotide, 217). Pour les autres attestations des mines macédoniennes : Polybe, II, 54, 7 (siège de Tégée, 223) ; XVI, 10, 2-6 (siège de Prinassos dans la Périée rhodienne, 201) ; Polybe, XVI, 30, 6 (siège d'Abydos, 200) ; Tite-Live, XXXVI, 25, 4 (siège de Lamia, 191).
[2581] À Palè, les Peltastes lancés pour l'assaut furent lancés, comme on s'y attend, après s'être formés par *speirai* (Polybe, V, 4, 9).
[2582] Ce fut néanmoins le résultat obtenu à Palè (Polybe, V, 4, 8), et certainement celui habituellement recherché.
[2583] Polybe, V, 100, 6.
[2584] Polybe, V, 4, 9-13. Les Abydiens, avant de faire le choix de la résistance ultime face aux exigences de Philippe, avaient tenté de négocier leur reddition quand un pan de leur muraille, miné, s'était effondré : Polybe, XVI, 30, 6-8.
[2585] Polybe, XVI, 33, 3.

formation contre le *cuneus*[2586] macédonien – qu'ils appellent phalange – pour, si elles le pouvaient, l'enfoncer » *et cohortes in uicem sub signis quae cuneum Macedonum - phalangem ipsi uocant -, si possent, ui perrumperent emittebat*[2587]. Tite-Live indique par la suite que les Romains furent repoussés par les sarisses des Macédoniens[2588] ; ce *cuneus* était donc bien l'ordre de bataille des sarissophores[2589]. Au même moment, la flotte romaine assiégeait la cité d'Érétrie, défendue par ses habitants et une garnison macédonienne. Une partie des murs fut renversée, mais les brèches furent insuffisantes pour forcer la reddition de la ville[2590]. Les Romains ne tentèrent pas d'y pénétrer, les voyant gardées ; ils profitèrent des négociations et du relâchement des défenseurs pour faire une échalade sur un point laissé sans protection[2591]. Il est d'ailleurs probable que ce fut leur armement macédonien qui permit aux hommes d'Haliarte et aux jeunes de Coronée, lors du siège de la première en 171, de tenir sur la trouée faite dans le rempart face à 2 000 légionnaires sélectionnés. Les assiégeants utilisèrent une nouvelle fois leur nombre pour effectuer une échalade sur les courtines laissées à l'abandon[2592]. Les Romains eurent encore bien du mal à faire céder les garnisons antigonides pendant la Troisième guerre de Macédoine[2593]. En somme, il n'était guère aisé de prendre des espaces fortifiés protégés par des sarissophores[2594]. Certes, la tâche n'était pas impossible : il fallait éviter les trouées et prolonger les engagements pour les remparts, jusqu'à étouffer la détermination des défenseurs[2595]. Reste que cela réduisait fortement les options de l'assiégeant qui ne pouvait guère compter sur une issue rapide, car ouvrir une brèche dans la muraille était l'objectif premier de tous travaux de siège. À moins évidemment d'user de stratagèmes, de disposer d'une supériorité numérique écrasante ou d'employer également des sarissophores. Il est tout à fait remarquable que les Romains, bien qu'ils employaient aussi les mines, étaient loin d'y recourir avec la même fréquence. Tite-Live relève d'ailleurs cette différence lorsqu'il décrit la compétition entre les armées romaine et macédonienne pour faire tomber les cités

[2586] S. Janniard, « Les formations tactiques en éperon et en tenaille dans l'armée romaine », *MEFRA* 116, 2004, p. 1004-1012, a montré que le terme pouvait être utilisé pour désigner de façon générique une formation de combat (p. 1006 sur le passage livien).
[2587] Tite-Live, XXXII, 17, 11.
[2588] Tite-Live, XXXII, 17, 13.
[2589] Sur ce combat, voir *supra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistiques ».
[2590] Tite-Live, XXXII, 16, 10-12.
[2591] Tite-Live, XXXII, 15, 15-16.
[2592] Tite-Live, XLII, 63, 6-9. Les Béotiens avaient préalablement tenté de combler la brèche avec des matériaux inflammables, mais une forte pluie rendit vain le stratagème et il fallut combattre pour empêcher la percée.
[2593] Siège d'Uscana en 169 (Tite-Live, XLIII, 21, 1) et de Phanota en Épire (Tite-Live, XLIII, 21, 5). Dans les deux cas, les assiégeants finirent par renoncer.
[2594] À Corinthe, les Macédoniens repoussèrent les Romains qui tentèrent de pénétrer par une brèche : Tite-Live, XXXII, 23, 7-8. Les combats de brèche du siège d'Élatée en Phocide appartiennent peut-être aussi à ce dossier (Tite-Live, XXXII, 234, 3-6). Un an plus tôt, les Romains avaient été refoulés par la garnison macédonienne de Cassandreia (XXXI, 45, 15).
[2595] À Phaloria (198), malgré une longue résistance, les Romains vinrent à bout des deux mille Macédoniens qui tenaient la ville, en renouvelant jour et nuit les combats, jusqu'à épuiser les défenseurs : Tite-Live, XXXII, 15, 1.

d'Héraclée et de Lamia en 191[2596]. Au IIe siècle, la première prêtait plus d'attention aux béliers[2597], et surtout aux ouvrages d'assaut, rampes et tours[2598]. Émergent ainsi deux approches tactiques : les Romains privilégiaient la projection de leurs attaques sur les remparts, les Macédoniens les combats de brèche. La supériorité des sarissophores dans ces derniers s'explique aisément : dans un espace où toute manœuvre était impossible, il importait d'avoir l'arme de choc la plus puissante[2599]. Les sarisses, permettant à plusieurs rangs de porter leurs coups, étaient plus efficaces que les panoplies favorisant le combat individuel. Il était par ailleurs difficile d'arrêter la progression des chefs de file, les hommes les mieux protégés[2600].

Si une portion du rempart tombait ou qu'une brèche était investie, et que la tête de pont n'était pas rapidement réduite, les défenseurs encore présents sur les murs courraient le risque d'être tournés. La perspective suffisait à provoquer de terribles paniques[2601]. Il n'était néanmoins pas rare de voir un repli en masse vers l'acropole, le « *last refuge* » [2602], ou des quartiers en retrait en l'absence de citadelle. Les défenseurs y livreraient un ultime combat. Deux Tégéates se virent honorés par leur cité pour le courage qu'ils montrèrent en une telle occasion, lors de l'attaque lacédémonienne de 218 : « Théokritos et Amphalkès, quand les ennemis prirent pied sur les remparts, se comportèrent en hommes de valeur en combattant pour

[2596] Tite-Live, XXXVI, 25, 4.
[2597] Tite-Live, XXXII, 24, 3 (siège d'Élatée en Phocide, 198) ; XXXIII, 17, 4 (siège de Leucade, 197) ; XXXIV, 29, 6 (siège de Gythéion, 195) ; XXXVII, 5, 5 (siège d'Amphissa, 190) ; Polybe, XXI, 27, 4 et 28, 1 (siège d'Ambracie, 189).
[2598] J. Levithan, *Roman Siege Warfare*, Ann Arbor, 2013, p. 72-75.
[2599] Cela ne signifie pas que les Macédoniens ressortaient toujours vainqueurs. Les Athéniens leur infligèrent en 200 un échec lors d'un combat livré entre les Longs murs, du moins ce qu'il en restait : Tite-Live, XXXI, 26, 8.
[2600] Le principe tactique se retrouve au début du XVIe siècle. Si les piques étaient fort employées sur les brèches, les protections rudimentaires de nombreux piquiers forçaient régulièrement les hommes d'armes à se mettre en tête des assauts : lors du siège de Mantoue en 1509, un retranchement fut attaqué par les Français, mais les Vénitiens se défendirent et « *l'assault dura une heure à coups de pique et de hacquebute* » ; la lenteur de l'opération exaspéra Bayart, qui fit démonter « *jusques à trente ou quarante hommes d'armes qui, la veue levée, vont droit à ceste barrière à poux de lance* » et livrèrent « *un merveilleux assault, tellement qu'il fit aux ennemys abandonner la barrière de la longueur d'une picque. Alors en cryant : 'En avant, compaignons, ils sont nostres !' va saulter ceste barrière, et trente ou quarante après lui qui furent bien recueillis. Toutesfois, quand les Français virent le dangier où s'estoient mis leurs compaignons, se misrent à passer ; et cryant : 'France ! France ! Empire ! Empire' firent une telle charge sur leurs ennemys qu'ils leur firent guerpir la place, tournèrent le dos et tout abandonnèrent, eulx retirans comme quasy rompus en la ville* » (Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 46). Voir aussi Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 81-83 ; Fleuranges, *Mémoires*, p. 237. En France, pendant les Guerres de religion, on préférait employer pour les assauts les lansquenets ou les unités françaises plutôt que les Suisses, car ces derniers n'avaient pas pour habitude de porter beaucoup de protections (à l'exception des capitaines et des hommes des premiers rangs) et d'arquebuses : 10% des piquiers suisses en moyenne disposaient d'une armure de plates, contre plus de 40% chez les lansquenets et les Français (J. B. Wood, *The king's army. Warfare, soldiers, and society during the Wars of Religion in France, 1562-1576*, Cambridge, 1996, p. 111-113). Ce type d'assaut était alors très dangereux car, si les armures pouvaient protéger des coups de piques et des pierres, les hommes s'exposaient à recevoir un coup d'arquebuse à bout portant, qui transpercerait sans peine les pièces défensives. Un risque que ne connaissait pas les Anciens.
[2601] Xénophon, *Anabase*, VII, 1, 19, décrit ainsi l'affolement des Byzantins quand les Dix Mille tentèrent d'entrer dans leur cité : « tous se croyaient perdus, comme si leur cité eût été prise d'assaut », πάντες δὲ ᾤοντο ἀπολωλέναι, ὡς ἑαλωκυίας τῆς πόλεως (traduction P. Masqueray).
[2602] J. Ma, « *Fighting* poleis », p. 340.

la liberté de la cité », ὁπότε Θεόκριτος καὶ Ἀμφάλκης τῶν πολεμίων | ἐπι<β>άντων ἐπὶ τὰ τείχεα ἄνδρες ἀγαθοὶ | ἐγένοντο μαχόμενοι ὑπὲρ τᾶι τᾶς πόλιο[ς] | ἐλευθερίαι[2603]. Les Lacédémoniens étaient entrés dans la ville mais les Tégéates réussirent à tenir l'acropole, forçant finalement leurs adversaires à se retirer[2604]. Ces résistances acharnées étaient peu communes[2605], car la chute des remparts signifiait souvent la fin des combats, la victoire des assiégeants et le début de négociations. Mais on tentait encore parfois de barricader les rues et de se servir des maisons proches des remparts pour tenter de rejeter les assaillants[2606]. Philon conseillait même de construire des merlons sur les maisons qui donnaient sur le rempart, chacune d'entre elles devenant ainsi un petit bastion[2607]. L'intérêt était de disposer d'un poste de tir contre la courtine, permettant de repousser un assaillant qui y aurait pris pied[2608]. Si les assiégeants progressaient encore et que la résistance ne s'effondrait pas, on assistait à de furieux combats de rue, comme aux sièges de Selgè (218), de Phocée (190) et de Xanthos (42)[2609]. On s'affrontait dans les ruelles et depuis les bâtiments, et l'affaire ne pouvait qu'être très confuse. Encore plus quand elle avait lieu de nuit, comme à Argos en 272, lors de l'attaque de Pyrrhos : « dans ce combat nocturne, on ne pouvait savoir clairement ce qui se faisait et quels étaient les ordres donnés : on s'égarait, on se dispersait dans les ruelles étroites et aucune stratégie ne servait à rien en raison des ténèbres, des cris confus et du resserrement des lieux. De part et d'autre, on laissa passer le temps et on attendit le jour », ἦν δὲ καὶ ἀσάφεια πολλὴ τῶν δρωμένων καὶ παραγγελλομένων ἐν νυκτομαχίᾳ, καὶ πλάναι καὶ διασπασμοὶ περὶ τοὺς στενωπούς, καὶ στρατηγίας οὐδὲν ἔργον ὑπὸ σκότους καὶ βοῆς ἀκρίτου καὶ στενότητος, ἀλλὰ διέτριβον ἄλλως περιμένοντες ἀμφότεροι τὴν ἡμέραν[2610]. Il n'y eut pas d'engagement général avant le lever du soleil, mais le texte laisse voir que la nuit ne fut pas calme. Dans ce type d'affrontements désordonnés intervenaient aussi des acteurs qui, jusqu'alors, se tenaient généralement en retrait.

Th. Boulay a rappelé le rôle joué par les femmes lors des sièges. Un rôle d'abord de soutien des hommes[2611] et parfois, quand on en était réduit « aux dernières extrémités », un rôle

[2603] *IG* V 2, 16, l. 1-4. Cf. A. Chaniotis, *War*, p. 33.
[2604] Polybe, V, 17, 1-2.
[2605] Voire, dans des cas extrêmes, des suicides collectifs. Sur ces événements : I. Pimouguet-Pédarros, « Guerre de siège, paroxysme et transgressions (Alexandre et les grandes monarchies hellénistiques) », dans N. Barrandon et I. Pimouguet-Pédarros (dir.), *La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours*, Rennes, 2021, p. 147-151.
[2606] Diodore, XVI, 76, 1-2 (siège de Périnthe, 340).
[2607] Philon de Byzance, 92, 23. On pouvait aussi construire derrière la portion de rempart menacée un ouvrage en triangle ou en demi-lune, percé de nombreuses fenêtres, afin de prendre l'ennemi sous des tirs croisés (92, 18). Une pratique déjà connue à la fin du Ve siècle : Thucydide, II, 76, 3 (siège de Platées).
[2608] L'architecture militaire médiévale prêtait également attention aux dispositions de flanquement des courtines depuis l'intérieur de la place : A. Kersuzan, *Défendre la Bresse et le Bugey. Les châteaux savoyards dans la guerre contre le Dauphiné (1282-1355)*, Lyon, 2005, p. 224.
[2609] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 196-199.
[2610] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 32, 7, traduction A.-M. Ozanam, légèrement modifiée.
[2611] Lors du siège de Sparte par Pyrrhos (272), les femmes participèrent à la défense de la cité, mais seulement en soutien des combattants, alors même qu'ils étaient peu nombreux : Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 27, 6-9 ; 29, 5. Les Lacédémoniens avaient d'abord conçu le projet de les évacuer (27, 4). Lorsque des renforts parvinrent à la cité,

combattant[2612]. Plutarque montre les femmes de Chios, lors du siège de la ville par Philippe V, monter sur les remparts, apporter traits et pierres aux combattants[2613] ; en plus d'encourager les hommes, elles prirent part au combat et s'engagèrent dans les échanges de tirs. Il s'agit du seul texte attestant la présence de femmes combattantes sur les courtines. On les affectait d'abord aux tâches auxiliaires. Elles devaient porter projectiles, eaux et vivres aux combattants, par moment jusqu'à la zone dangereuse, sur le rempart ou le retranchement[2614]. Leur exclusion de l'effectif combattant obéissait alors à un impératif pratique : les combats sur les courtines demandaient de la place. Les combattants se dissimulaient derrière les créneaux, s'exposaient pour jeter une pierre, tendre l'arc, brandir le javelot ou faire tournoyer la fronde. Une forme mouvementée de combat qui supportait mal la présence d'une foule compacte sur le rempart. Aussi les femmes ne purent y apparaître que dans des circonstances exceptionnelles, et lors de mouvements spontanés, comme au siège de Chios. Le combat sur la dernière frontière de la cité restait l'affaire des hommes. La limite était plus floue quand l'ennemi avait franchi l'obstacle.

Dans les combats de rue, les femmes pouvaient prendre part aux actions[2615]. Avec toutefois encore une répartition spatiale : aux femmes les toits[2616], aux hommes les rues, les portes des maisons, et les potentiels corps à corps. En outre, cette participation ne semble pas systématique. Revenons à l'assaut que donna Pyrrhos sur Argos. Lorsque le jour se leva et que le roi décida d'évacuer la ville, il y eut un féroce affrontement contre l'arrière-garde épirote. Plutarque a laissé un récit saisissant de l'événement[2617] :

> « Pyrrhos, voyant l'ouragan et la tempête qui l'entourait, enleva la couronne qui était le signe distinctif de son casque et la remit à l'un de ses compagnons. Lui-même, se fiant à son cheval, il se jeta contre ceux des ennemis qui le poursuivaient. Frappé à travers sa cuirasse par une lance qui lui fit une petite blessure sans gravité, il se retourna contre son agresseur. Il s'agissait d'un Argien qui n'appartenait pas à une famille en vue : c'était le fils d'une vieille indigente. Celle-ci, comme les autres femmes, regardait le combat du toit de sa maison. Lorsqu'elle reconnut son fils aux prises avec Pyrrhos, affolée par le danger qu'il courait, elle saisit une tuile et la lança des deux mains sur Pyrrhos. La tuile tomba sur la tête du roi, au bas du casque, et lui brisa les vertèbres à la base du cou : ses yeux se brouillèrent, ses mais laissèrent échapper les rênes ; il

malgré le siège toujours en cours, les Spartiates renvoyèrent les plus âgés (ceux qui devaient avoir dépassé les soixante ans et avaient été forcés de prendre les armes) et les femmes regagnèrent leurs foyers (29, 12).
[2612] Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 232-233.
[2613] Plutarque, *Moralia*, 245 b-c.
[2614] Une pratique dont on trouvera de nombreux parallèles à l'époque médiévale. Ainsi dans le Nord de l'Europe lors du siège de la place de Berwick en 1319 par les Anglais (elle avait été prise l'année précédente par les Écossais) : M. Strickland et R. Hardy, *The Great Warbow : From Hastings to the Mary Rose*, Stroud, 2005, p. 175.
[2615] Un parallèle médiéval : Usāma Ibn Munqiḏ, *Kitāb al-I'tibār*, p. 123 (combat entre la garnison du Caire et les forces fidèles au vizir Abbâs en 1154 ; femmes et enfants combattirent avec la garnison depuis les fenêtres).
[2616] Philon de Byzance, 93, 31.
[2617] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 34, 1-5, traduction A.-M. Ozanam.

fut jeté à bas de son cheval et tomba devant le monument funéraire de Likymnios. La foule ne l'avait pas reconnu, mais un certain Zôpyros, un des soldats d'Antigone, et deux ou trois autres accoururent et, l'ayant aperçu, le tirèrent sous un porche alors qu'il commençait à se remettre du choc ».

ὁ δὲ Πύρρος ἐφορῶν τὸν περιέχοντα χειμῶνα καὶ κλύδωνα, τὴν μὲν στεφάνην ᾗ διάσημον ἦν τὸ κράνος ἀφελὼν ἔδωκέ τινι τῶν ἑταίρων, αὐτὸς δὲ τῷ ἵππῳ πεποιθὼς εἰς τοὺς ἑπομένους τῶν πολεμίων ἐνέβαλε, καὶ δόρατι πληγεὶς διὰ τοῦ θώρακος οὐ καιρίαν πληγὴν οὐδὲ μεγάλην, ἐπέστρεψε κατὰ τοῦ πατάξαντος, ὃς ἦν Ἀργεῖος οὐ τῶν ἐπιφανῶν, ἀλλὰ πενιχρᾶς καὶ πρεσβυτέρας υἱὸς γυναικός. αὕτη τότε θεωμένη τὴν μάχην ὥσπερ αἱ λοιπαὶ γυναῖκες ἀπὸ τοῦ τέγους, ὡς ἐπέγνω συνεστῶτα τῷ Πύρρῳ τὸν υἱόν, ἐκπαθὴς γενομένη πρὸς τὸν κίνδυνον, ἄρασα κεραμίδα ταῖς χερσὶν ἀμφοτέραις ἀφῆκεν ἐπὶ τὸν Πύρρον. ἐμπεσούσης δὲ τῇ κεφαλῇ κατὰ τοῦ κράνους, καὶ τῶν σφονδύλων πρὸς τὴν βάσιν τοῦ τραχήλου συντριβέντων, αἵ τ' ὄψεις συνεχύθησαν αὐτοῦ, καὶ προήκαντο τὰς ἡνίας αἱ χεῖρες. αὐτὸς δὲ κατενεχθεὶς παρὰ τὸν τοῦ Λικυμνίου σηκὸν ἔπεσεν, ὑπὸ τῶν πολλῶν ἀγνοούμενος. Ζώπυρος δέ τις τῶν παρ' Ἀντιγόνῳ στρατευομένων καὶ δύο ἢ τρεῖς ἕτεροι προσδραμόντες καὶ κατανοήσαντες, εἴς τινα θυρῶνα παρείλκυσαν αὐτόν, ἀρχόμενον ἐκ τῆς πληγῆς ἀναφέρεσθαι.

Le premier enseignement du texte est que les femmes restèrent pour partie spectatrices du combat. Ce fut la crainte de l'une d'elles pour la vie de son fils, combattant sous ses yeux, qui la poussa à agir. Elle ne fut certainement pas la seule dans Argos ce jour-là[2618], mais le détail pousse à la prudence : la participation des femmes au combat, même en temps de siège et lors de l'irruption de l'ennemi dans la ville, n'était pas acquise[2619].

Ce passage de Plutarque offre également une perspective fort rare d'un combat, « au ras du sol ». On tient là un bel exemple de l'historiographie locale des conflits que méprisait Polybe et qui dépeignait avec force détails les actions guerrières[2620]. Les précisions sur le lieu où serait tombé Pyrrhos et le déroulé de son dernier combat laissent penser que les Argiens entretinrent la mémoire de cette action. Sans doute est-il impossible de savoir si cette histoire recoupe exactement l'événement, ou s'ils lui donnèrent quelques formes. Quoi qu'il en soit, l'important est que l'histoire était crédible, et que Plutarque put réaliser avec la matière disponible un récit

[2618] P. Lévêque, *Pyrrhos*, Paris, 1957, p. 625, remarque que le récit de Polyen, VIII, 68, présentant la participation d'un grand nombre de femmes argiennes au combat, avec les mêmes projectiles que celle qui protégea son fils, a des chances d'être une simple généralisation née « de l'histoire de la tuile meurtrière du roi ».

[2619] Philon de Byzance, 93, 31, recommande que tous participent aux combats, femmes comprises. Il présente toutefois une vision quelque peu extrême de la défense et inclue même les enfants parmi les combattants ! On ne certes saurait qualifier de telles mesures de pures inventions. Mais le reste de la documentation montre qu'elles se confrontaient à bien des réticences et que tous n'en faisaient pas usage, même dans des situations dramatiques. Au siège d'Abydos en 200, les femmes furent tenues éloignées des combats : Polybe, XVI, 30, 2.

[2620] Sur les sources traitant de l'attaque contre Argos : P. Lévêque, *Pyrrhos*, Paris, 1957, p. 613-615, 622-624 qui suppose l'utilisation des récits de Hiéronymos et de Phylarque. Le premier a pu s'appuyer sur les témoignages des Argiens qui participèrent aux combats, le second sur la version transmise aux générations suivantes. Pausanias, I, 13, 8, indique qu'un certain Lykéas avait mis en vers une tradition locale qui faisait intervenir Déméter déguisée en vieille femme.

mouvementé d'un combat de rue. On était très proche. Les Argiens et leurs alliés suivaient de près les Épirotes en retraite et le roi tenta, certainement avec des cavaliers de sa garde, une contre-attaque pour faire reculer les poursuivants. Une charge de cavalerie était toujours un moyen efficace pour forcer le repli de l'adversaire. Mais, dans une ruelle étroite, les cavaliers n'avaient pas l'espace nécessaire. Aussi leur avancée sans élan n'impressionna pas les Argiens et l'un d'eux porta un coup de lance au roi. L'affrontement était confus : si les deux camps se trouvaient bien séparés, il n'était pas un combat rangé, où chacun veillait à tenir tant bien que mal sa place. Du côté des défenseurs, on avait de l'espace, et trois hommes purent se rassembler et courir vers le roi alors que l'on combattait encore autour d'eux. Ils purent encore l'extraire du lieu de sa chute et le traîner jusqu'à l'entrée d'un bâtiment, pour le mettre à mort[2621]. Tout cela dans une rue étriquée d'Argos.

Ce genre de combats chaotiques illustre le caractère extrême que pouvait prendre la guerre de siège et, plus précisément, les assauts faits sur les villes. Pour ceux qui y prenaient part, ils imposaient des efforts continus, forçaient des combats frontaux fréquents, à distance comme de près. En enfermant les affrontements dans des espaces réduits, sur des courtines ou dans des rues, ils donnaient à voir des violences toutes particulières. On comprend dès lors aisément que de nombreuses places venaient vite à composition devant une telle menace. Les défenseurs faisaient signe de soumission et endossaient le costume du suppliant. Le procédé nourrissait un cérémonial de la reddition, étudié par Th. Boulay[2622]. Le vainqueur avait souvent intérêt à négocier, afin d'abréger la durée et le coût de l'affaire[2623]. On pense aux négociations qui amenèrent la capitulation de Théangéla et le passage de l'officier mercenaire Aristodèmos au service du dynaste Eupolémos, fils de Pôtalos[2624]. En 219, la garnison étolienne d'Ambrakos, de 500 hommes, put se rendre aux Macédoniens et quitter la place[2625]. Sa résistance avait permis aux Étoliens de lancer un raid en profondeur en Macédoine, et les assiégeants souhaitaient achever le siège au plus vite. L'importance militaire des redditions négociées ne doit cependant pas faire oublier que si la reddition tardait et que la place était prise d'assaut, l'ensemble des hommes et des biens capturés étaient à la merci du vainqueur[2626] qui avait alors, de bonne guerre, l'option du massacre de masse[2627]. On se fondait sur « le principe du *kratos*, de la

[2621] Sur la blessure de Pyrrhos : É. Samama, *La médecine de guerre en Grèce ancienne*, Turnhout, 2017, p. 151-152. Sur le récit de sa mort voir *infra* VI.1. « La 'chasse' ».
[2622] Étudié par Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 253-254.
[2623] Les redditions négociées étaient une pratique courante dans le Levant des XIe-XIIe siècles et permettaient d'écourter les sièges : I. Wilson, « By the Sword or by an Oath : Siege Warfare in the Latin East, 1097-1131 », dans G. Theotokis et A. Yıldız (éd.), *A Military History of the Mediterranean Sea*, Leyde, 2018, p. 239-244.
[2624] L. Robert, *Collection Froehner. Inscriptions grecques*, Paris, 1936, n° 52, p. 69-73.
[2625] Polybe, IV, 63, 3.
[2626] Xénophon, *Cyropédie*, VII, 5, 73 ; Aristote, *Politique*, I, 6, 1255a, 6-8 ; Polybe, V, 11, 3.
[2627] Du massacre des hommes et de l'asservissement des femmes et des enfants : H. van Wees, « Defeat and Destruction : The ethics of ancient Greek warfare », dans M. Linder et S. Tausend (éd.), *„Böser Krieg". Exzessive Gewalt in der antiken Kriegsführung und Strategien zu deren Vermeidung*, Graz, 2011, p. 92-98. Aussi

domination, de la supériorité acquise dans la violence du combat »[2628]. Les différentes temporalités d'un siège avaient une grande importance : le temps de l'investissement et des combats contre les travaux de l'assiégeant n'était pas celui de l'assaut. Les défenseurs ne devaient pas manquer l'occasion de négocier. Dans le même temps, à se rendre trop vite, on risquait le mépris et le déshonneur. En 208, Philippe V reprocha à la cité d'Oponte d'avoir négocié trop rapidement sa reddition avec Attale, ce qui l'empêcha de surprendre la force pergaménienne[2629]. Pour lui, la cité avait encore la capacité de tenir, et devait tenir[2630]. En somme, les relations entre vainqueurs et vaincus s'inscrivaient dans des rapports de force[2631], selon un « principe de puissance » qui évoluait avec la situation militaire[2632] et qui servirait plus tard de fondements pour les critiques et les jugements portés sur le courage, la lâcheté, l'habileté ou l'incompétence des uns et des autres.

Aussi, lorsque les actions défensives avaient échoué et que l'assaut menaçait, nombre de cités assiégées, en particulier lorsque l'attaque était menée par une puissante armée royale, venaient à composition. Dans le même temps, la violence et les incertitudes des assauts expliquent également pourquoi la ruse restait pour les assiégeants une arme très appréciée. Du point de vue des expériences combattantes comme de leurs suites[2633], l'assaut de vive force contre une place était une épreuve paroxystique. Comme, en tout lieu, les combats frontaux au corps à corps.

I. Pimouguet-Pédarros, « Guerres, normes et transgressions dans le monde grec », dans N. Barrandon et I. Pimouguet-Pédarros (dir.), *La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours*, Rennes, 2021, p. 67-69. Sur les destructions de villes, voir notamment L. Robert, « F. G. Maier, Griechische Mauerbauinschriften », *Gnomon* 42, 1970, p. 597-598. Aristote datait le premier ἀνδραποδισμός (dépeuplement d'une cité) avec l'expédition de Clisthène de Sicyone contre Pellène : B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri* X, Londres 1914, p. 104, *Chrestomathie*, col. III, l. 2-12. On se doute que le phénomène était plus ancien.

[2628] P. Payen, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 2012, p. 96.

[2629] Tite-Live, XXVIII, 7, 4-9.

[2630] Tite-Live, XXVIII, 7, 9.

[2631] On songe à la réplique que prête Thucydide, V, 89, aux Athéniens dans leur dialogue avec les Méliens : « face à des gens qui savent que, pour ce qui relève de l'ordre du juste, il fait l'objet d'un jugement dans les discours humains par suite d'une égale nécessité, mais que, pour ce qui relève de l'ordre du possible, les supérieurs agissent et les faibles suivent », ἐπισταμένους πρὸς εἰδότας ὅτι δίκαια μὲν ἐν τῷ ἀνθρωπείῳ λόγῳ ἀπὸ τῆς ἴσης ἀνάγκης κρίνεται, δυνατὰ δὲ οἱ προύχοντες πράσσουσι καὶ οἱ ἀσθενεῖς ξυγχωροῦσιν (traduction P. Ponchon, « Thucydide, Héraclite et l'archéologie du réalisme politique », *DHA* 45, 2019, p. 130. Commentaires p. 130-131, en particulier p. 130 : « le domaine du juste est alors circonscrit à un cas particulier : celui où la nécessité est égale, c'est-à-dire où la différence de puissance n'est pas suffisante pour que l'un impose son pouvoir sur l'autre »).

[2632] P. Ponchon, « Thucydide, Héraclite », *loc. cit.*, p. 115.

[2633] I. Pimouguet-Pédarros, « Guerre de siège, paroxysme », *loc. cit.*, p. 137-156. Relevons aussi les ressentis particuliers que cette forme de guerre, qui se déployait parfois au cœur de la cité, devait susciter. Comme dans la guerre urbaine contemporaine, qui « se charge d'affects d'une rare puissance en fonction de la charge symbolique de la cité elle-même, de celle de ses différents quartiers, bâtiments, monuments, en fonction aussi de la présence sur place de ses habitants » (S. Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, 2008, p. 250).

V.3. L'*ôthismos* des Modernes

Si l'analyse des dynamiques combattantes a révélé que les combats frontaux au corps à corps étaient rares, il n'en reste pas moins qu'ils représentent près d'un quart des affrontements hoplitiques recensés à l'époque classique, sans doute légèrement plus dans les rencontres entre phalanges macédoniennes des IIIe et IIe siècles[2634]. Ils ne tenaient pas du mythe mais étaient simplement bien moins courants qu'on ne l'a souvent admis.

Ce constat a des conséquences importantes pour le célèbre débat sur l'*ôthismos*[2635], interprété par ses défenseurs comme un violent « concours de poussée » entre deux phalanges, une phase tactique singulière[2636]. Lors de l'abordage frontal, il aurait été d'usage pour les hoplites des rangs arrières de pousser leurs prédécesseurs pour créer des brèches dans la formation adverse[2637]. Les deux camps finissant par adopter un comportement mimétique, l'*ôthismos* serait comparable à une sorte de mêlée de rugby[2638]. Si les réflexions se sont concentrées sur les textes classiques, on fait souvent intervenir dans le débat des textes de l'époque hellénistique[2639], et B. Burliga a avancé que l'*ôthismos* était une réalité commune aux deux périodes[2640]. Ce moment tactique rendrait le combat hoplitique unique en son genre et l'incarnerait aux yeux des Grecs[2641]. Cette interprétation pose d'ores et déjà une difficulté majeure : si un tel *ôthismos* a existé, il ne pourrait qu'avoir été un événement rare. Pour advenir, il fallait que les deux phalanges se soient rencontrées. Or cet abordage n'était ni systématique, ni même fréquent. L'*ôthismos* ne pouvait pas former le socle commun de l'expérience combattante des hoplites. Pour autant, il convient d'accorder de l'attention aux abordages frontaux. Force est donc de s'arrêter sur la notion d'*ôthismos*. Encore faut-il commencer par

---

[2634] Voir *supra* IV.1. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque classique » et IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».

[2635] Voir la synthèse bibliographique et le résumé des positions de chacun proposés par A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 188.

[2636] Déjà J. Kromayer, *Heerwesen und Kriegführung der Griechen und Römer*, Munich, 1928, p. 85.

[2637] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 28 : « *the push, or* othismos*, as ranks to the rear put their bodies in the hollows of their shields and forced those ahead constantly onward. Some recent scholarship have branded this image of a mass thrusting contest as ridiculous and absurd. Yet careful compilation of ancient descriptions of Greek warfare makes it certain beyond a doubt that this was precisely what happened in hoplite battle ; it soon degenerated into an enormous contest of pressure* ».

[2638] Sur l'histoire de cette comparaison : P. Krentz, « Hoplite Hell : How Hoplites Fought », dans D. Kagan et G. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 144-146.

[2639] V. D. Hanson, *The Western Way of War*, p. 175, a utilisé le passage de Polybe sur le fonctionnement de la phalange macédonienne pour décrire l'*ôthismos* de l'époque classique. Plusieurs chercheurs ont fait remarquer que les différences entre les formations hoplitiques traditionnelles et macédonienne rendaient difficile un tel rapprochement : ainsi J. P. Franz, *Krieger, Bauern, Bürger. Untersuchungen zu den Hopliten der archaischen und klassischen Zeit*, Francfort, 2002, p. 300.

[2640] B. Burliga, « Asclepiodotus' τοῖς γε σώμασιν ἐπιβρίθοντες (Tactica 5.2) and Polybius' τῷ τοῦ σώματος βάρει (18.30.1-4) », dans Ph. Rance et N. V. Sekunda (éd.), *Greek Taktika : Ancient Military Writing and its Heritage. Proceedings of the International Conference on Greek Taktika held at the University of Torun, 7-11 April 2005*, Gdansk, 2017, p. 123-134.

[2641] R. D. Luginbill, « Othismos : The Importance of Mass-Shove in Hoplite Warfare », *Phoenix* 48, 1994, p. 61.

opérer un tri dans nos sources. En effet, on a tendance à prendre en compte dans la discussion l'ensemble des textes laissant apparaître le substantif ὠθισμός ou le verbe ὠθέω. Comme si avec les mots s'entrechoquaient les hommes. Cependant, ce choix fait entrer dans le débat des passages qui devraient en être écartés.

Tout commence avec Hérodote[2642]. Il décrit en ces termes la lutte qui opposa Perses et Spartiates pour le corps de Léonidas aux Thermopyles : « il se produisit entre Perses et Lacédémoniens une violente mêlée ; les Grecs, grâce à leur valeur, finirent par retirer ce corps, et, à quatre reprises mirent leurs adversaires en déroute », καὶ ὑπὲρ τοῦ νεκροῦ τοῦ Λεωνίδεω Περσέων τε καὶ Λακεδαιμονίων ὠθισμὸς ἐγίνετο πολλός, ἐς ὃ τοῦτόν τε ἀρετῇ οἱ Ἕλληνες ὑπεξείρυσαν καὶ ἐτρέψαντο τοὺς ἐναντίους τετράκις[2643]. Le terme *ôthismos* désignerait-il ici autre chose qu'une lutte violente ? Il est imprudent d'imaginer qu'il renvoie à une phase tactique particulière, ou encore à une poussée continue : les Perses auraient fui par quatre fois le combat. Un autre extrait pourrait être plus probant : ainsi, à Platées, « on combattit d'abord autour du rempart de boucliers ; quand il fut renversé, la bataille se livra, violente, auprès du temple de Déméter et dura un long temps jusqu'à ce qu'on en vînt à l'*ôthismos* », ἐγίνετο δὲ πρῶτον περὶ τὰ γέρρα μάχη. ὡς δὲ ταῦτα ἐπεπτώκεε, ἤδη ἐγίνετο ἡ μάχη ἰσχυρὴ παρ᾽ αὐτὸ τὸ Δημήτριον καὶ χρόνον ἐπὶ πολλόν, ἐς ὃ ἀπίκοντο ἐς ὠθισμόν[2644]. La suite du passage indique cependant que les Perses tentèrent à ce moment de se jeter de manière désordonnée « un par un, dix par dix », κατ᾽ ἕνα καὶ δέκα, pour briser la formation lacédémonienne. Il ne s'agit pas d'une véritable lutte de poussée entre deux masses mais d'un combat bien plus désordonné[2645], fait d'assauts successifs. Dans les deux textes d'Hérodote, le substantif semble évoquer un dur affrontement livré de près, sans renvoyer spécifiquement à un « *shoving contest* ». Ne pourrait-on considérer que la description de Platées indique seulement qu'une fois la palissade de *gerra* abattue[2646], « on en vînt au corps à corps » ?

L'étude de plusieurs passages de Thucydide et de Xénophon contredit également la position « orthodoxe » sur l'emploi du substantif et du verbe[2647]. Selon le premier auteur, à Mantinée, les « Mille » argiens se jetèrent dans la brèche ouverte par la ligne lacédémonienne et « ayant encerclés (les Lacédémoniens), ils les mirent en fuite et les repoussèrent jusqu'aux

[2642] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 68, fait remonter l'*ôthismos* aux origines de l'hoplite en associant la forme de l'*aspis* à cette pratique. J. P. Franz, *Krieger, Bauern, Bürger*, *op. cit.*, p. 308 a rappelé que les sources de l'époque archaïque étaient trop imprécises pour permettre toute conclusion.
[2643] Hérodote, VII, 225, traduction Ph.-E. Legrand.
[2644] Hérodote, IX, 62, traduction Ph.-E. Legrand, légèrement modifiée.
[2645] Comme l'a bien vu A. K. Goldsworthy, « The *Othismos*, Myths and Heresies : The Nature of Hoplite Battle », *War in History* 4, 1997, p. 18-19.
[2646] Pour les sources et un commentaire récent sur cette pratique : M. B. Charles, « Herodotus, Body Armour and Achaemenid Infantry », *Historia* 61, 2012, p. 260-261 et note 15.
[2647] Pour les passages de Xénophon, *Helléniques*, VII, , 31 et *Mémorables*, III, 1, 8, voir Th. Lucas, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 121.

bagages », κυκλωσάμενοι ἔτρεψαν καὶ ἐξέωσαν ἐς τὰς ἁμάξας[2648]. On ne peut croire qu'ἐξωθέω désigne ici l'*ôthismos* des Modernes. Ce n'est pas un hasard si Thucydide associe ce verbe à τρέπω : les Lacédémoniens placés en cette partie de la ligne s'enfuirent face à la menace de l'encerclement et les fuyards furent donc « repoussés » vers les bagages. À Milet, en 412, « les Athéniens vainquirent d'abord les Péloponnésiens puis poussèrent les Barbares et le reste de la masse, mais n'en vinrent pas aux mains avec les Milésiens », Ἀθηναῖοι δὲ τούς τε Πελοποννησίους πρώτους νικήσαντες καὶ τοὺς βαρβάρους καὶ τὸν ἄλλον ὄχλον ὠσάμενοι, τοῖς Μιλησίοις οὐ ξυμμείξαντες[2649]. Dans ce passage, il est possible qu'ὠθέω évite simplement la répétition de νικάω, ou qu'il indique qu'il y eût un combat frontal contre les « Barbares ». La fin reste semblable : « vaincus » comme « poussés » fuient devant les Athéniens. À Leuctres, il n'est pas nécessaire d'imaginer un « *ôthismos* »[2650] : après le contact entre le Bataillon sacré et les Spartiates, le combat fut statique. Kléônymos aurait ainsi pu chuter et se relever par trois fois avant d'être tué[2651]. Ce ne fut qu'après la mort du roi que « les autres (Spartiates), repoussés par la foule (des Thébains), reculèrent », οἵ τε ἄλλοι ὑπὸ τοῦ ὄχλου ὠθούμενοι ἀνεχώρουν[2652]. En cette circonstance, la mort des hommes du premier rang et la peur provoquée par ce spectacle engendrèrent le recul des autres[2653], non une poussée massive[2654]. Notons l'association des verbes ὠθέω et ἀναχωρέω : les actions qu'ils désignent sont liées. Xénophon ne dit pas que les Thébains commencèrent un *ôthismos*, mais que les Spartiates furent repoussés et cédèrent du terrain. Diodore décrit bien ce moment, sans sentir le besoin d'utiliser ὠθέω : « le recul amena, d'abord, la dislocation de leurs rangs ; à la fin, avec le nombre des tués et la mort du chef qui les commandait, la déroute devint générale », τὸ μὲν πρῶτον ἀναχωροῦντες τὴν τάξιν οὐ διέλυον, τὸ δὲ τελευταῖον πολλῶν ἀναιρουμένων, τοῦ δὲ παραγγέλλοντος ἡγεμόνος τετελευτηκότος, ἐγένετο παντελὴς τροπὴ τοῦ στρατοπέδου[2655]. De la même manière, Xénophon organise selon un ordre précis sa description du combat livré à Olympie en 364[2656] : les Éléens firent tourner le dos aux Arcadiens puis mirent en déroute les Argiens arrivés au

[2648] Thucydide, V, 72, 3.
[2649] Thucydide VIII, 25, 4.
[2650] *Contra* J.-P. Franz, *Krieger, Bauern, Bürger. Untersuchungen zu den Hopliten der archaischen und klassischen Zeit*, Francfort, 2002, p. 301.
[2651] Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 33 et Plutarque, *Vie d'Agésilas*, 28, 8. Ce fait a posé un problème à V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 226, qui n'imagine pas cela possible dans un *ôthismos*. Le texte ne montrerait-il pas simplement qu'il n'y avait pas, du moins dans la représentation que l'on se faisait de l'événement, et surtout dans le témoignage recueillis par Xénophon, la poussée collective imaginée par les Modernes ?
[2652] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 14.
[2653] J. P. Franz, *Krieger, Bauern, Bürger. Untersuchungen zu den Hopliten der archaischen und klassischen Zeit,* Francfort, 2002, p. 306-307. Les Spartiates survivants auraient pu produire un témoignage proche de celui de G. de Chevalier, *Discours de la vaillance*, Paris, 1598, p. 22 : « à la vérité c'est une terrible et effroyable image que celle de la mort ».
[2654] Au moins dans l'esprit des auteurs. D'où la nécessité pour Épaminondas de demander à ses hommes « encore un pas » pour mettre définitivement en fuite leurs adversaires : Polyen, *Stratagèmes*, II, 3, 4.
[2655] Diodore, XV, 56, 2, traduction C. Vial.
[2656] Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 30-31. On peut aussi relever que les premières pertes éléennes furent causées par des projectiles pendant la phase de poursuite.

secours et, dans un troisième temps seulement « poursuivirent », κατεδίωξαν, puis « repoussèrent », ἐώθουν, tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin[2657].

En définitive, quels textes restent-ils ? D'abord, l'indication qu'à Solygéia, les Athéniens et les Karystiens de l'aile droite « reçurent (la charge) des Corinthiens et les repoussèrent difficilement », ἐδέξαντό τε τοὺς Κορινθίους καὶ ἐώσαντο μόλις[2658]. Ensuite, la description de Thucydide du combat que livrèrent les Thébains à Délion : « (l'aile droite) dominait les Athéniens et, après les avoir bousculés, les serrait tout d'abord pied à pied », ἐκράτει τῶν Ἀθηναίων, καὶ ὠσάμενοι κατὰ βραχὺ τὸ πρῶτον ἐπηκολούθουν[2659]. Aussi, celle du premier affrontement terrestre de l'expédition de Sicile : les Argiens, « poussant », ὠσαμένων, l'aile gauche des Syracusains, la rompirent et la mirent en déroute[2660]. Enfin, le combat du Pirée en 403 lors duquel des Athéniens furent « poussés » (ἐξεώσθησαν) dans des marais tandis que leur phalange se dispersait[2661]. De ces quelques textes se dégage déjà un point important. Dans tous les cas, on ne voit jamais de concours de poussée entre deux camps, mais simplement l'un qui parvint à « pousser » l'autre.

E. L. Wheeler a tenté d'ajouter à la réflexion sur le sujet deux références métaphoriques qui appuieraient l'idée que l'*ôthismos* n'était pas qu'un mythe[2662]. Il souligne qu'Aristophane fait dire aux vétérans de Marathon dans *Les guêpes* : « nous avons poussé (nos ennemis) avec l'aide des dieux jusqu'au soir », ἐωσάμεσθα ξὺν θεοῖς πρὸς ἑσπέραν[2663], et qu'Hérodote décrit le débat qui se serait tenu avant la bataille de Salamine comme un *ôthismos*[2664]. Il y a là un risque d'argumentation circulaire : on suppose que Thucydide utilise le substantif ὠθισμός dans sa description de Délion pour renvoyer à une pratique guerrière particulière. Pour évaluer la fréquence de celle-ci, on rassemble toutes les apparitions d'ὠθισμός et du verbe ὠθέω dans un contexte de combat, sans tenir compte des spécificités de chaque événement et des contextes d'emploi des termes. Puis on conjecture que l'association du substantif et du verbe dans la littérature à une lutte opiniâtre ferait écho à la poussée physique de l'*ôthismos*. Ce dernier parallèle vient en retour confirmer la première hypothèse. Mais si l'on traduisait l'*ôthismos*

[2657] On peut noter qu'encore au Ier siècle de notre ère, Flavius Josèphe utilise le verbe ὠθέω pour signifier l'action de repousser un adversaire déjà en fuite : *Guerre des Juifs*, V, 81 ; ou le recul progressif d'un groupe dans un combat acharné, « pied à pied », ὑπὸ πόδα : *Guerre des Juifs*, V, 94-95.
[2658] Thucydide, IV, 43, 3. On notera que dans la phrase suivante, les Corinthiens se sont repliés jusqu'à un mur depuis lequel ils lancent des pierres contre les Athéniens. Ici encore, ὠθέω semble synonyme de νικάω.
[2659] Thucydide IV, 96, 4, traduction de J. de Romilly. Et la description précédente du choc comme « une presse de boucliers », ὠθισμὸς ἀσπίδων (Thucydide, IV, 96, 2). Sur ce passage : Th. Lucas, *L'organisation militaire, op. cit*., p. 122.
[2660] Thucydide, VI, 70, 2.
[2661] Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 34.
[2662] E. L. Wheeler, « Land Battles », p. 211.
[2663] Aristophane, *Les guêpes*, 1085. Notons qu'Hérodote n'utilise ni le verbe ni le substantif dans son récit.
[2664] Hérodote, VIII, 78.

d'Hérodote par des termes aussi lâches que « mêlée » ou « presse », ou le verbe d'Aristophane par « repousser », leurs textes resteraient parfaitement compréhensibles.

Enfin, on a défendu la notion d'*ôthismos* en comprenant d'une certaine manière le terme πλῆθος, que l'on peut traduire par « masse » ou « nombre »[2665]. W. K. Pritchett a fait remarquer qu'à Kromnos, en 365, les Spartiates furent incapables de tenir face au πλῆθος des Arcadiens[2666]. Il pense pouvoir traduire ce terme par « *weight* », car Xénophon indique que les Arcadiens étaient en infériorité numérique dans ce combat. Le passage, pris dans son ensemble, pousse à conclusion plus prudente : « quand ils furent près les uns des autres, les gens d'Archidamos en colonne, puisqu'ils arrivaient par la route, les Arcadiens en formation serrée et bouclier contre bouclier, alors les Lacédémoniens ne purent résister à la masse des Arcadiens », ὡς δ᾽ ἐπλησίασαν ἀλλήλοις, οἱ μὲν σὺν τῷ Ἀρχιδάμῳ κατὰ κέρας, ἅτε καθ᾽ ὁδὸν πορευόμενοι, οἱ δ᾽ Ἀρκάδες ἀθρόοι συνασπιδοῦντες, ἐν τούτῳ οὐκέτι ἐδύναντο οἱ Λακεδαιμόνιοι ἀντέχειν τῷ τῶν Ἀρκάδων πλήθει[2667]. La colonne d'Archidamos était disposée sur uniquement deux files[2668]. Les Arcadiens tombèrent sur la tête de la colonne alors qu'ils étaient massés et donc localement bien plus nombreux que les Spartiates. Ces derniers furent contraints d'abandonner rapidement le combat et trente des leurs sur le terrain. En cette circonstance, ils cédèrent au moins autant face au nombre que face au « poids » de leurs ennemis. Les quelques autres occurrences de πλῆθος n'apportent guère plus de certitudes[2669].

En résumé, le faisceau d'hypothèses qui a donné naissance au concept moderne de l'*ôthismos* paraît fort incertain : le substantif et le verbe pouvaient être employés dans des contextes variés et exprimer des réalités fort différentes, tantôt une lutte violente au corps à corps, tantôt le simple fait de pousser des fuyards. On les retrouve d'ailleurs en contexte non hoplitique : Thucydide emploie le verbe ὠθέω pour désigner la tentative des troupes légères athéniennes à Sphactérie de déloger les Lacédémoniens de leur dernier retranchement[2670]. Il serait fort imprudent de tirer d'un corpus aussi disparate l'indication qu'il existait un moment tactique que les Grecs appelaient ὠθισμός. Dans bien des cas, les deux termes tiennent du phrasé militaire, du « discours opérationnel » qu'A. Joxe définit comme « le langage dynamique et

[2665] Chez Homère, *Iliade*, XV, 295 et 305, et Hérodote, I, 82, le terme désigne le gros de l'armée qui se distingue des champions : M. Detienne, « La phalange : problèmes et controverses », dans J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968, p. 183.
[2666] W. K. Pritchett, *The Greek State at War*, IV, p. 67.
[2667] Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 23, traduction J. Hatzfeld.
[2668] Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 22.
[2669] Rassemblées par V. D. Hanson *The Western Way*, p. 172. Il faut exclure de cette liste Pausanias, IV, 7, 7-8 : πλῆθος ne s'applique pas ici à un combat hoplitique mais à un affrontement de cavalerie. Aussi Pausanias, IV, 7, 13, passage qui n'existe pas. L'auteur songe probablement à Pausanias, IV, 8, 3, mais πλῆθος renvoie ici à la supériorité numérique des Lacédémoniens et de leurs alliés. Thucydide, IV, 35, 3 ne correspond pas à un contexte hoplitique.
[2670] Thucydide, IV, 35, 3.

dialectique des mouvements des armes et des hommes vers l'avant »[2671]. On retrouve des procédés comparables dans les textes latins : Tite-Live indique, à propos d'un combat livré en 176 contre les Ligures, que deux corps se lancèrent à l'assaut des hauteurs tenus par l'ennemi. L'un parvint à progresser tandis que « les ennemis repoussèrent l'autre », *alteram hostes cum propulissent* ; et le consul de devoir rattraper à cheval le corps qui avait « plié », *inclinatam*, pour ramener les fuyards au combat[2672]. Le verbe *propello*, de même que bien souvent le verbe ὠθέω en grec, résume l'action : il n'indique pas ici le fait de forcer l'ennemi à se retirer en bon ordre mais bien de le déconfire. Ces termes participaient couramment de la description des remous des combats, permettant d'indiquer qu'un camp repoussait l'autre sur une certaine distance ou le poussait à la fuite[2673]. En somme, une simple convention littéraire[2674], venue pour les Grecs de l'épopée : les Achéens, acculés près de leurs navires, « poussèrent », ὦσαν, avec lances et épées Hector au loin[2675].

Mais la réflexion ne peut s'arrêter là. Il reste en effet à prendre en compte un autre point régulièrement mobilisé dans le débat : la profondeur des formations hoplitiques.

Dans la première moitié du IVe siècle, ces dernières avaient coutume d'adapter leur profondeur selon les habitudes des communautés et les circonstances. R. Konijnendijk a bien montré qu'elle était une variable qui ne souffrait à l'époque classique aucune règle fixe, sinon qu'une profondeur supérieure à huit hommes était fréquemment jugée nécessaire[2676]. À cette période, aucun texte n'indique explicitement que la profondeur était un moyen d'ajouter du poids et de la puissance physique[2677]. Au contraire, elle était prioritairement pensée selon une logique défensive[2678]. Elle permettait avant tout de fiabiliser le comportement du groupe en lui donnant (théoriquement) la force de tenir face à une charge[2679] : une ligne mince risquait de se disperser facilement car l'apparition du moindre vide dans la formation pouvait avoir un effet

[2671] A. Joxe, « Vocabulaire des armes, phrasé militaire, langages stratégiques », *Mots. Les langages du politique* 51, 1997, p. 9.
[2672] Tite-Live, XLI, 18, 11.
[2673] Ils avaient encore ce sens dans les traités tactiques byzantins : ainsi Maurice, *Strategikon*, III, 11, 1-2 ; XII, 7, 9. S'ils ont certes pu, à l'occasion, renvoyer à des bousculades provoquées par des paniques ou des concentrations d'hommes dans des espaces étroits (Appien, *La Guerre de Mithridate*, LXXI, 301), ce n'était pas leur usage premier en contexte militaire.
[2674] Sur cet usage métaphorique : Th. Lucas, *L'organisation militaire, op. cit*., p. 116. Il est encore bien visible dans les écrits de Plutarque : on voit ainsi, dans la *Vie d'Aratos*, 37, 1, les *psiloi* achéens « poussant », ὠσαμένων, les Spartiates dans leurs retranchements devant Mégalopolis, en 227.
[2675] Homère, *Iliade*, XIII, 147-148.
[2676] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 129-130.
[2677] V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 172-174, comprend en ce sens les allusions au « poids » (βάρος) des formations. Mais, la plupart du temps, le terme sert simplement à distinguer troupes « lourdes » et « légères », et tient d'abord de la classification militaire : voir *supra* II.3. « Les champions de la ruse ». Ces textes ne sont d'aucun intérêt pour la restitution des combats au corps à corps.
[2678] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 133-134.
[2679] A. K. Goldsworthy, « The *Othismos*, Myths and Heresies », *loc. cit*., p. 13-14 et 23.

dévastateur sur la confiance et la volonté des hommes[2680] ; les combattants devaient se sentir soutenus. Or, l'effet de masse donnait confiance[2681]. Et ce n'était pas seulement les lignes sur deux ou trois rangs qui pouvaient être perçues comme fines : en 373, les Lacédémoniens alignés devant Corcyre purent ainsi juger que leur phalange de huit boucliers de profondeur était trop fragile[2682]. Les débats animés qui précédèrent la bataille de Némée (394) eurent également pour objet la profondeur des contingents des différentes cités[2683]. Du côté des Béotiens et de leurs alliés, tous pensaient prioritairement à leur sécurité et souhaitaient donner à leur groupe la plus grande profondeur possible, au détriment de la longueur de la phalange qui risquait d'être tournée. Les coalisés réussirent à s'accorder sur une profondeur commune de seize hommes. Mais les Béotiens, au moment de l'avancée, se massèrent sur une grande profondeur et forcèrent leurs alliés à s'adapter à leur mouvement[2684]. Les Athéniens, en bout de ligne, ne purent que suivre et présentèrent leur flanc au crochet des Spartiates[2685]. Ces derniers, lorsque la phalange athénienne s'effondra, purent rabattre et massacrer leurs opposants. En résumé, la décision unilatérale des Béotiens d'augmenter la profondeur de leur formation entraîna la mort de nombreux citoyens athéniens de l'autre côté de la ligne. On comprend alors mieux l'importance des discussions sur la profondeur dans les conseils de guerre à la fin du Ve et au début du IVe siècle. Il en allait de la sécurité de chaque contingent comme de celle de la phalange entière[2686] ; il fallait trouver le compromis le moins mauvais. S'il est très probable que cet usage n'ait pas partout périclité à l'époque hellénistique, Polybe et les traités des tacticiens montrent qu'une norme finit par être établie dans certaines armées. Les expériences malheureuses du IVe siècle expliquent sans doute que la profondeur des phalanges macédoniennes, en ordre compact, se fixa à seize hommes. Cette formule tactique s'était nourrie des observations, des désastres et des tentatives des générations précédentes[2687].

[2680] Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 10.

[2681] Les hommes placés dans la profondeur, en plus d'être tous des chasseurs potentiels, une fois la déroute ennemie consommée, pouvaient aussi concrètement soutenir leurs camarades du front lors d'une lutte arrêtée, par exemple en mettant à l'abri les blessés. Voir Th. Lucas, *L'organisation militaire, op. cit*., p. 118 : les Spartiates purent ainsi évacuer Cléombrotos au cœur de l'action (Xénophon, *Helléniques*, VI, 1, 13). Le cas d'Épaminondas semble moins révélateur, car il tomba durant l'effondrement lacédémonien (Plutarque, *Vie d'Agésilas*, XXXV, 1) ; les rangs s'étaient ouverts. Ce potentiel soutien n'était en tout cas pas un détail pour les hommes des premiers rangs ; on peut rappeler à titre de parallèle l'effet désastreux de l'abandon des blessés sur la détermination des combattants français lors des combats de Charleroi, en 1914 : D. Baldin et E. Saint-Fuscien, *Charleroi, 21-23 août 1914*, Paris, 2012, p. 119-120.

[2682] Xénophon, *Helléniques*, VI, 2, 21.

[2683] Xénophon, *Helléniques*, IV, 2, 13.

[2684] Xénophon, *Helléniques*, IV, 2, 18.

[2685] Xénophon, *Helléniques*, IV, 2, 18 et 21.

[2686] Sur l'importance de donner une longueur importante à la phalange : F. Echeverría, « '*Takikè technè*'. The Neglected Element in Classical 'Hoplite' Battles », *AncSoc* 41, 2011, p. 56-57.

[2687] Car elle ne différait pas dans son principe de la phalange hoplitique classique. H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte* I, Berlin, 1920, p. 171-172, exprimait l'opinion que les formations macédoniennes représentaient un recul tactique, car plus difficiles à manœuvrer et moins aptes pour le corps à corps que les phalanges classiques. Cette interprétation ne prenait pas en compte le fait que ces dernières

Il est néanmoins indéniable que l'on pensa aussi la profondeur comme une arme offensive dont l'effet mécanique aurait participé au choc physique. Plus intéressant encore, ce problème fit l'objet de discussions, dont nous avons pour la première fois la trace dans la *Cyropédie* de Xénophon. L'auteur y représente un combat entre une formation profonde de cent hommes et une autre de deux rangs[2688]. La première repousse la seconde mais celle-ci, composée d'hommes vaillants et sélectionnés, ne recule que pied à pied, en combattant, jusqu'à ce que la massive colonne soit attaquée de flanc et finalement vaincue. Par ce petit exposé[2689], Xénophon veut montrer que la profondeur n'ajoute que peu à la puissance frontale, que l'attention doit être portée sur le recrutement des *lochagoi*, qui font le principal effort, et qu'une formation trop profonde expose ses flancs[2690]. Pour autant, le fait qu'il se prête à cet exercice de restitution révèle que l'on entre là, comme l'a bien vu Th. Lucas[2691], dans un milieu de débats. Ils semblent assez neufs et furent peut-être la conséquence de la mise par écrit des premiers traités tactiques et de leur diffusion[2692], comme des expérimentations du IVe siècle. Dans le laboratoire guerrier béotien, on vit ainsi se multiplier les essais de formations profondes entre la fin du Ve et le premier tiers du IVe siècle[2693]. Et ces expériences ne furent certainement pas sans influence sur les approches tactiques : on n'échappe guère à l'impression que Xénophon, dans sa fiction, rejoue la bataille de Leuctres. L'intérêt de la profondeur fut au cœur des discussions ; d'aucuns lui prêtaient des vertus offensives. Au vu de la caricature que se permet de faire Xénophon de leurs positions, on est en droit de penser qu'elles ne se fondaient pas encore sur des réflexions très élaborées.

En revanche, deux siècles plus tard, on trouve un témoignage fort important en faveur de la profondeur offensive, celui de Polybe. En vérité, il ne s'agit sans doute pas tant de son idée que de la doctrine tactique des Macédoniens de la fin du IIIe et du IIe siècle comme de ceux

étaient souvent peu fiables. Pour réduire leurs faiblesses, il fallait soit mettre sur pied des unités d'élite, solution choisie par plusieurs États grecs au début du IVe siècle, soit innover.

[2688] Xénophon, *Cyropédie*, VII, 1, 33-34.

[2689] Et les remarques qu'il prête à Cyrus, dans lesquels il donne en fait son avis sur la question : Xénophon, *Cyropédie*, VI, 3, 22-23 et VI, 4, 17.

[2690] Xénophon, se sert, il me semble, d'un autre procédé pour suggérer à son lecteur que telle doit être la voie à suivre. Il insiste (*Cyropédie*, VII, 1, 34) sur l'infériorité de l'armement perse pour le combat de près, faiblesse qui peut à elle seule expliquer le recul de la fine ligne perse face à la masse égyptienne. Il essaie donc de montrer que le recul, éclatant aux yeux de tous, de la ligne face à la colonne n'est pas la conséquence du « poids » supérieur des Égyptiens, conclusion à laquelle pourrait parvenir un observateur extérieur, mais le résultat d'une donnée technique. Il invite ainsi son lecteur à repenser les précédents qui devaient naturellement venir à son esprit (Délion, Leuctres, Mantinée) en évacuant le problème du « poids » et en recherchant d'autres causes au succès des formations profondes. La démarche révèle, à l'inverse, que la lecture offensive de la profondeur avait ses partisans.

[2691] Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit*., p. 233-235.

[2692] Ph. Rance, « Introduction », dans Ph. Rance et N. V. Sekunda, *Greek Taktika : Ancient Military Writing and its Heritage*, Gdansk, 2017, p. 13-14. Bien entendu, un débat militaire peut être entretenu par la simple tradition orale et l'on dispose d'ailleurs d'exemples de désaccords dans des discussions militaires en circulation (« certains disent à ce sujet », οἱ δέ τινες τοῦτό φασιν) chez Énée le Tacticien, 22, 13 ; 26, 6. Néanmoins, dans une affaire considérée comme relevant pour partie du raisonnement mathématique, l'écrit eut sans doute un rôle important.

[2693] Thucydide, IV, 93, 4 (Délion) ; Xénophon, *Helléniques*, IV, 2, 18 (Némée) ; VI, 4, 12 (Leuctres) ; VII, 5, 22 (Mantinée).

qui les imitèrent. Pour la première fois dans nos sources, il est explicitement question du poids d'une charge : dans une phalange macédonienne, les hommes alignés au-delà du cinquième rang, « par le simple poids de leur corps, exercent sur les rangs qui les précèdent une pression qui, lorsque le heurt se produit, accroît la violence du choc et ôte aux hommes de tête toute possibilité de faire volte-face », τῷ τοῦ σώματος βάρει κατὰ τὴν ἐπαγωγὴν πιεζοῦντες οὗτοι τοὺς προηγουμένους βιαίαν μὲν ποιοῦσι τὴν ἔφοδον, ἀδύνατον δὲ τοῖς πρωτοστάταις τὴν εἰς τοὔπισθεν μεταβολήν[2694]. Cette affirmation se retrouve dans les traités de tactique inspirés des écrits militaires hellénistiques, notamment chez Arrien[2695] :

> « C'est en effet le rang (des *lochagoi*) qui maintient toute la phalange, et elle est dans les batailles ce qu'est le tranchant au fer. Car c'est la nature de ce tranchant qui détermine l'action du fer dans son entier. Le fait de couper, du moins, réside dans le tranchant, et la partie restante, même s'il se trouve qu'elle est fragile, appuie malgré tout de tout son poids l'action de la partie coupante. De la même façon, on pourrait estimer que le tranchant de la phalange est le corps des *lochagoi*, et que l'élément lourd et pesant est le nombre d'hommes qui se tiennent derrière eux ». τοῦτο γάρ τοι τὸ ζυγὸν συνέχει τὴν πᾶσαν φάλαγγα, καὶ τὸ ἴσον παρέχεται ἐν ταῖς μάχαις ὅτι περ τὸ στόμωμα τῷ σιδήρῳ : ὁκοῖον γὰρ ἡ τομὴ τοῦ σιδήρου, ταὐτὸ τοῦτο καὶ ὁ πᾶς σίδηρος ἐργάζεται. ἡ μέν γε τομὴ αὐτῷ κατὰ τὸ στόμωμα γίγνεται, τὸ δὲ ὑπόλοιπον, καὶ εἰ μαλθακὸν τύχοι ὄν, τῷ βάρει ὅμως συνεπερείδει τῷ τέμνοντι: οὕτω καὶ τῆς φάλαγγος στόμωμα μὲν θείη τις ἂν τὸ ἐκ τῶν λοχαγῶν σύνταγμα, ὄγκον δὲ καὶ βάρος τὸ κατόπιν τούτων πλῆθος.

La comparaison est éloquente et révèle bien la conception du choc physique tel qu'il fut établi dans certains traités tactiques à partir de la seconde moitié du IVe siècle[2696]. Pour la comprendre, il faut se référer à des travaux bien plus récents.

Dans les années 1720, Folard, dont les réflexions se nourrissaient tout autant de Polybe que du mécanisme cartésien, théorisait une colonne d'attaque dont la force se fondait sur « la pesanteur de son choc »[2697], établie par le produit de sa masse par sa vitesse[2698]. Les oppositions soulevées par l'idée qu'une formation puisse former un seul et même corps poussèrent les partisans de la lecture mécanique du choc à réviser et préciser son action. En 1773, Maizeroy proposait de nouveaux calculs : la puissance de choc d'une formation résiderait dans la poussée

[2694] Polybe, XVIII, 30, 4, traduction D. Roussel. Idée que l'on retrouve indirectement lorsque Polybe, XVIII, 30, 10, rappelle que la formation et l'armement romain ne permettent pas de profiter du poids des rangs de l'arrière.
[2695] Arrien, *L'Art tactique*, XII, 2, traduction P.-O. Leroy. On retrouve un passage très semblable chez Élien le Tacticien, XIII, dont Arrien s'est peut-être inspiré, à moins que les deux auteurs n'aient prélevé à la même source.
[2696] En plus du témoignage polybien et des traités de tactique, on peut renvoyer à l'allusion de l'*Anabase* d'Arrien sur la forme d'un combat de piétons : I, 15, 2.
[2697] J.-Ch. de Folard, *Nouvelles découvertes sur la guerre*, Paris, 1726, p. 162.
[2698] Sur la pensée mécaniste et les réflexions sur le choc tactique : A. Guinier, *L'honneur du soldat. Éthique martiale et discipline guerrière dans la France des Lumières*, Paris, 2014, p. 58-62.

successive et non simultanée des rangs[2699]. Lors de la rencontre avec l'ennemi, les rangs suivant le premier viennent successivement pousser et presser celui-ci, la force transmise régressant avec la distance, au point qu'elle se réduit fortement passé le huitième rang et devient presque nulle au-delà du seizième. On ne peut que souligner la proximité entre la théorie de Maizeroy et les affirmations sur le rôle des rangs et de la profondeur que l'on retrouve chez les tacticiens et chez Polybe. Il est remarquable que, par un autre biais et sans connaissance des travaux des Lumières, P. Bardunias et F. E. Ray soient parvenus aux mêmes résultats. Ces derniers ont mené des expérimentations pour déterminer la puissance de choc d'une phalange hoplitique classique et la force générée par la pression successive des rangs[2700]. Celle-ci croît fortement lors de la compression des huit premiers rangs, puis plus faiblement : la poussée des six premiers rangs pourrait générer à elle seule une force de plus de 350 kg[2701]. Passé le huitième, chaque rang apporte un peu moins de 10 kg à la poussée générale, jusqu'à ce que l'effet se dissipe presque après le seizième rang. Pour P. Bardunias et F. E. Ray, ces expérimentations prouveraient l'existence de la phase tactique de l'*ôthismos*. Les Grecs auraient domestiqué la force de poussée générée par une foule et l'auraient transformée en arme.

Mais la théorie de la profondeur offensive ne prit quelque consistance, et cela n'a sans doute rien d'un hasard, qu'aux périodes où la phalange macédonienne dominait les combats hoplitiques[2702]. Elle était étroitement associée à la charge (ἡ ἔφοδος)[2703]. De fait, à ce moment, les rangs pouvaient encore être relativement bien tenus, les pertes et le combat n'avaient pas gravement perturbé l'ordre de la formation. Puisqu'il faisait partie de ce temps tactique, les Anciens n'ont jamais nommé ce phénomène *ôthismos*. L'effort collectif ne pouvait avoir un effet, comme cela était bien compris au XVIIIe siècle, qu'à l'instant du choc et de la rencontre. Sitôt les formations engagées dans un corps à corps frontal, l'accumulation des blessés et des morts sur la ligne de front empêchait de prolonger un tel mouvement collectif. Elles n'avaient suffisamment de cohérence qu'avant et qu'au moment même de l'abordage[2704]. La puissance

[2699] J. de Maizeroy, *La Tactique discutée et réduite à ses véritables lois*, Paris, 1773, p. 14-17 ; voir sur ce texte A. Guinier, *L'honneur du soldat*, *op. cit*., p. 60.
[2700] P. M. Bardunias et F. E. Ray, *Hoplites at War. A Comprehensive Analysis of Heavy Infantry Combat in the Greek World, 750-100 BCE*, Jefferson, 2016, p. 133-136.
[2701] P. M. Bardunias et F. E. Ray, *ibid*., p. 134.
[2702] Il est remarquable qu'on ne trouve aucune trace de cette idée dans le traité d'Asclépiodote ; cela s'explique parfaitement si la phalange décrite par ce dernier ne fondait plus son efficacité sur le choc. Cf. *supra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique » et Annexe 2. « Lances et sarisses » pour la chronologie des sources des tacticiens.
[2703] Car il est bien question de la charge de la phalange tout au long du passage polybien, et de l'impossibilité pour toute autre formation de résister à son choc frontal : Polybe, XVIII, 30, 1 ; 2 ; 11.
[2704] Arrien, *Anabase*, III, 14, 3, évoque cette formation compacte lorsqu'il décrit la charge de l'aile droite de la phalange à Gaugamèles. P. M. Bardunias et F. E. Ray, *Hoplites at War*, *op. cit*., p. 136 relèvent que la pression des rangs produit une « *force that peak when individuals briefly align perfectly to produce an optimum moment of truly concerted leaning* ». Les expérimentations étaient menées sur des intervalles de 20 secondes.

de choc viendrait de l'accumulation du poids des corps au moment du contact, ce qui engendrerait une force supplémentaire à même de rompre l'adversaire[2705].

Il n'est guère étonnant de retrouver des conceptions et des raisonnements comparables au début de l'époque moderne. Comme le relevait H. Delbrück, il était alors fréquemment fait référence au « *Druck* » ou « *Nachdruck* », à la pression physique exercée par une formation de piquiers lors de la charge, notamment chez les Suisses[2706]. Ces derniers n'étaient pas les seuls à croire en la force de la profondeur offensive. À Cérisoles en 1544, B. de Montluc demanda à l'un de ses capitaines de courir autour de sa colonne de piquiers au moment de la charge, et de crier aux hommes : « poussez, soldats, poussez, afin de nous pousser les uns les autres »[2707]. Mais tous ne partageaient pas cette idée ; certains, notamment chez les adversaires traditionnels des Suisses[2708], s'y opposaient même vigoureusement, et là est le point essentiel. À cette période, comme au XVIIIe siècle et du IVe au IIe siècle *a.C.*, la puissance de choc générée par la profondeur d'une formation était un sujet de débat, et les avis divergeaient, pour une raison évidente : le principe, s'il pouvait être dûment argumenté ou critiqué dans les échanges, se montrait bien plus difficile à observer sur le terrain. Car le choc physique n'était en rien une banalité, même du temps des phalanges macédoniennes, et la rapidité des combats lorsqu'il advenait n'aidait pas le spectateur à l'appréhender. Il est en réalité fort douteux que la force de poussée de Maizeroy ait pu être reproduite à grande échelle et lors de chaque action de choc[2709] ; trop de paramètres pouvaient interférer[2710], l'abordage ne se réduisant jamais à un pur schéma mécanique. En conséquence, apporter une confirmation empirique au modèle relevait d'une gageure et le caractère équivoque des véritables engagements laissait place à bien des interprétations. Restaient les convictions : d'aucuns pouvaient juger que les aspects mécaniques

[2705] Dans le cas des phalanges macédoniennes, il faudrait imaginer que cette force se transmettait dans l'arme du chef de file, plaquée contre son corps ou tenue fermement à deux mains, car cinq rangées de pointes le séparait d'un contact direct contre le bouclier d'un adversaire. G. Martinez, « La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier : l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XIe–XIIIe siècles) », dans D. Jaquet et N. Baptiste (éd.), *Expérimenter le maniement des armes à la fin du Moyen Âge*, Bâle, 2016, p. 70, fait remarquer que « (la poussée de lance) est plus efficace en rangs serrés, car l'effet de pression est accentué par le groupe ».

[2706] H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte* IV, Berlin, 1920, p. 61-62 ; V. Schmidtchen, *Kriegswesen im späten Mittelalter*, Weinheim, 1990, p. 232-233. À Bicocca, où les Suisses durent franchir un fossé avant d'atteindre la ligne adverse, « *der nachtruck* », fut, selon les Appenzellois, « *nicht zum Besten war* » (témoignage cité par H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst*, *op. cit*., p. 105).

[2707] B. de Montluc, *Commentaires*, éd. C.-B. Petitot, Paris, 1822, livre II, p. 29.

[2708] H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst, op. cit*., p. 63, cite le *Trewer Rath und Bedencken. Eines Alten wol versuchten und Erfahrenen Kriegsmans*, écrit probablement à la fin de 1522, peut-être par le célèbre Georg von Frundberg. Il ne serait en effet guère étonnant de voir un capitaine de lansquenets, qui n'utilisaient pas les mêmes tactiques de choc que les Suisses, exprimer un avis totalement opposé à celui de ces derniers.

[2709] Th. Lucas, *L'organisation militaire*, *op. cit*., p. 117 : certains furent peut-être convaincus par « ce raisonnement mathématique ; mais si tel était le cas, on est en droit de les critiquer sur ce point sans avoir à les croire aveuglément, tout comme on n'a pas à les croire lorsqu'ils parlent de la génération spontanée des abeilles ou du mouvement d'une flèche ».

[2710] En particulier l'hésitation de certains au moment du choc. Sur cette crainte, voir *supra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps » et les remarques de Maurice, *Strategikon*, II, 17, 1.

avaient pesé dans l'issue d'un affrontement, quand bien même de manière imparfaite. D'autres devaient sentir que cette évidence mécaniste cachait les véritables facteurs de la victoire ou de l'insuccès. En fin de compte, les lectures ne pouvaient qu'être variées et se prêter à l'exercice polémique et, d'une certaine façon, l'érudition moderne n'a fait que reprendre ce vieux débat, sans d'ailleurs faire émerger de consensus.

Plutôt que de chercher à le trancher, une autre approche consiste à se contenter d'en prendre acte. La querelle ne fut après tout enterrée que par le triomphe du feu, qui finit par la rendre caduque. Avant cela, elle n'avait pu être réglée, car si les démonstrations désiraient dégager un principe tactique absolu, elles étaient en vérité destinées à défendre des pratiques. Comme souvent en matière tactique, les différentes dispositions présentaient des avantages et des inconvénients[2711]. Pour d'autres observateurs donc, la profondeur devait rester un outil défensif, et la continuité de cette pensée militaire est encore visible dans le traité d'Onasandre, au Ier siècle de notre ère[2712]. Ce dernier souligne, dans une parfaite réactualisation de la réflexion de Xénophon, les dangers auxquels s'expose une formation trop mince ou une formation trop profonde : il faudrait plutôt rechercher un équilibre. Le modèle de la profondeur offensive se perfectionna quant à lui au sein des armées ayant adopté l'ordre macédonien. Il donnait d'abord l'impression de pouvoir prédire le résultat d'une collision, une conviction rassurante en affaires militaires. Il octroyait également une légitimité mathématique à la tactique de charge et, surtout, justifiait l'exigence de comportements très agressifs de la part des *lochagoi* et de leurs files. Car tel était l'enjeu : le choc macédonien fut conçu comme une attaque de masse dans laquelle l'escrime était accessoire.

V.4. Escrimes et combats frontaux hoplitiques

L'objectif de cet abordage était de disjoindre la formation adverse et de faire éclater ses solidarités. On demandait aux hommes d'accepter un choc physique qui put parfois prendre la forme d'une violente bousculade, donnant l'impression d'une forme et d'une force de poussée collective. L'officier du premier rang n'avait d'autre tâche que de pénétrer par la force dans le dispositif adverse et d'enfoncer sa pique dans tout obstacle rencontré, sans subtilité. C'est du moins l'image renvoyée par la description de Plutarque du choc macédonien à Pydna : « les (sarissophores), tenant fermement leurs piques des deux mains, frappaient ceux qui se heurtaient à leurs armes et aucun *thureos*, aucune cuirasse ne préservant du choc de la sarisse,

[2711] Qui durent nourrir à n'en pas douter bien des débats. Sur la prolifération des écrits militaires à l'époque hellénistique, dont il ne reste malheureusement que des bribes, cf. Ph. Rance, Ph. Rance, « Introduction », dans Ph. Rance et N. V. Sekunda, *Greek Taktika : Ancient Military Writing and its Heritage*, Gdansk, 2017, p. 15-17.
[2712] Onasandre, *Traité de stratégie*, XXI, 1-2. Comme des siècles plus tard Végèce, III, 13-14.

ils renversaient la tête la première les corps des Péligniens et des Marrucins », οἱ δὲ τὴν προβολὴν κρατυνάμενοι δι' ἀμφοτέρων, καὶ τοὺς προσπίπτοντας αὐτοῖς ὅπλοις διελαύνοντες, οὔτε θυρεοῦ στέγοντος οὔτε θώρακος τὴν βίαν τῆς σαρίσης, ἀνερρίπτουν ὑπὲρ κεφαλῆς τὰ σώματα τῶν Πελιγνῶν καὶ Μαρρουκινῶν[2713]. Contre un ennemi pareillement équipé, l'affaire ne pouvait qu'être effroyablement confuse. Franchir les cinq rangées de pointes ne devait pas être une opération aisée : si l'on parvenait à éviter les fers, bon nombre pouvaient encore se ficher dans les boucliers, contraignant d'autant plus les mouvements offensifs. Cela n'était certes pas impossible, même pour des combattants sans sarisses : en 200, lors du siège de leur cité, les Abydéniens, armés de lances et d'épées[2714], dans un rude combat de brèche, parvinrent à atteindre les Macédoniens[2715]. Le combat fut d'une exceptionnelle férocité, et la témérité des Abydéniens leur coûta de terribles pertes[2716]. En fait, il fut sans doute en partie la conséquence de l'assaut des sarissophores, car ils ne cherchaient pas à rester au loin de l'ennemi, ils étaient tenus de progresser ; leurs piques n'étaient de toute manière utiles que dans le choc[2717].

Ici encore, la comparaison avec les tactiques suisses du début de l'ère moderne a son importance. Les capitaines et double-soldes des premiers rangs des *Gevierthaufen* avaient un rôle comparable à celui des chefs de file macédoniens. Ils devaient non tenir à distance mais entrer par la force dans le dispositif ennemi et avaient ainsi pour habitude, dans la première moitié du XVIe siècle, de baisser la tête au moment du choc[2718]. Ce geste d'inclinaison de la tête, pour protéger le visage et présenter la partie supérieure du casque, la plus solide, aux pointes adverses, était peut-être pratiqué par les hoplites macédoniens qui, comme les Suisses, ne portaient pas de casques protégeant entièrement le visage[2719]. Les modèles du type *pilos*/*kônos*, équipant la majeure partie des hoplites argéades puis antigonides, se seraient particulièrement bien prêtés à cette pratique, leur partie sommitale ne présentant aucune accroche et permettant aux lames de glisser. En tout cas, les deux principes tactiques recherchaient la victoire par le même chemin : un choc très agressif, tête baissée[2720] ; ou plutôt,

[2713] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 20, 2.
[2714] Polybe, XVI, 32, 2.
[2715] Polybe, XVI, 32, 3.
[2716] Polybe, XVI, 32, 4. Il avait duré jusqu'à la nuit et s'était décomposé en de multiples assauts par des unités de la phalange macédonienne (XVI, 32, 1).
[2717] Sur les grandes dimensions et la faible maniabilité des sarisses du temps d'Alexandre ou des deux derniers types des IIIe-IIe siècles voir *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses ».
[2718] Cf. *supra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ». Cela ne signifie pas que le choc était « aveugle » ; il pouvait exister des techniques permettant, dans les confrontations entre phalanges macédoniennes, d'écarter les pointes adverses. Un hoplite aurait aussi pu se fendre pour porter un coup puissant.
[2719] G. Martinez, « La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier : l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XIe–XIIIe siècles) », dans D. Jaquet et N. Baptiste (éd.), *Expérimenter le maniement des armes à la fin du Moyen Âge*, Bâle, 2016, p. 67, relève que ce geste fut retrouvé « instinctivement » par les expérimentateurs des tactiques de combat d'infanterie du plein Moyen Âge. De fait, en l'absence de visière, il fallait trouver un moyen de protéger le visage.
[2720] Ce principe tactique fut parfois repris au XVIIe siècle, même si l'escrime à la pique resta l'usage dominant : cf. Th. Kellie, *Pallas Armata*, Edimbourg, 1627, p. 25, « *when Battells commeth to push of pike, good Commanders*

ils s'appliquaient à donner à leur assaut cette image terrifiante. Car la valeur de cette tactique tenait presque tout entière dans sa puissance d'épouvante. Dans les aléas d'un abordage, en définitive, c'était elle qui forçait la rupture. Avant la rencontre, c'était elle qui incitait à céder le terrain. Au contact, l'imaginaire comptait autant que le réel : la charge devait renverser les premiers opposants et surtout effrayer les autres. Bien plus que dans le résultat hasardeux de la rencontre physique[2721], là était la véritable efficacité de ce choc : une force émotionnelle[2722]. À la fin, elle seule pouvait provoquer la débâcle de l'adversaire[2723]. Et, la plupart du temps, elle était suffisante : la collision n'advenait pas.

On ne peut certes se contenter de ce constat. Une analyse des pratiques et des violences combattantes « au ras du sol » implique de prendre également en compte les événements rares. Le combat entre les phalanges macédonienne et lacédémonienne qui eut lieu à la bataille de Sellasie, sur la hauteur de l'Olympe, est l'un des plus acharnés qu'évoquent nos sources. Le passage de Polybe est malheureusement succinct : « le combat fut dur. Tantôt les Macédoniens reculaient pied à pied devant la vaillance des Lacédémoniens, qui les refoulaient sur une distance appréciable, tantôt les Lacédémoniens étaient repoussés par le poids de la formation macédonienne », ἀγῶνος δὲ γενομένου κραταιοῦ, καὶ ποτὲ μὲν ἐπὶ πόδα ποιουμένων τὴν ἀναχώρησιν καὶ πιεζομένων ἐπὶ πολὺ τῶν Μακεδόνων ὑπὸ τῆς τῶν Λακώνων εὐψυχίας, ποτὲ δὲ τῶν Λακεδαιμονίων ἐξωθουμένων ὑπὸ τοῦ βάρους τῆς τῶν Μακεδόνων τάξεως[2724]. Soulignons d'abord la déformation littéraire : Polybe oppose ainsi la formation et la profondeur macédonienne au courage lacédémonien. Selon son habitude, il ne livre guère de détails sur la forme de l'affrontement. Peut-être fut-il aussi contraint par le caractère concis de sa source : il semble avoir utilisé pour sa description de la bataille les *Mémoires* de Philopoemen. Or ce dernier, qui combattait dans la plaine entre les deux collines, n'assista pas directement à la lutte qui fut livrée sur l'Olympe, probablement dans la petite plaine qui se trouve entre celle-ci et le reste du Provatarès. On en sait ainsi bien plus sur le combat de l'Évas[2725] qui se déroulait, en partie, sous les yeux de Philopoemen, et sur les mouvements dans la plaine. Malgré tout, Polybe jugea que cette courte description suffirait à ses lecteurs pour se représenter l'affrontement.

---

sayeth, that your pikemen must not push by advancing and retiring their Arme as commonly is done ; but onelie go joyntlie on together in a Rout without moving their Armes ».

[2721] Qu'il faut bien se garder de comparer à une mêlée ou un maul de rugby : Th. Lucas, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 114-115.

[2722] G. Martinez, « La méthode expérimentale », *loc. cit*., p. 67 : « l'intérêt principal d'avoir un groupe compact semble résider dans la force qui se dégage de la pression collective et donne le sentiment de se transmettre à l'individu ». Le mot important est « sentiment ».

[2723] J. de Mauvillon, *Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne*, Leipzig, 1788, p. 71-77 défendait qu'une autre force, non physique mais émotionnelle, la « tension », correspondant à la volonté de vaincre, devait désigner le vainqueur une fois passé le choc. Cf. A. Guinier, *L'honneur du soldat. Éthique martiale et discipline guerrière dans la France des Lumières*, Paris, 2014, p. 61.

[2724] Polybe, II, 69, 8, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.

[2725] Polybe, II, 67-68.

Des deux côtés, on chargea lance baissée en poussant le cri de guerre[2726]. On en vint aux mains, et le choc fut apparemment insuffisant à emporter la décision. D'un côté comme de l'autre, il dut régner une certaine stupéfaction devant un tel résultat. Les sarisses enchevêtrées des deux camps, les blessés les plus graves qui tombaient au sol, les morts et la confusion de l'affaire ne pouvaient que gêner grandement la progression collective. Certains avaient alors brisé leurs sarisses, mais l'arme était conservée et le tronçon restant demeurait une arme redoutable, capable de pénétrer la chair dans les parties du corps laissées découvertes. Les bois continuaient de presser l'adversaire, pour le faire reculer. De même pour ceux qui étaient parvenus à enfoncer la pointe dans un bouclier. Ils avaient encore la possibilité de pousser avec la hampe pour gagner du terrain. Mais d'autres perdaient leur sarisse, enfoncée dans un corps, lâchée à la suite d'un mauvais mouvement ou d'une blessure. D'aucuns s'en débarrassaient probablement pour saisir la *machaira*. Une partie des *lochagoi* et des épistates avaient ainsi le coutelas à la main. On pouvait les employer contre les bois. Peut-être, en certaines places, les *lochagoi* se retrouvèrent-ils, comme au siège d'Abydos (200), à portée d'épée. Ils pouvaient alors user des principes élémentaires de l'escrime : « ainsi, dans les combats où l'on s'affronte homme contre homme ou rang contre rang, il faut, si l'on veut vaincre, observer comment on peut toucher l'adversaire et, pour cela, savoir remarquer les parties de son corps qui sont restées nues, ou que ne couvre pas l'armure », καθάπερ γὰρ ἐπὶ τῶν κατ' ἄνδρα καὶ ζυγὸν ἀγωνισμάτων δεῖ τὸν μέλλοντα νικᾶν συνθεωρεῖν πῶς δυνατὸν ἐφικέσθαι τοῦ σκοποῦ καὶ τί γυμνὸν ἢ ποῖον ἔξοπλον μέρος φαίνεται τῶν ἀνταγωνιστῶν[2727]. On cherchait à toucher son ennemi là où il était découvert ; ses ennemis plutôt, car ces combats n'étaient pas des juxtapositions de duels. On s'appuyait sur ses voisins de rang et, en face, on frappait ceux de son adversaire direct, s'ils avaient l'audace de s'exposer ; on visait les gorges, les visages, pour les plus audacieux les cuisses. Cette escrime recherchée avait toutefois plus de valeur dans les autres formes des combats frontaux hoplitiques, lorsque l'on s'abordait, généralement sans rechercher le choc. Avec les sarisses, peu maniables et dès lors mêlées, elle n'était sans doute pas de mise. À l'épée, on pouvait tenter plus d'artifices, et travailler ses assauts ; cependant, entre les attaques mal assurées, les armes défensives, la nécessité de se défendre et la peur, peu devaient porter des coups foudroyants et mortels[2728].

Arrien parle des poussées qui s'exerçaient alors dans les files, qui donnaient à cette forme de combat un visage différent de celui des combats frontaux des cavaliers : « un cheval

[2726] Polybe, II, 69, 7.
[2727] Polybe, III, 81, 2, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.
[2728] Il y a de bonnes chances que les remarques de L. Gaya de Tréville, *Traité des armes*, Paris, 1678, p. 16, valent dans une certaine mesure pour les combats des Anciens : « les soldats dans une bataille, ou dans une attaque n'observent pas toujours régulièrement cette méthode (une position de garde appropriée) ; et la plupart poussent à tort et à travers, sans se mettre beaucoup en peine de la tierce, de la quarte, ni de la feinte ; et se servent de leurs épées pour attaquer, ou pour se défendre, suivant le petit talent que Dieu leur a donné ».

ne peut presser un cheval, comme les fantassins exercent des pressions contre leurs flancs et leurs épaules », διὰ τὸ μὴ δύνασθαι ἐπερείδειν ἵππον ἵππῳ, καθάπερ ἐκεῖ κατὰ τοὺς ὤμους καὶ τὰς πλευρὰς αἱ ἐνερείσεις γίγνονται τῶν πεζῶν[2729]. Ces poussées (notons le pluriel) contre les flancs et les épaules ne représentaient plus à ce moment un effort massif engageant toute la puissance physique de ses auteurs car celle-ci forcerait les corps à passer de la posture de combat oblique, ou latérale, à une posture frontale[2730]. Les pressions se seraient dès lors exercées non contre les flancs mais contre les dos des hommes. On peut supposer que ces contacts physiques, une fois passée la collision entre les deux forces, n'avaient d'autre effet que de faire ressentir aux combattants la masse du groupe. Ils rassuraient et incitaient à avancer[2731]. Si le combat s'enlisait, ils devaient encourager les hommes du premier rang à progresser afin d'obtenir la rupture, les maintenir à leur poste et empêcher tout recul[2732]. Un effort quelque peu désespéré pour tenter de poursuivre l'élan du premier choc.

On ne peut qu'imaginer une grande variété de configurations sur le front de bataille, la rencontre et ses suites ne pouvant se répéter partout à l'identique. En certains lieux, des trouées pouvaient se former, par les morts et les blessures, ou par le repli instinctif des combattants. À Sellasie, l'affrontement ne resta guère de temps statique ; des deux côtés on recula sous les coups ou l'on avança sur le terrain libéré. Les mouvements du combat amenèrent à un moment les deux adversaires à se retrouver à quelque distance. Car Polybe décrit ainsi la manœuvre décisive : « finalement Antigone fit serrer les rangs et, mettant à profit les avantages particuliers que présente la double phalange[2733], vint donner contre l'ennemi avec une telle force que les Lacédémoniens furent délogés de leurs positions fortifiées. Ce fut alors pour l'armée vaincue une déroute au cours de laquelle elle fut taillée en pièces », τέλος οἱ περὶ τὸν Ἀντίγονον συμφράξαντες τὰς σαρίσας καὶ χρησάμενοι τῷ τῆς ἐπαλλήλου φάλαγγος ἰδιώματι, βίᾳ προσπεσόντες ἐξέωσαν ἐκ τῶν ὀχυρωμάτων τοὺς Λακεδαιμονίους. τὸ μὲν οὖν ἄλλο πλῆθος

[2729] Arrien, *L'Art tactique*, 16, 13 (on trouve une remarque proche, bien plus tard, chez Maurice, *Strategikon*, II, 5, 1).
[2730] A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 39-40.
[2731] Pensons au témoignage de B. de Montluc (Cérisoles, 1544), *Commentaires*, *op. cit*., livre II, p. 29 : « *et tout à coup nous nous enferasmes, au moins une bonne partie ; car, tant de leur costé que du nostre, tous les premiers rangs, soit du choc ou des coups, furent portez par terre. Il n'est pas possible pour des gens de pied de voir une plus grande furie. Le second rang et le tiers furent cause de nostre gain ; car les derniers les poussoyent tant qu'ils furent sur les leurs : et comme nostre bataille poussoit toujours, les ennemis se renversoient. Je ne fus jamais si habille et si dispos, et me fut bon besoin, car je donnay plus de trois fois du genouil en terre* ». On voit un choc brutal, qui en jette beaucoup à terre, un court arrêt puis une reprise de l'avancée sous la pression de l'arrière. On notera que cette « pression » n'empêcha pas Montluc de chuter et de se relever. Il ne s'agissait pas d'une poussée massive, comprimant les hommes. Les lansquenets, qui ne profitent pas de ce second élan, plient. Pour deux autres récits de bousculades à Marignan : A. Sablon du Corail, *Marignan, 1515*, Paris, 2015, p. 308 et 322.
[2732] Arrien, *L'Art tactique*, 12, 10 (impossibilité pour les *lochagoi* de fuir). Avec des conséquences terribles lors des déroutes : *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[2733] Selon F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius* I, Oxford, 1957, p. 287, il faudrait en effet comprendre la formule χρησάμενοι τῷ τῆς ἐπαλλήλου φάλαγγος ἰδιώματι comme « *taking advantage of the peculiar formation of the double phalanx* ».

ἔφευγε προτροπάδην φονευόμενον[2734]. Si l'information est véridique, que l'ordre fut bien donné par Antigone et transmis aux officiers, les deux phalanges ne pouvaient plus être mêlées. Le roi ordonna de resserrer les rangs pour lancer un nouvel assaut. L. Rawlings envisage la possibilité de ralliements en masse serrée lors des combats indécis, préparant une tentative pour briser la résistance adverse avec une nouvelle charge[2735]. Si les deux passages cités par le chercheur sont mobilisés à tort[2736], un tel événement se retrouve dans la description laissée par Diodore de la bataille de Mantinée (362)[2737]. À Sellasie, la manœuvre fut-elle un simple ralliement ? Il est possible que Polybe ait essayé de rendre un mouvement audacieux : les officiers macédoniens auraient tenté de densifier leur formation « en pressant les sarisses », συμφράξαντες τὰς σάρισας[2738], en fait de former le *synaspismos*, afin que cette masse d'hommes, physiquement soudés et contraints dans leurs mouvements, fît reculer et céder la ligne lacédémonienne, moins compacte. En cette circonstance, les hoplites auraient transformé l'avantage défensif qu'offrait le *synaspismos*, la formation la plus dense que connaissaient les phalanges macédoniennes[2739], en instrument offensif.

En tout cas, le combat de Sellasie illustre fort bien le principe tactique dominant des phalanges équipées à la macédonienne. Si le choc et ses suites immédiates échouaient, il ne restait qu'une chose à faire : prendre de la distance, et lancer une nouvelle charge.

Il n'est pas surprenant que tous n'aient pas été convaincus par la nécessité de déployer de tels efforts. L'approche pouvait paraître fort dangereuse à ceux qui n'utilisaient pas l'ordre de bataille des sarissophores. Et mieux valait dans ce cas compter sur l'escrime des premiers rangs. Cela était, semble-t-il, l'approche majoritaire dans les formations hoplitiques classiques, comme probablement dans celles qui conservèrent l'armement traditionnel ou employèrent le *thureos* à l'époque hellénistique. Il reste fort difficile de l'étudier, les descriptions des abordages frontaux restant très rares, aussi rares en fait que leur manifestation dans le réel. On possède malgré tout quelques témoignages.

[2734] Polybe, II, 69, 9-10, traduction D. Roussel.
[2735] L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007, p. 96.
[2736] Thucydide, VI, 70, décrit comment les Athéniens se regroupèrent lors de la poursuite qu'ils menaient contre les Syracusains pour échapper aux cavaliers qui s'attaquaient aux hommes isolés. Platon, *Lach*ès, 191 c, rappelle la fuite simulée que les Lacédémoniens auraient effectué à Platées et le retournement « comme des cavaliers » contre leurs poursuivants qui leur donna la victoire.
[2737] Diodore, XV, 86, 4-5.
[2738] Polybe, II, 69, 9. F. W. Walbank, *Commentary*, *op. cit.*, p. 286-287, traduit « *closing up the ranks of their pikes* » et rapproche un autre passage de Polybe, IV, 64, 6-7 qui utilise l'expression συμφράττειν τοῖς ὅπλοις dans la continuité du mouvement en *synaspismos* des Peltastes lors de la traversée de l'Achéloos. Le verbe συμφράσσω est aussi utilisé par Polybe pour décrire « *the interlocking of shields* » dans les tortues romaines (X, 14, 12 ; XXVIII, 11, 2). L'expression est dérivée de l'épopée : Homère, *Iliade*, XIII, 130.
[2739] Voir *supra* II.2. « Les champions de la force ».

La bataille de Leuctres, en 371, constitue un bon exemple. Après tout, selon Polybe, elle était « simple », ἁπλόος[2740]. Au regard de l'immense bibliographie consacrée à l'événement, les Modernes ne semblent pas du même avis. Cela tient aux contradictions que les chercheurs ont pensé repérer entre les sources[2741]. Pourtant, il me semble que, loin de se contredire, elles se complètent (presque toujours) heureusement. Les discordances entre les textes témoignent des différents choix opérés par les auteurs : ni Xénophon, ni Diodore, ni Plutarque ne cherchent à donner une description d'ensemble de la bataille, tous sélectionnent dans l'événement les moments et les détails qui servent le mieux leur récit. Dès lors, sans écarter d'emblée un auteur au détriment d'un autre, et en croisant les informations, on peut espérer dégager une fresque unique, certes imparfaite, mais cohérente[2742]. Pour ne pas déroger à une ancienne tradition[2743], proposons une rapide restitution. Xénophon nous apprend que les Spartiates sur leur aile droite étaient disposés sur différentes profondeurs, au maximum de douze *aspides*, et que les Thébains formèrent face à eux[2744] une colonne massive[2745] d'environ cinquante rangs[2746]. Une part non négligeable des alliés des Lacédémoniens était peu motivée et certains auraient d'ailleurs quitté les rangs avant l'engagement[2747]. Au commencement, les deux armées déployèrent leur cavalerie en avant des lignes[2748]. Un mouvement qui a paru suspect aux Modernes mais qui s'explique sans difficulté. Les Spartiates souhaitaient dissimuler le mouvement qu'ils avaient entrepris pour menacer le flanc de leurs adversaires[2749]. Cléombrotos avait en effet eu le temps d'observer que la ligne béotienne était plus courte que la sienne et qu'elle se prêtait

[2740] Polybe, XII, 25f, 4.
[2741] Voir notamment la bibliographie rassemblée par J.-N. Corvisier, « 1985-2005 : vingt ans de travaux sur la guerre grecque antique », *REMA* 2, 2005, p. 47 et la synthèse historiographique de R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 24-37.
[2742] La présentation qui est ici faite de l'événement est proche de celle de J. E. Lendon, *Soldiers and Ghosts. A History of Battle in Classical Antiquity*, New Haven, 2005, p. 107-108.
[2743] W. K. Pritchett, *The Greek State at War*, IV, p. 54 note 159 et Plutarque, *Moralia*, 514c.
[2744] Sur l'influence du pythagorisme d'Épaminondas dans la disposition des Thébains : P. Lévêque et P. Vidal-Naquet, « Épaminondas pythagoricien », p. 102-106. Les savants anglo-saxons ont généralement repoussé cette interprétation en relevant deux précédents rapportés par Thucydide : I, 48, 4 et III, 107-108, cf. récemment R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 36. P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, 1991 [1981], p. 115-121, a répondu à certaines de ces objections. Ajoutons que ces deux premières tentatives se soldèrent par des échecs. Il fallait donc un contexte précis et une grande audace pour renverser à nouveau une pratique que l'expérience, en plus de la valorisation de la droite, poussait à suivre.
[2745] Une colonne est plus facile à diriger qu'une ligne. Épaminondas utilisa encore ce principe à Mantinée, et Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 23, la compare à juste titre avec une trière. De la même façon, elle manœuvre pour se jeter avec l'éperon sur le point faible de l'adversaire. À Leuctres, l'éperon était le Bataillon sacré.
[2746] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 12. Les dispositions des alliés des deux partis demeurent inconnues.
[2747] Pausanias, IX, 13, 9.
[2748] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 12.
[2749] Comme l'a bien remarqué V. Cuche, *Les dieux au combat*, p. 454. Cette pratique de dissimuler des hommes à pied avec des cavaliers est bien connue. Épaminondas lui-même en fit usage quelque temps plus tard près de Tégée, probablement à la bataille de Mantinée en 362, selon Polyen, II, 3,14 (Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 21-22, semble décrire la même manœuvre que Polyen, bien qu'il ne précise pas le rôle joué par les cavaliers). Alexandre l'utilisa pour déployer ses forces à Gaugamèles : Diodore, XVII, 56, 4. Un parallèle moderne : les Anglais usèrent de cette ruse au combat de Dettingen : cf. J. Chagniot, « Une panique : les Gardes françaises à Dettingen (27 juin 1743) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 24, 1977, p. 90.

admirablement à un encerclement par la droite[2750]. Mais, pour réussir la manœuvre, il fallait ouvrir les rangs afin d'étendre l'aile droite en croissant, comme les Spartiates l'avaient déjà fait à Némée[2751]. Les Thébains agirent en réaction, sans doute car, estimant disposer des meilleurs cavaliers, ils tenaient là l'occasion de livrer un premier accrochage victorieux. Alors même que les Spartiates allongeaient leur ligne, l'engagement de cavalerie tournait rapidement en leur défaveur[2752]. La débandade provoqua un grand désordre : des cavaliers lacédémoniens profitèrent de l'ouverture des rangs spartiates pour s'engager dans les intervalles et assurer la sûreté de leur fuite[2753]. On se représente sans peine les bousculades que ce mouvement de panique engendra. Après leur victoire, les cavaliers thébains se replacèrent probablement sur leur aile, leur place habituelle. Pélopidas, placé au premier rang de la colonne thébaine avec le Bataillon sacré[2754], distinguant les vides et le tumulte qui régnait du côté lacédémonien, saisit le *kairos* et se lança sur l'ennemi « au pas de course », δρόμῳ, avec ceux qui l'entouraient[2755]. La colonne thébaine suivit le mouvement. Face à la rapidité de l'assaut, les Spartiates ne parvinrent pas à se reformer[2756]. Le contact se fit à l'endroit où se tenait le roi et sa garde[2757]. Les *hippeis* auraient réussi pendant quelque temps à contenir leurs adversaires en formant un mur de leurs boucliers[2758]. Mais rapidement, le roi et plusieurs chefs de file[2759] furent tués ou grièvement blessés[2760]. Cléombrotos fut traîné et récupéré, au prix du sacrifice d'autres Spartiates[2761]. Le corps à corps tournait en leur défaveur : les *hippeis* commencèrent à reculer face aux Thébains[2762]. Ce mouvement fut perçu par les hommes placés dans la profondeur et

[2750] Plutarque, *Vie de Pélopidas*, XXIII, 2.
[2751] Xénophon, *Helléniques*, IV, 2, 19. Il s'agissait en fait de l'une de leurs innovations tactiques du début du IVe siècle.
[2752] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 13 : l'utilisation de l'adjectif ταχύ par Xénophon montre la brièveté de l'affaire.
[2753] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 13.
[2754] Déjà à Délion les Thébains avaient placé leurs meilleurs, les ἡνίοχοι et les παραβάται, au premier rang : Diodore, XII, 70, 1. Le texte de Plutarque rend cette disposition évidente et Diodore précise par deux fois que ce furent les *epilektoi*, les hommes du corps d'élite des Thébains, qui affrontèrent les Spartiates au corps à corps : Diodore, XV, 55, 4 et 56, 2.
[2755] Plutarque, *Vie de Pélopidas*, 23, 3.
[2756] Plutarque, *Vie de Pélopidas*, 23, 4-5.
[2757] Pélopidas, qui menait la tête de la colonne, l'avait délibérément orientée sur le roi. Épaminondas aurait expliqué à ses hommes avant le combat qu'il fallait décapiter la tête du serpent : Polyen, *Stratagèmes*, II, 3, 15. Les Thébains « calculaient que s'ils battaient ceux qui étaient autour du roi », λογιζόμενοι ὡς εἰ νικήσειαν τὸ περὶ τὸν βασιλέα, le reste ne les attendrait pas : Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 12. Cette pratique d'orientation de la charge vers la tête dirigeante du dispositif adverse était encore recommandée par les stratégistes byzantins au Xe siècle. Par exemple : Nicéphore II Phôkas, *Praecepta militaria*, IV, 13.
[2758] Diodore, XV, 55, 5, évoque peut-être une tentative de *synaspismos*.
[2759] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 14 en cite plusieurs : Sphodrias, Deniôn et Kléônymos. Ce dernier aurait chuté trois fois : Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 33 et Plutarque, *Vie d'Agésilas*, 28, 8. Deniôn et Kléônymos combattaient devant le roi selon Xénophon.
[2760] Diodore, XV, 55, 4-1 et 56, 1, insiste sur l'âpreté de cette lutte, idéale pour son tableau épique.
[2761] Diodore, XV, 55, 5 et 56, 1. Pour Xénophon, ce fait montrerait que les Spartiates avaient alors l'avantage. Il révèle surtout que le front ne bouge guère. La remarque valorise également le comportement des Spartiates, isolés et finalement vaincus par la « masse » des Thébains : cf. J. E. Lendon, *Ghosts*, p. 108.
[2762] Diodore, XV, 56, 2 ; Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 14. Épaminondas aurait alors demandé à ses hommes « encore un pas » selon Polyen, *Stratagèmes*, II, 3, 4. On a souvent mis en doute la véracité de l'anecdote, jugée comme isolée : R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 30 et note 113 pour les références. Cependant, Diodore évoque lui

bien vite la nouvelle de la mort du roi parvint aux derniers rangs ; la phalange des *Homoioi* s'effondra depuis l'arrière[2763]. La panique fut bientôt générale et la colonne thébaine put se lancer dans une poursuite meurtrière contre les Spartiates[2764]. Les alliés de ces derniers, qui n'avaient pas encore engagé leurs adversaires[2765], abandonnèrent aussitôt face aux charges des autres Béotiens, jetés en avant par l'espoir de la victoire[2766]. Les autres Lacédémoniens, placés près des Spartiates et dispersés en même temps qu'eux, subirent de lourdes pertes[2767]. Le reste de la phalange s'en tira sans grands dommages. Ceux qui arrivèrent sains et saufs au camp déposèrent leurs armes pour reprendre leur souffle et leurs esprits[2768]. Certains Spartiates auraient bien tenté de pousser les rescapés à retourner au combat[2769], mais l'affaire était entendue. Les alliés refusèrent de prendre un tel risque. Nombre d'entre eux, qui avaient eu la chance de se trouver dans les secteurs les moins exposés, étaient même satisfaits du résultat[2770]. Les deux camps s'accordèrent alors sur une trêve pour récupérer et enterrer les morts[2771]. Si l'on en croît Pausanias, les Thébains et leurs alliés auraient perdu quarante-sept des leurs[2772]. Quelques cavaliers trouvèrent peut-être la mort lors de l'engagement de cavalerie, quelques Thébains et Béotiens tombèrent probablement pendant la poursuite des vaincus, mais la majorité (une quarantaine ?) furent certainement tués dans le combat hoplitique frontal contre la garde royale. Le corps à corps entre les *hippeis* et le Bataillon sacré, avant la déroute et le massacre, fit probablement un nombre comparable de victimes du côté spartiate[2773].

---

aussi « l'exhortation », παράκλησις, lancée par Épaminondas pendant la lutte. Il a parfois été suggéré que ce passage montrait un « *ôthismos* » : voir *supra* V.3. « L'*ôthismos* des Modernes ».

[2763] Diodore, XV, 56, 2 décrit bien le processus.

[2764] Plutarque, *Vie de Pélopidas*, 23, 5. V. D. Hanson, *The Western Way of War*, p. 230, pense que les Spartiates se retirèrent en bon ordre dans leur camp. Cette interprétation est contredite par les textes de Plutarque et de Diodore.

[2765] Le reste de la ligne n'avait pas cherché le contact, suivant les ordres d'Épaminondas : Diodore, XV, 55, 3 et Plutarque, *Vie de Pélopidas*, XXIII, 1. Leurs adversaires étaient visiblement peu enclins à s'avancer. V. D. Hanson, « Epameinondas, the Battle of Leuktra (371 B.C.) and the 'Revolution' in Greek Battle Tactics », *ClAnt* 7-2, 1988, p. 199, pense que le texte de Pausanias montre que l'engagement fut général : cet auteur précise que les alliés cédèrent quand les Béotiens chargèrent. On ne peut tirer de cette indication la conclusion que la charge des Béotiens et la déroute des alliés précédèrent l'affrontement des Spartiates et des Thébains.

[2766] Pausanias, IX, 13, 9 ; Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 14, comme les Thébains l'espéraient (VI, 4, 12).

[2767] Plus de 1000 hommes seraient tombés, dont 400 Spartiates : Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 15. La majorité des 600 autres victimes étaient probablement des Lacédémoniens, car les autres alliés ne perdirent que très peu des leurs : Pausanias, IX, 13, 12.

[2768] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 14. Rappeler le fait que certains Lacédémoniens ont fui avec leurs armes permet à Xénophon d'atténuer l'humiliation de la défaite.

[2769] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 15.

[2770] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 15. Un indice de plus en faveur de la déroute rapide des alliés une fois la débâcle des Spartiates entamée. Les Béotiens étaient encore loin d'eux et leurs pertes furent presque nulles aux dires de Pausanias, IX, 13, 12.

[2771] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 15 ; Diodore, XV, 56, 3.

[2772] Pausanias, IX, 13, 12. Les pertes données par Diodore pour les deux côtés sont en contradiction avec les autres sources et manifestement très exagérées, aussi bien du côté des vaincus que des vainqueurs (300 Béotiens et 4 000 coalisés !). Elles participent en fait au tableau épique que donne l'auteur de la bataille.

[2773] On ne peut suivre V. D. Hanson, *The Western Way of War*, p. 254, qui pense que les 400 victimes spartiates seraient tombées sur place en combattant avec le roi. Tous les textes indiquent qu'après la mort du roi et des hommes du premier rang le reste des *Homoioi* fuirent le combat. Plutarque comme Diodore insistent sur le caractère meurtrier de la déroute. Il ne faut pas toujours compter sur l'extrémisme et l'idéologie spartiates : voir

Les données de Pausanias ont quelque crédibilité quand on les confronte à l'ordre de bataille : la colonne thébaine, estimée à 3 000 hoplites, aurait eu un front d'environ soixante hommes[2774]. Les savants ont été perturbés par cette colonne pleine et ont tenté des restitutions hardies, supposant des réserves ou des intervalles. Il me semble que les parallèles du début du XVIe siècle permettent de les écarter : il n'était pas rare de voir des colonnes de piquiers rangées sur plus de quarante rangs de profondeur[2775]. La profondeur avait deux buts : assurer qu'en ce jour, où le rapport de force n'était pas favorable aux Béotiens, les Thébains trouveraient la force d'aller jusqu'au corps à corps frontal, et se donner les meilleures chances dans le combat en n'exposant sur le front que les hommes du Bataillon sacré. Ses 300 membres auraient occupé les 5 premiers rangs : le texte de Plutarque implique son placement en tête de la colonne et il n'y a aucune raison de le mettre en doute. Un tel ordre de bataille est tout à fait attendu. Certains ont jugé improbable un front si réduit en regard des pertes subies par les Spartiates[2776]. Mais la grande majorité ne sont pas tombés dans le combat frontal. Les Thébains, suivant le Bataillon sacré, dont la colonne n'avait qu'une cinquantaine de mètres de profondeur, étaient tous des chasseurs en puissance. Dès que le front spartiate céda et que l'avancée repris, ils purent quitter leurs rangs et se jeter de tous côtés sur leurs ennemis, en plein effondrement. Rappelons enfin que les Thébains avaient des cavaliers ; ils purent aussi participer à la curée. Si cette restitution s'avérait juste, on pourrait alors mieux mesurer la férocité de l'affrontement frontal : du côté thébain, sur les 120 hommes (environ) des deux premiers rangs, près d'un tiers auraient été tués. Un taux de pertes énorme. Sans compter que bien peu, parmi ceux qui avaient été exposés, durent échapper aux blessures. Le combat aurait été meurtrier et difficile, ce que masque une vision d'ensemble de la bataille. Sur cet épisode, aucune indication de temps n'est donnée par les auteurs anciens. Il fait cependant peu de doutes que la durée de la lutte avant la débâcle fut brève ; quelques dizaines de secondes ou quelques minutes. Car les Spartiates ne purent jamais profiter de l'étendue de leur front[2777]. Les hommes à l'extrémité de l'aile droite tentèrent peut-être de se rapprocher et de combattre le flanc gauche de la colonne, mais celui-ci présentait ses boucliers du bon côté et sa profondeur prévenait tout encerclement ; ils ne parvinrent en tout cas pas à la fragiliser avant la déroute des leurs. Il n'était pas question pour les hoplites alignés

M. Trundle, « Spartan Responses to Defeat : From a Mythical Hysiae to a Very Real Sellasia », dans J. H. Clark et B. Turner (éd.), *Brill's Companion to Military Defeat in Ancient Mediterranean Society*, Leyde-Boston, 2018, p. 150-151 et 159.

[2774] J. Stylianou, *A Historical Commentary on Diodorus Siculus Book 15*, Oxford, 1998, p. 402-403.

[2775] H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte* IV, Berlin, 1920, p. 63-64. En fait, la colonne thébaine aurait été très proche de celle formée par le corps de 3 000 Suisses à la bataille de Fornoue en 1495, qui avait un front de 60 mètres (et près de 50 rangs de profondeur).

[2776] A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 170, à la suite de J. K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley, 1970, p. 179-180.

[2777] Selon Plutarque, *Vie de Pélopidas*, 23, 5, l'assaut de Pélopidas fut si rapide et audacieux qu'il abattit à la fois les esprits et les compétences militaire des Spartiates.

à gauche des *hippeis* d'intervenir, sous peine de présenter le flanc aux Béotiens qui suivaient la colonne thébaine.

Pourquoi cette bataille eut un tel retentissement ? Les discussions sur l'exceptionnalité ou la banalité de l'expérience de Leuctres se sont concentrées sur Épaminondas et la tactique de la phalange oblique[2778]. Mais rares sont celles qui ont relevé l'importance de la forme que prit le combat. V. Cuche a bien montré que les sources insistaient sur la charge thébaine : le récit de la course du Bataillon sacré construit une image héroïque qui doit beaucoup à la tradition homérique et au parallèle de Marathon[2779]. Cette insistance était somme toute fort logique : les Thébains étaient parvenus à se jeter en avant, dans une attaque massive et au pas de course, contre les plus terribles des adversaires. Tous devaient savoir que les Spartiates ne plieraient pas avant la collision et qu'il faudrait en passer par un violent face à face. Certains avaient sans doute en mémoire le heurt frontal de Coronée. Cette perspective avait de quoi ébranler les moins résolus. Pourtant, les Thébains sont allés jusqu'au terme de leur charge. La conscience du caractère décisif de l'affrontement, la préparation religieuse de la bataille[2780], la disposition du corps d'élite à la tête de la colonne, la confiance montrée par les chefs, la débandade de la cavalerie lacédémonienne, le désordre de la phalange spartiate, le soutien et la confiance apportés par la masse, le mouvement en avant et la vitesse de la course ont déterminé et poussé les hommes des premiers rangs à affronter les Spartiates dans un combat frontal au corps à corps. L'épigramme des trois Béotiens qui rappelait l'exploit de Leuctres pouvait à juste titre clamer : « nous n'avons pas couru moins vite qu'Épaminondas », οὐδ' Ἐπαμεινώνδα δεύτεροι ἐδράμομεν[2781]. Le caractère effroyable que prit la lutte lorsque les deux camps furent au contact ne contribua pas peu à la postérité de l'événement. Il en fut de même pour la bataille de Coronée, une génération plus tôt[2782]. C'est en confrontant ces événements aux dénouements habituels des combats hoplitiques de ce temps qu'on en comprend la nature.

[2778] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 35-36, sur l'intérêt des historiens militaires pour les figures marquantes et les révolutions tactiques, visible en particulier pour les études portant sur Leuctres. Les commentaires s'attachent à restituer de façon très précise la tactique d'Épaminondas et son dispositif, parfois de façon très complexe, sans tenir compte de l'avertissement de Polybe.

[2779] V. Cuche, « Le coureur et le guerrier. Anthropologie de la course à pied et de ses vertus militaires », *Kernos* 27, 2014, p. 9-50, plus particulièrement p. 12-14 sur Leuctres. En revanche, il n'est peut-être pas nécessaire d'interpréter la valorisation de la charge comme une exagération : elle n'avait rien d'une évidence et joua un grand rôle dans la victoire thébaine en prenant les Spartiates au dépourvu.

[2780] Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 7, indique que les Béotiens ornèrent le tombeau des Leuctrides avant le combat. Sur ce rite de propitiation des héros topiques : V. Cuche, *Les dieux au combat*, p. 478. La plupart des autres prodiges et autres présages appartiennent à une version mythifiée et tardive de la bataille : cf. V. Cuche*, Les dieux au combat*, p. 468-483.

[2781] *IG* VII 2462, l. 9, traduction V. Cuche, « Le coureur et le guerrier », *loc. cit*., p. 12.

[2782] Le tableau que dresse Xénophon, *Agésilas*, II, 14, du paysage qui s'offrait aux regards après la bataille rappelle la férocité déployée lors du dernier heurt frontal, entre Thébains et Spartiates. La violence était d'autant plus visible que ses stigmates étaient condensés dans un espace réduit : « le combat fini, on put voir sur le lieu de la rencontre la terre teinte de sang, les morts, amis et ennemis, gisant pêle-mêle, des boucliers en pièces, des lances brisées, des épées sans fourreau, les unes à terre, les autres enfoncées dans les corps, d'autres encore restées dans les mains des combattants », ἐπεί γε μὴν ἔληξεν ἡ μάχη, παρῆν δὴ θεάσασθαι ἔνθα συνέπεσον ἀλλήλοις τὴν μὲν γῆν αἵματι

L'étude du combat de Leuctres donne quelques lumières sur la létalité et l'intensité de certains combats frontaux hoplitiques. Il n'est en revanche guère aisé de se prononcer sur sa forme exacte. Si l'on accorde quelque crédit au texte de Diodore, on peut considérer que les deux camps ne se mêlèrent pas ou peu. Une partie des combattants maintinrent peut-être une certaine distance avec l'adversaire, afin de profiter de l'allonge de leurs armes. Un « *cautious long-range fencing* »[2783] que l'on retrouve dans la description par Euripide du duel entre Étéocle et Polynice : « ils bondissaient la lance au point ; mais ils s'accroupissaient sous l'orbe du bouclier pour que le fer glissât sans les atteindre. Si l'un d'eux voyait le visage de l'autre dépasser le bord de l'*aspis*, il ajustait sa lance pour le prendre de vitesse », ἦισσον δὲ λόγχαις· ἀλλ' ὑφίζανον κύκλοις, ὅπως σίδηρος ἐξολισθάνοι μάτην. εἰ δ' ὄμμ' ὑπερσχὸν ἴτυος ἄτερος μάθοι, λόγχην ἐνώμα στόματι προφθῆναι θέλων[2784]. Comme l'a montré H. van Wees, à l'époque archaïque, les proto-hoplites usaient d'une position de garde qui éloignait de leurs jambes le bord inférieur du bouclier[2785]. Ce geste demandait un effort important, l'épaule devant soutenir plus de poids. Mais il permettait de libérer le mouvement des jambes et d'exposer à l'ennemi une défense plus dense et solide : en présentant de façon oblique le bouclier, on forçait les coups venant le frapper de manière horizontale à traverser une plus grande épaisseur. Une pratique simple qui fut longtemps en usage : on retrouve cette garde ancienne sur les images classiques et hellénistiques. Il s'agit bien d'un effet de réel : le geste fut aussi employé par les *thureophoroi*, comme l'illustrent la stèle funéraire du Pisidien Dioskouridès à Sidon[2786] et un groupe en terre-cuite d'Asie Mineure daté du IIe siècle montrant l'affrontement d'une paire d'éphèbes dans une *thureomachia*[2787]. De fait, on retirait de cette garde les mêmes avantages avec un *thureos* ou une *aspis* ; son histoire s'inscrit logiquement dans le temps long.

Les épibates reprenaient sans doute ces principes élémentaires de l'escrime hoplitique lors des abordages. Avec toutefois certaines spécificités. À la fin du IVe siècle, ils usaient tout autant des lances-javelines que des lances de contact, armes que les hoplites usaient en des contextes bien distincts dans les combats terrestres[2788]. Diodore décrit ainsi le combat livré par

---

πεφυρμένην, νεκροὺς δὲ κειμένους φιλίους καὶ πολεμίους μετ' ἀλλήλων, ἀσπίδας δὲ διατεθρυμμένας, δόρατα συντεθραυσμένα, ἐγχειρίδια γυμνὰ κολεῶν, τὰ μὲν χαμαί, τὰ δ' ἐν σώματι, τὰ δ' ἔτι μετὰ χεῖρας. Un tel spectacle n'était pas banal.

[2783] Ph. Sabin, « Land Battle », dans Ph. Sabin, H. van Wees et M. Whitby (éd.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare* I, Cambridge, 2007, p. 428. L'auteur l'applique aux combats des phalanges macédoniennes. Cela aurait du sens pour l'extrême fin du IVe et le début du IIIe siècle (si la chronologie de l'évolution de l'armement des sarissophores proposés dans cette étude est juste), moins pour les périodes antérieure et postérieure.

[2784] Euripide, *Les Phéniciennes*, 1382-1387, traduction H. Grégoire et L. Méridier, légèrement modifiée.

[2785] H. van Wees, « The Development of the Hoplite Phalanx. Iconography and reality in the seventh century », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 128-129.

[2786] Th. Macridy, « À travers les nécropoles sidoniennes », *Revue Biblique*, 1904, IV, n° 1, p. 550-551, pl. II.

[2787] Antikensammlung, Berlin, TC 7696.

[2788] Voir *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses ».

Démétrios sur le pont de son heptère à la bataille de Salamine (306) : « (les ennemis) le serrant et l'enveloppant, il jetait des lances-javelines contre les uns, frappait et tuait de près avec sa lance. Des traits de toutes sortes étaient lancés sur lui, il les esquivait en les anticipant ou les recevait avec ses armes défensives. Des trois hypaspistes qui étaient près de lui, l'un tomba frappé d'une lance-javeline, les deux autres furent blessés », ἀθρόων γὰρ αὐτῷ περιχυθέντων οὓς μὲν ταῖς λόγχαις ἀκοντίζων, οὓς δὲ ἐκ χειρὸς τῷ δόρατι τύπτων ἀνῄρει· πολλῶν δὲ καὶ παντοίων βελῶν ἐπ' αὐτὸν φερομένων ἃ μὲν προορώμενος ἐξέκλινεν, ἃ δὲ τοῖς σκεπαστηρίοις ὅπλοις ἐδέχετο. τριῶν δ' ὑπερασπιζόντων αὐτὸν εἷς μὲν λόγχῃ πληγεὶς ἔπεσεν, οἱ δὲ δύο κατετραυματίσθησαν[2789]. On laissera de côté le caractère artificiellement épique de la scène pour relever la multiplicité des armes employées et le combat en équipe des épibates : tantôt des lances-javelines sont jetées de loin, tantôt on en vient au corps à corps[2790]. Un type de combat très dynamique[2791] et particulièrement dangereux : aucun des trois hypaspistes de Démétrios n'en ressortit indemne. On se figure sans peine que si le Poliorcète échappa aux blessures, ce fut grâce à l'activité de ses trois hommes qui durent le protéger autant de temps qu'ils le purent. Les abordages restent malheureusement des événements guerriers extrêmement obscurs : ce texte de Diodore est la description la plus précise que l'on possède. Il est impossible de préciser les évolutions que put connaître ce type de combat. Notons seulement que, sur le pont d'un navire, on tentait, dans la mesure du possible, de frapper à distance, en usant des lances-javelines en armes de jet ; l'abordage n'interdisait pas de s'en tenir à une « escrime prudente ».

Dans les combats rangés terrestres, elle s'explique certainement aussi par l'angoisse de quitter le rang et de s'exposer. Un témoignage exceptionnel du début du XXe siècle, étudié par Ch. Oman, montre « *one of the rarest things in the Peninsular War, a real hand-to-hand fight with the white weapon* », et vaut la peine d'être cité ici. Un officier du Brunswick raconte comment, le 25 juillet 1813, au combat de Roncevaux, deux unités française et britannique se retrouvèrent de façon inattendue face à face et à une dizaine de mètres l'une de l'autre, dans une passe étroite. Les Français reculèrent instinctivement de quelques pas[2792] :

> « *Several of them made a half turn, as if about to give way ; but their officers, some with appeals, some with threats, and some with curses, kept them to their work. They stood firm, and their*

[2789] Diodore, XX, 52, 1.
[2790] Voir aussi Diodore, XIII, 46, 1 (bataille d'Abydos en 411). Un combat entre épibates décrit dans des termes proches, où l'on fit aussi usage massivement des lances-javelines.
[2791] Qui évoque par certains côtés les combats proto-hoplitiques archaïques : H. van Wees, « The Development of the Hoplite Phalanx », *loc. cit.*, p. 146-154. On rappellera un autre lien : la présence régulière d'archers ou d'autres piétons légers aux côtés des épibates.
[2792] Témoignage du capitaine Wachholz, cité par Ch. Oman, *A History of the Peninsular War* VI, New York, 1980 [1922], p. 618.

bayonets came down to the charge : so did those of Tovey's company. For a few seconds the two sides surveyed each other at a distance of two paces : then one French company officer sprang forward into the middle of the British, and began cutting right and left. He was at once bayoneted, and then the two sides began to fence cautiously with each other, keeping their line and not breaking forward into the enemy's ranks ; it was more like bayonet drill than a charge. I do not think that more than a dozen men fell on either side. After a minute the English captain saw that the French supports were closing in - he shouted 'right about face', and his men trotted back ».

Cette description est intéressante à plus d'un titre : outre la crainte du corps à corps, on voit des comportements très opposés, d'un côté l'audace d'un officier, qui eût peut-être en mémoire la mort de Rolland, de l'autre l'approche prudente de la masse de ses pairs et de ses hommes. Elle frappe tout autant par la disparité des réactions que par leurs très inégales proportions : les prudents l'emportent largement sur les audacieux. Et l'on profite aussi d'une donnée sur la durée de l'affaire : on n'escrima pas plus d'une minute. Certes, l'arrivée de renforts français l'abrégea de façon nette, mais il est difficile d'imaginer qu'elle se serait prolongée plus de quatre ou cinq fois ce temps. D'un autre côté, une minute de combat frontal représente une durée considérable. Le passage a-t-il quelque valeur pour comprendre les réalités des Anciens ? Il convient certes de relever les différences : les combattants de notre période disposaient de protections, au moins de casques et de boucliers, et d'armes offensives plus maniables (sarisses exceptées) que les fusils prolongés de leurs baïonnettes. Néanmoins, le texte d'Eschyle et l'escrime prudente qu'il décrit ne nous plongent pas dans un monde en tout point différent. Polybe connaissait cette escrime. Elle était enseignée par les hoplomaques. Il ne fallait pas attaquer sans penser à se défendre : Cléomène disposa son armée à Sellasie sur le modèle de « la garde des meilleurs hoplomaques ; il avait tout prévu aussi bien pour l'attaque que pour la parade », τῆς τῶν ἀγαθῶν ὁπλομάχων προβολῆς· οὐδὲν γὰρ ἀπέλειπε τῶν πρὸς ἐπίθεσιν ἅμα καὶ φυλακήν[2793]. Mais, sur le front d'un combat mené à la lance, le danger ne venait pas que de l'opposant direct : il fallait aussi se garder des coups de ses voisins de rang. La continuité de ce principe, tout à fait attendu, est illustrée par celle d'un thème iconographique assez rare, montrant un face à face entre deux lignes hoplitiques. On le retrouve à la fin du VIe, au IVe, et encore au Ier siècle sur un monument bien particulier[2794]. Il s'agit du mausolée de Saint-Rémy de Provence, érigé par une famille salyenne liée à César, qui aurait participé à ses côtés à la

[2793] Polybe, II, 65, 11-12.
[2794] Une coupe attique du VIe siècle (vers 530 ; Antikensammlungen, Munich, 8729) utilise habilement les deux anses pour séparer les deux lignes de trois guerriers qui se menacent de leurs armes. Pour le IVe siècle, pensons notamment aux reliefs de l'*heroôn* de Trysa en Lycie : A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 45-46, I 526b, fig. 6-7, I 527a, fig. 1-2 ; pl. 70, I 449, fig. 3-6.

bataille de Zéla[2795] et aurait commémoré le souvenir de cet affrontement par la réalisation des panneaux du monument[2796]. Les reliefs représentant les combats n'apportent presque rien sur l'armée romaine de la fin de la République : ils sont très vraisemblablement des copies de modèles hellénistiques. Les armes[2797] comme le thème du combat hoplitique, le combat pour le corps d'un combattant tué[2798], sont grecs. L'image de cet affrontement montre deux lignes de piétons lourdement armés se faisant face. Elles sont séparées par un léger intervalle, marquant à cet instant la ligne de front. Les boucliers sont tenus en position frontale et gardent les corps. Du côté des « Romains », ils sont bien alignés et les voisins de rang se protègent mutuellement. Du côté des « Pontiques », le désordre commence à apparaître et des combattants s'affaissent au premier rang, ils sont en difficulté.

À Leuctres toutefois, la violence du corps à corps et sa forte létalité laissent penser que les hommes du Bataillon sacré montrèrent une témérité et une brutalité peu communes. Il leur fallait triompher vite, abattre les hommes qui protégeaient le roi et Cléombrotos lui-même ; ils prirent de toute évidence beaucoup de risques et un grand nombre le payèrent de leur vie. Sans doute comme à Coronée, en 394, on s'exposa et on rompit les distances d'engagement pour heurter avec les boucliers et combattre à l'épée[2799]. Ce point vaut pour avertissement : on ne peut aisément dresser un modèle général de ce type de combat. Les contextes ont leur importance. En outre, sur le front, tous ne se battaient pas de la même façon, et avec la même audace. Aussi serait-on bien en peine de décrire avec plus de précision le combat entre les hoplites *thureophoroi* aigéirates et étoliens[2800] qui suivit l'irruption des seconds dans la cité des premiers, en 219 : « s'encourageant les uns les autres, les Aigéirates tinrent bon et engagèrent vaillamment la lutte avec les Étoliens. L'acropole étant dépourvue d'enceinte, ce fut bientôt un combat au corps-à-corps et homme contre homme, et l'on se battit comme se battent d'ordinaire

[2795] Sur les campagnes de Pharnace II et la bataille de Zéla, voir récemment A. Coşkun, « The Course of Pharnakes II's Pontic and Bosporan Campaigns in 48/47 B.C. », *Phoenix* 73, 2019, p. 86-113, en particulier p. 102-103.
[2796] X. Delestre et Fr. Salviat, *Le mausolée de Saint-Rémy-de-Provence. Les* Iulii*, Jules César et la bataille de Zéla*, Paris, 2015, p. 91.
[2797] Contrairement à ce que pensent X. Delestre et Fr. Salviat, *Le mausolée*, op. cit., p. 99, les boucliers du monument ne sont pas des *scuta*. Ils sont tous munis d'un brassard et d'une poignée, sont ronds, comme l'avait bien vu P. Couissin, « Les guerriers et les armes sur les bas-reliefs du Mausolée des Jules à Saint-Rémy », *Revue archéologique*, 1923, I, p. 317, et possèdent une bordure. Ce sont de grandes *aspides* grecques traditionnelles. Les cuirasses souples à double rangée de lambrequins, les cuirasses anatomiques et les casques à corne et phrygiens sont de même très clairement de tradition grecque. Tous les combattants portent l'épée à gauche. Le seul détail « romanisant », permettant au relief de se replacer dans le contexte du temps, est la représentation de deux *pila* entre les mains de combattants. Ils ont été rajoutés dans la scène du combat d'infanterie pour permettre de distinguer le camp « romain » de ses adversaires.
[2798] K. Schefold, « Tod des Patroklos », *Revista de la Universidad Complutense* 104, 1976, p. 101-104. Voir aussi Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Rome, 1990, p. 72-74 avec les schémas dérivés de la levée puis du retour du corps. A. Tsingarida, « The Death of Sarpedon : Workshops and Pictorial Experiments », dans J. H. Oakley et S. Schmidt (éd.), *Hermeneutik der Bilder : Beiträge zur Ikonographie und Interpretation griechischer Vasenmalerei*, 2009, p. 135-141, en particulier p. 136.
[2799] Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 19 ; *Agésilas*, II, 14
[2800] Le *thureos* étant alors l'arme principale des Achéens comme des Étoliens : *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».

les hommes qui défendent leur patrie et leurs enfants contre d'autres qui défendent leur vie. Finalement, les Étoliens qui avaient pénétré dans la ville prirent la fuite, pendant que les Aigéirates, profitant du terrain en pente, les poursuivaient avec énergie, semant la panique parmi eux », οἱ δ' Αἰγειρᾶται παρακαλέσαντες σφᾶς αὐτοὺς ἠμύνοντο καὶ συνεπλέκοντο τοῖς Αἰτωλοῖς γενναίως. οὔσης δὲ τῆς ἄκρας ἀτειχίστου, καὶ τῆς συμπλοκῆς ἐκ χειρὸς καὶ κατ' ἄνδρα γινομένης, τὸ μὲν πρῶτον ἦν ἀγὼν οἷον εἰκός, ἅτε τῶν μὲν ὑπὲρ πατρίδος καὶ τέκνων, τῶν δ' ὑπὲρ σωτηρίας ἀγωνιζομένων· τέλος γε μὴν ἐτράπησαν οἱ παρεισπεπτωκότες τῶν Αἰτωλῶν. οἱ δ' Αἰγειρᾶται, λαβόντες ἀφορμὴν ἐγκλίματος, ἐνεργῶς ἐπέκειντο καὶ καταπληκτικῶς τοῖς πολεμίοις[2801]. Tout au plus peut-on suggérer que cet affrontement, livré plus d'un siècle et demi après Leuctres, lui ressembla quelque peu.

Combattre face-à-face était une épreuve difficile. Elle était plus supportable à distance qu'au corps à corps, et la majorité des engagements frontaux étaient de fait livrés avec les armes de trait et de jet, à cheval comme à pied, dans la *chôra* ou lors des tentatives contre des places fortes. Ces combats à distance étaient quelque peu laborieux : à pied comme à cheval, il fallait se rapprocher de l'ennemi pour lancer des coups efficaces. Or, à faible portée et sous la menace de la réponse adverse, on ajustait souvent bien mal. Ainsi pouvait-on voir ce type de combat se prolonger, parfois pendant des heures. Il restait aussi assez dangereux : nombre de combattants en ressortaient blessés. Hors des temps de siège, ils ne représentèrent donc qu'une faible part des affrontements ; dans la *chôra*, on leur préférait largement les attaques surprises et toutes les autres tactiques permises par la ruse. Les combats frontaux à distance n'advenaient que lors de quelques escarmouches, notamment pour des positions accidentées. Dans les combats pour des fortifications en revanche, ils étaient la norme. Cela faisait de la guerre de siège un contexte combattant très particulier et difficile. Certes, les hommes restaient prudents et se couvraient du mieux qu'ils le pouvaient : du côté des assiégeants, on préparait des abris, on creusait des tranchées et érigeait des retranchements ; du côté des défenseurs, on restait à couvert de ses fortifications, et on prenait soin d'en ériger de nouvelles si certaines venaient à tomber. Les échanges de tirs étaient néanmoins intenses pendant la phase des travaux. Ils devinrent encore plus redoutables avec la diffusion des catapultes, armes puissantes qui, sans révolutionner les pratiques combattantes, augmentèrent les distances d'engagement et la sévérité des blessures. Entre le IIIe et le Ier siècle, le volume et la puissance des tirs qu'étaient capables de déployer assaillants et défenseurs étaient plus impressionnants qu'au IVe siècle. Reste que les armes de trait et de jet traditionnelles continuèrent de jouer le premier rôle et que la majorité des combattants maniaient plus javelots et frondes que catapultes. Les expériences des sièges

[2801] Polybe, IV, 58, 7-8, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.

connaissaient leur paroxysme au moment des assauts. Car ces derniers provoquaient des combats dans des espaces restreints, sur de courtes portions de remparts ou des brèches, qui donnaient à voir des violences particulières. Aux IIIe et IIe siècles, les Macédoniens prirent l'habitude de déployer de grands efforts pour faire brèche et offrir un passage aux *speirai* de leur phalange. L'usage des piques dans ces configurations était une particularité de ce temps. Les armées royales développèrent, sans même avoir besoin de recourir fréquemment aux grandes machines, des pratiques d'assaut d'une grande efficacité comme d'une grande brutalité. Les sièges, et en particulier les moments par excellence de la « grande » guerre durant ces affaires, les assauts, étaient des affaires plus exigeantes à l'époque hellénistique qu'aux périodes antérieures. Ils formèrent les expériences les plus marquantes et violentes de nombreuses vies guerrières. Une part plus faible de ces dernières connurent aussi des corps à corps frontaux lors de combats rangés. Ces événements peu communs posent de nombreuses difficultés, comme l'a montré la reprise du dossier de l'*ôthismos*. Celle-ci a pu dégager une certaine diversité dans les approches des Anciens, et surtout une chronologie : l'effet du « poids » et de la « masse » des rangs dans les formations hoplitiques était une théorie qui prit consistance entre la seconde moitié du IVe et la fin du IIIe siècle. Elle allait de pair avec le développement des pratiques et de l'armement des Macédoniens et de leurs imitateurs. Un combat frontal entre deux phalanges « macédoniennes » à la fin du IIIe siècle ne ressemblait ainsi en rien à un face-à-face entre deux phalanges hoplitiques traditionnelles : les armes, les doctrines, les tactiques, tout ou presque avait changé. On put ainsi voir à Sellasie un combat singulier, où les hommes durent progresser et combattre au milieu de forêts de hampes. On gardera toutefois à l'esprit que le combat frontal et les pratiques d'escrime hoplitiques traditionnels se maintinrent encore longtemps en de nombreux endroits. L'adoption du *thureos* par un nombre important de combattants fut une césure importante, mais aux conséquences bien moindres que celui de l'armement macédonien. Si les techniques de maniement de l'*aspis* traditionnelle et du *thureos* n'étaient assurément pas identiques, elles se fondaient sur des principes communs, comme les positions de garde de trois quarts de face ou de profil, et le port oblique du bouclier. Ces armes étaient plus adaptées au combat individuel que les boucliers, *peltai* et *aspides*, macédoniens. Mais l'escrime gardait une valeur limitée dans les engagements frontaux. Peu nombreux étaient les hommes qui pouvaient se vanter d'avoir fait usage de leurs armes en pareille circonstance. En bien plus grand nombre étaient ceux qui avaient pu pratiquer l'escrime dans une autre configuration, beaucoup plus fréquente : la chasse à l'homme.

VI. Chasse à l'homme

La majeure partie des combats s'achevaient par un temps aussi terrible que décisif : la poursuite des vaincus. Paradoxalement, comme l'a relevé R. Konijnendijk, il a été quelque peu délaissé par les études contemporaines[2802]. C'est que les textes ne décrivent généralement pas avec autant de détails ce moment que les phases précédentes des affrontements. Les récits de combat d'un Xénophon ou d'un Polybe sont construits avec une méthode claire : pour rendre intelligibles les affrontements et surtout les causes des victoires et défaites, ils font un effort synthétique en se concentrant sur les moments de rupture. Il leur faut montrer à quel moment et pourquoi l'un des camps a lâché pied. La suite, la poursuite des vaincus, pourtant le temps le plus meurtrier, ne mérite pas d'amples développements, car l'affaire est entendue. Par ailleurs, la structure de la plupart des récits s'appuyant sur les dynamiques combattantes, la déroute, mouvement de masse vers l'arrière, n'a guère besoin de plus de quelques mots ou d'un verbe pour être rendue. Un voile tombe ensuite sur les faits et la violence. Après tout, chacun savait ce qu'il advenait. Les Modernes ont d'ailleurs emprunté le pas aux Anciens. « Et ce qui suit n'a plus besoin d'être expliqué, c'est la tuerie »[2803]. Mais ce qui semble si clair et évident à Ch. Ardant du Picq mérite une explication. Car les « méthodes de tuerie » doivent être étudiées « comme une activité humaine, certes pas vraiment comme les autres… mais aussi comme les autres »[2804]. Fort heureusement la règle du silence souffre des exceptions et certains textes nous permettent d'appréhender quelque peu les actions qui constituèrent, pour la majorité des hommes ayant eu l'expérience du combat, le temps par excellence des violences guerrières. On peut se rapprocher des hommes et des massacres.

Réalité des « grandes » comme des « petites » guerres, des grands comme des petits combats, la fuite et la poursuite peuvent être considérées comme les faits combattants les plus communs et les expériences les plus partagées. Que l'ennemi ait été dispersé par une grêle de projectiles, par une embuscade, une attaque surprise, ou qu'il ait rompu sa formation et fuit devant un mur de sarisses, que l'on ait triomphé par la ruse ou par la force, il restait au vainqueur à anéantir les vaincus. La tâche était souvent hors de portée et extrêmement rares étaient les combats qui s'achevaient par l'annihilation d'un camp. Cela ne signifie pas que l'on ne réalisait aucun effort pour y parvenir. Le modèle était tout trouvé : la poursuite était une « chasse à l'homme ». C'est à cette représentation que sera consacrée la première étude de ce chapitre. La deuxième sera dédiée aux acteurs : qui étaient les combattants prenant part à ces chasses ? La troisième comme la quatrième étude s'intéresseront aux pratiques et aux violences, d'abord

[2802] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 178.
[2803] Ch. Ardant du Picq, *Études*, p. 68.
[2804] J. Sémelin, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, 2005, p. 280.

celles des individus, ensuite celles des groupes. Elles étaient assurément étroitement liées, mais il convient d'aborder séparément les gestes et les comportements individuels et collectifs.

VI.1. La « chasse »

« Présents d'hospitalité à nos ennemis : la mort en cadeau », ξείνια δυσμενέσιν λυγρὰ χαριζόμενοι[2805]. Archiloque annonçait déjà ce que l'on entendait offrir à son adversaire : la mort, la ruine et la souffrance, tous ces λυγρά. Comme il a été observé à maintes reprises, c'était en particulier lors des poursuites que les combattants pouvaient les donner[2806].

Mais pourquoi appeler cela une chasse ? Il faut « être attentif à la variété des codes littéraires grâce auxquels ont pu être transmises, à travers les âges, les différentes expériences combattantes »[2807]. Le principal verbe utilisé pour désigner l'action de poursuivre était διώκω. Or il était employé indifféremment pour la poursuite d'animaux lors d'une chasse ou pour celle d'êtres humains pendant une déroute. La confusion pouvait aller encore plus loin. Ainsi, Xénophon utilise dans son *Hipparque* le verbe θηράω, normalement réservé pour la chasse de l'animal sauvage (θηρίον) : « et si, quand l'ennemi progresse dans quelque direction, un élément de ses forces plus faible que chez toi se trouve isolé, ou bien par témérité s'éparpille, cela non plus ne doit pas t'échapper ; de toute façon, c'est à l'élément fort de donner la chasse à l'élément faible », ἢν δὲ πορευομένων ποι τῶν πολεμίων ἀπαρτᾶταί τι ἀσθενέστερον τῆς αὐτοῦ δυνάμεως ἢ θαρροῦν ἀποσκεδαννύηται, οὐδὲ τοῦτο χρὴ λανθάνειν· ἀεὶ μέντοι τῷ ἰσχυροτέρῳ τὸ ἀσθενέστερον θηρᾶν[2808]. C'est une traque que décrit l'auteur : il faut épier tous les mouvements de l'ennemi, puis s'abattre sur ceux qui s'éloignent du groupe principal. La pratique évoque immanquablement celle des loups chassant en meute[2809]. Xénophon ne se prive d'ailleurs pas de rappeler plus loin leurs pratiques[2810] :

[2805] Archiloque, *Fragments* 6 West (= 14 Lasserre), traduction A. Bonnard.
[2806] Une « règle générale », comme l'affirme encore au XIVe siècle J. Froissart, *Chroniques*, XIV, 165-166 : « *c'est une rieule general que le grosse pertes se traient sus les desconfitures* ».
[2807] S. Venayre, « Loti en Annam. Une folie guerrière au temps du naturalisme (1883) », dans L. Vissière et M. Trévisi (dir.), *Le feu et la folie. L'irrationel et la guerre (fin du Moyen Âge – 1920)*, Rennes, 2016, p. 187.
[2808] Xénophon, *L'hipparque*, 4, 17.
[2809] D. R. MacNulty *et al*., « Influence of Group Size on the Success of Wolves Hunting Bison », *PLoS One* 9, 2014, p. 1-8. Les études concernent aujourd'hui souvent les loups du parc de Yellowstone. Il est plus difficile d'observer en Europe des chasses contre des grandes proies, en raison des faibles populations de loups et des gibiers qu'elles favorisent. Les Grecs purent observer de telles attaques sur des cerfs (une autre proie du loup) ou d'autres espèces imposantes, en plus de leurs actions bien connues contre le bétail (A. Marcinkowski, « Le loup et les Grecs », *AncSoc* 31, 2001, p. 12-13 sur les images de loup attaquant des cerfs ; « les textes mentionnent des attaques de loups contre les chevaux, les taureaux, les vaches »).
[2810] Xénophon, *L'hipparque*, IV, 18-20, traduction É. Delebecque.

« Ainsi les animaux qui ont moins d'intelligence que l'homme, les milans par exemple[2811], peuvent ravir une proie qui n'est pas gardée et se réfugier en lieu sûr avant qu'on les atteigne. De même les loups chassent le bétail sans gardien et dérobent leur proie là où on ne peut les voir. Survient-il un chien qui court après eux, le loup l'attaque, s'il est plus faible que lui ; s'il est plus fort, il se retire après avoir égorgé ce qu'il tenait. Quand les loups méprisent les gardiens, ils se partagent les uns pour les écarter, les autres pour saisir leur proie, et voilà comment ils se procurent de quoi vivre. Si les bêtes sont capables de tant d'intelligence pour s'emparer d'une proie, n'est-il pas naturel que l'homme en montre plus encore, puisqu'il a l'art de les prendre elles-mêmes ? »

δυνατὸν δὲ προσέχοντι τὸν νοῦν ταῦτα καταμανθάνειν, ἐπεὶ καὶ τὰ βραχυγνωμονέστερα ἀνθρώπου θηρία, οἵ τε ἴκτινοι δύνανται ὃ ἂν ἀφύλακτον ᾖ ἁφαρπάσαντες εἰς τὸ ἀσφαλὲς ἀποχωρεῖν πρὶν ληφθῆναι, καὶ οἱ λύκοι δὲ τά τε ἐρημούμενα φυλακῆς ἀγρεύουσι καὶ τὰ ἐν τοῖς δυσοράτοις κλέπτουσι, κἂν μεταθέων γέ τις ἐπιγίγνηται κύων, ἢν μὲν ἥττων ᾖ, τούτῳ ἐπιτίθεται, ἢν δὲ κρείττων, ἀποσπάσας ὅ τι ἂν ἔχῃ ἀποχωρεῖ. ὅταν δέ γε φυλακῆς καταφρονήσωσι λύκοι, τάξαντες ἑαυτῶν τοὺς μὲν ἀπελάσαι τὴν φυλακήν, τοὺς δὲ ἁρπάζειν, οὕτω τὰ ἐπιτήδεια πορίζονται. θηρίων γε μὴν δυναμένων τὰ τοιαῦτα φρονίμως λῄζεσθαι, πῶς οὐκ ἄνθρωπόν γε ὄντα εἰκὸς σοφώτερον τούτων φαίνεσθαι ἃ καὶ αὐτὰ τέχνῃ ὑπ´ ἀνθρώπου ἁλίσκεται ;

L'origine de ces conceptions est évidente[2812]. Dans l'épopée, on retrouve les loups[2813] ; dans l'*Iliade*, l'image de la fuite est régulièrement renforcée par des comparaisons animales. Ainsi, lorsqu'Hector fuit devant Achille, il devient une colombe chassée par un épervier, puis un faon poursuivi par un chien[2814]. Ces procédés et leur persistance nous rappellent que les poèmes de l'épopée ont façonné les représentations des combattants sur le temps long. Ils leur servaient de référence pour penser, mettre en mots et en images leurs combats. Si chaque génération adaptait le propos aux réalités qui lui étaient contemporaines, les liens étaient évidents : entre la chasse donnée par les Achéens aux Troyens en fuite et celles livrées par les hommes des quatre siècles considérés, il y avait plus de ressemblances que de différences. Ce n'était pas simplement un code littéraire mais un trait culturel.

Aussi, lorsque Plutarque confond dans ses récits les mondes de la chasse et de la guerre, il ne fait en rien une innovation mais emprunte à une longue tradition qui plonge ses racines dans les perceptions et les représentations des combattants. L'assimilation de l'ennemi au gibier

[2811] On notera que les Anciens associaient les animaux « ravisseurs » comme les rapaces et les loups, au point qu'une espèce de loup fut dénommée par les bergers « Milans grisâtres » selon Oppien : A. Marcinkowski, « Le loup », *loc. cit.*, p. 4. Il fait peu de doute que la comparaison ne fut pas propre au temps de Caracalla.
[2812] A. Schnapp, *Le chasseur et la cité. Chasse et érotique en Grèce ancienne*, Paris, 1997, p. 38-43.
[2813] A. Marcinkowski, « Le loup », *loc. cit.*, p. 9 : « les images homériques des loups aux cœurs intrépides, animés de l'*alkè* et symbolisant les Achéens, renvoient du reste au monde de la guerre et de la violence dévastatrice des héros ».
[2814] Homère, *Iliade*, XXII, 139-144 et 189-193. Sur la fuite d'Hector, les comparaisons animales et l'imaginaire de la chasse, voir S. H. Lonsdale, *Creatures of Speech. Lion, Herding, and Hunting Similes in the* Iliad, Stuttgart, 1990, p. 85-102.

était la marque de la fureur et de la colère[2815]. Après la mort d'Héphaistiôn, Alexandre, cherchant une « consolation », παρηγορία, se mit en quête de guerre et « partit comme à une traque et une chasse d'hommes », ὥσπερ ἐπὶ θήραν καὶ κυνηγέσιον ἀνθρώπων ἐξῆλθε[2816]. Ce n'était pas une vague image du fait guerrier. Sur le terrain, lorsque l'ennemi est vaincu et s'enfuit, on le chasse. Dans son récit de la bataille de Mantinée et plus précisément dans sa description de la poursuite de Machanidas par Philopoemen, Plutarque pousse la comparaison : « on eût dit non deux stratèges en train de combattre, mais un habile chasseur aux prises avec une bête sauvage que la nécessité réduit à se défendre », ἦν δ' ὄψις οὐχ ὡς στρατηγῶν μαχομένων, ἀλλ' ὥσπερ θηρίῳ πρὸς ἀλκὴν ὑπ' ἀνάγκης τρεπομένῳ δεινοῦ κυνηγέτου (τοῦ Φιλοποίμενος) συνεστῶτος[2817]. La porosité entre l'activité cynégétique et l'activité guerrière paraît aller de soi[2818]. Il utilise encore cette image lorsqu'il montre le retour tardif au camp du futur Scipion l'Africain qui s'était aventuré avec deux ou trois compagnons à la poursuite des Macédoniens lors du massacre de Pydna : il était « comme un jeune chien de chasse de noble race qui s'est laissé entraîner irrésistiblement par le plaisir de la victoire », ὀψὲ δ' οὖν ἤδη σχεδὸν ἀπεγνωσμένος ἐκ τῆς διώξεως προσῄει μετὰ δύο ἢ τριῶν ἑταίρων, αἵματος καὶ φόνου πολεμίων ἀνάπλεως, ὥσπερ σκύλαξ γενναῖος ὑφ' ἡδονῆς ἀκρατῶς τῇ νίκῃ συνεξενεχθείς[2819]. Dans les deux cas, Plutarque confond le guerrier et le chasseur et va jusqu'à les animaliser dans le second : « jeune chien de chasse »[2820], la métamorphose ne sonne pas comme une condamnation de l'action de Scipion, tout au contraire. Relevons aussi le lien étroit fait entre cette métamorphose et la poursuite des hommes, la δίωξις. La métaphore n'est d'ailleurs pas spécifique à l'œuvre de Plutarque : Polybe n'hésite pas à employer l'image du jeune chien de chasse, σκύλαξ, dans le portrait mélioratif d'un personnage[2821]. Dès lors, est-il nécessaire de penser comme un renversement l'association hoplite-chasseur dans les images[2822] ? Elle était à

[2815] Et parfois, comme dans l'*Iliade*, au bétail. Tite-Live, XXXVII, 39, 3-4, parle du mépris qu'inspirèrent aux Romains les soldats du roi séleucide à Magnésie du Sipyle. Les Romains ne pensaient qu'à marcher à l'ennemi, considérant les hommes qui leur faisaient face non comme des guerriers mais comme du bétail (*pecorum*) qui se tenait prêt à être égorgé. Bien plus tard, en 1562, un Espagnol servant dans le camp catholique à la bataille de Dreux (1562) compara aussi les Huguenots qui cédèrent face à la charge de ses compagnons à du bétail : ils les massacrèrent comme des moutons (J. B. Wood, *The king's army. Warfare, soldiers, and society during the Wars of Religion in France, 1562-1576*, Cambridge, 1996, p. 200).
[2816] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 72, 3.
[2817] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 10, 9, traduction A.-M. Ozanam.
[2818] On pourrait aussi citer dans un autre contexte « la chasse » (ἡ θήρα) de Thémistocle par ses poursuivants en Éolide : Plutarque, *Vie de Thémistocle*, XXVI, 1.
[2819] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 22, 7, traduction R. Flacelière et É. Chambry.
[2820] Sur les chiens de chasse, outre les descriptions de Xénophon dans son *Art de la chasse*, 3-5, voir les témoignages rassemblés par A. Marcinkowski, « Le loup », *loc. cit*., p. 14.
[2821] Polybe, XXXI, 29, 7 à propos de Scipion Émilien. Aussi Xénophon, *Cyropédie*, I, 4, 15, pour Cyrus.
[2822] Dès l'époque archaïque, l'hoplite a pu être combiné et même confondu dans les images avec le chasseur. Cf. Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier : archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Paris, 1990, p. 51.

vrai dire naturelle, trouvant une confirmation dans les pratiques aussi bien que dans l'idéologie de l'hoplitisme[2823].

D'Homère à Plutarque, en passant par Xénophon et Polybe, on retrouve les mêmes représentations. Elles étaient parfois surprenantes. Diodore va jusqu'à faire d'une péripétie du siège de Rhodes, un combat naval, une chasse aux ours : les ennemis utilisant de nombreuses petites embarcations pour encercler leurs vaisseaux, les Rhodiens se retrouvèrent pris au piège comme des ours entourés par une meute de chiens de chasse[2824]. Elles inspiraient encore des bons mots : selon Appien, après la bataille de Philippes en 42, Antoine se serait ainsi adressé à des cavaliers fort déconcertés d'apprendre que l'homme qu'ils avaient capturé dans la poursuite était Lucilius, et non Brutus : « cette prise que vous avez faite n'est pas pour moi de moindre importance, et vous avez fait meilleure chasse que vous ne le pensiez », οὐ μείονά μοι τήνδε ἄγραν, εἶπεν, ἀλλὰ ἀμείνονα ἧς ἐνομίζετε ἐθηρεύσατε[2825].

Pour beaucoup, l'activité cynégétique était une préparation à la guerre[2826]. Xénophon, dans l'*Art de la chasse*, insiste sur son importance dans la formation des guerriers[2827] :

> « J'en ai fini avec l'exercice même des choses relatives à la chasse. En tireront de grands avantages ceux qui ont la passion de cette pratique : elle procure la santé du corps, une vue et une ouïe meilleures et retarde la venue de l'âge ; elle est surtout une école de guerre. D'abord quand, avec des armes, on progressera sur des chemins difficiles, on ne se laissera pas aller : car on endurera les fatigues grâce à l'habitude acquise de porter les armes pour prendre les animaux sauvages. Ensuite, on sera capable de coucher sur la dure et d'être bon gardien du poste qui est assigné. Dans les marches contre l'ennemi, on sera à la fois capable d'attaquer et d'obéir aux commandements parce que c'est de cette manière que l'on prend soi-même le gibier. Placé aux avant-postes, on n'abandonnera pas son poste, parce qu'on à la force de tenir. L'adversaire en fuite, on poursuivra en ordre et en sûreté l'ennemi, grâce à la pratique, en tous terrains. En cas de revers de l'armée amie, en des endroits boisés, escarpés ou autres lieux malaisés, on sera capable de se tirer soi-même de peine sans déshonneur et d'en tirer les autres. La pratique de

[2823] P. Vidal-Naquet, « Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne », *Annales* 23, 1968, p. 961 (= P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, 1981, p. 170) : la chasse à courre était « conforme à la morale du cavalier et de l'hoplite ». On connaît aussi des images d'hoplites en train de chasser des bêtes sauvages : Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier*, *op. cit*., p. 163-164. Ici encore, s'agit-il d'un renversement ou simplement de l'expression de la porosité entre les mondes de la chasse et de la guerre ?
[2824] Diodore, XXXI, 51.
[2825] Appien, *Guerres civiles*, IV, 129, traduction P. Goukowsky.
[2826] L. Rawlings, « Alternative agonies : hoplite martial and combat experiences beyond the phalanx », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 244-245 ; P. Vidal-Naquet, « Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne », *Annales* 23, 1968, p. 960-963 (= P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, 1981, p. 169-173) ; A. Schnapp, *Le chasseur et la cité. Chasse et érotique en Grèce ancienne*, Paris, 1997, p. 11-13, 31-32.
[2827] Xénophon, *L'Art de la chasse*, XII, 1-5, traduction É. Delebecque.

l'exercice vous donne une connaissance supérieure. On a déjà vu des hommes de cette trempe, dans la déroute d'une masse d'alliés, reprendre le combat et, par leur force physique et morale, mettre en déroute l'ennemi vainqueur, que la difficulté du terrain a conduit aux méprises ; car les hommes qui possèdent la résistance du corps et de l'âme – c'est une loi – ont le succès à leur portée ».

περὶ μὲν αὐτῶν τῶν πράξεων τῶν ἐν τοῖς κυνηγεσίοις εἴρηται. ὠφελήσονται δ΄ οἱ ἐπιθυμήσαντες τούτου τοῦ ἔργου πολλά· ὑγίειάν τε γὰρ τοῖς σώμασι παρασκευάζει καὶ ὁρᾶν καὶ ἀκούειν μᾶλλον, γηράσκειν δὲ ἧττον, τὰ δὲ πρὸς τὸν πόλεμον μάλιστα παιδεύει. πρῶτον μὲν γὰρ τὰ ὅπλα ὅταν ἔχοντες πορεύωνται ὁδοὺς χαλεπάς, οὐκ ἀπεροῦσιν· ἀνέξονται γὰρ τοὺς πόνους διὰ τὸ εἰθίσθαι μετὰ τούτων αἱρεῖν τὰ θηρία. ἔπειτα εὐνάζεσθαί τε σκληρῶς δυνατοὶ ἔσονται καὶ φύλακες εἶναι ἀγαθοὶ τοῦ ἐπιταττομένου. ἐν δὲ ταῖς προσόδοις ταῖς πρὸς τοὺς πολεμίους ἅμα οἷοί τε ἔσονται ἐπιέναι καὶ τὰ παραγγελλόμενα ποιεῖν διὰ τὸ οὕτω καὶ αὐτοὶ αἱρεῖν τὰς ἄγρας. τεταγμένοι δὲ ἐν τῷ πρόσθεν οὐ λείψουσι τὰς τάξεις διὰ τὸ καρτερεῖν δύνασθαι. ἐν φυγῇ δὲ τῶν πολεμίων ὀρθῶς καὶ ἀσφαλῶς διώξονται τοὺς ἐναντίους ἐν παντὶ χωρίῳ διὰ συνήθειαν. δυστυχήσαντος δὲ οἰκείου στρατοπέδου ἐν χωρίοις ὑλώδεσι καὶ ἀποκρήμνοις ἢ ἄλλως χαλεποῖς οἷοί τ΄ ἔσονται καὶ αὐτοὶ σῴζεσθαι μὴ αἰσχρῶς καὶ ἑτέρους σῴζειν· ἡ γὰρ συνήθεια τοῦ ἔργου παρέξει αὐτοῖς πλέον τι εἰδέναι. καὶ ἤδη τινὲς τῶν τοιούτων πολλοῦ ὄχλου συμμάχων τρεφθέντος τῇ αὐτῶν εὐταξίᾳ καὶ θράσει διὰ δυσχωρίαν ἁμαρτόντας τοὺς πολεμίους νενικηκότας ἀναμαχόμενοι ἐτρέψαντο· ἀεὶ γὰρ ἔστι τοῖς τὰ σώματα καὶ τὰς ψυχὰς εὖ ἔχουσιν ἐγγὺς εἶναι τοῦ εὐτυχῆσαι.

L'importance de la chasse dans la construction des corps et des âmes des guerriers n'est pas une nouveauté dans l'esprit de Xénophon : il attribue les succès des Anciens à la pratique de cet exercice[2828]. Apollon[2829] et Patrocle[2830] sont comparés au milan, tueur rapide. La chasse développe d'abord la puissance physique et l'endurance. Elle montre aussi et surtout comment poursuivre une proie, comment travailler en équipe pour la capture ou la mise à mort. Car la chasse apprend à agir en groupe, à suivre les ordres et à répartir les tâches. Elle entraîne enfin les hommes à progresser en tout type de terrain (ἐν παντὶ χωρίῳ), pour la retraite comme pour la poursuite. Pour en faire des tueurs efficaces, il faut apprendre aux cavaliers à chasser le gros gibier. Platon accorde la même valeur à ces expériences. Il prend aussi soin de préciser que c'est la chasse à courre, sans pièges, qui est utile et doit être valorisée : « la seule qui reste pour tous et la meilleure est la chasse des quadrupèdes qui se fait avec les chevaux, les chiens et les corps, en triomphant par les courses, les coups et les traits lancés à la main », μόνη δὴ πᾶσιν λοιπὴ καὶ ἀρίστη ἡ τῶν τετραπόδων ἵπποις καὶ κυσὶν καὶ τοῖς ἑαυτῶν θήρα σώμασιν, ὧν

[2828] Xénophon, *L'Art de la chasse*, XII, 6-7.
[2829] Homère, *Iliade*, XV, 237-238.
[2830] Homère, *Iliade*, XVI, 582.

ἁπάντων κρατοῦσιν δρόμοις καὶ πληγαῖς καὶ βολαῖς αὐτόχειρες θηρεύοντες[2831]. Car on courrait après une proie comme après un fuyard, on la traquait et on la surprenait comme on le faisait à la guerre, à la chasse des hommes, car « les rapines des pillards et des armées contre des armées sont des chasses », καὶ κλωπεῖαι καὶ λῃστῶν καὶ στρατοπέδων στρατοπέδοις θῆραι[2832].

Naturellement, tous les habitants des cités et tous les futurs combattants n'étaient pas des chasseurs, encore moins des pratiquants de la chasse à courre. Elle était d'abord une pratique aristocratique et royale. Plutarque ne manque pas de rappeler dans ses *Vies* les aptitudes des rois de Macédoine dans cette activité. Ainsi de Cassandre[2833] ou de Démétrios Poliorcète[2834]. La pratique se maintint évidemment jusqu'à la fin du royaume antigonide et Scipion Émilien put s'adonner à cette pratique après la bataille de Pydna dans les réserves des souverains[2835] : « les membres de la maison royale de Macédoine avaient, en effet, la passion de la chasse et ils avaient constitué, avec les terrains qui s'y prêtaient le mieux, des réserves pour y rassembler le gibier », τῶν γὰρ ἐν Μακεδονίᾳ βασιλικῶν μεγίστην ποιουμένων σπουδὴν περὶ τὰς κυνηγεσίας καὶ Μακεδόνων ἀνεικότων τοὺς ἐπιτηδειοτάτους τόπους πρὸς τὴν τῶν θηρίων συναγωγήν, ταῦτα συνέβη τὰ χωρία τετηρῆσθαι μὲν ἐπιμελῶς[2836]. Paul-Émile avait d'ailleurs pris soin de donner à ses enfants une éducation de princes hellénistiques, par des éducateurs grecs, dont des « maîtres de la vénerie », διδάσκαλοι θήρας[2837]. Ce modèle éducatif restait en fait un horizon à atteindre, et Xénophon comme Platon appelaient la participation du plus grand nombre. Le temps venu, les chasseurs feraient de meilleurs guerriers. Deux siècles plus tard, Polybe avait exactement le même sentiment[2838]. L'idéal royal et aristocratique aurait en tout cas inspiré des pratiques : on pense à l'institution des *kynegoi* en Macédoine, étroitement associée à Héraklès « le chasseur » (*kynagidas*), qui serait proche de l'institution éphébique[2839]. Elle aurait aussi existé en Perrhébie[2840]. La chasse faisait-elle partie de la formation ?

Il est utile de rappeler que les représentations établissant un lien très étroit entre les activités cynégétique et guerrière ne sont pas spécifiques aux sociétés de notre période. La

[2831] Platon, *Lois*, VII, 824a.
[2832] Platon, *Lois*, VII, 823b. La chasse sur mer et la piraterie maritime sont condamnées (VII, 823e).
[2833] Diodore, XVIII, 54.
[2834] Plutarque, *Vie de Démétrios*, III, 1 ; LII, 1.
[2835] Polybe, XXXI, 29, 4-6. Cf. J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la Seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome, 1988, p. 542 et note 61.
[2836] Polybe, XXXI, 29, 3.
[2837] Plutarque*, Vie de Paul-Émile*, VI, 5.
[2838] Polybe, XXXI, 22, 2-3 (Polybe chasseur) ; XXXII, 15 (la chasse développe le courage).
[2839] Polybe, XXXI, 29, 5-7 avec M. B. Hatzopoulos, *Cultes et rites de passage en Macédoine*, Athènes, 1994, p. 102-111. Leur existence est désormais assurée par une inscription de Démétrias : B. G. Intzesiloglou, « Inscription of the *Kynegoi* of Herakles from the ancient theatre of Demetrias », dans G. A. Pikoulas (éd.), *Inscriptions and History of Thessaly : New Evidence*, Volos, 2006, p. 67-77 (*SEG* LVI 625).
[2840] B. G. Intzesiloglou, « Inscription of the *Kynegoi* », *loc. cit*., p. 71 note 10.

période médiévale apporte sans surprise les parallèles les plus évidents, et le mot « chasse » est utilisé tout au long du bas Moyen Âge[2841], au XVIe et encore parfois au XVIIe siècle[2842], pour désigner la poursuite et le massacre des vaincus. À partir du XVIIe siècle toutefois, le triomphe progressif du feu donna au lien unissant les deux pratiques de nouvelles formes et de nouvelles représentations. Ce fut la « petite » guerre et la guerre des forêts, celle des partisans, que l'on associa à l'imaginaire de la chasse[2843]. Dans le Vieux comme dans le Nouveau continent : dans ses lettres à sa mère datées du 15 mars 1777 et du 19 janvier 1778, le capitaine William Dansey écrivait que « *that a day's Yankee hunting is no more minded than a day's fox hunting* », et que « *it is very good fun fighting when all the killed and wounded are on the side of the enemy. I like it prodigiously, it is better than a fox chase* »[2844]. Avec l'hégémonie du feu se diffusa la comparaison avec le chasseur à l'affût, désormais tireur, en particulier, semble-t-il, à la suite de la démocratisation de la pratique en Europe à partir du XVIIIe siècle. Elle est encore bien visible dans les écrits de soldats de la Grande Guerre[2845]. Pour A. Rossato, ce fut la guerre de montagne sur le front italien qui stimula ce sentiment : « *uccidere un uomo in montagna è come uccidere una lepre* »[2846]. Pendant la Seconde guerre mondiale, le phénomène est perceptible dans le langage des soldats américains du Pacifique, qui abusent des métaphores[2847], mais également sur d'autres théâtres d'opération[2848]. Du « chasseur noir » grec aux « chasseurs noirs » d'Himmler[2849], on observe ainsi « une contiguïté anthropologique très ancienne entre activité cynégétique et activité guerrière »[2850] ; mais, à chaque fois, elle s'adapte à son contexte technique, social et culturel.

[2841] Ph. Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, 2003[8], p. 416 ; Fr. Wittner, *L'idéal chevaleresque face à la guerre. Fuite et désohnneur à la fin du Moyen Âge,* Paris, 2008, p. 97 ; Ch. Masson, « Des chevaliers irréfléchis ? Panique et témérité dans les traités d'art militaire (c. 1330 – c. 1530) », dans L. Vissière et M. Trévisi, *Le feu et la folie. L'irrationel et la guerre (fin du Moyen Âge – 1920)*, Rennes, 2016, p. 106.
[2842] Pour le XVIe siècle : Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 18, 23, 41, 49, 51, 80, 90, 94, 96, 104 ; Fleuranges, *Mémoires* I, p. 236, 249, 252 ; II, p. 73 ; Rabutin, *Commentaires* I, p. 11. Pour le XVIIe siècle : R. Montecuccoli, *Mémoires*, p. 202.
[2843] G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans. The Army of Louis XIV and Partisan Warfare in the Netherlands (1673-1678)*, Leyde, 2003, p. 124, à propos de l'envoi de partis français pour « chasser » dans le Brabant en 1676. On retrouva cette représentation au moment des guerres de Vendée : A. Rolland-Boulestreau, *Les colonnes infernales. Violences et guerre civile en Vendée militaire (1794-1795)*, Paris, 2015, p. 59-71.
[2844] Cité par M. H. Spring, *With Zeal and with Bayonets Only, The British Army on Campaign in North America, 1775-1783*, Norman, 2008, p. 253.
[2845] A. Loez, « L'œil du chasseur. Violence de guerre et sensibilité en 1914-1918 », *Cahiers du C.R.H.* 31, 2003, p. 109-130 ; S. Audoin-Rouzeau, *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris, 2009, p. 62-64.
[2846] A. Rossato, *L'elmo di Scipio*, Milan, 1919, p. 54.
[2847] J. W. Dower, *War Without Mercy : Race and Power in the Pacific War*, New York, 1993 [1986], p. 89-90.
[2848] S. Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, 2008, p. 249 (sur le rôle des combats en forêt dans « l'exacerbation de l'imaginaire cygénétique ») et 299-304.
[2849] Chr. Ingrao, *Les Chasseurs noirs. La brigade Dirlewanger*, Paris, 2006, en particulier p. 145-175.
[2850] S. Audoin-Rouzeau, *Combattre*, *op. cit.*, p. 300.

Tous les combattants se voyaient-ils pour autant chasseurs d'hommes ? Le problème est, on s'en doute, des plus complexes[2851]. Ne serait-ce que pour le monde contemporain, il est loin d'être résolu. La célèbre étude de S. L. A. Marshall sur le comportement de soldats tirés d'unités de combat du Pacifique aurait montré que, dans ce conflit, à peine 25% des hommes avaient tiré sur l'ennemi[2852]. Elle a suscité de vives réactions, notamment lorsque d'autres études ont amené des données sur les guerres de Corée et du Vietnam[2853] : les chiffres passent à 50% dans la première, 90% dans la seconde[2854] ! Un jeune appelé américain des années 1960-1970 était-il un tueur né, tout à l'inverse de son père qui avait combattu dans le Pacifique ? Cela ne fait aucun sens. N'aurait-on pas sous-estimé l'influence des configurations tactiques[2855] et des contextes techniques, l'importance des fortifications japonaises du Pacifique[2856], celle accrue du combat d'infanterie au Vietnam, le passage du fusil M1 Garand au fusil d'assaut M16, à la cadence de tir bien supérieure[2857] ? Certes, des témoignages de la Grande Guerre montrent que certains éprouvaient un profond dégoût à l'idée de tirer sur leurs semblables. Il retenait parfois les gestes[2858]. Dans le même temps, un autre lot d'acteurs et de témoins insistent sur la fureur guerrière, la satisfaction instinctive de voir son ennemi tomber, et parfois le plaisir que sa mort procurait. Cela ne fut évidemment pas propre à ce conflit : les témoignages britanniques des guerres du Premier Empire montre les deux comportements[2859]. Certains insistaient sur le fait qu'il était déshonorable, une fois l'ennemi déconfit par une charge à la baïonnette, de le poursuivre pour planter sa lame dans son dos. Mais d'autres, en nombre bien plus important, ne montraient pas les mêmes scrupules et, à l'inverse, tiraient gloire de tels actes. Aussi doit-on nuancer les remarques de B. P. C. Molloy et D. Grossman sur la passivité au combat, qui serait liée à la répugnance de l'homme à tuer. Le rapport entre coups tirés et pertes à la bataille de Gettysburg (1863)[2860] n'apporte guère à la démonstration : en quoi la très

[2851] M. Mondini, « Brothers and Heroes. Literary Sources and Death in the First World War (the Italian Case) », dans M. Giangiulio, E. Franchi et G. Proietti (éd.), *Commemorating War and War Dead. Ancient and Modern*, Stuttgart, 2019, p. 250-251, pour le cas italien.
[2852] S. L. A. Marshall, *Men against Fire. The Problem of Battle Command in Future War*, New York, 1947. On rappellera que le chiffre n'est pas le résultat d'une mise en série des témoignages : il s'agit d'une estimation, dont les origines ont été mises en évidence par L. Murray, *War Games : The Psychology of Combat*, Londres, 2018, p. 25-27.
[2853] R. W. Glenn, *Reading Athena's Dance Card : Men Against Fire in Vietnam*, Annapolis, 2000, p. 37.
[2854] L. Murray, *War Games*, *op. cit.*, p. 30-33.
[2855] L. Murray, *War Games*, *op. cit.*, p. 33-35.
[2856] L. Murray, *ibid.*, p. 94.
[2857] L. Murray, *ibid.*, p. 166-169, analyse le phénomène du « *weapon-pull* » : le porteur d'une arme avec une capacité de destruction supérieure a tendance à plus agir.
[2858] A. Prost, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire* 81, 2004, p. 13-14.
[2859] R. Muir, *Tactics and the Experience of Battle in the Age of Napoleon*, New Haven, 1998, p. 88. De même que les témoignages de la Guerre de sécession : J. M. Steplyk, *Fighting Means Killing : Civil War Soldiers and the Nature of Combat*, Lawrence, 2018, p. 75.
[2860] B. P. C. Molloy et D. Grossman, « Why can't Johnny kill ? : The psychology and physiology of interpersonal combat », dans B. P. C. Molloy (éd.), *The Cutting Edge : Studies in Ancient and Medieval Combat*, Cheltenham, 2007, p. 196-197.

faible dextérité et l'incapacité à ajuster des hommes, fortement aggravées par la peur, les distances d'engagement, les couverts et les fumées, prouvent-elles une reluctance à tuer ? Aversion ou simple domination de l'instinct de préservation ? Il ne faut pas les confondre[2861]. Et, dans bien des cas, la seconde est plus évidente que la première. En tout cas, on ne peut que renoncer à chercher une posture et une ligne de conduite unique. Ni scinder arbitrairement les combattants en deux groupes, les cruels et les cléments[2862]. Car on pouvait passer de l'un dans l'autre[2863]. Comme entre le temps de la violence extrême et celui du dégoût. S. K. Westmann décrivait comment, en 1915, après avoir tué un soldat français d'un coup de baïonnette lors d'une attaque contre un poste fortifié, quand l'action s'acheva et que la rage du combat retomba, il se mit à trembler et à vomir[2864]. Mais était-ce la mort donnée qui entraîna ces réactions physiologiques, ou le relâchement de la tension ? S. K. Westmann raconte que ses camarades et lui-même échangèrent sur les hommes qu'ils venaient de tuer, et sur la façon dont ils l'avaient fait : coup de pioche, étranglement et coup de crosse. Quelques instants après la fin de l'action, ils étaient prêts à décrire les violences commises. On soulignera certes leur caractère exceptionnel dans un conflit où les balles et surtout l'artillerie causèrent l'immense majorité des pertes. Exceptionnel aussi le récit car, outre la rareté sur le terrain des combats de ce type, la violence pouvait être occultée dans les témoignages[2865].

Les Anciens faisaient tout l'inverse. Dans les récits, la brutalité et la fureur l'emportent, et de très loin. On peine à trouver des textes révélant un sentiment d'empathie à l'égard des combattants vaincus. Bien au contraire, on voit surtout la joie et l'exaltation provoquées par la

---

[2861] Certains franchissent peut-être trop vite la frontière : « *if soldiers did, indeed, enjoy killing, how can we explain breakdown in battle and the epidemic of shell shock* ? » (E. Jones, « The Psychology of Killing : The Combat Experience of British Soldiers during the First World War », *Journal of Contemporary History* 41, 2006, p. 239). Les paniques et les traumatismes (causés bien souvent, pendant la Grande Guerre, par les obus) ont-elles pour la plupart un lien avec l'acte de tuer ? Assurément, non.

[2862] Voir les témoignages rassemblés par A. Duménil, « De la guerre de mouvement à la guerre de positions : les combattants allemands », dans J. Horne (dir.), *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915*, Paris, 2010, p. 68-71 qui montrent la coexistence de gestes de clémence et d'actes de cruauté ; p. 70-71 pour une attaque du 25 septembre 1915 lors de laquelle les Allemands massacrèrent la plupart des Français tentant de se rendre, à l'exception de quelques-uns, épargnés sans raison apparente. Il serait bien difficile de « répartir les soldats de la Grande Guerre entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas tué. Non seulement parce que beaucoup a dépendu des circonstances, mais aussi parce que les hommes changent. La disposition à tuer n'est pas constante » (A. Prost, Les limites de la brutalisation », *loc. cit.*, p. 14.

[2863] Une anecdote de la guerre des Boers, qui avait laissé W. Churchill perplexe : « un soldat britannique, gardien de prisonniers boers, s'insurge de leur lâcheté, eux qui tirent sans discontinuer mais qui supplient la clémence lorsqu'ils sont rejoints. Il est prêt à s'en prendre à eux physiquement. Puis, peu après, alors que les officiers les avaient calmés lui et ses camarades, il offrit à boire aux prisonniers de son propre bidon » (M. Bossenbroek, *L'Or, l'Empire et le Sang, op. cit.*, p. 301). Rappelons également le scandale et les longues discussions suscitées par la description de P. Loti des actions des marins français lors de la prise des forts de Huê en 1883 : S. Venayre, « Loti en Annam », *loc. cit.*, p. 177-187. Les marins se montrèrent impitoyables lors du débarquement, tuant, parfois à la baïonnette, tous ceux qu'ils rencontrèrent et tirant avec allégresse et application sur les fuyards qui tentaient de s'échapper par une chaussée ; plus tard, ces mêmes hommes descendirent sur la plage et les lieux du combat pour prendre soin de tous les ennemis blessés qu'ils purent retrouver.

[2864] M. S. Westman, *Surgeon with the Kaiser's Army. S. K. Westmann*, Barnsley, 2014, p. 42.

[2865] S. Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, 2008, p. 40-123 ; H. Drévillon, *Batailles. Scènes de guerre de la Table Ronde aux Tranchées*, Paris, 2007, p. 18 ;

fuite de l'ennemi et surtout sa poursuite[2866] : « quand les cités triomphent de leurs adversaires en combat, il n'est pas facile d'exprimer le plaisir qu'elles ont à les mettre en déroute, le plaisir de les poursuivre, le plaisir de les tailler en pièces, quand les hommes s'enorgueillissent du fait, quand ils gagnent la brillante gloire, quand ils se réjouissent en pensant avoir accru la force de leur cité ! », αἱ μὲν γὰρ πόλεις δήπου ὅταν κρατήσωσι μάχῃ τῶν ἐναντίων, οὐ ῥάιδιον εἰπεῖν ὅσην μὲν ἡδονὴν ἔχουσιν ἐν τῷ τρέψασθαι τοὺς πολεμίους, ὅσην δ᾽ ἐν τῷ διώκειν, ὅσην δ᾽ ἐν τῷ ἀποκτείνειν τοὺς πολεμίους, ὡς δὲ γαυροῦνται ἐπὶ τῷ ἔργῳ, ὡς δὲ δόξαν λαμπρὰν ἀναλαμβάνουσιν, ὡς δ᾽ εὐφραίνονται τὴν πόλιν νομίζοντες ηὐξηκέναι[2867]. Cette invitation au massacre poussait avec une telle force les hommes en avant qu'il était bien difficile pour les chefs de les arrêter[2868]. Chez Xénophon comme chez Plutarque[2869], la victoire et son corollaire, la mise à mort des vaincus, constituent l'un des plaisirs (ἡδονή) de la guerre. Tous avaient en mémoire les lances de l'épopée, avides de chair[2870]. Il n'y a pas là que le simple reflet du « désir du combat »[2871]. La lance, et l'homme qui lui donne force et élan, veulent blesser et tuer : était projetée avec l'arme l'envie de faire couler le sang. Les lamentations sur les malheurs de la guerre concernaient avant tout le sort des victimes non combattantes, des terres, des biens et des communautés dans leur ensemble. Les combattants, eux, n'inspiraient guère de pitié. Rares sont ceux qui se sont aventurés à dire qu'il était vil de tuer son ennemi une fois le conflit engagé. Certes, dans les *Histoires prodigieuses* (Περὶ θαυμασίων) rapportées par Phlégon de Tralles[2872], il y a celle de l'hipparque séleucide Bouplagos, revenu d'entre les morts après le désastre des Thermopyles en 191 pour annoncer aux Romains que le massacre et le dépouillement de l'armée royale leur apporteraient la colère de Zeus[2873]. Si l'on ne peut dater précisément la naissance de cette histoire, il reste intéressant de relever que le massacre (φόνω στρατιᾶς) commis par les Romains est expressément condamné. Il ne peut leur attirer que la colère divine. Néanmoins, il s'agissait là de l'acte des « Barbares » de l'Occident.

[2866] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 195-197.
[2867] Xénophon, *Hiéron*, 2, 15.
[2868] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 198. Ce problème était commun à bien des armées, notamment l'armée romaine. Ainsi, selon Plutarque, *Vie de Marius*, XXVI, 2, à la bataille de Verceil en 101 contre les Cimbres, les officiers romains « ne purent retenir leurs soldats, dont l'un s'étant mis à crier que les ennemis fuyaient, entraîna tous les autres à leur poursuite », ἐπισχεῖν δὲ τοὺς στρατιώτας οὐκ ἔφθησαν, ἀλλ᾽ ἑνὸς ἐκβοήσαντος, ὅτι φεύγουσιν οἱ πολέμιοι, πάντες ὥρμησαν διώκειν.
[2869] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 22, 7.
[2870] Homère, *Iliade*, XV, 316-317 : « beaucoup (de javelines) tombent à mi-chemin et se posent à terre, avant d'avoir goûté à la chair blanche, malgré l'envie qu'elles ont de s'en repaître de tout leur soûl », πολλὰ δὲ καὶ μεσσηγὺ πάρος χρόα λευκὸν ἐπαυρεῖν ἐν γαίῃ ἵσταντο λιλαιόμενα χροὸς ἆσαι.
[2871] Fr. Létoublon, « La lance en frêne du Pélion et les armes d'Achille », dans P. Sauzeau et Th. Van Compernolle (éd.), *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007, p. 226. La formule pourrait être liée au caractère magique de la lance d'Achille.
[2872] F. Jacoby, *Fr.Gr.Hist*., 257 F 36, 3.
[2873] Sur l'origine du récit et sa difficile datation : J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la Seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome, 1988, p. 237-261.

Les textes ne montrent, peu ou prou, que des Dansey en puissance. Et il ne s'agit pas d'une emphase littéraire. On peut bien sûr tenter de l'expliquer, comme cela a été fait, par une réaction émotionnelle : la peur accumulée pendant l'attente, l'approche puis l'affrontement, libérée d'un seul coup, aurait poussé les hommes à se venger pour ces instants d'épouvante[2874]. On peut rejoindre B. P. C. Molloy et D. Grossman sur un point : la fuite d'un camp altérait immédiatement « *the dynamic of killing and the ability to kill opponents increases exponentially as the chase instinct takes effect* »[2875]. Autrement dit, c'était bien davantage la crainte pour sa survie que la peur de tuer qui retenait jusqu'alors le déchaînement de la violence. Le danger passé et le face à face conjuré, beaucoup n'arrêtent plus leurs bras vengeurs. La chasse procédait aussi d'un calcul très rationnel : il fallait anéantir la puissance militaire ennemie pour réclamer la victoire et ne plus risquer de vivre l'expérience du face à face[2876]. Pour cela, il était nécessaire de détruire son potentiel humain, c'est-à-dire capturer et surtout abattre les combattants. Car, enfin, on pouvait tuer en masse. Une épigramme de la Pérée rhodienne, certainement du IIIe siècle, incarne bien ce que l'on pourrait oser qualifier de « culture du carnage »[2877] : « étranger, contemple, et en passant voit ce serpent, exposé sur la tombe d'un homme vaillant, qui, sur les vaisseaux rapides, a toujours montré un brave cœur pour la défense de la patrie, et a tué beaucoup d'ennemis ; sur terre aussi, il a beaucoup occis, plantant ses lances meurtrières dans les chairs de ses adversaires. À présent, mort vieux, il a fait placer sur lui ce serpent, pour être l'impétueux gardien de sa tombe, serpent qu'il portait sur son *aspis*, lorsqu'il peinait aux travaux d'Arès, cherchant à procurer de nombreux maux aux ennemis », ὦ ξένε, θάησαι παριὼν ἰδὲ τόνδε δράκοντα, | ἀνδρὸς ἐπὶ κρατερο[ῦ] σάματι φαινόμενον· | ὅς ποκα ναυσὶ θοαῖς πάτρας ὑπεράλκιμον ἦτορ | δεικνύμενος, πολλοὺς ὤλεσε δυσμενέων, | πολλὰ δ' ὅ γ' ἐν χέρσωι κατενήρατο φοίνια δοῦρα | ἀνδρῶν ἀντιπάλων σάρκας ἐρειδόμενος. | νῦν δὲ θανὼν γηραιός, ἐπ' αὐτῶι τόνδε δράκοντα | εἵσατο τοῦδε τάφου [θ]ο̣ῦρο̣ν ἔμεν φύλακα, | ὃν καὶ ἐπ' ἀσπίδος εἶχεν, ὅτ' Ἄρεος ἔργα ἐπονεῖτο, | πολλὰ ἐπὶ δυσμενέσιν πήματα μαιόμενος[2878]. Une épigramme « tout entière vouée à célébrer le service militaire, dans les détails du combat, de l'équipement, de l'attitude agressive du bon combattant »[2879].

[2874] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 196, avec la bibliographie antérieure.
[2875] B. P. C. Molloy et D. Grossman, « Why can't Johnny kill ? », *loc. cit*., p. 200.
[2876] Cf. Tite-Live, XXXVIII, 23, 3, qui montre le consul L. Manlius Vulso au Mont Olympe « certain d'avoir terminé la guerre si le plus d'ennemis possible étaient tués ou pris dans cette déroute », *debellatum ratus si in illo pauore quam plurimi caesi forent aut capti*, traduction R. Adam, CUF, légèrement modifiée. Un calcul qui n'était en rien propre aux Romains : R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 196-197.
[2877] L'expression est empruntée à P. Vo-Ha, *Rendre les armes. Le sort des vaincus, XVIe-XVIIe siècles*, Ceyzérieu, 2017, p. 65 et 72, qui l'utilise pour qualifier le corollaire de la culture de la reddition honorable à cette période.
[2878] *I. Rhodischen Peraia*, 209, l. 1-10, épigramme funéraire d'Apollônios, traduction J. Ma, légèrement modifiée. Cf. A. Bresson, *Recueil des inscriptions de la Pérée rhodienne (Pérée intégrée)*, Besançon, 1991, n° 95, p. 105-107.
[2879] J. Ma, « Une culture militaire en Asie Mineure hellénistique ? », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 210.

Est-ce à dire que les Grecs des époques classique et hellénistique se changeaient tous, dans le contexte guerrier, en tueurs de sang-froid, que leurs mains ne tremblaient jamais ? Tous étaient-ils des « bons combattants » ? On trouve, en passant, des traces d'hésitations et d'effrois au moment de donner le coup fatal, même s'il est toujours très difficile de faire la part des déformations littéraires. L'exemple le plus parlant est sans doute celui de la réaction d'un soldat d'Antigone Gonatas[2880], un certain Zôpyros qui, lors de l'attaque de Pyrrhos contre Argos en 272, aidé de deux ou trois de ses compagnons, parvint à extraire de la mêlée qui se jouait dans une rue étroite le corps du roi. Ce dernier aurait repris connaissance une fois amené sous un porche, entouré des soudards[2881] : « Zôpyros tira sa *machaira* illyrienne pour lui couper la tête, mais Pyrrhos lui jeta un regard si terrible que Zôpyros en fut épouvanté ; les mains tremblantes, il essaya de poursuivre sa besogne, mais plein de trouble et d'émotion, il ne put couper droit, trancha le long de la bouche et du menton, et ce ne fut que lentement et difficilement qu'il parvint à arracher la tête », σπασαμένου δὲ τοῦ Ζωπύρου μάχαιραν Ἰλλυρικὴν ὡς τὴν κεφαλὴν ἀποτεμοῦντος, ἐνέβλεψε δεινόν, ὥστε τὸν Ζώπυρον περίφοβον γενόμενον καὶ τὰ μὲν τρέμοντα ταῖς χερσί, τὰ δ' ἐπιχειροῦντα, θορύβου δὲ καὶ ταραχῆς μεστὸν ὄντα, μὴ κατ' ὀρθόν, ἀλλὰ παρὰ τὸ στόμα καὶ τὸ γένειον ἀποτέμνοντα βραδέως καὶ μόλις ἀποσπάσαι τὴν κεφαλήν[2882]. En plus de l'émoi de Zôpyros, qui ne l'empêcha d'ailleurs pas de frapper, le passage semble montrer la passivité de ses camarades, réduits au rang de spectateurs de la lente décapitation. C'était du moins ainsi que Plutarque se représentait la scène. Avec ces émotions que provoquait l'acte de tuer sont quelques fois évoquées des réactions physiologiques dont peu se glorifiaient. Plutarque évoque les railleries de certains sur les maux de ventre et les stratégies d'évitement d'Aratos quand un combat se présentait[2883]. Des « philosophes » l'auraient même cité en exemple dans leurs cours sur les palpitations, l'altération du teint, les coliques lors de l'apparition des dangers et leur lien éventuel avec la lâcheté[2884]. La démarche suffit à montrer que d'autres connaissaient de tels troubles. Il n'était pas de bon ton de partager sa peur de combattre ou de tuer. À l'inverse, il fallait montrer son investissement dans la chasse des vaincus. Au point qu'en réalité bon nombre s'attribuaient, comme on le verra, des mises à mort qu'ils n'avaient pas accomplies[2885]. Tous n'avaient pas des « cœurs braves ».

[2880] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 34, 5.
[2881] Outre sa flotte et ses marins (cf. P. Lévêque, Pyrrhos, Paris, 1957, p. 607-608), une part importante des forces d'Antigone était alors visiblement constituée de mercenaires (Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 29, 11). Bien qu'Antigone disposait avant même la reconquête du royaume de Macédoine de plusieurs places côtières, Pyrrhos avait rallié à lui le gros de la phalange des Macédoniens (26, 4). Il l'avait mobilisée pour sa campagne dans le Péloponnèse (29, 6). On peut supposer qu'elle représentait une part considérable (probablement moins de la moitié) de l'imposante force de 25 000 piétons qui fut conduite contre Sparte (26, 9).
[2882] Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 34, 6, traduction A.-M. Ozanam.
[2883] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 29, 7.
[2884] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 29, 8.
[2885] Voir *infra* VI.4. « Chasses collectives ».

Au fond, la leçon des conflits récents s'applique peut-être, dans des mesures qu'il est en fait impossible d'établir, aux expériences et aux sentiments des Anciens. L'occultation de la violence, dominante dans les témoignages du XXe siècle, renvoie en fait à l'hégémonie de son ostentation dans les récits des Grecs. Les deux phénomènes masqueraient-ils la complexité du réel ? Probablement. Reste qu'il faut insister sur une caractéristique importante des chasses des Anciens : dans ces configurations, tuer relevait de l'obligation sociale. Tous devaient participer à l'entreprise collective d'anéantissement de l'adversaire.

Aussi, en parlant de « culture du carnage », ne risquerait-on pas d'oublier que les Grecs faisaient aussi des prisonniers ? Assez régulièrement, leur nombre excédait celui des morts[2886]. Ce fait condamne-t-il pour autant la première approche ? Si les traces des prisonniers de guerre se dégagent sans difficulté de la documentation, les contextes précis des captures sont souvent des plus obscurs. Dans le récit polybien des combats livrés par les Macédoniens durant leurs campagnes dans le Péloponnèse et en Étolie, en 219/218, sont plusieurs fois mentionnés côte à côte les nombres des tués et ceux des hommes pris vivants durant la chasse. Polybe ne livre pas d'explication. Pourquoi en abattre certains et en sauver d'autres ? Il faut sans doute déjà séparer les différents temps des poursuites : lors des débuts d'un effondrement, il n'était généralement pas question de faire des prisonniers. L'ennemi refluait, mais il restait à détruire sa puissance, et donc à tuer le plus d'hommes possible, afin d'éviter tout ralliement. On menait une chasse à outrance. Il était alors fort risqué de se rendre. Comme l'a suggéré W. R. Connor, « *one must assume that despite supplication many were killed in the heat of the moment* »[2887], et comme l'a bien montré R. Konijnendijk[2888], aucune « loi de la guerre » ne restreignait la poursuite des vaincus lors d'une déroute. Celle-ci était le moment où la victoire et la défaite se concrétisaient par la tuerie de masse, et nulle source n'ébauche la moindre critique de ce principe[2889]. Ceux qui tournaient le dos étaient des hommes conquis, et la mise à mort d'un fuyard n'était pas perçue comme une cruauté gratuite. Dans l'ouragan de la débâcle, des hommes pouvaient jeter

[2886] On se contentera de quelques exemples : les hommes de Démétrios, dans un combat livré près de Sparte vers 294/3, auraient tué 200 Lacédémoniens et fait 500 prisonniers (Plutarque, *Vie de Démétrios*, 35, 1). Les Illyriens capturèrent plus d'Étoliens qu'ils n'en tuèrent devant Médéon en 231 (Polybe, II, 3, 7). De même peu de temps après quand ils vainquirent les Épirotes (Polybe, II, 5, 8). Aussi Polybe, V, 69, 10 (un combat en 218 entre Lagides et Séleucides) et XI, 18, 10 (bataille de Mantinée en 207).

[2887] W. R. Connor, « Early Greek Land Warfare as Symbolic Expression », *Past & Present* 119, 1988, p. 14, note 51.

[2888] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 188-197.

[2889] Les poursuites limitées des Spartiates (et des seuls Spartiates) étaient dictées par des raisons pratiques et tactiques : P. Couissin, *Les institutions militaires et navales*, Paris, 1932, p. 59 et note 23, avançait déjà l'idée que Sparte interdisait les poursuites prolongées avant tout pour assurer la sécurité de ses citoyens, mesure que Plutarque a transformé en désir d'épargner l'adversaire. Voir aussi P. Krentz, « Fighting by the Rules : The Invention of the Hoplite *Agôn* », *Hesperia* 71, 2002, p. 30.

leurs armes, tendre leurs mains et implorer la pitié[2890]. Mais c'était au vainqueur de décider s'il leur accordait ou non la vie. Dans cette configuration, l'exécution sommaire ne souffrirait aucun reproche, car ces hommes étaient pris par la lance[2891]. « Tous répètent le geste de Diomède, et tous les prisonniers savent qu'ils sont des Dolons en sursis »[2892]. Dans les combats navals, le gros des équipages, formé de rameurs, se rendait ou tentait de quitter le navire si le pont avait été pris d'assaut[2893]. Le vainqueur pouvait faire le choix de l'exécution de masse[2894]. Une méthode simple et expéditive était de jeter l'équipage à la mer[2895]. Les exemples utilisés par P. Ducrey pour démontrer l'existence d'un interdit sont presque tous relatifs à la guerre de siège[2896], une configuration, on l'a vu, fort particulière[2897] : il s'agit de redditions négociées, lors desquelles les vaincus faisaient acte de soumission. Le cérémoniel de reddition imposait aux vaincus de prendre le costume du suppliant, mais cela n'apportait aucune garantie. Seule la convention passée avec les vainqueurs offrait une relative protection. On peut conclure avec H. van Wees[2898] qu'aucune norme ne restreignait l'exécution des prisonniers de guerre[2899].

Lorsque l'on jugeait que l'adversaire ne représentait plus une menace, jugement propre à chaque situation, on pensait à satisfaire l'avidité[2900]. Car avec les prisonniers venaient les

[2890] Thucydide, III, 67, 5, rappelle cet usage de demander la vie en « tendant les mains à la fin du combat », ἐκ μάχης χεῖρας προϊσχόμενοι.

[2891] De même si, à force de courir, il était possible de tenter d'acquérir le statut de suppliant en se jetant dans un sanctuaire (S. Nevin, *Military Leaders and Sacred Space in Classical Greek Warfare*, Londres, 2017, p. 111-132), son octroi dépendait toujours, en fin de compte, du jugement que le plus fort avait de la situation. En 494, les Spartiates ne l'accordèrent pas aux Argiens qui s'étaient réfugiés dans le bois sacré d'Argos après la bataille de Sépéia. Ils exécutèrent ceux qu'ils purent faire sortir, et brûlèrent vifs les autres : Hérodote, VI, 76-83. Après la bataille de Coronée en 394, ce fut Agésilas qui prit la décision de laisser partir les 80 hommes refugiés dans un sanctuaire.

[2892] P. Payen, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 2012, p. 117.

[2893] Lorsque leurs épibates avaient été vaincus : H. van Wees, « Defeat and Destruction : The ethics of ancient Greek warfare », dans M. Linder et S. Tausend (éd.), *„Böser Krieg". Exzessive Gewalt in der antiken Kriegsführung und Strategien zu deren Vermeidung*, Graz, 2011, p. 77.

[2894] H. van Wees, « Defeat and Destruction », *loc. cit*., p. 82-86, rassemble les exemples de l'époque classique.

[2895] Tite-Live, XXXVI, 44, 6.

[2896] P. Ducrey, *Le traitement des prisonniers de guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1999, p. 290-293.

[2897] Voir *supra* V.2. « Combats de rempart, de brèche et de rue ».

[2898] H. van Wees, « Defeat and Destruction », *loc. cit*., p. 77-79.

[2899] Un seul texte pourrait laisser penser le contraire, un passage des *Héraclides* d'Euripide. Il impliquerait que, selon les lois des Grecs, Eurysthée, capturé au combat, ne peut être exécuté : « à présent, puisqu'on ne m'a pas fait périr alors, quand j'y était tout prêt, les lois des Grecs feraient de ma mort une souillure pour le meurtrier », νῦν οὖν ἐπειδή μ' οὐ διώλεσαν τότε πρόθυμον ὄντα, τοῖσιν Ἑλλήνων νόμοις οὐχ ἁγνός εἰμι τῶι κτανόντι κατθανών (Euripide, Les Héraclides, 1009-1011). Mais, comme l'a fait remarquer H. van Wees, « Defeat and Destruction », *loc. cit*., p. 78-79, Alcmène reproche dans le même temps à son frère de n'avoir pas tué Eurysthée quand il le tenait : « à mon sens il n'est point habile, quand on tient l'ennemi, de n'en pas tirer justice », παρ' ἡμῖν μὲν γὰρ οὐ σοφὸν τόδε, ἐχθροὺς λαβόντα μὴ ἀποτείσασθαι δίκην (881-882). Il n'y a pas de contradiction : Eurysthée a été pris « soumis par la lance » (885-886 ; 962-963), et le vainqueur avait toute liberté de le mettre à mort. Mais le choix ayant été fait par la cité de l'épargner, et surtout de le relâcher, Eurysthée est appelé à quitter le statut de prisonnier. Dès lors, les usages ne permettent plus de le mettre à mort sans souillure. Comme souvent, la frontière temporelle marquant le passage d'un état à l'autre est floue et libre d'interprétation ; Alcmène en joue et considère que l'exécution d'Eurysthée et le renvoi de son corps à ses proches vaut pour « relâchement » ; le décret ne sera pas enfreint, et la cité ne sera pas souillée (1022-1025).

[2900] J. G. P. Best, *Thracian peltasts and their influence on Greek Warfare*, Groningen, 1969, p. 121.

rançons, ou la vente pour les désargentés[2901]. Épargner la vie de son ennemi permettait d'abord de réaliser des gains. Un sujet si important qu'il faisait parfois l'objet de conventions. Avant le commencement du siège de Rhodes (305-304), Démétrios et les Rhodiens parvinrent à un accord pour les rançons des éventuels prisonniers : 1 000 drachmes pour un homme libre, 500 pour un esclave[2902]. Certes, tous les prisonniers ne devenaient pas les propriétés des hommes qui les avaient soumis. Dans certains États, ils étaient mis en commun, comme le reste du butin. Et les autorités supérieures avaient alors le pouvoir d'en disposer : peu après la prise de Corinthe en 243, lors de la première expédition d'Aratos contre le Pirée, les Achéens pillèrent l'île de Salamine. Le stratège « renvoya aux Athéniens les hommes libres sans rançon, afin de les encourager à recouvrer leur indépendance », Ἀθηναίοις δὲ τοὺς ἐλευθέρους ἀφῆκεν ἄνευ λύτρων, ἀρχὰς ἀποστάσεως ἐνδιδοὺς αὐτοῖς[2903]. Après avoir ravagé le territoire de Phères en 171, Persée se réserva les hommes capturés et distribua le reste du butin à ses soldats[2904]. Les prisonniers constituaient donc un butin à part, que l'on ne répartissait pas toujours au même moment que les biens mobiliers. Toutefois, en l'absence d'opportunité diplomatique, le partage arriverait tôt ou tard. Dans d'autres armées, qui n'avaient pas le même degré d'organisation, on faisait sans doute comme jadis, à l'image des Étoliens[2905] : les prises revenaient immédiatement à ceux qui les avaient réalisées. Du reste, les lots communs purent cohabiter avec les saisies individuelles[2906].

D'un autre côté, la cupidité n'explique pas tout. Les circonstances pouvaient également dicter la capture de prisonniers : si un groupe encerclé avait encore la capacité de se défendre, les vainqueurs pouvaient préférer négocier la reddition des vaincus. Comme, en fait, lorsqu'une garnison était poussée à capitulation. On intimait l'ordre aux vaincus d'abandonner la lutte et de laisser leurs armes, sous serment que leur vie serait épargnée[2907]. Il était certes mal vu de déposer les armes. Philopoemen, peu avant sa mort, se serait ainsi moqué d'un homme dont on vantait les connaissances militaires (περὶ στρατηγίαν) : « et comment peut-on tenir un discours honorable sur cet homme, lui qui a été capturé vivant par l'ennemi », καὶ πῶς ἄξιον ἐκείνου

[2901] Voir par exemple Diodore, XVIII, 38, 2, à propos d'une victoire des Étoliens en 320 : « ils vainquirent dans un combat le stratège d'Antipatros Polyklès et lui tuèrent un nombre considerable de soldats ; des prisonniers, ils rançonnèrent les uns et vendirent les autres », ἐνίκησαν δὲ μάχῃ τὸν Ἀντιπάτρου στρατηγὸν Πολυκλῆν καὶ τοῦτόν τε καὶ τῶν στρατιωτῶν οὐκ ὀλίγους ἀνεῖλον· τῶν δὲ ζωγρηθέντων οὓς μὲν ἀπέδοντο, οὓς δὲ ἀπελύτρωσαν. Un dénouement peu original.
[2902] Diodore, XX, 84, 6.
[2903] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 24, 4, traduction R. Flacelière et É. Chambry.
[2904] Tite-Live, XLII, 56, 10.
[2905] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 31, 4-5.
[2906] P. Ducrey, *Le traitement des prisonniers de guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1999, p. 77, avec l'exemple de la bataille du Crimisos en 341 (Plutarque, *Vie de Timoléon*, 29, 2).
[2907] Serment qui, comme à l'époque moderne (P. Vo-Ha, *Rendre les armes*, *op. cit.*, p. 63), n'était pas toujours tenu. La mise en série des issues de 399 sièges, entre 1546 et 1621, montrent qu'à peine plus de la moitié des conventions était respectée. Certes, la plupart des infractions étaient « mineures » et n'engendraient pas un massacre.

λόγον ἔχειν τοῦ ἀνδρός, ὅστις ἥλω ζῶν ὑπὸ τῶν πολεμίων[2908] ? Pour Plutarque, ce dur reproche n'aurait fait qu'attirer la vengeance divine et le malheur sur son expédition contre Messène[2909]. De fait, si l'on jugeait qu'il valait mieux périr en combattant que de se rendre, les communautés, à l'exception des Spartiates, ne poursuivaient pas les prisonniers de retour dans leur patrie. On admettait qu'en certaines occasions capituler était un acte raisonnable.

Dans le traité de paix entre les cités de Milet et de Magnésie du Méandre, juré vers 184-180, une distinction est faite entre deux types de prisonniers[2910] :

> « Pour tous les prisonniers de condition civique capturés pendant la guerre et qui sont en prison à Magnésie, à Milet, à Héraclée ou à Priène, que chaque cité en rende le même nombre par l'intermédiaire des ambassadeurs envoyés en vue de la conclusion de l'accord : le peuple des Magnètes a gracieusement remis aux Rhodiens sans rançon les prisonniers miléSiens en excédent ; et ceux qui sont prisonniers auprès de particuliers magnètes, priéniens, miléSiens ou héracléotes, que les Magnètes les fassent libérer contre rançon si ce sont des MiléSiens ou des Héracléotes à Magnésie ou à Priène, et que les MiléSiens les fassent libérer contre rançon si ce sont des Magnètes ou des Priéniens à Milet ou à Héraclée ».
>
> ὁπόσα δὲ αἰχμάλωτα σώματα πολ[ι]|τικὰ εἰλημμένα ἐν τῶι πολέμωι ἐστὶν ἢ ἐμ Μαγνησίαι ἢ ἐμ Μιλήτωι | ἢ ἐν Ἡρακλέαι ἢ ἐν <Πριήνηι ἐν> δημοσίωι, ἀποδοῦναι ἑκάστημ πόλιν τὸν ἴσον [ἀρ]ιθμὸν δι[ὰ] | τῶν πρεσβειῶν τῶν ἀπεσταλμένων ἐπὶ τὰς συνλύσεις· τοὺς δὲ ὑπεράγον|τας αἰχμαλώτους τοὺς Μιλησίων χαριζόμενος ὁ δῆμος ὁ Μαγνήτων ἔδωκεν [ἄ|ν]ευ λύτρου Ῥοδίοις· τοὺς δὲ ὄντας αἰχμαλώτους παρὰ τοῖς ἰδιώταις Μαγν[ή]|των ἢ Πριηνέων ἢ Μιλησίων ἢ Ἡρακλεωτῶν ἐκλυτροῦσθαι Μάγνητας μέ[ν], | [ὅ]σοι ἂν ὦσιν Μιλησίων ἢ Ἡρακλεωτῶν ἐμ Μαγ[νη]σ[ί]αι ἢ Πριήνῃ, Μιλησίους δ[έ], | [ὅσοι] ἂν ὦσιν Μαγνήτων ἢ Πριηνέων ἐμ Μιλήτωι καὶ ἐν Ἡρακλέαι.

Selon A. Bielman, la procédure de l'échange ne concernerait que les hommes faits prisonniers « les armes à la main » tandis que les « civils » n'en bénéficieraient pas[2911]. Toutefois, si les auteurs anciens pouvaient s'alarmer du sort des femmes et des enfants, les hommes en âge de porter les armes étaient toujours considérés comme des combattants

[2908] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 18, 3.
[2909] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 18, 2.
[2910] *Milet* I, 3, l. 64-72, traduction P. Baker, « La vallée du Méandre au IIe siècle : relations entre les cités et institutions militaires », dans A. Bresson et R. Descat (dir.), *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle*, Bordeaux, 2001, p. 74-75.
[2911] A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, Lausanne, 1994, p. 296. Voir aussi E. J. Buis, *Taming Ares. War, Interstate Law, and Humanitarian Discourse in Classical Greece*, Leyde, 2018, qui pense repérer dans un texte de Thucydide, II, 67, le « principe de distinction » entre les combattants et les non-combattants. Mais le passage montre que les Spartiates distinguèrent alors non « civils » et « militaires » mais combattants sur mer, dont la reddition ne serait pas acceptée, et combattants sur terre. Il s'agit d'une mesure de terreur contre la marine athénienne.

potentiels, et traités comme tels[2912]. On n'observe jamais dans les textes littéraires de distinction entre citoyens « militaires » et « civils ». Et il s'agit bien ici, dans les deux cas, d'individus « pris par la lance ». Rien n'interdit de penser qu'une partie des prisonniers du second groupe étaient aussi citoyens. Deux autres explications pourraient expliquer la séparation. Soit, au retour des expéditions, incursions ou grandes invasions, les prisonniers faits par les belligérants furent répartis[2913] : une partie resta propriété des cités, tous évidemment des citoyens car ils devaient constituer un moyen de pression pour les négociations, tandis qu'une autre fut laissée aux soldats. Le traité put prévoir l'échange des prisonniers « publics » comme le rançonnement des prisonniers « privés », afin de ne pas léser les combattants. Soit les prisonniers « publics » furent faits, à l'inverse des autres, à l'issue de redditions négociées ; des garnisons de forts ou des contingents cernés par exemple[2914].

Au demeurant, ce qu'il importe de souligner ici est que les hommes, au moment de faire le choix d'épargner ou de tuer, réalisait souvent un calcul économique. Quand bien même les prisonniers seraient mis en commun, que la communauté ou les dirigeants militaires pouvaient décider d'employer autrement les prisonniers, les combattants estimaient sur le moment la potentielle rentabilité des prises dont une part, selon l'usage, leur reviendrait. Au surplus, cette perspective arriverait presque toujours dans un second temps, après celui du carnage.

VI.2. Les chasseurs

Mais tous les combattants participaient-ils aux massacres ? La question est importante. En effet, si l'imaginaire de la chasse imprégnait les esprits de la majorité des guerriers, il reste à mesurer s'il avait un quelconque écho dans le réel. Si seule une partie des hommes étaient engagés dans les poursuites qui clôturaient la majorité des affrontements, alors ce serait l'image et non l'expérience du chasseur qui serait partagée par le plus grand nombre. Était-ce vraiment le cas ?

[2912] A. Bielman, *Retour à la liberté*, *op. cit.*, p. 307, insiste à juste titre sur la distinction entre le groupe des citoyens-soldats et celui des « autres » : femmes, enfants ou esclaves. Il ne convient donc pas, comme elle le propose pour l'interprétation du traité entre Milet et Magnésie du Méandre, de distinguer des citoyens « combattants » et des citoyens « non-combattants ». On ne peut suivre E. J. Buis, *Taming Ares*, op. cit., p. 170, lorsqu'il place dans le groupe des civils les « devins, docteurs, joueurs de flute, chefs de l'armée, et les volontaires qui souhaitaient être présents », καὶ μάντεις καὶ ἰατροὶ καὶ αὐληταὶ καὶ οἱ τοῦ στρατοῦ ἄρχοντες, καὶ ἐθελούσιοι ἤν τινες παρῶσιν, qui suivaient l'armée lacédémonienne (Xénophon, *Constitution des Lacédémoniens*, XIII, 7). La présence des « chefs de l'armée » au sein de l'énumération montre qu'il ne s'agit pas d'un groupe strictement séparé des combattants.

[2913] Une procédure courante : P. Ducrey, *Le traitement des prisonniers de guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1999, p. 230-234.

[2914] Au moment de la capitulation de l'expédition de Sicile, seuls furent protégés de la vente et de l'esclavage les hommes qui s'étaient rendus sous le couvert de la convention négociée par Démosthène : Thucydide, VII, 85, 2-3 avec P. Ducrey, *Le traitement des prisonniers*, *op. cit.*, p. 77-79.

On sait que les cavaliers et les hommes armés à la légère étaient redoutables dans ces configurations, déjà à l'époque classique. Dans les péripéties de la guerre ordinaire comme en bataille. Rappelons que dans les *parataxeis*, aux époques classique et hellénistique, ces combattants étaient la plupart du temps déployés sur les ailes des phalanges hoplitiques, prêts à livrer les premiers accrochages et à intervenir dès que le gros de l'armée adverse, c'est-à-dire sa phalange, serait vaincue et mise en déroute[2915]. Comme l'a remarqué R. Konijnendijk : « *if the pursuit was the crucial phase of battle, and each army would need fast troops for that phase regardless of whether the clash of the phalanxes fell out in their favour or not, it would make sense to hold such troops back from the initial engagement, even if they could potentially play a major role in it. Rather than risk the horsemen in a charge from which they might not return, it would have seemed prudent to hold them back until the moment when their intervention would make the greatest difference. In defeat, they could save the army ; in victory, they could win the war* »[2916]. En cas de victoire, les cavaliers et les fantassins légers étaient les seuls à avoir la capacité de poursuivre sur les plus longues distances. Ils pouvaient également, comme on le verra, soutenir très efficacement les hoplites dans leur chasse, en faisant office de rabatteurs[2917]. Sans compter l'usage des armes de trait et de jet qui pouvaient encore atteindre ceux qui réussissaient à prendre de la distance. Un tir bien ajusté était parfois mortel, mais les blessures étaient suffisantes : en forçant le fuyard touché à ralentir sa course, voire à tomber, on offrait une proie facile à ceux qui continuaient la poursuite.

Ce constat explique en partie pourquoi les Grecs du Sud, à l'imitation de ceux du Nord, firent l'effort dès la guerre du Péloponnèse de constituer de modestes cavaleries. Les cavaliers avaient fini par paraître indispensables : leur efficacité dans les opérions de la guerre ordinaire, leur capacité d'agir en flancs-gardes de l'armée en bataille, et leur puissance dans les poursuites représentaient autant d'arguments. Il n'était par ailleurs nul besoin de forces nombreuses et l'on se suffisait bien souvent de quelques dizaines de cavaliers. Certes, on ne sait si toutes les cités eurent les moyens de s'adapter à la mode du temps, et surtout de maintenir un effort continu[2918]. Mais le principe restait approuvé par la majorité : il était de bonne méthode de faire accompagner une force de choc par une unité de soutien à cheval, même modeste. Il valait pour les hoplites comme pour les cavaliers lourds. Les escadrons macédoniens des Compagnons étaient ainsi, à la fin du IVe siècle, assistés par les *prodromoi*, six *ilai* en tout[2919]. Ces *prodromoi*,

[2915] Voir *supra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».
[2916] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 205.
[2917] Voir *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[2918] Voir *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».
[2919] P. A. Brunt, « Alexander's Macedonian Cavalry », *JHS* 83, 1963, p. 27-28, pour l'origine macédonienne de ces cavaliers, J. Rzepka, « The Units of Alexander's Army », *loc. cit*., p. 50-52 pour le nombre de six *ilai* : elles devaient compter 100 hommes chacune ; avec les huit unités de Compagnons, comptant 150 hommes par unités, on arriverait au total de 1 800 cavaliers macédoniens donné par Diodore, XVII, 17, et on retrouverait la proportion habituelle (1:10) entre cavalerie lourde (1 200 hommes) et l'infanterie lourde (12 000 hommes) macédoniennes.

cavaliers légers appelés aussi *sarissophoroi*[2920], ne portaient pas d'armure mais gardaient pour arme une très longue lance de cavalerie[2921]. Ils assuraient à la place des Compagnons certaines tâches de la guerre ordinaire, notamment celle d'éclaireurs. En combat, ils soutenaient et protégeaient les unités de fantassins légers qui couvraient et préparaient les charges des Compagnons. La rupture faite, ils devaient prendre part, comme toutes les unités de soutien, à la chasse.

Moins évidents pour beaucoup de savants sont l'importance et la place des hoplites dans cette configuration. « *As many scholars have pointed out, hoplites may have desired to wreak havoc among their fleeing enemies, but they were poorly suited to the task. their equipment weighed them down, and they would have been too exhausted from the charge and the fight itself to pursue their opponents effectively* »[2922]. Mais, comme il sera démontré plus loin[2923], la majorité des hommes tués tombaient lors de la première phase des effondrements, quand les hoplites étaient, seuls ou au contact des cavaliers et des fantassins légers, des acteurs de la poursuite. Du reste, R. Konijnendijk, a lui-même démontré que les hoplites ne s'abstenaient jamais de participer à la chasse et la poussaient même parfois fort loin[2924]. Certes, leur armement constituait un handicap ; sur le long terme, ils étaient incapables de suivre le rythme des piétons légers et des cavaliers. Néanmoins, sur les quelques centaines de mètres (ou plus ?) des chasses les plus ardentes, ils restaient très dangereux, ne serait-ce que parce qu'ils agissaient alors en masse. L'adoption du *thureos* par de nombreux hoplites à partir du IIIe siècle, plus léger et maniable, dut par ailleurs représenter un gain d'efficacité dans ce domaine. Lorsqu'il quittait sa formation de combat, le *thureophoros* avait tout du peltaste[2925].

De prime abord, les sarissophores semblent être tout sauf des chasseurs en puissance. Leurs formations hérissées de piques n'étaient assurément pas efficaces pour poursuivre un adversaire en déroute et dispersé. De fait, on voit dans quelques textes ces phalanges, après une première rencontre victorieuse, poursuivre leur avancée en maintenant leurs rangs et le mur de sarisses. Ainsi à Pydna, après la victoire des Peltastes contre les unités des Péligniens et des Marruciens. La phalange, qui certes n'avait pas été engagée par les Romains sur la majorité de la ligne, « n'offrait aucune prise et s'avançait, invincible de tous côtés, en un hérissement compact de sarisses qui ressemblait à un rempart », προσβολὴν οὐκ ἔχουσαν, ἀλλ᾽ ὥσπερ

[2920] Arrien, *Anabase*, IV, 4, 6.
[2921] N. G. L. Hammond, « Cavalry Recruited in Macedonia down to 322 B.C. », *Historia* 47, 1998, p. 408-409 et R. E. Gaebel, *Cavalry Operations in the Ancient Greek World*, Norman, 2002, p. 178. Leurs « sarisses » de 3,40-3,60 m doivent probablement être distinguées des *xystoi* : cf. *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses ».
[2922] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 197, avec la bibliographie antérieure.
[2923] Voir *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[2924] R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 188-197. « *Hoplites are sometimes said to have pursued their enemies over a considerable distance, suggesting they may have done a lot of damage* » (p. 197).
[2925] Voir *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».

χαρακώματι τῷ πυκνώματι τῶν σαρισῶν ὑπαντιάζουσαν πάντοθεν ἀπρόσμαχον[2926]. De même sans doute sur l'aile droite macédonienne à Cynoscéphales, où les Peltastes et les unités de la phalange présentes refoulèrent par étapes les Romains sur plusieurs centaines de mètres[2927]. Mais ce comportement fut, semble-t-il, dicté par le dispositif tactique des légions, car il n'y avait pas qu'une seule ligne à rompre. Les Macédoniens étaient forcés de garder les rangs et de progresser par assauts répétés, jusqu'à amener à déconfiture complète les trois *ordines*. Il faut souligner que cette approche occasionnait déjà de fortes pertes à l'adversaire. Si l'ennemi avait le courage de venir au contact, ses premiers rangs se trouveraient aux prises avec ceux des sarissophores, et toute reculade serait particulièrement funeste. À Cynoscéphales, les Romains perdirent plusieurs centaines des leurs lors de leurs assauts contre l'aile droite de la phalange[2928]. Un chiffre énorme, d'autant plus lorsque l'on considère que le front de cette aile ne faisait guère plus de 300 mètres[2929], et que quelques centaines de légionnaires tout au plus se trouvèrent directement aux prises avec les sarissophores à chaque assaut. À Pydna, les Péligniens et les Marruciens auraient perdu tous leurs hommes du premier rang lors d'un seul assaut[2930] ; sans compter les blessés. En outre, si l'adversaire cédait devant la charge à faible distance (entre une dizaine et une trentaine de mètres), les sarissophores, en accélérant le pas, pouvaient tomber avec une très grande violence sur les éléments trop avancés. Leur expérience de chasseurs était alors aussi brève que brutale[2931].

Par ailleurs, lorsque les sarissophores affrontaient leurs homologues, ou toute formation rangée sur une seule ligne de bataille, comme c'était l'usage dans le monde grec, le choc était apparemment suivi par une poursuite traditionnelle, entraînant une dispersion des combattants. Cette image heurte les représentations habituelles de ces phalanges, dont la force résidait dans la solidarité collective et la bonne tenue des rangs. Mais deux textes paraissent l'imposer : lors de la bataille livrée en 320 entre Néoptolème et Eumène, la phalange du premier, formée en majorité de Macédoniens, mena une chasse désordonnée : « son infanterie ayant déjà été dispersée, (Eumène) mit en déroute Néoptolème et s'empara de son bagage avec ses cavaliers ; la phalange s'étant disséminée dans la poursuite, il les lança en masse contre elle, la força à

[2926] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 20, 6.
[2927] Polybe, XVIII, 25, 2 ; 26, 5. N. G. L. Hammond, « The Campaign and the Battle of Cynoscephalae in 197 BC », *JHS* 108, 1988, p. 74-75 sur l'avancée réalisée par l'aile droite macédonienne, jusqu'à un replat en contrebas des hauteurs (environ 600 mètres si l'on retient le scénario de N. G. L. Hammond).
[2928] Polybe, XVIII, 27, 6 : les Romains perdirent environ 700 hommes. Les premiers combats ayant été relativement peu meurtriers (voir *supra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance » ; notons néanmoins que les pertes des Étoliens et des autres alliés ne sont peut-être pas comptées dans les 700 morts), et l'aile gauche de la phalange ayant cédé avant le moindre combat frontal, la majorité durent tomber dans les assauts contre l'aile droite.
[2929] L'aile droite, appuyée par les Peltastes, comptait probablement 10 000 hommes au maximum (la phalange aurait au total compté 16 000 hommes ; les Peltastes étaient 2 000 : Tite-Live, XXXIII, 4, 4). Ils étaient déployés sur 32 rangs de profondeur (Polybe, XVIII, 24, 8).
[2930] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 20, 3.
[2931] Sur ces assauts et leur létalité voir aussi *infra* VI.4. « Chasses collectives ».

déposer les armes et à prêter serment de faire campagne avec lui », ἡττώμενος γὰρ ἤδη κατὰ τὸ πεζόν ἐτρέψατο τοῖς ἱππεῦσι τὸν Νεοπτόλεμον καὶ τὴν ἀποσκευὴν ἔλαβεν αὐτοῦ, καὶ τῇ φάλαγγι διεσπαρμένῃ περὶ τὴν δίωξιν ἄθρους ἐπελάσας ἠνάγκασε τὰ ὅπλα θέσθαι καὶ δόντας καὶ λαβόντας ὅρκους αὐτῷ συστρατεύειν[2932]. Le passage paraît clair : la phalange s'était « dispersée » (διεσπαρμένῃ) après sa victoire contre l'infanterie d'Eumène pour livrer une poursuite (τὴν δίωξιν). Un siècle plus tard, à la bataille de Mantinée (207), la phalange achéenne s'était elle aussi désunie pour se mettre en chasse des Lacédémoniens vaincus. Ces derniers subirent leurs plus lourdes pertes dans le fossé, piétinés, étouffés ou livrés au fer des Achéens[2933]. Nombre d'entre eux parvinrent néanmoins à s'en extirper, et ces hommes se mirent à fuir en direction de Tégée, au Sud de la plaine. Mais les Achéens se jetèrent à leurs trousses. Lorsque Machanidas revint de la poursuite qu'il avait mené contre les forces de soutien achéennes, il ne peut que constater la déroute et le massacre de sa phalange[2934]. Pour en échapper, il lui fallait traverser les lignes ennemies. Or une telle percée était possible : « il tenta immédiatement de regrouper autour de lui ses mercenaires de façon à former une troupe compacte avec laquelle il pourrait se frayer un chemin à travers les soldats ennemis dispersés à la poursuite des fuyards », εὐθέως ἐπειρᾶτο συστραφεὶς μεθ᾽ ὧν εἶχε περὶ αὐτὸν ξένων, ἄθρους διαπεσεῖν διὰ τῶν ἐσκεδασμένων καὶ διωκόντων[2935]. Rappelons que tous les auxiliaires de la phalange achéenne, à l'exception des cavaliers de l'aile droite, avaient été au préalable mis en déroute et pour la plupart refoulés dans Mantinée[2936]. Les mercenaires et les « Tarentins » de l'aile droite macédonienne avaient fait céder tous leurs opposants[2937]. Les Achéens restés sur le terrain étaient pour leur très grande majorité des hommes de la phalange. De toute évidence, un grand nombre s'étaient disséminés (ἐσκεδασμένων) dans une longue chasse, en dehors du fossé, contre les survivants de la phalange lacédémonienne. Peut-être pas la totalité : arrivés près du pont qui traversait le fossé, les mercenaires de Machanidas prirent peur et se dispersèrent, car des Achéens le gardaient. Mais ces hommes étaient-ils des soldats de la phalange ? Avant la charge décisive, Polyainos de Mégalopolis était parvenu à rallier une petite partie des *thôrakitai*, des Illyriens et des mercenaires qui s'étaient dérobés à la poursuite en se rabattant vers la phalange[2938]. Ils ne prirent pas part à la charge. Philopoemen leur ordonna de garder le flanc gauche et de surveiller le retour des auxiliaires ennemis, qui déboucheraient de ce côté. Selon toute probabilité, ce furent plutôt ces hommes que rencontrèrent Machanidas et ses mercenaires. Ils leur barraient le passage. Les hoplites achéens s'étaient quant à eux lancés

[2932] Plutarque, *Vie d'Eumène*, 5, 3.
[2933] Polybe, XI, 16, 2-3.
[2934] Polybe, XI, 17, 3-4.
[2935] Polybe, XI, 17, 4, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.
[2936] Polybe, XI, 14, 6-7.
[2937] Voir *supra* IV.2. « Chocs et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».
[2938] Polybe, XI, 15, 5.

en masse sur les pas des fuyards, aux côtés de certains escadrons des cavaliers de l'aile droite. Lorsque Machanidas fut abattu puis décapité, les cavaliers de l'officier Simias se hâtèrent de rejoindre la grande chasse avec sa tête, « afin de montrer à tous que le chef de l'armée ennemie était mort et que, une fois assurés du fait, les hommes fissent preuve, dans leur poursuite, d'une ardeur et d'une audace encore accrues, en ne s'arrêtant pas avant Tégée », σπεύδοντες ἐπιδεῖξαι τοῖς ὄχλοις τὴν ἀπώλειαν τοῦ τῶν ὑπεναντίων ἡγεμόνος χάριν τοῦ πιστεύσαντας ἔτι μᾶλλον ἀνυπόπτως καὶ τεθαρρηκότως ποιήσασθαι τὸν ἐπιδιωγμὸν τῶν ὑπεναντίων ἕως τῆς Τεγεατῶν πόλεως[2939]. Ces deux témoignages montrent qu'une phalange macédonienne victorieuse pouvait, comme son ancêtre de l'époque classique, se disperser dans une poursuite prolongée des vaincus. La plupart des hoplites devaient alors laisser au sol leurs sarisses pour user des *machairai*[2940].

Chaque combat mené par les phalanges macédoniennes, hors de ceux qui les mirent aux prises avec les légions, s'achevait-il ainsi ? On ne peut malheureusement répondre de manière certaine. Les témoignages manquent. Les passages de Diodore et surtout de Polybe ne font toutefois aucune remarque à ce sujet ; tout se passe comme si un tel dénouement allait de soi. Il n'est donc pas interdit de supposer qu'il était habituel pour les sarissophores de participer à la chasse d'un ennemi complètement rompu. Ainsi lors de batailles pour lesquels nous ne disposons d'aucune précision sur leur comportement lors de l'effondrement de l'adversaire, en Gabiène et en Paraitakène (317)[2941], à Sellasie (222)[2942], Raphia (217)[2943] ou Némée (197)[2944]. Si l'ennemi était comme de coutume disposé sur une seule ligne, ses forces avaient été presque entièrement dispersées et ne présentaient plus une grave menace pour des hoplites armés de *machairai* et de boucliers qui chassaient en groupe. Par ailleurs, il n'est pas impossible que les soldats qui s'étaient contentés de tenir leurs sarisses levées pendant l'assaut[2945] suivaient leurs camarades en conservant la totalité de leur équipement, afin de former une nouvelle haie de

[2939] Polybe, XI, 18, 7, traduction D. Roussel.
[2940] Tel Achille lâchant sa lance pour entrer dans les eaux du Xanthe et continuer la poursuite et la tuerie à l'épée (Homère, *Iliade*, XXI, 17-21).
[2941] Diodore, XIX, 30, 8 (les *Argyraspides* et tous les piétons d'Eumène poursuivirent les hoplites d'Antigone jusqu'aux hauteurs) ; 43, 1 (les *Argyraspides* et les fantassins d'Eumène dispersèrent la phalange d'Antigone ; ils auraient tué près de 5 000 hommes) et 4-5 (Antigone envoya des cavaliers pour s'en prendre aux Argyraspides qui n'étaient plus couverts par leurs cavaliers. Les Macédoniens se reformèrent, « en carré », εἰς πλινθίον, faisant sans doute front de tout côté, et se replièrent vers le fleuve).
[2942] Polybe, II, 69, 10 : on sait seulement que lorsque la phalange lacédémonienne fut vaincue sur l'Olympe et rejetée hors de ses retranchements par les sarissophores macédoniens, « le plus grand nombre s'enfuit au plus vite et fut massacré », τὸ μὲν οὖν ἄλλο πλῆθος ἔφευγε προτροπάδην φονευόμενον. Les piétons légers, qui avaient été ramenés en arrière de la phalange avant la charge, participèrent aussi certainement à la chasse.
[2943] Polybe, V, 85, 12, évoque simplement le nuage de poussière soulevé par les fuyards et leurs poursuivants jusqu'au camp d'Antiochos.
[2944] Tite-Live, XXXIII, 15, 11-12.
[2945] Ceux au-delà du cinquième rang (Polybe, XVIII, 30, 2-3 aux IIIe-IIe siècles). Et peut-être du sixième rang au temps d'Alexandre et des premiers Diadoques (Arrien, *L'Art tactique*, 12, 9-10 ; voir *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses »).

pointes contre toute contre-attaque imprévue. Mesure de prudence qui reste hypothétique[2946]. Les sources insistent davantage sur le fait que les poursuites étaient rarement menées avec beaucoup d'ordre, sur le chaos qui régnait et la dispersion des combattants[2947]. En tout cas, ces deux passages étudiés suggèrent la dispersion des groupes sur un large espace, mais aucune précision n'est donnée sur la forme prise par ces chasses collectives. Au fond, il semble que les sarissophores s'adaptaient aux circonstances. Ils n'inventèrent probablement pas la poursuite en bon ordre et en formation au temps des guerres contre Rome. Plus simplement, il faut sans doute considérer qu'il n'était pas d'usage de se disperser face à un ennemi qui ne s'était pas totalement débandé face à la charge, qu'il fut Grec ou Romain. Et, pour les plus longues poursuites, c'étaient seulement les unités de soutien que l'on détachait en avant[2948].

Quoi qu'il en soit, il convient de ne pas oublier que tout au long de notre période les hoplites, soldats des phalanges macédoniennes compris, pouvaient se faire « peltastes » en de multiples occasions[2949]. Et quand ils combattaient en dehors des affrontements rangés et des formations, ils vivaient des expériences proches de celles des « autres » guerriers. Les hoplites pouvaient former la force principale d'une embuscade, les cavaliers et les fantassins légers ne jouant que le rôle d'appât[2950]. Les images qui, dès la période archaïque, montrent des hoplites à l'affût, si elles jouent de l'opposition avec le modèle hoplitique du combat découvert, n'existent pas que dans un imaginaire sans fondements réels[2951]. Certes, les ordres de bataille et même celui des sarissophores étaient parfois utilisés dans les opérations de la guerre « ordinaire ». Mais, en regard des dénouements précédemment étudiés, on peut supposer que, lorsqu'une formation hoplitique ne jouait pas le rôle de « cuirasse » en suivant les « autres » guerriers, les hoplites se faisaient chasseurs. Qu'ils fussent *thureophoroi*, comme en 217 les hoplites achéens embusqués près de Phyxion qui surgirent contre les Éléens qui poursuivaient leurs cavaliers et piétons légers[2952], ou sarissophores, comme peut-être les Peltastes

[2946] Elle était connue au XVIe siècle : à la bataille de Renty en 1554, un régiment de pied français ne détacha qu'une partie de ses hommes pour mener la poursuite des fantassins impériaux qui s'étaient rompus et enfuis dans une forêt, « *lesquels entrans dans ce bois, du commencement feirent un grand meurtre et occision des ennemis* » (Rabutin, *Commentaires* I, p. 318). Il s'agissait toutefois surtout, semble-t-il, d'arquebusiers (p. 320), qui usèrent en cette occasion de l'épée (p. 318).

[2947] Exemples classés chronologiquement, du IVe au Ier siècle : Xénophon, *Helléniques*, III, 5, 20 ; VII, 5, 13 ; Arrien, *Anabase*, I, 8, 5 ; Polybe, XI, 17, 4 ; Tite-Live, XXXI, 38, 5 ; XLII, 59, 6 ; XLIII, 23, 4 ; Appien, *La Guerre de Mithridate*, VI, 44.

[2948] À Raphia, ce furent les mercenaires et les cavaliers de l'aile droite lagide qui infligèrent les plus fortes pertes à l'ennemi en le pourchassant jusqu'à son camp (Polybe, V, 86, 1). Tite-Live, XXXIII, 15, 13 (Némée, 197 : les mercenaires furent envoyés poursuivre l'ennemi jusqu'à Corinthe) ; Tite-Live, XXXV, 30, 7-8.

[2949] Voir *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».

[2950] Voir *supra* III.2. « Embuscades ».

[2951] Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier : archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Paris, 1990, p. 162, oppose le chasseur et l'embuscade au modèle du guerrier épique. Toutefois, dans la tradition épique, l'embuscade n'était pas dévalorisée : W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974, p. 178.

[2952] Polybe, V, 95, 7-10. Voir *supra* III.2. « Embuscades ».

macédoniens qui tombèrent sur les Étoliens qui pourchassaient imprudemment l'arrière-garde antigonide près de Thermos, en 218[2953]. De même en Laconie en 192[2954] ou devant Pergame en 190, lorsque les piétons de Diophantos, sans doute des Peltastes, avançant regroupés derrière les cavaliers, tuèrent tous les ennemis qu'ils rencontrèrent çà et là[2955]. L'ennemi mit en déroute et dispersé, on pouvait faire le choix de laisser choir les sarisses pour mettre la *machaira* ou la dague à la main.

En définitive, on en vient sans peine à cette conclusion : la majorité des combattants, à un moment ou un autre de leur vie guerrière, quand ils avaient la chance d'être dans les rangs du vainqueur, se retrouvaient chasseurs, ne serait-ce que pour un bref moment. Ce qui ne veut pas dire, du moins pas toujours, tueurs.

VI.3. Chasses individuelles

« Devant, c'est un brave qui fuit, mais plus brave encore est celui qui le poursuit – à toutes jambes. C'est qu'ils ne luttent pas pour une victime, pour une peau de bœuf, pour ce qui est le prix d'un concours de vitesse, mais pour la vie d'Hector dompteur de cavales », τῇ ῥα παραδραμέτην φεύγων ὃ δ' ὄπισθε διώκων· πρόσθε μὲν ἐσθλὸς ἔφευγε, δίωκε δέ μιν μέγ' ἀμείνων καρπαλίμως, ἐπεὶ οὐχ ἱερήϊον οὐδὲ βοείην ἀρνύσθην, ἅ τε ποσσὶν ἀέθλια γίγνεται ἀνδρῶν, ἀλλὰ περὶ ψυχῆς θέον Ἕκτορος ἱπποδάμοιο[2956]. Si de nombreux passages de l'*Iliade* montrent des héros lancés à la poursuite de fuyards, la scène de la chasse menée par Achille contre Hector, qui refusa de tenir devant lui, constitue un moment clé du poème[2957].

Combien d'hommes, du Ve au Ier siècle, se virent tel Achille lancé aux trousses d'Hector lorsqu'ils se mettaient seuls en chasse d'un adversaire ? Un grand nombre sans doute. Car tuer en solitaire son ennemi représentait l'un des plus grands accomplissements guerriers. Platon met en scène dans le *Lachès*, un dialogue entre ce dernier et le célèbre stratège Nicias, qui défend l'utilité de l'hoplomachie : « cette discipline sera encore utile dans le combat même, quand on combat en formation avec beaucoup d'autres ; elle le sera surtout si les formations sont rompues et qu'on se batte en combats singuliers, tantôt poursuivant un adversaire qui recule et tantôt, dans la fuite, résistant à un ennemi qui nous presse. Seul à seul, un homme qui sait les armes n'a rien à craindre, ni même peut-être seul contre plusieurs : il est toujours le plus fort par son habileté », ἔπειτα ὀνήσει μέν τι τοῦτο τὸ μάθημα καὶ ἐν τῇ μάχῃ αὐτῇ, ὅταν ἐν τάξει

[2953] Polybe, V, 13, 6. Les Illyriens étaient à leurs côtés. Il reste possible qu'en la circonstance les Peltastes aient été légèrement équipés.
[2954] Tite-Live, XXXV, 29, 3-7. Voir *supra* III.2. « Embuscades ».
[2955] Tite-Live, XXXVII, 20, 10-13. De même lors du second affrontement (Tite-Live, XXXVII, 21, 3). Voir *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste ».
[2956] Homère, *Iliade*, XXII, 157-161, traduction P. Mazon.
[2957] On a déjà relevé les métamorphoses animales qu'elle mobilise : *supra* VI.1. « La chasse ».

δέῃ μάχεσθαι μετὰ πολλῶν ἄλλων· μέγιστον μέντοι αὐτοῦ ὄφελος, ὅταν λυθῶσιν αἱ τάξεις καὶ ἤδη τι δέῃ μόνον πρὸς μόνον ἢ διώκοντα ἀμυνομένῳ τινὶ ἐπιθέσθαι ἢ καὶ ἐν φυγῇ ἐπιτιθεμένου ἄλλου ἀμύνασθαι αὐτόν· οὔτ' ἂν ὑπό γε ἑνὸς εἷς ὁ τοῦτ' ἐπιστάμενος οὐδὲν ἂν πάθοι, ἴσως δ' οὐδὲ ὑπὸ πλειόνων, ἀλλὰ πανταχῇ ἂν ταύτῃ πλεονεκτοῖ[2958]. Ce passage a souvent été commenté pour l'intérêt qu'il montre à la valeur de l'escrime dans le contexte d'un combat hoplitique[2959]. Relevons ici que le plus grand (μέγιστον) avantage de la maîtrise de l'hoplomachie se révélait une fois les rangs rompus, dans les combats désordonnés de l'effondrement et de la poursuite des vaincus. Mais le plus intéressant est que Nicias présente la poursuite d'un fuyard comme un mouvement naturel : l'un recule, l'autre le suit et s'engage alors un combat singulier. Il décrit, en fait, la première phase d'un effondrement dans le cadre d'un engagement hoplitique. Ceux qui cédaient du terrain animaient l'ardeur de leurs ennemis et les entraînaient sur leurs pas, qu'ils aient plié quelques mètres, quelques dizaines de mètres avant le combat frontal, ou après ce dernier. Un groupe qui tournait le dos, aussi bien pour un Xénophon[2960] que pour un Polybe[2961], montrait à son ennemi ce qu'il avait à faire : le poursuivre et le massacrer.

Le passage de Platon montre que l'on s'attendait à une dispersion rapide des combattants une fois les rangs rompus. L'*Iliade* résumait déjà fort bien le principe : « la bataille alors se disperse, chaque guerrier fait sa proie d'un guerrier », ἔνθα δ' ἀνὴρ ἕλεν ἄνδρα κεδασθείσης ὑσμίνης[2962]. Les plus agressifs des poursuivants engageaient des duels avec ceux qui reculaient. Ils combattaient principalement les hommes qui s'étaient trouvés dans les premiers rangs de la formation adverse : celle-ci s'effondrant vers l'arrière, les soldats des derniers rangs pouvaient s'échapper avec une plus grande facilité. Néanmoins, si, dans ces moments confus, le groupe poussait inévitablement les combattants vaincus vers l'arrière, au sein de cette foule, certains se retournaient, inquiets d'être frappés dans le dos ou désireux de protéger leurs proches et de continuer le combat, peu importe leur place originelle. Initiatives et mouvements individuels qui ajoutaient au chaos. Restait la dynamique générale : le groupe se retirait de plus en plus vite, laissant un certain nombre de combattants en arrière, que ceux-ci aient été blessés, trop téméraires ou simplement trop lents à suivre les autres. Ces retardataires, comme l'implique le tableau de Nicias, ne livraient bientôt plus un combat singulier contre un poursuivant acharné. Bien vite, ils étaient enveloppés ; en vérité parfois dès le commencement, notamment lorsqu'un groupe cédait avant le choc et que tombait sur lui un ennemi massé[2963]. Si Nicias a bon espoir

[2958] Platon, *Lachès*, 182a-b, traduction A. Croiset, modifiée.
[2959] En dernier lieu, R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 66-70.
[2960] Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 44-45.
[2961] Polybe, IV, 12, 9.
[2962] Homère, *Iliade*, XV, 328, traduction P. Mazon.
[2963] Voir *infra* VI.4. « Chasses collectives ».

qu'un homme sachant manier les armes ait une chance d'en échapper, on peut à bon droit douter que la plupart parvenaient à sortir vivants de ces affaires.

Ces premiers instants des effondrements étaient encore le cadre de furieux combats. Car la plupart des vaincus se repliaient avec leurs armes. De plus, si la « bataille » commençait à se disperser, ils restaient encore proches les uns des autres, parfois se regroupaient instinctivement. On s'explique ainsi que des renversements de situation, certes fort rares, pouvaient advenir, et que des armées vaincues aient encore pu après une défaite constituer une force en capacité de combattre. Rappelons que c'était avant tout l'abandon des armes, plus précisément du bouclier, qui était condamné par les lois[2964]. On attendait des hommes mis en fuite qu'ils fussent capables de se regrouper et de combattre à nouveau collectivement[2965]. Bien entendu, chaque engagement hoplitique avait ses spécificités. La menace d'un encerclement ou une panique particulièrement puissante pouvaient entraîner l'abandon massif des armes. À la bataille de Cynoscéphales en 197, on vit les deux comportements : sur l'aile gauche de la phalange, mise en fuite par la charge des éléphants avant son déploiement, certaines *speirai* conservèrent un temps leur équipement, et même leurs sarisses[2966] ! Sans doute étaient-ce celles qui n'avaient pas subi tout le poids de l'attaque et gardaient encore quelques distances avec les forces adverses. Lorsqu'elles furent finalement rejointes sur les crêtes, les hoplites macédoniens levèrent leurs sarisses en signe de reddition. À l'inverse, du côté de l'aile droite, un temps victorieuse, le retour et l'attaque d'une vingtaine de manipules dans le dos de la phalange provoquèrent une telle frayeur que la majorité des combattants jetèrent leurs armes et se lancèrent dans une fuite à corps perdu[2967]. Tous les contextes n'engendraient pas les mêmes paniques. Reste que, du IVe au Ier siècle *a.C.*, dans de nombreux combats hoplitiques, les déroutes ne prenaient d'ordinaire pas la forme, du moins dans un premier temps, d'un sauve-qui-peut général. Pour autant, on se gardera bien de les présenter comme des replis maîtrisés : ils restaient désastreux pour le vaincu, et meurtriers, car ils en laissaient beaucoup à la traîne et

[2964] Voir *supra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps ».
[2965] Un principe qui se laisse aisément deviner. On le retrouve dans le traité tactique byzantin de Maurice : « si des lapins ou d'autres frêles animaux, lorsqu'ils sont poursuivis, ne s'abandonnent pas entièrement à une fuite à corps perdu, mais se retournent en observant l'acharnement de ceux qui les pressent et poussent leurs retraites en fonction, combien de fois plus vigilants devraient être les hommes dotés d'intelligence et combattant pour une telle cause quand ils font leurs poursuites et leurs replis durant les combats ? », εἰ λαγωοὶ διωκόμενοι ἢ ἄλλο τι τῶν εὐτελῶν ζῷων ν τοῖς κυνηγίοις οὐ πάντως ἔξωθεν ἔξω τὴν φυγὴν ποιοῦνται, ἀλλ' ἀποβλεπόμενα πρὸς τὸν τόνον καὶ τὴν ὁρμὴν τῶν ἐπιτιθεμένων αὐτοῖς οὕτως καὶ τὰς ὑποχωρήσεις ποιοῦνται, πόσῳ μᾶλλον δεῖ τοὺς ἀνθρώπους ἐν συνέσει ὄντας καὶ ὑπὲρ τοιούτου ἀγωνιζομένους προσεχόντως καὶ τὰς διώξεις καὶ τὰς ὑποχωρησεις ποιεῖσθαι ἐν ταῖς μάχαις (Maurice, *Strategikon*, III, 11, 1).
[2966] Polybe, XVIII, 26, 9-12. Visiblement, elles avaient tenté de se reformer sur les crêtes et baissé les sarisses. Elles les levèrent quand elles furent rejointes en signe de reddition. Les légionnaires se jetèrent sur eux, en tuèrent un certain nombre et mirent en fuite les autres qui, cette fois, jetèrent leurs armes.
[2967] Polybe, XVIII, 26, 5.

à la merci du vainqueur. La fuite en armes n'était pas synonyme d'une retraite en bon ordre[2968]. La peur écrasait avec une bien plus grande force les hommes qui cédaient. Si de durs affrontements se déroulaient encore, ils étaient des plus déséquilibrés. Le recul restait enfin toujours sous la menace d'un affolement, d'une dispersion totale, qui pousserait bon nombre à se débarrasser de tout équipement encombrant[2969]. Néanmoins, il se distinguait des débandades engendrées par la ruse ou la surprise.

Dans ces configurations, le premier réflexe de nombreux fuyards était d'abandonner leurs armes et tout ce qui pouvait encombrer leur course. Arrivait alors dès l'entame le point de non-retour, la fin de toute résistance, comme le laissent entendre certains textes[2970]. Toutefois, il convient de le nuancer. On peut profiter des enseignements d'un texte épigraphique, plus précisément des considérants du décret de la cité de Stratonicée rapportant les prodiges de Zeus Panamaros lors de la guerre contre Quintus Labiénus en 40-39[2971]. Après avoir révélé une attaque nocturne[2972] et, lors d'un premier assaut contre le *chôrion* et sanctuaire de Panamara, jeté l'ennemi dans un brouillard épais qui ne tarda pas à déclencher une panique[2973], Zeus acheva ce qu'il avait commencé en provoquant la déroute de l'ennemi. Alors qu'un second assaut était en cours, les ennemis, épouvantés par un cri de guerre et des aboiements de chiens dans leur dos, abandonnèrent échelles et étendards[2974] puis « jetèrent leurs armes et s'enfuirent à nouveau dans le désordre », εἴψαντες ὁμοίως [τὰ ὅ]πλα πάλιν εἰς φυγὴν ὥρμησαν [ἀκόσμως[2975]. Rassemblés sur une colline, ils furent rejoints par une force de Stratonicéens commandés par le stratège préposé au territoire[2976]. Alors, sans plus attendre, « ils fuirent en jetant les armes qui leur restaient », τὰ κατ[αλει]πόμενα τῶν ὅπλων ῥείψαντες ἔφευγο[ν][2977]. Par deux fois le décret reprend une expression courante pour signifier une déroute en principe irréversible. Mais le texte montre bien que tous les assaillants ne s'étaient pas délestés de leurs armes lors de la première panique, survenue aux abords du sanctuaire. Ils tentèrent même de se rallier sur une hauteur. Vaine tentative : on les rejoignit rapidement, et ils n'opposèrent aucune

[2968] Ainsi V. D. Hanson, *The Western Way*, p. 178-181, présentant notamment la déroute spartiate à Leuctres comme une retraite en bon ordre. Or, comme on l'a vu, si l'effondrement par l'arrière fut d'abord progressif, cette étape ne dura guère et le recul se transforma en déroute complète, même si des Spartiates purent regagner le camp avec leurs armes (Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 14). Voir *supra* V.4. « Escrimes et combats frontaux hoplitiques ». V. D. Hanson reconnaît que de tels comportements « *occured infrequently* » (p. 180).
[2969] À la bataille de Gaza en 312, la plupart des piétons de Démétrios regagnèrent la ville sans armes : Diodore, XIX, 84, 7.
[2970] Tite-Live, XXXV, 30, 5-6 ; XXXVI, 19, 3 ; XXXIX, 20, 7.
[2971] *I. Stratonikeia* 10, voir notamment le commentaire de Th. Boulay, *Arès dans la cité*, p. 243-247.
[2972] *I. Stratonikeia* 10, l. 7-8.
[2973] *I. Stratonikeia* 10, l. 9-18.
[2974] *I. Stratonikeia* 10, l. 23-27.
[2975] *I. Stratonikeia* 10, l. 28.
[2976] *I. Stratonikeia* 10, l. 29-31.
[2977] *I. Stratonikeia* 10, l. 32-33.

résistance au contingent de secours venu de Stratonicée, malgré la force de leur position. En résumé, ici encore, on distinguera avec soin les contextes et le déroulé de chaque combat.

La fuite loin du front, le lieu où avait commencé l'effondrement, était encore le cadre de chasses individuelles éparses. On se jetait aux trousses des fuyards et frappait tous les traînards que l'on parvenait à atteindre. Dans l'*Iliade*, il est souvent dit qu'un héros en pleine aristie poursuit ses ennemis et tue les derniers : « Hector, au premier rang, marchait fier de sa force. Comme un chien saisit un sanglier ou un lion par derrière (en le poursuivant de ses pieds rapides) aux hanches, à la croupe, et prend garde à ses retours, Hector poursuivait les Achéens chevelus, tuant toujours le dernier ; et eux fuyaient ». Ἕκτωρ δ' ἐν πρώτοισι κίε σθένεϊ βλεμεαίνων. ὡς δ' ὅτε τίς τε κύων συὸς ἀγρίου ἠὲ λέοντος ἅπτηται κατόπισθε ποσὶν ταχέεσσι διώκων ἰσχία τε γλουτούς τε, ἑλισσόμενόν τε δοκεύει, ὣς Ἕκτωρ ὤπαζε κάρη κομόωντας Ἀχαιούς, αἰὲν ἀποκτείνων τὸν ὀπίστατον· οἳ δὲ φέβοντο[2978]. Diodore a repris l'expression : il écrit que les Béotiens, à la fin de la bataille de Mantinée en 362, poursuivirent leurs adversaires « en tuant toujours les derniers », καὶ τοὺς ἐσχάτους αἰεὶ φονευόντων[2979]. À Gaugamèles, lors de la déroute achéménide, les Macédoniens « tuant toujours les derniers, le champ de bataille et tous les environs furent bientôt couverts de corps morts », τοὺς ἐσχάτους ἀεὶ κτεινόντων ταχὺ πᾶς ὁ πλησίον τοῦ πεδίου τόπος νεκρῶν ἐπληρώθη[2980]. De fait, la témérité ou la lenteur avaient souvent un coût terrible[2981]. Du côté des vainqueurs, il fallait être bon coureur, à l'instar d'Ajax « le petit » : « beaucoup sont la proie d'Ajax, le rapide fils d'Oïlée, qui n'a pas son pareil pour suivre quelqu'un à la course, quand les hommes sont pris de panique et que Zeus parmi eux a fait se lever la déroute », πλείστους δ' Αἴας εἶλεν Ὀϊλῆος ταχὺς υἱός· οὐ γάρ οἵ τις ὁμοῖος ἐπισπέσθαι ποσὶν ἦεν ἀνδρῶν τρεσσάντων, ὅτε τε Ζεὺς ἐν φόβον ὄρσῃ[2982]. Cette nécessité était l'un des éléments justifiant l'importance de la course et de la préparation physique dans les représentations guerrières : on ne pouvait être « bon combattant » sans un corps athlétique et endurant[2983]. Dans la perspective d'une préparation à l'activité militaire, l'entraînement à la course prenait tout son sens, en particulier celui qui travaillait les pointes de vitesse. Car ces

[2978] Homère, *Iliade*, VIII, 337-347.
[2979] Diodore de Sicile, XV, 86, 5.
[2980] Diodore de Sicile, XVII, 61, 2.
[2981] Comme le firent remarquer à leur officier les cavaliers de C. M. De Laval, qui menèrent des combats d'arrière-garde pour protéger le gros des fuyards suédois à Poltava (28 juin 1709) : « mon capitaine, si nous sommes les derniers, nous allons y rester » (P. Englund, *Poltava. Chronique d'un désastre*, Paris, 1999, p. 224).
[2982] Homère, *Iliade*, XIV, 520-522, traduction P. Mazon, CUF.
[2983] Plutarque, *Vie de Phocion*, 9, 9, rappelle la violente sortie de Phocion contre Polyeuktos de Sphettos, qui poussait à la guerre alors que son corps gras serait incapable de combattre sous la cuirasse et l'*aspis*. Bien sûr, on ajoutera à la poursuite toutes les opérations de la guerre ordinaire, et les charges à pied, du moins celles des hoplites traditionnels et certainement des *thureophoroi*.

chasses individuelles étaient menées tout autant par les fantassins légers[2984] et les cavaliers que par les hoplites, parfois même « macédoniens », jusqu'à une certaine distance. Ce furent celles qui inspirèrent la plupart des représentations de massacre.

P. Ducrey pense que « les Grecs n'ont pas érigé la guerre et l'écrasement des vaincus en modèle, ni en thème de propagande »[2985]. Certes pas les asservissements ou les exécutions de masse, mais la poursuite et le massacre des vaincus faisaient bel et bien partie de leur répertoire. Grâce à la mise en série des images guerrières des reliefs classiques et hellénistiques proposée par F. Pirson[2986], on peut identifier les gestes propres aux chasseurs et aux chassés. Bien souvent, les seconds sont dominés : ils ont un ou deux genoux au sol, ou ont complètement perdu leurs appuis[2987]. Certaines positions sont très anciennes. On en retrouve déjà la trace dans des images archaïques : ainsi du fantassin vaincu, accroupi et basculant en arrière, ou du fantassin dominé, un genou en terre[2988]. Que les artistes aient longtemps repris ces schémas révèlent évidemment le poids des héritages. Pour autant, cette continuité n'implique pas que ces représentations n'avaient plus la même force qu'aux périodes précédentes, et que les contemporains ne faisaient pas le lien avec leurs propres expériences combattantes.

Une portion de la frise de l'*hérôon* de Trysa en Lycie (second tiers du IVe siècle) montre une scène de déroute facilement exploitable[2989]. Car les deux camps sont clairement distingués dans les premiers cadres par les casques qu'ils portent : un casque corinthien relevé sur le front pour les uns, un casque « attique » pour les autres[2990] ; des *piloi* sont ajoutés pour le réalisme de la représentation mais ne perturbent pas la lecture, car chaque porteur affronte ou accompagne un combattant muni de l'un des casques marquant l'appartenance aux vainqueurs

[2984] Thucydide, V, 10, 9 : devant Amphipolis en 422, Cléon fut rattrapé et tué par un peltaste de Myrkinos. Il ne fait aucun doute que les *psiloi* ou les *thureophoroi* combattant en « peltastes » à l'époque hellénistique accomplissaient des faits d'armes comparables.

[2985] P. Ducrey, « Victoire et Défaite. Réflexions sur la représentation des vaincus dans l'art grec », dans C. Bérard, Ch. Bron et A. Pomari (éd.), *Images et société en Grèce ancienne. L'iconographie comme méthode d'analyse*, Lausanne, 1987, p. 210, opposant les images assyriennes à celles des Grecs. Toutefois, les premières, lorsqu'elles montrent des combats, représentent tout comme celles du monde grec la déroute des ennemis et la chasse qui leur est donnée : G. G. Fagan, « 'I Fell upon Him like a Furious Arrow' : Toward a Reconstruction of the Assyrian Tactical System », dans G. G. Fagan et M. Trundle, *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 97.

[2986] Reprise dans un vaste tableau de synthèse : F. Pirson, *Ansichten des Krieges : Kampfreliefs klassischer und hellenistischer Zeit im Kulturvergleich*, Wiesbaden, 2014, p. 278-333.

[2987] F. Pirson, *ibid*., p. 283, K 27 ; p. 287, K 49 ; p. 289, K 58 et 60 ; p. 290, K 61 ; p. 293, K 79 et 80 ; p. 300, U 2 et 4 ; p. 301, U 5, 7, 8 et 9 ; p. 302, U 16-20 ; p. 304, U 21-26 ; p. 305, U 27-31 ; p. 306, U 32-34, 37 ; p. 307, U 38 ; p. 311, B 8-10 ; p. 312, B 11-15 ; p. 313, B 17-21 ; p. 316, B 34-38 ; p. 317, B 39-40.

[2988] B. Holtzmann, *La sculpture de Thasos* I, Athènes, 1994, p. 102.

[2989] A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 70-86.

[2990] Pour A. Landskron, *ibid*., p. 211-212, les casques corinthiens serviraient à marquer le caractère allochtone et d'envahisseurs des guerriers : « *Krieger zu bezeichnen, die Lykien angreifen* ». Il est cependant douteux que face à eux, le casque attique ait été considéré comme un marqueur « lycien ». Ne s'agit-il pas simplement d'un procédé pour distinguer les deux groupes, avec deux casques aisément distinguables mais répartis de façon arbitraire entre les deux camps ? Car, si les reliefs représentent non une scène de guerre décontextualisée mais un conflit des Lyciens contre des étrangers, pourquoi avoir représenté les premiers vaincus ?

ou aux vaincus. Passés les premiers cadres, la règle des casques s'assouplit : c'est qu'il n'est nul besoin d'insister, car le mouvement général des combattants suffit. Les vainqueurs progressent de la gauche vers la droite. L'opposition entre « Corinthien » et « Attique » est néanmoins répétée quelques fois, sans doute pour renforcer la cohérence de l'ensemble. La scène a une fin marquée de façon très nette : les remparts d'une ville assiégée donnent sa limite[2991]. Chaque panneau possède un cadre dont les bords représentent par moment des arbres : ils offrent un contexte au combat, qui prend place dans une forêt. La représentation dans son ensemble montre la chasse donnée par les « Corinthiens » aux « Attiques » en déroute, une débande qui a rejeté les vaincus loin de la plaine. Dans le premier cadre (planche I, 1), un « Attique » vaincu ouvre la scène[2992] : un genou en terre, il tente de soulever son bouclier pour parer le coup d'épée que s'apprête à donner son adversaire qui le domine. Mais le cadre montre aussi la résistance ferme d'un groupe : deux « Attiques » font face à deux « Corinthiens »[2993]. Aucun camp ne triomphe de l'autre et les attitudes des deux côtés sont prudentes : on se tient en garde en se couvrant avec le bouclier, l'arme prête mais tenue en retrait derrière l'*aspis*. Il s'agit d'un petit groupe tenant ferme pendant l'effondrement ; il faut atteindre la fin de la scène pour en retrouver un. La véritable représentation du massacre commence au cadre suivant (planche I, 2). Il est significativement séparé du précédent par un trophée qui annonce l'effondrement définitif des vaincus. Un combattant en saisit un autre par les cheveux ; ce dernier a perdu son casque, est mis à genou et exécuté par le vainqueur qui enfonce sa lame au niveau de la clavicule[2994]. À ses côtés se tient un « Corinthien » qui est opposé à un adversaire encore debout[2995]. Celui-ci est néanmoins en difficulté : rattrapé, il fait face et tente de sortir son épée de son fourreau ; son ennemi a quant à lui déjà son arme en main. Dans le cadre suivant (planche I, 3), le premier « Corinthien » est un genou en terre, l'épée à la main[2996]. Il n'est toutefois pas vaincu, au contraire : son adversaire est debout, mais l'orientation de ses jambes indique qu'il fuit vers la droite, en se contorsionnant dans le même temps pour menacer de sa lance son poursuivant. Ce dernier tente de se glisser sous sa garde pour frapper de l'épée. Viennent ensuite un « Corinthien » et deux combattants « Attiques » qui sont à terre[2997]. Le « Corinthien » les dompte tous deux : il agrippe l'un par ses cheveux et écrase le bouclier de l'autre avec son pied gauche ; peut-être fait-il des prisonniers. Plus loin, un « Corinthien » frappe un « Attique » de sa lance à l'épaule[2998]. Le vaincu saisit la hampe de la lance qui vient

[2991] A. Landskron, *Das Heroon*, *op. cit.*, pl. 86, I 459.
[2992] A. Landskron, *ibid.*, pl. 70, I 449, fig. 1-2.
[2993] A. Landskron, *ibid.*, pl. 70, I 449, fig. 3-6.
[2994] A. Landskron, *ibid.*, pl. 72, I 450, fig. 1-2.
[2995] A. Landskron, *ibid.*, pl. 72, I 450, fig. 3-4.
[2996] A. Landskron, *ibid.*, pl. 73, I 451, fig. 1-2.
[2997] A. Landskron, *ibid.*, pl. 73, I 451, fig. 3-5.
[2998] A. Landskron, *ibid.*, pl. 74-75, I 451, fig. 6 et 8.

de pénétrer sa cuirasse et sa chair ; il n'a plus d'arme en main et ne fait que subir le coup. Entre les deux combattants se trouve un cadavre ; l'homme s'est effondré vers la droite, peut-être frappé dans le dos. Son corps lie les deux hoplites qui s'affrontent au-dessus de lui et annonce le destin de celui qui a été atteint. Arrive alors une autre paire de combattants[2999]. Elle est tout à fait singulière dans la représentation : un « Attique » parvient à dominer son ennemi, un genou en terre mais qui se couvre encore de son bouclier. Le combattant « Attique » est un adversaire de haut rang : il porte une belle cuirasse anatomique, ce qui le distingue des autres guerriers et le met en valeur. Il oppose une résistance désespérée : il n'a plus de bouclier et saisit le bord de celui de son adversaire pour briser sa garde et le frapper de son épée. Ses compagnons ne s'en sortent pas aussi bien : dans le cadre suivant (planche II, 1), une paire de vaincus s'enfuit tandis qu'un *psilos* et un hoplite, brandissant une fronde (?), les menacent de leurs armes[3000]. Suit une nouvelle image de carnage (planche II, 2) : trois paires se combattent, ou plutôt trois vainqueurs chassent trois fuyards. Le premier homme en fuite tente de se couvrir de son bouclier et de saisir une pierre sur le sol[3001], encore assez loin de sa main ; son poursuivant le menace de sa lance[3002]. Le deuxième fuyard est genoux en terre et la lame du vainqueur s'enfonce au niveau de sa clavicule[3003]. Le troisième est frappé dans son dos par la lance de son poursuivant ; il surgit dans le cadre suivant (planche II, 3), son torse projeté en avant, sa tête basculant en arrière alors que la pointe s'enfonce entre ses épaules[3004]. Dans ce même cadre, un autre combattant en difficulté essaie d'attraper une pierre au sol[3005], et la dernière paire de guerriers montre une nouvelle mise à mort[3006] : le vaincu est genoux en terre, agrippé par les cheveux, et le vainqueur s'apprête à la percer de sa lance. À leur droite se trouvent deux autres paires (planche III, 1) : un vaincu est saisi par les cheveux en tentant de fuir[3007], un autre est frappé par la lance de son poursuivant en plein torse[3008] ; son corps s'effondre, sa main fébrile ne tient plus la poignée du bouclier. La scène se poursuit avec un combat plus équilibré (planche III, 2) : un « Attique » fait encore front, lance en main, mais un « Corinthien » se rue sur lui à l'épée[3009]. À leurs côtés se tient un vainqueur qui tend son bras vers le ciel[3010] : de toute évidence, il clame la victoire et appelle ses compagnons à poursuivre la chasse. Il porte la belle cuirasse anatomique : c'est un

[2999] A. Landskron, *Das Heroon*, *op. cit.*, pl. 74-75, I 451, fig. 9-10.
[3000] A. Landskron, *ibid.*, pl. 76, I 452, fig. 1-4.
[3001] L'image vient encore de l'épopée (par exemple Homère, *Iliade*, XX, 285-289), mais les combattants du IVe siècle, comme des temps postérieurs, familiers de l'usage des pierres jetées à la main, en siège ou dans d'autres configurations, employaient assurément, quand l'occasion se présentait, cette arme de dernier recours.
[3002] A. Landskron, *Das Heroon*, *op. cit.*, pl. 77, I 453, fig. 1-2.
[3003] A. Landskron, *ibid.*, pl. 77, I 453, fig. 3-4.
[3004] A. Landskron, *ibid.*, pl. 77-78, I 453, fig. 5 et I 454, fig. 1.
[3005] A. Landskron, *ibid.*, pl. 78, I 454, fig. 2-3.
[3006] A. Landskron, *ibid.*, pl. 78, I 454, fig. 4-5.
[3007] A. Landskron, *ibid.*, pl. 79, I 455, fig. 1-2.
[3008] A. Landskron, *ibid.*, pl. 79, I 455, fig. 3-4.
[3009] A. Landskron, *ibid.*, pl. 81, I 456, fig. 1-2.
[3010] A. Landskron, *ibid.*, pl. 81, I 456, fig. 3.

chef, un meneur. Plus loin (planche III, 3), un vaincu s'enfuit en jetant une pierre derrière lui ; tactique payante, car il a déjà atteint l'un de ses poursuivants[3011]. Ce dernier est traîné en arrière par l'un de ses camarades. Un « Corinthien » attaque enfin les derniers résistants[3012] : on arrive sous les remparts de la ville (planche IV, 1). Les trois « Attiques », deux hoplites et un *psilos*, qui font front au pied des murs sont exhortés à tenir par un quatrième combattant qui lève un bras au ciel[3013]. Il est équipé de la cuirasse anatomique : un officier, qui s'efforce de regrouper et de rallier ses hommes. Une dernière paire (planche IV, 2), un duel entre un « Corinthien » et un « Attique », ferme la scène[3014].

Un tableau d'une chasse à l'homme donc, très vivant, cohérent et qui rend néanmoins fort savamment la confusion et la violence de tels moments. Il convient toutefois de rappeler ses limites pour la compréhension de ce qui se jouait dans une poursuite. La scène n'est en rien une photographie. Elle insiste sur un thème central de l'iconographie et de la culture martiale, plongeant ses racines dans l'épopée : la lutte homme contre homme, la chasse donnée par Achille à Hector ; à chaque chasseur sa proie. On remarquera que dans la seule scène étudiée l'exécution d'un homme à genou se fait par deux fois par la pénétration d'une épée au niveau de la clavicule : le vainqueur domine totalement le vaincu, se tient au-dessus de lui, et enfonce sa lame verticalement, provoquant une mort rapide. Il s'agit là encore d'un geste de l'épopée[3015] mais on peut à bon droit penser qu'il fut encore longtemps pratiqué : c'était une façon des plus efficaces pour donner la mort. Avec l'égorgement[3016], il s'agissait certainement d'une manière de faire répandue. Il est également intéressant de relever que l'image du fuyard frappé dans le dos est plutôt rare. À cela deux raisons : d'abord, les codes iconographiques préfèrent mettre en avant des ultimes résistances, combats dramatiques qui permettent de travailler avec bien plus de variété les scènes. Mais il y a également un effet de réel : s'il est certain que bien des hommes affolés ne se voyaient pas rejoints et étaient surpris par une lame enfoncée dans leur dos ou à l'arrière de la tête[3017], d'autres se retournaient instinctivement pour se défendre quand ils se pensaient rattrapés. On le voit à d'autres périodes. P. Englund rappelle ainsi les analyses faites sur les corps de fuyards retrouvés sur le champ de bataille de Poltava (1709)[3018] : deux hommes furent frappés de façon répétée à la tête par derrière, probablement par des cavaliers. Blessures terribles qui ne suffirent hélas pas à les tuer : l'un fut achevé d'une balle en pleine tête, l'autre se serait vidé de son sang. Le dernier s'était retourné : il fut atteint en plein front

[3011] A. Landskron, *ibid*., pl. 83, I 457, fig. 1-3.
[3012] A. Landskron, *ibid*., pl. 83, I 457, fig. 4.
[3013] A. Landskron, *ibid*., pl. 85, I 458, fig. 1-4.
[3014] A. Landskron, *ibid*., pl. 86, I 459, fig. 1-2.
[3015] Achille exécute ainsi Lycaon qui le supplie de l'épargner : Homère, *Iliade*, XXI, 116-119.
[3016] P. Payen, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 2012, p. 121-124.
[3017] Homère, *Iliade*, V, 55-75 (Ménélas tue Scamandrios en plantant sa lance entre les deux épaules ; Mèrion abat Phéréklos en frappant dans le bas du dos, transperçant la vessie ; Mégès enfonce sa lance dans la nuque de Pèdaios).
[3018] P. Englund, *Poltava*, *op*. *cit*., p. 208-209.

par la lance de son adversaire, sans doute un cosaque à cheval. Le coup fut effroyable : l'arme pénétra le crâne en profondeur.

Comme au XVIIIe siècle et à bien d'autres époques, les plus dangereux des adversaires en ces configurations restaient les cavaliers. Leur mobilité leur permettait d'atteindre sans peine les fuyards dans les espaces dégagés. Leur rôle était de pousser le plus loin possible la poursuite, et d'aider les fantassins dans cette tâche[3019]. Ils pouvaient donner la chasse à leurs homologues. Xénophon recommandait d'ailleurs de s'y entraîner : « un bon exercice aussi est d'aligner deux cavaliers : l'un s'échappe à cheval en terrains variés et fuit en retournant la lance derrière lui ; l'autre prend la chasse, avec des javelots mouchetés et une lance arrangée de même ; arrivé à portée de trait, il lance les javelots mouchetés sur le fuyard ; à portée de lance, il en frappe l'adversaire attrapé. Il est bon, aussi, une fois venu le corps à corps, de tirer à soi son adversaire : cela est propre à le faire tomber. Quand on est tiré, il est indiqué de pousser son cheval contre l'autre : avec ce procédé, celui qui est tiré, au lieu de tomber, fera tomber celui qui le tire », ἀγαθὴ ἄσκησις καὶ ἢν δύο ἱππότα συνθεμένω ὁ μὲν φεύγῃ ἐπὶ τοῦ ἵππου παντοῖα χωρία καὶ τὸ δόρυ εἰς τοὔπισθεν μεταβαλόμενος ὑποχωρῇ, ὁ δὲ διώκῃ ἐσφαιρωμένα τε ἔχων ἀκόντια καὶ δόρυ ὡσαύτως πεπραγματευμένον, καὶ ὅπου μὲν ἂν εἰς ἀκόντιον ἀφικνῆται, ἀκοντίζῃ τὸν φεύγοντα τοῖς σφαιρωτοῖς, ὅπου δ' ἂν εἰς δόρατος πληγήν, τῷ δόρατι παίῃ τὸν ἁλισκόμενον. ἀγαθὸν δὲ κἂν ποτε συμπέσωσιν, ἑλκύσαντα ἐφ' ἑαυτὸν τὸν πολέμιον ἐξαίφνης ἀπῶσαι· τοῦτο γὰρ καταβλητικόν. ὀρθῶς δὲ ἔχει καὶ τῷ ἑλκομένῳ ἐπελαύνειν τὸν ἵππον· τοῦτο γὰρ ποιῶν ὁ ἑλκόμενος καταβάλοι ἂν μᾶλλον τὸν ἕλκοντα ἢ καταπέσοι[3020]. En passant, Xénophon révèle des pratiques de défense et d'agression utilisées lorsque des cavaliers en pourchassaient d'autres. Des fuyards tentaient de menacer de leurs armes leurs poursuivants, en pointant la lance en arrière. Les chasseurs quant à eux, s'il leur restait des javelots, avaient la possibilité d'abattre sans risque leur homme. Si le tir échouait et que les projectiles étaient épuisés, il fallait rejoindre le fuyard et le frapper avec la lance. Xénophon ne précise pas le geste mais on peut supposer que tous les coups étaient employés, en fonction des circonstances et de l'expertise des combattants : certains devaient frapper en saisie haute, d'autres en saisie basse.

Selon toute probabilité, les pratiques ne varièrent guère durant les siècles postérieurs. L'auteur décrit des pratiques convenant aussi bien aux porteurs de javelots que de lances. Arrien évoque les gestes réalisés longtemps après, au IIe siècle *p.C.*, par les cavaliers romains en entraînement lorsqu'ils simulaient des poursuites. Le texte n'a pas la même précision, mais ils ne semblent guère différents de ceux du IVe siècle[3021]. Il mentionne ainsi un geste de défense

[3019] Voir *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[3020] Xénophon, *De l'Art équestre*, 8, 10-11, traduction Éd. Delebecque.
[3021] Arrien, *L'Art tactique*, 43, 2-3

(tenir la lance droite pour menacer un ennemi se lançant à l'assaut) tout à fait comparable à celui de Xénophon. Difficile d'innover en la matière. Il y a certes quelques différences : l'usage du bouclier, de la démonte et de la *spatha* (épée) : « en plus, tirant les épées, ils portent de tout côté toutes sortes de coups, autant qu'il leur est possible, comme pour atteindre un ennemi en fuite, le tuer quand il est au sol », καὶ ἐπὶ τῷδε εὖ τὰς σπάθας σπασάμενοι ἄλλοτε ἄλλην πληγὴν παραφέρουσιν, ὅπως μάλιστα οἷόν τε, ἢ φεύγοντος πολεμίου ἐξικέσθαι ἢ πεσόντα κατακανεῖν[3022]. Les cavaliers grecs usèrent aussi tout au long de la période considérée de l'épée, en particulier de la *machaira*, mais sa faible allonge, en comparaison de la *spatha*, n'offrait pas les mêmes possibilités. Reste que les armes principales étaient toujours au IIe siècle les lances et les javelots[3023]. Il est tout à fait remarquable que dans les deux cas l'entraînement implique une chasse individuelle : on attendait d'un cavalier, comme en fait de tout combattant[3024], qu'il fût capable de tuer seul un fuyard[3025]. En 207, à la fin de la bataille de Mantinée, Philopoemen accomplit un tel fait d'armes. Il se lança à la poursuite de Machanidas. Les deux hommes étaient séparés par un fossé. Pour s'enfuir, Machanidas n'avait d'autre choix que de le traverser[3026] :

> « Le cheval du tyran, qui était vigoureux et fougueux et qui avait les deux flancs ensanglantés par les éperons, essaya de franchir le fossé d'un bond, mais son poitrail vint heurter le talus. Comme il tentait de se dégager en prenant appui sur ses pattes de devant, Simias et Polyainos, qui dans les batailles étaient toujours aux côtés de Philopoemen et le couvraient de leurs boucliers, s'élancèrent tous deux, en inclinant la lance contre lui. Mais Philopoemen parvint avant eux devant Machanidas. Voyant que le cheval du tyran soulève la tête et couvre ainsi le corps du cavalier, il fait légèrement tourner son propre cheval et, saisissant à pleine main son xyston, il en frappe violemment son adversaire et le renverse. C'est dans cette attitude que le représente une statue de bronze, à Delphes, qui fut érigée par les Achéens, remplis d'admiration par cette prouesse comme par la manière dont il dirigea la bataille ».
>
> ἔνθ' ὁ μὲν ἵππος τοῦ τυράννου, ῥωμαλέος ὢν καὶ θυμοειδὴς καὶ τοῖς μύωψιν αἱμαχθεὶς ἑκατέρωθεν, ἐπετόλμησε τῇ διαβάσει, καὶ προσβαλὼν τῇ τάφρῳ τὸ στῆθος, ἐβιάζετο τοῖς προσθίοις πέραν ἐρείσασθαι σκέλεσιν. ἐν δὲ τούτῳ Σιμμίας καὶ Πολύαινος, οἵπερ ἀεὶ τῷ Φιλοποίμενι παρῆσαν μαχομένῳ καὶ συνήσπιζον, ὁμοῦ προσήλαυνον ἀμφότεροι, τὰς αἰχμὰς κλίναντες ἐναντίας. φθάνει δ' αὐτοὺς ὁ Φιλοποίμην ἀπαντήσας τῷ Μαχανίδᾳ, καὶ τὸν ἵππον

[3022] Arrien, *L'Art tactique*, 43, 3, traduction P.-O. Leroy.
[3023] Arrien, *L'Art tactique*, 42, 5.
[3024] C'était certainement l'un des moyens d'obtenir le prix de la valeur (*aristeia*) à Athènes aux Ve et IVe siècles, qui récompensait l'agressivité individuelle : D. M. Pritchard, Sport, *Democracy and War in Classical Athens*, Cambridge, 2013, p. 184. Ou, à l'inverse, en prenant le risque de défendre dans ces moments désordonnés des concitoyens en difficulté (Platon, *Le Banquet*, 220 d-e).
[3025] Songeons aussi à la chasse personnelle d'Aristôn, chef des Péoniens, qui se lança au milieu des cavaliers ennemis pour rattraper le Perse qu'il avait blessé à la gorge et le jeter à bas de son cheval pour l'achever : Quinte-Curce, IV, 9, 24-25 ; voir également *infra* VI.6. « Chasseurs et citoyens ».
[3026] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 10, 10-12.

αὐτοῦ μετεωρίζοντα τὴν κεφαλὴν πρὸ τοῦ σώματος ὁρῶν, μικρὸν ἐνέκλινε τὸν ἴδιον, καὶ διαλαβὼν τὸ ξυστὸν ἐκ χειρὸς ὠθεῖ καὶ περιτρέπει τὸν ἄνδρα συνεπερείσας. τοῦτ' ἔχων τὸ σχῆμα χαλκοῦς ἐν Δελφοῖς ἕστηκεν ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν, θαυμασάντων μάλιστα καὶ τὴν πρᾶξιν αὐτοῦ καὶ τὴν στρατηγίαν ἐκείνην.

Le texte de Plutarque décrit avec plus de précision que celui de Polybe le geste de Philopoemen. Certes, il déforme aussi quelque peu la scène : Simias et Polyainos n'attaquèrent pas Machanidas mais Arexidamos[3027], qui le suivait de près. En excluant ce dernier, Plutarque renforce l'image du tyran traqué et encerclé. Par ailleurs, les trois Achéens sont isolés ; tout se passe comme si ces cavaliers s'étaient lancés seuls aux trousses de Machanidas. En fait, il s'agit d'une autre déformation, nécessaire pour la mise en valeur de l'exploit individuel : le texte de Polybe indique ainsi que les « hommes de Simias », οἱ περὶ τὸν Σιμίαν[3028], une fois le tyran abattu, récupérèrent sa tête. C'était en réalité toute une unité qui poursuivait le Lacédémonien, Philopoemen en pointe. Enfin, Plutarque oublie le second coup porté avec le saurotère par Philopoemen, probablement quand Machanidas gisait à terre[3029]. Mais il montre le mouvement des chevaux. De toute évidence, il s'agit d'une lecture de la représentation du combat que montrait la statue exposée à Delphes. Le cheval de Machanidas se serait dressé sur ses membres postérieurs. Il présentait ainsi son avant-main à l'adversaire, protégeant dans le même temps le cavalier avec son corps. Machanidas força sans doute ce mouvement. En réponse, Philopoemen s'avança sur l'un des flancs pour le frapper directement. Les deux hommes auraient été figés dans le bronze à cet instant précis[3030].

L'affaire n'en passa pas par le corps à corps extrême enseigné par Xénophon, où les deux adversaires se saisiraient pour tenter de se jeter à terre. Une situation des plus surprenantes mais qui pouvait advenir : à la bataille entre les forces de Cratère et d'Eumène en 320, ce dernier aurait livré une telle lutte contre Néoptolème, dans le combat confus de cavalerie qui se livra sur l'aile gauche de l'armée du Macédonien : « ils s'attaquèrent d'abord à l'épée ; mais bientôt cette attaque se changea en un combat à outrance. Emportés par la colère et par la haine qu'ils se portaient l'un l'autre, ils lâchèrent de leur main gauche les rênes de leurs chevaux et se mirent à lutter corps à corps. Les chevaux, n'étant plus retenus par leurs guides, s'échappèrent de dessous leurs cavaliers qui tombèrent à terre. En raison de la rapidité et de la violence de leur chute, ils ne purent se relever que difficilement, d'autant plus qu'ils étaient embarrassés du poids

[3027] Polybe, XI, 18, 5.
[3028] Polybe, XI, 18, 6.
[3029] Polybe, XI, 18, 4.
[3030] La scénographie rappelle immanquablement la statue moderne représentant à Hachimanbara le célèbre combat entre les *daimyo* Uesugi Kenshin et Takeda Shingen à la quatrième bataille de Kawanakajima (1561). Elle reprend un thème iconographique très connu de la période Edo, montrant Takeda Shingen se défendant à pied avec son éventail (*uchiwa*) contre son adversaire le frappant depuis son cheval (Museum of Fine Arts, Boston, 11.41380a-c, vers 1847-1852 ; 11.41067a-c, vers 1845).

de leurs armes », τὸ μὲν οὖν πρῶτον τοῖς ξίφεσιν ἀλλήλων καθικόμενοι παράδοξον καὶ παντελῶς ἐξηλλαγμένην μονομαχίαν συνεστήσαντο· ἐκφερόμενοι γὰρ τῷ θυμῷ καὶ τῇ πρὸς ἀλλήλους δυσμενείᾳ ταῖς ἀριστεραῖς χερσὶν ἀφέντες τὰς ἡνίας ἀλλήλων ἐδράξαντο. οὗ συμβάντος οἱ μὲν ἵπποι κατὰ τὴν ὁρμὴν ὑπεξέδραμον, αὐτοὶ δ' ἔπεσον ἐπὶ τὴν γῆν. τῆς δ' ἐπαναστάσεως διὰ τὴν ὀξύτητα καὶ βίαν τοῦ πτώματος χαλεπῶς γινομένης ἀμφοτέροις, ἅτε καὶ τῶν ὅπλων ἐμποδιζόντων τὰ σώματα[3031].

Xénophon est par ailleurs l'un des rares à évoquer, sans le vouloir, l'expérience d'un fuyard. Car les auteurs, quand ils ne résument pas à l'extrême la description de la poursuite, se concentrent plutôt sur les comportements et les actions des vainqueurs. On dispose également d'un passage de Tite-Live décrivant le dénouement du combat livré près d'Ottobolos en 199 et la mésaventure vécue par Philippe V lors de la déroute de sa cavalerie[3032] :

> « Le roi lui-même fut en danger. Car, jeté à terre par son cheval blessé qui s'était renversé, il faillit être piétiné à mort. Il fut sauvé par un cavalier qui sauta rapidement de son cheval et hissa le prince tout tremblant à sa place. Pour lui, puisqu'il ne pouvait suivre à pied les cavaliers qui fuyaient, il périt percé de coups par les ennemis qu'avait attirés la chute du roi. Le roi s'enfuit dans sa frayeur à toute bride à travers des marais impraticables, et parvint enfin dans son camp, où la plupart désespéraient de le revoir en vie ».
> *rex quoque in periculo fuit* ; *nam ruente saucio equo praeceps ad terram datus haud multum afuit quin iacens opprimeretur. saluti fuit eques, qui raptim ipse desiluit pauidumque regem in equum subiecit* ; *ipse, cum pedes aequare cursu fugientes non posset equites, ab hostibus ad casum regis concitatis confossus perit. rex circumuectus paludes per uias inuiaque trepida fuga in castra tandem, iam desperantibus plerisque incolumem euasurum, peruenit*.

Si Tite-Live se plaît à mettre en scène l'effroi du roi, il reste vraisemblable que ce dernier ressentit des émotions comparables à celles que la plupart des hommes éprouvaient dans ces situations. Le passage offre un tableau saisissant de la confusion de ces moments comme de l'isolement dans lequel pouvait se trouver un fuyard. On se souvient que les projectiles étaient particulièrement redoutables durant les poursuites. Non qu'ils tuaient en masse ; les blessures qu'ils infligeaient suffisaient. Car un fuyard blessé n'avait que peu de chances d'échapper longtemps aux chasseurs. À Ottobolos, ce fut la monture du roi qui fut atteinte et qui s'effondra. La chute aurait à elle seule pu tuer le roi[3033] et il n'en ressortit certainement pas sans contusions. Pour ceux qui n'avaient pas de sang royal, la fuite s'arrêtait généralement là. Car le roi ne dut son salut qu'au sacrifice d'un cavalier qui prit d'ailleurs soin de remettre lui-même Philippe en

[3031] Diodore, XVIII, 31, 2-3.
[3032] Tite-Live, XXXI, 37, 9-11.
[3033] É. Samama, *La médecine de guerre en Grèce ancienne*, Turnhout, 2017, p. 164-166 sur ces chutes fatales.

selle. Tout accident risquait d'être mortel : si l'on trébuchait à faible distance de l'ennemi, ce dernier ne laisserait pas passer l'occasion. Lors d'une tentative malheureuse contre le Pirée, et de la fuite qui s'en suivit dans la plaine de Thria, Aratos se brisa une jambe[3034]. Avec la terreur venaient les faux pas. Intéressant aussi est la convergence des chasseurs au point de chute du roi. Reconnaissable à ses armes, il attira évidemment sur lui les regards. Ces ruées sur un adversaire isolé étaient toutefois ordinaires[3035]. Le texte montre enfin un comportement qui était des plus communs[3036] : Philippe coupa à travers des espaces difficiles à franchir, comptant bien que les obstacles ralentiraient ses poursuivants. Les fuyards adoptaient en effet aussi des comportements très rationnels en cherchant à profiter de la topographie. En se jetant dans des lieux accidentés, on rendait la poursuite, en particulier la chasse collective, difficile[3037]. Dans des espaces boisés, la végétation permettait de couper le contact visuel avec les chasseurs[3038] et d'augmenter grandement les chances de survie[3039]. À condition de ne pas être victime d'un malheur imprévu : en 310, de nombreux hommes d'Agathocle, vaincus par les Carthaginois, connurent une triste fin. Les fuyards grecs, assoiffés, le combat s'étant déroulé aux heures les plus chaudes et en période de canicule, se précipitèrent dans une rivière dont l'eau n'était pas potable[3040]. Autant seraient morts des suites de cet acte que sous les coups des Puniques.

Terrible pour les vaincus, la chasse était cependant loin d'être une opération sans périls pour le vainqueur : ce fut pendant des poursuites victorieuses, parce qu'ils pressaient l'ennemi et se trouvaient en tête des leurs, que Brasidas[3041] et Épaminondas[3042] perdirent la vie. Ceux qui serraient témérairement de près les fuyards s'exposaient dangereusement. En cas de ralliement et de retour en force de l'adversaire, ils seraient dans une situation critique : en 370, Polytropos, un officier lacédémonien à la tête d'un corps de peltastes mercenaires, fut ainsi tué par les Mantinéens lorsque ces derniers, se voyant acculés, contre-chargèrent leurs poursuivants et renversèrent le sens de la chasse[3043]. Au début du IVe siècle, les chefs, combattant régulièrement à pied, partageaient les mésaventures de la majorité de leurs hommes, piétons eux aussi. Aux

[3034] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 33, 6.
[3035] Voir *infra* VI.4. « Chasses collectives ».
[3036] Polybe, V, 13, 6 (voir *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste ») ; Tite-Live, XXXV, 30, 5-7.
[3037] Fuir dans les montagnes était un bon moyen d'échapper aux cavaliers : Xénophon, *Anabase*, VI, 5, 24.
[3038] Tite-Live, XXXV, 30, 5, indique que les Lacédémoniens, surpris par une attaque achéenne sur leur arrière-garde, jetèrent leurs armes et s'enfuirent au plus vite dans les espaces boisés qui bordaient la route. Philopoemen ordonna à ses Crétois de poursuivre hardiment la chasse dans la forêt, prévoyant que les cavaliers lacédémoniens se trouveraient fortement gênés et ralentis par les lieux (XXXV, 30, 7).
[3039] Comportement que l'on retrouve au XVIe siècle : Rabutin, *Commentaires* II, p. 131.
[3040] Diodore, XIX, 109, 5.
[3041] Thucydide, V, 10, 9.
[3042] Plutarque, *Vie d'Agésilas*, XXXV, 1. Il tomba alors qu'il menait la chasse (τὴν δίωξιν), lorsqu'un Lacédémonien se retourna et le frappa de sa lance, selon les uns, de son épée, selon les autres.
[3043] Xénophon, *Helléniques*, VI, 5, 14.

siècles postérieurs, combattant souvent à cheval, ils pouvaient plus aisément s'extraire de situations délicates. Mais la chasse à cheval n'était pas non plus sans risque[3044].

De fait, face au déferlement, d'aucuns vendaient chèrement leur vie, comme le Bithynien Mènas, fils de Bioèris. Sa stèle funéraire présente à la fois une longue épigramme et un relief illustrant ses derniers instants (planche V). Grâce au relief, on peut espérer trancher le débat de sa datation. L'épigramme rappelle que l'homme tomba dans un combat livré dans la plaine de Kouroupédion. Or, on connaît deux grands affrontements qui eurent pour cadre cette plaine : la bataille entre les forces de Lysimaque et de Séleucos en 281, et celle entre les armées romaine et séleucide en 190[3045]. La première a été le plus souvent retenue[3046]. Toutefois, l'armement représenté sur la stèle pousse à privilégier une datation plus basse[3047]. Trois armes sont clairement identifiables : les deux boucliers des vaincus et le casque de Mènas. L'un des boucliers est un *thureos* très commun, ovale et allongé, avec une grande spina centrale et un umbo imposant à ailettes rectangulaires. Ce dernier type est caractéristique de La Tène C1 (250-200 *a.C.*), mais a été en usage jusqu'à la Tène D2 (Ier siècle *a.C.*)[3048]. Les modèles les plus massifs, comparables à celui de la stèle, sont plutôt datés de la fin du IIIe et du IIe siècle[3049]. Plus suggestif encore est l'autre bouclier, un *thureos* rectangulaire, peut-être légèrement convexe, avec une fine *spina* et un petit umbo à ailettes rectangulaires. Cette forme de *thureos* n'est pas commune. On peut citer en parallèle ceux portés par les Galates de la frise de Civitalba (début du IIe siècle), qui ont par ailleurs des umbos comparables[3050]. Surtout, ce type de bouclier rectangulaire, avec des bords légèrement incurvés, est porté par un cavalier thrace sur une stèle

[3044] En guise de parallèle, on peut rappeler la mort du roi mérovingien Clodomir, tué à Vézéronce (524) alors qu'il poursuivait avec trop d'ardeur les fuyards burgondes : J. Guillemaud, « Le tombeau du roi Clodomir à Vézéronce (Isère) », *RA* 23, 1872, p. 107-111 ; H.-H. Henning, « Merovingian Franks », dans C. J. Rogers (éd.), *The Oxford Encyclopedia of Medieval Warfare and Military Technology*, Oxford, 2010, p. 127.

[3045] J. Ma, « Une culture militaire en Asie Mineure hellénistique ? », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 213.

[3046] M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques* I, Paris, 1949, p. 434.

[3047] B. Bar-Kochva, « Menas' Inscription and Curupedion », *Scripta Classica Israelica* 1, 1974, p. 18-19.

[3048] Certains modèles peuvent remonter jusque vers 270 : A. Rapin, « L'armement celtique en Europe : chronologie de son évolution technologique du Ve au Ier s. av. J.-C. », *Gladius* 19, 1999, p. 56, fig. 9 E. Dans les années 280, on attendrait plutôt des umbos bivalves (fig. 9, B et C) ou les premiers umbos bivalves à ailettes rectangulaires avec une forte tige centrale (fig. 9 D). M. Domaradzki, « Tarcze z okuciami metalowymi na terenie celtyki wschodniej », *Przeglad Archeologiezny* 25, 1977, p. 63, tableau 2, pour l'Europe centrale et les premiers umbos à ailettes rectangulaires du type II 1A (fin de La Tène B2). Pour les types à ailettes rectangulaires tardifs : L. Pernet, *Armement et auxiliaires gaulois (IIe-Ier siècles avant notre ère)*, Montagnac, 2010, p. 109.

[3049] A. Rapin, « L'armement celtique », *loc. cit*., p. 59. M. Domaradzki, « Tarcze z okuciami metalowymi », *loc. cit*., p. 63, tableau 2, et le groupe III A, daté de La Tène C2 qui correspond le mieux aux types de la stèle funéraire. Un autre parallèle archéologique au tournant des IIIe et IIe siècles est donné par le matériel d'une tombe de Szabadi en Hongrie : L. Horváth et P. Gergely Németh, « Celtic Warriors from Szabadi (Somogy County, Hungary) », dans M. Guštin et M. Jevtić (éd.), *The Eastern Celts. The Communities between the Alps and the Black Sea*, Belgrade, 2011, p. 22, figure 4, n° 3 et p. 24 pour les autres découvertes d'umbos de ce type. Ajoutons enfin qu'il serait surprenant de trouver un *thureos* celte entre les mains d'un Mysien en 281, avant la traversée de l'Hellespont par des groupes galates.

[3050] Chr. Peyre, *La Cisalpine gauloise du IIIe au Ier siècle av. J.-C, Études d'histoire et d'archeologie*, Paris, 1979, p. 86-87, fig. 30 et 32. Cf. J. Marcadé et Fr. Queyrel, « Le Gaulois blessé de Délos reconsidéré », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot* 82, 2003, p. 68-69, pour les liens entre la frise de Civitalba et les images pergaméniennes.

funéraire d'Abdère de la basse époque hellénistique[3051]. On tient sans doute là l'origine ethnique de son porteur sur la stèle de Mènas[3052]. Le Thrace cité dans l'épigramme serait l'homme allongé sous le *thureos* rectangulaire. L'autre, le Mysien, serait un cavalier qui, à la façon des Celtes, portait le *thureos* ovale. Enfin, le casque de Mènas se rapproche du modèle porté par Prusias II sur ses monnaies[3053] ; ce modèle pseudo-attique trouve ses parallèles les plus évidents à la fin du IIIe et dans la première moitié du IIe siècle[3054]. En fin de compte, tous les indices convergent et suggèrent que la stèle de Mènas daterait de la fin du IIIe ou du début du IIe siècle. Si Mènas est tombé dans une grande bataille et non dans un affrontement obscur[3055], alors ce combat serait celui de 190.

On peut dès lors tenter de rendre compte de façon plus précise des circonstances de sa mort. L'épigramme décrit l'évènement en deux poèmes[3056] :

> « Quand bien même un tertre allongé couvre mes os, étranger, je n'ai pas tremblé devant la masse des ennemis. Fantassin, j'ai soutenu le choc des cavaliers, parmi les combattants du premier rang, lorsque nous avons combattu à Kouroupédion. Ayant d'abord atteint un Thrace en armes, et un Mysien, je suis mort, combattant pour une grande gloire ; pour cette raison, qu'on loue le vaillant fils de Bioeris, Ménas, le Bithynien, chef exceptionnel.
>
> Qu'on verse des larmes pour les lâches qui ont reçu une mort anonyme de la maladie, lorsque l'on visite leurs tombeaux ; mais moi, combattant près du flot du Phrygios, pour la patrie, pour mes glorieux parents, la terre m'a reçu comme un défunt glorieux, dompté par la mort parmi les combattants du premier rang, ayant d'abord abattu de nombreux ennemis. Pour cette raison, qu'on me loue, moi, le Bithynien, Ménas, fils de Bioeris, qui ai échangé la lumière du jour contre la vaillance ».
>
> εἰ καὶ μεῦ δολιχὸς περιαίνυται ὄστεα τύμβος, | ξεῖνε, τὸ δυσμενέων γ' οὐχ ὑπέτρεσσα βάρος· | πεζομάχος δ' ἱππεῖας ἐνὶ προμάχοισιν ἔμεινα | ὁππότε περ Κούρου μαρνάμεθ' ἐμ πεδίωι· | [Θ]ρήϊκα δὲ προπάροιθε βαλὼν ἐνὶ τεύχεσιν ἄνδρα | [κ]αὶ Μυσόν, μεγάλας κάτθανον ἀμφ'

[3051] Musée archéologique national de Sofia, inv. 8409. M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, Paris, 1949, p. 395-396. Voir Ch. Picard et Ch. Avezou, « Inscriptions de Macédoine et de Thrace », *BCH* 37, 1913, p. 118-121 pour un dessin très net (les inventeurs dataient à l'origine la stèle du IIIe siècle) ; B. Bar-Kocha, *Judas Maccabaeus*, *The Jewish Struggle against the Seleucids*, Cambridge, 1989, p. 10-11 et pl. IV, pour une datation à la basse époque hellénistique.

[3052] M. Launey, *Recherches*, *op*. *cit*., p. 396. Relevons une autre stèle de la basse époque hellénistique représentant un cavalier, Sôsiôn, fils de Simôn, opposé à un piéton équipé d'un *thureos* rectangulaire : E. Pfuhl et H. Möbius, *Die ostgriechischen grabreliefs* II, Mayence, 1979, n° 1272 ; L. Robert, notait à juste titre que l'image montre « le combat d'un citoyen de Byzance contre un adversaire, que l'on doit apparemment qualifier de Thrace » : N. Firatli et L. Robert, *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine*, Istanbul, 1964, n° 213, p. 134.

[3053] *SNG Copenhague* 6885.

[3054] La visière légèrement relevée, les deux saillies qui la surmonte et surtout le couvre-nuque très étiré éloignent ce modèle des types du IVe et du début du IIIe siècle et le rapprochent de ceux de la fin du IIIe et de la première moitié du IIe siècle : P. Dintsis, *Hellenistiche Helme*, Rome, 1986, n° 371-374.

[3055] B. Bar-Kochva, « Menas' Inscription », *loc*. *cit*., p. 21-23, préfère un des conflits de la première moitié du IIe siècle entre Attalides et Bithyniens.

[3056] *I. Kios* 98, l. 1-16, traduction J. Ma, « Une culture militaire ? », *loc*. *cit*., p. 213-214, légèrement modifiée.

ἀρετᾶς· | τ̣ῶι <τ>ις ἐπαινήσειε θοὸν Βιοήριος υἷα | Βιθυνὸν Μηνᾶν, ἔξοχον ἡγέμονα. | ἄλλο· | [δ]άκρυα μὲν δειλοῖς τις ἰὼν ἐπιτύμβια χ<ε>ύοι | [ν]ώνυμον ἐγ νούσων δεξαμένοις θάνατον· | αὐτὰρ ἐμὲ Φρυγίοιο πάρα ῥοόν, ἀμφί τε πάτρης, | ἀμφί τε κυδαλίμων μαρνάμενον τοκέων | εὐκλέα δέξατο γαῖα μετὰ προμάχοισι δαμέντα, | δυσμενέων πολλοὺς πρόσθε δαϊξάμενον· | Βιθυνὸν τῶι τις Βιοήριος υἱέα Μηνᾶν | αἰνήσαι με, ἀρετᾶς φέγγος ἀμειψάμενον.

Mènas était un fantassin (πεζομάχος), et un officier (ἔξοχον ἡγέμονα). Les Bithyniens n'apparaissent pas en tant que groupe bien distinct dans l'armée d'Antiochos[3057], et Mènas aurait alors probablement servi avec les piétons « mercenaires » de l'aile gauche[3058], plus de deux mille hommes « de toutes origines », *omnium generum*. Or cette aile fut emportée au premier choc par la charge des cavaliers d'Eumène, à cause du désordre engendré par le repli désordonné des chars à faux. Les fantassins mercenaires alignés avec les Galates et les Cappadociens près des cataphractes ne purent tenir devant l'attaque et furent rapidement dispersés[3059]. Mènas serait donc tombé, avec d'autres, pendant l'effondrement des siens. Le texte insiste sur sa position de *promachos* : il était dans la zone dangereuse, celle où l'on est tué. L'épigramme attaque avec véhémence les « lâches morts de maladie » ; dans ce contexte, ces « lâches » n'étaient peut-être pas simplement les « autres » hommes, ceux qui avaient fait le choix d'une existence paisible, loin des dangers de la guerre[3060], mais plutôt ceux qui abandonnèrent en ce jour le combat pour sauver leur vie. L'expression ne sonne-t-elle pas ici comme une accusation[3061] ? Mènas, quant à lui, n'aurait pas fait un pas en arrière et serait tombé sur place. Le traitement de l'image paraît recouper ce scénario : Mènas est seul, acculé à droite de la stèle. Il a emporté dans le trépas deux cavaliers (?)[3062], un Mysien et un Thrace. Ses deux

[3057] Le roi de Bithynie, bien qu'approché par le Séleucide, n'avait pas fait alliance avec lui : D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor*, vol. 1, Princeton, 1950, p. 314. Polybe, XXI, 11, et Tite-Live, XXXVII, 25, 4-14, résument les négociations. Selon ce dernier (XXXVII, 25, 14), Prusias aurait été admis dans l'amitié romaine. Cela n'aurait pas empêché des Bithyniens de rejoindre la grande armée rassemblée par Antiochos III, peut-être même avec l'accord tacite d'un Prusias qui put jouer double-jeu.

[3058] Les 2700 « auxiliaires » de Tite-Live, XXXVII, 40, 11 sont chez Appien, *Livre syriaque*, VI, 34, des mercenaires (comme les autres alliés). On pourrait être surpris qu'un mercenaire revendique une mort glorieuse au service de sa patrie dans son épigramme. Toutefois, cela n'est pas un obstacle insurmontable : les Bithyniens ralliés et engagés par le roi séleucide pouvaient estimer qu'ils luttaient contre leurs ennemis traditionnels, sujets et alliés de l'Attalide. Cela expliquerait la variation de leur statut dans les sources, pour certains alliés, pour d'autres mercenaires.

[3059] Tite-Live, XXXVII, 42, 1 et Appien, *Livre syriaque*, VI, 34. Ces deux récits insistent beaucoup plus sur le sort des cataphractes, ralentis dans leurs mouvements et leur fuite par leurs armures, que sur le massacre des alliés, expédié en quelques mots. La stèle funéraire de Mènas apporterait ainsi un éclairage nouveau sur une péripétie du combat jugée peu remarquable par les auteurs anciens.

[3060] Un thème repris par des gladiateurs à l'époque impériale, qui opposèrent la mort par le fer à la mort par maladie : L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940, p. 23. Aussi L. Robert, *Hellenica* III, Paris, 1949, p. 118.

[3061] *I. Kios*, l. 9, elle s'adresse aux « lâches » (δειλοῖς).

[3062] C'est ce que semble impliquer le texte. Toutefois, on ne peut exclure que ces combattants aient été des piétons, auxiliaires qui accompagnaient les cavaliers (Tite-Live, XXXVII, 39, 9) et ne manquèrent certainement pas de participer à l'attaque.

adversaires, probablement des hommes d'Eumène[3063], gisent morts à ses pieds. Le Thrace a été abattu de front : il a été renversé alors qu'il s'avançait contre Mènas. Le casque de ce dernier est à l'extrémité de l'image, au sol, derrière lui[3064]. Mènas, tête nue mais tenant encore ferme sur ses appuis, livre son dernier combat et tombe en pleine gloire. Il a fait le choix de rester avec les *promachoi*, il n'a pas tourné le dos face à ses ennemis et a versé leur sang avant de succomber. Il me semble que cette restitution fait ressortir au mieux le double discours délivré par l'image et le texte. La dernière résistance héroïque apparaissait probablement sur d'autres reliefs, et la proximité de ce schéma avec celui du guerrier triomphant invite à une grande souplesse dans l'analyse précise de la signification de ces images[3065]. Car ce thème iconographique dramatique se développa parallèlement à celui du chasseur en gloire, qui renversait le regard en recoupant une autre expérience.

Plusieurs monuments de Bithynie du IIe siècle le montrent avec force, en particulier les stèles funéraires dites à registre (« *Stockwerkstelen* »), propres à cette région. Sur ces stèles, les différents registres associaient fréquemment les images de la chasse et de la guerre, évoquant les valeurs de l'aristocratie foncière locale. On le voit très bien avec la stèle de Mokazis, fils de Kalas, un citoyen d'une Tarsos bithynienne inconnue, peut-être située au Sud du lac de Sapanca. Le monument fut découvert en 1993 près d'Adapazarı. Le registre central montre une scène de combat, tandis que le registre inférieur figure une chasse à l'ours[3066]. Ces reliefs sont mis en mot par les premiers vers de l'épigramme qui l'accompagne : « jamais, quand tu étais parmi les *promachoi*, Mokazis, les ennemis n'avaient pu te tuer, alors que tu combattais avec ta lame dans la bataille, ni les funestes bêtes sauvages qui hantaient les montagnes obscures ne te vainquirent, quand tu faisais front dans d'âpres combats », [οὔ]ποτε ϙ' ἐμ προμάχοισι, Μοκαζι, ἐσαντίος ἐχθρῶν [πέ]φνεν ἐν ὑσμίνῃ ἄορι μαρνάμενον, [οὐδ'] ὀλοοὶ θῆρές σε κατ' οὔρεα δάσκια Θυνῶν [νίκ]ησαν θρασέων ἀντιόωντα μόθων[3067]. Dans le texte et l'image, les activités guerrière et cynégétique sont étroitement imbriquées. La scène de guerre qui fait écho à l'épigramme est très travaillée : c'est une chasse à l'homme, plus précisément une chasse collective, menée par le cavalier, Mokazis en gloire, accompagné par deux piétons. Les *promachoi* dans ce contexte sont ces trois hommes qui mènent la chasse et poursuivent l'ennemi au loin, au-devant des autres. Le cavalier et le piéton de droite s'apprêtent à porter leurs coups.

[3063] Tite-Live, XXXVII, 39, 9 : Eumène aurait eu 800 cavaliers.
[3064] Serait-ce aussi son bouclier sur lequel appuie son pied gauche ? Il s'agit apparemment d'un *thureos* ovale (déjà M. Launey, *Recherches*, *op. cit.*, p. 434), arme bien attestée en Bithynie.
[3065] F. Pirson, *Ansichten des Krieges*, *op. cit.*, p. 47.
[3066] L'ours comme adversaire et proie du défunt apparaît sur plusieurs autres stèles bithyniennes. Ainsi, sur la stèle de Torkosiniès, fils de Diliporis, de la fin de l'époque hellénistique : N. E. Akyürek Şahin, « New Inscriptions from the Museum of Bursa », *Gephyra* 17, 2019, p. 256-257, avec d'autres références. Sur les ours dans la région, cf. L. Robert, « Inscriptions de Julia Gordos et du nord-est de la Lydie », *Hellenica* VI, Paris, 1948, p. 90. Torkosiniès se tient dans la même posture que Mokazis, tenant sa lance à deux mains face à l'ours qui se dresse.
[3067] *Steinepigramme* 09/06/18, traduction H.-L. Fernoux, légèrement modifiée.

Le piéton de gauche quant à lui a déjà frappé son adversaire de sa lance, tenue à deux mains, comme une arme de chasse[3068]. Chaque victime croise le regard de son tueur, et de lui seul. Situation qui fait que les deux victimes de droite se retrouvent dos à dos, et que le vaincu de gauche se contorsionne pour regarder l'homme qui le frappe dans le dos. Difficile de donner une dimension plus dramatique à la scène. Il y a bien des façons de montrer la mise à mort. La frappe dans le dos est une trace bien précise sur le corps du vaincu : elle marque de façon incontestable sa totale défaite. Il est tué en fuyard, il ne cherche même plus à défendre sa vie. Dans les textes, les fuyards abattus dans le dos sont ceux qui ont abandonné tout espoir et tout esprit de lutte. Ainsi chez Tite-Live à propos du deuxième combat qui eut lieu sous les murs de Pergame en 190. Lorsque le stratège achéen Diophanès vit les royaux se retirer après plusieurs heures d'attente et d'observation « il fondit sur l'arrière-garde et inspira de nouveau tant de terreur et d'alarme qu'on frappait les ennemis dans le dos sans que personne s'arrêtât pour résister », *deinde eodem, quo pridie, impetu in postremum agmen incurrit, tantumque rursus pauoris ac tumultus incussit, ut, cum terga caederentur, nemo pugnandi causa restiterit*[3069].

Sur la stèle de Mokazis, chacun son homme : si la chasse est faite en équipe, on a mis en avant la mise à mort individuelle, l'acte glorieux de prendre soi-même et seul la vie d'un vaincu. Le même schéma se retrouve sur une autre stèle funéraire bithynienne du IIe siècle[3070]. Un cavalier et un piéton poursuivent et massacrent leurs ennemis (planche VI, 1) : une victime est au sol, se couvrant encore de son *thureos* ; le cavalier lui tourne le dos, et le piéton procède seul à la mise à mort. On voit ainsi comment le modèle du chasseur individuel peut s'intégrer dans une composition qui tente de représenter un affrontement de groupe, quitte à prendre quelque liberté avec le réel. Pour emprunter l'expression de Y. Yoshida, reprenant la perspective développée dès 1971 par K. Kiyotaka, à propos des combats de la guerre du Pacifique, on doit distinguer une « esthétique de la façon de mourir » et un « réalisme de la façon de mourir »[3071].

[3068] Xénophon, *Art de la chasse*, 10, 11. On retrouve presque exactement la même scène sur un monument thasien de la première moitié du IIIe siècle : B. Holtzmann, *La sculpture de Thasos* I, Athènes, 1994, n° 27, p. 102-103 et pl. XXX.
[3069] Tite-Live, XXXVII, 21, 3, traduction J.-M. Engel.
[3070] U. Peschlow, A. Peschlow-Bindokat et M. Wörrle, « Die Sammlung Turan Beler in Kumbaba bei Şile (II). Antike und byzantinische Denkmäler von der bithynischen Schwarzmeerküste », *Istanbuler Mitteilungen* 52, 2002, n° 103, p. 433-434, fig. 1d.
[3071] Y. Yoshida, « Les champs de bataille et les soldats de la guerre du Pacifique en Asie », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 249, 2013, p. 49.

VI.4. Chasses collectives

« Sept morts au sol, sept ennemis rattrapés à la course : et nous voilà mille à les avoir tués ! », ἑπτὰ γὰρ νεκρῶν πεσόντων, οὓς ἐμάρψαμεν ποσίν, χείλιοι φονῆές εἰμεν[3072]. Archiloque expliquait déjà fort clairement le principe : en chasse, les mises à mort étaient bien souvent des œuvres collectives. Les réflexions sur les chasses individuelles ne sauraient masquer ce fait. Si l'on attendait de tous de l'agressivité, les grands massacres n'étaient pas causés par les seules poursuites audacieuses d'hommes esseulés. Pour tuer en masse, il fallait agir collectivement. Et il n'était pas rare de mettre à mort en groupe. Aussi sombre que cela puisse paraître, cette chasse collective n'inspira à Archiloque qu'une caricature.

Pour la comprendre, il faut revenir à la première phase des effondrements, l'une des plus meurtrières. C'était le moment où la majorité des hommes qui cédaient du terrain se trouvaient à portée de leur adversaire. Si le groupe commençait à se désagréger, ils se trouvaient encore relativement agglomérés. Des combattants engageaient ceux qui se détachaient de la masse, mais c'était surtout celle-ci qui était la cible à abattre. Le terrain pouvait faciliter le travail : au combat du fleuve Aôos en 198, lorsque les positions macédoniennes sur les hauteurs furent tournées, « les uns s'enfuirent en désordre ; beaucoup d'autres soutinrent le combat, moins par courage que faute d'issues pour fuir », *pars in fugam effusi sunt ; pars magis quia locus fugae deerat quam quod animi satis esset ad pugnam cum substitissent*[3073]. Des cris donnaient parfois (fréquemment ?) le signal de l'ouverture de la chasse : les vainqueurs poussaient une grande clameur en voyant leur ennemi céder[3074]. Cris de victoire qui devaient frapper d'effroi ceux qui pliaient, afin de faciliter le massacre ; ils servaient probablement aussi à encourager dans le camp des vainqueurs les plus timorés, à leur rappeler que leur devoir était de participer à la tuerie. Au sortir d'une embuscade comme au terme d'une charge hoplitique, les vainqueurs avaient l'opportunité de faire un carnage en se jetant en masse sur cette foule d'hommes épouvantés, sur le recul. Car nombre d'entre eux se retrouveraient empêchés par leur propre troupe, si elle ne s'était pas dispersée dans l'instant. Le principe vaut pour de nombreuses configurations combattantes, mais on le voit en particulier dans les combats rangés. Jusqu'alors, la profondeur d'une formation devait assurer sa solidité, en renforçant la détermination des hommes. Fort malheureusement pour les vaincus, pendant un effondrement, elle n'était plus un

[3072] Archiloque, *Fragments*, 61 West (= 99 Lasserre), traduction A. Bonnard. Sur ce fragment, et l'humour amer qui s'en dégage : A. J. Podlecki, « Three Greek Soldiers : Poets Archilochus, Alcaeus, Solon », *CW* 63, 1969, p. 75 et L. Swift, *Archilochus : The Poems*, Oxford, 2019, p. 287 qui rappelle la lecture étriquée de Plutarque alors que le poète fait une satire de son propre groupe et propose une inversion humoristique du héros homérique abattant à lui seul de nombreux ennemis.
[3073] Tite-Live, XXXII, 12, 5. Voir aussi Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 23 ; Polybe, IV, 58, 8 (la pente descendant de l'acropole aida les Aigéirates dans leur poursuite des Étoliens). On songera également au fossé de la bataille de Mantinée (en 207).
[3074] Polybe, IV, 12, 9.

soutien pour les combattants des premiers rangs ; au contraire, elle les piégeait. Il y avait plusieurs cas de figure : parfois, le groupe s'effondrait bien avant le choc par l'arrière, et les hommes du front pouvaient alors espérer trouver des espaces pour fuir ; plus souvent, la débâcle débutait au plus près de l'ennemi, à moins d'une cinquantaine ou quelques mètres de l'ennemi. Ceux du premier rang étaient alors condamnés[3075]. Enfin, la panique pouvait se répandre d'abord dans les premières lignes, et le temps que les rangs arrières fussent pris dans le mouvement de masse, les plus avancées étaient ralentis. De désastres comparables ont été observés au début du XIXe siècle. Un officier britannique put décrire comment les hommes des premiers rangs d'une colonne française se retrouvèrent pris au piège lorsque leur formation céda face à une charge à la baïonnette, alors que les Britanniques n'étaient qu'à une vingtaine de mètres[3076] ; « *it was therefore a scene of most dreadful carnage* », quoique l'auteur avoue sa « *weakness* », car il ne trouva la force de frapper aucun de ceux qu'il trouva sur son chemin, à l'inverse de nombre de ses compagnons. Un parallèle certes lointain mais qui montre un mouvement de foule comparable à ceux des Anciens. Il rappelle que, quand bien même un camp pliait avant un véritable combat frontal au corps à corps, la plupart des vaincus ne pouvaient s'échapper avec facilité[3077]. À Mantinée en 418, la déroute du centre de la coalition avant le contact n'empêcha pas les Spartiates de tuer plusieurs centaines de leurs adversaires, malgré le fait qu'ils ne poussèrent guère loin leur poursuite[3078].

La situation était encore pire lorsque l'on engageait un combat frontal au corps à corps. Les hoplites vaincus pouvaient se retrouver pris dans une nasse, et se causer eux-mêmes du tort. Ainsi les Thespiens à la bataille de Délion lorsque les contingents qui les épaulaient cédèrent face à la charge athénienne : « comme leurs voisins de rang avaient reculé, les Thespiens furent

[3075] Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 12-13.

[3076] Lettre de H. Gough à sa femme, cité dans R. S. Rait, *The Life and Campaigns of Hugh, first Viscount Gough, Field Marshal* I, Londres, 1903, p. 53. « *As of course I was in front of the regiment, therefore in the middle of them, I could not, confused and flying as they were, cut down an[y] one, although I might have twenty, they seemed so confounded and so frightened* ».

[3077] Un parallèle de la guerre de Trente ans le montre encore. Il s'agirait d'un témoignage d'un sergent de l'armée impériale, décrivant un combat qui aurait eu lieu vers 1631. Les Impériaux subirent une charge d'une formation suédoise. Les Suédois lancèrent une décharge à courte portée, puis se jetèrent sur eux : « *the enemy's pikemen rose up and dashed into our disorder. Having shot away many in our front ranks and upset the remainder, the third and fourth ranks of musket were not set to give fire and our pikes too wrapped in one another to receive the assault. As I struggle upright I was overrun by the Swedish pike, then manhandled and taken fort hostage by their mass of musketeers. Their pikes dashed through or confusion, striking down those of us who did not take flight or treat for mercy with sufficient haste. Around me, our line was broken and beyond recovery. Those not broken or captured were making unseemly haste to the rear, many having discarded their arms* » (cité et traduit par L. Murray, *War Games : The Psychology of Combat*, Londres, 2018, p. 212). Ce dernier (p. 214) doute de l'authenticité du texte car « *only colonels and generals wrote about war in the 1630s* ». C'est oublier le journal d'un soldat (probablement P. Hagendorf), qui couvrait ses marches et combats de 1625 à 1649 (publié par J. Peters, *Ein Söldnerleben im Dreissigjährigen Krieg : Eine Quelle zur Sozialgeschichte*, Berlin, 1993). Par ailleurs, ce type d'assaut par le choc était caractéristique des Suédois, de Gustave Adolphe à Charles XII (A. Marklund, « The Manly Sacrifice: Martial Manliness and Patriotic Martyrdom in Nordic Propaganda during the Great Northern War », *Gender & History* 25, 2013, p. 163).

[3078] Thucydide, V, 72, 4.

encerclés dans un espace réduit ; là, les Athéniens les anéantirent, ils les taillèrent en pièces au corps à corps », ὑποχωρησάντων γὰρ αὐτοῖς τῶν παρατεταγμένων, καὶ κυκλωθέντων ἐν ὀλίγῳ, οἵπερ διεφθάρησαν Θεσπιῶν, ἐν χερσὶν ἀμυνόμενοι κατεκόπησαν[3079]. Le débordement athénien força l'entassement presque instinctif des Thespiens, menacés de toute part[3080]. Ils ne pouvaient dès lors plus manier efficacement leurs armes. Les bousculades et la panique en avaient jeté plus d'un à terre ; les corps des morts, des blessés et des hommes chancelants ajoutaient encore au chaos. Tous ceux qui étaient déstabilisés dans ces instants offraient des opportunités à leurs ennemis pour frapper. Les Athéniens se jetèrent sur les Thespiens et les massacrèrent. On portait de nombreux coups, sans se soucier de prendre chacun son homme. Nul besoin d'être talentueux en escrime : il fallait entrer dans la masse des vaincus et plonger les lames de tout côté[3081].

L'incident de Délion montre qu'un groupe restreint, assiégé par un autre plus nombreux et animé par la victoire, risquait un anéantissement rapide. Selon toute probabilité, il se répéta en d'autres effondrements[3082]. Pensons aussi aux combats entre phalanges macédoniennes, dans lesquelles les charges avaient plus de chances d'aboutir à un engagement frontal. Il se produisait alors une rencontre courte et brutale qui rapprochait les hommes des deux camps[3083]. Dans ces instants critiques, le camp dont les solidarités s'effondreraient le premier se retrouverait dans une position extrêmement périlleuse. Du côté des vaincus, pour les hommes des premiers rangs, la fuite était sévèrement compromise. Ils étaient livrés à la fureur de l'adversaire, comme les Lacédémoniens à Mantinée en 207[3084]. Le combat ne prenait pas la forme d'une série de duels ; c'était un abattoir. On travaillait en groupe, les plus prudents se contentant d'administrer de faibles estocades et les coups de grâce. Peu de coups devaient donner la mort de manière instantanée, celle qui fut désirée par certains combattants de la Grande Guerre. Tranchants ou

[3079] Thucydide, IV, 96, 3.
[3080] Un phénomène connu à d'autres périodes. Ainsi à la bataille de Poltava (1709), où le régiment des Upplandais fut enveloppé et massacré par les Russes. Un blessé, L. Tisensten, qui gisait non loin, assista à la scène : « Tisensten eut l'horrible vision d'une montagne grossissante et mouvante d'une centaine de Suédois, peut-être plus, entassés les uns sur les autres. Ce phénomène est connu et on a pu l'observer à l'occasion d'autres batailles. Il semble que sous l'effet d'une terreur extrême, des hommes groupés se pressent les uns contre les autres de manière à former des tas dans une dernière tentative de chercher refuge. (…). C'était dans ce monument effroyable fait de vivants et de morts que les Russes plongeaient sans discernement leurs armes ensanglantées. Tisensten vit de quelle manière les Upplandais 'gisant en tas, comme tombés ou jetés les uns sur les autres, étaient massacrés avec acharnement à coups de pique, de baïonnette ou d'épée par l'ennemi, sans que celui-ci ne fasse de distinction entre ce qui était vivant ou mort » (P. Englund, *Poltava, Chronique d'un désastre*, Paris, 1999, p. 206).
[3081] On ne dispose pas de résultats archéologiques comparables à ceux de la bataille de Towton (1461). L'analyse ostéologique des restes des combattants tombés à Towton montre qu'un nombre considérable de blessures aurait été infligé dans une « *chaotic situation* », les coups provenant de tous côtés : M. R. Holst et T. L. Sutherland, « Towton revisited – Analysis of the human remains from the Battle of Towton 1461 », dans S. Eickhoff et F. Schopper (éd.) *Schlachtfeld und Massengrab : Spektren Interdisziplinärer Auswertung von Orten der Gewalt*, Zossen, 2014, p. 125-126. Les archéologues pensent, à juste titre, que ces hommes tombèrent pendant la poursuite.
[3082] Par exemple sur l'aile gauche des coalisés à Némée, où des tribus athéniennes furent prises dans le crochet des Spartiates (Xénophon, *Helléniques*, IV, 2, 18 et 21).
[3083] Voir *supra* V.4. « Escrimes et combats frontaux hoplitiques ».
[3084] Polybe, XI, 16, 3. Voir *supra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps ».

perçants, ils causaient des plaies graves et douloureuses, parfois fatales mais qui n'entraînaient la mort qu'au prix d'une hémorragie qui pouvait s'étendre sur plusieurs minutes[3085]. Seuls de très violents coups portés à la tête devaient provoquer une mort, ou du moins une perte de conscience[3086], rapide[3087]. Les rares survivants qui étaient faits prisonniers étaient probablement les blessés qu'on n'avait pas pris le temps d'achever, dans l'empressement de la progression[3088]. Un homme grièvement atteint, un membre tranché, sérieusement touché, ou l'abdomen ouvert et les entrailles pendantes[3089], ne représentait plus une grave menace. Si certains prenaient le temps d'achever les malheureux, d'autres devaient continuer l'avancée, sans se préoccuper du sort de ceux qui traînaient sur le sol. Ces instants confus, où l'on ne savait précisément combien et qui avait tué, permettraient par la suite toutes sortes de revendication. Après un combat, « chacun se figure avoir donné un bon conseil, tuer le plus ; il est difficile d'en trouver qui n'exagèrent pas, disant qu'ils ont tué plus que ce qu'il y eut réellement de morts ; tant leur semble belle une grande victoire ! », ἕκαστος δέ τις προσποιεῖται καὶ τῆς βουλῆς μετεσχηκέναι καὶ πλείστους ἀπεκτονέναι, χαλεπὸν δὲ εὑρεῖν ὅπου οὐχὶ καὶ ἐπιψεύδονται, πλέονας φάσκοντες ἀπεκτονέναι ἢ ὅσοι ἂν τῷ ὄντι ἀποθάνωσιν· οὕτω καλόν τι αὐτοῖς δοκεῖ εἶναι τὸ πολὺ νικᾶν[3090]. L'expérience de chasseurs des hoplites vainqueurs était alors aussi brève que violente.

Comme celle des cavaliers de Persée au combat du Kallikynos en 171. La tuerie eut pour cadre un espace très restreint : moins de 500 pas, soit 700 mètres, séparaient au moment de l'engagement le front macédonien du camp romain[3091]. Il faut encore réduire cette distance si l'on se rappelle que l'action fut livrée du côté de la ligne romaine, très rapidement mis en

[3085] Sur ces hémorragies : É. Samama, *La médecine de guerre en Grèce ancienne*, Turnhout, 2017, p. 408-410. Les hémorragies abondantes entraînent la mort en quelques minutes : N. Zeller et *al*., « Réanimation initiale sur le champ de bataille : principaux éléments de prise en charge selon le service de santé des armées françaises », *Réanimation* 23, 2014, p. 466-473, en particulier p. 468. Les blessures par arme blanche observés de nos jours sont certes souvent moins graves que celles provoquées par les armes à feu (T. Bège, S. V. Berdah et C. Brunet, « Les plaies par arme blanche et leur prise en charge aux urgences », *Journal Européen des Urgences et de Réanimation* 24, 2012, p. 222). Pour les Anciens, il faudrait sans doute nuancer : les armes blanches les plus utilisées en France aujourd'hui n'ont généralement pas la taille et la puissance des fers de l'Antiquité. En outre, dans la configuration de la poursuite, les blessures des victimes étaient souvent multiples.

[3086] Les hémorragies conduisent néanmoins fréquemment à l'évanouissement : É. Samama, *La médecine de guerre*, *op*. *cit*., p. 406-408.

[3087] É. Samama, *La médecine de guerre*, *op*. *cit*., p. 147-149.

[3088] Ce comportement se retrouve dans des témoignages bien plus récents, comme celui de Ch. Booth sur une charge britannique contre deux colonnes françaises à Busaco (27 septembre 1810), cité par R. Muir, *Tactics and the Experience of Battle in the Age of Napoleon*, New Haven, 1998, p. 93 : « *what were taken were those left in our rear in the hurry of pressing forward in the charge* ». La charge emporta les unités françaises avant tout combat frontal. Les pertes (évaluées à partir des rapports des deux camps par R. Muir, *ibid*., p. 94) furent de 1140 hommes pour les Français (une partie fut victime de l'artillerie et des tirailleurs) ; les deux unités britanniques qui menèrent la charge perdirent 24 hommes (dont 3 tués). De fait, comme à l'époque moderne, « dans la chaleur du combat, la reddition est souvent impossible » (P. Vo-Ha, *Rendre les armes. Le sort des vaincus, XVIe-XVIIe siècles*, Ceyzérieu, 2017, p. 286).

[3089] Homère, *Iliade*, XX, 413-421.

[3090] Xénophon, *Hiéron*, 2, 16.

[3091] Tite-Live, XLII, 58, 5. Donnée certes douteuse mais, quand bien même la réduirait-on de moitié, elle resterait effroyable.

déroute par les charges des Thraces et des escadrons macédoniens du centre[3092]. L'espace se rétrécit encore dans sa profondeur quand on laisse aux Thessaliens la place de manœuvrer et de se porter au-devant des poursuivants pour arrêter la chasse. Que resterait-il ? Au maximum, sans doute, quelques 400 mètres[3093]. Sur cette étroite bande, entre le front romain et les unités d'Eumène et des Thessaliens, près de 2 200 hommes auraient été abattus[3094], en un temps des plus brefs, car il n'aurait fallu pas plus de quelques minutes aux fuyards pour rejoindre le camp. Ces données pourraient dire à elles seules la violence déployée, l'acharnement montré par les poursuivants qui, dans ces moments précis, ne s'économisaient plus[3095].

Pour autant, certaines défenses collectives demeuraient fermes et représentaient encore de formidables obstacles pour les vainqueurs. La destruction de ces forteresses humaines leur coûtait encore du sang. Certes, peu de morts, grâce à l'énorme avantage tactique procuré par le nombre et l'enveloppement (total ou partiel) de l'ennemi, mais beaucoup de blessés. On sait qu'à Pydna, en 168, l'effondrement de la phalange macédonienne sous les coups répétés des légions et des ailes romaines fut lent et progressif : « longtemps la phalange se fit massacrer en tête, en flanc et en queue. Enfin ceux qui échappèrent aux mains de l'ennemi, s'enfuirent vers la mer en jetant leurs armes », *diu phalanx a fronte, a lateribus, ab tergo caesa est. postremo qui ex hostium manibus elapsi erant, inermes ad mare fugientes*[3096]. Et si les Romains n'auraient eu aux termes des combats qu'une centaine de tués, « le nombre des blessés fut bien plus considérable », *uolnerati aliquanto plures sunt*[3097]. Les ailes macédoniennes s'étant retirées presque sans combattre, les légions ne purent subir ces pertes que durant l'anéantissement de la phalange. Plutarque décrit avec plus de détails la tuerie[3098] :

> « Le combat contre ces troupes avait été acharné. Marcus, fils de Caton et gendre de Paul-Émile, y fit montre d'une telle ardeur qu'il perdit son épée. Comme ce jeune homme avait reçu la meilleure éducation et qu'il devait à son illustre père de s'illustrer à son tour par sa valeur, il pensa qu'il n'avait pas le droit de vivre s'il abandonnait cette dépouille aux ennemis. Il parcourut le champ de bataille, expliquant sa mésaventure et demandant de l'aide à tous les amis et à tous les proches qu'il rencontrait. Ceux-ci, qui étaient nombreux et braves, l'entourèrent et le

[3092] Voir *supra* IV.3. « Les cavaliers et les dynamiques du choc ».
[3093] La ligne romaine ne pouvait pas s'étendre sur plus de deux kilomètres et demi, distance qui sépare les deux limites du champ de bataille, la rivière du Pénée-Asmaki et la hauteur escarpée du Patôma : Br. Helly, « La capitale de la Thessalie face aux dangers de la troisième guerre de Macédoine : l'année 171 à Larissa », *Topoi* 15, 2007, p. 175. Au total donc, la chasse se serait effectuée sur un espace d'à peine 1 km².
[3094] Tite-Live, XLII, 60, 1.
[3095] Rapprochons le témoignage de B. Diaz del Castillo, *Histoire véridique*, p. 378, sur la bataille d'Otumba contre les Mexicas en 1520 : « nous mettions à profit la victoire, tuant et blessant nos ennemis à souhait. Quant à nos amis de Tlaxcala, ils étaient devenus des lions ».
[3096] Tite-Live, XLIV, 42, 4.
[3097] Tite-Live, XLIV, 42, 8.
[3098] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 21, 1-6, traduction A.-M. Ozanam, légèrement modifiée.

suivirent. D'un seul élan, ils écartèrent tout le monde et se jetèrent contre les ennemis. Au prix d'un combat violent, qui fit beaucoup de morts et de blessés, ils les délogèrent, et une fois l'endroit désert et abandonné, ils se mirent à la recherche de l'épée. Ils la retrouvèrent à grand-peine enfouie sous des monceaux d'armes et de cadavres. Alors tout joyeux, chantant le péan, ils se portèrent avec encore plus de fougue contre ceux des ennemis qui restaient groupés. Pour finir, les trois mille soldats d'élite, qui étaient toujours à leur poste et continuaient à combattre, furent tous taillés en pièces. Les autres prirent la fuite. Le massacre fut si grand que la plaine et les flancs de la montagne étaient couverts de morts, et que le lendemain de la bataille, lorsque les Romains traversèrent le Leukos, ses eaux étaient encore teintées de sang. Il y eut, dit-on, plus de vingt-cinq mille morts ».

κατὰ τούτους δὲ μέγας ἦν ἀγών. ἔνθα δὴ καὶ Μᾶρκος ὁ Κάτωνος υἱός, Αἰμιλίου δὲ γαμβρός, πᾶσαν ἀλκὴν ἐπιδεικνύμενος ἀπέβαλε τὸ ξίφος. οἷα δὲ νεανίας ἐντεθραμμένος καλλίστοις παιδεύμασι, καὶ μεγάλῳ πατρὶ μεγάλης ἀρετῆς ἀποδείξεις ὀφείλων, οὐ βιωτὸν ἡγησάμενος εἶναι προεμένῳ σκῦλον αὐτοῦ ζῶντος τοῖς πολεμίοις, ἐπέδραμε τὴν μάχην, εἴ τινά που φίλον καὶ συνήθη κατίδοι, φράζων τὸ συμπεσὸν αὐτῷ καὶ δεόμενος βοηθεῖν. οἱ δὲ πολλοὶ καὶ ἀγαθοὶ γενόμενοι, καὶ διασχόντες ὁρμῇ μιᾷ τοὺς ἄλλους περὶ αὐτὸν ὑφηγούμενον, ἐμβάλλουσι τοῖς ἐναντίοις. μεγάλῳ δ' ἀγῶνι καὶ φόνῳ πολλῷ καὶ τραύμασιν ὥσαντες ἐκ χώρας, καὶ τὸν τόπον ἔρημον καὶ γυμνὸν κατασχόντες, ἐπὶ ζήτησιν ἐτράποντο τοῦ ξίφους. ὡς δὲ μόλις ἐν πολλοῖς ὅπλοις καὶ πτώμασι νεκρῶν κεκρυμμένον ἀνευρέθη, περιχαρεῖς γενόμενοι καὶ παιανίσαντες ἔτι λαμπρότερον ἐνέκειντο τοῖς συνεστῶσιν ἔτι τῶν πολεμίων. καὶ τέλος οἱ τρισχίλιοι λογάδες ἐν τάξει μένοντες καὶ μαχόμενοι κατεκόπησαν ἅπαντες· τῶν δ' ἄλλων φευγόντων πολὺς ἦν φόνος, ὥστε τὸ μὲν πεδίον καὶ τὴν ὑπώρειαν καταπεπλῆσθαι νεκρῶν, τοῦ δὲ Λεύκου ποταμοῦ τὸ ῥεῦμα τοὺς Ῥωμαίους τῇ μετὰ τὴν μάχην ἡμέρᾳ διελθεῖν ἔτι μεμειγμένον αἵματι. λέγονται γὰρ ὑπὲρ δισμυρίους πεντακισχιλίους ἀποθανεῖν.

Ce « long » combat s'étendit sur quelques dizaines de minutes au maximum[3099]. Ce fut certainement durant cette phase que tombèrent la grande majorité des Macédoniens tués lors de la bataille : le spectacle des corps répartis dans toute la plaine et sur les premières hauteurs en témoignent. On accueillera bien sûr avec suspicion le nombre total des victimes, qui n'était d'ailleurs qu'une vague estimation, un sentiment (λέγονται)[3100], mais il ne fait aucun doute que plusieurs milliers d'hommes perdirent la vie en ce jour, et la plupart lors des violentes actions

[3099] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 22, 1 : la bataille dura moins d'une heure. Il faut y faire entrer l'avancée de la phalange (quelques minutes), la première charge des Peltastes qui bouscula les Péligniens (quelques dizaines de secondes ; quelques minutes ?), le repli des légions vers l'Olocron face à l'avancée de la phalange puis la désunion de celle-ci (probablement la phase la plus longue de l'affrontement, Paul-Émile ayant le temps d'observer les fractures de la phalange puis de faire distribuer ses ordres aux manipules). Enfin, l'attaque de l'aile droite romaine, éléphants en tête, qui jeta hors du champ de bataille la cavalerie macédonienne de l'aile gauche (quelques minutes ; le temps de l'avancée et de la reculade), puis la manœuvre de la seconde légion qui sépara le corps des *leukaspides* des autres et rompit la phalange (Tite-Live, XLIV, 41, 2 et 6 ; quelques minutes). Vinrent enfin la rupture de cette dernière et les combats décrits par Plutarque.

[3100] Voir *infra* VI.5. « Compter les morts ».

qui suivirent la rupture de la phalange. Car, étonnamment, cette rupture n'entraîna pas une débâcle massive et immédiate : des groupes, *speirai* ou sous-unités plus petites, restèrent sur leurs positions au milieu du maëlstrom et continuèrent de combattre. Le courage désespéré que montrèrent les Macédoniens fut malheureusement la cause de leurs très fortes pertes : en tenant en de nombreux endroits les rangs et en s'accrochant au terrain, ils furent enveloppés en masse. Tite-Live indique en une occasion que le maintien des formations peut être cause des massacres, puisque des hommes qui se dispersaient très tôt étaient plus difficiles à rattraper[3101].

On doit envisager que les situations varièrent grandement sur la longue ligne formée par la phalange, qui s'étendait sur plus d'un kilomètre[3102]. Certaines parties s'effondrèrent plus vite que d'autres. Mais de puissants îlots de résistance firent encore longtemps face aux vainqueurs, les Peltastes et l'*agèma* en particulier, les 3 000 *logades* de Plutarque, qui furent les derniers à tenir. Le combat de ces deux corps fut le plus déséquilibré : ces *peltophoroi* étaient moins bien équipés pour le combat individuel que leurs concitoyens des autres unités, munis d'*aspides*. S'ils portaient également des armures, cuirasses métalliques, souples ou « demi-cuirasses », et probablement de bonne qualité en regard de leur position sociale, les *peltai* ne couvraient que le haut du corps. Elles auraient été accompagnées de dagues et non de *machairai*. Une panoplie utile pour les coups de main, une de leurs principales missions, et qui ne les désavantageaient pas dans une charge frontale, où les sarisses restaient les armes principales. Mais, si les rangs étaient rompus, ces unités, plus que les autres, couraient à la catastrophe. Plutarque a dressé un tableau de ces instants dramatiques, qu'il étend à tort à toute la phalange : « les Macédoniens, frappant avec leurs dagues les *thureoi* solides des Romains qui descendaient jusqu'aux pieds, avaient peine à soutenir avec leurs petites et légères *peltai* les frappes des lourdes épées qui traversaient toute l'armure pour atteindre leur corps », οἱ Μακεδόνες, μικροῖς μὲν ἐγχειριδίοις στερεοὺς καὶ ποδήρεις θυρεοὺς νύσσοντες, ἐλαφροῖς δὲ πελταρίοις πρὸς τὰς ἐκείνων μαχαίρας, ὑπὸ βάρους καὶ καταφορᾶς διὰ παντὸς ὅπλου χωρούσας ἐπὶ τὰ σώματα[3103]. Ces hommes étaient à l'aile gauche[3104]. Plus loin, vers le centre et l'aile droite, des unités des *chalkaspides* et des *leukaspides* livrèrent aussi un dernier combat. Certaines s'étaient probablement rapidement débandées, mais d'autres tinrent leurs positions. En quelques places, les sarisses formaient peut-être encore des haies éphémères. Des hoplites, en particulier sur les flancs des *speirai*, avaient probablement saisi la *machaira* pour défendre leur vie. Face à ces ennemis, la tâche n'était pas simple pour les légionnaires, la différence de protection et de puissance des armes offensives restant modeste. Aussi bon nombre furent blessés dans l'affaire. Un dur combat, dont l'issue

[3101] Tite-Live, XL, 33, 5-7.
[3102] En comptant les Peltastes et l'*agèma*, la phalange devait approcher les 20 000 hommes (*supra* I.1. « Lever les armées »). Disposée sur seize rangs, son front s'étirait sur plus de 1100 mètres.
[3103] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, XX, 10, traduction É. Chambry et R. Flacelière, légèrement modifiée.
[3104] N. G. L. Hammond, « The Battle of Pydna », *JHS* 104, 1984, p. 40, carte 3 pour l'ordre de bataille.

toutefois restait certaine. Car il ne fut en rien égalitaire. Les hoplites macédoniens savaient que leur formation était brisée ; si l'on tenait en certains points, c'était soit faute d'issues soit que l'on espérait qu'en d'autres la victoire se dessinait. Chaque groupe ne connaissait de la bataille que le combat qu'il menait[3105]. Mais tous avaient conscience qu'en ces places, ce dernier était fort mal engagé : nulle charge victorieuse, seulement le chaos et des légionnaires parvenant par petits groupes jusqu'à portée de glaive. Ces derniers harcelaient les parties du monstre qui se hérissaient encore[3106]. Autour d'elles, on circulait en désordre, au gré de son audace, comme le fils de Caton, on s'appelait à grands cris pour trouver les failles ; car on avait l'avantage. Le passage de Plutarque est très littéraire, mais l'image des groupes de chasseurs tournant autour des *speirai* acculés n'est pas invraisemblable. On approchait et frappait où on le pouvait[3107]. Des Macédoniens luttaient avec férocité, rendaient les coups et repoussaient les légionnaires. Mais, comme lors de l'encerclement des Thespiens à Délion, la panique dut se propager. La plupart, épouvantés, se défendaient mal. Pour les blessés ou les épuisés, nul secours de l'arrière, nul espoir d'être extirpés du combat, comme du côté des vainqueurs. D'aucuns purent demander grâce, tendre les mains et baisser les armes[3108] ; à ce moment de la bataille, les Romains ne firent pas de prisonniers[3109]. La fin des derniers bastions macédoniens fut une affaire sanglante, mais meurtrière pour l'un des deux camps seulement.

De longues minutes passèrent ; au bout d'un temps, les dernières résistances cédèrent et les édifices s'écroulèrent définitivement. Était venu le temps de tuer en masse. Ce serait celui que l'on mettrait en image. De fait, l'une des représentations les plus puissantes de chasse collective orne le pilier de Paul-Émile à Delphes. Les artistes ont représenté, comme l'a bien montré M. J. Taylor[3110], le grand massacre des Macédoniens par les Romains et leurs alliés, après l'effondrement des ailes puis de la phalange antigonide. Il n'y a pas à chercher, comme on l'a parfois fait, les phases successives de la bataille dans la représentation. Chaque scène appartient au tableau global du triomphe romain. On ne chercha pas à figurer la bravoure désespérée des *speirai* entourés et assaillis. L'image est celle d'une poursuite victorieuse. Les

[3105] Xénophon, *L'hipparque*, 9, 8 : « et si quelqu'un s'étonne que j'emploie souvent l'expression 'agir les dieux aidant', qu'il sache bien que son étonnement diminuera s'il se trouve souvent en péril, et s'il observe encore qu'en temps de guerre les adversaires se livrent les uns contre les autres à des actions, mais que ces actions auxquelles ils sont en train de se livrer, ils en connaissent rarement le sens », εἰ δέ τις τοῦτο θαυμάζει, ὅτι πολλάκις γέγραπται τὸ σὺν θεῷ πράττειν, εὖ ἴστω ὅτι ἦν πολλάκις κινδυνεύῃ, ἧττον τοῦτο θαυμάσεται, καὶ ἴσθι γε κατανοῶν ὅτι, ὅταν πόλεμος ᾖ, ἐπιβουλεύουσι μὲν ἀλλήλοις οἱ ἐναντίοι, ὀλιγάκις δὲ ἴσασι πῶς ἔχει τὰ ἐπιβουλευόμενα (traduction Éd. Delebecque).

[3106] Cf. l'image dressée par Plutarque, *Vie d'Aristide*, 18, 2, d'une phalange hoplitique : elle était semblable à un « animal vigoureux » (ζῴου θυμοειδοῦς) qui se hérisse. La phalange macédonienne avait un aspect encore plus terrible.

[3107] Tite-Live, XLIV, 41, 7-8.

[3108] Plus tard, après l'effondrement des *speirai*, des Macédoniens tentèrent de se rendre et supplièrent en tendant les mains : Tite-Live, XLIV, 42, 4.

[3109] Ils attendirent la dernière étape de la chasse (Tite-Live, XLIV, 42, 7), comme on le verra plus loin.

[3110] M. J. Taylor, « The Battle Scene on Aemilius Paullus's Pydna Monument : A Reevaluation », *Hesperia* 85, 2016, p. 559-576.

Macédoniens, des membres du corps prestigieux des *chalkaspides* ou des cavaliers, sont abattus ou tentent d'échapper aux coups. La présence des cavaliers est une déformation : ils étaient déjà loin, ayant abandonné les piétons à leur sort. Cela importait peu : on ne pouvait montrer la défaite totale du roi si on occultait la cavalerie macédonienne. Prenons d'abord les personnages 11, 12 et 13[3111]. Un Macédonien des *chalkaspides* (12) est à terre[3112] ; il ne tient plus sur aucun appui, si ce n'est son bras gauche qui, en appuyant le bouclier contre le sol, soutient encore relevé le buste de l'homme. Son bras droit n'est pas conservé, mais le mouvement de son épaule indique qu'il était levé, dessinant une ultime parade contre les coups de ses deux adversaires. Ces derniers le dominent et l'encerclent, le cavalier sur son cheval cabré à droite, le piéton à gauche. Le piéton (13), en partie couvert par son *scutum*, arme son coup, un large et puissant coup porté avec le glaive qui doit venir frapper la tête ou le thorax du Macédonien. Le cavalier (11) n'est pas conservé, mais il s'apprêtait certainement à planter sa lance dans le corps de son ennemi, sa posture reprenant le motif de Dexiléos. Ici donc, un « deux contre un »[3113], qui ne laisse absolument aucune chance au Macédonien, déjà à terre et dont la nudité anticipe le destin. Le cavalier triomphant eût suffi, mais la composition insiste sur le travail collectif de la mise à mort. Ainsi, sur le premier panneau, ce sont encore deux Romains ou Italiens (6 et 7) qui s'en prennent à l'un des *chalkaspides* vaincus (8)[3114]. Ce dernier, un genou en terre, se retourne vers ses tueurs, tente encore de les arrêter de son bras droit en les menaçant de son arme (ou fait un geste de supplication ?) tout en se couvrant de son bouclier. Sa blessure à la jambe droite ne laisse aucun doute quant à l'issue du combat : probablement ankylosé par la douleur, le membre repose sur le sol sans prendre appui, laissant l'homme dans un équilibre précaire. Arrivent dans son dos ses deux ennemis, couverts de leurs grands *scuta*, qui progressent lentement pour porter le coup fatal. Le plus avancé (7) arme sa frappe ; ils ne comptent pas prendre l'homme vivant.

[3111] M. J. Taylor, « The Battle Scene », *loc. cit.*, p. 564, fig. 4 (voir planche).
[3112] M. J. Taylor, « The Battle Scene », *loc. cit.*, p. 564, contre les identifications précédentes de l'homme comme un Romain (ce qui est, en effet, impossible, le personnage étant frappé par un Romain ou un Italien équipé de son *scutum*), a suggéré qu'il s'agit d'un allié galate de Persée. La nudité contredirait son identification comme l'un des Macédoniens, qui seraient tous cuirassés sur le relief. Elle ne serait pas non plus héroïque, étant donné l'ambivalence des Romains sur la nudité. C'est oublier que le relief reprend un style et des motifs grecs. Ici, comme dans de nombreux autres reliefs, la nudité est réservée aux morts, ou à ceux qui vont tomber. Le personnage 25, un mort, est ainsi entièrement nu. Son visage ne laisse pas apparaître l'épaisse chevelure et la moustache qui, dans l'image, l'identifierait immédiatement comme un Galate. Un peu plus loin, le personnage 26, un homme des *chalkaspides* allongé sous son *aspis*, mort, est également nu. La nudité fait partie des motifs mobilisés par la représentation, montrant ou annonçant le trépas. Le personnage 12 tient par ailleurs un bouclier rond et concave, sans aucun doute une *aspis*. L'arme par excellence des Galates dans l'iconographie est le *thureos*.
[3113] Un thème iconographique ancien, que l'on retrouvait déjà dans des images archaïques : H. van Wees, *Greek Warfare. Myths and Realities*, Londres, 2004, p. 178-179, à propos d'une représentation sur vase du VIe siècle (Musée du Louvre, CA 616). De fait, tuer à plusieurs pendant une déroute était une pratique dont il serait tout à fait vain de chercher les origines.
[3114] M. J. Taylor, « The Battle Scene », *loc. cit.*, p. 562, fig. 1.

Les Romains tuaient tous les retardataires, tels des héros de l'épopée[3115]. Le flot principal des fuyards se déversa vers la mer, dans le dos de la phalange. Ces hommes constatèrent bientôt avec effroi qu'ils ne faisaient que tomber de Charybde en Scylla[3116] :

> « Certains (des Macédoniens) entraient même dans l'eau, tendaient les mains vers les hommes occupant les bateaux et leur demandaient en suppliants la vie sauve ; voyant arriver de tous les côtés vers eux les barques envoyées des navires et pensant qu'elles venaient pour les recueillir, afin de les capturer plutôt que de les tuer, ils s'avancèrent davantage dans l'eau, certains même à la nage. Mais quand ils se virent traités en ennemis et massacrés du haut des barques, ceux qui le pouvaient, nageant en sens inverse, regagnèrent la terre pour y tomber victimes d'une forme de mort plus horrible encore : des éléphants, en effet, conduits par leurs cornacs sur le rivage, frappaient et piétinaient les hommes sortant de l'eau ».
> *quidam aquam etiam ingressi, manus ad eos, qui in classe erant, tendentes, suppliciter uitam orabant; et cum scaphas concurrere undique ab nauibus cernerent, ad excipiendos sese uenire rati, ut caperent potius quam occiderent, longius in aquam, quidam etiam natantes, progressi sunt. sed cum hostiliter {e} scaphis caederentur, retro, qui poterant, nando repetentes terram in aliam foediorem pestem incidebant; elephanti enim ab rectoribus ad litus acti exeuntis obterebant elidebantque*.

Les plus chanceux, 6 000 selon Tite-Live, réussirent à trouver refuge dans Pydna, où ils purent se rendre aux vainqueurs[3117]. Beaucoup s'étaient dispersés plus tôt. Ils avaient quitté les *speirai* avant leur encerclement et jeté leurs armes pour fuir, certainement vers le Nord[3118]. La résistance désespérée de leurs camarades restés sur le front en sauva beaucoup, car les Romains ne se mirent que tardivement à leur poursuite, lorsque le carnage dans la plaine prit fin. Enfin, la tuerie ayant assuré la victoire, on commença à faire des prisonniers : 5 000 hommes auraient été capturés pendant la dernière chasse[3119]. Elle s'arrêta avec l'obscurité ; des milliers de fuyards furent tirés d'affaire[3120].

Ils avaient subi jusqu'à la nuit la longue poursuite qui constituait le dernier temps de bien des affrontements. Dans certaines configurations, cette chasse des hommes dispersés était la seule : ainsi lors des attaques contre des fourrageurs disséminés, ou des embuscades contre des adversaires qui s'étaient aventureusement désolidarisés dans une poursuite[3121]. En bataille

[3115] Voir *supra* VI.3. « Chasses individuelles ».
[3116] Tite-Live, XLIV, 42, 4-6, traduction P. Jal.
[3117] Tite-Live, XLIV, 42, 7.
[3118] Tite-Live, XLIV, 42, 1, les évoquent, en précisant qu'ils ne furent pas massacrés avec les autres.
[3119] Tite-Live, XLIV, 42, 7.
[3120] Tite-Live, XLIV, 42, 9.
[3121] Voir *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste », III.2. « Embuscades ».

rangée, si la poursuite la plus meurtrière était la plupart du temps celle qui était menée lors de l'effondrement de l'ennemi, quand la masse des adversaires se trouvait à portée, on pouvait encore tuer beaucoup. En fait, pour détruire l'entité qu'était l'armée adverse, c'est-à-dire briser sa cohésion et forcer sa dispersion définitive, la première chasse ne suffisait pas. Hors des groupes encerclés ou assaillis au pire moment, la majorité pouvait encore s'échapper sans avoir à se débander totalement et se disséminer sur un vaste espace. C'était l'éclatement sans remède de l'armée vaincue qui était recherché. Si les Spartiates jugeaient encore à la fin du Ve siècle, que les pertes infligées pendant l'effondrement suffisaient[3122], et qu'il n'était nul besoin de s'engager dans une longue poursuite, potentiellement dangereuse, ils revinrent, peut-être après le désastre de Leuctres, aux usages des autres Grecs[3123]. Il n'était plus question de laisser à l'ennemi l'opportunité de combattre un autre jour. On pousserait autant que possible son avantage pour forcer une débâcle définitive. En somme, tôt ou tard, la grande majorité des affrontements s'achevaient de la même manière : une poursuite contre des individus ou de petits groupes épars.

Même en ville : lorsque la chasse prenait place dans un espace urbain, les poursuivants, surtout quand ils étaient les défenseurs et connaissaient les lieux, pouvaient se servir du dédale des rues pour piéger leurs proies. Quand les Thébains qui étaient entrés dans la cité de Platées en 431 furent défaits, les habitants leur donnèrent la chasse : « (les Thébains) se débandèrent et prirent la fuite à travers la ville, manquant eux-mêmes, en général, dans l'obscurité et la boue, de toute expérience des chemins pour trouver leur salut (l'affaire se plaçait à la fin du mois) et poursuivis par des gens qui n'en manquaient pas pour les empêcher d'échapper. De plus, un Platéen ferma la porte par où ils étaient entrés – et qui était la seule à se trouver ouverte – en introduisant dans la barre un petit talon de javeline, en guise de pêne, pour que cette issue même leur fût désormais interdite. Une poursuite eut lieu à travers la ville : il y en eût quelques-uns qui montèrent sur les remparts et se jetèrent à l'extérieur ; ceux-là périrent pour la plupart ; d'autres trouvèrent une porte qui n'était pas gardée et, une femme leur ayant donnée une hache, ils purent, sans être vus, briser la barre et sortir en petit nombre (ensuite, l'attention fut vite attirée) ; d'autres, dispersés, se faisaient tuer çà et là dans la ville », καὶ τραπόμενοι ἔφευγον διὰ τῆς πόλεως, ἄπειροι μὲν ὄντες οἱ πλείους ἐν σκότῳ καὶ πηλῷ τῶν διόδων ᾗ χρὴ σωθῆναι (καὶ γὰρ τελευτῶντος τοῦ μηνὸς τὰ γιγνόμενα ἦν), ἐμπείρους δὲ ἔχοντες τοὺς διώκοντας τοῦ μὴ ἐκφεύγειν, ὥστε διεφθείροντο οἱ πολλοί. τῶν δὲ Πλαταιῶν τις τὰς πύλας ᾗ ἐσῆλθον καὶ αἵπερ ἦσαν μόναι ἀνεῳγμέναι ἔκλησε στυρακίῳ ἀκοντίου ἀντὶ βαλάνου χρησάμενος ἐς τὸν

[3122] Un manuel militaire japonais de 1649, tirant les enseignements de la période *Sengoku*, indiquait que, pour les piétons, une poursuite menée sur une centaine de mètres était suffisante : S. Turnbull, *Warriors of Medieval Japan*, Oxford, 2007, p. 134.
[3123] Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 31 ; 5, 12-13.

μοχλόν, ὥστε μηδὲ ταύτῃ ἔξοδον ἔτι εἶναι. διωκόμενοι δὲ κατὰ τὴν πόλιν οἱ μέν τινες αὐτῶν ἐπὶ τὸ τεῖχος ἀναβάντες ἔρριψαν ἐς τὸ ἔξω σφᾶς αὐτοὺς καὶ διεφθάρησαν οἱ πλείους, οἱ δὲ κατὰ πύλας ἐρήμους γυναικὸς δούσης πέλεκυν λαθόντες καὶ διακόψαντες τὸν μοχλὸν ἐξῆλθον οὐ πολλοί (αἴσθησις γὰρ ταχεῖα ἐπεγένετο), ἄλλοι δὲ ἄλλῃ τῆς πόλεως σποράδες ἀπώλλυντο[3124]. La poursuite des Thébains dans les rues de Platées se transforma en une véritable battue, dans laquelle la configuration urbaine, par ses impasses et ses chemins imposés, piégea de nombreux fuyards. On isola finalement le gros des Thébains qui s'était enfermé dans un bâtiment et on le força à déposer les armes[3125].

Dans la *chôra*, la traque pouvait s'étendre sur une durée considérable, et fort loin. Lorsque les Achéens dispersèrent vers 235 l'ensemble de l'armée argienne venue assiéger Kléonai[3126], elle fut menée jusqu'à Mycènes : « (Aratos) les poursuivit sans désemparer par la route qu'il supposait qu'Aristippos avait choisie pour s'enfuir, le terrain comportant plusieurs issues. La poursuite se prolongea jusqu'à Mycènes. Le tyran fut saisi et égorgé, à ce que raconte Deinias, par un Crétois nommé Tragiskos, et plus de quinze cents tombèrent en cette occasion », καὶ κατεῖχε διώκων ᾗ μάλιστα φεύγειν ὑπενόει τὸν Ἀρίστιππον, ἐκτροπὰς πολλὰς τῶν χωρίων ἐχόντων. γενομένης δὲ τῆς διώξεως ἄχρι Μυκηνῶν, ὁ μὲν τύραννος ὑπὸ Κρητός τινος, ὡς Δεινίας ἱστορεῖ, τοὔνομα Τραγίσκου, καταληφθεὶς ἀποσφάττεται, τῶν δὲ ἄλλων ἔπεσον ὑπὲρ χιλίους πεντακοσίους[3127]. À travers monts et vaux donc, les deux cités étant séparées par une région de collines et de montagnes, et par plus d'une quinzaine de kilomètres ! Ce serait dans les environs de Mycènes qu'un Crétois mit à mort Aristippos. L'origine du tueur montre que cette poursuite étendue fut d'abord l'œuvre d'hommes légèrement armés, probablement aussi de cavaliers. Les hoplites achéens avaient dû participer à la chasse de la masse des fuyards aux abords de Kléonai. On s'engagea ensuite en direction du Sud et de Mycènes, unités rapides en tête, le gros de l'armée sur leurs pas. Au total, la chasse aurait entraîné la mort de 1 500 Argiens et mercenaires[3128], sans doute tombés pour la plupart dans la plaine de Kléonai. En face, les Achéens n'auraient déploré aucune perte[3129]. Affirmation à prendre comme toujours avec prudence, mais qui illustre bien la dynamique du combat, comme le déséquilibre et la férocité de la poursuite. Si ce fut visiblement un Crétois qui eut le « mérite » de mettre à mort seul Aristippos, dans ces circonstances, on chassait bien davantage en groupe qu'individuellement.

[3124] Thucydide, II, 4, 2-4, traduction J. de Romilly, légèrement modifiée.
[3125] Thucydide, II, 4, 5.
[3126] Voir *supra* III.3. « Attaques surprises pour et depuis des points fortifiés ».
[3127] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 29, 4-5, traduction A.-M. Ozanam, légèrement modifiée.
[3128] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 26, 1, sur les mercenaires employés par Aristippos.
[3129] Plutarque, *Vie d'Aratos*, 29, 6.

Pour tuer facilement, à plusieurs, on cherchait à séparer des fuyards des groupes plus importants[3130]. En 410, devant Athènes, quelques hommes d'Agis furent cernés et tués par les *psiloi* athéniens tandis que la force principale des Péloponnésiens se repliaient[3131]. Une pratique encore visible deux siècles plus tard, en 199, lors de l'effondrement d'une force étolienne sur le territoire de Pharkadon et de la poursuite menée par les Macédoniens : « débandés au premier choc, (les Étoliens) tentent à peine de combattre et regagnent leur camp en une fuite honteuse ; certains, que la cavalerie ennemie coupa de la colonne des fuyards, furent tués ou faits prisonniers », *itaque primo impetu fusi uix temptato certamine turpi fuga repetunt castra ; caesi captique quidam quos equites ab agmine fugientium interclusere*[3132]. Est ici décrite une tactique qui devait être courante : les cavaliers macédoniens « coupèrent » (*interclusere*) la fuite d'hommes ou de petits groupes, les isolant de la masse des fuyards pour les anéantir facilement. On peut supposer qu'une succession de mouvements des cavaliers et un travail collectif des unités pour alterner les directions de la menace finirent par détacher une partie des fuyards du groupe principal. Ce passage de Tite-Live peut être complété par un épisode plus tardif. Flavius Josèphe a laissé une description précise de la chasse donnée par les Romains, pendant la guerre de Judée, à des hommes de Gandara et de Bèthennabris qui, après leur défaite, fuyaient vers la place la plus proche : « Placidus était attentif à barrer la route à leurs ruées vers le village. Sa cavalerie, de ce côté-là, les doublait sans cesse, puis revenait sur eux en lançant des traits bien ajustés ; on tuait sûrement les plus rapprochés, tandis que la crainte faisait refluer ceux qui se tenaient en arrière ; enfin, les plus courageux se frayèrent de force un passage et s'enfuirent vers la place », σπουδὴ γὰρ ἦν τῷ Πλακίδῳ τὰς ἐπὶ τὴν κώμην ὁρμὰς αὐτῶν διακλείειν. καὶ συνεχῶς παρελαύνων κατ' ἐκεῖνο τὸ μέρος, ἔπειτα ἐπιστρέφων ἅμα καὶ τοῖς βέλεσι χρώμενος εὐστόχως ἀνῄρει τοὺς πλησιάζοντας καὶ δέει τοὺς πόρρωθεν ἀνέστρεφεν, μέχρι βίᾳ διεκπεσόντες οἱ γενναιότατοι πρὸς τὸ τεῖχος διέφευγον[3133]. Les cavaliers romains manœuvrèrent pour faciliter leur chasse : comptant sur la peur et les mouvements de masse qu'elle forçait au sein du groupe des fuyards, ils s'avancèrent en avant de celui-ci pour le contraindre à orienter sa course dans une autre direction, loin de la place, puis le chargèrent en faisant volte-face afin de séparer les plus avancés des autres qui reculaient instantanément loin de la menace. Seuls les plus braves parvinrent à contenir leur frayeur pour poursuivre la course vers la *kômè*. Le parallèle peut paraître lointain, mais il est renforcé par la proximité entre l'armement de la cavalerie romaine de cette période et celui de la cavalerie macédonienne du

[3130] Chez Homère, *Iliade*, XXI, 1-32, Achille seul parvient à couper de la ville une partie des Troyens en fuite et à les rabattre vers le Xanthe. On le voit encore durant sa poursuite d'Hector faire en sorte d'éloigner ce dernier de Troie chaque fois qu'il tente de rejoindre les portes (XXII, 194-198).
[3131] Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 34.
[3132] Tite-Live, XXXI, 41, 14, traduction A. Hus.
[3133] Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, VII, 426-427, traduction A. Pelletier, modifiée.

IIe siècle *a.C.*, associant javelots, lances et boucliers. Les cavaleries macédonienne et romaine savaient toutes deux séparer ou rabattre des fuyards, et ces pratiques étaient certainement largement répandues. Déjà Xénophon, certes dans un autre contexte, relevait comment les mouvements des cavaliers pouvaient orienter ceux de l'ennemi en multipliant les menaces : « si l'ennemi pénètre quelque part dans l'intervalle séparant des places amies, même si ses forces sont très supérieures, il est beau de se jeter sur lui par celui des deux côtés où il ignore ta présence, mais non moins beau des deux côtés à la fois ; car, si les uns se replient, les autres, en fonçant de leur côté, peuvent bousculer l'ennemi et tirer d'affaire les amis », ἢν δέ πῃ εἰς μέσον φιλίων τειχέων εἰσίωσιν οἱ πολέμιοι, κἂν πολὺ κρείττους ὄντες, καλὸν μὲν ἐντεῦθεν ἐπιχειρεῖν ὁποτέρωθι ἂν λελήθῃς παρών, καλὸν δὲ καὶ ἅμα ἀμφοτέρωθεν. ὅταν γὰρ οἱ ἕτεροι ἀποχωρῶσιν, οἱ ἐκ τοῦ ἐπὶ θάτερα ἐλαύνοντες ταράττοιεν μὲν ἂν τοὺς πολεμίους, σῴζοιεν δ' ἂν τοὺς φίλους[3134]. Mais le perfectionnement des tactiques d'escadrons à l'époque hellénistique facilita sans doute la mise en place de ces procédés.

Grâce aux manœuvres, les cavaliers comme les piétons qui les suivaient se donnaient l'opportunité de pourchasser et d'entourer des hommes esseulés. On employait des techniques de chasse, dont le but était d'isoler une proie pour l'abattre à plusieurs et sans peine[3135]. Il existait probablement bien d'autres tactiques. Au IVe siècle, les Spartiates prirent l'habitude de confier à leurs jeunes concitoyens la tâche de poursuivre loin de la phalange les piétons légers qui pourraient la menacer[3136]. On peut se demander si l'usage n'était pas repris en toute chasse, ou s'il advenait parfois de manière spontanée dans d'autres armées[3137]. Polybe laisse entendre qu'à la bataille de Raphia ce fut la jeunesse et l'inexpérience d'Antiochos, ἄπειρος καὶ νέος, qui le fit s'oublier dans la poursuite des fuyards ; « l'un des anciens », τῶν πρεσβυτέρων τινὸς, un vétéran compagnon d'Antiochos, l'arrêta et attira son regard sur le nuage de poussière soulevé par les mouvements du reste des armées, pour lui montrer que l'affaire tournait mal au

[3134] Xénophon, *L'hipparque*, 4, 15.
[3135] Xénophon, *Art de la chasse*, 9, 9. Kleitos, échappé du désastre qu'infligea à sa flotte l'attaque au petit jour de Nicanor dans l'Hellespont, en 318, tomba sur des soldats de Lysimaque et fut « massacré », διεφθάρη (Diodore, XVIII, 72, 9).
[3136] Voir *supra* V.1. « Face à face, mais à bonne distance ».
[3137] À la fin du XVIIIe et encore au XIXe siècle, les Maoris avaient l'habitude de confier aux hommes les plus vigoureux et rapides la tâche de rattraper le plus possible d'adversaires, en les frappant au passage de la lance afin de les faire chuter et permettre à ceux qui suivaient de tomber sur les hommes à terre. F. E. Maning, *Old New Zealand, a Tale of the Good Old Times ; and a History of the War in the North Against the Chief Heke, in the Year 1845*, Londres, 1876, p. 147-148 : « *when once the enemy broke and commenced to run, the combatants being so close together, a fast runner would knock a dozen on the head in a short time ; and the great aim of these fast-running warriors* (…) *was to chase straight on and never stop, only striking one blow at one man, so as to cripple him, so that those behind should be sure to overtake and finish him. It was not uncommon for one man, strong and swift of foot, when the enemy were fairly routed, to stab with a light spear ten or a dozen men in such a way as to ensure their being overtaken and killed* ». Cf. A. P. Vayda, *War in Ecological Perspective. Persistence, change and adaptative Processes in three Oceanian Societies*, New York, 1976, p. 115. Le témoignage vient d'un vieux Maori qui avait commencé à combattre dans les années 1770.

centre. On retrouve le lieu commun de l'agressivité des jeunes hommes[3138]. Certains se mettaient en quête de proies qui leur procureraient la gloire d'une chasse individuelle. Mais, la plupart du temps, le fuyard esseulé était entouré, et on procédait à une mise à mort collective, celle évoquée par Archiloque[3139]. Ainsi périt le Perse Masistios à la bataille de Platées quand son cheval, blessé par une flèche, le jeta à terre : « (les Athéniens) se saisirent de son cheval, et le tuèrent alors qu'il se défendait, au début avec difficulté. Car il était équipé, sous son *chitôn* pourpre, d'une cuirasse à écailles en or ; les coups qui donnaient contre cette cuirasse n'avaient aucun effet, jusqu'à ce que l'un des hommes comprit ce qui se passait et frappa Masistios à l'œil ; il s'effondra et mourut », τόν τε δὴ ἵππον αὐτοῦ λαμβάνουσι καὶ αὐτὸν ἀμυνόμενον κτείνουσι, κατ᾽ ἀρχὰς οὐ δυνάμενοι. ἐνεσκεύαστο γὰρ οὕτω· ἐντὸς θώρηκα εἶχε χρύσεον λεπιδωτόν, κατύπερθε δὲ τοῦ θώρηκος κιθῶνα φοινίκεον ἐνεδεδύκεε. τύπτοντες δὲ ἐς τὸν θώρηκα ἐποίευν οὐδέν, πρίν γε δὴ μαθών τις τὸ ποιεύμενον παίει μιν ἐς τὸν ὀφθαλμόν. οὕτω δὴ ἔπεσέ τε καὶ ἀπέθανε[3140]. On agissait de préférence avec des armes possédant une certaine allonge, lance ou javelot, comme lorsque l'on tuait un cerf ou un sanglier[3141], afin de ne pas trop s'exposer aux coups que l'homme encerclé pourrait encore donner[3142].

On se méfiait en effet des fuyards qui donnaient l'impression de vouloir défendre avec énergie leur vie, à l'image de Mènas, fils de Bioèris[3143]. Les hommes les plus déterminés et les plus experts étaient capables de contenir, pendant un temps du moins, plusieurs adversaires[3144]. En 182, les Messéniens auraient eu quelque mal à venir à bout d'un célèbre cavalier achéen[3145] :

> « Philopoemen, craignant d'être encerclé et voulant épargner ses cavaliers, battit en retraite par des passages difficiles. Il se tenait-lui-même à l'arrière-garde et souvent il tournait bride contre les ennemis, essayant de les attirer tous sur lui. Ils n'osèrent pas riposter ; ils se contentèrent de crier et de décrire des cercles autour de lui à quelque distance. Mais à force de s'écarter pour sauver ses jeunes cavaliers qu'il aidait à se dégager l'un après l'autre, il se trouva, sans s'en être

[3138] Un parallèle du XVIe siècle : en 1509, le fils du seigneur de Boutières, âgé de 16 ou 17 ans, donna seul à cheval la chasse à un enseigne des arbalétriers qui s'enfuyait. Sa réussite, son audace et le fait que sa proie faisait deux fois sa taille, amusèrent les hommes d'armes de Bayart : Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 51-52, « *de ceste belle prise fut bruyt plus de huyt jours* ».
[3139] Scène terrible, qui peut encore parfois s'observer dans le monde contemporain : lors de l'embuscade de Tongo Tongo au Niger, le 4 octobre 2017, tendue par des combattants affiliés à l'État islamique à une force américaine et nigérienne, cette dernière rompit rapidement le combat. Dans la confusion de la retraite, deux soldats américains se retrouvèrent isolés du groupe. Ils tentèrent de se sauver à pied et furent pourchassés par de nombreux assaillants, jusqu'à être abattus, puis achevés de près. Cette fin, filmée par les caméras portatives des deux soldats, a provoqué un grand émoi dans l'opinion publique américaine : R. Callimachi *et al*., « 'An Endless War' : Why 4 U.S. Soldiers Died in a Remote African Desert », *The New York Times*, 20 février 2018.
[3140] Hérodote, IX, 22.
[3141] Xénophon, *Art de la chasse*, 9, 20 et 10, 10-16.
[3142] On pense à la mort du phrourarque achéen d'Argos et de ses quelques proches en 198, abattus de loin à coups de javelots : Tite-Live, XXXII, 25, 10.
[3143] Voir *supra* VI.3. « Chasses individuelles ».
[3144] Ce que laisse aussi entendre, comme on l'a vu, un passage du *Lachès* : Platon, *Lachès*, 182b.
[3145] Plutarque, *Vie de Philopoemen*, 18, 10-14, traduction A.-M. Ozanam.

rendu compte, isolé au milieu d'une multitude d'ennemis. Aucun d'eux n'osait lutter au corps à corps avec lui, mais ils lui lançaient des traits de loin et l'acculèrent dans un endroit hérissé de rochers et de précipices où il avait du mal à diriger son cheval dont il déchirait les flancs avec ses éperons. (…) ; lorsque son cheval fit un faux pas et le jeta contre le sol. La chute fut rude : heurté à la tête, il resta longtemps à terre sans pouvoir parler, si bien que ses ennemis, le croyant mort, s'apprêtèrent à le retourner pour le dépouiller de son armure. Mais il releva la tête et ouvrit les yeux. Alors ils se jetèrent sur lui en masse, lui lièrent les mains derrière le dos, l'enchaînèrent et l'emmenèrent ».

δείσας ὁ Φιλοποίμην κυκλωθῆναι καὶ τῶν ἱππέων φειδόμενος, ἀνεχώρει διὰ τόπων χαλεπῶν, αὐτὸς οὐραγῶν καὶ πολλάκις ἀντεξελαύνων τοῖς πολεμίοις καὶ ὅλως ἐπισπώμενος ἐφ' ἑαυτόν, οὐ τολμώντων ἀντεμβαλεῖν ἐκείνων, ἀλλὰ κραυγαῖς καὶ περιδρομαῖς χρωμένων ἄπωθεν. ἐφιστάμενος οὖν πολλάκις διὰ τοὺς νεανίσκους, καὶ καθ' ἕνα παραπέμπων, ἔλαθεν ἐν πολλοῖς ἀπομονωθεὶς πολεμίοις. καὶ συνάψαι μὲν εἰς χεῖρας οὐδεὶς ἐτόλμησεν αὐτῷ, πόρρωθεν δὲ βαλλόμενος, καὶ βιαζόμενος πρὸς χωρία πετρώδη καὶ παράκρημνα, χαλεπῶς μετεχειρίζετο καὶ κατέξαινε τὸν ἵππον. (…) ἤδη σφαλεὶς ὁ ἵππος εἰς τὴν γῆν κατέβαλε. σκληροῦ δὲ τοῦ πτώματος γενομένου, καί <τι καὶ> τῆς κεφαλῆς παθούσης, ἔκειτο πολὺν χρόνον ἄναυδος, ὥστε καὶ τοὺς πολεμίους τεθνάναι δόξαντας αὐτόν, ἐπιχειρεῖν στρέφειν τὸ σῶμα καὶ σκυλεύειν. ἐπεὶ δὲ τὴν κεφαλὴν ἐπάρας διέβλεψεν, ἀθρόοι περιπεσόντες ἀπέστρεφον αὐτοῦ τὰς χεῖρας ὀπίσω καὶ δήσαντες ἦγον.

Tous ne donnaient pas de telles peines. Quand on avait le choix, on se rabattait sur les proies plus faciles. On songe bien sûr au célèbre passage du *Banquet* de Platon où Alcibiade décrit le comportement de Socrate lors de la déroute de Délion[3146] :

« Il arriva en effet que je me trouvais tout près de lui : j'avais un cheval ; lui le fourniment de l'hoplite ! Donc il se retirait au milieu de la débandade commencée de nos hommes et marchant de compagnie avec Lachès. C'est à cet instant que le hasard me les fait rencontrer ; je leur dis que je ne les abandonnerai pas ! Là, j'ai pu, mieux encore qu'à Potidée, examiner Socrate ; car le fait d'être à cheval me permettait d'avoir moins à craindre. D'abord, c'est de beaucoup qu'il l'emportait sur Lachès pour la présence d'esprit. Et puis j'avais, oui, tout à fait l'impression que, comme dit ce vers qui est de toi, Aristophane, là aussi il circulait, exactement comme dans Athènes : 'se rengorgeant et lançant des coups d'œil obliques', portant avec calme son attention de tous côtés, et sur les amis, et sur les ennemis ; ne laissant de doute à personne, même de fort loin, que, si l'on se frottait à lui, il était homme à se défendre et avec une solide vigueur ! C'est même ce qui leur garantissait, à lui comme à l'autre, la sécurité de leur retraite ; car à la guerre, on n'aime guère à se frotter, si peu que ce soit, aux gaillards de cette trempe, tandis que ceux qui fuient en désordre, on les pourchasse ».

[3146] Platon, *Le Banquet*, traduction L. Robin.

ἔτυχον γὰρ παραγενόμενος ἵππον ἔχων, οὗτος δὲ ὅπλα. ἀνεχώρει οὖν ἐσκεδασμένων ἤδη τῶν ἀνθρώπων οὗτός τε ἅμα καὶ Λάχης· καὶ ἐγὼ περιτυγχάνω, καὶ ἰδὼν εὐθὺς παρακελεύομαί τε αὐτοῖς θαρρεῖν, καὶ ἔλεγον ὅτι οὐκ ἀπολείψω αὐτώ. ἐνταῦθα δὴ καὶ κάλλιον ἐθεασάμην Σωκράτη ἢ ἐν Ποτειδαίᾳ. αὐτὸς γὰρ ἧττον ἐν φόβῳ ἢ διὰ τὸ ἐφ᾽ ἵππου εἶναι· πρῶτον μὲν ὅσον περιῆν Λάχητος τῷ ἔμφρων εἶναι· ἔπειτα ἔμοιγ᾽ ἐδόκει, ὦ Ἀριστόφανες, τὸ σὸν δὴ τοῦτο, καὶ ἐκεῖ διαπορεύεσθαι ὥσπερ καὶ ἐνθάδε, "βρενθυόμενος καὶ τὼφθαλμὼ παραβάλλων„ ἠρέμα παρασκοπῶν καὶ τοὺς φιλίους καὶ τοὺς πολεμίους, δῆλος ὢν παντὶ καὶ πάνυ πόρρωθεν ὅτι εἴ τις ἅψεται τούτου τοῦ ἀνδρός, μάλα ἐρρωμένως ἀμυνεῖται. διὸ καὶ ἀσφαλῶς ἀπῄει καὶ οὗτος καὶ ὁ ἑταῖρος· σχεδὸν γάρ τι τῶν οὕτω διακειμένων ἐν τῷ πολέμῳ οὐδὲ ἅπτονται, ἀλλὰ τοὺς προτροπάδην φεύγοντας διώκουσιν.

En passant, il nous rappelle que, évidemment, les cavaliers pouvaient s'échapper bien plus aisément que les piétons[3147]. Mais aussi qu'ils devaient protéger la fuite des leurs. Mission toute théorique[3148], et Alcibiade paraît bien seul. Les autres s'étaient-ils esquivés, comme les cavaliers macédoniens à Pydna ? À la fin de cette bataille, des survivants de la phalange auraient d'ailleurs rencontré lors de leur fuite des cavaliers de la garde royale : « les fantassins les rejoignirent et les insultèrent, les traitant de lâches et de traîtres, les tirant à bas de leurs chevaux et les frappant », ἐπεὶ δὲ καταλαμβάνοντες οἱ πεζοὶ τοὺς ἱππεῖς ὡς ἀνάνδρους καὶ προδεδωκότας λοιδοροῦντες ἀπὸ τῶν ἵππων ὤθουν καὶ πληγὰς ἐδίδοσαν[3149]. Colère sans doute légitime : si les cavaliers n'avaient rien pu faire face aux éléphants, ils ne prirent pas la peine de couvrir le repli et laissèrent les hommes de la phalange se faire massacrer. Ces derniers, une fois sortis de la plaine, avaient encore subi la chasse des cavaliers romains, sans recevoir aucune aide. En de telles circonstances, au terme d'une longue fuite, l'épuisement en amenait certains à se laisser rattraper et tuer. Ainsi, après la débandade des Romains et de leurs alliés devant Uscana en 170, sur les 7 000 hommes[3150] que comptaient la force vaincue, « à peine deux mille purent regagner le camp avec le légat. Plus les fuyards en étaient éloignés, plus la fatigue les livrait au fer de l'ennemi qui les poursuivait », *uix duo milia hominum cum ipso legato in castra perfugerunt*. *Quo longius iter in castra erat, eo pluris fessos consectandi hostibus copia fuit*[3151]. Le camp se situait en effet à douze milles de la ville d'Uscana, au pied de laquelle s'était livré le combat, soit à plus de 17 kilomètres[3152] et cinq heures de marche. Les Romains et leurs alliés

[3147] De même au XVIe siècle : selon le Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 103 et 110-111, il était moins risqué de combattre des piétons quand on était homme d'armes à cheval, car la retraite était plus facile.
[3148] Néanmoins parfois accomplie avec succès : Thucydide, VI, 70.
[3149] Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 23, 2.
[3150] Le légat avait 8 000 hommes sous ses ordres (Tite-Live, XLIII, 9, 7), mais il en laissa un millier à la garde du camp (Tite-Live, XLIII, 10, 4).
[3151] Tite-Live, XLIII, 10, 6-7.
[3152] Tite-Live, XLIII, 10, 3.

avaient marché pendant une bonne partie de la nuit[3153] et furent mis en déroute à peine arrivés sous les murs. Du petit groupe de tête qui atteignit les remparts, il n'y eût probablement aucun survivant ; les autres durent leur survie à leur position reculée dans la colonne. Mais un grand nombre, après leur fuite loin de la ville, devaient être dans un état physique lamentable. Pis, avant de toucher la place et de subir l'assaut des habitants et de la garnison, ils s'étaient égarés lors de leur marche d'approche : bien peu devaient savoir par quels chemins rejoindre au plus vite le camp. En résumé, beaucoup de facteurs participèrent au désastre ; cela laisse penser que le résultat donné par Tite-Live, le retour au camp de seulement deux mille rescapés, n'est pas ou peu exagéré. La plupart ne furent pas nécessairement tués ; ils se dispersèrent simplement aux quatre vents. Certains furent peut-être faits prisonniers ; ces longues chasses étaient les moments où l'on effectuait le plus de captures.

Quand les vaincus avaient réussi à semer leurs poursuivants, ils n'étaient pas pour autant pas toujours tirés d'affaire. Si les lieux étaient connus des vainqueurs, ils pouvaient se poster aux points de passage, comme des gués pour le franchissement des rivières ou des croisements de routes : les embuscades tendues en 192 par les hommes de la phalange achéenne, après leur victoire et la dispersion de leurs opposants lacédémoniens, furent soigneusement placées sur les chemins menant à Sparte[3154]. Philopoemen escomptait que les fuyards tenteraient au plus tôt de revenir vers la ville, en profitant de la nuit et de l'obscurité. Il ne fut pas trompé dans son attente et un grand nombre de Lacédémoniens tombèrent aux mains de ses soldats, qui les exécutèrent. Lors d'une autre déroute subie par les Lacédémoniens quelques temps plus tôt, en 195, face aux Romains et aux Achéens, Tite-Live indique que la connaissance du pays qu'avaient ces derniers fut la cause du terrible massacre subit par les premiers[3155].

Ces réflexions amènent sur un problème difficile : les pratiques et les expériences des chasses ont-elles connu, à l'époque hellénistique, des évolutions ? On a pu observer que les comportements des fuyards ou des poursuivants du début du IVe siècle étaient très proches de ceux des combattants des siècles postérieurs. Au IVe comme au IIe siècle, on avait l'habitude de se mettre aux trousses de ceux qui se désolidarisaient des grands groupes, qui lâchaient leurs armes ou semblaient apeurés. On se rabattait sur des cibles faciles, on se méfiait des hommes qui montraient leur volonté de résister. Les vainqueurs se regroupaient pour tomber en masse sur des fuyards esseulés ou de petits groupes. Ces principes, en vérité connus de longue date, comme nous le rappellent les caricatures d'Archiloque, traversent toute la période. Néanmoins, il reste possible de percevoir une évolution importante : le prolongement des chasses sur des espaces et des durées plus considérables. Il convient de préciser un point important : dès

[3153] Tite-Live, XLIII, 10, 4.
[3154] Tite-Live, XXXV, 30, 9.
[3155] Tite-Live, XXXIV, 28, 11.

l'époque classique, on poussait son avantage aussi loin que l'on estimait pouvoir le faire. Le problème n'est donc pas celui du principe de la chasse à outrance, appliqué par tous, mais de l'estimation de la distance sur laquelle on pourrait s'aventurer. On connaît, aux IIIe et IIe siècles, des poursuites qui s'étendirent sur des distances impressionnantes, parfois plus d'une dizaine de kilomètres, et même, en une occasion, près de Sparte en 192, la mise en place de guet-apens une fois la nuit tombée. Entre une poursuite de quelques kilomètres et une chasse menée par monts et par vaux sur plus d'une dizaine de kilomètres, il y a une différence importante. On serait tenté de dire que les combattants de l'époque hellénistique avaient acquis le principe de la poursuite à outrance sur les plus longues distances, peut-être à l'imitation des pratiques d'Alexandre[3156]. Mais il faut ici se montrer fort prudent : les textes donnant des précisions sur cette pratique sont très rares ; on ne peut avoir aucune certitude. En outre, on observe dès la fin du Ve siècle des chasses très étendues : ainsi lors de la défaite athénienne à Délion. Ce fut la nuit qui interrompit la poursuite des Béotiens[3157] et si l'obscurité n'avait pas soustrait les fuyards aux coups on peut supposer que les premiers auraient poussé leur avantage jusqu'aux frontières de l'Attique, et peut-être même au-delà. À Méléa, en 368, les Lacédémoniens et leurs auxiliaires semblent aussi avoir poursuivi sur une grande distance les Arcadiens[3158]. La question est de savoir si l'usage était plus répandu à l'époque hellénistique. On sait en tout cas qu'il n'était pas appliqué de manière systématique : les chasses qui clôturèrent les engagements limités des campagnes de 219/8, à l'exception de celle qui prit place près de l'Apélaurôn[3159], ne furent pas poussées très loin[3160]. Tout dépendait, en fait, de la configuration. Reste que les exemples de chasses sur de très vastes distances sont plus nombreux à l'époque hellénistique qu'à la période précédente. Avançons prudemment l'hypothèse que, forts des expériences des générations précédentes, les chefs et les combattants de l'époque hellénistique hésitaient moins que leurs ancêtres à s'aventurer dans de plus longues poursuites. Notons qu'elles sont toujours, dans les textes conservés, le fait d'armées fédérales ou royales : l'organisation plus aboutie de leurs forces auxiliaires, cavalerie et infanterie légère, cette dernière intégrant régulièrement des mercenaires, pourrait expliquer ce gain en efficacité. On a vu, par exemple, que les tactiques d'escadrons de la fin du IIIe et du début du IIe siècle permettaient des battues plus efficientes. Les forces auxiliaires de l'époque hellénistique semblent plus redoutables que celles du début du IVe siècle. En l'état de la documentation, difficile d'aller plus loin.

[3156] N. G. L. Hammond, « A Note on 'Pursuit' in Arrian », *CQ* 28, 1978, p. 136-140.
[3157] Thucydide, IV, 96, 8.
[3158] Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 31.
[3159] Polybe, IV, 69, 6-7.
[3160] Voir *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste ».

Après les combats, lorsque l'on revenait de la poursuite pour ériger un trophée, aider ses blessés et dépouiller les morts, s'offrait au regard des paysages de massacres. C'était déjà le territoire des corbeaux. Leurs croassements pouvaient réveiller en chacun le spectre de la mort au combat et l'ambiance de la fin des affrontements : « un poltron sortait de chez lui pour aller à la guerre, mais, entendant croasser des corbeaux, il déposa ses armes et ne bougea plus, puis il les reprit et se remit en route ; comme les corbeaux croassaient encore, il s'arrêta et leur dit à la fin : 'vous aurez beau croasser aussi fort que vous pourrez, vous ne goûterez pas à ma chair' », ἀνὴρ δειλὸς ἐπὶ πόλεμον ἐξῄει, φθεγξαμένων δὲ κοράκων, τὰ ὅπλα θεὶς ἡσύχαζεν· εἶτ' ἀναλαβὼν αὖθις ἐξῄει, καὶ φθεγγομένων πάλιν ὑπέστη· καὶ τέλος εἶπεν· 'ὑμεῖς κεκράξεσθε μὲν μέγιστον ὡς δυνατόν, ἐμοῦ δ' οὐ γεύσεσθε'[3161]. Déjà dans l'épopée, tous vivent et combattent avec la menace de devenir « la proie des chiens et de tous les oiseaux du ciel »[3162]. Xénophon a décrit le paysage qui s'offrit aux Dix Mille lorsque, au lendemain du massacre de cinq cents de leurs fourrageurs par la cavalerie de Pharnabaze[3163], ils se rendirent sur les lieux : « ils n'avaient pas fait quinze stades qu'ils trouvèrent bientôt des morts, et quand ces morts, les premiers qu'ils avaient aperçus, furent à la même hauteur que la queue de la colonne, ils enterrèrent alors tous les cadavres qu'elle abritait. Ces premiers cadavres une fois ensevelis, ils continuèrent d'avancer, et quand une seconde fois les premiers morts furent à la hauteur des derniers rangs, ils enterrèrent pareillement tous ceux qu'ils avaient relevés. Quand ils atteignirent le chemin qui venait des villages, où les cadavres gisaient en grand nombre, ils les transportèrent tous dans un même lieu et leur donnèrent une sépulture », πρὶν δὲ πεντεκαίδεκα στάδια διεληλυθέναι ἐνέτυχον ἤδη νεκροῖς· καὶ τὴν οὐρὰν τοῦ κέρατος ποιησάμενοι κατὰ τοὺς πρώτους φανέντας νεκροὺς ἔθαπτον πάντας ὁπόσους ἐπελάμβανε τὸ κέρας. ἐπεὶ δὲ τοὺς πρώτους ἔθαψαν, προαγαγόντες καὶ τὴν οὐρὰν αὖθις ποιησάμενοι κατὰ τοὺς πρώτους τῶν ἀτάφων ἔθαπτον τὸν αὐτὸν τρόπον ὁπόσους ἐπελάμβανεν ἡ στρατιά. ἐπεὶ δὲ εἰς τὴν ὁδὸν ἦκον τὴν ἐκ τῶν κωμῶν, ἔνθα ἔκειντο ἀθρόοι, συνενεγκόντες αὐτοὺς ἔθαψαν[3164]. Un passage d'autant plus intéressant qu'il présente non pas le spectacle de la fin d'un combat hoplitique mais celle d'une chasse qui suivit une attaque à l'improviste. Très tôt, sans doute dès le début de l'assaut, les fourrageurs s'étaient disséminés. La poursuite de ces hommes dispersés couvrit un large espace de cadavres ; on ignore la taille de la colonne mais il est fort probable qu'elle s'étirait sur plus d'un kilomètre, certainement davantage. On mesure l'étendue du désastre comme la vision terrifiante qui s'offrit aux Grecs : des corps, à perte de vue.

[3161] Plutarque, *Vie de Phocion*, 9, 2, traduction R. Flacelière et É. Chambry.
[3162] Homère, *Iliade*, I, 4-5.
[3163] Xénophon, *Anabase*, VI, 4, 24.
[3164] Xénophon, *Anabase*, VI, 5, 5-6, traduction P. Masqueray.

VI.5. *Compter les morts*

Restait à les compter. Au moment de les récupérer, de les inhumer, de les rapatrier ou de les retourner sous convention à l'ennemi, on procédait à une estimation des pertes infligées et subies. Ce problème de la comptabilité des tués au combat est fort complexe. En effet, les historiens prirent l'habitude d'ajouter régulièrement, en épilogues des descriptions des combats, les chiffres des tués, parfois des prisonniers. Il est bien plus rare que ceux des blessés soient donnés[3165] ; on notera donc d'entrée qu'il ne s'agit pas à proprement parler de rapports de pertes (comptant tués, blessés et prisonniers). Une première déformation, ne permettant de saisir que la létalité des affrontements. Pour autant, le degré de crédibilité qu'il faut accorder à ces données a fait l'objet de nombreux débats. On a remarqué que de nombreux textes donnent des chiffres ronds, et que ces derniers étaient donc des estimations[3166]. Si certains rapports de pertes paraissent authentiques[3167], d'autres sont manifestement transformés[3168]. Pis, les chiffres d'un même combat peuvent fortement varier d'un auteur à l'autre. Imprécisions qui laissent douter de l'ensemble des témoignages. Dès lors, peut-on espérer dégager un tableau fiable de la mortalité guerrière ?

Certains chiffres qui sont à notre disposition peuvent, à n'en pas douter, être considérés comme véridiques. Quand, en 218, les hommes de Lycurgue surprirent à l'aube les Messéniens qui campaient devant Glympeis, ils auraient tué huit cavaliers[3169]. Tous les autres Messéniens purent s'échapper derrière les remparts de la place. Il ne semble pas imprudent d'affirmer que Polybe ne travestit pas ici la réalité : les acteurs comme les témoins pouvaient sans grande difficulté compter les huit victimes de l'affrontement, toutes messéniennes. L'auteur n'indique en effet aucun tué du côté lacédémonien, et les circonstances comme le dénouement de l'action invitent à penser que le silence du texte témoigne de cet état. Au moins doit-on considérer que ce fut ainsi que Polybe comprit sa source et choisit de retranscrire l'événement. En vérité, c'est ce dernier point qui importe vraiment : si l'on souhaite se rapprocher des réalités des actions guerrières, il faut d'abord comprendre comment les auteurs, en particulier ceux qui avaient une expérience des affaires militaires, se figuraient ces réalités. Pour Polybe, il était évident, au regard de la dynamique du combat, que l'engagement devant Glympeis avait provoqué la mort de huit Messéniens et qu'aucun Lacédémonien n'était tombé dans l'action[3170].

[3165] É. Samama, *La médecine de guerre en Grèce ancienne*, Turnhout, 2017, p. 52-53.
[3166] É. Samama, *La médecine de guerre*, *op. cit.*, p. 51.
[3167] P. Krentz, « Casualties in Hoplite Battles », *GRBS* 26, 1985, p. 14, pour les chiffres donnés par Thucydide.
[3168] Notamment C. Rubincam, « Casualty Figures in the Battle Descriptions of Thucydides », *Transactions of the American Philological Association* 121, 1991, p. 182 et 190-191. Ce qui a souvent été remarqué pour Thucydide vaut pour de nombreux auteurs.
[3169] Polybe, V, 20, 7-9.
[3170] On peut rapprocher cet épisode d'un passage de Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 5, qui décrit comment les cavaliers perses de Stagès tombèrent sur des fourrageurs athéniens de l'expédition du stratège Thrasyllos en Lydie.

On se souvient que, dans ses descriptions campagnes de Philippe V en 219-218, Polybe, s'appuyant sur Aratos, donne régulièrement le nombre des tués, qui sont toujours, quand il est question des opérations de l'armée royale, pour les ennemis des Macédoniens. La déformation s'explique sans doute par le fait qu'Aratos n'était simplement pas tenu informé des pertes[3171]. Reste que ces chiffres n'appellent aucun commentaire de l'auteur. Dans les courtes rencontres entre les Macédoniens et leurs adversaires, les pertes des premiers pouvaient être uniquement constituées de blessés. S'il y eut des tués, leur nombre, peu considérable, n'avait que peu d'intérêt aux yeux de Polybe, attaché à rendre la dynamique de ces affrontements, à sens unique. La disproportion des pertes ne doit pas étonner : elle ne fut que le corollaire de l'asymétrie habituelle des combats. Néanmoins, les données sont-elles fiables ? Un chiffre revient par deux fois : les vaincus ont perdu une centaine d'hommes[3172]. Cette donnée se veut imprécise : Polybe, comme sa source Aratos, ignore visiblement le nombre exact de morts, mais il donne néanmoins une estimation vraisemblable qui doit aider le lecteur à se représenter l'envergure de l'action[3173]. Le seuil d'incertitude pouvait être en fait très rapidement franchi : au-delà de quelques dizaines de victimes, les historiens semblent avoir eu des difficultés à établir des comptes précis[3174]. Mais quelle était l'origine de cette incertitude ? Était-ce un défaut de données dans le matériel accessible aux historiens, ou un choix littéraire, celui de la simplification ? Probablement les deux. On peut supposer sans risque que bien des événements militaires ne donnèrent pas lieu à un dénombrement exhaustif des victimes. Dans le même temps, pour nombre d'autres, les procédures de restitution des corps pendant les trêves, les inhumations publiques et les stèles portant les noms des hommes tombés constituaient autant de moments et de monuments qui permettaient de connaître assez précisément le nombre des morts[3175]. En ce cas, l'estimation était un procédé littéraire offrant la possibilité d'abréger le récit, sans s'éloigner par trop de la réalité.

Il ne semble pas nécessaire de faire preuve d'un scepticisme absolu face à l'ensemble des données transmises. Mais il convient de distinguer des événements de portée différente.

Ils les surprirent alors qu'ils étaient dispersés, en prirent un vivant et en tuèrent sept. Comme Polybe, Xénophon ne prend pas la peine de préciser que les Perses ne perdirent aucun des leurs.

[3171] Voir *supra* III.1. « Accrochages et attaques à l'improviste ».

[3172] Polybe, V, 14, 6 ; 23, 5 ; en V, 13, 5 : 130 tués.

[3173] Aussi chez Thucydide : C. Rubincam, « Casualty Figures », *loc. cit*., p. 183-184, a noté que les nombres de 200 et 300 morts, indiqués près de sept fois chacun par l'auteur, avaient « *a certain conventional quality* », comme 1 000.

[3174] On retrouve un seuil comparable chez les auteurs de l'époque classique. Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 9, donne cent et trois-cents morts en deux actions, visiblement des estimations. C. Rubincam, « Casualty Figures », *loc. cit*., p. 184, note que le chiffre rond 50 pourrait déjà être une estimation en deux passages de Thucydide. Il a aussi bien mis en évidence la tendance d'arrondir toujours plus les chiffres lorsque le taux de perte augmentait, p. 182-183.

[3175] N. G. L. Hammond, « Casualties and Reinforcements of Citizen Soldiers in Greece and Macedonia », *JHS* 109, 1989, p. 56-57 ; P. Brulé, « La mortalité de guerre en Grèce classique : l'exemple d'Athènes de 490 à 322 », dans Fr. Prost, *Armées et sociétés de la Grèce classique. Aspects sociaux et politiques de la guerre aux Ve et IVe siècle av. J.-C.*, Paris, 1999, p. 51-68.

Ainsi, le traitement des campagnes d'Alexandre par les historiens montre la coexistence de deux tendances à première vue contradictoires mais en vérité complémentaires en plusieurs points. La première est celle de la recherche de la précision : les auteurs qui ont raconté des grandes batailles d'Alexandre ont parfois conservé et présenté des chiffres précis sur les pertes subies par les Macédoniens[3176]. Selon J. Rzepka, ces chiffres témoigneraient de l'existence de comptes rendus qui auraient été élaborés après les combats dans chaque corps de l'armée[3177]. Au regard des honneurs qui furent accordés aux Compagnons tombés au Granique[3178], on peut en effet difficilement imaginer que certains aient été oubliés. Il ne suffit pas de récuser un auteur pour en suivre un autre. Les chiffres faisaient l'objet d'une sélection : quand Plutarque annonce que 25 cavaliers macédoniens tombèrent sur le Granique, il ne prend en compte que les Compagnons[3179]. De même, les autres auteurs purent, par choix ou limités par leurs sources[3180], n'indiquer que les tués comptabilisés dans une partie des unités de l'armée du roi (en particulier celles de la phalange et de la cavalerie macédonienne, qui concentraient l'attention). Cela expliquerait l'existence de rapports de pertes plus élevés que d'autres. Les vainqueurs, qui souffraient presque toujours beaucoup moins que les vaincus, avaient certes les moyens de connaître assez précisément le nombre des disparus. Mais rien n'empêchait de manier les données à disposition. Les batailles rangées, moments clés de l'épopée du Conquérant, concentrent en fait l'essentiel de ces déformations. Pour leur donner le parfum de l'exploit, il fallait insister sur la disproportion des pertes entre le vainqueur et le vaincu.

La seconde tendance des écrits sur les campagnes d'Alexandre est de fait l'exagération des pertes du vaincu. Elles se prêtaient admirablement à l'exercice : lorsque plusieurs milliers d'hommes avaient été passés par les armes, lorsque le massacre s'était étendu sur une grande distance, le décompte exact des disparus et des morts ne pouvait être qu'hypothétique. Il était alors facile, et sans doute pour certains justifié, d'ajuster les chiffres[3181]. De nombreux auteurs, soucieux d'amplifier le caractère extraordinaire de leurs récits, savaient parfaitement jouer de ce procédé. Dans les récits des campagnes d'Alexandre, les surenchères témoignent des libertés

[3176] N. G. L. Hammond, « Casualties and Reinforcements », *loc. cit.*, p. 57-59.
[3177] J. Rzepka, « The casualty figures of Alexander's army », dans T. Howe, S. Müller et R. Stoneman, *Ancient Historiography on War and Empire*, Oxford, 2017, p. 169-176, plus particulièrement p. 173-174.
[3178] Arrien, *Anabase*, I, 16, 4.
[3179] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 16, 7.
[3180] Arrien s'appuie visiblement presque toujours sur Ptolémée pour évaluer le nombre des tués : N. G. L. Hammond, « Casualties and Reinforcements », *loc. cit.*, p. 58. Mais Ptolémée se souciait-il des pertes non macédoniennes ?
[3181] La surenchère des pertes ennemies lorsqu'elles atteignaient un seuil considérable est un phénomène bien connu à d'autres périodes : F. Alazard, *La bataille oubliée. Agnadel, 1509 : Louis XII contre les Vénitiens*, Rennes, 2017, p. 187-189, montre ainsi les manipulations qui suivirent cet affrontement : les pertes vénitiennes passent de 4 000 à 18 000 selon les relations de la bataille. Les estimations hautes venaient des vainqueurs, les Français. Déjà au XIIe siècle, le chroniqueur Foucher de Chartres, *Histoire des croisades*, éd. M. Guizot, *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1825, p. 250, remarquait que, dès que les combats étaient particulièrement meurtriers, le nombre des morts et des blessés ne pouvait être estimé que par approximation.

permises par ces incertitudes : on devait non seulement dire les déséquilibres mais surtout les rendre supérieurs à tous les précédents. J. Sirinelli a d'ailleurs relevé qu'il ne s'agissait pas de transformations tardives : les auteurs contemporains du Conquérant avaient déjà commencé le travail de mise en épopée[3182]. Cela peut surprendre : on a l'habitude de considérer que les récits d'un Ptolémée et d'un Aristobule comme fiables. Mais qu'ils aient été acteurs des combats ne les lave pas de tout soupçon, bien au contraire[3183]. Par la précision et l'exagération, ils ont élaboré des tableaux épiques dans lesquels les grandes charges du roi, de ses cavaliers et de sa phalange prennent une dimension héroïque. Dans leurs mémoires, ils donnèrent déjà corps au mythe.

Toutefois, si le trait était forcé, il n'en restait pas moins fondé sur des actions et des dynamiques réelles. Les charges massives macédoniennes entraînèrent bel et bien à chaque fois la rupture de l'ordre de bataille des armées du Grand Roi, et il ne fait nul doute que les pertes achéménides furent sévères. N. G. L. Hammond a tenté d'expliquer la disproportion par un décalage technologique : la supériorité des armes défensives et offensives des Macédoniens sur celles de leurs adversaires achéménides aurait conféré aux premiers la capacité de massacrer sans difficulté leurs adversaires[3184]. Cette interprétation doit être fortement nuancée : il convient de ne pas exagérer les effets de supposés « retards » technologiques dans les guerres des sociétés préindustrielles[3185]. Prenons un cas extrême, qui est aussi un cas d'école : la conquête du Mexique et le rôle des armes espagnoles. Des chercheurs en ont fait les instruments essentiels de la victoire des Ibériques[3186]. Ils ont toutefois surévalué leur pouvoir de destruction, et sous-estimé la rapidité de l'adaptation des Mexicas[3187]. Non pas que ces derniers aient été insensibles aux nouvelles armes, qui eurent contre eux un formidable pouvoir d'épouvante[3188]. Mais Cortés

---

[3182] J. Sirinelli, *Les enfants d'Alexandre. La littérature et la pensée grecques (331 av. J.-C. – 519 ap. J.-C.)*, Paris, 1993, p. 110-111, et note 3 : « ne nous étonnons donc pas que les Vies d'Alexandre se transforment presque sur-le-champ en Romans d'Alexandre ».

[3183] Prenons un exemple contemporain, tiré du journal de campagne d'un soldat français qui participa à l'expédition en Espagne de 1823. Après un combat victorieux des Français au siège de Cadix « un fourrier du 20ème régiment, ayant parcouru une partie des endroits où l'on venait de se battre, remarqua que l'on pouvait compter 1500 hommes tués, 900 blessés et 800 prisonniers. Ainsi l'ennemi pouvait compter 3200 hommes mis hors de combat, (…). Notre perte fut évaluée à 16 hommes tués et 6 blessés » : A.-M. Gossez, « Souvenirs d'un soldat sur la Campagne de 1823 », *Revue d'Histoire du XIXe siècle* 145, 1933, p. 100. Certes il s'agissait d'un combat défensif de plus de quatre heures mais, au temps du feu, un tel déséquilibre est surprenant (il n'y eût aucune charge, seulement des échanges de feu). En vérité, les pertes du vaincu, en particulier le nombre de morts, ont sans doute été exagéré par le courrier, qui n'a pu compter lui-même tous les cadavres.

[3184] N. G. L. Hammond, « Casualties and Reinforcements », *loc. cit.*, p. 59-62.

[3185] G. Raudzens, « War-Winning Weapons : The Measurement of Technological Determinism in Military History », *The Journal of Military History* 54, 1990, p. 403-434. Pour le monde grec : F. Echeverría, « Weapons, Technological Determinism, and Ancient Warfare », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 21-56, plus précisément p. 37-41 sur le problème de la disproportion des pertes.

[3186] La bibliographie est reprise par G. Raudzens, « So Why Were the Aztecs Conquered, and What Were the Wider Implications ? Testing Military Superiority as a Cause of Europe's Pre-Industrial Colonial Conquests », *War in History* 2, 1995, p. 87-91, 100-102.

[3187] G. Raudzens, « So Why Were the Aztecs Conquered », *loc. cit.*, p. 102-104.

[3188] S. Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVIe siècle*, Paris, 2012, p. 215, 218-223 et 282.

ne serait pas allé loin sans les armées de Tlaxcala[3189], de Huejotzingo et d'autres communautés de la région[3190] ; le siège de Tenochtitlán en 1521 aurait pu échouer sans la terrible épidémie qui frappa les défenseurs. Les canons se montrèrent redoutables sur le lac quand ils furent montés sur des brigantins[3191], qui leur apportèrent une précieuse mobilité, mais les Mexicas apprirent bien vite à se coucher à chaque tir de boulet[3192]. En somme, si les armes à feu, les arbalètes et le fer furent utiles aux conquistadors, ils ne suffisent pas à expliquer la conquête[3193], ni le résultat de tous les combats. Entre Perses et Macédoniens, le décalage était loin d'être aussi sensible[3194]. Le principe de la supériorité technologique projette de façon anachronique des préoccupations militaires contemporaines[3195] : la recherche du détail matériel qui doit donner à son inventeur la légère impulsion qui peut suffire à le placer en position de force[3196]. Cette aspiration se comprend dans un contexte où la puissance de destruction des armes ne cesse de progresser depuis la fin du XIXe siècle[3197]. Dans les guerres où la principale force de destruction restait la puissance physique des tueurs[3198], on ne peut appliquer un tel paradigme[3199]. Enfin, on comprendrait mal les désastres des Grecs face aux Perses si leurs armes leur garantissaient une telle supériorité[3200]. Les équipements comme les tactiques achéménides étaient efficaces lorsqu'elles étaient bien employées. Les données sur les

[3189] Les Tlaxcaltèques prirent soin de rappeler leur rôle dans l'entreprise de conquête : F. Navarrete Livares, « Las historias tlaxcaltecas de la conquista y la construcción de una memoria cultural », *Iberoamericana* 19, 2019, p. 35-50, en particulier p. 44-46 et N. T. Hughes, « The Sultan Hernán Cortés : The Double Staging of The Conquest of Jerusalem », *Representations* 152, 2020, p. 62-63.

[3190] Comme la puissante ville de Texcoco. Lors du siège de Tenochtitlán, les forces de Cortés auraient été composées à 99% d'alliés autochtones (sans compter ceux du bagage) : R. Hassig, *Mexico and the Spanish Conquest*, Norman, 2006 [1994], p. 148-149.

[3191] R. Hassig, *Mexico*, *op*. *cit*., p. 147-148.

[3192] S. Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 221.

[3193] S. Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 224-225.

[3194] S. Manning, *Armed Force in the Teispid-Achaemenid Empire. Past Approaches, Future Prospects*, Stuttgart, 2021, p. 292-307.

[3195] G. Raudzens, « War-Winning Weapons », *loc*. *cit*., p. 403-404.

[3196] V. Desportes, « Armées : 'technologisme' ou 'juste technologie' ? », *Politique étrangère* 2009, p. 403-405 ; J. Henrotin, « L'analyse capacitaire, l'armement et le rôle de la technologie », dans S. Taillat, J. Henrotin et O. Schmidt (dir.), *Guerre et stratégie. Approches, concepts*, Paris, 2015, p. 217-233.

[3197] Non pas que les périodes plus anciennes n'aient pas été marquées par des dynamiques comparables ; simplement, leur ampleur était beaucoup plus réduite. La puissance des explosions fut multipliée par dix en l'espace de quelques décennies : J. Keegan, *The Face Of Battle : A Study of Agincourt, Waterloo and the Somme*, Londres, 1976, p. 214. Jamais un tel rythme et une évolution si importante n'avaient été observés pendant les premiers siècles qui suivirent l'apparition des armes à feu.

[3198] Encore au XVIIe siècle, malgré les expérimentations et les évolutions constantes des armes et des formations « *there was in fact no 'revolutionary' solution to winning battles* » : D. Parrott, *The Business of War, op. cit*., p. 146.

[3199] Pour une analyse d'ensemble du problème, voir G. Raudzens, « War-Winning Weapons : The Measurement of Technological Determinism in Military History », *The Journal of Military History* 54, 1990, p. 403-433.

[3200] Hérodote, V, 102, 2-3 (bataille entre les Ioniens et les Perses devant Éphèse en 498 ; V, 120 (défaite des Cariens et des Milésiens contre les Perses en 496) ; Diodore, XVII, 7, 10 (défaite en Troade des Macédoniens commandés par Kallias en 335).

déséquilibres des pertes sont simplement des indicateurs de déroute et de massacre. C'était un résultat attendu par tous[3201], acteurs et lecteurs, mais il n'était pas interdit d'en jouer.

Passé le temps de la grande épopée en Asie, les chiffres vertigineux se font rares. À cela, une explication simple : le traitement des combats entre Grecs ne présentait plus les mêmes enjeux. Toutefois, si les chiffres transmis sur les pertes des vaincus paraissent plus crédibles, il convient de conserver une attitude prudente à leur égard. Ainsi, lorsque Plutarque, qui suit Aratos, rapporte que la déroute étolienne après l'échec du raid sur Pellène en 240, causa la mort de 700 Étoliens, on ne peut exclure la possibilité que l'Achéen ait gonflé les pertes ennemies[3202]. À Sellasie, 4 000 seulement seraient parvenus à s'échapper selon Justin[3203], 200 de la phalange selon Plutarque[3204]. En d'autres termes, l'armée lacédémonienne aurait été anéantie. Peut-on le croire ? Naturellement, les problèmes mis précédemment en évidence se posaient toujours dans les mêmes termes : plus les pertes étaient importantes, plus il était difficile de connaître leur nombre ou simplement de présenter une estimation crédible. Difficile de résister à la tentation de grossir une victoire. D'autant plus que, comme on l'a vu, les combattants eux-mêmes, dès la fin des combats, ne se privaient pas d'enfler le nombre d'hommes qu'ils avaient abattu, comme de revendiquer des mises à mort qu'ils n'avaient pas accompli[3205]. La majorité, sauf accident malheureux, survivait même aux plus grands combats, notamment parce que le massacre et l'anéantissement de groupes de vaincus et de fuyards retenaient les efforts des poursuivants.

Le temps des conquêtes romaines représente une nouvelle étape. Certaines données témoignent manifestement du parti pris des auteurs. Leur altération pour les besoins de la cause est évidente lors des grandes batailles. Elle allait de pair avec les incertitudes et les déformations concernant les effectifs[3206]. L'objectif était de grandir les victoires romaines, de les mettre au niveau ou de leur faire surpasser celle des Grecs[3207]. Les exagérations semblent si évidentes qu'il serait bien hasardeux de supposer que la mortalité guerrière franchit un cap avec l'irruption de Rome dans l'espace égéen. Certes, entre le IVe siècle et la fin de l'époque hellénistique, les

[3201] Rappelons que certains combats de conflits bien plus récents ont enregistré de tels déséquilibres, provoqués par la panique d'un camp. Ainsi à la « bataille de Ladysmith », lors de la guerre des Boers, le 30 octobre 1899 : si l'on en croît les rapports de pertes, on aurait compté 16 morts et 75 blessés parmi les Boers, 106 morts, 374 blessés et 1 284 prisonniers pour les Britanniques. Sur ce combat, voir M. Bossenbroek, *L'Or, l'Empire et le Sang. La guerre des Boers (1899-1902)*, Paris, 2018, p. 221. Le désastre britannique commença par une panique lors de la marche nocturne sur le Nicholson's Neck.
[3202] Plutarque, *Vie d'Aratos*, XVI, 1.
[3203] Justin, XXVIII, 4, 3.
[3204] Plutarque*, Vie de Cléomène*, XXIX, 1.
[3205] Voir *supra* VI.4. « Chasses collectives ».
[3206] Voir *supra* I.1. « Lever les armées ».
[3207] Ce qui ne signifie pas qu'il faut abandonner tout sens critique quand nous disposons de rapports de pertes pour leurs insuccès. Selon Tite-Live, XLII, 60, 1 le combat du Kallikynos provoqua la mort de plus de 2 200 Romains et alliés contre une soixantaine de tués du côté macédonien. Ces chiffres ne peuvent être la marque des sympathies d'un Tite-Live ou d'un Polybe pour la cause macédonienne. Au regard de la dynamique de l'engagement, à sens unique, les pertes des Macédoniens sont plausibles. Mais il reste possible, sinon probable, que celles des Romains furent, légèrement ou fortement, accentuées.

techniques de chasse s'étaient quelque peu perfectionnées, en particulier avec l'adjonction plus fréquente de cavaliers (souvent en faible nombre) dans les forces armées. Cependant, cette évolution ne peut suffire à expliquer l'augmentation exponentielle du nombre de morts dans les textes. Le trépas de plus de la moitié des combattants du camp vaincu paraît hautement improbable, quand bien même le carnage fut important et avéré, comme à Pydna. Le glaive romain n'était pas plus une arme de destruction massive que les autres armes blanches de cette période[3208]. Le phénomène d'inflation n'est sans doute pas la marque d'une révolution militaire provoquée par une brutalité toute « romaine » mais, plus simplement, un effet littéraire, motivé par des enjeux politiques. Il fallait faire mieux que les prédécesseurs. On peut clore ce point avec un exemple des guerres mithridatiques : la perte de 15 000 tués, presque tous cavaliers, attribuée au camp pontique lors de la bataille d'Orchomène en 86[3209], n'est qu'une grossière exagération. Le combat ne fut, si l'on en croît le témoignage très succinct d'Appien, qu'une succession d'attaques de cavalerie contre les légions, refugiées derrière des fossés[3210]. Les cavaliers finirent par se retirer et l'infanterie se replia dans le camp, apparemment sans avoir combattu[3211]. Il s'agissait donc d'un engagement mineur, les Pontiques ayant livré non une bataille rangée mais des pointes avec leurs cavaliers, rendues inefficaces par les fossés[3212]. Un contexte combattant sans véritable poursuite, qui ne permet guère de concevoir la mort de près de 15 000 cavaliers, chiffre énorme. Sans compter que les cavaliers ne courraient pas les mêmes risques que les piétons.

On ne se privait pas non plus d'en rajouter dans les récits des combats maritimes. Le cas de la bataille de Chios en 201 est exemplaire[3213]. Les Rhodiens auraient eu 60 tués, Attale 70, les Macédoniens 9 000 (3 000 épibates et 6 000 marins), sans compter la capture de 2 000 hommes, alliés et Macédoniens confondus, et 700 Égyptiens[3214]. Il semble que les chiffres soient tout à la fois fondés et déformés. Il est en effet probable qu'ils aient été exposés devant l'Assemblée des Rhodiens et enregistrés par la cité, puis récupérés par les auteurs utilisés par Polybe. Le rapport aurait dressé la liste des citoyens (et des métèques ?) tombés au combat[3215].

[3208] On ne peut dire que « *the 'Spanish' sword of the Romans made so strong an impact on the Macedonians as to affect the final outcome of the struggle between the two people* » (A. M. Snodgrass, *Arms and Armour of the Greeks*, New York, 1967, p. 119).

[3209] Appien, *La Guerre de Mithridate*, XLIX, 197.

[3210] Appien, *La Guerre de Mithridate*, XLIX, 195.

[3211] Appien, *La Guerre de Mithridate*, XLIX, 197.

[3212] Sylla aurait parcouru à loisir les lignes romaines pour distribuer éloges et menaces, et put se porter un moment loin en avant de ses légions pour donner l'exemple (Appien, *La Guerre de Mithridate*, XLIX, 195-196), toutes actions qui laissent penser que le combat n'était pas des plus vifs ni continu.

[3213] L'analyse ici proposée rejoint généralement celle de S. Panovski et V. Sarakinski, « Comfortably Sunk : Philip, the Battle of Chios and the list of losses in Polybius », dans H. Popov et J. Tzvetkova (éd.), *ΚΡΑΤΙΣΤΟΣ, Volume in Honour of Professor Peter Delev*, Sofia, 2017, p. 110-118. Les deux auteurs soulèvent à juste titre que le rapport de pertes est déformé mais ne recherche pas les fondements de cette déformation.

[3214] Polybe, XVI, 7, 5-6.

[3215] Pendant la bataille, la pentère rhodienne montée par Autolykos fut coulée à fond. Tous les épibates auraient péri dans le combat : Polybe, XVI, 5, 3. Si l'on ne sait pas quel était l'effectif des épibates d'une pentère, ces pertes

Il oubliait d'ores et déjà les prisonniers, pourtant évoqués plus tard par Polybe[3216]. Les esclaves, qui devaient former une partie (considérable ?) des rameurs, comme les mercenaires ont sans doute connu le même traitement. Si les officiers pouvaient tenter des estimations et établir des rapports de pertes plus précis sur le terrain, le compte officiel destiné aux instances civiques aurait quant à lui relevé l'essentiel. Polybe indiquerait, en suivant ses sources, les pertes civiques des communautés rhodienne et pergaménienne. Par ailleurs, les Rhodiens furent sans doute bien incapables de compter précisément celles subies par leurs ennemis. De fait, lorsque l'on compare les chiffres des pertes humaines et matérielles des Macédoniens, on parvient à la conclusion que les premières ont été estimées grâce aux secondes[3217]. Si l'on répartit le total des tués entre tous les navires perdus[3218], on parvient à une moyenne de près de 97 tués par navire, et d'environ 333 en ne comptant que les cataphractes. Chiffres impressionnants, qui augmentent encore si l'on prend en compte les prisonniers (127 et 433 pertes). Comme il y avait de grosses et de très petites unités (des *lemboi*) parmi les vaisseaux perdus, ces dernières en bien plus grand nombre, on peut considérer que les données prenaient en compte l'effectif total de chaque bâtiment : les Rhodiens auraient calculé les pertes de leur adversaire en procédant à la simple addition des équipages. Or tous les hommes des navires ayant été coulés ou désemparés ne succombèrent pas[3219] : les navires sombraient lentement, et l'on prenait soin de récupérer les survivants accrochés aux épaves dans les secteurs où l'on était vainqueur. Le roi resta maître de l'espace dans lequel furent livrés les combats[3220]. Il fait peu de doute que ses navires sauvèrent tous ceux qu'ils purent atteindre[3221]. En somme, le calcul des Rhodiens était faux. Néanmoins, il n'était pas sans fondements et permettait d'insister sur l'importance du succès. Ce point était d'autant plus essentiel que l'issue de l'affrontement pouvait laisser quelque doute ; il était opportun de montrer à l'Assemblée que la bataille livrée près de Chios avait porté un coup dur aux forces du roi. En fin de compte, nous ne saurons jamais combien

suffisent d'ores et déjà à combler une partie importante de celles relevées par Polybe. Et les malheureux rameurs ? Il fait peu de doute que tous ne purent pas se sauver. La pentère amirale de Théophiliskos perdit également une grande partie de ses épibates (XVI, 5, 5). Cf. également S. Panovski et V. Sarakinski, « Comfortably Sunk », *loc. cit*., p. 112. La comparaison avancée avec les effectifs des quinquérèmes romaines est cependant douteuse, les Romains ayant tendance à embarquer plus d'hommes pour les abordages. Les Rhodiens, comptant d'abord sur leurs capacités manœuvrières, avaient sans doute moins d'épibates. De même, les trières athéniennes de l'époque classique accueillaient beaucoup moins d'épibates que celles des flottes péloponnésiennes. Au total, les Rhodiens ne perdirent que deux pentères et une trière : le chiffre de 60 épibates, pilotes et officiers tués ne paraît dès lors pas improbable. Le nombre des blessés dut être bien plus considérable.

[3216] Polybe, XVIII, 2, 2 ; 6, 3 ; 8, 10. Cf. S. Panovski et V. Sarakinski, « Comfortably Sunk », *loc. cit*., p. 112.

[3217] On se fondait aussi sur le nombre de navires de l'ennemi pour estimer ses effectifs (cf. P. Erdkamp, « Manpower and Food Supply in the First and Second Punic Wars », dans D. Hoyos (éd.), *A Companion to the Punic Wars*, Oxford, 2011, p. 66).

[3218] Polybe, XVI, 7, 1-2 : le roi perdit une dekère, une ennère, une heptère, une hexère, vingt autres cataphractes, trois trihémiolies, 65 *lemboi*. En tout, 92 navires.

[3219] S. Panovski et V. Sarakinski, « Comfortably Sunk », *loc. cit*., p. 113-114.

[3220] Polybe, XVI, 8, 2.

[3221] Le lendemain, il fit récupérer les navires et les morts (Polybe, XVI, 8, 3).

d'hommes périrent exactement en cette journée. Après tout, bien des corps disparaissaient et seule la mer connaissait le nombre précis des marins engloutis.

Au bout du compte, il apparaît que, si une grande prudence est de rigueur dans l'emploi des données transmises par les Anciens, ces dernières ne sont pas sans valeur pour l'historien. Elles illustraient des dynamiques combattantes et des massacres, et révèlent des représentations. Il ne fait aucun doute que certaines estimations étaient proches de la réalité, et que les pertes étaient en certaines occasions parfaitement connues par les acteurs. Dans le même temps, jouer de ces chiffres était une pratique courante[3222], en particulier dans la mise en récit de guerres dont on pressentait (ou savait) qu'elles auraient (ou avaient eu) des conséquences majeures. Les grandes guerres demandaient des histoires en conformité avec leur exceptionnalité[3223]. En fin de compte, ces batailles de chiffres ont plus à voir avec les mémoires des conflits qu'avec leurs formes concrètes. Quand Rome triompha, il fallut donner un écrin glorieux à sa victoire.

Au fond, la mortalité guerrière franchit-elle réellement un cap à l'époque hellénistique ? Relevons déjà une évidence : plus les armées étaient imposantes, plus les pertes étaient élevées. Aussi les grands affrontements de cette période furent plus meurtriers que les batailles du début du IVe siècle. Les taux de pertes avaient-ils en revanche réellement changé ? Rien n'est moins sûr. Si les chasses hellénistiques gagnèrent peut-être en efficacité, il reste hautement improbable qu'elles purent multiplier par deux ou par trois les taux de pertes connus à l'époque classique. Hors des grands combats, la plupart des engagements de la période hellénistique durent avoir une létalité comparable à celle des combats du début du IVe siècle. Les immenses massacres évoqués par les sources, notamment lors des conquêtes romaines, ont plus de chances d'être les produits des entreprises littéraires que les révélateurs de l'avènement d'une ère du carnage. La majorité des vaincus, bien souvent, sortaient vivants des défaites. Cela n'était assurément pas la conséquence de normes guerrières. Les armées de notre période ne disposaient simplement pas de la puissance de destruction des armées contemporaines.

[3222] Une habitude très ancienne sans doute, et toujours visible dans le monde contemporain, par exemple à l'issue de la première guerre de Tchétchénie (1994-1996). Cf. le Cahier du Retex, *L'enfer de Grozny (1994-2000)*, Paris, 2006, p. 42 : « les chiffres officiels des pertes militaires russes pour la première bataille de Grozny s'élèvent à 1376 tués et 408 disparus (mais ces chiffres ont sans doute été minorés). Ils revendiquent aussi 7000 rebelles tués, alors que ces derniers ne prétendent avoir perdu que 600 hommes ».

[3223] Au début du XVIe siècle, les guerres d'Italie eurent des conséquences tout à fait comparables dans les écrits contemporains. Cf. J. Gagné, « Counting the Dead : Traditions of Enumeration and the Italian Wars », *Renaissance Quarterly* 67, 2014, p. 791-840, en particulier p. 814-831. « *These conflicts provoked Renaissance commentators like Machiavelli, Giovio, and Guicciardini to respond with language of unprecedented magnitude : they saw more battles, damages, and deaths than before* » (p. 793) ; en outre, « *decisive battles demanded different protocols of enumeration* » (p. 821).

VI.6. Chasseurs et citoyens

Après les combats, les hommes retournaient dans leurs cantonnements et, à la fin des campagnes, pour la plupart, chez eux. Ils ramenaient parfois quelques souvenirs.

Le corps de l'ennemi était rarement, semble-t-il, l'objet de prélèvement. On connaît certes des exemples de décapitation destinée à ramener la tête du vaincu. En 331 : « ce jour-là, il y eut un combat de cavalerie mémorable, surtout pour Aristôn : il traversa d'un coup de lance la gorge du préfet de la cavalerie perse Satropatès, le poursuivit dans sa fuite au milieu des rangs ennemis, le jeta à bas de son cheval, et, non sans lutte, lui trancha la tête ; à son retour, félicité de tous il la déposa au pied du roi », *insignis eo die pugna equitum, et praecipue Aristonis fuit : praefectum equitatus Persarum Satropaten directa in gutturi hasta transfixit, fugientemque per medios hostes consecutus ex equo praecipitauit, et obluctanti gladio caput dempsit ; quod relatum magna cum laude ante regis pedes posuit*[3224]. Une pratique péonienne ? Cela est possible ; au IIe siècle, il semble que certains peuples thraces, en tout cas ceux qui servirent Cotys pendant la Troisième guerre de Macédoine, soit par tradition soit par imitation de pratiques celtes, avaient l'habitude d'effectuer des décollations sur des morts. Chez les Grecs, on relève quelques décapitations dont le but était également de prélever la tête, comme celle de Pyrrhos en 272. De même en 207, lorsque Philopoemen et ses deux compagnons eurent abattus Machanidas, « les hommes de Simias dépouillèrent ensuite les cadavres puis, portant les armes et la tête du tyran, se hâtèrent de rejoindre les troupes qui s'étaient mises aux trousses des fuyards, afin de montrer à tous que le chef de l'armée ennemie était mort et que, une fois assurées du fait, les hommes fissent preuve, dans leur poursuite, d'une ardeur et d'une audace encore accrues, en ne s'arrêtant pas avant Tégée », εὐθέως οἱ περὶ τὸν Σιμίαν, σκυλεύσαντες τοὺς νεκροὺς καὶ συναφελόντες ἅμα τοῖς ὅπλοις τὴν τοῦ τυράννου κεφαλήν, ἠπείγοντο πρὸς τοὺς διώκοντας, σπεύδοντες ἐπιδεῖξαι τοῖς ὄχλοις τὴν ἀπώλειαν τοῦ τῶν ὑπεναντίων ἡγεμόνος χάριν τοῦ πιστεύσαντας ἔτι μᾶλλον ἀνυπόπτως καὶ τεθαρρηκότως ποιήσασθαι τὸν ἐπιδιωγμὸν τῶν ὑπεναντίων ἕως τῆς Τεγεατῶν πόλεως[3225]. Il faut toutefois noter les différences entre tous ces épisodes : dans le premier, la tête du satrape est le trophée personnel du chasseur, qui lui permet de montrer sa valeur. Comme sans doute celle des Romains et de leurs alliés que récupérèrent les Thraces au Kallikynos. La tête de Pyrrhos, en revanche, ne fut pas le trophée des auteurs de l'acte. Elle fut récupérée par le fils d'Antigone qui s'empressa de l'amener à son père, pour lui prouver la mort du roi ; démarche qui lui aurait valu une ruée de coups paternels. À Mantinée, la tête de Machanidas fut bel et bien un trophée, mais collectif : plusieurs hommes

[3224] Quinte-Curce, IV, 9, 24-25 ; cf. également Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 39, 2 pour ce « trophée » ramené à Alexandre par Ariston.
[3225] Polybe, XI, 18, 6-7, traduction D. Roussel, modifiée.

la portèrent et l'exhibèrent, avec la panoplie du vaincu, afin de montrer à tous que la victoire était complète. La tête fut en quelque sorte le trophée de l'armée achéenne. On notera que dans trois cas, ce fut le corps d'un ennemi de haut rang qui subit un tel traitement : à Mantinée comme à Argos, la tête fut prélevée comme preuve de la mort du chef suprême de l'armée adverse. Si les Grecs ne se privaient pas de mutiler leurs ennemis dans la violence du combat, en particulier au moment de la chasse, ou des prisonniers[3226], ils ne semblent avoir que rarement pratiqué des décollations *post mortem*. Il y a certes peut-être là un effet de source, mais on ne trouve aucun exemple de têtes ramenées en trophée de guerre au pays ; on peut à bon droit penser que cet usage, familier des Celtes[3227], était inconnu des Grecs[3228].

Prélevait-on d'autres parties des corps ? Sur le monument funéraire de Trokondas à Kitanaura, datée du Ier siècle *a.C.*, se trouvent des membres exposés (deux bras, une jambe équipée d'une cnémide et une tête casquée)[3229]. Ils ont laissé perplexe les chercheurs. On les a interprétés tour à tour comme la mise en images des vertus guerrières, comme des membres mutilés d'adversaires rappelant les exploits de Trokondas[3230], ou comme un ensemble formant la gestuelle du cavalier et évoquant l'arme dans laquelle servait le défunt[3231]. Une interprétation plus simple, fondée sur la comparaison avec les ex-voto anatomiques, peut être avancée. Un usage largement répandu était en effet d'exposer dans certains sanctuaires des sculptures de membres, acte de dévotion et de remerciement pour leur guérison[3232]. L'iconographie du monument funéraire a pu reprendre cette logique pour rappeler les blessures subies au combat par Trokondas. Les armes représentées, très majoritairement défensives, évoquaient sa qualité de protecteur de sa communauté ; les membres, composant avec ces armes une frise qui doit être lue comme un ensemble[3233], rempliraient en fait le même objectif, en rappelant les blessures endurées par le corps de Trokondas lorsqu'il défendit la cité. Celui-ci aurait été atteint, peut-

[3226] Sur ces mutilations, et les tortures exercées sur des prisonniers pour soutirer des informations : Y. Muller, « La mutilation de l'ennemi en Grèce classique : pratique barbare ou préjugé grec ? », dans A. Allély (éd.), *Corps au supplice et violences de guerre dans l'Antiquité*, Bordeaux, 2014, p. 58-59.
[3227] On trouvera de nombreux parallèles dans le monde précolombien : E. Ibarra Rojas, « Exploring Warfare and Prisoner Capture in Indigenous Southern Central America », *Revista de Arqueología Americana* 30, 2012, p. 120-121.
[3228] Les mutilations *post mortem* semblent rares (ce qui ne signifie pas qu'elles n'advenaient pas dans la fureur de l'action et de la poursuite) : H. van Wees, « Defeat and Destruction : The ethics of ancient Greek warfare », dans M. Linder et S. Tausend (éd.), *„Böser Krieg". Exzessive Gewalt in der antiken Kriegsführung und Strategien zu deren Vermeidung*, Graz, 2011, p. 88-89. Aux termes des combats, on rassemblait les corps (parfois en piteux état), sans en prélever une partie.
[3229] I. Pimouguet-Pédarros, « L'*hérôon* de Trokondas à Kitanaura. Une contribution à l'histoire politique, sociale et culturelle de la Pisidie aux époques hellénistique et romaine », *RA* 61, 2016, p. 90, fig. 43-46.
[3230] I. Pimouguet-Pédarros, « L'*hérôon* de Trokondas », *loc. cit*., p. 93-94, pour les interprétations antérieures et les références.
[3231] I. Pimouguet-Pédarros, « L'*hérôon* de Trokondas », *loc. cit*., p. 94-95. Il est cependant rare que les cnémides soient intégrées à la panoplie des cavaliers, en particulier à l'époque hellénistique. En outre, cette interprétation ne permet pas d'intégrer la tête casquée.
[3232] S. Raux, « Quand se soigner, c'est croire », *Archéopages* 43, 2016, p. 6-17 ; O. de Cazanove, « Pieds et jambes. Enquête sur une catégorie 'banale' d'offrandes anatomiques », *Mètis* 17, 2019, p. 17-38.
[3233] I. Pimouguet-Pédarros, « L'*hérôon* de Trokondas », *loc. cit*., p. 94.

être à différents moments de sa vie, à l'une de ses jambes, aux bras et à la tête. Ces parties du corps étaient de fait les plus touchées pendant les combats ; la tête parce qu'elle était une cible prioritaire, les jambes et les bras parce qu'ils étaient les membres les plus exposés[3234]. Les blessures, marques évidentes de la bravoure et d'une participation active à la défense de la communauté, méritaient sans doute leur place sur un monument funéraire.

En souvenir de chasse, on préférait récupérer les armes. Tout d'abord, pour ériger des trophées rappelant la victoire collective, usage encore bien vivace à l'époque hellénistique. Polybe indique qu'Aratos, lorsqu'il connut une série de revers contre Cléomène, remplit le Péloponnèse de trophées rappelant ses défaites[3235]. On les voit fréquemment apparaître dans les images. Ainsi sur des bronzes frappés par les Plarasiens et les Aphrodisiens : il est uniquement constitué d'une cuirasse, comme sur un bronze de Gordiouteichos[3236]. Sur la célèbre frise de Lagina, les deux cités de Plarasa et d'Aphrodisias se tiennent devant un trophée comparable[3237]. Sur des céramiques à relief d'Argos de la fin du IIIe ou du IIe siècle, c'est le mannequin traditionnel qui est montré, portant tout l'attirail défensif du vaincu[3238]. Sur d'autres céramiques à relief retrouvées à Érétrie, dont le plus ancien modèle remonterait à la fin du IIIe ou au début du IIe siècle, on observe des frises alternant des boucliers, *thureoi* et *aspides* macédoniennes. G. Ackermann, qui se fonde sur la chronologie de la diffusion de ce type de céramique, propose de comprendre ce motif comme une commémoration de la libération de la cité de la domination macédonienne (en 198)[3239]. La présence simultanée des deux types de boucliers pourrait en effet rappeler la défaite de la garnison antigonide, qui comptait probablement les *thureophoroi* mercenaires qui tenaient habituellement la ville et des renforts macédoniens dépêchés par le roi. P. J. Callaghan a de même mis en relation l'apparition dès le milieu du IIe siècle du motif du bouclier macédonien sur des bols à relief corinthiens : les Achéens, au retour de leur expédition thessalienne contre Andriskos, auraient ramené un butin dont se seraient inspirés les potiers[3240]. L'association fait sens, mais l'influence d'un potentiel butin doit être considérée avec prudence : il n'est pas certain que l'armement traditionnel se soit maintenu en Macédoine après la disparition de la royauté, et donc que les Achéens aient pu mettre la main sur de tels

[3234] J.-N. Corvisier, « Guerre et Démographie en Grèce à la période classique », *Pallas* 51, 1999, p. 61-62.
[3235] Polybe, IV, 8, 6. Après une bataille indécise entre Achéens et Argiens, vers 237-235, les seconds érigèrent un trophée du côté où ils avaient obtenu l'avantage. La partie des Achéens qui avaient vaincu, revenue de la poursuite, fut outrée de voir se dresser un trophée contre eux, et Aratos fut forcé de ranger ses hommes à nouveau en bataille pour tenter d'effacer cette honte : Plutarque, *Vie d'Aratos*, 28, 4.
[3236] L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 554-555 et pl. I, 9 et 11.
[3237] L. Robert, *ibid.*, p. 554 et pl. II, 1.
[3238] G. Siebert, *Recherches sur les ateliers de bols à reliefs du Péloponnèse à l'époque hellénistique*. Paris, 1978, M 19 et 27, pl. 24, p. 170 pour la datation.
[3239] G. Ackermann, « Les Macédoniens et la céramique d'époque hellénistique à Érétrie », *Desmos* 45, 2012, p. 9-14, fig. 5 et 6. Avec le temps, le motif put devenir simplement décoratif (p. 14).
[3240] P. J. Callaghan, « Macedonian Shields, 'Shields-Bowls' and Corinth : A Fixed Point in Hellenistic Ceramic Chronology », *AAA* 11, 1978, p. 53-60.

artefacts. La fierté de la victoire sur le redoutable, au moins dans les mémoires, ennemi macédonien pourrait suffire à expliquer la réappropriation du motif du bouclier que tous, encore à cette période, devaient connaître. Les vainqueurs portaient surtout attention aux armes défensives. On peut y voir, parmi d'autres lectures, l'exaltation de la victoire contre un ennemi dont on a passé la défense, ou l'humiliation de l'adversaire, dont on aurait parodié le statut de défenseur de sa communauté ; les amas d'armes dédiés aux divinités se tenaient souvent au pied d'un mannequin, équipé de pièces d'armures, qui anthropomorphisait le trophée.

En plus de ces édifices collectifs, nombre de combattants se constituaient un trophée de chasse personnel en rassemblant les dépouilles qu'ils parvenaient à récupérer. Certaines images montrent des personnages trônant fièrement sur une pile d'armes ou auprès d'une panoplie. On retrouve le thème sur les monnaies de la Confédération étolienne, mais il fut aussi utilisé par des particuliers. Une belle stèle funéraire hellénistique de Kibyra représente un guerrier (planche IX, 1), richement équipé, avec une cuirasse métallique anatomique[3241]. Il s'agit peut-être d'un cavalier, un cheval se tenant derrière lui, mais l'absence de tout équipement équestre peut aussi laisser penser que la représentation de l'animal a une autre fonction ; le personnage, de plus, semble porter des cnémides. Il s'appuie sur sa lance et sur un support contre lequel il a déposé les dépouilles de l'un ses ennemis : une autre cuirasse, un casque, une paire de cnémides. Une *aspis* traditionnelle domine ces premières pièces ; s'agit-il de l'arme du défunt ou de celle de son ennemi ? Difficile à dire, même si la première solution paraît plus probable. En tout cas, l'homme expose de « beaux » trophées : des armes de belle facture, celles que l'on prenait soin de prélever et de ramener avec soi. L'image est proche d'une autre représentation qui ornait un chanfrein du IIIe ou du IIe siècle, une pièce d'armure protégeant la tête d'un cheval (planche IX, 2) ; plus précisément, on en a retrouvé le moule[3242]. On voit un guerrier assis, lance en main, une partie de son manteau enroulé autour du bras, comme le guerrier kibyratide ; les postures des deux personnages sont d'ailleurs presque identiques. Celui du chanfrein domine de même une pile d'armes, des *aspides* traditionnelles, et son bras gauche repose aussi sur un bouclier de ce type. Un trophée sur un mannequin surplombe la scène. De toute évidence, le sculpteur de Kibyra avait repris un thème bien connu en l'adaptant pour représenter fidèlement le défunt. Il est tout à fait remarquable que cette image de chasseur en gloire, appuyés sur ses trophées, ait pu être appliquée sur une stèle funéraire comme sur une pièce d'armure. Celle-ci, en ornant la tête d'un cheval, annonçait le destin des ennemis de son cavalier, tandis que la représentation

[3241] E. Petersen et F. von Luschan, *Reisen im Südwestlichen Kleinasien*, Vienne, 1889, p. 190. La stèle évoque sans doute un combat, ou du moins illustre la vie martiale du défunt : J. Ma, « Une culture militaire en Asie Mineure hellénistique ? », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 211-212.

[3242] C. A. Picón et S. Hemingway (éd.), *Pergamon and the Hellenistic Kingdoms of the Ancient World*, New York, 2016, n° 187, p. 249.

de la stèle rappelait celui qu'avait rencontré l'adversaire du défunt. Deux messages, légèrement différents, mais un même thème.

En définitive, deux figures semblent se dégager des images : le chasseur qui revendique l'exploit martial de tuer, mobilisant une conception héroïque du combat, et le citoyen, défenseur de sa patrie, qui se présente d'abord comme le rempart de sa communauté. On pourrait ainsi opposer au IIe siècle les reliefs de cavaliers aristocrates chasseurs (d'animaux comme d'hommes) de Bithynie[3243] aux monuments funéraires « apaisés » de plusieurs cités d'Ionie (Smyrne, Samos, Éphèse), datés du IIe siècle, sur lesquels les armes sont accrochées au mur, derrière le défunt (ou portées par celui-ci, sans scènes violentes). L'image du chasseur en gloire semble peu en faveur à l'époque hellénistique dans les cités de la côte occidentale de l'Asie Mineure. « Il convient d'être attentif aux différences dans la façon de vivre et d'afficher le fait militaire, entre régions, mais également à l'intérieur des régions »[3244]. Dans les images comme dans les textes, le choix des armes, offensives ou défensives, avait une grande importance. Les reliefs des cités d'Ionie ne montrent que peu d'armes offensives. Au dernier plan des reliefs à banquet, accrochés au mur ou flottant dans l'air, figurent généralement un casque, une cuirasse, un bouclier, parfois des jambières[3245]. Plutôt rares sont les épées[3246] et les lances sont presque absentes[3247]. Ces armes offensives apparaissent en revanche massivement sur les monuments bithyniens, dans les mains des personnages mais aussi sur les murs derrière les scènes de banquet, comme sur la stèle de Diliporis[3248]. On peut prêter aux armes des reliefs à banquets ioniens une fonction héroïsante, mais il est également possible que l'insistance sur les armes défensives porte un message plus abouti. Ces hommes et ces familles qui affichaient fièrement ces pièces d'armures mettaient en avant leur statut de défenseurs de leur communauté. L'image n'insiste pas sur l'exploit martial, le combat et la mise à mort de l'adversaire ; elle rappelle que le défunt honorait ses devoirs militaires. À ce titre, ces armes étaient peut-être autant le reflet d'une « culture militaire »[3249] que d'un idéal civique. Au IIe siècle, on voit ainsi cohabiter deux types d'images rappelant la présence de la guerre dans la vie des communautés de l'Asie Mineure, chacun empruntant une voie différente et insistant sur des valeurs distinctes, celles de l'aristocratie militaire chasseuse d'hommes au Nord, dans le royaume de Bithynie, plus au Sud,

[3243] Voir *supra* VI.3. « Chasses individuelles ».
[3244] J. Ma, « Une culture militaire en Asie Mineure hellénistique ? », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 202.
[3245] E. Pfuhl et H. Möbius, *Die ostgriechischen grabreliefs* II, Mayence, 1979, n° 1276, 1536, 1545, 1575, 1581, 1582, 1583, 1797, 1859, 1863.
[3246] E. Pfuhl et H. Möbius, *Grabreliefs*, *op. cit.*, n° 1543, 1571, 1585, 1900, 1867, 1799.
[3247] E. Pfuhl et H. Möbius, *Grabreliefs*, *op. cit.*, n° 1900.
[3248] M. Cremer, *Hellenistisch-römische Grabstelen im nordwestlichen Kleinasien. 2. Bithynien*, Bonn, 1992, n° 1, p. IV, p. 123 (première moitié du IIe siècle).
[3249] J. Ma, « Une culture militaire », *loc. cit.*, p. 206-209.

celles des élites des cités de la côte occidentale, plus attachées à leur statut de défenseurs de leurs communautés.

Il convient cependant de ne pas faire trop vite de ces discours l'expression de « cultures militaires » en tout point différentes. Les lacunes de la documentation peuvent masquer une pluralité de langages. Dans la Pérée rhodienne, on a ainsi retrouvé des *aspides* en marbre inscrites et l'« épigramme sanguinaire » d'Apollônios. Les premières appartenaient à des monuments votifs consacrés par des stratèges[3250]. Cet écrin d'un discours public ne met pas en valeur la mort de l'ennemi. Il montre, par l'arme défensive traditionnelle et iconique de l'hoplite, toujours en faveur à Rhodes[3251], que la communauté assure victorieusement sa défense. En revanche, l'« épigramme sanguinaire » d'Apollônios, si elle n'oublie pas qu'il combattait avant tout pour « la défense de sa patrie », insiste sur ses capacités de tueur[3252]. Si le relief qui ornait sa stèle ne figurait que son bouclier, il prit soin de rappeler ses exploits militaires, et le mal qu'il avait infligé à ses ennemis. Il serait bien imprudent d'opposer des Bithyniens avides de sang aux pacifiques citoyens des villes de l'Ionie, seulement soucieux de la protection des leurs. On partageait, au Nord comme au Sud de l'Asie Mineure occidentale, le sentiment que la mise à mort de son ennemi était un acte des plus glorieux.

Un Aphrodisien fut honoré après la guerre contre Quintus Labiénus par sa cité[3253]. L'inscription rappelait son courage, et le fait qu'il avait tué 60 ennemis ; autrement dit, que 60 adversaires avaient été tués sous son commandement[3254]. Macabre comptabilité, qui faisait figure de tableau de chasse.

Conclusion de la partie 3

Analyser le fait combattant d'une période longue de quatre siècles « au ras du sol » n'est pas une mince affaire. Mais c'est aussi grâce à la masse des témoignages rassemblés et étudiés que l'on peut saisir l'extrême diversité des situations combattantes et la spécificité de chaque contexte. Dans la *chôra*, les combats frontaux prolongés, peu fréquents, étaient particulièrement dangereux. Si les engagements à distance restaient généralement peu létaux, les hommes qui y

[3250] N. Badoud, « Deux fragments de boucliers votifs découverts en ville de Rhodes. Contribution à l'étude des esclaves publics », *ZPE* 204, 2017, p. 111. Voir par exemple P. M. Fraser, *Rhodian Funerary Monuments*, Oxford, 1977, fig. 36 (avec une inscription honorifique pour le stratège Aleximachos fils d'Aristainetos).
[3251] Car elle était encore l'arme de nombreux épibates : voir *infra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du Ve au IIe siècle a.C. ». Rappelons que c'était une *aspis* qui apparaissait sur le relief funéraire d'Apollônios, et que ce dernier précisait qu'elle s'était trouvée à son bras dans les combats.
[3252] Voir *supra* VI.1. « La 'chasse' ».
[3253] J. Reynolds, *Aphrodisias and Rome, Documents from the excavation of the theatre at Aphrodisias conducted by Professor Kenan T. Erim together with some related texts*, Londres, 1982, annexe IV, n° 28.
[3254] L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 312-313 et J. et L. Robert, *Bull. ép.* 1983, 387 (à propos de J. Reynolds, *Aphrodisias and Rome*, *op. cit.*).

prenaient part s'exposaient en revanche à de nombreuses blessures, potentiellement mortelles si elles s'infectaient. Les affrontements au corps à corps, malgré la prudence dont pouvaient faire preuve les combattants, étaient des affaires périlleuses et terrifiantes. Leur violence semble même avoir gagné en puissance avec l'apparition et la diffusion de l'armement macédonien, qui impliquait des tactiques collectives particulièrement agressives. Mais c'étaient surtout les sièges qui formaient le principal contexte des combats frontaux. Ils étaient de rudes épreuves, pour les défenseurs comme les assaillants, et peuvent à juste titre, avec les face-à-face au corps à corps, être considérés comme des expériences paroxystiques dans la vie guerrière de la plupart des combattants. On était plus habitué au spectacle des courses-poursuites.

De fait, l'expérience la plus partagée était celle de la chasse. C'était aussi le moment le plus violent des actions guerrières, dans une ville comme en rase campagne. Certes, la violence se déployait alors de façon très inégale. Soulignons d'entrée l'extrême diversité des vécus. La mise en série des pratiques combattantes, nécessaire pour comprendre quelles expériences étaient ordinaires ou à l'inverse extraordinaires, pourrait faire oublier que nombre d'hommes n'en connaissaient qu'une seule. Il suffisait, pour une première fois, de s'être trouvé du mauvais côté. Quelques vétérans avaient eu la chance de se trouver toujours du bon, ou de s'être sortis vivants de situations délicates. Xénophon, par exemple, faisait partie des chasseurs chanceux[3255]. D'autres, plus souvent malchanceux dans les combats, avaient eu le bonheur de ne jamais s'être retrouvés au cœur des massacres et de pouvoir s'esquiver. Dans leurs vies guerrières, beaucoup firent plus travailler leurs jambes que leurs bras.

Par ailleurs, la chasse était une affaire qui prenait de multiples formes. Pour la première phase des effondrements, le moment où la rupture se produisait et où l'un des camps cédait du terrain, il faut séparer les combats de ruse et de force : une attaque à l'improviste sur des fourrageurs ne provoquait pas une déroute comparable à celles qu'engendraient les combats hoplitiques. Mais cette première distinction reste insuffisante : dans les combats de ruse, une embuscade tendue à un groupe en marche n'aboutissait pas au même résultat qu'une embuscade contre un groupe de poursuivants, déjà disséminés par leur chasse. Dans les combats de force, selon la distance qui séparait les deux camps au moment de la rupture, les vaincus se retrouveraient dans des positions plus ou moins critiques : si leur formation cédait au plus près voire au contact de l'adversaire, un grand nombre se retrouveraient dangereusement exposés, parfois piégés, tandis que si l'effondrement débutait à bonne distance, à plus d'une cinquantaine de mètres, la majorité pouvait espérer se sortir plus aisément de ce mauvais pas. En résumé, la

[3255] Bien plus récemment, W. Churchill s'était interrogé, après la blessure de son frère le 12 février 1900 (guerre des Boers) lors de son premier engagement, sur « *the strange caprice which strikes down one man in his first skirmish and protects another time after time* » : cité par M. Bossenbroek, *L'Or, l'Empire et le Sang. La guerre des Boers (1899-1902)*, Paris, 2018, p. 289.

proximité de l'ennemi et la densité des groupes à l'instant où le mouvement de panique rejetait en arrière la masse des hommes avaient des conséquences majeures sur les formes et la létalité de ce temps guerrier. On doit encore insister, avec la diversité des pratiques et tactiques qui causaient ces débâcles, sur les particularités des cadres topographiques : la présence de rivières, de fossés, de forêts ou d'espaces construits pesait fortement sur les formes prises par les poursuites. De plus, il convient de rappeler que selon leurs affectations, les combattants ne courraient pas les mêmes risques. Combattre à cheval restait généralement moins périlleux que combattre à pied : il était plus facile de fuir pour un cavalier que pour un fantassin. Le caractère succinct de la plupart des récits de combat, qui résume ces reculades et ces débandades avec le terme τροπή, masque leur diversité. Au total, on peut considérer que chaque déroute était singulière.

Malgré tout, au-delà des spécificités de chaque contexte combattant, le rassemblement des témoignages révèle des dynamiques communes, des réalités comparables, ainsi que des comportements largement répandus. Commençons par les dynamiques : toutes ces déroutes poussaient les vaincus sur le recul et, plus l'effondrement s'aggravait, plus les hommes se dispersaient. Le processus de désintégration ne parvenait pas toujours à son terme : si les vaincus parvenaient à trouver refuge en masse dans un camp retranché ou dans une place forte toute proche, la déroute n'était pas totale. À l'inverse, si les fuyards se trouvaient à la merci de cavaliers, dans une plaine découverte, leur situation était dramatique et leur seul espoir était de se rendre ou de se disséminer ; malheur à ceux qui se trouvaient à portée. Mais le processus, achevé ou non, s'amorçait à chaque déroute. On voit des réalités comparables : des « braves » lancés seuls aux trousses de fuyards esseulés ; des groupes de vaincus assiégés et enveloppés par des bandes victorieuses ; des massacres sanglants. Pour finir, on repère des comportements communs : les tentatives des fuyards de rejoindre des terrains difficiles, de couper le contact visuel avec les poursuivants ; le regroupement des chasseurs pour participer à la curée et renforcer leur sécurité ; des mises à mort collectives ; des revendications et des exagérations.

Il est extrêmement difficile de saisir les évolutions d'un phénomène aussi polymorphe. Dans l'ensemble, on peut déduire de notre documentation que la chasse ne fut pas un domaine de grande innovation tactique. Cela s'explique sans peine : ces instants extrêmement confus se prêtaient fort mal à l'exercice. Il était par ailleurs difficile de prédire quelle forme prendrait l'effondrement, si celui-ci serait soudain ou très progressif. Du côté des vainqueurs, on laissait les hommes et leurs officiers s'adapter à la situation qui se présentait à eux. En outre, la « bonne » méthode était connue de tous, dès le début du IVe siècle : il fallait courir sus à tous ceux qui se retrouvaient isolés, et enfermer dans une nasse quelques groupes de vaincus afin de les exterminer sans difficulté, ou les pousser à reddition. Ces principes fondamentaux étaient toujours appliqués quatre siècles plus tard. On faisait au plus simple, on chassait à outrance, en

profitant au mieux des opportunités offertes par chaque contexte. Il y eut peut-être quelque évolution à l'époque hellénistique : de rares témoignages semblent suggérer que l'on prit l'habitude de pousser toujours plus loin la chasse. Mais un tel usage pourrait avoir été l'apanage des plus puissantes armées. Au fond, les expériences de chasseurs d'hommes de la majorité des combattants de la période hellénistique restèrent proches de celles de l'époque classique. Ces guerriers connaissaient bien l'adage d'Archiloque : pour tuer un homme, mieux valait se mettre à plusieurs.

Conclusion générale

Au terme de cette étude, il convient d'insister sur les différents temps et rythmes de l'histoire militaire et combattante des quatre siècles étudiés. On repère ainsi de profondes permanences dans deux domaines précis : d'abord celui de la guerre « ordinaire ». La première partie de ce travail a tenté de la définir. En amont comme en aval des grands combats, s'ils advenaient, les guerres de cette période se décomposaient en une foule d'actions secondaires auxquelles prenaient par la grande majorité des combattants. Car, loin d'attendre patiemment et passivement l'épreuve suprême de la bataille, on luttait pour chaque parcelle de territoire en harcelant son ennemi, afin de le contraindre à limiter ses ravages ou à l'inverse se donner l'opportunité de les commettre. De fait, chaque grande campagne offensive avait pour objectif de porter le fer et la flamme sur les terres, de les saccager, de piller les biens de l'adversaire et, parfois, de porter l'effort contre les villes. Si V. D. Hanson avait bien vu l'importance de la terre dans les conflits de la période classique, il a grandement sous-estimé la capacité des armées à dévaster et détruire. Or, l'enjeu d'une part considérable des opération militaire n'était nullement d'obtenir la bataille rangée par quelques provocations mais de préserver ou de ruiner les fondations économiques des communautés. Ce principe ne fut pas remis en cause au IVe siècle, ni lors des siècles postérieurs. Quand on portait la guerre chez l'ennemi, le temps était une donnée cruciale. En effet, tout au long de la période considérée, les armées restèrent des forces levées le temps d'une campagne. Pour les défenseurs, chaque petite action guerrière représentait une occasion de réduire les dommages provoqués par l'armée d'invasion qui, tôt ou tard, si elle ne parvenait pas à faire céder la communauté agressée, devrait se retirer. En retour, les assaillants devaient s'engager pleinement dans cette « petite » guerre, sous peine de ne remporter aucun résultat. Les armées des grandes puissances ne dérogeaient pas à cette règle. Toutefois, leur force leur donnait un sérieux avantage : elles pouvaient refouler derrière leurs enceintes les agressés et s'avancer rapidement contre les villes. Ainsi pouvait-on voir à l'époque hellénistique de grandes campagnes royales de conquête qui faisaient tomber, par l'assaut ou la reddition, un grand nombre de cités. Elles étaient dans ce domaine bien plus efficaces que celles des armées de coalition du début du IVe siècle. Mais leur supériorité, loin d'affaiblir la « petite » guerre, ne fit que la renforcer : les communautés assaillies n'avaient aucun espoir de vaincre en bataille rangée et devaient se contenter de la guerre d'accrochages, dans la *chôra* ou au plus près des murailles contre les travaux des assiégeants. Les armées royales furent ainsi plus souvent confrontées à des défenses dispersées qu'à des saillies en masse. Les expériences combattantes, du côté des défenseurs comme des envahisseurs, étaient d'abord celles de la « petite » guerre. Par ailleurs, si les grandes armées se retrouvaient opposées à des forces

équivalentes, la bataille rangée n'était nullement la seule option envisagée. La ruse et la « petite » guerre avait toute leur place lors des confrontations des superpuissances, et l'on assistait plus régulièrement à des attaques surprises sur des colonnes en marche ou des fourrageurs en maraude qu'à des combats en formation. Enfin, dans les multiples conflits limités entre petites et moyennes cités, l'essentiel des combats se résumait aux actions de la « petite » guerre. Les raids restaient des entreprises d'une grande banalité. L'analyse des organisations et des institutions militaires des communautés révèle d'ailleurs leur capacité d'adaptation à chaque configuration guerrière. Elles disposaient de procédés permettant de réaliser des grandes levées (même les petites cités) mais aussi de dispositifs adaptés aux besoins des opérations limitées : elles pouvaient décréter des mobilisations en masse ou partielles. Elles ne délaissaient en aucun cas la « petite » guerre. De fait, si l'on se concentre sur les expériences combattantes, on réalise que la « petite » guerre était le lot commun des hommes en guerre. Elle mérite son appellation de guerre « ordinaire ».

Elle ne connut en quatre siècles que des aménagements de détails, généralement conséquences de la diversité des moyens militaires des communautés et des évolutions de ceux-ci. Rappelons encore le parallèle de la guerre « guerroyante » médiévale et de sa stabilité, de l'époque féodale (voire du Haut Moyen Âge) au XVIe siècle, du moins dans les formes prises par ces entreprises et actions guerrières : courses et contre-courses sur les frontières, souvent depuis des place fortes, chevauchées sur de vastes espaces et parfois invasions en masse destinées à ravager les terres de l'ennemi. Les tactiques utilisées pour contenir ou mener ces entreprises étaient assez proches de celles expérimentées un millénaire plus tôt dans l'espace égéen. Difficile en vérité de faire mieux que les recettes éprouvées de longue date : attaques surprises, embuscades et autres vieilles ruses de guerre. Ce constat n'implique cependant nullement que la guerre « ordinaire » était figée. À notre période, on repère des évolutions notables : aux IVe et IIIe siècles, la propagation des forteresses permanentes offrit de nouvelles possibilités et de nouveaux cadres aux combats de la guerre « ordinaire ». Dans la guerre de siège, certaines innovations dans les architectures militaires, comme la multiplication des poternes, entraînèrent la mise en place de tactiques défensives spécifiques. Aux IIe et Ier siècles, ces changements étaient entérinés, et les pratiques de la guerre « ordinaire » ne semblent plus avoir connu d'évolutions majeures. On restera certes prudent : à partir du milieu du IIe siècle, les textes se font plus rares ou sont très imprécis. La place plus importante de la cavalerie à l'époque hellénistique, qu'il convient toutefois de ne pas surestimer, permit aux chefs militaires de profiter avec plus d'efficacité des défaillances de leurs adversaires. Mais si certaines armées perfectionnèrent leurs tactiques de « petite » guerre, ces dernières restèrent proches de celles de l'époque classique. En effet, ces changements ne doivent pas faire oublier que, d'une part, ils se mirent en place de manière progressive, avec bien des variations régionales, et, d'autre part,

qu'ils ne bouleversèrent pas l'approche que l'on avait de la « petite » guerre : la recherche de l'effet de surprise, par la ruse et le renseignement. Les marches, les opérations de fourrage et de pillage des armées offraient au Ier siècle les mêmes opportunités qu'au début du IVe siècle. Aussi les combats de la guerre « ordinaire » gardèrent, du IVe au Ier siècle, peu ou prou, leurs visages et leurs dynamiques.

L'autre domaine dans lequel apparaît une relative stabilité est celui de la poursuite victorieuse, de la chasse. Il apparaît que les combattants comme les organisations militaires firent preuve d'un certain fatalisme face au désordre de ces moments et qu'au fond, ici encore, on ne tenta que de modestes ajustements. Les principes fondamentaux, que l'on retrouve au début du IVe siècle comme à la période hellénistique, étaient anciens : compter sur la bravoure de quelques-uns et sur les regroupements des autres qui, par souci de sécurité, s'assemblaient d'eux-mêmes pour abattre facilement leurs victimes. Les remarques de Platon sur les chasses « faciles », celles des hommes esseulés sur lesquels on se rabattait avec plus de facilité, valent tout autant pour les siècles suivants, ainsi que l'illustre le passage de Plutarque sur la fin de Philopoemen. On observe bien entendu des tentatives d'innovation comme, semble-t-il, dans l'évolution des tactiques des escadrons de cavalerie vers la fin du IIIe siècle. Reste que ce temps guerrier ne connut aucune « révolution militaire » d'ampleur.

On perçoit en revanche des évolutions majeures dans le domaine de la « grande » guerre, des affrontements de force et de l'approche frontale du combat. Il concentre l'essentiel des innovations, qui se succédèrent à un rythme rapide dans la configuration des combats rangés et, dans une moindre mesure, la guerre de siège. La conclusion qui paraît s'imposer est que ces grands engagements, aux enjeux très importants, stimulèrent les inventions tactiques qui, en s'accumulant, finirent par changer radicalement ces expériences combattantes. Quand on faisait le choix de risquer la bataille ou l'assaut, il convenait de disposer des meilleurs dispositifs tactiques. Encore fallait-il les trouver. De fait, on voit se multiplier dès le début du IVe siècle des expérimentations visant à renforcer la puissance des phalanges hoplitiques : on songe aux expériences béotiennes de formations plus profondes ou au « crochet » des Spartiates. L'une des principales innovations militaires de la période fut la création par Philippe II de Macédoine d'une phalange équipée de sarisses, déployée sur une profondeur importante. L'histoire de son développement reste très obscure ; il reste certain que lorsque cette arme atteignit sa maturité, à la fin du règne de Philippe ou sous Alexandre, elle força une nouvelle donne. Les phalanges traditionnelles se montrèrent incapables d'affronter les Macédoniens sur les terrains qu'elles avaient l'habitude d'investir, les plaines dégagées. Les ennemis des Macédoniens se trouvèrent contraints d'adapter leurs tactiques, et l'on observe très tôt, dès le siège de Thèbes en 335, des ajustements : déploiement à l'abri de retranchements, utilisation plus fréquente des hauteurs et des autres accidents de terrain. À la fin du IVe siècle, ils ne suffirent pas à renverser la situation

militaire et, dans l'espace égéen, la phalange des Macédoniens acquit une réputation d'invincibilité. La leçon fut toutefois retenue, et leurs adversaires parvinrent aux IIIe et IIe siècles à remporter à plusieurs reprises des succès notables contre les sarissophores. Mais, pour la majorité des communautés, il n'était plus question d'affronter les puissantes armées royales dans de grands combats rangés. Ce fut ainsi dans le domaine de la « grande » guerre que se creusa le fossé entre les grandes armées royales et celles des communautés civiques, de plus en plus repliées à l'époque hellénistique sur leur défense et la guerre « ordinaire ». Certes, avec bien des nuances selon les cités : on ne mettra pas sur le même plan Sparte, ou Rhodes, et les cités aux moyens beaucoup plus modestes. Reste le mouvement général. On est d'ailleurs tenté d'attribuer la diffusion du *thureos* au IIIe siècle puis celle des *aspidia* au IIe siècle à cette nouvelle donne : les hoplites de nombreuses cités auraient adapté leur équipement aux besoins de la guerre « ordinaire », qui concentraient les efforts de leurs communautés. Si ces armées ne renoncèrent sans doute pas aux batailles rangées, en particulier contre celles qui étaient de puissance comparable ou moindre, l'accent était désormais mis sur la « petite » guerre. Mais pas partout : les Confédérations achéenne et béotienne comme la puissante cité de Sparte prirent une autre voie, et réformèrent leurs armées. Celles-ci se dotèrent à la fin du IIIe siècle des moyens de leurs ambitions et copièrent le modèle antigonide. L'armée antigonide était quant à elle l'héritière de plusieurs générations de confrontations entre les grandes armées des Diadoques puis des rois : les phalanges macédoniennes, entre la fin du IVe et le milieu du IIIe siècle, furent touchées par une série d'innovations qui concernèrent au premier chef la longueur et la saisie des sarisses. On passa ainsi d'une lance à une pique, et cette dernière grandit de façon démesurée vers le début du IIIe siècle avant d'être quelque peu raccourcie. La cadence de ces innovations témoigne du rythme spécifique de la « grande » guerre, terreau des évolutions les plus significatives. Les combats frontaux entre phalanges « macédoniennes » de la fin du IIIe siècle, dont les formes étaient dictées par des tactiques très agressives, n'avaient ainsi plus guère en commun avec les engagements frontaux hoplitiques du début du IVe siècle.

Il reste que, l'adversaire dispersé, les anciens comportements refaisaient surface et que les expériences pouvaient finir par se recouper : lorsque les phalanges « macédoniennes » se disséminaient pour mener la chasse des vaincus (ce qu'elles ne faisaient pas toujours), les combats retrouvaient une forme plus ordinaire. Le spectacle effroyable des déroutes et des chasses à l'homme qui clôturaient la majeure partie des engagements hors des espaces fortifiés resta le visage de la guerre le plus commun. Toutefois, au-delà de cette expérience partagée, il convient d'insister sur la diversité des vécus selon les cadres, les régions et les générations. Il restait néanmoins fort difficile, en l'état de la documentation, de proposer une série d'études attachées à des contextes très précis, car on doit souvent procéder par le croisement de plusieurs événements pour comprendre la forme que prit l'un d'entre eux. L'entreprise a été tenté dès que

l'occasion se présentait. Mais, dans l'ensemble, l'exposé s'en est tenu à la mise en série et l'analyse des différentes manifestations des pratiques et des violences combattantes, sur le modèle de ce qu'avait proposé J. Keegan, afin d'offrir un tableau général prenant en compte une grande diversité de configurations. Retenons qu'il n'exista jamais « une » expérience combattante. Certes, on peut relever nombre de procédés et de dynamiques communes. Il faut cependant rappeler que chaque vécu avait ses spécificités. Lors de la chasse, la configuration combattante par excellence, la mort prenait bien des visages. Certains hommes étaient tués par un adversaire téméraire qui avait engagé avec eux un dernier combat. Beaucoup d'autres tombaient sous les coups redoublés d'une masse d'ennemis. D'aucuns périssaient piétinés par les leurs, étouffés dans les bousculades. Des combattants étaient foulés par les sabots des chevaux, d'autres abattus par des projectiles. La mort donnée par arme blanche était effroyable. Nombre d'hommes connaissaient ainsi une fin lente et douloureuse ; quelques-uns avaient la « chance » de perdre rapidement connaissance. On pouvait aussi périr hors du temps de la chasse, dans bien des configurations : lors des sièges, les pierres et autres projectiles en tuaient plus d'un.

Ce tableau peu reluisant ne doit toutefois pas faire oublier que la majorité des combattants ne tombaient pas au combat. Les masses de fuyards, bien souvent, réussissaient à s'échapper. Certains parvenaient à regagner leur camp ou l'abri d'une place amie, les autres se dispersaient sur un vaste espace et tentaient de regagner leur patrie par leurs propres moyens. Les écrits des Anciens eurent tout au long de la période, de façon plus ou moins prononcée selon les moments, tendance à exagérer l'ampleur des carnages. En réalité, les armées du temps ne disposaient pas de la puissance nécessaire pour espérer détruire totalement leurs adversaires, en tout cas en bataille et dans les autres engagements qui prenaient place dans la *chôra*. Dans le même temps, si l'on se place à l'échelle des combattants et que l'on quitte cette vue surplombante et confortable des engagements, on voit bel et bien des massacres de masse, ceux des groupes qui se retrouvaient, lors de certaines embuscades ou à la fin de combats hoplitiques, enveloppés par les vainqueurs. Si la prudence exigeait parfois de négocier la reddition de ces groupes, l'exécution des prisonniers n'était pas rare ; en outre, pour chaque capitulation acceptée, combien d'entreprises d'anéantissement ? Les secondes apparaissent dans nos sources en bien plus grand nombre que les premières. Les combats restaient des affaires sanglantes. Il convient d'ailleurs de relever que beaucoup de combattants ne ressortaient pas indemnes des affrontements car les blessures, même lors d'une chasse victorieuse, étaient très fréquentes. Il est toutefois difficile de se montrer précis, les textes n'ayant pas pour habitude d'établir des rapports de pertes exhaustifs. Ils se concentraient sur le nombre des tués. Enfin, il faut faire une place à part à la guerre de siège, lors de laquelle le risque d'annihilation totale

était bien réel. Logiquement, elle avait un caractère paroxystique, du moins dans le temps particulier de l'assaut.

Les courses-poursuites dans la *chôra* restaient néanmoins la vision la plus familière aux hommes en guerre. On comprend dès lors que les images aient, à leur façon, perpétué cette vision du combat. Pour représenter les déroutes, on se contenta d'appliquer les anciens schémas, d'insister sur les prouesses martiales des hommes et les duels, en fait les chasses individuelles. Elles offrent de remarquables aperçus des représentations que l'on se faisait de ces événements guerriers. Malgré tout, elles restaient idéalisés et ne montraient au fond que fort mal ce qui se jouait dans les débâcles. Difficile en effet de rendre, à supposer qu'on l'ait jamais souhaité, la terreur qui habitait les masses d'hommes en déroute. Car ce que montre la mise en série des témoignages, c'est que la peur, dans les combats de force comme de ruse, était l'arme par excellence. Elle forçait les reculs et dictait les mouvements de l'ensemble des affrontements. Une réalité bien évidemment difficile à accepter. Aussi faisait-on d'impressionnants efforts pour tenter de la maîtriser. On le voit en particulier dans la configuration des combats rangés, dans les formations qui gagnèrent en profondeur et dans l'attention placée à la sélection et au placement des hommes. Mais, au fond, le plus simple restait d'admettre la toute-puissance de *Phobos* et d'en jouer. Aussi les principales innovations cherchèrent à perfectionner des procédés de terreur, chacun adapté à l'une des peurs guerrières. Dans la guerre « ordinaire », on usait de la surprise. Entre le début et la fin du IVe siècle, on apprit à compter davantage sur les forces d'agression rapides, que l'on faisait néanmoins souvent suivre de près par la masse des combattants. On s'ingénia pour mettre en place des aménagements permettant de profiter de toutes les opportunités ; ainsi des poternes et des points fortifiés, offrant des retraites sûres comme des bases d'agression nombreuses. À l'abri de fortifications, on pouvait manœuvrer ou préparer son coup afin de surprendre l'ennemi sur ses points faibles. La recette n'était pas révolutionnaire, mais elle prit une nouvelle dimension à l'époque hellénistique.

Pour la « grande » guerre, les puissantes armées cherchèrent à assurer leur avantage en multipliant ou en développant la force de leurs armes de choc. Car, les études récentes ont eu tendance à l'oublier, le choc et l'expérience du combat de près étaient particulièrement craints par les Anciens. La peur du corps à corps, bien visible dans les textes du IVe siècle, ne disparut pas à l'époque hellénistique. Au contraire, on mit en place de nouvelles tactiques pour en tirer avantage. Les royaumes qui en avaient les moyens et les possibilités se dotèrent d'éléphants de guerre, les Séleucides puis les Pontiques ne se privèrent pas d'importer le modèle oriental du cataphracte et du char à faux. Les autres puissances, l'armée antigonide, les armées fédérale achéenne et béotienne, orientèrent leurs cavaleries vers des tactiques défensives, ou du moins non fondées sur le choc, et concentrèrent leur attention sur leurs phalanges. Si ces innovations avaient bien pour objectif de renforcer la violence physique des assauts, le but restait, en fin de

compte, de trouver le moyen de provoquer la débâcle précipitée de son ennemi, de rejeter la peur en face et d'entrer le plus rapidement possible dans le temps de la chasse. Face à ces monstres de fer et/ou de chair, les combattants des communautés aux moyens plus modestes n'avaient d'autre choix que de s'adapter, de refuser les grands engagements en rase campagne, de compter sur la force de leur maillage fortifié et des remparts de leurs villes, d'affronter ces ennemis dans les combats de la guerre « ordinaire », auxquels toute armée en campagne devait, à un moment ou un autre, se confronter. Fort heureusement pour elles, ces communautés ne devaient défier qu'épisodiquement ce genre d'adversaires. La majeure partie des conflits qui secouèrent l'espace égéen furent des guerres limitées mettant aux prises des cités voisines et une partie non négligeable des combattants des quatre siècles étudiés ne connurent que cette forme de combat.

Ces modèles et ces visages grecs de la guerre amènent d'autres réflexions. Il a bien souvent été observé que les Grecs suivaient dans leurs conflits des coutumes non écrites qu'ils qualifiaient de « lois de la guerre »[3256]. Elles donnaient une forme de cadre aux relations entre les belligérants. On en connaît les grandes lignes, rappelées par Y. Garlan : « déclaration de guerre en bonne et due forme ; (…) ; respect des lieux (sanctuaires), des personnes (hérauts, pèlerins, suppliants) et des actes (serment) relevant de la divinité ; autorisation donnée au vaincu de relever ses morts ; et, dans une certaine mesure, abstention de cruautés gratuites »[3257]. Y. Garlan leur adjoint l'« exécution des sacrifices appropriés ». Cet ajout est révélateur d'une approche particulière du problème, car l'existence de ces normes appelées « lois de la guerre » a servi de fondation à des démonstrations plus larges sur le fait guerrier grec. La tendance fut d'agréger au premier lot d'autres comportements observés dans les sources, qui appartiendraient de même au code martial et seraient, partant, aussi des « lois de la guerre ». Ainsi des rituels guerriers, de la recherche de la bataille rangée, des restrictions supposées de certaines pratiques combattantes, comme la poursuite des vaincus[3258] ou l'usage de la ruse[3259]. La démarche a cependant conduit à une dangereuse confusion entre les « lois de la guerre », ensemble de normes touchant au phénomène guerrier, et les rites, les tactiques, les pratiques et

[3256] En dernier lieu, voir la définition proposée par I. Pimouguet-Pédarros, « Guerres, normes et transgressions dans le monde grec », dans N. Barrandon et I. Pimouguet-Pédarros (dir.), *La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours*, Rennes, 2021, p. 66. Leurs origines sont obscures. On les fait habituellement émerger dans le courant de l'époque archaïque. Selon P. Krentz, « Fighting by the Rules : The Invention of the Hoplite *Agôn* », *Hesperia* 71, 2002, p. 23-39, elles seraient une innovation du Ve siècle. Mais l'approche consistant à dater l'apparition du phénomène par sa première attestation n'est guère satisfaisante : E. L. Wheeler, « Introduction », dans E. L. Wheeler (éd.), *The Armies of Classical Greece*, Aldershot, 2007, p. XXXVIII.

[3257] Y. Garlan, « L'homme grec et la guerre », dans J.-P. Vernant, *L'homme grec*, Paris, 1993, p. 77.

[3258] J. Ober, « The rules of war in classical Greece », dans Id., *The Athenian Revolution : essays on ancient Greek democracy and political theory*, Princeton, 1996, p. 56.

[3259] D. M. Pritchard, *Sport, Democracy and War in Classical Athens*, Cambridge, 2013, p. 169-170, en vient ainsi à les définir comme les « nomoi *of battle* », « nomima *of combat* ».

l'*ethos* militaire. Elle a aussi forcé une chronologie faisant de la période postérieure à la guerre du Péloponnèse celle de la guerre « totale » [3260], où les règles traditionnelles auraient été régulièrement bafouées puis abandonnées.

Ces réflexions ne sont guère satisfaisantes et appellent deux remarques importantes. Premièrement, avant comme après la guerre du Péloponnèse, et jusqu'à la fin de la période hellénistique, les normes étaient régulièrement transgressées[3261]. Une transgression en appelait une autre[3262], et ce mouvement était pour ainsi dire naturel : la guerre du Péloponnèse ne constitue pas un moment de bascule[3263]. Il y avait là le risque de se retrouver enfermé dans un cycle de vengeance[3264] : la guerre séculaire entre Étoliens et Acarnaniens, dont les interruptions semblent avoir été brèves sinon vouées à l'échec, put ainsi prendre, en 210, des formes extrêmes[3265]. D'aucuns en venaient à considérer que la guerre signifiait l'abrogation de toute « loi »[3266]. Par ailleurs, les violences extrêmes n'en passaient pas nécessairement par une phase de montée en puissance[3267]. En fait, comme le rappelle P. Payen, « la guerre ne peut être confinée à l'intérieur de la cité ni comprise comme un *agôn* dont les règles fermement tracées renforceraient la cohésion qui fonde la collectivité ; la guerre doit au contraire être ouverte sur ses frontières »[3268].

Deuxièmement, aucune norme ne restreignait les opérations militaires. Polybe rappelle bien cet état de fait : « enlever et détruire les places fortes, les ports, les villes, les hommes, les navires et les récoltes de l'ennemi, ainsi que toutes les opérations de ce genre, qui ont pour but d'amoindrir autant qu'il se peut la puissance adverse, ce sont les lois mêmes de la guerre qui obligent à le faire, et on n'enfreint pas le droit en agissant ainsi », τὸ μὲν γὰρ παραιρεῖσθαι τῶν πολεμίων καὶ καταφθείρειν φρούρια, λιμένας, πόλεις, ἄνδρας, ναῦς, καρπούς, τἆλλα τὰ τούτοις παραπλήσια, δι' ὧν τοὺς μὲν ὑπεναντίους ἀσθενεστέρους ἄν τις ποιήσαι, τὰ δὲ σφέτερα

[3260] M. Debidour, *Les Grecs et la guerre, V^e^-IVe siècles, De la guerre rituelle à la guerre totale*, Monaco, 2002, p. 125. E. J. Buis, *Taming Ares. War, Interstate Law, and Humanitarian Discourse in Classical Greece*, Leyde, 2018, p. 183, sur l'emploi des mercenaires au IVe siècle, qui agiraient « *outside the law* ».
[3261] A. Lanni, « The Laws of War in Ancient Greece », *Law and History Review* 26, 2008, p. 473. Ainsi, ne pas déclarer la guerre était parfois considéré comme une voie honorable : comme le souligne J.-N. Corvisier, « La guerre irrégulière dans le monde grec antique », *Stratégique* 93-96, 2009, p. 75, elle pouvait se légitimer « par un acte de l'adversaire jugé inexpiable pour des raisons religieuses ».
[3262] P. Payen, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 2012, p. 99.
[3263] Hérodote, VI, 87, raconte comment vers 488 les Éginètes, en vengeance de l'injure que leur avaient fait les Athéniens, s'emparèrent des théores pendant les fêtes de Sounion en l'honneur de Poséidon. Cf. H. van Wees, « Defeat and Destruction : The ethics of ancient Greek warfare », dans M. Linder et S. Tausend (éd.), *„Böser Krieg". Exzessive Gewalt in der antiken Kriegsführung und Strategien zu deren Vermeidung*, Graz, 2011, p. 82 et 93.
[3264] I. Pimouguet-Pédarros, « Guerres, normes », *loc. cit.*, p. 72.
[3265] P. Ellinger, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p. 292-294. Les mesures acarnaniennes furent prises en réponse « à la violence et l'injustice », *uim atque iniuriam*, des Étoliens (Tite-Live, XXVI, 25, 14).
[3266] Diodore, XXX, 18, 2, avec P. Payen, *Les revers de la guerre*, *op. cit.*, p. 98-99.
[3267] H. van Wees, « Defeat and Destruction », *loc. cit.*, p. 71-76.
[3268] P. Payen, *Les revers de la guerre*, *op. cit.*, p. 106.

πράγματα καὶ τὰς ἐπιβολὰς δυναμικωτέρας, ταῦτα μὲν ἀναγκάζουσιν οἱ τοῦ πολέμου νόμοι καὶ τὰ τούτου δίκαια δρᾶν[3269]. Ces autres normes, aussi « lois de la guerre », étaient celles du combat : le fort écrasait le faible, et il n'avait pas à rendre de compte pour cela. La chasse des vaincus, la mise à mort des prisonniers et les autres massacres n'étaient en rien empêchés ou limités par les coutumes. Les Grecs ne s'abstinrent jamais, au nom du respect des « lois de la guerre », de tuer leurs ennemis quand ils étaient endormis, de tendre des embuscades et de jeter à la mer des équipages. Qu'ils n'aient pas toujours eu les moyens de réaliser ces ambitions ne signifie pas qu'ils ne mettaient pas tout en œuvre pour y parvenir.

Revenons pour finir à Polybe et à la guerre des mercenaires. Ces derniers, lorsqu'ils prirent la décision de mutiler et d'exécuter leurs prisonniers, devinrent des « bêtes féroces » aux yeux de l'auteur. Mais les mercenaires ne s'étaient pas métamorphosés. Bien au contraire, leur violence était tristement humaine : elle s'inscrivait dans le prolongement de celle que l'on infligeait aux vaincus pendant les chasses, elle était un geste politique mettant un terme aux négociations avec les Carthaginois ; ce conflit, comme nombre d'autres de la période étudiée, était en « voie de totalisation »[3270].

[3269] Polybe, V, 11, 3, traduction D. Roussel.

[3270] Expression que l'on préfère aujourd'hui à celle de « guerre totale » pour la Grande Guerre : Fr. Cochet, « Acceptions, évolutions et modalités de la 'guerre totale' à l'époque contemporaine », dans J. Baechler et B. Boëne (dir.), *Les Armées*, Paris, 2018, p. 152.

Bibliographie

- G. Ackermann, « Les Macédoniens et la céramique d'époque hellénistique à Érétrie », *Desmos* 45, 2012, p. 9-14.

- M. D'Acunto, *Il mondo del vaso Chigi. Pittura, guerra e società a Corinto alla metà del VII secolo* a.C., Berlin, 2013.

- M. Adak, *Metöken als Wohltäter Athens. Untersuchungen zum sozialen Austausch zwischen ortsansässigen Fremden und der Bürgergemeinde in klassischer und hellenistischer Zeit (ca. 500–150 v. Chr.)*, Münich, 2003.

- A.-M. Adam, « Aspects de l'iconographie des cavaliers en Étrurie du VIe au IVe siècle avant notre ère : représentation et idéologie », *MEFRA* 107, 1995, p. 71-96.

- G. Ágoston, « Firearms and Military Adaptation : The Ottomans and the European Military Revolution,1450-1800 », *Journal of World History* 25, 2014, p. 85-124.

- N. E. Akyürek Şahin, « New Inscriptions from the Museum of Bursa », *Gephyra* 17, 2019, p. 239-285.

- F. Alazard, *La bataille oubliée. Agnadel, 1509 : Louis XII contre les Vénitiens*, Rennes, 2017.

- J. L. Aledo Martínez, *Los elefantes en la guera helenística (Siria, Seléucida, Egipto ptolemaico) y en Cartago*, Madrid, 2020.

- A. O. Anders, « The 'Face of Roman Skirmishing' », *Historia* 64, 2015, p. 263-300.

- J. K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley, 1970.

- M. Andronikos, « Sarissa », *BCH* 94, 1970, p. 91-107.

- E. M. Anson, « The Hypaspists : Macedonia's Professional Citizen-Soldiers », *Historia* 34, 1985, p. 246-248.

- E. M. Anson, *Eumenes of Cardia. A Greek among Macedonians*, Leyde, 2004.

- E. M. Anson, « The introduction of the 'sarisa' in Macedonian Warfare », *Ancient Society* 40, 2010, p. 51-68.

- E. M. Anson, *Alexander's Heirs. The Age of the Successors*, Oxford, 2014.

- C. Antonetti, *Les Étoliens. Image et religion*, Besançon, 1990.

- Ch. Ardant du Picq, *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne*, Paris, 1999 [1880].

- S. Audoin-Rouzeau, « Monuments aux morts, commémorations et deuil personnel après la Grande Guerre », *MEFRIM* 112, 2000, p. 529-547.

- S. Audoin-Rouzeau, « Un vécu de terreur : la bataille de Saint-Quentin, le 19 janvier 1871 », dans Ph. Nivet (dir.), *La Bataille en Picardie. Combattre de l'Antiquité au XXe siècle*, Amiens, 2000, p. 101-112.

- S. Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », dans A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello (dir.), *Histoire du corps*. *Le XXe siècle*, vol. 3, Paris, 2006, p. 281-320.

- S. Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, 2008.

- S. Audoin-Rouzeau, « La violence des champs de bataille en 1914-1918 », *Revue d'histoire de la Shoah* 189, 2008, p. 247-265.

- S. Audoin-Rouzeau, *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris, 2009.

- A. Aymard, « Les stratèges de la Confédération achéenne, de 202 à 173 av. J.-C. », *REA* 30, 1928, p. 1-62.

- B. S. Bachrach, *Early Carolingian Warfare. Prelude to Empire*, Philadelphie, 2001.

- F. Bächtiger, « Andreaskreuz und Schweizerkreuz : zur Feindschaft zwischen Landsknechten und Eidengenossen », *Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums* 51/52, 1971-2, p. 205-270.

- N. Badoud, « Rhodes et les Cyclades à l'époque hellénistique », dans Gr. Bonnin et É. Le Quéré (éd.), *Pouvoirs, îles et mer. Formes et modalités de l'hégémonie dans les Cyclades antiques (VIIe s.* a.C. *– IIIe s.* p.C.*)*, Bordeaux, 2014, p. 115-129.

- N. Badoud, « Note sur trois inscriptions mentionnant des Rhodiens morts à la guerre. Contribution à l'étude des relations entre Rhodes et Rome à la fin du IVe s. av. J.-C. », *BCH* 139-140, 2015-2016, p. 237-246.

- N. Badoud, « Deux fragments de boucliers votifs découverts en ville de Rhodes. Contribution à l'étude des esclaves publics », *ZPE* 204, 2017, p. 105-115.

- N. Badoud, « La victoire de Samothrace. Défaite de Philippe V », *RA* 66, 2018, p. 279-306.

- G. Baker, « Investigating the Socio-Economic Origins of English Archers in the Second Half of the Fourteenth Century », *Journal of Medieval Military History* 12, 2014, p. 173-216.

- P. Barker, « Quelques remarques sur des institutions militaires dans les cités de Thessalie à l'époque hellénistique », *AncW* 32, 2001, p. 191-206.

- P. Baker, *Cos et Calymna, 205-200* a.C. *Esprit civique et défense nationale*, Québec, 1991.

- P. Baker, « Remarques sur la défense à Cos à l'époque hellénistique », *REA* 103, 2001, p. 183-195.

- P. Baker, « La vallée du Méandre au IIe siècle : relations entre les cités et institutions militaires », dans A. Bresson et R. Descat (dir.), *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle* a.C., Bordeaux, 2001, p. 61-75.

- D. Baldin et E. Saint-Fuscien, *Charleroi, 21-23 août 1914*, Paris, 2012.

- J. Balériaux, « Mythical and ritual landscapes of Poseidon Hippios in Arcadia », *Kernos* 32, 2019, p. 83-99.

- P. M. Bardunias et F. E. Ray, *Hoplites at War. A Comprehensive Analysis of Heavy Infantry Combat in the Greek World, 750-100 BCE*, Jefferson, 2016.

- B. Bar-Kochva, « Menas' Inscription and Curupedion », *Scripta Classica Israelica* 1, 1974, p. 14-23.

- B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army. Organization and Tactics in the Great Campaigns*, Cambridge, 1979.

- B. Bar-Kocha, *Judas Maccabaeus*, *The Jewish Struggle against the Seleucids*, Cambridge, 1989.

- N. Barley, « Aeneas Tacticus and Small Units in Greek Warfare », dans G. Lee, H. Whittaker, Gr. Wrightson (éd.), *Ancient Warfare : Introducing Current Research*, I, Newcastle, 2015, p. 43-64.

- P. Barnabé, « Guerre et mortalité au début de la guerre de Cent Ans : l'exemple des combattants gascons (1337-1367) », *AnMid* 113-235, 2001, p. 273-305.

- D. Barthélémy, « La milice de Bourges et sa défaite du 18 janvier 1038 », dans J. Paviot et J. Verger (éd.), *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Âge*, Paris, 2000, p. 71-81.

- D. Barthélémy, *La bataille de Bouvines. Histoire et légendes*, Paris, 2018.

- R. J. Bartlett, « Technique militaire et pouvoir politique, 900-1300 », *Annales* 41, 1986, p. 1143-1154.

- M.-F. Baslez, « La monarchie athamane à la fin du IIIe et au début du IIe siècle », dans P. Cabanes (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, Clermont-Ferrand, 1987, p. 167-173.

- O. Battistini, « Les trières de Salamine », *DHA* suppl. 4, 2010, p. 77-86.

- E. Baynham, « Alexander's Argyraspids : Tough Old Fighters or Antigonid Myth ? », dans V. A. Troconso et E. M. Anson (éd.), *After Alexander, The Time of the Diadochi (323-281 BC)*, Oxford, 2013, p. 248-269.

- N. Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, 2006.

- T. Bège, S. V. Berdah et C. Brunet, « Les plaies par arme blanche et leur prise en charge aux urgences », *Journal Européen des Urgences et de Réanimation* 24, 2012, p. 221-227.

- E. Berger (éd.), *Antike Kunstwerke aus der Sammlung Ludwig* III. *Skulpturen*, Mainz, 1990.

- R. Berhwald, *Der lykische Bund. Untersuchungen zu Geschichte und Verfassung*, Bonn, 2000.

- B. Bertosa, « Peltast Equipment and the Battle of Lechaeum », dans B. Burliga et N. V. Sekunda (éd.), *Iphicrates, Peltasts and Lechaeum*, Gdansk, 2014, p. 113-125.

- A. Bertrand, « Le kestre ou *kestrosphendone* », *RA* 27, 1874, p. 73-78.

- M. Besios, « Ανασκαφές στη Βόρεια Πιερία », *ΑΕΜΘ* 6, 1992, p. 245-248.

- J. G. P. Best, *Thracian Peltasts and Their Influence on Greek Warfare*, Groningen, 1969.

- P. Beston, « Hellenistic military leadership », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 315-335.

- M. Bettalli, « Greek *Poleis* and Warfare in the Fourth Century BC : Aineias' *Poliorketika* », dans M. Pretzler et N. Barley (éd.), *Brill's Companion to Aineias Tacticus*, Leyde, 2017, p. 166-181.

- J. Biederman, « L'art militaire dans les ordonnances tchèques du XVe siècle et son évolution : la doctrine du Wagenburg comme résultat de la pratique », *Médiévales* 67, 2014, p. 85-101.

- A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, Lausanne, 1994.

- A. Bielman, « Piraterie et brigandage hellénistiques : razzias pour le seul profit ou actes de nature terroriste ? », *Droit et cultures* 45, 2003, p. 127-141.

- E. Bikerman, *Institution des Séleucides*, Paris, 1938.

- P. Bing, *The Scroll and the Marble. Studies in Reading and Reception in Hellenistic Poetry*, Ann Arbor, 2009.

- M. P. Birt, « Samurai in passage : The Transformation of the Sixteenth-Century Kanto », *The Journal of Japanese Studies* 11, 1985, p. 369-399.

- S. Birtachas, « *Stradioti*, *Cappelletti*, *Compagnie* or *Milizie Greche* : 'Greek' Mounted and Foot Mercenary Companies in the Venetian State (Fifteenth to Eighteenth Centuries) », dans G. Theotokis et A. Yıldız (éd.), *A Military History of the Mediterranean Sea*, Leyde, 2018, p. 325-346.

- M. C. Bishop et J. C. Coulston, *Roman Military Equipment: From the Punic Wars to the Fall of Rome*, Oxford, 2006.

- S. Bittner, *Tracht und Bewaffnung des persischen Heeres zur Zeit der Achaimeniden,* Munich, 1985.

- J. Black, « A Military Revolution ? A 1660–1792 Perspective », p. 95–115, dans C. J. Rogers (éd.), *The Military Revolution Debate : Readings on the Military Transformation of Early Modern Europe*, Boulder, 1995, p. 95-115.

- A. Blaineau, « Charge de cavalerie, choc ou esquive : sur un problème rencontré dans *L'hipparque* de Xénophon », dans J.-P. Bois (dir.), *Dialogue militaire entre Anciens et Modernes*, Rennes, 2004, p. 15-23.

- A. Blaineau, *Le Cheval de guerre en Grèce ancienne*, Rennes, 2015.

- Chr. Blinkenberg, Triemiolia, *Étude sur un type de navire rhodien*, Copenhague, 1938.

- Chr. Blinkenberg, K. F. Kinch, *Lindos* II*, fouilles de l'Acropole, 1902-1914*, Copenhague, 1941.

- D. A. Blome, *Greek Warfare Beyond the* Polis *: Defense, Strategy, and the Making of Ancient Federal States*, Ithaca, 2020.

- T. Bochnak, « Early Circular Umbones of the Przeworsk Culture : The Role of the Local Tradition and Celtic Influences on the Diversity of Metal Parts of Shields at the Beginning of the Late Pre-Roman Period », *Analecta Archaeologica Ressoviensia* 1, 2006, p. 161-194.

- J. Borchhardt et A. Pekridou-Gorecki, *Limyra. Studien zu Kunst und Epigraphik in den Nekropolen der Antike*, Vienne, 2012.

- J. Boëldieu-Trevet, « Brasidas : la naissance de l'art du commandement », dans P. Brulé et J. Oulhen (éd.), *Esclavage, guerre, économie en Grèce ancienne*, Rennes, 1997, p. 147-158.

- S. Boffa, *Warfare in Medieval Brabant*, *1356-1406*, Woodbridge, 2004.

- J. P. Bois, « Compte rendu de S. Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIII*^{e} *siècle*, Paris, 2010 », *Revue historique des armées* 263, 2011 (https://journals.openedition.org/rha/7237).

- Th. Boulay, *Arès dans la cité*. *Les* poleis *et la guerre dans l'Asie mineure hellénistique*, Pise, 2014.

- L. Bourgeois, « Les résidences des élites et les fortifications du haut Moyen Âge en France et en Belgique dans leur cadre européen : aperçu historiographique (1955-2005) », *Cahiers de Civilisation Médiévale* 49, 2006, p. 113-141.

- J. Bousquet, « Convention entre Myania et Hypnia », *BCH* 89, 1965, p. 665-681.

- D. Bouvier, « Du frisson (*phrikê*) d'horreur au frisson poétique : interprétation de quelques émotions entre larmes chaudes et sueurs froides chez Platon et Homère », *Mètis*, 2011, p. 19-35.

- D. Božič, *Late La Tène – Roman cemetery in Novo mesto : Ljubljanska cesta and Okrajno glavarstvo*, Ljubljana, 2008.

- R. W. Braasch, « The Skirmish : A Statistical Analysis of Minor Combats during the Hundred Years War, 1337-1453 », *Journal of Medieval Military History* 16, 2018, p. 123-157.

- F. Braudel, « Faillite de l'histoire. Triomphe du destin ? », *Mélange d'histoire sociale* 6, 1944, p. 71-77.

- C. Brélaz, *La sécurité publique en Asie Mineure sous le Principat (Ier-IIIème s. ap. J.-C.)*, Bâle, 2005.

- A. Brelich, *Guerre, Agoni e Culti nella Grecia arcaica*, Bonn, 1961.

- R. van Bremen, « The Demes and *Phylai* of Stratonikeia in Karia », *Chiron* 30, 2000, p. 389-400.

- R. van Bremen, « *Neoi* in Hellenistic cities : age class, institution, association ? », dans P. Fröhlich et P. Hamon, *Groupes et associations dans les cités grecques (IIIe siècle av. J.-C. – IIe siècle apr. J.-C.)*, Genève, 2013, p. 31-58.

- R. van Bremen, « A Hellenistic *stratègoi* dedication from Stratonikeia in Karia », *EA* 53, 2020, p. 21-44.

- A. Bresson, *Recueil des inscriptions de la Périée rhodienne (Périée intégrée)*, Besançon, 1991.

- A. Bresson, « La conjoncture du IIe siècle a.C. », dans A. Bresson et R. Descat (dir.), *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle* a.C., Bordeaux, 2001, p. 11-16.

- A. Bresson, « Rhodes, Rome et les pirates tyrrhéniens » dans P. Brun (éd.), *Scripta Anatolica. Hommages à Pierre Debord*, Bordeaux, 2007, p. 145-164.

- W. Brillowski, « The Principles of *ars tactica* : Roman military Theory and Practice in Arrian's *Acies contre Alanos* », dans Ph. Rance et N.V. Sekunda (éd.), *Greek Taktika : Ancient Military Writing and its Heritage. Proceedings of the International Conference on Greek Taktika held at the University of Torun, 7-11 April 2005*, Gdansk, 2017, p. 195-216.

- J. Briscoe, *A Commentary on Livy. Books 41-45*, Oxford, 2012.

- M. Bossenbroek, *L'Or, l'Empire et le Sang. La guerre des Boers (1899-1902)*, Paris, 2018.

- A. B. Bosworth, « ΑΣΘΕΤΑΙΡΟΙ », *CQ* 23, 1973, p. 245-253.

- A. B. Bosworth, *The Legacy of Alexander : Politics, Warfare, and Propaganda under the Successors*, Oxford, 2002.

- O. Broneer, *Isthmia 1, The temple of Poseidon*, Princeton, 1971.

- J. J. Brouwers, « From Horsemen to Hoplites. Some Remarks on Archaic Greek Warfare », *BABesch* 82, 2007, p. 305-319.

- M. Brown, *Bannockburn. The Scottish War of the British Isles, 1307-1323*, Édimbourg, 2008.

- P. Brulé, *La piraterie crétoise hellénistique*, Paris, 1978.

- P. Brulé, « La mortalité de guerre en Grèce classique : l'exemple d'Athènes de 490 à 322 », dans Fr. Prost, *Armées et sociétés de la Grèce classique. Aspects sociaux et politiques de la guerre aux Ve et IVe siècle av. J.-C.*, Paris, 1999, p. 51-68.

- J.-Fr. Brun, « Le cheval dans la Grande Armée », *Revue historique des armées* 249, 2007, p. 38-74.

- P. Brun, *Les archipels égéens dans l'Antiquité grecque (V^e^-IIe siècles av. notre ère)*, Besançon, 1996.

- P. Brun, « Les cités grecques et la guerre : l'exemple de la guerre d'Aristonicos », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 21-54.

- C. Bruns-Özgan, *Lykische Grabreliefs des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Tübingen, 1987.

- P. A. Brunt, « Alexander's Macedonian Cavalry », *JHS* 83, 1963, p. 27-46.

- J.-L. Brunaux et A. Rapin, *Gournay* II. *Boucliers et lances, dépôts et trophées*, Amiens, 1988.

- J. Buckler, « Review : E. L. Wheeler (éd.), *The Armies of Classical Greece* », *Bryn Mawr Classical Review* 2010.12.55.

- G. R. Bugh, « The Theseia in Late Hellenistic Athens », *ZPE* 83, 1990, p. 20-37.

- G. R. Bugh, « Cavalry Inscriptions from the Athenian Agora », *Hesperia* 67, 1998, p. 81-90.

- G. R. Bugh, « Greek cavalry in the Hellenistic World. Review and Reappraisal », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 65-80.

- Chr. Burgeon, « Le récit de Tite-Live de la bataille de Zama », *AC* 87, 2018, p. 137-153.

- B. Burliga, « Asclepiodotus' τοῖς γε σώμασιν ἐπιβρίθοντες (Tactica 5.2) and Polybius' τῷ τοῦ σώματος βάρει (18.30.1-4) », dans Ph. Rance et N. V. Sekunda (éd.), *Greek Taktika : Ancient*

Military Writing and its Heritage. Proceedings of the International Conference on Greek Taktika held at the University of Torun, 7-11 April 2005, Gdansk, 2017, p. 123-134.

- P. J. Burton, *Rome and the Third Macedonian War*, Cambridge, 2017.

- G. Busolt et H. Swoboda, *Griechische Staatskunde*, Münich, 1920.

- Fr. Buttin, « La lance et l'arrêt de cuirasse », *Archaeologia* 99, 1965, p. 77-178.

- Fr. Cadiou, Hibera in Terra Miles. *Les armées romaines et la conquête de l'Hispanie sous la République (218-45 av. J.-C.),* Madrid, 2008.

- Fr. Cadiou, « Fabrice près de Modène ? La bataille romaine vue par un de ses acteurs (Forum Gallorum, 14 avril 43 a.C.) », dans, J. Baechler et O. Chaline, *La Bataille*, Paris, 2018, p. 83-101.

- Fr. Cadiou, *L'armée imaginaire. Les soldats prolétaires dans les légions romaines au dernier siècle de la République*, Paris, 2018.

- P. J. Callaghan, « Macedonian Shields, 'Shields-Bowls' and Corinth : A Fixed Point in Hellenistic Ceramic Chronology », *AAA* 11, 1978, p. 53-60.

- Fr. de Callataÿ, *L'histoire des guerres mithridatiques vue par les monnaies*, Louvain-la-Neuve, 1997.

- R. Callimachi *et al*., « 'An Endless War' : Why 4 U.S. Soldiers Died in a Remote African Desert », *The New York Times*, 20 février 2018.

- D. B. Campbell, « Ancient Catapults : Some Hypotheses Reexamined », *Hesperia* 80, 2011, p. 677-700.

- L. Capdetrey, *Le pouvoir séleucide. Territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique (312-129 avant J.-C.)*, Rennes, 2007.

- L. Capdetrey, « Espace, territoires et souveraineté dans le monde hellénistique : l'exemple du royaume séleucide », dans I. Savalli-Lestrade et I. Cogitore (dir.), *Des Rois au Prince. Pratiques du pouvoir monarchique dans l'Orient hellénistique et romain (IVe siècle avant J.-C. – IIe siècle après J.-C.)*, Grenoble, 2010, p. 17-36.

- L. Carolus-Barré, « Le service militaire en Beauvaisis au temps de Philippe de Beaumanoir. L'estaige à Gerberoy et à Beauvais (1271-1277). L'ost de Navarre (1276) », dans Section de

philologie et d'histoire jusqu'à 1610 (éd.), *La guerre et la paix. Frontières et violences au Moyen Âge*, Lille, 1978, p. 73-93.

- J. C. Carter (éd.), *The Chora of Metaponto : The Necropoleis*, Austin, 1998.

- L. Casson, « *Hemiolia* and *Triemiolia* », *JHS* 78, 1958, p. 14-18.

- L. Casson, *The Ancient Mariners. Seafarers and Sea Fighters of the Mediterranean in Ancient Times*, Princeton, 1967.

- L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, Princeton, 1971.

- E. Cavalli, « Ὡς ἀγαθῶν οὐκ ἀπόλωλε ἀρετά. Storia e gloria nell'età dei Diadochi », dans C. Antonetti (dir.), *Lo spazio ionico e le comunità della Grecia nord-occidentale. Territorio, società, istituzioni*, Pise, 2010, p. 409-428.

- O. de Cazanove, « Pieds et jambes. Enquête sur une catégorie 'banale' d'offrandes anatomiques », *Mètis* 17, 2019, p. 17-38.

- H. Ceka, *Questions de numismatique illyriennes*, Tirana, 1972.

- N. Çevik et I. Pimouguet-Pédarros, « Kelbessos et Kitanaura sur le territoire de Termessos de Pisidie », dans H. Bru et G. Labarre (éd.), *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (IIe millénaire av. J.-C. – Ve siècle ap. J.-C.)*, vol. 2, Besançon, 2013, p. 273-288.

- J. Chagniot, « Une panique : les Gardes françaises à Dettingen (27 juin 1743) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 24, 1977, p. 78-95.

- Chr. Chandezon, *L'élevage en Grèce (fin V^e^ – fin Ier s.* a.C.*). L'apport des sources épigraphiques*, Bordeaux, 2003.

- Chr. Chandezon, « Chevaux et remonte dans la cavalerie d'Alexandre », dans A. Gardeisen et Chr. Chandezon (éd.), *Équidés et bovidés de la Méditerranée antique. Rites et combats. Jeux et savoirs*, Lattes, 2014, p. 157-171.

- A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris, 2011.

- A. S. Chankowski, « L'éphébie athénienne antérieure à la réforme d'Epikratès : à propos de Reinmuth, *Eph.Inscr*. 1 et de la chronologie des premières inscriptions éphébiques », *BCH* 138, 2014, p. 15-78.

- O. Chaline, *La bataille de la Montagne Blanche (8 novembre 1620),* Paris, 2000.

- A. Chaniotis, *Die Verträge zwischen kretischen Poleis in der hellenistischen Zeit*, Stuttgart, 1996.

- A. Chaniotis, « Milking the Mountains. Economic Activities on the Cretan Uplands in the Classical and Hellenistic Period », dans A. Chaniotis (éd.), *From Minoan Farmers to Roman Traders. Sidelights on the Economy of Ancient Crete*, Stuttgart 1999, p. 181-220.

- A. Chaniotis, : « Mobility of Persons during the hellenistic Wars, State Control and Personal Relations », dans C. Moatti (éd.), *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne*, Rome, 2004, p. 481-500.

- A. Chaniotis, *War in the Hellenistic World. A Social and Cultural History*, Oxford, 2005.

- A. Chaniotis (éd.), *Unveiling Emotions : Sources and Methods for the Study of Emotions in the Greek World*, Stuttgart, 2012.

- A. Chaniotis et P. Ducrey (éd.), *Unveiling Emotions II. Emotions in Greece and Rome : Texts, Images, Material Culture*, Stuttgart, 2013.

- A. Chaniotis (éd.), *Unveiling Emotions III. Arousal, Display, and Performance of Emotions in the Greek World*, Stuttgart, 2021.

- A. Chaniotis et C. Kritzas, « Prozeßrechtliches aus dem hellenistischen Kreta », dans G. Thür (éd.), *Symposion 2009. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte*, Vienne, 2010, p. 169-183.

- M. B. Charles, « Elephants in Vegetius' *Epitoma Rei Militaris* (3.24.5-16) », *MH* 71, 2014, p. 189-203.

- M. B. Charles et P. Rhodan, « 'Magister Elephantorvm': A Reappraisal of Hannibal's Use of Elephants », *CW* 100, 2007, p. 363-389.

- M. B. Charles, « Herodotus, Body Armour and Achaemenid Infantry », *Historia* 61, 2012, p. 257-269.

- Fr. Chauviré, *Histoire de la cavalerie*, Paris, 2013.

- W. A. P. Childs et P. Demargne, *Fouilles de Xanthos* VIII, *Le monument des Néréides et le décor sculpté*, Paris, 1989.

- Éd. Chiricat, « Funérailles publiques et enterrement au gymnase à l'époque hellénistique », dans P. Fröhlich et Chr. Müller (éd.), *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique*, Paris, 2005, p. 207-223.

- M. R. Christ, « Conscription of Hoplites in Classical Athens », *CQ* 51, 2001, p. 398-422.

- B. Chrubasik, *Kings and Usurpers in the Seleukid Empire. The Men who would be King*, Oxford, 2016.

- M. Cobb, « The Decline of the Ptolemaic Hunting : An Analysis of the Contributory Factors », *G&R* 63, 2016, p. 192-204.

- Fr. Cochet, « Acceptions, évolutions et modalités de la 'guerre totale' à l'époque contemporaine », dans J. Baechler et B. Boëne (dir.), *Les Armées*, Paris, 2018, p. 149-160.

- Fr. Cognot, *L'armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, XIe-XVe siècles*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2013.

- G. M. Cohen, « 'Katoikia, katoikoi' and Macedonians in Asia Minor », *AncSoc* 22, 1991, p. 41-50.

- G. M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands, and Asia Minor*, Berkeley, 1995.

- W. R. Connor, « Early Greek Land Warfare as Symbolic Expression », *Past & Present* 119, 1988, p. 3-29.

- Ph. Contamine, « L'idée de guerre à la fin du Moyen Âge ; aspects juridiques et éthiques », *CRAI* 123, 1979, p. 70-86.

- Ph. Contamine, « C'est un très périlleux héritage que guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 3, 1984, p. 5-16.

- Ph. Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, 2003[8].

- Ph. Contamine, *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2004 [1972].

- Ph. Contamine, O. Bouzy et X. Hélary, *Jeanne d'Arc. Histoire et dictionnaire*, Paris, 2012.

- A. Corbin, « Douleurs, souffrances et misères du corps », dans A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello (dir.), *Histoire du corps. De la Révolution à la Grande Guerre* II, Paris, 2005, p. 215-273.

- E. Corp et Gr. Rimer, « The weapons of Bonnie Prince Charlie – a new examination », *Arms & Armour* 17, 2020, p. 27-79.

- A. Corso, « The sculptures of the tumulus Kasta », *Journal of Intercultural and Interdisciplinary Archaeology* 2, 2015, p. 193-222.

- J.-N. Corvisier, *Guerre et société dans les mondes grecs (490-322 av. J.-C.)*, Paris, 1999.

- J.-N. Corvisier, « Guerre et Démographie en Grèce à la période classique », *Pallas* 51, 1999, p. 57-79.

- J.-N. Corvisier, « 1985-2005 : vingt ans de travaux sur la guerre grecque antique », *REMA* 2, 2005, p. 31-56.

- J.-N. Corvisier, « La guerre irrégulière dans le monde grec antique », *Stratégique* 93-96, 2009, p. 73-87.

- J.-N. Corvisier, « Le bataillon sacré à l'épreuve des sources littéraires : institution civique ou nécessité militaire ? », *HiMA* 9, 2020, p. 83-92.

- A. Coşkun, « The Course of Pharnakes II's Pontic and Bosporan Campaigns in 48/47 B.C. », *Phoenix* 73, 2019, p. 86-113.

- M.-Th. Couilloud-Le Dinahet, « Les rituels funéraires en Asie Mineure et en Syrie à l'époque hellénistique (jusqu'au milieu du Ier s. av. J.-C.) », dans Fr. Prost (dir.)*, L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée,* Rennes, 2003*,* p. 65-95.

- P. Couissin, *Les armes romaines*, Paris, 1926.

- P. Couissin, *Les institutions militaires et navales*, Paris, 1932.

- P. Courteault, *Blaise de Montluc historien. Étude critique sur le texte et la valeur historique des Commentaires*, Genève, 1970.

- J.-Chr. Couvenhes, « La fourniture d'armes aux citoyens athéniens du IVe au IIIe siècle avant J.-C. », dans P. Sauzeau et Th. Van Compernolle (éd.), *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007, p. 521-540.

- J.-Chr. Couvenhes, « L'armée de Mithridate VI Eupator d'après Plutarque, Vie de Lucullus, VII, 4-6 », dans H. Bru, Fr. Kirbihler et S. Lebreton (dir.), *L'Asie mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires*, Rennes, 2009, p. 415-438.

- J. Chr. Couvenhes, « *Péripoloi*, *kryptoi* et *hypaithroi* de la cité athénienne », dans J.-Chr. Couvenhes, S. Crouzet et S. Péré-Noguès (éd.), *Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen*, Bordeaux, 2011, p. 295-306.

- J.-Chr. Couvenhes, « Les *kryptoi* spartiates », *DHA* Suppl. 11, 2014, p. 45-76.

- J.-Chr. Couvenhes, « L'invention d'une catégorie intellectuelle et historique. La bataille hoplitique selon Victor D. Hanson et ses constructions idéologiques dans le monde grec antique », dans J. Baechler et O. Chaline, *La Bataille*, Paris, 2018, p. 51-62.

- J.-Chr. Couvenhes, « *Tarantinoi*, *hipparchoi*, tarentinarques, *tarantinarchia* de l'époque hellénistique (IVe-Ier siècles av. J.-C.) », *HiMA* 9, 2020, p. 125-166.

- M. Cremer, *Hellenistisch-römische Grabstelen im nordwestlichen Kleinasien. 2. Bithynien*, Bonn, 1992.

- L. R. Cresci, « La τόλμα del comandante nelle Vite plutarchee : virtù o vizio ? », *HIMA* 8, 2019, p. 79-94.

- O. Cristea, « A Second Front : Wallachia and the 'Long War' against the Turks », dans G. Kárman et R. Păun, *Europe and the « Ottoman World ». Exchanges and conflicts (sixteenth to seventeenth centuries)*, Istanbul, 2013, p. 13-27.

- L. Crocq, « Le stress de guerre », *Neuropsychiatrie* 9, 1986, p. 149-157.

- Ch. V. Crowther, « *I. Priene* 8 and the History of Priene in the Early Hellenistic Period », *Chiron* 26, 1996, p 195-250.

- Ch. V. Crowther, « Iasos in the Second Century BC, III : Foreign Judges from Priene », *BICS* 40, 1995, p. 91-136.

- V. Cuche, « Le coureur et le guerrier. Anthropologie de la course à pied et de ses vertus militaires », *Kernos* 27, 2014, p. 9-50.

- V. Cuche, *Les dieux au combat : Guerre et interventions divines en Grèce à l'époque classique*, Thèse de doctorat, Université Paris Nanterre, 2010.

- O. Curty, *Les parentés légendaires des cités grecques*, Genève, 1995.

- P. Cyr, « Davout, l'organisateur véritable de l'armée de 1815 », *Napoleonica. La revue* 12, 2013, p. 25-43.

- D. Dana, « Notices épigraphiques et onomastiques II », *ZPE* 190, 2014, p. 149-167.

- A. Davesne, *La frise du Temple d'Artémis à Magnésie du Méandre. Catalogue des fragments du Musée du Louvre*, Paris, 1982.

- E. David, « The Oligarchic Revolution at Rhodes 391-389 B.C. », *CPh* 79, 1984, p. 271-284.

- E. J. Davis, Anatolica, *Or the Journal of a Visit to Some of the Ancient Ruined Cities of Caria, Phrygia, Lycia, and Pisidia*, Londres, 1874.

- M. Debidour, *Les Grecs et la guerre, V^e^-IVe siècles, De la guerre rituelle à la guerre totale*, Monaco, 2002.

- I. Dekoulakou-Sideris, « A Metrological Relief from Salamis », *AJA* 94, 1990, p. 445-451.

- H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte* IV, Berlin, 1920.

- J. Delumeau, *Histoire de la peur en Occident (XIVe-XVIIIe siècle)*, Paris, 1999.

- P. Demargne *Fouilles de Xanthos* V. *Tombes-maisons, tombes rupestres et sarcophages*, Paris, 1974.

- B. Demotz, « Le châtelain et la guerre en Savoie », dans G. Castelnuovo et O. Mattéoni (dir.), *« De part et d'autre des Alpes ». Les châtelains des princes à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2006, p. 155-166.

- A. Despini, « Ο τάφος της Κατερίνης », *AAA* 13, 2, 1980, p. 198-209.

- V. Desportes, « Armées : 'technologisme' ou 'juste technologie' ? », *Politique étrangère* 2009, p. 403-418.

- A. M. Devine, « Grand Tactics at Gaugamela », *Phoenix* 29, 1975, p. 374-385.

- A. M. Devine, « Diodorus' account of the Battle of Gaza », *AClass* 27, 1984, p. 31-40.

- A. M. Devine, « Diodorus' account of the Battle of Paraetacene », *AncW* 12, 1985, p. 75-86.

- A. M. Devine, « Diodorus' account of the Battle of Gabiene », *AncW* 12, 1985, p. 87-96.

- A. M. Devine, « Demythologizing the Battle of the Granicus », *Phoenix* 40, 1986, p. 265-278.

- M. Detienne, « La phalange. Problèmes et controverses », J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968, p. 119-142.

- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, Paris, 2009.

- H. Dihle, « Zur Belagerung von Elfsborg i. J. 1502 : aus den Papieren eines deutschen Landsknechts », *Fornvännen* 25, 1930, p. 108-113.

- V. Dimo, « Varri një Luftëtari. Varri Nr. 56 i tumës 6 të nekropolit të Apolonisë », *Illiria* 34, 2011, p. 323-329.

- P. Dintsis, *Hellenistische Helme*, Rome, 1986.

- M. Domaradzki, « Tarcze z okuciami metalowymi na terenie celtyki wschodniej », *Przeglad Archeologiezny* 25, 1977, p. 53-95.

- J. W. Dower, *War Without Mercy : Race and Power in the Pacific War*, New York, 1993 [1986].

- H. Drévillon, *Batailles. Scènes de guerre de la Table Ronde aux Tranchées*, Paris, 2007.

- H. Drévillon, *L'Individu et la Guerre. Du chevalier Bayard au Soldat inconnu*, Paris, 2013.

- H. Drévillon, « *L'être humain, un moment aliéné de lui-même*. L'irrationnel dans la pensée militaire du XIXe siècle », dans L. Vissière et M. Trévisi, *Le feu et la folie. L'irrationel et la guerre (fin du Moyen Âge – 1920)*, Rennes, 2016, p. 231-247.

- H. Drévillon, « Raison militaire, raisons d'État. 1660-1789 », dans H. Drévillon et O. Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France*, Paris, 2018, p. 307-446.

- H. Drévillon, « Une Révolution militaire. 1789-1795 », dans H. Drévillon et O. Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France*, Paris, 2018, p. 449-538.

- P. Ducrey et H. van Effenterre, « Traités attalides avec des cités crétoises », *Kretika Chronika* 21, 1969, p. 277-300.

- P. Ducrey, « Victoire et Défaite. Réflexions sur la représentation des vaincus dans l'art grec », dans C. Bérard, Ch. Bron et A. Pomari (éd.), *Images et société en Grèce ancienne. L'iconographie comme méthode d'analyse*, Lausanne, 1987, p. 201-211.

- P. Ducrey, « Guerre et montagne dans l'Antiquité », dans L.-É. Roulet (éd.), *La guerre et la montagne*, Berne, 1993, p. 41-55.

- P. Ducrey, *Le traitement des prisonniers de guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1999.

- P. Ducrey, « Guerre et trahison », dans A. Queyrel Bottineau et J.-Chr. Couvenhes (éd.), *Trahison et traîtres dans l'Antiquité*, Paris, 2012, p. 229-241.

- G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, 1973.

- G. Duby, *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde*, Paris, 1984.

- A. Duménil, « De la guerre de mouvement à la guerre de positions : les combattants allemands », dans J. Horne (dir.), *Vers la guerre totale. Le tournant de 1914-1915*, Paris, 2010, p. 53-75.

- F. Echeverría, *Ciudadanos, campesinos y soldados : El nacimiento de la « pólis » griega y la teoría de la « revolución hoplita »*, Madrid, 2008.

- F. Echeverría, « Weapons, Technological Determinism, and Ancient Warfare », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 21-56.

- F. Echeverría, « '*Takikè technè*'. The Neglected Element in Classical 'Hoplite' Battles », *AncSoc* 41, 2011, p. 45-82.

- F. Echeverría, « Hoplite and Phalanx in Archaic and Classical Greece : A Reassessment », *CPh* 107, 2012, p. 291-318.

- B. Eck, *La mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*, Paris, 2012.

- H. van Effenterre, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris, 1968.

- A. Eggebrecht, *Albanien : Schätze aus dem Land der Skipetaren*, Mayence, 1988.

- P. Ellinger, *La légende nationale phocidienne*. *Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993.

- A. Ellis-Evans, *The Kingdom of Priam. Lesbos and the Troad between Anatolia and the Aegean*, Oxford, 2019.

- J. P. Emanuel, « Differentiating Naval Warfare and Piracy in the Late Bronze-Early Iron Age Mediterranean : Possibility or Pipe Dream ? », dans Ł. Niesiołowski-Spanò et M. Węcowski (éd.), *Change, Continuity, and Connectivity : North-Eastern Mediterranean at the Turn of the Bronze Age and in the Early Iron Age*, Wiesbaden, 2018, p. 68-80.

- J. Emilov, « Celts », dans J. Valeva, E. Nankov et D. Graninger (éd.), *A Companion to Ancient Thrace*, Oxford, 2015, p. 366-381.

- D. W. Engels, *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, Berkeley, 1978.

- M. Engerbeaud, « La bataille d'Ausculum (279 av. J.-C.). Une défaite romaine ? », *RPh* 87, 2013, p. 61-80.

- P. Englund, *Poltava. Chronique d'un désastre*, Paris, 1999.

- M. Enrico, « Dioniso alla guerra : Demetrio Poliorcete secondo Plutarco », *HiMA* 8, 2019, p. 247-262.

- P. Erdkamp, « Manpower and Food Supply in the First and Second Punic Wars », dans D. Hoyos (éd.), *A Companion to the Punic Wars*, Oxford, 2011, p. 58-76.

- A. F. Erol, « Analyzing the Relationship between the Crescent Shaped Shield and the Amazons », *JIES* 36, 2008, p. 411-427.

- R. M. Errington, *Philopoemen*, Oxford, 1969.

- M. Errington, « Θεά Ῥώμη und römischer Einfluß südlich des Mäanders im 2. Jh.v.Chr. », *Chiron* 17, 1987, p. 97-118.

- A. Erskine, « The πεζέταιροι of Philip II and Alexander III », *Historia* 38, 1989, p. 385-393.

- A. Erskine, « How to Rule the World : Polybius Book 6 Reconsidered », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World*, p. 231-246.

- R. Étienne et D. Knoepfler, *Hyettos de Béotie et la chronologie des archontes fédéraux entre 250 et 171 avant J.-C.*, Paris, 1976.

- S. Fachard, *La défense du territoire. Étude de la chôra érétrienne et de ses fortifications*, Gollion, 2012.

- G. G. Fagan, « 'I Fell upon Him like a Furious Arrow' : Toward a Reconstruction of the Assyrian Tactical System », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 81-100.

- H.-L. Fernoux, « Représentations de la guerre et traditions guerrières dans les cités grecques de l'époque impériale », *Latomus* 70, 2011, p. 437-463.

- J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la Seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome, 1988.

- M. Feyel, « Un nouveau fragment du règlement militaire trouvé à Amphipolis », *RA* 6, 1935, p. 29-68.

- M. Feyel, *Polybe et l'histoire de Béotie au IIIe siècle avant notre ère*, Paris, 1942.

- M. I. Finley, *Ancient History. Evidence and Models*, New York, 1986 [1985].

- N. Firatli et L. Robert, *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine*, Istanbul, 1964.

- Chr. Fischer-Bovet, *Army and Society in Ptolemaic Egypt*, Cambridge, 2014.

- J. Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, 2008.

- É. Foulon, « Hypaspistes, peltastes, chrysaspides, argyraspides, chalcaspides », *REA* 98, 1996, p. 53-63.

- J. Fournier, *Entre tutelle romaine et autonomie civique. L'administration judiciaire dans les provinces hellénophones de l'Empire romain (129 av. J.-C. – 235 apr. J.-C.)*, Athènes, 2010.

- J. France, *Tribut. Une histoire fiscale de la conquête romaine*, Paris, 2021.

- J. P. Franz, *Krieger, Bauern, Bürger. Untersuchungen zu den Hopliten der archaischen und klassischen* Zeit, Francfort, 2002.

- P. M. Fraser, *Rhodian Funerary Monuments*, Oxford, 1977.

- D. Frère et L. Hugot, « Image et imaginaire des armes en Étrurie archaïque », dans P. Sauzeau et Th. Van Compernolle (éd.), *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007, p. 121-144.

- J. L. Friend, *The Athenian* Ephebeia *in the Fourth Century BCE*, Leyde, 2019.

- P. Fröhlich, « *Logistèrion,* à propos d'une inscription de Kymè récemment publiée », *REG* 117, 2004, p. 59-81.

- P. Fröhlich, « Compte rendu de R. Berhwald, *Der lykische Bund. Untersuchungen zu Geschichte und Verfassung*, Bonn, 2000 », *Latomus* 67, 2008, p. 493-497.

- P. Fröhlich, « Les magistrats militaires des cités grecques au IVe siècle *a.C*. I. Athènes », *REA* 110, 2008, p. 39-55.

- P. Fröhlich, « Les magistrats militaires des cités grecques au IVe siècle *a.C*. II. Le monde grec en dehors d'Athènes », *REA* 110, 2008, p. 423-441.

- P. Fröhlich, « Compte rendu de A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris, 2011 », *Topoi* 18, 2013, p. 517-533.

- P. Funke, « Aitolia and the Aitolian League », dans H. Beck et P. Funke (éd.), *Federalism in Greek Antiquity*, Cambridge, 2015, p. 86-117.

- V. Gabrielsen, *The Naval Aristocracy of Hellenistic Rhodes*, Aarhus, 1997.

- V. Gabrielsen, « Naval Warfare : Its Economic and Social Impact on Ancient Greek Cities », dans T. Bekker-Nielsen et L. Hannestad (éd.), *Warfare as Cultural and Social Force*, Copenhague, 2001, p. 72-98.

- V. Gabrielsen, « The Impact of Armed Forces on Government and Politics in Archaic and Classical Greek Poleis : A Response to Hans van Wees », dans A. Chaniotis et P. Ducrey (éd.), *Army and Power in the Ancient World*, Stuttgart, 2002, p. 83-98.

- V. Gabrielsen, « The Navies of Classical Athens and Hellenistic Rhodes : an Epigraphic Comparison », *REMA* 6, 2013, p. 63-79.

- R. E. Gaebel, *Cavalry Operations in the Ancient Greek World*, Norman, 2002.

- J. Gagné, « Counting the Dead : Traditions of Enumeration and the Italian Wars », *Renaissance Quarterly* 67, 2014, p. 791-840.

- C. Gaier, *L'industrie et le commerce des armes dans les anciennes principautés belges du XIIIe à la fin du XVe siècle*, Paris, 1973.

- C. Gaier, « L'apparition de l'infanterie suisse dans la Principauté de Liège à la fin du XVe siècle », dans C. Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval,* Bruxelles, 1995, p. 91-101.

- C. Gaier, « À la recherche d'une escrime défensive de la lance chevaleresque : Le 'coup de fautre' selon Gislebert de Mons (1168) », dans C. Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval,* Bruxelles, 1995, p. 57-78.

- F. Gambiez, « Étude historique des phénomènes de panique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 20, 1973, p. 153-166.

- Y. Garlan, « Cités, armées et stratégie à l'époque hellénistique d'après l'œuvre de Philon de Byzance », *Historia* 22, 1973, p. 16-33.

- Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974.

- Y. Garlan, « Signification historique de la piraterie grecque », *DHA* 4, 1978, p. 1-16.

- Y. Garlan, « L'homme grec et la guerre », dans J.-P. Vernant, *L'homme grec*, Paris, 1993, p. 66-102.

- V. Garulli, « Posidippe, auteur épigraphique ? », dans E. Santin et L. Foschia (dir.), *L'épigramme dans tous ses états : épigraphiques, littéraires, historiques*, Lyon, 2016, p. 60-87.

- A. Gaspari, R. Masaryk, M. Novšak, « The shield boss from Emona (Ljubljana) : Celtic weaponry in an Early Roman context », *Vjesnik Arheološkog muzeja u Zagrebu* 46, 2014, p. 57-87.

- Ph. Gauthier, *Un commentaire historique des* Poroi *de Xénophon*, Genève, 1976.

- Ph. Gauthier, « La citoyenneté en Grèce et à Rome : participation et intégration », *Ktèma* 6, 1981, p. 167-179 (= Ph. Gauthier, *Études d'histoire et d'institutions grecques*. *Choix d'écrits*, Genève, 2011, p. 13-33).

- Ph. Gauthier, « Les saisies licites aux dépens des étrangers dans les cités grecques », *Revue historique de droit français et étranger* 60, 1982, p. 553-576 (= Ph. Gauthier, *Études d'histoire et d'institutions grecques*. *Choix d'écrits*, Genève, 2011, p. 81-111).

- Ph. Gauthier, « Les cités hellénistiques. Épigraphie et histoire des institutions politiques », *Actes du VIIIe congrès international d'épigraphie grecque et latine de 1982*, 1984, p. 82-107 (= Ph. Gauthier, *Études d'histoire et d'institutions grecques*. *Choix d'écrits*, Genève, 2011, p. 315-350).

- Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs (IVe-Ier s. av. J.-C.). Contribution à l'histoire des institutions*, Paris, 1985.

- Ph. Gauthier, « Les chlamydes et l'entretien des éphèbes athéniens : remarques sur le décret de 204/203 », *Chiron* 15, 1985, p. 149-163.

- Ph. Gauthier, « Grandes et petites cités : hégémonie et autarcie », *Opus* VI-VIII, 1987-1989, p. 187-202 (= Ph. Gauthier, *Études d'histoire et d'institutions grecques*. *Choix d'écrits*, Genève, 2011, p. 295-314).

- Ph. Gauthier, « Ἀτέλεια τοῦ σώματος », *Chiron* 21, 1991, p. 49-68 (= Ph. Gauthier, *Études d'histoire et d'institutions grecques*. *Choix d'écrits*, Genève, 2011, p. 245-269).

- Ph. Gauthier, « Les institutions politiques de Delphes au IIe siècle a.C. », dans A. Jacquemin (éd.), *Delphes : cent ans après la grande fouille*, Athènes, 2000, p. 109-139 (= Ph. Gauthier, *Études d'histoire et d'institutions grecques*. *Choix d'écrits*, Genève, 2011, p. 375-417).

- Ph. Gauthier, « Le décret de Colophon l'Ancienne en l'honneur du Thessalien Asandros et la sympolitie entre les deux Colophon », *JS* 2003, p. 61-100 (= Ph. Gauthier, *Études d'histoire et d'institutions grecques*. *Choix d'écrits*, Genève, 2011, p. 593-634).

- Ph. Gauthier, « Trois exemples d'intervenants méconnus dans des décrets de la basse époque hellénistique », dans P. Fröhlich et Chr. Müller (éd.), *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique*, Genève, 2005, p. 79-93.

- Fr. Gazzano et G. Traina, « Plutarque, historien militaire ? » *Ktèma* 39, 2014, p. 347-370.

- B. Gibson, « Polybius and Xenophon : The Mercenary War », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World. Essays in Memory of F.W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 164-172.

- B. Gilles, « Mises en récit collectives de l'expérience combattante. Les premières anthologies de guerre en France et en Allemagne de 1914 à 1940 », *Histoire@Politique* 28, 2016, p. 59-71.

- C. Gillmor, « The 791 Equine Epidemic and its Impact on Charlemagne's Army », *Journal of Medieval Military History* 3, 2005, p. 23-45.

- R. Girard, *La violence et le sacré*, Paris, 1972.

- B. Giulia, « Les rames dans les 'inscriptions navales' d'Athènes », *Archaeonautica* 15, 2008, p. 13-28.

- R. W. Glenn, *Reading Athena's Dance Card : Men Against Fire in Vietnam*, Annapolis, 2000.

- A. K. Goldsworthy, « The *Othismos*, Myths and Heresies : The Nature of Hoplite Battle », *War in History* 4, 1997, p. 1-26.

- A. K. Goldsworthy, *The Roman Army at War, 100 BC-AD 200*, Oxford, 1998.

- A.-M. Gossez, « Souvenirs d'un soldat sur la Campagne de 1823 », *Revue d'Histoire du XIXe siècle* 145, 1933, p. 61-148.

- P. Goukowsky, « Le roi Pôros, son éléphant et quelques autres », *BCH* 96, 1972, p. 473-502.

- P. Goukowsky, « Makedonika », *REG* 100, 1987, p. 240-255.

- M. Goya, « Le fracas des âmes. La peur au combat et ses conséquences tactiques », *Les Champ de Mars* 13, 2003, p. 81-123.

- M. Goya, *Les Vainqueurs*. *Comment la France a gagné la Grande Guerre*, Paris, 2018.

- D. A. Graff, *Medieval Chinese Warfare*, *300-900*, Londres, 2002.

- J. D. Grainger, *The League of the Aitolians*, Leyde, 1999.

- J. D. Grainger, *The Roman War of Antiochos the Great*, Leyde, 2002.

- P. Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C.*, Berkeley, 1991.

- P. Green, *The Greco-Persian Wars*, Berkeley, 1996.

- P. A. L. Greenhalgh, *Early Greek Warfare. Horsemen and Chariots in the Homeric and Archaic Ages*, Cambridge, 1973.

- P. Griffith, *The Viking Art of War*, Londres, 1995.

- W. B. Griffiths, « The sling and its place in the Roman imperial army », dans C. van Driel-Murray (éd.), *Roman Military Equipment : The Sources of Evidence*, Oxford, 1989, p. 255-279.

- E. S. Gruen, « Polybius and Josephus on Rome », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World. Essays in Memory of F.W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 255-265.

- S. Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVIe siècle*, Paris, 2012.

- B. I. Gudmundsson, *Stormtroop Tactics : Innovation in the German Army, 1914-1918*, Westport, 1989.

- M. R. Guelfucci, « La peur dans l'œuvre de Polybe », *RPh* 60, 1986, p. 227-237.

- J. Guillemaud, « Le tombeau du roi Clodomir à Vézéronce (Isère) », *RA* 23, 1872, p. 105-117.

- A. Guinier, *L'honneur du soldat. Éthique martiale et discipline guerrière dans la France des Lumières*, Paris, 2014.

- M. Guštin, P. Kuzman, V. Malenko, « Ein keltischer Krieger in Lychnidos Ohrid, Mazedonien », *Folia Archaeologica Balkanica* 2, 2012, p. 181-196.

- C. Guittard, « Les sources littéraires et historiques concernant l'armement du légionnaire romain », dans A.-M. Adam, A. Rouveret (éd.), *Guerre et sociétés en Italie aux Ve et IVe siècles avant J.C. Les indices fournis par l'armement et les techniques de combat*, *Table-ronde E.N.S. Paris, 5 mai 1984*, Paris, 1986, p. 51-64.

- Chr. Habicht, « Über die Kriege Zwischen Pergamon und Bithynien », *Hermes* 84, 1956, p. 90-110.

- Chr. Habicht, « Ein neues Zeugnis der athenischen Kavallerie », *ZPE* 115, 1997, p. 121-124.

- Chr. Habicht, « Athens after the Chremonidean War : some second Thoughts », dans O. Palagia et S. V. Tracy (éd.), *The Macedonians in Athens 322-229 B.C.*, Oxford, 2003, p. 52-55.

- Chr. Habicht, *Athènes hellénistique. Histoire de la cité d'Alexandre à Marc Antoine*, Paris, 2006 [2000].

- H. Haeberli et Ch. von Steiger (éd.), *Die Schweiz im Mittelalter in Diebold Schillings Spiezer Bilderchronik Studienausgabe zur Faksimile-Edition der Handschrift Mss. hist. helv. I. 16 der Burgerbibliothek Bern*, Lucerne, 1991.

- J. R. Hale, « Not Patriots, Not Farmers, Not Amateurs : Greek Soldiers of Fortune and the Origins of Hoplite Warfare », dans D. Kagan et Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 176-193.

- B. S. Hall, « The Changing Face of Siege Warfare : Technology and Tactics in Transition », dans I. A. Corfis et M. Wolfe (éd.), *The Medieval City Under Siege*, Woodbridge, 1995, p. 257-275.

- M. Hamiaux, « La victoire de Samothrace », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot* 85, 2006, p. 5-60.

- M. H. Hansen, *La démocratie athénienne à l'époque de Démosthène*, Paris, 1993.

- M. H. Hansen, *Studies in the Population of Aigina, Athens and Eretria*, Copenhague, 2006.

- V. D. Hanson, « Epameinondas, the Battle of Leuktra (371 B.C.) and the 'Revolution' in Greek Battle Tactics », *ClAnt* 7-2, 1988, p. 190-207.

- V. D. Hanson, *The Other Greeks : The Family Farm and the Agrarian Roots of Western Civilization*, Berkeley, 1995.

- V. D. Hanson, *Warfare and Agriculture in Classical Greece*, Berkeley, 1998.

- V. D. Hanson, *The Western Way of War. Infantry Battle in Classical Greece*, Berkeley, 2009 [1989].

- V. D. Hanson, *Carnage and Culture : Landmark Battles in the Rise to Western Power*, New York, 2001.

- V. D. Hanson, « The Hoplite Narrative », dans D. Kagan, Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 256-275.

- V. D. Hanson, « 350-250 BC. From Phalanx to Legion », dans G. Parker (éd.), *The Cambridge Illustrated History of Warfare. The Triumph of the West*, Cambridge, 2020 [2005], p. 32-49.

- D. Hamel, « Coming to terms with λιποτάξιον », *GRBS* 39, 1998, p. 361-405.

- P. Hamon, « Compte rendu de J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (éd.), *Les Cités grecques et la guerre*, Tours, 2004 », *Topoi* 14, 2006, p. 565-580.

- P. Hamon, « Démocraties grecques après Alexandre. À propos de trois ouvrages récents », *Topoi* 16-2, 2009, p. 347-382.

- P. Hamon, « Tout l'or et l'argent de Téos : au sujet d'une nouvelle édition des décrets sur les pirates et l'emprunt pour la libération des otages », *Chiron* 48, 2018, p. 333-374.

- N. G. L. Hammond, « A Note on 'Pursuit' in Arrian », *CQ* 28, 1978, p. 136-140.

- N. G. L. Hammond, « The Battle of the Granicus River », *JHS* 100, 1980, p. 73-88.

- N. G. L. Hammond, « The Battle of Pydna », *JHS* 104, 1984, p. 31-47.

- N. G. L. Hammond, « Alexander's Veterans after his Death », *GRBS* 25, 1984, p. 51-61.

- N. G. L. Hammond, « The Campaign and the Battle of Cynoscephalae in 197 BC », *JHS* 108, 1988, p. 60-82.

- N. G. L. Hammond, « Which Ptolemy Gave Troops and Stood as Protector of Pyrrhus' Kingdom ? », *Historia* 37-4, 1988, p. 405-413.

- N. G. L. Hammond, « Casualties and Reinforcements of Citizen Soldiers in Greece and Macedonia », *JHS* 109, 1989, p. 56-68.

- N. G. L. Hammond, « Alexander's Charge at the Battle of Issus in 333 B.C. », *Historia* 41, 1992, p. 395-406.

- N. G. L. Hammond, « Illyrians and North-West Greeks », dans D. M. Lewis *et al*. (éd.), *The Cambridge Ancient History VI. The Fourth Century B.C.*, Cambridge, 1994, p. 422-443.

- N. G. L. Hammond, « Connotations of 'Macedonia' and of 'Macedones' Until 323 B. C. », *CQ* 45, 1995, p. 120-128.

- N. G. L. Hammond, « A Macedonian Shield and Macedonian Measures », *ABSA* 91, 1996, p. 365-367.

- N. G. L. Hammond, « Cavalry Recruited in Macedonia down to 322 B.C. », *Historia* 47, 1998, p. 404-425.

- N. G. L. Hammond et G. T. Griffith, *A History of Macedonia* II, Oxford, 1979.

- O. Hanne, *De la guerre au Moyen Âge. Anthologie des écrits militaires*, Paris, 2012.

- L. Hannestad, « War and Greek Art », dans T. Bekker-Nielsen et L. Hannestad (éd.), *War as a Cultural and Social Force*, Copenhague, 2001, p. 110-119.

- M. J. Harbinson, « Horses and Horsemen in Fifteenth-Century Siege Warfare, with Particular Reference to the Later Hundred Years War », *Journal of Medieval Military History* 18, 2020, p. 193-244.

- R. Hassig, *Mexico and the Spanish Conquest*, Norman, 2006 [1994].

- M. B. Hatzopoulos, *Cultes et rites de passage en Macédoine*, Athènes, 1994.

- M. B. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions under the Kings* I, Paris, 1996.

- M. B. Hatzopoulos, *L'organisation de l'armée macédonienne sous les Antigonides. Problèmes anciens et documents nouveaux*, Paris, 2001.

- M. B. Hatzopoulos, « Federal Makedonia », dans H. Beck et P. Funke, *Federalism in Greek Antiquity*, Cambridge, 2015, p. 319-340.

- M. B. Hatzopoulos, « Σύντροφος : un terme technique macédonien », *Tekmeria* 13, 2015-2016, p. 57-70.

- M. B. Hatzopoulos, « Comprendre la loi éphébarchique d'Amphipolis », *Tekmeria* 13, 2015-2016 [2017], p. 145-171.

- M. B. Hatzopoulos et P. Juhel, « Four Hellenistic Funerary Stelae from Gephyra, Macedonia », *AJA* 113, 2009, p. 423-437.

- M. Hébert, « Une population en armes : Manosque au XIVe siècle », dans J.-C. Hélas (dir.), *Le combattant à l'époque médiévale*, Nantes, 1991, p. 215-226.

- W. Heckel, *The Marshals of Alexander's Empire*, Londres, 1992.

- W. Heckel, *In the Path of Conquest. Resistance to Alexander the Great*, Oxford, 2020.

- S. M. Heidenreich et J. P. Roth, « The Neurophysiology of Panic on the Ancient Battlefield », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 127-138.

- W. Helbig, « Observations sur les *hippeîs* athéniens », *CRAI* 44, 1900, p. 516-522.

- Tr. Helfferich, *The Essential Thirty Years War. A Documentary History*, Indianapolis-Cambridge, 2015.

- Br. Helly, *L'État thessalien. Aleuas le Roux, les tétrades et les* tagoi, Lyon, 1995.

- Br. Helly, « « La capitale de la Thessalie face aux dangers de la troisième guerre de Macédoine : l'année 171 à Larissa », *Topoi* 15, 2007, p. 127-249.

- Br. Helly, « Épigramme funéraire de Gonnoi pour Dikaiogénès, mort au combat au cours de la troisième guerre de Macédoine dans la région d'Askuris (Bas-Olympe) », dans E. Santin et L. Foschia (dir.), *L'épigramme dans tous ses états : épigraphiques, littéraires, historiques*, Lyon, 2016 (nouvelle édition : https://books.openedition.org/enseditions/5898?lang=fr).

- Br. Helly et A. Tziafalias, « Décrets inédits de Larisa organisant la vente de terres publiques attribuées aux cavaliers », *Topoi* 18, 2013, p. 135-249.

- Chr. Helmke, « Tactics, Trophies, and Titles : A Comparative Perspective on Ancient Maya Raiding », *Ancient Mesoamerica* 31, 2019, p. 1-18.

- J. Hénaut, « La décimation : une réponse légitime des généraux romains à la couardise et l'insubordination ? », *RBPh* 94, 2016, p. 165-182.

- H.-H. Henning, « Merovingian Franks », dans C. J. Rogers (éd.), *The Oxford Encyclopedia of Medieval Warfare and Military Technology*, Oxford, 2010, p. 126-128.

- L. Henninger, « La nouvelle histoire-bataille », *Espaces Temps* 71, 1999, p. 35-46.

- J. Henrotin, « L'analyse capacitaire, l'armement et le rôle de la technologie », dans S. Taillat, J. Henrotin et O. Schmidt (dir.), *Guerre et stratégie. Approches, concepts*, Paris, 2015, p. 217-233.

- P. Hermann, « Milet au IIe siècle », dans A. Bresson et R. Descat (dir.), *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle* a.C., Bordeaux, 2001, p. 109-116.

- B. Heuser et P. Porter, « Guerres asymétriques : l'orientalisme militaire contre la Voie de la guerre en Occident », *Extrême-Orient Extrême-Occident* 38, 2014, p. 207-218.

- J. M. Hill, « Killiecrankie and the Evolution of Highland Warfare », *War in History* 1, 1994, p. 125-139.

- Fr. Hiller von Gaertringen et H. Lattermann, *Arkadische Forschungen*, Berlin, 1911.

- J.-V. Holeindre, *La ruse et la force. Une autre histoire de la stratégie*, Paris, 2017.

- M. Holleaux, « Études d'histoire hellénistique (Suite et fin) », *REA* 18, 1916, p. 233-247.

- M. Holleaux, « Décret de Chéronée », *REG* 32, 1919, p. 320-337 (= *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* I, Paris, 1938, p. 143-159).

- M. Holleaux, « Études d'histoire hellénistique. Le décret des Ioniens en l'honneur d'Eumènes II », *REG* 37, 1924, p. 305-330 (= M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* II, Paris, 1938, p. 152-177).

- M. Holleaux, « Le consul M. Fulvius et le siège de Samè », *BCH* 54, 1930, p. 1-41.

- M. Holleaux, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au IIIe siècle avant J.-C.*, Paris, 1935.

- M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* V, Paris, 1957.

- G. M. Hollenback, « A new reconstruction of the *kestros* or *cestrosphendone* », *Arms & Armour* 2, 2005, p. 79-86.

- M. R. Holst et T. L. Sutherland, « Towton revisited – Analysis of the human remains from the Battle of Towton 1461 », dans S. Eickhoff et F. Schopper (éd.) *Schlachtfeld und Massengrab : Spektren Interdisziplinärer Auswertung von Orten der Gewalt*, Zossen, 2014, p. 97-129.

- B. Holtzmann, *La sculpture de Thasos* I, Athènes, 1994.

- T. Hölscher, « Images of War in Greece and Rome : between Military Practice, Public Memory, and Cultural Symbolism », *JRS* 93, 2003, p. 1-17.

- T. Hölscher, *Krieg und Kunst im antiken Griechenland und Rom Heldentum, Identität, Herrschaft, Ideologie*, Berlin, 2019.

- J. D. Hosler, *Henri II. A Medieval Soldier at War, 1147–1189*, Leyde, 2007.

- R. Home, *A Précis of Modern Tactics*, Londres, 1882.

- J. W. Honig, « Reappraising Late Medieval Strategy : The Example of the 1415 Agincourt Campaign », *War in History* 19, p. 123-151.

- O. D. Hoover (éd.), *Handbook of Coins of Northern and Central Greece*, Londres, 2014.

- S. Hornblower, *A Commentary on Thucydides, Books 5.25-8.109* III, Oxford, 2008.

- L. Horváth et P. Gergely Németh, « Celtic Warriors from Szabadi (Somogy County, Hungary) », dans M. Guštin et M. Jevtić (éd.), *The Eastern Celts. The Communities between the Alps and the Black Sea*, Belgrade, 2011, p. 19-30.

- N. T. Hughes, « The Sultan Hernán Cortés : The Double Staging of The Conquest of Jerusalem », *Representations* 152, 2020, p. 55-84.

- C. Huguenot, *La tombe aux Érotes et la tombe d'Amarynthos*, Lausanne, 2008.

- N. Humble, « True history : Xenophon 'Agesilaos' and the encomiastic genre », dans N. Richer et A. Powell (éd.), *Xenophon and Sparta : New Perspectives*, Londres, 2010, p. 225-251.

- E. Ibarra Rojas, « Exploring Warfare and Prisoner Capture in Indigenous Southern Central America », *Revista de Arqueología Americana* 30, 2012, p. 105-131.

- Br. Ingham, « Technicalities and terminology of raiding and Warfare as revealed by Bedouin oral narratives », dans M. Haak, R. de Jong et K. Versteegh (éd.), *Approaches to Arabic Dialects*, Leyde, 2004, p. 117-134.

- Chr. Ingrao, *Les Chasseurs noirs. La brigade Dirlewanger*, Paris, 2006.

- B. G. Intzesiloglou, « Inscription of the *Kynegoi* of Herakles from the ancient theatre of Demetrias », dans G. A. Pikoulas (éd.), *Inscriptions and History of Thessaly : New Evidence*, Volos, 2006, p. 67-77.

- S. Islami, « Le monnayage de Skodra, Lissos et Genthios », *Iliria* 2, 1972, p. 379-408.

- P. Iversen, « Inscriptions from Northwest Pisidia », *EA* 48, 2015, p. 1-85.

- L. Jalabert, « Nouvelles stèles peintes de Sidon », *Revue archéologique*, 1904, p. 1-16.

- S. Janniard, « Les formations tactiques en éperon et en tenaille dans l'armée romaine », *MEFRA* 116, 2004, p. 1001-1038.

- J. R. Jannot, « À propos des cavaliers de la tombe Querciola. Développement d'une nouvelle cavalerie à l'aube du IVe siècle ? », *MEFRA* 107, 1995, p. 13-31.

- E. Janssen, *Die Kausia. Symbolik und Funktion der makedonischen Kleidung*, Thèse de doctorat, Georg-August-Universität zu Göttingen, 2007.

- D. Jaquet, V. Deluz et D. Dejonghe, « L'art d'archerie. Les apports de l'étude des textes techniques au regard de l'historien sur l'arc long et son emploi dans le conflit franco-anglais de la fin du Moyen Âge », dans A. Curry et V. Gazeau (dir.), *La guerre en Normandie (XIe-XVe siècle)*, Caen, 2018, p. 269-282.

- J. Joana, « Les sciences sociales face au combat », *La Revue Tocqueville*, 35, 2014, p. 83-100.

- K. Fr. Johansen, *Les vases sicyoniens*, Paris, 1924.

- Chr. P. Jones, « Hellenistic History in Chariton of Aphrodisias », *Chiron* 22, 1992, p. 91-102.

- Chr. P. Jones, « Events surrounding the Bequest of Pergamon to Rome and the Revolt of Aristonicos : new inscriptions from Metropolis », *JRA* 17, 2004, p. 469-485.

- E. Jones, « The Psychology of Killing : The Combat Experience of British Soldiers during the First World War », *Journal of Contemporary History* 41, 2006, p. 229-246.

- M. W. Jones, « Doric Measure and Architectural Design 1: The Evidence of the Relief from Salamis », *AJA* 104, 2000, p. 73-93.

- A. Joxe, « Vocabulaire des armes, phrasé militaire, langages stratégiques », *Mots. Les langages du politique* 51, 1997, p. 7-21.

- A. Joxe, *Voyages aux sources de la guerre*, Paris, 2016 [1991].

- P. Juhel*, Autour de l'infanterie d'élite macédonienne à l'époque du royaume antigonide. Cinq études militaires entre histoire, philologie et archéologie*, Oxford, 2017.

- P. Juhel, *Armes, armement et contexte funéraire dans la Macédoine hellénistique*, Gdansk, 2017.

- P. Juhel et D. Temelkoski, « Fragments de 'Boucliers macédoniens' au nom du roi Démétrios trouvés à Staro Bonče (République de Macédoine). Rapport préliminaire et présentation épigraphique », *ZPE* 162, 2007, p. 165-180.

- E. Jünger, *In Stahlgewittern*, Stuttgart, 2001 [1920].

- D. Kagan and Gr. F. Viggiano, « The Hoplite Debate », dans D. Kagan, Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 1-56.

- D. Kah, « Militärische Ausbildung im hellenistischen Gymnasion », dans D. Kah et P. Scholz (éd.), *Das hellenistische Gymnasion*, p. 47-90.

- M. Kalaitzi, *Figured Tombstones from Macedonia, Fifth-First Century BC*, Oxford, 2016.

- Y. Kalliontzis, *Contribution à l'épigraphie et à l'histoire de la Béotie hellénistique. De la destruction de Thèbes à la bataille de Pydna*, Athènes, 2020.

- Y. Kalliontzis et Chr. Müller, « Nouveaux catalogues militaires de Chorsiai en Béotie », *BCH* 144, 2020, p. 209-224.

- N. Kaltsas, *Sculpture in the National Archaeological Museum*, Athènes, 2002.

- R. Känel, « Zwei hellenistiche Grabstelen aus der Umgebung von Kyzikos in Basel », dans *Asia Minor Studien : Studien zum antiken Kleinasien* II, Bonn, 1992, p. 109-116.

- D. Karunanithy, *The Macedonian War Machine. Neglected aspects of the armies of Philip, Alexander and the Successors (359-281 BC)*, Barnsley, 2013.

- J. Keegan, *The Face of Battle. A Study of Agincourt, Waterloo, and the Somme***,** Londres, 1976.

- A. Kelly, « The Cretan Slinger at War. A Weighty Exchange », *ABSA* 107, 2012, p. 273-311.

- A. Kersuzan, *Défendre la Bresse et le Bugey. Les châteaux savoyards dans la guerre contre le Dauphiné (1282-1355)*, Lyon, 2005.

- J. M. Kistler, *War Elephants*, Lincoln, 2007.

- M. M. Kholod, « The Macedonian Expeditionary Corps in Asia Minor (336–335 BC) », *Klio* 100, 2018, p. 407-446.

- M. Kohl, « Sièges et défenses de Pergame. Nouvelles réflexions sur sa topographie et son architecture militaires », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 177-198.

- S. Koon, « Phalanx and Legion : The 'Face' of Punic War Battle », dans D. Hoyos (éd.), *A Companion to the Punic Wars*, Oxford, 2011, p. 77-94.

- D. Knoepfler, *Décrets érétriens de proxénie et de citoyenneté*, Lausanne, 2001.

- D. Knoepfler, « Les *kryptoi* du stratège Épicharès à Rhamnonte et le début de la guerre de Chrémonidès », *BCH* 117, 1993, p. 327-341.

- D. Knoepfler, « De Delphes à Thermos : un témoignage épigraphique méconnu sur le trophée galate des Étoliens dans leur capitale (le traité Étolo-Béotien) », *CRAI* 151-3, 2007, p. 1215-1253.

- D. Knoepfler, « Des *kryptoi* athéniens à la *krypteia* spartiate : un décret de Rhamnonte et un témoignage méconnu (Plutarque, *De genio Socratis*, 34, *Moralia*, 598e) », *HiMA* 9, 2020, p. 93-124.

- H. Köchly et W. Rüstow, *Geschichte des griechischen Kriegswesen. Von Der Ältesten Zeit Bis Auf Pyrrhos*, Aarau, 1852.

- R. Konijnendijk, *Classical Greek Tactics. A Cultural History*, Leyde, 2018.

- R. Konijnendijk, « Commemoration through fear : the Spartan reputation as a weapon of war », dans M.Giangiulio, E. Franchi et G. Proietti (éd.), *Commemorating War and War Dead : Ancient and Modern*, Stuttgart, 2019, p. 257-270.

- R. Konijnendijk, « Risk, chance and danger in Classical Greek writing on battle », *Journal of Ancient History* 8, 2020, p. 175-186.

- J.-M. Kowalski, « Thucydide et les opérations navales durant la première phase de la guerre du Péloponnèse (431-415 av. J.-C.) », *Dialogues d'histoire ancienne* 40, 2014, p. 27 à 51.

- P. Kranz, « Die Stele eines Reiters namens Nikandros », *Boreas* 23/24, 2000/2001, p. 101-104.

- P. Krentz, « The Nature of Hoplite Battle », *Classical Antiquity* 4, 1985, p. 50-61.

- P. Krentz, « Casualty in Hoplite Battles », *GRBS* 26, 1985, p. 13-20.

- P. Krentz, « Deception in Archaic and Classical Greek warfare », dans H. van Wees, H. (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 167–200.

- P. Krentz, « Fighting by the Rules : The Invention of the Hoplite *Agôn* », *Hesperia* 71, 2002, p. 23-39.

- P. Krentz, « A Cup by Douris and the Battle of Marathon », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 183-204.

- P. Krentz, « Marathon and the Development of the Exclusive Hoplite Phalanx », *Bulletin of the Institute of Classical Studies. Supplement* 124, 2013, p. 35-44.

- P. Krentz, « Hoplite Hell : How Hoplites Fought », dans D. Kagan et Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 134-156.

- J. H. Kroll, « Some Athenian Armor Tokens », *Hesperia* 46, 1977, p. 141-146.

- J. Kromayer, *Antike Schlachtfelder : Bausteine zu einer antiken Kriegsgeschichte* II, Berlin, 1907.

- J. Kromayer, *Heerwesen und Kriegführung der Griechen und Römer*, Munich, 1928.

- M. Kuchawski, « The Battle of Kircholm. A Masterpiece of Early XVIIth Century Military Tactics », *The Polish Review* 11, 1966, p. 40-61.

- D. Kupisz, « The Polish-Lithuanian Army in the Reign of King Stefan Bathory (1576-1586) », dans B. J. Davies (éd.), *Warfare in Eastern Europe, 1500-1800*, Leiden, 2012, p. 63-92.

- K. Kvist, « Cretan Grants of Asylia – Violence and Protection as Interstate Relations », *C&M* 54, 2003, p. 185-222.

- G. Labarre, « Phrourarques et *phrouroi* des cités grecques d'Asie Mineure à l'époque hellénistique », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 221-248.

- Chr. Lafaye, « De la collecte de l'expérience combattante », *Inflexions* 36, 2017, p. 203-212.

- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015.

- A. Lanni, « The Laws of War in Ancient Greece », *Law and History Review* 26, 2008, p. 469-489.

- J. Latacz, *Kampfparänese, Kampfdarstellung und Kampfwirklichkeit in der Ilias, bei Kallinos und Tyrtaios*, Munich, 1977.

- M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, Paris, 1949-1950.

- Ch. A. Lawrence, *War by Numbers. Understanding Conventional Combat*, Lincoln, 2017.

- J. F. Lazenby, « The Killing Zone », dans V. D. Hanson (éd.), *Hoplites. The Classical Greek Battle Experience*, Londres-New York, 1991, p. 87-109.

- Y. Le Bohec, *La guerre romaine*, Paris, 2014.

- M.-Th. Le Dinahet-Couilloud, *Les Monuments funéraires de Rhénée*, Paris, 1974.

- Fr. Lecointre, « L'assaut de Vrbanja », dans Fr. Lecointre, *Le soldat, XXe-XXIe siècle*, Paris, 2018, p. 255-268.

- J.-M. Le Gall, *L'honneur perdu de François Ier. Pavie, 1525*, Paris, 2015.

- G. A. Lehmann, « Ἀνδρολήψιον. Rom und der Menschenfang-Streit zwischen Kolophon und Metropolis », *ZPE* 144, p. 79-86.

- J. E. Lendon, *Soldiers and Ghosts. A History of Battle in Classical Antiquity*, New Haven, 2005.

- J. E. Lendon, « Cavalry formations in the Greek Tactical Tradition », dans N. V. Sekunda et A. Noguera Borel (éd.), *Hellenistic Warfare* I, Valence, 2011, p. 99-113.

- J. E. Lendon, « Battle Descriptions in the Ancient Historians, Part 1 : Structure, Array and Fighting », *G&R* 64, 2017, p. 49-54.

- F. A. Lepper et S. S. Frere, *Trajan's Column : A New Edition of the Cichorius Plates*, Gloucester, 1988.

- Fr. Létoublon, « La lance en frêne du Pélion et les armes d'Achille », dans P. Sauzeau et Th. Van Compernolle (éd.), *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007, p. 215-229.

- P. Lévêque, *Pyrrhos*, Paris, 1957.

- J. Levi, *La Chine en guerre. Vaincre sans ensanglanter la lame (VIIIe-IIIe s. avant J.-C.)*, Paris, 2018.

- J. Levithan, *Roman Siege Warfare*, Ann Arbor, 2013.

- K. Liampi, « Der makedonische Schild als propagandische Mittel in der hellenistischen Zeit », dans M. B. Sakellariou (éd.), *Poikila*, Athènes, 1990, p. 157-171.

- K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998.

- H. Liers, *Kriegswesen der Alten mit besonderer Berücksichtigung der Strategie*, Breslau, 1895.

- G. Lippold, « Griechische Schilde », *Münchener archäologische Studien dem Andenken Adolf Furtwänglers gewidmet*, Munich, 1909, p. 399-504.

- Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier: archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Paris, 1990.

- Fr. Lissarrague, « Histoire sociale et image : guerre et guerriers dans l'imagerie grecque », dans T. Tortosa et J. Santos (éd.), *Arqueologia e iconografia : indagar en las imagenes*, Rome, 2004, p. 183-189.

- Fr. Lissarrague, « Corps et armes : figures grecques du guerrier », dans V. Dasen et J. Wilgaux (éd.), *Langages et métaphores du corps dans le monde antique*, Rennes, 2008, p. 15-27.

- M. A. Liston, « Skeletal Evidence for the Impact of Battle on Soldiers and Non-Combatants », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 81-94.

- A. Loez, « L'œil du chasseur. Violence de guerre et sensibilité en 1914-1918 », *Cahiers du C.R.H.* 31, 2003, p. 109-130.

- S. H. Lonsdale, *Creatures of Speech. Lion, Herding, and Hunting Similes in the* Iliad, Stuttgart, 1990.

- N. Loraux, *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris, 1993 [1981].

- L. Loreto, « Polyb. 10.17.1-5 e il regolamento militare macedone. Norme ellenistiche in materia di saccheggio e di bottino di guerra », *Index* 18, 1990, p. 331-366.

- G. Lucas*, Les cités antiques de la haute Vallée du Titarèse (Thessalie). Étude de topographie et de géographie historique*, Lyon, 1997.

- Th. Lucas, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019.

- R. D. Luginbill, « Othismos : The Importance of Mass-Shove in Hoplite Warfare », *Phoenix* 48, 1994, p. 51-61.

- J. Lynn, *The Wars of Louis XIV*, Londres, 1999.

- J. Ma, *Antiochos III and the Cities of Western Asia Minor*, Oxford, 1999.

- J. Ma, « Fighting Poleis of the Hellenistic World », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 337–376.

- J. Ma, « Une culture militaire en Asie Mineure hellénistique ? », dans J.-Chr. Couvenhes et H.-L. Fernoux (dir.), *Les Cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p. 199-220.

- J. Ma, « The many lives of Eugnotos of Akraiphia », dans B. Virgilio (éd.), *Studi Ellenistici* 16, Pise, 2005, p. 141-191.

- J. Ma, « Mysians on the Çan Sarcophagus ? Ethnicity and Domination in Achaimenid Military Art ? », *Historia* 57-3, 2008, p. 243-254.

- J. Ma, « Chaironeia 338 : Topographies and Commemorations », *JHS* 128, 2008, p. 72-91.

- J. Ma, « The Attalids : a Military History », dans P. Thonemann (éd.), *Attalid Asia Minor. Money, International Relations, and the State*, Oxford, 2013, p. 49-82.

- J. Ma, « Compte rendu de B. Virgilio, *Le roi écrit. La correspondance du souverain hellénistique* », *Topoi* 18, 2013, p. 499-503.

- J. Ma, « Les cités grecques. Tentative de synthèse », *CCG* 25, 2014, p. 149-164.

- Th. Macridy « A travers les nécropoles sidoniennes », *Revue biblique* 13, 1904, p. 1-26.

- D. Maffi, *Los últimos tercios. El ejército de Carlos II*, Madrid, 2020.

- A. Magnetto, « La querelle territoriale entre Samos et Priène : propositions pour un débat », *Topoi* 16, 2009, p. 7-17.

- M. P. Maher, *The Fortifications of Arkadian City States in the Classical and Hellenistic Periods*, Oxford, 2017.

- M. Mahé-Simon, « Quinte-Curce et ses sources : le cas Parménion », dans M. Mahé-Simon et J. Trinquier (dir.), *L'Histoire d'Alexandre selon Quinte-Curce*, Paris, 2014, p. 91-108.

- G. Maillot, « Les expériences combattantes en Afghanistan comme objet d'histoire orale », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin* 51, 2020, p. 39-48.

- J.-C. Maire Vigueur, *Cavaliers et citoyens. Guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XIIe-XIIIe siècles*, Paris, 2004.

- L. Malbos, « Quand les vikings attaquaient… des vikings », dans R. Keller et L. Sarti (dir.), *Pillages, tributs, captifs. Prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge*, Paris, 2018, p. 161-178.

- G. Manganaro, « Kyme e il dinasta Philetairos », *Chiron* 30, 2000, p. 403-414.

- S. Manning, *Armed Force in the Teispid-Achaemenid Empire. Past Approaches, Future Prospects*, Stuttgart, 2021.

- J. Marcadé et Fr. Queyrel, « Le Gaulois blessé de Délos reconsidéré », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot* 82, 2003, p. 5-97.

- A. Marcinkowski, « Le loup et les Grecs », *AncSoc* 31, 2001, p. 1-26.

- M. M. Markle, « The Macedonian Sarissa, Spear, and Related Armor », *AJA* 81, 1977, p. 323-339.

- A. Marklund, « The Manly Sacrifice: Martial Manliness and Patriotic Martyrdom in Nordic Propaganda during the Great Northern War », *Gender & History* 25, 2013, p. 150-169.

- S. L. A. Marshall, *Men Against Fire : The Problem of Battle Command*, New York, 1947.

- A. Martinez, « Disciplinary Ordinances for English Armies and Military Change, 1385–1513 », *History* 102, 2017, p. 361-385.

- G. Martinez, « La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier : l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XIe–XIIIe siècles) », dans D. Jaquet et N. Baptiste (éd.), *Expérimenter le maniement des armes à la fin du Moyen Âge*, Bâle, 2016, p. 57-72.

- C. Marty, *À l'assaut ! La baïonnette dans la Première Guerre mondiale*, Paris, 2018.

- Fr.-H. Massa-Pairault, « '*Eques romanus – Eques latinus*' (V^{e}-IVe siècle) », *MEFRA* 107, 1995, p. 33-70.

- N. Massar, « La 'Chronique de Lindos' : un catalogue à la gloire du sanctuaire d'Athéna Lindia », *Kernos* 19, 2006, p. 229-243.

- Ch. Masson, « Des chevaliers irréfléchis ? Panique et témérité dans les traités d'art militaire (c. 1330 – c. 1530) », dans L. Vissière et M. Trévisi, *Le feu et la folie. L'irrationel et la guerre (fin du Moyen Âge – 1920)*, Rennes, 2016, p. 101-112.

- Chr. Matthew, « When Push Comes to Shove : What Was the ‘Othismos’ of Hoplite Combat ? », *Historia* 54, 2009, p. 395-415.

- Chr. Matthew, *Storm of Spears. Understanding the Greek Hoplite at War*, Barnsley, 2012.

- Chr. Matthew, *An Invincible Beast : Understanding the Hellenistic Pike Phalanx in Action*, Barnsley, 2015.

- A. J. McDonald, « Courage, Fear and the Experience of the Later Medieval Scottish Soldier », *The Scottish Historical Review* 92, 2013, p. 179-206.

- E. McGeer, *Sowing the Dragon’s Teeth. Byzantine Warfare in the Teenth Century*, Washington D.C., 1995.

- B. C. McGing, *Polybius’ Histories*, New York-Oxford, 2010.

- J. McKesson Camp, « Excavations in the Athenian Agora, 2008-2012 », *Hesperia* 84, 2015, p. 467-513.

- W. McLeod, « The Range of the Ancient Bow », *Phoenix* 19, 1965, p. 1-14.

- J. E. McTavish, « A New Chronology for Seleucus Nicator’s Wars, from 311-308 B.C.E. », *Phoenix* 73, 2019, p. 62-85.

- D. R. MacNulty *et al*., « Influence of Group Size on the Success of Wolves Hunting Bison », *PLoS One* 9, 2014, p. 1-8.

- A. Meadows, « Polybius, Aratus, and the History of the 140th Olympiad », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World. Essays in Memory of F.W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 91-116.

- L. Meier, « Der sogenannte Piratenüberfall auf Teos und die Diadochen : Eine Neuedition der Inschrift *SEG* 44, 949 », *Chiron* 47, 2017, p. 115-188.

- L. Meier, *Kibyra in Hellenistischer Zeit. Neue Staatsverträge und Ehreninschriften*, Vienne, 2019.

- H. Ménard et R. Plana-Mallart (éd.), *Contacts de culture, constructions identitaires et stéréotypes dans l’espace méditerranéen antique*, Montpellier, 2013.

- B. D. Meritt, « Inscriptions of Colophon », *AJPh* 56, 1935, p. 358-372.

- B. D. Meritt, « Greek Inscriptions », *Hesperia* 11, 1942, p. 275-298.

- W. Meteling, « Neue Forschungen zum Ersten Weltkrieg. Englisch- und französischsprachige Studien über Deutschland, Frankreich und Großbritannien », *Geschichte und Gesellschaft* 37, 2011, p. 614-648.

- A. Michel, *Chypre à l'épreuve de la domination lagide.* Testimonia *épigraphiques sur la société et les institutions chypriotes à l'époque hellénistique*, Athènes, 2020.

- L. Migeotte, *L'emprunt public dans les cités grecques : recueil des documents et analyse critique*, Paris, 1984.

- L. Migeotte, *Les souscriptions publiques dans les cités grecques*, Genève, 1992.

- L. Migeotte, « Les dépenses militaires des cités grecques : essai de typologie », dans L. Migeotte, *Économie et finances publiques des cités grecques* I, Lyon, 2011, p. 261-294.

- S. G. Miller, *The Tomb of Lyson and Kallikles : A Painted Macedonian Tomb*, Mayence, 1993.

- S. G. Miller et *al*., *Excavations at Nemea II. The Early Hellenistic Stadium*, Berkeley, 2001.

- B. Mineo, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006.

- M. Mitsos, « An inscription from Mycenae », *Hesperia* 1946, p. 115-119.

- H. M. Möller, *Das Regiment der Landsknechte. Untersuchungen zu Verfassung, Recht und Selbstverständnis in deutschen Söldnerheeren des 16. Jahrhunderts*, Wiesbaden, 1976.

- B. P. C. Molloy et D. Grossman, « Why can't Johnny kill ? : The psychology and physiology of interpersonal combat », dans B. P. C. Molloy (éd.), *The Cutting Edge : Studies in Ancient and Medieval Combat*, Cheltenham, 2007, p. 188-202.

- P. Monceaux, « Inscriptions de Salamine », *BCH* 6, 1882, p. 521-539.

- M. Mondini, « Brothers and Heroes. Literary Sources and Death in the First World War (the Italian Case) », dans M. Giangiulio, E. Franchi et G. Proietti (éd.), *Commemorating War and War Dead. Ancient and Modern*, Stuttgart, 2019, p. 239-253.

- J. D. Morgan, « Sellasia Revisited », *AJA* 85, 1981, p. 328-330.

- S. Morillo, « Battle Seeking : The Contexts and Limits of Vegetian Strategy », *The Journal of Medieval Military History* 1, 2002, p. 21-41.

- S. Morillo, « Expecting Cowardice : Medieval Battle Tactics Reconsidered », *Journal of Medieval Military History* 4, 2006, p. 65-73.

- S. P. Morris, *Daidalos and the Origins of Greek Art*, Princeton, 1992.

- J. S. Morrison et R. T. Williams, *Greek Oared Ships*, *900-322 B.C.*, Cambridge, 1968.

- J. S. Morrison, « Ancient Greek measures of length in nautical contexts », *Antiquity* 65, 1991, p. 298-305.

- F. Muccioli, « Lo scontro di Alessandro con i Malli in Plutarco. Realtà storica e deformazione », *HiMA* 8, 2019, p. 223-246.

- R. Muir, *Tactics and the Experience of Battle in the Age of Napoleon*, New Haven, 1998.

- Chr. Müller, « ΠΕΡΙ ΤΕΛΩΝ. Quelques réflexions autour des districts de la Confédération béotienne à l'époque hellénistique », dans N. Badoud (éd.), *Philologos Dionysios*, Genève, 2011, p. 261-282.

- Chr. Müller, « The Rise and Fall of the Boeotians : Polybius 20. 4-7 as a Literary *Topos* », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World. Essays in Memory of F.W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 267-278.

- Chr. Müller, « Les Romains et la Grèce égéenne du Ier s. av. J.-C. au Ier s. apr. J.-C. : un monde en transition », *Pallas* 96, 2014, p. 193-216.

- Chr. Müller, « « L'Achaïe à l'époque républicaine (146-27 av. J.-C.) : une province introuvable ? », *Chiron* 50, 2020, p. 49-100.

- H. Müller, « Φυγῆς ἕνεκεν », *Chiron* 5, 1975, p. 129-156.

- Y. Muller, « La mutilation de l'ennemi en Grèce classique : pratique barbare ou préjugé grec ? », dans A. Allély (éd.), *Corps au supplice et violences de guerre dans l'Antiquité*, Bordeaux, 2014, p. 41-72.

- M. H. Munn, *The Defense of Attica. The Dema Wall and the Boiotian War of 378-375 B.C.*, Berkeley, 1993.

- L. Murray, *War Games : The Psychology of Combat*, Londres, 2018.

- S. R. Murray, W. A. Sands et D. A. O'Roark, « Recreating the Ancient Greek Javelin Throw : How Far Was the Javelin Thrown ? », *Nikephoros* 25, 2012, p. 143-154.

- W. M. Murray, *The Age of Titans. The Rise and Fall of the Great Hellenistic Navies*, Oxford, 2012.

- S. Müth et U. Ruppe, « Regional begrenzte Phänomene », dans S. Müth *et al*. (éd.), *Ancient Fortifications : A Compendium of Theory and Practice*, Oxford, 2016, p. 231-248.

- G. E. Mylonas, « Ἀνασκαφὴ Μυκηνῶν », *PAAH* 1965, p. 95-96.

- F. Navarrete Livares, « Las historias tlaxcaltecas de la conquista y la construcción de una memoria cultural », *Iberoamericana* 19, 2019, p. 35-50.

- A. Nefedkin, « The *lonchophoroi* horsemen in the Hellenistic period », dans J.-Chr. Couvenhes, S. Crouzet et S. Péré-Noguès (dir.), *Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen*, Bordeaux, 2013, p. 167-175.

- S. Nevin, *Military Leaders and Sacred Space in Classical Greek Warfare*, Londres, 2017.

- R. Nicolai, « I discorsi militari nelle *Vite parallele* di Plutarco », *HiMA* 8, 2019, p. 55-78.

- N. Nicolas, *La guerre et les fortifications du Haut-Dauphiné*, Aix-en-Provence, 2005.

- J. A. W. Nicolay, « Interpreting Roman military equipment and horse gear from non-military contexts : the role of veterans », *Gesellschaft Pro Vindonissa*, *Jahresbericht 2001*, 2002, p. 53-66.

- C. Nicolet, « Les *Equites Campani* et leurs représentations figurées », *MEFRA* 74, 1962, p. 463-517.

- P. Nigdelis et P. Anagnostoudis, « New Honorific Inscriptions from Amphipolis », *GRBS* 57, 2017, p. 295-324.

- O. van Nimwegen, *The Dutch Army and the Military Revolutions*, 1588-1688, Woodbridge, 2010.

- A. Noguera Borel, « L'évolution de la phalange macédonienne : le cas de la sarisse », dans *Ancient Macedonia VI*, Thessalonique, 1999, p. 839-850.

- Br. Nosworthy, *The Anatomy of Victory. Battle Tactics, 1689-1763*, New York, 1990.

- D. Obbink, « A New Archilochus Poem », *ZPE* 156, 2006, p. 1-9.

- J. Ober et Ch. W. Hedrick (éd.), *The Birth of Democracy : An Exhibition Celebrating the 2,500th Anniversary of Democracy at the National Archives*, Washington DC, 1993.

- J. Ober, « Hoplites and Obstacles », dans V. D. Hanson (éd.), *Hoplites. The Classical Greek Battle Experience*, Londres, 1994, p. 180-188.

- J. Ober, « The rules of war in classical Greece », dans J. Ober, *The Athenian Revolution : essays on ancient Greek democracy and political theory*, Princeton, 1996, p. 53-71.

- Gr. O'Brien, « The Use of Simple Geometry and the Local Unit of Measurement in the Design of Italian Stringed Keyboard Instruments : An Aid to Attribution and to Organological Analysis », *The Galpin Society Journal* 52, 1999, p. 108-171.

- R. Oetjen, *Athen in dritten Jahrhundert v. Chr. Politik und Gesellschaft in den Garnisonsdemen auf der Grundlage der inschriftlichen Überlieferung*, Duisburg, 2014.

- Ch. Oman, *A History of the Art of War in the Middle Ages* II, New York, 1969 [1924].

- Ch. Oman, *A History of the Peninsular War* VI, New York, 1980 [1922].

- H. Ortholan, *L'artillerie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Saint-Cloud, 2020.

- J. Pagès, *Recherches sur la guerre navale dans l'Antiquité*, Paris, 2000.

- S. Panovski et V. Sarakinski, « Comfortably Sunk : Philip, the Battle of Chios and the list of losses in Polybius », dans H. Popov et J. Tzvetkova (éd.), *ΚΡΑΤΙΣΤΟΣ, Volume in Honour of Professor Peter Delev*, Sofia, 2017, p. 110-118.

- P. A. Pantos, *Τα σφφραγίσματα της Αιτωλικής Καλλιπόλεως*, Athènes, 1985.

- A. Paradiso, « Herodotus' List of the Three Hundred », dans H. Cavanagh, W. Cavanagh et J. Roy (éd.), *Honouring the Dead in the Peloponnese*, Nottingham, 2010, p. 521-535.

- P. Parisot, *Le contrôle de l'espace européen par les rois de Macédoine, des origines à la fin de la monarchie (VIe siècle av. J.-C. – 168 av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, Université de Lorraine, 2015.

- G. Parker, *The Military Revolution : Military Innovation and the Rise of the West, 1500-1800*, Cambridge, 1996².

- D. Parrott, *The Business of War. Military Enterprise and Military Revolution in Early Modern Europe*, Cambridge, 2012.

- M. Patera, « Reflections on the discourse of fear in Greek sources », dans A. Chaniotis et P. Ducrey (éd.), *Unveiling Emotions II. Emotions in Greece and Rome : Texts, Images, Material Culture*, Stuttgart, 2013, p. 109-134.

- P. Payen, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 2012.

- P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964.

- A. Pekridou, *Das Alketas-Grab in Termessos*, Tübingen, 1986.

- Ch. Pélékidis, *Histoire de l'éphébie attique, des origines à 31 avant J.-C.*, Paris, 1962.

- U. Peltz, « Der Makedonische Schild aus Pergamon der Antikensammlung Berlin », *Jahrbuch der Berliner Museen* 43, 2001, p. 331-343.

- P. Perdrizet, « Inscriptions d'Acraephiae », *BCH* 24, 1900, p. 70-81.

- W. Peremans, « Notes sur la bataille de Raphia », *Aegyptus* 31, 1951, p. 214-222.

- L. Pernet, *Armement et auxiliaires gaulois (IIe-Ier siècles avant notre ère)*, Montagnac, 2010.

- L. Pernet, « Les représentations d'armes celtiques sur les monuments de victoire aux époques hellénistique et romaine. De la statue de l'Étolie vainqueur à l'arc d'Orange : origine et mutation d'un stéréotype », dans H. Ménard et R. Plana-Mallart (éd.), *Contacts de culture, constructions identitaires et stéréotypes dans l'espace méditerranéen antique*, Montpellier, 2013, p. 21-35.

- É. Perrin-Saminadayar, *Éducation, culture et société à Athènes. Les acteurs de la vie culturelle athénienne (229-88) : un tout petit monde*, Paris, 2007.

- U. Peschlow, A. Peschlow-Bindokat et M. Wörrle, « Die Sammlung Turan Beler in Kumbaba bei Şile (II). Antike und byzantinische Denkmäler von der bithynischen Schwarzmeerküste », *Istanbuler Mitteilungen* 52, 2002, p. 429-522.

- J. Peters, *Ein Söldnerleben im Dreissigjährigen Krieg : Eine Quelle zur Sozialgeschichte*, Berlin, 1993.

- E. Petersen et F. von Luschan, *Reisen im Südwestlichen Kleinasien*, Vienne, 1889.

- V. Pétrakos, *Ο Δήμος του Ραμνούντος* VI, Athènes, 2020.

- Chr. Peyre, *La Cisalpine gauloise du IIIe au Ier siècle av. J.-C, Études d'histoire et d'archeologie*, Paris, 1979.

- E. Pfuhl et H. Möbius, *Die ostgriechischen grabreliefs*, Mayence, 1979.

- G. Philipps, « In the Shadow of Flodden : Tactics, Technology and Scottish Military Effectiveness, 1513-1550 », *The Scottish Historical Review* 77, 1998, p. 162-182.

- G. Phillips, « Writing Horses into American Civil War History », *War in History* 20, 2013, p. 160-181.

- Ch. Picard et Ch. Avezou, « Inscriptions de Macédoine et de Thrace », *BCH* 37, 1913, p. 84-154.

- O. Picard, « Numismatique et iconographie : le cavalier macédonien », dans L. Kahil, Ch. Augé et P. Linant de Bellefonds (dir.), *Iconographie classique et identités régionales*, Athènes, 1986, p. 67-76.

- S. Picaud-Monnerat, « La réflexion sur la petite guerre à l'orée du XIXe siècle : l'exemple de Clausewitz (1810-1812) », *Stratégique* 97-98, 2009, p. 123-147.

- S. Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIIIe siècle*, Paris, 2010.

- C. A. Picón et S. Hemingway (éd.), *Pergamon and the Hellenistic Kingdoms of the Ancient World*, New York, 2016.

- C. Pillonel, « Les guerres mithridatiques : essai de quantification des armées pontiques », dans J.-N. Corvisier (éd.), *Guerre et Démographie dans le Monde Antique*, Sceaux, 2006, p. 115-126.

- I. Pimouguet-Pédarros, « Défense et territoire. L'exemple milésien », *DHA* 21, 1995, p. 89-109.

- I. Pimouguet-Pédarros, *La Cité à l'épreuve des rois. Le siège de Rhodes par Démétrios Poliorcète (305-304 av. J.-C.)*, Rennes, 2011.

- I. Pimouguet-Pédarros, « L'*hérôon* de Trokondas à Kitanaura. Une contribution à l'histoire politique, sociale et culturelle de la Pisidie aux époques hellénistique et romaine », *RA* 61, 2016, p. 61-106.

- I. Pimouguet-Pédarros, « Guerres, normes et transgressions dans le monde grec », dans N. Barrandon et I. Pimouguet-Pédarros (dir.), *La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours*, Rennes, 2021, p. 66-80.

- I. Pimouguet-Pédarros, « Guerre de siège, paroxysme et transgressions (Alexandre et les grandes monarchies hellénistiques) », dans N. Barrandon et I. Pimouguet-Pédarros (dir.), *La transgression en temps de guerre. De l'Antiquité à nos jours*, Rennes, 2021, p. 137-156.

- T. Pincemin, « '*Aut Vincere, Aut Mori'*. Le journal des marches du régiment de la Morlière dans les campagnes de Flandre, 1746-1748 », dans B. Fonck et N. Genet-Rouffiac (dir.), *Combattre et gouverner. Dynamiques de l'histoire militaire de l'époque moderne (XVII*^{e}*-XVIII*^{e} *siècles)*, Rennes, 2015, p. 91-142.

- M. Pippidi et E. M. Popescu, « Les relations d'Istros et d'Apollonie du Pont à l'époque hellénistique, À propos d'une inscription inédite » *Dacia* 3, 1959, p. 235-258.

- F. Pirson, *Ansichten des Krieges. Kampfreliefs klassischer und hellenistischer Zeit im Kulturvergleich*, Wiesbaden, 2014.

- A. Plassart et G. Blum, « Orchomène d'Arcadie. Fouilles de 1913. Topographie, architecture, sculpture, menus objets », *BCH* 38, 1914, p. 71-88.

- H. W. Pleket, « Ephebes and Horses », *Mnemosyne* 65, 2012, p. 324-328.

- A. J. Podlecki, « Three Greek Soldiers : Poets Archilochus, Alcaeus, Solon », *CW* 63, 1969, p. 73-81.

- I. Pojani-Dhamo, « Relieve të stelave funerare apoloniate të periudhës klasike dhe helenistike », *Iliria* 27, 1997, p. 205-241.

- E. Polito, « Emblèmes macédoniens. Une hypothèse sur une série de boucliers de Macédoine en Numidie », *Antiquités africaines* 35, 1999, p. 39-70.

- P. Ponchon, « Thucydide, Héraclite et l'archéologie du réalisme politique », *DHA* 45, 2019, p. 113-145.

- A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le tombe dipinte di Paestum*, Modène, 1992.

- D. Porsh, « The French Army in the First World War », dans A. R. Millet et W. Murray (éd*.), Military effectiveness, The First World War*, Cambridge, 2010 [1988], p. 190-228.

- E. Pottier, « Un guerrier tégéate », *BCH* 4, 1880, p. 408-415.

- J. Pouilloux, *Choix d'inscriptions grecques*, Paris, 2003 [1960].

- L. Poznanski, « La polémologie pragmatique de Polybe », *JS* 1994, p. 19-74.

- M. Prestwich, « *Miles in Armis Strenuus* : The Knight at War », *Transactions of the Royal Historical Society* 5, 1995, p. 201-220.

- J. P. Prieto Iommi, « Rome, Etolia y la Batalla de Cinoscéfalas en 197 a.C. : la historia militar de un conflicto cultural », *Latomus* 78, 2019, p. 397-428.

- D. M. Pritchard, *Sport, Democracy and War in Classical Athens*, Cambridge, 2013.

- D. M. Pritchard, « The symbiosis between democracy and war : The case of ancient Athens », dans D. M. Pritchard (éd.), *War, democracy and culture in classical Athens*, Cambridge, 2010, p. 1-62.

- W. K. Pritchett, *The Greek State at War* I, Berkeley, 1971.

- W. K. Pritchett, *The Greek State at War* II, Berkeley, 1974.

- W. K. Pritchett, *The Greek State at War* IV, Berkeley, 1985.

- W. K. Pritchett, « Philip's Campaign in the Peloponnesos in 219/8 B.C. », dans W. K. Pritchett, *Studies in Ancient Topography*, VI, Berkeley, 1989, p. 13-17.

- W. K. Pritchett, « The Route of Philip's March on Thermon in 218 B.C. », dans W. K. Pritchett, *Studies in Ancient Topography*, VI, Berkeley, 1989, p. 126-140.

- W. K. Pritchett, *The Greek State at War* V, Berkeley, 1991.

- W. K. Pritchett, *Studies in Ancient Greek Topography* VII, Amsterdam, 1991.

- N. Proeva, « Des plaques de ceintures provenant des contrées illyriennes et de Dassarétie », dans J.-L. Lamboley et M. Paola Castiglioni (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité – V, Actes du Ve colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, vol. II, Paris, 2011, p. 577-589.

- A. Prost, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire* 81, 2004, p. 5-20.

- F. Prost, « Un nouveau fragment du sarcophage de Payava », dans K. Konuk (éd.), Stephanèphoros. *De l'économie antique à l'Asie Mineure. Hommages à Raymond Descat*, Bordeaux, 2012, p. 369-376.

- Fr. Prost, « L'impossible domination cycladique : les conflits entre Paros et Naxos à l'époque archaïque », dans Gr. Bonnin et É. Le Quéré, *Pouvoirs, îles et mer. Formes et modalités de l'hégémonie dans les Cyclades antiques (VIIe s. a.C. – IIIe s. p.C.)*, Bordeaux, 2014, p. 45-56.

- A. Pulice, « Brasidas aux pieds rapides : aspects de l'héritage épique chez Thucydide », dans M. Fumaroli et *al*. (éd.), *Hommage à Jacqueline de Romilly. L'empreinte de son œuvre*, Paris, 2014, p. 161-184.

- F. Quesada Sanz, *El Armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)*, Montagnac, 1997.

- F. Quesada Sanz, « Not so different : individual fighting techniques and battle tactics of Roman and Iberian armies within the framework of warfare in the Hellenistic Age », *Pallas* 70, 2006, p. 245-263.

- Fr. Queyrel, *L'Autel de Pergame. Images et pouvoirs en Grèce d'Asie*, Paris, 2005.

- Rabe, Tropaia, τροπή *und* σκῦλα. *Entstehung, Funktion und Bedeutung des griechischen Tropaions*, Rahden, 2008.

- A. Raggi, « Senatus consultum de Asclepiade sociisque », *ZPE* 135, 2001, p. 73-76.

- R. S. Rait, *The Life and Campaigns of Hugh, first Viscount Gough, Field Marshal* I, Londres, 1903.

- F. Rakob, « Architecture royale numide », dans *Architecture et société de l'archaïsme grec à la fin de la République. Actes du colloque de Rome (2-4 décembre 1980)*, Rome, 1983, p. 325-348.

- Ph. Rance, « Narses and the Battle of Taginae (Busta Gallorum) 552 : Procopius and Sixth-Century Warfare », *Historia* 54, 2005, p. 424-472.

- Ph. Rance, « Hannibal, Elephants and Turrets in Suda Θ 438 [Polybius Fr. 162^B] — an Unidentified Fragment of Diodorus », *CQ* 59, 2009, p. 91-111.

- Ph. Rance, « Introduction », dans Ph. Rance et N. V. Sekunda, *Greek Taktika : Ancient Military Writing and its Heritage*, Gdansk, 2017, p. 9-64.

- A. Rapin, « L'armement celtique en Europe : chronologie de son évolution technologique du Ve au Ier s. av. J.-C. », *Gladius* 19, 1999, p. 33-67.

- R. Raths, *Vom Massensturm zur Stoßtrupptaktik : Die deutsche Landkriegtaktik im Spiegel von Dienstvorschrift und Publizistik 1906 bis 1918*, Fribourg-en-Brisgau, 2009.

- G. Raudzens, « War-Winning Weapons : The Measurement of Technological Determinism in Military History », *The Journal of Military History* 54, 1990, p. 403-434.

- G. Raudzens, « So Why Were the Aztecs Conquered, and What Were the Wider Implications ? Testing Military Superiority as a Cause of Europe's Pre-Industrial Colonial Conquests », *War in History* 2, 1995, p. 87-104.

- S. Raux, « Quand se soigner, c'est croire », *Archéopages* 43, 2016, p. 6-17.

- L. Rawlings, « Alternative agonies : hoplite martial and combat experiences beyond the phalanx », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 233-259.

- L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007.

- C. Reardon, *Pickett's Charge in History and Memory*, Chapel Hill, 1997.

- A. J. Reinach, « La frise du monument de Paul-Émile à Delphes », *BCH* 34, 1910, p. 433-468.

- J. Revel, « L'histoire au ras du sol », dans Giovanni Levi, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Paris, 1989, p. I-XXXII.

- J. Reynolds, *Aphrodisias and Rome, Documents from the excavation of the theatre at Aphrodisias conducted by Professor Kenan T. Erim together with some related texts*, Londres, 1982.

- G. M. A. Richter, « Greek Bronzes Recently Acquired by the Metropolitan Museum of Art », *AJA* 43, 1939, p. 194-199.

- W. Ridgeway, *The Early Age in Greece* I, Cambridge, 1901.

- I. Ringwood-Arnold, « The Shield of Argos », *AJA* 41-3, 1937, p. 436-440.

- A. D. Rizakis, *Achaïe* III. *Les inscriptions des cités achéennes. Epigraphie et histoire*, Athènes, 2008.

- J. et L. Robert, *La Carie* II. *Le plateau de Tabai et ses environs*, Paris, 1954.

- J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », *JS* 1976, p. 153-235.

- J. et L. Robert, *Fouilles d'Amyzon en Carie*, Paris, 1983.

- J. et L. Robert, *Claros* I. *Décrets hellénistiques*, Paris, 1989.

- L. Robert, *Collection Froehner. Inscriptions grecques*, Paris, 1936.

- L. Robert, *Études anatoliennes*, Paris, 1937.

- L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940.

- L. Robert, « Trihémiolies athéniennes », *RPh* 18, 1944, p. 11-17 (= *OMS* III, p. 1377-1383).

- L. Robert, « Trihémiolies athéniennes et ΦΥΛΑΚΙΔΕΣ », *Hellenica* II, Paris, 1946, p. 123-126.

- L. Robert, « Gauros », *Hellenica* II, Paris, 1946, p. 139-141.

- L. Robert, « Inscriptions de Julia Gordos et du Nord-Est de la Lydie », *Hellenica* VI, Paris, 1948, p. 89-104.

- L. Robert, « Monument de Lysimacheia », *Hellenica* X, 1955, p. 266-271.

- L. Robert, « Sur un décret des Korésiens au musée de Smyrne », *Hellenica* XI-XII, Paris, 1960, p. 132-145.

- L. Robert, « Épigramme votive d'Olbia », *Hellenica* XI-XII, Paris, 1960, p. 267-276.

- L. Robert, *Villes d'Asie Mineure, études de géographie antique*, Paris, 1962.

- L. Robert, « Deux inscriptions agonistiques de Rhodes », *AE* 1966, p. 108-118.

- L. Robert, « Les épigrammes satiriques de Lucilius sur les athlètes. Parodie et réalités », dans A. E. Raubitschek *et al*. (éd.), *L'épigramme grecque*, Genève, 1969, p. 181-295.

- L. Robert, « Théophane de Mytilène à Constantinople », *CRAI* 113, 1969, p. 42-64.

- L. Robert, « F. G. Maier, Griechische Mauerbauinschriften », *Gnomon* 42, 1970, p. 579-603 (= *OMS* VI, p. 629-653).

- L. Robert, « Les monétaires et un décret de Sestos », *RN* 15, 1973 (= *OMS* VI, p. 125-135).

- L. Robert, « Documents d'Asie Mineure », *BCH* 102, 1978, p. 395-543.

- L. Robert, *À travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris, 1980.

- L. Robert, « Une épigramme hellénistique de Lycie », *JS* 1983, p. 241-258.

- L. Robert, *Documents d'Asie Mineure*, Paris, 1987.

- M. Roberts, *The Military Revolution, 1560-1660*, Belfast, 1956.

- R. Robert, « Les funérailles macédoniennes et le triomphe de Paul-Émile », *MEFRA* 121/2, 2009, p. 407-430.

- G. Robinson, « Horse Supply and the Development of the New Model Army, 1642–1646 », *War in History* 15, 2008, p. 121-140.

- P. Roesch, *Études béotiennes*, Paris, 1982.

- C. J. Rogers, *War Cruel and Sharp: English Strategy Under Edward III, 1327-1360*, Woodbridge, 2000.

- C. J. Rogers, *Soldiers' Lives Through History : The Middle Ages*, Westport, 2007.

- C. J. Rogers, « Cavalry », dans C. J. Rogers (éd.), *The Oxford Encyclopedia of Medieval Warfare and Military Technology* I, Oxford, 2010, p. 354-356

- J. Roisman, *Alexander's Veterans and the Early Wars of the Successors*, Austin, 2012.

- A. Rolland-Boulestreau, *Les colonnes infernales. Violences et guerre civile en Vendée militaire (1794-1795)*, Paris, 2015.

- D. W. Roller, *Empire of the Black Sea. The Rise and Fall of the Mithridatic World*, Oxford, 2020.

- P. Roscoe, « Settlement fortification in village and 'tribal' society : Evidence from contact-era New Guinea », *Journal of Anthropological Archaeology* 27, 2008, p. 507-519.

- S. Rose, *Medieval Naval Warfare*, Londres, 2002.

- A. Rossato, *L'elmo di Scipio*, Milan, 1919.

- J. P. Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C. - A.D. 235)*, Leyde, 1999.

- J.-M. Roubineau, « Quand l'important était de gagner : Indignité de la défaite et stratégies athlétiques en Grèce ancienne », *RBPh* 94, 2016, p. 5-26.

- P. Roussel, « Les ΚΥΝΗΓΟΙ à l'époque hellénistique et romaine », *REG* 43, 1930, p. 361-371.

- D. Rousset, « Centre urbain, frontière et espace rural dans les cités de Grèce Centrale », M. Brunet (éd.), *Territoires des cités grecques*, Athènes, 1999, p. 35-77.

- D. Rousset, « Les inscriptions de Kallipolis d'Étolie », *BCH* 130, 2006, p. 381-434.

- D. Rousset, *De Lycie en Cabalide. La convention entre les Lyciens et Termessos près d'Oinoanda*, Genève, 2010.

- D. Rousset, « Considérations sur la loi éphébarchique d'Amphipolis », *REA* 119, 2017, p. 49-84.

- A. Rouveret, « Tite-Live, Histoire Romaine IX, 40 : la description des armées samnites ou les pièges de la symétrie », dans A.-M. Adam, A. Rouveret (éd.), *Guerre et sociétés en Italie aux Ve et IVe siècles avant J.C. Les indices fournis par l'armement et les techniques de combat*, Paris, 1988, p. 91-120.

- G. Roux, « L'inventaire 1403 du Néôrion de Délos », *BCH* 113, 1989, p. 261-275.

- M. Roux, « Recherches sur les aspects militaires de la conquête du monde gréco-hellénistique par Rome au IIe siècle avant Jésus-Christ », *REA* 95, 1993, p. 443-457.

- J. Roy, « Les cités d'Élide », dans J. Renard (dir.), *Le Péloponnèse*, Rennes, 1999, p. 151-176.

- Fr. Royal, « Les quartiers d'hiver des armées : pause et continuité dans la guerre. L'exemple de l'armée de Flandre entre les campagnes de 1711 et 1712 », dans B. Fonck et N. Genet-Rouffiac (dir.), *Combattre et gouverner. Dynamiques de l'histoire militaire de l'époque moderne (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rennes, 2015, p. 75-89.

- C. Rubincam, « Casualty Figures in the Battle Descriptions of Thucydides », *Transactions of the American Philological Association* 121, 1991, p. 181-198.

- A. Rufin Solas, « Philippe II de Macédoine, l'argent et la guerre : les recrutements de guerriers thraces », *REG* 127, 2014, p. 75-96.

- C. Ruggeri, *Gli stati intorno a Olimpia. Storia e costituzione dell'Elide e degli stati formati dai perieci elei (400-362 a.C.)*, Stuttgart, 2004.

- J. Rzepka, « The Units of Alexander's Army and the District Divisions of Late Argead Macedonia », *GRBS* 48, 2008, p. 39-56.

- J. Rzepka, « The Aetolian Elite Warriors and Fifth-Century Roots of the Hellenistic Confederacy », *AKME Studia Historica* 4, 2009, p. 3-34.

- J. Rzepka, « The casualty figures of Alexander's army », dans T. Howe, S. Müller et R. Stoneman, *Ancient Historiography on War and Empire*, Oxford, 2017, p. 169-176.

- Ph. Sabin, « The Face of Roman Battle », *JRS* 90, 2000, p. 1-17.

- Ph. Sabin, « Land Battle », dans Ph. Sabin, H. van Wees et M. Whitby (éd.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare* I, Cambridge, 2007, p. 399-433.

- A. Sablon du Corail, *Marignan, 1515*, Paris, 2015.

- S. D. Sagan, « The Face of Battle without the Rules of War: Lessons from Red Horse & the Battle of the Little Bighorn », *Daedalus* 146, 2017, p. 24-43.

- A. Salamagne, « L'attaque des places-fortes au XVe siècle à travers l'exemple des guerres anglo et franco-bourguignonnes », *Revue historique* 289, 1993, p. 65-113.

- A. Salamagne, « L'attaque et la défense des places au temps des armes mécaniques », dans J.-M. Pastré (dir.), *Château et société castrale au Moyen Âge*, Rouen, 1997, p. 41-63.

- É. Samama, *La médecine de guerre en Grèce ancienne*, Turnhout, 2017.

- R. Saou, « La terminologie du bouclier hoplitique », *REA* (à paraître).

- G. Satterfield, *Princes, Posts and Partisans. The Army of Louis XIV and Partisan Warfare in the Netherlands (1673-1678)*, Leyde, 2003.

- Chr. Saulnier, *L'armée et la guerre dans le monde étrusco-romain (VIIIe-IVe s.)*, Paris, 1980.

- I. Savalli-Lestrade, « Les Attalides et les cités grecques d'Asie Mineure au IIe siècle *a.C.* », dans A. Bresson et R. Descat (dir.), *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle* a.C., Bordeaux, 2001, p. 77-91.

- I. Savalli-Lestrade, « Les rois hellénistiques, maîtres du temps », dans I. Savalli-Lestrade et I. Cogitore (dir.), *Des Rois au Prince. Pratiques du pouvoir monarchique dans l'Orient hellénistique et romain (IVe siècle avant J.-C. – IIe siècle après J.-C.)*, Grenoble, 2010, p. 55-83.

- A. Schachter, « Boiotian military elites (with an appendix on the funeral *stelai*) », dans A. Schachter, *Boiotia in Antiquity. Selected Papers*, Cambridge, 2016, p. 193-215.

- Th. Schäfer, « Realität und Fiktion im griechischen Kriegerbild. Bildchiffren und antiquarische Anachronismen », dans M. Büschel et P. Schmidt (éd.), *Realität und Projektion. Wirklichkeitsnahe Darstellung in Antike und Mittelalter*, Berlin, 2005, p. 55-72.

- K. Schefold, « Tod des Patroklos », *Revista de la Universidad Complutense* 104, 1976, p. 101-104.

- S. Scheuble-Reiter, « Zur Organisation und Rolle der Reiterei in den Diadochenheeren. Vom Heer Alexanders des Großen zum Heer Ptolemaios' I. », dans H. Hauben et A. Meeus (éd.), *The Age of the Successors and the Creation of the Hellenistic Kingdoms (323-276 B.C.)*, Louvain, 2014, p. 484-494.

- V. Schild-Xenidou, *Corpus der Boiotischen Grab- und Weihreliefs des 6. Bis 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Mayence, 2008.

- V. Schmidtchen, *Kriegswesen im späten Mittelalter*, Weinheim, 1990.

- H. H. Schmitt, *Die Staatsverträge des Altertums* III, Munich, 1969.

- A. Schnapp, *Le chasseur et la cité. Chasse et érotique en Grèce ancienne*, Paris, 1997.

- A. Schwartz*, Reinstating the Hoplite. Arms, Armour and Phalanx Fighting in Archaic and Classical Greece*, Stuttgart, 2009.

- A. Schwartz, « Large Weapons, Small Greeks : The Practical Limitations of Hoplite Weapons and Equipment », dans D. Kagan, Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 157-175.

- H. H. Scullard, *The Elephant in the Greek and Roman World*, Ithaca, 1971.

- R. Sealey, « The origin of the Delian League », dans E. Badian (éd.), *Ancient Society and Institutions*, Oxford, 1966, p. 233-255.

- M. G. Seaman, « Early Greek Siege Warfare », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 29-38.

- M. Sears, « Warrior Ants : Elite Troops in the *Iliad* », *CW* 103, 2010, p. 139-155.

- M. Sears et C. Willekes, « Alexander's Cavalry Charge at Chaeronea, 338 BCE », *The Journal of Military History* 80, 2016, p. 1017-1035.

- M. Segre, « Dedica votiva dell' equipaggio di una nave rodia », *Clara Rhodos* VIII, 1936, p. 227-244.

- N. V. Sekunda, « Athenian Demography and Military Strength, 338-322 B.C. », *ABSA* 87, 1992, p. 311-355.

- N. V. Sekunda, *Hellenistic Infantry Reform in the 160's BC*, Lodz, 2001.

- N. V. Sekunda, « The Sarissa », *Acta Universitatis Lodziensis. Folia Archaeologia* 23, 2001, p. 13-45.

- N. V. Sekunda, « Land Forces », dans Ph. Sabin, H. van Wees et M. Whitby (éd.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, Cambridge, 2007, p. 325-357.

- N. V. Sekunda, « Neocretans », dans J.-C. Couvenhes, S. Crouzet et S. Péré-Noguès (éd.), *Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen*, Bordeaux, 2011, p. 75-85.

- N. V. Sekunda, *The Antigonid Army*, Gdansk, 2013.

- N. V. Sekunda, « The Chronology of the Iphicratean Peltasts Reform », dans B. Burliga et N. V. Sekunda (éd.), *Iphicrates, Peltasts and Lechaeum*, Gdansk, 2014, p. 126-144.

- N. V. Sekunda, « Homeric *Taktika* », dans J. T. Chlup et C. Whately (éd.), *Greek and Roman Military Manuals. Genre and History*, New York, 2020, p. 78-98.

- N. V. Sekunda et P. Juhel, « The *agema* and the other Peltasts in the late Antigonid army. The lessons of the Cassandreia/Drama conscription diagramma », *ZPE* 170, p. 104-108.

- J. Sémélin, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, 2005.

- B. Sergent, « Arc », *Mètis* 6, 1991, p. 223-252.

- N. Sevinç et *al*., « A New Painted Graeco-Persian Sarcophagus from Çan », *Studia Trioca* 11, 2001, p. 383-420.

- G. Sheffield, *Forgotten Victory. The First World War. Myths and Realities*, Londres, 2001.

- R. M. Sheldon, *Ambush. Surprise Attack in Ancient Greek Warfare*, Barnsley, 2012.

- J.-A. Shelton, « Elephants as Ennemies », *Concentric : Literary and Cultural Studies* 32, 2006, p. 14-22.

- G. Siebert, *Recherches sur les ateliers de bols à reliefs du Péloponnèse à l'époque hellénistique*. Paris, 1978.

- R. H. Simpson, « Abbreviations of Hieronymus in Diodorus », *AJPh* 80, 1959, p. 370-379.

- J. Sirinelli, *Les enfants d'Alexandre. La littérature et la pensée grecques (331 av. J.-C. – 519 ap. J.-C.)*, Paris, 1993.

- R. Slobodin, « Eastern Kutchin Warfare », *Anthropologica* 1, 1960, p. 76-94.

- A. M. Snodgrass, *Arms and Armour of the Greeks*, New York, 1967.

- A. M. Snodgrass, « The first European body-armour », dans J. Boardman, M. A. Brown et T. G. E. Powell (éd.), *The European community in later prehistory*, Londres, 1971, p. 31-50.

- A. M. Snodgrass, « The 'Hoplite Reform' Revisited », *Dialogues d'Histoire ancienne* 19, 1997, p. 47-61.

- Ph. De Souza, *Piracy in the Graeco-Roman World*, Cambridge, 2002.

- Ph. De Souza, « Raiders fom the Sea : The Maritime Context of the *Poliorketika* », dans M. Pretzler et N. Barley (éd.), *Brill's Companion to Aineias Tacticus*, Leyde-Boston, 2018, p. 214-228.

- L. R. Speight et D. Rowland, « Modelling The Rural Infantry Battle : The Effects Of Live Combat On Military Skills And Behaviour During The Approach Phase », *Military Operations Research* 13, 2008, p. 79-97.

- S. Sprawski, « Peltasts in Thessaly », dans B. Burliga et N. V. Sekunda (éd.), *Iphicrates, Peltasts and Lechaeum*, Gdansk, 2014, p. 96-104.

- M. H. Spring, *With Zeal and with Bayonets Only, The British Army on Campaign in North America, 1775-1783*, Norman, 2008.

- I. G. Spence, *The Cavalry of Classical Greece : A Social and Military History with Particular Reference to Athens*, Oxford, 1993.

- I. G. Spence, « Cavalry, democracy and military thinking in Classical Athens », dans D. M. Pritchard (éd.), *War, Democracy and Culture in Classical Athens*, Cambridge, 2010, p. 111-138.

- V. Stamatopoulou, *Όπλον : η αργολική ασπίδα και η τεχνολογία της*, Thèse de doctorat, Université de Thessalonique, 2004.

- P. F. Stary, « Ursprung und Ausbreitung der eisenzeitlichen Ovalschilde mit spindelförmigem Schildbuckel », *Germania* 59, 1981-2, p. 287-306.

- J. M. Steplyk, *Fighting Means Killing : Civil War Soldiers and the Nature of Combat*, Lawrence, 2018.

- R. R. Stieglitz, « Classical Greek Measures and the Builder's Instruments from the Ma'agan Mikhael Shipwreck », *AJA* 110, 2006, p. 195-203.

- J. Stone, « Technology, Society, and the Infantry Revolution of the Fourteenth Century », *The Journal of Military History* 68, 2004, p. 361-380.

- J. Strang, *The City of Dionysos : a Social and Historical Study of the Ionian City of Teos*, Thèse de doctorat, State University of New York at Buffalo, 2007.

- M. Strickland et R. Hardy, *The Great Warbow : From Hastings to the Mary Rose*, Stroud, 2005.

- R. Strootman, « Alexander's Thessalian Cavalry », *Talanta* 42-43, 2010-2011, p. 51-67.

- J. Stylianou, *A Historical Commentary on Diodorus Siculus Book 15*, Oxford, 1998.

- T. Sutherland, « The Towton Battle — A Reinterpretation », *Arms & Armour* 12, 2015, p. 124-135.

- L. Swift, *Archilochus : The Poems*, Oxford, 2019.

- W. W. Tarn, *Hellenistic Military and Naval Developements*, Cambridge, 1930.

- W. W. Tarn, *Alexander the Great. Sources and Studies* II, Cambridge, 1948.

- E. Taşdelen et Y. Polat, « New Investigations, Finds and Discoveries Concerning the Hellenistic City walls of Teos », *Philia* 4, 2018, p. 173-199.

- M. J. Taylor, « Compte rendu de N. V. Sekunda, *The Antigonid Army,* Gdansk, 2013 », *Bryn Mawr Classical Review*, 23/09/2015.

- M. J. Taylor, « The Battle Scene on Aemilius Paullus's Pydna Monument : A Reevaluation », *Hesperia* 85, 2016, p. 559-576.

- P. Themelis, « Ausgrabungen in Kallipolis (Ost-Aetolien) », dans W. Hoepfner (éd.), *Geschichte des Wohnens*, Stuttgart, 1999, p. 427–440.

- P. Themelis, « Monuments guerriers de Messène », dans R. Frei-Stolba et K. Gelx (éd.), *Recherches récentes sur le monde hellénistique. Actes du Colloque en l'honneur de Pierre Ducrey, 20-21 novembre 1998 Lausanne*, Berne, 2001, p. 199-215.

- G. Theotokis, « The Norman Invasion of Sicily, 1061-1072 : Numbers and Military Tactics », *War in History* 17, 2010, p. 381-402.

- G. Theotokis, « Σῶκος : An Unusual Byzantine Weapon », dans G. Theotokis et A. Yıldız (éd.), *A Military History of the Mediterranean Sea*, Leyde, 2018, p. 153-172.

- G. Thériault, *Le culte d'*Homonoia *dans les cités grecques*, Lyon, 1996.

- P. Thonemann, *The Maeander Valley. A Historical Geography from Antiquity to Byzantium,* Oxford, 2011.

- J. A. Thorne, « Warfare and Agriculture : The Economic Impact of Devastation in Classical Greece », *GRBS* 42, 2001, p. 225-253.

- J. Tomczak, « Roman Military Equipment in the 4th century BC : *Pilum*, *Scutum* and the Introduction of Manipular Tactics », *Acta Universitatis Lodziensis*. *Folia Archaeologica* 29, 2012, p. 38-65.

- V. Toureille, *Vol et brigandage au Moyen Âge*, Paris, 2006.

- M. Tranchant, « Les ports maritimes en France au Moyen Âge », dans P. Boucheron et É. Mornet (éd.), *Ports maritimes et ports fluviaux au Moyen Âge*, Paris, 2005, p. 21-31.

- T. R. Trautmann, *Elephants and Kings. An Environmental History*, Chicago, 2015.

- H. Treidler, *Epirus im Altertum. Studien zur historischen Topographie*, Leipzig, 1917.

- M. Trundle, « Light troops in classical Athens », dans D. M. Pritchard (éd.), *War, Democracy and Culture in Classical Athens*, Cambridge, 2010, p. 139-160.

- M. Trundle, « Spartan Responses to Defeat : From a Mythical Hysiae to a Very Real Sellasia », dans J. H. Clark et B. Turner (éd.), *Brill's Companion to Military Defeat in Ancient Mediterranean Society*, Leyde-Boston, 2018, p. 144-161.

- M. Trundle, « The limits of nationalism : Brigandage, piracy and mercenary service in fourth century Athens », dans R. Evans et M. De Marre, *Piracy, Pillage and Plunder in Antiquity. Appropriation and the Ancient World*, Londres, 2020, p. 27-37.

- M. Tsimbidou-Avloniti, « Άγιος Αθανάσιος, Μακεδονικός τάφος ΙΙΙ. Ο οπλισμός του ευγενούς νεκρού », dans S. Pingiatoglou et Th. Stefanidou-Tiveriou (éd.), *ΝΑΜΑΤΑ, Τιμητικός Τόμος για τον Καθηγητή Δ.Παντερμαλή*, Thessalonique, 2011, p. 351-363.

- A. Tsingarida, « The Death of Sarpedon : Workshops and Pictorial Experiments », dans J. H. Oakley et S. Schmidt (éd.), *Hermeneutik der Bilder : Beiträge zur Ikonographie und Interpretation griechischer Vasenmalerei*, 2009, p. 135-141.

- Ch. Tsoungaris, « Παιονικὴ ἀσπίδα στὴν Ὀρεστίδα τῆς Ἄνω Μακεδονίας », dans S. Drougou (éd.), *Κερμάτια φιλίας. Τιμητικὸς τόμος γία τὸν Ἰωάννη Τουράτσογλου*, Athènes, 2009, p. 579-589.

- D. van Tuerenhout, « Maya Warfare : Sources and Interprétations », *Civilisations* 50, 2001, p. 129-152.

- Ch. Tuplin, « All the King's Horse : in search of Achaemenid Persian cavalry », dans M. Trundle et G. Fagan (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 100-182.

- S. Turnbull, *Warriors of Medieval Japan*, Oxford, 2007.

- E. Turrettini, « L'artillerie de 1914 à 1918 », *Revue militaire suisse* 69, 1924, p. 64-79.

- M. Van der Valk, *Eustathi archiepiscopi Thessalonicensis. Commentarii ad Homeri Iliadem Pertinentes* III, Leyde, 1979.

- É. Van't Dack, « Les commandants de place lagides à Théra », *Ancient Society* 4, 1973, p. 71-90.

- A. P. Vayda, *War in Ecological Perspective. Persistence, change and adaptative Processes in three Oceanian Societies*, New York, 1976.

- J. Vela Tejada, « Warfare, History and Literature in the Archaic and Classical Periods: The Development of Greek Military Treatises », *Historia* 53, 2004, p. 129-146.

- G. Velho, « Les déserteurs des armées civiques en Grèce ancienne ou la négation du modèle du citoyen-soldat », *Les Études Classiques* 70, 2002, p. 239-256.

- P. Vennesson, « Penser les guerres nouvelles : la doctrine militaire en questions », *Pouvoirs* 125, 2008, p. 81-92.

- J. F. Verbruggen, « The Role of Cavalry in Medieval Warfare », *Journal of Medieval Military History* 3, 2005, p. 46-71.

- M. Verčík, *Die barbarischen Einflüsse in der griechischen Bewaffnung*, Rahden, 2014.

- R. Verdier, *La bataille d'Anthon (1430). Lyon et le Dauphiné restent français*, Grenoble, 2018.

- J.-P. Vernant et M. Detienne, « La *mètis* d'Antiloque », *REG* 80, 1967, p. 68-83.

- S. Venayre, « Loti en Annam. Une folie guerrière au temps du naturalisme (1883) », dans L. Vissière et M. Trévisi (dir.), *Le feu et la folie. L'irrationel et la guerre (fin du Moyen Âge – 1920)*, Rennes, 2016, p. 177-187.

- P. Vidal-Naquet, « La tradition de l'hoplite athénien », dans J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968, p. 161-181 (= P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, 1981, p. 125-149).

- P. Vidal-Naquet, « Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne », *Annales* 23, 1968, p. 947-974 (= P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, 1981, p. 151-176).

- P. Vidal-Naquet, « Temps des dieux et temps des hommes », *Revue de l'histoire des religions* 157, 1960, p. 55-80 (= P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, 1991 [1981], p. 69-94).

- L. J. A. Villalon et D. J. Kagay, *To Win and Lose a Medieval Battle. Nájera (3 April, 1367), a Pyrrhic Victory for the Black Prince*, Leyde, 2017.

- J.-Ch. Vincent, « Le bouclier d'Aristoménès : une arme de propagande politico-religieuse dans le Périégèse de Pausanias », dans P. Sauzeau et Th. Van Compernolle (éd.), *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007, p. 231-247

- B. Virgilio, *Le roi écrit. La correspondance du souverain hellénistique*, Pise, 2011.

- M. P. Vlasto et O. E. Ravel, *Descriptive Catalogue of the Collection of Tarentine Coins Formed by M. P. Vlasto*, Londres, 1947.

- P. Vo-Ha, *Rendre les armes. Le sort des vaincus, XVIe-XVIIe siècles*, Ceyzérieu, 2017.

- W. Vollgraff, « Deux stèles de Thèbes », *BCH* 26, 1902, p. 554-570.

- H. T. Wade-Gery, « Jason of Pherae and Aleuas the Red », *JHS* 44, 1924, p. 55-64.

- F. W. Walbank, *Philip V of Macedon*, Cambridge, 1940.

- F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius* I, Oxford, 1957.

- F. W. Walbank, *A historical commentary on Polybius* II, Oxford, 1967.

- F. W. Walbank, « History and Tragedy », *Historia* 9, 1960, p. 216-234.

- P. Walcot, « Cattle Raiding, Heroic Tradition, and Ritual: The Greek Evidence », *HR* 18, 1979, p. 326-351.

- G. Wawro, « An 'Army of Pigs' : The Technical, Social, and Political Bases of Austrian Shock Tactics,1859-1866 », *The Journal of Military History* 59, 1995, p. 407-433.

- Ch. Webber, « Odrysian Cavalry Arms, Equipment and Tactics », dans L. Nikolova (éd.), *Early Symbolic Systems for Communication in Southeast Europe*, Oxford, 2003, p. 529-554.

- H. van Wees, *Status Warriors. War, Violence and Society in Homer and History*, Amsterdam, 1992.

- H. van Wees, « The Homeric Way of War : The 'Iliad' and the Hoplite Phalanx (I)-(II) », *G&R* 41, 1994, p. 1-18 et 131-155.

- H. van Wees, « The Development of the Hoplite Phalanx. Iconography and reality in the seventh century », dans H. van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 126-166.

- H. van Wees, « Tyrants, Oligarchs and Citizen Militias », dans A. Chaniotis et P. Ducrey (éd.), *Army and Power in the Ancient World*, Stuttgart, 2002, p. 61-82.

- H. van Wees, *Greek Warfare. Myths and Realities*, Londres, 2004.

- H. van Wees, « 'Those Who Sail Are to Receive a Wage' : Naval Warfare and Finance in Archaic Eretria », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leyde, 2010, p. 205-226.

- H. van Wees, « Defeat and Destruction : The ethics of ancient Greek warfare », dans M. Linder et S. Tausend (éd.), *„Böser Krieg". Exzessive Gewalt in der antiken Kriegsführung und Strategien zu deren Vermeidung*, Graz, 2011, p. 69–110.

- C. B. Welles, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period : A Study in Greek Epigraphy*, New Haven, 1934.

- H. D. Westlake, « The Progress of *Epiteichismos* », *CQ* 33, 1983, p. 12-24.

- M. S. Westman, *Surgeon with the Kaiser's Army. S. K. Westmann*, Barnsley, 2014.

- E. L. Wheeler, « The Occasion of Arrian's *Tactica* », *GRBS* 19, 1978, p. 351-365.

- E. L. Wheeler, « Sophistic Interpretations and Greek Treaties », *GRBS* 25, 1984, p. 253-274.

- E. L. Wheeler, *Stratagem and the Vocabulary of Military Trickery*, Leyde, 1988.

- E. L. Wheeler, « Land Battle » = E. L. Wheeler, P. Sabin, H. van Wees et M. Whitby (éd.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare* 1, Cambridge, 2007, p. 186-223.

- E. L. Wheeler, « Introduction », dans E. L. Wheeler (éd.), *The Armies of Classical Greece*, Aldershot, 2007, p. XI-LXIV.

- D. Whetham, « The English Longbow : A Revolution in Technology ? », dans L. J. Andrew Villalon et D. J. Kagay (éd.), *The Hundred Years War* II, Leyde, 2008, p. 213-232.

- L. White, « The Experience of Spain's Early Modern Soldiers: Combat, Welfare and Violence », *War in History* 9, 2002, p. 1-38.

- D. Whitehead, *The Ideology of the Athenian Metic*, Cambridge, 1977.

- D. Whitehead, « ‘Κλοπὴ πολέμου’ : ‘Theft’ in Ancient Greek Warfare », *Classica et Mediaevalia* 39, 1988, p. 43-53.

- D. Whitehead, « Who Equipped Mercenary Troops in Classical Greece ? », *Historia* 40, 1991, p. 105-113.

- D. Whitehead, « L’image de l’étranger dans la *Poliorcétique* d’Énée le Tacticien », dans R. Lonis, *L’Étranger dans le monde grec*, II, Nancy, 1992, p. 315-331.

- J. Q. Whitman, *The Verdict of Battle. The Law of Victory and the Making of Modern War*, Cambridge, 2012.

- H.-U. Wiemer, *Krieg, Handel und Piraterie. Untersuchungen zur Geschichte des hellenistischen Rhodos*, Berlin, 2002.

- A. Wilhelm, « Zu Einer Inschrift aus Astypalaia », *MDAI(A)* 28, 1903, p. 449-450.

- A. Wilhelm, « Zu Inschriften aus Delphi », *AnzWien* 1922, p. 5-28.

- A. Wilhelm, « Ein Epigramm aus Thermon », dans Fr. Bulic, *Strena buliciana : commentationes gratulatoriae*, Zagreb, 1924, p. 167-170.

- É. Will, « Le territoire, la ville et la poliorcétique grecque », *RH* 253, 1975, p. 297-318.

- É. Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)* I-II, Nancy, 1979-1982.

- C. Willekes, « Equine Aspects of Alexander the Great’s Macedonian Cavalry », dans T. Howe, E. E. Garvin et Gr. Wrightson (éd.), *Greece, Macedon and Persia*, Oxford, 2015, p. 47-58.

- F. Willemsen, « Zu den Lakedämoniergräbern im Kerameikos », *MDAI* (A) 92, 1977, p. 117-157.

- G. Williams, « Raiding and Warfare », dans St. Brink et N. Price (éd.), *The Viking World*, Londres, 2008, p. 193-203.

- M. F. Williams, « Philopoemen’s Special Forces : Peltasts and a New Kind of Greek Light-Armed Warfare (Livy 35.27) », *Historia* 53, 2004, p. 257-277.

- I. Wilson, « By the Sword or by an Oath : Siege Warfare in the Latin East, 1097-1131 », dans G. Theotokis et A. Yıldız (éd.), *A Military History of the Mediterranean Sea*, Leyde, 2018, p. 235-253.

- R. Winfield, *British Warships of the Age of Sail, 1794–1817. Design, Construction, Careers and Fates*, Barnsley, 2008 [2005].

- E. A. Winkler, « Imagining the medieval face of battle: the 'Malfosse' incident and the battle of Hastings, 1066–1200 », *Historical Research* 93, 2020, p. 2-22.

- Fr. Wittner, *L'idéal chevaleresque face à la guerre. Fuite et désohnneur à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2008.

- C. Wolff, « L'enlèvement de Charité (Apulée, Métamorphoses) et les témoignages épigraphiques », *REG* 112, 1999, p. 253-258.

- J. B. Wood, *The king's army. Warfare, soldiers, and society during the Wars of Religion in France, 1562-1576*, Cambridge, 1996.

- D. Wootton, « Accuracy and Galileo : A Case Study in Quantification and the Scientific Revolution », *The Journal of the Historical Society* 10, 2010, p. 43-55.

- M. Wörrle, « Pidasa du Grion et Héraclée du Latmos : deux cités sans avenir », *CRAI* 147, 2003, p. 1361-1379.

- M. Wörrle, « Der Friede zwischen Milet und Magnesia. Methodische Probleme einer *Communis opinio* », *Chiron* 34, 2004, p. 45-57.

- Gr. Wrightson, « The nature of command in the Macedonian sarissa phalanx », *AHB* 24, 2010, p. 71-92.

- Gr. Wrightson, « Macedonian Armies, Elephants, and the Perfection of Combined Arms », dans T. Howe, E. E. Garvin et Gr. Wrightson (éd.), *Greece, Macedon and Persia*, Oxford, 2015, p. 59-68.

- Gr. Wrightson, *Combined Arms Warfare in Ancient Greece. From Homer to Alexander the Great and his Successors*, Londres, 2019.

- Gr. Wylie, « What really happened at Aegospotami ? », *AC* 55, 1986, p. 125-141.

- Y. Yoshida, « Les champs de bataille et les soldats de la guerre du Pacifique en Asie », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 249, 2013, p. 49-74.

- M. Zaccarini, « Thucydides' Narrative on Naval Warfare : *Epibatai*, Military Theory, Ideology », dans G. Lee, H. Whittaker, Gr. Wrightson (éd.), *Ancient Warfare : Introducing Current Research* 1, Newcastle, 2015, p. 210-228.

- M. Zaccarini, « 'La più grande e più bella tra le gesta' : Plutarco e la monomachia », *HiMA* 8, 2019, p. 151-169.

- N. Zeller et *al*., « Réanimation initiale sur le champ de bataille : principaux éléments de prise en charge selon le service de santé des armées françaises », *Réanimation* 23, 2014, p. 466-473.

- A. Zhmodikov, « Roman Republican Heavy Infantrymen in Battle (IV-II Centuries B.C.) », *Historia* 49, 2000, p. 67-78.

- A. Zouache, *Armées et combats en Syrie (491/1098-569/1174). Analyse comparée des chroniques médiévales latines et arabes*, Damas, 2008.

- Chr. Zutterman, « The Bow in Ancient Near East », *Iranica Antiqua* 38, 2003, p. 119-165.